



TE

2
8

Mit 22 Kol. Stahlstichen

+3636 001 60

Nicht ausleihbar



LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

LA

26
6360

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES ENFANTS PENDANT LA PAIX, par M. Henri Jouselin, conseiller à la Cour. — COURRIER DES THÉÂTRES. — IMPRESSIONS DE VOYAGE : LES HAUTES-PYRÉNÉES, par M. Achille Jubinal, ancien député (suite et fin). — LITTÉRATURE : MI-LA-SOL (suite), par Mme Caroline Gravière. — LES ÉTRENNES DE LA GAZETTE ROSE. — LA GAZETTE ROSE A NICE. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE de toilettes de bal.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Le bonhomme Janvier et la nouvelle année. — Les bonbons de Siraudin. — Les *Merveilleuses*. — Les réceptions du Jour de l'An. — Les fêtes de Noël. — Le mariage du duc de Hamilton. — La saison de Nice. — Fête florale au Cercle de la Méditerranée. — Matinée dansante au Cercle Masséna. — Les Magasins de Nice. — Les bouquets de Mme Duluc. — Un roman d'amour à propos de l'Eau des Fées. — Paris est toujours Paris. — Les mercredis de Mme Edmond Périer. — Une romance de Carl Chesneau. — L'Attente. — Les étrennes de la *Gazette Rose*.

Accueillons avec joie la nouvelle année qui frappe à notre porte. Toutes celles qui viennent de s'écouler depuis l'Empire ont été si tristes et si dépourvues de fêtes et de plaisirs qu'on ne demande qu'à retrouver le Paris d'autrefois, tout ensoleillé de confiance et de bonheur. Pour que Paris reprenne tout son entrain et toute son animation, et pour que les étrangers reviennent s'implanter sur notre sol fertile et hospitalier, il faut qu'il y ait bals sur bals, concerts sur concerts, et qu'on s'amuse dans tous les mondes possibles.

Le bonhomme Janvier arrive donc les mains surchargées de très belles étrennes fantaisistes et artistiques, ce qui ne lui était pas arrivé de-

puis longtemps. Il n'a pas discuté, cette année, s'il fallait être généreux. Il l'a été spontanément, selon ses anciennes habitudes. Tous les magasins s'étaient mis en frais de cadeaux et de merveilles pour faciliter ses générosités. Ce qu'on a offert de bonbons, et ce qu'on en donne encore est incalculable. Les bonbons s'achètent au jour le jour et se fabriquent de même.

M. Reinhart, successeur de Siraudin, rue de la Paix, édite tous les ans un nouveau bonbon. C'est sa façon de souhaiter la bonne année, non-seulement à Paris, mais à l'Europe entière. Les bonbons à la mode, pour 1874, s'appellent *Merveilleuses*, en l'honneur de *Victorien Sardou*. Si j'avais été leur marraine, je les aurais baptisés : *Merveilleux*, ou bien : *Incroyables*, car il ne faut pas oublier que les bonbons sont du sexe fort. Est-ce pour cela que nous les croquons si bien ? Les *Merveilleuses* ne s'appellent plus bonbons. Ce sont des pâtes fondantes exquisés, délicates, savoureuses, merveilleuses, enfin dont le goût ne peut se définir qu'en s'écriant : *C'est merveilleux...*

Paris est ainsi fait, que les *Merveilleuses* sont dans toutes les bouches, et qu'on ne tarit pas d'éloges sur les pâtes fondantes et sur les toilettes du théâtre des Variétés.

77/18559

13.258

363600160

Demandez donc à un peuple qui s'enamoure ainsi de bonbons, de breloques et d'actualités, d'être sérieux depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier, c'est impossible. Paris est la ville des plaisirs et de l'imprévu. C'est ce qui fait sa force et sa prospérité.

Les réceptions du Jour de l'An sont toutes intimes pour la plupart, il n'y a donc rien à signaler, sinon de très beaux dîners, des concerts et de brillants mariages. Les salons parisiens ont repris toutefois leurs réceptions plutôt que de coutume. Mme la duchesse Pozzo di Borgo reçoit de nouveau le samedi, dans le jour, et Mme la marquise de Mortemart le dimanche. La comtesse Welles de la Valette reste chez elle, tous les soirs, à quatre heures, dans son somptueux hôtel de la rue Veselay. C'est un centre aimable et spirituel pour la causerie parisienne.

La première réception du duc de Broglie a inauguré pour ainsi dire les fêtes officielles. Elle a été très brillante et très animée. La jeune princesse de Broglie était charmante avec une robe de crêpe de Chine gris bleuie.

Un dernier grand dîner suivi de réception a eu lieu jeudi dernier à Versailles, chez le maréchal de Mac-Mahon. De grandes fêtes présidentielles se préparent à l'Élysée, à partir du 15 janvier. Nous en rendrons compte.

Noël a été également fêté par tous les petits enfants, et par les jeunes mères, heureuses de remplacer pour une nuit le petit enfant Jésus. Douce et sainte légende, qui se perpétue d'âge en âge, aussi bien dans la chaumière du pauvre que dans le château du riche. L'enfant du paysan met son sabot dans la cheminée, comme l'enfant du riche met son petit soulier blanc ou rose. Et comme le petit Noël sait toujours ce qu'il faut donner, il met dans le sabot du petit paysan une veste neuve, et dans le petit soulier blanc des bonbons et des jouets nouveaux. Heureuse nuit, dont on attend le réveil avec tant d'impatience! Combien de grands yeux bleus ou noirs restent ouverts, en se disant: je ne dormirai pas; j'attendrai le petit Noël; je verrai comment il est; il doit ressembler à un bel ange, comme il y en a dans le ciel; il a pour sûr des ailes, puisqu'il descend par la cheminée. Puis les grands yeux se ferment et l'enfant dort. Alors, la mère, craintive et heureuse, entre tout doucement déposer

dans le petit soulier les cadeaux de Noël. Son cœur bat. Si bébé allait se réveiller, que lui dirait-elle? Que Noël ne vient pas, et il faut qu'il sache bien longtemps encore que le petit enfant Jésus protège les autres enfants et qu'il les aime. L'arbre de Noël, dont l'usage nous vient d'Angleterre, n'a pas la même poésie touchante du petit soulier de Noël. Et pourtant il est très gai et très fêté, car chaque branche est surchargée de cadeaux et de jouets. En l'honneur de cet arbre, il y a eu un lunch et un bal d'enfants, le jeudi 25 décembre, chez la reine d'Espagne et chez la comtesse de Pourtalès. L'arbre de Noël est, en Angleterre, une véritable solennité, une fête de famille dans tout ce qu'elle a de plus charmant et de plus somptueux. Les coutumes et les mœurs anglaises, dans le *High Life*, sont bien plus aristocratiques que les nôtres, et nos mariages, quelque brillants qu'ils soient, n'ont jamais la somptuosité des mariages anglais.

La *Gazette Rose* manquerait à sa mission de journal élégant, si elle ne parlait pas du mariage de Son Honneur le duc de Hamilton, qui vient de s'accomplir le 10 décembre, à Kimbolton-Catle, dans la demeure princière de M. le duc de Manchester, père de la si belle et élégante fiancée.

C'est à Bade, l'été dernier, que le duc de Hamilton vit pour la première fois lady Mary Montagu, qui y séjournait avec sa mère, la duchesse de Manchester. Le duc de Hamilton, très épris dès le premier jour, a sut bientôt agréer.

Le château de Kimbolton, bâti au douzième siècle, a été longtemps la propriété de la famille Montagu, et c'est là que le duc et la duchesse de Manchester ont reçu le prince et la princesse de Galles, qui ont été empêchés d'assister à la cérémonie. Une compagnie fort nombreuse est arrivée à Kimbolton quelques jours avant les fiançailles, y compris la duchesse de Manchester, née princessé Marie de Bade et sa fille unique, la duchesse de Valentinois, qui sont venues de Bade. Parmi les autres convives, on cite: le prince et la princesse de Saxe-Weimar; le duc et la duchesse de Beaufort; le comte et la comtesse de Sandwich; lord Ossulton; prince Louis Esterhazy; le baron de Tuyll; M. Henry Chaplin et le colonel Steele. On a exposé lundi, dans la salle blanche du

château, les cadeaux de nocés offerts à lady Mary Montagu. La reine Victoria a envoyé un magnifique châle en cachemire des Indes ; l'empereur et l'impératrice d'Allemagne leurs portraits encadrés de brillants ; la princesse de Galles, une croix antique entourée de pierres précieuses ; le prince et la princesse de Saxe-Weimar, une suite de solitaires en cristal avec devise et couronne en brillants ; le duc de Hamilton, un collier en perles avec agrafe en brillants ; la duchesse de Valentinois, un pendant en turquoises, garni de brillants et de perles ; la duchesse de Manchester, un bracelet en or avec rubis et brillants ; le duc de Manchester, un sac de voyage en cuir de Russie, avec montures en or merveilleusement ciselées, etc., etc.

Il y a eu une grande réunion de chasse le lendemain, et lady Mary Montagu, une *horsewoman* accomplie, a suivi la meute avec beaucoup d'entrain. Un grand bal a été donné le soir au château, et le duc de Manchester, qui est colonel d'un régiment de volontaires à cheval, qu'il entretient à ses frais, les a tous invités à la fête.

Le duc de Hamilton était accompagné du baron Tuyll, son garçon d'honneur, et lady Mary Montagu avait près d'elle ses deux sœurs, lady Louisa Montagu, lady Blanche Somerset, fille du duc de Beaufort et lady Florence Montagu, sa cousine. Les demoiselles d'honneur portaient des robes de soie blanche avec chapeaux blancs, relevés de boutons de roses ; la fiancée avait une magnifique robe de faille blanche, des volants en point de gaze et des fleurs d'oranger. Un voile en dentelles de point de Bruxelles, avec une couronne de fleurs d'oranger, donnait un grand relief à cette toilette de bon goût. La duchesse (douairière) de Hamilton portait une robe en velours vert, garnie de dentelle très ancienne ; les autres costumes n'étaient guère moins remarquables. Après l'office, on s'est rendu au château, et près de deux cents personnes ont pris part au déjeuner. A deux heures, les nouveaux mariés montaient dans une voiture à la Daumont, et escortés par un escadron de volontaires à cheval, se sont rendus à la gare de Kimbolton, où un train spécial les attendait pour les conduire à Easton Park, un château que possède le duc de Hamilton, près de Newmarket. Après ce sé-

jour de deux ou trois semaines, ils iront passer l'hiver en Egypte, mais ils s'arrêteront à Paris et à Nice, où le yacht «*Tristle*» les attendra.

En Ecosse, où sont situées les plus grandes propriétés du duc de Hamilton, son mariage a été célébré par des réjouissances publiques dans la ville de Hamilton, qui a envoyé un cadeau de grande valeur ; il y a eu banquet de six cents couverts, suivi d'un bal et de feux de joie.

On n'estime pas à moins de deux cent mille francs la valeur des cadeaux offerts au duc par ses fermiers et le personnel de ses nombreux châteaux.

Notre saison parisienne ne tardera pas à se mettre en train, mais la saison de Nice la devancera de beaucoup. On a déjà dansé, et plus de vingt-cinq bals sont annoncés d'ici au 25 janvier. Mercredi dernier, il y a eu concert et bal chez Mme Progers, la reine du monde élégant à Nice. Mme Progers avait une délicieuse toilette rose et noire. On va danser également, le 6 janvier, chez Mme Sabatier, qui a repris ses matinées du mardi. La grande fête florale donnée par la Société d'horticulture de Nice dans la grande salle du Cercle de la Méditerranée, doit avoir lieu le lundi 12 janvier. Ce bal sera l'un des plus brillants de la saison, car il représente non-seulement les fleurs de Nice, mais encore toutes les fleurs de beauté et d'élégance de la colonie niçoise. Le nom des dames patronnesses est une garantie de succès.

Citons : Mme la comtesse d'Apremont, la marquise d'Auzac, Mme Septime Avigdor, Mme d'Audiffret, la comtesse de Brosses, la comtesse del Borgo, Mme E. Bonnin, la vicomtesse Constantin, Mme Daudel, la princesse Gagarine, Mme Hutchins, la comtesse Montalivet, Mme Progers, Mme A. Sabatier, Mme la comtesse de Skariatine, Mme Tabaud, Mme Tirhuty (Niginius), Mme la vicomtesse Vigier, Mme la marquise Villeneuve-Bargemont, Mme Nicot.

Aussitôt que les *Echos de Nice* auront rendu compte de cette fête florale, nous les répéterons à notre tour dans la *Gazette Rose*. Les *Echos de Nice*, dirigés par M. Dalgoutte, sont toujours parfaitement bien renseignés pour tout ce qui concerne Nice et le littoral de la Méditerranée. C'est la *Gazette des Etrangers*

la plus utile et la plus intéressante qu'on puisse choisir, quand on arrive à Nice et qu'on est en quête d'un hôtel ou d'une installation particulière.

Le Cercle Masséna ne reste pas non plus au-dessous de sa réputation de tous les hivers. Sa première matinée dansante a eu lieu le samedi 6 décembre. Il y avait plus de cinq cents personnes : c'est dire que tout le Nice aristocratique y était. M. le duc et Mme la duchesse de Mouchy, le général comte de Barral et Mgr le duc de Parme assistaient à cette matinée dansante en qualité d'invités. Le duc de Parme y figurait comme président du Cercle. M. le comte de Barême, qui est pour ainsi dire le metteur en scène de toutes les fêtes niçoises, a ouvert le bal par un quadrille d'honneur avec Mme Progers, ayant pour vis-à-vis le prince Gagarine et Mlle Wickham.

La saison de Nice est donc en pleine éclosion de plaisirs; quand en dirons-nous autant de Paris? C'est pourquoi les étrangères qui s'abattaient sur Paris tous les hivers, comme autant d'hirondelles joyeuses, se sont réfugiées à Nice pour danser et pour s'amuser.

Le prince Alexandre Ypsilanti vient de s'installer à Nice pour tout l'hiver, dans la villa Lions, l'une des plus aristocratiques et des plus confortables villas du pays des violettes.

Mme la baronne James de Rothschild est attendue grand hôtel de la Paix, et sir Robert et lady Peel au grand hôtel du Luxembourg.

Il ne nous est pas possible d'inscrire tous les illustres personnages étrangers qui sont en ce moment à Nice. Monaco est si près, et Monaco remplace Bade. Il était pourtant facile à la France d'attirer à elle tout cet or qui fait la fortune de la principauté de Monaco, en acceptant les propositions de M. Dupressoir pour l'achèvement immédiat de l'Opéra à ses risques et périls. Il demandait pour cela l'autorisation d'établir des salons de jeux à l'instar de Bade dans trois villes de France, soit Nice, Aix-les-Bains, Enghien, Dieppe ou Boulogne-sur-Mer. L'Assemblée législative cria à l'immoralité. On est tellement vertueux en France qu'on préfère tolérer les Cercles de Paris, où l'on joue sur jetons et où l'on perd parfois 800,000 fr. dans une soirée.

Nice fait aussi concurrence à Paris pour ses modes et ses magasins. Mme Monnier, qui

compte à Paris, 17, boulevard de la Madeleine, parmi les couturières de talent, s'est installée à Nice, 3, quai Masséna, et exécute de véritables merveilles artistiques pour la fête florale du Bois-du-Var, donnée par la Société d'horticulture. Nous vous dirons les plus jolies toilettes exécutées par Mme Monnier, en même temps que tous les bouquets de Mme Duluc, assortis aux toilettes. A Nice, toutes les garnitures de robes, les coiffures et les bouquets de corsage et de mains sont en fleurs naturelles. Comment pourrait-il en être autrement dans le pays des fleurs?

Aussitôt les bouquets du Jour de l'An distribués dans toute la France, Mme Duluc va s'occuper des garnitures de robes pour la fête florale du Cercle de la Méditerranée, où elle va figurer en qualité de première fleuriste à Nice. Ne succède pas à Alphonse Karr qui veut; il faut en avoir l'esprit, le talent et aimer les fleurs comme il les aimait et comme il les aime toujours. Les fleurs de Nice ont une attraction bien grande pour Paris. Elles viennent de Nice, c'est immense : tout ce qui est loin est plus beau et plus désirable. Et puis Mme Duluc sait si bien grouper et disposer les bouquets : c'est une véritable artiste. On n'a qu'à lui écrire à Nice, place du Jardin-Public, et lui dire si on désire un massif de violettes de Parme, ou bien un bouquet de violettes de Parme avec camélias blancs, ou le nom inscrit en petites roses blanches, ou plutôt un beau bouquet de fleurs variées, qui est tout une idylle et qui parle à la fois aux yeux, au cœur et à l'odorat. En lui envoyant un mandat de 20 fr. par la poste, vingt-quatre heures d'avance, Nice (Alpes-Maritimes), le bouquet arrive à destination et à heure dite.

Il vient de se passer à Nice un très joli roman d'amour. Au commencement de la saison, on vit descendre dans un des premiers hôtels de la promenade des Anglais une très jeune et très jolie femme, paraissant à peine vingt-cinq ans, ayant des yeux fendus en amandes, très noirs et très vifs, ombragés par de longs cils noirs, et des cheveux tout blancs. Se pourrait-elle?... Et pourquoi se poudrer en plein printemps de beauté, quand ce n'est pas la mode? Telle était la réflexion que se faisaient toutes les autres femmes en la regardant. On

s'enquit de ce qu'elle était, et on apprit qu'elle était la veuve d'un général anglais qui avait été massacré sous ses yeux dans les Indes, il y avait environ sept ans. La jeune femme avait alors *diæ-huit ans*. Elle avait éprouvé une telle terreur et une telle émotion que ses cheveux avaient blanchi instantanément. Elle avait juré de rester fidèle à la mémoire de son époux, et elle avait tenu parole depuis sept ans, malgré toutes les déclarations d'amour qui l'avaient accueillie et toutes les demandes en mariage qu'on lui avait faites. Sa santé s'étant un peu altérée en Angleterre, on lui avait conseillé le voyage de Nice. Elle vivait très à l'écart et se promenait toujours avec sa dame de compagnie, sans s'inquiéter jamais de ce qui se passait autour d'elle. Moins elle se mettait en évidence plus on la remarquait, et elle recevait bouquets sur bouquets, sonnets et madrigaux en l'honneur de ses cheveux poudrés.

— Ce sont mes cheveux blancs, pensa-t-elle un jour, qui m'attirent tout ce tapage; faisons un nouveau sacrifice à mon mari.

Elle alla chez le premier coiffeur de Nice et lui demanda de l'*Eau des Fées* et la façon de l'employer. Le coiffeur lui remit tout à la fois « la *Pommade des Fées*, l'*Eau des Fées* et l'*Eau de Poppée*, » qui sont toutes trois indispensables pour la recoloration et la métamorphose de la chevelure.

En quinze jours seulement, lui dit-il, la transformation sera accomplie, vous redeviendrez aussi brune que vous l'étiez, avec des reflets veloutés aile de corbeau.

Pendant quinze jours, la jeune veuve se constitue prisonnière pour laisser à l'*Eau des Fées* le temps d'opérer.

— On ne fera plus attention à moi, disait-elle, quand je n'aurais plus de cheveux blancs. Je passerai inaperçue dans la foule.

Mais à mesure que sa chevelure reprenait sa teinte naturelle, sa beauté subissait une autre phase d'éblouissement. Elle était éclatante, radiense, à ce point qu'elle ne se reconnaissait pas elle-même.

— Est-ce bien moi, se disait-elle, comme la Marguerite de Faust et de Gounod?

Quand elle refit son apparition sur la promenade des Anglais, on ne la reconnut pas et on la prit pour toute autre. C'était sa sœur, mille fois plus jeune et plus jolie qu'elle. Alors ce ne

fut plus de l'admiration, ce fut de l'enthousiasme.

— Il faut que je quitte Nice, se disait-elle avec regret.

Elle ne le quitta pas, parce qu'un jeune Français se fit agréer et aimer. Ce fut en vain qu'elle s'en défendit. Elle aimait, elle était infidèle à son serment. Et pourtant elle avoua à son jeune adorateur qu'elle se servait de l'*Eau des Fées* pour sa chevelure. Celui-ci n'en crut pas un mot ou fit semblant de ne rien en croire, car il était éperduement épris.

Si l'on tient à savoir qu'elle est le jeune Français, nous dirons qu'il est artiste, tout en étant un parfait gentleman; qu'il est très joli garçon, qu'il chante à ravir et qu'il possède cent mille francs de rente.

Le mariage va se conclure à Londres. Toute l'aristocratie anglaise y assistera.

Revenons à Paris, qui est toujours Paris, malgré ses fautes et ses erreurs. Tout Nice lui arrivera à la fin de février pour jouir et profiter des fêtes printanières. Nice a le printemps en janvier, et Paris ne reçoit qu'au mois de mai la visite du chevalier Printemps, quand les lilas et le muguet sont en fleurs.

Que de fêtes d'ici là, nous aurons à enregistrer!

Les mercredis de M. et de Mme Edmond Périer sont toujours très suivis. Mme Georges Périer, belle-fille de la maison et nièce de M. Bocher, le député, aide sa belle-mère à faire les honneurs de son salon. On y rencontre la marquise d'Osmond, la blonde et jolie Mme de Cissencourt, Mme de Chambord et sa charmante fille, Mme de Presles, Mme Anna de la Grange, le prince Soutzo et ses deux jeunes filles d'une beauté toute typique.

Mercredi dernier, Dancla, le célèbre professeur du Conservatoire, s'est fait entendre sur le violon avec toute l'autorité d'un véritable artiste. Mme Dancla a délicieusement chanté la romance de *Mignon*: « Connais-tu le pays où fleurit l'oranger. » M. Desroseaux a dit trois chansonnettes d'Edmond L'Huillier, qui était là pour l'applaudir, et a obtenu un très grand succès avec le *Plaisir des Champs*, *Nos Danseuses* et les *Jeunes Gens d'aujourd'hui*. Sont-ce des chansonnettes, dans toute l'acception du mot? Que de philosophie, de sentiment et de spiri-

tuelle critique Edmond L'Huillier a semé dans tout cela !...

Mme Simon Richault, la femme du riche et intelligent éditeur de musique, qui ne se fait entendre que dans les salons et pour les pauvres, a dit avec M. Desroseaux une très amusante scène qui a été très goûtée et très applaudie.

Ces aimables mercredis sont des plus variés. Nous y entendrons bien certainement la nouvelle romance de Carl Chesneau, *l'Attente*, dont la dédicace nous a été offerte, ce dont nous sommes très reconnaissante à l'ami et au compositeur.

Carl Chesneau a déjà pris sa place parmi les artistes de talent et d'avenir. Il a composé deux opérettes qui vont être représentées à la Renaissance et aux Bouffes-Parisiens. Souhaitons-lui tout le succès qu'il mérite.

L'Attente est éditée par *Schaen*, 42, boulevard *Malherbes*. Les paroles sont de M. le comte Henry Crémont.

Nous avons encore d'autres étrennes à vous offrir. Il n'est pas trop tard pour aller chez *Marc Gueyton* fixer votre choix. car ce sont des bijoux uniques dont il a eu l'heureuse initiative et qui lui reviennent exclusivement.

Le Musée de Marc Gueyton, 8, *place de la Madeleine*, est très curieux à visiter. Il y a de véritables objets d'art que les amateurs peuvent collectionner et auxquels il attache son nom qui restera comme celui d'un grand artiste.

Et à côté de ces vraies merveilles, dignes du Musée des Souverains et du Musée Cluny, il y a les bijoux Chambord, les bijoux religieux et les bijoux Louis XVI, qui font actualité et qui sont très appréciés et très recherchés, tout autant pour leur style artistique, que pour leur prix exceptionnel.

Les monogrammes HENRI, dont Mme la comtesse de Chambord a bien voulu accepter l'hommage, sont cotés seulement 25 fr., et les boucles d'oreille, avec monogramme, également 25 fr.

Les bijoux du Saint-Siège (bijoux de l'Eglise catholique universelle, dont Notre Saint-Père le Pape a agréé aussi l'hommage) valent 25 fr.

Les médailles de Lourdes, illustrées et émaillées par Marc Gueyton, se trouvent à partir de 3 fr. jusqu'à 35 fr. La médaille et la

croix du Sacré-Cœur, depuis 5 fr. jusqu'à 15 fr. et la bague du Sacré-Cœur, composée d'une couronne d'épines, avec cette légende: *Sauvez la France !...* 10 fr. Ces différents bijoux sont en vermeil émaillé.

Les bijoux Louis XVI sont en vermeil et ors de couleur, tout à fait typiques et copiés par Marc Gueyton sur les bijoux du temps. Les châtelaines sont cotées 50 fr., les broches penditifs de cou, 35 fr., les boucles d'oreille, 28 fr., la croix Renaissance et les boucles d'oreille de même style, 25 fr. chaque, et le modèle plus petit, croix et boucles d'oreille, 15 fr. chaque.

Le succès du jour est le porte-bonheur. La France en a tellement besoin que les belles dames et même les hommes du monde ont chacun leur porte-bonheur, espérant conjurer la fatalité et voir arriver des jours meilleurs.

Les porte-bonheur de Marc Gueyton sont d'un travail exquis, repersés à jour et ciselés dans le style Louis XVI, pour le prix de 22 fr. Avec le petit nom ou la date de l'année, ils valent 27 fr. Pour faire graver le petit nom ou une date quelconque, il faut accorder à Marc Gueyton un temps indispensable, c'est pourquoi il faut commander le porte-bonheur qu'on désire quelques jours à l'avance.

Terminons ce courrier en disant que l'arbre de Noël, payé 2,500 fr. par M. le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, venait de la Maison *Giroux*, dont M. Ferdinand Duvinage est aujourd'hui le directeur-propriétaire.

Permettez-nous encore de vous présenter le *Sorcier des Salons*, qui prédit le présent et l'avenir, rien que cela !... Par le temps qui court, ce n'est pas à dédaigner de savoir ce que l'on deviendra. Ce sorcier des salons, qui fait concurrence à *M. Edouard Brunnet*, directeur associé du Théâtre Robert-Houdin fils, a fait élection de domicile dans la *Maison Susse*, 31, *place de la Bourse*. Il se présente à vous, chères lectrices, précédé d'une lettre d'introduction de votre chroniqueuse. Ses consultations ne sont pas cher. Pour six francs, il vous arrive tout relié, avec son cornet de magicien et son dé cabalistique. C'est un jeu très amusant, qui fait passer la soirée sans qu'on s'en doute, qui tombe souvent juste, quand il est guidé par le cœur et le hasard, et qui ne fait jamais couler de larmes.

Et pour 25 centimes, pas plus, vous trouverez aussi, dans la maison Susse, l'*Almanach Bijou 1874*, véritable Guide indicateur, contenant l'adresse des ambassadeurs et des consuls français et étrangers; l'indication de tous les monuments et musées de Paris et des environs, et les moyens de les visiter; le tarif des voitures et des spectacles; les concerts et les bals publics; l'itinéraire des omnibus; les tarifs de poste; enfin, tous les renseignements indispensables aux étrangers.

Cet Almanach-Bijou se donne comme prime gracieuse à tout acheteur de la *maison Susse*.

Il nous reste maintenant, chères lectrices, à vous envoyer nos souhaits affectueux de bonne année. Beaucoup d'entre vous nous ont suivie pendant quinze ans, comme autant d'amies fidèles, dans la publication de notre chère *Gazette Rose*. Nous les en remercions de tout notre cœur.

Aujourd'hui, nous commençons notre seizième année. C'est une date. Nous espérons non-seulement vous conserver comme lectrices, mais encore conquérir de nouvelles adhésions.

La *Gazette Rose* s'impose chaque année un sacrifice réel pour vous offrir des Etrennes. Loin de s'en plaindre, elle se trouve très heureuse de pouvoir vous être agréable, en vous envoyant un petit souvenir, de concurrence avec la *Glaneuse*, qui est toujours de moitié dans nos cadeaux du Jour de l'An.

Cette année, nous vous offrons une très jolie *Boucle Louis XV*, en acier diamanté et taillé, soit ovale ou carrée, qui peut vous servir de boucle de ceinture de robe ou d'agrafe de tunique pour relever les jupes.

Cette Boucle Louis XV est cotée huit francs dans les magasins de la *Glaneuse*, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*, et nous vous la donnons pour rien, à une condition pourtant, c'est que vous vous réabonnerez pour un an à la *Gazette Rose*, à partir du 1^{er} janvier 1874, et que vous ajouterez un franc en plus, si vous êtes en province, pour l'envoi de la *Boucle Louis XV*, qu'on peut faire prendre dans nos bureaux, si on veut éviter les frais de poste. Il suffit de nous envoyer un mandat de 21 francs à notre ordre, et la Boucle Louis XV vous arrivera tout de suite, escortée de la *Gazette Rose*. Il faut aussi

nous désigner si on désire cette boucle ovale ou carrée.

La *Gazette Rose* est imprimée en caractères neufs et se propose plus d'une amélioration dont vous vous apercevrez au fur et à mesure qu'elles se produiront. Elle continuera à vous donner des patrons découpés de grandeur naturelle, qui ont été très appréciés cette année, et qui seront toujours en rapport avec les costumes de la gravure.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les Modes du Jour sont en l'honneur des visites du Jour de l'An et des premières réceptions du soir.

Il y a de nouvelles robes dans la *maison Gage-lin-Opigez*, qui ont le cachet distinctif de cette maison de premier ordre, et qui vont faire sensation dans le monde élégant.

Citons d'abord une robe *Merveilleuse*, en faille pistache, dont le devant, garni en tablier de biais pistache et olive, est encadré de chaque côté par de petits volants chiffonnés pistache et olive. La traîne en faille olive est relevée sur le jupon pistache et laisse voir un envers brodé de cinq à six nuances camaïeux, pistache et olive. Elle est retenue par un très beau nœud de faille pistache doublé d'olive. Le corsage en faille olive décrit une basque habit par derrière, qui dégage la hanche et se boutonne devant comme les habits Incroyables, sur une petite tunique en faille pistache entièrement brodée de six teintes camaïeux, comme les revers. Cette robe a grand air, comme vous voyez. Elle est *merveilleuse* de coupe, de style et d'ornementation.

**

Puis c'est une robe Louis XV, en faille bleu marine et pékin satiné broché de bouquets Pompadour. La robe, genre Princesse par derrière, est entièrement ouverte devant et retenue par des nœuds bleu ciel, doublés de cerise et rose, ce qui produit un effet des plus nouveaux et des plus fantaisistes. Elle laisse voir un jupon de satin bleu ciel, entièrement garni de bouillonnés, dont les têtes sont doublées de satin cerise et de satin rose, avec ruches de ces trois mêmes nuances: cerise, rose et bleu. Le corsage est ouvert carrément avec ruche tout autour. Les manches s'arrêtent au coude et se terminent par des sabots de dentelle.

**

Un costume Marie-Thérèse, en faille noire, avec demi-traîne entièrement garnie, dans toute sa hauteur de tuyautés d'étoffes, retenus à chaque pli par

un galon de jais très souple et très brillant. Le devant de la robe a des bouillonnés séparés par des entredeux d'étoffe crépée noire, avec volants de jais. Il décrit un très élégant tablier, très nouveau et très brillant dans son ensemble. Les basques du corsage se composent de galons de jais et de coques de faille noire. Le devant est ouvert en cœur, avec garniture de jais et collerette crépée. Les manches sont en faille jusqu'au coude, avec bouillonnés et entredeux crépés, garnis de volants de jais.

**

Une toilette de bal, genre Louis XIV, en tulle maïs et marron. La jupe décrit devant un grand tablier coulissé en tulle maïs, s'attachant derrière sur des flots mélangés tulle maïs et tulle marron, avec *moissonneuses de fleurs des champs*. On dirait d'autant d'écharpes enlacées l'une dans l'autre. La maison Gagelin a le don suprême du coloris et du décor. Le corsage, à pointe devant et derrière, se termine à chaque pointe en flots Louis XIV, de ruban marron, doublé de maïs. Il est encadré de draperies en tulle maïs et marron, avec moissonneuse sur l'épaule, venant retrousser la jupe du côté droit.

**

Mentionnons aussi trois confections qui comportent le cachet de la femme comme il faut.

**

C'est une *Parisienne* (genre veston) en matelassé noir, tout uni, sans autre garniture qu'une bande de marmotte, avec basque aplatie devant et derrière, et cambrant et modelant la taille. Cette veste parisienne est dédiée aux femmes bien faites.

**

Une *Visite*, très joli manteau en cachemire noir, doublé et piqué, garni de galons de jais de trois largeurs différentes, rayées en long et décrivant des chevrons sur toute la hauteur des manches. Une garniture de plumes de coq fait ruche tout autour.

**

Une *Sortie de bal*, en velours vert, entièrement doublée de drap d'or, d'une extrême souplesse, de forme ronde, se rejetant de côté sur l'épaule, à l'athénienne.

**

Toutes les dernières créations de la *Maison Gagelin*, que nous venons de décrire, sont bien élégantes, n'est-ce pas ?... C'est pourquoi la Reine de Hanovre vient de lui faire une nouvelle commande de toilettes et de costumes aussi simples que de bon goût.

**

La passementerie de jais joue un très grand rôle sur les toilettes de velours, de satin et de faille

noire. La *Glaneuse* en revendique toute l'initiative. Elle a remis le jais à la mode, et elle a eu d'autant plus raison que le jais est la plus riche et la plus éblouissante de toutes les ornementsations.

Les galons de jais, les dentelles et les guipures perlées de jais, ainsi que les collerettes *Médecis* brodées de jais noir ou de jais blanc, font haute nouveauté. Les collerettes chenillées de toutes couleurs sont également très seyantes et très jolies. Il faut toujours profiter au plus vite de l'actualité, car la mode du jour n'est plus souvent celle du lendemain. La *Glaneuse* a une telle variété de collerettes à la Gabrielle d'Estrées, de Fraises *Médecis* et de Chéruses à la Anne d'Autriche, que nous renonçons à les énumérer toutes. On les assortit aux toilettes, ou bien elles sont de couleur tranchante, sur les toilettes noires et grises.

La *Glaneuse* moissonne chaque quinzaine de nouvelles actualités. Jusqu'au 15 janvier les étalages restent consacrées aux étrennes. Il y a des riens charmants qui ne coûtent pour ainsi dire que le plaisir de les offrir. Il faut aller voir et s'enquérir. Nous vous signalons entre autres : *Le collier breton* en acier, en jais ou en doré qui fait actualité. La jolie boucle Louis XV, en acier taillé et diamanté, offerte comme étrennes, par la *Glaneuse*, à la *Gazette Rose*. L'Echarpe châtelaine, avec rayures mates, et larges rayures brochées de fleurs damassées, de toutes nuances, rose, bleu et blanc. L'Echarpe orientale, avec large palme de broderie à chaque pan. L'Echarpe camaïeu, avec chevrons de satin et nœuds de coiffure assortis. Des Jarretières duchesse pour étrennes. Des voiles et des barbes en Chantilly pour étrennes utiles et luxueuses. Le collier à la *Maré halle* s'ouvrant en cœur, avec ruche de tulle perlé diminuant par gradation et se terminant par un nœud de faille ou de velours. Un gilet *Médecis* faisant revers de velours noir, descendant jusqu'à la taille, avec grosse ruche en faille bleue, mauve, rose, ou de toute autre nuance. Des mantilles espagnoles en blonde blanche et noire. L'Echarpe Luchon, en tissu neige, avec frange muguet en soie, pour sortie de théâtre ou de soirée.

Des gants de Suède blanc ou beurre frais, genre *Merveilleuses*, à six boutons, ou s'enfilant comme une mitaine.

Et des boîtes de mercerie en palissandre, bois des îles et tuya, avec incrustation de cuivre, renfermant les plus jolis articles de la *Glaneuse*, en mercerie de première qualité.

Pour les bals et les soirées qui vont commencer cette première quinzaine de janvier, la *Glaneuse* a de très beaux rubans reps et satin, velours et satin, et de magnifiques broderies de roses en relief, et de fleurs de toutes couleurs, pour les robes de tulle et de faille.

Les toilettes de bal vont être à l'ordre du soir. On va danser. De très grands préparatifs s'organisent à l'Elysée. On envahit le jardin pour agrandir la salle de danse. Les bals de l'Elysée seront très beaux et très brillants. Le maréchal de Mac-Mahon est



Ch. Bodin sc.

Planche 1120ⁿ

Lumière imp. v. du Cherche-Midi. 79.

1^{er} Janvier 1874.

La Gazette rose

Coiffures de Bal

Coiffures de la M^{lle} Gagelin. Opigex. Coiffures d'Albert. Coiffures des Variétés. Fleurs de M^{lle} Pitrat. Peigne Espagnol dit Gros en coiffure blonde. Rubans de la Glaucuse. Lingerie de la M^{lle} Moreau. Ceinture Rigente de M^{lle} de Vertus sœurs. Mouchoirs de Chapron. Éventails Duwelleroy. Bijoux artistiques de Maurice Mayer. Foulards de l'Union des Juifs. Chaussures de la M^{lle} Souvenot. Costumes de petite fille de M^{lle} Landais. Chaussure d'Antin. Eau des Fées de M^{lle} Sarah Félix. Parfums et savons de toilette de la M^{lle} Violet pour des Cours Étrangères.

3. Rue Rossini.

trè
Ma
du
tou
co
let
fle
qu
qu
à t
ètr
To
biè
bo
ma
biè
til
pa
lin
vo
va
go
me
ga
ga
ga
ga
de
né
de
ci
ur
ou
fe
ga
fr
de
av
se
ve
et

très aimé et très estimé, et Mme la maréchale de Mac-Mahon est une grande dame dans toute l'acception du mot, qui a le don sympathique d'attirer à elle toutes les grâces et toutes les élégances. Notre courrier du 15 janvier sera donc consacré aux toilettes de bal, comme lingerie, robes, coiffures, fleurs, bijoux et chaussures.

Nous allons vous parler d'un très joli trousseau, qui ne dépasse pas le *prix de dix mille francs, ce qui est d'un bon marché exceptionnel* relativement à tous les articles qu'il comprend. Ce trousseau va être exposé dans la maison Maureau, 2, rue de Tournon, au coin de la rue Saint-Sulpice, et il attirera bien certainement l'attention féminine par son bon goût, ses nouveaux modèles et sa perfection de main-d'œuvre. Tout est cousu à la main, comme bien vous pensez. Il n'y a que la lingerie de pacotille qui passe par la machine à coudre. Le linge particulier de ce trousseau est marqué L. R.; et le linge de maison, R. G. Il nous est impossible de vous décrire toutes les garnitures, le fini du travail, la coupe des chemises et des camisoles. Le goût ne s'analyse pas. On en subit l'influence comme on respire le parfum de la fleur.

Ce trousseau comprend :

Six douzaines de chemises en toile fine, toutes garnies de festons assortis.

Deux douzaines de chemises riches en batiste, garnies d'entredeux et de valenciennes.

Trois douzaines de chemises de nuit, en percale, garnies de festons assortis.

Une douzaine de chemises riches, en percale, garnies d'entredeux et de valenciennes.

Une douzaine de camisoles riches, avec entredeux brodés et valenciennes.

Trois douzaines de pantalons en percale festonnée.

Une douzaine de pantalons riches, avec entredeux de bandes brodées, ou entredeux de valenciennes.

Deux douzaines de jupons assortis, soit 24 jupons unis, garnis d'un haut volant de broderie anglaise, ou d'un haut plissé garni de valenciennes.

Deux douzaines de corsages de dessous assortis, festons, bandes brodées et valenciennes comme garniture.

Six douzaines de mouchoirs batiste et toile (chiffres).

Une douzaine de mouchoirs très riches, soit brodés avec entredeux et volants de valenciennes, soit avec application de Bruxelles et chiffres incrustés.

Deux douzaines de bonnets du matin, en mouseline et valenciennes, ornés de ruban.

Deux douzaines de bonnets de nuit, formes nouvelles, et filets garnis.

24 paires de draps de maîtres, avec ourlets piqués et chiffres de 10 centimètres de hauteur.

24 taies d'oreiller unis et brodés, avec chiffres.

Six taies d'oreiller, garnis de dentelle.

Six services de six couverts, à grands damiers.

Deux services de douze couverts damassés.

Une douzaine de dix-huit couverts très riches.

Six douzaines de serviettes de toilette.

Trois douzaines de serviettes en duvet spongieux.

Trois douzaines damassées à franges.

Deux services à thé.

Deux services pour dessert.

Vous voyez que ce trousseau est très complet et très élégant, pour dix mille francs seulement. Et pourtant la maison Maureau compte parmi les premières maisons de lingerie, et si on prend la peine de passer l'eau pour aller la trouver dans le faubourg Saint-Germain, rue de Tournon, on y a tout bénéfique et tout avantage.

Dans notre prochain courrier nous vous dirons tout ce qui constitue la lingerie de toilettes de bal. Les jupons y jouent un très grand rôle, comme bien vous pensez. Ce sont eux qui soutiennent l'édifice des flots de tulle et les traînes de faille et de velours.

Nous vous décrirons aussi les coiffures, les fleurs et les souliers, qui ne se contentent plus d'être des souliers, et qui sont autant de bijoux fantaisistes à mettre sous verre.

Arrêtez-vous devant les vitrines de la maison Jouvenot, 165, rue Saint-Honoré, place du Théâtre-Français, et vous verrez que mon appréciation n'est nullement exagérée. Tous les petits souliers sont assortis aux toilettes. C'est une mode dont il est impossible de s'affranchir, quand on tient à son titre de femme élégante. La maison Jouvenot fait aussi des trousseaux de chaussures qui ont une grande valeur industrielle et artistique. Elle en complète deux en ce moment, dont nous donnerons la nomenclature le 15 janvier.

Passons, en attendant, aux bijoux de fantaisie. L'acier est revenu très à la mode, et toutes les jolies femmes qui n'ont pas de diamants ne vont pas s'en plaindre. Les parures d'acier remplacent le soir, à l'éclat des lumières, les parures de diamants, mais il faut que l'acier soit très fin et très bien taillé, et que la monture et les modèles rappellent le style des plus beaux bijoux. Sous le Directoire l'acier était en très grand honneur. Non-seulement les *Merveilleuses* en faisaient l'une de leurs plus belles parures, mais les incroyables avaient des jarretières d'acier pour soutenir leurs breloques, et des bouclés d'acier aux faveurs de leur culotte. Les nouveaux bijoux sont pour la plupart copiés sur les anciens modèles du temps. C'est à quoi Mme Marboutin, successeur de la maison Bourguignon, 55, rue Vivienne, s'est surtout appliquée à faire du nouveau d'autrefois. Elle en a des collections si multiples et si variées, qu'il faut choisir quelques modèles au hasard, parmi son écrin artistique, pour nous donner une idée des bijoux du jour et du soir.

C'est une parure complète en acier taillé et diamanté, s'épanouissant en églantines d'eau. Le diadème se compose de trois larges fleurs d'églantines disposées en fleurons et séparées par des feuillages

d'eau. La broche est assortie, ainsi que les boutons d'oreille. On dirait le soir, au théâtre ou au bal, autant de diamants.

Une *Aigrette merveilleuse* s'élançant en fusée de trois pâquerettes d'acier, avec feuillage d'acier s'épandant sur lui-même. C'est très joli. Ruggieri ne fait pas mieux, et ses fusées s'évanouissent, tandis que celle-là semble plus éblouissante à mesure qu'on la regarde.

Un papillon d'acier, excessivement fin comme travail et admirablement taillé, monté sur une tige flexible et rivalisant avec le diamant.

Un collier indien, se composant de trente à quarante rangs de perles d'acier, faisant masse, avec très haut fermoir derrière.

Une plaque de cou, genre créole, en acier diamant, avec boucles d'oreille créole.

Un collier breton, en velours noir, avec appliques d'acier et penditif de velours, clouté d'acier, soutenant une croix ou un médaillon en acier.

Une *Ceinture Châtelaine* en velours noir, ou de couleur assortie aux toilettes, fermée avec une double agrafe ovale en acier diamanté. Sur les côtés, deux plaques moyen-âge, en acier très finement taillé, sont reliées entre elles par des anneaux brisés. Cette Ceinture Châtelaine est exclusive à la maison Bourguignon de la rue Vivienne. Vous ne la trouverez pas ailleurs.

Citons encore : des porte-bonheur en acier, des agrafes de manteaux en acier, des poignards et des fichus d'acier, et puis des petits peignes de côté avec galerie d'acier, s'entendant avec les *peignes Merveilleuses* et avec les peignes à galerie diamanté.

Ce n'est pas tout.

Mme Marboutin a collectionné d'autres fantaisies non moins charmantes et a remis également en faveur les anciens bijoux qu'on désignait sous le nom de *Marcassite*. Vous en jugerez par un *collier Pompadour* en velours noir, illustré de doubles anneaux de myosotis émaillés bleus avec pointillé d'acier et se fermant par un nœud de velours et un double anneau retombant en médaillon.

Un autre collier Pompadour avec cinq papillons, émail bleu et marcassite d'acier. Boucles d'oreille assorties.

Un collier Vénitien, en perles de Venise, turquoises et acier.

Un collier Dubarry, en papillons de turquoises de perles fines.

Un porte éventail pour soirée faisant *haute nouveauté*, en argent mat et vieil argent, ou en vieil argent et dorure.

Un autre crochet d'éventail est également très riche incrusté de perles, avec chafnette d'argent et de perles.

Tous ces jolis bijoux de fantaisie vont vous plaire; ils ne coûtent pas cher, et ils ont le cachet artistique de la femme du monde qui se plaît à se délasser de ses bijoux luxueux par des bijoux de bon

goût qu'elle sait faire valoir et accepter. Les retardataires — car il y en a toujours — qui ne se décident qu'au dernier moment, peuvent trouver chez Mme Marboutin de ravissants bijoux, et des étrennes utiles et très avantageuses à l'Union des Indes, le premier comptoir spécial de foulards *franco-indoustan* qui a positivement donné au foulard l'extension européenne qu'il a aujourd'hui.

••

L'Union des Indes ne s'en est pas tenu exclusivement au foulard; elle a rendu au crêpe de Chine toute sa splendeur et l'a assimilé à la mode, à ce point qu'il s'emploie comme écharpe, comme ceinture Merveilleuse brodée d'or ou d'argent, comme gilet *Incrovable*, *Pompadour* et *Louis XVI*; comme fichu *Sportsman*, décrivant le gilet en cœur, et comme nœud de corsage et de coiffure.

L'Union des Indes a encore francisé le *Crépon de l'Inde* qui tient à la fois du crêpe de Chine et du foulard croisé, et qui reproduit les plus délicieuses toilettes du jour et du soir.

C'est encore à l'Union des Indes, brevetée de Son Altesse Impériale la Grande-Duchesse Marie de Russie, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra, qu'on trouve exclusivement le cachemire pur et indigène de l'Inde, en nuances claires ou foncées. Tout ce qui est vendu comme cachemire des Indes, en dehors du comptoir de l'Union des Indes, n'est pas de provenance directe. Nous insistons sur ce point parce qu'il est très important pour nos lectrices. Le cachemire pur et indigène est coté 11 fr. 50 c. le mètre, et il en faut seulement cinq mètres pour faire une tunique, ce qui compose tout de suite un vêtement peu coûteux, ayant tout à fait grand genre. En nuances claires, telles que bleu, rose, lilas, gris d'Orient, vert pistache, les tuniques de cachemire se garnissent de bandes de plumes d'autruche, ou de très riche effilé perlé de jais blanc. En nuances foncées, elles se bordent de renard argenté, de zibeline, skuns ou de marmote.

L'hiver n'est point la saison propice au foulard, et pourtant le foulard n'a pas abdiqué, car il s'emploie dans la lingerie luxueuse et élégante comme chemises de nuit et comme robes de chambre, capitonnées et doublées de foulard de nuance tranchante. Les nouveaux foulards de l'Union des Indes, avec dessins inédits, et ne coûtant que 48 fr. la robe, peuvent s'offrir comme cadeaux d'étrennes de jeunes filles, ainsi que de jolis foulards Ispahan, en foulard broché, fond très pâle, bleu, rose, lilas, mais, vert, etc..., avec bouquets fleuris aux quatre coins.

Les foulards de poche chiffés et armoriés plaisent beaucoup aux hommes du monde. Une douzaine ou une demi-douzaine de foulards de poche sont de très jolies étrennes pour vos maris et vos frères qui vous les rendront au centuple.

En attendant les coiffures de bal que nous comptons vous décrire pour le 15 janvier, voici quelques modèles nouveaux que Mlle de Bongars vient d'é-

d ter. Ils sont fantaisistes et charmants comme tout ce qui est signé de son nom.

C'est une coiffure, pour Mme la marquise de Jouffroy, en tulle de jais coquillé de gros bouillons faisant touffe et garnie de dentelle noire, en retombant sur le chignon en deux barbes. Une branche de lilas blanc est posée en plume au milieu de la coiffure, avec agaçante de petite touffe de lilas apparaissant derrière l'oreille.

Un chapeau espagnol, avec passe de velours noir relevée en diadème, avec fleurons de grosses perles de jais taillé tout autour. Le fond mou et bouillonné en tulle de jais se termine derrière par un peigne Girafe, autrement dit *peigne Espagnol*, en velours noir, surmonté d'une galerie de perles de jais. Sur le côté touffe de plumes noires d'où s'échappe une aigrette blanche, avec gerbe d'avoines de jais s'agitant au pied de la plume noire.

Et un chapeau Princesse de Galles, très haut de forme, en tulle double perlé de jais (genre toque), avec bord de velours noir relevé tout autour, et bandeau de jais s'épandant en frange autour du fond toque. De côté longue plume noire d'autruche se recourbant sur elle-même, avec aigrette Princesse de Galles, nuance lilas de Perse.

Le chapeau Espagnol et le chapeau Princesse de Galles conviennent à de jeunes femmes jolies et élégantes.

Est-ce à dire que Mlle de Bongars ne célèbre que le printemps? Et vraiment non. Elle sait donner aux roses d'automne l'éclat radieux des roses de l'été, et tout en faisant des coiffures en rapport avec l'âge qu'on lui accuse, elle sait les poétiser et les embellir. Les coiffures de dentelle noire perlées de jais ou de blonde blanche perlée de jais blanc, avec fleurs, sont celles qui s'entendent le mieux avec l'automne de la vie. On peut les reproduire en pouff, en fanchons diadème, en bonnet Angot, selon la physionomie et la coiffure. On peut aussi faire des coiffures en dentelle noire ou blanche assorties aux toilettes. On porte aussi de très grosses couronnes de fleurs garnissant la tête, avec mantille de dentelle noire flottant par derrière. Il faut consulter *Mlle de Bongars*, et elle trouvera tout de suite la coiffure qui vous convient et qu'elle ne vous fera pas payer cher, car elle n'a pas les prétentions onéreuses des modistes en renom, dans son modeste petit entresol de la *rue d'Antin, n° 1*, tout en ayant le talent.

Dans notre numéro du 15 janvier, nous parlerons des toilettes qu'on nous demande, la pétition nous étant arrivée trop tard et comme notre courrier était terminé.

A l'occasion du jour de l'An, la *maison Violet* a fait concurrence à la *maison Rouvenat* en offrant

aux jolies femmes un véritable bijou en or ciselé, consistant en une *Cassolette Pompadour* s'épanouissant en six pétales contenant chacune un parfum différent, comme une fleur d'élégance qu'elle est. Le succès de cette Cassolette Pompadour a été immédiat. Elle va figurer comme breloque à toutes les châtelaines Louis XVI. C'est une très heureuse idée dont nous félicitons la maison Violet, qui a l'initiative de tout ce qui est artistique et nouveau. L'installation de la *maison Violet, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, rotonde du Grand-Hôtel*, ne ressemble à aucune autre maison de parfumerie pour sa somptuosité simple et luxueuse tout à la fois. Il n'est donc pas étonnant qu'elle se distingue par des créations exceptionnelles, telles que la *Cassolette Pompadour*, la *Boîte de Jouvence* et l'*Eventail comique*.

Qu'est-ce que l'*Eventail comique*?... nous dirait-on. Il est très spirituel, très amusant et très drôlatique. Cham le signerait; c'est tout dire. Il représente un sujet comique, une scène théâtrale, une pastorale villageoise. On l'emporte au théâtre; il intéresse, il amuse.

Les autres Etrennes de la maison Violet sont aussi multiples que variées. Il y a : Les Boîtes de Parfumerie aux Violettes d'Italie ou aux parfums et cosmétiques exclusifs à la maison Violet; les Cofrets à odeur, les Boîtes à gants, les Flacons de toilette, les Nécessaires de voyage, les Boîtes à ongles, les Boîtes d'ivoire et d'écaïlle, les Sachets avec aquarelles parfumées, selon les fleurs qu'ils représentent; et la Boîte de Jouvence, qui a le don suprême d'enlever tout d'un coup quinze années aux belles dames qui l'ouvrent avec confiance et qui savent s'en servir.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES ENFANTS PENDANT LA PAIX

PAR

M. Henri Joussetin, Conseiller à la Cour de Paris (1).

Voici un charmant livre d'étrennes, que nous recommandons aux jeunes mères, pour leurs petits garçons et leurs petites filles : *Les Enfants pendant la Paix*, avec illustrations de Bertall.

Un semblable livre, frère de celui que la librairie Hachette vient de publier, a déjà paru l'année dernière : *Les Enfants pendant la Guerre*. Ce livre a obtenu un véritable succès enfantin, et tous les enfants bien studieux et bien sages le savent par cœur aujourd'hui.

Quelle philosophie!... et quelle morale douce et aimable il y a dans ces diverses poésies, servant de leçons instructives et d'enseignements de cœur et de conduite!

(1) Librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain

Les *Enfants pendant la Paix* vont avoir tout autant de succès que les *Enfants pendant la Guerre*. Ils sont si intéressants, ces petits adorés, avec leurs exigences égoïstes et leur naïve ignorance. Ils ne savent rien, et ils s'imaginent tout savoir. Il faut donc tout leur apprendre en riant et en s'amusant avec eux. C'est ce que s'est proposé M. Henri Jousselin dans chaque poésie, qui est une morale affectueuse.

L'introduction du livre va vous dire mieux que moi quel est son but et ce qu'il est :

Dans la paix, ou pendant la guerre,
Que faut-il à l'enfant pour plaire,
Et pour nous paraître charmant ?
Il lui suffit uniquement
Qu'on ait pour lui le cœur d'un père.
Puisqu'il en est ainsi, j'espère
Voir les héros de ce livre, traités
Par le lecteur, en vrais enfants gâtés.
Sans même avoir en sa famille,
Ni garçon, ni petite fille,
On a b en des raisons souvent
Pour être aux bébés indulgent.
Dans les tristes temps où nous sommes
Qui donc pourrait aussi bien qu'eux,
Du spectacle qu'offrent les hommes
Délaisser l'esprit et les yeux ?
Des soucis de la politique
Qui pourrait distraire les gens
Mieux que la mine sympathique
Et la voix des petits enfants ?

Nous reviendrons sur ce livre, que nous indiquons seulement aujourd'hui, comme cadeaux d'étrennes, et nous y glanerons plus d'une aimable poésie, telles que : Noël et le petit Jean, le Roi de la fève, la Neige, le Printemps à Paris, le Petit arbre, la Journée à Dieppe, le Chalet de Jules Janin, les Enfants de Rossini.

Les illustrations de Bertali sont dignes du livre et en rapport avec chaque sujet. Le crayon de Bertali est d'une délicatesse enfantine. C'est parce qu'il aime les enfants qu'il sait si bien les esquisser et les rendre encore plus séduisants et plus adorables.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THEATRES

LES MERVEILLEUSES

Pièce en quatre actes et cinq tableaux, de M. VICTORIEN SARDOU. (Représentée au Théâtre des Variétés, le 16 décembre.)

Voulez-vous le tableau exact et pittoresque d'une journée de Paris, des mœurs, des modes, du langage, des usages, des ridicules à la fois, de prairial an V, milieu de juin 1797, reproduite

ou plutôt photographiée sur le vif, à l'apogée du règne du Directoire, et dans sa période la plus brillante ? Allez voir les « Merveilleuses », et laissez agir et parler les acteurs de cette société singulière. Ils vous apprendront en trois heures tout ce que l'histoire, les chroniques avouées et secrètes et les nombreux journaux ont pu nous révéler sur ce monde étrange. *All is true* (tout est vrai), ce titre que Shakespeare donna d'abord à son drame historique, appelée depuis « Henri VIII, » pourrait toute proportion gardée, s'appliquer à la nouvelle œuvre de M. Victorien Sardou, et à cette étude curieuse et savante, à cette résurrection magique de cette époque unique dans notre histoire. Mais il est cependant un côté de ce tableau et à dessein à bon droit, sinon oublié, du moins laissé dans l'ombre, et comme on dit au théâtre, à la cantonade. Nous voulons parler de la politique et de l'histoire sérieuse proprement dite. Nous n'avons ici qu'un écho fugitif du canon d'Arcole et de cette admirable campagne d'Italie, de nos nos succès militaires à l'extérieur et des intrigues royalistes à l'intérieur, qui en combattant dans le conseil des Cinq-Cents l'établissement d'un gouvernement constitutionnel républicain, amenèrent la journée du 18 fructidor. Ce coup d'Etat fut nécessaire peut-être, mais à coup sûr fatal à la liberté, puisqu'il commença le régime militaire et donna l'exemple (trop suivi depuis) d'ambitieux faisant servir l'armée à leurs intérêts personnels.

Laissons donc la politique, comme disait Silvio Pellico, renvoyons les « clichéens » et les « salmistes » à leurs clubs et revenons à nos « Merveilleuses », c'est-à-dire à ces femmes élégantes et frivoles, dépensant facilement des fortunes facilement acquises par leurs maris, étalant naïvement leurs grâces sous leurs toilettes transparentes dans les spectacles, dans les concerts, dans les bals et mêmes dans les promenades publiques, au risque de s'attirer la correction dont la pudeur indignée de la foule menace la brune Lodoïska et la blonde Eglé ; les héroïnes de M. Sardou, ces deux folles aventurées dans le jardin du Palais Egalité, ci-devant royal, en costume provocant mais trop léger, rencontrent heureusement pour les protéger le beau Lagorille et deux autres incroyables, qui viennent de déjeuner au café du Caveau ou de la Tente, à l'endroit où s'éleva plus tard le café de la Rotonde, encore existant aujourd'hui, et qui reconduisent chez elles nos imprudentes merveilleuses. Lagorille, avec son costume à la dernière mode, est à la tête de ces élégants à la *parole supême* qui trouvent original de désosser la langue, en supprimant les

consonnes; naguère simple coiffeur du passage Saint-Roch, il a pris la place d'un de ses locataires, disparu à la suite de la journée de vendémiaire, et dépense gaiement les assignats qu'on adresse au défunt locataire, pour mener à bonne fin une conspiration royaliste. Mais Lagorille ne conspire que contre la vertu des femmes; il joue, fait l'amour, et mène grand train; aussi, quand il s'agit de rendre compte à l'agent mystérieux de l'emploi de son argent, il se borne à recevoir d'une main un nouveau paquet d'assignats et de l'autre à lui enfoncer son chapeau sur les yeux, puis à se sauver. Au reste, ce prétendu agent n'est autre qu'un affidé de la police du directeur Barras, l'ingénieux Malicorne, qui nourrit en Lagorille un conspirateur sans le savoir afin de s'en faire le dénonciateur, et profite de l'occasion pour écouler une masse de faux assignats par lui saisis dans une de ces fabriques clandestines et royalistes dont Paris était infesté. Disons de suite que cet agent est contrarié dans ses plans par un de ses collègues, agent de Lareveillère-Lepaux, qui travaille de son côté à se faire bien venir de son patron: triste mais fidèle rôle de certains représentants de la police dans toutes les époques de trouble. Plus tard, cependant, Lagorille se trouve sérieusement compromis en compagnie d'un sien ami, Dorlis, porté par erreur sur la liste des émigrés, et comme tel passible de la terrible loi du 23 brumaire an III, qui condamnait à mort tout émigré non rayé rentré en France. Cependant Dorlis n'est pas un émigré. Il venait de se marier à la charmante Illyrine, quand il avait été arrêté et embrigadé dans l'armée d'Italie comme réfractaire à la réquisition; après avoir convenablement fait son devoir de soldat, il revient à Paris chercher sa femme, qu'il trouve en train de se remarier avec Saint-Amour, secrétaire de Barras. Illyrine s'est crue abandonnée par son premier époux, et par vengeance elle a cédé aux conseils de son oncle, le fournisseur Ragot, et de sa tante ci-devant cuisinière et maintenant une de ces ridicules enrichies appelés par dérision « dame de la Nouvelle France. »

C'est au milieu de la cérémonie nuptiale, célébrée suivant le rite des Théophilanthropes, religion inventée par le directeur La Reveillière-Lepaux, que tombe comme un ouragan le malheureux Dorlis, réclamant son épouse entraînée vers son nouveau mari par des guirlandes de fleurs. Aidé de son ami Lagorille et protégé par la compassion des merveilleuses Lodoïska et Eglé, sensibles aux peines amoureuses, Dorlis pénètre chez Saint-Amour où, traqué par Malicorne et son collègue Tournesol, il est caché par son épouse, avec laquelle il s'est réconcilié, dans la chambre

nuptiale, dont en simulant un incendie Saint-Amour le fait sortir. Le nouvel époux, enchanté de rencontrer dans son rival un conspirateur et un émigré, le fait conduire au Luxembourg avec son ami Lagorille pour être interrogés par Barras; mais les merveilleuses et surtout l'inflammable Lodoïska, qui raffolle de Lagorille et lui fait en style des romans du temps et violemment barriolé de métaphores incroyables, une déclaration brûlante, ont pris parti pour les prisonniers et juré de les tirer d'affaire. Pendant qu'on danse dans les salons de Barras, que Garat chante et que le galant directeur, en grand costume, reçoit les hommages des invités et distribue les compliments aux dames, le bruit se répand d'une conspiration prête à éclater. Les réponses railleuses des prisonniers à Saint-Amour, qui les interroge, finissent par inquiéter celui-ci qui, craignant pour sa place, finit par solliciter de Lagorille et de Dorlis la faveur d'entrer dans cette fameuse conspiration dont tout le monde parle, et qui n'obtient cette faveur qu'en consentant à son divorce avec Illyrine, après avoir prouvé son zèle en criant seul avec enthousiasme: A bas le Directoire! A ce cri séditieux répondent les rires des invités qui accourent et lui apprennent qu'il n'existe aucun complot. Saint-Amour perd à la fois sa femme qui retourne à Dorlis et sa place qui est donnée à Lagorille. Et voilà comment, au mois de prairial an V, sous le Directoire, on conspirait, on aimait sans s'épouser, on s'épousait sans s'aimer, on se quittait, on se reprenait, on s'enrichissait du matin au soir, par l'agiotage au perron du Palais Egalité, quitte à se ruiner par le jeu du soir au matin, dans la maison de jeu voisine ou ailleurs; en un mot, comment vivait au jour le jour, dans un ouragan de fêtes et de plaisirs, dans des habitudes de luxe effréné, mais précaire, de mœurs relâchées et de modes dont le ridicule était le moindre défaut, une société d'incroyables et de merveilleuses, d'enrichis et de fournisseurs, dans les salons et les bals, tandis que la rue était témoin d'affreuses misères, que les rentiers mouraient de faim et que les suicides pourvoyaient presque chaque jour la Seine de cadavres. C'est ce que M. Victorien Sardou a voulu nous rendre et nous a rendu avec une vivacité de peinture incroyable (sauf toutefois ce dernier tableau de misère qui ne rentrait pas d'ailleurs dans son cadre), dans une suite de scènes spirituellement tracées, côtoyant l'histoire ou plutôt la chronique de l'époque, et très habilement aidé par le talent des costumiers et des décorateurs auxquels il a fait largement leur place dans son œuvre et qu'il a brillamment associés à son succès. Nous renonçons à décrire les merveilles d'élégance et de ri-

chasse des costumes, copiés fidèlement sur les gravures de modes de l'époque, et nous devons nous borner à les signaler à nos lectrices. Les décorations sont également une reproduction exacte des monuments de l'époque. Le jardin du Palais-Royal, le perron, avec ses boutiques, portant les noms des marchands, et ses salons de jeu au premier, encombrés d'une foule bruyante d'agiotteurs, de passants et de demoiselles habituées du quartier, les appartements du fournisseur Ragot et du secrétaire Saint-Amour, faisant revivre dans ses meubles, ses tapis, ses lustres et ses ornements de cheminée, l'ameublement complet, dans ses moindres bibelots, de l'époque ; enfin, le salon de Barras, avec ses invitées et ses danseuses, sous les lumières étincelantes, nous reportent comme par un coup de baguette magique à cette étrange année de la vie parisienne. Terminons en faisant aux artistes, et ils sont nombreux, les compliments qu'ils méritent pour leur zèle et l'excellent ensemble de leur interprétation, et notamment à Dupuis, Grenier, Christian, Léonce, Mmes Chaumont, Gabrielle, Gauthier et Priston.

La jolie petite salle du boulevard des Italiens, n° 6, a repris son titre primitif du Théâtre Robert-Houdin, sous la direction intelligente de M. Robert-Houdin fils et de M. Edouard Brunnet, qui, depuis plusieurs années, dirigeait, pour ainsi dire, le Théâtre Clevermann. Le nom de Robert-Houdin est un prestige qui doit s'accroître encore par la double association de M. Robert-Houdin fils et de M. Brunnet, qui sont tous deux de véritables physiciens et des sorciers du meilleur monde. On pourra les juger et les apprécier tour à tour, les critiquer jamais, car ils dominent leur auditoire de toute leur autorité compétente, et ils lui font croire ce qu'ils veulent.

Nous nous proposons de suivre ces séances de prestidigitation et de magie scientifique, car elles nous intéressent et nous amusent beaucoup, et d'en rendre compte successivement dans nos courriers de la *Gazette Rose*.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Les HAUTES-PYRÉNÉES, par M. Achille Jubinal, ancien député de ce département au Corps législatif (1).

(Suite).

Ce qui, de la passe de Sane-de-Ben, m'avait paru un *homme montant la garde*, devenait maintenant un obélisque, attendant par sa base à la paroi gauche du mur, et double en grosseur de la

fameuse aiguille de Cléopâtre. Le mur lui-même, d'une dimension fort ordinaire, vu de tous les points éloignés, se changeait en une terrasse de cinq cents pieds de haut, joignant d'un côté les chemins de Vignemale, de l'autre ceux du Mont-Perdu. Cette terrasse, brassée jadis par les eaux, car nous sommes ici sur le terrain de seconde formation, et j'y ai trouvé des coquilles fossiles et des *carascaeluses*, n'a nulle part plus de trente pieds d'épaisseur. La roche en est tellement lisse qu'on la dirait ciselée.

Un peu plus loin, entre le Taillon, sur le versant français, et un petit lac sur le versant espagnol, je voyais distinctement la *Fausse-Brèche*. Cette ouverture, un peu moins vaste que celle que nous montrait l'Espagne, est cependant énorme encore. Je n'allai pas jusqu'à elle, parce que, tournant à gauche, je m'avancai de mamelons en mamelons, jusqu'au pied de la première tour de Marboré. C'est une montagne ronde, jetée au faite de la muraille, et qui la surcharge affreusement. Pour arriver à son sommet, il m'eût fallu gagner le Cylindre, employer à cela trois ou quatre heures, et j'y renonçai. Ce n'était pas tout, en effet, que d'avoir réussi à marcher jusque-là, il fallait encore redescendre à Gavarnie le soir même.

Je revins donc à la Brèche, et j'y concentrai toutes mes observations sur elle; tandis que je recherchais à la surface de la muraille si je ne trouverais point quelques débris maritimes, je découvris, gravés sur la pierre, les noms suivants :

MARIE-CAROLINE DE NAPLES, DUCHESSE DE BERRY

Duchesse de Reggio
Marquis de Podenas
Comte de Mesnard
Comte de Mailly
Marquis de Verdaille
Comte de Serrant
Chevalier de la Rouzière
29 août 1828.

Que de changements dans la vie de ces personnages !...

Cette inscription était déjà à moitié effacée. Je voulus obtenir moi-même cette immortalité d'un jour et je gravai sur le rocher mon nom et un autre qui m'était bien cher. Il est probable qu'aujourd'hui tous les deux ont disparu sous le souffle des orages, comme celle qui portait le dernier de ces noms a disparu dans la tombe. Ainsi passe la vie ; ombre vaine et rapide !...

Je remarquai, auprès d'une espèce de grotte creusée à droite de la brèche, ces mots : « Vive Mina el rey del Aragon, 1811. » Et un peu plus

bas : « Jules Améel aime Marie, 1829. » Souvenirs de guerre et souvenirs d'amour !..

En pareil lieu, ce rapprochement me parut frappant, tant il est vrai que l'homme porte partout ses passions, même au-delà des bornes habituelles de sa nature.

Comme je m'approchai du glacier, je vis un petit papillon jaune qui voletait à sa surface. Pauvre égaré, l'air des Espagnes l'avait apporté jusque-là !.. Ce peu de mouvement au milieu de cette immobilité éternelle me fit plaisir. Il faut avoir senti tout ce que renferment de tristesse ces déserts inanimés pour comprendre combien la vie du moindre insecte peut y réjouir le cœur.

Cependant le soleil commençait à baisser vers l'horizon. Je ne trouvais que quelques débris presque méconnaissables de testacés, et mon guide me répétait à chaque instant que nous ne serions pas à l'auberge avant la nuit. Je jetai donc mon dernier coup d'œil sur toute cette nature espagnole que j'aimais tant à visiter, surtout ce beau pays, dont l'aspect même, aux confins des deux empires, est si différent de celui du nôtre, et reprenant avec douleur les crampons, je tournai mes pas du côté de la France.

Si l'ascension avait été difficile, la descente fut bien autre chose encore. Il n'y avait de chemin praticable que celui par lequel nous étions venus. Or, l'inclinaison nous paraissait bien plus effrayante en descendant qu'en montant. Nos crampons mordaient à peine, et je me rappelais ma chute. Le guide lui-même semblait inquiet en regardant les crevasses. Il fallut pourtant s'exécuter. Nous longeâmes, en nous coulant avec précaution sur nos traces premières, l'étroite arête dont je vous ai parlé, et, trois heures après, nous étions au Cirque de Gavarnie.

Malgré ma fatigue, je voulus le parcourir de nouveau. Je gagnai le pied de la Cascade dont je mesurai de l'œil la hauteur que j'avais mis quatre heures à atteindre, et je traversai le dessus du pont de glace qui est recouvert quelquefois, dans la mauvaise saison, comme tout le reste du Cercle, de près de vingt pieds de neige, quand j'entendis une détonation semblable à une douzaine de coups de fusil. Je levai la tête et j'aperçus un gros fragment de rochers, qui, précipités comme un trait, du sommet de l'amphithéâtre, bondissaient de gradins en gradins et arrivaient à nous avec l'impétuosité d'une bombe. Avant que j'eusse pu songer à me reculer ou à me coller contre les parois du Cirque, qui était encore à trente pas, l'avalanche pierreuse décrivit en l'air une effroyable parabole et vint s'enfoncer à quelques toises de notre station, dans la glace, qui

jaillit autour de nous, en sifflant comme une nuée de chevrotines.

Je regardai mon guide : il recommandait son âme à Dieu. Moi, je sentais le sang qui se figeait dans mes veines. J'étais pâle comme un mort.

Nous ne nous parlâmes qu'en arrivant à Gavarnie.

ACHILLE JUBINAL,
Ancien député.

BIBLIOPHAGIE

MI-LA-SOL

(suite)

Le docteur, penché sur Maurice, observait ces symptômes alarmants et comptait les pulsations de l'artère, avant de risquer un traitement énergique.

Maurice divaguait.

— « Je l'ai revue cette nuit, disait-il. Avant de mourir, elle est venue me faire ses adieux. Elle était drapée dans le burnous blanc que j'ai rapporté d'Afrique et qui pend là, là, derrière mon chevalet. Elle avait ses jolies bottines escarpées : c'est à cela que je l'ai reconnue, car sa figure et son attitude avaient quelque chose de tragique qui la rendait méconnaissable. Elle est entrée dans ma chambre sans frapper. J'ai essayé de me lever et de lui parler, la force m'a manqué. Mes regards étaient attirés par la main avec laquelle elle retenait les plis de sa draperie : juste à la place du cœur, brillait quelque chose de métallique, certainement une fine lame de poignard.

» Ses lèvres ne remuaient pas, je ne crois pas qu'elle ait parlé ; cependant j'entendais tout ce qu'elle pensait..

» Il faut que je l'oublie ! je ne veux pas m'en souvenir ! Empêchez-moi donc de m'en souvenir ! »

Et Maurice, jetant sa tête de droite à gauche, se serait meurtri contre la muraille, si le docteur n'eût employé la force pour le maintenir.

Il reprit bientôt :

« Voici ce que me disait cette voix qui n'était pourtant pas une voix et que j'entends encore : « Tu as envie de me chasser ; n'en prends pas la peine. Je viens pour l'adieu suprême ! Nous ne nous reverrons jamais ! Je te laisse mon souvenir : c'est le plomb que toute mauvaise action met dans l'âme. Il me sera plus facile de te pardonner le mal que tu m'as fait qu'à toi de l'oublier... Je viens te complimenter sur ton mariage, il réunit toutes les conditions nonnêtes et légales. Mais ces mêmes conditions, se trouvant en

moi, n'ont plus de valeur. On proclame Mlle d'Emery sublime parce qu'elle a le courage de donner des leçons; cela fait partie de son aurore; et moi, cela fait partie de ma déchéance; il est vrai qu'il me manque ce que tu m'as ôté: l'honneur!

Le docteur essuya la sueur qui perlait sur le front de l'artiste et essaya d'interrompre cette confession qui allait amener un délire redoutable. Il lui mit de l'eau froide sur les tempes, le fit boire et lui imposa silence, avec douceur d'abord, puis avec autorité. Maurice reprenait son monologue avec l'opiniâtreté de la fièvre dans sa période ascendante:

» Elle a raison! Oui, elle pratiquait le bien avant de me connaître! Oui, elle était pure et chaste! Oui, elle vivait de son travail! Oui, elle soutenait son grand-père!... Et je n'avais rien à répondre quand elle me demandait à genoux s'il n'y avait rien dans sa vie honnête et dans son amour confiant qui pût la réhabiliter auprès du seul coupable, rien qui pût attendrir un homme?... »

Et une larme roula sur la joue de Maurice,

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

ÉTRENNES DE LA GAZETTE ROSE POUR L'ANNÉE 1874.

La *Gazette Rose* offre, à l'occasion des Etrennes, pour l'année 1874, à toute personne qui s'abonnera pour un an, à partir du 1^{er} janvier de la nouvelle année, une très jolie boucle Louis XV, en acier diamanté et pointillé, soit ovale, soit carrée, avec arpillons, pouvant servir de boucle de ceinture de robes, ou pouvant relever de côté les tuniques dans un nœud de velours ou de ruban.

Cette jolie boucle d'acier Louis XV coûte la somme de huit francs dans les *Magasins de la Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, et la *Gazette Rose* la donne pour rien à toutes ses lectrices qui se réabonneront pour une année dans le cours du mois de janvier 1874.

LA GAZETTE ROSE A NICE

AVIS A NOS ABONNÉS

La *Gazette Rose* est allée s'installer à Nice, dans les bureaux de l'Agence Dalgoutte et des *Echos de Nice*, 3, place du Jardin public. Elle ne pouvait

choisir un représentant plus recommandable, plus actif et plus intelligent que M. Dalgoutte.

C'est donc à l'Agence Dalgoutte que toutes les dames françaises et étrangères qui passent leur saison à Nice doivent s'adresser pour s'abonner au journal la *Gazette Rose*, ce qui n'empêchera pas les nouvelles abonnées de la *Gazette Rose* de s'adresser directement à Mme la vicomtesse de Renneville, 3, rue Rossini, à Paris, pour tous les renseignements qu'elles pourront désirer sur les modes et les toilettes.

L'abonnement pour Paris, Nice et la France, est de 20 francs par an, et de 10 francs pour six mois.

Les frais de poste sont en sus pour l'étranger.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE B.

1. TOILETTE DE PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS POUR SOIRÉE. — Robe de veloutine d'Irlande. Première jupe unie, arrondie devant en tablier et drapée derrière. Corsage décolleté en carré, manches bouillonnées et courtes. Ceinture de faille rose à pans frangés. — Bas de fil d'Ecosse. — Souliers de faille rose à talons Louis XV. — Velours noir dans les cheveux, noué de côté.

2. Robe de soirée et de diner, en faille gris tourterelle. — Jupe à traîne, garnie devant de huit petit volants plissés de 40 centimètres; derrière, haut bouillonné entre deux volants froncés de 15 centimètres; plissé de faille cerise et biais formant tête remontante à chaque volant. Corsage à basques courtes et plates, encadrées d'un même plissé de faille cerise. Large ceinture de côté; petit volant de faille et même plissé remontant formant berthe au corsage décolleté en cœur. — Guirlandes de roses rouges dans les cheveux. — Souliers de faille assortis à la toilette.

3. TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Robe de taffetas bleu clair. Une seule jupe à traîne; garnie devant en tablier d'un volant froncé et d'un large biais liséré de satin blanc; derrière, à 20 centimètres du bas de la jupe, volant froncé de 12 centimètres surmonté d'un biais de 3 centimètres liséré de satin blanc et d'une tête froncée; ce volant est posé sur un haut volant de mousseline blanche plissée. Corsage à longues basques carrées devant et derrière; même garniture qu'au bas de la jupe, mais répétée en plus petit. Longue ceinture à boucles tombantes. Décolleté carré; berthe composée de mousseline plissée avec petit volant et biais de taffetas bleu. Manches bouillonnées. — Diadème de myosotis. — Souliers Louis XV assortis à la toilette.

Pour les articles non signés :

Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES ENFANTS PENDANT LA PAIX, par M. Henri Jousselin, conseiller à la Cour : NOËL ET LE PETIT JEAN. — LITTÉRATURE : MI-LA-SOL (suite et fin), par Mme Caroline Gravière. — MOSAIQUES ROSES. — ÉTRENNES DE LA GAZETTE ROSE pour l'année 1874. — LA GAZETTE ROSE A NICE. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE — Paris a sacrifié aux Etrences. — Les fêtes officielles. — Réceptions dans le grand monde. — La vie de château. — Berthelien chez le maréchal Mac-Mahon. — La saison à Nice. — Les Echos de Nice. — La Fête florale. — Les bouquets de Mme Dulac. — Mme la princesse Souwaroff. — Deux toilettes de courses. — Les porte-bonheur à l'ordre du jour et du soir. — Les bijoux artistiques. — L'Eventail carte de visite. — Les fantaisies de Mme Cavally. — Le drapeau de la Charité. — Comment se fondent les Crèches. — Le *Journal de la Jeune Mère*. — Requête à nos Lectrices.

Paris a sacrifié aux étrennes. A-t-il été satisfait? Espérons-le, car Paris se plaint toujours et n'est jamais content. Au milieu de sa prospérité, alors qu'il n'était pas surchargé d'impôts indispensables pour combler le déficit de ses finances, pour la libération du territoire, Paris n'était pas encore satisfait. Les fabriques étaient en pleine activité; les ouvriers travaillaient et gagnaient largement leur vie; les étrangers affluaient de tous côtés, dans ce Paris élégant et luxueux, pour jouir des plaisirs variés que lui seul pouvait offrir; et au lieu de remercier la Providence des années de bonheur et de luxe dont il jouissait, Paris se trouvait malheureux et demandait l'impossi-

ble, c'est-à-dire des utopies et des rêves dans lesquels il se débat aujourd'hui.

Maintenant qu'il n'est plus question d'étrennes, car tout va vite par cette époque de locomotion et d'électricité, on va donner des fêtes, des bals et des concerts. Le monde officiel se met en avant comme sous l'Empire; il a raison de donner l'exemple et d'alimenter le commerce et l'industrie qui sont en souffrance depuis le siège et la Commune. Trois grands bals sont annoncés à l'Elysée, dont le maréchal et la maréchale Mac-Mahon feront les honneurs. Les salons du ministère de la marine, où il y eut naguère de si belles fêtes costumées, vont se rouvrir. Le ministère de l'intérieur a déjà commencé, et les réceptions de M. le duc de Broglie sont très brillantes et très suivies. Pour le grand concert qui va avoir lieu dans la seconde quinzaine de janvier et auquel seront conviés tous les artistes de talent, le duc de Broglie se propose de disposer en galerie le jardin de l'hôtel sur lequel ouvrent les trois grands salons de réceptions.

La semaine dernière, la duchesse Pozzo di Borgo a donné un très somptueux dîner en l'honneur de la jeune comtesse de Caraman, et, le soir, un thé à la russe a réuni dans les sa-

lons de l'aimable duchesse les femmes les plus jolies et les plus élégantes de la haute société parisienne et étrangère.

On a tiré les Rois, le 7 janvier, chez la comtesse d'Appony, qui va désormais recevoir toutes les semaines et dont les salons sont le centre cosmopolite de toutes les notabilités diplomatiques et scientifiques.

Mais pour que Paris reprenne toute son animation d'autrefois, il faut qu'on quitte absolument la vie de château et qu'on revienne à tire d'ailes. On a pris l'habitude, depuis quelques années, de fuir Paris et de vivre à la campagne; on s'y ennuyait, et de plus on en avait peur; mais puisque Paris s'amende et donne des fêtes, pourquoi ne pas revenir et ne pas profiter des bonnes heures qui s'offrent à nous?

La vie de château a une attraction bien grande et bien intime, mais Paris vaut bien un déplacement.

Le dimanche 4 janvier, il y a eu à l'hôtel de la Présidence, à Versailles, une soirée toute intime, à laquelle Mme la maréchale MacMahon avait convié une centaine de personnes. C'est Berthelier et Montbars qui ont fait tous deux les frais de cette représentation, qui a commencé à neuf heures et qui s'est terminée à onze heures.

Berthelier a été charmant comme toujours, et il a communiqué sa gaieté si sympathique à son public composé en grande partie de jeunes filles, de St-Cyriens, de lycéens et d'officiers de l'état-major du maréchal.

Le Président de la République n'est certes pas celui qui s'est le moins amusé. Il se faisait un vrai plaisir d'entendre Berthelier, et il a ri de bon cœur en entendant les *Deux Aveugles* qu'il ne connaissait pas.

Berthelier a dit ensuite six des chansonnettes les plus comiques de son répertoire: *Expliquez ça si vous pouvez! Bonheur des Champs; Une drôle de Soirée; Nos Danseuses; Le Tribunal en sabots et le Banquiste.*

Le second raout de la duchesse Decazes, au ministère des affaires étrangères, a été non moins brillant et non moins animé que le premier. Le buffet, placé dans la grande salle à manger de l'hôtel, au milieu de fleurs et d'arbustes, ressortait avec beaucoup d'éclat et d'élégance du cadre verdoyant. Il y avait affluence

de jolies femmes, de fantaisistes toilettes et d'illustrations politiques.

Citons entre autres: le duc de Nemours, M. Guizot, le comte d'Arnim et tout le corps diplomatique, le marquis de Beauvoir, le baron de Soubeyran, M. de Goulard et une foule de députés. Parmi les belles dames, il y avait: la princesse Lise Tombetzkoï, la comtesse de Moltke, la comtesse d'Armaillé, la vicomtesse d'Harcourt, la princesse Orloff, la baronne de Beyens, la duchesse de la Trémoille, Mme de Villeneuve, la comtesse de Beaufort, la comtesse d'Appony, la princesse de Brague.

Mme la duchesse Decazes se propose, dit-on, de faire entendre le célèbre quatuor vocal suédois dans une des prochaines soirées du ministère.

Les fêtes se mettent donc en train, et les réceptions reprennent leurs séries habituelles.

Mme la duchesse de Maillé recevra le dimanche.

Mme la comtesse de Moustier le vendredi.

La princesse Mathilde, dont les goûts artistiques sont bien connus, a repris également ses réceptions de chaque dimanche; elle a su faire de son installation une véritable merveille. La serre surtout ne ressemble à aucune autre, tant elle est disposée avec originalité et avec goût. Il y avait dimanche dernier: le chevalier Nigra, le comte de Vimercati, Mme de Seisal, le comte et la comtesse de la Valette, le duc et la duchesse de Montmorency, M. et Mme de Farincourt, M. et Mme Chevreau.

Mais Nice accapare en ce moment, ainsi que Cannes, Menton, Monaco et San-Remo, une grande partie de notre aristocratie parisienne et de l'édilité du monde étranger qui prenait, avant la guerre, ses quartiers d'hiver chez nous. Il nous arrive de Nice, de l'agence *Dalgoutte*, la liste complète de tous les étrangers qui ont passé par Nice et par les autres villes limitrophes de la Méditerranée ou qui y séjournent encore, et nous y trouvons beaucoup de notabilités dans les nationalités russes, américaines, suédoises, anglaises et allemandes.

Leurs Altesses Royales le duc et la duchesse d'Aoste et leur suite sont installées à San Remo, villas de Garbarnio et Vacchieri.

Il nous est impossible de citer l'un après l'autre tous les noms aristocratiques qui font de Nice en ce moment une ville sans pareille,

On est en plein printemps; le soleil est radieux et la brise odorante et pénétrante des violettes de Parme parfume les promenades. Tout le beau monde parisien va donc à Nice pour les courses, comme il allait autrefois à Bade.

Hier, c'était Mme la princesse Souvaroff et sa fille qui partaient, et demain la belle princesse Jablonowska, ainsi que Mme Rimsky-Korsakow, et la jeune princesse Pignatelli-Cherchiara.

Les courses s'annoncent très brillantes et le bal floral du Cercle de la Méditerranée a lieu, pour ainsi dire, à l'heure où nous écrivons ce courrier. Nous ne pourrions donc en parler que dans notre numéro du 1^{er} février. Nous vous décrirons toutes les plus élégantes toilettes et les plus beaux bouquets, car nous avons dans les *Echos de Nice*, dirigés par M. Dalgoutte, un reporter aimable et toujours parfaitement bien renseigné. Les bouquets de *Mme Duluc* nous disent aussi où ils vont.

C'est ainsi que nous savons que la jolie duchesse de Mouchy a reçu toute une moisson de roses le 1^{er} janvier, à Nice, et que Mme la duchesse de Parme a été parfumée de violettes de Parme et de roses thé.

Mais, le croirait-on?... les fleurs ont manqué à Nice. Les jardins de *Mme Duluc*, plantés par Alphonse Karr, ont été dévastés. Heureusement qu'il fait soleil et que les violettes et les roses poussent vite et s'épanouissent de même.

Les beaux bouquets que *Mme Duluc* expédie à Paris, pour la somme de vingt francs, coûtaient à Nice cinquante francs, tant que cela!... Paris a donc été privilégiée, comme il l'est toujours, sans qu'il le mérite absolument.

Mme la princesse Souvaroff, qui part pour Nice avec sa fille, est bien certainement l'une des grandes dames russes les plus distinguées qui existent. Elle est femme d'esprit tout autant que femme élégante, et elle s'habille avec une originalité typique qui lui convient et qui ne siedrait pas à bien d'autres. Nice en jugera et saura apprécier cette charmante princesse à sa haute valeur aristocratique.

Voici le costume que Mme la princesse Souvaroff doit porter aux courses de Nice:

Il se compose d'un jupon de velours bleu ciel tout bouillonné, avec paletot-tunique en

laine blanche très moelleuse, garni de biais de velours bleu et fermé avec des boutons en émail bleu et perles fines. Un jabot de dentelle d'Angleterre complète l'ornement de cette tunique qui s'accuse plutôt en paletot cambrant la taille, car elle est très peu relevée et chiffonnée.

Mlle Souvaroff portera le même costume que sa mère, mais les biais de velours bleu seront remplacés par des plissés de mousseline. La jeune princesse, dont l'éducation s'est faite en France et en Angleterre tour à tour, est une sportman des plus accomplies. Elle monte à cheval avec une grâce et une dextérité parfaites et elle conduit avec non moins d'aplomb et d'élégance l'attelage à quatre que la princesse sa mère vient de lui acheter. Cet attelage va faire son apparition à Nice et y produira bien certainement une grande sensation.

Combien nous remercions le journal *le Sport* et M. Eugène Chapus en particulier, de tous les renseignements qu'il nous fournit et que nous lui empruntons avec d'autant plus d'empressement qu'ils rentrent dans notre cadre mondain et élégant.

Nous voulions parler du porte-bonheur et dire qu'une aimable femme de notre connaissance en avait reçu six pour sa part, complètement différents. L'un, en cercle d'or tout simplement, avec le petit nom gravé; le second, de forme ovale, en or, avec le mot « bonheur » en diamants; le troisième, tout pavé de turquoises (les pierres du bonheur); le quatrième, faisant jarretière de perles fines; le cinquième, avec un cercle d'or très fin, fermé avec un seul diamant gros comme une noisette, et, le sixième, en émail noir et or, avec le mot « Remember » en rubis et diamants.

Six porte-bonheur à la fois!... Ce n'est pas de trop, à ce qu'il paraît, pour conjurer le mauvais sort.

A propos des porte-bonheur et des bijoux à la mode, voici ce que dit M. Eugène Chapus dans sa dernière chronique du sport:

« Les bracelets porte-bonheur ont plus de vogue en ce moment que jamais; mais ils s'éloignent de plus en plus de leur simplicité criginelle. Ils comportent aujourd'hui beaucoup de luxe et figurent parmi les bijoux qui se sont le plus vendus tous ces derniers temps. Il y en

a d'or uni, d'or guilloché, d'or mélangé de couleur; quelques-uns se composent d'enlacements d'anneaux d'or et de platine, quelques autres sont poudroyés de gemmes. Rien n'est plus galant et de meilleur style que le don d'un porte-bonheur de petit volume, mince, filiforme, d'apparence extra-modeste et qui porte niché sur un point de son cercle un diamant de haut prix. Nous avons vu de ces porte-honneur dont le corps était d'une valeur de quinze francs à peine et qui s'illustraient d'un diamant de quinze mille.

» Mais les parures les plus recherchées et auxquelles il n'est permis qu'à très peu de femmes de prétendre, sont les parures de perles noires. Elles sont prestigieuses, extasiantes d'éclat lorsqu'elles se combinent avec de beaux diamants. La perle noire est d'une rareté excessive et telle que le plus magnifique diamant aujourd'hui, à grosseur égale, ne saurait entrer en balance avec elle. La perle noire a, sous ce rapport, le prestige du beau rubis, devenu la pierre fine la plus estimée. Les rubis et les pierres noires nous viennent de l'Orient; les côtes occidentales de l'Amérique ne peuvent rivaliser avec les régions qui s'étendent de Golconde à l'Oural pour la production de ces gemmes.

» Les bijoux artistiques ont repris cette année leur ancienne vogue, leur vogue d'il y a vingt ans. On porte des châtelaines dans le genre Louis XV. Les grands médaillons sont aussi très à la mode, on les fait en onyx avec applications de diamants. Le contraste de la couleur sombre de cette pierre avec l'éclat d'une belle peau, produit un charmant effet aux lumières.

» Viennent ensuite les bagues marquises dont la forme ovoïde se prête à merveille à la reproduction par la gravure des armoiries de famille; enfin les camées avec sujet moderne montés sur diamants. On les estime d'autant plus que leur origine parisienne est constatée. On ne veut plus du camée de provenance étrangère, il les faut créés, travaillés par des ouvriers, sinon français, du moins par des ouvriers que l'expérience et le goût ont passionnés.

» Il en est du camée comme du *porte-bonheur*. On tient en médiocre estime maintenant ceux qui nous arrivent des pays où nous les

avons tirés. Ceux de Paris sont plus jolis, et même plus variés dans leur forme.

» Les premiers porte-bonheur se firent en écaille ou consistaient en une petite tige d'argent ou d'or et leur origine en Orient est légendaire. La voici :

» Parmi de pauvres jeunes filles destinées, il y a bien des années, à être vendues au Caire, il y en avait une dont la tristesse était si grande, qu'elle éveilla la compassion d'un étranger, un derviche qui se rendait en pèlerinage à la Mecque; il s'approcha furtivement d'elle et lui remit à titre de talisman un bracelet de filigrane si simple qu'il n'était de nulle valeur: « Gardez cela, lui dit-il, c'est un porte-bonheur. » Puis il s'éloigna. La jeune fille fit ce que l'étranger lui avait recommandé. Arrivée avec ses compagnes sur le marché du Caire et mise à prix, elle fut adjugée à un envoyé du bey de Tunis, l'un des prédécesseurs du chef actuel de cette province. Six mois après, cette jeune fille, qui avait été mise dans le harem du souverain, renouvelant les succès de la fameuse Aline à la cour de Golconde, passait de son humble position à la dignité de femme légitime. Cette union fit grand bruit. C'était une nouvelle démonstration pour tous du dogme de la fatalité, à laquelle une circonstance imprévue était venue donner une force additionnelle. Le derviche, lui-même, le donateur du bracelet, passant à Tunis pour s'en retourner en Algérie, vers le temps où le mariage se fit, ayant été reconnu par la nouvelle épouse, fut appelé au palais du bey et fait plus tard premier visir du bey.

» Tout cela est de la légende d'Orient, mais ce qui cesse d'être problématique, c'est la superstition qu'on attachait à ce bijou talismanique. Les femmes ne se contentèrent pas d'en porter un seul, elles en eurent plusieurs, par cette excellente raison, que les bonheurs dont se compose la vie sont multiples. Il y a le honneur qui donne l'amour, le bonheur des richesses, celui que nous valent les talents, l'esprit, l'influence, les voyages, la table, le bien-boire, le bien-manger. Il existe même, pour quelques-uns le bonheur négatif du repos et de l'insouciance; c'est à l'infini. Chaque bracelet correspond à un de ces bonheurs, et il est fait conformément au symbolisme que la tradition en Orient attache aux métaux et aux pierres précieuses; si bien que

posséder cette science emblématique, c'est connaître, à la vue des bracelets que porte une femme, dans quelles conditions elle place le bonheur.»

Nous ne pourrions mieux dire que M. Eugène Chapus, que nous prenons aujourd'hui comme collaborateur, sans qu'il s'en doute.

Il s'est produit aussi, pour le Jour de l'An, une actualité qui a eu beaucoup de succès, et qui restera dans les annales du monde élégant, comme cadeau de fiançailles et de fêtes : l'*Éventail carte de visite*. Représentez-vous un éventail tout comme un autre quand il est fermé, mais d'où s'échappe un amour quand on l'ouvre, qui apparaît au milieu de nuages sur un fond noir, tenant à la main une carte de visite sur laquelle vous inscrivez votre nom, une devise, une légende, un souvenir, tout ce que le cœur et l'affection peuvent vous inspirer. Si la carte est par trop tendre, le moyen de se fâcher ! C'est l'amour qui est seul coupable. Mais l'amour sait toujours être respectueux quand on l'exige.

Cet éventail est tout nouveau, mais on le connaît déjà, car il a été se mettre en évidence boulevard des Capucines, n° 6, chez Cavally, la réputée du jour, qui fait prime de toilettes et d'élégance.

On ne parle plus que de Mme Cavally. La vogue passe si vite. Il faut en profiter. Les équipages ne traversent plus le boulevard. A quoi bon ?... C'était la mode sous l'Empire. Ce n'est plus le genre aujourd'hui. Cavally fait loi et autorité fantaisiste pour les costumes et les robes, absolument comme Mme Loisel pour les coiffures.

Nous sommes très heureuse que le sceptre de la mode et des succès revienne aux femmes, car plus d'une le mérite à tous égards.

Cet *Éventail carte de visite*, qui est signé Anry, est une ravissante composition d'une femme du meilleur monde. Cherchez !... Vous ne trouverez jamais, et je ne vous le dirai pas, car sous le nom de Marcel, elle a encore édité trois autres éventails :

L'Éventail Orléans-Chambord, avec floraison de fleur de lys et de chèvrefeuille ;

Les Indiens, fantaisie grisaille et or ;

Et l'Alsace, représentant une petite Alsacienne en costume national, se détournant d'un petit amour prussien qui veut l'entraîner au-

delà de la barrière blanche et noire de la Prusse, pour tendre un bouquet de myosotis (ne-m'oubliez pas), à d'autres petits amours, tout prêts à franchir la barrière française. L'amour prussien tire sur la robe de la pauvre petite de toutes ses forces. Un autre amour lui prête assistance et se suspend à la chaîne des ciseaux qui fait partie du costume typique, mais il tire si bien, et si fort, qu'il perd l'équilibre et roule les jambes en l'air, en perdant son casque et chiffonnant ses ailes.

Voilà quatre compositions dignes d'une véritable artiste, ce qui prouve une fois de plus que les femmes du monde ont du talent à leurs heures, et qu'elles ne passent pas tout leur temps en frivolités et en plaisirs.

Mme Cavally devait donner asile à ces éventails fantaisistes entre tous, car elle est elle-même la fée du bon goût et de l'initiative. C'est elle qui a lancé la *Ceinture Jeanne d'Arc*, en cotte de mailles dorées, en l'honneur du succès de la Gaité, et un petit *Parapluie-Protecteur*, renfermant à l'intérieur une épée qu'on fait sortir en poussant un ressort. Voyez-vous, autour du lac un duel de parapluies ! On en rirait tout d'abord, quand ce duel pourrait être sanglant.

Mme Cavally a inauguré les gravures de modes vivantes, c'est-à-dire qu'elle expose dans ses vitrines des costumes drapés et organisés tels qu'on doit les porter. Aussi, quelle foule féminine et que de copistes viennent emprunter ses idées !

Mais qu'importe !... La touche du maître n'est jamais celle du copiste, quelque habile qu'il soit. Que de filles d'Eve viennent s'arrêter devant ces tentations de la mode et de la coquetterie, en se disant : « Comme tous ces retroussis, ces fouillis de plis et ces vestes cambrées m'iraient bien !... » Elles s'habillent par la pensée. Elles se voient très jolies, très séduisantes, très élégantes. Elles sont heureuses de rêver !...

Mais ces mêmes belles dames qui se font habiller par Cavally, ne pensent pas exclusivement à la coquetterie, et n'en font pas une adoration perpétuelle. Bien loin de là. Elles sont charitables avant tout. Les unes fondent des crèches, les autres visitent les malades à domicile. Celles-ci s'enquière des pauvres honteux, qui meurent de faim et de froid sans oser

tendre la main. Celles-là s'occupent des petits orphelins, sans s'inquiéter quel était leur père. Elles n'ont qu'un drapeau: la Charité.... Et cette charité constante, soutenue, incessante, se multiplie et fructifie comme les rameaux de la Bible. Elle ouvre des asiles, des ouvriers, des crèches, avec des ressources insuffisantes, en se disant: «Dieu est là...» Et le miracle s'accomplit. Les lits se fondent dans les crèches, sans qu'on les sollicite pour ainsi dire. L'argent arrive de tous côtés. La charité fait poudre. C'est ainsi que Mme Simon Richault a commencé la Crèche Saint-Henriette, à Montmartre-Clignancourt, et que la plupart des autres crèches ont débuté.

Il faut entendre parler M. Marbeau, le président honoraire des crèches, pour être grandement édifié à cet égard. Quoi de plus intéressant que l'enfance!... C'est l'avenir de la France!... Il faut donc s'occuper attentivement des petits enfants, les soigner et les abriter. Un modèle de crèche a été exposé au Palais de l'Industrie, dans la section consacrée exclusivement à l'enfance, et cette crèche modèle aura bien certainement tenté plus d'une belle âme, bien autrement qu'une œuvre de coquetterie. M. le docteur Brochard, l'une des plus grandes autorités médicales du département du Rhône, a fondé, tout exprès en faveur de l'éducation du premier âge, le *Journal de la jeune mère*. C'était une lacune qui manquait que ce journal illustré de l'enfance, qui est des plus compétents et des plus intéressants. Ce *Journal de la jeune mère* en est à son deuxième numéro. Il tient plus encore qu'il n'a promis. Le sommaire du 1^{er} décembre 1873 est ainsi réparti:

Causerie du docteur (la propreté), l'Éducation du nouveau-né (réveil, toilette, promenade), les Enfants d'ouvriers, le Petit soulier de Noël (enfantine), les Enfants au théâtre, Dignité de l'allaitement maternel, De l'importance du régime chez les enfants, Mortalité des nouveau-nés à Lyon, pendant le mois d'octobre, l'Agneau nourri par une Chèvre (fable), Nourrices mercenaires, les Nourrices de l'Ardèche, Correspondance, les Accidents de l'enfance, Instruction sur la vaccination et la revaccination, Nouvelles.

Gravures, la Promenade, le Dimanche de l'ouvrier, Lycurgue et les Lacédémoniens, le Réveil, la Toilette.

Ce *Journal de la jeune mère* est donc indispensable aux jeunes femmes inexpérimentées qui attendent la bienvenue d'un nouveau-né. Elles évitent, en le consultant, plus d'un embarras et plus d'un accident. Il faut s'y abonner dès le premier numéro, à Lyon, *place Bellecour n° 3, chez M. Jossierand, administrateur-gérant*. L'abonnement n'est que de *six francs*, qu'on peut envoyer par un mandat ou en timbres-postes.

La Bibliothèque maternelle, comprenant le Guide pratique de la jeune mère, l'Ouvrière mère de famille, et l'Allaitement maternel, forme trois beaux volumes signés du docteur Brochard, et qui devraient être placés, ainsi que le *Journal de la jeune mère*, dans toutes les corbeilles de mariage.

Et maintenant, chères lectrices, pour bien commencer cette année 1874, nous avons une requête à vous adresser. Il nous est arrivé de la Suisse, de Martigny même, une lettre dans laquelle on nous demande notre protection en faveur d'une dame qui a perdu toute sa fortune à la suite de cette fatale guerre qui a ruiné et décimé la France.

Cette dame est veuve, elle a quarante ans, et pourrait conduire avec ordre et économie une grande installation. Elle a fait des études sérieuses en littérature, en musique et même en médecine. Elle est très bonne pianiste. Sa conversation est des plus intéressantes et des plus attachantes, car elle a voyagé dans les quatre parties du monde. Elle est noble, d'origine bretonne, et elle a été élevée au Sacré-Cœur, à Paris. Avant la guerre, elle avait *trente mille francs de rente*. Les propriétés que cette dame possédait dans le Loiret ont été brûlées par les Prussiens, et son mari est mort à Marchenoir.

Voilà bien des titres, n'est-ce pas? pour qu'on s'intéresse à sa situation qui est des plus douloureuses. Elle pourrait être une charmante et intelligente dame de compagnie, ou bien diriger une maison, élever de jeunes enfants dans une grande famille, tenir une caisse dans une importante maison de commerce. Il faut absolument, chères lectrices, que nous trouvions une position honorable à cette pauvre dame, et nous réclavons tout votre concours à cet égard.

Dans des temps plus heureux, elle avait collectionné les plus beaux bijoux magyares qui

existent, et elle a dû les engager pour la somme de *cinq mille francs*. Tout cela est bien triste. Parmi nos abonnées, il peut s'en trouver une qui soit désireuse d'avoir une dame de compagnie aussi accomplie que celle que nous leur présentons. Elles n'ont qu'à nous écrire directement au journal, et nous les mettrons en rapport immédiat avec la personne que nous leur recommandons, nous estimant infiniment heureuse si l'influence de la *Gazette Rose* peut la tirer de la misère et lui assurer une position stable et honorable.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

P. S. — Plusieurs de nos abonnées nous demandent la boucle *Louis XV en acier* que la *Gazette Rose* donne comme *Etrennes* et comme prime à ses lectrices, sans nous envoyer la somme de *vingt francs*, pour l'abonnement d'une année, et sans y ajouter la somme de *un franc* pour l'envoi et les frais de poste de la boucle *Louis XV*.

Il est impossible à l'administration de la *Gazette Rose* de donner cette boucle *Louis XV en acier* si nos lectrices de province ne nous envoient pas un mandat de *21 francs*, 3, rue *Rossini*, à Paris. — V. de R.

LES MODES DU JOUR

Maintenant que les *Magasins du Louvre* ont pris leur rang parmi les donneurs d'*etrennes* et qu'on sait qu'on trouve dans leurs immenses galeries l'article de Paris, l'article de Vienne, l'article anglais et tous les bibelots artistiques qui ont tant de vogue en ce moment, ils continuent le cours de leurs émissions industrielles, tant en soieries qu'en confections, en costumes et en toilettes de bal.

Il y a des occasions sérieuses au Louvre et qu'on ne trouve pas ailleurs dans les mêmes conditions de supériorité de fabrication et de bon marché réel.

Citons plusieurs articles comme exemples :

Un peignoir *Watteau* en drap velours, fond blanc, à rayures multicolores (qualité extra), coté seulement à *32 et 35 francs*, quand sa valeur réelle est de *60 fr.*;

Un autre peignoir *Princesse* en cachemire d'Écosse uni, de toutes nuances, qualité extra, entièrement doublé de laine et brodé à la main d'une guirlande de fleurs, avec ceinture assortie pour *95 fr.*;

Un costume complet en très beau drap de Sedan, en nuances foncées, composé d'une jupe unie,

d'une tunique et d'une charmante casaque demi ajustée, doublée de flanelle et ornée de boutons haute nouveauté, également pour le prix de *95 fr.*;

Un costume en très beau poul de soie noir, composé d'une jupe à volants, d'une tunique inédite et d'une petite casaque doublée de flanelle, le tout liseré de satin noir, pour *175 fr.*;

Et un costume en très beau velours de soie noir, composé d'une jupe demi longue à deux volants, d'une double jupe et d'un petit vêtement doublé, demi ajusté et orné de poul de soie, pour *325 fr.*

Avec des dentelles de Chantilly ou de belles guipures noires, que toutes les dames ont en réserve, on peut compléter le costume de poul de soie noir et le costume de velours d'une façon toute luxueuse et toute élégante.

Les sorties de bal, en cachemire de toutes nuances, doublées de soie, entièrement ouatées, en toutes nuances, varient de *55 fr.* à *90 fr.*

On porte beaucoup de velours et de satin cette année.

La moire antique fait prime aristocratique et ne se risque encore que chez les grandes faiseuses et dans les hautes régions féminines.

Les robes en poul de soie sont de véritables études fantaisistes de coloris et de style; elles comportent, pour la plupart, trois façons différentes: le devant est disposé en tablier de bouillonnés à tête et de plissés chiffonnés; le derrière décrit une demi-traine de petits volants montant jusqu'au pouff de la tournure, et les côtés s'étayent en quilles de velours, de passementerie de jais, de guipure ou de dentelle. Il entre dans ces belles robes à l'ordre du jour et du soir jusqu'à *40 et 45 mètres* d'étoffe. Les merveilleuses n'étaient pas plus extravagantes sous le Directoire. Les robes unies sont encore loin de nous, et pourtant on les trouve charmantes quand on en rencontre de par la promenade ou de par le monde. Pourquoi n'y revient-on pas, nous dira-t-on?... Parce que la misère est grande, que les impôts sont triplés et qu'il faut des toilettes luxueuses et exagérées pour alimenter le commerce et l'industrie et faire travailler la classe ouvrière. Il n'y a qu'un gouvernement en pleine sécurité et en pleine prospérité qui puisse se permettre dans ses modes et dans ses allures une simplicité rigoureuse.

Les toilettes sont donc des costumes quasi historiques empruntés à tous les siècles. Mais il faut que la coiffure, la chaussure, les gants et les bijoux soient en rapport avec le costume pour qu'il ne soit pas carnaval et qu'il ait une grande élégance typique.

Mlle Marie Bataillon, une fantaisiste entre toutes, ne sait à qui entendre en ce moment de Paris ou de Nice. On danse à Nice; on va danser à Paris; on se promène à Nice sur la promenade des Anglais; on se promène, à Paris, autour du lac du Bois de Boulogne. Et les visites, et les réceptions

de chez soi?... Il faut, à toutes ces solennités de la vie élégante, des toilettes spéciales et nouvelles.

Pour robe de visite, c'est un costume en faille et velours bleu électrique. La jupe en faille, à mi-traine, est garnie de plissés à tête et de bouillonnés coulissés. La tunique est en velours bleu garnie de renard argenté ou d'une très belle frange balai en passementerie (cela dépend du goût) se retroussant derrière le pouff de la traîne ornée de petits volants de faille liserés de velours. Le corsage Figaro, en velours, a des manches en faille, et il est bordé comme la tunique de fourrure ou de passementerie.

Une autre toilette en faille et satin vert réséda, garnie de malines ou de valenciennes, est très fraîche et très coquette. Le devant fait tablier de satin avec volants plissés en satin sur lesquels sont posés à plat des petits volants de malines. Les quilles de côté sont en faille et satin, et par derrière la demi-traine tout en faille, avec volants liserés satin. Corsage habit, avec gilet de satin et pans d'habit garnis de satin et de malines se nouant derrière en pouff. C'est très nouveau et très élégant.

Une toilette de bal en faille rose thé, avec tablier de bouillonnés, de plissés et de dentelle d'Angleterre bien coquillée en jabot collerette, et faisant un adorable fouillis de dentelle et de nœuds cravates en faille bleu pâle; c'est très doux et très pompadour. Par derrière, traîne de faille rose étayée de quatre volants faisant jupe, doublés de faille bleu pâle, avec demi-traine de dentelle d'Angleterre partant des côtés et relevée en grosses coquilles par derrière, avec des écharpes de faille bleue doublées de faille rose. Corsage Louis XV, en faille rose, avec papillon de dentelle tout autour du décolleté carré. Nœuds bleu d'épaule et bouquet de roses.

Une toilette de bal faille blanche et crêpe blanc. Le tablier tout bouillonné en crêpe, avec guirlande de petits géraniums veloutés séparant les bouillonnés. La traîne, en faille blanche, est garnie de biais de crêpe blanc liserés de faille et de bouillonnés de crêpe, avec pouff tournure en crêpe blanc, retenu par deux énormes bouquets de géranium velouté attachés avec des écharpes ponceau. Le corsage, décolleté rond, a un bouquet d'épaule en géranium continuant en écharpe de fleurs et venant rejoindre l'un des bouquets du pouff.

Une toilette de tulle et de satin toute brodée de fleurs de chenille.

Une autre, également tulle et satin, brodée de roses naturelles en relief.

Une toilette de dîner en satin rubis, avec jupe à traîne toute unie, garnie en tablier de plis de satin rubis, de rouleautés de satin et de volants en dentelle de jais, avec frange de jais. Corsage à basques garnies dans le même style; les basques sont taillées à la façon de Henri III. Fraise Médicis en satin rubis et dentelle de jais.

Il est question de toilettes de bal costumé à Nice. Mlle Marie Bataillon s'est mise en mesure de costumes nouveaux, et elle offre aux jolies femmes qui voudront bien la consulter dans son petit entre-sol de la rue Thérèse, n° 5, ou lui écrire, les costumes suivants: Merveilleuse 1790 et 1874, Incroyable 1790, Diane de Poitiers, Marguerite de Navarre, Anne d'Autriche, Marie-Antoinette, Jeanne-d'Arc, costume de grande dame persane, costume de Chinoise de qualité, costume Angot, costume de Vénitienne et costume d'Espagnole. On peut choisir.

Il y a aussi un costume magyare et un costume russe d'une vérité toute typique.

Les passementeries et les galons d'or de la Glaneuse font merveille dans ces deux derniers costumes. La passementerie, délaissée depuis quelques années, revient en vogue plus que jamais. Elle se reproduit pour cette saison d'hiver en passementerie de jais noir et de jais blanc et en passementerie de perles blanches. Les franges de jais noir faisant masses de perles complètent les galons et les passementeries de jais noir.

Les bandes de plumes pour garnitures de robes, de costumes et confections, soit en plumes de coq lisses ou en plumes d'autruche frisées, sont toujours très élégantes et très riches. La Glaneuse en a toute une collection de différentes nuances assorties aux toilettes du jour et du soir. Il suffit de lui envoyer un échantillon de l'étoffe, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, en lui désignant la quantité de mètres qu'on désire, et la Glaneuse l'enverra immédiatement à l'adresse indiquée. Il en est de même de tous les articles de la Glaneuse, qui sont multiples et très variés.

En outre du gilet *Incroyable*, du gilet *Merveilleuse*, du gilet *Jean-Jaques* et du gilet *Louis XV*, ayant chacun un style différent, ce qui fait qu'une jolie femme peut avoir ces quatre gilets à la fois, la Glaneuse vient d'éditer deux plastrons très élégants: le plastron *Jeanne d'Arc* perlé de jais noir et le gilet *plastron Louis XIII* en valenciennes et crêpe de Chine. Les mantilles espagnoles en blonde blanche pour les Italiens et pour soirées sont très seyantes et très jolies. Elles font poudre sur le visage et elles blanchissent la peau. Les belles coquettes s'en arrangent à ravir de même que des mantilles en blonde noire. Les frileuses remplacent la mantille espagnole par l'écharpe *Luchon* en tricot muguet.

Il y a tant et tant d'actualités à la Glaneuse qu'il nous est impossible de les inscrire toutes.

Rappelons la *Ceinture Glaneuse* brodée de fleurs des champs, ou de bouquets de fleurs de jardin.

La *Ceinture Romaine*, dont la vogue patriotique et élégante n'est pas encore épuisée.

La *Ceinture Camaïeu* de deux tons, avec nœud de coiffure assortie.

Le collier à la Maréchale que les belles dames affectionnent tout particulièrement.



Paris. Bonnet

A. Levy cray. r. des. Maris. 60.

L. J. Boiss.

Planche 1124

15 Janvier 1874.

La Gazette rose.

Coiffures de Soirée

Fleurs des Magasins du Louvre - Coiffures de M^{lle} Marie Bataillon - Rubans de la Glaneuse - Fleurs de
 M^{lle} Siret - Coiffures en cheveux d'Albert - Lingerie de la Maison Maureau - Ceinture - Régente
 de M^{lle} De Fortus sœurs - Mouchoirs de Chapron - Eventails Duwelleroy - Bijoux artistiques de Marc-
 Gueyton - foulards de l'Union des Indes - Eau des Fées de M^{lle} Sarah Félix - Chaussures de la M^{lle}
 Souvenir - Parfums et savons de Coiffure de la Maison Violet fournisseur des Cours Étrangères.
 3. Rue Rossini?

d
c
A
t
t
c
ti
e
l
g
ll
q
n
l
p
q
d
s
q
m
pl
m
cc
co
qu
ch
da
ca
ch
re
ca
ou
Le
sac
il s
ren
raf
un
dis
con
d'é
lits
res
ret
po
ore
Et
reli
Et
vel
dan
E
nou

Le collier Breton, avec boutons et croix d'acier disposés sur un velours noir.

La boucle Louis XV en acier diamanté, offerte comme prime et comme étrennes par la *Gazette Rose*.

Des gants de Suède blanc et beurre frais, pour théâtre et soirée, depuis quatre jusqu'à douze boutons.

Et tout un choix de jolis paniers de Nice, avec cerises et fleurs de laine et feuillage en drap, à partir de 2 fr. 25 c., pour petites filles, 3 fr., 3 fr. 50 c. et 4 fr.

Ces paniers niçois sont très coquets et ne sont pas les paniers de tout le monde.

La Glaneuse chiffonne ainsi avec beaucoup de goût des nœuds de rubans et des agaçantes de fleurs qu'on sème dans les coiffures en cheveux qui sont toujours très compliquées et très volumineuses. *Virgile*, le célèbre coiffeur de la rue de la Chaussée-d'Antin, 24, les simplifie en les préparant d'avance. Ce ne sont pas des perruques, ni des demi-perruques; si donc!... ce sont des coiffures légères, vaporeuses, qui s'entendent et s'harmonisent avec les cheveux naturels. On n'a qu'à les poser et à les assujettir. Comme c'est commode. On est coiffé tout de suite. Mais il faut avoir plusieurs coiffures, selon les toilettes et les cérémonies: Coiffure de chapeau de promenade à pied, coiffure de chapeau de voiture, coiffure de dîner, coiffure d'Italiens, coiffure de bal. Il y a même des coiffures en cheveux pour la nuit, car la femme coquette n'abdique jamais. Et dans ces coiffures de cheveux créponnées, tordues, nattées, ou s'épendant en boucles soyeuses, on met tout ce que le caprice peut imaginer de plus imprévu et de plus charmant. Le plus sûr moyen de les fixer et de les retenir est tout simplement avec un peigne d'écaille, quelle que soit sa forme ou sa nuance blonde ou jaspée. L'écaille fait prime d'élégance artistique. Le peigne d'écaille ne se contente plus de la torsade enlacée ou des fleurons de perles d'autrefois, il se présente aujourd'hui sous mille aspects différents. Peigne Espagnol, autrement dit peigne Girafe, de différentes hauteurs. Peigne Metternich; une rivière de perles blondes, pas plus, mais d'une distinction parfaite. Peigne diadème fleurronné comme une couronne. Peigne parisien avec boules d'écaille blonde et jaspée. Et tous ces coquets petits peignes de côté assortis aux peignes de coiffures, et qui se mettent au-dessus de l'oreille, pour retenir les cheveux relevés en racines droites, et pour indiquer en même temps qu'on a une petite oreille enroulée et nacrée comme une coquille rose. Et cette aigrette d'écaille qu'on met de côté et qui relie une autre aigrette de plumes ou de fleurs. Et ces poignards en écaille qui traversent la chevelure. Et ces flèches d'écaille qui s'amortissent dans les créponnés et les boucles.

Et toutes ces fleurs délicates en écaille épanouies en pâquerettes, en pensées, en camélias, en

roses et en grenades?... Voilà ce qu'on porte aujourd'hui et qui est de dernière mode. Et puisque nous faisons l'apologie de l'écaille, disons qu'il se fait encore de très belles garnitures de robes en boutons d'écaille blonde incrustée d'or, et que les porte-bonheur en écaille ont une simplicité distinguée qui tentera toujours la femme comme il faut.

Ce n'est point toujours le bijou d'un prix élevé qui séduit et qui charme.

La femme comme il faut, telle que Balzac la comprenait et telle qu'il l'a décrite, n'aime pas le frou-frou tapageur de la toilette. Elle recherche tout à la fois ce qu'il y a de plus simple et de plus riche, de la lingerie qui ne produit aucun effet de mise en scène, mais qui est fine, délicate, admirablement soignée et qui coûte plus cher que la lingerie qui se met en évidence.

La maison *Maureau*, qui a pour clientèle l'élite féminine du faubourg Saint-Germain, est plus à même que nous de faire ces appréciations de véritable élégance. Toute sa lingerie est d'une distinction parfaite et d'un bon marché réel, comme linge de trousseau, de table et de maison. Il y a une différence notable sur tous les articles de blanc, tels que toile, madapolam, nansouk, piqué, flanelle et finette, avec les maisons de nouveautés qui accaparent aujourd'hui toutes les spécialités et qui ne peuvent pas y apporter des soins exclusifs.

La maison *Maureau* a conquis de longue date son blason industriel dans le faubourg Saint-Germain. Elle est simplement mais confortablement installée, 2, rue de Tournon, tout près de l'église Saint-Sulpice, et elle est dirigée aujourd'hui par un homme intelligent qui, tout en conservant les traditions aristocratiques de la maison, donne également ses coutées franches à l'actualité fantaisiste et de bon goût. Toutes les collerettes à la mode y sont chiffonnées et tuyautées au point de vue historique, et d'après les portraits du temps, à partir de la collerette Médicis, Marie-Stuart, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Entrées, Anne d'Autriche, jusqu'aux fichus Fontanes, Pompadour, Marie Antoinette, Lamballe, Charlotte Corday, et aux cols et revers Directoire. On peut faire, dans cette première maison de lingerie, un véritable cours d'histoire.

Pour les soirées et les dîners, les fichus de dentelle donnent à un corsage décolleté plus d'intimité élégante. On est plus chez soi avec un fichu. Pour le bal, c'est tout différent.

Le fichu est remplacé par une berthe ou par des draperies de tulle et de dentelle, ou de crêpe et de blonde.

Les fichus pour soirées sont de différents modèles en tulle, crêpe lisse, tariatane ou crêpe de Chine, garnis de point d'Angleterre, de malines ou de valenciennes. On peut choisir parmi ceux que nous avons indiqués.

Les fichus de jeune fille sont de genre paysanne ou de genre Watteau, en tulle de soie plissée ou

bouillonnée, avec boutons de rose sur l'épaule ou nœud de ruban assorti à la toilette.

Les jupons pour toilettes de bal méritent aussi une mention spéciale. Ils se font en mousseline, à traîne, avec un grand volant garni d'une valenciennes, d'une guipure, d'une malines ou tout uni. Ce jupon de mousseline est soutenu par un autre jupon de nansouk ayant trois volants empesés derrière faisant tournure.

La maison Maureau ne traite pas exclusivement la lingerie féminine, elle s'occupe aussi de la lingerie masculine dans tout ce qu'elle a de plus confortable et de plus élégant, et elle a disposé un rayon tout spécial de chemises de soirées et de cravates blanches pour vos frères et vos maris.

Pour une très jolie comtesse du faubourg Saint-Germain, nous avons deux peignoirs du matin en flanelle bleue et en flanelle rose, garnis de biais de satin assorti et de valenciennes coquillé en jabots de dentelle, avec coques de satin rose. Autour du cou, il y avait une grosse collerette de valenciennes continuant en jabot de dentelle tout le long du peignoir. La coiffure Angot était en mousseline et valenciennes, avec large nœud de ruban rose et papillon de valenciennes sur le sommet de la tête. Les pantoufles étaient en chevreau rose avec nœud collerette en ruban rose et valenciennes.

L'autre coiffure était une fanchon diadème en valenciennes, avec nœuds de ruban bleu. Les pantoufles étaient en chevreau bleu, doublées de peluche blanche, avec nœud jabot faille bleue et valenciennes.

Ces deux jolies paires de pantoufles bleues et roses vous disent d'où elles viennent, sans qu'il soit nécessaire, n'est-ce pas? de vous nommer la maison Jouvenot. Quelle coupe!... quelle cambrure!... et quelle distinction fantaisiste!... La maison Jouvenot laisse au pied toute son élégance native, elle ne le comprime pas et ne le torture pas, sous le prétexte de l'effiler et de l'amincir. Le pied de la Diane antique n'avait rien de commun avec le pied d'une Chinoise, ni avec la babouche d'une sultane et le soulier à la poulaine. Les talons eux-mêmes ne sont pas montés sur des échasses, ils cambrent le pied et l'élancent, tout en restant à leur place. C'est un grand point d'élégance que de ne pas avoir une chaussure compromettante et ridicule.

Certaines jeunes femmes se font ferrer les talons d'or et d'argent, comme les cavales des contes arabes et des contes de fées. Elles ont tort, car elles se font juger pour ce qu'elles ne sont pas toujours. La chaussure, tout en restant dans les limites du comme il faut, peut se permettre toutes les fantaisies de l'actualité et de la mode.

Les petits souliers Louis XV se prêtent plus au décor et à l'ornementation que les bottines. C'est pourquoi on les préfère pour les toilettes de dîner et du soir.

La maison Jouvenot fait de nouveaux nœuds :

le nœud Incroyable, le nœud Merveilleuse, le nœud Angot, le nœud Fontanges, le nœud Faublas, le nœud Maréchale. Elle les mélange de dentelle, avec deux nuances de ruban, sur souliers de satin et de velours noir.

Tous ces différents nœuds sont maintenus par des boucles d'acier, d'argent ou en cailloux du Rhin, ou par des étoiles et des nœuds de bijouterie viennoise.

Elle exécute en ce moment un très riche trousseau de chaussures pour Mme Ramos de Ramos, une très élégante Brésilienne qui a toujours les primeurs de nos nouveautés parisiennes.

Les chaussures de deuil sont en chevreau noir mat ou en faille unie, avec nœuds de crêpe anglais, de faille et de guipure noire, et boucles de jais. Il se fait encore des souliers Louis XV, en étoffe de cachemire brodée au plumetis ou perlée de jais assortis aux toilettes.

La question du *tout noir* est devenue de suprême élégance. Le deuil serait presque une coquetterie aujourd'hui, s'il n'était un devoir rigoureux. Il est si fantaisiste et si seyant que plus d'une jolie femme l'adopte par économie, et disons le mot, par coquetterie. Mais il faut choisir sa maison de deuil et s'adresser à la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, qui est non-seulement réputée pour ses coiffures et ses chapeaux de deuil, et pour ses costumes, ses robes et ses confections qui occupent les salons du premier étage, mais encore pour ses lainages, ses soieries et ses tissus, qui sont spécialement fabriqués pour sa maison, et dont elle peut garantir l'usage, la solidité et le bon goût.

La réputation de la *Scabieuse* qui date déjà de loin, s'agrandit et se consolide de jour en jour.

Parmi les étoffes exclusives à la *Scabieuse*, qui sont collectionnées dans les magasins du rez-de-chaussée, citons les articles suivants pour grand deuil :

Le cachemire de Paris double, le Radzimir laine le gros de Tours, l'épinglé et l'épingline; le velours de Nice, la vigogne cachemire, etc., etc.

Comme étoffes moins deuil, pour toilettes de ville il y a : « la popeline de Paris, le barpoor, la popeline de Lyon, le taffetas du Maroc.

Et pour le soir :

La gaze de Chambéry unie et à raies, la grenadine de soie nuancée et à pois; la grenadine de laine, le canevas de laine, le crêpe anglais et le crêpe crêpé.

Les soieries noires de la *Scabieuse* méritent surtout une mention toute particulière. Les directeurs-propriétaires de cette maison de premier ordre ont compris de quelle importance était l'acquisition d'une robe de soie qui coûte très cher et qui doit durer en conséquence. Ils se sont donc appliqués à faire fabriquer des failles et des poults de soie garantis à l'usage, par les meilleurs fabricants de Lyon, et ils ont demandé à C. J. Bonnet, de Lyon, un tissu spécial, ayant pour chef : « la légende in-

dustrielle : *A la Scabieuse*, et qui s'appelle *Cachemire lyonnais*. Il y en a de trois qualités différentes, à partir de 10 fr. 75, 11 fr. 75, et 12 fr. 75.

Nous vous avons décrit, dans notre *Gazette Rose* du 15 décembre, quelques costumes et quelques robes faisant prime d'élégance fantaisiste ; aujourd'hui, nous allons vous présenter plusieurs chapeaux qui sont charmants et que vous allez vouloir porter sans être en deuil.

**

C'est un chapeau Charlotte Corday en velours noir, doublé de faille blanche ou de toute autre couleur. La calotte est avec fond mou et élevé, et sur le dessus de la passe s'étale un large nœud retenu par une boucle d'acier ovale, d'où s'échappe une plume d'autruche naturelle. La passe tombe en double tuyauté collerette sur le front, en s'élargissant sur les côtés et en faisant derrière très grand bavolet francé.

Ce genre Charlotte Corday fait haute nouveauté et a beaucoup de succès. Il est également très joli pour chapeau de théâtre, en dentelle noire, avec double bavolet de dentelle, aigrette de jais et aigrette de plumes sur le côté. Et par derrière, dans les flots de dentelle du double bavolet, s'épanouissent trois roses blanches sans feuillage.

**

Un chapeau *Capuchon* pour dame d'un certain âge, très élégant et très seyant quand même, pour le printemps de la beauté. Ce chapeau est en crêpe de Chine perlé de jais, faisant mantille derrière, perlée et frangée de jais. Ce capuchon fait pointe perlée frangée de jais sur le front et tombe sur un diadème de velours noir. Sur le côté, aigrette de plumes noires et de jais, avec nœud de velours noir.

**

Un chapeau diadème en velours noir, avec bord relevé garni d'un bandeau de feuillage de jais. Sur le côté large nœud papillon retenu par une boucle de jais, d'où s'échappe une longue plume d'autruche amazone, relombant en saule sur un flot de dentelle noire. Barbes de dentelle.

**

Un chapeau grand deuil, en crêpe anglais, avec bord coulissé, et draperie de crêpe autour de la calotte. Sur le côté, bouquet d'épis noir au milieu de larges coques de crêpe. Barbe de crêpe anglais.

**

Un chapeau demi-deuil en grenadine perlée, avec diadème de jais relevé tout autour. Nœud de crêpe perlé de côté, avec hirondelle naturelle. Brides de faille.

**

Et comme coiffures de théâtre :

Une coiffure en dentelle noire, avec diadème de feuillage de houx gris et noir, mêlé de marguerites de jais retombant derrière en mantille de dentelle.

**

Un diadème en tulle perlé de jais, avec torsade de velours retenue par trois papillons d'acier, et continuant en torsade de velours et de tulle sous le chignon.

**

Une mantille en blonde espagnole, avec diadème de frange de jais, et de côté bouquet de pensées de velours noir, à cœur blanc, ou de fleurs de couleur quand on n'est pas en deuil.

**

Ce qu'il y a de très commode à la *Scabieuse*, c'est qu'on peut y composer instantanément une toilette de deuil, aussi simple et aussi luxueuse qu'on le désire.

La Ceinture Régente se met aussi en deuil, quand les circonstances l'exigent. Elle se fait en faille ou en satin noir piqué de noir, avec garniture de valenciennes. La Ceinture Régente s'harmonise avec toutes les toilettes, comme tissu et comme nuance. Il n'est donc pas étonnant que les vraies coquettes aient pour le moins six Ceintures Régente: ceinture de satin blanc, ceinture de satin rose, de satin bleu, de satin lilas, de satin maïs, de satin cerise, sans oublier la ceinture de faille marron piqué bleu ou rose, avec peluche bleue ou rose, la ceinture de satin gris et la ceinture de satin noir, avec piqûres de couleur.

Mmes de Vertus sœurs, qui ont modelé et taillé la *Ceinture Régente*, d'après les règles de la statuaire, ne l'essaient jamais aux Parisiennes, tant elles sont sûres de leur coupe basée sur des lignes invariables.

Les belles dames qui habitent la province et l'étranger n'ont donc qu'à leur envoyer directement, 12, *rue Auber*, les mesures suivantes pour recevoir à destination une ceinture Régente irréprochable de forme et de main-d'œuvre : *tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur de la taille sous le bras.*

La ceinture Régente a remplacé et détrôné le corset depuis que l'Académie de médecine l'a déclaré d'utilité hygiénique. Le corset était une torture, une véritable cuirasse de coutil et d'acier qui comprimait la respiration et les mouvements du cœur. La jeune fille, au lieu de se développer comme une fleur délicate et gracieuse, s'étiolait et s'allanguissait. La ceinture Régente lui a rendu son coloris, son embonpoint et sa jeunesse. C'est un grand point que d'être belle et fraîche sans souffrir. En raison de sa vogue toujours croissante, cette mignonne petite ceinture a dû quitter la Chaussée d'Antin, où elle s'était fait connaître dans les quatre coins du globe, pour venir s'installer plus gran-

dement 12, *rue Auber*, tout près du nouvel Opéra, dans le nouveau centre de l'industrie militante et luxueuse.

C'est également dans cette même *rue Auber*, n° 1, que se trouve l'*Union des Indes* qui, tout en restant comptoir spécial de foulards, s'est constitué le dépôt exclusif du cachemire pur de l'Inde en toutes nuances unies. Il ne faut que quatre ou cinq mètres de ce cachemire indigène des Indes, qui a 1 mètre 20 de largeur et qui ne coûte que 11 fr. 50 le mètre. C'est donc une tunique très luxueuse, très grande dame et qui est relativement très bon marché. En nuances foncées, on la garnit de skuns et de marmotte, qui sont les fourrures à la mode; en nuances claires, telles que feuille de rose, bleu de Syrie, lilas de Perse, rose de Chine, vert réséda et gris d'argent, on met un bord de plumes d'autruche frisées. Mais quel que soit l'ornement, cette tunique est très distinguée et très élégante. L'*Union des Indes* fait broder des polonaises et des dolmans en cachemire noir pur de l'Inde. Le prix varie selon la soutache ou la broderie.

Tous ces beaux tissus indigènes, en cachemire pur de l'Inde, sont expédiés par l'*Union des Indes* quand on lui en fait la demande. Il y a plus de trente nuances à la mode. Il en est de même des foulards unis et des foulards de fantaisie qui sont de toute saison. On va peut être sourire, et c'est pourtant l'exacte vérité: le foulard des Indes se prête à toutes les combinaisons élégantes de la toilette féminine. Il défraie l'été la saison des eaux et des bains de mer et la vie de château et de campagne; et, pendant l'hiver, il se reproduit en robe de chambre capitonnée et doublée de foulard uni quand la robe de chambre est en foulard cachemire avec palmettes orientales, parsemées de roses d'Ispahan. Le foulard a également pris sa place dans la lingerie luxueuse. Il est employé comme chemises de nuit garnies de valenciennes et de malines, et comme pantalons bouffants à la sultane.

En outre des foulards des Indes, l'*Union des Indes* a le monopole des crépons de l'Inde et du crêpe de Chine, deux tissus admirables dont la vogue ne s'épuise pas et qui, mélangées de faille et de satin, reproduisent toujours d'élégantes toilettes.

Les beaux foulards en pongees et en Corah, ainsi que les écharpes frangées en Sarah et en foulard hygiénique, sont de mode en ce moment pour cache-nez masculin et féminin. Il y en a de tous les prix, de toutes les grandeurs et de toutes les largeurs. Il suffit d'écrire à l'*Union des Indes*, qui envoie par la poste tous les foulards qu'on désire, à partir du foulard de poche jusqu'au coquet foulard d'Ispahan, en foulard fond uni broché, fleuri aux quatre coins de fleurs très brillantes de coloris.

C'est surtout pendant la saison d'hiver que le teint réclame des soins attentifs et intelligents. La peau se hâle et se gerce par l'action du froid; le sang ne circule plus et les rides perfides tracent

leurs sillons d'abord imperceptibles, qui s'accusent ensuite visiblement. Il faut donc donner à la peau un engrais nutritif et réparateur qui lui conserve toute son élasticité moelleuse et active le sang dans les artères et dans les veines. Cet engrais hygiénique n'est autre que le Lait antéphélique de Candès dont les principes de magnésie et de camphre sont un dépuratif et un tonique tout à la fois pour le teint. Le Lait antéphélique fait miracle dans toutes les affections dermales: soit *éphélides* (autrement dites *taches de rousseur*, *couperose*, *masques du visage*, *rugosités* et *exen as*). Il est donc tout aussi bien une recette pharmaceutique qu'un cosmétique de toilette. Le traitement est des plus simples et des plus faciles à suivre; le prospectus l'indique. Quand le Lait antéphélique s'emploie comme eau de toilette, pour rendre le teint pur et éclatant et le dégager de toute impureté, on le mélange avec de l'eau; mais lorsqu'il doit effacer les taches de rousseur et la couperose, on l'emploie complètement pur. Le flacon de *Lait antéphélique* ne coûte que 5 francs. On le trouve chez Candès, 26, boulevard St-Denis, et chez tous les principaux parfumeurs de Paris et de la province.

C'est à une parfumerie extra-fine, naturelle et salutaire qu'on doit la conservation de sa beauté, de sa fraîcheur et de sa jeunesse. Il y a des parfumeries nuisibles, qui vieillissent avant l'âge; d'autres, au contraire, qui réparent des ans les très réparables outrages.

**

La maison Violet a publié une petite brochure intitulée: *l'Art de s'embellir*, et elle a eu mille fois raison. En sachant s'y prendre et en connaissant tous les talismans de beauté de la maison Violet, une femme ne vieillit jamais et acquiert les charmes qui lui manquaient. Il faut donc consulter la maison Violet comme un véritable oracle d'élégance et lui demander tous ses principaux articles exclusifs, tels que les eaux de toilette à la *Glycérine parfumée* qui maintiennent la peau fraîche, ferme et souple et la préservent de toute irritation et des engelures. La *Crème de Beauté*, également à la Glycérine, le plus tonique et le plus efficace des cold cream pendant la saison d'hiver.

Le Savon royal de Thridace, aux sucs de laitue, le seul approuvé et recommandé par l'Académie de médecine comme hygiène de la peau.

La Glycérine aux roses de Provins, lotion hygiénique, tonique, rafraîchissante pour les soins intimes de la toilette féminine.

La Crème Pompadour (cosmétique historique) venant en droite ligne de Manon Foissy, femme de chambre de la marquise de Pompadour, pour effacer les rides et rajeunir le visage.

Les Pastilles ambrosiaques au mastic de Chio, pour rafraîchir et parfumer la bouche.

Le Cold-Cream au lys de Cachemyr, préparation adoucissante pour la peau.

Le Baume de violettes d'Italie, pommade fo-

dante et nutritive pour les soins et la beauté de la chevelure.

L'Eau et la Poudre dentifrice pour la fraîcheur de la bouche et l'éclat de l'émail dentaire.

La Poudre de riz pulvérisée à la violette et au lys de Cachemyr.

L'Ess-Bouquet, les Brises de violettes, les Fleurs de France, le Jockey-Club, les Roses mousseuses et les Brises de mai pour le mouchoir.

Et enfin la *Boîte de Jouvence* qui s'ouvre discrètement dans le boudoir de Jouvence éclairé en plein jour, *boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel, au coin de la rue Scribe*, et où les belles coquettes essaient tous les fards, tous les blancs, tous les roses et tous les talismans de beauté qui les transforment et leur donnent une jeunesse éternelle.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES ENFANTS PENDANT LA PAIX

Par M. HENRI JOUSSELIN, conseiller à la Cour (1).

Nous avons promis à nos lectrices de détacher quelques poésies enfantines de cet aimable livre illustré par Bertall, *les Enfants pendant la paix!*... Quelles charmantes et instructives étrennes!... M. Henri Joussetin, conseiller à la Cour, fait parler les petits enfants, ce qui vaut mille fois mieux, à notre avis, que de faire parler les bêtes. Les enfants se comprennent si bien entre eux! Ils se recherchent et ils s'aiment sans se connaître. Ils apprendront tout ce beau volume par cœur et ils remercieront M. Henri Joussetin d'avoir laissé de côté, un moment, ses travaux de jurisprudence et de littérature anglaise pour les amuser, les distraire et les instruire. Nous allons aujourd'hui transcrire la jolie poésie suivante :

Noël et le petit Jean.

La veille de Noël, auprès d'une couchette,
Où reposait une fillette
De six ans, malade, un enfant,
Son jeune frère, nommé Jean,
Faisait en jouant du tapage.
La mère en vain disait : « Sois sage,
Car tu vas réveiller ta sœur. »
L'enfant s'écriait : « Quel bonheur !
Noël va venir, c'est sa fête ;
Ma cheminée est déjà prête
A recevoir tous ses joujoux.
A ma sœur, maman, croyez-vous
Que cette année il en apporte?... »

— Je n'en sais rien, mais il m'importe.
Ce n'est point, hélas!... un jouet,
C'est la santé qu'il lui faudrait.
A Noël tu peux, en bon frère,
La demander.....

(1) Librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.

— Alors, ma mère,
J'écris..... Et sur un feuillet blanc
Il écrivit très couramment :
« O mon petit Jésus, personne
« Autant que vous n'a l'âme bonne,
« Car vous en donnez tous les ans
« Une preuve aux petits enfants.
« Au lieu de m'apporter encore
« Un de ces jouets que j'adore,
« Veuillez une fois m'oublier,
« Et ne mettez dans mon soulier,
« Ce soir, pour nous venir en aide,
« Et guérir ma sœur... qu'un remède. »

Le soir Noël apparemment
Prit le billet du petit Jean,
Car huit jours après la malade
L'accompagnait en promenade.
Et tous deux semblaient bien heureux
De voir ainsi combler leurs vœux.

Mais, direz-vous, le frère, en cette histoire,
N'eut rien pour lui. Gardez-vous de le croire.
Lorsqu'arriva le jour de l'an,
Dieu le paya très richement
De son bon cœur et de ses peines :
Jamais il n'avait eu de si belles étrennes!

HENRI JOUSSELIN.
Conseiller à la Cour d'appel de Paris.

BIBLIOTHÈQUE

MI-LA-SOL

(suite)

Il continua :

« Pourquoi la maîtresse ne peut-elle s'élever au rang de fiancée? Pourquoi, dès qu'une femme se donne à nous, pourquoi cessons-nous de lui appartenir? Loi de nature? convention de société? On appelle cela la morale! La couronne d'orangers appartient à la plus adroite. La honte à la plus dévouée. Faire une victime pour redevenir honnête homme! Voilà la conscience! La conscience! que fait dans tout cela la conscience?

Maurice se mit à rire; puis, cédant à la fatigue, il se tut. Le sommeil parut le gagner, et il s'endormit. Un sourire sardonique aux lèvres, il murmurait :

« Chercheur d'or! jongleur! danseur de corde! Ils reviennent, ils sont en route! Marie me l'a dit! A l'heure suprême, on lit à travers les enveloppes des lettres. Ils rapportent des millions! Des millions!...

« Ecoutez! je l'entends encore. Je ne sais, disait-elle, comment je ne t'ai pas tué! S'il

était d'usage que les femmes se fissent justice, les hommes y regarderaient à deux fois avant de les trahir. Mais non ! il n'y a que nous autres, faibles créatures, toujours bonnes, qui devons être victimes de vos fautes. Tu peux dormir tranquille. Il y avait une chose, un rien entre le bonheur et toi ; cette chose va disparaître ! Te souviens-tu, Maurice, du commencement de nos amours : le mois de mai, un banc sous les lilas et les aubépines ; nos rencontres sous le souffle pur des matinées ; le brouillard à travers lequel je te devinais.... puis, des promenades champêtres, le gazon uni comme du velours, et le ruisseau si limpide qu'on voyait les petits cailloux au fond... Nous avions en ce temps l'émotion divine que rien ne suffirait à payer, et la sainte peur du bonheur suprême ! Te souviens-tu des premiers jours?... le mariage même a-t-il une telle pureté?... Maintenant, me voilà drapée pour la tragédie, le poignard à la main. Maintenant, je dois te rendre heureux encore : je dois mourir ! »

L'artiste alors se redressant tout à coup, saisit le docteur par le bras et cria avec violence :

« Heureux ! heureux encore ! moi ! avec cette femme drapée de blanc qui reste là ! avec cette figure qui me regarde ! avec ce poignard qui brillera éternellement devant mes yeux ! Heureux ! heureux ! »

Maurice rit aux éclats. Mais cette dernière explosion anéantit tout ce qui lui restait de forces. L'expression de la fatigue parut sur son visage. Sa voix, qui avait été tour à tour rapide, saccadée, retentissante, n'articula plus que des paroles incompréhensibles, rappelant la sinistre monotonie d'un ressort de montre brisé qui tourne indéfiniment. Ses yeux restèrent entr'ouverts et divergents ; des mouvements convulsifs agitèrent ses membres. Bientôt ces témoignages de la lutte morale s'effacèrent graduellement ; la torpeur commença, l'engourdissement de la pensée, l'immobilité des membres.

Le docteur reconnut l'imminence d'une congestion et ne balança plus. Il pratiqua une saignée ; puis, tirant sa montre, il se promit d'attendre pendant une demi-heure la réaction qu'il espérait.

On sait que la concierge, en quête d'émotions domestiques, avait couru chez Marie.

Son imagination active avait si bien changé

ses suppositions en certitude qu'en route elle raconta la mort de Marie à deux ou trois commères, comme un événement officiel. Elle allait tirer la sonnette en frémissant.... elle demeura confuse à la vue de Marie elle-même qui lui ouvrait la porte, prête à sortir, des cahiers de musique sous le bras.

— Ce n'était donc pas vous ? s'écria-t-elle, avec cette expression de curiosité déçue qui est presque un regret.

— Qui, moi ? demanda la jeune fille.

Les concierges ne se font guère prier pour égrener le chapelet de leurs suppositions. Ce fut un petit dédommagement pour le fiasco de son cinquième acte.

— Le malheureux ! répétait la jeune fille, les mains jointes, il me croit morte !

— Oui, mademoiselle, oui, voilà toute l'affaire ; il n'en a pu supporter l'idée. Il faut qu'il vous aime encore joliment.

Marie hocha tristement la tête ; la déception s'était trop infiltrée en elle pendant la longue absence de l'artiste, et la cruauté froide de la scène de l'atelier lui avait trop fait saigner le cœur pour qu'elle osât se reprendre à l'espérance. L'implacable réalité du lendemain l'avait initiée à la science des amours éteints.

— Il ne m'aime plus, pensa-t-elle, mais il lui pèserait d'avoir ma mort sur sa conscience !

— Dire que nous ne le reverrons probablement jamais ! continuait la concierge. Un grand et beau garçon comme lui ! un fils unique ! C'est un fier malheur pour sa mère, allez ! Et cette demoiselle venue exprès d'Amérique pour l'épouser, quel chagrin elle aura ! Je crains qu'il ne passe pas la journée.

Marie ne l'écoutait plus, elle sortit à pas précipités et se dirigea du côté de l'atelier de Maurice. Il est de ces inspirations qui nous lancent instantanément, comme si l'on sautait avec une poudrière.

La concierge la suivit.

Maurice venait de se réveiller de son assoupissement. Affaibli, soulagé, il reprenait doucement connaissance, regardait avec étonnement le docteur et cherchait à se rappeler ce qui l'avait mis dans l'état où il se trouvait. Le retour de la mémoire allait sans doute produire de nouveaux troubles, quand Marie entra dans l'atelier.

— Elle est vivante, pensa-t-il, tout cela n'était qu'un rêve!

D'un trait de lumière, Maurice comprit; aussitôt son cauchemar s'enfuit de toute la vitesse de ses ailes noires: le poids de la responsabilité ne l'écrasait plus.

Et déjà, honteux de ses appréhensions, rougissant de ses terreurs, il se dit mentalement que, s'il avait éprouvé des choses étranges, c'est qu'il était malade.

Marie n'alla point se jeter dans les bras de Maurice, ce qui pourtant eût été naturel, après avoir tremblé pour ses jours. Les femmes nées pour être honnêtes respectent le deuil du lendemain. Elle se tut et attendit. Son cœur, qui, dans ce même lieu, avait si souvent animé tout son être, battit de nouveau. — Si pourtant elle s'était trompée, si l'idée seule de la perdre avait accablé Maurice! S'il l'aimait encore!

Lui, de son côté, s'était remis sur son séant. Avec la vie, revenait le retour aux convenances. La présence du docteur le gênait. Il chercha machinalement sa cravate, la trouva, se la mit au cou, rétablit le désordre de ses cheveux et s'efforça de reprendre quelque chose de l'attitude d'un homme. Cependant, il se trouvait très décontenancé devant cette femme pour laquelle il venait d'endurer des souffrances horribles; il se trouvait comme un enfant auquel on fait toucher le puéril objet qui, vu de loin, a pris les proportions d'un épouvantail.

S'il était donné à toutes les femmes de voir la faiblesse de leur amant au point où Marie pouvait la constater, elles regretteraient certainement moins son amour; car plus il perd de prestige, plus elles gagnent en force et en résignation. Une imperceptible nuance de mépris passa sur les traits de Marie et donna de la rigidité à sa tristesse. Cet homme qui lui avait été si rude ressentait la seule pitié qui soit méprisable: il avait pitié de lui-même.

— Je viens te dire adieu, Maurice, dit-elle avec calme et en baissant la voix.

— Vous partez?

— Oui, on m'avait dit que tu étais bien malade, et j'ai voulu te revoir. Tout cela n'a été qu'un malentendu. Je ne veux pas que tu me croies morte!

Maurice rougit, fit un signe de dénégation et commença même cette phrase:

— Par exemple!...

— Pourquoi non? Avoir un peu de cœur n'oblige à rien. Je viens bien t'avouer que je t'aime assez pour ne pas vouloir te coûter un remords. Je viens te dire que je ne troublerai jamais la paix de ton ménage par ma présence... ni celle de ta conscience par ma mort. S'il faut que je vive pour que tu sois heureux, je vivrai! Je t'apporte le pardon et la paix pour adieu.

Maurice n'osa lui demander: Où vas-tu?

Elle continua comme si elle l'avait compris:

— Je n'ai plus droit au bonheur, mais j'ai encore droit au devoir. Le devoir est un bout de corde que Dieu nous jette de là-haut dans le naufrage. Je retourne à Huy chez mon grand-père; je tâcherai de trouver des leçons là-bas. En faisant cela, au lieu de m'en aller vers la rivière, c'est encore à toi, Maurice, que je songe. C'est si grave de mettre la main sur une honnête femme! Tu sais après cela où elles vont! Moi, j'ai résolu qu'il n'en serait pas ainsi de moi. Il y a une chose aussi méritoire et plus difficile que de rester toujours bonnête, c'est de n'avoir qu'une faute dans sa vie. Tu as choisi...

— On ne choisit ni bonheur, ni malheur, balbutia Maurice.

— Tu as choisi ta mère de préférence à ton amour, voilà pourquoi je te pardonne. Tâchez maintenant d'être heureux les uns avec les autres! Mais, dans ta pensée secrète et profonde, tu me rendras cette justice que tout ce que j'ai pu pour ton bonheur, je l'ai fait...

Ici les larmes gagnèrent Marie, Maurice se sentit très ému, elle lui tendit la main, et ils demeurèrent quelques instants sans parler...

La porte s'ouvrit. Mme Gillis entra; elle vit Maurice debout:

— Sauvé! lui dit le docteur.

La mère s'avança, les bras ouverts; mais elle recula instinctivement en apercevant Marie.

— Quelle est cette femme? dit-elle.

— Une veuve, Madame, répondit Marie, en baissant son voile, une veuve qui s'éloigne pour toujours.

CAROLINE GRAVIÈRE.

FIN

MOSAÏQUES ROSES

Le prince et la princesse de Galles, se rendant à Saint-Petersbourg pour assister au mariage du duc d'Edimbourg avec la grande-duchesse Marie de Russie, ont traversé Paris hier, accompagnés d'une suite assez nombreuse. Les voyageurs sont arrivés de Calais dans les magnifiques wagons-boudoirs que vient de faire construire la Compagnie du Nord.

* *

Samedi 10 janvier a eu lieu, à Saint-Philippe-du-Roule, le mariage de M. Perrin, fils du directeur du Théâtre-Français, avec Mlle Marthe Esnée.

Saint-Saëns tenait l'orgue.

Tout le personnel de la Comédie-Française et de l'Opéra assistait au grand complet à cette cérémonie.

ÉTRENNES DE LA GAZETTE ROSE

POUR L'ANNÉE 1874.

La *Gazette Rose* offre, à l'occasion des Etreannes pour l'année 1874, à toute personne qui s'abonnera pour un an, à partir du 1^{er} janvier de la nouvelle année, une très jolie boucle Louis XV en acier diamanté et pointillé, soit ovale, soit carrée, avec ardillons, pouvant servir de boucle de ceinture de robes, ou pouvant relever de côté les tuniques dans un nœud de velours et de ruban.

Cette jolie boucle en acier Louis XV coûte la somme de huit francs dans les *Magasins de la Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, et la *Gazette Rose* la donne pour rien à toutes ses lectrices qui se réabonnent pour une année dans le cours du mois de janvier 1874.

Il suffit d'envoyer, à l'ordre de Mme la vicomtesse de Renneville, la somme de vingt francs par un mandat sur la poste, et un franc en plus, soit la somme de vingt et un francs, pour l'envoi de la boucle Louis XV, si on habite la province et qu'on ne fasse pas prendre directement la boucle Louis XV dans les bureaux de la *Gazette Rose*.

LA GAZETTE ROSE A NICE

AVIS A NOS ABONNÉS

La *Gazette Rose* est installée à Nice dans les bureaux de l'Agence Dalgoutte et des *Echos de Nice*, 3, place du Jardin public. Elle ne pouvait choisir un représentant plus recommandable, plus actif et plus intelligent que M. Dalgoutte.

C'est donc à l'Agence Dalgoutte que toutes les dames françaises et étrangères qui passent leur saison à Nice doivent s'adresser pour s'abonner au journal la *Gazette Rose*, ce qui n'empêchera pas les nouvelles abonnées de la *Gazette Rose* de s'adresser directement à Mme la vicomtesse de Renneville, 3, rue Rossini, à Paris, pour tous les renseignements qu'elles peuvent désirer sur les modes et les toilettes.

L'abonnement pour Paris, Nice et toute la France, est de 20 francs par an et de 10 francs pour six mois. Les frais de poste en sus pour l'étranger.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTE DE GRAND DINER, DE SOIRÉE ET DE THÉÂTRE. — Robe de gaze de Chambéry blanche, à rayures satinées, sur transparent de faille vert malachite. La jupe à longue traine se relève en pouff très accentué, soutenu par une large écharpe de faille vert malachite et par un volant de dentelle d'application, disposée en écharpe Sultane sur la jupe. Cette écharpe se noue en larges pans devant. Sur le côté gauche, juste à la pointe du corsage, s'épanouit un gros bouquet d'églantines roses dans leur feuillage. Corsage Anne-d'Autriche, à longue pointe devant et derrière. Draperie de faille verte et de gaze de Chambéry, ornée d'une guirlande d'églantines roses. Manches courtes et bouffantes. Epaulettes de faille verte, remontant en tuyautés. Touffe d'églantines et peigne de boules d'écaïlle blonde dans la coiffure en cheveux, très haute sur le sommet de la tête et relevée derrière à l'antique. Sur le côté s'épand une longue boucle soyeuse. Eventail *Duvelleyroy*, mi-Angleterre et mi-faille verte, avec monture nacre de Burgos, souliers Louis XV, en faille verte, avec nœud de faille verte et de dentelle d'Angleterre. Touffe d'églantines roses dans la dentelle.

TOILETTE MÉDICIS, EN SATIN VIOLET ET VELOURS NOIR. — La jupe en satin violet est garnie d'un seul côté de larges plissés, et de l'autre elle est ornée d'un volant de velours noir de 12 centimètres surmonté d'une draperie de torsades de satin violet retenues par des agrafes de velours noir. Cette seconde garniture est disposée en biais. Sur ce jupon de satin violet est disposée une jupe de velours noir, à traine carrée, relevée d'un seul côté par un nœud à longs pans, avec boucle de jais et se gonflant en pouff très accentué par derrière. Corsage de velours noir ouvert en cœur sur un gilet de satin violet. Manches à crevés de satin violet et de velours noir. Collerette Médicis en point d'Alençon, très haute et très évasée derrière. Touffes de plumes dans les cheveux. Souliers de satin violet, avec nœud de velours noir et de satin et boucle de jais. Eventail *Duvelleyroy*, monture d'ébène noir sculpté et feuille mi-satin violet et volant de dentelle d'Alençon. Touffe de plume dans les cheveux. Peigne Médicis en écaïlle noire dans la chevelure blonde.

Pour les articles non signés :
Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 42

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — CONTES DU BIBLIOPHILE JACOB A SES PETITS ENFANTS sur l'HISTOIRE DE FRANCE. — POÉSIE : LE NID D'OISEAUX, par M. le Marquis Eugène de Lanlay. — LA COMÉDIE DE NOTRE TEMPS, par Bertall. — MOSAIQUES ROSES. — LA GAZETTE ROSE A NICE. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Paris en a pris son parti. — Il danse et s'amuse. — La première fête de l'Elysée. — Description de quelques toilettes. — La saison à Nice. — Les courses de Nice. — Le bal de Mme Henderson. — Un concert villa Howard. — Poésie de Nadaud. — Les bœufs traversant un lac. — La Fête florale. — Les *Fêtes de Nice*. — Les bouquets de Mme Duluc. — La seconde fête de l'Elysée. — Les trois ans d'Isabelle Rattazzi. — Poésies de M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob) et de M. Arsène Houssaye. — Une romance de Mme Ugalde. — La date du 21 janvier. — La Chapelle expiatoire. — Le nécessaire à ouvrage de Marie Antoinette. — Les petits souliers de Henri IV. — Le musée Jubinal. — La dernière quinzaine de janvier. — Retours à Paris. — Les grands dîners du faubourg Saint-Germain. — Les mets italiens et russes. — La fleur mousseuse de Cognac de Champagne.

Paris en a pris son parti. Il a complètement oublié qu'il était en République. Il danse, il s'amuse.

La première fête de la Présidence, donnée au palais de l'Elysée, a rappelé les plus belles fêtes de l'Empire. C'était le même monde, les mêmes jolies femmes et les mêmes éblouissements de diamants et de toilettes. On était heureux de se retrouver et de se serrer la main.

Le palais de l'Elysée remplaçait le palais des Tuileries.

Dans le premier salon à droite, décoré de tapisseries des Gobelins, à moitié cachées par des massifs de plantes rares et de fleurs merveilleuses, se tenaient debout le maréchal et la maréchale de Mac-Mahon, qui recevaient leurs invités avec une grâce charmante.

Après ce premier salon venait la grande salle de bal toute tendue de draperies de soie rouge, jaune et or. Quatre entrées étaient ménagées dans cette salle pour donner accès au buffet. A gauche, une immense galerie, éclairée par sept lustres et tapissée de rouge avec de grands fauteuils dorés, desservait, pour ainsi dire, tous les salons et les deux salles de bal. Comme cette galerie n'était qu'une annexe provisoire, on avait eu l'ingénieuse idée de démonter les fenêtres des appartements et de les approprier à cette galerie, pour lui donner un aspect de réalité.

De cette galerie on apercevait le salon d'honneur occupé par le maréchal et la maréchale de Mac-Mahon, tout le corps diplomatique et les ambassadrices, éclatantes de beauté et de toilette. Puis, le salon de l'hémicycle qui servait autrefois de bibliothèque à l'Empereur Napo-

l'éon III, et toute la série des petits appartements du palais.

Les architectes qui avaient été chargés d'organiser cette fête avaient fait un coup de féerie en faisant surgir dix-huit salons, tous plus élégants les uns que les autres.

C'est Desgranges qui conduisait l'orchestre de la seconde salle de bal qui correspondait à un second buffet.

Le coup d'œil de cette fête présidentielle, qui restera dans les annales du grand monde parisien, était splendide.

Les officiers d'ordonnance du maréchal de Mac-Mahon en faisaient les honneurs avec une courtoisie toute chevaleresque.

M. d'Harcourt, le secrétaire de la Présidence, qui avait eu la mission de distribuer toutes les invitations, a reçu plus d'un gracieux remerciement féminin. Il s'est, pour ainsi dire, prodigué dans cette fête, toujours prêt à donner un renseignement et à rendre service à qui le sollicitait.

Quant aux jolies femmes qui étaient à l'Elysée, le nombre en est aussi incalculable que les fleurs et les fantaisistes toilettes.

On évalue à cent mille francs la quantité de fleurs, d'arbustes rares et de plantes qui décoraient les salons, les galeries et les escaliers.

Le beau monde des anciennes fêtes impériales et officielles, y était au grand complet.

C'est ainsi qu'on y retrouvait :

Mme de Pourtalès, Mme de Galiffet, Mme de Larochevoucauld-Bisaccia, Mme la marquise de Pariz, Mme la duchesse de Castries, Mme la vicomtesse d'Haussonville, Mme de Béhague, Mme la princesse de Broglie, Mme Hottin-guer, Mme Troubeskoy, Mme de Beyens, la comtesse d'Appony, la princesse Orloff, Mme de Molke, Mme Mitwich, la comtesse Pozzo, Mme Ferdinand Duval, lady Litton, Mme de Villeneuve, la vicomtesse de Bondy, la marquise de Castellane, la comtesse de Viel-Castel, le duc et la duchesse de Chartres, le duc d'Alençon, la princesse Czartoriska, coiffée avec une aigrette et des diamants, le prince de Joinville, le duc de Nemours, le duc de Broglie, de Fourtou, l'amiral Dompierre d'Hor-moy, le maréchal Canrobert, MM. Baragnon, le général Bataille, le général Laveaucoupel, Antonin Lefèvre-Pontalis, Buffet, Ali-Pacha,

l'ambassadeur de Turquie, le comte Apponyi, le colonel de Bastard, Léon Say, Ferdinand Duval, Léon Renault, le duc de Larochevoucauld-Bisaccia, Nazar-Aga, ambassadeur de Perse, le lieutenant-colonel de Beaumont, M. et Mme Limbourg, le général du Barail, le général gouverneur de Paris, Deseilligny, Hottin-guer, etc. MM. Asthon-Blount, le vicomte de Turenne, le comte Hallez-Claparède, le comte Bernard d'Harcourt, d'Haussonville, Amédée Lefèvre-Pontalis, Anisson-Duperon, de Merlemont, Depeyre, etc., etc.

Le maréchal de Mac-Mahon était en grande tenue, portant le grand cordon de la Légion d'honneur.

L'amiral La Roncière le Noury, en costume d'amiral.

Le duc de Cazes portait le grand cordon d'Isabelle-la-Catholique.

Le duc de Broglie, simplement décoré de la Légion d'honneur, était fort entouré.

Enregistrons aussi quelques belles toilettes :

Mme la marquise de Mac-Mahon était en blanc, toilette très simple et du meilleur goût, avec une coiffure très basse, faisant contraste avec les coiffures en échafaudage. Dans ses cheveux, elle avait une plume blanche avec un diadème de diamants.

La princesse Souvaroff, qui avait retardé son départ pour Nice pour se rendre à l'Elysée, avait une robe d'un nouveau style, dont nous avons annoncé l'apparition au début de la saison d'automne, et qui était innovée par la maison *Gagelin-Opigez*.

La princesse Souvaroff a l'élégance et la tournure de cette *robe fourreau*, qui n'a ni bouillonnés, ni plissés, ni coulissés, ni froufrous, ni volants, qui enserre le corps et le dessine dans tous ses plus harmonieux contours, par une sorte de ceinture perlée allant rejoindre derrière les plis de la traîne faisant pouff et se croisant en deux écharpes également poudroyées de perles.

La princesse avait également une coiffure différente des autres coiffures. Ses cheveux plats, très en arrière, étaient disposés à l'antique, avec une très large natte sur laquelle rayonnait un diadème splendide de diamants. Au cou, deux colliers de diamants, et à ses souliers d'énormes boutons de diamants étincelant dans un nœud de dentelle et de rubans.

En tout, pour deux millions au moins de diamants.

La belle Mme de Flahaut avait une robe du même style, étroite et collante, *genre Tallien*, en tulle blanc, garnie de dentelle pailletée d'or. La coiffure était tout un poème. Ses magnifiques cheveux blonds étaient tordus à la grecque, enchevêtrés de pampres et de grappes de raisins d'or.

Mme la vicomtesse de Chansy, née de Vaucelles, portait une de ces toilettes fantaisistes qui font toujours sensation d'élégance. La jupe de sa robe était en tulle vapeur rayée de bouillonnés séparés par des biais de velours marron encadrés de ruchés de blonde. Le derrière de la jupe était également bouillonné tout du long avec des jabots de blonde entre chaque bouillonné. Le corsage de faille blanche, garni de velours marron, laissait tomber de chaque côté de la jupe deux larges écharpes de même faille rattachées derrière par un nœud de velours marron. Ces écharpes étaient fleuries de roses des haies s'épandant en traînes d'églantines jusque sur le nœud de velours où elles faisaient buisson de roses.

Si la saison parisienne débute avec de très brillantes fêtes, qu'on a l'intention de prolonger avant, pendant et après le Carnaval, la saison de Nice est dans tout son entrain. Les courses ont eu un éclat inaccoutumé, et tout le high-life parisien et étranger y assistait. Nous pourrions emprunter aux *Echos de Nice*, dirigés par M. Dalgoutte, le compte-rendu de cette fête hippique, mais nous préférons vous parler des bals et des toilettes qui rentrent plus dans la spécialité de la *Gazette Rose*.

Les *Echos de Nice* étant les *échos reporters* de la *Gazette Rose*, répétons ce qu'ils disent.

Le bal de Mme Henderson, suivi d'un souper des mieux réussis et d'un cotillon d'une élégance et d'une animation extrêmes, grâce à son conducteur, M. de Lewin, a pour ainsi dire donné le signal des grandes fêtes de la saison de Nice et a précédé les deux grands bals de la Fête florale du Cercle de la Méditerranée et du Cercle Masséna.

Mme la comtesse d'Aspremont portait avec une grâce extrême une toilette blanche recouverte d'un volant de dentelle que relevait avec élégance, sur les côtés, des nœuds de velours noir mêlés de plumes roses. La berthe du cor-

sage était également drapée sur les épaules, avec des nœuds de velours noir et des plumes roses qui, mélangés avec des étoiles de diamants, composaient dans la brune chevelure de la comtesse une merveilleuse coiffure à laquelle bien certainement *Allard* n'était pas resté étranger.

Mme la comtesse d'Aspremont avait au cou deux rivières de diamants aussi éblouissantes que la blancheur des épaules sur lesquelles elles semblaient couler.

Mme la comtesse Del Borgo était habillée mi-partie rose fanée, mi-partie bleu incertain; cette parure lui seyait à ravir, ainsi que son collier de turquoise. Le bleu va si bien aux blondes.

Mme la comtesse de Festelitz avait une toilette très simple et du meilleur goût: une robe de soie grise recouverte de dentelles noires. L'austérité de ce costume, qui faisait admirablement valoir la beauté de la comtesse, était atténuée par de superbes émeraudes portées au cou et aux oreilles.

Mme d'Anzac avait une toilette comme elle seule sait les composer. On ne saurait se mettre avec plus de goût et de distinction que ne se met Mme d'Anzac. Sa robe, qui rappelait par sa coupe le siècle de Louis XIV, était en faille rose tendre brochée de velours grenat; elle s'ouvrait sur le devant du corsage et sur le devant de la jupe et laissait voir un plastron et un tablier en soie grenat.

Par un raffinement de bon goût, la disposition de la blonde chevelure de Mme d'Anzac rappelait aussi les coiffures du grand règne. On aurait juré, en voyant cette jolie femme, un portrait de Lebrun descendu de son cadre.

Mlle Henderson, qui faisait avec sa mère les honneurs de chez elle avec cette grâce bien connue, était vêtue d'une robe blanche, à fond bleu de ciel, parsemée de perles blanches.

On remarquait encore parmi les plus remarquées:

Mmes de Saint-Marsan, d'Avigdor, de Boutowski, d'Appletschieff, la princesse Alexis Dolgorowki, Milles d'Avigdor, de Cessole, Sabatier, d'Hautpoul, Francia, de Pau.

★★

Citons aussi un concert dans les salons de la villa Howard, à Ste-Hélène, dans lequel devait se faire entendre le harpiste *Wasselmans*, Mme

Carré et Diaz de Soria, le chanteur le plus fêté et le plus à la mode de la saison de Nice.

Dans ce concert, Nadaud a chanté, avec Diaz de Soria, un duo inédit de sa composition : « *Parlons de nos Amours passées.* » Il a dit aussi avec ce talent et ce charme de diction, qui est un des plus grands mérites du poète, l'*Oraison funèbre de Mme Bourgeois*, l'une de ses poésies les plus belles et les plus réussies.

Puisque nous avons nommé Nadaud, le poète si touchant, le chansonnier si sympathique, donnons en primeur une pièce de vers inédits, écrits par lui sur l'album de Miss W...

Ces vers charmants, qu'une indiscretion nous a livrés, ont été inspirés à Nadaud par la vue d'un nouveau chef-d'œuvre de Rosa Bonheur, qui vient d'arriver au château de Barla.—Voici ces vers :

LES BŒUFS TRAVERSANT UN LAC

Les bœufs acculés au rivage,
Epouvantés, poussés, forcés,
Cherchent leur salut dans la nage ;
Au lac ils se sont élancés.

Dans les eaux dormantes et mornes,
Ils tracent des sillons mouvants.
On voit une forêt de cornes,
Mâts agités d'esquifs vivants.

Quatre bouviers, rameurs et guides,
Dans un bateau creux sont entrés ;
Ils soutiennent les moins valides,
Ils rappellent les égarés.

Déjà le premier de la bande,
Suivi de près, touche le bord ;
Il monte au sommet de la lande
Et se retourne vers le bord.

Un autre sent le roc solide
Sous ses pieds, s'arrête un moment,
Livre au vent son poitrail humide
Et pousse un long gémissement.

Puis à son tour chacun arrive
D'un pénible et suprême effort.
Naufragés, regagnez la rive,
Rive qui mène au dernier port !

Ce tableau, de qui peut-il être ?
A tant de force et de grandeur
On a senti la main du maître,
Il est signé : Rosa Bonheur.

G. NADAUD.

Barla, 1^{er} janvier 1874.

Nous n'en avons pas fini avec Nice. Ah ! bien oui !... Nice a remplacé le Paris d'autrefois. Les fêtes s'y succèdent avec une telle rapidité que les *Echos de Nice* ont beaucoup de peine à les enregistrer toutes.

Le 6 janvier, il y a eu un très beau bal chez Mme Sabatier. On s'est beaucoup amusé. Il y avait plus de quatre cents personnes.

MM. de Lewin et Gros, qui conduisaient le cotillon, s'en sont tirés avec leur habileté accoutumée, improvisant à chaque instant de nouvelles figures. Ils étaient du reste admirablement secondés par leurs danseuses : Mlle E. Sabatier et Mlle Clémentine Duran.

On a beaucoup remarqué dans cette soirée : Mme d'Appletschieff en toilette de satin blanc broché ; Mme Proegers en tunique blanche diamantée sur une jupe rose ; Mlle Lerno en robe verte, avec couronne de fleurs dans les cheveux ; Mme la comtesse Del Borgo en satin blanc et dentelle d'Angleterre ; Mme la vicomtesse Vigier, avec trainasses de lierre sur sa robe blanche, toilette qui rappelait sa splendide création de *Norma* ; Mlle Duran en toilette noire ; Mlle Denison en gris-perle ; Mlle Lucia Vickam, la gracieuse fauvette des salons, qu'on a le regret de ne pas entendre plus souvent ; Mlle Sabatier en toilette bleu-ciel.

Passons à la fête florale, qui a été très brillante et très fleurie, selon sa coutume. Le décor de la salle du Cercle Masséna offrait le coup d'œil d'un véritable parterre de fleurs. Il y avait affluence d'étrangers qui avaient répondu à l'appel que leur avait fait la Société d'horticulture de Nice.

Parmi les jolies toilettes, citons celle de Mme Brokenbroock, costumée pour ainsi dire *en pensée*. On ne pouvait mieux choisir pour une fête florale. Cette toilette se composait de biais alternant satin jaune, boutons d'or et satin violet clair, dans le style Louis XV. La tunique était relevée de côté par de larges pensées en velours. Le corsage et les manches étaient ornés de ces mêmes fleurs de pensées, qui se répétaient aussi dans la chevelure.

Une autre toilette, inaugurant une mode nouvelle, a été également très remarquée, moins cependant que l'élégante et gracieuse tournure de la personne qui la portait. C'était la toilette de Mme la duchesse de Mouchy.

Sur une robe en crêpe blanc bouillonné, la

jolie duchesse avait pour corsage un habit d'incroyable en satin rayé noir et blanc avec de larges boutons en brillants. Cet habit décolleté dessinait admirablement bien la taille et laissait voir les épaules blanches et modelées de la duchesse. Un nœud de velours pourpre dans les cheveux, un ruban semblable autour du cou, de beaux diamants, et mieux que tout cela, un air de *reine* ou de *fée* douce et bonne, donnait à l'ensemble de cette toilette un caractère à part.

Il paraît qu'à Nice, toujours d'après les Echos de M. Delgoutte, que Manby, s'inspirant des lévites des conspirateurs à perruques blondes et à collets noirs qui figurent dans lapièce de la *Fille de Mme Angot*, vient d'éditer un nouveau paletot pour homme et pour dame, qui fait fureur à la promenade. On ne parle que de cela. On est conspirateur ou on ne l'est pas. Cela s'appelle en français un *conspirateur*; en anglais, *the ulster*. Il est plus que probable que, si Manby a des conspirateurs à Nice, il doit en avoir également rue Auber. Toutes les jolies femmes vont avoir leur conspirateur: que messieurs les maris se tiennent sur leurs gardes!...

Avons-nous besoin d'ajouter, pour compléter nos renseignements sur Nice, que les plus beaux bouquets, les plus coquettes, les plus jolies coiffures et les plus élégantes garnitures de toilettes de bal, en fleurs naturelles, étaient autant d'œuvres charmantes de coloris et de monture, improvisées par Mme Duluc, le successeur aimable et compétent du jardinier Alphonse Karr. *Tradition oblige!*... Les bouquets d'Alphonse Karr n'étaient pas les bouquets du premier jardinier venu: ils avaient de l'esprit, de l'initiative. Ils arrivaient de Nice. Ils parlaient de printemps, de soleil et d'amour. Les bouquets d'Alphonse Karr ont captivé le cœur féminin; ils le captivent encore. Un bouquet qui arrive de Nice est bien plus apprécié à Paris qu'un bouquet fait à Paris dans les serres des horticulteurs les plus connus. C'est un genre, c'est une mode que Mme Duluc propage de plus en plus, en expédiant de magnifiques bouquets, qu'elle ne fait payer que *vingt francs*, et qui coûteraient le double à Paris. Il suffit de lui écrire directement à Nice, (*Alpes-Maritimes*), en lui désignant le genre de bouquet qu'on désire, soit un bouquet composé, ou un bouquet de violettes de Parme, et en lui en-

voyant un mandat de 20 fr. par la poste, vingt-quatre heures à l'avance.

Revenons à Paris

La seconde fête de l'Elysée promet d'être non moins brillante que la première, plus encore, bien certainement, car il sera impossible d'y figurer avec les mêmes toilettes. Nous savons à ce sujet plus d'une surprise de coquetterie que nous vous dirons quand la fête sera accomplie, ne voulant pas trahir la maison Gagelin-Opigez et les jolies femmes qui lui accordent toute leur confiance.

A l'occasion du 21 janvier, nous avons reçu l'invitation suivante:

« Mademoiselle Isabelle Rattazzi prie Madame
« la Vicomtesse de Renneville de lui faire l'hon-
« neur de venir dîner chez sa maman, le mer-
« credi 21 janvier 1874, à six heures et demie
« précises, pour fêter l'anniversaire de ses trois
« ans. »

Mme Rattazzi avait donc, pour la première fois depuis son veuvage, entrebaillé les portes de ses salons. Elle n'avait point fait personnellement d'invitations, car elle est pour bien longtemps encore en deuil: c'était la petite Isabelle qui avait écrit aux amis de sa maman, (qui sont les siens): « Venez me fêter et m'embrasser; » et chacun s'était empressé d'accourir à l'appel de la charmante enfant, qui avait également convié ses petites amies avec messieurs leurs petits frères. C'est qu'il y avait un *Guignol*, El Signor Bambichonet en personne, et un bel arbre de Noël, auquel étaient suspendues mille et une surprises pour les petits invités d'Isabelle.

Quant aux amis de sa maman, qui s'étaient réunis en l'honneur des trois ans de sa jolie petite fille, tous étaient venus avec des fleurs, des bonbons, des joujoux et des poésies improvisées pour la *petite fée de la maison*, car la plupart étaient gens d'esprit et de cœur.

L'ombre vénérée et regrettée de M. Rattazzi était descendue des régions célestes pour assister à cette fête de famille, car sa petite fille était entourée de tous les siens. Que de souvenirs douloureux on a évoqués!... La petite fille souriait au milieu des fleurs, et la mère pleurait.

Il nous est impossible de transcrire ici tous les quatrains, les sonnets, les poésies qui ont été déclamés en l'honneur de la petite Isabelle.

M. Arsène Houssaye a commencé; puis on a lu une charmante poésie de M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), qui s'était fait excuser; puis on a entendu MM. Louis Leroy, Tony Révillon, le docteur Quarante, neveu de M. Rattazzi; M. le comte de Lasteyrie, M. Angel de Miranda, M. Coste, un jeune poète de grand avenir; M. Scalesi, ancien zouave pontifical; M. Maurice du Seigneur, neveu du bibliophile Jacob, et qui a fait en qualité d'architecte le monument de Mme la comtesse Dash; M. Martel, de la Comédie-Française; M. Salomon, le célèbre sculpteur; M. Edgar Monteil, le général de Veintemilla, M. Léon Dommartin, M. Alexandre Saint-Yves, et Mme Ugalde, qui avait composé une romance en l'honneur d'Isabelle et qui l'a chantée au piano, après le dîner.

Nous dirons seulement les vers du bibliophile Jacob, de M. Arsène Houssaye, et la romance de Mme Ugalde. Commençons par le bibliophile Jacob:

A Mademoiselle Italia Rattazzi.

Si le sort abrégé les jours,
Hélas! de ton tendre père,
Puisse-t-il te garder toujours
Le noble appui de ta mère!

Cher enfant, tu viens d'hériter
Du nom fameux de ton père,
Mais sois digne aussi de porter
L'auguste nom de ta mère!

Fais-nous revivre avec fierté,
La grande âme de ton père,
Mais, par la grâce et la beauté,
Ressemble au moins à ta mère!....

Oui, l'Italie, en l'adoptant,
Paya sa dette à ton père!....
Souviens-toi de rester, pourtant,
Française, comme ta mère!.. ..

PAUL LACROIX
Bibliophile Jacob.

Voici les vers de M. Arsène Houssaye:

A Mademoiselle Isabelle Rattazzi

Déjà trois ans! Les trois vertus théologiques
Ont doué ton berceau de grâces sans égales.

Sur la terre, la FOI te donnera le ciel,
L'ESPÉRANCE sera ton rayon éternel.

Et par tes blanches mains, la CHARITÉ divine
Versera la jeunesse à toute âme en ruine.

C'est si beau d'être belle et de faire le bien!
C'est si beau de créer quelque chose de rien!

Quand ta mère chantait la chanson des Orphées,
A ton berceau riant ont apparu trois fées.

La première sema de l'OR, enfant gaté,
La seconde, plus riche, a donné la BEAUTÉ.

La troisième, plus riche encore, chère Isabelle,
T'a donné tout l'ESPRIT de ta mère, la belle...

ARSENE HOUSSAYE

Terminons par la romance chantée de Mme Ugalde:

UNE FÉE

A Mademoiselle Isabelle Rattazzi

Lorsque d'un roi naissait la fille,
C'était la coutume, dit-on,
Qu'une Fée aimable et gentille
De cent qualités lui fit don.
Du vieux temps, ce charmant usage,
Pour toi, mignonne, a subsisté:
N'as-tu pas, malgré ton jeune âge,
L'esprit, la grâce, la beauté?....

Moins fraîche est une fleur éclose
Que ton visage au teint vermeil,
Et si ta bouche est une rose,
Ton gai sourire est un soleil,
Tes petites mains coquettes,
Et ton doux habil enfantin
Font de toi la sœur des fauvettes,
Gazouillant le chant du matin.

Bénis, le soir, dans ta prière,
Celle à qui tu dois ce bonheur,
Car la Fée, enfant, c'est.... ta mère!...
Tout le mystère est dans son cœur.
Lorsque l'on possède, comme elle,
De tous les dons, un vrai trésor,
Des deux mains, à son Isabelle,
On peut donner, donner encore!....

DELPHINE UGALDE

Cette même date du 21 janvier avait réuni le matin même, dans la chapelle expiatoire de la rue Neuve-des-Mathurins, l'élite du parti légitimiste, qui avait tenu à assister aux différentes messes célébrées à la mémoire de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

La Maison de France y était presque au grand complet. Les princes qui étaient absents de Paris pour affaire majeure s'étaient fait excuser.

Pauvre Marie-Antoinette!... Nous avons vu, dans le musée de M. Achille Jubinal, son nécessaire à ouvrage, et nous avons mis religieusement et respectueusement son doigt en or à notre doigt, car elle est morte sainte et martyre!...

A côté de ce joli nécessaire fleurdelisée sur émail bleu, se trouvent les petits souliers de Henri IV étant enfant, souliers richement brodés et pailletés, avec des semelles en cuir un

peu grossières; ce sont ces semelles royales qui ont grandi et qui sont entrées bravement dans Paris pour donner la poule au pot aux paysans et faire le bonheur de la France.

Il ne nous est pas permis aujourd'hui de nous étendre longuement sur les merveilles du musée Jubinal. Il y en a tant et tant!... Nous nous proposons depuis longtemps de lui réserver un article spécial, et c'est ce que nous ferons dans l'un de nos prochains numéros.

Récapitulons, pour terminer ce courrier, le bilan de la dernière quinzaine de janvier;

Lundi 10 janvier, soirée au ministère de la marine, rue Royale, et réception rue des Réservoirs à Versailles, chez M. le duc de Broglie.

Mardi 29, réception au ministère des travaux publics, et chez M. le préfet de la Seine, au petit Luxembourg.

Mercredi 21, thé intime chez la princesse Mathilde.

Jeudi 22, grand dîner officiel à la présidence de l'Assemblée nationale.

Vendredi 23, dans l'après-midi, réception diplomatique au quai d'Orsay.

Samedi 24, soirée rue de la Pompe, à Versailles, chez Son Excellence le garde des sceaux, ministre de la justice.

Et dimanche 25, conférences politiques et raout bi-mensuel chez la princesse Lise Tomeskoï.

Mme la comtesse de Béhague reprend ses mercredis.

Deux grands raouts-concerts, avec intermède dramatique, sont à l'ordre du programme de l'hiver à l'hôtel de l'avenue Bosquet, et peut-être un bal à la fin de la saison, très désiré par la jeunesse du faubourg Saint-Germain.

La belle comtesse Potocka est de retour à Paris, dans son hôtel de l'avenue Friedland, et en fait le centre de réceptions aussi élégantes que choisies.

La princesse de Wagram est rentrée dans son hôtel de la rue de Larochehoucauld, qui a un passé historique. Cet hôtel a été habité par Mlle Mars. La princesse ne reçoit que dans la plus stricte intimité à Paris. Les grandes réceptions ont lieu pendant la belle saison, au château de Grosbois.

La princesse Czartoryska recevra tous les

mercredis, à partir du 3 février, à l'hôtel Lambert.

On cite aussi de très beaux diners, dans le faubourg Saint-Germain, chez la comtesse de Beaufort, la comtesse de Mérode, la comtesse de Lévis et la comtesse de Castries.

L'introduction des plats étrangers est très à la mode cet hiver. Les mets d'origine russe et italienne sont particulièrement en faveur.

On y voit aussi pétiller, au moment du dessert, la *fleur mousseuse de Cognac du High-Life*, qui a le pétilllement du champagne et la saveur parfumée et ambrée du plus délicat et du plus exquis de tous les Cognacs de première qualité.

Cette *fleur mousseuse* est l'ambrosie aristocratique des diners les plus somptueux et des diners les plus fins. Elle est appétitive et tonique tout à la fois; elle est légère, vaporeuse, communicative et spirituelle; on était triste et préoccupé, on devient gai et aimable; chaque globule qui s'évapore du verre est un trait d'esprit. Cette fleur mousseuse de Cognac est un écrin de perles fines qu'elle égrène avec une prodigalité toute charmante. C'est la liqueur à la mode, la liqueur privilégiée, et c'est pourquoi nous l'indiquons. Demandez-là à M. Soncard, qui en est l'agent général, fournisseur diplômé de toutes les Gours étrangères, 6, rue de Lafayette, près le nouvel Opéra.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les toilettes de bal sont à l'ordre du soir. Il faut donc des toilettes fantaisies, décoratives et nouvelles. Où les trouver? Dans la maison *Gagelin-Opigez*, qui vient d'innover, pour le premier bal de l'Elysée, la *toilette RÉCAMIER* qui a eu le plus grand succès, et que toutes les femmes bien faites voudront porter à la seconde fête de la Présidence, pour prouver qu'elles sont admirablement bien modelées.

Cette *robe Récamier* est le grand événement du jour et du soir. On en parle partout. Le journal le *Sport* l'appelle *robe fourreau*, pour bien faire comprendre le style de cette robe.

Le *Moniteur universel* l'a annoncé et la *Gazette Rose* va la décrire.

La robe *Récamier* est en satin blanc, toute plate et bouillonnée de tulle illusion faisant netge. La garniture toute nouvelle s'enroule en colimaçon autour de la robe, à partir du côté gauche, en bouil-

lonnés de tulle séparés par des entredeux brodés de soie et de jais blanc, et garnit également la traîne, en s'arrêtant du côté droit. Une traîne de fleurs d'eau frangées de feuillage s'épand sur les bouillonnés de tulle avec la souplesse et la vérité que *Mlle Pitrat*, l'artiste sans égale, sait imprimer à chacune de ses créations. Le corsage très bas est garni d'un entredeux de broderie, avec un bouquet de fleurs d'eau du côté gauche. Les manches invisibles ont une agrafe de diamants en guise d'épaulettes.

Comme il faut être belle et sûre de soi pour s'habiller ainsi!...

**

Une autre robe de bal est en satin maïs et satin marron. Le tablier, en satin maïs, est entièrement bouillonné et garni de feuillage de lierre en velours marron séparant les bouillonnés en long. Pour relier le tablier à la traîne qui est en satin marron, il y a un volant coquillé en satin marron, doublé de satin maïs, qui continue sur la traîne relevée sur les côtés par des roses multicolores d'un très éclatant effet. Le corsage décolleté avec plastron de satin jaune est agrémenté de feuilles de velours marron.

**

Cette même toilette se répète avec le devant en faille rose coupé de feuilles de velours marron, et la traîne en satin gris perle, ou bien en satin maïs et traîne en faille bleu pâle.

**

Puis, c'est une robe de tulle bouillonnée blanc, sur faille blanche, avec une frange *Macédoine* de fleurs variées, ayant quarante centimètres de hauteur — un vrai parterre. *Mlle Pitrat* y déploie tout son talent et y sème les trésors de notre flore printanière. Cette frange est disposée en écharpe royale et rappelle le style des toilettes de la cour de Versailles, sous Louis XIV. Le corsage est également garni d'une semblable écharpe de fleurs, qui part du côté droit, pour se rattacher sur l'épaule gauche en passant sous le bras.

Une jolie femme, avec cette printanière toilette, personnifie la *Déesse des fleurs*.

**

Une toilette pour une charmante jeune fille, *Mlle Alice* **, de forme princesse, en faille bleu très pâle, sans d'autre ornement que deux larges nœuds en faille cambrant la taille très bas, par derrière.

**

Une robe de bal en tulle noir, sur faille noire, ayant le devant de la jupe mélangé de bouillonnés et de plissés de tulle, avec rouleautés de faille, et la traîne composée de plusieurs jupes de tulle, jetées l'une sur l'autre, avec pluie de fleurs multicolores,

qui apparaissent et disparaissent sous les flots de tulle. Le corsage est à pointes, en tulle noir, avec plissés de tulle s'échappent des pointes et faisant collerette sur la taille. Bouquet de corsage en fleurs multicolores.

**

Une toilette en tulle rose, genre *Tallien*, avec une tunique peplum, entièrement lamée argent et enrichie de broderie de jais blanc. Une haute dentelle toute brodée de perles de jais et frangée d'un splendide effilé d'argent, encadre le peplum, Corsage à la grecque, moitié brodé d'un côté et moitié drapé de l'autre.

**

Voilà de bien nouvelles et bien jolies toilettes. Qu'en pensez vous, chères lectrices, et vous surtout, belles étrangères qui êtes à Nice, et qui viendrez terminer votre saison d'hiver par Paris? Inscrivez bien vite sur votre carnet d'ivoire l'adresse de la maison *Gagelin-Opigez*, 83, rue de Richelieu.

La maison *Gagelin-Opigez* vient encore d'être honorée d'une nouvelle commande de la cour de Hanovre. Elle exécute, pour Sa Majesté la Reine une toilette de ville, en très belle faille noire, ayant le devant de la jupe garni en tablier, avec froncés d'étoffe surmontant un grand volant découpé à dents, d'où s'échappe un autre petit volant ayant beaucoup d'ampleur et taisant *froufrou*. Il y a une frange de coraux de jais et de passementerie, avec gouttelette de jais tremblottante entré chaque froncé du jupon. Sur cette jupe s'adapte une traîne de faille noire, simplement garnie d'un large galon de jais, et s'étalant pour faire costume de cour à volonté, ou se relevant en costume de ville. Le corsage à basque derrière est garni de galons de jais, avec nœuds de faille. Le devant forme gilet. Les manches ont des parements de jais, avec nœuds d'étoffe.

Pour les jeunes et belles princesses, ce sont des toilettes en tulle blanc bouillonné, enroulées en mirliton de bouillonnés de tulle, dans le style de la robe *Récamier*, avec garniture de fleurs d'eau.

Il nous reste encore à vous désigner une fantaisie :

C'est une cuirasse *Jeanne-d'Arc*, en reps de Chine blanc, toute constellée de broderie de jais blanc avec une frange de jais. Autour du cou, collerette de point d'Alençon ou de Malines. Cette cuirasse *Jeanne-d'Arc*, que la maison *Gagelin* reproduit en rose, en bleu et en lilas pâle, avec broderie de jais blanc, est également très élégante, en reps ou en crêpe de Chine noir, avec broderie et frange de jais noir. Elle est très jolie pour toilette de théâtre et toilette de chez soi, un jour de réception.

Les modes se transforment peu à peu. Les pouds diminuent et tombent insensiblement. La maison *Gagelin-Opigez* nous réserve plus d'une surprise pour la saison printanière. Pour le 1^{er} mars, nous



Planche 1121

A. Levy, dep. r. des. Morus. 66 à Paris.

1^{er} Février 1874.

La Gazette rose

Toilettes de Visites

Toilettes de la M^{lle} Gagelin Opigex - Chapeaux de M^{lle} De Bongaux - Rubans de la Glaucuse - Lingerie de la Maison Mauveau - Ceinture - Regente de M^{lle} De Vertus saures - Mouchoirs de Chapron - Bijoux fantaisistes de la Maison Bourguignon - Foulards de l'Union des Juifs - Chaussures de la Maison Souvenot - Eau des Fées de M^{lle} Sarah Félix - Piano-Organ de la M^{lle} Alexandre - Parfums et savons de toilette de la Maison Violet, fournisseur des Cours étrangères.

3. Rue Rossini

aurons déjà de la nouveauté à vous faire pressentir.

Les fleurs n'ont jamais eu plus de succès que cet hiver. On en met à profusion, et l'on a mille fois raison. Qui oserait médire des fleurs et les critiquer ? C'est ce que Dieu a créé de plus frais, de plus charmant et de plus parfumé dans la nature. Quel éclat ! quel coloris ! quelle élégance dans la forme et dans les contours !... Et comme nous comprenons que les vrais artistes se passionnent pour elles et leur consacrent tous leurs instants et leurs inspirations les plus poétiques. C'est ainsi que *Mlle Pitrat* a créé la fleur artificielle telle que la nature l'a fait éclore. Elle en a le tissu souple et vaporeux, la forme variée et élégante, la nuance exacte et éclatante, le sentiment, la noblesse, la douceur, le charme ; elle vit enfin... Il ne lui manque que le parfum, et ce parfum existe. Respirez-le. C'est le talent de *Mlle Pitrat* qui s'en exhale comme une brise odorante. Cette jolie rose, que vous tenez dans vos doigts, est une vraie rose, et vous la respirez d'instinct, parce qu'elle est une rose qu'on vient de cueillir. Vous la mettez dans un vase et l'illusion est complète.

L'autre semaine, un bouquet de violettes des bois, entouré d'un feuillage de pervenche et de mousse frisée, avec un nid de gardenias blancs au milieu, est venu frapper à ma porte, accompagné d'un petit carton armoirié des récompenses industrielles de *Mlle Pitrat*. Je savais très bien que le carton devait contenir des fleurs de l'éminente fleuriste, mais le bouquet de violettes sentait si bien la violette, mais tout était si naturel, les fleurs et le feuillage étaient si vrais, que je le mis immédiatement dans l'eau. C'est le plus bel éloge que je puisse faire de ce bouquet de violettes et le plus sincère remerciement que je puisse adresser à *Mlle Pitrat*.

Dans le petit carton armoirié de l'Exposition universelle de l'année 1853, où *Mlle Pitrat* a obtenu la médaille de première classe, il y avait deux montures de roses : l'une de roses mousseuses et l'autre de trois roses de nuance différente, rose thé, rose rose et rose pourpre. Quelles deux adorables coiffures !... Je vous les signale, mesdames, pour que vous alliez en chercher de pareilles chez *Mlle Pitrat*, 23, rue de Grammont, où vous trouverez le printemps et l'été en pleine floraison.

Si les fleurs sont en grand honneur pour les toilettes de bal, les broderies de jais noir et de jais blanc font également fureur pour les toilettes du jour et du soir. Depuis quelques années le jais était tombé en défaveur. Il était trop brillant et la mode était aux couleurs ternes et mates. On s'est bien vite fatigué de ces toilettes sombres et tristes qui n'étaient pas ensoleillées par la fantaisie, et on est revenu avec enthousiasme aux broderies, aux passementeries et aux franges de jais.

La *Glaneuse* a été la première à semer du jais sur toutes les toilettes de velours, de satin et de cache-

mire et sur les dentelles blanches et noires. Toutes ses broderies de jais sont splendides et d'un éclat sans égal. La plupart de ses dessins sont inédits et lui appartiennent exclusivement. Il en est de même des broderies lamées or et argent, des broderies de jais blanc et des broderies de perles blanches, qui viennent en grande partie des *Merveilleuses*, telles que la robe *Récamier* et la robe *Tallien*. Le goût est moins que jamais à la simplicité, comme bien vous voyez. Les jolies femmes qui se contentent du gilet Barras, en faille rose ou bleu, avec collerette et jabot de dentelle, ou du gilet Jean-Jacques, ou du gilet Incroyable, ou du gilet Pompadour, pour décorer le corsage de leurs robes, sont classées parmi les plus économes et les plus raisonnables. Il est vrai que ces différents gilets sont d'une coquetterie parfaite avec leurs revers et leurs jabots et leurs bouquets fleuris à leur boutonnière.

Les belles dames qui calculent et qui ne veulent pas se ruiner ont mille et mille ressources d'élégance à la *Glaneuse*, soit en écharpes pour relever les traînes en pouffs par derrière, en bandes de fleurs brodées en relief, qui peuvent décorer plusieurs toilettes, parce qu'on les enlève à volonté ; en dentelles perlées de jais, en plissés et bouillonnés préparés d'avance, en nœuds de coiffure et de collerette, en garnitures de boutons d'acier taillé et diamanté, de boutons d'acier bleuï, de boutons d'argent oxydé, de boutons de fantaisie avec boucles assorties, et en mantilles espagnoles en blonde noire et blanche, qui reproduisent de bien seyantes coiffures pour entrée de bal ou de théâtre.

Il y en a tant et tant à la *Glaneuse* qu'il nous est impossible de tout énumérer. Le ruban Deshoulières en velours noir, avec envers de satin, soit maïs, rose, bleu, lilas, est toujours le seul ruban accepté pour soutenir les médaillons ; de même que les gants les plus à la mode sont en peau de Suède blanc ou beurre frais à partir de quatre jusqu'à douze boutons.

La *Glaneuse* s'entend aussi à ravir en chapeaux de toilettes de promenade et en coiffures du soir. Son chapeau *Angot* et son chapeau *Merveilleuse* vont tous les jours au Bois, mais vous pouvez les voir tous deux dans ses vitrines de la rue de la Chaussée-d'Antin, n° 7, et en admirer l'élégance.

A propos de coiffures il est d'une importance sérieuse que je vous annonce le changement d'adresse de *Mlle de Bongars*, qui a dû quitter son modeste petit nid de la rue d'Antin, n° 1, pour venir s'installer plus grandement, 17, rue de la Banque. C'est là désormais qu'il faut lui écrire et aller la trouver.

Dans notre courrier du 15 février nous vous parlerons de cette nouvelle installation et nous vous dirons les chapeaux qu'elle prépare pour la saison printanière.

On va bientôt y songer, car on s'en préoccupe déjà.

L'*Union des Indes* a commandé, dans les Indes mêmes, les plus beaux foulards qu'on puisse imaginer comme tissu, coloris et fabrication. Que de surprises elle nous réserve! Peu à peu tous ces splendides foulards vont arriver du pays des nababs, et au fur et à mesure que l'*Union des Indes* les débarrera nous vous les présenterons avec tous les honneurs qui leur sont dus. Mais quelle que soit la supériorité des foulards qui voyagent en ce moment pour arriver en France, nous doutons qu'ils puissent égaler le crépon de l'Inde, qui a le monopole des tissus de soie. Avec ce crépon de l'Inde, qui a la force du poulx de soie et le grain nacré et velouté du crêpe de Chine, on reproduit de délicieuses toilettes du soir en nuances pâles et douces, telles que feuille de rose, maïs, bleu et lilas très pâles. Le crépon de l'Inde se prête bien mieux que la faille aux plissés, aux coulissés, aux bouillonnés, aux volants et à tout ce froufrou des toilettes du jour. Les robes en crépon de l'Inde se décorent avec de la malines, de la dentelle de Bruges ou de la valenciennes. C'est très doux et très poudré. Pour toilettes de jeunes filles il y a, pour le soir, des robes de foulard fond blanc, avec dessins nouveaux, cotés seulement 48 fr. Si vous désirez savoir quel est ce merveilleux tissu en crépon de l'Inde et connaître les robes à 48 fr., demandez à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, qu'elle vous envoie sa collection d'échantillons. Ne la gardez que le temps de choisir, car ces diverses collections de foulards parcourent les quatre coins de la France et sont toujours attendues.

La lingerie est également en plein essor d'élégance. Elle a repris toute la prépondérance que les anciennes modes lui avaient fait perdre. La crinoline exigeait des jupons d'étoffe et les jupons blancs avaient été supprimés. Ils sont revenus avec les plissés et les volants des robes, enrichis d'entredeux de broderie et de dentelle. La forme des jupons varie selon les toilettes; pour les robes de chambre entr'ouvertes les jupons sont à tablier de plissés, d'entredeux et de volants de broderie. Pour les toilettes de promenade les jupons ne touchent pas terre, afin de rester intacts. Pour les toilettes du soir les jupons sont à demi-traine ou à longue traîne, et pour soutenir la traîne et le pouff de la tournure ils sont superposés par derrière seulement de trois ou quatre volants très hauts.

Il est indispensable de ne pas avoir des jupons combinés avec sa toilette. La maison *Maureau*, qui compte parmi les réputations industrielles du faubourg Saint-Germain, vous donnera à ce sujet tous les renseignements que vous désirerez. Elle comprend la lingerie mieux que toute autre, car elle sait se mettre à la disposition de toutes les bourses. Vous voulez des jupons riches. Qu'à cela ne tienne!... Elle a les jupons les plus luxueux. Si vous en désirez de très simples, vous en trouverez de non moins charmants, dans des conditions exceptionnelles de bon marché.

C'est ainsi que procède la maison *Maureau*, et c'est ce qui lui amène tout à la fois la clientèle de la femme élégante qui y trouve les primeurs de la mode et de la coquetterie, et celle de la mère de famille qui renouvelle son linge de maison à très bon compte. Nous vous donnerons prochainement le devis des toiles et des calicots; des draps de maîtres et de domestiques; des services de table, des serviettes de toilette et de tout ce qui constitue, en fait de linge, l'organisation d'une maison. Vous n'aurez alors qu'à écrire directement à la maison *Maureau*, 2, rue de Tournon, au coin de la rue Saint-Sulpice.

Quant à la lingerie à l'ordre du jour et du soir, que de jolies choses nous avons à vous décrire: une *fraise Gabrielle*, du temps de Henri IV, qui sied très bien aux jeunes visages et aux tailles élancées; une collerette *Médicis*, tout à fait de l'époque, ayant grand air; une collerette *Anne d'Autriche*, descendant en pointe et s'entendant avec les corsages à la mode; un fichu *Marie-Thérèse* en dentelle noire, avec entredeux brodés de jais; un fichu *Marie-Antoinette* avec plissés de tulle, ou de crêpe lissé et volant de point à l'aiguille, de malines, d'application, de dentelle d'Argentan, ou de point d'Alençon; un fichu *Watteau*, pour jeune fille, avec petit bouquet de boutons de rose fleuri de côté. Il y a toute une collection de fichus dans la maison *Maureau*, à commencer par le fichu *Récamier*, un fichu inédit, et qui paraîtra demain.

Une élégante du faubourg Saint-Honoré, à propos de la maison *Maureau*, nous écrivait ceci il y a deux jours :

« Tout ce que vous dites de la maison *Maureau*, qui s'est placée sous l'invocation du petit Saint-Sulpice, me tente fort, comme résultat d'économie élégante, puisque vous affirmez qu'on paie moins cher la lingerie, dans cette maison, que partout ailleurs, mais il faut passer l'eau, comme Lisette, et c'est bien loin!... »

Il n'est pas possible, chère madame, que vous trouviez la *rue de Tournon* au bout du monde. Mais c'est une rue pour ainsi dire historique. Le docteur Ricord y a son hôtel au n° 6. Et la célèbre madame Moreau, qui prédit le passé, le présent et l'avenir, a succédé à Mlle Lenormand, au n° 5. C'est, une rue éminemment parisienne, comme vous voyez. Et l'on peut passer l'eau, non pas comme Lisette en bateau, mais en voiture, pour venir chercher de la lingerie très bon marché et parfaitement conditionnée à la main.

La maison *Maureau* réfute toute machine à coudre, et ne veut pas en entendre parler en fait de lingerie et d'élégance. Il n'y a pas à hésiter, chère madame, il faut aller rue de Tournon. Peut-être n'oseriez-vous pas aller tout droit chez Mme *Maureau*; vous ferez les deux choses à la fois. Je ne sais si la savante nécromancienne aura le pouvoir d'arrêter pour vous l'horloge de la vie et de reculer les aiguilles en arrière, pour vous enlever

dix années, même si nous n'en n'avez pas besoin ; mais je puis vous affirmer que la *Rosée du Harem* opérera ce prodige, en vous donnant une fraîcheur naturelle et un velouté délicat et satiné. Cette *Rosée du Harem*, à base de glycérine et de roses de Bagdad, est une véritable rosée pour le visage. C'est une pluie miraculeuse de jeunesse et de beauté et une lotion toute orientale, car *Mme Vachon*, pour la distiller et la préparer, a consulté les recettes de beauté dont toutes les femmes du Harem se servent pour ne pas vieillir, et pour conserver la blancheur ferme et nacrée du marbre de Paros. On cultive la beauté en Orient comme nous cultivons l'esprit en France. La Française a donc mille fois raison de tenir à être belle et spirituelle tout à la fois. La rosée du Harem est pour le tissu dermal ce que la rosée du matin est aux fleurs. Le visage s'éclaire et s'illumine d'un coloris tout printanier. On ne se reconnaît plus. On est ravie, transportée !... Mais je n'ai pas mis de fards, se dit-on, et je suis blanche et rose, comme la rose de Bengale qui vient d'éclorre. Cette métamorphose qui s'opère tout d'un coup, sur un teint fatigué, flétri et bistré, est due à la rosée du Harem, qui a pris pour légende industrielle : *Jew.essé et beauté*. Après avoir fait usage de cette lotion orientale, on emploie la *fleur du Harem*, nouvelle poudre de riz, aux mêmes principes tonifiants que la rosée du Harem, qui donne au visage le duvet velouté de la pêche.

Pour témoigner toute sa gratitude à la cour de Suède et de Norwège, qui a bien voulu l'honorer de son brevet bienveillant, *Mme Vachon* a distillé une merveilleuse eau de toilette à laquelle elle a donné le nom d'eau de toilette de la reine Sophie, et qui n'est autre qu'un véritable bain de fleurs.

Il y a bien d'autres talismans de beauté dans l'élégant magasin pourpre, ébène et or de *Mme veuve Vachon*, en vue du nouvel Opéra, 5, rue Meyerbeer. Toute une collection d'articles et de parfums anglais, de provenance directe, et d'articles français du meilleur goût.

S'il est facile de conquérir la fraîcheur du teint et la souplesse de la peau, avec la rosée du Harem, on peut également régénérer sa chevelure et la recolorer avec le concours de l'*Eau des Fées de Mme Sarah Félix*.

Cette Eau des Fées a déjà accompli son tour du monde, cela n'a rien d'extraordinaire. On est fée ou on ne l'est pas, et l'Eau des Fées est toute puissante. Mais par cela même qu'on est fée et qu'on a obtenu à l'Exposition de Vienne le *diplôme de mérite*, la seule et unique récompense qui ait été accordée, on ameuté autour de soi de bons petits ennemis qui voudraient bien distraire la source de l'Eau des Fées et la faire couler à leur profit.

Nous n'avons qu'à frapper du pied, se disent-ils, et en faire surgir une source. C'est une idée, et ce

n'est pas plus difficile que cela. Nous allons, nous, faire, comme Sarah Félix, pour le moins cent mille francs de vente; mais comment appeler notre eau ?... Tous les titres sont bons. On cherche et l'on trouve le premier nom venu. Allons, vite, un peu de réclame !... La fortune va se tromper de porte et arriver chez nous. Détrompez-vous, pauvres parasites industriels, la fortune n'est pas aveugle ; elle sait toujours où elle va. L'Eau des Fées a fait ses preuves : elle est vivifiante tout en étant recolorante, et même, sans avoir de cheveux blancs, on peut s'en servir pour activer et fortifier la sève de la chevelure. C'est un grand point hygiénique que d'être bien convaincu que l'Eau des Fées, loin d'être nuisible, est essentiellement bienfaisante et qu'elle répare des ans les très réparables outrages. Si les cheveux blanchissent, c'est que la sève vitale s'appauvrit; il faut donc aider la nature et la secourir. C'est ce que fait l'Eau des Fées, et elle trouve plus de force encore pour accomplir sa féerie en action, en étant assistée de la Pommade des Fées et de l'Eau de Poppée, qui est la poésie odorante et parfumée de cette métamorphose. La source authentique de l'*Eau des Fées coule 43, rue Richer* ; mais elle se répand par flacons chez tous les principaux parfumeurs de France et de l'étranger.

Puisque nous sommes dans le domaine de la coquetterie, restons y, d'autant plus que la maison Violet vient de créer différents cosmétiques nouveaux, tels que : le *Savon veloutine* à la glycérine et au bismuth, et l'*Emulsive* à la glycérine et au lait d'amandes, onctueuse et souveraine pour assurer la souplesse, la douceur, la blancheur nacrée et la délicatesse de la main. Citons encore l'*Emailline*, nouvelle pâte dentifrice, qui conserve l'émail des dents, augmente leur blancheur et exerce une action hygiénique sur les gencives qu'elle entretient fermes, blanches et roses.

Pour la saison d'hiver, alors qu'on ne peut pas aller dans les villes d'eaux, ni à la mer, la maison Violet a préparé un bain tonique, aromatique et adoucissant à la glycérine, qui convertit un bain ordinaire en un bain de lait et de fleurs et lui en donne toutes les vertus.

Il nous est impossible de faire la nomenclature de tous les produits spéciaux et recommandés de la maison Violet, dont la maison de gros et de commission est située *rue St-Denis, 225, ancien 317*, et dont la maison de détail est *boulevard des Capucins, rue Scribe, rotonde du Grand-Hôtel*.

Il y en a trop pour cela.

Contentons-nous de citer les principaux articles exclusifs et pour la plupart brevetés et médaillés.

Le Savon royal de Thridace, aux sucs de laitue, le seul qui soit recommandé par les célébrités médicales pour l'hygiène et la beauté de la peau.

La Crème Pompadour, pour prévenir les rides, et rafraîchir le visage.

Les Glycérines parfumées pures, indispensables pour conserver la santé, la beauté et la fraîcheur de la peau.

La Crème froide mousseuse (secret de beauté), pour rafraîchir le teint dermal.

Les Eaux de Cologne triples, très concentrées, pour la toilette et pour le mouchoir : ambrée, musquée et éthérée.

La Pommade Ylang-Ylang, émanant des senteurs de lilas de Perse.

L'Huile à la Duchesse, pour donner de l'éclat et de la souplesse à la chevelure.

Les Pastilles Ambrosiaques, au mastic de Chio, pour parfumer l'haleine.

Et toute la collection complète de la parfumerie aux Violettes d'Italie.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

CONTES DU BIBLIOPHILE JACOB

A SES PETITS ENFANTS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE (1)

Voilà un très beau et très intéressant livre, tout rempli d'érudition historique, écrit par le célèbre Bibliophile Jacob (M. Paul Lacroix), qui a pensé que la meilleure manière d'apprendre l'histoire aux enfants était de la leur présenter sous forme de contes instructifs et amusants.

Il y a donc dix contes, ou plutôt dix chapitres dans ce magnifique volume, illustré de onze grandes gravures d'après les dessins de *Philippoteaux*, et d'une chromolithographie d'après *Emile Watier*.

Ces dix chapitres sont précédés d'une *introduction*, que nous reproduirons tout en entier dans un des prochains numéros de la *Gazette Rose*, pour donner à nos lectrices une idée de la haute valeur littéraire et historique de cet ouvrage, que les femmes les plus frivoles et les hommes les plus sérieux pourront lire avec le plus grand intérêt et le plus intime plaisir. Combien y retrouveront des faits historiques qu'ils ont oubliés et qu'ils caseront de nouveau dans leur mémoire !

Les Contes du *Bibliophile Jacob* sur l'histoire de France vont prendre place dans toutes les bibliothèques et iront rejoindre toutes les publications éminentes de M. Paul Lacroix, qui passeront à la postérité.

(1) Librairie Firmin Didot frères, 56, rue Jacob.

La dédicace de ce livre est adressée à l'un des neveux de M. Paul Lacroix, M. Paul Guilhurmoz, et le célèbre Bibliophile, qui se donne malicieusement 125 ans, termine ainsi sa préface :

« Cet ouvrage a été composé pour donner à la jeunesse le goût des lectures historiques. Je te le dédie, mon cher enfant; tu te souviendras un jour que c'est moi, le vieux Bibliophile, qui t'apprenais à aimer l'histoire. »

Ah ! cher Bibliophile, vous êtes vraiment par trop modeste de ne vous donner que 125 ans, si vous comptez par toutes les œuvres d'érudition gigantesque que vous avez accomplies !... Mais vous avez plus de mille ans, pour avoir compilé tout ce que vous avez écrit. Mais vous êtes de tous les âges, de tous les siècles et de toutes les époques; mais vous remontez au commencement du monde; mais vous savez tout; mais rien ne vous a échappé !...

Mais si vous êtes aussi vieux que cela, pour l'érudition, la science et l'intelligence, vous n'avez toujours que trente ans pour l'esprit et pour le cœur. Trente ans... vous m'entendez bien, pas plus !... Je ne suis que l'écho de tous nos amis et de tous ceux qui vous connaissent.

Vicomtesse de RENNEVILLE

POÉSIE

Le Nid d'oiseaux.

BLUETTE

Fillette espiègle et vive, à la mine éveillé,
Si tu veux du printemps entendre les chansons,
Et voir par les blés la plaine ensoleillée,
Ne détruis pas les nids cachés dans les buissons.

De ces œufs si jolis qui, dans l'ombre reposent,
En avril il s'échappe un essaim gazouillant,
Qui chante le ciel bleu, dont les rayons éclosent
Sur l'eau prismaticée et le gazon brillant.

L'Eternel ne fait rien qui ne soit nécessaire
Au bien de la nature et de l'humanité,
En pourchassant l'insecte ennemi de la terre,
L'oiseau le plus petit a son utilité.

Les rosiers, dévorés par l'affreuse chenille,
Ne reproduiraient plus leurs attrayantes fleurs,
Dont l'éclat se marie, et si bien, jeune fille,
A tes beaux cheveux blonds et tes fraîches couleurs.

Mais puisque tu ne peux encore rien produire,
Pourquoi faire la guerre aux nids et les fouiller;
Aux volontés de Dieu ne cherche pas à nuire,
Laisse les rossignols éclore et gazouiller.

Les premiers bons instincts sont rarement honnêtes, Quoique par le devoir nos plaisirs soient doublés ; Ne fais point ton bonheur de la douleur des autres, Rends ces petits oiseaux à leurs parents troublés.

Fillette espiègle et rosée, à la mine éveillée,
Si tu veux du printemps entendre les chansons
Et voir par les blés mûrs la plaine ensoleillée,
Ne détruis pas les nids cachés dans les buissons.

Marquis EUGÈNE DE LONLAY.

LA COMÉDIE DE NOTRE TEMPS

Et les au crayon et à la plume, par BERTALL.

La *Comédie de notre temps*, que nous avons annoncé comme livre d'Étrennes, dans notre numéro du 1^{er} janvier, est un livre qui survivra aux Étrennes, et qui restera comme une critique fine et spirituelle de l'époque que nous traversons, car Bertall y traite tour à tour de la civilité, des habitudes, des mœurs, des coutumes, des manières et des manies de notre époque. C'est une véritable lanterne magique des plus attrayantes, des plus amusantes et des plus instructives tout à la fois. Les illustrations sont dignes du crayon qui les a signées. Qui dit Bertall dit l'un de nos premiers caricaturistes et l'un de nos artistes les plus appréciés et les plus distingués.

Ce magnifique volume contient trois parties des plus complètes. Il y a de tout : des modes, des bals, des dîners, des théâtres et jusqu'aux cérémonies du baptême, du mariage et des enterrements. On peut le parcourir maintes et maintes fois sans se fatiguer, car on y trouve toujours une pensée philosophique et un enseignement profond qui se cachent sous une plaisanterie aimable.

Nous allons tirer de la *Comédie* de Bertall deux études spéciales que nos lectrices sauront apprécier et qui leur donneront une idée de son livre :

V. DE R.

LA COIFFURE

Les cheveux jouent un rôle important dans la comédie de la coiffure.

Mais il n'est pas absolument nécessaire qu'ils appartiennent foncièrement à celle qui confie sa tête aux mains d'une femme de chambre ou d'un coiffeur.

Il est même souvent préférable qu'il en soit autrement.

Il est plus facile de les natter, de les friser, de les onduler, de les placer où la fantaisie ou la mode du moment l'exige.

Une fois le rôle joué, ils rentrent dans la coulisse, n'alourdissent et n'échauffent plus la tête de leur poids, et, le soir, ils couchent discrètement à part, laissant leur propriétaire dormir ou veiller en repos de son côté.

Aussi, les faux cheveux ont-ils un véritable succès, et le commerce s'en fait dans des proportions remarquables.

L'essentiel est de les assortir convenablement à la nuance dont la nature les a gratifiés, ou bien à celle qu'il vous convient de vous procurer pour le moment.

Les cheveux jaunes, ceux que les poètes caractérisent sous ce vocable : *Blonds comme les blés*, ont été, ces dernières années, des plus à la mode. Les nattes blondes comme les blés étaient hors de prix. Maintenant ce genre de cheveux est moins en faveur, il y a baisse sur l'article.

Le blond florissant, ardent, phœbéen, cendré, sont assez difficiles à assortir, et partant d'un prix plus élevé que le châtain clair, le châtain plus foncé et le châtain noir. Le noir bleu-corbeau est encore une rareté qui a son prix.

Du reste, la généralité de l'habitude est telle et le commerce des cheveux se fait si ouvertement que c'est à peine si l'on dissimule.

Une belle natte, le beau chignon indispensable pour bien accompagner la guirlande de fleurs de bal ou le chapeau de la promenade, ont un poids qui varie depuis un demi jusqu'à un kilo.

Quelques-unes de ces dames lui donnent ce nom :

— Ah ! mon Dieu ! voilà que je perds mon kilo. Gontrand, attends que je rattache mon kilo !

Il y a peu ou point d'hypocrisie sur ce point.

L'essentiel est de présenter à l'œil l'aspect d'une chevelure poussée naturellement et encadrant avec art l'ovale du visage.

Chacun sait ce qu'il en est.

Les cheveux sont considérés comme une variété de la dentelle, de la torsade ou du ruban.

Les chignons et les fausses nattes sont variés à l'infini.

Les nattes se placent majestueusement en couronne ou s'accrochent élégamment à la nuque, ou s'épanouissent avec coquetterie sur le côté.

Les chignons sont ou à l'enfant, ou à l'anglaise, ou en catagan, ou en saule-pleureur; le goût de l'artiste capillaire, comme ces messieurs se nomment, en multiplie les aspects en les combinant avec les perles, les diamants ou les fleurs.

Les artistes capillaires sont nombreux à Paris, qui passe pour la première école de coiffure du monde entier. Mais le premier, sans conteste, de tous les coiffeurs, c'est une coiffeuse, Mme Loisel, qui possède en ce moment le monopole de toutes les têtes couronnées au théâtre.

Les grandes cantatrices en rafollent et les coiffures Loisel ont leur célébrité dans le monde dramatique. On prétend même que le jour où Mme Loisel ne coiffera plus, Mme Carvalho cessera de chanter.

★★

Les femmes ont généralement deux garnitures de cheveux : les cheveux de tous les jours et les cheveux habillés.

Quelques-unes qui prennent la chose plus au sérieux que d'autres, ou qui croient ne pas être devinées, ou pour lesquelles la garniture est plus indispensable au point de vue de la forme ou de la sévérité des relations, ont en réserve une troisième garniture de cheveux : les cheveux de nuit et les cheveux de bain.

Ces cheveux, plus communs, sont des cheveux de fatigue, et ne craignent ni les froissements de l'oreiller, ni l'eau douce, ni l'eau salée.

Mais la plupart des femmes n'y mettent pas tant de façons.

Au bain, le peu de cheveux qu'on a se renferme dans un bonnet de toile cirée, qui est libre de gonfler sur la nuque pour l'effet.

— Les bains de mer sont désagréables, l'eau de mer abîme les cheveux.

— Moi, cela m'est parfaitement égal, je laisse les miens dans ma cabine.

★★

Aucune femme ne possède réellement, si ce

n'est par voie d'acquisition, les chevelures opulentes dont se parent les têtes depuis quelques années.

Si, par exception, il s'en trouve une dans un salon ou dans une réunion quelconque, il arrive toujours à point nommé quelque accident, une maladresse habile, dont le résultat est amené avec une merveilleuse dextérité.

Le peigne se détache — par hasard. — les épingles abandonnent leur poste, les puissantes torsades se répandent en flots opulents sur les épaules et jusqu'au-delà de la ceinture.

— Quel supplice que d'avoir tant de cheveux!... Je ne peux rien en faire!... dit la dame si chèrement douée en rattachant avec effort les fugitifs. — Mon ami, dit-elle à un diplomate émerveillé qui s'empresse autour d'elle, que vous êtes heureux d'être chauve!

— Hum! disent les voisines.

— Le fait est, ma chère, dit une bonne amie, que ce poids doit être bien pénible; aussi les cheveux de devant en souffrent. Prenez garde à votre raie, elle se fatigue et s'élargit. C'est un boulevard.

★★

Peu importent les observations des médiocrités inquiètes et jalouses, le fait est devenu hors de discussion. Le but est atteint.

Si, au lieu d'être une dame, le possesseur d'une si merveilleuse chevelure est une demoiselle, l'accident prémédité peut avoir des résultats pratiques du premier ordre. Plus d'un mariage a été enlevé, pour ainsi dire, à la baïonnette. Mais le futur, généralement, ramène beaucoup, à moins qu'il ne soit tout à fait chauve.

LE COSTUME

DE LA FEMME COMME IL FAUT

Tout ce qui vise à l'effet est de mauvais goût; si tout le monde vous regarde, c'est que vous n'êtes pas mise convenablement. Vous êtes ou trop parée, ou trop recherchée, ou vouée à l'effet.

Ainsi que le dit M. de Mortemart, les femmes véritablement distinguées sont des types à connaître et à imiter, soit dans leurs habitudes de salons, soit dans leur vie de château.

Elles savent y paraître avec les élégances de la mode, mais sans exagération et surtout

sans les grands effets de *dames ou demoiselles*, qui n'appartiennent qu'au demi-monde ou qui sont plus bas encore.

Dans les rapports intimes avec les femmes comme il faut, vous remarquerez même qu'elles sont d'une simplicité telle que le petit monde ne le comprendrait pas.

Il y a des lois secrètes dont les femmes de la haute aristocratie gardent les mystères... Il faut pouvoir vivre dans l'intimité d'une très grande dame qui a cent mille écus de diamants, tirés seulement de leur érin, deux ou trois fois par année, qui possède toutes les dentelles du vieux temps, toutes les soieries du nouveau, et qui ne s'habille que *par extra*, pour comprendre tous les charmes de la simplicité.

Les robes de laine d'hiver, les robes de toile l'été, font tous les frais de leur toilette.

C'est ce qui prouve une fois de plus que la toilette ne consiste pas tant dans le vêtement que dans une certaine façon de le porter.

* *

La femme comme il faut ne cherche pas à devancer la mode, ni à l'imposer; elle l'accompagne, pour ainsi dire, discrètement, assez pour ne point paraître protester contre son temps, et pas trop pour n'en point sembler l'esclave.

Elle choisit avec le sentiment de sa nature et de ses formes ce qui leur convient plus spécialement, écartent avec soin les excentricités tapageuses, émondant les contours, éteignant les tons audacieux ou criards, harmonisant les lignes et les nuances. Elle sait donner à tout le cachet et le style de sa personnalité.

Chaque année, les trois ou quatre couturiers ou couturières en renom s'entendent et lancent, pour ainsi dire, des audaces de théâtre.

Lorsque les confectionneurs suivent les couturières, il en ressort « un tout ensemble » ou seulement une confection que tout le monde endosse sans distinction de situation ni d'habitude, ni même de mœurs, et voilà le régiment qui passe et repasse.

C'est ainsi qu'il y a une douzaine d'années toute cette population s'est une fois endimanchée et l'usage est resté.

La femme de goût ne consent pas à servir les fantaisies du confectionnement et ne se laisse pas habiller comme le soldat passé

son uniforme, dont la mesure a été prise sur une guérite.

A l'aide de je ne sais quoi, elle sait faire de ce *passé par-ou*, pour ainsi dire fait à l'emporte-pièce, quelque chose d'intime et de personnel.

Ce n'est qu'un rien, et c'est tout.

BERTALL.

MOSAIQUES ROSES

Il manquait à Paris un jardin d'hiver, un endroit distingué et élégant, où l'on pût se réunir le soir et s'y donner rendez-vous, comme pendant la saison d'été, au concert des Champs-Élysées. La salle Frascati, qui vient de s'édifier sur les anciens *Magasins des Villes de France*, va remplir cette lacune. On y respire une brise de bonne compagnie. Tous les soirs, il y a concert à huit heures.

Au lieu de rester au coin de son feu, quand on n'a ni dîner, ni bal, on va y passer quelques heures agréables et charmantes. On se promène en écoutant de la bonne et savante musique.

Il y a d'abord bals parés tous les *mercredis*, à 8 heures, et bals masqués tous les *samedis*, à 11 heures 1/2.

* *

Mlle *Emilie Van Der Mersch*, la *Fée aux oiseaux*, est de retour à Paris, avec sa troupe de petits oiseaux ailés, qui comprend des artistes d'un talent réel, et qui ont eu l'honneur de paraître devant une galerie de rois. Les souverains de France, d'Angleterre, de Belgique, du Portugal et de Russie ont applaudi tous ces mignons petits oiseaux, que des triomphes nouveaux, obtenus l'hiver dernier à Paris, et tout récemment en Angleterre, ont mis plus que jamais en faveur et à la mode.

Passons en revue tous les sujets de la troupe :

Messieurs les *Cardinaux*, à huppe rouge, pourraient entrer tout droit à la Sorbonne, pour y enseigner l'histoire et la géographie. Ils ont fait le tour du monde comme *Jules Verne*, et on leur doit d'intéressantes découvertes sur l'Amérique du Sud, leur pays natal.

Capucin pourrait plus justement s'appeler *Bénédictin*, à cause de sa science. C'est un grammairien digne de tenir tête à M. Littré, le roi des singes, tandis que *Capucin* n'est que le roi des oiseaux. *Capucin* écrit sous la dictée et corrige les fautes des ignorants. Il pousse même la sévérité jusqu'à donner des pensums.

Mlle *Calfat*, modeste comme il sied à une jeune fille, et aussi exacte et positive qu'un almanach se contente de dire, sans jamais se tromper : « le jour, le mois, l'année, le quantième ». C'est une excellente femme de ménage. Avis aux oiseaux à marier.

Pinson est un joyeux artiste, toujours de bonne humeur, qui chante du matin au soir. Il a toutes les allures d'un vrai bohème, amoureux de la gloire et des applaudissements. Quand il ne chante pas, il fait concurrence à *Brunnel*, le directeur-prestidigitateur du théâtre de *Robert-Houdin* fils, et il devine les cartes tout aussi bien que lui. Il prédit aussi le présent et l'avenir, comme *Mme Moreau*, successeur de *Mlle Lenormand*. En un mot, *Pinson* cumule à la fois plusieurs spécialités intelligentes et se tire toujours d'affaires.

Monsieur Calfat est peintre comme *Carolus Durand*, on le dit élève de *Flandrin*. Mais il est l'élève de lui-même. Il a exposé, au dernier Salon, le portrait original de la reine de Java, ce qui a passé pour une fantaisie et qui a consolidé sa réputation de peintre de jolies femmes.

Bec de Corail est le comique de la troupe, poète par instinct, journaliste par nécessité. Il rit de tout comme le *Figaro* et n'a jamais envie de pleurer. Sa spécialité scientifique est la météorologie, et c'est à lui que le prophète *Nick de Périgieux* demande ses inspirations. *Bec* effilé, mais pas l'ombre de méchanceté. Puisse-t-il faire école parmi messieurs les journalistes.

Les oiseaux merveilleux de la troupe de *Mlle Emilie Van Der Meersch* nedemandent qu'à entrer en scène et à être admis dans les salons les plus aristocratiques de Paris. On n'a qu'à prévenir d'avance l'intelligente directrice, la *Fée aux oiseaux*, 78, rue de Clichy, à Paris.

.

Les lundis soirs de *Mme la comtesse Perrière Pilté*, dans son splendide hôtel de la rue de Babylone, sont des plus brillants et des plus animés. Peu d'hôtels sont aussi bien agencés que ceux de la comtesse Pilté, pour donner de beaux concerts et de belles fêtes. Lundi dernier, madame *Charlotte Dreyfus* a fait entendre un nouveau morceau de sa composition, sur *Mignon* : *Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?*... Tout l'auditoire était ravi et transporté. Il croyait entendre la voix mélodique et poétique de *Mme Miolan-Carvalho*, et c'était l'orgue *Alexandre*, qui, sous les doigts inspirés de *Mme Charlotte Dreyfus*, égrenait une à une toutes les perles musicales de l'adorable musique de *Gounod*.

Mlle de Homberg, une cantatrice suédoise, que nous avons déjà entendue à Dieppe, il y a deux ans, et qui y avait obtenu beaucoup de succès, a chanté avec sa voix souple, grave et sympathique tout à la fois, plusieurs grands airs de la scène italienne et de l'opéra français. *Mlle de Hemberg* est de l'école de *Mlle Krauss*, très dramatique et éminemment musicienne. C'est une artiste de mérite que nous recommandons à *M. Halanzier* et à *M. Strakosch*.

M. de Coning s'est fait entendre sur la flûte, et *M. Génety*, un homme d'esprit et un ami de la maison, a dit plusieurs poésies très spirituelles de sa composition, qui ont été très applaudies.

LA GAZETTE ROSE A NICE

AVIS A NOS ABONNÉES

La *Gazette Rose* est installée à Nice dans les bureaux de l'Agence *Dalgoutte* et des *Echos de Nice*, 3, place du Jardin public. Elle ne pouvait choisir un représentant plus recommandable, plus actif et plus intelligent que *M. Dalgoutte*.

C'est donc à l'Agence *Dalgoutte* que toutes les dames françaises et étrangères qui passent leur saison à Nice doivent s'adresser pour s'abonner au journal la *Gazette Rose*, ce qui n'empêchera pas les nouvelles abonnées de la *Gazette Rose* de s'adresser directement à *Mme la vicomtesse de Renneville*, 3, rue Rossini, à Paris, pour tous les renseignements qu'elles peuvent désirer sur les modes et les toilettes.

L'abonnement pour Paris, Nice et toute la France, est de 20 francs par an et de 10 francs pour six mois. Les frais de poste en sus pour l'étranger.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE RÉCEPTION

1^o Robe de faille de deux tons, bleu électrique et bleu marine. Le jupon demi long garni derrière de deux volants francés à haute tête, plissés revers bleu clair de chaque côté, ornés d'un petit volant tuyauté de 5 centimètres, trois larges plis de chaque côté du devant de la jupe. Tunique arrondie devant le tablier, garnie d'un biais de faille bleu marine de 5 centimètres et de guipure noire. Corsage Louis XV à gilet de faille, bleu marine boutonné et garni de guipure, basques courtes des côtés mais longues et arrondies derrière, encadrées d'un biais et de guipure. Revers au corsage ouvert en châle. Colletterie plissée. Manches à coude terminées par un haut volant plissé. Bottines d'étoffe claquées chevreau.

2^o Robe en cachemire et poulte de soie gris poussière. Le jupon de poulte de soie, garni devant de volants plissés de cachemire de douze centimètres de hauteur, derrière la jupe, volant plissé surmonté de trois biais en plis, d'un haut bouillonné de 30 centimètres de hauteur avec volant tuyauté dans le haut et dans le bas du bouillonné. Pouf soutenu par une large ceinture de faille à pans frangés. Tunique ajustée, arrondie devant en tablier orné d'un tuyauté et d'un petit biais liseré, nœuds de ruban sur le devant de la tunique; manches à coude étroites avec haut plissé dans le bas, colletterie montante. Chapeau de feutre garni de faille, d'une plume longue rejetée derrière et d'une aile de côté. Bottines de drap claquées chevreau.

Pour les articles non signés :
Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 42.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — ACNÉ ET COUPEROSE, par le docteur Constantin James. — MOSAIQUES ROSES. — LA GAZETTE ROSE A NICE. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de bal. — DESCRIPTION DU PATRON DÉCOUPÉ : Modèle de veste sportman.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Paris a oublié les mauvais jours. — Une fête sans pareille. — L'hôtel du *Figaro*. — Le second bal de l'Elysée. — Les costumes des fêtes officielles. — Costume masculin pour les bals de la Présidence. — Récapitulation des bals, concerts et fêtes du grand monde parisien. — Le bal de la Préfecture de la Seine au petit Luxembourg. — Une fête masquée chez M. Arsène Houssaye. — Les lundis soirs de la comtesse Pilté. — Le Vélocemane des pianistes. — Les cours et les soirées musicales de Jules Lefort. — Le théâtre Robert-Houdin fils. — Le sorcier Brunnet. — Les *Echos de Nice*. — Les bouquets de Mme Duluc.

Messieurs les radicaux doivent être moins que satisfaits de la République dont ils nous ont gratifiés. Paris danse et s'amuse comme en plein Empire. Il a oublié les mauvais jours; il a bien fait. C'est en donnant des fêtes et en alimentant le commerce et l'industrie qu'il aura la puissance, un jour, de se souvenir à heure dite et de reconquérir tout ce qu'il a perdu. La richesse industrielle de la France a toujours fait sa prospérité et sa force. La presse parisienne le sait si bien qu'elle a l'intention d'offrir au maréchal de Mac-Mahon une fête féerique, comme on n'en a jamais vu, et qui, par son luxe et son

organisation, serait un véritable événement et aurait un retentissement européen. Cette fête sans pareille serait un élément productif et direct pour le commerce parisien. Nous pouvons affirmer, sans le savoir toutefois, que c'est le *Figaro* qui a l'initiative de cette fête littéraire et patriotique, et que c'est M. de Villemessant qui va entraîner tous ses confrères les journalistes à sa suite. Nous verrons bien si nous devinons juste. Ce qui est positif, c'est l'élégant petit hôtel que le *Figaro* fait construire *rue Dreuot*, et qui a plutôt un cachet espagnol et mauresque que parisien. On dirait d'un coquet pavillon détaché d'un des palais de l'Alhambra. *Figaro ci, Figaro là, Figaro y est partout*. Il aiguise sa plume, sa fine plume de Tolède; il sonne de la trompette pour dire à la foule ébahie: « *Oui, c'est bien moi; Figaro le barbier, devenu grand seigneur du journalisme. Regardez, admirez et lisez.....* »

Nous avons eu raison de dire que le second bal de l'Elysée serait tout aussi brillant que le premier, et bien que les toilettes ne soient jamais, pour les fêtes officielles, des études uniques de coloris et de style, comme en édite de grands faiseurs en renom, plus d'une robe a fait sensation par son goût et son élégance.

Tout ce qui est signé *Gagelin* se reconnaît, comme le pinceau d'un grand artiste. Mais si l'on craint d'avoir une toilette fantaisiste qui passe inaperçue dans la foule, il n'en est pas de même de la coiffure qui est plus que jamais compliquée et qui réclame le talent de Mme Loysel, ou les perruques de *Virgile*. J'ai dit *perruque*, ne vous en déplaise. Mais quelles perruques !... Et qui s'en aperçoit ?.. Ce sont des œuvres d'art, qui se combinent avec les cheveux, et qui produisent les plus jolies coiffures du monde.

D'après les coiffures de l'Elysée, les guirlandes sont très à la mode et font nouveauté. La guirlande de fleurs va supprimer plus d'un échafaudage, car elle exige pour ainsi dire les cheveux presque plats par devant.

Mme la maréchale de Mac-Mahon avait une guirlande de violettes de Parme parsemée d'églantines et de diamants.

L'élégante comtesse de Moltke avait une guirlande de chèvrefeuilles.

Il y avait en outre des guirlandes de pampre et de raisin, de vraies bacchantes; des couronnes de roses multicolores; des guirlandes de primevères, de géranium, de réséda et de roses, pour les toilettes réséda.

Mme la princesse Czartoriska avait une toilette de satin blanc, en forme de fourreau, enroulée de ruches de tulle, de volants de tulle et de dentelle d'Alençon. Par derrière plusieurs jupes de tulle se croisaient en écharpes et en pouffs. C'était très vapoureux et très nouveau. Pour coiffure, la princesse avait des marguerites de diamants.

Son Altesse Impériale du Brésil, Mme la comtesse d'Eu, avait une toilette demi-deuil en dentelle et tulle noir.

Mlle de Montesquiou, guirlande de roses blanches.

La vicomtesse d'Haussonville.

Lady Litton, guirlande de camélias mélangés de gardénias.

La vicomtesse de Luppé.

Mme Ferdinand Duval avait une toilette correcte et d'une grande richesse: tunique de dentelle application sur un dessous en crêpe vert d'eau; cascades et poudroiements de boutons de roses mêlées relevant la dentelle. Elle était coiffée dans le genre Watteau, avec quel-

ques boucles entrelacées dans des boutons de roses assortis à ceux de la robe.

La vicomtesse de Rainneville, ravissante guirlande de roses rouge foncé.

La duchesse d'Harcourt, coiffée d'une adorable guirlande de feuilles gris argent diamanté.

La marquise de Castellane, Mlle de Chaumont-Quitry, la marquise d'Hervey, Mlle de Bouteville, Mlle de La Gravière, la marquise de Champagne, la marquise de La Rochejaquelein, Mme et Mlle de Bouthellier, la comtesse Divonne, la baronne de Vangermez, l'un de ces types féminins qui résument l'élégance, la grâce et toutes les poésies sur lesquelles la pensée s'arrête et rumine; Mme O'Collaghan, la comtesse de Maussac, la vicomtesse de Barthélemy de Vernhette, Mme de Renonville, la comtesse Laurencin, etc., etc.; toutes ces individualités se distribuaient dans des groupes qui se reliaient pour ainsi dire les uns les autres et dont l'élégance illustre la réunion.

Au nombre des étoiles étrangères, dans cette assemblée, se trouvait l'élégante comtesse de Lancastre, accompagnée du comte, son époux, tous deux récemment arrivés de Londres. La toilette de la comtesse de Lancastre, en satin blanc, était ornée d'une profusion de dentelles et de diamants du plus poétique effet.

Avant-hier, chez Mme la duchesse Decazes, la comtesse a été de nouveau fort remarquée par l'extrême éclat et le bon goût de sa mise. La comtesse de Lancastre a de ravissantes traditions dans l'art de s'habiller et dont elle ne s'est jamais départie depuis le temps où elle se révélait si brillamment dans les salons de Londres sous le titre de lady *Cardigan*.

A propos des bals de la Présidence, M. Eugène Chapus, émet dans le journal le *Sport*, les réflexions suivantes, relativement au costume masculin. Le spirituel chroniqueur, homme du monde avant tout, et du meilleur monde, voudrait que le costume masculin (pour les bals de la Présidence), fût décrété comme pour les bals de la Cour. En effet, la Présidence remplace la Cour de France.

Ce costume, pour les hommes, se composerait d'un frac de drap ou de velours coupé à la française, et d'un pantalon demi-collant, ou de casimir bleu autrichien, avec le gilet assorti et brodé, des bas de soie et des souliers ornés

de boucles d'or, de diamants ou de pierreries, ou tout simplement d'acier mat et très fin. Pour coiffure, le chapeau claque. Ce costume uniformitaire, mais élégant, trancherait avec les uniformes galonnés des généraux et des officiers, et avec les toilettes des dames.

M. Eugène Chapus a raison. Les bals de la Présidence ne doivent pas être une cohue, mais une réunion aristocratique de beau monde. Ils ont eu cette grande influence sur l'esprit parisien, si facile à entraîner dans la voie des plaisirs, de donner l'élan à une série de fêtes plus aimables les unes que les autres.

Vendredi dernier, la comtesse Wladimir de Montesquiou a donné un bal pour ainsi dire printanier, car c'était un essaim de jeunes filles, et une profusion de fleurs les plus fraîches qui en faisaient l'élément.

Mme la comtesse de Montesquiou est fille de M. Sauvage, le richissime ingénieur, dont la mort a laissé un vide parmi les hommes supérieurs et de talent. Elle est par conséquent la belle-sœur de l'élégante Mme Sauvage de Brantès. Le comte Wladimir de Montesquiou, qui a les goûts artistiques d'un grand seigneur qui s'y entend, a fait de son hôtel de la rue de Chaillot une véritable merveille. C'est là que se trouve une des plus belles et des plus variées collections de tapisseries anciennes qui soient à Paris.

Le même soir, il y avait comédie chez Mme de Merville. Des scènes de *l'Avare* figuraient au programme. Mes Hayem et Randoing ont obtenu un grand succès de beauté et d'esprit.

Mme la princesse de Wagram a déjà fait danser et elle se propose de faire danser encore.

Mme la baronne de Poilly a repris ses mardis, Mme la maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angély, les mercredis. On y danse de quinzaine en quinzaine.

Les jeudis de Mme la comtesse Welles de la Vallette, née Rouher, sont de plus en plus suivis, car ils offrent toujours un attrait nouveau. Jeudi dernier, on y entendait l'orchestre des dames viennoises et la jolie Mme Peschard y chantait son répertoire de romances et de chansons.

Le même soir, il y avait grand dîner chez la comtesse de Mirepoix; vendredi, réception et dîner chez la baronne de Bussière; samedi,

chez la comtesse Duchatel et chez Mme la baronne de Rothschild.

La première des réceptions de Mme Drouyn de Luys a eu lieu mercredi dernier. L'assemblée était des plus brillantes. Il y avait profusion de diamants et de riches toilettes. On y remarquait l'ambassadeur d'Angleterre, l'ambassadeur de Turquie, le ministre des Pays-Bas et Mme la baronne de Juylen, le ministre du Pérou, M. et Mme Buffet, le vicomte de la Guéronnière, le général comte de Palikao, Hubert Delisle, le comte de Moustier, le duc de Clermont-Tonnerre, M. et Mme Gavini, le prince et la princesse Stourdza, le général et la comtesse Roguet, le comte et la comtesse de Montesseny, le ministre du Brésil et Mme la comtesse d'Itajuba, le baron et la baronne d'Erlanger, Mme de Villeneuve, le marquis de Turenne, le comte et la comtesse de Suppé.

Il y a eu aussi grand dîner chez M. Buffet, président de l'Assemblée nationale; grand dîner parlementaire, suivi de réception, chez M. Antonin Lefebvre-Pontalis, député de Seine-et-Oise; soirée musicale chez Mme Germain, où Mlle Camille Doucet, qui a tout à la fois une voix ravissante et un véritable talent de musicienne, a charmé l'auditoire.

Autre soirée musicale chez M. Mame, qui a donné une nouvelle preuve de son goût éclairé pour les arts, en faisant entendre dans ses salons Mlle Pellegrini, Delle-Sedie, Ritter, Desroseaux et Gallois.

Enfin, grand déjeuner de fiançailles à l'Observatoire, en l'honneur de la signature du contrat de mariage de Mlle Lucile Le Verrier, fille de l'éminent astronome, avec M. Lucien Magne, architecte du Vaudeville.

Les bals et les soirées se succèdent donc à Paris sans interruption, et l'hiver que nous traversons sera bien certainement le plus brillant que nous ayons eu depuis la guerre.

En outre des deux fêtes de l'Elysée, que nous avons décrites, la Préfecture de la Seine a donné son premier bal, au palais du Petit-Luxembourg.

Plus que jamais, on a regretté le magnifique Hôtel de Ville que la haine sauvage et stupide des communaux a brûlé, car en anéantissant l'Hôtel de Ville de Paris, ils détruisaient les intérêts de tous, des petits et des grands, des pauvres et des riches.

L'organisation de la fête du Petit-Luxembourg a coûté 50,000 francs. M. Ferdinand Duval a fait une véritable féerie en action. On avait construit au rez-de-chaussée une grande galerie vitrée partant de la porte d'entrée du Petit-Luxembourg, dans laquelle on avait pratiqué trois entrées donnant accès dans le grand vestibule magnifiquement décoré, pour la circonstance, de splendides tapisseries des Gobelins.

M. le préfet de la Seine avait livré à ses invités jusqu'à ses appartements particuliers, afin qu'ils eussent plus d'espace pour circuler. Mais, à une certaine heure, on ne marchait pas dans les salons, on se portait. A l'entrée, sur les marches du grand escalier, on retrouvait ces superbes gardes municipaux des anciens bals de l'Hôtel de Ville, immobiles au port d'armes, ressemblant à de véritables statues.

Au bout de l'escalier, une vaste antichambre artistement décorée de plantes tropicales, ressemblait à une des serres merveilleuses du grand Luxembourg.

Dans le principal salon se tenaient M. et Mme Ferdinand Duval, qui, de neuf à onze heures, ont courageusement répondu aux salutations de leurs deux mille invités.

Mme Ferdinand Duval portait une toilette des plus simples, toute blanche, avec des épis d'or et des diamants dans les cheveux.

Il ne nous est pas possible d'énumérer tout le monde officiel et tous les mondes qui étaient là.

M. le Président de la République et Mme la maréchale de Mac-Mahon honoraient de leur présence cette première fête de la Préfecture de la Seine.

Un premier grand bal est annoncé à la Présidence de Versailles. Il faut bien que les Versaillais aient leur tour.

Versailles s'amuse d'ailleurs sans en avoir l'air. Cette ville calme et aristocratique, qui a toujours l'air d'attendre Louis XIV et ses descendants, donne aussi de très belles fêtes.

Mentionnons une très brillante soirée, précédée d'un très beau dîner, qui a eu lieu la semaine dernière à Versailles, dans un splendide hôtel, chez Mme la comtesse de Buor. Le dîner avait lieu en l'honneur de Son Eminence le cardinal Chigi, et réunissait une so-

ciété choisie dans le clergé, l'armée, les députés et la noblesse.

Le soir, les magnifiques salons de l'hôtel, remplis de richesses artistiques, que tout le monde a visités comme un véritable musée, seront ouverts à une assemblée d'élite.

Parmi la noblesse étrangère, nous citerons : la belle comtesse de Duraneu, veuve du noble Earl de Duranen, pair d'Angleterre, et le marquis de Schidone, neveu du nonce.

Il y avait aussi : l'amiral de Chabannes, Curton, ancien préfet maritime de Toulon ; le marquis de la Rochejaquelein, le vicomte de Permangny, le général Hanrion, commandant l'Ecole de Saint-Cyr ; Monsignor Lucciardi, ablégat du Pape ; M. de Bernardon de Bonville, la comtesse de Bertier, la princesse de Galizène, le baron et la baronne de Chamrsolles, le marquis et la marquise de Candolles.

On a fait de la musique excellente.

Les toilettes étaient ravissantes et de très bon goût, d'une luxueuse simplicité aristocratique.

On parle aussi d'une grande soirée masquée que donnerait prochainement M. Arsène Houssaye, dans son hôtel de l'avenue Friedland.

Les fêtes masquées du célèbre auteur des *Grandes dames* et des *Parisiennes* remplacent les bals masqués de l'Opéra du temps de la duchesse de Berry et ont le prestige de réunir, grâce au masque et à l'incognito, les artistes les plus en vogue, les femmes du meilleur monde et tout le High-Life parisien et étranger. Les fêtes de M. Arsène Houssaye font toujours événement. On sollicite les billets avec autant d'acharnement, si ce n'est plus, comme pour les bals de la Présidence et de la Préfecture de la Seine.

Les lundis soirs de Mme la comtesse Périère-Pilté se succèdent avec un nouveau programme des plus attrayants. Tous les artistes en renom se font gloire de s'y faire entendre. Lundi dernier, il y avait deux pianistes d'une très grande valeur, M. Ferraris et M. d'Hernesty, qui, tous deux, ont exécuté des morceaux composés pour la comtesse Pilté, qui est aussi excellente musicienne que femme poète et femme aimable.

La comtesse Pilté a fait paraître un très beau volume de poésies, sous le nom d'Anaïs Marcelli, et a fait représenter, au Théâtre-Ly-

rique, un opéra intitulé : *Le Sorcier*, qui a obtenu le plus éclatant succès.

Les réunions de la comtesse Pilté sont des plus charmantes et des plus cosmopolites. M. Bagier avait amené un ténor dont le nom nous échappe, mais qui a une voix splendide.

Il y avait, ce soir-là, affluence de pianistes, car M. Alfred Scherdrewhahn, ancien professeur du prince des Asturies, n'a pu se faire entendre. Ce sera pour un autre lundi, et les habituées de la comtesse Pilté trouveront, dans cet excellent professeur, un artiste de premier ordre.

M. Scherdrewhahn a dédié à tous les professeurs de piano une nouvelle méthode appelée : *Le Vélocemane ou pianiste*, contenant des exercices progressifs, conduisant graduellement l'élève à l'apogée de l'exécution.

Cette méthode : *La Vélocemane* se trouve, 10, rue de la Chaussée-d'Antin (ancienne maison Heu), Louis Gregh, successeur, et chez l'auteur, rue d'Antin, 70.

Nous n'entreprendrons pas de vous expliquer cette méthode, le *Vélocemane*, déclinant notre incompetence à cet égard.

Nous préférons transcrire deux lettres adressées à M. Scherdrewhahn par M. Lecoupey, professeur de piano au Conservatoire, et par M. Henri Herz, qui sont tous deux passés maîtres.

Voici la lettre de M. Lecoupey :

« Monsieur,

» J'ai examiné l'ouvrage intitulé : *Le Vélocemane des pianistes*, que vous avez bien voulu m'adresser.

» Cet ouvrage renferme de nombreux exercices dont l'étude persévérante peut amener d'excellents résultats.

« Veuillez, Monsieur, agréer l'expression de mes sentiments dévoués.

» L. LECOUPPEY,

» Professeur de piano au Conservatoire. »

Passons à la lettre d'Henri Herz :

« Cher monsieur Scherdrewhahn,

« J'ai examiné avec grand intérêt votre ouvrage intitulé : *Vélocemane*, et j'ai la conviction que les élèves qui étudient avec soin et persévérance ces études et ces exercices en tireront grand profit et vous devront une véritable reconnaissance.

» Je vous offre mes meilleurs compliments.

» HENRI HERZ. »

Ce ne sont pas les seules lettres d'adhésion que M. Scherdrewhahn ait reçues; il conserve encore, comme autant de précieux autographes, des lettres de Marmontel, de Louis Lacombe, de Mme Joséphine Martin, de M. Rosse, de M. Baillet, professeur au Conservatoire, de M. Edouard Wolff, de Mme Anaïs Rouble, professeur au Conservatoire, et de M. Georges Mathias, professeur au Conservatoire, qui le complimentent tous sur l'excellence de sa méthode.

Après de tels témoignages et de tels encouragements, M. Scherdrewhahn peut être convaincu qu'avec sa méthode le *vélocemane* est d'une importance artistique et sérieuse dans l'art de professer et d'apprendre le piano. L'assentiment de tous les professeurs du Conservatoire vaut un diplôme.

M. Jules Lefort est aussi l'auteur d'une nouvelle méthode pour le chant, basée sur la prononciation, et qu'on peut appeler avec juste raison la *Grammaire de Chant*.

Cette excellente méthode va paraître prochainement : nous en reparlerons. M. Jules Lefort l'applique déjà à ses cours de chant, qui sont ouverts dans la jolie salle qu'il a édiflée, 29, boulevard des Batignolles, et dans laquelle il donne de très beaux concerts, avec le concours d'artistes de mérite.

Voici le programme de la soirée du 20 janvier :

Le *Vallon*, de Gounod, chanté par Jules Lefort;

La scène des *Bavards*, de Boursault, jouée par Mme Richault et Mlle Diane;

Un solo de violon, par Mlle Thérèse Castellan;

Un air italien, par Mme Anna de Lagrange; *Vieille Chanson du temps* et le *Nid*, d'O'Kelly, chantés par Jules Lefort et accompagnés par l'auteur;

Conseils à une Parisienne, d'Alfred de Musset, récités par Mlle Diane;

Un autre solo de violon, par Mlle Thérèse Castellan;

Valse chantée par Mme de Lagrange, accompagnée par l'auteur, M. Francis Thorné; *Quand l'Enfant paraît*, de Victor Hugo, récité par Mme Richault;

Per Valli, per Boschi, de Blangini, chantés par Mme de Lagrange et M. Jules Lefort.

La soirée s'est terminée par une opérette, dont les paroles sont de Mlle Marie Dumas et la musique de Mme Pauline Viardot, à deux personnages seulement, et qui a été jouée avec beaucoup de brio et d'esprit par Mlle Marie Dumas et M. Jules Lefort.

Les soirées musicales de Jules Lefort sont de véritables solennités artistiques, qui réunissent tout à la fois des artistes connus et appréciés, et une société brillante et choisie. Les entrées sont très demandées et ne s'accordent qu'à bon escient.

Les cours de chant de Jules Lefort vont devenir de plus en plus célèbres.

Il est une autre petite salle très jolie, très coquette, une véritable bonbonnière, qui fait florès en ce moment : c'est le théâtre Robert-Houdin, boulevard des Italiens, tout près du passage de l'Opéra, dirigé actuellement par MM. Robert-Houdin fils et Brunnet, qui alternent leurs représentations.

Les amateurs de physique, de prestidigitation et d'expériences scientifiques, ainsi que les petites pensionnaires et messieurs les collégiens, y passent des soirées instructives et charmantes. On ne croit pas à la sorcellerie ; on sait très bien qu'il n'y a que Dieu qui puisse opérer des miracles, et pourtant on s'y laisse prendre, et l'on s'en va bien convaincu que Brunnet n'est ni plus ni moins qu'un sorcier.

Avant que d'être physicien, M. Brunnet était horloger comme *Robert-Houdin*. Il a donc, comme son illustre prédécesseur, la science du mécanisme qui tient de la féerie. Les anneaux magiques, autrement dits *An eaux-Brunnet*, ne sont pas soudés, et pourtant ils s'enlacent et s'enchevêtrent les uns dans les autres en décrivant des rosaces, des losanges et mille dessins d'architecture. Ils obéissent pour ainsi dire au commandement du sorcier Brunnet, qui les lance en l'air, même derrière lui, sans les voir, tant il est sûr qu'ils iront se rejoindre et se réunir.

Il y avait longtemps que nous n'avions assisté à une séance de Brunnet, et nous avons trouvé des expériences nouvelles, telles que : Une Forte tête, la Prison de verre, un Chasseur sous Louis XV, le Verre d'encre, le Bouquet à la Reine, la Reine des tulipes, l'Emule de Brillat-Savarin et l'Escamotage d'un enfant.

Cette Forte tête est une pièce mécanique qui

obéit à la parole, qui salue le public, qui répond aux questions qu'on lui adresse, et qui escamote les cartes qu'on choisit dans un jeu et qu'on tient dans sa main. Cette Forte tête est donc en effet très forte.

Il en est de même du Chasseur sous Louis XV ; un chasseur très galant, ma foi, qui salue les dames, qui leur enverrait même des baisers si on le laissait faire, qui tire très habilement son coup de fusil, et qui est plus sorcier que Brunnet lui-même.

La Prison de verre est une bouteille qui contient de l'excellent bordeaux, et dans laquelle Brunnet fait passer un joli petit canari, sans qu'on puisse se rendre compte comment il est sorti de sa cage.

Le Verre d'encre est non moins étonnant. C'est un verre gigantesque rempli d'encre ; le sorcier Brunnet le fait constater, car il en verse dans une assiette qu'il présente au public. Il y laisse tomber une pièce d'argent qu'un monsieur complaisant lui a prêtée. Comment la saisir au fond de son verre d'encre et de cette nouvelle mer Noire ? M. Brunnet prend un foulard, un foulard magique, bien entendu, dont il recouvre le verre d'encre. Aussitôt la métamorphose s'opère : ce verre d'encre est devenu un verre d'eau cristallisée, dans laquelle s'ébat un poisson rouge, qui tient la pièce d'argent.

Le Bouquet à la Reine est charmant. Les fleurs sont toutes puissantes ; elles sont fées : elles ordonnent à différentes cartes qu'on a prises dans un jeu de cartes et qui se sont blotties au milieu d'elles, de sortir immédiatement.

••

Il nous est impossible de dire les uns après les autres tous les tours de physique exécutés par M. Brunnet, ce serait trop long. Ce qui nous a paru le plus étrange, c'est l'escamotage d'un enfant, d'un petit garçon de huit ou neuf ans, tant que cela !... et qui s'évapore pour ainsi dire comme un météore. Comment est-il parti et par où est-il passé ?... Il était pourtant bien là, sous une frêle enveloppe de toile qui ressemble à une cloche. Il était isolé de tout contact, au milieu d'une table, et il n'y est plus : le sorcier Brunnet l'a escamoté. Il ne l'a pourtant pas mis ni dans sa manche ni dans sa poche. Autrefois, on eût brûlé *Brunnet* comme coupable de magie et de sortilège ; aujourd'hui,

on l'approuvait et on l'admire. Autres temps... autres usages et habitudes....

Les *Echos de Nice* nous répètent que le carnaval sera très brillant à Nice. En sera-t-il de même à Paris?... Aurons-nous un bœuf-gras, et des bals masqués dans le grand monde parisien? Quel est le salon à la mode qui en prendra l'initiative? Jusqu'ici, on ne parle que de la fête masquée de M. Arsène Houssaye.

Toujours est-il qu'à Nice le comité d'organisation des fêtes vient de se reconstituer sous le patronage de l'administration municipale, et que Nice aura un carnaval très animé et très amusant. Aussitôt que les *Echos de Nice* auront enregistré les fêtes niçoises, la *Gazette Rose* vous les dira, car M. Dalgoutte est notre reporter aussi bien que notre agent accrédité.

Un grand bal a été donné, le 2 février, au Cercle de la Méditerranée, au bénéfice des pauvres de la ville de Nice. Nous n'avons jusqu'ici aucun détail de cette fête, mais ils nous parviendront.

Ce qui n'est jamais en retard, ce sont les bouquets de Mme Duluc, qui arrivent toujours à heure fixe, aussi frais que si on venait de les cueillir. Que dirait une jolie fiancée, si son bouquet de mariage se faisait attendre une seule minute?... Ses beaux yeux pourraient en pleurer. Il n'y a aucune crainte à cet égard en commandant le bouquet *au moins vingt-quatre heures à l'avance, à Mme Duluc, successeur d'Alphonse Karr, à Nice (Alpes-Maritimes)*.

Les bouquets de fiançailles se composent de fleurs d'oranger, de jasmin, de gardénias, de mymosa blanc faisant marabout; ou bien de camélias blancs et de fleurs d'oranger faisant aigrette de fleurs parfumées.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

En attendant les toilettes printanières, qui vont bientôt paraître, il n'est question que de toilettes de bal. On danse partout. Paris est dans la fièvre des plaisirs et des bals. Les Magasins du Louvre ne doivent pas s'en plaindre, car ils peuvent à peine suffire aux demandes de velours, de satin et de faille, en nuances du soir. Le velours, le satin et la faille s'entendent et se combinent, d'une façon harmonieuse, pour reproduire des toilettes qui sont plutôt des costumes empruntés aux siècles écoulés.

La plupart des robes s'ouvrent en tablier sur une jupe de même teinte, mais en nuance plus claire et se gonflent en pouff derrière en s'étalant en très longue traîne.

Par exemple, les Magasins du Louvre offrent un choix immense de velours unis de toutes les couleurs, en nuances assorties aux satins et aux étoffes de soie dites *Paris-Louvre*, qui s'emploient ensemble pour costumes et pour garnitures. Les soieries unies de couleur, telles que le *drap de soie*, le *Paris-Louvre* et le *drap-cyclope*, se composent de plus de cent nuances claires et foncées, graduées par cinq ou six tons dans chaque teinte. Ainsi entendues, toutes les soieries de couleur des Magasins du Louvre forment les camaïeux les plus jolis et les plus variés. Les robes, très habillées et très étudiées, se font de plusieurs nuances, mais toujours dans les mêmes teintes, sans quoi elles ressembleraient à de véritables carnivals. C'est ce qu'il faut éviter. La fantaisie ne peut se produire et s'accepter que dans l'harmonie. Il faut aller soi-même au Louvre ou demander des échantillons, car il nous est impossible de vous énumérer toutes les merveilles et toutes les occasions industrielles des Magasins du Louvre, qui embrassent toutes les spécialités et qui prennent l'emplacement d'une véritable petite ville. Bien que d'autres magasins en prétendent, c'est le Louvre qui est le plus vaste, le mieux agencé et qui vend le meilleur marché, tout en offrant *des occasions uniques fabriquées spécialement pour lui*. Entre autres : le Paris-Louvre, en très belle étoffe de soie noire, et en largeur de 60 et 61 cent., à 6 fr. 75 le mètre, quand sa valeur réelle est de 10 fr. le mètre.

Les Magasins du Louvre peuvent arriver à faire d'aussi grands sacrifices par des combinaisons industrielles dans lesquelles nous ne pouvons entrer. C'est ainsi qu'ils offrent de très élégantes sorties de bal, en cachemire de toutes nuances doublées et ouatées, à partir de 49 fr., 55 fr. et 90 fr.

Comme articles également exceptionnels, citons encore :

Un costume complet en très beau poulx de soie noir, composé d'une jupe à volants, d'une tunique inédite et d'une petite casaque doublée de flanelle, le tout liséré de satin noir, pour 175 fr.

Et un costume complet en très beau velours de soie noir, composé d'une jupe demi-longue à deux volants, d'une double jupe et d'un petit vêtement doublé, demi-ajusté et orné de poulx de soie, pour 325 fr.

Il y a encore de très belles gazes et des tulles unis, brodés et brochés, pour toilettes vaporeuses du soir. La gaze de Chambéry, la gaze des Indes, la gaze orientale à larges rayures satinées, et des tulles mouchetés de chenille, de fleurettes de couleur ou pailletées d'or et d'argent. On revient au clinquant et à tout ce qui brille. Le jais noir et le jais blanc, ainsi que l'acier, le doré et les broderies de perles blanches, sont très en faveur. La *Glaneuse* reproduit en ce genre de broderies de perles blan-

ches et de jais blanc, et de broderies de perles noires et de jais noir, tout ce qu'on désire. On n'a qu'à s'entendre avec elle à cet égard. En fait de garnitures, la mode n'a pas, cet hiver, d'articles à sensation. Il y a trop de variétés fantaisistes pour cela. Toutefois, la Glaneuse a décrété la *garniture merveilleuse*, en blonde blanche, toute brodée de perles blanches, qui fait une très nouvelle et très jolie garniture sur les toilettes de faille blanche, de faille rose, de faille bleu pâle, lilas tendre, vert d'eau et maïs; c'est très doux, très seyant et très conte de fées. Cette garniture Merveilleuse s'enlève à volonté pour se placer sur les autres toilettes, ni plus ni moins que les belles broderies en relief de roses de toutes couleurs. Nous avons vu une robe de velours noir, décorée de ces guirlandes de roses en relief; c'était très riche et d'un splendide effet. Les ruches pelées noires et perlées blanches sont très fantaisistes pour tour de cou et pour collerette, avec les corsages ouverts et fermés; et les Mantilles espagnoles en blonde blanche et en blonde noire très typiques et très grandes dames, pour entrée et sortie des Italiens et de bal.

Nous rappellerons les gilets de la Glaneuse, pour jeunes femmes et jeunes filles, qui font d'une toilette de soie noire une toilette très habillée. En outre du gilet Watteau (une coquetterie Louis XV), du gilet Jean-Jacques, du gilet Girondin, du gilet Garde-Française, il y a le gilet *Incroyable* et le gilet *Merveilleuse*, qui ont le cachet de leur époque. Les uns en velours et faille, avec revers, collerette et jabot; les autres en satin et dentelle, avec revers de velours. La Glaneuse est très artiste et elle se plaît à s'affranchir de la banalité; elle prépare pour le printemps des actualités charmantes que nous vous dirons en temps et lieu. En attendant, elle solde plusieurs collections de ruban à des prix exceptionnels, tels que: Des rubans double face pour ceintures longues, en faille et satin, à larges rayures pékin, à 2 fr. 90.

Des rubans faille et moire, largeur 18 cent., à 3 fr. 25, par coupons de 2 à 4 mètres.

Des rubans camaïeux de deux tons et de même largeur, également pour écharpes, à 3 fr. 25.

Tous ces rubans sont vendus à moitié prix de leur valeur réelle, pour faire place aux rubans printaniers qui vont bientôt arriver.

Le suprême grand genre, pour toilettes de bal et de soirée, est de porter des gants de Suède blancs ou beurre frais, à 8, 10 ou 12 boutons, ou bien s'enfiifiant comme une manchette, ce qui est des plus commodes et des plus élégants. La Glaneuse a aussi une spécialité: celle des paniers en large tresses de paille, doublés de flanelle de couleur et ornements de fruits en velours de laine assortie comme nuance à la flanelle, qu'elle appelle *Paniers-Glaneuse* et qu'elle donne pour ainsi dire à partir de 2 fr. 25.

Les passementeries de jais noir, qui décorent en ce moment toutes les confections de velours et de cachemire, vont avoir la même vogue au printemps.

La Glaneuse a les agréments, les franges et les ornements les plus artistiques. On n'a qu'à lui écrire directement, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*, ou nous charger de toutes les acquisitions qu'on désire. La *Gazette Rose* se met à la disposition de ses lectrices avec un plaisir infini, très heureuse de pouvoir donner un conseil et d'être agréable ou utile.

Les toilettes de Contes de Fées sont revenues au pouvoir. Où sont donc ces toilettes lacédémoniennes que messieurs les radicaux voulaient nous imposer?

Nous allons vous décrire une splendide toilette que portait Mme la princesse Jublonowska au dernier grand dîner de Mme la comtesse de La Châtre.

C'était une toilette en velours vert émeraude, s'ouvrant en pouff sur une jupe de faille vert d'eau faisant traîne. Le bas de la jupe avait un volant surmonté d'une grosse ruche de faille vert d'eau, effiloquée à même l'étoffe et faisant plumes et marabouts. Tout le devant de cette jupe était richement brodé de fleurs et de feuillage en soie verte, de diverses nuances camaïeux, avec tige et fleurettes de perles d'acier; c'était d'un effet éblouissant. Le corsage, en velours vert émeraude, avait un corselet arrondi, comme du temps du moyen-âge, en rapport avec le devant de la jupe de faille vert d'eau. Au cou, collier de quatre rangs de perles fines avec fermoir d'émeraudes. Sur l'épaule, couronne de princesse en diamants, rubis et émeraudes. Dans les cheveux, une aigrette de plumes blanches, avec gouttelettes de diamants tremblotantes et trois papillons aux ailes de diamants, de rubis et d'émeraudes. Ce qu'il y avait de plus original dans cette toilette, c'est que la princesse avait au haut du bras un énorme bracelet en émail vert jaspé, avec tête de rubis et de brillants. On eût dit d'un véritable serpent.

Toutes les belles dames qui ont des robes de velours uni peuvent s'inspirer de la toilette que nous venons de décrire et les faire disposer en pouff sur une jupe de faille de même nuance.

Les robes de velours noir peuvent se relever en pouffs indifféremment sur des jupes de satin de nuance foncée ou de même nuance claire, et sur des jupes de faille de toutes nuances.

Citons une robe de velours noir, sur jupe de satin maïs. Le devant de la jupe de satin maïs est brodé de jais noir et de fleurs de soie noire en relief. Le volant de satin surmonté d'une guirlande de passes roses, blanches, pourpres et roses. Ces garnitures de fleurs, signées de *Mlle Pilrat*, se vendent au mètre. Nous en parlerons tout à l'heure. Le corsage de velours noir a un corselet de satin maïs, tout brodé de jais et de fleurs noires, et une petite guirlande miniature des mêmes passes roses.

* *

Une autre robe de velours noir, sur satin lilas tendre, est également très distinguée, avec tablier



Planche 1127.

L'eng. imp. r. des Marais 66.

15 Fevrier 1874.

La Gazette rose
 Coiffettes de Bal

Etoffes des Magasins du Louvre - Coiffettes de M^{lle} Marie Bataillon - Rubans de la Glaucuse - Fleurs de
 M^{lle} Pirat - Coiffures de M^{lle} de Bougars - Lingerie de la Maison Maureau - Ceinture Regente de
 M^{lle} de Vertus sœurs - Mouchoirs de Chapron - Bijoux fantaisistes de la Maison Bourguignon - Eventails
 Orfèvrerie - foulards de l'Union des Indes - Chaussures de la M^{lle} Souvenot - Eau des Fies de Mad^{me} Sarah
 Felix - Parfums et savons de toilette de la M^{lle} Violet sœur - Breveté des Cours Etrangères.

3, Rue Rossini

comp
des gu
côté.

Un
et de
d'une
ses.

Il y
liser l
Mlle
tirer
toilette
des pi

Con
quand
sition
sur un
lant d
toilette
dame

Men
et fai
bouill
blonde
gue tra
velour
vert de
the de

Ce q
lette d
unie,
d'un e
couleu
même,
Autou
l'aigui
cou, b
Le sati

Les t
fourrea
blanc,
s'arrêta

Les t
même
côté dr
du côté
tilly.

Les fl
mier ré
met en
quand
Rien n'
les tabl
longs b

Mlle
fait épa
poèmes
douté e

Voyez
sont de

composé de bouillonnés de tulle lilas, séparés par des guirlandes de lilas s'épandant en grappes sur le côté.

Une troisième, en satin rose brodé de jais blanc, et de feuillage en soie blanche satiné, est garnie d'une guirlande de roses blanches et de roses roses.

Il y a donc mille et mille moyens élégants d'utiliser les robes de velours d'autrefois. Portez-les à *Mlle Marie Bataillon*, 5, rue Thérèse, elle saura en tirer un parti tellement élégant que vous aurez une toilette à la dernière mode, et des plus riches et des plus distingués.

Combien de choses démodées qui ne le sont plus, quand on sait les rajeunir et leur donner une disposition nouvelle. On dispose un pouff en chantilly sur une jupe de satin noir brodé de jais, avec volant de Chantilly sur le volant de satin, c'est une toilette tout à fait sérieuse et qui convient à une dame en plein automne de beauté.

Mentionnons encore une robe en velours bleu et faille rose thé, avec tablier de plissés et de bouillonnés de faille, séparés par des entredoux de blonde brodés de perles blanches. Par derrière, longue traîne toute unie, en velours bleu. Le corsage en velours bleu a un plastron de faille rose thé uni, couvert de blonde perlée. Il est décolleté carré, avec berthe de blonde perlée sur les contours des épaules.

Ce qui est d'une élégance exquise, c'est une toilette de satin blanc, avec jupe à longue traîne toute unie, et tablier de tulle blanc bouillonné brodé d'un effilé d'herbes vertes et de crocus de toutes couleurs. Le corsage a un plastron bouillonné de même, avec bretelles d'herbes vertes et de crocus. Autour des épaules, très haute dentelle de point à l'aiguille remontant en collerette tout autour. Au cou, bijoux rococos en pierres de toutes couleurs. Le satin est très en faveur, comme vous voyez.

Les toilettes les plus nouvelles sont de genre fourreau, toutes bouillonnées de tulle sur satin blanc, avec franges de fleurs faisant écharpe et s'arrêtant de côté par un gros bouquet de fleurs.

Les toilettes de tulle noir, bouillonnées dans ce même style, ont une longue traînage qui part du côté droit et qui traverse la jupe en allant relever du côté gauche un pouff de dentelle de Chantilly.

Les fleurs, ainsi que les bijoux, jouent le premier rôle d'élégance dans les toilettes de bal. On en met en profusion, et cette profusion est charmante quand elle est distribuée avec goût et intelligence. Rien n'est coquet et charmant comme les jupes et les tabliers enguirlandés de franges de fleurs et de longs branchages.

Mlle Pitrat, la fée des fleurs et la reine des roses, fait épanouir des garnitures qui sont autant de petits poèmes et de peintures dignes du pinceau de Redouté et de Saint-Jean.

Voyez ces passes roses de toutes nuances qui sont destinées à séparer des bouillonnés de tulle ou

de tarlatane, Mlle Pitrat les fait au mètre pour garniture de robes du soir, comme ces pauvres princesses condamnées, par les méchants génies des *Contes de Perrault*, à un travail impossible. Il y en a tant que cela : en rose et blanc, maïs et blanc, pourpre et rose. C'est très joli et très vaporeux. Et ces longs branchages de houx, noir, or et rouge ; ils reproduisent aussi des garnitures de robes toutes nouvelles, ainsi que des pampres de raisin verjus et de raisin d'argent, faisant tablier ou écharpe, et s'épandant en grosses grappes.

Les coiffures faisant genre et nouveauté sont les couronnes rondes et les guirlandes de fleurs, avec traînage derrière.

Ces couronnes se font en roses épanouies de toutes couleurs, et sont le triomphe de Mlle Pitrat, qui n'a pas de rivale dans l'éclosion des roses.

Le pouff et l'aigrette de fleurs ne sont pas dédaignés à ce point qu'on n'en veuille plus. Cela dépend de la coiffure, de la physionomie et du genre de toilette.

Pour jeunes filles, Mlle Pitrat dispose de petits bouquets de fleurs, des houlettes, des chaperons, des watteau de fleurs printanières. C'est presque rien, et c'est adorable de fraîcheur et de vérité. On dirait qu'on vient de cueillir cette branche de pommier et ces mignonnes petites roses de mai, tant les roses sont coquettes et les fleurs de pommier blanches et poudrées.

Toutes les femmes élégantes savent que la serre de *Mlle Pitrat* est 23, rue de Grammont, tout près du boulevard des Italiens. Nous l'indiquons spécialement à nos lectrices de Nice, afin qu'elles puissent l'inscrire sur leur carnet.

En même temps, elles peuvent prendre bonne note des bijoux fantaisistes de la maison *Bourguignon*, 33, rue Vivienne, au coin du boulevard, dirigée aujourd'hui par Mme veuve Marboutin, une artiste collectionneuse de bijoux anciens et modernes, qui a remis le jais, l'acier, le doré et les perles blanches en faveur. Rien n'est éclatant le soir, aux lumières, comme le jais et l'acier, et rien n'est doux et seyant comme les perles blanches. Les voilà plus que jamais en faveur.

Mme Marboutin a le secret de donner des perles fines qui n'en sont pas aux belles dames qui aiment les perles blanches. Elle dispose des colliers de chien avec deux, trois, cinq et sept rangs de perles (cela dépend de la grosseur des perles) sur velours noir, ou sans velours, avec fermoir de perles fines, ou bouclette de velours.

Ce qui est encore très élégant, c'est l'aigrette Princesse pour le bal, en plumes blanches avec fusée de neuf diamants montés sur une tige délicate et flexible, et s'épandant comme autant de gouttelettes de rosée. On peut apporter des diamants véritables à Mme Marboutin, les lui confier et les faire disposer ainsi :

L'éventail de bal se fixe aussi à la ceinture, par une agrafe et deux chaînettes. C'est moins embar-

rassant que de le tenir à la main, et on risque moins de le perdre.

Il y en a en cailloux du Rhin, avec chaînettes de perles ; d'autres en pierreries de toutes couleurs : en jais noir, décrivant une lyre, avec feuillage de jais diamanté et deux chaînes de perles de jais taillé ; en acier, avec rosace d'acier diamanté, et chaînette d'acier taillé ; en argent, oxydé et doré.

Les vrais diamants et le jais noir s'harmonisent de nouveau ensemble et produisent un effet des plus distingués.

Ce qui est très grande dame et très seyant tout à la fois, c'est un collier de feuillage de jais en relief, très souple pour tour de cou, et supportant un médaillon en diamants. Avec ce collier, on porte des solitaires en diamants entourés d'une petite couronne de jais taillé, avec draperie de pierres de jais émaillé, d'où s'épand une pâquerette de jais avec cœur en diamants. Épingles en diamants et jais pour coiffures.

Les épingles sont également très à la mode, et composent une coiffure, à défaut de fleurs et de rubans. On pique dans la coiffure cinq ou six grosses épingles dorées, avec un cercle doré qui relève les cheveux sur le sommet de la tête.

Les épingles d'acier sont très variées. Les unes en flèche, les autres en poignard, en rosaces, en fleurs d'eau. Les épingles d'acier conviennent aux cheveux bruns, et les épingles de jais aux cheveux blonds. Il y a aussi des épingles en cailloux du Rhin, qui sont autant de diamants à la lumière.

Nous n'en avons pas fini avec les bijoux de Mme Marboutin. Citons un collier indien, de forme russe, avec deux plaques sur les épaules, ayant trente-cinq rangs de perles de jais taillé devant et vingt-cinq derrière.

Ce même collier se fait également avec autant de rangs de perles d'acier qu'on désire.

Les manteaux et les cachemires se ferment avec des agrafes doubles. C'est le genre actuel. Les anciennes agrafes normandes ont donc beaucoup de succès. Mme Marboutin en a toute une collection, en véritable argent et en argent oxydé et doré. Il en est de même des châtelaines anciennes et moyen-âge, avec or de plusieurs couleurs, copiées sur les anciennes châtelaines, et fausse montre, pour mettre les montres modernes, qui se trouvent ainsi transformées. Les belles dames, qui ont les plus beaux bijoux, aiment à alterner, de temps à autre, leurs diamants, leurs turquoises et leurs émeraudes, avec des bijoux de fantaisie.

Le corset, la chaussure et les gants sont aussi d'une importance sérieuse pour toilettes de bal.

On ne porte plus, depuis de longues années, de corset, mais la Ceinture Régente en tient lieu, avec cette différence qu'elle cambre et amincit la taille sans être une cuirasse et une prison. Loin de là, elle lui laisse toute sa souplesse naturelle et se con-

tente de lui servir de point d'appui et de tuteur. La poitrine respire librement et s'épanouit comme une fleur radieuse.

Cette Ceinture Régente convient aux femmes délicates et nerveuses, aussi bien qu'aux femmes un peu fortes, qu'elle maintient, sans les faire souffrir. Aussi, l'Académie de médecine, si hostile au corset, patronne-t-elle tout spécialement la Ceinture Régente, en l'ordonnant aux jeunes femmes et aux jeunes filles qui n'ont jamais pu supporter le contact du corset.

La Ceinture Régente est une petite merveille de coquetterie et d'élégance, soit en satin, en faille ou en moire, ornementée de point à l'aiguille, de guipure de Flandres ou de valenciennes. Elle figure pour le moins par demi-douzaine dans tous les trousseaux de jeune mariée : ceinture de satin blanc garnie de point à l'aiguille, ceinture de satin mais avec guipure de Flandres, ceinture de faille feuille de roses, avec valenciennes, ceinture de moire bleu pâle avec guipure de Flandres, ceinture de satin gris perle, piquée cerise et bordée de peluche cerise, avec valenciennes, ceinture de satin noir, piqué rose et valenciennes.

Les très grandes coquettes assortissent la Ceinture Régente à leurs toilettes. C'est très harmonieux et très distingué.

Il est plus que facile de se faire faire une *Ceinture Régente*, même en habitant l'étranger ; à plus forte raison en province. Il suffit d'envoyer à *Mmes de Vertus sœurs*, 12, rue Auber, les mesures suivantes prises en étant habillée : tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur de la taille sous le bras. Il faut exiger, sur toute Ceinture Régente, la signature de *Mmes de Vertus sœurs*, pour éviter toute contrefaçon.

Paris est d'ailleurs où on l'appelle. Ainsi la maison *Jouvenot* vient d'envoyer au Pérou tout un trousseau de chaussures de mariée. C'est bien loin, le Pérou, n'est-ce pas ?... Et pourtant, c'est tout près, puisque la maison *Jouvenot* y a plusieurs belles clientes, qui ont des pieds de Péruvienne, c'est-à-dire des pieds de Cendrillon. C'est que la maison *Jouvenot* sait faire valoir le pied sans le torturer, et sans l'atrophier, comme un pied de Chimène. L'élégance du pied tient à la cambrure qu'il possède naturellement ou qu'on lui imprime. Les femmes qui boitillent sur des talons surhaussés en échasses ressemblent à ces oiseaux très hauts sur pattes, que nous ne voulons pas nommer, et dont l'allure est grotesque et disgracieuse. Les promeneuses n'auront qu'à s'arrêter 165, rue Saint-Honoré, près de la place du Théâtre-Français, et à regarder les vitrines de la *Maison Jouvenot*, pour se rendre compte de l'élégance cambrée et naturelle de ses souliers et de ses bottines.

Voici le trousseau expédié au Pérou :

Une paire de bottines de faille blanche, garnie d'un simple petit nœud.

Six paires de souliers de satin blanc, avec garnitures variées et fantaisistes.

Six paires de souliers satin noir.

Six paires, chevreau brillant, avec nœuds de fantaisie.

Six paires chevreau bronze, avec nœuds variés.

Six paires de souliers en batiste, bordés en chemise de différentes couleurs.

Deux paires de souliers en drap de soie noire, brodés de fleurs des champs, avec petits nœuds brodés.

Deux paires en faille de soie blanche, brodés argent.

Une paire de sabots de velours noir Louis IV, doublés de satin blanc, avec boucles d'argent.

Des sabots de velours bleu, doublés de satin blanc, avec boucles de perles fines.

Des chancelières (bottes de voiture), en velours bleu, garnies de grèbes.

D'autres chancelières en velours grenat, garnies de castor.

D'autres en velours noir, garnies de velours bleu.

D'autres en velours noir, garnies de skuns.

Des mules de saut-du-lit en faille blanche, brodées argent et doublées en duvet de cygne, avec garniture de plumes blanches.

Des mules en velours noir, brodées or et perles fines.

Des mules en velours bleu, avec flots de valenciennes.

Et toute une collection de bottes assorties aux costumes de ville et aux robes de réception et du soir.

Avec un pied bien cambré et bien chaussé, une jolie main bien gantée, un teint éclatant de fraîcheur et de jeunesse et une chevelure lustrée et luxuriante, une femme habile et intelligente passe pour la plus belle et la plus élégante des femmes. Le tout est de savoir s'y prendre et de se faire accepter. Il ne faut pas d'abord attendre le premier avertissement des cheveux blancs. Si l'on vous en surprend un seul, vous êtes perdue. Il faut prévoir et se rajeunir d'avance, avant que les cheveux blancs n'aient neigé, en faisant usage de l'*Eau des Fées*, comme tonique et comme préservatif recolorant. La chevelure imprégnée de l'*Eau des Fées*, avant la décoloration et la décadence, reste toujours belle, chatoyante et lustrée, et voit sa sève s'accroître et s'augmenter de jour en jour, ce qui prouve que l'*Eau des Fées* n'est pas une teinture. Elle agit pourtant comme telle, car elle rend graduellement aux cheveux blancs leur nuance primitive. La métamorphose ne s'opère pas tout d'un coup, elle agit lentement et sagement, comme la nature, dont elle reproduit le miracle d'éclosion. Lorsqu'on a obtenu la nuance primitive ou celle qu'on désire, on s'arrête. Le miracle est accompli, et ce n'est pas plus difficile que cela. Il est vrai que l'*Eau des Fées* est puissamment aidée par la *Pommade des Fées*, qu'il faut appliquer préalablement sur la chevelure, si l'on veut que l'*Eau des Fées*

soit toute puissante et miraculeuse. Il faut surtout se garer de la contrefaçon, qui s'attaque au succès et qui tente de réussir, en voulant se faire passer comme l'*Eau des Fées* même. La véritable *Eau des Fées* recoloré, tandis que la fausse *Eau des Fées* jaunit, détériore et produit les plus désastreux effets. Il n'y a d'ailleurs qu'une seule source authentique, *rue Richer, 45*, qui ait obtenu à l'Exposition de Vienne le double mérite de *capacité et de mérite*, la seule récompense qui ait été accordée, parce que l'*Eau des Fées* a été seule admise et acceptée.

L'hiver nous est arrivé au moment où on y songeait le moins et quand on se croyait quitte des frimas. Déjà la beauté et le tissu dermal s'étaient accoutumés à une température douce et clémente. On respirait déjà le parfum des violettes et l'on disait : Le printemps va arriver. Ah! bien oui! Les patients apprennent leurs patins et les belles dames qui ne veulent pas avoir le visage gercé font usage du *Lait Antéphélique de Candès*, qui a sur la bise glaciale la même action curative que sur le hâle du soleil et de la mer. Ce Lait antéphélique est le meilleur fard naturel qu'on puisse employer pour avoir le teint pur et des couleurs fraîches et roses. Non-seulement il constitue un cosmétique de toilette des plus précieux et des plus recherchés, mais il a encore la spécialité unique d'effacer les taches de rousseur, les couperoses et toutes les rugosités de la peau. C'est un engrais nutritif et bienfaisant, qui donne au visage un nouvel éclat. Les taches de rousseur s'effacent peu à peu, pour faire place à un coloris tout printanier. On redevient jolie et soimême. Demandez à *M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis*, un flacon du Lait antéphélique, et vous y reviendrez, nous vous le disons d'avance.

Puisque l'hiver est revenu, allez bien vite à l'*Union des Indes, 4, rue Auber*, près la *rue Scribe*, chercher de très beaux vêtements de fin de saison, que l'*Union des Indes* vend au dessous de leur valeur réelle, parce que la saison printanière va amener d'autres actualités. Citons un dolman pour 65 fr., un autre pour 75 fr., une polonaise pour 145 fr., une polonaise et un dolman valant 245 fr., mais qui peuvent ainsi se diviser et se répartir : polonaise, 170 fr., et dolman 75 fr. Ces différents vêtements sont en cachemire noir de l'Inde et artistement soutachés.

En prévision du printemps, qui va faire son entrée solennelle d'un jour à l'autre, l'*Union des Indes* a reçu tout un nouvel arrivage de cachemire de l'Inde, en nuances nouvelles et printanières, à 11 fr. 50 cent. le mètre, en largeur de 1 m. 25. Comme il ne faut que cinq mètres pour faire une tunique, on a un vêtement en véritable cachemire de l'Inde très bon marché et d'une élégance suprême.

Nous avons assisté également à un grand débarras de foulards de l'Inde unis, rayés, Pompadour et à pois, dans les prix de 48 fr., 55 fr., 58 fr., 60 fr. et 65 fr. la robe, en 8 mètres, largeur de 90

centimètres. Nous parlerons plus longuement de ces cachemires indigènes purs des Indes et des véritables foulards authentiques des Indes dans notre courrier du 1^{er} mars.

Tout en sacrifiant à la mode et aux toilettes de bal, l'économie est toujours à l'ordre du jour.

Plusieurs abonnés de province nous ont demandé des devis de trousseaux et de layettes, de différents prix. Nous nous empressons de les satisfaire, et nous consultons à ce sujet la maison *Maureau*, ayant pour *successeur M. Martin*, qui est la maison de lingerie de blanc accréditée par la *Gazette Rose*.

La maison *Maureau*, qui est située en plein faubourg Saint-Germain, 2, *rue de Tournon*, et qui est sous l'invocation du *Petit Saint-Sulpice*, s'est appliquée surtout à faire de la lingerie élégante et bon marché tout à la fois. Les devis de trousseaux le prouvent, car ils débutent à partir de 1,100 et 1,200 francs, et s'élèvent graduellement de 2,000 fr. à 3,000 fr., à 3,400 fr., et de 6,000 fr. à 6,200 fr.

Prenons un trousseau mixte de 3,000 à 3,400 fr.

Il est assez complet, comme l'on va en juger par la nomenclature suivante :

LINGERIE

12 Chemises en toile unie, chiffrées 9 fr.	108 fr.
12 id. id. festonnées, à 12 fr.	144 »
6 id. id. garnies valenciennes.....	102 »
6 id. de nuit, percale, garnies festons, à 16 fr. 50.....	99 »
12 pantalons petits plis, à 7 fr.....	84 »
6 id. festonnés, à 8 fr. 50.....	51 »
3 jupons madapolam unis, à 11 fr.....	33 »
3 id. id festonnés, à 15 fr.	45 »
2 id. mousseline, pour le soir, à 25 fr.....	50 »
2 id. percale, grands volants, à 25 fr.....	50 »
2 id. entredeux brodés, à 45 fr....	90 »
2 id. madapolam, courts, à 6 fr....	12 »
2 id. piqué, courts, à 10 fr.....	20 »
2 id. flanelle, courts, à 7 fr.....	14 »
2 corsages de dessous festonnés, à 9 fr.	18 »
2 id. id. entredeux et valenciennes, à 16 fr.....	32 »
6 parures toile unie, à 6 fr. 50.....	39 »
2 id. id. brodées, à 9 fr.....	18 »
4 id. fantaisie, à 18 fr.....	72 »
6 bonnets de nuit festonnés, à 3 fr. 75 .	22 »
3 filets garnis, à 5 fr.....	15 »
2 bonnets du matin, à 12 fr.....	24 »
1 id. id. à rubans.....	18 »
3 peignoirs de toilette, chiffrés, à 10 fr.	30 »
1 douzaine de paires de bas de coton, chiffrés....	42 »
1 id. id. fil d'Écosse, chiffrés, à	70 »
3 paires de bas à jour, fil d'Écosse, à 8 fr.	24 »
3 id. id. soie, chiffrés à	

20 fr.....	60 »
1 robe de chambre.....	100 »
2 douz. de mouchoirs batiste, chiffrés, à 25 fr.	50 »
1 id. id. toile, chiffrés....	30 »
6 mouchoirs batiste, ourlets à jour, chiffrés, à 3 fr.	18 »
6 id. id. brodés variés, chiffrés, à 15 fr.	90 »
1 id. id. garni dentelles.	40 »
1 id. id. id. plus riche	90 »
Total.....	1.914 50

LINGE DE MAISON

6 paire draps toile, chiffrés, à 45 fr....	270 »
12 taies d'oreiller toile, chiffrés, 5 fr. 75	69 »
6 id. festons et broderies, à 14 fr.....	84 »
3 services, 6 couverts nacrés, à 26 fr....	78 »
1 id. 12 id. damassés.....	79 »
1 id. 18 id.	105 »
2 douzaines serviettes toilettes, fil, ouvrees à 27 fr.	54 »
2 peignoirs coton, pour bains, à 10 fr. 50	21 »
2 id. toile.....	12 »

LINGE D'OFFICE

6 paires draps coton très fort, marqués à 20 fr.....	120 »
12 taies d'oreillers coton très fort, à 2 fr. 50.....	30 »
2 douzaine serviettes toile, pour toilette, à 17 fr.....	34 »
18 tabliers de toile, valets de chambre, à 2 fr. 90.....	52 20
12 id. id. bleus, à 2 fr. 65.....	31 80
12 id. madapolam, femme de chambre, à 2 fr. 80.....	33 60
2 Enveloppes à linge, treillis, à 8 fr....	16 »
3 douzaines serviettes toile à linteaux (table), à 20 fr.....	60 »
6 nappes de toile, à 8 fr. 75.....	52 50
1 douzaine serviettes toile, porcelaine et cristaux.....	20 »
LINGE DE CUISINE	
8 douzaines torchons, marqués, à 11 fr.	88 »
4 id. tabliers cuisine, marqués, à 23 fr.....	92 »
2 id. Essuie-mains toile, marquées, à 15 fr.....	30 »
Total.....	1.423 10

Nous réservons pour le numéro du 1^{er} mars le devis d'une layette qui varie de 600 fr. à 700 fr., et de 1,000 fr. à 1,400 fr., organisée en layette française. Et de 1,468 fr., et de 2,000 à 2,500 fr., organisée en layette anglaise.

La maison *Maureau* enverra les échantillons, *franco*, à toute personne qui lui en fera directement la demande. Pour ne pas doubler les frais, lorsqu'une dame aura fait une commande, elle paiera le

port,
En ca
le ref
To
frais
Ter
quinz
bal e
pour
en a
produ
desas
trices.
doute
pioien
Far
cours
grand
tion p
teintu
les on
Le f
nu so
givre e
par ac
femme
padou
Les
sent d
teintes
végier
fait pâ
de l'Ab
colore
Les
mière
maison
tion d
éclairé
Les fa
blanc
liquide
trice.
Les f
sec fin,
aux fle
Les f
sont : l
et le K
les cils

L'ar
import
tin Jan
pétence

port, qui lui sera déduit sur le prix de sa facture. En cas contraire, si la commande ne lui plaisait pas, le retour serait à ses frais.

Tout envoi, à partir de 25 francs, est toujours aux frais de la maison Maureau.

Terminons par notre cours de beauté de chaque quinzaine. C'est indispensable par ces soirées de bal et de plaisirs. Il y a une parfumerie spéciale pour le soir, celle des fards. La femme la plus jolie en a besoin, car la trop grande quantité de lumières produit, pour les femmes du monde, le même effet désastreux, que la rampe de la scène pour les actrices. Mais il y a fard et fard : ceux dont on ne se doute pas, et que la plupart des jolies femmes emploient. Il y a différents fards classifiés ainsi :

Fards pour la maison, fards pour la ville et les courses, fards pour la lumière, fards de cour ou de grands galas. Préparation pour les yeux, préparation pour les lèvres, réseau d'azur pour les veines, teintures et poudres pour les cheveux, poudre pour les ongles.

Le fard *Pompadour* est également un produit connu sous le nom de crème *Pompadour* et dont l'origine est historique, car la maison Violet l'a acquis par acte passé devant notaire, de Manon Froisy, femme de chambre de la célèbre *marquise de Pompadour*.

Les gammes des blancs et des roses se composent de toutes les nuances qui peuvent imiter les teintes naturelles, depuis celle de la blonde Norvégienne, dont la blancheur éclatante de la peau fait pâlir l'hermine qui l'enveloppe, jusqu'à celle de l'Almée, qu'un sang allumé par le soleil d'Orient colore de ses fauves reflets.

Les fards pour le jour et les fards pour la lumière sont tout à fait différents. C'est pourquoi la maison Violet a disposé, dans sa luxueuse installation du boulevard des Capucines, un boudoir éclairé en plein jour, pour essayer les fards du soir. Les fards blancs s'appellent : blanc Pompadour, blanc aux fleurs d'Italie, blanc en poudre, blanc liquide, blanc aux fleurs des Indes, blanc Impératrice.

Les fards roses sont : le rose Pompadour, le rose sec fin, le rose de cour, le rose Impératrice, le rose aux fleurs des Indes et le rose aux fleurs d'Italie.

Les fards pour les yeux, les sourcils et les cils, sont : les *crayons mystérieux* assortis comme teinte et le *Koheuil*, recette égyptienne et indienne, pour les cils.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

ACNÉ ET COUPEROSE

L'article que l'on va lire est extrait d'un important travail que M. le docteur Constantin James, dont chacun connaît la haute compétence sur ces matières, va publier sous ce

titre : *Un nouveau traitement de l'Acné et de la Couperose*, et dont il a bien voulu donner la primeur à notre *Gazette*.

V. DE R.

L'acné, que l'on désigne plus spécialement encore, dans le langage du monde, sous le nom de « couperose », est une éruption de la face caractérisée par des taches et des boutons de l'aspect le plus disgracieux, parfois même le plus repoussant. Voici quel est son siège :

Dans l'épaisseur de la couche la plus résistante de la peau, celle qu'on appelle le derme, sont logés des milliers de petites glandes qui secrètent une matière grasse ; ce sont les follicules sébacés. Chacune de ces glandes représente une poche ovoïde que termine un goulot fort étroit, lequel vient s'ouvrir au dehors par un pertuis microscopique. La peau, ainsi perforée, figure dans une sorte de tamis ou de crible qui livre incessamment passage à l'humeur destinée à la lubrifier. L'acné n'est autre que la maladie de ces glandes.

C'est à l'époque de la puberté qu'elle fait d'habitude sa première apparition. On voit les boutons surgir au milieu de la santé la plus florissante, sur les visages les plus frais, sur la peau la plus saine, comme par une sorte d'ébullition de la sève. Telle, aux approches du printemps, la végétation, chez certaines plantes, produit de même des bourgeons luxuriants.

Après la puberté, l'âge mûr est la période où la couperose se montre avec le plus de fréquence. Seulement, par suite sans doute de l'amoindrissement de la vitalité, l'éruption ne revêt que rarement la forme boutonneuse : ce sont plutôt des taches ou des plaques d'un rouge livide. Telles, quand arrive l'automne, les feuilles à qui la sève fait défaut, prennent de même une teinte jaunâtre ou cuivrée.

Et qu'on ne s'étonne pas de nous voir établir de ces rapprochements entre certaines phases de l'existence et certain ordre des saisons. La jeunesse n'est-elle pas le printemps de la vie et l'âge mûr n'en est-il pas l'automne ?

C'est chez la femme que la maladie sévit avec le plus de fréquence et d'intensité. Fatal privilège ! Elle se trouve ainsi atteinte dans ce qu'elle a de plus précieux et parfois de plus cher, la beauté.

Mais si, nous autres hommes, nous prenons

moins au tragique ces disgrâces et ces désastres, il s'en faut de beaucoup néanmoins que nous y restions indifférents. Nous avons même un motif de plus de nous en préoccuper. Ainsi il n'est pas rare que les habitudes d'intempérance communiquent à l'ensemble de la physiologie et tout particulièrement au nez certaines teintes rubicondes qui en constituent comme les stigmates accusateurs. Or, l'acné revêt fréquemment aussi les mêmes teintes et affecte les mêmes sièges. N'est-il donc pas à craindre que, trompée par les apparences, l'opinion n'attribue à des accès de table ce qui est tout simplement le fait de la maladie cutanée?

Puis, indépendamment de ces motifs, tout individu, quel qu'il soit, tient à ne pas paraître malsain. C'est même là un sentiment tellement naturel qu'on ne comprendrait pas qu'il en fût autrement. Or, ces rougeurs et ces boutons donnent de suite l'idée d'un principe humoral ou d'un sang vicié.

L'acné est donc de toutes les dermatoses la plus déplorable. A ce titre, elle mérite plus que tout autre d'éveiller la sollicitude du médecin.

**

Il y a longtemps, du reste, que j'en ai fait l'objet tout spécial de mes travaux. Ainsi, à propos de ma *Toilette d'une Romaine*, il m'a fallu m'enquérir des comestiques les plus aptes non-seulement à entretenir la beauté, mais aussi à réparer ses atteintes. De même, dans mon *Guide aux eaux minérales*, j'ai dû aller à la recherche sinon, hélas! de la fontaine de Jouvence, du moins des sources les mieux appropriées à l'hygiène de la face et au traitement de ses éruptions. J'ai donc été forcément conduit, dans ces deux ordres d'études, à m'occuper de la couperose.

Mais je n'ai pas tardé à reconnaître combien ces cosmétiques et eaux minérales sont en général impuissants à la guérir; ils ont, du reste, cela de commun avec la plupart des agents pharmaceutiques. C'est alors que j'ai procédé à toute une série d'essais sur de nouveaux moyens. Or, après des tâtonnements et des déceptions sans nombre, je suis arrivé à une méthode que je regarde comme la solution du problème, à tel point que j'ai pu dire: *La gué-*

raison est devenue la règle et l'insuccès l'exception. C'est cette méthode que je me propose de faire connaître dans ce travail.

CONSTANTIN JAMES.

MOSAÏQUE ROSE

M. de Sibeud, comte de Saint-Ferriol, et propriétaire de l'établissement thermal des eaux d'Uriageles Bains vient de marier sa fille à M. de Béjarry.

La maison Sibeud de Saint-Ferriol remonte à Guillaume de Sibeud, en latin Sibendi, qui assista, en 1351, à des conventions passées entre le dauphin Guignes et les archevêques d'Embrun et de Vienne. François de Sibend était, en 1480, un châtelain de Menglon. Antoine de Sibend, fils d'Alexandre et de Catherine de Moreton de Chabrillan, fut gouverneur de la ville de Romans, comme l'avait été son père et son aïeul. Les armes de la famille sont: *d'azur à trois bandes d'or, au chef cousu de gueules, chargé d'une fleur de lis d'or.*

M. de Béjarry appartient à une famille originaire du Poitou, où elle a été maintenue dans son ancienne noblesse en 1667. Jacques de Béjarry et Jean, son frère, capitaines huguenots et zélés partisans de Henri IV, se distinguèrent dans les guerres civiles de religion. La famille rentra dans le giron de l'Eglise catholique, et, au siècle dernier, trois de ses rejetons furent reçus chevaliers de Malte. Une demoiselle de Béjarry fit ses preuves de noblesse devant d'Hozier en 1787: « pour être admise au nombre des filles demoiselles que Sa Majesté fait élever dans la maison royale de Saint-Louis, fondée à Saint-Cyr, dans le parc de Versailles. » Elle y fut compagne de pension de la princesse Elisa Bonaparte, qui épousa Félix de Bacciochi, prince de Lucques et de Rimibino. Les représentants actuels de la famille de Béjany possèdent les châteaux de la Roche, de Châteauroux et de la Guignolière, près Sainte-Hermine (Vendée) Les armes sont: *de sable, à trois fasces d'argent.*

M. le comte de Saint-Ferriol habite le château d'Uriage, dans l'une des situations les plus pittoresques du département de l'Isère. Ce château possède des raretés scientifiques, car M. de Saint-Ferriol est un savant et un collectionneur des plus distingués. Nous avons visité le château d'Uriage il y a plusieurs années, et nous en avons conservé le plus poétique souvenir. Mlle de Saint-Ferriol n'était alors qu'une charmante enfant, et elle est aujourd'hui Mme la comtesse de Béjarry.

**

M. le prince de Polignac, attaché militaire à Berlin, épouse Mlle de Croy. Par ses alliances, ses relations et même ses résidences, la maison de Croy est restée éminemment française, quoique ses biens

les plus considérables soient en Belgique (où sont situés les duchés d'Archat et d'Harvé) et dans la Westphalie prussienne, où est situé le duché de Dulmen. C'est la terre de Croy, en Picardie, à quatre lieues d'Amiens, qui lui a donné son nom.

Jean II, sire de Croy, gouverneur des comtes d'Artois et de Boulonnais, chambellan de Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, fut tué avec deux de ses fils, à la bataille d'Azincourt. Antoine, sire de Croy, son fils aîné, qui continua la filiation directe, fit les fonctions de grand maître de France, au sacre de Louis XI. Sa branche, alliée aux maisons de Renty, de Craon, de Roubaix, de Hamal, de Châteaubriand, de Domp Martin, d'Ambroise, de Halluyn, s'éteignit dans les d'Arenberg. Jean de Croy, seigneur de Thon-sur-Marne, frère puîné d'Antoine, fut la tige des comtes et princes de Chimay et de Sobre, de nos jours ducs de Croy d'Harvé et de Croy Dulmen. Ce dernier surnom leur vient de la cession qui fut faite par la Diète de 1803, et par le Congrès de Vienne, de la seigneurie de Dulmen au baillage de Munster, en faveur d'Auguste-Philippe, duc de Croy, grand d'Espagne et pair de France, pour l'indemniser des biens qu'il avait perdus dans les Pays-Bas.

C'est donc à partir de cette époque seulement qu'ils ont une situation politique en Westphalie.

Les ducs et princes de Croy n'ont pas cessé de faire partie de la haute société parisienne. Ils passent une partie de l'année à Paris. Ils se sont alliés, dans ces derniers temps, aux Rohan, aux marquis de Conflans, aux d'Ursel, aux princes de Ligne, aux la Tour-du-Pin, aux de Croix, et sont apparentés avec les plus grandes familles de France. Armes : *d'argent à trois fasces de gueules*. Devise : *Souvenance*.

Grande soirée musicale, mercredi dernier 11 février, chez Mme de Bonglival, directrice du journal la *Fantaisie parisienne*, sous le nom de Jeanne d'Astorgue. Le programme était des mieux remplis ; pour commencer, la *Fée aux oiseaux*, avec sa cage de pierreries, contenant toute sa petite troupe allée, qui a été aussi savante et aussi amusante que le sorcier Brunnet, directeur du théâtre Robert-Houdin.

Puis on a entendu successivement Mlle Valentine Guitry sur le piano, qui s'est révélée comme une très grande artiste depuis son premier grand prix au Conservatoire, et dont les doigts légers et charmants ont une puissance mélodieuse qui étonne et qui captive.

Mme Simon Richault a dit avec ce véritable talent de comédienne grande dame qu'on lui connaît *Quand l'enfant parait*, de Victor Hugo, et *le Rouet de ma grand'mère*. Il est impossible de mieux dire, avec plus de sentiment, de fraîcheur et de cœur. Mme Simon Richault rappela Mme Allan.

Mme d'Ermiilly a chanté le *Sentier couvert*, Mlle Magnier le *Papillon* et d'autres compositions char-

mantes. La *Fée aux oiseaux* a chanté une romance de Carl Chesneau, sur des paroles de Méry. Mlle Emilie Van der Meersch a une très belle voix et elle a été très applaudie. M. C. a dit une très spirituelle pièce de vers : la *Parisienne*.

Il y avait une société d'artistes et de gens du monde. Nous y avons remarqué l'élégante comtesse de la Châtre, Mme Morin Parmentier, qui fait de si jolies illustrations dans la *Fantaisie parisienne* et dont le talent, comme miniaturiste, est très connu ; Mme de Thorcey, une aimable femme, auteur des *Saintes du paradis*, M. et Mme de Gréhan, Carl Chesneau, le compositeur ; M. Coste, le poète doux et rêveur ; H. Henry de Crémont, etc. Trois autres mercredis sont annoncés de quinzaine en quinzaine chez Mme de Bonglival. Ils seront non moins brillants que le premier.

Voici l'état sommaire des principaux travaux de gravure en taille-douce commandés par la ville :

Le portrait équestre de Napoléon III, par Horace Vernet, gravé par M. Martinet ;

Les peintures murales de Saint-Eustache, gravées par MM. Bridoux, Bertinot, Deveaux, Ribault, Thirion, Martinet et Haussoulier ;

Le tableau de M. Heine à Saint-Gervais, gravé par M. Martinet ;

Les grandes peintures de Flandrin à Saint-Germain-des-Prés, gravées par M. Poncet ;

Le plafond d'Ingres (*Apothéose de Napoléon I^{er}*) et les peintures de Léon Cogniet à l'Hôtel de Ville, gravés par MM. Salmon, Wilmann et Outhwaite ;

La chapelle de Chassériau, à Saint-Merry, gravée par M. Haussoulier ;

La chapelle de M. Alex. Hesse, à Saint-Gervais, gravée par M. Bridoux ;

Les peintures exécutées dans la galerie des Fêtes de l'Hôtel de Ville, par Lehmann, et gravées par MM. Dubouchet, Danguin, Levasseur et Morse.

Confier ce travail aux meilleurs graveurs en taille-douce, c'était donc faire acte de justice ; c'était, en outre, protéger de la manière la plus efficace le grand art de la gravure, si compromis par les procédés dérivés de la photographie, et le maintenir à la hauteur où les Audran, les Eidelinck, les Marc-Antoine et tant d'autres artistes l'ont porté.

L'ouverture de l'exposition artistique de Pau est fixée au 16 mars 1874 ; sa clôture au 16 mai suivant.

M. Alexandre Dumas vient d'être reçu membre de l'Académie Française. C'est une gloire qui lui

était due, tant pour son honorabilité personnelle que pour ses écrits, qui ont toujours eu pour but de moraliser les mœurs et d'influer tous les écueils de la vie, dans lesquels on pouvait fatalement tomber. Il est le plus jeune de tous les académiciens, et par contre, le plus spirituel et le plus aimable.

Après trois années de brillants succès sur le Théâtre Royal de Stockholm, Mlle Hebbé est de retour à Paris. Ce joli nom d'Hebbé, qui personnifie la beauté et la jeunesse, est presque un talisman de réussite et de bonheur.

Nous avons eu le plaisir d'entendre et d'applaudir cette jeune et belle cantatrice dans plusieurs salons, et nous pouvons affirmer qu'elle possède, avec une belle et sympathique voix, un très beau talent et l'entente parfaite de la scène. Elle est très dramatique et parfaite comédienne, tout en étant une excellente chanteuse. C'est une nouvelle étoile qui se lève dans l'horizon suédois des Nilsson.

Il est plus que probable que nous l'entendrons prochainement sur l'un de nos principaux théâtres lyriques, où sa place est marquée d'avance, et que M. Halanzier va la faire débiter à l'Opéra.

LA GAZETTE ROSE A NICE

AVIS A NOS ABONNÉES

La *Gazette Rose* est installée à Nice dans les bureaux de l'Agence Dalgoutte et des *Echos de Nice*, 3, place du Jardin public. Elle ne pouvait choisir un représentant plus recommandable, plus actif et plus intelligent que M. Dalgoutte.

C'est donc à l'Agence Dalgoutte que toutes les dames françaises et étrangères qui passent leur saison à Nice doivent s'adresser pour s'abonner au journal la *Gazette Rose*, ce qui n'empêchera pas les nouvelles abonnées de la *Gazette Rose* de s'adresser directement à Mme la vicomtesse de Renneville, 3, rue Rossini, à Paris, pour tous les renseignements qu'elles peuvent désirer sur les modes et les toilettes.

L'abonnement pour Paris, Nice et toute la France, est de 20 francs par an et de 10 francs pour six mois. Les frais de poste en sus pour l'étranger.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE BAL

PREMIÈRE TOILETTE.—Robe à traîne en faille bleu électrique et jupe de Chambéry blanche. La jupe de faille

bleue est recouverte derrière de bouillonnés de gaze blanche superposés les uns sur les autres et se terminant par un double volant de faille bleue et de gaze blanche. Sur le devant de la jupe, tablier de gaze plissée avec petit volant tout autour encadrant les bouillonnés. Ce tablier plissé est des plus coquets et des plus nouveaux. Par derrière, pouff de gaze blanche, gonflé et soutenu par une large écharpe de faille bleue soutenue de côté et retombant en une seule coque et deux pans flottants, corsage de faille bleue décolleté, à longues pointes devant et derrière, garnies d'un petit volant de gaze tout autour, et avec draperie de faille bleue et plissés de gaze blanche. Manches courtes bouillonnées en gaz. Nœuds de ruban bleu sur les épaules. Dans les cheveux, pouff de plumes et de fleurs. Gants de Suède beurre frais, à six boutons. Bouquet de fleurs naturelles. Souliers de faille blanche, à talons Louis XV, avec nœud *Pompadour* en velours bleu et en plissés de gaze faisant papillon, de la maison *Juvenot*.

DEUXIÈME TOILETTE.— Robe de faille blanche, avec jupe à traîne derrière, très accentuée en pouff, et garnie tout autour d'un volant déchiqueté de 20 centimètres en faille rose, surmonté d'un autre également déchiqueté. La tunique fait tablier et semble tenir au corsage décolleté, carré; elle va rejoindre par derrière le pouff de la robe, en s'arrondissant sur les côtés. Le tablier est dessiné par des ruches de faille rose déchiquetés, faisant barettes, et encadré d'une même ruche allant rejoindre la ruche du bas de la jupe. Le corsage est également bordé d'une même ruche, avec petite étoile de rubans roses rappelant le tablier. Manches courtes bouillonnées. Bijoux de la maison *Juvenot*. Touffe de roses dans les cheveux. Eventail *Duvellero*. Souliers Louis XV, en faille blanche, avec nœud colliette en faille rose et gros boutons en cailloux du Rhin, de la maison *Juvenot*.

DESCRIPTION DU PATRON DECOURPÉ

MODÈLE DE VESTE SPORTSMAN

Ce modèle de veste se fait en drap léger, en cachemire, ou en toute autre étoffe ayant un peu de fermeté.

Cette veste peut servir pour la saison actuelle aussi bien que pour le printemps. Elle se compose de cinq morceaux: le dos, le petit côté, le devant, le collet et la manche. Elle exige 1 mètre 40 centimètres d'une étoffe ayant au moins 62 centimètres de demi-longueur.

Cette veste est ajustée. Le dos a un pli au milieu. Le devant croisé. Les revers restent ouverts. La croisure du bas est beaucoup plus large que celle du haut. Ce vêtement est bordé d'un large galon posé à plat. Les devants sont fermés par cinq à six boutons. Le bas de la manche est également bordé.

Pour les articles non signés:
Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris.—Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — ACNÉ ET COUPEROSE, par le docteur Constantin James. — COURRIER DES THEATRES. — LES ENFANTS PENDANT LA PAIX, par M. Henri Jousset, conseiller à la Cour. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de bal.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Paris en Carême. — Les raouts du faubourg Saint Germain. — Deux grandes fêtes nationales. — Le Carnaval à Paris. — Bal costumé chez la baronne de Poilly. — Les dernières fêtes avant le Carême. — Fête projetée pour la Mi-Carême. — Les lundis de la comtesse Périère Pilté. — La saison à Nice. — Fête de charité sous le patronage de la vicomtesse Vigier. — Vente au profit des pauvres sur le square Masséna. — La fée aux diamants. — Les fourneaux économiques de la maréchale de Mac-Mahon. — Le bal du Tribunal de Commerce. — Fête costumée chez Philippe Herz. — Le bal de M. Ménier. — Paris et Nice en rivalité. — Le Carnaval à Nice. — Le théâtre de Monte-Carlo. — Mlle Agar. — Un portrait. — La maison de campagne.

Paris vient de mettre forcément une sourdine à ses grelots. Pendant le Carême, il ne recevra qu'à huis-clos et ne reprendra la série de ses bals qu'après Pâques. Les grands raouts du faubourg Saint-Germain, avec intermèdes musicaux, vont donc commencer. En outre des raouts de chaque semaine de la comtesse de Mirepoix, de la duchesse Pozzo di Borgo, de la marquise de Colbert, de la comtesse de Moustier, de la marquise de Dreux-Brézé, on va compter ceux de la vicomtesse Benoist d'Azy, de la comtesse Jaucourt, de la comtesse de

Forbin, de la princesse de Montholon-Semonville, de la baronne Edmond de Bussière, des duchesses de Maillé et de Fitz-James, et de beaucoup d'autres que nous citerons au fur et à mesure qu'ils se produiront.

Paris fait acte de patriotisme en donnant des fêtes, et, puisqu'on l'a accusé d'avoir perdu la France, il faut bien qu'il la réhabilite et qu'il la sauve de la ruine où la guerre et la Commune l'ont plongée.

Deux grandes fêtes, pour ainsi dire nationales, sont annoncées; toutes deux offertes au maréchal de Mac-Mahon, c'est-à-dire à la France. C'est M. Debrousse, directeur du journal la *Presse*, qui a eu l'initiative de la grande fête des journalistes, au Palais de l'Industrie, où seraient conviés, dit-on, *plus de vingt mille personnes*. La plupart des grands journaux parisiens ont répondu à l'appel de M. Debrousse ou se sont fait représenter à la première convocation qui a eu lieu à ce sujet. Le directeur du journal la *Presse* donne de ses deniers la somme de sept cent mille francs, comme première mise de fonds de cette fête gigantesque, qui n'a eu de précédent que sous le premier Empire.

C'est un beau chiffre, n'est-ce pas?... toute une fortune. Et pourtant messieurs de la Com-

mune déblatèrent contre les riches qui gardent tout pour eux. Il est vrai, qu'individuellement, ces messieurs voudraient s'approprier cette somme de sept cent mille francs et ne pas la semer au profit du commerce parisien et de la prospérité générale.

La *Gazette Rose*, pas plus que les autres journaux de modes, n'a été conviée aux délibérations de cette fête; mais elle ne fera pas comme les mauvaises fées des contes de Perrault, qui jetaient malédictions sur malédictions contre les uns et contre les autres. Bien loin de là; elle usera de toute son influence coquette et élégante pour engager toutes ses lectrices à assister à cette fête patriotique, qui offrira un coup d'œil féérique.

Cette fête projetée réussira-t-elle?... Espérons-le dans l'intérêt du commerce, de l'industrie et de la France tout entière, car elle ferait accourir de tous côtés la province et l'étranger. En tout cas, M. Debrousse en a eu la généreuse initiative, et tous les gens de cœur doivent l'admirer et l'en féliciter.

Le Carnaval, à Paris, a été enterré plus gaiement qu'on aurait osé l'espérer au début de la saison d'hiver.

Le grand bal costumé donné le Mardi-Gras, par Mme la baronne de Poilly, a été des plus brillants et des plus élégants.

Citons parmi les costumes les mieux réussis :

Mme la duchesse de Montmorency, en nourrice; la marquise de Las Marismas, en soubrette Louis XVI; la comtesse de Grouy-d'Arcy, née Abeille, en mauresque; la baronne Dennichais, en paysanne; Mme Mure, en bretonne; la comtesse Léopold Lehon et Mme Haritoff, en marquises; la baronne de Colibria, en soubrette poudrée; la comtesse de Gabriac, en bohémienne.

Le duc de Grammont, le comte Bernard d'Harcourt, ancien ambassadeur à Londres; le général duc de Lesparre, le comte Walewski, le vicomte Onésime Aguado, étaient en dominos vénitiens.

Le comte Hadelin de Lindekerk, en costume Henri III; le comte Paul de Turenne, en officier japonais; le baron de Saint-Armand, en pêcheur napolitain; le vicomte de Béthune, en incroyable; le comte Hallez-Claparède, en Crispin.

Un autre costume humoristique était celui

de M. Arthur Meyer, déguisé en cours de la Bourse, costume ainsi composé: chapeau du dieu Mercure, avec des ailes et une gainette. On a dansé jusqu'à cinq heures du matin. Enregistrons aussi plusieurs belles fêtes qui se sont accomplies la dernière semaine du Carnaval.

D'abord, le jeudi gras, très brillant concert chez Mme Heine, rue de Monceaux. La marquise de Canisy y assistait en toilette ruisillante de jais blanc. Mme Lemaire, également en blanc, était très admirée par son élégante tournure: elle portait une couronne très artistique de raisin d'argent.

Le dimanche gras, on a fait aussi de la musique chez Mme Kestner. Mmes Arnould-Plessy et Coquelin ont joué la comédie. Mme Kestner portait une toilette exquise, une sorte de fourrure bleu ciel garnie de dentelle dans le bas.

Mme Plessy a été ce qu'elle est toujours, une artiste incomparable. Elle avait un costume de cachemire blanc drapé à l'antique qui lui seyait à ravir.

Le samedi gras, bal diplomatique chez M. le marquis de Tamisier, et bal le lendemain, dimanche gras, chez Mme la marquise Turgot.

Lundi gras, la princesse de Wagram donnait sa seconde soirée dansante, qui a été très brillante et très animée. Parmi les assistants: la comtesse et Mlle Poniatowska, la comtesse et Mlle de Maillé, la duchesse de Montmorency, la comtesse et Mlle Clary, la marquise de Massa, Mmes de Théroigne, de Lermiat, Mme Errazu, le prince et la princesse Achille Murat.

Et grand bal donné, avant-hier, par Mme la comtesse de Camondo.

On dansait dans un seul salon de 200 mètres, à l'extrémité duquel avait été installé le buffet. Une galerie-serre, élevée au-dessus des écuries, conduisait aux appartements supérieurs, où l'on s'arrêtait devant les magnifiques tableaux de Téniers, de Rembrandt et d'autres grands maîtres.

Le comte et la comtesse de Canondo sont restés debout, dans le premier salon, jusqu'à trois heures du matin, à recevoir leurs invités.

Citons, parmi la nombreuse assistance, Sadjick-Pacha, Ali-Pacha, le prince Achille Murat, le baron de Beyens, MM. Léon Chevreau, Manuel, Fould, Bamberger, Joubert, Zadok-

Kahn, le grand rabin, Détroyat, Cahen d'Anvers. Parmi les dames, la jolie Mme Manderwill, qui a conduit le cotillon; Mme Raphaël Cahen d'Anvers, Legoult, Hollander, de Cuadra, Bischoffsheim.

La grande fête masquée que M. Arsène Houssaye doit donner cet hiver dans son artistique hôtel de l'avenue Friedland est définitivement fixée au jeudi de la Mi-Carême.

Tout Paris est déjà en émoi, et les demandes d'invitations pleuvent chez le spirituel auteur des *Grandes dames* et des *Parisiennes*.

Les lundis de la comtesse Périère-Pilté sont de plus en plus suivis. Lundi dernier, l'affluence était telle qu'il était, pour ainsi dire, impossible de pénétrer dans le grand salon. La grande galerie était encombrée et l'on se promenait dans la serre remplie de camélias en fleurs.

M. Ferraris et M. Léopold de Meyer, deux talents différents et deux talents accomplis sur le piano, se sont fait entendre.

Mme Anaïs Ségalas a dit une nouvelle pièce de vers: *Les Médisants*, de sa composition, où son esprit d'observation et sa verve spirituelle et aimable se retrouvaient à chaque vers.

Plusieurs autres artistes se sont produits et ont été très applaudis, particulièrement une jeune fille qui a une très jolie voix et qui a obtenu beaucoup d'applaudissements mérités.

Après le Carême, la saison printanière, à Paris sera aussi brillante et aussi animée qu'elle l'a été cet hiver à Nice.

Le mouvement des fêtes, à Nice, est toujours le même et ne se ralentit pas. Le dernier bal du Cercle de la Méditerranée a été digne de ceux qui l'ont précédé. Il y avait de très jolies femmes, de très nouvelles toilettes et de très belles fleurs.

La grande fête de charité, au profit des pauvres de Nice, donnée par le Cercle de la Méditerranée, sous le patronage de la vicomtesse Vigier, avait attiré toute la société riche, élégante et titrée de la colonie niçoise.

A huit heures et demie, l'opéra commença: le premier acte d'*Ernani* fut longuement interrompu par les ovations qui furent faites à Mme la vicomtesse Vigier.

Après sa cavatine, au milieu du bruit des applaudissements de la salle entière, la commission municipale, ayant M. Raynaud en tête,

vint saluer la grande artiste, et lui apporter un immense bouquet à son chiffre, mesurant pour le moins deux mètres de diamètre, une vraie montagne de violettes et de camélias.

A ce bouquet étaient attachés de larges rubans bleus et blancs, aux armes de la ville, et portant, en lettres d'or, la date écrite du 7 février 1874.

Malgré sa dimension gigantesque, ce bouquet ne manquait ni de grâce, ni d'élégance ni de bon goût: il est vrai qu'il avait été monté par *Mme Duluc*, successeur d'Alphonse Karr, dans le royaume des fleurs, et qui s'y entend, en fleuriste aimable et intelligente qu'elle est, car tous les bouquets qu'elle expédie dans les quatre coins du globe, sont autant de poèmes, d'églogues et d'idyles.

La présentation de ces fleurs officielles fut, pour ainsi dire, la première fusée d'un feu d'artifice. Une pluie de bouquets lancés des stalles et des loges vint tomber aux pieds de la célèbre diva, qui était redevenue l'incomparable Sophie Cruvelli, pour faire une bonne action. Ce fut comme une avalanche de fleurs. La scène en était littéralement jonchée. Puis, on présenta à Mme la vicomtesse Vigier un panier doré contenant au moins dix kilogrammes de violettes de Parme, accompagné de cinq à six autres gros bouquets, parmi lesquels se trouvait le bouquet offert par le Cercle de la Méditerranée. Où Mme Duluc avait-elle pu trouver autant de violettes? à moins qu'elle ne soit fée et qu'elle ne les ait fait épanouir au bout de sa baguette fleurie.

Une députation de six jeunes pauvres orphelines, secourues par le bureau de bienfaisance, vint ensuite offrir des couronnes à l'artiste et un compliment à la femme bienfaitrice. Ce compliment était d'Alphonse Karr, rien que cela!...

La fête était complète: l'esprit, le talent, la beauté et les fleurs étaient réunis.

La charité ne s'en est pas tenue à cette seule fête.

Une vente au profit des pauvres a également été organisée par les femmes les plus élégantes et par les plus jolies jeunes filles de la société niçoise.

Sept kiosques ont été édifiés sur le square Masséna, et les belles marchandes qui tenaient boutiques ont fait des affaires d'or.

A tout seigneur tout honneur !...

Le premier square était affecté à la vente des fleurs : il était tenu par huit demoiselles, parmi lesquelles on remarquait Mlles Durand, Leroux, Avigdor.

Mme la marquise de Villeneuve Bargemont, avec la comtesse d'Aspremont et la princesse Labunoor, tenaient un kiosque où il n'était vendu que des jouets d'enfants.

Mme Blanchi occupait le square destiné à la vente des cigares et des cigarettes.

Un quatrième kiosque avait pour *jolies parfumeuses* Mmes Sabatier et d'Anssac.

Deux autres kiosques étaient transformés en buffet : le premier était tenu par Mme la vicomtesse Constantin et Mme Proppers et le second par Mme la comtesse Saint-Marsan, Mmes Del Borgo et Puliga.

Avec de telles marchandes, il était impossible que la vente ne fût pas fructueuse.

Les ventes de charité vont aussi s'organiser à Paris pendant le Carême. La misère est grande dans les classes populaires, et pourtant la bienfaisance ne reste pas inactive, ni sourde à l'appel qu'on lui fait.

Tout dernièrement, dans le journal *la Patrie*, M. Albert Delpit signalait, dans l'une de ses chroniques, une famille d'ouvriers à secourir, et sollicitait en sa faveur la charité des heureux de la terre.

Tout aussitôt une belle et élégante jeune femme, qu'on a surnommée la *Fée aux diamants*, tant elle a des pierres uniques et précieuses, quitte son luxueux hôtel de l'avenue d'Iéna pour se rendre elle-même auprès de cette famille nécessiteuse. Elle voit que M. Delpit lui a dit la vérité et que c'est la fatalité qui a plongé dans la misère et le malheur cette pauvre mère et ses petits enfants. Il fallait aviser au plus vite. La charité ne doit pas se faire attendre.

— Venez chez moi, dit-elle tout simplement à cette pauvre famille, nous aviserons ensuite.

Et elle ramena chez elle, dans son hôtel, la mère et les enfants, et leur fit disposer un appartement au-dessus des écuries, qui sont des écuries princières, que les étrangers visitent avec des billets.

Depuis lors, cette pauvre famille est sa locataire ; elle n'a pas de loyer à payer, comme bien vous pensez.

Cette belle jeune femme, qui s'intitule modestement *la Providence*, consacre une partie de sa vie à accomplir de bonnes œuvres, qu'elle met autant de soin à cacher que d'autres à les produire. C'est le hasard seulement qui les fait de temps en temps connaître. Mais combien restent ignorées !

Si vous tenez à savoir qui elle est, nous vous dirons que, mardi dernier, aux Italiens, elle avait les plus beaux diamants, et une toilette blanche des plus éblouissantes.

Mme la maréchale de Mac-Mahon, qui cherche également les moyens les plus prompts et les plus efficaces de soulager les malheureux, s'occupe de réorganiser les fourneaux économiques et, à cet effet, elle a convoqué toute la presse parisienne pour lui demander son concours influent dans cette circonstance, car une somme de 150 à 200,000 fr. est jugée nécessaire, et il faut la trouver en faisant appel à la générosité de tous.

Le comité formé sous la présidence de Mme la maréchale de Mac-Mahon fera délivrer chaque jour 30,000 rations de pain, viande, légumes, dans les fourneaux de la Société philanthropique et de celle de Saint-Vincent-de-Paul, et dans les quatorze fourneaux qu'il va ouvrir lui-même. Les bons peuvent être achetés au prix de 10 centimes. Ils seront distribués gratuitement aux personnes qui sont hors d'état de les payer.

Les dons et souscriptions peuvent être adressés :

A Mme la maréchale de Mac-Mahon, à Versailles ;

A M. le vicomte de Melun, 76, rue Saint-Dominique ;

A M. le marquis de Bincourt, 76, rue Saint-Dominique ;

A M. de Benque, trésorier, rue Radziwill, à la Banque de France.

On parle déjà du grand bal qui doit être donné au Tribunal de Commerce, et on nous promet des merveilles.

Le Garde-Meuble fournit ses tentures et ses splendides tapisseries ; Belloir, ses glaces et le mobilier habituel des cérémonies publiques. Les serres publiques de la Ville seront également dévastées pour décorer toutes les salles, qui depuis celle des prud'hommes jusqu'aux bureaux du conseil de préfecture, seront livrées

aux invités. Seul, le sanctuaire des délibérations du Tribunal de Commerce restera fermé; c'est le désir du président, M. Daguin.

Mais le point le plus éblouissant sera bien certainement le centre même du monument, car la cour vitrée sera transformée en une immense salle de bal, au moyen d'un parquet provisoire. Au centre seront les groupes des danseurs; puis, tout autour, des allées de plantes rares d'où les promeneurs pourront contempler le tourbillon. La galerie supérieure du premier étage, qui surplombe la cour, sera également occupée par Waldtenfeld et son orchestre et livrée aux invités, qui domineront ainsi entièrement le spectacle féerique de cet éblouissement de fleurs, de lumières, de girandoles et de diamants.

Complétez ce coup d'œil par quelques rayons électriques tamisés par un velum rose occupant tout le dôme, et vous aurez d'avance une idée de cette fête sans pareille, qui restera dans les annales de l'industrie parisienne.

Le haut commerce ne reste pas non plus en arrière de fêtes et de plaisirs.

M. Rattier, le grand fabricant de soieries, a donné une fête masquée des plus originales et des mieux entendues, dans les salons de Philippe Herz, rue de Clary.

Le service était fait par Chevet.

Tous les domestiques de Chevet étaient en nègres, l'orchestre en pierrots. Les femmes de chambre avaient l'uniforme de soubrettes.

M. Rattier, qui offrait cette belle fête à ses amis, était en Ecossais, costume tout naturel, d'après sa réception écossaise.

Parmi les costumes typiques et à sensation, il y avait un fort de la halle ayant le sac traditionnel de farine sur le dos. Tout d'un coup le sac de farine lui échappe et tombe par terre; grand émoi de toutes les jolies danseuses, qui s'imaginent que leurs costumes vont être tout enfarinés. Mais ô surprise! ce n'est pas de la farine que ce sac contenait, car il s'en échappe une profusion de bouquets de violettes et de bouquets de fleurs, que le galant fort de la halle s'empresse d'offrir aux belles dames épouventées.

Un autre costume ne manquait pas non plus ni d'originalité ni d'à-propos: c'était un jeu de roulette rouge et noir qu'un monsieur avait

assujetti dans son dos. Plus d'une belle dame s'est risquée à tenter le hasard et bien lui en a pris, car à chaque numéro sortant l'aimable porteur de la roulette offrait une surprise des plus galantes.

Avant de passer dans la salle à manger, où il y avait plus de quatre cents couverts mis, on a défilé au port d'armes devant M. Rattier, qui recevait les compliments et les félicitations de chacun avec une amabilité toute cordiale et toute sympathique.

Le bal de M. Ménier, le célèbre fabricant de chocolat, dans son splendide hôtel du parc de Monceaux, a été également des plus brillants et des plus animés.

Les petits enfants ne sont pas non plus oubliés. M. Alexandre Lemoine, le célèbre conférencier de la *Salle des Familles*, 30, *Faubourg Saint-Honoré*, vient d'organiser toute une série de fêtes enfantines qui auront un véritable succès, car elles sont des plus morales et des plus aimables. On y jouera des petites comédies à la portée de la jeunesse, qui seront autant d'enseignements sérieux. On dansera, on s'amusera enfin. C'est ce que les enfants demandent. M. Alexandre Lemoine a inauguré depuis trois années des *Soirées de Famille musicales et littéraires*, qui ont été très suivies et très appréciées. Nous souhaitons donc aux *Matinées littéraires* et aux *Soirées enfantines de M. Alexandre Lemoine* tout le succès qu'elles méritent.

Paris et Nice sont en rivalité et en présence. Le carnaval, qui s'est complètement effacé à Paris, a été tellement brillant à Nice, qu'il a pu égaler, sinon surpasser le carnaval italien.

Toute la colonie étrangère niçoise va bientôt dire adieu au beau pays des violettes et des orangers et s'abattre sur Paris, afin de profiter des fêtes printanières qui vont avoir lieu après Pâques. Mais avant de quitter Nice et Monaco, elle a pu apprécier le talent de Mlle Agar, et applaudir l'illustre tragédienne au théâtre de Monte-Carlo.

Mlle Agar a entrepris une tâche des plus louables et des plus honorables, au profit de l'enseignement moral des masses, c'est de propager et de faire connaître la tragédie classique en province. Mlle Agar accomplit son tour de France sous la direction de M. Marye. La tournée de la belle tragédienne n'est

qu'une ovation de gloire et de succès, et partout où elle passe elle laisse un souvenir impérissable. Mlle Agar s'est fait applaudir tour à tour au théâtre de Monte-Carlo, dans *Camille*, *Agrippine*, et dans le *Songe d'Atalide*. Elle a été couverte de fleurs et rappelée plusieurs fois avec enthousiasme.

Nous trouvons dans le *Journal de Monaco*, rédigé d'une façon si intelligente par M. Alfred Gabrié, de très jolis vers qui ont été imprimés en l'honneur de Mlle Agar après la représentation de *Britannicus*, et que nous sommes très heureuse de transcrire dans notre *Gazette Rose*:

PORTRAIT

A Mademoiselle Agar.

Un front pur, de grands yeux qu'une limpide flamme,
Rayon mystérieux, soudain vient animer,
Des traits où la nature unit, pour mieux charmer,
Une fierté virile aux grâces de la femme.

Un jeu qui sans effort nous séduit, nous enflamme ;
Un geste souverain pouvant tout exprimer ;
Des accents inspirés qui vont droit à notre âme,
Et qui vibrent en nous, et qui se font aimer.

C'est la muse tragique, à la beauté sévère ;
Elle n'est point frivole et n'est jamais vulgaire,
Son saint amour du beau, rien ne peut le tarir.

Rhétieurs, poursuivez la de critiques futiles ;
Son art plane au-dessus de vos luttes stériles,
Son art divin rayonne et ne saurait périr.

Espérons que Mlle Agar reviendra bientôt à Paris, et qu'elle reprendra sa place de première tragédienne au Théâtre-Français.

Vous plaît-il, mesdames, que nous parlions un peu printemps, agriculture, plantations, arboriculture ? Le printemps n'est pas très loin de nous. Un beau matin, le chevalier Printemps va nous arriver tout pimpant et tout coquet, avec un bouquet de muguet à la boutonnière. Il faut donc se préoccuper d'avance de la campagne et semer pour recueillir. Aussitôt que l'été éclate, c'est un sauve-qui-peut général ; il faut absolument respirer l'air des champs ; c'est un genre, c'est une mode, et, disons-le hautement, c'est une nécessité hygiénique. Le plus modeste cottage a son jardin et son poulailler. Comment organiser et diriger tout cela ? Rien n'est plus facile, en s'abonnant au journal illustré *la Maison de Campagne*, dirigé par M. Edouard Le Fort, qui en est le propriétaire. Cette intéressante publication ne vaut que 12 fr. par an, et elle offre comme primes gratuites :

une collection de graines et de légumes et la collection complète du journal *la Maison de Campagne*, avec réduction de prix.

Non-seulement il y a de très jolis dessins, mais encore le texte est des plus instructifs et des plus intéressants. Toute belle dame qui devient fermière et villageoise pendant plusieurs mois de l'été doit avoir ce recueil précieux, qui lui apprend comment on peut organiser une basse-cour et des étables, pour avoir des poules et des bestiaux de race, car les bêtes elles-mêmes ne restent plus des bêtes vulgaires ; elles obtiennent des prix au comice agricole et aux expositions spéciales décrétées en leur honneur, et elles sont récompensées en lieu et place de leur maître et de leur maîtresse qui les ont élevées. Rien n'est plus amusant que d'avoir des poules de haute lignée, une petite vache bretonne, des canards de Barbarie, des dindons, des oies de Toulouse, des lapins, un petit porc de Yorkshire, et de savoir comment les élever. Dans les parterres et les corbeilles de votre jardin, vous aurez des collections de fleurs que vous sèmerez vous-même et que vous verrez pousser ; et dans la pièce d'eau, s'ébattront des cygnes, des canards, des pingoins et tous les oiseaux aquatiques que vous désirerez ; car la *Maison de Campagne* s'occupe de tout : des moissons, des vendanges, de l'économie rurale et domestique, des modèles d'habitations rurales, des recettes de ménage.

Rien n'est plus facile que de s'abonner au journal *la Maison de Campagne*. Il suffit d'envoyer par la poste un mandat de douze francs à l'ordre de M. Edouard Le Fort, propriétaire du journal *la Maison de Campagne* rue, du Faubourg-Saint-Honoré, 233, à Paris.

Vicomtesse de RENNEVILLE

LES MODES DU JOUR

Bien que nous soyons en Carême, il n'est pas possible de parler d'autre chose, que de toilettes de bal. Les *Modes du jour* ne se sont pas encore transformées ; et pour que la nouveauté printanière se produise, il faut que le chevalier Printemps fasse son apparition un beau jour, au Bois, un bouquet de muguet à la boutonnière de son habit verdoyant. Nous n'en sommes pas encore là.

Après le Carême, on va danser. De très brillantes

fêtes s'organisent. Parlons donc des toilettes de bal de la maison *Gagelin-Opigez*, qui font toujours sensation d'élégance et d'actualité, et que nos lectrices de province prennent comme types et comme modèles.

C'est une robe de bal en tulle noir, toute ruchée et toute plissée, genre *fourreau*, avec guirlandes de volubilis de toutes couleurs, posées en franges écharpe à partir de la hanche gauche et allant rejoindre la hanche droite en décrivant un tablier de fleurs.

Voyez-vous l'effet de ce fourreau de ruchés, de plissés et de fleurs?... C'est très vapoureux tout en étant tout noir. Par derrière, les ruchés et les plissés sont gradués et retenus par une large écharpe en faille corail et rose. C'est très doux et très estompé. Le corsage à pointe devant et derrière est dans le style de la robe. Au bord des pointes, un ruché de tulle noir fait bourrelet Henri III. Ce ruché est très original et fait pour ainsi dire costume. Mais il ne convient qu'aux tailles sveltes et cambrées.

Une robe de bal en faille blanche, avec tablier tout brodé de jais blanc. C'est le grand tablier carré d'autrefois, terminé par une belle frange de jais blanc dans le bas, et non pas le tablier soubrette Louis XV. De chaque côté s'épanouit une quille de margédoines de roses de toutes couleurs, rejoignant derrière le manteau de cour, en étoffe brochée satinée blanc, tranchant avec la faille mate du devant de la robe. Le corsage, à pointe derrière, est orné d'un plastron de jais blanc. Sur le côté gauche, petit bouquet Jockey-Club. Par derrière à la pointe, flots de satin blanc.

Une robe de bal en faille eau du Nil et gaze blanche diaphane. Le devant de la jupe est drapé en cinq cotelés indiqués et séparés par une rivière de perles blanches se terminant à chaque cotelé par un gland de perles. Cette sorte de tablier fait fourreau devant jusqu'aux hanches qu'il dessine et cambre sans tous leurs contours. Le derrière de la jupe, en faille eau du Nil, fait traîne avec tunique de gaze diaphane garnie d'une frange de perles blanches et relevée, avec beaucoup de goût et d'originalité, par deux fichus créoles, rose et caroubier. Le corsage rond est plissé en gerbe de gaze, avec épaulettes caroubier.

Une toilette du soir pour Mme la marquise de C... F... en velours noir et satin noir. Par derrière, long manteau de cour en velours noir, avec garniture d'entredeux de jais de chaque côté sur les hanches reliant un tablier de satin gondolé de plis et retenu par deux quilles de jais noir tombant sur un coulé de satin noir. Le corsage décrit une cuirasse

de jais noir, qui fera admirablement valoir les blanches épaules de la marquise.

Une toilette de dîner pour la princesse Léopold de S..., composée de trois nuances, en faille camaïeu lilas. Le devant de la robe est reproduit avec trois tabliers superposés les uns sur les autres. Celui du bas, en violet plus foncé, se trouve garni d'un mélange de deux autres nuances lilas. Le second tablier, en lilas demi-teinte, est orné de lilas clair et de lilas foncé. Et le troisième en lilas très pâle, presque effacé, est également orné de deux lilas différents. C'est très doux et très estompé que cette fantaisiste combinaison de trois lilas dans des teintes opposées. Ces trois tabliers s'arrêtent en quilles de chaque côté et laissent par derrière entrevoir la jupe qui est en étoffe claire entièrement bouillonnée du bas en haut, et faisant coquilles lilas demi-teinte, doublées de lilas plus clair. Les deux lés, bouillonnés par derrière, se rejoignent sur le fond de la robe violet foncé. Le corsage est de genre Princesse derrière, et s'attache à la jupe, avec une grosse chicorée. Le devant a des revers de trois nuances, ainsi que les manches.

Une autre toilette de dîner en faille Chester, avec la jupe de devant en faille marron garnie de biais Chester, dans le style du costume de la reine Marguerite des *Huguenots*. Une autre jupe en faille Chester part du bas des hanches, et fait cuirasse en allant se nouer derrière en cascades dégringolant jusqu'en bas. Cette jupe cuirasse est rayée en faille marron assortie au jupon. Le corsage est décolleté carré devant et en cœur dans le dos. La manche est découverte sur l'épaule avec un nœud et tombe en sabot dessous.

Citons encore trois toilettes typiques remarquées au mariage du duc d'Edimbourg.

Une robe Huguenote, en velours noir devant, avec corsage et jupe tenant ensemble. Par derrière, jupe de damas bleu ciel drapée sur le velours. Manches de velours noir parés d'une échelle de nœuds de satin bleu de ciel. Collerette de point de Venise et manchettes assorties.

Une robe Valois en faille rose pâle. Corsage décolleté, avec traîne relevée d'une façon indescriptible. De larges coques pareilles en faille rosée retombent sur la traîne. Le devant est chamarré de trois bandes pour ainsi dire tissées par la main des fées, moitié dentelle d'argent et moitié passementerie argent et perles d'acier; frange de soie rose, argent et acier, passementerie d'argent bordant le

décolleté du corsage, avec dentelle droite relevée en collerette tout autour.

*
**

Une robe Marie de Médicis en brocart vert lumière, doublé de faille vert plus pâle. Le devant fait fourreau en velours damassé violet prune. La collerette royale, en dentelle d'Alençon cornée de fils d'or, s'évase en éventail.

**

Que pensez-vous de toutes ces belles et riches toilettes?... N'avions-nous pas raison de vous dire que la maison *Gagelin-Opigez* était unique en son genre et qu'elle faisait autorité et école d'élégance fantaisiste.

M. Yves Opigez, qui perpétue les traditions aristocratiques de la maison *Gagelin*, prépare pour la saison printanière de nouveaux modèles en costumes et en confections, qui feront sensation dans le monde des *merveilleuses*. Nous en parlerons au mois d'avril. Il en sera de même des passementeries et des rubans de la *Glaneuse*. Attendons. L'actualité du jour est le jais noir comme ornementation, et pour toilettes du soir les blondes brodées de jais blanc et de perles blanches. La *Glaneuse* a des blondes complètement inédites en ce genre de broderie de jais blanc. Les unes très légères et très délicates, les autres très riches et très en relief. Les broderies de jais noir et les broderies de jais blanc s'harmonisent d'une façon très ingénieuse et reproduisent de très luxueuses toilettes. Citons, en ce genre, la toilette que Mme la comtesse de la Châtre portait lundi dernier chez Mme la comtesse Pilté. C'était une toilette en faille bleu électrique, avec jupe à longue traîne garnie de bouillonnés et de crevés doublés de faille bleu pâle. La tunique était en blonde espagnole noire ruisselante de broderie de jais noir et bordée d'une blonde blanche s'épanouissant en larges marguerites de jais blanc. Cette tunique se perdait derrière dans le pouff de la robe et apparaissait de nouveau, sans qu'on pût s'en rendre compte, en décrivant sur le côté droit une double étole très large de blonde espagnole noire brodée de jais et de blonde de jais blanc. Le corsage décolleté était orné, dans ce même style, de broderie de jais noir et de broderie de jais blanc.

Les toilettes de soirée sont décolletées rondes, ou carrées à la Louis XV, ou en gilet en cœur, avec collerette à la Médicis, à la Valois, ou en ruches Pierrot. Il est impossible de définir la mode d'une façon définitive, car elle se prête aux fantaisies les plus capricieuses. On porte sur les corsages unis, des *revers incroyables* en velours doublés de satin, ou en faille doublés de crêpe de Chine, avec ruche de tulle malines, dans l'intérieur, et petit bouquet Jockey-Club, en fleurs de saison, du côté gauche. Ou bien ce sont des collerettes à la Valois, faisant l'éventail derrière, en tulle noir brodé de jais, et en tulle blanc brodé de perles blanches ou de jais

blanc, avec collier Henri III en jais noir ou en perles blanches. La *Glaneuse* justifie de son titre en cumulant toutes les spécialités industrielles. La fraise Henri IV fait aussi actualité et s'entend avec les nouveaux chapeaux à la Valois, qu'on peut admirer dans les vitrines de la *Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin. Il y a de tout à la *Glaneuse*, de la passementerie, des rubans, des garnitures de boutons d'acier, avec boucles assorties; des colliers bretons, des colliers indiens et des paniers Moissonneuses en profusion, en nattes de Smyrne doublés de flanelle de couleur, avec fruits et feuillage comme décor. Ce panier Moissonneuse est indispensable à la campagne et à la mer. On l'emporte avec soi, on y met son travail à l'aiguille et tout ce que l'on glane sur son chemin. Ce qu'il y a de plus charmant, c'est qu'il ne coûte pour ainsi dire rien. La *Glaneuse* a parfois de ces occasions extraordinaires, entre autres des collections de rubans très frais et très jolis, qu'elle écoule comme fin de saison à des prix extraordinaires de bon marché.

Citons des rubans double face, pour ceintures longues, en faille et satin, à larges rayures pékin, à 2 fr. 90 c.

Des rubans faille et moire, largeur 18 cent., à 5 fr. 25 c., par coupon de 2 à 4 mètres.

Des rubans camaïeux de deux tons et de même largeur, également pour écharpes, à 5 fr. 25 c.

Tous ces rubans sont donnés à moitié prix de leur valeur réelle.

La *Glaneuse* est obligée de faire ce sacrifice en vue des rubans printaniers qu'elle fait fabriquer à St Etienne et qu'elle attend au premier jour.

On se préoccupe déjà du printemps. C'est que dans 21 jours il va prendre date dans le calendrier de la vie. Sera-t-il escorté du chevalier Printemps, qui se fait ordinairement attendre jusqu'au mois de mai? Toujours est-il qu'on se tient sur ses gardes et que les grandes maisons industrielles ne se laissent jamais surprendre. Déjà plus de douze cents demandes sont arrivées à l'*Union des Indes* pour recevoir la collection de tous les nouveaux foulards qui viennent d'arriver en droite ligne des Indes.

Y a-t-il de la nouveauté?...

Oui et non. Le foulard ne varie pas plus que la faille son répertoire de dessins fantaisistes. Et pourtant pour la saison d'été, pour les eaux et pour la mer, le foulard est préféré au taffetas et à la faille.

Les foulards unis sont en grande majorité, par gammes de six à sept nuances camaïeux. On reproduira cet été de très élégants costumes avec trois ou quatre nuances distinctes. Les foulards unis varient de 48 francs, à 55, 60 et 65 francs, en 8 mètres, largeur 90 centimètres.

Les foulards *Pompadour* avec bouquets fleuris, bouquets aquarelles, bouquets des champs, bouquets de jardin, et floraison tropicale, des plus luxuriantes et des plus colorées, varient également de 52 fr., à 56, 60, 65, 75 et 85 fr.



Planche 1132

A. Levy, imp. r. des Muses 161 Paris

N. Dubouche
1^{er} Mars 1874.

La Gazette rose

Toilettes de Soirée

Toilettes de la Maison Gagelin Origex - Rubans de La Glaneuse - Coiffures, Plumes et Fleurs de
 M^{lle} Pirat - Lingerie de la M^{me} Maureau - Ceinture - Régente de M^{me} De Vertus sœurs - Mouchoirs de
 Chapron - Bijoux fantaisistes de la Maison Bourguignon - Éventails Duvallexoy - Foulards de
 l'Union des Indes - Chaussures de la Maison Souvenir - Eau des Fies de Mad^{me} Sarah Félix
 Parfums et savons de toilette de la Maison Violet fournisseur des Cours Étrangères.
 3. Rue Rossini.

Les f
55, 58,

Les r
les ray

Il y a
sont pa
et dans

Tout
huit mē
person

Fait
des Ind
mandez
de foula

Nous
velles d

Les n
fication

Les t
avec un
ruban,
dont il

On a c
colletés
autrefoi
les tail
louse, m
doivent
devant
égaleme
fér z be
les hanc
difiées c

On vo
lôt qu'u
logne. Il
teront-il
fanchon
attenda
des bou
maison
panache

Les c
différent

Le cha
du temp
chapeau
peau Bē
et bavole
côté et
les chev
ment so

Le ch
panache

Pour l
chapeau
par derri
qu'on ex
plaindra

Les gu

Les foulards à pois sont cotés 48 fr. et montent à 55, 58, 60 et 65 fr..

Les rayures Pékin et les rayures ruban, ainsi que les rayures filets, varient de 48 fr. à 52, 54 et 57 fr.

Il y a encore mille et mille petits dessins qui n'en sont pas ; des riens charmants, dans tous les prix et dans tous les genres.

Toutes les robes de foulards sont disposées par huit mètres ; mais on donne le metrage que chaque personne désire, soit en plus, soit en moins.

Faites-vous donc inscrire au plus vite à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, près la rue Scribe, et demandez à M. Lebroussel sa collection d'échantillons de foulards printaniers.

Nous vous dirons la gamme des nuances nouvelles dans notre prochain courrier.

Les modes printanières ont subi certaines modifications.

Les tuniques vont se nouer et s'attacher derrière avec une agrafe de passementerie ou un pouff de ruban, jusqu'à ce qu'on les supprime tout à fait, ce dont il est grandement question.

On a dû remarquer que la plupart des corsages décolletés se font à pointes devant et derrière, comme autrefois. Ces corsages sont jolis et charmants pour les tailles fines qu'ils cambrent à la façon andalouse, mais les dames en plein automne de beauté ne doivent pas renoncer aux corsages qui boutonnent devant et qui sont infiniment commodes. On porte également beaucoup de cuirasses, ou si vous le préférez beaucoup de fourreaux qui moulent le corps et les hanches. Ce sont les modes du Directoire modifiées d'après le goût actuel.

On voit déjà quelques nouveaux chapeaux aussitôt qu'un rayon de soleil illumine le bois de Boulogne. Ils sont de plus en plus exagérés. Où s'arrêteront-ils ? On assure que nous allons revenir aux fançons. C'est ce que le printemps nous dira. En attendant on perche sur le sommet des chapeaux des bouquets, absolument comme sur le faite d'une maison en construction ; où bien on y plante un panache de plumes ou une cocarde.

Les chapeaux du jour sont de plusieurs formes différentes :

Le chapeau Merveilleuses emprunté aux modèles du temps, tout en étant modifié au goût actuel. Le chapeau Directoire, avec écharpe de côté ; le chapeau Bébé, genre capote, coulissé, à bord tuyauté et bavolet retroussé derrière, avec gros nœud de côté et bouquet de roses s'épandant derrière sur les cheveux. Ce chapeau capote se désigne également sous le nom de chapeau Angot.

Le chapeau Valois est très haut de forme, avec panache de plumes et agrafes de pierreries.

Pour le printemps, nous verrons apparaître le chapeau guirlande, avec mantille de dentelle noire par derrière. On portera autant de fleurs, cet été, qu'on en a porté cet hiver. *Mlle Petrat* ne s'en plaindra pas.

Les guirlandes de fleurs qui ont dansé au bal, en

roses de toutes couleurs, en grappes de raisin et de pampres de vigne, en fleurs de pommier, en violettes de Parme, en lilas mélangé blanc et lilas de Perse, en géranium, pourront servir de chapeau-guirlande pour l'été. La guirlande de fleurs remplace la passe et la fançon le bavolet.

Plusieurs de nos lectrices de province nous ont remercié des devis de trousseau que nous avons donnés dans notre dernier numéro, nous disant qu'elles en profiteront au besoin.

Deux d'entre elles nous réclament le devis de layettes que nous avons annoncé.

Il y a deux genres de layettes : la layette française et la layette anglaise.

La layette française peut s'établir dans la maison Maureau, à partir de 600 à 700 fr., jusqu'à 1,000 et 1,400 fr.

Les layettes anglaises sont très complètes à 1,468 fr. à 2,000 et 2,500 fr.

Nous donnerons aujourd'hui le devis de la layette française, variant de 1,000 à 1,400 fr.

On peut faire à la maison Maureau les observations qu'on désire, aussi bien pour les layettes que pour les trousseaux, en demandant que tel ou tel article soit plus luxueux ou plus complet. On peut même choisir certains articles à part et les demander spécialement à la maison Maureau, 2, rue de Tournon, au coin de la rue Saint-Sulpice, puisqu'on en connaît les prix.

La maison Maureau se met à la disposition de ses clientes avec un grâce charmante et une complaisance toute aimable, non-seulement pour la plus minime acquisition en lingerie, mais encore pour les renseignements que nécessitent l'organisation d'un château ou d'une maison importante. La maison Maureau n'a aucuns frais dispendieux ni aucuns décors de mise en scène. Elle peut donc vendre meilleur marché que toute autre, se contentant d'un léger bénéfice et faisant fabriquer ses toiles et ses calicots exclusivement pour elle et dans des conditions de *qualité extra* et de bon marché relatif.

Voici le devis de la layette française de 1,000 à 1,400 fr.

LAYETTE FRANÇAISE, DEVIS N° 2,
de 1,000 à 1,400 fr.

4 douzaines couches, toile ou œil anglais, à 28 fr.....	112 »
4 langes molleton laine, à 5 fr.....	20 »
4 id. coton, à 4 fr. 50.....	18 »
4 id. piqué, pelucheux, à 5 fr. 50....	22 »
6 chemises batiste, garnies, premier âge, à 3 fr. 50....	21 »
12 id. id. id. deux. âge, à 4 fr. 50.....	54 »
12 id. id. id. trois. âge, à 5 fr.....	60 »

6 brassières piqué, garn., feston, 1 ^{er} âge, à 3 fr. 75	22 50
6 id. id. id. id. 2 ^e âge, à 4 fr.	24 »
6 id. flanelle, des 3 âges, à 3 fr.	18 »
18 béguins batiste, garnis valenciennes, des 3 âges, à 2 fr.	18 »
18 bonnets de nuit, brillanté ou piqué, garnis, festons des 3 âges, à 2 fr.	36 »
12 id. du matin, nansouck, garn., ourl., 3 âges, à 4 fr.	48 »
12 id. entredeux, brodés, garnis valenc., des 3 âges, à 12 fr.	144 »
1 id. mousseline, garnis valenciennes et rubans.	45 »
1 id. de baptême.	22 »
4 robes longues du matin, brillanté ou nansouck, à 15 fr.	60 »
2 id. garnies, festons, à 10 fr.	20 »
1 id. de baptême, bouillons, entre- deux valenciennes.	55 »
2 id. courtes en piqué, à 20 fr.	40 »
3 id. dessous, longue, à 12 fr.	36 »
3 id. courtes, à 10 fr.	30 »
1 pelisse cachemire, garnie, doublée de soie.	90 »
1 capeline assortie.	15 »
6 bavois unis, à 1 fr.	6 »
3 bavois garnis, à 3 fr. 50.	10 50
12 fichus de nuit, nansouck, à 1 fr. 25.	15 »
2 id. layette, garnis, festons, à 5 fr.	10 »
2 corsets, à 4 fr. 50.	9 »
6 ceintures toile, à 2 fr.	12 »
6 taies d'oreillier toile, unies, chiffées, à 5 fr. 50.	33 »
4 draps de toile, chiffés, à 7 fr.	28 »
4 paires bas laine, à 2 fr. 50.	10 »
4 id. chaussons laine, à 2 fr. 50.	10 »
1 id. id. piqué, festonné.	4 25
1 paire de bottes.	5 »
12 mouchoirs layettes, à 1 fr.	12 »
6 tabliers unis. (nourrices) à 3 fr.	18 »
3 id. dentelés. (id.) à 6 fr.	18 »
3 id. garnitures, brodés. (id.) à 12 fr.	36 »
1 corbeille-toilette.	25 »
1 barcelonnette.	40 »
1 intérieur piqué, festonné, monté.	16 »
1 rideau brodé.	18 »
1 pantalon coutil, blanc.	6 »
1 oreiller coutil, blanc.	6 »
1 couverture laine.	11 »
1 id. coton.	9 »
1 couvre-pieds piqué.	7 »

1.387 90

Bien que la saison des bals et des plaisirs promette d'être des plus brillantes après le carême, il faut se mettre en garde contre le printemps qui a

des perfidies sans pareilles pour la beauté de la femme. L'hiver dissimule une ride, un cheveu blanc. On s'abrite dessous son voile. Tandis que le printemps éclate en lumière dorée et séduisante. Il est impossible de se montrer avec des rides ou des cheveux blancs, à moins de ne plus compter parmi les jolies femmes. Or, qu'elle est la femme habituée aux compliments, aux hommages, aux bouquets et aux sonnets, qui veuille abdiquer son titre de femme? Aucune. La femme, même la moins coquette, dira qu'elle veut rester toujours jeune et belle pour plaire à son mari et sourire à ses enfants, et qu'elle ne veut pas vieillir ni d'esprit ni de visage. Elle a mille fois raison, car rien n'est plus facile de rester jeune ou de se rajeunir avec la *Rosée du Harem* et l'Eau des Fées. La Rosée du Harem est pour le visage ce que la rosée est aux fleurs. Elle humecte la peau d'un velouté purpurin et donne au tissu dermal le duvet délicat de la pêche. Le visage le plus fatigué et la peau la plus ternie renaissent à la fraîcheur comme par enchantement. Telle la fleur qui s'allanguit et se penche redevient droite et belle quand la rosée du matin l'a rafraîchie de sa pluie bienfaisante.

La Rosée du Harem vient en droite ligne du pays des Sultanes, et pourtant c'est Mme veuve Vachon qui la prépare et la distille dans son officine de la rue Meyerbeer, 5, qui a pour légende industrielle : *Aux parfums de France et d'Angleterre*, et qui a l'honneur d'être brevetée des cours de Suède et de Norvège.

Mme veuve Vachon, qui est une très jolie femme, a expérimenté tout d'abord la *Rosée du Harem* sur son visage. Son teint est devenu plus diaphane, plus mat et plus beau, et elle l'a offert bien vite aux autres jolies femmes qui ont tout intérêt à conserver leur beauté. Il n'est pas étonnant que la *Rosée du Harem* empêche les rides de s'accuser, car elle est préparée avec la quintessence de la glycérine anglaise et avec le suc tonique des *Roses de Bagdad*.

Quant à l'Eau des Fées, qui ne sait aujourd'hui les qualités torifiantes et recolorantes qu'elle possède? L'Eau des Fées a fait le tour du monde. Elle a été à Vienne. Elle en a rapporté le *double diplôme de capacité et de mérite*, la seule récompense qui ait été accordée aux produits de cette spécialité. L'Eau des Fées est très sérieusement *éc*, et Mme Sarah Félix a parfaitement fait de la désigner ainsi. D'où vient-elle?... Du pays des fées tout naturellement. Deux fées habiles et intelligentes ont concouru à la distiller et à la préparer dans leur laboratoire féerique: la fée *Beauté* et la fée *Jeunesse*. Elles ont donc fait appel aux minéraux et aux végétaux de leur Empire, et d'un coup de baguette elle ont fait surgir l'Eau des Fées, en la donnant à Sarah Félix pour la propager et la faire connaître.

Telle est l'origine de l'Eau des Fées qui, non-seulement recoloré les cheveux blancs et leur rend leur nuance primitive, qu'ils aient été bruns, blonds,

châtains ou rutulents, mais qui active encore la sève de la chevelure et l'épaissit en lui imprégnant un lustre éclatant.

Jamais aucune Eau pour la chevelure n'a obtenu des résultats aussi miraculeux, aussi précieux et aussi soutenus; aussi, de tous côtés, on voit surgir des sources inconnues et anodines qui prennent les titres et qualités de l'*Eau des Fées*, espérant avoir son succès et sa fortune, car l'Eau des Fées, en outre de son officine de la rue Richer, 43, habite un splendide hôtel dans l'avenue du bois de Boulogne (ancienne avenue de l'Impératrice).

L'Eau des Fées réclame une application intelligente et raisonnée. Il ne faut pas croire qu'elle recoloré les cheveux blancs tout d'un coup: s'il en était ainsi, ce serait une teinture et non pas une Eau recolorante.

L'Eau des Fées agit graduellement comme la nature qui ne donne pas tout d'un coup à l'adolescent les cheveux de l'âge mûr. Il faut d'abord se servir de la Pommade des Fées, qui est l'engrais de la chevelure et qui prépare les cheveux à recevoir la rosée bienfaisante de l'Eau des Fées.

Le cours de beauté, que nous suivons régulièrement chaque quinzaine, est très apprécié, nous le savons, par la plupart de nos lectrices, qui s'en rapportent à nos conseils et aux différents comestiques que nous leur indiquons.

Plusieurs ont demandé à la *Maison Violet* son livre des *Talismans de la Beauté*, et sa petite brochure de *l'Art de s'embellir*, pour être renseignées d'une façon plus directe et plus complète, et elles ont eu grandement raison, car la beauté de la femme est une fleur délicate qui réclame les plus grands soins.

Par exemple, nous recommandons aux peaux fines et délicates, par ces temps de hâle et d'équinoxe, un bain tonique et adoucissant à la *Glycérine*, qui assouplit le tissu dermal et le préserve du contact de l'air et des gerçures.

La maison Violet, après avoir propagé la parfumerie aux Violettes d'Italie, qui constitue une parfumerie, pour ainsi dire spéciale, a préparé plusieurs produits à la Glycérine, qui vont obtenir autant de succès, tels que le Bain à la glycérine, le Savon veloutine à la glycérine et au bismuth, l'Emailline à la glycérine et au lait d'amandes, et les Eaux de toilette à la glycérine, parfumées à la violette, aux fleurs de Mai et au Portugal, qui sont des plus toniques et des plus hygiéniques pour la toilette intime.

Il y a encore un nouveau produit, l'Emailline, qui convient directement aux dents et aux gencives, qu'elle entretient fermes et roses.

Pour parfumer l'haleine, la maison Violet offre encore: les Pastilles au mastic de Chio, dites *Pastilles ambrosiaques*, que les fumeurs préféreront bien certainement au cachou.

Les Pastilles ambrosiaques de la maison Violet sont extraites du mastic que les jeunes vierges de

Chio ont cueilli avant l'aube sur les myrthes fleuris. Elles sont très agréables au goût, elles parfument l'haleine, et de plus, elles ont une action directe sur l'estomac qu'elles tonifient.

S'il est essentiel de donner de la fraîcheur au teint et de recolorer la chevelure, à plus forte raison il faut apporter aux soins de la bouche une attention toute particulière. L'*Incarnat* est donc pour les lèvres un cosmétique indispensable, parce qu'il les colore et les préserve des gerçures. L'*Incarnat* onctueux est une pommade vermeille qui colore délicatement les lèvres, tandis que l'*Incarnat* liquide leur donne l'éclatant coloris de la grenade en fleurs.

Les femmes élégantes se préoccupent aussi de leurs mains, et emploient la poudre Orientale et le polissoir de la maison Violet.

L'action de la poudre orientale et du polissoir donne à l'ongle le poli transparent de la nacre, il devient semblable à la feuille de rose à laquelle André Chénier comparait les ongles de la belle qu'il adorait.

La brosse, le polissoir, la lime et la boîte contenant la poudre Orientale, enfermés dans la même boîte, forment un petit nécessaire pour la toilette des ongles.

Il y a beaucoup à apprendre et à appliquer dans le livre de la maison Violet: *Les Talismans de la Beauté*, et dans la brochure: *L'Art de s'embellir*.

Demandez les à la maison de détail, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, rotonde du Grand-Hôtel et rue Saint-Denis, 255 (ancien 317), dans la maison de commission et de gros.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

ACNÉ ET COUPEROSE

On nous écrit de tous côtés pour nous demander quelques détails sur la nouvelle méthode de traitement de l'Acné et de la Couperose que M. le docteur Constantin James annonce dans le nouveau travail dont la *Gazette Rose* a publié l'avant-propos. Comme ce travail n'a pas encore paru, nous avons dû nous adresser à l'auteur lui-même, qui, avec une obligeance parfaite, a bien voulu nous en communiquer les «épreuves». C'est donc sur des épreuves d'imprimerie que nous avons extrait les quelques renseignements que l'on va lire.

Le traitement de M. Constantin James consiste dans l'emploi d'une *Pommade* dite *Scabienne*, qui suffit souvent à elle seule pour amener la guérison et dont le malade fait usage lui-même. Quand elle échoue, le doc-

teur a recours à deux lotions : l'une qui a pour effet de ramener la vitalité des surfaces malades à des conditions meilleures, l'autre de déterminer la disparition des rougeurs et la fonte des boutons. On comprend que nous n'entrions pas dans les particularités de leur emploi, puisqu'il s'agit ici d'applications exclusivement médicales sur lesquelles nous avouons très humblement notre incompetence. Mais nous ne sommes pas tenue à la même réserve pour les résultats obtenus. Or, nous avons là toute une série de guérisons, depuis les simples « feux du visage » jusqu'aux végétations les plus monstrueuses qui nous ont littéralement émerveillée. Qu'on en juge par l'échantillon suivant que nous extrayons textuellement du Mémoire de M. Constantin James.

V. DE R.

« Un Espagnol d'une cinquantaine d'années, M. Mariano V..., se présenta cher moi l'été dernier (1873), à l'heure de ma consultation. Introduit dans le salon où se trouvaient déjà plusieurs personnes, il produisit en entrant une impression de saisissement voisine de l'horreur. C'est qu'en effet son visage ne conservait plus, autant dire, rien d'humain. Qu'on se figure une surface d'un rouge cuivré, hérissée d'excroissances dont quelques-unes rappelaient, par la bizarrerie de leurs formes, des grains de raisins, des cerises ou des espèces de figes. Le front en était tout chargé. Les sourcils, entraînés par leur poids, pendaient au-dessus des orbites, ce qui donnait à l'œil quelque chose de caverneux. Les joues, les lèvres, le menton, étaient tuméfiés, au point que leur jeu en était rendu difficile. Enfin, le nez, si tant est qu'il méritât encore ce nom, disparaissait comme perdu au milieu de toutes ces abominations dont il avait sa large part.

» Mais ce n'est pas tout; des végétations de même nature existaient à l'intérieur de la bouche, spécialement sur le voile du palais, la luette, les gencives et la face interne des joues.

» Enfin, il n'est pas jusqu'au corps lui-même qui ne se trouvât, à peu près partout, couvert de tumeurs de même origine. J'étais donc en face d'une de ces acnés éléphantiasiques, où tout le système folliculeux est entrepris, et dont j'avais vu en Orient, surtout à l'hôpital du Caire, de si terribles échantillons.

» D'où provenait ce mal étrange? Le malade l'attribuait à un séjour assez long qu'il avait fait dans l'Amérique du Sud, où, paraîtrait-il, les affections de cette espèce sont loin d'être rares. C'est là, du moins, qu'il en avait éprouvé les premières atteintes, lesquelles s'étaient traduites, comme dans l'acné ordinaire, par de simples boutons. Mais bientôt ceux-ci avaient augmenté dans une proportion considérable. C'est alors qu'il se décida à revenir en Europe, comptant sur les bénéfices du changement de climat. Vain espoir! L'éruption continua de faire des progrès, et, la muqueuse de la bouche ayant été envahie à son tour, le malade se vit menacé jusque dans son existence. Je constatai, en effet, que les végétations développées sur le voile du palais commençaient à obturer mécaniquement le passage de l'air et des aliments, et qu'arrivées à un degré de plus, il ne pourrait ni respirer ni se nourrir.

» Il n'y avait donc pas de temps à perdre. J'avouerais, toutefois, qu'en face d'une affection aussi générale et surtout de complications aussi menaçantes, je sentis ma confiance dans mon remède singulièrement ébranlée; mais d'un autre côté, comme je n'avais aucun moyen nouveau à proposer, le malade les ayant tous épuisés vainement, et qu'il était prêt à tout, sauf à ne rien tenter, car l'abstention pour lui, c'était la mort, je me décidai d'agir. Seulement, telle était l'étendue du mal que, ne pouvant l'attaquer simultanément dans ses divers sièges, je dus aller d'abord au plus pressé et ne m'occuper que de la bouche et de la figure.

» Je touchai donc avec la lotion toutes les végétations de la bouche, ainsi que tous les points suspects....

» J'étendis ensuite une couche de la même lotion, mais plus concentrée, sur les téguments du visage....

» A dater du premier pansement, amélioration sensible et rapide. Dès le huitième, la muqueuse buccale est tellement dégagée que la respiration et la déglutition s'exécutent en parfaite liberté. Mêmes progrès du côté de la figure. De larges escarrhes, semblables à des fragments de parchemin, se détachent et tombent, laissant à nu des chairs moins spongieuses et plus vivantes. Les sourcils se relèvent, le nez reprend sa forme, les grandes lignes du visage redeviennent apparentes; c'est toute une métamorphose. Seules, les végétations appen-

dues aux téguments résistent à la lotion.

» Le douzième jour, voyant que tout a cédé, sauf ces végétations, je me décide à lier avec un fil celles qui ont un pédicule et à exciser avec le bistouri celles qui n'en ont pas. Ces petites opérations furent à peine douloureuses, les tissus étant en grande partie mortifiés, la cicatrisation s'en opéra très rapidement.

» Enfin, le VINGTIÈME JOUR (le traitement avait commencé le 10 août et fini le 30), tout était terminé, en ce sens que les diverses excroissances de la bouche et de la face ayant disparu, la gorge était redevenue entièrement libre et les traits avaient repris leur régularité. Le malade quitta donc Paris pour retourner en Espagne.

» Est-ce à dire qu'il soit guéri dans le sens absolu du mot? Evidemment non, puisqu'il y a encore sur divers points de l'enveloppe cutanée des tumeurs à résoudre.

» Mais le plus essentiel est obtenu. Il doit, du reste, revenir cet été pour se confier de nouveau à mes soins. En attendant, je lui fais suivre chez lui un traitement interne qui a produit déjà d'excellents effets, car voici ce qu'il m'écrit de Tarragone dans son dernier bulletin (février 1874):

« A Monsieur le docteur Constantin James,
rue de Luxembourg, 51, Paris.

» Je n'ai rien perdu de ce que j'avais gagné du côté de la figure, et mes forces qui étaient réduites à rien, quand je suis venu vous consulter, sont redevenues on ne peut meilleures. Je me sens plein de vigueur et de vie; appétit parfait; digestions excellentes. Quant aux boutons que j'ai encore sur le corps et particulièrement aux jambes, je les trouve moins durs et moins pleins. Plusieurs même ont notablement diminué. Vous avez fait là un vrai miracle que vous achèverez au printemps.

» MARIANO V... »

COURRIER DES THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — *Le Florentin*, opéra comique en trois actes de M. de Saint-Georges, musique de M. Lenepveu. — Première représentation le 25 février.

Ce n'est pas chose facile que de faire aujourd'hui

de l'opéra comique : le genre s'est tellement agrandi depuis quelques années, que le retour à la simple comédie à ariettes n'est plus possible sur une grande scène. *La Fille de Mme Angot* et *la Jolie parfumeuse*, qui auraient fait les délices du public de Favart il y a quelque trente ans, ont dû chercher le succès sur des scènes secondaires et ne pouvaient le trouver que là, dans un milieu saturé d'opérettes et un peu écœuré d'excentricités. La limite qui sépare aujourd'hui l'Opéra-Comique du grand Opéra est tellement mince, que la démarcation est à peine sensible, et, à part quelques phrases parlées et le dénouement qui ne doit pas être tragique, un poème d'opéra comique doit se rapprocher de l'opéra juste assez pour permettre au musicien de donner à son œuvre la grandeur et le développement dramatique que l'élévation du goût en France exige maintenant de tout compositeur digne d'être goûté du public. Mais c'est là qu'est l'écueil où sont fatalement destinés à périr tous les musiciens qui ne sauront par une grande habileté de main et un prodige de tact, se tenir en équilibre sur cette corde raide, ce fil tendu d'où ils ne peuvent dévier sans choir d'un côté ou de l'autre, du côté de l'ancien genre, complètement démodé, ou du côté du grand opéra, genre excessif.

Lorsque le maréchal Vaillant, alors ministre des beaux-arts, organisa les concours auxquels nous devons la *Coupe du roi de Thulé*, représentée l'année dernière, et le *Florentin*, que nous venons d'entendre, je me suis demandé pourquoi l'on n'avait pas mis au concours le livret d'opéra comique, comme on l'avait fait pour celui d'opéra. De jeunes auteurs auraient pu, en s'inspirant du goût actuel et de leur propre sentiment, faire une pièce donnant satisfaction aux exigences du public en même temps qu'aux inspirations d'un nouveau compositeur, obéissant comme eux au courant moderne. Il était à craindre qu'on ne livrât en pâture aux jeunes concurrents quelque vieil ours abandonné dans les cartons de la direction de l'Opéra-Comique, ou tout au moins une pièce d'un genre suranné. C'est précisément ce qui est arrivé : le *Florentin* de M. de Saint-Georges n'est pas un mauvais livret, il est même assez habilement fait, mais c'est une vieille, une très vieille pièce. Tout y est vieux, l'intrigue, la coupe, le dialogue et les péripéties ne tiennent que par de vieilles ficelles usées qui tombent en filoches.

Comment s'y prendre pour faire de la jeune musique sur ce livret cacochyme? M. Lenepveu y a renoncé, il est resté dans le moule consacré, il semble s'être étudié à ne point sortir de l'ornière étroite où le librettiste l'avait emprisonné : ne trouvant, dans la coupe des vers, que des romances et des couplets, alternant presque sans interruption avec la monotonie des anciens jours, il s'est résigné

à faire des couplets et des romances, comme on les faisait naguère, en se bornant à éviter les réminiscences proprement dites, et en sauvant autant que possible, par l'élégance, de la forme la banalité du fond auquel il était rivé. Si la personnalité du musicien ne s'est pas dégagé de ce travail difficile et ingrat, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, et l'on serait mal venu à lui en faire à priori. Il faut attendre une occasion qui lui sera peut-être offerte de se livrer plus complètement et de donner carrière à sa propre inspiration. D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue que la musique du *Florentin* date déjà de plusieurs années, que c'est le premier ouvrage d'un jeune homme à peine sorti de l'école, et l'on sait si dans les arts on se dégage aisément du premier coup des formes scolastiques et des attaches qui retiennent les meilleurs élèves à la manière des maîtres dont ils ont fait une étude de prédilection ! Est-ce que dans les premières œuvres de Beethoven lui-même, le génie le plus puissant, le plus personnel qui ait encore été révélé au monde, est-ce que l'influence de son maître Haydn ne se trahit pas ? — Soyons donc indulgents pour les jeunes auteurs modernes et ne leur demandons pas plus qu'il n'est raisonnable d'exiger d'un débutant, c'est-à-dire une promesse d'avenir entée sur la garantie du savoir. C'est précisément ce que vient, à mon sens, de réaliser M. Lenepveu, qui n'a pas fait un chef-d'œuvre, il s'en faut, mais a donné dans sa partition de début tous les gages que l'on peut raisonnablement en droit d'attendre de lui.

Ce qui distingue la partition du *Florentin*, ce n'est pas l'originalité, je l'ai dit et je crois avoir démontré pourquoi, c'est une bonne entente des situations dramatiques, un sentiment très vif de la scène, une allure très dégagée et mouvementée. L'instrumentation est fine, délicate, élégante, elle offre toujours de l'intérêt et occupe une grande place dans l'ensemble de l'œuvre, sans pourtant installer la statue à l'orchestre pour ne laisser que le piédestal sur la scène. Je ne suivrai pas par le menu les dix-huit ou vingt morceaux de cette partition, œuvre un peu lourde pour un débutant, je me contenterai de signaler au premier acte une jolie romance de ténor : « Asile cher à ma jeunesse », dont l'accompagnement est très remarquable et dont la mélodie respice un sentiment très intense.

Dans la grande scène qui vient à la suite entre Ismaël et Mlle Priola, on remarque un contraste fort bien étudié entre le ton chagrin, inquiet du vieux peintre et le caractère enjoué, naïf et gai de la jeune fille : il y a de la chaleur et de l'élan dans la phrase de Galeotti à son élève : « Viens reprendre ta place ». Le finale ne se distingue guère que par un *largo* très noble d'accent : « Je veux dans toute l'Italie », dit par le duc de Florence, Laurent

de Médicis. Le deuxième acte est le meilleur : on y a justement applaudi l'andante en *re* chanté par Mlle Priola : « Lanuit est l'heure du mystère » d'une facture gracieuse et agréablement modulé, avec une strette nerveuse et entraînante. On a bissé, je ne sais trop pourquoi, une romance (encore, toujours des romances), chantée par M. Lhérie, avec des effets de voix de tête sombrée, qui sont d'un ridicule achevé. Je ne sais pas de qui cet artiste fait la charge, mais elle paraîtrait fort drôle si l'on était prévenu.

Une chose pleine de goût, de fraîcheur, d'une facture élégante et fine, c'est le petit chœur des bouquetières, dont le rythme est très franc et l'accompagnement des plus ingénieux. On l'a également bissé. Bissé aussi l'air d'Ismaël : « J'ai vingt ans ! » plein d'élan et d'exubérance radieuse. Mais la perle de l'ouvrage c'est la grande scène et le finale de ce deuxième acte, morceau très développé, bien compris et admirablement traité : il y a là un superbe sextuor, d'une sonorité remarquable et d'une allure excellente, à 9/8, et une scène de folie furieuse où se révèle chez le musicien une rare aptitude dramatique. Ce second acte a enlevé le succès et il est vraiment dommage que la pièce en ait un troisième. Soit que le jeune musicien ait été à bout de souffle, soit qu'il ait été mal servi par les situations du drame, il est resté dans une gamme sourde et grise d'où il n'a pu parvenir à rien dégager de saillant ; je ne trouve ni dans mes souvenirs, ni dans mes notes, rien absolument à signaler dans les cinq numéros de cette dernière partie de l'ouvrage.

En somme, ce début est excellent pour M. Lenepveu, il est riche en promesses, et nous espérons qu'elles seront toutes tenues.

Je suis bien embarrassé pour rendre compte de la pièce, et j'aurais aimé avoir à m'exercer sur quelque chose de plus intéressant ; mais je ne saurais, sans manquer au lecteur, me soustraire à l'usage qui veut qu'on le mette au courant de l'intrigue ou tout au moins du sujet du livret. Sachez donc qu'il s'agit d'une rivalité d'artistes : le sieur Galeotti est fort ennuyé de la réputation d'un peintre inconnu qui signe ses œuvres du pseudonyme du Florentin, et dont la gloire menace d'obscurcir la sienne. Un concours a été institué par le duc Laurent de Médicis ; le vieux Galeotti y prendra part, le Florentin aussi, et l'on verra bien qui des deux l'emportera. Mais voilà qu'au dernier moment, le Florentin se ravise et écrit au duc de Florence qu'il renonce à concourir. Galeotti envoie sa toile, qui est couronnée, et au moment où on va lui décerner le prix, on s'aperçoit que l'œuvre attribuée à Galeotti est signée « de Florentin » ! Vous voyez d'ici le nez du vieux maître, qui pense en devenir fou de rage, et

il y a de quoi, car comment expliquer que la toile sortie de l'atelier de Galeotti porte la signature de son rival ? Mon Dieu, c'est bien simple, vous allez voir :

Le Florentin n'est autre qu'Angelo Palma, l'élève du maître, et de plus amoureux de sa pupille Paola de qui il a le bonheur d'être aimé. Lorsqu'il apprend que Galeotti attache une grande importance à remporter le prix au concours, il se dévoue et donne l'ordre au modèle Polpetto de mettre au feu la toile qu'il a peinte lui-même et signée de son pseudonyme. Le modèle, qui est un peu gris, se trompe, précipite dans la fournaise le tableau de Galeotti et envoie l'autre à l'exposition de peinture. Ce n'est pas plus malin que ça. Mais le vieux Galeotti, qui est très rageur, ne prend pas la chose philosophiquement : il connaît maintenant son rival, il songe à s'en débarrasser par un assassinat ; un bandit a été aposté sur le passage du Florentin, et il lève le bras pour le frapper, lorsque Polpetto qui le guette, l'étend à terre d'un coup de mousquet. Après quoi, Galeotti, dont la conscience est rassurée, consent à redevenir l'ami de Palma et lui donne Paola en mariage.

La pièce est très bien jouée par Ismaël, qui a composé d'une façon très dramatique le personnage un peu sombre du peintre Galeotti ; c'est à lui surtout que les auteurs doivent la plus grande part de la faveur avec laquelle leur ouvrage a été accueilli le premier soir. Il est impossible de rendre d'une façon plus saisissante les angoisses de cette nature inquiète, ombrageuse et profondément susceptible du maître atteint dans sa gloire d'artiste. Mlle Priola est charmante dans le personnage de la jeune fille élevée par Galeotti ; elle lui donne beaucoup de grâce, de candeur et de distinction. Fort gracieuse aussi, Mlle Ducasse, dans le rôle épisodique de Carita, la bouquetière. Potel est chargé de la partie comique (1) c'est-à-dire du rôle le plus mal venu de tous sous tous les rapports : il a tiré du personnage du modèle Polpetto un parti inespéré. Quant à M. Lhérie, il a adopté une façon maniérée de chanter qui a l'air de plaire beaucoup au parterre, mais qui a le don de m'agacer horriblement.

(*Monde artiste.*)

C. DE BLAINVILLE.

LES ENFANTS PENDANT LA PAIX

PAR M. HENRI JOUSSELIN, CONSEILLER A LA COUR

A propos du beau livre : *Les Enfants pendant la Paix*, qui a été le grand succès littéraire enfantin du Jour de l'An et qui le sera encore

toute l'année et toujours, car chaque poésie est un enseignement affectueux et moral que l'enfant retient facilement dans son cœur et dans son esprit, parce qu'il parle lui-même, il vous sera sans doute agréable de savoir comment M. Henri Jouselin, conseiller à la Cour et le traducteur des *Mélodies Irlandaises*, se mit à écrire pour les petits enfants et publia deux années de suite, chez Hachette, les *Enfants pendant le Guerre* et les *Enfants pendant la Paix*.

M. Henri Jouselin va vous le dire lui-même, car nous allons transcrire ici la lettre qu'il a adressée à son ami M. Edouard Dalloz, directeur du *Moniteur universel* et du *Monde illustré*, pour le remercier d'une très intéressante étude qu'il a publiée sur ses enfants bien-aimés :

« Mon cher ami,

« Puisque tu parles avec l'éloquente émotion d'un homme qui les aime de ces gentils despotes à qui j'ai, dans ces dernières années, consacré deux volumes, laisse-moi te raconter comment j'ai été amené à livrer au public ces apologues, ces entretiens de chaque jour, ces petits poèmes qui, écrits seulement pour la famille, n'étaient pas destinés à en franchir le cercle.

« Un jour, à Marnes, dans un de ces ravissants cottages (où sont-ils, hélas ! aujourd'hui ?) que l'affabilité de la maîtresse de la maison rendait non moins cher aux artistes que le coquet arrangement du lieu, chez Mme Mélanie Waldor, qui ne survécut pas à la chute de l'Empire et à la déchéance de la France, Gustave Nadaud venait de faire entendre plusieurs de ses chansonnettes.

« L'une d'elles, une des plus jolies certainement, me frappa : c'était le « *Petit Roi*. » Ah ! comme il y vantait, avec sa verve accoutumée tous les mérites, les grâces de l'enfant !

« Le soir même, en rentrant, sous l'impression de ce que je venais d'entendre, j'écrivis les stances suivantes, que le lendemain matin j'envoyai à Nadaud :

Vous avez bien raison, ma foi !
L'enfant, tous les jours, à toute heure,
Est pour nous, dans chaque demeure,
Le vrai maître, le petit roi.

Non, il n'est pas de royauté
Plus charmante et plus despotique
Que celle de l'enfant gâté,
Lutrin du foyer domestique.

Il a, dès l'aurore, grand soin
De s'amuser de son empire,
Et, pour cette œuvre, il n'a besoin
Que d'un regard et d'un sourire.

Aux premiers rayons du soleil
C'est lui qui, dans la chambre close,
Vient saluer votre réveil
En montrant son visage rose.

Il va partout dans la maison
Porter sa joie et son ramage,
Comme un oiseau de sa chanson
Remplit, en voltigeant, sa cage.

Il faut l'entendre, il faut le voir,
Ce cher enfant, ce petit diable,
Il est, du matin jusqu'au soir,
Bruyant, actif, infatigable.

Il a toutes les qualités
Dont l'orne votre chansonnette;
A bon droit vous les lui prêtez,
Car ce n'est qu'aux riches qu'on prête.

Et quand il prie à deux genoux,
Le soir, pour son père et sa mère,
Est-il un spectacle plus doux
Que ce petit ange en prière?

Enfin, lorsque dans son berceau,
Sur l'oreiller sa tête blonde
Repose, est-il un seul tableau
Qui lui soit comparable au monde?...
Ah! vous avez raison, ma foi!...

L'enfant, tous les jours, à toute heure,
Est pour nous, dans chaque demeure,
Le vrai maître, le *petit Roi*.

« La réponse de Nadaud ne se fit pas attendre; et, comme c'est un vrai joyau, je te l'envoie, en mettant de côté, pour ce qui me concerne, toute fausse modestie.

Ils sont charman's ces vers que le cœur vous inspire!...
Je ne puis les chanter, mais je saurai les lire.
Je vois que vous avez au moins un *petit roi*,
Ce qui vous donne encor l'avantage sur moi.

Je n'ai pas entendu ces anges en prière,
Implorer le bon Dieu pour leur père et leur mère;
Je chante, vieux garçon, les fils de mes voisins,
Comme certain renard a chanté les raisins!

« Un mois après, je rencontrai Mme Waldor.

« — Eh quoi! cher monsieur, me dit-elle, toujours des traductions en vers?... On dit qu'en vrai polyglotte que vous êtes, après Thomas Moore, vous traduisez maintenant Pétrarque ou Byron.

« Pourquoi ne pas écrire plutôt pour les enfants?...

« C'est une corde que vous avez... et ne tient pas qui veut la corde!...

« — Bah! qui vous fait supposer?...

« — Mais... des vers; des vers de vous à

Nadaud que je viens de lire. Quand on écrit ainsi sur messieurs les bébés, on doit exceller à les faire parler, à les mettre en scène. Essayez cher monsieur, essayez!...

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

(La suite au prochain numéro).

LA GAZETTE ROSE A NICE

AVIS A NOS ABONNÉES

La *Gazette Rose* est installée à Nice dans les bureaux de l'Agence Dalgoutte et des *Echos de Nice*, 3, place du Jardin public. Elle ne pouvait choisir un représentant plus recommandable, plus actif et plus intelligent que M. Dalgoutte.

C'est donc à l'Agence Dalgoutte que toutes les dames françaises et étrangères qui passent leur saison à Nice doivent s'adresser pour s'abonner au journal la *Gazette Rose*, ce qui n'empêchera pas les nouvelles abonnées de la *Gazette Rose* de s'adresser directement à Mme la vicomtesse de Renneville, 3, rue Rossini, à Paris, pour tous les renseignements qu'elles peuvent désirer sur les modes et les toilettes.

L'abonnement pour Paris, Nice et toute la France, est de 20 francs par an et de 10 francs pour six mois. Les frais de poste en sus pour l'étranger.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE BAL.

1^o Robe de faille bleue. Jupe à traîne, recouverte derrière de bouillonnés de tarlatane ayant 20 centimètres de hauteur; petit volant froncé de même hauteur dans le bas du tablier; devant composé de plissés et entouré d'un petit volant froncé de 8 centimètres; pouf soutenu derrière par une large ceinture posée en écharpe et attachée de côté par une coque tombante en deux larges pans. Corsage de faille bleue décolleté en rond, à longues pointes devant et derrière; plissé de tarlatane en berthe, orné de draperie de faille bleue, manches courtes et nœud de faille sur chaque épaule. — Dans les cheveux, pouf de plumes et de fleurs. Souliers Louis XV, en faille bleue, avec nœud écharpe.

2^o Robe de faille blanche. — Jupe à pouf derrière et à traîne, garnie tout autour d'un volant déchiqueté de 20 centimètres en faille rose, surmonté d'une ruche déchiquetée. Mêmes ruches posées devant en tablier. Tunique encadrée d'un volant déchiqueté et d'une ruche drapée de chaque côté; longue ceinture à coques tombantes d'un seul côté. Corsage décolleté en châte, à manches courtes et bouillonnées. Une seule ruche rose en berthe prolongée devant et réunie en barrettes par des nœuds de faille. — Touffe de roses dans les cheveux. Souliers de faille blanche, Louis XV, avec nœud de corde rose.

Pour les articles non signés:

Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES BIJOUX A LA MODE, par V. P. — LES ENFANTS PENDANT LA PAIX, par M. Henri Jouselin, conseiller à la Cour. — POÉSIE : MAISON NEUVE ET VIEUX BONHOMME, chansonnette, paroles de M. Albert Ponsin, et musique de M. F. Jouffroy. — CONTES DU BIBLIOPHILE JACOB, Introduction, par M. Paul Lacroix. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de courses. — Explication de la bande de tapisserie.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — La fête du Tribunal de Commerce. — Réunion et concert au Ministère de l'Instruction publique. — Les réceptions de la princesse Mathilde. — Le bal des Artistes dramatiques. — Les grands mariages vont leur train. — Les fêtes du Carême. — Le second mercredi de la Fantaisie-Parisienne. — Mariage de Mlle Calderon. — Les fêtes après Pâques. — Clôture de la saison de Nice. — Le mois des Roses. — Souvenirs du Carnaval. — La Tribune d'honneur. — Le dernier bal masqué du Théâtre-Italien. — La Jeunesse de Louis XIV à l'Odéon. — Le cinquième numéro du Journal la Jeune Mère. — Le Nouveau-Né, poésie enfantine, par Mlle Augusta Couppey. — La Crèche Ste-Henriette. — Steeple-chase à Auteuil. — Les modes nouvelles. — Un dîner artistique chez Cham. — *Figaro* devant l'Assemblée nationale.

La grande fête que la Presse parisienne devait offrir au maréchal de Mac-Mahon, au Palais de l'Industrie, a avorté. Des difficultés ont surgi de tous côtés. Une commission a été organisée. On a reconnu que cette fête, qui devait obliger la haute aristocratie française et étrangère à se déplacer et à se mettre en frais, n'atteindrait pas son but, et qu'elle porterait bien plus sur les masses.

Au point de vue général, et dans l'intérêt de tous, il est regrettable que cette fête n'ait pas

eu lieu. Les petits ruisseaux font les grandes rivières, et l'argent dépensé par plus de vingt mille personnes eût été bien certainement une fructueuse semence industrielle.

M. Debrousse, directeur du journal la *Presse*, qui avait eu l'initiative de cette fête intelligente entre toutes, et qui voulait y concourir pour une somme de sept cent mille francs, n'en mérite pas moins l'approbation et l'estime de tous les gens de cœur, d'autant plus qu'il n'a pas voulu que les pauvres perdissent l'obole que cette fête devait leur donner, et qu'il a envoyé généreusement cent mille francs à Mme la maréchale de Mac-Mahon, pour la fondation des *Fourneaux économiques*.

Très heureusement que la belle fête donnée au Tribunal de Commerce, par l'industrie elle-même, est une large compensation à cette fête déçue.

Les dépenses de cette fête, sans précédent dans les annales du Tribunal de Commerce, s'élèvent à plus de 160,000 fr., qui ont été ainsi répartis parmi les contribuables :

Le Tribunal de Commerce	30,000 fr.
L'Etablissement du Crédit anonyme	25,000
Le Syndicat des Agents de	

écrit
celler
ayez

ns les
os de
avait
lable,
utte
outes
issent
pour
e qui
de la
Mme
à Pa
s peu

te la
franc
pour

le der
mètres
auteur
s et en
poull
sée et
ute et
leté et
issé de
bleue
spaul
s. Sou
rpe.
bre et
é de 3
déch
aniqu
drapés
banier
ancher
en bec
par des
revent
aud de

s :
3.
ière, 11

Change	25,000
La Banque de France	10,000
Le Syndicat des Banquiers	9,000
Le Conseil des Prud'hommes	2,000
La Société des Commissaires-Priseurs	2,000 fr.

Nous consacrerons à cette fête du Tribunal de Commerce un article spécial et détaillé.

Une réunion des plus brillantes et des plus nombreuses a eu lieu la semaine dernière, au Ministère de l'Instruction publique. Sept cents invitations avaient été lancées.

Le programme du concert était rempli par Faure, Bosquin, Allard, Dancla, Mohr, Franck et Mme Bloch.

Un acte du *Misanthrope* a été joué par Delaunay, Mounet-Sully et Berton, et un acte de *Psyché*, par Mlle Reichemberg et Delaunay ; une scène de *Don Juan*, par Mlle Reichemberg et Coquelin.

Nous ne pouvons citer tous les invités : M. le maréchal de Mac-Mahon y assistait avec la maréchale et Mlle de-Mac-Mahon. Il s'y est rencontré avec M. le duc d'Aumale, M. le duc de Chartres, M. le duc de Nemours, Mgr Chigi, le général Ladmirault, le général Vinoy, ainsi qu'avec plusieurs ministres et un grand nombre de députés.

Les réceptions du dimanche de la princesse Mathilde, rue de Berry, sont toujours précédées d'un dîner intime. La princesse a conservé ses amis et ses habitués d'autrefois.

Parlons aussi du bal de l'Association des artistes dramatiques, qui a rappelé par son animation, et les jolies artistes qui y assistaient, les bals brillants d'avant la guerre.

Le total de la recette a dépassé 28,000 fr. Toutes les premières loges étaient occupées par les célébrités dramatiques en tous genres.

Les grands mariages vont toujours leur train.

Enregistrons celui de M. le comte de La Roche-Aymon, demeurant au Château de Maisat (Creuze), avec Mlle de La Rochefontaine ;

De M. de Lessaps, représentant de S. A. le bey de Tunis, à Paris, officier de la Légion d'honneur, consul chargé d'affaires de France à Tunis, avec Mme Charlotte Delanne, veuve comtesse de Bertrand ;

De M. Alfred-Gustave Dubreton, fils du

général baron Dubreton, avec Mlle Marie-Antoinette Dufrene de Chassigne ;

Et de M. le comte des Maisons, avec Mlle Henriette-Marie de Soye.

Paris fait donc tout ce qu'il peut pour renaître de ses cendres et pour reconquérir toute sa prépondérance industrielle.

Les fêtes se succèdent même pendant le Carême, car il s'agit d'alimenter le commerce et de donner de l'ouvrage et du pain à des milliers d'ouvriers. C'est donc faire acte pie que de s'amuser, de danser et de dépenser de l'argent qui fructifie et qui rapporte aux pauvres.

Récapitulons au hasard toutes les fêtes du Carême :

Bal américain chez Mme Becker, boulevard Malherbes ; bal à l'Ambassade ottomane ; grand dîner chez le duc de Magenta, maréchal de Mac-Mahon, auquel assistait lord Lyon ; trois brillantes réunions chez M. Drouyn de Luys ; réception musicale chez la princesse Czartoriska ; spectacle chez Mme Monnier de la Sizerane, où l'on a joué une comédie en trois actes de sa composition, ayant pour titre : *Le Mariage de Régine* ; soirée musicale et dramatique chez le docteur Mandt et chez le docteur Fauvel, deux célébrités médicales qui guérissent leurs malades en les distrayant et en les amusant ; autre soirée musicale et dramatique chez M. le ministre de l'Instruction publique, des cultes et des beaux-arts, avec trois premiers artistes de l'Académie de Musique : MM. Faure, Bosquin et Mlle Block, et les professeurs solistes du Conservatoire, qui ont fait entendre des fragments d'un septuor de Beethoven. Pour la partie dramatique, MM. Delaunay, Coquelin, Mounet-Sully, Berton et Mlle Reichemberg, ont joué le premier acte du *Misanthrope* et une scène de *Don Juan*. On y a entendu également : *Une bonne fortune*, d'Alfred de Musset.

Ce même soir, le bal de la comtesse Cahen, d'Anvers, a été des plus animés et des plus élégants. A six heures du matin, on cotillonnait encore. Il y avait profusion de fleurs, de diamants, et de belles et jolies femmes.

Le lendemain dimanche, la soirée de la marquise de Mortemart a été magnifique. On eût pu y constituer l'Annuaire de la noblesse, car tous les plus beaux noms de France y étaient représentés.

Soirée musicale très brillante dans le char-

nant hôtel de Mme la princesse de Janzé, rue de Marignan, avec le concours de Mlles Thalberg et Marie Secrétain, et de MM. Lauwers et Alard.

Mlle Marie Secrétain a joué avec beaucoup de verve une fantaisie de sa composition, sur la *Fille du Régiment*.

M. Lauwers, un baryton nouvellement arrivé de Belgique, et qui possède une très belle voix, a électrisé tout son auditoire. Quant à Alard, il suffit de le nommer pour faire son éloge. Il n'y a qu'un violon qui soit digne d'Alard, et, ce violon, c'est le sien.

Mme la comtesse Duchâtel avait eu la veille, chez elle, l'orchestre de M. Danbé, qui est très à la mode cet hiver dans les grands salons parisiens.

Mme la duchesse de Galiera l'avait également demandé, lundi, pour sa seconde réception hebdomadaire, où Mgr le comte de Paris et plusieurs princes et princesses de la famille d'Orléans s'étaient rendus. Mlle Sacconi, jeune harpiste italienne, MM. Nicot, Solon, Dograeve et Henriot s'y sont fait entendre dans des quatuors et des solis accompagnés par l'orchestre.

Grande soirée musicale et dansante chez M. Firmin Didot, le richissime éditeur, dans ses vastes salons de la rue Jacob.

Plus de six cents invitations avaient été lancées dans l'élite de tous les mondes. Parmi les hommes politiques on remarquait deux anciens ministres : MM. Henri Chevreau et Dumas; quelques savants, parmi lesquels MM. le docteur Tardieu, Leverrier et Saint-René Taillandier; des artistes de talent, entre autres Mme Pauline Viardot. Les Pupazzi y ont fait aussi merveille.

Le second mercredi de Mme Jeanne d'Asorgia, directrice de la *Fantaisie Parisienne*, a été non moins brillant que le premier. Il y avait affluence de jolies femmes et d'artistes de talent. Un homme de beaucoup d'esprit, M. C..., qui signe sous le nom de Casanove des articles très spirituels et très bien écrits dans la *Fantaisie Parisienne*, a pour ainsi dire ouvert le feu par une saynète humoristique de sa composition : *Le Poète interrompu*. Rien n'est plus amusant ni plus spirituel; c'est une véritable comédie, avec des personnages qui entrent et qui sortent sans qu'on voie d'autre personne

que le narrateur, qui possède le don d'imitation au suprême degré.

Mme Martin Robinet s'est fait ensuite entendre sur le piano. Elle a transporté tout l'auditoire avec une *Réverie* de Schumann et un *Nocturne* d'Anschutz. On n'est pas plus musicienne que Mme Martin Robinet, si ce n'est Mlle Valentine Guitry, qui est un premier prix du Conservatoire, rien que cela !... La charmante pianiste est douée de toutes les qualités qui font l'artiste hors ligne : elle possède tout à la fois la légèreté, la souplesse, la poésie, le sentiment et la hardiesse du son. Ses petites mains mignonnes et dignes d'une marquise du règne de Louis XV, sont aussi coquettes et aussi sentimentales que la parole, quand elles interprètent la *Romance sans paroles* de Mendelssohn. Elles chantent et elles jouent tout à la fois. Mlle Valentine Guitry a donné une nouvelle preuve de son brio étourdissant en accentuant avec une grande autorité de talent la cinquième Mazurka de G. Pleiffer. Elle a ensuite accompagné une sonate de Mozart et une fantaisie d'Alard sur le *Trouvère*, jouées sur le violon par M. Chollet, de l'Opéra. Du moment que M. Chollet reconnaît Alard pour son maître, c'est vous dire le talent pur, correct et tout de sentiment qu'il possède.

Mme Blot d'Ermilly a chanté le *Sentier couvert* avec une finesse toute féminine et toute poétique; et Mme Marnière, une très jolie femme, qui tient la beauté et l'esprit de sa mère, a dit une ravissante romance de Mme Perronet : *J'ai pleuré*, et un grand morceau de Verdi, qu'elle a chanté en véritable artiste amateur qu'elle est.

La partie dramatique a été remplie par M. et Mme Blot d'Ermilly, qui ont joué la jolie comédie de salon intitulée : *Une Erreur*.

Dans un coin du salon, M. le comte Henri de Crémont faisait concurrence à Desbarrolles et lisait dans la main de toutes les jolies femmes qui désiraient connaître l'avenir.

Enfin, concert et signature de contrat, jeudi dernier, chez M. Alvarès Calderon, quai de Billy, avec renfort d'étrangers de distinction, tels que Péruviens, Italiens et Espagnols. Cette fête avait lieu à l'occasion du mariage d'une des filles de M. Calderon avec un neveu du duc Decazes.

On y a entendu successivement Faure, Mmes Devriès et Carlotta Patti. M. Hector Salmon, chef du chant de l'Opéra, dirigeait les chœurs.

Mme la comtesse de Kersaint annonce un bal pour Pâques, ainsi que Mme la duchesse de Maillé.

Ce n'est pas tout : Le Cercle Français de la rue Vivienne, un cercle aristocratique par excellence, ayant pour président M. de Larochefoucauld-Bisaccia, notre ambassadeur à Londres, et M. de Vertillac, comme vice-président, ainsi que M. le marquis de La Rochejacquelein, va donner un très beau bal après Pâques.

La série des plaisirs n'est donc pas épuisée, loin de là : le printemps fera épanouir fêtes sur fêtes. Les bals printaniers sont plus ravissants que les autres bals ; les toilettes y sont plus vaporeuses et les fleurs naturelles luttent avec les fleurs artificielles de *Mlle Pitrat*, ce qui est un triomphe de plus pour la Fée aux Roses. Le talent réel, loin de redouter la concurrence, la sollicite et l'appelle. Mlle Pitrat se plaît à mélanger des fleurs naturelles avec les fleurs qu'elle fait éclore dans sa serre privilégiée de la rue de Grammont, n° 23. Qui s'en doute?... Elle arrive parfois à se tromper elle-même et à prendre les fleurs du bon Dieu pour les siennes.

Tandis que Paris fait des projets après Pâques et qu'il organise ses réceptions, ses bals et ses courses, la saison de Nice est close pour ainsi dire. Ce n'est plus le printemps avec ses blondes violettes de Parme, qui s'épanouissent dans leur tendre verdure ; c'est l'été qui éclate de toutes parts et qui fait éclore des milliers de roses-thé et de toutes couleurs dans les jardins de *Mme Duluc*. Et pourtant c'est au moment où l'on quitte Nice qu'il offre le plus d'attraits et de charmes ; la nature y est éblouissante et radieuse ; l'air est doux et pur, la brise tiède et parfumée de roses. Le carnaval était hier, et quel carnaval !... Il a été très gai et très animé sans être *populace*.

La tribune d'honneur, construite vis-à-vis de la Préfecture, était présidée par l'archiduc d'Autriche et sa sœur. Tous deux puisaient à qui mieux mieux dans les sacs de *confetti* et avaient engagé une bataille des plus sérieuses avec le marquis de Villeneuve-Bargemont, qui, ce jour-là, administrait gaiement le département

des Alpes-Maritimes à coups de dragées, ce dont le département ne s'est pas plaint.

Aux places les plus en vue, on remarquait dans cette tribune la princesse Souwaroff, accompagnée du comte d'Arnim ; le duc et la duchesse de Morchy, avec la princesse Louis Murat ; le comte et la comtesse de Galve, le général Daudel, les princes de Furstemberg et de Chimay, le comte d'Aspremont, le marquis d'Auzac, le vicomte et la vicomtesse Vigier, la princesse Labanoff, le marquis de Constantin, lord et lady Falkner.

Le dernier bal masqué, au Théâtre-Italien, était étincelant de diamants et de jolies femmes, et offrait cette particularité que l'orchestre était conduit par la fameuse troupe des *Dames viennoises*, formant un gracieux bataillon à l'uniforme de satin rose orné de guipure blanche.

Paris fait tout ce qu'il peut pour s'amuser, tandis qu'à Nice on s'est amusé franchement et on s'amuse encore. Il avait été question, à Paris, d'une promenade carnavalesque pour le jeudi de la Mi-Carême, qui aurait défilé tout le long des boulevards, et cette promenade n'aura pas lieu. Paris passe son temps à former des projets qui n'aboutissent jamais.

Ce qui est positif, c'est la prochaine représentation de *la Jeunesse de Louis XIV* à l'Odéon. Peut-être cette comédie aura-t-elle vu le jour quand la *Gazette Rose* paraîtra. Elle fait événement, on s'en préoccupe : on n'a pas tous les jours entre les mains une comédie signée *Dumas père et Dumas fils*. Quelle association d'esprit et d'intelligence, et combien il nous est doux d'évoquer le souvenir de M. Alexandre Dumas père, qui vit toujours dans le cœur de ceux qui l'ont connu et aimé !...

Le cinquième numéro du journal *la Jeune Mère*, qui vient d'obtenir une nouvelle récompense à l'Exposition de l'Enfance de Marseille, nous arrive aujourd'hui ; il est des plus complets et des plus instructifs pour les jeunes mères inexpérimentées.

Instruire les mères de famille, leur apprendre à nourrir et à élever elles-mêmes leurs enfants, leur enseigner que l'éducation du premier âge regarde exclusivement la mère, telle est la pensée qui a préoccupé le docteur Brochand, officier de la Légion d'honneur, quand il a écrit le journal *la Jeune Mère*,

dont le prix n'est que de *six francs* par an pour *la France et l'Algérie*. Les demandes d'abonnement doivent être adressées à M. Josserrand, administrateur-gérant, à *Lyon, place Bellecour, 3*.

Le journal *la Jeune Mère* contient de très jolies illustrations. Nous lui empruntons une poésie enfantine, *Le Nouveau-né*, signée de Mlle *Augusta Coupey*, auteur de *l'Orpheline du 41^e* :

Le Nouveau-Né.

Il est arrivé cette nuit
Vers minuit.

Maman l'a pris des mains des anges,
Bien enveloppé dans ses langes,
Et déposé dans son berceau;
Qu'il est beau!...

Il a le front blanc, le teint rose,
Une bouchette à peine éclose,
On dirait un petit Jésus...
De plus.

J'admire ses doigts, sa menette,
Les blonds cheveux dans sa bouclette,
Et voir refléter dans ses yeux
Les cieux!...

Il ne sait pas encore sourire,
Il ne sait encor rien me dire,
Mais plus tard, il me parlera,
Me sourira!...

Demain le jour de son baptême,
Je choisirai son nom moi-même
Et lui donnerai le plus doux.
Pour lui, pour nous!

Imaginez que l'on m'ordonne,
Envers mon frère d'être bonne,
Afin que nous soyons heureux
Tous deux!...

Qu'est-il besoin qu'on le commande,
Avant d'avoir fait la demande,
J'ai choisi ce petit voleur
De cœur.

A le bien soigner, je m'exerce;
Voyez-vous comme je le berce?
C'est mon enfant, c'est mon poupon
Mignon.

Pour lui, baisers, amour, tendresses,
Gâteaux, joujoux, bonbons, caresses;
Il aura tout à volonté,
Le gâté!...

Car je ne pourrai voir ses larmes,
Sa seule défense, ses armes,
Couler de ses grands yeux d'azur
Si pur!...

Autant que ma mère, je l'aime,
Parce qu'il est faible lui même,
Ce petit roi!

Et qu'il dépend, bonheur suprême,
De moi!...

N'est-ce pas que cette poésie enfantine est des plus naïves et des plus charmantes, et qu'elle sera douce au cœur des jeunes mères? Pauvres chers bébés!... On les aime en raison de leur impuissance et de leur ignorance. Il faut donc les protéger, ces pauvres petits, qui ne savent que sourire et tendre leurs bras sans pouvoir exprimer leurs souffrances et leurs désirs. C'est pourquoi la fondation des crèches est l'une des œuvres les plus humanitaires et les plus philanthropiques de notre époque. M. Marbeau, qui en est le président honoraire, a droit à la reconnaissance générale. Son noble exemple a tenté plus d'un bon cœur et fait bien des prosélytes. De nouvelles crèches s'édifient chaque jour. M. Marbeau trouve qu'il n'y en aura jamais de trop, et que chaque quartier devrait avoir sa crèche personnelle.

Mais pour fonder et pour soutenir les crèches, il faut des cotisations généreuses, car tout ce petit monde-là réclame des soins incessants. *La Crèche Ste-Henriette, édifiée à Clignancourt-Montmartre*, est l'une des plus utiles, des plus philanthropiques et des plus humanitaires, étant placée dans un des quartiers les plus populeux et les plus déshérités de la capitale. Que de misères navrantes et ignorées! Mme Simon Richault-, fondatrice-présidente de cette crèche, s'est émue de toutes les souffrances qu'elle rencontrait autour d'elle chaque fois qu'elle allait à l'imprimerie de son mari. N'écoulant que son bon cœur, et voulant abriter tous les pauvres bébés que les mères étaient obligées d'abandonner quand elles allaient travailler, elle a fondé la Crèche Ste-Henriette au mois de juillet de l'année dernière. Et pour que tous les petits enfants qu'elle abrite ne manquent de rien, elle vient d'organiser une *Soirée musicale et dramatique* qui aura lieu, le 29 mars, dans les salons de *Henri Herz, rue de la Victoire*, sous le patronage des maires et adjoints du dix-huitième arrondissement et avec le concours des principaux artistes de l'Opéra, du Théâtre-Français, du Théâtre-Italien et de plusieurs artistes distingués de Paris.

Nous savons d'avance que la plupart de nos lectrices vont s'intéresser à ce concert avec le même empressement qu'elles ont concouru à la fondation de la Crèche et qu'elles voudront compléter leur œuvre en prenant des billets et en en plaçant autour d'elles.

Elles trouveront des billets : A la *Mairie du 18^e arrondissement, à Montmartre*; à la *Salle Herz, rue de la Victoire*; chez *Mme Simon Richault, 4, boulevard des Italiens*, présidente-fondatrice de la Crèche, et dans les bureaux de la *Gazette Rose, 3, rue Rossini, à Paris*.

Paris n'est pas non plus en arrière cette année pour la saison des courses. A peine les courses de Nice étaient-elles accomplies, qu'il y a eu un premier steeple-chase sur l'hippodrome d'Auteuil; c'était un peu tôt. Les Parisiennes ne sont pas habituées à se montrer aux courses sans toilettes printanières. Elles réclament du soleil, un ciel bleu et une brise de mai attiédie et parfumée par les acacias du Bois de Boulogne et les haies d'aubépine. Aussi la plupart des femmes du monde, qui assistent presque toujours aux premières représentations des courses, manquaient-elles au rendez-vous. Il y avait pourtant : Mme la baronne de Poilly, Mme la comtesse de Moltke, Mme la duchesse de la Trémoille, Mme la comtesse de Trédern, Mmes Arthur Aguado et de Las Marimas, et c'était assez pour ensoleiller les courses. L'hippodrome d'Auteuil est, d'ailleurs, des mieux disposés et des plus pittoresques, et le second steeple-chase y sera des plus brillants et des plus animés. Toute cette partie du Bois de Boulogne est rêveuse, charmante et poétique. On y arrive de tous côtés et sans aucuns obstacles. Le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta et Président de la République, honorerait ce premier steeple-chase de sa présence, auquel assistaient également les principales notoriétés des clubs et des cercles de Paris. On a remarqué, à cette solennité des courses, beaucoup de toilettes noires ruisselantes de jais. Ce sera la grande mode et la grande attraction de cette saison printanière. Les chapeaux vont aussi subir une grande transformation. Des guirlandes et des diadèmes, voilà le suprême grand genre. Nous en parlerons dans nos *Modes du Jour*.

Mentionnons aussi un dîner artistique et spirituel chez Cham (M. le comte de Noé). Il y avait M. Gustave Doré, M. Albéric Second, M. Albert Wolf, Mme la comtesse de la Châtre, très élégante comme toujours. Pagans est venu le soir; il a chanté comme il sait chanter, mais bien mieux encore pour ses amis intimes. Ce qu'il a été dépensé d'esprit et de gaieté de

bonne compagnie à ce dîner ne peut se dire. Cham n'est jamais en arrière. Loin de là : chaque mot qu'il dit est digne de figurer dans le *Charivari*, et son crayon n'a plus qu'à l'illustrer. C'est le véritable esprit français dans tout ce qu'il a de plus fin, de plus vrai et de plus philosophique.

Mme la comtesse de Noé a fait les honneurs de chez elle avec sa grâce habituelle. A une heure du matin, on faisait de l'esprit et on chantait encore.

Que de bruit dans Landerneau ! L'Académie Française, toujours si paisible qu'elle semble naviguer sur les eaux du fleuve Léthé, vient de faire acte d'autorité en refusant à M. Emile Ollivier le droit de prononcer son discours de réception à l'Académie parce qu'il y faisait l'éloge de l'Empereur Napoléon III, en même temps que celui de M. de Lamartine. Mais ce discours n'en a pas moins été connu de l'Europe entière, car le *Figaro* l'a reproduit avec la réponse de M. Emile Augier au récipiendaire. C'est exactement comme si ces deux discours avaient été prononcés à l'Académie Française, puisqu'ils ont eu le même retentissement.

D'autre part, *Figaro* l'a échappé belle. Il a été traduit, ni plus ni moins qu'un criminel, devant le banc de l'Assemblée législative pour un article signé de M. de St-Genest. L'extrême gauche radicale prétendait que *Figaro* voulait faire un coup d'État et renverser l'Assemblée nationale. Il fallait donc le supprimer, le ruiner et le condamner tout à la fois.

C'est M. le duc de Broglie qui a pris en mains la défense du *Figaro* et qui a confondu ses ennemis par un discours aussi impartial que spirituel. L'éminent homme d'État a dit tout simplement que l'article de M. de St-Genest ne devait être considéré que comme une fantaisie littéraire et non comme un article sérieux; que le *Figaro* avait fait depuis longtemps ses preuves comme journal conservateur; qu'il avait rendu d'immenses services au parti de l'ordre et qu'il en rendait encore.

Figaro a donc été acquitté, et le malicieux barbier s'est retiré en aiguisant de nouveau son rasoir et sa plume. Messieurs les radicaux vont être rasés de frais. Qu'ils s'y attendent!...

Vicomtesse DE RENNEVILLE,

LES MODES DU JOUR

Les modes du jour sont aux toilettes de courses et les modes du soir aux toilettes de bal. Il y a déjà de nouvelles robes et de nouveaux chapeaux. C'est un peu tôt. Mais la mode n'a qu'un but : être plus capricieuse et plus fantaisiste que jamais, pour obliger les femmes riches à renouveler leurs toilettes et à dépenser beaucoup d'argent. Les chapeaux ne vont plus être perchés sur le sommet de la tête, où ils tenaient comme par miracle. Ils vont revenir aux proportions du diadème, de la fanchon et de la guirlande. Les coiffures en cheveux ne seront plus disposées en échafaudages, mais en boucles tombantes ou en chignons flottants sur le cou. Les corsages se feront à pointes pour toilettes du soir et à basques pour toilettes de ville. La polonaise se tolérera encore, mais relevée d'une façon toute nouvelle. Les toilettes des merveilleuses seront des robes à fourreau, avec des corsages moyen-âge emboitant le corps comme une cuirasse. Une femme bien faite aura l'air tout simplement d'être moulée par Clésinger, l'amoureux de la forme et de la beauté. Mais il faudra être bien sûre de soi-même et ne pas être fourreau comme sa robe, sans quoi on ressemblerait à un balai habillé. Une femme un peu forte serait grotesque habillée, ou plutôt modelée en *merveilleuse*. En un mot, il faut être très bien faite et avoir une tournure souple, élégante et cambrée.

En attendant les chapeaux guirlandes on porte deux genres de chapeaux différents, ou plutôt on les essaie.

L'un est un chapeau Henri III, ou plutôt une espèce de toque en velours noir, avec une guirlande et une aigrette de jais blanc. C'est à peu près la coiffure des mignons de Henri III.

L'autre coiffure est une capote toute coulissée, en velours grenat coulissé, avec ruche de crêpe blanc dans l'intérieur, et sur le dessus un bouquet de roses de Bengale panachées rose et rouge, vert et bleu, une fusée multicolore de Ruggieri, ne vous en déplaie. C'est plus original qu'harmonieux, mais la mode n'y regarde pas de si près aujourd'hui. Elle hasarde et elle risque tout. L'impossible la tente et l'attire. Ces deux nouveaux chapeaux sont de M^{lle} de Bongars, 17, rue de la Banque.

Il y a aussi de très belles toilettes de mariage, car on se marie beaucoup pendant le carême et on se mariera bien plus encore après Pâques. Il faut visiter les *Magasins du Louvre* pour se rendre compte de toutes les corbeilles de mariage qui s'y organisent, soit en cachemires de l'Inde, en dentelles, en costumes de ville, en toilettes de soie et en confectons. Les *Magasins du Louvre* sont universels, ce sont eux qui ont eu l'initiative industrielle de toutes les spécialités à la fois. La grande dame étrangère et l'élégante provinciale y trouvent à l'instant même tout ce qui constitue une toilette à la mode du jour. Elles n'ont qu'à choisir et à essayer. C'est

très avantageux, très commode et surtout *très bon marché*.

Les Magasins du Louvre préparent en ce moment leur grande émission annuelle de nouveautés printanières. L'Exposition des actualités du printemps fait toujours événement dans l'industrie parisienne, car le Louvre offre les articles les plus nouveaux et les plus élégants à des prix au-dessous du cours commercial. Comment obtient-il ce résultat? Par la prodigieuse quantité des affaires qu'il traite dans les principales fabriques de France et qu'il écoule dans les quatre coins du monde.

Le programme de ces nouveautés printanières ne va pas tarder à paraître, soit par la voie des grands journaux quotidiens, soit par des envois particuliers. Aussitôt ce programme arrivé, il ne faut pas attendre quand on veut profiter des occasions qui y sont énoncées. Il faut se mettre en route tout de suite pour cette ville immense du *Louvre* qui a envahi l'emplacement d'un quartier tout entier et qui a encore la prétention de s'étendre davantage. En outre des actualités de printemps, qui ne vont pas tarder à paraître, nos lectrices trouveront des toilettes de demi-saison, telles que : des costumes complets, en serge de laine double, nuance nouvelle claire ou foncée, de très bonne qualité, composés d'une jupe à volants et d'une tunique princesse à pélerine ornée d'un nœud de poul de soie noire, à bouts flottants, cotés seulement 59 fr.

Et d'autres costumes en très beau cachemire noir, avec première jupe à cinq petits volants et seconde jupe drapée; casaque ajustée, chaudement doublée et garnie de turquoise, le tout confectionné d'une façon irréprochable, pour le prix unique de 95 fr. Il faut absolument parcourir soi-même les magasins du Louvre dont les deux entrées principales sont rue de Rivoli et rue Saint-Honoré.

Le drap Cyclope et le Paris-Louvre sont les deux articles spéciaux en soieries qui font loi et autorité au Louvre.

Avec le concours du satin et de la faille on reproduit de très belles toilettes, ainsi qu'avec le mélange du satin et du velours. Les plus élégantes robes du soir se font à tablier et à longue traîne relevée en pouff par derrière. Les costumes de ville se font touchant terre, avec petits volants et bouillonnés. La tunique, très bridée sur les hanches, dessine le corps et se relève tout à fait derrière avec un gros nœud faisant pouff en relombant en pans écharpes derrière.

M^{lle} Marie Bataillon commence ses premiers modèles pour la saison printanière, tout en faisant épanouir de bien jolies toilettes de bal. L'intelligente faiseuse vient aussi d'éditer de très jolies toilettes de mariage que nous allons décrire dans toute leur élégance suprême.

Commençons par la toilette de mariée, en faille blanche, à très longue traîne derrière et avec tablier garni de plissés et de ruches de crêpe lisse blanc

ou de volants de point à l'aiguille et d'application, si on le préfère. Les volants de dentelle sont surmontés de légers cordons de fleur d'oranger. C'est très élégant et très joli. Si on désire plus de simplicité, le tablier peut se faire avec des volants de faille découpés surmontés de rouleautés de satin blanc. La traîne de faille se fait toute unie, soutenue par le bas avec trois ganses de satin blanc, ou bien ornée dans le bas d'un volant à dentelles, plis creux, surmonté d'une grosse ruche de crêpe lisse, ou bien encore avec volant lambrequin et draperie de dentelle de point à l'aiguille ou d'application. Elle se relève en pouff tournure, avec des nœuds de faille ou de satin et un bouquet de fleurs d'oranger. Le corsage Médicis est à longues pointes devant et à basques tuyautées derrière, garni de ruches de crêpe lisse, de dentelle ou de volant de faille, avec biais de satin. Ce corsage, légèrement entr'ouvert, a une collerette Médicis en rapport avec l'ornement du corsage et un bouquet de fleurs d'oranger. Pour coiffure, long voile de tulle enveloppant toute la toilette et couronne en fleurs d'oranger. On revient aux couronnes et aux guirlandes, mais il y a des physionomies auxquelles le pouff de fleurs de côté sied beaucoup mieux.

On peut remplacer l'application et le point à l'aiguille par de la malines ou de la dentelle de Bruges.

Mlle Marie Bataillon a fait également une toilette de mariée, genre fourreau, toute garnie de volants en guipure de Bruges et de rouleaux de satin blanc. Sur les côtés, quilles de dentelle faisant jabots, avec flots de satin. Par derrière, jupe à longue traîne relevée en pouff derrière avec deux nœuds de satin blanc et deux bouquets de fleurs d'oranger. Corsages à plastron de dentelle et de satin faisant gilet, avec petit bouquet de fleurs d'oranger à la boutonnière de l'habit merveilleuse en satin blanc.

Comme toilette de visite, rien n'est plus doux et plus seyant qu'une robe en faille gris argent et rose pâle, ayant une seule jupe demi-traîne, avec le devant plissé dans toute sa hauteur, et de chaque côté des nœuds de cravate en faille rose pâle disposés en échelles. La jupe, par derrière, est garnie de douze petits volants froncés liserés en faille rose pâle. Le corsage est en faille argent, avec gilet de faille rose et basque tuyautée derrière liserée de rose. Une écharpe de faille rose relie le pouff de la robe et se noue de côté. Toque Henri III en faille grise et faille rose, avec touffe de plumes grises et roses et bouquet de roses très pâles posées par derrière au-dessus du chignon.

Si on préfère le bleu au rose, on peut faire cette toilette gris et bleu pâle. Les nouvelles toilettes qui ont figuré aux courses étaient de nuance très foncée. Les plus éclatantes étaient en noir brodées de jais. Citons une toilette de faille noire garnie en tablier avec des plissés en long, alternant avec des entredeux de médaillons de jais. De chaque côté du tablier, médaillons de jais noire frangés. Le premier mé-

daillon, du côté droit, faisait avmônière doublé de satin cerise. C'était très joli et très nouveau. Jupe demi-traîne derrière, sans aucun ornement, relevée en pouff par des médaillons de jais. Le corsage habit veste, avec gilet plastron en jais et basque très longue derrière frangée de jais et garnie de médaillons de passementerie de jais. Les manches ont un revers plissé comme le devant de la jupe, surmonté de médaillons de jais.

Et les toilettes de bal?... Mlle Marie Bataillon n'y suffit pas. On danse de tous côtés. C'est une véritable fureur. Après avoir fait servir les robes d'avant la guerre, il faut bien arriver à faire de nouvelles toilettes. La simplicité n'est pas d'ailleurs à l'ordre du jour, et nous avons vu des toilettes de poul de soie absorbant trente-six mètres d'étoffe. L'une gris pâle et bleu, l'autre blanche et rose, garnies de plissés et de ruches de tulle en guise de dentelle. C'était très vaporeux et très poudré. Ces ornements de tulle durent une nuit, on les remplace avec les dentelles qui sont classées dans la corbeille de mariage. Une toilette de satin maïs, avec cuirasse de broderie de jais blanc s'attachant derrière avec une large écharpe de faille maïs doublée bleu pâle et relevant la jupe en pouff; corsage maïs avec plastron de jais blanc, et ruche de tulle blanc et de jais blanc autour du cou. Tous ces tulles brodés de jais blanc et de jais noir se trouvent en profusion à la *Glaneuse*, qui prépare ses actualités pour la saison du renouveau. Nous en parlerons plus tard. Mentionnons aujourd'hui les ruches de tulle noir perlées de jais noir, les ruches de tulle blanc perlées noir, les ruches de tulle blanc brodées de jais blanc et de perles blanches. Et de nouveaux fichus Louis XIII en blonde espagnole noire brodée de jais noir, et en blonde espagnole blanche brodée de jais blanc. Ces fichus Louis XIII, qui se posent à plat, rappellent les anciennes berthes de la reine Anne d'Autriche sur les portraits du temps.

C'est très joli et très éclatant sur les robes de nuance claire et sur les corsages de faille noire.

Il y a tant et tant de nouveautés à la *Glaneuse* que nous ne pouvons les énumérer toutes, car la *Glaneuse* moissonne tout à la fois la passementerie la plus artistique, soit en entredeux, en ornements et en frange; les rubans les plus nouveaux dans toutes les largeurs; les gilets à revers, incroyables, Merveilleuses, Girondin, Jean Jacques et Watteau, de style différent et en rapport avec le nom qu'ils portent, soit en velours et crêpe de Chine, velours et moire, faille et velours, satin et velours, avec collerette de tulle et de dentelle. Chaque gilet a son nœud assorti ou son bouquet pour coiffure. La *Glaneuse* ne fait rien à demi. Ce qui plaît toujours aux jolies femmes, c'est la mantille Espagnole en blonde noire ou en blonde blanche qui reproduit une très jolie coiffure quand on sait la disposer avec un peigne Girafe et une rose éclatante de coloris.

Pour la saison des bals, rappelons que la *Gla-*

é de
fupe
evée
sage
sque
e de
ches
upe,

n'y
rita-
vant
elles
rdre
lt de
gris
issés
était
tulle
elles
Une
erie
arge
ele-
tron
jais
jais
à la
ison
fen-
per-
lées
jais
chus
e de
odée
sent
eine

s de

euse
r la
nen-
rne-
eaux
In-
es el
avec
e de
n et
elle.
quet
i. Ce
nan-
plan-
d on
rose

Gla-



Jules David - A. Leroy imp. r. des Marais, 66.

Manche 1134

15 Mars 1874

La Gazette rose.

Soirettes de Courses au Bois de Boulogne

Etroffes des M^{mes} de Louvre - Coiffettes de M^{lle} Marie Bataillon - Chapanneux Félix - Rubans de la Glayeuse.
Lingerie de la M^{me} Maureau - Ceinture Rigenti de M^{me} De Vertus saucis - Mouchoirs de Chaprou - Pyjama fantaisistes
de la M^{me} Bourguignon - Foulards de l'Union des Juves - Eau des Fies de M^{me} Sarah Felix - Chaussures de la M^{me}
Souvenir - Parfums et savons de toilette de la Maison Violet fourni. Brevet des Cours Etrangères.

3. Rue Rossini

=
ne
Su
ni
s'e
de
ce
ma
bo
30
ch
pr
po
toi
av
loi
ga
Sa
mc
l'a
jou
trè
qu
cap
ma
fée
pu
err
pa
co
tal
I
de
alle
Bo
Ce
Vo
Ro
Ju
Ro
Ju
Ch
Pa
Ba
Mo
Bo
Ce
Vo
Re
Ju
Ro
Ju

neuse a des gants de Suède blanc et des gants de Suède beurre frais qui font type d'élégance féminine.

Lorsqu'on habite la province, il est bien facile de s'entendre avec la *Glaneuse et de lui écrire*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin. La Glaneuse vend sa mercerie à bien meilleur compte encore que dans les magasins de nouveautés. Elle établit même des boîtes assorties, très complètes, au prix de 20 fr. et 30 fr.

Si le printemps nous ramène les lilas et les fraîches toilettes, il nous fait songer aux toilettes de première communion. Rien n'est plus important, pour les jeunes mères, que de savoir comment une toilette de première communiant s'organise. Nous avons consulté à ce sujet la *maison Maureau*, qui fait loi et autorité en matière de lingerie sérieuse et élégante. Cette maison, qui est placée en plein faubourg Saint-Germain, rue de Tournon, 2, n'en compte pas moins, pour clientes, de très charmantes femmes de l'autre côté de l'eau. M. Martin, qui la dirige aujourd'hui, s'applique surtout à faire de la lingerie très bien conditionnée et ne coûtant pas plus cher que la lingerie de pacotille et à effet. C'est un point capital. Rien n'est cousu à la mécanique dans la maison Maureau, et les ouvrières ont des doigts de fée.

A propos des devis de layettes que nous avons publiés dans nos Modes du jour du 1^{er} mars, une erreur de typographie s'est glissée: au lieu de *pailon coutil*, on a imprimé *pantalon coutil*. On comprend que MM. les bébés ne se mettent en pantalon que lorsqu'ils deviennent de petits hommes.

La maison Maureau nous a donc donné trois devis de toilettes de première communiant, que nous allons détailler dans leurs plus minuteux détails.

L'un de 165 francs, réparti de la façon suivante:

Bonnet tulle de soie, garni faille.....	7 »
Ceinture faille, n° 80.....	22 »
Voile 8/4.....	30 »
Robe faite à la Vierge, ou jupe à plis avec chemisette.....	48 »
Jupon de dessous, en mousseline.....	10 »
Robe de dessous, en percale.....	18 »
Jupon madapolam à volant empesé.....	11 »
Chemise percale fine, festonnée.....	8 »
Pantalon à plis et festonné.....	7 »
Bas fins.....	3 »
Mouchoir batiste, chiffé.....	7 »
Total.....	165 »

L'autre de 130 fr.

Bonnet tulle de soie, garni faille.....	6 50
Ceinture faille n° 60.....	16 »
Voile 8/4.....	22 »
Robe faite à la Vierge, où jupe à plis avec chemisette.....	32 »
Jupon de dessous, mousseline.....	9 »
Robe de dessous, percale.....	15 »
Jupon madapolam à volant empesé.....	10 »

Chemise percale festonnée.....	6 »
Pantalon avec plis et feston.....	5 »
Bas fins.....	2 50
Mouchoir chiffé.....	6 »

Total..... 130 »

Et la troisième toilette, cotée seulement 100 fr., se compose de:

Un bonnet tulle de soie, garni de taffetas.....	5 50
Ceinture taffetas n° 60.....	11 »
Voile 7/4.....	16 50
Robe faite à la Vierge ou jupe à plis avec chemisette.....	25 »
Jupon de dessous, en nansouk.....	8 »
Robe de dessous, percale.....	12 »
Jupon madapolam à volant empesé.....	9 »
Chemise percale festonnée.....	5 »
Pantalon percale avec plis et festons.....	4 »
Bas fins.....	2 »
Mouchoir chiffé.....	5 »

Total..... 100 »

Lorsqu'on habite la province et qu'on ne peut pas se déranger, il suffit d'envoyer directement à la maison Maureau la longueur des jupes et un corsage qui aille bien, pour qu'elle reproduise sans aucune retouche les toilettes des jeunes communiants. La maison Maureau complète chaque différente toilette avec des bottines blanches, quand les jeunes mères le désirent et que cela peut leur être utile et agréable. On peut même demander des articles séparés pour toilettes de première communiant, puisqu'on connaît la teneur et le prix, sans être obligée pour cela de prendre la toilette complète.

Dans quelques jours, pas plus, le printemps va faire son entrée solennelle dans l'année 1874. Serez-vous très sérieusement le printemps?.. C'est ce que nous verrons à l'époque désignée. Le chevalier Printemps est le plus capricieux et le plus volage des chevaliers. Il n'arrive jamais à heure dite.

Ce n'est pas une raison pour que la mode suive son exemple et ne prenne pas l'avance sur lui. L'*Union des Indes* est déjà sous les armes pour le recevoir. Elle complète chaque jour sa collection de foulards qui lui arrive directement des Indes. Ce sont des foulards camaïeux, fleuris de bouquets teinte sur teinte, avec trainasse de volubilis lilas sur fond lilas pâle, et feuillage de fougères lilas.

Ce même genre de foulard camaïeux se répète en ond bleu pâle, ou en toute autre nuance nouvelle, avec trainasse de volubilis.

Un foulard écru, avec pluie de fleurs des champs effeuillées, parsemées au milieu d'un feuillage grisaille et vert fané.

Un foulard lilas de Perse, avec floraison de gros boutons de roses teintés brique et blanc, rappelant les anciens dessins du temps de Louis XIV.

Un foulard steeple-chase Pompadour, représentant une course de guirlandes de fleurs miniatures,

courant les unes après les autres, sur fond gris perle et sur tous les fonds de nuances claires et foncées.

Un foulard avec pois ombrés faisant semis, ou groupe de trois pois sur fond gris argent, lilas de Perse, bleu ciel et vanille.

Ce n'est pas tout. L'Union des Indes, qui a le monopole élégant des foulards, et qui lance toujours la première l'actualité et la mode, offre à son aristocratique clientèle deux tissus inédits, dont elle a la propriété exclusive.

Le foulard *Cutwa de l'Inde*, qui va produire une grande sensation industrielle, dans toutes les teintes les plus fraîches et les plus printanières, coté seulement 120 fr la robe en tissu uni, et 90 fr. avec rayures rubannées teinte sur teinte.

Ce Cutwa de l'Inde est rayé sergé camaïeu ou sergé uni. La fabrication de l'Inde n'a rien produit encore de plus souple, de plus chatoyant et de plus charmant. Pour toilette du soir, ce Cutwa de l'Inde garni de blonde blanche brodée de perles blanches ou de jais blanc va faire merveille. Il se reproduit également pour toilettes de ville.

..

Citons au hasard les nuances demandées : lilas de Perse, scabieuse, Parme, gris perle, argent, plomb, ardoise, blanc opale, feuille de rose, bleu ciel, turquoise, bleu de France, indigo, écorce, blé, sornette, alezan, cuir, olive, noir.

L'autre nouveau tissu indien, le *Whampo de l'Inde*, est affecté tout directement aux chemises de nuit.

Il vaut 14 francs le mètre, en largeur de 70 cent.

Le Tussore de l'Inde en nuance écrue naturelle reproduit de très jolis costumes de voyage et de bains de mer, à raison de 70, 80 et 90 fr. le costume.

Quant au crêpon de l'Inde qui remplace si avantageusement le crêpe de Chine, sa vogue, loin d'être épuisée, va s'accroître encore, car l'Union des Indes, d'après les demandes répétées de ses clientes, en a fait faire une nouvelle édition dans toutes les nuances les plus variées.

Les robes de foulard varient comme prix, à partir de 48 fr., 54 fr., 57 fr., 60 fr. et 70 fr., par 8 mètres en largeur de 90 cent. L'Union des Indes donne le metrage qu'on désire, en plus ou en moins, selon la toilette qu'on a l'intention de disposer. Il suffit de lui indiquer le nombre de mètres, à sa nouvelle installation, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra. On peut aussi lui demander sa collection d'échantillons, à la condition toutefois de ne la garder que le temps de fixer son choix, et de la renvoyer avec l'échantillon choisi, par le retour du courrier.

Paris arrive où on l'appelle, et la *Ceinture Régente* voyage dans les quatre coins du globe, sans qu'il soit besoin de l'essayer. Avec des mesures exactes prises en étant habillées, *Mmes de Vertus sœurs* peuvent modeler une Ceinture Régente, ni plus ni moins qu'une statue. Rien ne leur est plus facile,

car elles se souviennent d'avoir été statuaires et d'avoir pétri la terre glaise avant de tailler la faille et le satin.

La Ceinture Régente, qui a remplacé et détrôné le corset, est indispensable avec les toilettes fourreau, car elle cambre le corps et le dessine dans ses plus harmonieux contours. Et pourtant cette Ceinture Régente est toute mignonne et toute assouplie, se contentant de quelques baleines, pas plus !..

Tout son prestige d'élégance est dans sa coupe unique; elle donne la beauté, et, par contre, la santé. La femme s'épanouit fraîche et radieuse comme une fleur qu'elle est. Elle ne s'étiole plus; elle respire à pleins poumons; elle ne s'emprisonne plus dans une cuirasse de coutil bardée de ressorts d'acier. Elle a tout simplement, en guise de corset, la ceinture Régente qui lui sert de point d'appui et de tuteur.

Les merveilleuses assortissent toujours leur ceinture Régente à leurs toilettes, comme nuance et comme tissu, soit satin, faille et moire, et pour mettre indifféremment avec toutes les toilettes, elles en ont trois qui sont indispensables aux femmes même les moins coquettes: l'une, en satin blanc ou en faille blanche; l'autre, en satin gris, piqué rose et bordée de pluche rose, et, la troisième, satin noir piquée cerise et bordée de peluche cerise.

Il suffit d'envoyer à *Mmes de Vertus sœurs*, 12, rue Auber, les mesures suivantes, pour recevoir une ceinture irréprochable de coupe et de main-d'œuvre: Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur de la taille sous le bras.

Notre Courrier des Modes du jour sera plus complet, au point de vue des modes printanières, dans notre numéro du 1^{er} avril. Nous aurons les nouvelles toilettes et les nouvelles confections de la maison Gagelin, les chapeaux de *Mme Hertz*, les fleurs printanières de *Mlle Pitrat*, les toilettes de deuil de la *Scabieuse*, et les chaussures de promenade de la maison *Jouvenot*, toutes assorties aux robes de visite et aux costumes.

Attendons !.. le printemps est à notre porte. Et pourtant il neige sur les violettes à demi épanouies. Le soleil de mars est des plus perfides et des plus dangereux, car il s'attaque de préférence aux peaux les plus fines et les plus délicates, en les tiquetant de taches de rousseur.

On a beau répéter à une jolie femme: « Vous êtes devenue laide, parce que vous étiez trop blanche et trop belle »; elle n'est nullement satisfaite d'avoir un visage rouillé, et elle se passerait parfaitement du certificat que lui donne le soleil.

Il est heureusement facile de se garantir des taches de rousseur et même de les effacer avec le Lait antiphélique de *Candès* qui sert d'engrais à la peau, qui la vivifie et la nutrifie et lui fait un rempart contre les étreintes par trop brûlantes du soleil de mars.

Les taches de rousseur ne résistent pas à l'action du *Lait antéphélique*, elles s'écaillent et disparaissent pour toujours, à la condition de continuer le traitement qu'on a commencé.

Ce Lait antéphélique, aux principes camphrés, est des plus dépuratifs et des plus hygiéniques. Il compose également une eau de toilette des plus salutaires, qui donne au teint une fraîcheur naturelle, sans le secours d'aucun fard, en faisant circuler le sang dans les veines et en colorant le visage des teintes délicates de la rose de Bengale. Le Lait antéphélique de Candès se trouve, 26, boulevard Saint-Denis, et ne coûte que 5 fr. le flacon.

La beauté de la femme réclame des soins incessants. On peut vieillir en restant jeunes. Il faut pour cela arrêter le calendrier de la vie et le faire retourner en arrière.

Le premier cheveu blanc est un avertissement de vieillesse. Il ne faut pas qu'il en apparaisse un second. Il est si facile d'arracher le premier, nous dira-t-on. Ne faites pas cela, madame, un cheveu blanc arraché en fait blanchir immédiatement dix autres. C'est la loi de la nature. Il faut donc capituler avec elle et recolorer les cheveux blanchis et appauvris par l'âge, le chagrin ou la souffrance, avec le concours de l'*Eau des Fées*.

C'est la seule eau racolorante qui soit recommandable, parce qu'elle est authentique et qu'elle a obtenu à l'Exposition de Vienne le double diplôme de capacité et de mérite.

Ce qu'il y a de miraculeux dans cette Eau des Fées, c'est qu'elle recolora graduellement la chevelure en passant par les nuances les plus juvéniles du coloris. Vous pouvez reconquérir votre nuance primitive ou être plus blonde, ou plus brune. Il s'agit pour obtenir ce résultat d'arrêter les applications de l'Eau des Fées qui se font légèrement, avec une brosse très douce et très fine.

L'Eau des Fées a, comme vous le pensez bien, son prospectus et son programme. Elle nous dit ce qu'il faut faire pour que la féerie s'accomplisse. Il y a telle ou telle préparation première avec la Pommade des Fées qui est indispensable ; puis, quand la recoloration a atteint la nuance qu'on désire, on mélange l'Eau des Fées avec l'Eau de Poppée qui la parfume et la blonduit.

Cette Eau des Fées mérite d'être étudiée et expérimentée. Elle donne la jeunesse. On la trouve partout, en France, à l'étranger. Mais sa source principale est 43, rue Richer.

Le laboratoire de *Mme Sarah Félix* est celui d'une savante et d'une femme de goût. Que de métamorphoses s'y accomplissent...

Une parfumerie extra-fine et intelligemment préparée est donc pour la femme d'une importance plus sérieuse encore que le choix d'une coiffure ou d'une toilette.

C'est pourquoi nous recommandons chaque quinzaine, d'une façon toute spéciale, la *maison Violet*, qui possède des cosmétiques exclusifs et des

compositions hygiéniques, préparés dans sa fabrique de parfumerie modèle.

Les étrangers de distinction qui visitent Paris dans tous ses détails, se font toujours conduire à cette usine de parfumerie qui n'a pas de rivale, et où la chimie joue le principal rôle.

Parmi les nouveaux produits de la maison Violet, citons le Savon veloutine, à la glycérine et au bismuth, qui blanchit les mains et les adoucit, et qui luttera avec le Savon royal de Thridace, quand il aura obtenu, comme lui, une brochette de décorations à toutes les Expositions de Paris, de Londres et de Vienne.

Pour la saison d'équinoxe que nous traversons et où les transitions de température sont des plus funestes, il faut employer les Eaux de toilette à la glycérine, parfumée à la violette, au portugal et aux brisés de mai, et faire usage de la Crème de Beauté à la Glycérine, qui a le pouvoir d'effacer les rides, ni plus ni moins que la Crème Pompadour.

La maison Violet a un catalogue tellement complet d'articles aussi précieux les uns que les autres, qu'on ne sait lequel choisir. Les coquettes feront bien de s'enquérir d'un prospectus de la maison Violet, et de lui demander, en même temps, boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel, au coin de la rue Scribe, le livre des *Talismans de la Beauté*, et une petite brochure très intéressante et très compétente : *L'Art de s'embellir*.

Dans ces livres, publiés et édités par la maison Violet, nos lectrices trouveront des recettes infailibles de beauté et de jeunesse, avec des documents historiques.

Elles trouveront, dans la petite brochure : *L'Art de s'embellir*, l'emploi des fards de jour et des fards de lumière, et, dans le livre des *Talismans de la Beauté*, dix chapitres importants, qui sont autant de consultations de beauté, que nous nous proposons de reproduire successivement dans nos prochains courriers des Modes du jour.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

BES BIJOUX A LA MODE

En fait de bijoux, jamais le goût parisien ne s'est lancé dans la fantaisie comme cette année, surtout pour les boucles d'oreilles et les épingles de cravate. L'oreille ne porte plus seulement une perle ou un diamant, dit la *Vie Parisienne*; elle est transpercée par un poignard, la garde en avant, la pointe en arrière; ou bien c'est un clou auquel on accroche tout ce que l'on veut.

Le coucou de la Forêt-Noire, les poids servent de pendants,

Une balance : sur un plateau l'amour, sur l'autre un papillon... C'est le papillon qui l'emporte.

Un petit panier en filigrane, pendu par un ruban.

Une palette, les couleurs sont des pierres précieuses : rubis, émeraudes, topazes, etc.

Un perroquet bleu et jaune sur son perchoir.

Une hotte pleine de raisin.

Une maquette qui se désarticule à chacun de vos mouvements.

Un soufflet entouré de perles fines.

Un lustre à six bougies, une suspension avec son abat-jour.

Des sabots, un scarabée, une tortue.

Un puits avec ses deux seaux.

Un enfant au maillot; l'un rit et l'autre crie.

Un baromètre Louis XV.

Un piton pendu au clou à crochet.

Un jeu de quilles avec sa boule.

Deux cloches au bout d'une corde.

Puis viennent les bijoux parlants (dont le silence est d'or) :

Une feuille de rose avec sa goutte de rosée.

Une violette, un lis, un souvenez-vous.

Un cœur percé d'une flèche, un autre soutenant une pièce de vingt francs.

Deux colombes se becquetant.

Une huître en diamant avec sa perle.

Un cadenas et un trousseau de clefs... Une clef d'or ne suffit plus.

Une raquette et son volant.

Une niche à chien et la tête du toutou.

Son déménagement : un fauteuil à une oreille, un guéridon à l'autre.

La chasse de son ami : un lièvre à gauche, un faisan à droite.

Enfin un nid dont les œufs sont en perles fines, l'oiseau en diamant; il est perché sur le bout de l'oreille et suspend son nid.

Maintenant des épingles de cravate pour différentes professions :

Un rat grignotant le *Figaro*; un rat mangeant une perle dans une cuiller d'or; un rat blotti sur un coussin; un piège à rat.

Un thermomètre... une cornue, un alambic, une mappemonde, un Elzévir.

Une assiette de porcelaine de Chine, une autre en face.

Voilà pour les érudits.

Pour les belliqueux :

Une épée, un fleuret, un sabre, un revolver, un pistolet avec une perle à la gueule, une cible, un canon, un affût, trois petits boulets; or, perles ou diamants à volonté.

Pour les sportsmen : cheval et jockey, l'un portant l'autre; un fer à cheval émaillé, représentant une course microscopique; un mors et sa bride; un fouet noué, franchi par un cheval; un cor de chasse, franchi par un chien; cravache et toque de jockey; un pied de cheval ferré de diamants; un patin cloué de perles; un étrier et la carte de pesage.

Pour tout le monde :

Une petite locomotive, un journal sous bande, une potence, un marteau clouant un diamant, une tenaille prenant une perle ou un casse-noisette la brisant, une tête de nègre en cravate blanche; une lanterne sourde, pour feu un rubis.

Un dé, un jeu de cartes, un bilboquet, une demoiselle (de paveur), le croissant de la lune, un loup en velours aux yeux d'émail, une cocotte en argent, une queue de billard avec deux boules, un tire-bouchon avec une perle dans la vis.

Une timbale et la cuiller dedans, un mât de cocagne, etc.

Enfin, trois petits *porte-bonheur* enlacés.

Chacun de ces objets est une œuvre d'art, perfection de dessin et de ciselure; on comprend qu'on les vende, mais qui donc les achète?

V. P

LES ENFANTS PENDANT LA PAIX

PAR M. HENRI JOUSSELIN, CONSEILLER A LA COUR

(Suite et fin.)

« — Qu'à cela ne tienne, repris-je. Depuis que mon fils est au monde, il a parlé bien souvent en vers et sans le savoir, absolument comme le *Bourgeois gentilhomme* parlait en prose. Tout ce qui l'intéresse, le touche; tout

ce qui est à lui apprendre, a fourni de ma part prétexte à de petits vers, matière aujourd'hui de plus d'un gros volume. Mais il faudrait en rechercher les pages à droite, à gauche, dans bien des mains, à qui seules elles étaient destinées.

« — Eh! bien, recueillez-les; parmi les jeunes lecteurs, vous ferez sûrement des ingrats; mais qui sait si vous n'irez pas droit au cœur des parents et des grands-parents.

« J'ai suivi le conseil de cette indulgente amie, mère et grand-mère des plus tendres... et j'ai recueilli le plus grand nombre de ces badinages à la douce morale, enfants terribles d'une verve trop facile peut-être que j'avais laissés échapper, comme autant de bluettes condamnées à mourir avec les circonstances qui les avaient fait naître.

« Au fur et à mesure des événements, j'y ai ajouté tout ce qui, dans ce cher petit monde, pouvait rencontrer d'échos, d'expressions spontanées. D'abord les douleurs de l'exil et de la patrie vaincue, mutilée; puis les douces joies de la paix et du foyer domestique. Ainsi, j'en suis venu à publier successivement, avec le concours de Bertall et des éditeurs du *Journal de la Jeunesse*, les meilleurs parrains que je leur puisse donner, les *Enfants pendant la Guerre* et les *Enfants pendant la Paix*.

« Un jour peut-être, si ces barabins grandissent, s'ils font leur chemin dans le monde, ils auront pour successeurs quelques-uns de ces petits rois dont tu parles si bien?... Alors, ils iront, sois-en certain, chercher, comme leurs frères aînés, ton patronage, en faisant appel à ta vieille amitié, comme leur père.

« HENRI JOUSSELIN »

Passons à Mme Waldor!... Nous l'avons connue et aimée... Et nous sommes bien heureuse de lui donner un souvenir d'affection chaque fois que son nom revient à notre cœur et à nos oreilles comme une douce harmonie. La lettre de M. Henri Jusselin à M. Paul Dalloz n'était pas destinée à la publicité. Aussi, l'aimable conseiller, voyant cette lettre publiée et imprimée, a protesté de la façon suivante en envoyant à M. Dalloz, sur l'endos de sa carte, les vers suivants :

Merci, mon cher, merci d'avoir ainsi prêté
ma lettre un honneur vraiment immérité.

Mais vois un peu jusqu'où ta bienveillance rare,
Avec ton imprimeur, en ce moment s'égare;
Vois jusqu'où, grâce à toi, soudain je suis monté
Il ne t'a pas suffi d'avoir si bien traité
Mes chers petits *Enfants dans la paix et la guerre*,
Après les fils, voilà que tu gâtes le père:
Après avoir aux fils, pour suivre leur chemin,
Dans le monde, tendu ta généreuse main,
Tu fais bon père, hélas!... ce que l'amitié même
Ne le fera jamais... juge à la cour suprême!

C'est une lettre et une bataille de prose et de vers, comme vous le voyez, entre deux hommes d'esprit : l'un, magistrat, et l'autre publiciste de plusieurs publications d'une grande valeur littéraire.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

POÉSIE

Voici une très jolie chansonnette, qui vient de paraître chez l'éditeur Katto, dont les paroles sont de M. Albert Ponsin et la musique de M. F. Jouffroy. Cette chansonnette est dédiée à Mlle Marie Roze (de l'Opéra-Comique) :

Maison neuve et vieux bonhomme.

I

J'ai septant cinq ans accomplis,
Je veux, pour la fin de ma vie,
Faire bâtir maison jolie,
D'un seul étage tout compris.
Une grande chambre à mon âge
Suffirait et parfaitement.
Amis, travaillez vivement
Et ne me faites qu'un étage!

II

Mais!... j'y pense; j'ai des amis
Qui, venant me rendre visite,
Voyant ma maison si petite,
Diront du mal de mon logis
Et vraiment cela seul m'engage
D'agrandir tout mon logement.
Amis, travaillez vivement
Et faites un deuxième étage

III

N'ai-je pas aussi des enfants,
Eloignés par le mariage,
Qui pourraient d'un troisième étage
Bien profiter de temps en temps.
Quoi!... quand ces beaux et bons mariages
Viendraient pour loger sous mon toit,
Ils devraient sortir de chez moi ...
Non!... qu'on me fasse quatre étages.

IV

L'amour m'enlassant de son lien,
A dix-huit ans pour voir ma belle
Et passer un instant près d'elle,
Dans un grenier j'étais si bien !...
Doux souvenirs d'un heureux âge
Tu ne t'es jamais effacé ;
La mansarde est un lieu sacré,
Qu'on me fasse un cinquième étage.

V

Allons !... voici donc la maison
Que Dieu m'a permis de construire,
Un étage n'eût pu suffire,
Je bénis ma précaution.
Je vais donc occuper ma cage,
Qu'on vienne m'y voir très souvent,
Et je descendrai plus gaiement
De mes ans le dernier étage.

J. A. PONSIN.

ACNÉ ET COUPEROSE

C'est demain que M. le docteur Constantin James fait paraître à la librairie de G. Masson, place de l'École-de-Médecine, 17, son travail si impatiemment attendu sur une NOUVELLE MÉTHODE DE TRAITEMENT DE L'ACNÉ ET DE LA COUPEROSE. Ce travail est complété par l'indication des cosmétiques les mieux appropriés à l'hygiène de la face, de la bouche et de la chevelure.

Nous ferons un compte-rendu de cette publication importante au point de vue de l'hygiène et de la santé, dans notre numéro du 1^{er} avril,

V. DE R.

CONTES DU BIBLIOPHILE JACOB

A SES PETITS-ENFANTS SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

INTRODUCTION

J'allai passer l'hiver de 1782 chez mon vieil ami le comte de P..., dans le château de Palmy, en Tourraine. C'était un des plus beaux manoirs de la France féodale; rebâti et restauré en 1449, par messire René Voyer, sur les ruines de l'ancien château que les Anglais avaient saccagé et brûlé, il conservait encore son aspect primitif, ainsi que ses droits et privilèges

seigneuriaux, quoique le droit de justice haute, moyenne et basse, n'appartint plus à cette noble maison des Voyer, qui, après avoir fourni de vaillants chevaliers aux croisades, avait donné deux ou trois ministres à la France, un lieutenant de police à la ville de Paris, un spirituel ami à Voltaire et un généreux fondateur à la bibliothèque de l' Arsenal.

Ce château, que je n'ai pas revu depuis bien des années, et qui peut-être est tombé comme tant d'autres sous le marteau dévastateur de la bande-noire, n'offensait les yeux de personne, à cette époque où le seigneur châtelain n'exerçait de juridiction sur le bourg et les hameaux voisins, que pour y répandre des bienfaits, entreprendre à ses frais les travaux d'utilité générale, distribuer des dots aux filles et améliorer le sort des pauvres vassaux. Ah ! si la noblesse eût voulu propager l'instruction dans les campagnes, la révolution de 89 se serait accomplie sans secousses, sans luttes, sans misères, et surtout sans échafauds !...

Le château de Paulmy se composait de trois grandes cours carrées, à la suite l'une de l'autre, environnées de bâtiments spacieux, dont la plupart portaient les traces d'une construction gothique : la première cour, large de quarante toises, était alors telle que l'avait fait messire Pierre Voyer, avec son puits à colonnes, sa chapelle à vitraux, ses portiques en ogives, ses grands combles d'ardoises et ses cheminées de briques pyramidales. Un fossé rempli d'eau courante, alimenté par la fontaine de Chancelée, défendait l'abord des murailles qui auraient pu soutenir un long siège ; la façade offrait un immense corps de logis, à six étages, avec une galerie supérieure en plomb, à machicoulis, ouvertures pratiquées pour jeter des pierres et de l'huile bouillante sur les assiégeants ; le toit était en partie caché par des aiguilles en pierre de taille d'une hauteur prodigieuse, sculptées et découpées si délicatement qu'on eût dit une dentelle noire dans les airs ; deux énormes tours rondes, dont une seule était achevée, toutes deux ayant des murs de douze pieds d'épaisseur, fortifiaient les ailes de ce corps de logis, qui renfermait les appartements d'honneur ; des girouettes en fer, représentant des animaux symboliques du blason, criaient au souffle du vent sur leurs pivots rouillés. Les deux arrière-cours contenaient les écuries, les

greniers et les communs, car, au moyen âge, les communs et leurs dépendances occupaient seuls plus de place et de bras que n'en occupe aujourd'hui un ministère des finances.

Un parc, clos de murs, s'étendait autour du château dans l'espace de plusieurs lieues. Deux étangs limpides et poissonneux servaient d'ornement naturel à une pelouse verdoyante, semée de bouquets de buis et bordée d'une allée de vieux saules. De tous côtés, se déployait un magnifique paysage où les accidents de terrain, le contraste coloré des plantations, la lutte de la lumière avec l'ombre, multipliaient le pittoresque des détails dans un harmonieux ensemble; auprès du château qui dominait les environs étaient des jeux de bague et des licées pour les courses de chevaux; le *Champ des Entes*, riche pépinière d'arbres fruitiers, bien greffés et bien choisis; une belle forêt, qui réunissait du gibier de toutes espèces; des prairies, des potagers et des terres labourables; enfin, chaque saison avait là ses plaisirs réunis, outre les ingénieuses variétés de la chasse, qui fut pendant des siècles la principale création des rois et des seigneurs.

Ce n'était pourtant pas la chasse, cette image sanglante de la guerre, que je venais chercher au château de Paulmy, l'amitié n'eût pas tendu un piège à mes goûts bien connus pour l'étude et le repos; j'avais, à la sollicitation de quelques savants bénédictins, entrepris d'éclaircir les origines de la noble maison de Voyer, et je devais, à l'aide des chartes, papiers de famille empruntés à ses archives, essayer de prouver, par exemple, qu'un certain Basile, Grec de naissance, ayant mérité la faveur du roi Charles le Chauve, avait été surnommé *Vauger*, en langue vulgaire du neuvième siècle, ce qui signifiait belliqueux, au dire des anciens chroniqueurs.

Le comte de P... me tenait compagnie dans ces recherches, aussi pénibles qu'ingrates; mais les affaires politiques et la condition de son rang le rappelèrent subitement à Paris, dans le cours de l'année 1782, et il me pria d'attendre son retour, en continuant mes études historiques et généalogiques.

Je restai donc en son absence chargé de surveiller ses trois fils et sa fille, qui m'honoraient du titre de *grand-papa*, sans doute à cause de ma vieillesse printanière, de mon caractère bé-

nin et placide, de mon costume antique et de mes habitudes paternelles; moi, je leur répondais en les nommant mes *petits-enfants*, et j'en vins à me persuader qu'ils l'étaient réellement, tant leur amitié attentive, leur docilité constante, leur gentillesse respectueuse environnaient à l'envi mon fauteuil patriarcal.

Je n'ai jamais capté l'affection des enfants par des flatteries dangereuses ou des faiblesses coupables, je suis même très sévère à leur égard quand je les trouve en faute, pour mieux les récompenser selon leur mérite; aussi me tiennent-ils compte d'être toujours justes avec eux.

Le comte de P..., lorsque nous nous liâmes ensemble par la similitude de nos goûts studieux, avait remarqué avec plaisir que ma robe de chambre à ramages et mon bonnet de fourrure n'éloignaient pas de moi la bande joyeuse, qui, au contraire, accourait empressée et se rangeait à mes pieds sur des tabourets pour obtenir quelque historiette de mon répertoire. Il encouragea lui-même l'affection que me portaient ses enfants, affection un peu intéressée, un peu bruyante, que l'âge régla, sans l'empêcher de croître avec la raison. Pour moi, qui n'ai jamais joui du bonheur d'être père, j'acceptais volontiers cette paternité toute faite, dont je n'avais pas les charges et les soucis.

Je m'étais donc insensiblement attaché aux enfants du comte, et je les aimais presque autant que mes livres; je les aimais surtout, ces pauvres enfants, comme pour les dédommager de la perte de leur mère qui les avait laissés, sans guide et sans appui, à la merci de mains étrangères et mercenaires. Un précepteur était nanti de pleins pouvoirs pour élever à sa guise les trois garçons et l'éducation de sa fille, à laquelle manquait la sollicitude maternelle, s'achevait un peu au hasard, sous les yeux d'une gouvernante.

Le comte de P..., tout occupé des affaires publiques, n'avait pas le temps de surveiller lui-même ses enfants, de diriger leur instruction, de présider à leurs études, aussi bien qu'à leurs récréations, et quoique je le remplaçasse souvent dans son rôle de père de famille, l'abbé Poncel, le précepteur, et Mlle Boitard, la gouvernante, accaparaient une autorité brutale et despotique sur leurs élèves, sans soupçonner les conséquences d'une fausse di-

rection dans la conduite de ces jeunes cœurs et de ces jeunes esprits. Ces gens-là ne semblaient pas se croire responsables devant Dieu et devant la société du précieux dépôt qu'on leur avait confié, et ne songeaient qu'à gagner leurs gages en se donnant le moins de mal possible.

L'abbé Poncel, ou plutôt M. Poncel, n'était pas un ecclésiastique, quoiqu'il en portât l'habit, mascarade grotesque dont le dix-huitième siècle s'affublait, en ne voyant dans cet habit, pour ainsi dire, qu'une livrée de précepteur, respectable pour quiconque redoutait la contagion des colléges. M. Poncel avait d'ailleurs autant de défauts qu'il lui était permis d'en avoir en dehors de son emploi : ignorant, paresseux, ivrogne, colère, et, par-dessus tout, gourmé de préjugés, infatué de ridicules ; du reste, assez bonhomme au fond. Mais cette bonhomie même n'est ordinairement qu'une servile indifférence d'opinions, qu'une coupable mollesse de volonté ; or, tout fait exemple aux enfants.

Quant à Mlle Boitard, elle affichait toute la rigidité repoussante d'une vieille fille, dont le cœur s'est racorni et desséché dans la sphère étroite de son état ; il y avait du Croquemitaine dans sa voix rauque, dans son regard louche, dans sa moue éternelle ; elle appartenait aussi à cette école de pédagogie, étroite et mesquine, qui s'était emparée des éducations particulières et qui s'appliquait à prolonger l'enfance, en retardant les progrès de l'esprit et du cœur.

Quant à l'ignorance, Mlle Boitard renchérisait encore, s'il est possible, sur le précepteur masculin. Elle partageait aussi un préjugé, très répandu dans la société, qui voulait borner à quelques ouvrages d'aiguille, à quelques arts d'agrément à peine ébauchés, l'instruction nécessaire aux femmes ; on apprenait donc aux demoiselles de condition : la broderie, la danse noble, le dessin au pastel, la politesse des manières ; mais peu de littérature et d'histoire, pas d'orthographe. Il semblait absolument inutile qu'une femme du monde sût écrire sa langue. Mieux valaient cent fois les femmes savantes de Molière.

PAUL LACROIX (Bibliophile Jacob).

(La suite au numéro prochain.)

Pour les articles non signés :

Vicomtesse de RENNEVILLE.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE COURSES

Première toilette. — Costume demi-traine, en faille vert printemps, avec première jupe toute noire, et seconde jupe faisant tablier carré et tunique pouff tout à la fois. Le tablier carré est garni d'un ruché de faille et d'un très bel effilé retombant sur un effilé plus petit surmontant la tête d'un grand volant fa'bala, faisant écharpe sur les côtés. Par derrière la tunique pouff est bordée d'un même ruché, d'un même effilé et d'un grand volant plissé. Le corsage, à basques ouvertes derrière, se boutonne devant de côté, comme un petit veston d'homme, avec col et revers de velours noir. Il est bordé d'un petit ruché de faille et d'un effilé. Les manches se terminent par un double revers de velours noir et de faille verte faisant gantelet. Colerette de dentelle autour du cou. Semblable dentelle au bas des manches. Gants en peau de chamois. Toque Henri III, en velours noir et faille verte, avec oiseau colibri et deux plumes rouges. Dessins Louis XIV, en satin noir, avec nœud cravate mélangé vert et velours noir.

Deuxième toilette. — Robe demi-traine en sicilienne gris acier, ornée de satin pensée et de dentelle noire. La première jupe est garnie devant d'un tablier de volants de Chantilly, alternant avec des volants de sicilienne surmontés d'un large rouleaut en biais de satin pensée. Par derrière la jupe simule une ondulation de volants, avec revers de satin pensée. La tunique faisant pouff, et bordée d'un biais de satin et d'une dentelle de Chantilly, ne part que des cotés à partir du tablier ; elle est relevée par une écharpe de satin pensée, se nouant sur le côté en large coque et retombant en pans. Le satin pensée peut se remplacer par de la faille violette de Parme. Le corsage, à basques allongées derrière et à basques arrondies devant, bordées d'un biais pensée et d'une dentelle de Chantilly, s'ouvre légèrement en cœur, avec fichu de Chantilly et de satin pensée. Ruche de dentelle unie autour du cou. Les manches en sicilienne ont un revers très haut montant jusqu'au coude, en satin pensée et en dentelle noire. Chapeau Gabrielle en velours pensée, avec panache de plumes blanches et large cocarde de Chantilly, retombant sur le côté en écharpe de dentelle. Gants en peau de Saxe beurre frais. Bottines de chevreau gris, talons Louis XV, assorties à la nuance de la robe, avec nœud de satin pensée et bouffettes de dentelle.

EXPLICATION DE LA BANDE DE TAPISSERIE (Style Louis XIII.)

Des oiseaux, des fleurs et des rinceaux, tels sont les gracieux objets qui composent le dessin de la jolie bande de tapisserie, style Louis XIII, que nous offrons aujourd'hui comme spécimen. Le fond de la bande est rose tendre très doux et presque effacé. Mais lorsque cette bande est destinée à compléter un ameublement, le fond doit être assorti au fond général de l'ameublement du salon. Les tons mats convenant le mieux à ce genre de dessin, on aura le soin de ne broder que le jaune en soie.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LE CARILLON DE PAQUES. — LES CEUFS DE PAQUES chez SIRAUDIN. — ACHNÉ ET COUPEROSE, par le docteur Constantin James. — HYGIÈNE ET SANTÉ, par Mme la vicomtesse de Renneville. — AVIS A NOS ABONNEES. — MOSAIQUES ROSES. — PUBLICATIONS DE MARIAGES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de printemps.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE.—La deuxième quinzaine du Carême — Les dernières soirées avant Pâques. — Le point d'interrogation. — La comédie chez Paulin Niboyet. — Le Baptême du *Figaro*. — La saison des Courses. — Les modes nouvelles. — Frascati fait dorés. — La fête du Printemps. — Les Crèches devant l'Assemblée nationale. — Mission politique et humanitaire des Crèches. — Toilette de l'Impératrice Eugénie pour la réception de Chislehurst. — Le tapis de la chapelle mortuaire de l'Empereur Napoléon III.

Cette dernière quinzaine de Carême a été très suivie, comme concerts et réceptions. Tous les bals ont été remis après Pâques. Il est question de deux bals costumés : l'un chez la marquise de Turgot pour la semaine de Pâques; l'autre chez la comtesse de La Valette, pour le 7 avril. M. Arsène Houssaye a également remis sa fête masquée après Pâques. *Les cotillons de la maison Susse* vont donc se remettre en train. Ne supposez pas que nous parlions ici des danseuses; mais bien des accessoires et des ornements qui composent un cotillon élégant et sans lequel il n'y a pas de fête complète. La règle du cotillon se vend chez *Susse*, place de la Bourse. C'est un code à étudier.

La musique religieuse est donc à l'ordre du

soir et les concerts résonnent de toutes parts.

Parmi les dernières et belles soirées qui viennent de s'accomplir, citons celle du comte et de la comtesse de Paris, dans leur hôtel du faubourg St-Honoré. Il y avait beaucoup de monde, et un monde des mieux choisis et des plus aristocratiques, dont faisaient partie: M. le duc de Noailles, le comte et la comtesse d'Harcourt, la comtesse de Mirabeau, le comte et la comtesse de Ludree, le comte et la comtesse d'Haussonville, le comte et la comtesse de Ganay, le duc et la duchesse Decazes, le comte de Ségur, le marquis de Flers.

Comme membres de la famille d'Orléans, on remarquait: le prince et la princesse de Joinville, le duc et la duchesse de Chartres, la princesse Clémentine et sa fille, la princesse Marie-Amélie, le duc de Montpensier.

Les diamants étaient à profusion d'après la chronique du journal le *Sport*, qui fait cette remarque *qu'ils étaient tous très bien portés*. Comme s'il pouvait en être autrement en raison des charmantes femmes qui étaient là. Pour les femmes d'un tout autre monde, les diamants sont une espèce de miroir aux allouettes.

Mme la comtesse de Paris, dont l'élégance est innée, avait une toilette noire ornée de roses

faillie
re, et
pouff
lé de
plus
bala,
rique
effilé
sques
mme
lours
d'un
evers
Col-
telle
loque
iseau
V, en
lours

ienne
noire.
e vo-
sici-
le sa-
lation
nique
d'une
tir du
pen-
nçant
de la
allon-
rdées
s'ou-
et de
cou.
mon-
ntelle
de pa-
Chan-
telle.
à che-
nce de
es de

ut les
jolie
ffrons
de est
rsque
ment,
ameu-
ieux à
er que
ère, 12.

blanches; pour tout bijou, des perles d'une grande richesse et, dans les cheveux, une rose en rapport avec les fleurs de la toilette.

Mme la comtesse d'Harcourt était en rose.

La comtesse de Ludre, excessivement jolie, en satin vert d'eau.

Mme la duchesse Decazes, en noir, était là comme dans ses salons; gracieuse de tournure, de langage et de physionomie.

Mme la comtesse de Paris se tient toujours debout dans un de ses salons, où elle reçoit ses invités. Le seul cérémonial consiste, pour celui qui se présente, en une révérence *très marquée* et à laquelle la comtesse répond toujours par un accueil empressé, un sourire rempli de bienveillance et d'aménité.

Le comte, lui, est partout, animant les groupes de sa présence et ne laissant jamais échapper l'occasion d'adresser un mot aimable à celui avec lequel il cause. Cet art charmant de l'à-propos est, chez le comte de Paris, un héritage de race. Le duc d'Orléans, son père, s'en acquittait à merveille, ainsi que la princesse Hélène, sa mère.

La dernière réception de Mme la comtesse Duchâtel a été également des plus brillantes. On y remarquait: Mgr le comte de Paris, les princesses Amélie et Clémentine de Saxe-Cobourg, Mgr le prince de Joinville. Beaucoup de députés avaient dîné à l'hôtel de la rue de Varennes, et les conversations étaient assez animées avant qu'on ouvrît les portes du salon où l'orchestre Danbé a fait entendre l'ouverture de *Zanetta* et plusieurs morceaux du répertoire classique. Mme la comtesse de Villeneuve (née d'Albuquerque) a produit, comme toujours, une vraie sensation par sa beauté magistrale.

La réception de Mme la duchesse de Galiera, à laquelle assistaient, lundi dernier, plusieurs princes d'Orléans, a été moins nombreuse que la précédente. Il n'y a pas eu de musique.

Très beau concert en revanche, ces jours derniers, chez Mme la comtesse de Lassus, mère de Mme de Kanilis, dans son bel hôtel du boulevard Malesherbes. Et matinée musicale, lundi, chez Mme la baronne de Meyendorff, qui a rouvert ses salons dans son hôtel artistique de la rue Barbet-de-Jouy.

La duchesse des Cars a donné également un grand raout où avait été convié l'élite de la so-

ciété aristocratique. Ses deux charmantes filles, Mlle Antoinette des Cars et la jeune comtesse de la Ferronays, l'aidaient à faire les honneurs de cette réception.

On s'entretenait beaucoup chez la duchesse du mariage du vicomte de St-Sauveur, le sportsman très connu, avec Mlle de Biron, et du concert organisé à Cannes, au profit des pauvres, par la duchesse de Villombrosa.

La comtesse Walewska a clos ses réceptions jusqu'après Pâques.

Le Carême est fidèlement observé, et les églises sont remplies de fidèles et d'aristocratiques pénitentes.

Les lundis de la comtesse Pilté sont également très suivis.

On y fait de l'excellente musique et l'on y entend tour à tour les partitions d'opéra et les romances de Mme *Anais Marcelli*, qui n'est autre que l'aimable maîtresse de la maison.

Le monde artiste n'est pas non plus en arrière.

Le troisième mercredi de Mme Jeanne d'Astorga a été encore plus brillant et plus animé que les deux premiers. Il y avait affluence de beau monde et de jolies femmes. On savait qu'on devait y jouer une jolie petite comédie de Mme Marie de Grandfort, qui fait une pièce en collaboration avec Victorien Sardou pour le Gymnase. C'est vous dire que l'auteur des *Intimes*, des *Pattes de Mouche*, de *l'Oncle Sam*, des *Merveilleuses* et de tant de pièces à succès, trouve sa belle collaboratrice digne de son talent de finesse et d'observation. La comédie qui a été jouée chez Mme Jeanne d'Astorga, directrice de la *Fantaisie-Parisienne*, sous le titre de *Marivaudage*, est l'histoire toujours jeune et toujours nouvelle du *Dépit amoureux*. Les hommes et les passions humaines ne changent pas.

Une jeune veuve qui n'a pas eu le temps de se plaindre du mariage, puisque son vieux mari est mort au bout de six mois, regrette d'autant plus le mari qu'elle a perdu qu'elle ne l'aimait pas, et qu'elle se sentait disposée à l'aimer depuis qu'il n'est plus. Elle s'est réfugiée chez sa tante, une veuve aussi, dont le mari était officier de marine, ce qui lui fait dire très spirituellement qu'elle était déjà veuve du temps de son mariage, son mari courant toujours les mers. La tante a des cheveux blancs, beaucoup

d'esprit et encore plus d'expérience du cœur humain. Elle a un beau neveu qu'elle adore, le comte ou le baron de Launay, qu'importe!... Et elle a formé le projet de marier son neveu à sa jolie nièce. Mais la jeune veuve est coquette et volontaire comme une petite pensionnaire échappée du couvent; elle joue avec l'amour; elle s'en moque et le tyrannise à ce point que la tante conseille à son beau neveu de s'éloigner momentanément et d'aller à Spa tenter les émotions du *trente et quarante* et d'aventures galantes tout à la fois.

La jalousie est le plus puissant aiguillon de l'amour, s'était dit la vieille tante. Elle montre à sa nièce les lettres de son neveu qui paraît très épris d'une Italienne rousse, ce qui étonne au dernier point la jeune veuve.

— Mais c'est une horrible trahison! s'écrie-t-elle.... Voyez, ma tante, comme il m'aimait!...

— Mais puisque vous ne l'aimiez pas, ma toute belle.

Elle est sur le point de répondre: «Mais si je l'aime...» Elle se retient; elle est furieuse.

— Si M. de Launay était là, je ne voudrais même plus le regarder.

Il arrive justement de Spa; elle le reçoit malgré son indignation.

— Vous avez rencontré à Spa, lui dit-elle, une Italienne fort belle, à ce qu'il paraît, dont vous étiez très amoureux.

— Sans doute, puisque j'étais libre. Elle est ravissante; elle a une taille de déesse.

— Eh bien! moi, pendant votre absence, je montais à cheval tous les matins, au bois de Boulogne, avec un Hongrois très beau également, et qui faisait sensation dans l'allée des Acacias.

Les deux amoureux se disputent à qui mieux mieux et s'aiguisent le poignard de la jalousie dans le cœur, quand la tante survient tout d'un coup.

— Ah! voilà bien d'une autre, s'écrie-t-elle. Mon cher neveu, qu'elle est cette belle dame qui vous poursuit jusqu'à la grille de mon parc, et qui vous fait remettre cette lettre que voici!

— Mais, ma tante, j'ignore, je vous assure, ce que cela signifie.

— C'est de l'Italienne rousse, s'écrie la jeune veuve avec un dépit très marqué.

— Ouvrons la lettre, dit la tante.

— Que contient-elle cette lettre? demande la jolie nièce en trépignant de rage.

— Ah! mon Dieu, rien que des points d'exclamation et un point d'interrogation en guise de signature.

— C'est une énigme que l'Italienne rousse expliquera à monsieur, ma tante. Pour moi, je me retire.

— Madame, au nom du ciel, je vous jure que je suis innocent.

— Vous êtes un misérable!...

— Mais, ma chère nièce, puisque vous n'aimiez pas mon neveu, qu'est-ce cela peut vous faire qu'une Italienne rousse, blonde ou brune, coure après lui?

— Mais si, je l'aime!...

— Ah! vous l'aimez; c'est différent. Pour vous obliger à l'avouer, car je savais le secret de votre cœur, que votre coquetterie seule vous forçait à cacher, j'ai joué toute seule cette petite comédie de la lettre. *Les points d'exclamation* étaient l'emblème de la scène mutuelle que vous vous êtes faits tous deux, et le *point d'interrogation* l'amour qui devait en surgir.

— Mais l'Italienne rousse?...

— Je n'aime que vous, je vous le jure; je vous adore.

— Mais le Hongrois?...

— Il n'y avait pas de Hongrois.

Ce spirituel marivaudage finit par un mariage. Il y a tant et tant d'esprit dans cette pièce que nous ne pouvons citer tous les mots heureux qui s'y trouvent.

Comme il est évident que cette jolie petite pièce fera un ravissant lever de rideau au Gymnase ou au Vaudeville, il nous semble qu'elle devrait s'appeler: *Le Point d'interrogation*? C'est mieux qu'un marivaudage. C'est une vraie petite comédie.

Mme Simon Richault est une tante adorable avec ses cheveux poudrés et avec sa toilette grise et ponceau, rappelant les vieux portraits d'autrefois. Comme elle sait dire et comme elle souligne chaque mot avec le plus fin des sourires! On joue aussi bien au Théâtre-Français, mais on ne joue certes pas mieux.

La jeune veuve, Mlle Diane Dupont, est à bonne école, car c'est Mme Richault qui lui donne des leçons et qui la forme au beau langage et aux finesses de la comédie. Elle est plus qu'intelligence, cette jeune élève de six

mois seulement, elle est douée, elle a l'habitude de la scène sans y avoir jamais été; elle est moqueuse, fiévreuse, rêveuse, poétique et passionnée tour à tour: c'est une organisation. Sa place est inscrite d'avance au Gymnase en deuil de la pauvre Aimée Desclée. Elle la remplacera, dans un temps donné. C'est le même genre de talent que Mme Richault dévoilée. Mlle Diane Dupont a tout pour elle: la beauté, l'élégance naturelle et la distinction; elle est faite comme une nymphe de Clésinger. C'est le beau et le charmant dans toute sa perfection antique au musée du Louvre.

M. Ch..., un jeune premier du meilleur monde, qui se contente pour théâtre de la comédie de salon, a été également à la hauteur de son rôle d'amoureux. Il joue très bien, avec beaucoup de chaleur et de tact.

On a nommé l'auteur au milieu des acclamations générales.

Cette jolie comédie est déjà demandée dans plusieurs salons, où elle va être représentée, entre autres chez Mme la comtesse de La Châtre, le vendredi 10 avril.

Un très beau concert a précédé la comédie.

Mme Charlotte Dreyfus était là; elle a eu les honneurs de la soirée. Ce n'était pas l'orgue qu'on entendait, mais une voix douce, harmonieuse et vibrante. Quel admirable talent, et comme elle captive et retient sous le charme tous ceux qui l'écoutent!... Elle a joué différents motifs sur la *Muette* et la *Favorite*.

M. Chollet, de l'Opéra, s'est fait ensuite entendre. Son violon rappelle celui d'Alard: il en a la pureté, la mélodie, le sentiment et l'excellente méthode; il a été très applaudi dans une fantaisie du *Faust* de Gounod.

Mme Marnière, fille de Mme Marie de Granfort et douée aussi heureusement qu'elle, a dû redire: *J'ai pleuré*, qui a été demandée à l'unanimité, et la jolie romance de Mignon: *Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?* La *Marche Triomphale* de Mendelsohn et l'*Impromptu* de Chopin ont mis en relief le talent magistral de *Mme Martin Robinet*.

Mlle Valentine Guitry, dont les yeux de velours sont si doux et si ombrés, a prouvé une fois de plus que le premier prix de piano qu'elle a obtenu au Conservatoire était justement mérité.

Un professeur accrédité, M. Scherdewahn,

pianiste du prince des Asturies, a montré toute son autorité compétente dans le sextuor de *Lucie* et dans une étude de sa composition appelée *Vogue*, qui fait *vogue* effectivement.

M. Blot d'Harmilly a terminé la soirée par une douce et naïve poésie: *Maman*, de M. Chantepie. Puis on a dansé jusqu'au jour, et on a cotillonné en se donnant rendez-vous pour le quatrième mercredi, qui sera la clôture des fêtes de la *Fan'aisie-Parisienne*.

Parmi les personnes présentes à cette soirée, il y avait M. le comte de Lindemann, ministre plénipotentiaire, et Mme la comtesse de Lindemann; le comte et la comtesse de Crémont, le comte et la comtesse de Gréhan, le comte et la comtesse de La Châtre, Mlle Mathilde de Cisterne, nièce de la tant regrettée comtesse Dash; Mme la marquise d'Hautefort, M. et Mme de Saint-Romain, la baronne de Caylus, Mme Paton, toujours très belle et très entourée; M. Cabanel, que chacun félicitait; M. Louis Enault, le romancier poétique et si charmant, qui fait pleurer tant de beaux yeux; M. Paulin Niboyet (*Fortunio* dans le journal *le Nord*), et Mme Eugénie Niboyet, sa nièce; Mme de Torcy, l'aimable auteur des *Saintes du Paradis*.

Une autre belle soirée artistique a été donnée, mardi dernier, par M. et Mme Philippe Herz, rue de Clary, dans leurs salons particuliers. Que d'artistes et que de monde!... Pour n'en citer que quelques-uns: Nicot et Jules Lefort, qui ont été très remarquables dans le duo de la *Reine de Chypre*. On a aussi applaudi Hermann sur le violon, un fantaisiste comme Paganini; puis les sœurs Lory, Mme Joséphine Martin, Marmontel, et enfin Ritter, l'éminent pianiste, qui a été acclamé de tous côtés, aussitôt son apparition; on lui a fait une véritable ovation.

Après le concert, on a dansé, bien qu'en Carême, pour ne pas en perdre sans doute l'habitude.

Mentionnons aussi la soirée musicale donnée, le 28 mars, par M. Jules Lefort, dans sa jolie salle de cours de chant et de concerts, 29, boulevard des Batignolles.

On a joué aussi chez le spirituel chroniqueur du *Nord*, Fortunio (Paulin Niboyet), une saynète de Mme Caroline Berton: les *Deux Masques*; c'est aussi joli et aussi rêveur que le *Pas-*

sa-1, et ses beaux vers ont été admirablement dits par Mlle Reynard, de l'Odéon. Fortunio est en veine de bonheur, il le mérite : son dernier roman, le *Roi du jour*, a eu un très grand succès, et la *Dame de Spa*, qui va paraître ces jours-ci, est une œuvre littéraire, consciencieuse, charmante, où se trouvent réunies toutes les qualités de l'auteur. La *Dame de Spa* sera suivie de l'*Américaine*. Y verrons-nous la flirtation d'un autre monde sous un autre jour que dans la pièce de M. Sardou? Nous l'ignorons; mais ce que nous savons d'avance, c'est que tous les nouveaux romans de Fortunio feront un plaisir extrême aux jolies femmes qui les liront.

Vendredi dernier, grand dîner diplomatique et artistique, aux Champs Elysées, dans l'élégant salon de Mme la comtesse de la Châtre. Le soir, Mlles Lory, élèves de Duprez, se sont fait entendre. Elles ont en outre de l'excellente méthode de leur maître, une voix fraîche et harmonieuse, qui a charmé tout l'auditoire. Ces deux charmantes jeunes filles sont déjà appréciées dans les grands salons parisiens, et elles le seront encore davantage quand on les aura entendues une fois, car on voudra les entendre toujours.

Tout le quartier Drouot a été en émoi dimanche 22 mars. Il s'agissait d'un baptême, et quel baptême !... Du carillon de l'Alhambra du *Figaro*. Mgr l'archevêque de Paris avait autorisé la bénédiction des cloches, et c'est Mlle Valentine et M. Pierre Bourdin, le petit-fils et la petite-fille de M. de Villemessant, directeur propriétaire du *Figaro*, qui ont été le parrain et la marraine.

Il y a une pensée bien touchante dans le baptême de ce coquet petit carillon, qui semble appeler la bénédiction du ciel sur toutes les heures qu'il sonne. Heures consacrées au travail de l'intelligence et du cœur !... Heures patriotiques !... qui défendent la France contre le pillage et l'incendie, et qui raniment sa foi, son courage et ses espérances !... Heures saintes et bénies, qui accueillent toutes les misères imméritées, et qui se font l'écho de toutes les infortunes et de toutes les douleurs !...

Le lendemain de ce baptême, les portes du petit Alhambra du *Figaro* ont été ouvertes au public, qui s'est empressé de le visiter. Ce n'était qu'un cri d'admiration générale !... Que c'est

élégant, original et artistique tout à la fois !... Quel goût et quelle fantaisie !... C'est Figaro dans son palais de Séville !... En effet, le malicieux barbier est sur le seuil de sa porte. Il aiguise son rasoir avec sa plume et d'un air narquois et bienveillant en même temps, il engage galamment la foule à entrer dans son domaine.

Dans l'intérieur, c'est le buste de Beaumarchais, qui règne en souverain maître, et qui semble dire aux visiteurs : « Vous êtes tous les bien venus ici !... »

L'hôtel du *Figaro* est merveilleusement agencé. Tout a été prévu. L'élégance et la fantaisie se combinent dans les plus petits détails. Les tentures sont mauresques, les vitraux byzantins. Il y a des fleurs partout. C'est une installation à part. Figaro est bien chez lui. Il a édifié un petit palais qui ne ressemble à aucun autre.

La saison des courses du Bois de Boulogne va commencer en même temps que les solennités de Pâques. Ce sont les tribunes de l'enceinte du pesage qui donnent actuellement les modes nouvelles depuis que Longchamp a été supprimé, car les anciennes traditions tendent de plus en plus à s'effacer et à disparaître. Les courses d'Auteuil n'ont rien produit d'extraordinaire en fait de toilettes printanières. Il est vrai que nous n'avons pas encore reçu la visite du chevalier Printemps et qu'on l'attend de jour en jour.

Les modes vont subir une transformation très grande : les tuniques vont tomber ; c'est le genre cuirasse et le genre fourreau qui dominent. Nous vous en parlerons dans nos *Modes du jour*. Il y aura deux modes bien distinctes : les toilettes Louis XV et les toilettes merveilleuses, datant de Mme Tallien.

Frascati fait aussi florès comme toilettes typiques et extravagantes. On y risque plus d'une fantaisie qui paraît tout d'abord étrange, mais qu'on accepte peu à peu. Il paraît que Frascati, par ces derniers temps de carnaval, a tenté plus d'une belle dame du meilleur monde, qui s'y est fourvoyée avec un masque sur le visage, et qui, pour ne pas être reconnue, affichait les allures les plus excentriques. Le *fruit défendu* a une âpre saveur, dont on veut goûter une fois au moins dans sa vie.

Mais Frascati n'est pas seulement une salle

de bals où l'on cotillonne à plaisir, c'est encore une salle de concerts, où l'on fait de l'excellente et savante musique. Les *Chanteuses Scandinaves* y ont obtenu un éclatant succès. Tout Paris voudra entendre les voix mélodieuses comme autant de harpes d'or, de ces blondes filles du Nord, et les chants typiques de leur pays.

Mais ce qui a été vraiment charmant et qui a rappelé le Paris d'autrefois, c'est la Fête du Printemps, qui a inauguré les bals printaniers, le samedi 21 mars. Un quadrille de grisettes y a fait merveille et sensation.

Si Paris s'amuse, Paris n'oublie pas les pauvres et tous ceux qui ont besoin d'être secourus et assistés. La charité des riches est inépuisable, car elle s'applique à toutes les misères et à toutes les nécessités.

Le *Figaro*, qui n'est jamais en arrière d'une bonne action et qui la devance même au besoin, a répondu non-seulement à l'appel de Mme la maréchale de Mac-Mahon pour les fourneaux économiques, mais a ouvert une souscription dans ses colonnes, pour retirer les couvertures engagées au Mont-de-Piété par de pauvres ouvriers, sans travail depuis la guerre. De telles misères sont des plus honorables et des plus intéressantes.

Il en est de même des crèches, qui ont pour mission d'abriter de pauvres petits enfants pendant que leur mère va accomplir sa journée de travail, et qui leur permettent de les allaiter et de les garder auprès d'elles, au lieu de les envoyer en nourrice.

La dépopulation de la France ne provient que du manque de soins des nouveau-nés. La plupart des enfants dont les mères se séparent et qu'elles envoient en nourrice ne reviennent jamais; les nourrices, abandonnées à elles-mêmes et n'étant pas surveillées, n'accordent aucune importance morale et maternelle aux enfants qui leur sont confiés: elles prennent plus grand souci de leurs bestiaux que de ces pauvres petites créatures. C'est pourquoi la fondation des crèches a un but humanitaire et patriotique tout à la fois.

La crèche, en engageant la mère à garder son enfant près d'elle et à le nourrir de son lait, en lui offrant les moyens d'arriver à ce but, réveille en elle le sentiment de l'amour maternel que la misère ou la peur de la misère

efface le plus souvent, conserve cet enfant au pays, et en même temps améliore la conduite et les penchants de la mère. Souvent même ceux du père se trouvent également modifiés par l'exemple de la mère et par la joie et le bonheur que l'enfant élevé au foyer paternel apporte avec lui; car l'enfant est le lien de la famille, c'est l'âme de la maison, la joie du foyer, le courage au travail; c'est la fatigue sans murmure; c'est l'amour de la propriété, de la patrie; c'est la croyance en Dieu; c'est l'honnêteté de la femme, c'est la probité pour l'homme; c'est enfin la source de toutes les vertus et l'horreur de tous les vices. Combien voyons-nous de mauvais ménages, qui seraient restés unis s'il y avait eu un enfant élevé par la mère sous les yeux du père?

Tel est le passage extrait d'un rapport très remarquable sur l'état actuel des crèches du département de la Seine, que M. le docteur Despaulx-Ader vient de présenter aux membres de l'Assemblée nationale qui ont nommé une commission d'enquête sur les crèches existantes, afin de constater les services qu'elles ont rendus et ceux qu'elles doivent encore rendre, à mesure qu'elles se perfectionneront.

On va donc enfin se préoccuper attentivement et sérieusement des crèches, car elles sont l'avenir et la libération de la France.

Après la crèche vient l'asile, puis l'ouvroir et l'apprentissage. L'enfant ayant sucé moralement et physiquement le lait de la moralité, de la probité, de l'honneur et du travail, devient soit un honnête ouvrier, soit une laborieuse ouvrière. Il a contracté dès sa plus tendre enfance des habitudes d'ordre, de sagesse et d'économie; on lui a appris à faire ses prières. Il sait prier Dieu, il l'aime, il l'honore et le respecte... et il donne son sang, plus tard, pour défendre sa religion et sa patrie.

C'est par la régénération morale que la France se relèvera de tous ses désastres; il est donc important que l'Assemblée vote des fonds d'urgence pour les crèches, et qu'on en édifie dans tous les quartiers les plus peuplés de Paris, dans toutes les provinces et principalement dans toutes les villes manufacturières. M. Marbeau, président honoraire des crèches, aura enfin la douce récompense de voir son œuvre arrivée à l'apogée philanthropique et humanitaire qu'il a toujours rêvée.

Il appartient donc à Mme la maréchale de Mac-Mahon de continuer ce que l'impératrice Eugénie avait si bien commencé, car elle aimait les petits enfants des pauvres et s'inquiétait d'eux tous avec une sollicitude toute maternelle. Les fidèles et les dévoués qui sont revenus de Chislehurst nous ont dit que tout en conservant sa beauté native, l'Impératrice était bien changée et bien amaigrie. Sa toilette, datant de la fin du règne de Louis XIV, rappelait l'habit de cour de la duchesse de Bourgogne en deuil.

C'était une robe de faille noire avec double tunique de gaze double, brodées toutes deux de fleurs mates noires en relief, avec entredeux de passementerie mate au bord et volant de chantilly. Sur les côtés, grand revers de faille noire avec poches de dentelle faisant amônières. Par derrière, longue traîne en gaze double brodée, relevée avec un art suprême. Corsage fermé au cou et entr'ouvert sur la poitrine, en gaze brodée comme les dentelles, avec basques garnies de dentelle et de passementerie. Dans l'intérieur du corsage, guimpe de crêpe lisse blanc.

Qui donc avait dit que l'Impératrice avait quitté le deuil? Voilà pourtant une toilette bien sérieuse, ce nous semble.

Aucun journal n'a parlé d'une attention bien touchante qu'ont eue, pour le voyage à Chislehurst, les femmes des anciens fonctionnaires de l'Empire: elles se sont entendues pour broder un tapis destiné à la chapelle mortuaire de l'Empereur Napoléon III. Ce tapis se composait d'autant de carrés en tapisserie qu'il y avait de dames qui avaient voulu y contribuer. Il représentait un semis d'abeilles au milieu d'arabesques et de fleurs.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Voilà le printemps et les modes nouvelles!... La nature se réveille, les lilas bourgeonnent, bientôt ils vont fleurir en panaches embaumés. La violette, la giroflée et la jacinthe sont en pleine floraison. Le muguet ne tardera pas à s'égrèner en perles fines et odorantes, et le chevalier Printemps, paré de son habit de verdure et de toutes ces aimables fleurs qui lui feront cortège, va faire son entrée solennelle au bois de Boulogne pour les premières courses du

printemps. La mode est donc sous les armes pour le recevoir. La *maison Gagelin-Opigez* marche toujours en avant, c'est elle qui lance les toilettes nouvelles et qui les impose. Que de modèles charmants!... que de confections plus charmantes encore! On revient aux confections, puisqu'on abandonne les tuniques et les polonaises. La métamorphose des toilettes s'accomplit peu à peu. Les robes à tablier, les robes cuirasse, les robes fourreau et les robes princesse font genre et actualité. Pour bien définir la mode et la présenter telle qu'elle vient d'éclorre il faut l'analyser dans ses plus minutieux détails. C'est ce que nous allons faire en vous présentant les premiers modèles printaniers de la *maison Gagelin-Opigez*.

D'abord une robe *Princesse Dora d'Istria* en faille bois de rose, avec devant de broderie camaïeu découpé sur taffetas, faisant tablier très long et se nouant derrière en longues écharpes brodées. Cette broderie de soie découpée à jour, sur fond taffetas, est une innovation de la *maison Gagelin* en l'honneur de la princesse. Le corsage fait cuirasse brodée, destinée à faire valoir la taille élégante de la célèbre grande dame voyageuse. Les manches sont larges du haut et collantes du bas, avec revers de broderie et manchettes de dentelle. Le derrière de cette jupe à tablier est tout plissé en côtes vénitienes et se gonfle en tournure. Sur cette toilette, manteau vénitien tout brodé et attaché sur l'épaule gauche par des agrafes armoiriées.

Quel magnifique costume, n'est-ce pas?

Il est digne en tous points de la belle voyageuse.

Puis un costume *Alexandra* en faille noire et passementerie de jais, se composant d'une jupe froncée en tablier, s'arrêtant sur les côtés et se terminant par devant en cascades de faille frangée, séparées au milieu par un entredeux de jais. Les mêmes plissés et les mêmes cascades coquillées se répètent par derrière. Au bas de la jupe, grand volant à larges plis. La casaque fait gilet carré devant, garni de passementerie de jais, et retombe de chaque côté en large écharpe carrée encadrée d'un entredeux de jais. Sur les côtés, larges poches de passementerie. Le dos est court, avec large nœud Moscovite retombant en deux pans frangés et doubles coques. Col russe, avec double revers et frange de jais; revers moscovites avec trois entredeux de jais ondulant le revers.

Une robe *Dubarry*, faisant demi-traine, en faille noire, avec tablier de faille bleu ciel, plissé en travers. Chaque plissé est retenu par un entredeux de passementerie perlée. Le bas du tablier se termine par un volant froncé à tête. La demi-traine de faille

noire se rattache d'un côté sur le tablier par une cascade de flots de faille dentelée et garnie de guipure bordée de jais. De l'autre côté, châtelaine de guipure de jais faisant aumônière frangée de guipure. Cette châtelaine se gonfle en flots derrière et soutient la cuirasse du corsage frangée de guipure. Par derrière, capuchon faisant col et revers bleu de ciel, avec bavette froncée par devant, encadrée de guipure et nœud noir et bleu. Manches avec revers dans le même style. Cette toilette se complète par une manthe plissée en faille noire, garnie d'entredeux et de guipure, avec larges revers bleu faisant étoile, maintenue à la taille par une ceinture et attachée devant par une agrafe oxydée.

Un costume *Moscovite* destiné aux courses, en velours marron et drap beige. La jupe est garnie d'un grand volant de velours terminé par un petit volant à tête de faille beige et surmonté d'un bouilloné avec tête de chaque côté. *Moscovite* en drap beige, bordée de quatre piqures faisant ourlet, avec doublure de soie marron et large écharpe plissée relevant la jupe derrière avec deux nœuds marron. Cette *Moscovite*, remplaçant la polonaise, a un col avec revers de velours marron et se ferme avec des boutons de bois des îles. Les manches sont à revers avec trois plis piqués se terminant de côté par une bouclette marron et un pan.

Ce costume *Moscovite* est très distingué et très parisien pour les courses du printemps.

Il ne nous est pas possible de décrire, les uns après les autres, tous les nouveaux modèles de la maison *Gagelin-Opigez*, tant en robes qu'en confections. Ils sont trop multiples, et nous avons à passer en revue toutes les actualités printanières dans ce courrier du 1^{er} avril. Choisissons au hasard deux confections : une mantille *Rose-de-Mai* en sicilienne noire s'attachant sur l'épaule et cambrant la taille par derrière. Tout autour, dentelle de Chantilly faisant volant et guirlande de roses de passementerie de jais en relief, avec boutons de roses et feuillage de rosier retombant en pendeloques. Un très coquet capuchon de dentelle, avec entredeux de jais, donne à cette mantille *Rose-de-Mai* un cachet distinctif de jolie femme.

L'autre modèle est un *Gusman*, espèce de petit manteau de dentelle à manches, avec pélerine ruisselante de jais en galon faisant cote-de-mailles, décrivant une pointe sur chaque épaule et une devant et derrière. Fraîse de dentelle noire autour du cou attachée par un nœud de faille.

Telles sont les modes nouvelles décrétées par la maison *Gagelin-Opigez*, qui fait loi et école.

D'autre part, voici ce que nous trouvons dans le

journal le *Sport*, sous la signature de M. *Eugène Chapus*, un véritable chroniqueur gentleman, qui est toujours très bien renseigné sur tout ce qui se passe dans le grand monde :

« La robe nouvelle est désignée sous le nom de robe-cloche. Nous en avons vu de délicieux modèles, destinés à se montrer incessamment à la faveur de plusieurs notoriétés féminines de notre beau monde et de notre joli monde.

» La robe-cloche résume en elle tout ce qui a paru de plus gracieux dans celles qui se sont produites depuis deux ans et plus. C'est un fourreau très étroit, garni en rond d'une façon uniforme, et dont les ornements sont variés.

» Le corsage-*corselet* est très ajusté sur les hanches, formant pointe devant et boutonné du haut en bas, à moins qu'il ne soit garni du col-gilet.

» La cloche n'admet ni tunique, ni double-jupe, ni tablier. C'est une robe courte. Elle a des volants au bas ; et la partie supérieure de la jupe est tantôt lisse, tantôt coulissée, ce qui est d'un très joli effet.

» A défaut de l'écharpe, qui demande, comme on sait, une taille et des allures d'une grâce particulière, on pourra porter sur la robe cloche des petits mantelets en étoffe brodée. On peut réellement dire que cette nouveauté échappe à la description, par la raison qu'elle se compose de fins détails dont le charme est surtout dans leur agencement.

» La toilette dont elle fait partie s'accompagne d'un chapeau très orné de fleurs ; plus que jamais, au surplus, les fleurs sont bien portées. Les guirlandes Léopold-Robert s'augmentent de branches longues et souples retombant sur les boucles ou nattes de cheveux en flots ondoyants ou en cascades fleuries. Ces pluies de fleurs, sur des têtes de femmes élégantes, sont d'une indicible poésie d'aspect. Il y a de ces chapeaux Léopold-Robert qui méritent d'être assimilés à des œuvres d'art les plus parfaites, tant sont heureusement combinées et assorties les fleurs qui les composent. »

A notre grande stupéfaction, nous n'avons pas trouvé la *robe-cloche* dans les ateliers et dans les salons de la maison *Gagelin-Opigez*, qui s'y entend pourtant, ce nous semble, et qui lance toujours l'une des premières les toilettes et les nouveautés à sensation. C'est que la robe cloche n'est pas si cloche que cela, très heureusement pour elle ; sans quoi elle vous habillerait en fourreau de parapluie orné d'une série de volants.

Ce qui nous étonne dans la chronique de modes du journal le *Sport*, c'est que M. *Eugène Chapus* ne vous ait pas dit que la *nuance pochard* faisait événement d'élégance.

Fi ! quelle horreur !... vont s'écrier toutes nos lectrices. Mais, chère chroniqueuse, comment osez-vous écrire ce vilain nom-là ? Prenez-vous-en à la mode, mesdames, elle a parfois des fantaisies et des excentricités qu'en ne s'explique pas. La *Gazette rose* désignera désormais cette nuance rougeâtre et violette, tout à la fois, sous le nom plus



Planche 1134.

Leroy, imp. r. des Miroirs, 66, Paris

Avril 1874.

La Gazette rose

Coiffettes de Bois de Boulogne

Coiffettes de la Maison Gagelin-Opigex - Rubans de la Glaneuse - Chapeaux de M^{me} Kerst - Lingerie de la
 M^{me} Mauriceau - Ceinture Régente de M^{me} De Vertus saux - Mouchoirs de Chaprou - Bijoux artistiques de
 Marc-Guoyton - Foulards de l'Union des Indes - Chaussures de la M^{me} Jouvenot - Eau des Fies de Madame
 Sarah-Félix - Parfums et savons de toilette de la M^{me} Violier f^{rs} B^{is} de S. M. l'Impératrice Eugénie
 3. Rue Rossini

po
co
à l
les
fon
qui
qu
de
plu
bo
bat
la
Ceu
les
ces
don
tion
fem
éleg
on
Elle
com
de
nou
bou
cier
et tr
de r
diffé
choi

C'e
doub
de v
écha
cocai
sieur
levé
et trè

Un
paille
potta
grette
mélar
trave

Un
élegan
chair
longs
côté,
rière
barbe

Un
che, a

poétique de : *Pêche au vin!*... Les coiffures sont encore bien plus étranges que les nuances et les robes à la mode. On en rirait si on n'était pas obligé de les porter. Il y a des chapeaux qui n'ont pas de fond, qui se contentent seulement d'une passe et qui ressemblent à une lunette sans verre. Il est vrai que la passe, très haute et très large, est recouverte de fleurs, de rubans, de velours, de jais ou de plumes. C'est un étalage. D'autres chapeaux sont bosselés comme s'ils avaient soutenu le choc d'une bataille. Ceux-ci rappellent les anciens casques de la vieille armée quand elle défilait à Marengo. Ceux-là arrivent en droite ligne de Trianon, ils sont les plus jolis. Heureusement qu'au milieu de tous ces chapeaux fantastiques il s'en trouve qui ont le don suprême de l'élégance et qui ont une distinction parfaite en rapport avec le bon goût des jolies femmes qui les choisissent. Un chapeau seyant et élégant est donc chose très difficile à trouver quand on ne s'adresse pas à *Mme Herst*, 8, rue Drouot. Elle est de ces artistes, bien rares aujourd'hui, qui comprennent le *vrai chapeau de la grande dame* et de la *femme comme il faut*. C'est en faisant épanouir quelques-uns de ses nouveaux modèles au bout de notre plume qu'on pourra mieux les apprécier et les comprendre. Ils sont tous très distingués et très seyants. Le grand point de la coiffure c'est de rajeunir et d'embellir. Il y a plusieurs formes différentes, selon les physionomies. On n'a qu'à choisir.

**

C'est un chapeau Valois en paille de riz blanche, doublé de tulle blanc bouillonné, avec bord liseré de velours noir. Autour de la calote s'enroule une écharpe en Surah de l'Inde, rose de Chine, faisant cocarde de côté et se nouant en fichus avec plusieurs roses et touffe de lilas blanc. Le bord est relevé crânement de côté. Ce chapeau est très jeune et très jolie femme.

**

Un chapeau *Auréole*, genre Léopold Robert, en paille noire, ayant un bord très haut et relevé, supportant une guirlande de géranium rouge, avec aigrette de pavots rouges. Des flots de tulle noir se mélangent avec les fleurs. Une longue plume noire traverse le chapeau et tombe derrière.

**

Une fanchon diadème, en tulle et jais noir, très élégante et très réussie, avec cache peigne de roses chair très épanouies et très naturelles, s'épandant en longs branchages de boutons et de feuillage. Sur le côté, nœud de faille noir et de feuillage, et par derrière écharpe de tulle noir brodées de jais, faisant barbe à volonté.

**

Un autre chapeau *Auréole*, en paille de riz blanche, avec bord relevé, doublé de faille bleu et

bouillonné de tulle blanc. Sur l'aurole, guirlande de bluets de quatre tons différents. Sur le côté, aigrette de faille bleu. Par derrière, nœud de velours bleu et bouquet de bluets nuancés.

**

Un chapeau en tulle noire, avec bord relevé et grosse ruche de tulle illusion blanc. Sur le fond, guirlande de ne-m'oubliez-pas, dans son feuillage. Bouquet de roses de côté.

**

Un chapeau *Indépendant*, en paille de riz noir, avec bord relevé, garni d'un galon de jais. Au milieu, large nœud cocarde en faille noire et panache de plumes de coq. Echarpe de tulle frangée par derrière et bouquet de trois grosses roses épanouies : une nacarat, une jaune et une blanche.

**

Un chapeau *Pierrot*, en paille de riz blanche, très haut de forme, bordé de velours marron, avec cocarde de velours marron, doublée de faille maïs et voilé de tulle noir perlé de jais. Sur le côté, oiseau avec queue d'aigrette blanche. Ruche de tulle illusion dans l'intérieur.

Ce chapeau est très original et des plus seyants. Il peut servir tout à la fois de chapeau rond et de chapeau fermé.

Parlons aussi des coiffures en cheveux.

Rien ne nous est plus facile. Nous n'avons qu'à feuilleter le journal le plus compétent à cet égard : *Le Coiffeur Européen*, dirigé par M. Loisel, qui est une autorité en coiffures, membre de la Société philanthropique des coiffeurs de Paris, et qui est le coiffeur privilégié des actrices en renom et des femmes les plus à la mode.

Nous trouvons dans ce journal, dont les bureaux sont *rue de Chateaudun*, 11, deux coiffures nouvelles, que nous empruntons au *Coiffeur Européen*, ou plutôt à M. Loisel, qui en est le créateur.

C'est une *Coiffure Loisel*, avec cheveux relevés autour de la tête, en sillons sur le devant. Bordure de crans tombant sur le front. Monticule de cheveux formé sur le sommet de la tête, au moyen de rouleaux. Cheveux frisés tombant dans le bas du cou. Plume posée en panache.

Puis, une autre coiffure portée par Mme Frömentin, au Gymnase.

Cette coiffure se compose de petites boucles sur le front. Raie sur le côté. Cheveux relevés sur les tempes et sur le front librement, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas bridés pour laisser apparaître leur ondulation naturelle. Natte en trois, posée en couronne, toujours de manière à supprimer la raideur qu'affectent généralement les postiches. Double rang de nattes sur le sommet de la tête. Les cheveux de la nuque sont relevés en racine droite et un peu gonflés sur le sommet de la tête. Petites papillottes dans le bas du cou.

Cette coiffure est préparée d'avance par M. Loisel. On n'a qu'à lui écrire et à la lui demander. Il est très facile de la poser soi-même. On est tout de suite coiffée.

Nous voulions aussi vous présenter aujourd'hui les coiffures et les chapeaux de deuil de la *Scabieuse*, qui marchera en tête des magasins spéciaux pour le deuil. La *Scabieuse*, sans s'affranchir absolument du *tout noir*, édite des costumes et des chapeaux qui, tout en étant noir, ne sont pas deuil du tout.

Quelles splendides robes de faille ruisselantes de jais !... Et quels jolis demi-deuil de coquette qui n'a rien à regretter. Ces demi-deuil en lilas, gris perle, gris argent ou gris acier, sont tout à fait de saison nouvelle. C'est le petit lever du printemps. Ce genre de toilettes est d'une douceur exquise.

La *Scabieuse* a pris désormais sa place parmi les grands ateliers de couture les plus en vogue. Ses salons de la *rue de la Paix*, n° 10, à côté de Mme Virot, sont encombrés de très belles robes de confections inédites et d'élégantes belles dames qui viennent les choisir.

Le plus bel éloge que nous puissions faire de tous ces différents costumes et confections, c'est de les décrire, pour que vous jugiez vous-mêmes de leur haute fantaisie décorative.

* *

Citons d'abord :

Un costume de faille noire, dont la jupe derrière est garnie de deux grands volants bouillonnés coulissés à tête et faisant pouff. Le devant de la jupe est disposé en draperies froncées, retenues de distance en distance par cinq bandes coulissées posées horizontalement. Une écharpe Marie-Thérèse, très large, en faille noire, part du côté droit et se drape en guise de tunique, en s'arrêtant du côté gauche par une très large coque retenue par une agrafe de jais. Le corsage est à basques pointues sur lesquelles passe un nœud. Le devant s'ouvre à demi, avec col et revers jockey, sur un gilet boutonné, et peut s'ouvrir et se fermer à volonté. Les manches sont sur double revers, séparé par un bouillonné.

* *

Puis, une robe Louis XVI, en faille noire, avec jupe demi-traine, garnie par devant d'un plissé de faille, avec trois têtes plissés, tandis qu'elle est toute unie et flottante derrière, avec un pli double au milieu, fermé dans toute sa hauteur avec de larges boutonnières gansées et de très beaux boutons de jais. Le corsage, tenant à la jupe, fait gilet Louis XVI, carré et très long, et habit de la même époque, fuyant en arrière, avec grandes poches de côté, fermées avec trois boutonnières et trois boutons de jais. Tout autour de l'habit, large galon de petites arcades de jais tremblottantes et petit plissé de faille dépassant le galon devant. Les manches

sont à coude, avec double plissé de faille et bracelet de ruban avec nœuds Louis XVI.

* *

Un costume en soie fantaisie grisaille, ayant le devant entièrement bouillonné et coulissé en crevés, avec quatre nœuds retournés et doublés de poul de soie noir. Le derrière de la jupe est garnie de deux hauts volants bouillonnés et coulissés, avec tête brodée de faille noire, et se gonfle en gros pouff avec un nœud faisant flots et s'échappant du pouff. Le corsage a des basques ouvertes sur les côtés faisant aumônières, avec mêmes bouillonnés coulissés. Au milieu des basques se dresse une crête de coq faisant pouff. Par devant, gilet boutonné et ruche Médicis bouillonné et coulissé comme le devant de la jupe, avec revers et boutons d'acier.

* *

Un costume de grenadine de laine, ayant tout le devant bouillonné en biais et retenu à chaque bouillonné par un filet de jais marquant la tête.

D'un côté du large tablier cascade de flots de grenadine de laine et de faille noire mélangés, bordés de dentelle noire. Et, de l'autre côté, large pointe faisant double jupe se gonflant en flots très souples, avec trois nœuds de faille et de grenadine. La première jupe, montée sur un fond de soie, a sept petits volants rouleautés surmontés d'un bouillonné. Le corsage décrit une basque Incroyable derrière avec crevés et volant se terminant par un nœud garni de dentelle. La garniture fait gilet, avec ruche bouillonnée et basques carrées tombant droites. Les manches sont bouillonnées dans toute leur hauteur, avec deux nœuds et un volant tombant sur la main. Ce costume a beaucoup de genre.

* *

Passons aux confections.

C'est une casaque avec broderie de jais sur tulle guipure, d'un éclatant effet, garnie tout autour d'une grosse ruche de dentelle et d'une frange de jais. Par derrière et sur les manches, nœud de faille, avec boucle de passementerie de jais.

* *

Une cuirasse de cachemire noir toute brodée au passé, et entièrement perlée de jais, se terminant par une dentelle et une frange grelot. Col Médicis.

* *

Une autre cuirasse Amazone en poul de soie, très richement brodée de jais, terminée par une frange de jais.

* *

Une mante Dubarry, en sicilienne noire, toute garnie de dentelle et d'entredeux, cambrée à la taille, avec plis derrière. Par devant, cette mante retombe en pans carrés coquillés de dentelle. Autour du

cou, ruche Médicis en faille, et capuchon de dentelle noire, avec nœud de faille.

Un dolman en cachemire noir, soutaché et perlé de jais, se découpant en dents de feuillage de vigne garnies de tuyautés de dentelle noire. Col Médicis ouvert.

Une casaque-Louis XV, en faille noire, avec broderie de passementerie de jais, garnie de dentelle de laine et gros boutons ronds en jais. Le devant se croise en revers. Les manches ont également des revers, avec dentelle, passementerie de jais et boutons.

Et une casaque en cachemire noir, demi-ajustée derrière et droite devant, avec pélerine montée derrière, et nœud de faille noir sur l'épaule, garnie très richement d'entredeux de guipure de soie et de volants de guipure. Les manches sont à conde, avec entredeux de guipures et nœuds de faille.

N'avions-nous pas raison de vous dire que tous les costumes de la Scabieuse avaient grand air, ainsi que les confections printanières, et que tous les modèles de cette première maison de deuil étaient dignes des femmes les plus élégantes. Dans notre numéro du 15 avril, nous parlerons des étoffes nouvelles et des chapeaux printaniers. Nous remettons également à quinzaine les chaussures de la maison Jouvenot, qui rendra ses décrets à l'occasion des courses.

D'après tous les costumes que nous venons d'indiquer, nos lectrices peuvent se convaincre que le jais fait fureur. Il plaît d'autant plus qu'on ne voulait plus en entendre parler, et qu'il y a très longtemps qu'on ne l'avait vu.

C'est à la *Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antio, qu'il faut aller tout droit pour trouver les entredeux de jais et les agréments de passementerie de jais, faisant genre et nouveauté. La *Glaneuse* vous offrira des franges cote-de-mailles de jais, toutes droites et à dents, de trois grandeurs différentes, et des galons à arcades de jais, débutant à partir de trois, quatre, six, huit et douze rangs de perles mobiles et tremblotantes.

Quant aux ornements, aux entredeux et aux franges de jais, il y en a tant et tant de dessins différents, que nous renonçons à les décrire.

Le jais est tellement à la mode que deux élégantes Américaines ont commandé chacune à la *Glaneuse* une cuirasse et un tablier en cote-de-mailles de jais sur filet à jour, avec frange de soie et de jais et frange tout jais. Elles ont demandé en même temps des garnitures de blonde espagnole perlées de jais et richement brodées de dessins en relief, et plusieurs garnitures de passementerie assorties

aux robes dont elles ont donné l'échantillon à la *Glaneuse*.

En outre des cuirasses et des tabliers en cote-de-mailles de jais, les fichus-plastrons en blonde espagnole disparaissant sous une broderie de jais, sont très appréciés et très recherchés pour décorer les corsages qui ne le sont pas. Ces fichus-plastrons, en blonde espagnole brodée de jais, peuvent servir de garniture à différents corsages unis.

Il y a encore les fraises perlées de jais blanc ou de jais noir et les blondes espagnoles brodées de jais au mètre.

Rappelons aussi toute la collection de gilets et de cols de différents styles dont la vogue n'est pas épuisée et que la *Glaneuse* renouvelle selon le type des toilettes nouvelles.

Le col Angot, le gilet Incroyable, le fichu Merveilleuse et le col à revers Girondins n'ont pas vieilli. Ils datent d'hier et ils dateront de demain encore. La *Glaneuse* prépare déjà des gilets *Giroflée*, *Girofla*. Qu'on les retienne.

Nous aurons beaucoup à dire sur la *Glaneuse* dans nos Modes du jour du 15 avril. Elle solde en ce moment pour faire place aux rubans printaniers, de splendides rubans double face, en largeur de 80 cent., soit moire, faille, façonné, rayé faille et satin, au prix extraordinaire de 2 fr. 90 c. le mètre. Ce sont des rubans qui valent pour le moins de 8 à 12 fr. le mètre. Voyez quel bénéfice extraordinaire. Il faut en profiter.

N'oublions pas l'écharpe Créole en Surah de l'Inde, qui fait nouveauté autour des chapeaux. Il y a de charmantes femmes qui sont douées, qui ont des doigts de fée, et qui savent chiffonner elles-mêmes toutes leurs coiffures et toutes leurs toilettes.

Le printemps se manifeste donc de toutes parts. Paris prend un air de fête pour saluer la saison du renouveau, et pour célébrer les solennités de Pâques. Aux premières courses du Bois de Boulogne, les robes de foulard vont se montrer dans toute leur fantaisie élégante, car le foulard suit l'impulsion des costumes et des toilettes en faille qui se font de plusieurs nuances camaïeux. Il en sera de même des robes de foulard. Il y a des dessins nouveaux et admirables qui s'entendent parfaitement avec les foulards unis de même teinte. Par exemple: Une robe de foulard uni bleu bluet et de foulard blanc, avec semis de bluets de plusieurs teintes. La jupe de foulard bleu est garnie d'un très haut volant surmonté devant d'un volant de foulard blanc, à semis de bluets et liseré bleu, avec deux autres petits volants distancés. Cette même disposition se répète à mi-jupe et complète le tablier simulé par la garniture. Par derrière, vers le bas de la jupe, un volant de foulard blanc ondulé en draperies et rejoint le tablier. Sur les côtés, une tunique très ample en foulard blanc, encadrée d'un large bouillonné bleu uni coulissé et froncé, rejoint le volant de la jupe et se gonfle en pouff tournure soutenue par un gros nœud Louis XV, à pans

écharpe en foulard bleu. Le corsage, en foulard blanc avec bleus, a de longues basques-carrées et foyantes, faisant poche de côté. Manches droites, avec biais de foulard bleu posé en chevron et très petits volants de foulard blanc lisérés bleus.

Citons encore une robe en foulard marron doré, avec première jupe montée en cloche, c'est-à-dire toute ronde et garnie de cinq volants francs terminés par un velours marron. Tunique Princesse en foulard marron, fleurie de bouquets ton sur ton, boutonnée dans toute sa hauteur, avec des boutons des Iles, des boutons d'acier gravé ou uni, d'agent mat ou oxydé. Cela dépend du goût.

On peut donc, avec la combinaison du foulard uni et du foulard à dispositions de fleurettes dans les mêmes teintes, obtenir des toilettes d'été très fraîches et très nouvelles.

Il y a un foulard avec traïnasse de volubilis qui est très distingué dans toutes les teintes. De même qu'un foulard lilas de Perse, avec floraison de gros boutons de roses teintés blanc et caroubier, rappelant les vertugadins de nos trisaïeules. Sur un jupon de foulard lilas de même nuance, voilà une toilette de grande dame.

L'Union des Indes a des pois nouveaux. C'est le printemps qui les fait pousser, me direz-vous, rien de plus naturel. Nullement, c'est l'Union des Indes qui a commandé à ses fabriques spéciales dans l'Indoustan des pois ombrés et un trio de trois pois se détachant sur les fonds unis de nuances nouvelles.

Deux tissus inévitables qui viennent seulement de faire leur entrée printanière, dans le comptoir de l'Union des Indes, s'appellent de leurs noms typiques et indigènes : *Foulard Cutwa de l'Inde*, et *Whampoia de l'Inde*. Le foulard Cutwa est destiné à aller en soirée et dans les casinos les plus en vogue, des villes de bains de mer et des villes d'eaux. Le Whampoia de l'Inde, au contraire, est affecté tout directement aux chemises de nuit. Ils ont chacun une attribution différente.

Le foulard *Cutwa* est appelé à un grand succès d'élégance. Il est sergé rayé camaïeu de deux teintes dans les mêmes tons, ou sergé uni. Il est ravissant en rose pâle, bleu pâle, lilas pâle, gris argent, nuance blé, vert d'eau, pour toilettes du soir ou de plein été; et en bleu turquoise, bleu de France, Scabieuse, olive, Sornette, Alezan, Sphinx, pour toilettes au bois.

Nous voulions parler des cachemires purs unis des Indes dont l'Union des Indes a seule le monopole, et l'espace nous manque; pourtant le cachemire de l'Inde débute avant le foulard et sert de transition après le velours et le satin.

Mais comme on ne trouve le véritable cachemire de l'Inde, en toutes nuances, qu'à l'Union des Indes, 1, rue Auber, près la rue Scribe, on peut demander tout à la fois des échantillons de cachemire et des échantillons de foulards printaniers, à la condition toutefois de ne les garder que le temps de choisir et de les retourner.

Après avoir décrit successivement, grâce au concours de la maison *Maureau*, l'une des premières maisons de lingerie les mieux accréditées et les plus recommandables, un devis de trousseau, un devis de layette et plusieurs toilettes de première communiante, nous allons faire épanouir, au bout de notre plume, les premiers modèles de lingerie printanière que toutes nos lectrices s'empresseront de demander en raison de leur bon marché relatif et de leur suprême élégance, car la lingerie bien faite et bien conditionnée a toujours son prix. Les toilettes à demi-traine, qui se portent de préférence aux costumes, exigent des jupons à volants brodés ou garnis de volants et d'entredeux de dentelle. On est obligé de maintenir la robe de côté et le jupon, tout naturellement, s'aperçoit. La femme véritablement élégante s'attache surtout aux détails de la toilette, tels que la lingerie, les gants et la chaussure.

Depuis qu'on a supprimé la crinoline, il a fallu la remplacer par un jupon combiné de telle sorte qu'il pût soutenir les autres jupons à traîne et à demi-traine. C'est ce qu'a fait la maison *Maureau* en disposant un jupon en madapolam avec volants montant jusqu'en haut et faisant tournure. Sur ce jupon on met : soit un jupon en nansouk ayant deux volants en nansouk, garnis d'entredeux de broderie et de valenciennes tout autour, ou bien un autre jupon plus riche encore, avec bandes brodées garnies de valenciennes; d'autres volants sont avec plissés et bouillonnés, ou bien avec coulissés plissés. La maison *Maureau* en a un très grand choix, ainsi que de coquilles camisoles et d'élégantes chemises de nuit.

Citons une camisole avec bouillonnés bordés de jours dentelle faisant plastrons. Au milieu, bouillonné de mousseline dans lequel passe un ruban de couleur encadré de chaque côté par un double volant de coquilles de broderie et de valenciennes. Les manches Duchesse sont tuyautées avec coquille de broderie et volant de valenciennes.

Une chemise de nuit avec plis et entredeux de broderie et très riche jabot tout coquillé en valenciennes; collerette coquillée en valenciennes, et manches avec revers de plis plissés, d'entredeux de broderie et de valenciennes.

Un col *Métis*, en toile brodée et ruché de dentelle, avec manches assorties, à partir de douze francs.

Un col *Angot*, en toile fine, avec jours et valenciennes, manches assorties, dix-sept francs.

Une parure *Incroyable*, avec tuyauté très haut en valenciennes; petit col de broderie, montant droit, et revers de broderie et de valenciennes; manches dans le même type.

Une parure *Merveilleuse*, avec très haut tuyauté derrière en mousseline bordé de valenciennes, et col ouvert en toile avec bord à jours de piqûres mates; manches en toile avec piqûres mates et tuyautés de mousseline sortant de la manche.

Un bonnet *Charlotte Corday*, avec coquilles de

mousseline garnis de valenciennes et nœud de veleurs noir sur le dessus du bonnet, tout à fait typique et de l'époque : 12 francs.

Nous avons cité quelques prix pour prouver que la lingerie de la maison *Maureau*, tout en étant très fine et très bien conditionnée, n'était pas cher et très avantageuse.

Dans notre courrier du 15 avril, nous décrivions un trousseau qu'on achève en ce moment, et quelques articles de layette qui tenteront plus d'une jeune mère.

Il y a dans cette éclosion radieuse de la verdure qui nous annonce le printemps, comme un triomphe de la nature. Tout est plus charmant, plus jeune, plus nouveau. Il semble que le printemps arrive pour la première fois, avec son cortège de fleurettes; mais que la femme coquette et même celle qui n'y songe pas, y prennent garde toutes deux : le printemps est très indiscret et très perfide; ce que l'hiver cache, le printemps le montre. Les cheveux blancs, les rides, les yeux bistrés et fatigués, la peau flétrie et ternie, tout s'aperçoit. Il faut bien vite effacer les cheveux blancs, les recolorer et leur rendre leur nuance naturelle avec l'*Eau des Fées de Mme Sarah Félix*, qui a le double mérite de les épaissir, d'en activer la sève et de les rendre tels qu'ils étaient, en plein printemps de jeunesse et de beauté. Mais ne vaudrait-il pas mieux faire la guerre aux cheveux blancs avant qu'ils ne la fassent eux-mêmes, et ne pas leur laisser le temps d'apparaître et de se montrer. Il suffit pour cela d'employer l'*Eau des Fées comme eau préservatrice*, sans en avoir besoin. Elle nettoie la chevelure et lui donne le lustré et le brillant de la vigueur et de la santé. L'*Officine de Mme Sarah Félix est 43, rue Richer, à l'entresol*. On y donne des conférences de jeunesse et de beauté.

Quant au visage terne et flétri, il reprend bien vite sa fraîcheur, son velouté et son coloris avec la *Rosée du Harem*, qui efface les rides naissantes et qui est pour le tissu dermal ce que la rosée du matin est aux fleurs, une rosée vivifiante et tonique. La Rosée du Harem raffermi les chairs et leur donne la fermeté et la blancheur du marbre de Paros. Les vraies coquettes doivent l'employer dans leur bain et la demander à *Mme veuve Vachon, 5, rue Meyerbeer* qui a distillé l'*Eau de toilette Sophie*, en l'honneur de la cour de Suède et de Norwège, dont elle a obtenu le brevet.

Il faut aussi apporter une attention toute spéciale aux fards, qui ne sont pas les mêmes pour la lumière et pour l'éclat du jour. La maison Violet a toute une collection de fards classifiés de la façon suivante :

Fards blancs, roses en toutes nuances pour le teint.

Fards pour la maison.

Fards pour la ville et les courses.

Fards pour le jour.

Fards pour la lumière.

Fards de cour ou de grand gala.

Préparations pour les yeux (crayons mystérieux et Kohenil oriental).

Préparations pour les lèvres et la bouche (l'In-carnat et pastilles ambrosiaques au mastic de Chio).

Réseaux d'azur pour les veines.

Teintures et poudres pour les cheveux.

Poudre pour les ongles.

Accessoires pour l'application des fards.

Compositions hygiéniques pour enlever les fards, lotionner la peau, conserver la santé et lui rendre sa fraîcheur.

En outre des fards, la maison Violet a tout un catalogue complet de cosmétiques spéciaux qui lui sont exclusifs, tels que :

Les glycérines parfumées, pour la toilette, maintenant la peau dans une fraîcheur juvénile.

La Crème de beauté à la Glycérine pour le teint.

La Pâte émulsive à la Glycérine pour la blancheur et la souplesse des mains.

Le Glycérolé tonique et rafraîchissant au quinquina et aux roses de Provins pour les soins intimes de la toilette.

Le Savon royal de *Thridace*, recommandé par les célébrités médicales pour la beauté et la fraîcheur de la peau, et médaillé à toutes les expositions de Paris, de Londres et de Vienne. Le Savon *Veloutine* à la Glycérine et au Bismuth. Le Savon cold-cream, le Savon chinois, le Savon jockey-club, et tous les savons assortis à l'odeur préférée; la Crème froide mousseuse, l'Emailline, nouvelle pâte dentifrice pour les soins de la bouche; le Baume de violettes d'Italie pour la chevelure; la Crème duchesse, pommade fondante, à l'ess-bouquet, à la violette, aux fleurs de Provence et au Magnolia. Et comme bouquets pour le mouchoir : les Fleurs de France, hommage à l'Impératrice de toutes les Russies; l'Ess-bouquet, les gouttes de violettes d'Italie, le Foin coupé, le Jockey-Club, la Brise de mai, les Fleurs de lys, la Rose mousseuse, l'Oppoponax et le *Ylang-Ylang*, émanant les senteurs du lilas de Perse.

La maison Violet a une corbeille de soixante-douze parfums, dont nous donnerons la nomenclature dans un de nos prochains numéros. En attendant, demandez-lui son catalogue complet de tous ses produits spéciaux et recommandés, 12, boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel, au coin de la rue Scribe, ou à la maison de commission et de gros, 253, rue St-Denis, ancien 317.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LE CARILLON DE PÂQUES

Entendez-vous le carillon de Pâques ? Il sonne à volées la résurrection éternelle et la délivrance du monde entier. Les cloches sont revenues de Rome. Elles annoncent en même temps l'arrivée du printemps et le réveil de la nature.

Toute la chrétienté est en fête, et cette joie universelle s'épanouit de toutes parts. C'est Pâques !... Chacun est heureux et le manifeste. On s'envoie mutuellement un cadeau et un souvenir, déguisés sous le nom d'*œufs de Pâques*. Autrefois, les œufs de Pâques étaient de simples œufs rouges, mais il n'en est plus ainsi depuis longtemps. Les œufs de Pâques se traduisent par un coffret, une coupe ou un objet artistique de la *Maison Giroux, 43, boulevard des Capucines*. Il est vrai que M. *Ferdinand Duvinage*, successeur d'Alphonse Giroux, a trouvé le secret de faire éclore des œufs artistiques, qui ont chacun une attribution utile et aimable. Mais le véritable œuf de Pâques, chez *Giroux*, est une table bureau en laque de Chine; un porte-bouquet en cristal; un vase en Sèvres supporté par trois amours; une jardinière; un meuble chinois; un sphinx (pas celui d'Octave Feuillet), servant de brûle-parfums.

Nous n'en finirions pas si nous voulions décrire les garnitures de cheminée et les mille et mille petits riens artistiques qu'on collectionne sur une étagère.

Dans le salon des joujoux, c'est différent. Il y a de vrais grands œufs en carton doré et illustré; des œufs gigantesques, qui contiennent tout un camp, un ménage, une bergerie, une chasse, une poupée et son trousseau; un lapin qui traîne une voiture encombrée de carottes magiques et d'œufs de Pâques, contenant chacun une surprise; des marchandes d'œufs de toutes couleurs; la poule aux œufs d'or, et toute la collection des joujoux nouveaux de la maison Giroux, contenant des œufs de Pâques pour la circonstance.

Dans les galeries de la *Maison Susse, 51, place de la Bourse*, il n'y a pas d'œufs de Pâques proprement dits, mais mille objets fantaisistes et artistiques qui les remplacent.

Que désire-t-on à l'occasion de la solennité de Pâques ?... Se rappeler au souvenir les uns des autres. La *Maison Susse* contient dans ses galeries du rez-de-chaussée et du premier tout ce qu'il faut pour cela; des bronzes d'art, dont elle est l'éditeur. le buste de l'Alsace et de la Lorraine, par *Grégoire*; l'Enlèvement d'Hersilié, la Sabine, qui épouse Romulus, et le buste de Diane, de Houdon.

Quant aux objets d'art, il y en a tant et tant qu'ils encombreront deux salons.

Tout est marqué en chiffre connus. On n'a qu'à choisir. On trouve un joli objet artistique à partir de 10, 15 et 25 fr. C'est pour rien, car le nom et la réputation de *Susse* en doublent la valeur.

Les encriers historiques et les garnitures de cheminée forment une collection spéciale. La plupart des modèles sont exclusifs à la maison *Susse*, qui vient d'obtenir à l'exposition de Vienne de hautes récompenses justement méritées.

On peut encore présenter à une jolie femme : le *Sorcier des salons*, un sorcier très bien appris, qui lui dira le *passé*, le *présent* et l'*avenir*, et qui arrive-

ra escorté d'une préface de votre très humble chroniqueuse, ou lui offrir une papeterie illustrée, avec ses chiffres, ou bien un buvard avec émaux et médaillons.

Aux jeunes enfants, on donnera une boîte de couleurs, une mappemonde, une boîte de compas, des livres illustrés, le jeu du pince-nez, et des cartonnages très instructifs et très amusants.

On peut également envoyer à une belle dame un jeu de cotillon très complet et très spirituellement organisé par la maison *Susse*.

Ce qui convient encore au Carillon de Pâques, ce sont les éventails de *Duvelleroy, 17, passage des Panoramas*.

L'éventail ne coûte pas cher, à moins qu'il ne soit un objet de prix, et à partir de 15 et 25 fr. on trouve un joli éventail, avec aquarelles de fleurs et monture blanche ou noire.

Ce qui fait nouveauté, ce sont des éventails en ébène noire ou bien des éventails fleuris de bouquets de fleurs s'épanouissant jusque sur la monture. Ce sont les fleurs qui l'emportent. C'est une véritable floraison printanière chez *Duvelleroy*.

Marius, Musille et Sauvage ont étudié la nature en véritables artistes qu'ils sont, et s'appliquent à faire aussi bien que le bon Dieu. On cueillerait leurs branches de lilas, leurs rododendrons, leurs azé-léas, leurs pâquerettes et leurs violettes. Musille à la spécialité des amours. Il connaît sa mythologie et il a rendu visite aux dieux et aux déesses. Les éventails de *Duvelleroy* restent donc à la hauteur de la réputation qu'ils ont conquise, et qui ont mérité à M. *Duvelleroy* le titre de membre du jury industriel, aux expositions de Paris et de Vienne.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES ŒUFS DE PÂQUES CHEZ SIRAUDIN

Successeur Reinhardt, 17, rue de la Paix.

Depuis longtemps *Siraudin* n'existe plus que de nom dans la maison *Reinhardt*, non pas que nous voulions l'enterrer bel et bon, mais *Siraudin* n'a jamais été confiseur. Il s'est contenté d'être un vaudevilleur de beaucoup d'esprit, et il l'est encore. Quant à *Reinhardt*, c'est différent. Il a fait faire à la confiserie des progrès intelligents et scientifiques, et d'une chose industrielle il en a fait un art fantaisiste et hygiénique tout à la fois. La préparation des bonbons et des sucreries importe beaucoup à la santé. Tandis que *Reinhardt*, comme un général en chef, organise et commande à chacun sa besogne, Mme *Reinhardt*, qui est la fée élégante du bon goût et du caprice, fait épanouir tous les objets charmants qui contiennent les bonbons à la mode, qui datent du jour de l'an sous le nom de *Merveilleuses*. Les *Merveilleuses* sont donc emprisonnées dans des *Œufs de Pâques*, mais elles n'y resteront pas longtemps. Les jolies femmes et les petits enfants en

font bien vite des omelettes une fois que ces beaux œufs sont en leur possession. Il faut bien voir ce qu'il y a dedans. Une belle dame n'en revient pas. Comment, dans cet œuf en filigranes d'or qui sert de boîte à bijoux, il y a un bracelet porte-bonheur fermé avec un gros diamant *Reinhart* fait donc des diamants, en même temps que des marrons glacés?

Le petit garçon bat des mains. Il trouve un joli bateau en ivoire sur lequel il s'embarquera pour faire le tour du monde, et une légion de soldats qu'il commandera un jour pour aller reprendre l'Alsace et la Lorraine à la Prusse.

Les œufs de Pâques sont donc multiples chez *Siravadin*, ou pour mieux dire chez *Reinhart*. Il y a de jolies ruches d'abeilles; des coquilles en filigranes d'or remplies de surprises, pouvant servir ensuite de bout de table, ou de milieu de table, cela dépend; des niches à chien faisant coffrets à bonbons; des œufs d'or, des œufs en chocolat, des œufs illustrés; des chars comme dans les Contes de Perrault ou de Cogniard, traînés par des colombes, des poupées de tout genre et de toute distinction; et d'artistiques paniers rustiques contenant un vrai petit poulet qu'on élève et qui fait des œufs à son tour, pas aussi beaux toutefois que ceux de *Reinhart*. Ces paniers rustiques vont avoir un succès prodigieux. Les petits enfants en raffolent de joie. Un poulet vivant!... Jugez donc!...

Comme objets artistiques, faisant nouveauté, nous signalerons aussi des poissons en laque Chine rouge ou noir, s'allongeant en coupe de la forme du poisson. C'est très nouveau et très distingué. Combien de jolies femmes voudront avoir un tel poisson d'avril, en laque de Chine, dont elles feront deux coupes: l'une pour leur salon, l'autre pour leur chambre à coucher.

V. DE R.

ACNÉ ET COUPÉROSE

Nous recevons à la dernière heure, trop tard par conséquent pour pouvoir en rendre compte, le travail si impatientement attendu du docteur Constantin James sur l'acné ou la couperose, que publie l'éditeur G. Masson. Nous en extraierons seulement aujourd'hui la description qu'il donne de ces affections, remettant à notre prochain numéro un compte-rendu plus détaillé.

« C'est généralement, dit-il, par le nez que la maladie débute. Sa pointe et sa face dorsale deviennent d'un rouge violacé, principalement après le repas, même le plus frugal, ou sous l'influence d'une émotion, même la plus légère. Cette rougeur reste rarement confinée là où elle a pris naissance; presque toujours elle s'étend au menton, aux joues et au front. Il est même des cas où la figure tout entière ne présente plus qu'une sorte de masque. Ce masque prend d'ordinaire, chez les femmes arrivées à l'âge critique, un cachet particulier... »

» Souvent apparaissent de petites élevures, coniques ou légèrement déprimées à leur centre, dont la base est entourée d'une auréole inflammatoire. Ces élevures grossissent au point de devenir des boutons ou même des pustules; bientôt leur sommet blanchit, indice de suppuration...

» Quelquefois les boutons, au lieu de tendre à la suppuration, continuent de grossir et de s'indurer. Ils peuvent acquérir ainsi un volume énorme et figurer des loupes ou des lipomes.

Que de personnes se reconnaîtront à ce tableau tracé par le docteur! Heureusement, grâce à sa nouvelle méthode de traitement, la guérison est devenue la règle et l'insuccès l'exception.

V. DE R.

HYGIÈNE ET SANTÉ

Nous nous proposons de publier de temps à autre, dans notre journal la *Gazette Rose*, des courriers d'hygiène et de santé, qui seront d'une aussi grande utilité pour nos lectrices que notre cours de beauté. M. le docteur Constantin James a bien voulu nous promettre son concours à cet égard, et nous nous sommes assurés la collaboration compétente de M. Thommeret-Gélis, pharmacien d'un très grand mérite, 32, Foubourg-Montmartre, au coin de la rue Richer. Nous parlerons aujourd'hui des eaux sulfureuses et du Sherry-Kina (vin de quinquina hygiénique) préparé avec le Xérès de la marque *Calvairac* de Séville, qui convient à beaucoup de tempéraments, au renouvellement de la saison printanière.

Les eaux sulfureuses jouissent depuis longtemps d'une réputation méritée pour les maladies de poitrine, des bronches et de la peau; mais tout le monde ne peut pas aller aux Pyrénées, ni même à Enghien. Il a donc fallu chercher à les remplacer artificiellement et à bon marché, surtout pour les bains, où il est impossible à Paris d'employer des eaux naturelles. Après avoir essayé de bien des formules, M. Thommeret-Gélis a trouvé la solution des eaux sulfureuses, dans un produit au sulfhydrate de sulfure de sodium, qu'il désigne, par abréviation, sous le nom de *sulfo acidule*, et dont il a composé des granules, un sirop et des bains.

Chaque granule ou dragée sulfo-acidule contient les éléments d'un verre d'eau sulfureuse naturelle. C'est très commode. On avale une granule. On boit un peu d'eau pure tout aussitôt

pour en activer l'action, et quand on a épuisé son flacon on a fait une saison aux Eaux-Bonnes.

Les poitrines délicates qui toussent une grande partie de l'hiver se trouveront tonifiées par ce régime sulfureux. Elles peuvent en essayer en toute confiance.

Il est encore un tonique des plus efficaces et des plus exquis, appelé *Sherry-Kina*, et qui serait un vin de dessert, s'il n'était un vin de *quinquina hygiénique* recommandé par toutes les célébrités médicales dans les cas de névroses, d'anémies et de chloroses. On peut aussi le recommander comme le meilleur des appétitifs, bien supérieur au madère, au vermouth, au bitter, et à la plupart des vins de quinquina dont on fait généralement usage.

La dose ordinaire du vin de *Sherry-Kina* est d'un verre à madère, à prendre à son lever, où quelques instants avant chacun des principaux repas.

Le vin qui sert à préparer le *Sherry-Kina* est le Pajurette, ou Xérés de premier choix, de la marque Calvairac A.G.C.

M. Calvairac est en rapports constants avec les propriétaires eux-mêmes depuis 1830, époque à laquelle il résidait à Séville, et il ne fournit que des vins d'origine garantie.

Le prix de ce vin exquis, qu'on peut appeler le nectar hygiénique de la poitrine, ne vaut que 4 francs la bouteille.

Nous continuerons tous les mois ce cours d'hygiène et de santé, qui nous a été demandé par plusieurs de nos lectrices, et nous inaugurerons également des menus et des recettes culinaires, que nos abonnées de province nous réclament.

V. DE R.

AVIS A NOS ABONNÉS

La *Gazette Rose* étant, depuis sa fondation, la locataire du *Figaro*, nous donnons avis à nos abonnées que ses bureaux ont été transférés de la rue Rossini, n° 3, dans le petit hôtel que *Figaro* vient de faire construire, 26, rue Drouot. C'est désormais à cette nouvelle adresse qu'il faudra adresser les réclamations et les mandats d'abonnement, toujours à l'adresse de Mme la vicomtesse de Renneville, directrice de la *Gazette Rose*.

MOSAÏQUES ROSES

On annonce le mariage à Paris :

De M. Jules Brossier de Buros, capitaine de chasseurs, avec Mlle Marie-Louise-Amélie de Gaujard.

De M. Arthur-Marie-Antoine, vicomte de Bizefont, capitaine-adjutant-major, au 9^me cuirassiers, avec Mlle Marie-Constance-Françoise de Label de Lambel.

De M. le baron de Pierres, capitaine au 7^me dragons, fils de l'ancien écuyer de l'empereur, avec Mlle de Gouzens, fille du trésorier-payeur général de Constantine.

De M. Ollivier-Achille-Gabriel Taillepied de Bondy, avec Mlle Françoise-Marie-Corélie Moitessier.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE PRINTEMPS

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en faille bleu de France, avec jupe demi-traine garnie dans le bas d'un volant à plis creux, tuyautés à tête de distance en distance. Sur le devant de la jupe volant également à plis creux faisant tablier, avec double tablier cuirasse de blonde espagnole. Corsage habit, avec basques et pochettes de côté. Par derrière, longue basque tuyautée et liserée. Manches avec double revers séparé par une patte boutonnée. Le haut du corsage s'entr'ouvre à demi, avec col d'homme derrière et revers dentelés Ruche de tulle dans l'intérieur, et nœud cravate de faille rose, avec boucle de perles fines. Manchettes en dentelle. Gants gris perle. Ombrelle marquise. Chapeau de paille de riz blanche, ornée de ruban de paille et de dentelle noire faisant aigrette. Panache de plumes roses traversant le chapeau. Bottines de chevreau bleue, talon Louis XV, avec nœud de peau bleu et petite boucle de perles fines.

DEUXIÈME TOILETTE. — Robe de faille écarlate et de velours marron. Le tablier en velours marron est garni de deux volants de velours surmonté d'un bouillonné. La tunique Princesse derrière en faille écarlate s'allonge en très longue traine et se retourne en flots derrière faisant tournure; par devant il décrit l'habit Louis XVI, avec gilet de velours. Manches en velours marron, et fraises de velours avec intérieur de dentelle autour du cou. Sur l'épaule gauche, nœud de velours marron avec pan traversant le corsage par derrière et se serrant à la taille en trois longues boucles très simples retombant en un seul pan. Chapeau de paille de riz blanche garni de velours marron, avec poignard en or, et bouquet de plumes noires, avec aigrette de roses de mai. Souliers Louis XV, en chevreau doré, avec nœud corcarde en velours marron et bouclé d'or, talons Louis XV.

Pour les articles non signés :
Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 42.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LE PREMIER CHEVEU BLANC. — LE LIVRE D'OR DES ENFANTS, par M. le marquis Eugène de Lonlay. — MOSAIQUES ROSES. — AVIS A NOS ABONNEES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de mariage. — DESCRIPTION DU PATRON DÉCOUPÉ : Mantille parisienne.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Apparition du chevalier Printemps — Les bals après Pâques. — La dernière réunion d'Auteuil. — La passion des Courses en France. — Paris a repris son entrain. — Les bals et les concerts se succèdent. — Le *Stabat* de la baronne de Maistre, chanté le Vendredi-Saint à Versailles. — Concert au profit de la Crèche Ste-Henriette de Clignancourt. — L'utilité des Crèches dans Paris. — Concert de Mme et de Mlle Cartelier, salle Duprez — La première journée des Courses au Bois de Boulogne. — Les toilettes des Courses. — Les fêtes du monde. — On va bientôt se mettre en voyage. — Consultations du docteur Constantin James. — Mme Charlotte Dreyfus à Bagnoles de-l'Orne. — Souvenirs des Pyrénées. — Envoi de M. Achille Jubinal au Musée de Bagnères-de-Bigorre et au Musée de Tarbes. — Avalanche de mariages. — Notre nouvel ambassadeur à Londres. — Les bouquets de fiançailles de Mme Duluc à Nice.

Le chevalier Printemps a fait son apparition sans crier : « Gare !... » Il est arrivé tout pimpant et tout coquet, escorté de toutes les fleurettes printanières de la saison du renouveau, qui semblent d'autant plus aimables et plus charmantes qu'il y a un an qu'on ne les avait vues. C'est la giroflée dorée et pourprée, ayant des senteurs d'ambre et de miel; l'acacia s'épanchant en saules blancs et roses; le lilas se dres-

sant fièrement en aigrette; la violette embauquant la mousse des bois; le muguet s'égrénant en perles fines; la boule de neige faisant cocarde; la tulipe et la jacinthe s'élançant en pannache; la glycine, poétique et langoureuse, retombant en grappes lilas pâle; l'arbre de Judée entr'ouvrant ses écrins de topaze rose; la mignardise coquette et frisée comme une coiffure à la mode, et toute la floraison des roses de mai, d'essence et de nuance différentes. La nature éclate de toutes parts. Tous les arbres fruitiers sont poudrés de fleurs blanches; c'est une neige odorante. L'aubépine sème ses touffes blanches et parfumées dans les charmilles. Il y a dans l'air comme un alleluia d'allégresse. Une brume d'or voile l'azur du ciel comme le ferait une écharpe de gaze; la brise est pure et rafraîchissante; les petits oiseaux voltigent de branche en branche en poussant des cris de joie, et cherchent la place la plus mystérieuse où ils pourront construire leurs nids et s'abriter jusqu'à l'hiver. On est heureux sans trop savoir pourquoi, on se sent rajeunir; on espère!... C'est si beau le Printemps, les illusions et la jeunesse!... Mais, hélas!... tout s'efface et disparaît comme un météore. Les lilas, le printemps et la jeunesse ne

durent qu'une aurore. La jeunesse est déjà bien loin quand on s'aperçoit qu'on a été jeune et qu'on a semé sa jeunesse au vent. Elle ne reviendra jamais, car elle ne fleurit qu'une fois dans la vie, tandis que le Printemps renaît tous les ans, plus frais et plus éclatant. Les bals après Pâques sont tous des bals de printemps. Faut-il s'en plaindre?... Les toilettes sont plus fraîches et plus vaporeuses. La gaze, le tulle et la dentelle remplacent le satin et le velours, et les robes et les coiffures sont enguirlandées de fleurs de saison. Il en est de même des toilettes du Bois de Boulogne qui sont en harmonie avec la verdure, le soleil et le ciel bleu. Tout est pimpant, tout est coquet, tout est nouveau. Les courses du Bois de Boulogne sont actuellement le Longchamps d'autrefois. Les vieilles traditions disparaissent peu à peu et s'effacent dans notre pauvre France morcelée et tiraillée de toutes parts. Les courses d'Auteuil sentaient encore l'hiver, tout en ayant comme un parfum de brise printanière.

Citons quelques toilettes qui pourront se montrer tout ce mois d'avril, si le chevalier Printemps disparaît tout d'un coup, ce qui lui arrive assez fréquemment.

A la quatrième réunion d'Auteuil, qui était la clôture des courses, Mme de Saint-Romain avait une toilette de cachemire gris-perle, garni de grèbe, et un veston croisé et boutonné de côté; la même fourrure se reproduisait au bas de la jupe; le chapeau assorti était noir et gris, avec plume diadème; un manchon de grèbe complétait cette toilette d'une parfaite simplicité.

La jeune et jolie comtesse de Martel avait une moscovite de cachemire blanc, garnie d'une fourrure russe, d'une teinte blanchâtre, avec houpettes jaunes de distance en distance dans la fourrure, d'un effet très original; chapeau noir avec plume verte.

Une autre jolie toilette, tout à fait printanière, était en faille violette et lilas de deux tons camaïeux. Le corsage et le tablier, faisant cuirasse, étaient en broderie à jour et en relief lilas découpé sur fond taffetas et encadré tout autour d'une bande de plumes d'autruche lilas ombrées de deux tons; par derrière la jupe était disposée en cottes bouillonnées et coulissées dans toute sa hauteur; elle se terminait par un volant et deux bouillonnés coulissés faisant

traîne. Le corsage, par derrière, faisait un habit avec doubles basques faisant revers en faille violette et revers de broderie camaïeux; les manches à cottes bouillonnées et coulissées se terminaient par un même double revers; chapeau mantille avec guirlande de grappes de lilas de Perse, surmontée d'une couronne de violettes de Parme; par derrière, mantille de dentelle noire; cachemire des Indes, dit *l'Etoile d'Orient*, teinté lilas et rose sur fond couvert, avec un fond Etoile grand comme un mouchoir, noir, lilas, rose et blanc. Ombrelle brodée comme la cuirasse de la jupe, avec couronne de lilas et de violettes de Parme; tout autour, double volant découpé lilas et violet. Bien certainement cette printanière toilette aura une seconde représentation aux courses du Bois de Boulogne.

Une toilette noire, ruisselante de jais, était aussi très admirée. Le tablier et le corsage faisaient cuirasse de cote-de-mailles de jais sur une jupe de belle faille noire. Par derrière, la jupe alternait volants et bouillonnés; chapeau mantille avec couronne de roses trémières de toutes couleurs. Ombrelle de faille noire perlée de jais et volant de Chantilly et faille tout autour.

La passion des courses, ou plutôt la mode des courses, s'est complètement francisée en France. C'est un genre, un amusement et une utilité au point de vue de la race chevaline. Les Français sont devenus *sportsmen* et les Françaises des amazones accomplies.

Paris a donc repris plus d'entrain encore qu'avant le Carême. Les bals et les concerts se succèdent; on rattrape le temps perdu. Retournons toutefois en arrière pour parler du beau *Stabat* de Mme la baronne de Maistre, qui a été chanté le Vendredi-Saint dans la chapelle du château de Versailles. Ce *Stabat*, qui est une des belles pages de la musique religieuse moderne, a déjà été exécuté, il y a quelques années et avec un grand succès, par la maîtrise de St-Eustache.

Si on eût osé applaudir dans la chapelle de Versailles, on l'eût fait bien certainement, tant la musique de Mme la baronne de Maistre est imposante et belle.

Ce qui étonne, c'est que les grands théâtres lyriques ne se disputent pas les opéras de la baronne de Maistre, qui compte bien certaine-

ment parmi nos grands compositeurs contemporains. Mais c'est une femme; c'est tout dire pour la mettre hors concours. On accorde bien à une femme le droit de composer des romances et quelques morceaux détachés, on lui permet l'opérette de salon, mais on ne veut pas qu'elle aborde le théâtre. La coterie masculine s'y oppose. Quelques femmes de talent ont pourtant fourni leurs preuves; telles que Mme la baronne de Maistre, la baronne de Grandval et Mme Anaïs Marcelli, qui n'est autre que Mme la comtesse Périère Pilté.

**

Il nous a été impossible, dans notre numéro du 1^{er} avril, de rendre compte du concert au profit des crèches Sainte-Henriette, de Clignancourt, qui a été donné le dimanche 29 mars, dans la salle Herz. Il a été splendide, et tel qu'il avait été annoncé.

Mme Arnould Plessy avait promis son concours, elle a tenu parole. C'était une grande attraction que d'entendre cette femme charmante et de la voir de tout près.

Mme de Lagrange, qui est toujours en avant quand il s'agit d'une bonne action, a bien voulu chanter le grand air de la *Cenerentola*, et le quatuor de *Rigoletto*, avec Mme Brunet-Lafleur, MM. Lopez et Archambaud.

Mme Charlotte Dreyfus s'est fait entendre sur l'orgue Alexandre, et elle a recueilli les bravos d'enthousiasme qui se manifestent chaque fois qu'elle apparaît et qu'on l'écoute.

Mlle Damain, Mlle Diane et M. Desroseaux ont dit la scène des *Bavardes*, de Boursault, avec un talent accompli, et Mlle Damain et M. Desroseaux ont joué un conte de fées, *Les Trois Souhaits*, qui ont obtenu un grand succès de rire.

Mme Brunet-Lafleur a chanté l'*Ave Maria*, avec cette pureté mélodique qui semble venir du ciel.

Saint-Saëns et Delsart ont aussi exécuté une sonate pour piano et violoncelle.

Il y avait donc des artistes d'un talent hors ligne, et tous ceux qui assistaient à ce concert ont fait, non-seulement une bonne action, mais ont eu encore la bonne chance d'entendre un concert exceptionnel.

Nous avons visité cette crèche de Sainte-Henriette (Clignancourt), que Mme Simon

Richault a édifiée dans l'un des quartiers les plus pauvres de Paris, et dont elle est la fondatrice-présidente.

Nous avons été bien profondément touchés de l'organisation de cette Crèche qui est parfaitement disposée et aérée, et qui contient une trentaine de petits berceaux blancs et bleus. Quand Mme la présidente arrive, ce sont des cris et des trépignements de joie: La voilà! la voilà!.... Les petits bras se tendent vers elle. C'est qu'elle arrive, comme la bonne sainte Vierge, avec des gâteries, et que tous les pauvres petits en ont bien rarement, pour ne pas dire jamais.

La surveillance de cette Crèche mérite tous les éloges qu'on puisse adresser à la sollicitude la plus maternelle et la plus dévouée. La mère, en partant le matin, accomplir le labeur de la journée, dépose son enfant à la Crèche et vient l'allaiter aux heures de liberté dont on lui permet de disposer. Elle garde donc son enfant près d'elle, c'est-à-dire qu'elle ne l'envoie pas mourir en nourrice, car la plupart des enfants pauvres, qui s'en vont au loin dans la campagne, ne reviennent jamais pour la plupart. C'est ainsi que la dépopulation s'affirme et se reproduit chaque année en France.

L'utilité des Crèches est donc une œuvre à la fois patriotique et humanitaire, et l'Assemblée nationale a grandement raison de s'en préoccuper et de statuer à cet égard.

Une autre soirée musicale mérite également qu'on se souvienne d'elle. Elle a eu lieu le dimanche précédent 22 mars, dans la jolie salle de Duprez, qui ressemble plutôt à un salon qu'à une salle de concert. Il y avait une affluence de beau monde.

La voix sympathique et le beau talent de M. Léon Duprez ont été surtout applaudis dans le grand duo de la *Reine de Chypre*. M. Stéphane, un de ses élèves, a fort bien chanté la cavatine de *Faust*. Le violon de M. Haumer a chanté et soupilé tour à tour, et son archet magique a enlevé, avec beaucoup de brio, la cavatine de *Faust* de Gounod, et les chansonnettes d'Aurèle ont gaiement terminé la première partie du concert.

La seconde partie comprenait une très jolie opérette en un acte: *Un Mariage d'autrefois*, dont les paroles sont de M. Francis Tourte et la musique de M. Georges Douai. M. Henriot

remplissait le rôle du comte de Lauzan, et Mlle Cartelier celui de la comtesse de Lauzan.

Mlle Cartelier a obtenu un véritable succès. Il est impossible d'avoir plus de finesse, plus de grâce et plus de distinction. Elle possède, en outre, une voix de fauvette, fraîche, mélodieuse et cadencée par l'excellente méthode de sa mère, Mme Cartelier, qui est professeur de chant.

La jolie comtesse de Lauzan avait un costume qui lui seyait à ravir. M. Henriot a une voix superbe et s'est très bien acquitté de son rôle de comte et d'époux.

Cette opérette est très gaie, très spirituelle et de très bonne compagnie.

Aussitôt les courses d'Auteuil accomplies, on a commencé les courses de Lonchamps au bois de Boulogne. La première journée a été très brillante, le lundi de Pâques, et d'après le compte-rendu du journal le *Sport*, les beaux attelages étaient nombreux, et les belles toilettes en grande majorité sur le champ de courses et dans les équipages qui parcouraient les routes affluentes.

On remarquait dans l'enceinte du pesage : S. A. R. la comtesse de Paris, la duchesse de Chartres, la princesse d'Artemberg, la comtesse de l'Aigle, la comtesse d'Haussonville, la princesse de Bloglie, la duchesse de Fezensac, lady Gravelle, Mme de Saint-Roman, de Pourtalès, de Gallifet, la baronne de Rothschild, la comtesse de Montgomery, la comtesse d'Evry, la comtesse Aguado, Mme de Froncy, Mme de Moltke, la baronne Surjet, la jeune et jolie Mme Chatoy-Lafosse.

Parmi les étrangers de distinction :

Lord Granville, lord Byron, duc de Beaufort, sir Frédérick Armitage.

Il serait difficile d'assigner un caractère aux modes qui se sont montrées à ce rendez-vous de l'élégance. Elles étaient plutôt des toilettes de visites que des toilettes de courses. L'économie est à l'ordre du jour. On s'était abstenu de faire faire des toilettes techniques, qui eussent cependant été charmantes pour toilettes de campagne et de voyage.

Mme la baronne de Poilly était au nombre des exceptions : son costume consistait simplement en une robe de soie noire, avec casaque demi-ajustée, mais d'une étoffe fantaisiste, en velours ép'nglé, à dessins Pompadour, feuillage

et boutons de roses, aux teintes calmes et fondues. Le chapeau noir était garni d'une plume noire et d'une couronne de rose dans l'intérieur, faisant diadème. Une cravate Incroyable très large et très apparente en crêpe de Chine bleu ciel, complétait cette toilette.

Un autre costume de circonstance était porté par une jeune Anglaise : c'était un costume de drap gris, avec un chapeau de feutre gris, à la *Charles II*, avec *panache de plume rouge*. Peut-être ce costume était-il moins joli que bien d'autres, mais il était pittoresque, et il avait le mérite d'être spécial !

M. Eugène Chapus inscrit, en outre, sur son carnet du *Sport*, les toilettes suivantes, qu'il intitule ; *Autres charmants souvenirs* :

« Une robe soie noire, petit pardessus demi-ajusté en velours noir, — robe et pardessus garnis de belles fourrures ; manchon velours et fourrure ; chapeau noir orné d'une plume noire et d'une petite fleur de grenadier. Costume d'une simplicité extrême, mais relevé par l'expression fine du visage et la bonne sveltesse de la taille.

» *La mise* de Mme la comtesse de Martel avait son cachet habituel : robe de soie gris ardoise et pardessus gris ardoise clair ; deux teintes merveilleusement assorties : costume exceptionnement ajusté, taille *corselee* et basse, à la façon de l'historique costume de Clémence Isaure ; toilette élégamment juvénilement et aristocratiquement portée.

» Robe de cachemire gris blanc formant pouff, sur une jupe de velours noir, chapeau noir et voile noir ; toilette élégante et sans prétention, portée avec beaucoup d'aisance par une jeune femme aux traits fins, à l'air parisien, que complétait un parler facile et spirituel, résumant à souhait la nouvelle mondaine du jour ; cicerone d'esprit non moins digne d'être écoutée que d'être vue ! — Vous reconnaissez-vous, madame ?

» Robe laine bleue foncé, écharpe de soie bleu clair, le nœud au côté droit ; chapeau noir ; rubans bleus, nœuds bleus ; la polonaise avec volants. Un air de grande race, beau port, taille fine et cambrée ; joli visage.

» Robe de soie marron, chapeau marron avec couronne de roses jaunes, ombrelle noire, jupe de velours.

» Robe noire avec revers de velours amaranthe à la polonaise. Grande et belle tournure.

» Les toilettes à éclat ne manquaient pas. Il y en avait qui évidemment sortaient des ateliers de ces costumiers en grand renom qui persistent à vouloir faire théâtralement, et qui, par conséquent, ne sauraient captiver l'attention du goût. On les regarde avec étonnement et l'on passe! »

Cette première semaine d'après Pâques est donc tout ensoleillée de printemps et de plaisirs.

Il y a bal, le 14, chez la comtesse de la Valette; le 17, chez Mme Sabathier, dont la fille épouse le vicomte de Bernis; le 18, chez Mme Bartholony; puis chez Mme Haritoff, la baronne Thénard.

Lundi dernier, Mme Geissier a donné, dans ses salons de la rue Auber, une soirée aussi brillante que variée. *Les Rêves de Marguerite*, de M. Verconsin, ont été joués avec beaucoup d'esprit par Mlle Cartelier et M. de Vegeisang. On a ensuite entendu l'opéra comique de M. d'Aoust, *L'Amour voleur*, qui a obtenu un nouveau succès d'enthousiasme, tant la musique en est mélodieuse et charmante.

Le lendemain, on jouait des opérettes chez Mme Alexandre Oppenheim, avenue Montaigne; et le mercredi 8 avril, il y a eu chez Mme la comtesse de Béhague une représentation théâtrale pour les enfants, suivie d'un bal pour les jeunes femmes et les jeunes filles, qui ne sont arrivées que vers onze heures.

Le jeudi de Pâques, grand dîner suivi de réceptions officielles à l'Elysée.

Le premier concert, ou plutôt la soirée dramatique annoncée n'aura lieu que le jeudi suivant, 16 avril.

Le vendredi 10 avril, grande soirée enfantine chez Mme de Salvette, en son magnifique appartement de la rue Boissy-d'Anglas.

Les pupazzi de Lemercier de Neuville sont annoncés comme intermèdes au programme.

Mentionnons aussi une jolie matinée enfantine, le lundi de Pâques, dans un charmant et hospitalier hôtel du Faubourg Saint-Honoré.

On a dansé après avoir joué la comédie, et quelle comédie!... Un proverbe en quatre actes: *Le Revers de la médaille*, dont tous les rôles étaient remplis par de jeunes et intéressants enfants, qui se sont tous acquittés de leur mis-

sion avec une intelligence surprenante. La plus âgée des artistes avait je crois onze ans, et la plus jeune sept ans et demi. Tout a marché admirablement bien. C'était à ne pas y croire que d'entendre et de voir ces adorables petits acteurs.

Dans les entr'actes, M. Léon Coquelin, âgé de huit ans, a dit des vers, et chacun s'écriait en l'écoutant: « Il est bien le fils de son père; il est impossible de dire les vers avec plus de sentiment et plus de puissance que cet enfant, qui n'en est plus un déjà. »

Le même vendredi, grande soirée musicale et dramatique chez Mme la comtesse de la Châtre, dans son bel appartement de l'Avenue des Champs Elysées.

La soirée a commencé par cette jolie petite comédie de Mme Manuel de Grandfort, dont nous avons donné le compte-rendu dans notre dernier numéro de la *Gazette Rose*, le *Point d'interrogation*, et qui est si admirablement bien jouée par Mme Simon Richault, Mlle Diane Dupont et M. Ch....., qui a pris les rôles de Delaunay, de la Comédie-Française, tout en ayant une position officielle. A propos de Mlle Diane Dupont, rectifions une erreur. Elle est élève de Regnier et non pas de Mme Richault, qui veut bien lui donner ses conseils chaque fois qu'elle joue avec elle. Mme Charlotte Dreyfus s'est ensuite fait entendre sur l'orgue Alexandre. Quoi dire de plus? Qu'elle est la mélodie même!... On l'écoute avec son âme.

Après Mme Dreyfus, Mme Joséphine Martin s'est mise au piano, et la grande artiste a été ce qu'elle est toujours, admirable de brio, de justesse, de finesse et d'exécution. Il est impossible de mieux faire chanter et parler le piano, c'est la perfection même. Elle a joué un morceau sur la *Fille du Régiment* au milieu des bravos réitérés.

Puis Mlle Berthe Thibault (la blanche et jolie Mlle Thibault) a chanté l'air de *Guillaume Tell*: Sombre forêt, avec une voix pure, fraîche et vibrante tout à la fois. Elle a dit ensuite la *Valse des feuilles*, qui a montré toute la souplesse de son talent harmonieux, qui sait être léger et charmant tout aussi bien que puissant et magistral.

Nous avons entendu avec un charme extrême cette adorable rêverie de Coppée: le *Passant*, joué par Mlle Marie Colombier et par

Mlle Fas y, qui personnifie admirablement bien son rôle : l'amour qu'on rêve, l'amour qu'on espère, l'amour qu'on attend doit être ainsi : jeune, beau, insouciant, donnant son cœur avec la légèreté du papillon qui voltige de branche en branche. Mlle Marie Colombier a la beauté de Sylvia et le talent d'une comédienne accomplie. Cette douce poésie de Coppée a été écoutée avec le recueillement du souvenir et du cœur

Le Suffrage universel des bêtes, dit par *Saint-Germain*, a prouvé que Nadaud avait beaucoup d'esprit, et que les hommes (nous nous trompons, les bêtes) n'en avaient guère, du moment qu'on leur laissait le libre arbitre de leur destinée. Saint-Germain a obtenu un second succès, tout aussi grand que le premier, avec cette amusante gasconnade : *Si la Garonne le voulait !* La Garonne avalerait tout, comme bien vous pensez, si elle le voulait ; mais elle ne le veut pas, *bagasse !*... très heureusement pour l'Océan des deux mondes. Un pianiste de beaucoup de talent, M. Wermisse, s'est fait entendre, ainsi que M. Alfred Schiderwhahn, professeur du prince des Asturies.

Parmi les personnes qui assistaient à cette soirée, il y avait le comte et la comtesse de Riancey, le prince de la Tour-d'Auvergne, le duc de Villars-Brancas et ses deux charmantes filles, le comte de Béon, la belle princesse Jablonska, éblouissante comme une princesse de contes de fées ; l'élégante Mlle Sarolta de Béjanowick, aussi jolie qu'une rose-thé ; Mme la comtesse Courtin de Torsay, Mme la vicomtesse de Brèche, Mme la marquise de Beaumont, le baron d'Ornano, M. Eugène Le Comte, M. Détrouyat, M. Garcin de la France, M. de Neuville, M. le président Vivien et Mme Vivien, Mme Jutteau et sa charmante nièce, M. Auguste de Courcelles, Mme la comtesse de Noirgeau, Mme Jeanne d'Astorga, directrice de la *Fontaine Parisienne* ; M. et Mme Auguste Parmentier (une vignette de keepsake), M. Henri Delaage, M. et Mme Escudier, etc.

La soirée musicale et littéraire s'est terminée à deux heures. A quatre heures, on soupa et on dansait encore.

Bientôt on va songer à se mettre en voyage. Déjà ? nous dira-t-on. Dans quinze jours c'est le mois de mai, le mois des fleurs, le mois de la nature, le mois de la Sainte Vierge Marie ; ne

faut-il pas penser au moins un mois à l'avance aux préparatifs du départ, aux toilettes qu'on emportera, aux chapeaux qui feront sensation d'élégance, et surtout à la station thermale où l'on fera une étape hygiénique avant d'aller à la mer, ce qui rentre tout à fait dans le programme médical du docteur *Constantin James*. On ne part pas, d'ailleurs, sans le consulter, tout en n'étant pas malade, car on peut le devenir, si on va boire à l'aventure à la première source venue, ou se plonger dans les flots de l'Océan et de la Manche, car l'action saline de la mer peut être irritante ou nuisible. Toujours est-il qu'aussitôt le réveil de la verdure et la saison du renouveau, on se dit : « Où donc irai-je cette année ?... » On a fait de beaux projets d'infidélités tout l'hiver, et l'on revient toujours à la fontaine miraculeuse qui nous a soulagés et guéris, par la force de l'habitude et de la reconnaissance.

Bagnoles-de-l'Orne reverra non-seulement ses aristocratiques baigneuses de toutes les saisons précédentes, mais comptera cette année de nouvelles recrues artistiques et élégantes. Mme Charlotte Dreyfus, la célèbre organiste, se propose d'y passer une grande partie de la saison, accompagnée de l'orgue Alexandre, qui est toujours son fidèle compagnon de voyage. Ce sera une grande attraction pour les baigneurs et les baigneuses de Bagnoles et pour les châtelains et les châtelaines des environs, et les oiseaux des bois s'arrêteront émerveillés pour l'écouter attentivement et pour retenir ces notes mélodieuses et divines, qui tiennent plus de la voix humaine que de l'instrument. Tel est le prestige de l'orgue Alexandre et du talent de Mme Charlotte Dreyfus.

Les personnes qui ont peur de l'ennui et qui ne savent pas se contenter des beautés pittoresques de la nature n'auront pas à redouter la solitude cette année à Bagnoles-de-l'Orne ; elles auront de la musique, et quelle musique !... Celle qui interprète les sentiments humains auprès du Créateur.

D'autres iront à Aix-les-Bains, attirés par le panorama grandiose des Alpes et le lac bleu et rêveur du Bourget. Ceux-ci se réfugieront à Uriage, dans cette riante et verdoyante vallée du Grésivaudan, qui n'a de rivale qu'en Suisse. Ceux-là reprendront la route des Pyrénées, plus fleurie et plus agreste que la route

des Alpes, et se diviseront soit aux Eaux-Bonnes, à Luchon, à Cauterets et à Bagnères-de-Bigorre. Le nom seul de cette coquette station pyrénéenne éveille en nous tout à la fois de doux et pénibles souvenirs. Les événements nous y avaient pour ainsi dire poussés, en mars 1871, pendant la fatale guerre qui a décimé la France et pendant la Commune. Nous vîmes Bagnères-de-Bigorre enveloppée dans son linceul de neige, et nous pûmes l'admirer dans toute sa splendeur printanière, dès que le mois de mai fut arrivé. Mais que de tristesse admirative nous éprouvions en nous promenant dans les allées Maintenon, dans ce coquet vallon de Salut, qui est tout une géorgique et une idylle, et dans cette splendide vallée de Campan, chantée par tous les poètes. Nous logions aux Coustous, vis-à-vis le prieuré artistique de M. Achille Jubinal, notre ami, qui fut pendant vingt ans député des Hautes-Pyrénées. M. Achille Jubinal est un enfant du pays; il aime les Pyrénées et ses montagnes couvertes de neige. Il n'oublie pas ses compatriotes qui sont tous ses amis, et quand il revient au pays qui l'a vu naître, son cœur se gonfle de bonheur et ses yeux se mouillent de larmes. C'est à lui seul qu'on doit le musée de Bagnères-de-Bigorre et celui de Tarbes, édifié dans la tour pittoresque du jardin Massey. Mais si M. Achille Jubinal n'est plus député de nom, il l'est encore de fait et de cœur, car il se préoccupe toujours d'embellir les deux musées qu'il a fondés. Sur sa demande toute personnelle et sur un rapport favorable de M. le marquis de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, M. le ministre de l'instruction publique, duquel ressort aujourd'hui l'important service du département des Hautes-Pyrénées, vient, par arrêté du 28 mars, d'accorder à la *ville de Bagnères*, pour son musée de peinture, un tableau de genre dû à M. Charbonnel, artiste distingué, intitulé : *Les Deux Grigoux*. Cette toile provient des acquisitions faites par l'Etat à la dernière Exposition.

Par ce même arrêté, et sur la prière du fondateur du musée de Tarbes, il est accordé à la galerie Massey, pour son salon de sculpture, un bas-relief de M. Astruc, représentant un *Moine*, et pour son salon de peinture, une toile de M. Lecadre, élève de M. Gérôme et de M. Carolus Duran, ayant pour titre : *Abandon*. M.

Lecadre, ancien élève de M. Glaize, l'un de nos meilleurs maîtres, a été très remarqué au Salon de 1873. Nous ajouterons, dit l'*Echo des Vallées*, auquel nous empruntons cette notice, que M. le maire de Bagnères-de-Bigorre a également reçu de M. Jubinal l'esquisse du grand tableau dont l'original est au musée de Lisbonne, et représentant Christophe Colomb montrant à Ferdinand et Isabelle (los Reyes), comme les appellent les historiens contemporains, la marque de ses fers.

On sait que Pierre Vigneron, mort subitement l'année dernière, et dont notre musée possédait déjà la *Défense de Missolonghi*, est le célèbre et populaire auteur du *Convoi du Pauvre*, du *Soldat laboureur*, de l'*Exécution militaire*, du *Duel*, de l'*Avis aux Mères*, tableaux qui ont tous été très répandus, grâce aux admirables gravures qu'en a exécutées le grand artiste Jazet.

Terminons ce courrier par une avalanche de mariages :

Celui de M. Henri-François-Xavier de Rocher, propriétaire à Balliné (Vaucluse), avec Mlle Marie Denise Benoist-d'Azy;

De M. Abel-Charles-Marie-Tristan de Quinmont, capitaine au 8^e cuirassiers, en garnison à Versailles, avec Mlle Jeanne Crestleu de Tréveneuc, député de la Côte-d'Or, chevalier de la Légion d'honneur;

De M. de Grammont de Guiche, sous-lieutenant au 4^e régiment de hussards, avec Mlle Marie-Blanche-Charlotte de Beauveau;

De M. Jean-François Poupart, baron de Neuflyze, banquier à Paris, avec Mlle Madeleine Dolfus, demeurant au château de Soissy (Seine-et-Oise).

Le mariage de M. Henry de Saulcy, avec Mlle Granier de Cassagnac, a été célébré le jeudi de Pâques, 9 avril, à la Madeleine.

S. M. l'Impératrice Eugénie a envoyé à la jeune fille un affectueux souvenir et une lettre de félicitations à M. Granier de Cassagnac.

Le duc et la duchesse de Larochevoucauld-Bisaccia ont quitté Paris hier soir pour Londres.

Notre ambassadeur près le cabinet de Saint-James a fait partir le reste de ses gens et de ses équipages.

La présentation de la duchesse à la cour aura lieu dès les premiers jours de la semaine prochaine, et, après cette formalité accomplie, com-

menceront à Albert-Gate les grandes fêtes et les diners de réception.

Pour tous ces beaux mariages que nous venons d'annoncer, *Mme Duluc* envoie des bouquets de fiançailles, quand on lui en fait la demande, à Nice (*Alpes-Maritimes*), vingt-quatre heures à l'avance.

Mme Duluc est le successeur d'Alphonse Karr. Elle en est digne, car tous ses bouquets montés ont une poésie et un charme extrêmes. Les fleurs ont un langage mystérieux qui parle au cœur. Que dit un bouquet envoyé de Nice? que l'absence n'a rien diminué des sentiments affectueux, qu'il les a ravivés pour ainsi dire. Les bouquets de fiançailles se composent de toute la flore éblouissante de Nice au mois d'avril : c'est le mois des roses. Jamais Nice n'est plus agréable qu'en avril; c'est l'été au mois de juin. Il n'y a plus de transitions de température. Le ciel est bleu, le soleil d'or, on se croirait en Italie; mais ce n'est pas le genre de rester à Nice après les courses accomplies; on revient à Paris à tire-d'aile. Il y a pourtant des retardataires; ceux-là ont bien raison. Ils viennent à Nice pour Nice même et pour la belle nature qui l'environne.

Nous avons reçu de Nice, la Semaine-Sainte, un envoi qui nous a été des plus agréables, entre autres une belle palme, telle qu'on en porte à Rome pour la solennité des Rameaux. Cette palme est une merveille artistique, ce qui prouve que la nature est la plus admirable des fées.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les Magasins du Louvre sont en pleine floraison printanière. Ils ont lancé le programme de leurs nouveautés dans les quatre coins du globe, et nos lectrices de province et de Paris, qui ne l'auraient pas reçu, peuvent écrire directement aux directeurs des Magasins du Louvre et le leur demander.

Il y a tant et tant d'occasions que nous ne savons à qui donner la préférence.

Commençons par les soieries qui ont une importance très grande dans les Magasins du Louvre, et qui accaparent à elles seules toute une immense galerie.

Le *Drap Cyclope* de C. J. Bonnet figure en première ligne. Il est coté, comme la meilleure et la plus riche des étoffes de soie noire, à deux prix

différents : 9 fr. 75 c. le mètre, en largeur de 63 cent., valeur réelle de 15 fr.; et 11 fr. 60 c. le mètre, valeur réelle de 17 fr., également en largeur de 63 cent.

Une autre étoffe de soie, qui débute pour cette saison printanière et qui est appelée comme le drap Cyclope à un immense succès, s'appelle : *Cachemire d'Or*. C'est une occasion des plus sérieuses, ne valant que 9 fr. 75 c. le mètre.

Le *Cachemire d'Or* est signé dans l'étoffe même, avec une lisière d'or d'un côté et blanche de l'autre.

Quant aux soieries unies de couleur, on les trouve assorties aux Siciliennes, soit en drap de soie, soit en Paris-Louvre.

La Sicilienne de première qualité est cotée 8 fr. 75 c., et la Sicilienne de qualité extra vaut 9 fr. 75. Le drap de soie varie de 6 fr. 75 c. à 7 fr. 75 c. Le drap de soie varie de 6 fr. 75 c. à 7 fr. 75 c. le mètre. Et le Paris-Louvre de 8 fr. 75 c. à 11 fr. 75 c. le mètre.

Les étoffes de fantaisie sont multiples. Il y en a de tous les prix, à commencer par 40 centimes. Est-ce possible? nous dira-t-on... Que peut-on avoir pour 40 centimes? De la *popeline Oxford*, et pour 60 centimes du taffetas de laine et du poil de chèvre uni, en toutes nuances.

Comme affaires exceptionnelles, citons le taffetas beige tout uni, ou mélangé, à 1 fr. 35 c. De l'Armure Beige et Marengo, tissu croisé, à 1 fr. 95 c. Et du taffetas croisé uni, et de la Sultane Bengale de première qualité à 2 fr. 95 c.

Le rayon des manteaux et des confections occupe à lui seul une immense rotonde. Il y a des centaines de modèles en étoffe de soie, en Sicilienne et en cachemire, qui sont d'une distinction exquise et d'un bon marché réel.

Citons-en quelque-uns :

Un fichu Marie-Antoinette en poul de soie de C. J. Bonnet, garni d'un volant de même étoffe, 29 fr.

Un fichu Charlotte Corday, en gros de Suez, garnitures variées en même tissu et en dentelle de Paris, également coté 29 fr.

Une Mantille parisienne, en gros de Suez, garnie de dentelle et de passementerie nouvelle, 65 fr.

Une Mantille en poul de soie ornée de guipure de laine, de passementerie, de jais et de nœuds en faille, 85 fr.

Une Mante en Sicilienne très richement ornée de passementerie et de belles guipures, 95 fr.

Une tunique Isabelle en poul de soie garnie de guipures nouvelles et de passementerie de jais, 165 fr.

Passons aux confections de cachemire.

Une Mantille en cachemire doublée de soie, garnie de ganse de soie, d'une tresse nouvelle et d'une jolie guipure de laine, 58 fr.

Une jaquette en cachemire, doublée de soie, cambrée et cintrée, liserée de soie, avec le col et revers de soie, boutons assortis, 60 fr.



Planche 1137^{re}

Imp. Larivière, r. du Cherche-Midi, 79

15 Avril 1874.

La Gazette rose

Toilettes de Mariage

*Etoffes des M^{mes} du Louvre - Toilettes de Marie et de Juliette de Madame Ravau - Rubans de
 La Glaucuse - Chapeaux de M^{lle} de Bougars - Couronne en fleurs d'orange de M^{lle} Pitrat - Lingerie
 de la Maison Mauveau - Ceinture Régente de M^{lle} de Vestus sauro - Bouchoirs de Chapron
 Foulards de l'Union des Indes - Bijoux de la Maison Rouenat - Eventails Ouwelleroy - Chaussures
 de la Maison Soueuv - Eau des Fées de Madame Sarah Félix - Parfums et savons de toilette*

Un
blée
orné
Un
de se
jais e
La
méri
Vo
Un
de tr
biais
Un
toute
pliss
Un
dispe
jupe
d'une
59 fr
Un
posé
rière,
tite ca
Un
d'une
d'une
le to
95 fr.
Un
belle
petite
noir,
Not
plus
dire e
Les
riches
La *Gl*
qui pr
des g
dans t
selant
le mi
perlée
glands
pures
deux,
sais-jé
l'élég
Ce c
et les
Glanc
Fanta
blond
d'un t
et se r
une ju
devan
belle f

Une tunique, forme nouvelle, en cachemire doublée de soie, garnie d'un large biais de poul de soie, ornée de guipure de laine, 98 fr.

Une tunique plus élégante, en cachemire, doublée de soie, richement garnie de passementerie, avec jais et guipure de laine, 150 fr.

La série des robes confectionnées et des peignoirs mérite aussi une attention spéciale.

Voici quelques modèles :

Un peignoir en cachemire de nuances nouvelles, de très bonne qualité, entièrement doublé, orné de biais faisant tablier, à 22 fr.

Un peignoir en très beau cachemire d'Ecosse, toutes nuances, entièrement doublé et orné d'un plissé renversé, 27 fr.

Un costume complet en popeline, *qualité extra*, dispositions nouvelles à rayures, composé d'une jupe à deux volants derrière, à biais par devant, d'une seconde jupe et d'une casaque à gilet, 59 fr.

Un costume en Mohair noir, *qualité extra*, composé d'une jupe avec série de petits volants derrière, plissé en tablier devant, seconde jupe et petite casaque garnies de biais en pareil, 80 fr.

Un costume complet en laine beige, composé d'une jupe à haut volant, surmonté d'un froncé, d'une seconde jupe et d'une petite casaque ajustée, le tout orné de poul de soie marron ou noir, 95 fr.

Un costume complet en poul de soie noire, très belle qualité, avec jupe à volants, seconde jupe et petite casaque ornée de nœuds papillons en satin noir, 180 fr.

Nous en laissons des quantités immenses, et des plus élégants et des plus jolis. Le moyen de tout dire et de tout énumérer...

Les confections les plus fantaisistes et les plus riches sont surchargées de jais. On en met partout. La *Glaneuse* en sait quelque chose. C'est la mode qui prime toutes les autres en passementerie. Il y a des galons cottes-de-maille de jais sur fond tulle, dans toutes les largeurs ; des galons à arcades ruisselantes produisant un prestigieux effet (on dirait le miroitement d'un lac) ; des franges entièrement perlées ; d'autres moitié passementerie et moitié glands de jais ; des blondes espagnoles et des guipures de soie et de laine brodées de jais. Des entredeux, des agréments, des plaques, des nœuds, que sais-je?... Le jais triomphe sur toute la ligne de l'élégance.

Ce qui attire en ce moment les belles étrangères et les jolies Parisiennes, dans les Magasins de la *Glaneuse*, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*, c'est une *Fantaisie-Isabelle*, se composant d'un fichu de blonde espagnole brodé de fleurs de jais noir ; et d'un tablier en même blonde brodé comme le fichu et se nouant derrière, avec un pouff de faille. Sur une jupe à volants derrière, et à côtés bouillonnées devant, et sur un corsage uni, cette *Fantaisie-Isabelle* fait merveille. C'est très seyant et tout nou-

veau. On met dans l'intérieur de ce fichu en blonde espagnole brodée de jais, qui se pose à plat, une ruche de tulle illusion ou de crépeline ; et le tablier est encadrée d'une blonde posée à plat. On ne jure que par les plissés et les tuyautés. La mode est très collet monté. Quand tout cela tombera, on se décolletera outre mesure, car la mode passe toujours d'une extrémité à l'autre.

Ce qui fait encore genre, ce sont les écharpes Créole, en *Surrâh uni* ou *Surrâh écossais* pour orner les chapeaux. On chiffonne cette écharpe à la Créole et les bouts tombent de côté avec un bouquet de fleurs. C'est très coquet.

Les ceintures de ruban se sont transformées en écharpes ; elles sont donc plus larges et plus souples. L'écharpe a pour mission de relever par derrière la traîne ou la demi-traîne en pouff et en tournure ; elle doit toujours trancher de ton avec la nuance de la robe. La *Glaneuse* offre en ce genre de rubans, très larges et très beaux, plusieurs occasions exceptionnelles, dont il faut profiter au plus vite, car il en reste très peu déjà. Ce sont de splendides rubans, double face, en largeur de 80 cent., en moire, en satin et faille, en façonné fantaisie, ou bien avec larges rayures pékin, solides, à 2 fr. 50 c. le mètre. C'est à ne pas y croire. Il faut voir. Ces magnifiques rubans ont été fabriqués à 8 fr. et 12 fr. le mètre. La *Glaneuse* a fait une affaire d'or, dont toutes ses belles clientes profitent. On achète par vingt et quarante mètres ces beaux rubans de moire, de faille et de satin, sachant très bien qu'on en trouvera toujours l'emploi avec les toilettes actuelles.

Les costumes printaniers les plus nouveaux s'affranchissent presque tous de la tunique, qui est remplacée par un tablier et par un corsage à basques. Mais pour la saison des eaux et pour la campagne, les tuniques en sicilienne, en cachemire de l'Inde, en tussore et en toile baliste, se porteront encore. La mode n'est pas exclusive ni autocrate à ce point qu'on ne capitule avec elle. *Mlle Marie Bataillon* l'entend ainsi. Et pourtant, elle fait loi d'élégance et de bon goût parmi les maisons de couture. Les tuniques seront drapées et relevées d'une nouvelle façon, quand on voudra une tunique. Le tout est de s'entendre et de s'organiser. La tunique ne fait pas nouveauté. Ceci dit, choisissons dans les ateliers de *Mlle Marie Bataillon*, 5, rue Thérèse, quelques toilettes qui datent d'hier et qui vont figurer aux courses et au bois.

Une toilette en faille violette et mauve de deux tons camaïeux. La jupe à traîne, en faille violette, est garnie devant de larges fronces bouillonnées en faille mauve séparés par des biais violets et garnis de chaque côté par deux nœuds de faille violette des bois. Deux volants ondulés et à tête en faille mauve relie le tablier à la jupe toute unie derrière et relevée en pouff tournure. Le corsage en faille mauve est à basques plates devant, avec

longues basques derrière, ornées d'un volant francé surmonté d'un biais violet. Il s'ouvre en revers violets, avec collerette montante en faille violette doublée de mauve. Semblables revers aux manches.

Une toilette en faille gris argent et gris acier, de deux tons dans la même teinte. La jupe en faille gris acier, à traîne unie derrière et ornée devant en tablier arrondi, avec des volants francés, des bouillonnés et des coulissés en faille gris argent et acier.

Le corsage Louis XV est à gilet arrondi devant en faille gris acier, boutonné d'acier ancien. Les basques sont fuyantes des côtés et forment derrière de véritables pans d'habit, avec boutons d'acier. Les manches sont plissées sur le dessus du bras, avec bouillonnés faisant revers et volant de chaque côté. Nœud de ruban gris argent sur le bouillonné.

Un costume en faille bleu turquoise morte. La première jupe garnie d'un plissé dans toute sa hauteur et de volants en biais francés derrière, avec tunique de sicilienne de même bleu vert encadrée d'une broderie de jais blanc représentant une guirlande de larges pâquerettes des prés et de branches de ne-m'oubliez-pas, et d'une bande de plumes d'autruche frisée. La broderie de jais part du corsage en bretelles et rejoint la tunique.

Une toilette en faille tourterelle. Tout le devant de la jupe coulissé, avec corsage en faille faisant doré s'ouvrant sur un gilet coulissé et faisant traîne derrière ondulée sur les côtés d'un volant et de nœuds tourterelle. C'est très simple et très élégant.

Un costume en faille bluet et faille turquoise garni de velours noir. Première jupe, ornée devant de plissés et de larges biais gansés alternant bluet et turquoise. Par derrière la jupe s'étale en demitraîne, avec de larges bouillonnés séparés par des plissés. Un tablier en faille bluet est bordé d'un velours noir et d'un volant turquoise à tête faisant tuyauté et remontant sur le velours. Par derrière, pouff très accentué encadré d'un velours noir et d'un volant, et relevé par un large nœud cravate. Le corsage à col d'homme derrière s'ouvre en larges revers de velours noir et se boutonne des deux côtés. Par derrière basques ouvertes. Manches avec revers de velours noir se renversant en revers bleu turquoise, avec volant de faille turquoise tout autour.

Une toilette en faille gris fer, avec plissé devant et quatre volants derrière. Tablier cuirasse encadré d'un plissé gris fer se nouant derrière en large écharpe pouff. Sur cette jupe, habit Louis XV en velours violet, avec gilet de faille gris fer et boutons oxydés. Cet habit Louis XV est d'une suprême élégance, il cambre la taille et la moule dans tous ses contours.

Un costume en faille marron et cachemire des Indes de nuance blonde. Sur la jupe, en faille marron, nouveau vêtement dit *Incrovable* en cachemire des Indes.

Une toilette en faille noire et blonde espagnole perlée de jais. Le corsage, avec plastron de blonde brodée, se termine en basques cuirasses ruisselantes de jais. La jupe est à volants derrière et à bouillonnés et à plissés devant, avec tablier de blonde espagnole frangée de jais et encadré d'une blonde brodée se nouant derrière en gros nœud cravate. Le tablier de blonde espagnole est entièrement couvert de broderie.

Toutes ces nouvelles robes à tablier cuirasse et le corsage à basques exigent une *Ceinture Régente* modelée par Mmes de Vertus sœurs, qui cambre la taille, l'allonge et l'amincit. La *Ceinture Régente* opère ce prestige d'élégance. La taille est élancée, tout en restant souple et naturelle. La femme n'est pas guindée. Le corset était une torture. La *Ceinture Régente* est une grâce de plus; le succès de cette mignonne petite ceinture est aujourd'hui européen. Il a tenu à une coupe unique et artistique basée sur les lignes de la statuaire antique que Mmes de Vertus sœurs ont étudiées et pratiquées avant de tailler dans la moire et le satin, car elles étaient statuares et elles pétrissaient la terre glaise avec leurs doigts de fée.

La *Ceinture Régente* est essentiellement hygiénique. C'est pourquoi elle est patronnée et recommandée par l'Académie de médecine aux personnes souffreteuses, qui ne peuvent pas supporter l'action du corset. Ce qu'il y a de plus merveilleux dans la coupe de cette ceinture c'est qu'elle développe les personnes délicates et qu'elle amincit les personnes un peu fortes, parce qu'elle ne les enserre pas et qu'elle les soutient sans gêner aucunement les mouvements de la respiration de la poitrine.

La *Ceinture Régente* a donc remplacé entièrement le corset. Qui s'en souvient?... Pas une seule femme élégante. Le corset n'était pas un objet de luxe dans la toilette féminine. On en avait deux ou trois, pas plus. Aujourd'hui, la *Ceinture Régente* figure par demi-douzaine dans toutes les corbeilles de mariage. C'est exigible. Un trousseau n'est pas complet sans cela. Il y en a toujours une blanche et une noire, soit en satin ou en moire. Les autres quatre ceintures sont en poul de soie ou en satin de couleur. Il suffit, quand on habite la province et l'étranger, d'envoyer à Mmes de Vertus sœurs les mesures suivantes pour recevoir une *Ceinture Régente* irréprochable de coupe et de main-d'œuvre: «tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur de la taille sous bras.» Il est très important d'exiger la signature brevetée de Mmes de Vertus sœurs, 12, rue Auber, où elles se sont installées grandiosément.

Dans cette même rue Auber, au n° 1, se trouve le comptoir *Franco-Indoustan*, l'*Union des Indes*, brevetée de Son Altesse impériale la grande duchesse Marie de Russie. L'*Union des Indes* a obtenu trois médailles et des mentions honorables aux différentes expositions qui se sont succédé à Paris, à Londres, au Havre et à Vienne. Elle a le mono-

pole du bon goût et de l'actualité, et elle lance la mode et la fantaisie tout absolument comme la maison Gagelin. L'*Union des Indes* a des tissus qui lui sont exclusifs et qu'elle fait fabriquer tout spécialement dans les Indes mêmes, tels que : le foulard Cutwa de l'Inde, le Whampoia de l'Inde et le cachemire pur de l'Inde en toutes nuances claires et foncées. Tous les foulards printaniers sont également de fabrication supérieure et d'une qualité exceptionnelle. Il y a des dessins inédits et charmants ; des fleurs à profusion, qui remplacent la broderie des robes, et des foulards unis et rayés qui reproduisent, combinés ensemble, des toilettes très élégantes. Le foulard est le tissu privilégié de l'été. Il l'emporte sur le poul de soie et le taffetas, qui n'ont pas les mêmes qualités de fraîcheur et de légèreté. A partir de 48 francs on a une robe. Il serait impossible, pour ce prix, d'en avoir une même en taffetas. Avec deux foulards de même teinte camaïeu, l'un uni, l'autre rayé ou à fleurettes, on obtient une ravissante toilette. On porte même le chapeau avec le fond mou, genre capote, en foulard et l'ombrelle assortie. Le foulard s'applique à tout : à la toilette, à l'ameublement, à la lingerie, à tout ce qu'on désire. Le cachemire pur et indigène de l'Inde ne se trouve également que rue Auber, n° 1, où il arrive de provenance directe.

Et les chapeaux, qu'en dirons-nous ?...

Le *Figaro* prétend que nous portons des chapeaux comme M. Polichinelle. C'est *Mme Rosine* qui le dit dans ses *Lettres Parisiennes*. Permettez, *Madame Rosine* ; vous ne vous y connaissez nullement, ce qui me fait supposer que vous êtes tout simplement une *Rosine* à moustaches. Avez-vous bien retenu la forme du chapeau polichinelle ?... C'est le chapeau des *Suisses d'église*, ou des vieux débris de la gloire des *Invalides*. Les chapeaux cabossés qu'on prétend nous faire porter ressemblent à ceux de Paillasse et de Cadet Roussel. D'autres ont la forme Pierrot et ne s'en cachent nullement. Ceux-ci se disent : *Conspirateurs*. Ils le sont en effet, car ils conspirent contre le bon goût. Ceux-là datent de *Mme Angot* et des *Merveilleuses*. Il y en a qui sont acceptables, seyants même, avec leur excentricité. Cela dépend de la femme qui les porte et de la physionomie qui les fait valoir. La fantaisie et l'originalité ne vont pas à tout le monde. Les visages calmes ont besoin de coiffures reposées, de chapeaux qui ne s'envoient pas par-dessus les arbres, pour aller effrayer les moineaux.

Il y a d'ailleurs des chapeaux charmants très parisiens. Le chapeau Mantille, le chapeau Louis XV, le chapeau guirlande, le chapeau Bébé (ou plutôt la capote bébé), sans oublier le bourrelet du premier âge, transformé en toque souple et molle, avec ruche de tulle illusion tout autour.

Il est d'ailleurs facile de se coiffer en femme honnête et distinguée. C'est de ne pas acheter son chapeau à la première vitrine venue, et d'aller le choisir dans une maison réputée par son bon goût,

chez *Mlle de Bongars*, 17, rue de la Banque. *Mlle de Bongars* a quitté son entresol de la rue de la Chaussée d'Antin pour s'installer plus grandement et joindre à ses ateliers de modes des ateliers de couture.

Demandez-lui les chapeaux que nous allons vous décrire.

Ils vous plairont, car ils sont très simples et très distingués et ils ne ressemblent nullement aux chapeaux de Polichinelle dont parle *Mme Rosine*.

C'est un chapeau *Trianon* en paille de riz cousue, avec calotte ronde et passe droite doublée de velours noir et relevée par derrière. Dans l'intérieur large nœud faille de mauve. Autour de la calotte, traverse de ruban mauve et très grosse couronne de violettes de Parme doubles. Sur le côté, aigrette de boutons de roses du Roi. Sur le fond de la calotte, au milieu de la couronne, nœud Watteau de faille mauve à six coques. Le retroussis du chapeau est maintenu par un nœud mauve et un bouquet de violettes.

Un chapeau Louis XV, paille de riz noir, sans fond, avec passe relevée et doublée de plissés de velours noir avec lien au milieu. Tout autour très large couronne de roses des haies d'un rose très tendre, faisant massif de roses, avec aigrette de boutons et de feuillage servant de nid à un petit oiseau mouche ; par derrière, gros nœud cravate en faille noire à quatre coques.

Un chapeau de Courses, en paille de riz noire, avec fond et passe relevés en revers par derrière et doublés de faille. Dans l'intérieur, ruché de vraie dentelle noire. Tout autour guirlande de lierre épauvoui, posé sur une torsade de ruban. De côté aigrette de boutons de roses thé attachant une longue plume d'autruche naturelle traversant le chapeau. Par derrière, sous le retroussis, gros nœud de tulle dentelle retombant en deux barbes.

Un chapeau *Diadème* tout en tulle noir et jais noir. Diadème très élevé en guise de passe et tout étincelant de feuilles de chêne en jais. Autour de la calotte écharpe de tulle plissée bordée de chantilly se nouant en gros pouff derrière, avec barbes flottantes. Sur le devant tête de plumes noires. Barbes de dentelle noire.

Un chapeau *Couronne* en tulle et velours noir, avec revers de velours noir faisant passe. Lien de velours noir au milieu, et couronne de coques très légères en velours noir, avec deux grosses belles roses sans feuillage, l'une rosée et l'autre nuance thé.

Sur le côté, par derrière, large nœud cravate en faille noir. Ce chapeau Couronne n'a pas de fond et laisse voir le chignon de cheveux.

Un chapeau Mantille, avec guirlande de jasmin fleuri et effeuillé et aigrette de bluets pâles. Par derrière, mantille de dentelle noire attachée avec un bouquet de bluets.

Un chapeau Moissonneur paille d'Italie, tout en-guirlandé d'avoine, avec bouquet de coquelicot faisant cocarde. Par derrière écharpe de dentelle noire et bouquet de coquelicot.

Un chapeau Mantille avec guirlande d'ébénier jaune, faisant couronne de feuillage et de petites grappes de boutons par devant, et s'épandant d'un côté et par derrière en longues branches épanouies. De l'autre côté, touffes de renoncules. Mantille de dentelle noire perlée de jais flottant derrière.

Toutes les chaussures habillées sont assorties aux toilettes.

C'est le genre qui l'exige et la maison *Jouvenot* qui le conseille.

La bottine en chevreau noir mat est affectée aux toilettes du matin et de courses à pied ; mais pour toilettes de visites et d'équipage, c'est la bottine de chevreau, de même nuance que la robe, ou le soulier Molière et le sabot Louis XV.

Le soulier aura, cette saison printanière, la priorité sur la bottine. Cela se comprend et s'explique. Jamais le luxe des bas n'a été poussé aussi loin, si ce n'est sous Louis XIV et Louis XV, où les bas étaient armoirés et brodés. On se contente jusqu'à présent de bas de soie blanche brodés de bouquets de fleurs, ou de bas de soie de couleur et de bas rayés de deux tons des nuances de la toilette.

Il est probable qu'on arrivera aux armoiries sur chaque cheville, ce qui a fait dire à Mme la comtesse de S***, une femme de beaucoup d'esprit : « Que les jolies femmes allaient être ferrées comme les juments. »

La maison *Jouvenot* a donc décrété pour la saison printanière les chaussures suivantes, dont elle va faire une prochaine exposition dans ses vitrines de la rue Saint-Honoré, 165, place du Théâtre-Français.

Cette exposition mérite qu'on se dérange pour l'admirer. Vous y verrez toute une série de souliers Louis XV en drap de soie noir, brodés de fleurs des champs, de bouquet de violettes, de bouquet de roses, de bouquet de myosotis et de touffe de boutons d'or.

Et des souliers Louis XV, en drap de soie brodés argent, et en drap de soie brodés de jais blanc.

Le sabot Louis XV est toujours charmant pour le

jardin et la campagne. Est-ce un sabot dans toute l'acception de mot ? C'est un sabot-soulier, qu'on peut rendre aussi élégant qu'on le désire, en rapport avec la toilette que l'on porte. On peut broder le sabot Louis XV, ou l'échelonner de nœuds de ruban.

La maison *Jouvenot* fait encore de très coquets souliers assortis à la nuance des robes et des costumes.

Nous donnerons le 15 mai la nomenclature des souliers pour les bains de mer et les eaux.

La maison *Jouvenot* a reçu la commande de plusieurs souliers armoirés. Nous préférons les fleurs aux armoiries, quelque authentiques qu'elles soient. L'ostentation ne prouve rien. La nature est bien plus aimable.

Les souliers Louis XV pour toilette de mariée se fleurissent de fleurs d'oranger, dans un nœud de faille de dentelle d'Angleterre.

Le soulier Molière remplace la bottine. Il est demi-couvert, mais il laisse voir le luxe des bas de soie à jour, artistement brodés de fleurettes de couleur.

La lingerie luxueuse et habillée subit en ce moment un temps de repos, c'est-à-dire que les plissés de crêpe lisse et de tulle, ainsi que les ruchés, sont préférés aux manchettes de dentelle. Mais viennent le printemps et l'été et les ruches vont tomber, car elles ne pourraient pas supporter l'action d'une chaleur tropicale. Ce n'est donc qu'un temps d'arrêt. La lingerie fine est toujours appréciée pour demi-toilette et pour toilette du matin. La maison *Maureau* a de très jolies parures printanières et de très élégantes parures d'été qui vont bien certainement remplacer les ruches et les plissés de crêpe lisse. Avec les manches demi-ajustées et ouvertes, il y a des coquillés crête de coq en mousseline, avec jabot de valenciennes au milieu. Pour les robes habillées la crête est en tulle avec jabot coquillé de point d'Alençon et d'Angleterre. Les cols ouverts en cœur, car ils s'ouvriront bientôt, sont dans cette même disposition de coquillés et de jabots de dentelle. Ce que la maison *Maureau* a réussi parfaitement, ce sont des cols droits, gondolés en toile, remplaçant les cols d'étoffe de soie évasés autour du cou. A mesure que la nouveauté s'épanouira, nous la décrirons dans ses plus minutieux détails. La maison *Maureau* n'est jamais en arrière. Elle a pour devise et pour légende industrielle : « Simplicité et bon goût ». Elle obtient un vrai succès de faubourg Saint-Germain, avec ses toilettes de première communion, qui sont d'une simplicité rigoureuse et telles que M. le curé de Saint-Sulpice les a décrétées.

Tout en suivant l'impulsion de la mode, la maison *Maureau* reste toujours dans les limites du comme il faut. Sa clientèle l'y oblige. Elle est sous l'invocation du *Petit Saint-Sulpice*, 2, rue de Tournon. Elle ne peut pas déroger.

Dans notre dernier Courrier, nous avons parlé d'un trousseau qui était en mains. Ce trousseau, de

5,300 fr., est complètement terminé. Il est chiffré L. G. La maison Maureau doit en faire une exposition très élégante, si elle n'a pas déjà eu lieu. Ce trousseau comprend les articles suivants :

- 36 chemises, festons variés.
- 24 id. percale, brodées
- 24 id. toile, brodées.
- 12 id. de nuit, festonnées.
- 12 id. percale, brodées et garnies de dentelle.
- 12 camisoles festonnées.
- 12 id. garnies de broderies.
- 12 pantalons festonnés.
- 12 id. garnis de broderies, de plissés ou de dentelle.
- 12 jupons finette, festonnés
- 6 id. flanelle blanche et rouge, festonnés.
- 6 id. percale, unis.
- 6 id. avec volants festonnés.
- 6 id. garnis broderie et dentelle.
- 12 parures unies.
- 6 id. brodées
- 6 id. valenciennes et application.
- 6 paires de bas fil d'Ecosse.
- 12 id. blancs.
- 24 id. écru.
- 36 mouchoirs batiste.
- 24 id. à jour, avec chiffres riches.
- 6 id. brodés.
- 3 id. garnis de dentelle.
- 12 bonnets de nuit.
- 6 filets de nuit.
- 6 bonnets du matin.
- 24 paires de draps chiffrés
- 12 taies brodées.
- 12 id. unies.
- 3 beaux services damassés.
- 6 id. unis.
- 36 serviettes toilette.
- 36 essuie-mains
- 72 torchons.
- 12 tabliers femme de chambre.
- 24 id. de cuisine.
- 12 paires de draps de domestiques.

Nous avons aussi admiré plusieurs articles de layette très coquets et très élégants, dont nous parlerons dans notre prochain Courrier, désirant leur consacrer un article presque spécial.

Parlons des coiffures de deuil, si l'on peut appliquer le nom de deuil aux ravissants chapeaux de la Scabieuse. Ils sont tous noirs, sans doute, mais c'est ainsi que la mode et les jolies femmes les aiment. On ne les porte pas autrement qu'en tulle, perlés de jais.

Le deuil de la Scabieuse est pour ainsi dire un deuil de convention. On est en deuil et on ne l'est pas.

C'est un chapeau papillon en tulle noir perlé de jais, avec bord relevé et draperie de tulle retenu par des feuilles de jais. Sur le sommet, large papillon de perles de jais, avec nœud alsacien attachant une

plume d'autruche noire se terminant en saule. Brides de faille noire.

Un chapeau de tulle perlé de jais, avec bord relevé brodé de palmes de jais frangés de pampilles de jais. Fond mou en tulle perlé, avec barbe de dentelle perlée se nouant sur le chignon. Sur le côté, plume de coq avec tête de plume d'autruche. Barbes de tulle perlée, garnies d'une dentelle perlée.

Une fauchon de diadème de jais avec touffes de coques perlées sur le côté et coques de faille et barbes de dentelle.

Une coiffure Maintenon en tulle Malines blanc à pois et dentelle noire, faisant pouff de deux gris différents, gris fer et gris perle, et retombant en mantille derrière et en barbe devant.

Un chapeau de paille de riz noir, sans fond, avec passe relevée, garnie de branches de cerisier noir faisant guirlande tout autour et touffe de plumes sur le côté. Dans l'intérieur, sur le côté, bouquet de cerises noires. La passe est attachée derrière par des bouclettes et des pans de faille.

Une coiffure blonde blanche et dentelle noire, genre Marie-Thérèse, avec touffes de roses blanches sur le côté. Par derrière, mantille drapée noire et blanche.

Un chapeau rond en tulle noir bordé de velours noir, avec torsade de tulle enroulée autour de la calote. Sur le sommet, bouquet de plumes mélangées de marguerites noires et d'avoines de jais. La passe est retroussée d'un côté par un bouquet de marguerites.

On peut, comme vous pouvez en juger vous-même, porter tous ces élégants chapeaux noirs sans être en deuil.

Il en est de même des bijoux de jais. Ce sont les diamants noirs des belles dames qui n'ont pas de diamants. Le jais est très seyant. Il blanchit la peau, il illumine la physionomie et le sourire. La Scabieuse fait collection de bijoux de jais dont les modèles lui appartiennent exclusivement dans ses magasins, 10, rue de la Paix.

Citons un peigne diadème, avec fleurons de grosses boucles taillées, simulant des mûres. La parure est assortie : les boules pour pendants d'oreille, le bracelet et les épingles de coiffure.

Un bandeau grec en jais taillé, représentant des olives de jais, enclavées entre deux rangs perlés faisant rivière de jais.

Une aigrette d'épis de jais, avec pâquerette au pied de l'épi.

Des épingles pour coiffures, en roses des haies, taillées à facettes et montées sur une tige flexible.

Des épingles représentant quatre petites couronnes à jour, enlacées l'une dans l'autre.

Nous parlerons des étoffes de soie, de laine fantaisie, de cachemire pur, de grenadine, de gaze et de sicilienne, dans notre numéro du 1^{er} mai. Il ne faut pas effeuiller tout d'un coup toutes les premières fleurs du printemps, et vous réserver pour le 1^{er} mai d'autres surprises.

Mais ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est

que ce printemps si vert, si pimpant et si aimable, est des plus perfides et des plus traîtres, si on n'y prend garde. Ce radieux soleil, qui semble d'autant meilleur qu'on n'en a pas ressenti depuis longtemps la chaleureuse influence, laisse sur les peaux fines et délicates les empreintes dorées de ses rayons lumineux, qui ne sont autres que des taches de rousseur. On était blanche et jolie l'hiver, quand on allait au bal, et voici qu'on devient laide et rouillée depuis que le printemps est arrivé.

Très heureusement qu'on peut effacer les taches de rousseur avec le *Lait Antéphélique* de Candès, sans quoi on resterait défigurée tout l'été. Ce Lait Antéphélique fait merveille, il restaure, pour ainsi dire, le visage, comme un vernis spécial, éclaire et illumine un tableau. Il efface non-seulement les taches de rousseur, mais encore la couperose, les masques de grossesse et toutes les rugosités de la peau.

Les belles dames qui veulent avoir un joli teint, sans le concours d'aucun fard, n'ont qu'à faire usage du Lait Antéphélique en guise d'eau de toilette. Deux ou trois gouttes suffisent pour blanchir l' peau et la tonifier.

Le Lait Antéphélique est préparé avec des principes de magnésie, de camphre et de bismuth. C'est tout aussi bien une recette pharmaceutique qu'un comestique de toilette.

Une jolie femme hésiterait à aller chez un pharmacien chercher un principe de beauté — de santé, je ne dis pas. C'est pourquoi *M. Candès* en a fait le dépôt général, 26, *boulevard Saint Denis* et chez tous les principaux coiffeurs et parfumeurs de Paris et de la province.

Restons dans le domaine de la beauté. La femme la moins coquette ne demande qu'à être toujours charmante et à ne pas vieillir. Rien n'est plus facile en sachant s'y prendre et en consultant deux traités spéciaux de la maison Violet: *Les Talismans de la Beauté* et *l'Art de s'embellir*.

Ces deux codes de la coquetterie, de la jeunesse et de la beauté vous en diront plus long que moi, car vous y trouverez tous les principaux cosmétiques, les eaux de toilette, les pommades, les savons, les crèmes, les parfums et tous les talismans mystérieux qui ont le don de rendre la jeunesse éternelle.

La parfumerie pour la saison d'été est toute autre que la parfumerie pour la saison d'hiver. Le bal exige des fards blancs et roses, des poudres légères et vaporeuses comme un duvet de cygne, tandis que le printemps réclame une parfumerie aussi rafraîchissante qu'une brise de mai. Il faut à l'hiver des eaux de toilette à la glycérine parfumée, et au printemps les principes bienfaisants et hygiéniques de la Rosée des Abeilles et de la parfumerie aux Violettes d'Italie.

La parfumerie des blondes n'est pas non plus la même que la parfumerie des brunes.

Quelle étude, n'est-ce pas?... On n'a qu'à ouvrir

le livre des *Talismans de la Beauté* et à le lire attentivement, on deviendra bien vite savante dans l'art d'être belle et jeune.

Les produits de la maison Violet lui sont exclusifs. Ce n'est que dans son *Temple de la Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, rotonde du Grand-Hôtel, qu'on trouvera :

Le Savon Royal de Thridace, aux sucres de laitue, recommandé par les célébrités médicales et médaillé à toutes les Expositions de Paris et de Londres.

La Crème Pompadour, pour prévenir les rides et rafraîchir le visage.

Le Savon veloutine à la glycérine et au bismuth, nouveau produit de la maison Violet.

La Rosée des Abeilles, lotion rafraîchissante, recueillie, dès l'aurore, par la Reine des Abeilles, dans le calice des fleurs.

La Crème froide mousseuse (secret de beauté), pour rafraîchir la tissu dermal.

L'Emulsine à la glycérine et au lait d'amandes, pour les mains.

L'émailline, nouvelle pâte dentifrice pour la beauté des dents.

La Crème Duchesse, pommade fondante, à la violette, au jockey-club, à l'ess-bouquet, à la vanille blanche, aux fleurs de Provence et de Magnolia.

L'Eau de Beauté blanche et rose.

La Lotion-Violet au suc de framboise.

Et toute la parfumerie complète aux violettes d'Italie, comprenant :

Le Baume de violettes, le Savon aux violettes d'Italie, l'Huile à la violette, le Cosmétique à la violette, l'Eau de toilette, la Poudre de riz et les Sachets aux violettes d'Italie.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LE PREMIER CHEVEU BLANC

Il a paru sous ce titre: *Le Premier Cheveu blanc*, un livre tout aimable, rempli de poésie et de sentiment, dont le succès féminin a été immense, car le *premier cheveu blanc* est, pour la femme, la première défaillance de sa beauté.

On se console en se disant: « Il n'y en a encore qu'un, je l'ai arraché, personne ne l'a vu, il n'en reviendra plus jamais. C'est probablement une épingle à cheveux qui l'aura fait blanchir. » On se trompe et on oublie. Le temps marche. Un beau matin, on se recule épouvantée devant son miroir. Ce n'est plus un cheveu blanc isolé qui s'argente dans la chevelure, en voilà au moins une douzaine parsemés de tous côtés.

— Ah! mon Dieu, s'écrie-t-on avec désespoir, c'est la vieillesse!... Mais, je n'ai que quarante ans, je suis encore jeune!...

Et vite, on arrache de nouveau tous ces cheveux blancs accusateurs. Heureusement qu'ils ont tous disparu. On respire. Mais on n'a plus la même quié-

ude. On pressent avec tristesse qu'il en reviendra d'autres.

Non, madame, il n'en reviendra plus, nous vous l'affirmons, si vous consultez la *fée des fées*, *Mme Sarah Félix*, qui vous dira tout simplement : « Faites comme moi, servez-vous de l'*Eau des Fées*, dont j'ai découvert miraculeusement la recette. Après la mort de ma sœur Rachel, le chagrin avait altéré ma santé, mes cheveux avaient blanchi. Je me voyais devenir vieille sans l'être. Le hasard me fit trouver une eau merveilleuse, recolorante, vivifiante, hygiénique. Je n'y croyais pas. Cela me semblait tellement étrange qu'une eau, aussi limpide que du cristal, pût recolorer la chevelure en blond, en châtain, en noir, et lui rendre sa nuance primitive, que je restai d'abord incrédule. J'en essayai toutefois. Au bout de quelques jours, je n'étais plus la même, j'étais rajeunie, j'étais moi ! Aujourd'hui, je ne jure plus que par l'*Eau de Fées*. Elle fait ma fortune, je pourrais même ajouter : « Elle fait ma gloire, » car j'ai rendu un service éminent à l'humanité tout entière, en la faisant profiter des plaisirs de la vie, tant qu'elle a la jeunesse et le désir, puisque les cheveux blancs n'accusent plus l'âge des uns et des autres. »

Il résulte donc de la déclaration de *Mme Sarah Félix*, que toutes les jolies femmes n'ont qu'à suivre son exemple et faire usage de l'*Eau des Fées* pour faire disparaître les cheveux blancs et empêcher qu'ils n'arrivent à cette décadence, en activant la sève capillaire et en la nutrifiant.

L'*Eau des Fées* est aidée puissamment par la *Pommade des Fées*, qui est l'engrais de la chevelure, tandis qu'elle en est la rosée bienfaisante et réparatrice.

On n'a qu'à demander l'une et l'autre à l'*Officine* de la parfumerie des *Fées*, 43, rue Richer.

V. DE R.

LE LIVRE D'OR DES ENFANTS (1)

par

M. LE MARQUIS EUGÈNE DE LONLAY

M. le marquis Eugène de Lonlay vient de recueillir sous le titre de : *Livre d'or des enfants*, plusieurs poésies gracieuses, où le cœur paternel et l'âme du poète chantent un hosanna de gloire et de reconnaissance au Créateur et à la nature tout entière. Le marquis de Lonlay est un croyant. Il s'en fait gloire, il s'en

(1) Dentu, libraire-éditeur, Palais-Royal, 17, et galerie d'Orléans, 19.

honore. Il rapporte tout à Dieu et aux joies intimes de la famille.

Ce Livre d'or des enfants est précédé du portrait de sa plus jeune fille : une vraie esquisse de keepsake.

Nous ne doutons pas que ce livre d'or ne soit bientôt entre les mains de toutes les jeunes filles, car il le mérite à tous égards ; nous en extrayons aujourd'hui une poésie que nous déclarons tout simplement un petit chef-d'œuvre et qui est intitulée : *Mon jardin*.

V. DE R.

MON JARDIN

« Mon jardin n'est pas grand, un regard le mesure ;
Mais tandis que l'été dessèche les ruisseaux,
Il reste toujours frais ; c'est un nid de verdure
Ou j'accours écouter gazouiller les oiseaux.

Le ramier, le pinson, la grive et la fauvette,
Avec l'aube, éveillés, y donnent leurs concerts,
Et je vois construire, alors que je les guette,
Leurs jolis nids de mousse au sein des arbres verts,

La brise y vient le soir installer son orchestre,
Dont j'aime l'harmonie et la sonorité,
Et le printemps en fait un paradis terrestre,
Qu'aucun serpent, je crois, n'a jamais habité.

Les vieux murs sont garnis de vignes et de lierres,
Qui les couvrent partout de festons curieux,
Et leur épais manteau me dérobe les pierres
Dont les tons durs et crus fatigueraient mes yeux,

Il prête asile aux fleurs, et petites et grandes,
L'humble pervenche y rampe, exempte de fierté,
Au pied du lis altier, et dans les plates-bandes,
La violette naît et court en liberté.

Aussitôt que se montre et croit la nouvelle herbe
Je contemple, ébloui, mon gazon verdoyant,
Qui, couvert de rosée et d'un effet superbe,
Resplendit au soleil et semble flamboyant.

Au fond de mon jardin, un berceau de feuillage
M'offre un paisible abri, qui plaît à visiter ;
J'y goûte le repos, dernier espoir du sage,
Que la peine pourchasse et voudrait visiter.

Le souffle printanier d'intensité redouble,
Rend la terre féconde et l'émaille de fleurs ;
La simple giroflée et la pivoine double
Cherchent à marier leurs brillantes couleurs,

Si le pommier tardif à peine voit ses branches
S'étoiler de bourgeons encore prématurés,
Les précoces pommiers ont les têtes si blanches
Qu'à la première vue on les croirait poudrés.

Auprès de l'amandier dont les tiges rougissent,
L'abeille prend son vif et tournoyant essor ;
Les lilas adorants sur moi s'épanouissent
Et le faux ébénier étend ses franges d'or,

Quand du martyr il faut que je portela palme
Loin des miens dont l'exil tourmente tant mes jours,
Je m'étonne de voir la nature si calme,
Qui ne s'émeut de rien et re fleurit toujours. »

Avril, 1871.

MARQUIS EUGÈNE DE LONLAY.

MODAIQUES ROSES

M. Victorien Sardou, en ce moment à Marly, est assez gravement indisposé : il est atteint d'un érysipèle au visage, suite des fluxions et névralgies auxquelles il est si souvent sujet.

M. Antoine Cros achève une œuvre dramatique ayant pour titre : *Le Mystère de Saint Georges*. C'est la vie de saint Georges, la vie légendaire dramatisée, avec ses épisodes, notamment son dragon, mis en scène en prose et en vers, selon les situations.

AVIS A NOS ABONNÉES

La *Gazette Rose* étant, depuis sa fondation, la locataire du *Figaro*, nous donnons avis à nos abonnées que ses bureaux ont été transférés de la *rue Rossini*, n° 3, dans le joli hôtel que *Figaro* vient de faire construire, 26, *rue Drouot*. C'est désormais à cette nouvelle adresse qu'il faudra adresser les réclamations et les mandats d'abonnement, toujours à l'adresse de Mme la vicomtesse de Renneville, *directrice de la Gazette Rose*.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE MARIAGE

TOILETTE DE MARIÉE. — Robe en faille blanche, à longue traîne, genre Princesse derrière, légèrement gonflée en tournure. Le devant de la jupe est plissé à gros plis, avec tablier cuirasse, terminé par un plissé partant des côtés, faisant quilles tracées par un plissé à partir des hanches. Le corsage est à basque arrondie fermée devant. Les manches sont larges à la Sultane, garnies

d'un plissé, et laissent apparaître des sous-manches ajustées se terminant par un revers plissé, et un coquillé de dentelle d'Angleterre. Le tablier s'arrête de chaque côté sur la quille plissée par un large nœud cravate et deux bouquets de fleurs d'oranger. Colletette de dentelle d'Angleterre autour du cou. Petit bouquet Jockey-Club de côté. Gants blancs à trois boutons. Couronne de fleurs d'oranger retenant un long voile de tulle illusion enveloppant toute la toilette. Bottine de faille blanche à talons Louis XV.

TOILETTE DE QUÊTEUSE. — Robe en faille bleu électrique se composant d'une jupe garnie de trois volants à tête.

Par derrière, deux autres volants font pouff tournure et gonflent la traîne de la robe ; et, par devant, tablier très long, garni d'un volant plus petit remplaçant la seconde jupe. Corsage habit à basques fuyantes, avec gilet boutonné. Les basques sont garnies d'un petit volant, avec nœud de faille sur chaque pan d'habit. Ce corsage est ouvert en cœur, avec colletette Médicis en faille électrique, et ruche de tulle illusion dans l'intérieur de la colletette. Manches avec revers garnis d'un petit volant et nœud sur le revers. Gants noirs. Chapeau paille de riz légèrement gondolé et relevé avec panache de plumes bleues et blanches sur le devant, et couronne de roses blanches et rose dans l'intérieur, s'attachant derrière sur le chignon, au-dessus du retroussé du chapeau, par un nœud de quille rose. Bottines Louis XV, en chevreau bleu de la même nuance que la toilette.

TOILETTE DE PETITE FILLE DE HUIT ANS. — Robe de poul de soie feuille de rose, avec tunique en Sicilienne gris perle garnie de brandebourgs de soie rose. Le corsage de la tunique grise s'ouvre sur le corsage rose et la jupe de la tunique garnie de brandebourgs, fait tablier pointe avec brandebourgs roses. Sur les manches de faille rose, revers de Sicilienne grise, garni d'un panache de plumes roses. Bottines de chevreau gris, à talons carrés, de la même nuance que la robe.

DESCRIPTION DU PATRON DÉCOUPE

MANTILLE PARISIENNE

Cette Mantille se fait en soie gros de Suez. Elle est garnie d'une jolie guipure de soie, d'une dentelle de Chantilly, d'une guipure de laine perlée de jais, avec passementerie nouvelle appliquée au-dessus de la dentelle. On la fait aussi en Sicilienne noire, étoffe très souple et très brillante, plus veloutée encore que la popeline ; ou en cachemire noir perlé de jais, et brodé au passé, avec guipure de laine perlée de jais tout autour.

Ce modèle convient à une jeune femme. Il se compose de deux morceaux : le dos et le devant. Une ceinture attache les deux morceaux. Elle part de l'encolure, passe devant l'épaule, suit la saignée des bras et forme la manche.

Cette mantille parisienne peut être décolletée. Dans ce cas on y ajoute une colletette Médicis.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES : OPÉRA-COMIQUE, reprise de *Joconde*, — *Gille et Gillotin*, opéra comique en un acte, de MM. T. Sauvage et Ambroise Thomas. — CONTES DU BIBLIOPHILE JACOB (Bibliophile Jacob), suite. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de printemps.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE — Paris par le joli mois de mai. — La haute école et l'élégance hippique. — Le mois de Marie. — Les Courses du Bois de Boulogne. — Les modes nouvelles. — Les chapeaux jardinières. — Deux jeunes conscrits. — Les coiffures Léopold Robert. — La première journée des Courses et la seconde réunion au Bois de Boulogne. — Le cabinet du docteur Constantin James. — Les hirondelles d'été. — Le choix d'une source thermale. — Bagnoles de l'Orne — Eaux minérales de Marcolis — Les fêtes et les concerts de printemps. — La saison à Nice — Concert d'Edmond L'Huilier. — Matinée musicale de Mme de la Morlière — Deux fêtes de charité. — Exposition au bénéfice des Alsaciens-Lorrains — Vente au Cercle de l'Union artistique. — Exposition et vente des produits des Ecoles professionnelles.

Paris, par le joli mois de mai, conduit le plaisir à grandes guides. Le matin, les amazones se rencontrent au Bois, dans l'allée des Acacias, et font assaut de haute école et d'élégance hippique. C'est une obligation, dans le grand monde aristocratique et dans tous les mondes féminins, que de savoir monter à cheval. Cet exercice, salubre pour la santé, développe en même temps la beauté des formes et les perfectionne. La femme qui monte à cheval est plus élancée, plus souple et plus fine; elle se cam-

bre avec plus d'aisance et n'a pas la raideur des femmes qui ne bougent jamais de leur voiture.

Les Courses du Bois de Boulogne ont été plus favorisées que les Courses d'Auteuil. Elles ont été très gaies, très animées et très ensoleillées au milieu d'une verdure naissante éblouissante de toutes parts.

Autant le Bois de Boulogne est rêveur et poétique à l'automne, autant il est charmant et coquet au printemps. Le mois de mai est la merveille florale de la nature; c'est pourquoi la chrétienté l'a consacré à la Sainte Vierge Marie. Tous les arbres des bois sont en fleurs. Il s'exhale de chaque branche comme un hosannah parfumé qui monte vers les régions célestes. Le matin on va donc au Bois, et le soir on suit le mois de Marie à St-Thomas-d'Aquin, St-Sulpice, St-Philippe-du-Roule et à la Madeleine. Les femmes du monde se font une gloire et un devoir pieux de chanter des cantiques et des hymnes à la louange de la Vierge Marie. Les bals, les soirées et les concerts n'en vont pas moins leur train, car les mondaines savent tout concilier à la fois, et elles ont grandement raison. C'est en semant l'argent de tous côtés et en le faisant fructifier que la

France pourra se libérer et reconquérir sa prospérité et son indépendance.

Pour revenir aux Courses du Bois de Boulogne, elles étaient à l'unisson du printemps, comme toilettes et mise en scène. Depuis la guerre, le Bois de Boulogne et le retour des Courses n'avaient pas présenté autant d'entrain ni d'animation. C'est le Paris d'autrefois, se disait-on en voyant toute cette quadruple file de voitures se croiser et s'entremêler comme un kaléidoscope mouvant. Les attelages à quatre chevaux vont de nouveau se montrer. Nous allons revoir les jockeys poudrés à veste de satin et tout le luxe hippique des florissantes années de l'Empire. Mais, hélas !.. ce n'est plus la France d'autrefois. Le vaisseau de la Ville de Paris a sombré dans l'abîme de la guerre. L'Alsace et la Lorraine sont déjà bien loin de nous. On ne les oublie que pour mieux se souvenir quand l'heure de la délivrance aura sonné.

Ce qu'il y avait de toilettes fantaisistes, de chapeaux nouveaux et de tentatives de modes nouvelles aux Courses ne peut se décrire. Les chapeaux sont très jolis et moins ridicules que ceux de l'année dernière. Des fleurs à profusion !... des couronnes et de la dentelle : voilà le genre. On porte aussi beaucoup d'écharpes de foulard enroulées autour de chapeaux de paille blanche et noire.

L'autre dimanche (retour des Courses) deux jeunes sœurs ressemblaient à *deux jeunes conscrits*, avec leur écharpe de foulard blanc autour de leur chapeau de paille noire. Ce n'était ni gracieux ni joli ; elles auraient été mille fois plus charmantes avec une guirlande de pâquerettes, de boutons de roses ou de bluets. La mode commet plus d'une erreur d'élégance. Il faut s'en garer. Les étrangères risquent toujours ce qu'une Parisienne de race n'oserait pas porter. La vraie Parisienne, ou plutôt la vraie grande dame, tente de ramener la mode à une simplicité de bon goût. Y réussira-t-elle ?... La mode aura beaucoup de peine à abandonner tous ses froufrous et tous ses volants pour revenir aux jupes unies.

Les coiffures Léopold Robert font école d'élégance. C'est *Félicia* qui les a mises à la mode. Elles ont été tout d'abord l'apanage de quelques grandes dames privilégiées, et elles vont avoir un succès pour ainsi dire universel. Les

belles guirlandes de raisin ne sont plus aussi exclusives. On porte de préférence, pour inaugurer la saison printanière, de très jolies couronnes de fleurs de pommier mélangées de cerisettes noires, des couronnes de coucou, des couronnes d'avoines folles avec aigrette de coquelicots, des couronnes de trèfle avec aigrette de pâquerettes blanches, des couronnes de lilas blanc et lilas perse mélangés. Que sais-je ?... *Mlle Pitrat* n'est pas seulement la fée des roses ; elle est encore la reine des fleurs, et toute sa flore printanière peut rivaliser avec la flore de la nature : il est impossible de faire plus vrai. On cueille ses fleurs et on les respire. La fleur n'est jolie et poétique qu'autant qu'elle est fleur et qu'elle n'a pas l'air d'être imitée ni copiée. Toutes les créations de *Mlle Pitrat* sont autant d'aquarelles, et ses fleurs se reconnaissent comme les fleurs de Redouté et de St-Jean. Les jolies femmes qui aiment les jolies fleurs, par affinité d'élégance, vont les cueillir dans la serre de *Mlle Pitrat*, 23, rue de Grammont

A la première journée des Courses du Bois de Boulogne, Mme de Saint-Romain avait une couronne de groseilles blanches et rouges.

La baronne de Poilly, une couronne de raisins.

La comtesse de Lanjuinais, une couronne de roses mêlées.

Mme Delahaye Jousselin, une couronne de fleurs mêlées.

Mme de Castellane était en robe grise et marron.

La marquise de Gallifet en toilette réséda.

Mme Robert de Windel, avait pour coiffure un foulard paille et marron entourant une passe de paille blanche, avec branches de cerises noires retombant par derrière sur les cheveux.

La comtesse Manuel de Gruamedo, avait une couronne de réséda et d'acacia.

Mme de Montgommery une toilette de faille et cachemire violet de deux tons.

La marquise de Las-Marismas, une couronne de bluets.

Mme Alphonse de Rothschild, une toilette blanche et noire.

Mme la princesse Souwaroff et sa charmante fille avaient toutes deux un costume *Cloche-Cavally*. Le costume de la princesse était en

faille marron et paille; celui de sa fille en gris cendre de rose et bleu pâle.

La seconde journée des Courses a été plus brillante que la première. Le soleil s'était mis de la partie. On eût dit d'une radieuse journée de juin plutôt qu'une journée d'avril.

L'enceinte du pesage était littéralement encombrée. Toutes les tribunes étaient remplies d'éclatantes toilettes printanières.

La marquise de Gallifet portait un costume rayé en poulx de soie blanc et bronze, avec amônière sur le côté; veste collante rayée et manches bronze; son chapeau était également orné d'une écharpe assortie à la robe, blanche et marron, avec couronne de roses des haies. C'était très simple et très élégant.

La baronne de Rothschild avait également une toilette rayée blanche et noire.

Les toilettes rayées font actualité et genre.

La vicomtesse de Brimont, une toilette noire, grand deuil, avec une coiffure toute en plumes noires et une cocarde blanche.

La baronne de Poilly, un costume de faille mélangé de deux tons: bleu marine et bleu ardoise, avec un chapeau de tulle noir couronné d'ébénier jaune.

La vicomtesse de Saint-Roman, une toilette gris poussière, toute coquillée de valenciennes, avec le même chapeau déjà cité, groseilles blanches et groseilles rouges (une vraie corbeille de fleurs).

Mme Erlanger, une toilette gris argent, garnie de dentelle de Bruges, avec chapeau orné de coquelicots. A son cou, en guise de médaillon, un coquelicot.

La belle Mme de Villeneuve était éblouissante dans une toilette constellée de jais faisant cuirasse.

Mme la vicomtesse Arthur Aguado portait une robe noire, toute bouillonnée en côtes, avec un justaucorps très collant, dessinant la taille comme au moyen âge.

Si le Grand Prix est ensoleillé d'or, comme l'a été cette radieuse journée printanière, le Bois de Boulogne offrira un coup d'œil splendide.

Après la solution de ce Grand Prix, Paris s'éclipsera tout d'un coup, les salons fermeront leurs portes et les préparatifs de départ se feront en toute hâte. On est aussi pressé de partir que de revenir. Le cabinet du docteur *Constan-*

tin James, 51, rue du Luxembourg, boulevard des Capucines, est déjà encombré de belles malades et de jolies femmes qui ne le sont pas du tout, mais qui espèrent bien que l'aimable docteur leur décrouvrira quelque grave affection, quand ce ne serait que celle de l'ennui, pour les envoyer où elles désirent aller.

Le spirituel docteur appelle toutes ces jolies malades imaginaires: *Ses hirondelles d'été*. Quant aux vraies malades, le docteur Constantin James, qui est spécialiste compétent dans la question des eaux minérales et des bains de mer, et qui a publié un livre très important et très intéressant à ce sujet, les envoie directement à la source qui doit les soulager et les guérir, et ne leur permet pas de faire l'école buissonnière en chemin.

Combien de cures miraculeuses le savant docteur a déjà opérées par ses feuilles de route et ses sages conseils! Les eaux thermales sont très salutaires ou très dangereuses. Elles sont parfois mortelles quand on les prend sans consultation préalable. Les eaux mêmes les plus anodines en apparence, qui n'ont aucun goût d'amertume ni d'œuf couvé, sont perfides du moment qu'elles ne conviennent pas à l'affection dont on est affligé. C'est pourquoi on reste fidèle à la source qui atténue le mal, et qui nous rend des forces et de la gaieté.

La plus grande distraction qu'on puisse offrir à de vrais malades, c'est la santé. Du moment qu'on se porte bien, on se plaît n'importe où, et on trouve des plaisirs sans nombre là où les autres n'en voient pas.

A quoi sert un Casino quand on ne peut pas en profiter? Que de fois nous avons fait cette réflexion en voyant arriver à Bagnoles-de-l'Orne de belles jeunes filles frêles et étioilées, se soutenant à peine, atteintes d'anémie et de maladies de langueur. Tout leur était insupportable: elles étaient nerveuses, enfiévrées, agitées; en les voyant aussi pâles que les roses blanches qui fleurissent dans les cimetières, nous nous disions avec compassion et attendrissement: « Est-ce qu'elles vont mourir ici?.. » Ah! bien oui!... Au bout de huit jours seulement, ce n'était plus cette même pâleur morbide et diaphane, le sang affluait déjà dans les artères; les joues et les lèvres étaient redevenues vermeilles; les yeux brillants et animés; les pauvres allanguies avaient repris des

forces et grimpaient dans les bois de sapins avec l'agilité et la dextérité des chèvres de montagnes.

Qui avait opéré ce miracle et cette transformation? Des bains de piscine à eau thermale courante, l'air vivifiant et balsamique des sapins et la fontaine bienfaisante de la fée d'Andaine, qui préside aux destinées thermales de Bagnoles-de-l'Orne.

Il n'y a pas de Casino à Bagnoles, ce qui n'empêchait pas les jeunes filles de danser tous les soirs au piano dans le salon de la Terrasse, sans s'inquiéter si l'orchestre était dirigé par *Accursi* ou par *Desgranges*. Elles s'amusaient, parce qu'elles avaient reconquis la santé.

Ce qui est charmant et inappréciable à Bagnoles, c'est qu'on est en pleine Suisse agreste et pittoresque, tout en étant en Normandie, dans le département de l'Orne; aussi désigne-t-on ce site enchanteur sous le nom poétique de: *Suisse Normande*.

En effet, Bagnoles est une petite Suisse en miniature, avec ses ravins, ses rochers, ses torrents et ses lacs. On dirait d'une perle précieuse enclavée dans un écrin de châteaux environnants.

Les excursions sont donc des plus intéressantes et des plus variées. Il y a tant et tant à voir et à parcourir, qu'on quitte cette jolie Suisse Normande sans la connaître entièrement.

Bagnoles-de-l'Orne offre tous les plaisirs charmants de la villégiature et de la vie de château. Ce n'est pas le mouvement ni le bruit fatigant de la grande ville d'eaux, c'est le *far niente* de la nature dans tout ce qu'il a de plus poétique et de plus rêveur. On s'endort, les yeux éveillés, dans ce grand bois de sapins, en écoutant l'orchestre des petits musiciens ailés qui font assaut des trilles mélodieuses, et qui rivalisent avec le concert des Champs-Élysées, dirigé avec tant de talent par M. de Besse-lièvre.

On a devant soi un panorama de quarante lieues d'horizon. Le regard et l'imagination voyagent donc tout à leur aise dans ce pays enchanteur de la Belle au bois dormant qui est semé de légendes et de contes de fées. La fée d'Andaine, qui n'a pas pour rien la baguette d'une fée, a le pouvoir de rajeunir toutes les belles dames qui tendent leur vase à sa fontaine

miraculeuse. Elles quittent Bagnoles-de-l'Orne en ayant dix ans de moins.

Il est donc très important de s'enquérir à l'avance de la station thermale où l'on peut aller s'établir à partir du mois de juin.

C'est le docteur Constantin James qui nous a fait connaître Bagnoles, et nous lui en avons une profonde reconnaissance. L'aimable docteur vient de nous mettre aussi en relations thermales avec l'*Eau de Marcols*, autorisée par l'Etat et approuvée par l'Académie de médecine. Cette eau minérale sort en bouillonnant par six sources différentes dans le vallon de *Marcols* (Ardèche). Les habitants du pays en font usage depuis un temps immémorial, et pour exprimer sa puissance stimulante et reconstituante, ils prétendent qu'elle peut remplacer le vin.

L'Eau de Marcols est, en effet, une eau reconfortable au premier chef, par la quantité d'acide carbonique et de fer dissous qu'elle renferme. Son action tonifiante se fait sentir au bout de quelques jours par le retour de l'appétit et le bien-être qu'on éprouve pendant la digestion.

Elle diffère des autres eaux ferrugineuses, par la présence d'une certaine dose de bi-carbonate de soude et de sulfate de magnésie.

Enfin, le chlorure de sodium, le sulfate de soude, le bi-carbonate de chaux et la silice complètent la constitution minérale de ces sources salutaires, qui conviennent à un grand nombre d'affections, telles que la dyspepsie, la gastralgie, la chlorose, l'anémie, les engorgements abdominaux, la diabète, l'albuminurie, la gravelle, la goutte, le rhumatisme, et tous les cas où l'organisme a besoin d'être reconstitué.

Elle se boit aux repas, mêlée de vin, et à la bière; et, entre les repas, elle est très agréable avec la fine champagne et le kirsch, le kummel et toute espèce de sirop.

L'Eau de Marcols s'est installée luxueusement, 10, *boulevard des Capucines*, tant elle est sûre d'être appréciée par les estomacs fatigués et recherchée sur les tables les plus élégantes.

On peut donc se guérir à Paris quand on ne peut pas aller chercher la guérison à la source même.

Beaucoup de bals et de très belles fêtes

avaient été annoncés après Pâques. On les cherche en vain de tous côtés. Les réceptions de la duchesse d'Avaray et de la comtesse de Moustier sont ajournées jusqu'au complet rétablissement du jeune comte de Moustier.

Citons, toutefois, les concerts de l'Elysée, avec représentation dramatique des artistes de la Comédie-Française. C'est Mme la duchesse de Castries, mère de Mme la maréchale de MacMahon, qui organise la partie artistique des fêtes de l'Elysée, et qui s'en acquitte en musicienne compétente qu'elle est.

Samedi 25 avril, très grand bal, avenue des Champs-Élysées, chez Mme Hantoff.

Mardi 28, grand diner, suivi d'un bal à l'ambassade Ottomane.

Le même soir, bal chez la baronne de Poilly.

Autre bal annoncé chez Mme la maréchale comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angély, où l'on retrouve tous les habitués des anciens lundis de l'Impératrice.

Soirée de fiançailles pour le contrat de mariage de Mlle Hélène de Beauvais de Villeneuve, avec le vicomte Charles de Launay de Richebraque, lieutenant de cavalerie, fils de l'ancien général de ce nom. La maréchale de MacMahon a signé au contrat, ainsi que le marquis et la marquise d'Espeuilles. Une grande soierie a suivi la cérémonie.

Parmi les invités, il y avait : le général Dumas, le marquis de Lucy, le colonel d'Ernemont, le comte de Bernis, le duc de Broglie, le baron et la baronne de Vaux, le comte et la comtesse de Merval, le duc et la duchesse de Luxembourg, le prince et la princesse Kuchynski.

Mme Berlini a chanté plusieurs morceaux qui ont été très applaudis.

Le lundi 20 avril, il devait y avoir comédie chez la comtesse Périère Pilté, une comédie inédite, ne vous en déplaise, d'un auteur que nous nommerons en temps et lieu, et toutes les invitations avaient été lancées en conséquence. Mais, pour cause d'indisposition, la comédie dut être ajournée au lundi suivant. La comtesse Pilté ayant été prévenue à la dernière heure, n'avait pu donner contre-ordre. Tous ses salons ont donc été envahis par une assemblée des plus brillantes et des plus cosmopolites, où les arts, la diplomatie et l'aristocratie se confondaient.

Une soirée a été bien vite improvisée.

Il y avait parmi les invités tous les éléments d'un splendide concert. Ferraris, l'éminent pianiste; Hayet, qui rappelle Roger, tant par sa personnalité que par son talent; la belle Mlle Sarolta, qui se fait trop rarement entendre; la jolie petite Jeanne Samary, qui a commencé par dire, en vers improvisés par M. de Lauzières, pourquoi la comédie était ajournée.

Le jeudi 23 avril, grande réception et concert au palais de la Présidence.

Parmi les artistes qui se sont fait entendre, il y avait: Diaz de la Soria, Franchomme, Julien Sanzay, Mme de Belloc, et parmi les assistants :

Mme la duchesse Decazes, le prince et la princesse de Broglie, le duc de Chartres, le comte et la comtesse Wladimir de Montesquiou-Fezenzac, M. le baron de Larcy, le comte d'Armaillé, M., Mme et Mlle Alfred Leroux, MM. de Rességnier, de Carayon-Latour, le vicomte de Bastard, de Nervaux, M. Bocher, M. Bapst, directeur du *Journal des Débats*.

Le concert s'est prolongé jusqu'à minuit et demi.

Ce joli mois de mai est également le signal des fêtes d'été et de la réouverture des concerts des Champs-Élysées.

Aussitôt que les salons se ferment, les femmes élégantes se donnent rendez-vous au concert Besselièvre. On y tient salon. On y cause tout en entendant de l'excellente musique. On passe en revue tout le Paris aristocratique, et l'on respire avec délices les brises attiédies du soir. Les concerts des Champs-Élysées ont le double attrait de la musique et de la bonne société. Chaque coterie féminine s'installe comme chez elle. On se visite d'une coterie à l'autre.

Il y aura affluence de jolies femmes et de toilettes printanières, le 1^{er} mai, si la soirée est blonde et dorée et le ciel bleu et étoilé.

Il paraît qu'à Nice les fêtes ne sont pas entièrement terminées.

La marquise de Villeneuve Bargemon a repris ses mardis soirs à l'hôtel de la Préfecture, et les dernières soirées se sont prolongées jusqu'à quatre heures du matin. Mardi dernier, un quadrille d'honneur y a été dansé par Leurs Altesses l'archiduc Régner d'Autriche avec la marquise Villeneuve Bargemon, ayant pour vis-à-vis Mgr le prince héréditaire de Monaco

et Mme d'Audiffret, qui portait une ravissante toilette en velours grenat, avec un simple bouquet de violettes dans le corsage.

Mme Sabatier et Mme Prodgers ont également contribué à rendre la saison de Nice des plus brillantes et des plus charmantes, tant elles se sont multipliées. Le vendredi 10 avril, une magnifique soierée a eu lieu dans les salons de la villa Emilie, en l'honneur des fiançailles de Mlle Prodgers et de M. le vicomte de Bernis. Le lendemain, le mariage a été célébré à midi en l'église de Notre-Dame du Vœu. Et le soir même, on se réunissait de nouveau chez Mme de Progers, dont les salons offraient un ravissant coup d'œil de printanières toilettes, de diamants et de fleurs à profusion. *Mme Duluc* avait fait des chefs-d'œuvre comme coiffures, garnitures de robes et bouquets de main. Heureux pays!... où les fleurs s'épanouissent avec une telle variété et une telle profusion qu'on ne connaît pas les fleurs artificielles. *Mme Duluc* monte les fleurs naturelles avec une simplicité parfaite. La fleur naturelle n'a besoin que d'être cueillie. C'est ce que fait *Mme Duluc*, qui a succédé au jardinier Alphonse Karr à Nice. L'aimable femme s'en est admirablement tirée, car elle avait pour réussir l'éducation première et le talent. Elle fait à Paris ses derniers envois de roses. Puis, il faudra attendre, à l'automne prochain, l'éclosion des violettes de Parme. Le temps va vite. Dans un mois Paris fera comme Nice, il disparaîtra pour six mois.

Les concerts donnent pour ainsi dire le signal aux oiseaux des bois; il y a toute une avalanche de concerts. Ne nous en plaignons pas, surtout quand ils sont aussi amusants et aussi spirituels que le concert d'Edmond L'Huillier, auquel on pourrait appliquer ce vers de Boileau: « *Aimez-vous la muscade? on en a mis partout.* » En effet, le concert d'Edmond L'Huillier était *Edmond L'Huillier* depuis la première chansonnette jusqu'à la dernière. La coquette petite salle d'Erard était encombrée; les retardataires trouvaient place à la porte, en maugréant contre le spirituel compositeur de saynètes comiques.

Rien n'est désopilant comme les Courses de Charenton, et rien n'est naïf et charmant comme la Poupée de Marguerite, interprétée par *Mlle Julia Potel*, qui a dit également avec beaucoup d'humour et de finesse: *Miss Jenny*. Il nous

faut citer les uns après les autres tous les morceaux d'Edmond L'Huillier qui ont été bissés et applaudis.

Mlle Reine, de l'Opéra-Comique, a chanté la *Reine du Bal*, une valse gracieusement légère, qui a fait valoir la voix souple et mélodieuse de la jolie et élégante cantatrice, qui était *Reine* deux fois, par le talent et par le sceptre charmant que M. Edmond L'Huillier lui avait offert.

Le boléro de l'Étudiant a été très applaudi. M. Bruet, de l'Eldorado, y montre toute l'harmonie comique de son talent. Cet étudiant est la jeunesse et la gaieté même. Il a été bissé.

M. Plet, du théâtre du Gymnase, a fait une scène d'imitation chez les corniquet, et il a fait apparaître tour à tour tous les acteurs en réputation. On croit entendre Delaunay, Gil Pérès, Lassouche, Brasseur, Berthelier, tant l'intonation de la voix est semblable.

La Fête de Boulogne, grande fête foraine par M. Fusier, a obtenu un succès immense. M. Fusier imite tous les instruments des fêtes de village avec une justesse et une vérité parfaites; c'est à ne pas y croire: on reste stupéfié en se demandant comment la voix humaine arrive à un tel degré d'imitation d'instruments de cuivre.

Le Bal de Mlle Rose a terminé ce concert des mieux remplis. Mlle Chapuis y a été charmante. M. Edmond L'Huillier a prouvé une fois de plus la variété fantaisiste et multiple de son talent de compositeur comique et sentimental tout à la fois. Il est impossible d'avoir plus de philosophie et plus de finesse d'observation; c'est de la haute et savante comédie.

La matinée musicale et littéraire de Mme Félicie de la Morlière, professeur de chant, avait attiré dimanche dernier dans la salle Herz, rue de la Victoire, une assemblée des plus choisies. Mme de la Morlière est très aimée et très appréciée dans les salons du faubourg Saint-Germain, où elle compte plus d'une élève. Elle a dit avec toute l'autorité d'une cantatrice accomplie la *Scène finale* de *Lucia*. Il est impossible de mieux dire et de mieux accentuer chaque phrase musicale. La méthode de Mme de la Morlière est excellente, on s'en rend compte en l'écoutant. On l'a encore applaudie dans un

sonnet inédit de Darcier et dans le Portrait de Fanchette (un pastel chanté).

Mlle Brier est une jolie et gracieuse personne, qui a chanté avec beaucoup de goût et de brio les couplets de la *Perle du Brésil* et l'air du *Billet de Loterie*, de Nicolo.

Mlle Marie Deschamps s'est fait entendre sur l'*orgue Alexandre*. Elle joue avec facilité, mais elle devrait s'inspirer de la mélodie de Mme Charlottte Dreyfus, qui prend le cœur et le captive.

Avec Mme de la Morlière, le succès de cette matinée musicale a été pour M. Reucksel, qui donne à son violoncelle toutes les intonations de la voix humaine et des différents instruments qu'il veut faire entendre. Les *Souvenirs d'Italie* sont empreints d'une poésie toute typique, et son idylle, en traversant un village, est tellement naturelle et tellement colorée qu'on entend le son des cloches et qu'on voit défiler un mariage ou un baptême. Tout le village est en liesse sous l'archet de M. Reucksel.

Mentionnons deux belles fêtes de charité, l'une au profit des Alsaciens-Lorrains qui ont opté pour la nationalité française, et l'autre au Cercle de l'Union artistique. L'exposition au bénéfice des Alsaciens-Lorrains a lieu dans l'ancien palais de la Présidence, dont l'entrée est sur le quai d'Orsay, en face du pont de la Concorde.

Deux massifs de verdure et de fleurs décorent la porte d'honneur. Dans l'ancienne salle des Pas-Perdus du Corps législatif ont été disposées des vitrines dans lesquelles on remarque des émaux et des broderies, des coupes de jaspe de Laurent le Magnifique, exposées par M. le baron Davillier; la tête de Michel-Ange, envoyée par M. Piot; les majoliques italiennes de M. Georges Berger; les instruments de musique du moyen âge, de M. Achille Jubinal; et de nombreux objets de toutes les époques, prêtés par MM. le comte d'Armaillé, le comte de Turenne, Martin Coster et Mme de Lafaulotte.

Plus loin, dans l'ancien vestibule de la Chambre, Mlle Louise Bertin a exposé sa collection, dans laquelle on trouve un des chefs-d'œuvre d'Ingres, le portrait de Bertin l'aîné, et de nombreux dessins du dernier directeur du *Journal des Débats*, M. Edouard Bertin.

L'immense galerie des anciennes fêtes de

l'Empire contient spécialement l'exposition des portraits.

Dans les vitrines qui occupent le milieu de la salle, on admire les manuscrits de MM. Firmin Didot et Labitte, de Mgr le duc de Chartres; les armes de Mgr le comte de Paris, de M. le duc d'Uzès et de M. le marquis de Gannay; les plaquettes et médailles moyen âge de M. Gustave Dreyfus, et l'admirable statue de Louis XIII, en argent, œuvre de Rude, exposée par Mme la duchesse de Luynes.

Parallèle à la salle des fêtes se trouve la galerie de M. de Morny, qui a retrouvé toute sa splendeur. On y admire l'Odalisque d'Ingres, deux Raphaël et une foule de tableaux de tous les maîtres, de toutes les écoles, exposés par Mmes la princesse de Sagan et la duchesse de Galliera, le prince Czartorisky, M. de Grefulhe, M. Piot, M. de Rothan, et MM. Maurice Cottier, Gustave Delahante et Galletaux.

Le petit salon, qui sépare les galeries des appartements, est occupé par la Comédie-Française, qui a transporté au Palais-Bourbon toutes les richesses artistiques de son célèbre foyer des artistes.

Le septième salon contient les plus belles toiles appartenant à Mgr le duc d'Aumale.

Dans les autres salons qui suivent et qui sont les plus vastes, sont exposés les meubles, les bronzes et les sculptures. Aux murs sont appendues les tapisseries les plus curieuses. A travers les glaces des armoires on aperçoit les plus belles faïences de Delft et de Rouen. M. le prince de Beauveau y a déposé l'épée de connétable que ses aïeux ont portée.

Il nous est impossible de détailler tous les objets contenus dans seize salons, et où 250 exposants ont collectionné leurs merveilles historiques et artistiques.

Passons à la fête de charité du Cercle du Mirliton.

Toutes les marchandes sont à leurs boutiques; elles font des affaires d'or, et l'on affirme cependant que le commerce ne va pas. Il y a six boutiques, par conséquent six aristocratiques marchandes: la duchesse de Saint-Aulaire, la comtesse de Saint-Didier, Mme Ernest Albré, la comtesse de Baulaincourt, la maréchale duchesse de Mac-Mahon, Mme Ferdinand Duval et Mmes de Roffmann, deux belles et charmantes sœurs, qui ont prêté leur

concours à cette bonne œuvre en disant que la charité était de toutes les nationalités.

La comtesse de Baulaincourt, née Castellan, faisait concurrence à *Mme Duluc de Nive*, et vendait des fleurs artificielles qu'on eût cueillies comme étant naturelles et fraîchement épanouies dans les parterres de l'ancien jardinier Alphonse Karr.

Le dimanche 26 avril a eu lieu à la Sorbonne la distribution des récompenses classiques et professionnelles de l'œuvre des Ecoles, dont la fondation remonte à 1866, et dont Mlle Désir est la présidente.

Cette séance était présidée par M. l'abbé d'Hulot, *chanoine honoraire*, qui a fait un très beau et très patriotique discours. La régénération de la France ne peut se produire que par la religion, le devoir et le travail. C'est le travail qui est la source de toutes les vertus, de tous les dévouements, de tous les sacrifices. Tous ceux qui aiment le travail ont l'esprit sain et le cœur droit. Il faut donc encourager le travail et en semer pour ainsi dire la graine dans la population ouvrière, en visitant l'Exposition des travaux artistiques et industriels des écoles professionnelles, qui commencera le *lundi 27 avril*, et qui se prolongera jusqu'au *samedi 2 mai*, de 1 heure à 6 heures, 15, rue de Richelieu.

La vente se composera principalement des productions d'atelier ainsi réparties :

500 Pièces de lingerie de 1 fr. à 30 fr.

150 Pièces de jais de 1 fr. à 20 fr.

Fleurs artificielles de 1 fr. à 20 fr.

100 Faïences et porcelaines décorées de 1 fr. à 60 fr.

De costumes de femmes et d'enfants, de tapis en mousse, de tapisseries, d'objets de fantaisie, de costumes de poupée, de lingerie de poupée et de gravures sur bois, etc.

Nous ne doutons pas un seul instant que toutes nos lectrices de Paris n'aillent visiter cette exposition et y faire de nombreux achats, afin d'encourager les jeunes ouvriers et les jeunes ouvrières des écoles professionnelles à persévérer dans la voie du travail.

Mlle Désir a droit à l'admiration et à l'estime générale, pour s'être dévouée entièrement à cette œuvre si philanthropique, si régénératrice et si populaire. Le nom des bienfaiteurs de l'humanité passe bien plus inaperçu que celui

de ceux qui veulent saper les fondements de l'économie sociale, car ils ont la modestie de se cacher et d'accomplir leur mission généreuse dans l'ombre et le silence. Nous sommes donc heureuse d'inscrire le nom de *Mlle Désir* dans nos colonnes roses, comme étant une femme supérieure de plus parmi les femmes supérieures.

Vicomtesse de RENNEVILLE

LES MODES DU JOUR

Le joli mois de mai nous ramène les toilettes et les confections printanières, car la mode nous rend les confections qu'elle nous avait enlevées en faveur des polonaises. Maintenant que les polonaises ne font plus genre ni autorité, les confections reprennent tous leurs droits d'élégance; rien ne nous semble plus coquet qu'une confection coupant la toilette et lui donnant plus de cachet et de fantaisie.

La maison Gagelin Opigez, qui avait la suprématie des confections, alors qu'elles faisaient florès, les fait épanouir cette saison printanière en rapport avec les toilettes du jour.

Elles sont jeunes, coquettes et charmantes.

C'est une veste *Aramis*, sans manches, en cachemire noir, tout brodé de perles mates et de perles taillées, de fleurs et de feuillage couvrant entièrement le fond de l'étoffe. Par derrière, basque carrée cambrant la taille, avec frange de pluie de jais tout autour. Cette veste s'ouvre légèrement devant, avec colerette pierrot, coquillée de valenciennes et de guipure, continuant en jabot de guipure de chaque côté.

Cette veste *Aramis* se reproduit en Sicilienne blanche brodée de jais blanc, avec collerette de guipure blanche continuant en jabot sur les devants de la veste et grelots de jais blanc tout autour.

Une *Prima Dona*, se composant de deux écharpes d'entredeux de guipure et d'entredeux de canevas perlés de jais, s'attachant sur l'épaule avec un nœud vénitien en faille noire et frangées tout autour d'une pluie de perles de jais.

Un *Donato* faisant mantelet en cachemire noir, décrivant trois capuchons de guipure et de passementerie de jais dans le dos. Tout autour, guirlande de feuillage de passementerie et de jais en relief et volant de guipure.

Une cuirasse *Agnès Sorel*, en cote-de-mailles de jais, très souple, très collante et très élégante.

Passons aux nouveaux costumes appelés à un succès européen, car la maison Gagelin-Opigez fait loi et école dans les quatre parties du monde.

C'est d'abord un costume *Suzerain*, en faille bronze et foulard sergé, nuance blé doré. Le tablier est composé de deux plissés alternant moitié



Planche 1141^{re}

Imp. Laroche, r. du Cherche-Midi, 79

1^{er} Mai 1874.

La Gazette rose

Coillettes de Printemps

Coillettes de la Maison Gagelin-Opigex - Chapeaux de Mad^{me} Houx - Rubans de la Glaneuse
 Lingerie de la Maison Maureau - Coiffure Régente de Mad^{me} De Veauxsoux - Mouchoirs
 de Chapron - Foulards de l'Union des Indes - Chaussures de la M^{me} Souvenot - Eau des Fies de
 M^{me} Sarah Félix - Parfums et savons de toilette de la M^{me} Videx fourⁿ des Cours Etrangères.

(Hôtel de Figaro) Rue Odéon, 26.

faill
pliss
foula
jupe
plis
foula
cade
qui fa
galer
mi-bl
que
tulle
en fo
bronz

Pui
rever
teinte
lonné
bande
le de
deux
termin
a de l
chaqu
vés av
jupe.
les ha
bouill
derie.

Un
de nu
avec p
ronde
avec s
cuires
mine
ressor
pointu
de vol
jais re

Une
tout le
sur for
très lo
jupe d
noire g
noir.

Voilà
nales,
femme
Gagelin
simple
jours l

faille et moitié foulard, avec tête en foulard bronze plissé. Au dessus des deux plissés, bouillonné de foulard blé, avec plissé bronze de chaque côté. La jupe en faille bronze est montée par derrière à gros plis creux dans toute sa hauteur. Une tunique de foulard blé part du côté gauche et retombe en cascade du côté droit, en traversant la basque du corsage qui fait écharpe flottante sur le côté, retenue par une gagerie d'argent mat ciselé. Une frange de 25 cent, mi-blé, mi-bronze, encadre les contours de la tunique et du corsage. Col Médicis, avec ruche de tulle tout autour. Les manches sont bouillonnées en foulard blé sergé, avec double revers blé et bronze.

**

Puis un costume *Parisien*, en faille prune, avec revers de faille lilas brodés d'application à jour, teinte sur teinte, genre camaïeu. Le devant, bouillonné et coulissé dans toute sa hauteur, a deux bandes brodés devant, se rattachant par une échelle de nœuds lilas. De chaque côté du tablier pendent deux larges bouillonnés de faille prune à tête, se terminant par un plissé. La tunique de faille prune a de larges revers brodés, avec nœuds aigrette de chaque côté, et par derrière trois plis brodés relevés avec de grosses ruches. La tunique tient à la jupe. Corsage cuirasse baleiné très bas, modelant les hanches, avec plastron de broderie. Manches bouillonnées en faille prune et manchettes de broderie.

**

Un costume *Agnès Sorel*, en foulard shangaïnin, de nuance blanc jaune, rappelant le crêpe de Chine, avec plus d'épaisseur et de solidité. La tunique ronde est garnie tout autour d'une bande d'hermine avec ses queues. Un corsage *Agnès Sorel*, genre cuirasse, est baleiné très bas, avec fourrure d'hermine tout autour. Cette tunique et cette cuirasse ressortent sur une jupe de faille noire à que le très pointue et très allongée, surmontée de bouillonnés, de volants et d'entredeux de jais. Une aumônière de jais relève la tunique sur le côté.

**

Une toilette *Princesse*, en byzantine noire, ayant tout le devant de la jupe brodé au plumetis à jour sur fond tulle. Le dos, genre *Princesse*, à la taille très longue derrière, montée à gros plis étalant la jupe dans toute sa hauteur. Manches en faille noire garnies de broderie au plumetis sur fond tulle noir.

**

Voilà des toilettes très fantaisistes et très originales, n'est-ce pas? Elles ne conviennent qu'à des femmes d'une élégance suprême. Mais la maison Gagelin-Opigez fait des toilettes beaucoup plus simples et d'un bon marché relatif, comportant toujours le cachet distinctif de son talent qui ne se

ne avait perdu démode pas d'une saison à une pelisse fois en moins style à part.

Nos lectrices auraient donc grand besoin de se rassurer en étrange, s'effrayer de la réputation de Gageliné sans peur pour premières maisons de Paris, sans aucécolit. Nos mais par cela même qu'elle peut beaucoup, peut moins, et elle se met avec un tact parfait à la portée de toutes les positions et de toutes les bourses. Une toilette de Gagelin est une économie. en ce sens qu'elle peut se porter au moins deux ans sans être démodée.

Le jais est tellement en vogue qu'on en sème partout : sur le cachemire, la faille, la sicilienne, le tulle et la grenadine. Il y a des cuirasses et des tabliers entièrement perlés de jais. C'est très cher, Qu'importe !... C'est la mode. Et puis, on s'imagine être une nouvelle *Agnès Sorel* et une nouvelle *Jeanne d'Arc*, avec une cuirasse étincelante au soleil.

La *Glaneuse* a son corsage cuirasse et un tablier-bouclier, en passementerie de jais perlé, valant cinq cents francs, qui ne font qu'apparaître et disparaître dans ses magasins de la rue de la Chaussée-d'Antin, n° 7, car ce corsage-cuirasse et ce tablier-bouclier composent l'ornement d'une robe et peuvent se porter indifféremment avec toutes les toilettes. En blonde espagnole, perlée et brodée de jais, c'est moins cher.

Il y a encore des fichus Mazarins, en blonde espagnole, brodée de jais, qui ont beaucoup de succès et de genre. La mode est tellement multiple et tellement fantaisiste qu'il est impossible de la définir. Elle ne lance pas une seule actualité qui fait prime d'élégance comme autrefois. Ah! bien oui!... Elle est devenue insatiable. Une actualité en chasse une autre, et pour la suivre dans toutes ses créations incessantes, il faut être très riche ou femme à la mode.

La *Glaneuse* collectionne ruches sur ruches, tuyautés sur tuyautés, plissés sur plissés. On s'engonse à la Marie Stuart, à la Marie de Médicis, à la Valois. On ressemble à Pie rot. Les cols plats sont rococos. Du moment que c'est la mode, c'est charmant et chacun s'incline.

On entoure la calotte des chapeaux de paille d'écharpes de foulard surrah sergé, de toutes nuances, qui ont un petit air bordelais ou le style créole. Ces écharpes en foulard sont à carreaux camaïeux ou à rayures.

La *Glaneuse* en a toute une variété immense dans toutes les nuances nouvelles, qu'on peut assortir aux toilettes du jour. Elle a même édité de très larges rubans camaïeux sergés, très souples, dans plusieurs largeurs différentes, qui coûtent moins cher que les écharpes qui se vendent au mètre, qu'on peut franger à chaque bout et qui s'emploient également pour ceinture et pour relever les poulfs-tour-nure.

La *Glaneuse* prépare ses boîtes de mercerie pour la campagne et les eaux. Nous vous en donnerons

de nos prochains numéros. Encore actualité, ce sont les *Parasols* fabriqués de moleskine, pour les bains de mer et même pour les bains de Seine. C'est un objet utile. On emporte avec soi tout ce qui est nécessaire au bain, dans un joli panier en tresse de Smyrne, fleuri de feuillage de laine et de cerises vermeilles. Il y en a de toutes les grandeurs, et dans des prix tellement exceptionnels, que personne ne s'en privera.

Les paniers Glaneuse pourraient se mettre au besoin sur la tête comme les chapeaux de la belle Bourbonnaise. Trêve de plaisanteries, ils sont charmants, et la Glaneuse les expédie en province, de même que le plus simple ruban.

Les chapeaux sont, comme les toilettes : indescriptibles, tant il y a de formes différentes. La femme qui se coiffe mal, le veut bien, car elle a de quoi choisir, entre la couronne Diadème, la mantille Isabelle, le chapeau Merveilleuse, le chapeau Manon, le chapeau Henri IV, le chapeau Indépendant, le chapeau Bergère, le chapeau Pierrot, le chapeau Jardinière, le chapeau Conspirateur, le chapeau Watteau, le chapeau Louis XVI, le chapeau Bébé. Tant que cela, allez-vous dire... Ce n'est pas tout. Il y en a bien d'autres dans les salons de *Mme Herst*, 8, rue Drouot. C'est une collection printanière de toutes les époques et de tous les styles. Chaque chapeau est en rapport avec le costume. *Mme Herst* a toutefois le *chapeau Parisien* qui est un vrai petit chapeau de jeune et jolie femme. *Mme Herst* en a créé la forme qui est très simple et très seyante.

Il y a encore : le *chapeau Jardinière*, un chapeau tout en fleurs, sur fond tulle noir, qui disparaît sous des traînasses de fraisier en fleurs et de grappes de cassis noir et vert. On ne voit que des fleurs et du feuillage. Sur le côté, plume d'autruche naturelle posée en panache.

Le chapeau *Merveilleuse* convient à une merveilleuse. Il est en paille de riz blanche avec bord relevé tout autour, orné d'une demi-guirlande de violettes de Parme et de réséda dans l'intérieur. Sur le côté, nœud cravate chiffonné avec une écharpe en Surrah violette de Parme, continuant autour de la calotte et se chiffonnant en second nœud sous le retroussé du chapeau. Par derrière, gros bouquet de roses thé, de violettes de Parme et de réséda.

Le chapeau *Volontaire* convient également aux volontaires de la fantaisie. Il est en paille anglaise, avec bord relevé d'un côté et ruche de tulle illusion dans l'intérieur. Autour de la calotte, écharpe de foulard écossais, à carreaux de trois tons bleu camaïeu, se nouant de côté en nœud cocarde,

d'où part une longue plume d'aigle, une aile d'oiseau bleu couleur du temps et un bouquet de bluets de deux tons. Par derrière, grosse touffe de bluets mélangés.

Citons aussi le chapeau *Manon*, en paille de riz blanche cousue, avec bord droit et écharpe de tulle noir perlé de jais enroulée autour de la calotte. Par derrière, deux plumes noires, avec aigrette blanche de Russie et un gros bouquet de trois roses épanouies : pourpre, blanche et jaune, avec leurs boutons et leur feuillage.

Un chapeau Angot en paille de riz blanche, avec passe relevée, bouillonnée de tulle et coulissée bleu ciel, fleurie dans l'intérieur d'une couronne de bluets de trois tons, continuant par derrière et remontant en fusée aigrette de bluets. Sur le sommet de la passe, large nœud Angot reproduit avec une écharpe foulard de quatre tons nuancés

Un chapeau guirlande sur fond tulle noir, composé de touffes de jacinthes roses, blanches, lilas et jaune, s'épandant par derrière en longues grappes de jacinthes. De côté, deux plumes rose et paille produisent un effet des plus fantaisistes. Par derrière, la guirlande de jacinthes est attachée avec un nœud de faille noire retombant en pans flottants.

Et un chapeau de paille de riz noir, avec passe gondolée tout autour, bordée d'une petite ruche de tulle noir, genre Talien, avec biais de velours cerise autour de la calotte, très large et un peu enlevée. Sur le biais de velours guirlande de feuillage mordoré, avec branche de bruyère blanche. Par derrière, s'élance une fusée de larges coquelicots rouges, avec feuillage de fougère.

Tous ces différents chapeaux sont d'une fantaisie suprême. *Mme Herst* a le talent d'embellir et de rajeunir; c'est immense. La femme la moins coquette est très heureuse de s'enlever tout d'un coup dix ans de moins.

Ce qui rajeunit beaucoup une femme qui a besoin de paraître jeune, pour plaire à son mari et à ses enfants, c'est la chevelure. Tant qu'une femme n'a pas de cheveux blancs, elle n'a que l'âge qu'on veut bien lui donner et qu'elle se donne. Il faut donc effacer les cheveux blancs avec l'Eau des Fées, qui les recoloré et qui leur rend leur nuance naturelle et primitive. Ce n'est pas plus difficile que cela. On redevient blonde, châtain clair ou foncé et noir velouté aile de corbeau, si on fait usage de l'Eau des Fées pendant le laps de temps prescrit par *Mme Sarah Felix*, la fée des fées et la charmeuse des charmeuses. Il faut d'abord se servir de la pomnade des fées, c'est indispensable pour la

réussite et l'efficacité du traitement. Et ce qu'il y a de miraculeux, c'est que cette Eau des Fées, qui n'est pas une teinture, mais une eau recolorante et vivifiante, ravive non seulement le coloris effacé, mais fait épaissir la chevelure et l'empêche de se ternir. On peut donc se servir de cette Eau des Fées sans en avoir besoin, par prévoyance, et la demander à l'*officine de parfumerie des Fées de Mme Sarah Félix*, 43, rue Richer.

Et la lingerie, où en est-elle?...

Les fichus plissés vont remplacer les ruches et les tuyautés pour la saison d'été. La maison Maureau a des fichus tout à fait nouveaux en tulle, en crêpe lisse, en crêpe de Chine, en blonde espagnole noire bordée de jais, en tulle noir perlé de jais et en blonde blanche brodée de jais blanc. Les uns forment la berthe ronde derrière, plissée en draperies croisées devant. Les autres décrivent la pointe derrière et le fichu croisé devant. Ceux-ci affectent le genre bretelles Louis XV et se portent avec les corsages décolletés, ce qui est très seyant pour les femmes mariées et les femmes un peu fortes. Sur le côté fleurit un bouquet. C'est du dernier genre. Il n'y a pas de toilette élégante sans un petit bouquet mélangé. C'est le genre, c'est la grande actualité.

Mlle Pitrat est la bouquetière de toutes les femmes du meilleur monde. Les jupons luxueux font aussi florès. Les plus riches sont garnis de volants bordés de valenciennes. On se juponne très peu, c'est-à-dire qu'on met un jupon en madapolam superposé de volants, que la maison Maureau a créé tout exprès pour remplacer la tournure, et par dessus un jupon de mousseline avec deux volants garnis de valenciennes, simplement ourlés, ou avec entredeux de valenciennes.

Pour le départ des eaux, la maison Maureau prépare de très coquets déshabillés que nous vous décrivons. Ils sont très simples et de très bon goût, comme tout ce qui vient de cette première maison de lingerie aristocratique. La clientèle de la maison Maureau n'aime pas la lingerie froufrou ni tapageuse. Elle recherche, au contraire, la lingerie très fine, ne produisant aucun effet, mais ayant le cachet de la femme comme il faut.

En outre des trousseaux et de la lingerie élégante, la maison Maureau apporte une attention toute spéciale aux layettes et aux articles d'enfants.

Nous citerons, entre autres, deux merveilles qui vont faire rêver les jeunes mères. C'est une corbeille toute en satin bleu ou en faille bleu pâle, garnie de ruches de rubans, de valenciennes et de broderie, chiffrée M. C., dans laquelle on abrite tous les petits objets destinés à monsieur ou à mademoiselle Bébé.

Et un amour de couvre-pieds en satin bleu piqué, garni de broderies, de valenciennes, de ruches et de volants de ruban, avec le chiffre M. C. au milieu du couvre-pieds.

ue avait perdu Citons encore une très jolie pelisse en moins fleurettes, ornée d'un entredeux et d'un col dévorante guipure.

Un costume de petite fille en piqué satin pour d'une broderie anglaise. Le corsage décolleté termine en basque postillon.

Plusieurs robes d'enfant en très beau piqué satin, garnies d'un feston brodé à la main, ne valent que 15 fr.

Des costumes Polonais en piqué pour petit garçon, avec jupe toute plissée garnie d'un feston, et petite veste à basques garnie également de festons, sont cotés à des prix avantageux.

Des douillettes d'été, forme *Princesse*, en piqué satin, ou en piqué à fleurs, garnies d'une guipure ou d'une haute broderie anglaise, au prix de 25 fr.

Des capotes de piqué assorties aux douillettes, depuis 10 fr.

Les articles pour costumes d'enfants sont donc des plus avantageux et des plus nouveaux comme modèle et comme perfection de main-d'œuvre dans la maison Maureau.

Dans notre numéro du 15 mai nous donnerons le devis des toiles et des madapolams pour lingerie de campagne et de saison d'été.

Cette dernière quinzaine d'avril a été tellement ensoleillée qu'elle a obligé le foulard à se produire un mois plus tôt qu'à l'ordinaire. Il est vrai que le foulard n'est plus cette étoffe sèche et gommée d'autrefois, parce qu'on la fabriquait n'importe où et qu'elle n'arrivait pas en ligne directe des Indes. Le foulard a pris, depuis l'avènement de l'Union des Indes, une place importante dans la mode et dans l'industrie. Aussitôt que la saison d'été arrive, le foulard remplace le taffetas et la faille et compose les plus jolies toilettes de campagne, de villes d'eaux et de bains de mer. Les élégantes répartissent ainsi leurs toilettes pour la saison des eaux : Deux tuniques de véritable cachemire de l'Inde ; quatre costumes complets en foulard uni et rayé et en foulard de fantaisie ; un costume complet en crépon de l'Inde remplaçant le crêpe de Chine, et un costume complet en Cutwa de l'Inde, espèce de foulard sergé et chatoyant comme l'or et l'argent, selon la nuance. Avec un costume en Tussore naturel, nuance écrue, deux toilettes de batiste écrue et trois toilettes blanches, une Parisienne peut passer aux eaux pour une élégante d'entre toutes les élégantes. Et tous ces différents costumes ne coûtent pas plus cher que deux riches toilettes en faille de deux tons camaïeux, dans lesquelles il entre 36 à 40 mètres d'étoffe. Pour être élégante, il ne suffit pas de dépenser de l'argent, mais de savoir le répartir.

Les rayures sont très à la mode. Avec du foulard uni, on compose de très élégantes toilettes. L'Union des Indes envoie des gravures de toilettes en foulard aux belles dames qui lui en font la demande 1, rue Auber, près la rue Scribe, en face le nouveau Opéra.

avec trainasse de volubilis, bouquets de pâquerettes, et pluie de fleurettes reproduisent aussi de ravissantes toilettes. La tunique se fait en foulard à fleurettes, la jupe en foulard uni, avec plissés, coulissés, bouillonnés et voiants. Le foulard se prête mieux que n'importe toute autre étoffe aux chiffonnés de la mode. A partir de 48 fr., on a une robe par huit mètres, ce qui serait insuffisant pour faire un costume complet et beaucoup trop pour faire une tunique. L'Union des Indes donne donc le métrage de foulards qu'on désire et qu'on lui indique en lui renvoyant sa collection de foulards printaniers.

Ce qui est charmant pour toilettes de soirée, c'est le Cutwa de l'Inde ou le crépon de l'Inde, garnies de Bruges, de Malines, de Valenciennes ou d'application. Elles offrent une économie réelle d'élégance, car ce sont des toilettes qui vont ensuite aux eaux et à la mer.

On voit aussi beaucoup de chapeaux chiffonnés avec un fond mou bouillonné en foulard, ou bien enroulés d'une écharpe de foulard assortie à la toilette. C'est très frais pour la campagne.

Il faut aussi nous préoccuper des gants et des chaussures.

Nous donnerons dans notre courrier du 15 mai la nomenclature des chaussures pour le départ des eaux.

Quant aux gants de Saxe et de Suède, ils se font sans boutons et très hauts, montant presque à mi-bras, pour les robes ouvertes. On les enfle absolument comme une mitaine; ils moulent le poignet et la main. Les gants de Suède *blanc* et *beurre frais* sont les nuances décrétées pour les toilettes du soir. Pour toilettes de campagne, le gant de Suède, nuance naturelle, est toujours le mieux porté; c'est la coupe du gant qui en fait l'élégance. C'est donc très important de savoir choisir ses gants, car on est bien ou mal ganté en payant le même prix. En allant 5, *rue Meyerbeer*, chez Mme veuve Vachon, on trouve non-seulement de très bons gants artistement taillés, mais on peut encore se faire prendre mesure, car il y a un coupeur spécial attaché à la ganterie.

L'élégant magasin de Mme Vachon, *brevetée de la cour de Suède et de Norwège*, a pour légende industrielle: *Aux parfums de France et d'Angleterre*. C'est vous dire que les vitrines sont parfumées des plus exquis bouquets français et anglais, et qu'elles contiennent tous les articles de fantaisie de meilleur goût.

Mais ce qui a mis ce magasin en évidence, c'est une recette orientale, la *Rosée du Harem*, préparée et distillée aux sucres de Glycérine et de roses de Bagdad, par Mme Vachon elle-même, en jolie parfumeuse qu'elle est.

Cette Rosée du Harem est pour le visage ce que la rosée du matin est aux fleurs; elle le rafraîchit, le tonifie et lui donne l'éclat et la fraîcheur juvénile de l'adolescence. C'est à cette rosée bienfaisante

et réparatrice que les femmes du Harem doivent ce miracle naturel de ne pas vieillir et de se conserver toujours belles. Aussi les Parisiennes ne peuvent plus s'en passer quand elles en ont fait usage; elles redeviennent blanches et roses sans le concours d'aucun fard.

La Rosée du Harem rentre dans notre cours de beauté, de même que la parfumerie d'été de la maison Violet.

Toutes les lotions rafraîchissantes sont recherchées de préférence aux pâtes et aux crèmes adoucissantes. Les bains toniques, aromatiques et calmants à la Glycérine donnent à la peau une blancheur veloutée et satinée. Les vinaigres aromatiques à la violette, aux mille fleurs, à la rose, du Portugal, aux quatre fleurs et à la lavande sont très appréciés, de même que les eaux de Cologne ambrées, musquées et éthérées.

La *Rosée des Abeilles*, récoltée dès l'aurore par la reine des abeilles dans le calice des fleurs, constitue un bain des plus agréables et des plus rafraîchissants. Un seul flacon suffit pour parfumer la baignoire.

La parfumerie aux *Violettes d'Italie* et la parfumerie à l'*Yhang-Yhang*, émanant les senteurs du lilas de Perse, plaisent aussi par cette saison printanière, parce qu'elles sont tonifiantes et rafraîchissantes tout à la fois. L'odorat a besoin de senteur acidulée, et c'est avec un bonheur extrême qu'on respire tous les parfums naturels composés aux Gouttes de violettes, à l'Ess-Bouquet, aux Fleurs de France, à l'Opoponax, aux Brises de Mai, au Magnolia, au Gardénia, au Lys des Vallées, à la Rose thé, à la Verveine, au Portugal, à l'Eglantine, au Réséda, au Portugal, au Foin coupé et aux fleurs printanières. Il nous est impossible de tout énumérer et de citer les uns après les autres toutes les eaux de toilettes et tous les parfums qui composent la parfumerie d'été de la maison Violet, mais on peut lui en demander le *catalogue*, *boulevard des Capucines*, au coin de la rue Scribe, en même temps que les deux livres édités par la maison Violet: les *Talismans de la Beauté* et l'*Art de s'embellir*.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THEATRES

Opéra-Comique. — Reprise de *Joconde*. — *Gille et Gillet*, opéra-comique en un acte, de MM. T. Sauvage et Amb. Thomas. — Première représentation le 22 avril.

Les gens qui nous ont naguère soulagés de nos pendules auraient bien dû emporter aussi les troubadours qui en faisaient le plus vilain ornement. Vous le connaissez tous, cet affreux bonhomme à la tunique abricot, au toquet crénelé, avec ses cheveux en tire-bouchons, sa petite moustache en cir-

conflexe, son épée moyen âge au côté et sa guitare dans le dos, roulant des yeux de carpe pâmée au pied du donjon où « sa belle respire. » Ce personnage rococo c'est Joconde, paroles et musique, c'est le comte Robert, c'est Lysarque, c'est Lucas, c'est Jeannette, et Edile, et Mathilde, c'est Nicolo aussi. Tout cela est d'un suranné, d'un passé, d'un terni, qui sent la poussière de plusieurs générations disparues. A quoi bon exhumer ces bric-à-brac quand nous avons tant de musiciens et d'auteurs qui ne demandent qu'à faire beaucoup mieux et qui en sont très capables !

A part le quartetto de la scène nocturne au deuxième acte, la romance du baryton : « Et l'on revient toujours à ses premières amours, » et le finale du couronnement de la rosière au dernier acte, il est difficile de s'intéresser à une partition sans plan, sans ensemble, sans perspective, sans développement, œuvre facile d'un artiste négligent, qui, au milieu d'une composition hâtive, a trouvé par-ci par-là un trait heureux, fin, juste dans sa simplicité naïve, un détail bienvenu, ressortant sur la nullité enfantine de l'ensemble.

Les biographes de Nicolo se sont accordés à flétrir le mauvais vouloir de ce compositeur à l'égard des jeunes auteurs de son temps, le soin cruellement jaloux avec lequel il les écartait de la salle Feydeau, où il régnait en despote. Il ne faut pas que l'œuvre qu'il a eu la honte de pratiquer lui survive; il n'y a qu'à rentrer son *Joconde* au musée des antiques avec les pendules de son temps. Au reste, les tentatives faites depuis vingt ans pour remettre cet opéra-comique à la scène ont eu peu de succès. On en compte jusqu'à trois : la première en 1837, je crois, avec Faure, Mocker et Mlle Lefèvre; l'autre, il y a sept ou huit ans, avec Crosti et Mlle Tual. L'accueil très froid qui vient d'être fait à ce qu'on appelle le chef-d'œuvre de Nicolo ne me paraît pas de nature à encourager une nouvelle expérience. L'interprétation, d'ailleurs, est assez médiocre : Bouhy, Coppel, Laurens, ont l'air de suer sang et eau sur la prose d'Etienne et la musique de Nicolo, en jonglant avec des boulets de canon. M. Teste (Lysandre) parle et chante du nez; il est vrai qu'il possède là un bien joli instrument. Mlle Chapuy (Jeannette) manque de grâce naturelle dans le rôle de la fausse Agnès de village, elle souligne trop les malices de cette fine mouche. La rage du soulèvement a gagné Mlle Isaac, qui chante très convenablement le rôle peu compromettant d'Edile, Mlle Thibault se contente d'être jolie, et elle l'est extrêmement sous les atours de la châtelaine pour qui brüte le troubadour Robert; mais sans être moins charmante, ne pourrait-elle chanter un peu plus ?

Mercredi a eu lieu la première représentation de *Gille et Gillotin*, de MM. Sauvage et Amb. Thomas.

Depuis longtemps l'Opéra-Comique avait perdu l'habitude de déranger la critique deux fois en moins de huit jours; ce phénomène d'activité dévorante devait avoir une cause bien étrange ! Bien étrange, en effet, car il a fallu un jugement du tribunal pour obliger M. Thomas à laisser jouer sa musique. Nos lecteurs connaissent l'histoire de ce procès singulier, gagné par M. Sauvage contre M. Thomas.

Pourquoi le maître a-t-il si énergiquement résisté à la représentation de *Gille et Gillotin* ? Est-ce parce que, ayant donné depuis la réception de cette pièce, qui date de 1862, des œuvres comme *Psyché*, *Mignon*, *Hamlet*, il a craint de déchoir dans l'opinion et de fournir une arme nouvelle aux critiques grincheux qui n'ont pas craint de l'accuser d'avoir ouvert chez nous la porte à l'opérette avec son *Caird* ? Quoi qu'il en soit, le tribunal devant lequel M. Thomas a été traîné mercredi, a confirmé pleinement la sentence des premiers juges, attendu que *Gille et Gillotin* est un véritable bijou de grâce, d'esprit, de finesse, d'élégance et de gaieté d'un bout à l'autre; il a de plus condamné Thomas au succès à perpétuité et à palper des droits mignons sur toutes les scènes lyriques du monde qui ont des traités avec la Société des auteurs.

La pièce de M. Sauvage est suffisamment drôle et gaie, quelques coupures indispensables dans le dialogue lui donneront la vivacité d'allures qui lui manque un peu. Mais la musique est délicieuse de la première note à la dernière. Il n'y a pas de choix à faire entre les neuf numéros de la partition, tout y est marqué au sceau de la finesse, du tact, de l'élégance, tout cela rit de la scène à l'orchestre, de l'orchestre à la scène, non pas du gros rire malôtru qui s'esclaffe à plein ventre, mais du rire franc, honnête et sain de l'homme de bonne compagnie, qui joint à beaucoup d'esprit la réserve discrète, le tact parfait que donne l'éducation. La joyuseté, la drôlerie, la charge, la parodie y sont traitées de main de maître avec une légèreté de touche véritablement merveilleuse, sans jamais outrepasser les bornes du meilleur goût. Plusieurs morceaux ont été bissés par acclamation : d'abord l'ouverture, un petit chef-d'œuvre de marche militaire sur le motif de la chanson de caserne que chantera le sergent Brisacier à la fin de l'ouvrage; le maître a brodé là-dessus tout une fine dentelle de rentrées d'instruments, de contrepoints, de contre-sujets, où la science a trouvé le moyen de s'accommoder au mieux avec la grâce du dessin et les allures du rythme. C'est ensuite l'air de Gillotin en extase devant le gâteau que convoite sa gourmandise : « Oh ! oh ! oh ! quel gâteau ! qu'il est beau ! ! qu'il est chaud !!! », larghetto à 3/4 que Mlle Ducasse a dit délicieusement, avec toutes sortes de petites mines charmantes. C'est encore les couplets de

Gilles « Faut-il pleurer, faut-il rire ? » allegretto à 6/8, dont l'orchestration est ravissante; enfin, la chanson de Brisacier, dont je viens de parler, à 2/4 en *sol*, avec un refrain de rataplan en sextuor, qui va se perdant de piano en pianissimo jusqu'au *perendosi*, pour expirer dans des mesures muettes de l'effet le plus comique.

D'autres morceaux auraient eu également les honneurs du *bis* s'ils avaient eu moins de développement, entre autres, la scène où Roquentin commande le dîner qu'il doit offrir à Brisacier; c'est un simple récit sur un motif d'orchestre plein de fraîcheur, de grâce mélodique et d'élégance de facture. Et puis, par-dessus tout, la perle de la partition, le quintette: « Voilà le ravisseur », qui est bien la plus spirituelle parodie qui ait jamais été faite des finales de facture italienne. Bien finement réussi également le duo de l'allouette par où débute l'œuvre; c'est la charge de la scène du balcon des amants de Vérone. Roméo Brisacier fait ses adieux à Juliette-Rosaure, qui cherche à le retenir encore. — Entends tu ? c'est l'alouette. — Non, ce n'est pas l'alouette, etc... — Cinq heures sonnent au coucou du bonhomme Roquentin. — Voilà cinq heures ! s'écrie Roméo. — Cette patraque avance, répond la tendre Juliette. Ceci étant dit pour donner le ton général de l'œuvre, quelques mots suffiront pour achever ce compte-rendu.

Gille et son fils Gillotin sont au service de M. Roquentin, dont la nièce Rosaure est du dernier mieux, ainsi qu'on vient de le voir, avec le brave Brisacier, sergent aux gardes-françaises. Gillotin aime Jacqueline, la servante de Roquentin, il supplie à genoux Mlle Rosaure de protéger ses amours, et cette âme aimante lui permet d'espérer. Gille, qui arrive sur ces entrefaites, s'imagine que son fils a pour la nièce de son maître une passion que celle-ci partage. Il n'hésite pas à demander à Roquentin la main de sa nièce pour Gillotin: on lui répond par geste et non pas en face, au contraire. C'est qu'il n'est pas commode le papa Roquentin: il est d'une grande égalité d'humeur, toujours en colère. La preuve c'est que Gille a été chargé de lui remettre une lettre « dans un moment de bonne humeur », et voilà quinze ans (1) que la lettre est dans la poche de Gille, toujours prête à en sortir, mais plus prompt à y rentrer. Cependant cette lettre doit mettre un terme à l'hypocondrie de Roquentin, car lorsqu'elle lui est enfin remise, il y trouve la preuve établissant que le fils qu'il a eu d'une femme répudiée dans un accès de colère est justement Brisacier, l'amant de Rosaure. Les regrets et les remords qui l'accablaient disparaissent, et la joie renaît au cœur du bonhomme, qui marie les amoureux, sans excepter Gillotin et Jacqueline.

Ismaël est un excellent Gille, paresseux, gour-

mand, menteur, un Gille que l'âge et la paternité ont rendu un peu prudhomme. Rien de plus drôle que ses sermons à son fils, qui sont interrompus à chaque mot par un retour sur ses vices passés et présents. Quel charmant comédien et comme il donne une valeur juste à tout ce qu'il dit ! — Mlle Ducasse, qui s'est exercée en travesti dans *Mignon*, est bien le plus mignon Gillotin qu'on puisse rêver, elle a été ravissante, et les auteurs lui doivent, ainsi qu'à Ismaël, une puissante part de leur succès. Des compliments à Mlle Reine (Rosaure) et Nadaud (Jacquette); Thierry et Neveu sont un peu lourds pour cette œuvre qui exige tant de légèreté, ils ne sont pas assez persuadés qu'ils ont à chanter de la musique bouffe et du meilleur bouffe.

C'est un succès assuré et un excellent ouvrage conquis au répertoire de l'Opéra-Comique. La province va s'en emparer avec rage. Songez donc, un baryton, deux basses, trois soprani, point de ténor cette chose rare et chère, point de chœurs; c'est une fortune. Rendons grâce, en terminant, au directeur de Favart, qui en rapprochant la représentation de *Gille et Gillotin* de la reprise de *Joconde*, vient de nous faire voir, sentir, toucher du doigt le pas énorme que notre école nationale a fait en l'espace d'un demi-siècle !

(*Monde artiste.*)

CONTES DU BIBLIOPHILE JACOB

(*Suite.*)

Ces deux pédagogues, l'un en petit collet, l'autre en jupons, n'auraient pu, il est vrai, enseigner ce qu'ils ignoraient eux-mêmes, et les enfants du comte de P..., qui n'étaient pas heureusement d'un naturel vicieux, souffraient tous les jours davantage de cette éducation manquée, où rien n'aidait au développement de leurs facultés intellectuelles.

Je les voyais avec peine grandir selon leur âge, sans que leurs connaissances morales pussent s'accroître en raison de leurs forces physiques. J'avais beaucoup à faire pour rectifier leurs idées fausses, étendre leur intelligence, éclairer leur jugement et jeter dans leur esprit les fondements d'une instruction plus solide. Je travaillais ainsi, chaque soir, à détruire les mauvaises impressions qu'ils avaient reçues dans la journée. Je me promettais bien de soustraire tout à fait, un jour, ces pauvres enfants, au funeste régime d'enseignement qui étouffait on gâtait leurs meilleures qualités.

Frédéric avait bientôt quinze ans, Julien

quatorze et Philippe douze ; Eugénie, qui ne comptait qu'une année de plus que son dernier frère, était déjà une charmante jeune fille ; elle avait la taille, la démarche et la tenue qui distinguent une femme faite ; mais à ces avantages extérieurs ne répondait pas une éducation soignée et complète. Elle se trouvait, sous ce rapport, beaucoup en retard, et n'excellait qu'à faire la révérence du menuet. D'ailleurs, sa finesse naturelle n'avait reçu aucune espèce d'aliment, sinon des lambeaux de catéchisme et de fables de La Fontaine, avec un mélange de préceptes absurdes, de frivolités routinières et de commérages mesquins.

Le défaut d'éducation est peut-être plus excusable chez une fille que chez un garçon, car notre sexe s'est réservé et comme approprié les honneurs et les difficultés de la science ; aussi, ne pouvais-je sans douleur constater l'apathique négligence qui avait présidé à l'éducation des trois fils du comte de P..., aguerri seulement aux exercices du corps, tels que la natation, l'escrime, la chasse et l'équitation. On eût dit ces preux chevaliers du temps jadis, qui ne se piquaient pas de savoir signer leur nom, mais qui savaient, en revanche, bien manier la lance et l'épée.

Je passais alors les journées entières enfermée dans la salle vieille, où s'étaient conservées les archives de la maison de Paulmy.

Cette salle voûtée m'entourait d'une assemblée immobile de statues armées de pied en cap, qui avaient l'air d'observer en silence les rameaux épars de leur arbre généalogique recueillis sous ma main. Les murs, décorés de peintures à la détrempe et d'ornements d'architecture gothique, présentaient, par ordre de date, les écussons, les alliances et les dessins de la famille ; on retrouvait partout les deux léopards couronnés, le collier de l'ordre de Saint-Michel et l'inscription latine qui signifie : « La force et la prudence triomphent toujours. » De vastes coffres massifs, couverts de lames de cuivre et accompagnés de lourds cadenas, contenaient le trésor héréditaire des chartes, écrites sur parchemin, avec sceau en cire et en plomb pendant à des lacs ou cordons de soie de diverses couleurs.

C'est au milieu de ces vénérables emblèmes des siècles écoulés que je respirais la poussière du moyen âge, que je ressuscitais des généra-

tions au tombeau, que j'interrogeais l'écho solennel du passé.

Les soirs, je me reposais de mon labeur, et je rattachais ma pensée aux choses du présent ; je vivais, pour ainsi dire, quelques heures de mon siècle, après un diner plus copieux et plus succulent qu'on ne le fait aujourd'hui.

Devant un feu pétillant, qui s'élançait d'un vaste bûcher, amoncelé dans la haute cheminée à manteau sculpté, je subissais les mille et une questions de mes petits enfants installés et assis à mes pieds. Je leur communiquais, sous une forme agréable, les notions les plus nécessaires que motivait notre entretien familial, sans cesse varié et attachant ; je suppléais autant que possible au vide, au décousu de leur éducation déplorable ; je glissais des enseignements utiles parmi des contes presque enfantins. Les trois frères et leur sœur attendaient avec impatience cette récréation orale qu'une autre récréation plus bruyante et plus active n'eût pas remplacé à leur gré ; je les instruisais ainsi en les amusant.

Mais, quand il se faisait tard, et que l'horloge de la chapelle semblait grossir sa voix d'airain pour inviter au sommeil, je remarquais les visages se rembrunir, les yeux devenir hagards et l'auditoire se resserrer autour de moi ; Julien et Philippe se disputaient mes jambes, Eugénie s'appuyait sur mon épaule et Frédéric s'agenouillait dans le coin de l'âtre.

Il fallait longtemps combattre leurs refus et leurs prières avant de les envoyer coucher, et je ne les décidais à quitter la place qu'en levant le premier la séance.

Alors se tenant tous les quatre par la main, l'aîné en tête, ils s'avançaient dans les corridors voûtés et sonores avec inquiétude, baissant la voix, tremblant au bruit de leurs pas ; ils avaient regret à se séparer de moi, et lorsqu'ils étaient arrivés dans leurs chambres, tendues de tapisseries à personnages, où la clarté d'un seul flambeau vacillait au milieu des ombres et n'atteignait pas à la fois les deux extrémités de la salle, ils se hâtaient de chercher dans leur lit un refuge contre les frayeurs de leur imagination ; mais, bien avant de s'endormir, ils fermaient les yeux, comme pour mettre un obstacle entre eux et les images bizarres qui n'existaient que dans leur cerveau ; tandis que leurs Mentors, mâle et femelle, se prome-

naient en long et en large dans une galerie voisine et murmuraient des prières d'un ton lent et monotone.

Je m'étais aperçu bientôt de l'aberration mentale qui menaçait de survivre à l'inexpérience de leur âge chez ces pauvres enfants, imbus de préjugés superstitieux, car ils ne trouvaient pas de raisonnements à opposer à la peur, qui abat les forces du corps après l'épuisement de celles de l'âme. J'essayais en vain, dans nos conférences du soir, de discuter leurs appréhensions et de leur en démontrer la folie; mes conseils, appuyés de récits analogues à la circonstance, ne portaient fruit qu'au moment même, et l'habitude reprenait ses droits aussitôt que quelque cause naturelle, quelque bruit vague, quelque apparence étrange donnaient occasion au retour des mêmes terreurs.

Cet antique château, peuplé de souvenirs, de légendes et de traditions, si vaste, si sombre et si désert, avec ses galeries, ses vitraux, ses tours, ses souterrains, ses statues et ses peintures, avait de quoi effrayer à chaque instant les plus hardis. Or, la peur est un mal qui n'a jamais de crises heureuses, et qui s'aggrave à chaque nouvel accès.

Un soir, comme à l'ordinaire, les enfants, immobiles, auprès du feu, qui animait les couleurs de leurs joues et l'éclat de leurs yeux, écoutaient attentivement des exhortations sérieuses enveloppées de détails futiles, car il faudra toujours mettre un peu de miel au bord du vase qui contient un breuvage amer. Je les questionnais sur l'emploi de la journée, et je passais en revue leurs jeux comme leurs études. L'absence des deux précepteurs favorisait également les demandes et les réponses; mais, ce soir-là, un vent impétueux tourbillonnait autour du château, faisait gémir les girouettes, s'engouffrait dans les cheminées et envoyait çà et là des sons mystérieux ou éclatants qui se combinaient avec les échos et paraissaient sortir des tuyaux d'un orgue gigantesque. Les enfants, inquiets et troublés, se rapprochaient insensiblement du foyer et de moi.

Il y avait des intervalles de silence dans lesquels leurs regards indécis osaient à peine plonger dans les profondeurs ténébreuses de l'appartement délabré. La mèche charbonnée de la lampe ne jetait que des lueurs ternes et mouvantes; l'âtre, où flamboyaient quelques

tisons à demi consumés, illuminait par intermittence cette douteuse obscurité. Les tentures moisées et déchirées, les grands fauteuils de bois sculpté à dossiers gigantesques, les bahuts en chêne noirci, les portraits rébarbatifs des ancêtres, tout ajoutait à l'aspect formidable du lieu, que le voisinage de la salle vieille, pleine de traditions étranges, semblait devoir peupler de fantômes. On entendait, de loin en loin, ces bruits vagues, ces rumeurs nocturnes que commente la crédulité, sans en chercher la vraie cause: la chute d'un corps pesant, le craquement d'un plancher, le cri d'un oiseau, le cliquetis d'une ferraille, le battement d'une porte.

PAUL LACROIX (Bibliophile Jacob).

(La suite au numéro prochain.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE PRINTEMPS

Première toilette. — Robe en faille marron et sicilienne vert d'eau. La première jupe est en faille marron, demi-traine, garnie d'un volant tuyau d'orgue, faisant la traîne derrière, et remontant presque à mi-jupe devant. La seconde jupe en sicilienne reproduit un tablier croisé devant en rapport avec le croisé du corsage, et retombe en traîne derrière, encadrée d'un tuyauté de faille marron. On peut remplacer la jupe de faille marron par un jupon de velours marron. Le tablier croisé se termine de côté par deux larges choux de faille marron, avec pans flottants. Manches étroites surmontées d'un bouillonné et se terminant en volant tuyauté attaché par un bracelet de faille. Les manches sont en faille ou en velours marron comme le jupon. Coiffure en cheveux. Peigne d'écaïlle blonde, avec galerie diadème à jour. Souliers Fénelon en chevreau doré, avec nœud de faille et de sicilienne vert pâle, assorti à la toilette. Gants beurre frais, en peau de Saxe. Jupons de mousseline demi-traine, garni de volants et de guipure.

Deuxième toilette en poulte de soie lilas de Perse, et Cutwa rayé lilas de Perse, étoffe provenant directement des Indes. La jupe en poulte de soie uni est garnie de volants en poulte de soie alternant avec des volants rayés en Cutwa de l'Inde. Par devant, tablier-cuirasse en Cutwa de l'Inde s'attachant par derrière. Corset à basques en velours lilas de Perse, laissant passer des manches rayées en Cutwa de l'Inde. Chapeau de paille belge, passe cabossée, posée à l'Alsacienne, avec ruban de faille lilas, aile d'oiseau, panache de plumes et touffe de roses par derrière. Ombrelle lilas. Gants de Suède. Souliers de chevreau lilas, à talons Louis XV, genre sabot, avec nœud de faille et de Cutwa de l'Inde, retenu par une étoile d'acier.

Pour les articles non signés :

Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE. — POÉSIE : LE COCHER DE FIACRE, par M^{me} Anaïs Ségalas. — NÉCROLOGIE. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : DESCRIPTION DE LA PLANCHE FILET ET CROCHET.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Qu'est devenu le chevalier Printemps? — Le deuil de la nature en vert tendre. — Les derniers feux de la St-Jean — Les fêtes du monde. — La première quinzaine de mai — La comédie au théâtre de Babylon. — Première représentation de l'*Ecouteuse*. — Soirée musicale et littéraire chez Mme Simon Richault. — Une audition de Mme la baronne de Maistre. — La salle des Familles. — L'Exposition des Alsaciens-Lorrains. — L'Exposition des beaux-arts au Palais de l'Industrie. — M. Puvis de Chavannes. — M. Edmond Detaille. — M. Edmond Rosalès. — M. Corot. — M. Paul Laurens. — M. Gustave Doré. — M. Carolus Duran. — Le portrait de Barbey-d'Aurevilly. — Le Jardin de la sculpture. — Les roses thé de Mme Duluc. — Apparition de la dame de Spa.

Le chevalier Printemps, après avoir fait son entrée triomphale sans crier : « Gare!... », s'est tout d'un coup éclipsé comme un capricieux et un ingrat qu'il est. Il est parti pour ne plus revenir, car après les dernières bourrasques de vent et de grêle, dont nous gratifie la lune rousse, Monseigneur l'Été fera son entrée triomphale dans la nature et y commandera en maître jusqu'à la saison d'automne.

C'est que tous les printemps ne sont pas les mêmes. La nature varie, en grande artiste

qu'elle est, sa mise en scène et ses décors. Il y a des printemps timides et doux, qui font épanouir lentement les lilas et qui nous donnent le temps de les admirer et de les respirer; des printemps brûlants et audacieux qui fanent les fleurs et qui les dessèchent à peine écloses, qui bouleversent tout autour d'eux et qui ne produisent que des ouragans et des orages. N'est-ce pas l'image de notre vie et de notre cœur?... Le printemps personnifie l'amour et la jeunesse. Il ne fait qu'apparaître; on croit le tenir; on rêve les yeux éveillés; on s'endort sans dormir. Puis on regarde autour de soi avec inquiétude, on le cherche, on l'appelle. Où donc est-il?... Hélas!... il est déjà bien loin!...

Heureusement que la nature porte en vert tendre le deuil de ce printemps infidèle. Le Bois de Boulogne et les Champs-Élysées n'en sont pas moins ravissants de feuillage et de fleurs printanières. Tous les marronniers sont fleuris d'aigrettes blanches. L'ébénier s'épand en grappes d'or. L'arbre de Judée entr'ouvre ses écrins de topazes roses avant de faire épanouir son feuillage mordoré.

L'arbre de Ste-Lucie est poudrée d'une neige odorante.

L'aubépine et les acacias vont fleurir; c'est

le printemps quand même, qu'il soit présent ou sorti.

La mousse reverdit dans les bois, et les iris violetés et bleuâtres fleurissent sur le bord des ruisseaux. Les rhododendrons et les azélias de toute essence et de toute nuance vont composer des massifs splendides. Toute la flore du printemps est en pleine éclosion. Les roses de mai débent les premières et précèdent les mille espèces de roses différentes. La campagne est donc déjà bien attrayante et bien belle. Et pourtant Paris reste à Paris. On y danse encore; on y donne des fêtes, des raouts et des concerts. Paris a autant de peine à rentrer ses violons qu'il en met à les sortir. Ce sont les feux de la St-Jean qu'on allume. Chacun sait qu'après le Grand Prix couru au Bois de Boulogne, il faudra quitter Paris. Le bal de l'ambassade ottomane a été splendide; un vrai conte des Mille et une Nuits.

Récapitulons les fêtes de la quinzaine de mai:

Grand dîner, suivi d'un concert, chez la princesse Orloff. Spectacle-concert et bal chez la baronne Adolphe de Rothschild. Dîner et réception chez la marquise de Gallifet.

A la légation des Pays-Bas, il y a eu spectacle, concert et danse, et rien n'a manqué à l'éclat et à l'entrain de la fête. La princesse de Metternich s'y trouvait, ainsi que la duchesse Decazes, la vicomtesse de Bernis, la comtesse de Pourtalès, la baronne Ijatuba, la princesse de Broglie, la comtesse de la Rousselière.

La légation de Suède et de Norvège a donné également une brillante réception, où l'on remarquait: la princesse de Broglie, la comtesse de Moltke, la comtesse de Turenne, la duchesse Decazes, la marquise de Gallifet, la baronne de Poilly, lady Letton, la comtesse de Villeneuve, la vicomtesse de Fitz-James, la baronne de Vernont, etc., etc.

Dernier bal de la saison, chez la maréchale Regnault de St-Jean-d'Angély, avec cotillon interminable de jeunes filles en fraîches toilettes blanches, ayant à leur tête la jolie Mlle Mandeville. Un cotillon nouveau organisé par la *maison Susse*, de la place de la Bourse, c'est tout dire.

Concert et comédie à l'hôtel Oppenheim, où figuraient au programme, pour la partie musicale: M. Faure et Mlle Rosine Block, de l'O-

péra; Mlle Chapuis, de l'Opéra-Comique, et pour la partie dramatique: Mlle Reichemberg et M. St-Germain.

La soirée avait été précédée d'un dîner en musique: c'est très grand genre et très aristocratique. L'ambassade d'Angleterre a donné le signal de ces dîners en cadence. Les dîners gaulois ont le droit de réclamer. Vaut-il mieux causer et faire de l'esprit, ou entendre de la bonne et savante musique. Les bavards préfèrent causer sans orchestre, et les rêveurs sollicitent la mélodie qui les fait causer avec eux-mêmes.

Citons encore: les réceptions de la duchesse des Cars, de la vicomtesse de Murard, de la comtesse de Béthune et de la marquise de Forbin-Janson.

Pour revenir au concert de Mme la baronne Adolphe de Rothschild, il réunissait en grande partie toute la famille d'Orléans. Il y avait là Leurs Altesses Royales le comte et la comtesse de Paris, le duc de Nemours, le duc et la duchesse d'Alençon, le prince de Bourbon, la princesse Czartoryska, Son Altesse la princesse de Metternich, etc., etc.

La baronne Nathaniel de Rothschild était très entourée. C'était à qui la félicitait sur les trois aquarelles qu'elle a envoyées cette année à l'Exposition des beaux-arts. L'aimable baronne semait des invitations pour son concert de mercredi 6 mai, en l'honneur de la famille d'Orléans.

De son côté, la comtesse de Paris rappelait à ceux qui l'approchaient qu'elle reprenait ses dimanches interrompus par son voyage dans le Midi.

Le lundi suivant on dansait encore dans l'hôtel de la rue de Monceau, dont la clôture n'est pas encore déterminée.

Très brillante réunion, le même lundi, chez Mme la vicomtesse de Kersaint, rue de la Ville-Évêque. On a fait queue au moins pendant une heure pour arriver, comme dans les fêtes officielles. Parmi les femmes les plus jolies et les plus élégantes, on remarquait: Mme la comtesse de Villeneuve-d'Albuquerque, la marquise d'Hervey-St-Denis, la vicomtesse de Brimont, la comtesse de Passis-Passis, la comtesse du Puy-Montbrun, la vicomtesse de Janzé, la comtesse d'Etchegoyeu, la comtesse de la Panouze, la comtesse de Gouville, la marquise de

Maussabré, la vicomtesse de Poix, Mme d'Ar-
ranjo.

Le jeudi 30 avril, la comédie ajournée chez la comtesse Perrière-Pilté a eu lieu sur le théâtre de *Babylon*, un coquet et aristocratique petit théâtre qui n'en est pas à ses premières armes et qui fera encore plus d'une fois parler de lui. Il s'agissait d'une première représentation, d'une comédie en deux actes : *l'Ecouteuse*, un joli titre, comme vous voyez, qui a tenu toutes ses promesses.

M. Gianetti, un ami de la maison et un homme de beaucoup d'esprit, est venu dire d'abord un prologue de sa composition dans lequel il a sollicité l'attention de l'assemblée en faveur de *l'Ecouteuse* et a expliqué pourquoi la comédie avait été remise. Puis les trois coups solennels ont été frappés et le rideau s'est levé sur un décor champêtre représentant un parc et un pavillon en guise de château, le théâtre de *Babylon* ne pouvant pas se permettre la mise en scène de l'ancien Opéra, voire même de l'Opéra-Comique.

Mme de Barre est en villégiature dans son château. Elle y vit avec sa nièce et reçoit en ce moment une série d'invités, parmi lesquels se trouvent : M. de Barre, son frère, un vieux papillon essayant de voler encore de fleur en fleur; deux de ses amis, de la jeune école moderne, sceptiques et blasés avant d'avoir vécu, M. Eugène de Manceau et M. Roger de Villaville. Plus une coquette dans toute l'acception du mot; une femme à la mode de la plus suprême élégance, Mme Andrieux, qui se contente de se faire adorer par ces trois amoureux d'occasion, n'en ayant pas d'autres autour d'elle, et qui se fait un malicieux plaisir de les désespérer tour à tour après leur avoir fait entrevoir le bonheur. Au milieu de cette société tant soi peu désœuvrée au château, et qui tente de faire du roman en action pour se distraire et s'amuser, apparaît une physionomie douce, rêveuse et charmante, celle de *l'Ecouteuse*, Mlle Elise, nièce de Mme de Barre, qu'on traite en petite pensionnaire et qui a tout autant d'esprit et de cœur que l'Agnès de Molière. C'est à peine si on fait attention à elle; mais elle fait attention aux autres. Elle écoute, observe et retient tout. So instinct de femme lui montre clairement que Mme Andrieux se fait faire la cour par son

oncle, M. de Barre, et par M. Eugène de Manceau et M. Roger de Villaville.

— Comme c'est vilain, se dit-elle!... trois amoureux!... passe encore s'il n'y en avait qu'un : M. Eugène de Manceau, par exemple; il est très bien celui-là; mais jamais il ne me regarde. Il court toujours après Mme Andrieux, sous les châtaigniers, dans les bois. Ils vont pêcher ensemble à la ligne. Elle excite la jalousie des deux autres en accordant sa préférence à M. Eugène; c'est horrible d'être coquette à ce point. Je n'aime point du tout Mme Andrieux et ma tante ne devrait pas la recevoir.

Mme de Barre est la confidente de Mme Andrieux, qui lui raconte tous ses manèges de coquetterie, tant elle les trouve naturels. Figurez-vous, lui dit-elle, que M. Eugène de Manceau s'occupe de spirisme et qu'il a la prétention d'avoir une puissance magnétique telle, qu'il endort au bout de trois ou quatre passes les femmes les plus fortes d'esprit et les moins croyantes. Il m'a endormie au bout de quelques secondes, moi qui me moque du magnétisme à cœur joie.

— Et vous avez dormi? s'écrie Mme de Barre, étonnée et enthousiasmée.

— Comme maintenant. J'ai seulement fermé les yeux. Il m'a demandé si je l'aimais. Je me suis moquée de lui. N'allez pas surtout lui dire que je ne dormais pas, laissez-lui ses illusions d'amour et de magnétisme.

Mlle Elise, qui est curieuse comme toutes les jeunes filles qui ne savent encore rien de la vie et qui veulent beaucoup apprendre, a écouté toute cette conversation. Mme Andrieux se moque de M. Eugène. Le méchant cœur!... Si M. Eugène lui disait qu'elle est jolie et qu'il l'aime, elle l'écouterait avec plaisir.

Or, il arrive que M. Eugène, lassé des coquetteries de Mme Andrieux qui lui a donné rendez-vous sous les châtaigniers, en même temps qu'à M. de Barre et à son ami, M. Roger de Villaville, regarde cette jeune fille à laquelle il n'avait jamais pris garde. Elle est charmante se dit-il, bien plus jolie et bien plus poétique que Mme Andrieux. Mais je ne puis trahir l'hospitalité que je reçois ici. C'est une fleur en son bouton. Ce serait un crime que de la cueillir. Sais-je d'ailleurs si je lui plais; si elle pourrait m'aimer? Et pendant que la jeune

filles lit tranquillement sur un banc, il arrive derrière elle, lui fait quelques passes magnétiques et l'endort.

Mlle Elise, l'Écouteuse, a retenu ce que Mme Andrieux a dit à sa tante. Elle fait semblant de dormir comme elle. M. Eugène l'interroge sur ses sentiments, ses aspirations et ses sensations. Elle répond avec beaucoup de bon sens, d'esprit et de finesse, tout en avouant à M. Eugène qu'elle ne l'aime pas du tout et qu'elle ne l'aimera jamais.

C'est une tactique. Elle a entendu dire qu'il fallait désespérer les amoureux pour s'en faire adorer. Elle fait comme Mme Andrieux, avec cette différence qu'elle ne minaude pas du tout, et qu'elle est très froide, très réservée et très sérieuse.

M. Eugène de Manceau est pris au piège qu'il a tendu lui-même. Il trouve à cette jeune fille une beauté sans égale, un esprit droit et élevé et une innocence adorable. Il en devient éperdûment amoureux. Il veut s'en défendre. Il l'aime à ce point qu'il en ferait sa femme et la demanderait en mariage à Mme de Barre si Elise l'aimait. Plus M. de Manceau s'éloigne de Mme Andrieux, plus la belle coquette redouble de minauderies et d'agaceries. Mais il est trop tard. Elle voudrait reprendre ce cœur qui lui était soumis. M. de Manceau n'y tient plus. Il aime pour tout de bon la naïve Elise. La vanité de Mme Andrieux s'en offense bien plus que son amour, car elle n'aime absolument rien qu'elle-même. Elle se doute bien qu'Elise est sa rivale. Elle guette les deux amoureux, et elle surprend Eugène aux pieds d'Elise, lui remettant respectueusement un peloton de laine qu'elle a laissé tomber.

— C'est par trop fort! s'écrie-t-elle... Vous trahissez, monsieur, dit-elle à Eugène, l'hospitalité que vous recevez ici, et quant à vous, mademoiselle, vous trompez avec votre fausse ingénuité : « madame votre tante. »

M. de Manceau jure qu'il n'a jamais rien dit, ni rien fait qui puisse compromettre Mlle Elise, et qu'il n'a plus qu'à partir et à quitter une maison où on l'accuse d'une infamie.

Mme de Barre survient, ainsi que M. de Barre et M. Roger de Villaville qui, voyant que son ami Eugène était amoureux de Mlle Elise, en était devenu amoureux à son tour.

Mme Andrieux ne contient plus son indi-

gnation. Elle dit à Mme de Barre, à M. de Barre, à M. Roger de Villaville, et elle le dirait à l'univers entier, que M. de Manceau a le mauvais goût de ne plus l'aimer et de lui préférer une petite pensionnaire.

Mme de Barre accuse M. de Manceau, et celui-ci, pour se justifier, raconte que son seul crime a été d'endormir Mlle Elise, qui est d'une lucidité extraordinaire, et qui lui a dit tout nettement qu'elle ne l'aimait pas.

— Mais ce c'est pas possible ce que vous dites-là! s'écrie la tante.

— Voulez-vous une seconde épreuve, demande M. de Manceau, tant il est sûr d'endormir Elise. Il l'obtient. Et la jeune fille, qui ne dort pas plus la seconde fois que la première fois, avoue qu'elle l'aime et qu'elle n'aura jamais d'autre mari que lui. Tout finit donc par un mariage. Et l'Écouteuse, Mlle Elise, termine cette jolie comédie par la réflexion suivante : *Quand nous serons mariés, faudra-t-il tout lui dire?*

Cette comédie de l'Écouteuse est semée de mots d'esprit. C'est un vrai feu d'artifice. Elle a obtenu un très grand succès.

L'assemblée était des plus brillantes et des plus nombreuses. C'était charmant. C'est une pièce du Gymnase, comme on en donnait autrefois, quand on appréciait la fine et aimable comédie. L'auteur? l'auteur? demandait-on avec redoublement de bravos. L'auteur n'a pas été nommé. M. de Barre est venu dire que l'auteur était l'amie intime de la maîtresse de la maison. Les uns nommaient Mme Anaïs Marcelli, les autres la comtesse Péreire-Pilté en personne. Or, comme Mme Anaïs Marcelli et la comtesse Pilté n'en font qu'un, on a su quel était l'auteur qui désirait garder l'incognito.

M. Valbel, qu'on a applaudi au Vaudeville, dans l'*Oncle Sam*, remplissait le rôle d'Eugène de Manceau; M. Bondonis, l'excellent M. Bondonis, celui de M. de Barre. M. Truffier personnifiait avec beaucoup d'entrain et de suffisance un demi-gommeux, M. Roger de Villaville. Mlle Persoons, une adorable physionomie de keepsake, jouait avec beaucoup de naturel et d'élégance le rôle de Mme Andrieux, et Mme Devin celui de Mme de Barre.

Mlle Rambert (l'Écouteuse) est tout à la fois une jolie et intelligente ingénue. Elle s'est parfaitement acquittée de son rôle d'écouteuse, et elle a joué les deux scènes de som-

nambulisme d'amour avec beaucoup d'ingénuité et d'esprit.

Cette comédie de *l'Ecouteuse* est plus qu'un lever de rideau. Elle a ses grandes entrées au Gymnase ou au Vaudeville, et nous l'y applaudirions bien certainement dans l'un de ces deux théâtres.

Les dernières fêtes de l'Elysée ont été des plus brillantes.

Le prestidigitateur Brunnet a été appelé, le 9 mai, à l'Elysée, pour une matinée artistique et une loterie de charité organisée par Mme la maréchale de Mac-Mahon, qui cherche toutes les occasions possibles de faire le bien et de soulager les pauvres.

Le sorcier Brunnet, bien qu'il affirme très sérieusement qu'il n'en est pas un, a été ce qu'il est toujours, étourdissant de brio, d'adresse et d'entrain; il s'est même surpassé devant ce public d'élite, capable de l'apprécier à sa juste valeur, et il a tenu sous le charme tous ses auditeurs, petits et grands, avec une série d'expériences des plus intéressantes et qu'on commente encore.

Le tour des colombes rapportant une collection de bagues en diamans, en saphirs et d'émeraudes, dont le sorcier Brunnet avait fait une macédoine et qu'il espérait dissoudre dans l'esprit-de-vin, à l'instar du baron Brisse, a paru étourdissant, ainsi que l'expérience des *Anneaux magiques*. La photographie de l'Avenir, reproduisant à la parole le portrait de M. Brunnet, pourrait rendre jaloux Nadar, si Nadar n'était pas Nadar!.... On s'arrachait les photographies de Brunnet. Que de jolis garçons auraient voulu être à sa place!... Les petits enfants ont battu des mains en voyant s'échapper d'une large corne d'abondance toute une nuée de jouets artistiques et variés. La pluie de dragées de Siraudin a été accueillie avec enthousiasme, et l'éclosion instantanée de bouquets de fleurs naturelles arrivant en droite ligne de Nice, des jardins de *Mme Duluc*, successeur d'Alphonse Karr, a prouvé aux belles dames qui étaient là que le sorcier Brunnet était aussi un galant jardinier. Mais ce qui a paru le plus étourdissant de tous les tours et le plus incompréhensible, c'est le *Truc de la Malle des Indes*, imaginé par MM. Robert-Houdin fils et Brunnet. Tout Paris en parle et en parlera longtemps. Repré-

sentez-vous une malle de voyage, une vraie malle, qui ne contient absolument rien, et que trois spectateurs visitent, ficellent et enveloppent dans une toile à courroies après l'avoir cachetée, et dans laquelle on trouve, en l'ouvrant ensuite, un Indien blotti dans son sac, ni plus ni moins que Dantès dans « Monte-Christo ». Comment cet Indien a-t-il pu entrer dans cette malle, car il n'y était certes pas? La malle n'a que l'épaisseur d'une malle. Là est le secret des deux célèbres prestidigitateurs, qui ne le diront certes pas.

Mentionnons encore la soirée musicale et littéraire donnée par M. et Mme *Sinon Ricault*, boulevard des Italiens, avec le concours d'artistes de premier ordre.

Mlle Lévy, élève de Mme Laborde, a commencé cette brillante soirée par la *Fille du Régiment*, qu'elle a chantée avec un brio et une pureté de sons qui atteste l'excellente méthode de son professeur et en même temps ses dispositions naturelles à devenir une cantatrice de premier ordre.

Mlle Picard, de l'Odéon, a dit ensuite : le *Lapin et la Sarcelle*, et *l'Espérance et l'Avenir*. Rien n'est plus touchant que cette jolie fable de Florian, le *Lapin et la Sarcelle*. C'est tout un petit poème sur l'amitié et sur les devoirs que l'amitié commande et que les hommes pratiquent si peu.

Mlle Diane Dupont, élève de Régnier, a dit à son tour la *Fiancée du Timbalier* de Victor Hugo. Elle a été applaudie et admirée comme toujours.

Mme Dreyfus a exécuté, sur l'*Orgue Alexandre*, une fantaisie sur la *Juive* d'Halévy, avec cette autorité de talent qui fait qu'il est impossible d'écouter un autre orgue que le sien. Tout est harmonie, mélodie et sentiment sous ses doigts. L'orgue n'est plus un instrument, c'est une âme qui parle et qui exprime toutes ses sensations.

Elle a ensuite effleuré une valse toute vaporeuse de sa composition, la *Fugitive!* Il est plus que probable que c'est la Reine des Libellules, une demoiselle aux ailes d'azur et au corselet d'or, qui voltige ainsi sur les algues et les nénuphars des ruisseaux et qui fuit légèrement à la surface de l'eau.

Un jeune pianiste, M. Henry, s'est fait applaudir après Mme Dreyfus, en jouant un mor-

ceau de sa composition, et a fait chanter son piano en électrisant les touches d'ivoire.

Mme Brunet-la-Fleur a chanté l'air de la *Reine de Sabat*, et une romance de Dupratot (Ici-bas). Cette charmante artiste se contente des succès de salons, dont elle est la Fleur, et n'a jamais voulu aborder le théâtre, où elle eût réussi certainement et où elle réussirait encore, car elle tiendrait admirablement bien tous les rôles de Mme Miolan-Carvalho.

M. Waldeck, qui revient de Nice couvert de succès et de bravos, a enlevé la Sérénade de Schubert, avec un talent hors ligne.

M. Plet, du Gymnase, a été très amusant et très vrai dans sa scène d'imitation des principaux acteurs de Paris. C'est la nature prise sur le fait. On entend et on voit pour ainsi dire chaque personnage.

M. Bruet, de l'Eldorado, que nous avons entendu précédemment au concert d'Edmond L'Huillier, a redit avec le même entrain de jeunesse et la même philosophie d'amour, l'*Étudiant*, qui offre son cœur à qui veut bien le prendre, et la *Chanson du Morvan* de Barbier.

M. Saint-Germain a clos la soirée, comme le bouquet d'un feu d'artifice. Il a dit avec l'esprit qu'on lui connaît : « le *Suffrage universel des bêtes*, de Nadaud, qui peut servir d'enseignement politique aux hommes du jour. *Si la Garonne le voulait*, très amusante gasconnade qui enfonce la Cannebière, toujours de Nadaud. et : *Que le bon Dieu sera vexé*, dont le nom de l'auteur nous échappe, ce qui ne le vexera pas, espérons-le du moins, car il a trop d'esprit et de bon sens pour cela.

La salle à manger était convertie en un véritable jardin d'hiver. Il y avait des fleurs partout, de très jolies femmes, beaucoup de diamants, et une assemblée des plus artistiques et des plus aristocratiques.

Mme Simon Richault a fait les honneurs de chez elle avec une grâce parfaite, et s'est complètement effacée pour mieux faire valoir les autres artistes. Ce soir-là, on n'a pas eu le plaisir de l'entendre.

Une audition de la musique de Mme la baronne de Maistre est annoncée prochainement chez Mme la comtesse de Noé. Mme la baronne de Maistre marche en tête des femmes compositeurs de notre époque, car elle a la facture, la puissance, l'harmonie et l'orchestration des

grands maîtres classiques. Sa musique est grandiose et magistrale, et elle réussit dans les grands opéras là où les autres femmes échouent. Parviendra-t-elle à se faire jouer sur l'une de nos grandes scènes lyriques? Elle subit le sort de Mermet, qui resta très longtemps sans être joué et apprécié.

La musique religieuse de la baronne de Maistre donne pourtant la mesure de son talent, qui n'est pas celui d'un compositeur ordinaire, à plus forte raison d'une femme, quelque intelligente qu'elle soit.

Au dernier *Stabat Mater* exécuté dans la chapelle de Versailles, l'impression a été si grande que bien des beaux yeux se sont remplis de larmes. On assistait à l'agonie du Christ et à la douleur navrante et résignée de la Mère de Dieu. On voyait le Calvaire dressé, le Christ attaché à la croix, et la Mère des Sept-Douleurs entourant de ses bras défaillants le bois arrosé du sang de son fils incarné Dieu.

Il faut, pour avoir reproduit une œuvre aussi capitale, car le *Stabat* de la baronne de Maistre est classé parmi les plus beaux morceaux de la musique religieuse, qu'elle ait la foi et qu'elle ait souffert toutes les angoisses de la maternité agonisante et éprouvée. C'est très beau, c'est plus que beau!... c'est sublime comme tout ce qui émane de la foi même.

Nous rendrons compte de cette audition aussitôt qu'elle sera un fait accompli.

Par cela même que les fêtes de la nature sont ajournées jusqu'au retour du printemps, les salons ne font pas relâche, au contraire; Paris a adopté la mode anglaise, qui consiste à chasser l'hiver et à donner des fêtes printanières. Tout ce mois de mai est encombré d'invitations et de plaisirs de toutes sortes. Les rendez-vous donnés au concert des Champs-Élysées sont ajournés, ce n'est que partie remise. Le Concert Besselièvre a tout l'été pour prendre sa revanche. On se réunit donc *Cité du Retiro*, 30, *Faubourg Saint-Houoré*, dans la *salle des Familles*, dirigée avec tant d'habileté par M. *Alexandre Lemoine*. Il y a tous les jours représentations ou concerts. Les jeunes auteurs s'y font jouer et connaître; la Salle des Familles leur ouvre donc les portes d'autres scènes théâtrales. La semaine dernière, M. de Lourmel y a été très applaudi.

En attendant la solution du Grand Prix:

Paris a des distractions sans nombre. L'Exposition des Alsaciens-Lorrains est très suivie; on y rencontre le meilleur monde. C'est une collection innombrable et variée de merveilles artistiques; chacun a pris à tâche d'y contribuer et y a envoyé de véritables chefs-d'œuvre et des objets uniques.

L'initiative de cette exposition nationale appartient à Mme la maréchale de Mac-Mahon, qui remplace l'Impératrice Eugénie dans toutes les œuvres de charité et dans toutes les créations populaires. Nous reparlerons de cette exposition et nous lui consacrerons un article spécial.

L'Exposition des Beaux-Arts, fidèle à son programme de toutes les années, a rouvert ses portes le 1^{er} mai au Palais de l'Industrie. C'est un voyage attractif et charmant, en pleins Champs-Élysées, dont les marronniers et les massifs de rhododendrons sont en fleurs. Y a-t-il de ces œuvres capitales qui ameutent et passionnent la foule?... Il y a de très jolies choses et même des toiles remarquables, mais il n'y a pas de chefs-d'œuvre dans toute l'acception du mot. Il est impossible à la *Gazette Rose* de faire un catalogue de toutes les peintures et de toutes les sculptures qui y sont exposées; mais elle s'occupera des toiles qui fixeront son attention, qu'elles soient connues ou inconnues, et des sculptures qui la captiveront. Il en est du regard comme de l'oreille, qui se laisse charmer par la mélodie.

On critique beaucoup la grande toile de *M. Puv: s de Chavannes: Charles Martel, vainqueur des Sarrasins*, sauve la chrétienté. Ce tableau, qui est destiné à l'hôtel de ville de Poitiers, est de la peinture décorative. On prétend que Charles Martel est monté sur un cheval de bois et que ses guerriers sont habillés de briques. Il est vrai que le ton général en est sombre et triste et que le cheval de Charles Martel n'a pas les allures guerrières.

La *Charge du 9^e régiment de cuirassiers* dans le village de Morsbronn, par *Edouard Detaille*, est plus vigoureusement traitée; on sent un pinceau et un artiste de talent.

Un Corot est toujours un Corot, car le célèbre artiste n'a qu'une manière de faire. Rien n'est poétique et charmant comme sa toile *le Soir*, avec sa rivière chargée de vapeurs se gonflant comme autant d'écharpes de gaze sur la

surface de l'eau, et ses arbres perdus et presque effacés dans une brume lointaine et une demi-pénombre.

La *Mort de Lucrèce*, d'*Edouard Rosales*, a l'air de se passer au Théâtre-Français avant l'agonie réaliste et cadavérique de Mlle Croizette.

Les toiles religieuses sont très rares à l'Exposition: c'est plus que regrettable. La foi disparaît, et c'est la foi qui a engendré les Michel-Ange, les Guerchin, les Raphaël, les Titien, les Corrège et les Véronèse. La sculpture est également très païenne et ne s'est pas inspirée de sujets bibliques et chrétiens.

Un vrai maître, *M. Paul Laurens*, a exposé un grand tableau: *Saint Bruno refusant les offrandes de Roger, comte de Calabre*.

M. Gustave Doré produit une grande émotion avec ses *Martyrs chrétiens*. C'est la nuit; les fêtes atroces du peuple-roi sont terminées, le cirque est désert, il ne reste plus que les lions et les tigres face à face avec les cadavres des victimes jonchant l'arène. Dans l'ombre s'étalent d'énormes flaves de sang; puis, dans le ciel noir, des visions ailées descendent par essaims, le glaive de flamme à la main. Ce sont les anges vengeurs, les éternelles justices. Gustave Doré est resté ce qu'il a toujours été et ce qu'il est encore, un peintre fantaisiste et saisissant, ayant un coloris et une puissance d'effets à part. Toutes ses œuvres resteront et seront disputées.

Carolus Duran est aussi un artiste étrange, fantasque et inspiré; il n'a d'autre école que la sienne; il est lui-même. Ses portraits font sensation et autorité; il est le peintre à la mode; toutes les jolies femmes qui désirent se mettre en évidence ne veulent pas d'autre peintre que lui. Il a fait de Mme Rattazzi un portrait splendide, qui ressort de son cadre dans toute sa beauté élégante et aristocratique.

Un autre portrait de Mme Rattazzi est signé Gordigiani, un peintre italien d'une immense valeur, très apprécié du roi Victor-Emmanuel.

Un autre portraitiste, *M. Lefébure*, qui fut appelé au Caire par le vice-roi d'Égypte, avait fait un portrait splendide de *M. Barbey-d'Aurevilly*, qui est exposé en ce moment dans le salon de Mme la baronne de Maistre, car il a été refusé par le jury de l'Exposition des Beaux-Arts. Avec une physionomie comme

celle de M. Barbey-d'Aureville, il était impossible de faire vulgaire : l'originalité, la fantaisie et l'intelligence rayonnant dans ce visage si expressif et si étrange, et le célèbre critique ressemble à un ancien preux d'autrefois, à un chevalier sachant mourir pour défendre Dieu, sa dame et son roi. La peinture de M. Lefébure est trop belle et trop large pour qu'elle puisse être contestée; il a fait ses preuves. Alors pourquoi ce beau portrait a-t-il été refusé?...

M. Barbey-d'Aureville est souvent acerbe et caustique dans ses critiques et ses appréciations. Il dit franchement ce qu'il pense. Il aura blessé, bien certainement, plus d'un membre du jury, qui aura été enchanté de saisir l'occasion de mettre leur ennemi à la porte. Le portrait de M. Barbey-d'Aureville n'en reste pas moins une très belle œuvre, qui fait le plus grand honneur à M. Lefébure.

Nous parcourrons successivement toutes les différentes galeries et nous rendrons compte de nos diverses impressions. Il en sera de même de la sculpture, que nous n'avons fait qu'entrevoir, et à laquelle nous nous arrêterons consciencieusement.

Cette partie du Palais de l'Industrie consacrée à la sculpture est des plus agrestes; c'est presque un jardin, avec ses jets d'eau en cascades, ses pelouses verdoyantes, ses parterres de fleurs et ses collections de roses qui nous ont fait songer aux belles roses-thé que *Mme Duluc* nous envoie de Nice toutes les semaines, dans une boîte de bois ovale.

Ces belles roses-thé sont simplement cueillies et couchées sur des lits de feuillage. On les dispose à son gré dans des vases de fleurs; on peut se faire illusion et croire qu'on vient de les couper soi-même à leur tige embaumée.

Toutes nos lectrices peuvent avoir les mêmes jouissances que nous, en demandant à *Mme Duluc*, successeur du jardinier Alphonse Karr, à Nice (Alpes-Maritimes), une boîte de roses-thé simplement cueillies; elles fleuriront tous leurs vases de cristal et tous leurs pots en vieux Sèvres, en Japon et en Rouen, et elles parfumeront leur installation d'un parfum suave et pénétrant. La *rose-thé* a sa saveur typique comme la violette de Parme et le lilas de Perse.

Il nous arrive, à l'heure où nous terminons

ce courrier, une visite aimable et agréable entre toutes: celle de la *Dame de Spa*, d'un de nos bons et estimables amis, M. Paulin Niboyet, qui signe tous ses écrits littéraires du nom de Fortunio. La Dame de Spa doit être une très grande dame, à en juger par son portrait, fait au pastel par *Mme de Noggérath*. En tout cas, c'est une très jolie femme. Nous ferons une ample connaissance avec elle et nous vous la présenterons dans notre numéro du 1^{er} juin. Elle doit être digne de vous en tous points, car Fortunio se plaît à créer des types féminins d'une suprême élégance. Si vous n'avez pas la patience d'attendre la Dame de Spa, demandez-la à la *Librairie de la Société des gens de lettres*, 5, rue Geoffroy-Marie, à Paris.

Vicomtesse de RENNEVILLE

LES MODES DU JOUR

En dépit des fugues et des trahisures du chevalier Printemps, on prépare et on organise des toilettes de campagne et de bains de mer, car aussitôt le Grand Prix couru on se mettra en route. C'est le genre aujourd'hui. On partira dans la première quinzaine de juin. On n'a que le temps de se mettre en mesure.

La vie de campagne, dans toute l'acception du mot, n'a pas les exigences de coquetterie de la vie des eaux. La campagne se contente de tissus de fantaisie, du moment que le costume comporte une certaine élégance de coupe et de décor.

Citons en ce genre de tissus de fantaisie: du taffetas de laine rayé en toutes nuances, à 65 c.; et du poil de chèvre uni, en toutes nuances, au même prix; du foulard beige, pure laine, teinte naturelle, à 95 c.; du sergé pointillé, tissu nouveau, à 1 fr. 15 c.; de la bengaline rayée, très haute nouveauté, à 1 fr. 40 c.; du taffetas beige et mélangé pur laine, à 1 fr. 35 c.; du mohair brillantine, qualité extra, en toutes nuances, à 1 fr. 40 c.; du sergé mélangé, tout laine, dispositions variées, à 2 fr. 60 c.; de la sicilienne unie, très simple, nuances nouvelles, à 4 fr. 90 c.; du sergé syrien, poil de chameau, teintes naturelles, à 4 fr. 90 c.; et du cachemire indien, laine vigogne, largeur d'un mètre trente centimètres, à 7 fr. 50 cent.

Tous ces différents tissus se trouvent dans les magasins du *Louvre*, qui a le monopole du nouveau, du bon goût et du bon marché.

Lorsqu'on désire des costumes tout faits, afin de s'épargner le souci de les organiser et de les confectionner soi-même, on en trouve au *Louvre* toute une variété élégante, dans des prix exceptionnels, tels qu'un costume complet en sultane unie, com-



Planche 1142

A. Levy, imp. r. des Marchés, 66.

16 Mai 1874.

La Gazette rose

Toilettes de Printemps.

Stoffes des Magasins du Louvre - Toilettes de M^{lle} Marie Bataillon - Chapeaux de M^{lle} De Rougax - Rubans de La Glaucuse - Lingeries de la Maison M^{me} Maurice - Ceinture Régente de Mesdames De Vestus sœurs - Mouchoirs de Chapron - Foulards de l'Union des Jades - Chaussures de la Maison Souvenot - Eau des Fées de M^{me} Sarah Felix - Parfums de Lavons de toilette de la Maison Violet - Lumière Privée des Cours Étrangères

pe
lo
le

d'
lo
m

et
d'
ca

no
de
se
ch
son
I
ext
d'o
no
pre
ave
E
soi
gue
d'un
pou
L
ses
telle
mér
Fa
Ve
dem
très
à 19
La
de d
pour
La
née
garni
La
presq
jais
plum
Le
nuan
sеме
165 f
La
net, g
ment
110 f
Le f
de M.
étouffe,
Il y
dans l

posé d'une jupe à deux volants et d'une grande polonaise à revers boutonné à double rang, coté seulement 35 francs ;

Un costume en mohair, bonne qualité, composé d'une jupe à trois volants surmontés d'un bouillonné; d'une seconde jupe et d'une casaque de forme nouvelle, pour 65 francs ;

Un costume complet en foulard grisaille, laine et soie, composé d'une jupe à volants, faisant tablier; d'une seconde jupe drapée derrière et d'une petite casaque ajustée, pour 11 francs ;

Un costume complet en cachemire d'Ecosse noir, qualité extra, composé d'une jupe à dispositions de volants, de coulissés et de bouillonnés ; d'une seconde jupe et d'une casaque à revers, le tout richement orné de nœuds en satin et de boutons assortis, pour 120 francs ;

Un costume complet en soie grisaille, qualité extra, composé d'une jupe à volants derrière et d'un tablier bouillonné devant, garni de taffetas noir découpé, draperie se nouant en écharpe sur la première jupe et d'une très jolie casaque assortie, avec manche bouillonnée, pour 210 francs ;

Et un costume complet en très beau poul de soie noir, composé d'une première jupe demi-longue, avec neige de volants ; d'une seconde jupe et d'une très jolie casaque avec collerette tuyautée, pour 250 francs..

Les confections sont également très avantageuses dans les magasins du *Louvre*. Il y en a une telle quantité qu'il nous est impossible de les énumérer toutes. Ce serait trop long.

Faisons un choix :

Voilà le *London-Louvre*, charmant vêtement de demi-saison pour les eaux et la campagne, en très beau drap, pure laine, brodé de même couleur, à 19 fr. 50 c.

La *Mantille Parisienne*, en gros de Suez, garnie de dentelle de Paris et de passementerie de jais, pour 65 fr.

La *Mantille* en cachemire, doublée de soie et ornée d'entredeux de passementerie de jais, avec garniture de guipure de laine, 48 fr.

La *Mantille*, genre riche, en cachemire très fin, presque entièrement recouverte de passementerie de jais et de guipure perlée de jais, avec garniture de plumes frisées, 210 fr.

Le *Florentin*, vêtement en joli drap de toutes nuances, garni de galon de laine, de motifs de passementerie et de marabouts très bien assortis, 165 fr.

La tunique *Isabelle*, en poul de soie de C.-J. Bonnet, garnie de jolies guipures de laine et de passementerie de jais, avec pouff relevé à volonté, 110 fr.

Le fichu *Morie-Antoinette*, en poul de soie noir, de M. C.-J. Bonnet, garni d'un volant de même étoffe, 29 fr.

Il y a là de quoi choisir, comme vous le voyez, dans les magasins du *Louvre*.

La galerie des soieries offre surtout des occasions uniques, qu'on ne trouverait pas partout ailleurs.

En étoffe de soie noire, il y a le drap Cyclope, en largeur de 65 centimètres, coté 9 fr. 75 c., valeur réelle de 15 fr., et à 11 fr. 60 c., valeur réelle, de 17 fr.

Le drap de soie noir, à partir de 4 fr. 75 c. et de 5 fr. 85 c.

Le *Paris-Louvre*, à 6 fr. 75 c., 7 fr. 85 c. et 8 fr. 73 c.

Et le cachemire d'or, dont la valeur réelle est de 16 fr., coté 9 fr. 75 c. le mètre.

Il est indispensable, à chaque renouvellement de saison, de ne pas aller s'enquérir soi-même des actualités des magasins du *Louvre*. On trouve mille et mille fantaisies à l'ordre du jour, qu'on cueille pour ainsi dire, en parcourant les différentes galeries qui s'étendent depuis la place du Palais-Royal jusqu'au Louvre. Il y a toujours une occasion, une surprise.

En fait de surprises, savez vous la grande nouvelle?... La broderie de paille sur tulle blanc et sur tulle noir revient à la mode.

C'est la *Glaneuse* qui a l'initiative de cette actualité, comme tout ce qui est élégant et charmant. Les dentelles de paille sont appelées à un très grand succès pour la saison d'été. Elles vont s'employer pour garniture de robes et de tuniques, et pour chapeaux. Elles sont brodées d'un petit semis d'étoiles, avec palmes, épis, feuillage ou bluets. Il y a différents dessins, tous plus attrayants les uns que les autres.

Un chapeau garni de dentelle noire brodée d'épis de paille, avec aigrette de coquelicots, de *Mlle Pitrat*, est d'une élégance suprême.

Mentionnons encore comme actualité une très riche passementerie cote-de-mailles, perlée de jais, d'une souplesse extrême, depuis deux centimètres de largeur jusqu'à trente centimètres, s'employant beaucoup pour plastron, tablier et cuirasse. Cette cote-de-mailles de jais est ruisselante au soleil. Elle est plus légère que la passementerie mate, qui a toutefois raison d'être sur les confections de cachemire,

La *Glaneuse* a bien certainement la plus artistique collection de galons de jais, de broderie de jais, d'entredeux de jais et de franges de jais. Il y a des feuillages et des fleurs perlées de jais qui remplacent les broderies de roses de couleur et qu'on applique sur le tulle noir, le crêpe de Chine, la gaze de Chambéry et la Sicilienne. Des franges avec double pampille de grelots de jais, faisant pour ainsi dire tunique. Des aiguillettes de jais s'échappant d'un volant de jais, faisant plaque d'épaule, et des galons en gros grain, brodés de feuillage et de fleurs de jais en relief, par le véritable Jacquart. C'est un tour de force de la fabrication française,

Il y a tant et tant de fantaisies charmantes à la *Glaneuse* que nous ne pouvons les énumérer toutes. Les plissés font toujours fureur. On ne veut rien

autre chose, soit en tulle, tarlatane, mousseline et crêpe lisse.

Pour la campagne, la *Glaneuse* dispose des plissés de mousseline garnis d'imitation, qui se lavent très bien. Ce qui est encore charmant pour la campagne, ce sont les écharpes de foulards surah, sergé et corah, qui s'enroulent autour de la passe des chapeaux de paille. C'est simple et coquet.

La *Glaneuse* a aussi de très larges rubans en étoffe écossaise sergée, genre camaïeu, qui s'emploient pour garniture de chapeaux et pour écharpes de robes.

Pour les bals de printemps, car il y a trois belles fêtes printanières par ce vilain mois de mai, la mantille espagnole en blonde blanche fleurie de branchages de gros boutons de roses nacrés et ressortant en relief, est la coiffure adoptée par toutes les jolies femmes. La blonde blanche espagnole fait poudre autour du visage. C'est un charme de plus qu'on acquiert.

Mlle Pierson, qui donne la mode aujourd'hui, tant elle est élégante, portait une de ces mantilles espagnoles en blonde blanche dans l'*Ami des femmes*, au Gymnase. Prenez note, et surtout ne l'oubliez pas, qu'on ne trouve cette blonde blanche nacrée qu'à la *Glaneuse*, qui en a le monopole.

Les nouveaux voiles pour chapeaux sont taillés en écharpes longues et carrées brodées à la main et garnies de dentelle noire ou blanche, de dentelle perlée de jais ou de dentelle brodée de paille.

Les chapeaux printaniers sont très seyants et très jolis quand on ne les exagère pas comme forme surelevée et qu'on ne les surcharge pas de fleurs. Mlle de Bongars en a de charmants dans sa nouvelle installation de la rue de la Banque, 17. Ce ne sont pas les chapeaux de tout le monde, tant s'en faut, ce sont des chapeaux fantaisistes dans toute l'acceptation du mot. Mlle de Bongars a l'intuition du beau et du coloris, et toutes ses coiffures sont autant d'études de jeunesse et de beauté. Elle a le talent des meilleures faiseuses, sans en avoir les exigences de prix.

Jugez-en par les chapeaux suivants :

**

Un chapeau en paille de riz cousue, avec bord très relevé doublé noir et chiffonné en faille rose effeuillée, d'où s'échappe une crête de crêpe lisse et de coquillés de faille rose. Echarpe de faille rose autour du fond, coupée par un petit velours noir. Par derrière roses de mai, de même teinte, s'épanouissant en grosse touffe dans son feuillage. Une couronne de roses tombe sur le chignon.

**

Un chapeau de paille de riz noir, sans fond, avec passe inclinée doublée d'un large biais rose, avec ruche de tulle rose dans l'intérieur. Autour de la passe guirlande de boutons s'épandant tout autour de leur feuillage, avec large cocarde de faille noire,

attachant une longue branche de roses nuancées chair et rose de Bengale retombant par derrière. Une écharpe de faille noire frangée surmonte la couronne de feuillage et retombe par derrière.

**

Un chapeau de paille de riz, avec bord relevé doublé de velours noir et couronne de bluets de trois tons. Autour de la calotte écharpe de faille bleue de deux tons, et large nœud aigrette de quatre coques et de deux pans mélangés bleu clair et bleu foncé. Par derrière bouquet de bluets fanés et coques de faille bleu pâle.

**

Un chapeau de paille anglaise, avec bord relevé doublé de faille maïs, et écharpe de gros de Suez maïs, autour du fond se nouant de côté en nœud cravate. Le bord est retroussé derrière, avec flots de ruban. Dans l'intérieur, torsade de ruban et guirlande de pensées naturelles venant fleurir dans l'intérieur sur une torsade de ruban maïs : les pensées sont mélangées.

**

Un chapeau rond de paille noire, avec bord légèrement relevé, doublé de velours noir et guirlande de pâquerettes blanches, de coquelicots, de boutons d'or, de grenailles et de feuillage de fleur des champs. Une aigrette de velours noir surmonte la couronne de fleurs. Par derrière, cataquois de velours noir avec bouquet de fleurs des champs.

**

Tous ces différents chapeaux sont d'une jeunesse extrême. Ils coiffent à ravir. Il y en a bien d'autres que nous ne pouvons décrire ici, mais que nos lectrices de Paris peuvent aller voir.

Quant à nos lectrices de province, elles n'ont qu'à écrire directement à Mlle de Bongars et à lui envoyer un échantillon de leurs robes pour recevoir un chapeau assorti.

Les robes à tablier font actualité printanière. Elles sont toutes à demi traîne derrière. Le tablier et les côtés sont de style différent, ce qui constitue des toilettes d'un effet tout à fait original. Les tuniques ne sont pas complètement abandonnées, car elles sont très économiques et très élégantes pour la saison des eaux et la vie de campagne. Avec une tunique de poul de soie brodée de passementerie de jais et garnie de guipure ; une tunique de cachemire également brodée de jais et brodée de guipure de laine perlée de jais ; une tunique de sicilienne très richement brodée au point d'armes et au plumetis et garnie d'un bande de plumes frisées ou d'une bande de plumes de coq hérissée ; une toilette de batiste écru, brodée de bouquets écrus et brodée d'un volant de broderie écru, on peut porter toute espèce de jupon de couleur et se faire plusieurs toilettes différentes.

L'économie n'est pas à dédaigner, même au milieu de ce luxe effréné de la République que nous traversons.

On porte aussi beaucoup de cuirasses, de plastrons et de tabliers.

Mlle Marie Bataillon ne s'arrête pas à un seul genre de toilettes. Elle se plaît, au contraire, à les varier avec une fantaisie toute artistique, et elle dispose pour costumes de voyage des demi-toilettes en mohair, en alpaga et en laine beige, qu'elle décore de biais écossais, de damiers de foulard noir et blanc ou de biais de faille de toute couleur. Elle les dispose également avec des tabliers de petits coulissés de faille assortis à la nuance de l'étoffe, et brodés d'un petit volant de faille et avec un plastron-cuirasse sur le corsage.

Il n'y a pas de modes bien arrêtées qui fassent prime et autorité d'élégance. Les petits volants reviennent en faveur pour les robes demi longues de promenade. On en met depuis le haut jusqu'en bas, avec corsage à basques et mantelet écharpe garni de petits volants découpés. Les nuances foncées remplacent les nuances claires. Le bronze, le gris ardoise, le bleu marine, la nuance tabac et la nuance prune composent de très jolies toilettes dans deux nuances différentes de même teinte.

Pour toilettes de campagne, *Mlle Bataillon* reproduit de charmants costumes se composant de faille et de cachemire gris ardoise. La jupe en cachemire gris perle a un tablier coulissé très fin, avec quilles de faille gris ardoise coupant les volants de la jupe par derrière. Le corsage a des revers de faille en rapport avec les quilles, et des manches de faille. D'autres costumes sont en foulard de nuance écrue ornés de faille couleur tabac. Le tablier est en foulard coulissé et bouillonné, ainsi que le plastron du corsage et les manches. Le dos et les basques sont en faille tabac. Le derrière de la jupe est également en faille tabac, avec neuf volants découpés allant rejoindre la basque du corsage. De chaque côté du tablier de foulard écriu larges nœuds cravates en faille tabac.

Il y a encore des foulards en Tussor, nuance écrue naturelle, qui se garnissent de guipure de laine de même teinte, et qui font des costumes très distingués et très commodes pour la saison d'été. Le mohair gris s'emploie aussi beaucoup, avec biais de faille lilas pâle, bleu pâle, rose pâle ou noir et blanc.

Par cela même que les tuniques n'ont pas dit leur dernier mot, nous citerons une toilette en faille faisant doré, avec jupe garnie de deux volants froncés à tête, l'un de 30 cent. et l'autre de 35 cent., avec tunique en sicilienne havane, brodé au plumetis et en relief teinte sur teinte. Cette tunique s'ouvre sur les côtés et fait pouff derrière avec larges nœuds écharpes en faille faisant.

Et une toilette en faille pervanche, avec jupe demi-traine garnie de volants, de bouillonnés et de coulissés, et une tunique en gaze de Chambéry avec

rayures gris argent et gris ardoises, garnie d'un coquillé, jabot en malines ou en valenciennes.

Une autre tunique est en gaze de Chambéry blanche étoilé de bouton d'or à cœur noir et garnie tout autour de biais en faille bouton d'or et faille noire. Cette tunique se porte invariablement sur une jupe de faille blanche ou sur une jupe de faille noire.

Pour toilette de soir, faisant haute nouveauté, nous avons vu dans le petit entresol de *Mlle Bataillon*, 5, rue Thérèse, deux toilettes de tulle brodées de paille, l'une blanche et l'autre noire, garnies toutes deux d'écharpes et de moissonneuses de fleurs des champs d'une vérité telle qu'on les eût cueillies. Il n'y a que *Mlle Pibrat* pour faire de telles merveilles. Avec les volants de dentelle noire qu'on enlève des toilettes de bal, *Mlle Bataillon* reproduit de très jolies mantilles. Consultez-la ce sujet, si vous êtes en province, et allez la voir si vous êtes à Paris. L'intelligente faiseuse sait faire des économies de toilette, et se met à la portée de toutes les positions de fortune et de toutes les situations sociales.

Avec tous ces printaniers costumes, à traîne, demi-traine et dépassant terre, la mode exige des jupons blancs à plissés et à volants festonnés ou brodés. La question des jupons de lingerie est plus que jamais à l'ordre du jour et du soir. Pour les robes de chambre, les jupons sont à tablier de volants plissés, ou avec entredeux de broderie, volants brodés, entredeux de valenciennes et volants de valenciennes. Pour les jupons à demi-traine et à traîne, la maison *Maureau* dispose de grands volants brodés de valenciennes ou de guipure, dont la coupe est parfaite et allonge la traîne tout en la soutenant. Une nouvelle exposition d'un trousseau va avoir lieu le 13 mai. Il n'est que de 4,000 fr., marqué et chiffré *C. N.*, mais il représente une somme plus considérable, tant il est bien conditionné, élégant et distingué. Tout ce qui est signé de la maison *Maureau* a un cachet typique de bonne compagnie. Le faubourg Saint-Germain n'aime pas plus la lingerie tapageuse que les modes tapageuses. Il lui faut du beau, du riche et du simple. C'est ce que fait la maison *Maureau*. Ce petit trousseau, qui doit être exposé dans les vitrines de la rue de Tournon, n° 2, du 12 au 15 mai, mérite qu'on se dérange pour aller l'admirer, car il reproduit de nouveaux modèles de chemises de jour, de chemises de nuit et de sauts-du-lit.

Au moment de partir pour la campagne, il faut organiser et renouveler le linge de maison, le linge d'office et son linge personnel. La maison *Maureau* a des occasions extraordinaires en toiles, batistes, mouchoirs, services damassés et ouvrés, serviettes de toilette, linge d'office, tabliers de cuisine et de femmes de chambre, torchons et essuis, car elle a des fabriques spéciales de toile, de madapolam et de nansouk. Elle peut donc donner à meilleur compte que partout ailleurs. Dans notre numéro du 1^{er} juin, nous vous donnerons le devis des toiles et

des calicots, ainsi que des services damassés, des services d'office, des draps de maîtres et de domestiques. Nos lectrices étant fixées sur le prix de chaque article n'auront qu'à demander des échantillons et à faire leur choix.

Le luxe des bas de soie, de fil et de coton, ne fait que s'accroître de jour en jour. Le simple bas blanc est de plus en plus rococo. On porte des bas brodés de soie de couleur, des bas rayés, des bas armoirés, des bas camaïeux brodés teinte sur teinte, voire même des bas brodés d'or et d'argent sur soie blanche, rose, mauve, bleu pâle, gris-argent et noir. Les gants et les souliers sont à l'unisson des bas. Les bottines ne sont plus considérées que comme chaussures de fatigue et d'excursion, et le soulier triomphe sur toute la ligne des promenades. Les robes à demi traîne qu'il faut maintenir et relever permettent d'apprécier le petit soulier cambré, empanaché de son nœud de ruban, que la *maison Jouvenot* varie à l'infini. Le soulier Louis XV, le soulier Molière, le soulier Fénélon et le soulier à barettes ont leur quartier de noblesse. Que d'observations fines et délicates on peut faire sur le soulier d'une jolie femme ! Nous l'avons déjà dit et nous le répétons : il y a des souliers qui ne sont pas honnêtes et qui sont compromettants. Par exemple, les souliers dont les talons sont surhaussés au milieu de la semelle et qui impriment à la personne qui les porte une démarche de *grue*. Il ne faut pas non plus accueillir les talons ferrés, dorés et argentés, car ils sont de très mauvais goût et de très mauvaise allure. Le petit soulier de bonne compagnie comporte en lui-même la grâce et la distinction.

La *maison Jouvenot* prépare toute sa collection de chaussures d'été, car il faudra bien que le printemps, qui s'est éclipsé sans qu'on sache pourquoi, reparaisse de nouveau. Il y a déjà de charmants spécimens de souliers, qui ne demandent qu'à se mettre en route, dans les vitrines de la *rue Saint-Honoré, 165*. Ce sont des souliers de Cendrillon, ne vous en déplaise. En voici un en drap de soie bleu pâle, brodé de jais blanc, avec nœud Watteau en blonde blanche perlée de jais blanc. Un autre lilas pâle, brodé d'argent mat, avec nœud lilas brodé et frangé d'argent. Un troisième maïs, brodé de soucis de nuance naturelle avec cœur noir, et nœud cocarde maïs, soucis et faille noir. Un quatrième en drap de soie rose effeuillée, broderie rose et argent et nœud *hardi* (criste de coq) de deux tons différents avec ruban d'argent. Un cinquième en drap de soie noire brodé de paille, avec nœud jabot en blonde noire brodé de paille et de coquelicots. Un sixième en drap de soie noire, brodé de fleurs des champs, genre Molière. Le dessus du soulier est brodé de coquelicots, de bluets, de pâquerettes et d'épis, ainsi que le nœud cravate et la patte du soulier. Ce même genre de broderie de fleurs des champs est également grande dame sur drap de soie gris fer, gris perle, mauve doré et chevreau noir mat.

Mentionnons aussi une jolie paire de mule, drap

de soie noire, brodée d'un bouquet de fleurs d'or en relief, avec garniture de plumes de coq hérissées, noir et or. Le même genre de mules, drap de soie noir, se borde de fleurs des champs, avec plumes de coq noir tout autour.

Le genre de souliers que les nobles châtelaines du faubourg Saint-Germain préfèrent entre tous, est le soulier de satin, de drap de soie, ou de chevreau à barettes boutonnées, ce qui atteste l'aristocratie, la finesse et la cambrure du pied.

Pour les excursions montagnardes, la maison Jouvenot prépare des bottines en daim gris et des bottines en chevreau noir mat, piquées de soie blanche ou de soie de couleur, genre tyrolien. Et des souliers de toile batiste écru et de foulard Tussor, avec nœud de foulard assorti à la tcellette.

Le foulard fait florès en dépit du mauvais temps, car on sait très bien que le soleil apparaîtra plus doré et plus éclatant aussitôt que les boutades de la lune rousse seront passées.

L'*Union des Indes* est tellement sûre du beau temps, qu'elle a fait fabriquer exclusivement, pour son comptoir *franco-indoustan*, des foulards inédits et printaniers, à tout petits carreaux, filets, comme du temps de nos mères, ayant 90 cent. de largeur. Il y a quinze teintes différentes, en bleu, lilas, rose, marron. C'est tout à fait jeune femme et jeune fille.

Une robe en foulard à carreaux rayés, ornée d'une série de tout petits volants depuis le haut jusqu'au bas, ressemble à une pivoine ou à un œillet panaché. Toutes nos lectrices vont bien vite demander à l'*Union des Indes, 1, rue Auber*, sa collection d'échantillons de ces nouveaux foulards. Elles auront raison. Ce sont les taffetas légers d'autrefois, avec cette différence que le foulard ne se casse pas et ne se coupe pas, et qu'il se nettoie et se lave comme de la batiste. Il y a donc cinq carreaux différents, en quinze nuances de même teinte.

Les rayures font aussi actualité. Il y en a de toutes les grandeurs et de toutes les couleurs sur fond noir, fond blanc et fond uni de toutes teintes : les unes, genre filet; les autres à larges rayures, genre ruban et pékin.

Il est presque impossible d'écrire et d'analyser tous les foulards printaniers de l'*Union des Indes*. Ils sont trop multiples pour cela. Il y a des fleurettes, des branchages, des pluies de feuilles de toutes nuances, des bouquets de fleurs pastel, des gerbes de fleurs des champs, des couronnes jardinières, et mille et mille dessins fantaisistes et charmants. A partir de 48 fr. on a une robe de foulard par huit mètres; mais l'*Union des Indes* envoie le nombre de mètres qu'on désire.

Le Tussor et le Swatow sont aussi les deux tissus exclusifs de la saison d'été. Tous deux sont de nuance écru et d'origine indigène. Le *Swatow* est tissé avec de l'écorce d'arbre et il est aussi soyeux et aussi souple que la Sicilienne. On ne le trouve

qu'à l'Union des Indes, qui en a le monopole, et qui envoie 8 mètres pour 75 fr.

Le cachemire pur de l'Inde, en toutes nuances pures et foncées, constitue aussi de riches costumes de campagne, soit qu'on les reproduise tout unis, ou qu'on les fasse broder au point d'armes et en relief avec perles de jais. L'Union des Indes peut offrir toute une gamme de quarante nuances.

Ce cachemire ne ressemble pas aux autres cachemires, quelque beaux qu'ils soient. Il est inchiffonnable, d'une souplesse et d'une solidité à toute épreuve.

Dans cette même rue Auber, qui rivalise aujourd'hui avec la rue de la Paix, se trouve, au n° 12, la Ceinture Régente de Mmes de Vertus sœurs, qui a quitté la rue de la Chaussée-d'Antin pour s'installer plus grandiosément en raison de l'accroissement de sa clientèle. Depuis que la Ceinture Régente a détrôné le corset, on ne jure plus que par la Ceinture Régente qui en remplit toutes les attributions sans en avoir les dangers et les inconvénients. La Ceinture Régente n'est pas une ceinture bardée d'acier et de baleine, comme l'était le corset; elle est, au contraire, très souple et elle se contente de servir de tuteur et de point d'appui à la poitrine sans la comprimer et sans atrophier les mouvements respiratoires.

Ce qu'il y a de merveilleux dans cette petite ceinture, grande comme ma main, c'est qu'elle développe les natures frêles et délicates et qu'elle amincit les femmes un peu fortes en leur laissant une désinvolture souple et aisée. Plus une femme est forte, plus elle est guindée et disgracieuse lorsqu'elle est serrée; loin de paraître plus mince, elle arrive à l'état de paquet. C'est ce qu'il faut éviter. La Ceinture Régente doit son succès européen à sa coupe artistique modelée d'après les lignes de la statuaire, et à l'approbation de l'Académie de Médecine qui, loin de s'opposer à l'émission de la Ceinture Régente, l'approuve, la recommande spécialement et lui fait de la propagande. Il faut surtout éviter la contrefaçon de cette Ceinture Régente et exiger la signature brevetée de Mmes de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Nous en avons encore bien long à vous dire, et sur les fleurs, et sur les bijoux. Nous y reviendrons. L'espace nous manque aujourd'hui.

Passons à notre cours de beauté qui complète notre cours de modes et de toilettes. Sans la beauté de la chevelure et sans la fraîcheur du visage, une femme n'est jamais jolie, quelque jolie qu'elle soit; tandis qu'elle peut acquérir le don suprême de la beauté et conquérir le titre de jolie femme en ayant des cheveux abondants et lustrés et un coloris éclatant. Depuis l'apparition miraculeuse de l'Eau des Fées, il n'y a plus de cheveux blancs. On avait en vain tenté de les recolorer sans obtenir de résultats définitifs, et après des tentatives infructueuses, on était obligé de les teindre. L'Eau des Fées ravive le coloris et rend à la chevelure argente sa nuance naturelle et primitive, qu'elle ait été

blonde, rousse, châtain, brune ou noire d'ébène. D'où vient cette Eau des Fées, tellement merveilleuse, qu'elle a été admise et diplômée à l'Exposition de Vienne, comme un produit unique dans sa spécialité? Nous en trouvons l'origine dans une intéressante petite brochure publiée par Mme Sarah Félix, et ayant pour titre: *La Chevelure, dans la poésie, l'histoire et le roman, à la ville et au théâtre.*

Le chapitre premier, intitulé: *l'Origine de l'Eau des Fées*, s'exprime ainsi:

Grâce aux herbes de la Germanie, dit Ovide, dans ce poème charmant qui s'appelle: *l'Art d'aimer*, la femme verra sans crainte blanchir ses cheveux. L'art lui promet une couleur préférable à la nature.

Ces herbes de la Germanie, déjà si célèbres du temps de l'élégance romaine, et dont le poète chantait la vertu pour rendre aux cheveux leur éternelle jeunesse, ces herbes précieuses formaient le secret des prêtresses. On en gardait la recette comme un trésor. Les livres du Nord nous montrent les Vulkiries et les fées se servant, pour paraître toujours jeunes, de l'eau qu'elles obtenaient au moyen de leurs plantes magiques.

Quoique notre secret, ajoute Mme Sarah Félix, ne soit pas le secret des prêtresses d'Oïin, mais celui de la science moderne, on ne trouvera pas mauvais que, par la tradition, nous nous rattachions aux élégances de notre histoire, en appelant *Eau des Fées* l'eau qu'eût conseillé Ovide aux belles de son temps.

La *Gazette Rose* remplace Ovide et envoie quérir l'Eau des Fées à la source même, 43, rue Richer.

Quant à la fraîcheur du teint, il est très facile de le conquérir sans l'entremise d'aucuns fards, en faisant usage du *Lait Antéphélique de Candès*, qui fait circuler le sang dans les artères et imprime au tissu dermal le coloris purpurin du printemps de la vie. Ce Lait Antéphélique, aux principes de magnésie et de camphre, est tout à la fois un dépuratif et un tonique des plus puissants. La peau ne se hâle pas; elle reste souple, ferme, veloutée et moelleuse, sans aucune tache, ni aucune rugosité. C'est un véritable engrais et un vernis éclatant qui transforme le visage et l'embellit. Toutes les affections de la peau, telles que les taches de rousseur et la couperose, cèdent à son hygiénique influence. Le visage le plus rouillé s'éclaircit et redevient blanc et rose. Le Lait Antéphélique se trouve partout, mais le dépôt général est chez M. Candès, qui en est l'inventeur, 26, boulevard Saint-Denis.

Nous avons dit qu'il y avait une parfumerie spéciale pour la saison d'été, et qu'on recherchait principalement les parfums doux et rafraîchissants de

la Reine des Abeilles, qui préside aux destinées industrielles de la *maison Violet*.

La *Rosée des Abeilles*, récoltée dès l'aurore par la reine des abeilles, dans le calice des fleurs, est une eau de toilette des plus précieuses et des plus hygiéniques. Les eaux de toilette à la *Glycérine* parfumée sont également indispensables pour conserver la santé, la beauté et la fraîcheur de la peau. On peut les choisir à la violette, au bouquet composé et à l'essence de Portugal. Elles constituent aussi un bain des plus aromatiques et des plus adoucissants. La femme qui se laisse vieillir est celle qui le veut bien. Tant que la femme est belle, elle est femme, elle plaît, elle est recherchée; tous les hommages et tous les cours viennent à elle. La maison Violet a publié une petite brochure intitulée : *l'Art de s'embellir*. Il faut la consulter et surtout suivre ses recettes et ses ordonnances. Dans un autre livre, bien plus complet et bien plus intéressant encore, la maison Violet apprend aux Parisiennes d'aujourd'hui comment les Romaines et les Athéniennes conquièrent leur réputation de beauté. Elle passe en revue toutes les reines à la mode qui ont laissé un nom dans l'histoire, à commencer par Laïs jusqu'à la Pompadour, Ninon de Lenclos et la belle Mme Tallien. Ce livre des Talismans de la Beauté est indispensable à toute femme coquette et même à celle qui ne l'est pas. En faisant usage de la *Crème Pompadour*, on efface les rides; l'*Eau de Beauté* rajeunit le visage; le Savon Royal de Thridace, médaillé à toutes les expositions de Paris, de Londres et de Vienne, est le seul approuvé par l'Académie de Médecine; enfin, la maison Violet offre deux parfumeries spéciales en outre de sa collection de parfumerie variée : la parfumerie aux *Violettes d'Italie* et la parfumerie à la *Glycérine*. Elle possède encore la Boîte de Jouvence qui contient tous les secrets les plus intimes de beauté, de fraîcheur et de jeunesse, et dont on peut essayer la puissance magique dans un boudoir de lumière, éclairé en plein jour, dans le palais de la Belle au bois dormant, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE

SOUS LA DIRECTION DE MESLAMES DE MILLY

21, boulevard des Batignolles. — Paris.

Il y a longtemps que nous n'avons causé de travaux à l'aiguille, et si nous reprenons une série d'articles de ce genre, c'est qu'il s'agit d'ouvrages artistiques et fantaisistes qui diffèrent complètement des autres travaux à l'aiguille. Ce sont des ouvrages à part qui rentrent dans les attributions élégantes des appartements les plus simples et les plus luxueux, car il y en a de tous les prix, pour les femmes de goût qui aimaient à s'affranchir de la banalité.

Mmes de Milly ont eu l'heureuse inspiration d'éditer avec de la toile et du drap, et des applications de Perse découpée, des tapis, des coussins, des rideaux, que sais-je?... Ce n'est rien, et c'est beaucoup. Chaque sujet est disposé avec un art infini, sur le drap, le satin, la toile ou l'étoffe qu'on désire.

C'est une aquarelle de fleurs, d'oiseaux et de sujets fantastiques qu'on brode en relief avec de la soie ou de la laine. Toutes les belles châtelaines qui vont lire la *Gazette Rose* voudront reproduire tous ces nouveaux ouvrages, qu'on leur enverra échantillonnés, qui vont très vite et qui sont très faciles à faire.

Nous allons leur en décrire quelques-uns pour mieux leur donner une idée du genre de travaux artistiques de Mmes de Milly :

C'est d'abord une couverture de billard en toile grise brodée de laine de couleur. Cet ouvrage tout à fait fantaisiste peut servir de tapis de grande table, de couverture de piano à queue ou droit, car il est facile d'en modifier la forme. Tous les motifs sont brodés à la main, en laine de toutes couleurs, et mélangés de bandes de drap de soldat bleu et rouge; on peut aussi l'exécuter avec des galons de bourrelier, ce qui revient meilleur marché.

Puis, c'est une chaise hamac en fer doré, ou en bambou doré, bronzé ou argenté, garnie avec une large bande de velours noir, sur laquelle on dispose des broderies en soutache jaune d'or. La bande de velours est encadrée d'une bande de drap bleu de ciel taillée à dents aiguës, fixée par un point de feston très lâche en soie havane et rouge. Le petit motif qui est placé dans le creux du feston est en soie havane et rouge. Une bande de cachemire de l'Inde encadre à son tour la bande de bleu ciel, placée à 3 cent. l'un de l'autre. Sur le devant il y a une frange de laine bleu ciel, mêlée de pompons et de biais de soie jaune et noire. Même frange au dossier, avec gros pompons dans les angles.

Un écran sur satin noir, toile écrue, ou gros taffetas noir, avec motifs de toile Perse appliqués et entourés d'un point au passé. Cet ouvrage est très facile à exécuter sur échantillon. On peut également reproduire dans ce même genre de travail, de charmants panneaux pour salle à manger et salle de billard.

Un coussin en satin noir, avec motifs de Perse appliqués et brodés, représentant des branches d'azélias de différentes couleurs, des bluets, des pâquerettes, des roses et des grenades, avec leur feuillage verdoyant et mordoré. Sur les branchages de fleurs est perché au milieu un perroquet haras, étincelant de mille couleurs. Les fleurs de Perse et tous les contours des feuillages sont brodés au passé.

Des rideaux et des lambrequins en drap de soldat rouge, avec bandes en drap bleu foncé. Un ruban de fil écru est posé sur le bord des bandes bleues. Ces rubans sont brodés de soie noire et blanche et

surmontés de motifs de broderie en laine bleue et havane. Le lambrequin se compose d'une bande bleue et d'une frange de bourrelier mélangée de choux en laine rouge, bleu foncé, bleu de ciel et havane et de brins de laine. Embrasses en frange ficelle, décorées comme le lambrequin.

Terminons par un splendide tapis en drap rouge, rayé de galons de fil zébrés de laine noire et de bande de drap bleu foncé faisant bordure. Les bandes de drap bleu foncé sont coupées par le drap rouge qui est disposé lui-même en rayures. Une très large bande de drap bleu foncé encadre cette bordure et est surmonté, à distance, d'un galon de fil écru zébré noir. Au-dessus du galon écru, entrecroisés de losanges de fil blanc et de laine bleue. Les encoignures sont tracés par un treillage de laine bleu foncé, avec demi-soleils de laine bleu ciel et jaune or. Ce même motif de demi-soleils de laine bleu ciel et jaune or se répète à chaque bande de drap bleu foncé sur le drap rouge. Tout au bas des bandes de drap bleu foncé, rayonnement de laine jaune or et rouge, et haute frange torsée en ficelle écru, jaune or, rouge bleu foncé et bleu pâle. La description de ce tapis ne peut se faire à la plume. Sur la large bande de drap bleu foncé sont disposés de distance en distance de ravissants motifs de broderie d'un effet tout original.

On exécute les rideaux dans ce même style, et l'on peut disposer tout un ameublement dans ce genre turc et oriental. Ce n'est pas fatigant. Au contraire, c'est très amusant. On va vite relativement. Il y a des fées, parmi les femmes du monde, qui s'entendent à ravir avec *Mmes de Milly*, et qui exécuteront aussi bien qu'elles tous les différents travaux que nous venons d'examiner.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

POESIE

Nos lectrices vont nous remercier de leur donner aujourd'hui une nouvelle pièce de vers de Mme Anaïs Ségalas: le *Cocher de fiacre*. Le titre est des plus prosaïques va-t-on dire. Mais que d'esprit, de finesse, de philosophie et d'observation dans ce petit poème épique. Mme Anaïs Ségalas y sème les fleurs de son talent avec la prodigalité du riche. Et ce qu'il y a de plus charmant encore, quand on a le plaisir de la connaître, c'est qu'elle sait aussi bien dire qu'elle sait écrire.

V. DE R.

LE COCHER DE FIACRE

— Êtes-vous pris, cocher?... Vous détournez la tête.
Ah! c'est qu'il pleut à verse il faut, pour qu'il s'arrête,
Le payer largement. Il est roi, dans ces flots:
Son furet devient un sceptre et son siège est un trône,
Son noir chapeau ciré prend des airs de couronne,
Et son peuple mouillé voit doubler les impôts.

Sur son front radieux, si sombre tout à l'heure,
La pluie a des effets de soleil: le ciel pleure
Et le cocher sourit. Est-il un temps plus beau?
Fier comme un conquérant qui compte ses victoires:
« Que de courses, dit-il, que de vastes pourboires
Dans ce déluge-là! Que de vin dans cette eau! »

Il cingle son cheval, qui vaut un patrimoine:
Cet honnête forçat, ce traîneur de sapin,
L'aide par son travail, et le mangeur d'avoine
Fait vivre le mangeur de pain.

Ces chevaux efflanqués, qui soufflent et s'épuisent,
Ces martyrs de Paris, traînant leur humble char,
Au public, leur seigneur, semblent dire: « O César!
Ceux qui vont mourir te conduisent! »

Dans ta maison roulante, ô cocher! tu reçois
Othello, Bartholo, Clitandre et sa compagne;
Et tu connais Paris comme un lièvre son bois,
Et comme un chevreuil sa montagne.

L'un va voir sa beauté plus fraîche que le jour,
Plus blanche que la perle en son logis de nacre;
Il t'appelle, et pour lui les ailes de l'amour
Sont les pieds d'un cheval de fiacre.

A quelque riche affaire un autre veut marcher:
Il chasse aux millions; c'est Jason en voyage,
Cherchant la toison d'or. Dans ton fiacre, cocher,
Il court après son équipage.

Chacun, en te prenant, a son but qu'il poursuit:
Amour, ambition, gloire, honneur, opulence;
Et toi, sans le savoir, de l'aurore à la nuit,
Tu fais la course à l'espérance.

Vésuve en habit noir, l'homme tient du volcan.
Il te prend pour le bien, pour le mal. Chose étrange,
L'un va rendre visite au citoyen Satan;
L'autre, une visite au bon ange.

Car vois-tu bien, cocher, les fiacres, les maisons,
Jusqu'au moindre bateau qui va glissant sur l'onde,
Tout ce qui porte l'homme avec ses passions
Est comme Atlas qui porte un monde.

Mais le ciel s'éclaircit; chacun reprend l'essor;
Le passant te dédaigne et court lesté et rapide.
Tu maudis le soleil et son sourire d'or
Qui mûrit les épis et rend le fiacre vide.

Et tu vas défilant, la fureur sur le front,
Tout un grand chapelet de jurons, sur ta route;
Quand je dis chapelet, c'est différent sans doute,
Ce n'est pas aussi saint, mais c'est tout aussi long.

Il reste encor pourtant des jours que l'on consacre
Au bonheur des cochers: le dimanche joyeux,
Le jour de Saint-Médard, quand il est pluvieux:
Saint-Médard doit au ciel être ami de Saint-Fiacre.

Mais on te prend à l'heure; on est pris au filet;
On va rester longtemps sur la triste banquette!
Quel enfer, si jamais Roméo t'appelait
Et dans ton fiacre à l'heure allait voir Juliette!

La joie et le malheur, cochers, sont comme vous:
Quand nous les rencontrons, attendant sur la place,
L'une nous conduit vite et s'en va loin de nous,
Pour s'offrir souriante à quelque autre qui passe.

L'autre nous tient longtemps, inflexible, inhumain.
Nous avons beau nous plaindre, il s'obstine et nous
Et l'on croirait toujours qu'on a pris en chemin [leurre,
Le bonheur à la course et le chagrin à l'heure.

Mais on part pour le bal. Avec fleurs et joyaux,
La jeune fille accourt dans ton sapin vulgaire,
Qui croit se retrouver au beau temps où, naguère,
Sapin vert de nos bois il portait des oiseaux.

Les danseurs, dans le bal, vont choisir les plus belles,
Formant, sur leur banquette, un gracieux tableau ;
Sur la place, ô cochers ! vous vous rangez comme elles,
Attendant le client, qui choisit le plus beau.

Ton grand fiacre est du moins plus vaste et plus utile
Que ces fiacres étroits où l'on va deux à deux :
Comme un sentier du bois sont-ils faits pour l'idylle ?
Ces coffres peints sont-ils la boîte aux amoureux ?

Qu'il est rare le fiacre abritant fils et fille,
Et le père et la mère, ainsi qu'un nid d'oiseau.
Le cocher voudrait-il, reniant la famille,
Devenir immoral comme un roman nouveau ?

Mais sois heureux ! la nuit marche, la course augmente.
Ecoute cette horloge. . Oh ! que de son timbre et doux !
C'est minuit et demi qu'elle sonne pour nous ;
Elle a pour toi, cocher, sonné deux francs cinquante.

M^{me} Anaïs SÉGALAS.

NECROLOGIE

Nous reproduisons, d'après le *Journal d'Alençon*,
la notice chronologique suivante :

« Samedi dernier une nombreuse assistance se pressait aux obsèques de Mme la comtesse Hortensius de Saint-Albin. L'église du Chevain était trop petite pour contenir toutes les personnes accourues des environs et d'Alençon pour rendre un dernier hommage à une femme si distinguée par toutes les qualités du cœur et de l'esprit et s'associer aux regrets de sa famille désolée. Les humbles, les pauvres, pleuraient en elle la bienfaitrice la plus charitable. Elle repose au milieu des siens dans une chapelle de famille, à l'extrémité du parc de cette belle demeure où elle avait passé les plus douces heures de sa vie. Son souvenir vivra dans le cœur de tous ceux qui l'ont connue.

» Mme de Saint-Albin avait, comme peintre de fleurs, un talent des plus distingués. Elève de Jacobber, elle peignait, sur porcelaine et sur toile, des tableaux dignes de son maître et qui ont eu d'éclatants succès à diverses expositions. Le musée d'Alençon, sa ville natale, en possède un des plus remarquables, dont elle lui fit don il y a quelques années. Une de ses œuvres figure encore cette année à l'exposition des Beaux-Arts, et elle n'est plus là pour jouir de ses succès. La peinture de Mme de Saint-Albin se distingue non seulement par la fraîcheur et la grâce du coloris, mais par une solidité de touche et une vigueur de pinceau hors ligne.

» Puisse M. de Saint-Albin trouver dans la sympathie de ses nombreux amis un adoucissement à ses regrets ! »

Nous nous associons de tout cœur à ces quelques lignes écrites en l'honneur d'une femme aimable et charmante que nous avons connue et appréciée, et qui était la belle-sœur d'un de nos excellents amis, M. Achille Jubinal, l'ancien député des Hautes-Pyrénées. Mme de Saint-Albin était une femme supé-

rieure entre toutes ; elle avait pour elle la bonté, le talent et la grâce ; elle avait tant d'esprit qu'elle en accordait à ceux qui n'en avaient pas, car elle était la bierveillance même. Sa mort a été une surprise douloureuse pour sa famille et pour tous ceux qui l'aimaient et l'estimaient.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE DOIS DE BOULOGNE

Première toilette. — Robe à traîne en poul de soie vert printemps et en poul de soie rose pâle. La première jupe, faisant demi-traîne, est garnie de quatre volants froncés à gros plis, avec tête coulissée, alternant vert et rose. La tunique, genre princesse devant, tombe en pouff demi-traîne derrière, doublée de poul de soie rose, et se retourne en revers de chaque côté. Le corsage a un col Angot, s'entr'ouvrant en revers roses, genre bavette descendant très bas sur la taille. Il est fermé avec une deuble rangée de boutons oxydés qui continuent sur la jupe de la tunique. Les manches, ajustées, ont un double volant pour manchette et un gantelet de poul de soie rose. Ruche de tarlatane dans l'intérieur du col Angot, et plissés de tarlatane aux manches. Gants de Saxe, nuance naturelle. Souliers de cheveau, avec nœud cocarde rose et vert. Talons Louis XV. Chapeau de paille de riz, bordé de poul de soie vert, avec nœud cocarde en ruban vert, paquerette métallique et pouff de plumes roses.

Deuxième toilette. — Robe Merveilleuse en faille vert Céladon. La jupe ronde est ornée de petits volants et de bouillonnés plissés vert russe. Les volants montent derrière jusqu'à la taille. Par devant tablier carré, avec boutons de chaque côté. Le corsage tient au tablier et est entr'ouvert en cœur, avec collerette Angot très haute. Manches très étroites, avec double volant et bouillonné. Gants de Suède nuance naturelle. Bottines en cheveau vert russe, avec nœud de peau et talons Louis XV. Echarpe de crêpe de Chine, ponceau, nouée négligemment, comme du temps du premier Empire. Chapeau alsacien en paille belge, avec bord retourné ruban de velours noir autour de la calotte ; panache de plumes vertes, bouquets de fleurs de côté et barbes de dentelle noire tombant derrière. Ombrelle marquise en faille rose, bordée d'effilé rose.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE FILET GUIPURE.

Notre planche de filet guipure contient deux carrés différents, l'un reproduit au crochet et l'autre en filet guipure avec broderie en relief. Nos lectrices n'ont qu'à suivre le carré au point de crochet, à compter les points pour l'obtenir d'une façon toute identique. Ce carré, de style gothique, est très élégant et très artistique pour coussin couvre-lit et rideaux de fenêtres. Le carré en filet guipure est de style moyen-âge. Il est très simple et de très bon goût. Les personnes qui ont l'habitude de faire du filet guipure peuvent aisément le reproduire et déployer leur talent dans l'art de tisser de la toile à l'aiguille. Le troisième dessin est une haute dentelle pour rideaux et couvre-lit ; elle s'emploie aussi pour jupon et garniture de tunique. Les femmes de goût savent en tirer un élégant parti et l'appliquer aux mille et mille fantaisies de la mode actuelle.

Pour les articles non signés :

Vicomtesse de RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE sous la direction de M^{mes} de Milly. — COURRIER DES THÉÂTRES : Théâtre de Boulogne-sur-Mer, les *Deux Cousines*. — CONTES DU BIBLIOPHILE JACOB (suite), par M. PAUL LACROIX. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de château.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE — Paris est prêt à se mettre en route. — Les consultations du docteur Constantin James. — La Suisse normande. — Le Czar à Londres. — Les dernières fêtes de la saison. — Les nouvelles toilettes. — Les lundis de la comtesse Périère Pitté. — Les vendredis du Concert des Champs-Élysées — *L'élite des artistes et le dessus du panier*. — La promenade au Bois. — Les chapeaux du jour. — Deux nouveaux livres — *La Dame de Spa*, par Fortunio. — *La Vie à Deux*, par M. Louis Enault. — L'Exposition de peinture ; la sculpture au Palais de l'Industrie.

C'en est fait, Paris est prêt à se mettre en route. Il commençait à se plaire chez lui, à oublier les mauvais jours et à faire en sorte de les réparer, et voici les dissensions politiques qui recommencent à inquiéter les esprits. On part en se demandant ce qu'il en adviendra de cette Assemblée reconstituée avec tant de peine après le naufrage du 24 mai. Où la France va-t-elle?... Le souffle de la Révolution la pousse toujours en avant pour la faire retomber dans un nouvel abîme.

Et pourtant la France industrielle ne demande qu'à être belle et florissante. Les plaisirs et le luxe avaient repris tout leur entrain. Les étrangers revenaient dans ce Paris unique

au monde et songeaient à y prendre leurs pénales d'hiver ; et la Discorde agite ses torches enflammées dans tous les différents partis qui veulent triompher quand même. Qui donc remettra dans la bonne route le char embourbé de la France ? L'avenir est encore gros d'événements. Jouissons, en attendant, du présent. Partons avec l'espérance et la confiance dans le cœur, et cherchons la source thermale qui puisse nous guérir de nos infirmités ou de nos maladies imaginaires. Il n'y a que le docteur Constantin James qui ait le droit de nous délivrer notre feuille de route. Il faut donc lui demander une consultation sérieuse dans son cabinet de la *rue du Luxembourg, 51, au coin du boulevard des Capucines*. Il nous enverra à coup sûr à la fontaine miraculeuse qui doit nous rendre la santé, car il a fait des études spéciales sur les eaux thermales, et il est l'auteur d'un Guide pratique aux eaux minérales, aux bains de mer et aux stations hivernales dans le Midi de la France. Avec ce Guide qui est très complet, en se rendant bien compte de ses souffrances, on peut se diriger vers un point quelconque, lorsqu'il est impossible de consulter le docteur Constantin James. Il est plus que dangereux de partir au hasard, sans renseignement préalable.

Ce Guide aussi intéressant qu'utile se trouve : *Place de l'Ecole de Médecine, chez Masson, libraire éditeur*. En outre des eaux minérales et des bains de mer, le Guide du savant docteur traite de l'hydrothérapie et de toutes les maladies en général. On y trouve aussi le récit émouvant et plein d'érudition de son voyage en Égypte, à l'Isthme de Suez, qui a failli lui coûter la vie.

Plus d'une de nos belles lectrices nous consulte pour savoir si elle doit aller tendre son verre à la même source que nous; et nous avons trois lettres sous les yeux qui nous demandent si elles peuvent partir pour Bagnoles-de-l'Orne; si le site est aussi pittoresque que nous le décrivons, s'il y a de vrais bois, des rochers, des ravins, des torrents, des lacs, et si notre imagination d'amoureuse de la nature ne nous montre pas ce qui n'existe pas. Vraiment non, Bagnoles-de-l'Orne est encore au-dessous de la description que j'en ai faite. Les pinceaux de Ségé ont seuls pu rendre cette nature rêveuse et charmante de ce petit coin privilégié qu'on appelle : *la Suisse normande*.

Les eaux de Bagnoles sont d'une efficacité incontestable pour les dyspepsies, les entérides, les rhumatismes, l'anémie et toutes les maladies de la peau. Il n'y a pas à hésiter, si on est atteint d'une de ces différentes affections, et Bagnoles-de-l'Orne doit attirer de préférence tous ceux qui aiment le calme, la vie de château et la nature pour la nature. Bagnoles n'a pas les distractions des premières villes d'eaux à la mode, mais il n'en a pas non plus les fatigues. On s'y repose; on y oublie son mal; on se guérit; c'est le point important. Le docteur Joubert, officier de la Légion d'honneur, contribue beaucoup à l'efficacité des eaux par ses soins intelligents. Il renvoie les malades auxquelles les eaux de Bagnoles ne conviennent pas, car elles peuvent être mortelles quand elles ne soulagent pas. Elles sont donc loin d'être anodines; elles ont au contraire une très grande puissance qui ne se trahit par aucune saveur saline ou acidulée.

Les portes de Bagnoles sont ouvertes à partir de ce premier juin. Les baigneurs vont arriver en foule. Le mois de juin est le mois des rhododéindrons et de toute la flore des bois. Le Bagnoles du mois de juin est un Bagnoles à

part, un Bagnoles tout fleuri, une Géorgique de Virgile !...

Tandis que Paris s'agite de nouveau, l'Angleterre donne des fêtes splendides. Le Czar de toutes les Russies est le lion du jour. L'Europe entière a les yeux sur lui. La Cour d'Angleterre s'est surpassée en magnificence.

L'Empereur de Russie est une physionomie à part. C'est un grand et beau caractère qui comprend la haute mission de gouverner les peuples. Il a une main de fer, et la Russie n'en est que plus heureuse et plus respectée. C'est la liberté qui a tué en France la liberté, et ce sont les privilèges qui l'ont amoindrie et déconsidérée. L'arbre de science est l'arbre du mal quand on ne sait pas en cueillir les fruits.

Le Czar se croit responsable du sceptre que la Providence lui a confié. Il gouverne par lui-même. Il est autocrate avant tout. En toute saison, comme en tout lieu, l'empereur Alexandre II est debout à six heures du matin. Il fait aussitôt levé, une promenade d'une heure, et il ne s'est pas départi de cette habitude à Buckingham et à Windsor. La promenade faite, l'Empereur rentre dans son cabinet et y travaille deux ou trois heures consécutives.

Le dîner a lieu à trois heures : pour se mettre en appétit, l'Empereur fait une promenade à cheval, où, s'il est à Livada, il prend un bain de mer. Le vin de Champagne est son vin de prédilection, comme le français sa langue usuelle, à tel point, qu'à Berlin même, il parlait français.

Mgr le comte de Paris est venu tout exprès à Londres saluer l'Empereur de Russie et l'assurer de toute la satisfaction qu'il éprouvait du mariage de sa cousine du côté maternel, la princesse de Mecklembourg, avec le grand-duc Wladimir, fils de Sa Majesté. Son Altesse Royale est repartie ensuite en toute hâte pour présider à Paris le service commémoratif de la duchesse d'Orléans à la chapelle Saint-Ferdinand.

Malgré sa sympathie pour la France, le Czar ne s'arrêtera pas à Paris. Il ne peut pas admettre qu'une nation intelligente et qui se respecte soit en République et modifie son gouvernement au gré de ses passions et de ses caprices.

Les séances orageuses de Versailles ont ramené à l'Assemblée un public de femmes aris-

ocratiques et élégantes, avides d'émotions, et qui font de la politique à leurs heures, tout aussi bien que nos hommes d'Etat.

Citons parmi les plus assidues : la princesse Troubetzkoï, la comtesse Marie de Moltke, la duchesse d'Harcourt, la comtesse Duchâtel, la comtesse d'Haussonville, la comtesse de Rainneville, Mme Thiers et Mme Roger du Nord.

A l'une des dernières séances, Mme la princesse de Metternich, dont on se préoccupe beaucoup en ce moment, à cause du duel Montebello, avait un éventail qui a produit une grande sensation d'étonnement et de curiosité, et qui sera bien certainement imité. Sur le montant gauche de l'éventail était incrustée une montre microscopique, et sur le montant droit un lorgnon à longue-vue de théâtre. Tout en s'éventant, il est facile de se rendre compte de l'heure et de pouvoir reconnaître toutes les individualités que l'on connaît et que l'on cherche dans une salle quelconque. L'éventail va donc remplacer la ceinture de cuir où il était suspendu en même temps que la lorgnette et la montre.

Les dernières fêtes touchent à leur fin. Elles se seraient peut-être encore prolongées très avant dans le mois de juin, si la politique n'eût assombri tout d'un coup l'horizon.

Le dernier vendredi de la comtesse Edmond de Pourtalès était une véritable soirée printanière : que de fleurs et de jolies femmes?... La duchesse de Mouchy y a rénové les anciennes robes d'autrefois, à double et triple jupes de tulle posées les unes sur les autres. C'est une protestation contre les robes à volants, à bouillonnés et à plissés. Sa toilette se composait de plusieurs jupes de tulle faisant flots, avec une tunique de crêpe de Chine bleu turquoise, coupée toute ronde et très courte, bordée d'une large guirlande de marguerites de toutes nuances, avec quelques branchages s'épandant çà et là sur les jupes de tulle.

Les robes à double jupe vont-elles reprendre faveur?... C'est ce que nous vous dirons. Toujours est-il que la toilette de la duchesse de Mouchy a été très admirée, et qu'on en parle encore.

La vicomtesse Reille a clôturé ses réceptions de semaine, très élégantes et très suivies pendant toute la saison d'hiver, par une soirée

dansante, dont le cotillon a été mené militairement, et dont *Susse* avait été l'organisateur.

Il y avait de nouvelles figures aussi originales que variées.

On a également cotillonné chez la comtesse de Florian, un nom cher aux lettres et à la diplomatie tout à la fois; très apprécié en ce moment à l'ambassade de France à Londres.

Les lundis de la comtesse Périère-Pilté se succèdent avec des attractions toujours nouvelles. Lundi dernier, Mme Charlotte Dreyfus s'y faisait entendre sur l'*Orgue Alexandre*. Elle a joué cette jolie valse de sa composition : *La Fugitive*, qui semble toujours plus légère et plus gracieuse chaque fois qu'on l'entend. Le lundi précédent, Ferraris tenait le piano, et Mlle Orbelin a dit, de Mme Pilté, plusieurs romances, avec un talent de cantatrice-amateur, qui a été très apprécié et très applaudi.

Autant on tenait à se montrer et à prouver qu'on était de toutes les fêtes du grand monde et des réunions officielles pendant la saison d'hiver, autant on va se cacher désormais, car il n'est plus possible de se montrer à Paris, sous peine de déchéance, après le Grand Prix. Il faut partir quand même. Le déplacement est de rigueur.

Paris n'est pourtant pas dénué de tous plaisirs, et les étrangers qui vont remplacer les Parisiens trouveront largement leur compte dans l'Exposition des Alsaciens-Lorrains, dans l'Exposition de peinture et dans le Concert des Champs-Élysées, qui est tellement aristocratique qu'on dirait d'un salon du grand monde plutôt qu'un lieu public. Il est vrai que n'y entre pas qui veut, et que les dames du lac n'y sont pas admises.

Le vendredi est le jour consacré au vrai grand monde. On s'y donne rendez-vous, et on s'y retrouve. Il y a de bien élégantes toilettes et de bien jolies femmes. On dirait même que l'orchestre de M. Cressonnois est plus éclatant ce soir-là. Le concert de M. Besselièvre ressemble, le vendredi, à une réunion privilégiée de l'enceinte du pesage par un dimanche de courses. Tout le Jockey-Club et l'élite des autres clubs y sont au complet, ainsi que l'aristocratie féminine.

Savez-vous comment une belle dame parvenue désigne les artistes de talent qu'elle convie à venir dans ses salons princiers : *La lie des ar-*

tisses. Elle répète à qui veut bien le retenir : « Je ne reçois chez moi que la *lie des artisses*, je n'ai même pas besoin de solliciter les *artisses* en renom, car c'est à qui veut se faire entendre dans mes salons : Faure, Diaz de Soria, Mme Miolan-Carvahô, la Belloca, Planté et Sivori attendent leur tour, car je ne veux point d'*artisses* de second ordre. »

Cette dame, dont le mari a gagné une immense fortune dans les cuirs, croit dire tout simplement : *L'élite des artistes*. Laissons-lui ses illusions, car personne n'en a ni sur son éducation, ni sur ses ancêtres. Comme elle a le moyen de payer des artistes de haute valeur, elle a, ce qu'elle appelle encore : « *Le dessus du panier*. »

Les promenades au Bois ont repris toute leur animation depuis que les beaux jours sont revenus. Pour être consacrée femme à la mode et femme du monde, il faut se montrer tous les jours au Bois, de quatre à six heures, dans des toilettes nouvelles, d'une simplicité étudiée. La femme comme il faut doit laisser les toilettes à effet aux belles dames du lac qui mettent leurs jarretières en guise de blason sur les panneaux de leur voiture.

Chacun se connaît, se toise et se salue selon la position sociale qu'on occupe ; il est impossible de se tromper, c'est l'Almanach de Gotha qui défile ; ce qui faisait dire naïvement à une jeune biche égarée dans l'allée des Acacias, qu'elle faisait partie de l'Almanach de *Gothon*.

Les chapeaux du jour ont d'étranges allures : les uns ressemblent à des coiffures de zouaves avec leur écharpe enroulée en turban ; les autres ont l'air de partir au bal, disposés en couronnes et en guirlandes de fleurs ; ceux-ci s'épandent en saule pleureur par derrière, on a l'air d'un mausolée ; ceux-là sont ronds et relevés à la Henri IV, c'est le chapeau béarnais, tant soit peu crâne et audacieux. C'est ainsi que de beaux yeux arrivent à se faire remarquer et à conquérir les suffrages.

Les toilettes sont tellement variées et fantaisistes qu'il n'y a pas de mode dont on puisse dire : « C'est la mode... » Les femmes se costumement tout autant qu'elles s'habillent. Elles ressemblent tour à tour à Agnès Sorel, Marie-Stuart, Marguerite de Navarre, Diane de Poitiers, Anne d'Autriche, à la Montespan, à La Vallière, à Mme de Maintenon, à la Pompa-

dour, à la Dubarry, à Marie-Antoinette, à Mme Récamier, à Mme Tallien. Tous ces différents types de beauté et de suprême élégance sont plus ou moins exactement copiés ; la mode n'en est que plus attrayante et plus typique, et les folles années de l'Empire, puisqu'on les appelle ainsi, n'ont jamais approché du luxe historique et fastueux de la République provisoire. Lorsqu'une femme n'a pas la fortune de toutes ces toilettes dispendieuses, elle entraîne la ruine à sa suite ; de là notre décadence morale et sociale. Nos pères tenaient compte bien plus de l'honnêteté que de l'habit ; l'honnête homme était accueilli avec son habit râpé ; il n'en rougissait pas, parce qu'il était la preuve évidente de son honorabilité. *Il était pauvre!*... c'était un titre au respect des riches, parce qu'il avait servi *Dieu, son pays et son roi*. Il n'y avait pas de ces spéculations folles qui sont des gouffres infernaux ; de ces banques trompeuses qui sont autant de guet-apens pour attirer l'argent d'autrui et pour ne pas le lui rendre. On travaillait lentement et sagement. On gagnait sa fortune par de longues années de labeur, et on ne la gaspillait pas au vent, en raison du mal qu'on avait eu pour l'acquérir. Tout est changé, hélas!... les hommes, les mœurs, les usages, les gouvernements et les saisons!..

Puisqu'on part et que Paris va en être réduit à ses plaisirs personnels et à ses discussions politiques, il faut faire ample provision de livres nouveaux contre l'ennui.

Nous vous avons déjà parlé de la Dame de Spa, qui nous rendait sa première visite lors de notre dernier numéro du 15 mai. Cette Dame de Spa, présentée par *Fortunio* (un nom qui porte bonheur), a été si bien accueillie de toutes parts que la librairie de la Société des Gens de lettres en est déjà à sa troisième édition de ce doux roman d'amour.

Le livre de M. Paulin Niboyet (nous voulons dire *Fortunio*) donne le désir d'aller faire une saison à Spa pour rencontrer une héroïne de ce genre et pour admirer ce beau pays, dont les eaux miraculeuses ont la puissance de la fontaine de Jouvence, et donnent à tous ceux qui en boivent la force, la jeunesse et la santé.

La Dame de Spa a-t-elle existé?... Pourquoi pas?... C'est un type charmant que cette jeune femme, qui est presque une légende, et qui se

fait la consolatrice et l'ange gardien de tous les déshérités et de toutes les souffrances, parce qu'elle connaît par elle-même le prix du travail. Elle est libre et indépendante, parce qu'elle ne relève que de son talent et qu'elle peint, sous le nom de *Franchimon*, tous ces admirables ouvrages en bois de Spa qui sont la fortune du pays et sa renommée artistique.

La Dame de Spa, c'est-à-dire Berthe de Tournay, est la fille d'un grand seigneur, le prince Serge, mais elle l'ignore. Elle a été adoptée par la famille de Rieux, qui l'a élevée en jeune fille du meilleur monde. La mère de Berthe était une cantatrice d'une rare beauté, que le prince Serge adorait, mais dont il fut obligé de se séparer momentanément, ne la répudiant pas et pensant bien l'épouser plus tard. La pauvre femme mourut de chagrin en léguant une fille au prince Serge. Telle est la donnée du roman *la Dame de Spa*. Le prince Serge vient faire une saison à Spa pour sa santé et pour promener ses ennuis et ses regrets, en essayant de les distraire. Il est accompagné d'un jeune auteur de talent, très à la mode et très en faveur, qui s'est épris d'enthousiasme pour lui et qui l'aime comme un fils. Le prince Serge lui rend son affection au centuple et n'a qu'un but et qu'un désir : le rendre heureux. La Dame de Spa lui en fournit l'occasion. André en devient profondément amoureux, et comme la Dame de Spa n'est autre que la fille du prince Serge, ce doux roman d'amour finit par un mariage qui se contracte dans des conditions exceptionnelles, ce qui donne beaucoup d'intérêt et d'originalité à ce livre.

En outre de la Dame de Spa, nous avons un autre compagnon de voyage à vous présenter, — le nouveau livre de M. Louis Enault, publié par la *Librairie Hachette*. Le nom seul de M. L. Enault est une grande attraction littéraire, car il est l'auteur favori et privilégié de toutes les femmes de cœur et de toutes les femmes élégantes. Que de beaux yeux il a fait pleurer!... et combien se sont endormies, les deux yeux ouverts, avec de douces rêveries d'amour!...

Le livre de Louis Enault, intitulé : *La Vie à deux*, contient deux nouvelles : *Les Malheurs de Rosette* et *les Aventures de Madeleine*; plus une étude très intéressante sur les Bohémiens : *La Race maudite*.

Les Malheurs de Rosette donnent le frisson et

l'épouvante. Pauvre Rosette!... Elle quitte la chaumière et le quartier Latin, où elle était heureuse comme Mimi Pinson, vivant au jour le jour, pour suivre un inconnu (la fatalité), qui lui parle d'amour et qui l'entraîne à Caen, pour vivre dans une maisonnette de verdure et de fleurs de cette *Vie à deux*, si remplie et si charmante quand on aime. La solitude pèse à Rosette; elle n'est pas de ces oiseaux qu'on met facilement en cage; elle aime l'air, la liberté, le bruit, la foule, les chants joyeux et les plaisirs de Paris. Il règne du reste dans cette maison un silence de mort, il y plane un mystère... Hermann est-il marié?... Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisqu'il la cache à tous les yeux et qu'ils ne sortent tous deux, le soir, que comme deux oiseaux de nuit, fuyant la lumière et les regards.

Un matin, Hermann est dérangé plus tôt que de coutume. Il se met en habit noir comme pour un jour de fête. Rosette veut savoir où il va. On lui répond que c'est un secret horrible et qu'il vaut mieux qu'elle ne sache pas. Rosette s'échappe de la maison où elle est retenue prisonnière; elle va au hasard devant elle; elle suit la foule, qui parle de mort et de supplice. Elle arrive sur une grande place; elle voit des gendarmes, un tombereau découvert, où se tient une femme jeune encore, assistée d'un prêtre qui la soutient et l'encourage en lui faisant gravir lentement les degrés de l'échafaud. Rosette pousse un cri d'horreur en reconnaissant *Hermann* faisant l'office du bourreau, et au moment où la tête de la suppliciée roule dans le panier, Rosette terrifiée, égarée, tombe en arrière sans connaissance. C'est en vain qu'on essaye de la ranimer, tous les soins sont inutiles, et comme on ignore qui elle est, on la transporte à l'hôpital. Pauvre Rosette! jamais elle ne se réveillera de sa terreur, car elle est folle!

Les Aventures de Madeleine impressionnent moins péniblement, tout en laissant dans le cœur une tristesse navrante et profonde. Eh quoi! ces deux êtres faits pour s'aimer, s'apprécier et se comprendre, la mort les sépare encore! Rien n'est éternel ici-bas. La *Vie à deux* pourrait bien s'appeler la *Vie à trois*, car la mort est toujours là, qui guette le bonheur.

Toutes les belles dames qui aiment les émotions en trouveront dans le livre de Louis Fnault; mais plus d'une demandera à son auteur favori s'il avait le cauchemar en écrivant ses *Malheurs de Rose'te*.

**

L'Exposition de peinture fait toujours flo- rès, il y a de très jolies choses, la foule indique où elles sont; on va de Cabanel à Carolus Duran, on compare, ce n'est pas la même chose, chaque artiste est lui-même.

Cabanel a deux beaux portraits : celui de la comtesse Welles de la Valette et celui de la duchesse de Luynes avec ses enfants. Il a en outre un tableau religieux : *l'Extase de Saint Jean Baptiste*.

Carolus Duran a le portrait de Mme la comtesse de Pourtalès une fleur de beauté, et celui de Mlle Marie-Anne Carolus Duran, âgée de quatre ans, un bouton de rose à peine entrouvert. La grande dame est très grande dame, et Carolus Duran a peint sa petite fille avec son pinceau et son cœur. On discute beaucoup sa *Nymphe* ou *Naiade prenant un bain de rosée*. On préfère ses portraits.

Dulufé est également représenté par deux portraits de femmes.

Daubigny a peint la *Maison de la mère Razot*, à Valmondois. M. Daubigny est toujours M. Daubigny, une merveille!...

Maurice Courant a envoyé deux Marines gaies et ensoleillées, qui donnent l'envie de naviguer sur cette mer calme et paisible.

Pérignon a fait le portrait de Mlle Schneider dans son costume de grande-duchesse. On dirait une belle poupée de Giroux, avec une boîte de soldats dans le fond du tableau.

Anticipons sur la sculpture, à laquelle nous reviendrons, pour parler d'une très belle statue en marbre de M. de Vasselot : *Patrie*... Le jeune sculpteur a déployé toutes les qualités d'un artiste de talent et d'avenir. Il y a le souffle du génie dans cette œuvre, qui est très appréciée et très admirée. Deux bustes en marbre sont aussi très remarquables : l'un est du docteur Wecker et l'autre de M. de Hendel. Ils ont tous deux les qualités qui distinguent *Patrie* : une grande précision de lignes et l'intelligence qui anime le marbre et lui donne la vie.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

N'en déplaise à la République provisoire, au changement de ministère et à la division des partis, les modes du jour sont plus fantaisistes et plus artistiques que jamais. La *Maison Gagelin Opigez* se surpasse pour innover de l'élégance imprévue et inédite. Quel goût ! quel brio et quel style !... Ce sont des toilettes uniques en leur genre, qui seront aussi bien de mode l'été prochain qu'actuellement, parce qu'elles comportent un grand cachet de distinction et qu'elles ne courent ni les promenades, ni les rues. Elles font pour la plupart genre et école et servent de type et de modèle. Il nous est impossible de les décrire toutes, tant il y en a de toutes sortes. Cueillons, sinon les plus jolies, car elles ont chacune leur mérite, mais celles qui étaient exposées dans les salons de la maison Gagelin-Opigez, 83, rue de Richelieu.

**

Une toilette villageoise, en toile de Vichy rosée, entièrement brodée de trois nuances, ton sur ton, *pêche au vin*. La jupe touchant terre est garnie tout simplement de trois volants brodés, coupés par des volants plissés en toile rose unie. La tunique, très courte par devant, est entièrement brodée, de même que le corsage genre cuirasse, et vient s'attacher sur le côté gauche avec une large agrafe d'argent bruni. Le corsage-cuirasse, tout en broderie, a des manches en toile unie, avec un tout petit revers carré brodé.

**

Une toilette destinée à la comtesse de S..., en faille chamois et lin. La jupe, en faille chamois, lin, garnie en tablier, avec des bouillonnés de faille lin, coquillés de dentelle de fil assortie chamois et lin, façon jabot. Une très nouvelle tunique se croise sur le devant avec revers coquillés de dentelle, dégageant le tablier, et se noue derrière avec une écharpe de faille chamois, doublée de bleu pâle. Le corsage, ouvert devant et derrière, comme ceux d'Anne d'Autriche, est retenu par une échelle de nœuds de rubans gradués, descendant plus bas que la taille, dans le style des portraits de la Reine. Les nœuds de corsage sont chamois et bleu pâle. Les manches bleu pâle sont garnies de chamois et de dentelle, avec revers plats.

**

Un costume panier Louis XV, en toile de lin abricot doré, sur une jupe de faille blé, garnie de volants doublés de rose très pâle (l'ombre de la rose). Le panier Louis XV, en nuance abricot doré, se dégage en revers sur le corsage et se termine en habit marquis par devant, en se retroussant sur les côtés, avec une petite poche brodée, doublée de rose pâle. La poche est garnie de nœuds blé, dou-

blés de rose pâle. Le dos princesse forme un grand carré par derrière, sur lequel se retrouse le panier. Le tout est garni d'une frange de 25 centimètres à grillage et à plumet en nuance blé, mélangé légèrement de rose pâle.

Une toilette Altesses, en mousseline de soie noire, consistant en un vêtement Altesses, très court et très cambré dans le dos, avec trois coutures, et faisant tunique châle devant, tombant presque au bas de la jupe. Ce vêtement est garni de cinq volants de Chantilly perlés de jais (une vraie pluie de perles). Il est flottant par devant, et, par conséquent, des plus commodes et des plus élégants pour toilette négligée (qui ne l'est pas).

La maison Gagelin-Opigez l'a innové pour une Altesses Royale, la belle princesse Obre..., qui lui imprimera son cachet de grande dame et sa désinvolture élégante.

Un costume de voyage en popeline de soie et cachemire de l'Inde bleu hirondelle. La jupe en popeline est garnie de trois larges biais de cachemire. Une blouze Edimbourg, qui a été éditée pour la jolie duchesse de ce nom, lors de son mariage avec le duc d'Edimbourg, complète ce costume et lui donne un grand cachet d'élégance. Cette blouze a trois plis plats dans le dos et trois plis par devant, et s'attache à la taille par une cordelière. Elle est en cachemire pur de l'Inde, garnie de faux-ourlets de popeline, avec piqure assortie. Un carrick anglais en cachemire et popeline, même bleu hirondelle, se met sur cette blouze pour costume de chemin de fer. Ce carrick a un col pélerine et des revers en popeline.

Terminons par une toilette de réception d'été, pour la princesse M...

La jupe, en taffetas bleu pâle, forme cloche, est garnie dans le bas d'un bouilloné garni. Elle est très plate par devant, avec deux larges plis plats dans le dos, sous lesquels viennent se nouer une tunique de cachemire bleu très longue devant et retroussée très haut sur la taille, par derrière, avec un bord de plumes naturelles d'afruche tout autour. Le corsage en taffetas bleu est décolleté carré, tout uni, avec fichu de crêpe lisse s'enlevant à volonté, pour toilette de promenade. Une ravissante petite casaque en cachemire cintrée est également garnie du même bord de plumes. La manche est en faille zébrée de biais de cachemire bleu.

Mais, va-t-on dire, la maison Gagelin-Opigez ne travaille donc que pour des altesses, des princesses, des duchesses, des marquises et des comtesses ?... Il est incontestable qu'elle a une clientèle d'élite de femmes du très grand monde, ce qui n'empêche pas la riche bourgeoise et les jeunes

femmes économes de se faire habiller par Gagelin, car elles y trouvent des toilettes simples et de bon goût, qui ne se démodent pas et qui ont toujours un grand cachet d'élégance.

Le jais continue à faire fureur. C'est bien lourd pour l'été. Qu'importe !... c'est la mode. On en subit les conséquences et l'on surcharge ses costumes de plusieurs kilos de jais. On se résigne même avec enthousiasme à s'emprisonner dans des cuirasses de jais.

La *Glaneuse* a tout un arsenal de cuirasses de jais, de tabliers de jais et de plastrons de jais dans ses magasins de la rue de la Chaussée-d'Antin, n° 7. Elle offre même de larges agrafes faisant épaulettes. Et pourtant le jais a un rival triomphant : l'acier bleu. C'est un véritable clair de lune éclairé par la lumière électrique. Il se fait des cuirasses et des tabliers en cachemire ou en gros de Suez bleu brodés de perles d'acier bleu. C'est très doux et très étrange. De même que le jais n'est joli que sur du noir, l'acier bleu n'est joli que sur du bleu.

Il se fait aussi des broderies de perles de cristal, de perles blanches mates et de jais taillé. Nous avons vu également une cuirasse et un tablier en cotte-de-mailles de perles d'or, et un tablier et une cuirasse en perles grenat. Toutes ces broderies de perles dureront-elles ?... Tout autant que les modes actuelles qui se renouvellent à chaque saison.

Les ceintures de jais sont aussi à l'ordre du jour et du soir. La *Glaneuse* a de nouveaux modèles en ce genre et en cuir de Russie, doublé de satin de couleur, avec porte-mousqueton. Les rubans sont excessivement larges, ils s'emploient pour écharpes de tuniques et de pouffs, et ils ont pour la plupart 27 centimètres de largeur.

Citons en ce genre : des rubans double face en faille et satin, avec rayures printanières, de deux tons, soit bleu et maïs, rose et bleu, grenat et rose, noir et rose, gradués de 27 centimètres à 18 centimètres de largeur ; des rubans écossais camaïeux, sergés à carreaux bleus et blancs, de deux et trois tons, en toutes nuances, pour écharpes de tuniques et de costumes ; les mêmes rubans sergés se répètent pour les chapeaux : ils ont 18 centimètres pour écharpes et 14 centimètres pour les chapeaux.

Pour tour de cou et médaillons, ce sont des rubans de velours, avec envers de satin de toutes couleurs, dits *rubans Deshoulières*.

La *Glaneuse* est en pleine moisson d'actualités. Elle ne s'arrête pas à un seul épi. Ah ! bien oui ! Voici des mantilles espagnoles en blonde blanche et en blonde noire, des fichus en dentelle Lama, faisant bretelles Louis XV ; fichu Marie-Antoinette, pélerines Louis XIII et petit châle double, se nouant en fichu breton. Des écharpes brodées en gui et de voiles, des plissés, des tuyautés, des ruches en tulle illusion ; crêpe lisse, tarlatane, tulle malines et mousseline diaphane. Les paniers *Glaneuse*, pour bains de mer, sont toujours en grand succès.

Ils sont variés à l'infini, soit avec fruits ou avec fleurs en laine. Ils sont doublés en moleskine et tissés en nattes de Smyrne ou en grosse paille d'Italie.

Pour l'installation à la campagne, l. Glaneuse a préparé des boîtes de mercerie complètes à partir de 20 fr. et de 30 fr., dont nous donnerons le détail dans notre numéro du 15 juin.

Les écharpes de foulard font florès pour les chapeaux de voyage et de demi toilette. Mais il faut que le foulard soit artistement chiffonné, sans quoi on ressemble à un conscrit qui enroule son mouchoir autour de son chapeau, ou bien on a l'air d'avoir un turban de zouave.

Les chapeaux à l'ordre du jour sont tellement variés qu'il n'y a pas moyen d'indiquer une forme qui soit adoptée de préférence à telle autre. « Tout est à la mode, du moment que tout est joli et seyant. » C'est la devise de *Mme Herst*, qui s'y entend en fait de beauté, de grâce et de jeunesse. Elle n'a pas de parti pris pour tel ou tel chapeau, elle s'inquiète bien plus de l'expression de la physionomie, des yeux et des cheveux, que de tout autre chose. Elle a la réputation de rajeunir et d'embellir. Elle le mérite. Et ce qu'il y a d'inappréciable pour les étrangères et les provinciales, c'est qu'elles trouvent dans ses salons et ses ateliers de la *rue Drouot*, n° 8, des costumes et des robes en rapport avec les chapeaux et les coiffures. C'est très commode et moins dispendieux que d'organiser tout d'un coup des toilettes assorties et complètes.

Voici quelques nouveaux chapeaux de *Mme Herst*, qui vous donneront une idée de son talent artistique.

D'abord, un chapeau Pierrot, de forme très haute, en paille blanche, avec très longue écharpe en foulard Surrah bleu de Chine enroulée en draperie autour de la calotte et remontant en cocarde et en gros lien sur le dessus du chapeau, et retombant en deux pans frangés. Sur le dessus du chapeau, touffe de plumes bleues déchirées et petit oiseau brun doré. Par derrière, sur le bord retroussé, une touffe de trois grosses roses épanouies dans le chignon. L'une rose, l'autre mais et la troisième pourpre. Dans l'intérieur, tuyauté de crêpe lisse.

Puis, un chapeau Henri II, genre toque, en paille de riz blanche, avec petit bord plat sur le front, un peu retroussé derrière. Le fond de la calotte est très large, ce qui fait le genre du chapeau. Sur le côté, aigrette blanche et noire, avec touffe de plumes noires et trois grosses roses épanouies derrière : grenat, jaune et thé. Autour de la calote, torsade de tulle noir perlée de jais, et sur le dessus du fond, nœud de faille noire.

Un chapeau de paille de riz blanche, avec revers de velours noir, relevé tout autour. Tout le cha-

peau est voilé de tulle noir, avec guirlande de fleurs de pommier, grisailles noires et feuillage de lierre. Sur le côté, aigrette de fleurs de pommier et nœud de tulle noir.

Un chapeau en tulle dentelle, avec fond mou chiffonné et bouillonné et tuyauté de dentelle à la Angot. Tout autour, guirlande de feuillage, et de distance en distance des touffes de seringat verdi.

Une fanchon de tulle noir pour jeune femme avec guirlande d'aubépine blanche et touffe de boutons de roses très pâles de côté. Un nœud de faille à longs pans s'attache sous le chignon.

Une fanchon de dentelle noire, avec guirlande de raisins, mélangés blanc et noir, dans son feuillage de vigne. Sur le dessus du chapeau, deux belles roses épanouies, nœud de dentelle noire par derrière.

Un chapeau fermé baissé devant, avec ruche de tulle noir perlé, relevé derrière avec un bouquet de roses et un nœud de faille noire. Guirlande de feuillage et de boutons de roses, avec trois roses fleuries sur la calotte. La guirlande est voilée de tulle noir uni. Barbes de tulle noir.

Et un chapeau de bébé de deux ans, en paille anglaise blanche, avec bord retroussé et coiffé en faille blanche. Autour du fond trois nœuds de rubans de faille blanche. Et, sur le devant, deux têtes de petites plumes bleues très en arrière. Sur le côté, nœud coquillé de faille blanche et petite touffe de pâquerettes blanches.

Il n'y a pas de formes bien exclusives pour les chapeaux, comme vous voyez. Le chapeau guirlande, qui a débuté dans les hautes régions féminines, s'est propagé et court les rues. Il est très joli quand il est seyant et qu'il n'est pas surchargé de fleurs. C'est presque une coiffure de bal.

A propos de coiffures, anticipons sur les attributions de *Mme Loisel*, la coiffeuse à la mode, pour parler de la coiffure d'Artois, qui a fait son apparition au bois de Boulogne et dans les dernières soirées de printemps. La coiffure d'Artois consiste en une sorte de cataagan de cheveux formé par une grosse natte retenue par un nœud de ruban ou de velours et par une boucle en diamants. Les cheveux sont relevés en racines droites et nattés et bouclés sur le dessus de la tête, de manière à former demi-perruque. Combien de jolies femmes préféreront une demi-perruque toute faite dans ce genre coiffure d'Artois? C'est si commode. On n'a qu'à la poser et à la demander à *Mme Loisel*, 11, rue



Planche 1141

A. Levy, imp. r. des Murs, 66.

1^{er} Juin 1872.

La Gazette rose

Coiffettes de Château

Coiffettes de la Maison Gagelin Epigex - Rubans de La Glaneuse - Chapeaux de Mad^{me} Kerst.
 Lingerie de la Maison Mauriceau - Ceinture Regente de M^{me} De Vertus sœurs - Mouchoirs de
 Chapron - Foulards de l'Union des Indes - Chaussures de la Maison Souvenot - Eau des Fées de
 M^{me} Sarah Félix - Parfums et savons de toilette de la M^{me} Violet, fourn.^{rs} des Cours Étrangères.

26. Rue Odrouot (Hôtel du Figaro.)

de
pl
m
la
p
n
le
L
e
fa

la
q
g
ch

su
go
s
ha
m
fa
tir
ru
q
lie

m
toi
m
tr
ve
toi
es
co
ne
on
H
dr
ch

fa
lie
ils
ils
la
sa
les
se
Po
bo
ari
ca
to
m
ea
gr

lie
et

de Châteaudun. Quand la coiffure d'Artois ne sera plus à la mode, Mme Loisel la disposera tout autrement. Les jeunes femmes abusent un peu trop de la *coiffure conspirateur*, qui n'est pas très bien portée et qui donne un cachet étrange à la physionomie. Cela ne sied pas à tous les visages d'avoir les cheveux coupés droits, rabattant sur le front. Les jeunes filles, surtout, doivent se garer de cette coiffure, qui n'implique pas un cachet comme il faut.

Il y a des modes qui sont compromettantes, et la femme vraiment élégante, qui tient au respect et qui se respecte la première, doit apporter une très grande circonspection dans sa coiffure et dans sa chaussure.

La maison *Jouvenot*, qui est l'arbitre de la chaussure, ne condamne pas toutefois la fantaisie et le goût. Loin de là! Elle provoque le caprice. Elle s'harmonise avec la mode, et toutes ses chaussures habillées sont assorties aux toilettes et aux costumes. Le petit soulier prime, cet été, la bottine et fait loi d'élégance. Il se prête bien plus que la bottine à l'ornementation décorative, aux nœuds de ruban et de dentelle et aux broderies de tout genre qui font de nos petits souliers parisiens des souliers de sultane.

Les petits souliers sont donc brodés ni plus ni moins que les robes. Par exemple, pour la robe en toile de Vichy rosée, que nous avons décrite, de la maison *Gagelin*, et qui est décorée de broderies de trois tons différents, pêche au vin, la maison *Jouvenot* fait des souliers de chevreau rose ou de toile rose, avec broderie de trois tons. Le chevreau est plus solide que la toile. C'est pourquoi nous le conseillons. Lorsqu'on veut faire de la fantaisie et ne pas assortir le petit soulier à toutes les toilettes, on demande à la maison *Jouvenot*, 165, rue *Saint-Honoré*, un soulier en chevreau noir mat ou en drap de soie entièrement brodé de fleurs des champs ou de fleurs de jardin.

Ce genre de broderies sur batiste et toile écrue fait admirablement bien. Le soulier-sabot et le soulier Molière sont destinés à la promenade à pied. Ils maintiennent le pied et ils sont très simples; ils diffèrent de la bottine en ce qu'ils laissent voir la richesse et la finesse du bas. Les jupes dépassant terre exigent absolument qu'on les relève pour les préserver du contact de la poussière; elles laissent donc voir la chaussure, le bas et le jupon. Pour chausseries d'excursion et de campagne, la bottine en peau de chamois a toujours son cachet aristocratique; elle ne grossit pas le pied, elle le cambre, elle le moule, elle l'assouplit et lui laisse toute son élasticité nerveuse. Cette bottine de chamois est indispensable pour la campagne et les eaux. Elle se fait en chamois naturel et en daim gris.

Avec les costumes de foulard on porte des souliers en chevreau assorti à la nuance du costume, et un nœud Angot en foulard sur le dessus du sou-

lier. Le foulard est pour ainsi dire de toutes les fêtes et de toutes les toilettes, et quand arrive la saison d'été, il détrône le taffetas, le poulx de soie et le faille, car il est plus moelleux, plus léger, plus frais et plus solide. Le foulard a la souplesse de la batiste tout en ayant le velouté de la soie. L'*Union des Indes*, qui est le premier comptoir franco-indoustan installé à Paris, 1, rue *Auber*, et qui est breveté de la grande duchesse *Marie de Russie*, a donné au foulard une extension immense et en a fait une branche industrielle des plus importantes en le perfectionnant et en l'appliquant non-seulement aux exigences de la toilette féminine et masculine, mais encore à l'ameublement. Ce qui est tout nouveau, ce sont les mille rayures printanières, bleu, lilas, rose, mauve, en nuances plus ou moins claires ou foncées, sur fond blanc. C'est jeune, c'est gai, c'est charmant!... Ces robes printanières ont vingt ans. Le crêpe de Chine double reprend faveur. On en fait des habits incroyables, des cuirasses, des tabliers et des tuniques illustrées de broderie camaïeux de plusieurs tons. C'est moins lourd et moins banal que le jais, et les belles dames qui aiment des modes exceptionnelles porteront des cuirasses et des tabliers en crêpe de Chine.

Le *Swatow*, le *Tussore* de l'Inde, le *Cutwa* et le *Crépon* de l'Inde composent aussi des toilettes uniques d'un genre suprême. Le *Swatow* est un tissu indien fait avec de l'écorce d'arbre. Il est écriu et brillant, très solide et très souple tout à la fois. L'*Union des Indes* en donne 18 mètres pour 75 francs. Avec trente-six mètres on compose un costume tout entier, d'une richesse toute artistique. Et avec 18 mètres on fait également un costume mélangé de crépon de l'Inde, rose, lilas, bleu ou vert réséda. Le *Tussore* de l'Inde est de nuance écriue naturelle. On l'emploie avec de la guipure écriue ou de la guipure blanche. Le *Cutwa* est une étoffe sergée tout autant qu'un foulard. C'est une splendide étoffe pour tunique et habit incroyable qu'on peut garnir avec de la haute valenciennes, de la dentelle de Bruges, du point à l'aiguille ou de l'application. Et le *Crépon* de l'Inde remplace le crêpe de Chine dont il a le grenu et le nacré tout en coûtant moins cher. Les rayures font donc priorité cet été, à partir des milles raies jusqu'aux rayures filet, rayures ruban et rayures p kin. Il nous est impossible de citer, les uns après les autres, tous les foulards de l'*Union des Indes*. Ils sont trop multiples pour cela. Il vaut mieux lui demander sa collection d'échantillons de foulards printaniers et, en quelques minutes, choisir l'étoffe qui plaît et la lui signaler. La collection d'échantillons est envoyée franco à destination. L'*Union des Indes* a aussi le monopole du véritable cachemire pur de l'Inde, qui est indispensable pour toilette de campagne, de bains de mer et de villes d'eaux. Les élégantes le choisissent en nuance claire et nouvelle pour faire une *blouse Edimbourg* ou une *blouse Indépendante*.

Le foulard Pongees et le foulard hygiéni que s'em-

pioient pour chemises et pantalons d'été et remplacent avantageusement la flanelle.

La maison *Maureau* confectionne en ce genre de foulard rose pâle, bleu pâle, maïs et lilas pâle, de très jolies chemises de nuit garnies de valenciennes. Quelques-unes sont enrichies de broderies camaïeux ; d'autres sont à larges plis simplement piqués.

La fine et luxueuse lingerie rentre dans la compétence de la maison *Maureau* tout aussi bien que la lingerie de ménage. Ce qu'il importe, quand on organise une maison, c'est de trouver du bon linge qui ait une certaine durée, tout en ne coûtant pas cher.

Une maison de confiance est donc indispensable, et nous signalons la maison *Maureau*, à toutes nos lectrices, comme réunissant toutes les conditions d'honorabilité industrielle qu'on puisse désirer. La maison *Maureau* fait tisser toutes ses toiles dans des fabriques de première marque. Elle ne peut pas être trompée, et elle répond de toutes ses marchandises, soit en toile, nansouk, calicot, toile cretonne, madapolam, piqué, coutil et mousseline. Il faut passer l'eau pour aller 2, rue de Tournon, chercher la maison *Maureau* ; mais la rue de Tournon est une rue célèbre entre toutes. Le docteur Ricord y a son hôtel, et Mme Moreau, successeur de Mlle Lenormand, y donne ses consultations de chiromancie et d'avenir.

La maison *Maureau* date de loin dans l'industrie ; elle a fait ses preuves d'élégance, et elle ne peut qu'augmenter sa réputation et sa clientèle dirigée par M. *Martin*, qui est très compétent, très intelligent et très aimable.

La maison *Maureau*, en outre des toiles et des articles sérieux qui constituent une maison de confiance, a la spécialité des layettes et des trousseaux qu'elle organise dans des prix exceptionnels ; nous donnons comme exemple de ce bon marché réel : des robes de piqué pour enfants, garnies de bandes festonnées, à partir de 15 francs, et de très jolies robes garnies d'un tablier de broderie anglaise avec boutons de nacre et corsage carré, à partir de 25 francs et de 35 francs.

Une commande de six costumes et de six paletots d'enfant va être exposée ces jours-ci dans les vitrines de la rue de Tournon. Toutes les jupes sont entièrement brodées dans le genre anglais, et les paletots sont garnis de la même broderie.

Il y a encore : des tabliers de toile grise (forme anglaise) garnis de blanc ou de couleur, à 5 francs le tablier.

Des capotes de piqué ornées de broderie, à partir de 9 francs.

Des pelisses de piqué ornées de broderie, à partir de 25 francs.

Des robes de nansouk garnies d'entre-deux brodés et de dentelle, à partir de 20 francs.

Des bavoires en piqué garnis de bande brodée, à 4 francs.

Les jeunes mères vont nous remercier de leur indiquer les articles de layettes dans des prix aussi avantageux, d'autant plus que la lingerie est parfaitement soignée et entendue, et que tout est travaillé à la main. La maison *Maureau* ignore l'existence des machines à coudre.

Citons aussi quelques articles de lingerie, dans des conditions uniques, que nos lectrices sauront apprécier, tels que : des jupons de mousseline à volants garnis de dentelle, cotés seulement 15 francs. Des jupons en madapolam, avec volant festonné à la main, 12 francs. Et des jupons avec volant ourlé, 9 francs.

Nous avons vu deux douzaines de chemises de nuit, chiffées B. P., qui étaient admirables de main-d'œuvre et de décor, tout en restant dans les traditions de riche simplicité dont la maison *Maureau* ne se départ jamais. Ces chemises étaient ornées de plastrons d'entre-deux de broderie, avec petits jabots plissés garnis de valenciennes. D'autres étaient ouvertes en cœur, avec manches terminées par des volants plissés. Il ne nous est pas possible de décrire tous les articles de la maison *Maureau* : ni les bonnets du matin, les coiffures de peignoir et les coiffures de dîner et du soir. Les bonnets du matin sont de genre Charlotte Corlay. Les coiffures de peignoir, d'adorables fanchonnettes, et les coiffures du soir des pouffs et des guirlandes de fleurs.

Pour saut-du-lit, on porte une matinée en nansouk, brodée d'une jolie bande de broderie rehaussée d'une valenciennes. La jupe est garnie de volants assortis, montant très hauts, jusqu'au volant de la matinée fermée avec des rubans bleus qui se répètent sur les manches. Pour coiffure, fanchonnette coquillée en valenciennes et ruban bleu, barbes de valenciennes se nouant derrière ; pantouffles en chevreau bleu, avec nœud de faille bleue et de valenciennes.

Tout cet hiver les belles coquettes ont porté des jupons ouatés et capitonnés, en satin, en poul de soie et en foulard, parfumés à la poudre d'iris. Il faut renoncer aux jupons sachets pendant la saison d'été, mais ne pas laisser de côté la poudre d'iris, dont la senteur est si douce et si pénétrante dans le linge et les dentelles, et qui est très saine et très hygiénique pour la peau. En sortant du bain les vraies coquettes se frottent et se parfument le corps avec de la poudre d'iris de Florence. C'est un raffinement de beauté et de coquetterie. Mais il faut que la poudre soit pure, fraîche et intacte de tout mélange. Il faut la demander à Mme *Vachon*, qui la fait venir directement de Florence et qui la vend à la livre, ce qui prouve l'immense débit qu'elle en fait. Elle prépare aussi, avec cet iris de Florence, de très coquets sachets qu'elle fait armoirier et broder selon qu'on le désire. Mme veuve *Vachon* compte parmi les plus jolies femmes. Elle a donc tout intérêt à rester jeune et belle. C'est pourquoi elle a distillé et préparé d'après les recettes orientales la *Rosée du Harem*, qui est au visage ce que la rosée

est aux fleurs, une pluie rafraîchissante et tonique tout à la fois. Sans la rosée la fleur s'allanguit et se fane. De même la peau se ternit et se ride sans la Rosée du Harem, dont les principes à la glycérine anglaise et aux roses de Badgad sont si efficaces pour préserver le tissu dermal du contact de l'air et pour lui donner une fraîcheur naturelle, une fermeté incontestable et la délicatesse satinée du printemps de la vie.

Cette Rosée du Harem fait donc merveille. Elle prévient et efface les rides, elle embellit, elle rajeunit. Un bain préparé avec un flacon de *Rosée du Harem* équivaut à un bain de Jouvence.

Que toutes nos lectrices prennent note et demandent à Mme veuve Vachon, 5, rue Meyerber, un flacon de *Rosée du Harem*, de *Jarretières Pompadour*, fermées avec un rose de ruban, et des gants de Suède et de Saxe sans boutons, qu'elle fait exécuter sur mesure et qui moulent admirablement bien la main.

Il est si facile à la femme de rester jeune et de reculer l'horloge de la vie, en conservant la fraîcheur du teint, le coloris de la jeunesse et une chevelure luxuriante exempte de cheveux blancs. Le moyen le plus ingénieux est de prévenir les cheveux blancs et de ne pas attendre la décoloration, en faisant usage de temps à autre de l'*Eau des Fées*, qui nourrit la sève capillaire et lui conserve son coloris. Mais quand on est imprévoyante et qu'on laisse couler l'eau comme le bon paysan des fables de La Fontaine, sans chercher à l'arrêter, on se réveille un beau matin toute panachée de cheveux blancs. A moins de se poudrer à la Maréchale ou à la Pompadour, ce qui n'est point de mode par le temps qui court, on va passer pour une vieille femme, on compte son âge.

Le moyen maintenant d'escamoter à son profit dix à quinze années, et de ne pas encore avouer trente ans. C'est impossible!... Maudits cheveux blancs!... Il y en a de trop pour les arracher. A quoi cela servirait-il d'ailleurs? Il en reviendrait d'autres. Il faut absolument, et sans plus tarder, faire usage de l'*Eau des Fées* pendant quinze jours de suite, en ayant le soin de préparer sa chevelure avec la Pommade des Fées, qui est un engrais nutritif, tandis que l'*Eau des Fées* est la pluie miraculeuse qui recoloré et qui rend aux cheveux leur jeunesse primitive, qu'ils aient été blonds, bruns, châtain, noirs ou roux. On redevient telle qu'on était. Et c'est le même flacon et la même eau qui opèrent la métamorphose.

La source inépuisable de l'*Eau des Fées* coule rue Richer. Il y a bien par-ci, par-là, quelques fontaines qui tentent de faire croire qu'elles remontent aux calendes grecques, et qui prétendent avoir de l'eau merveilleuse. Mais personne n'y croit. L'*Eau des Fées* a fait ses preuves. Elle a été admirée exclusivement à l'Exposition de Vienne, et Mme Sarah Félix a obtenu le double brevet de capacité et de mérite, ce qui signifie que l'*Eau des Fées* est unique, et

qu'elle ne supporte aucune concurrence ni aucune rivalité.

Après nous être préoccupée du teint et de la chevelure, passons aux yeux, aux mains et aux soins de la bouche. C'est une véritable conférence de coquetterie, grâce au livre de la maison Violet, intitulé: *les Talismans de la beauté*, et qui contient dix chapitres aussi intéressants qu'utiles.

Les soins à donner aux yeux sont avant tout des soins hygiéniques qui échappent aux attributions de la parfumerie.

La maison Violet n'en prescrit pas moins l'eau de plantain et de roses, comme le meilleur, le plus simple et le plus commode de tous les collyres qu'on puisse employer, lorsqu'une maladie réelle ne frappe pas la vue.

Mais, lorsqu'on veut augmenter leur éclat ou les charger de vapeurs langoureuses et profondes, que l'Orient aime à trouver dans le regards de ses odalisques, il faut employer l'antimoine et le kohenil qui donnent une fascination plus puissante au regard.

La beauté des mains tient à l'usage des savons et de des cosmétiques qu'on emploie. La maison Violet conseille: l'*Emulsine à la glycérine et au lait d'amandes*, la *Crème froide mousseuse*, composée de cold-cream et de savon, et la *Veloutine des Abeilles* qui a pour base le miel et la guimauve.

La fantaisie guide parfois la taille des ongles. Il faut toujours les couper d'une manière régulière et arrondie. Trop pointus ou carrés, ils se déforment. On doit surtout leur éviter le contact du fer. Pour les polir, il faut prendre la poudre *Orientale*, qui a pour base le henné, et les frotter avec un polissoir spécial.

Deux préparations sont indispensables pour les soins de la bouche: un élixir qui raffermisse les gencives, agisse comme tunique sur les muqueuses, et purifie l'haleine; et une poudre spéciale qui conserve à l'émail tout son éclat et toute sa blancheur.

La maison Violet conseille donc: l'*Emailline*, nouvelle pâte dentifrice, l'*Elixir Violet*, et les pastilles Ambrosiaques au mastic de Chio, pour parfumer l'haleine.

Quant aux autres talismans de la maison Violet, il y a pour le teint: la *Crème de Beauté à base de glycérine et de bismuth*; la poudre de riz aux fleurs de lys de Cachemire; la *Crème Pompadour*, dont la recette authentique vient en droite ligne de Maçon Foissy, femme de chambre de la marquise de Pompadour; le savon royal de Thridace, aux suc de laitue et le savon Veloutine à la glycérine et au bismuth.

Le palais de la *Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel, renferme tous les articles extra-fin de la maison Violet, que nous ne pouvons tous énumérer ici, mais dont on peut lui demander le catalogue, en même temps que le livre des Talismans de la beauté, et la petite brochure: l'*Art de s'embellir*.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURS DE TRAVAUX À L'AIGUILLE

SOUS LA DIRECTION DE Mmes DE MILLY,

21, boulevard des Batignolles, Paris.

Les travaux à l'aiguille de Mmes de Milly diffèrent des ouvrages en tapisserie, qui sont très longs et très difficiles à faire, quand on veut les reproduire en teintes plates, dans le style des vieilles tapisseries Louis XIII. Ils représentent la fantaisie dans tout ce qu'elle a de plus imprévu et de plus charmant. C'est de l'art et du caprice tout à la fois; nos lectrices ont pu s'en convaincre par les derniers ouvrages que nous avons décrits, et qui consistaient en coussins, écrans, fumeuse, rideaux et tapis de table. Aujourd'hui, c'est une feuille de paravent que nous allons peindre à la plume, car c'est de la peinture tout autant que de la broderie à l'aiguille.

Cette feuille de paravent est en satin noir ou satin gris, cela dépend du goût. On peut également la choisir en satin nacarat. Elle est illustrée de dessins découpés et choisis dans de la toile cretonne aux nuances vives et harmonieusement estompées, qui s'appliquent sur le satin et composent une aquarelle des plus éclatantes et des plus artistiques.

La feuille de paravent en satin noir, que Mmes de Milly viennent de broder et de peindre, ressemble beaucoup aux belles broderies chinoises. Sur une végétation luxuriante d'aloës et de feuillage tropical s'élançait un rosier fantastique, comme il en fleurit dans le pays des fées, sur lequel est perché un paon dans toute sa splendeur orgueilleuse. Un papillon voltige sur l'une des roses. L'ensemble de ce tableau fait peinture. Tous ces branchages, ces feuillages, ces roses et ce beau paon sont fixés sur le satin par des points qu'un second travail de broderie de soie fait disparaître entièrement. Dans le milieu des feuilles et des fleurs on fait de la broderie au passé d'après le coloris indiqué, et les fleurs et les feuillages vivent et s'animent.

Les femmes de goût peuvent varier les dessins découpés en toile cretonne à l'infini. Le paon est d'une richesse tout orientale avec son manteau de plumes multicolores et son aigrette de pierreries. On n'a qu'à suivre la disposition de la toile cretonne; c'est très facile,

très commode et très ingénieux. Plus on sème de la soie, plus le travail est riche. En quelques jours, pas plus, ce magnifique paon est terminé.

On peut le demander tout fait, ou simplement échantillonné, à Mmes de Milly. Etant échantillonné, on n'a qu'à encadrer les contours de la toile cretonne et à broder les dessins. Un métier est essentiellement nécessaire pour ce genre de travail.

V. DE R.

COURRIER DES THÉÂTRES

THÉÂTRE DE BOULOGNE-SUR-MER

Les *Deux Cousines*, opérette en un acte de M. Sauvage Trudin

Nous empruntons à un journal de Boulogne-sur-Mer, la *Semaine Théâtrale*, dirigée si habilement par le propriétaire-gérant, M. Ch. Guestier, le compte-rendu d'une très jolie opérette inédite qui vient d'y être représentée avec beaucoup de succès, et qui est signée d'un nom très apprécié à Boulogne-sur-Mer, comme artiste amateur et vice-président de la Société Philharmonique. M. Sauvage Trudin n'en est pas à ses débuts; il a déjà fait, l'année dernière, une autre opérette du doux nom de *Pervenche*, et il avait fait recevoir à Paris une pièce à l'Athénée, avant que ce théâtre ne fermât ses portes.

Nous applaudissons de tout notre cœur au nouveau succès de M. Sauvage Trudin, qui est l'un de nos bons amis et que nous tenons pour un homme d'esprit et de cœur.

V. de R.

LES DEUX COUSINES

Cette année, comme la précédente. M. Clément a fait sa clôture avec un opéra inédit de M. Sauvage Trudin.

Qu'il nous soit permis de le dire tout d'abord, nous comprenons difficilement la raison de ces représentations *in extremis* des œuvres de notre concitoyen, qui méritent mieux que l'attention d'un soir, et pourraient aisément, montées en temps et avec soin, tenir plusieurs fois l'affiche.

Sous ce dernier rapport, toutefois, la direction est en progrès. On se rappelle, en effet,

que *Pervenche* ne nous avait été offerte qu'après le départ des artistes du quatuor, en avril 1873.

Cette partition obtint néanmoins sur notre scène un succès qui eût eu infailliblement son écho à Paris sur celle de l'Athénée, si des revers de fortune n'avaient mis le directeur de ce théâtre dans la pénible nécessité d'en fermer les portes presque aux débuts de son exploitation.

Comme *Pervenche*, les *Deux Cousines* avaient été reçues au théâtre de l'Athénée et devaient y être représentées dans le courant de la saison d'hiver.

Le nouvel opéra de M. Sauvage se recommande à l'attention des amateurs par les qualités propres à ce genre éminemment national et contre lequel notre goût vicié opère en ce moment une si regrettable réaction. La légèreté, la grâce, le coloris des motifs se trouvent rehaussés par une habileté d'orchestration, un art d'agencement qui se sont considérablement développés depuis *Pervenche*. L'ouverture elle-même l'emporte sur celle de cet opéra, qui, cependant, a valu à son auteur un juste tribut d'éloges et une ample moisson de bravos au moment de son exécution.

Il y a beaucoup de musique dans les *Deux Cousines*, et ce n'est pas au lendemain d'une première représentation, dans un compte-rendu aussi rapide que celui-ci, qu'on pourrait faire l'analyse de la partition. Contentons-nous de citer les principaux morceaux.

On a surtout remarqué, jeudi soir, le récit du chambellan : « Ce matin, le prince en colère » et la cavatine : « Qu'un homme de rien », la romance de Frantz déguisé en joueur de vielle, le duo entre ce dernier et le chambellan et le finale avec chœurs.

Le musicien a été fort bien servi par le librettiste. Le poème des *Deux Cousines* est bâti sur un sujet intéressant ; les scènes s'enchaînent sans efforts et sont suffisamment mouvementées, les situations prêtent au développement de la pensée musicale, le style est correct et même élégant, ce qui se rencontre rarement dans les livrets d'opéra.

Le caractère du chambellan est surtout bien tracé. C'est le type de l'éternel flatteur de tous les pouvoirs, que Scribe a mis en scène avec tant de finesse et d'observation dans le person-

nage du préfet Montrichard de *Bataille de Dames*.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer les vers suivants, développement d'une pensée qui ne manque pas de philosophie dans sa forme passablement épigrammatique :

Vous n'y pensez pas, une altesse !
Qu'un homme de rien
Se trompe, fort bien !
L'erreur d'un margrave
N'est pas chose rare.
Un baron je crois,
S'abuse parfois,
Un duc c'est plus rare :
Mais en aucun cas
Qu'un prince s'égare,
Ça ne se voit pas.

Le livret des *Deux Cousines* avait été publié en 1870 par son auteur, M. Ch. Raymond, dans le *Musée des Familles*. Nous comprenons facilement qu'il ait tenté la verve de M. Sauvage. De son côté, nous pensons que M. Raymond, en écrivant cet acte, ne pouvait s'attendre à le voir orner d'une aussi riche parure musicale. Les deux auteurs se doivent des remerciements réciproques.

Le succès de jeudi soir est incontestable. Il n'y avait qu'une voix dans la salle pour reconnaître le mérite des *Deux Cousines*.

On a demandé l'auteur, et c'est au milieu des applaudissements unanimes que M. Budant a nommé M. Sauvage Trudin.

M. Budant et Mlle Poitevin ont fait tout ce qui dépendait de leur talent d'artistes pour rendre l'interprétation irrépréhensible. Ils ont été très applaudis.

M. Champenois et les musiciens de l'orchestre ont soutenu vaillamment la musique de M. Sauvage ; l'ouverture, principalement, a été enlevée avec une sûreté et une entente au-dessus de tout éloge.

C. GUETTIER.

CONTES DU BIBLIOPHILE JACOB

(Suite.)

Tout à coup un tumulte extraordinaire s'élève dans la salle vieille, dont j'avais cru fermer soigneusement toutes les issues, pour mettre en sûreté les papiers étalés sur une table de travail.

Comme la clé était dans ma poche, je ne pensais pas qu'on pût avoir pénétré dans cette

salle, à mon insu; je fis ces réflexions avant de paraître remarquer ce bruit singulier, dont les enfants, pâles et silencieux, se montraient du doigt la direction en se cachant entre mes genoux. En effet, le bruit ne cessait pas et devenait plus distinct à tout moment; c'était comme la lutte furibonde de deux adversaires acharnés l'un contre l'autre: on glissait, on tombait, on se relevait, en heurtant, en renversant des meubles; puis, la querelle semblait s'apaiser, et un accent lamentable se faisait entendre. On priait Dieu, on invoquait les saints; après le combat recommençait avec des cris étouffés, des soupirs, des larmes, des sanglots et des grincements de dents. Cette scène invisible était vraiment effrayante. J'écoutais, j'attendais, indécis.

— Eh bien! grand-papa, me dit Philippe, le plus jeune et le moins épouvanté des quatre enfants, soutiendrez-vous encore que rien n'arrive en ce monde qui ne soit conforme à l'ordre de la nature?... Entendez-vous ce vacarme?... Est-ce de l'imagination, cela?...

— O mon Dieu! interrompit Eugénie en joignant les mains, Mlle Boitard m'a lu dans un livre pieux, nommé le *Pensez-y bien!* une histoire de damné qui vient ainsi demander des messes...

— C'est une âme du Purgatoire!... s'écria Frédéric, M. Poincel me l'a souvent répété: les morts aiment à tourmenter les vivants. Vous, qui savez tout, même le grec, père Jacob, vous ne connaissez donc pas l'histoire du spectre qui apparut au philosophe Artémidore?

— Non, mes chers enfants, les morts ne reviennent pas!... repris-je en cherchant à rassurer ces enfants. Si les morts revenaient, on craindrait moins de mourir; nous ne sommes plus au temps des prodiges, et je le regrette. Tenez, une fois pour toutes, lorsque vous aurez peur, ayez le courage de chercher vous-mêmes la cause de votre effroi et vous en rirez ensuite dès que vous l'aurez découverte. Je joindrai ici l'exemple au précepte, et je vais vous prouver que ces bruits insolites n'ont rien qui doive vous effrayer. Allons, venez tous avec moi.

— Est-il possible?... reprit Julien en reculant avec vivacité, vous n'y songez pas, grand-père!... Entrer dans la salle vieille où le Malin a joué de si vilains tours! Vaudrait autant al-

ler tout droit se jeter dans la gueule du diable.

— Tenez, ajouta Frédéric, qui me serrait la main convulsivement, ils vont nous apparaître!... Ce sont nos aïeux de Paulmy qui sortent des tombeaux de la chapelle!... Ah! sauvons-nous!...

— Hélas! bon Dieu! répliqua Eugénie qui suffoquait, nous n'oserons jamais aller voir ce qui se passe dans la salle vieille. Quoi... mon bon monsieur Jacob, vous nous quittez?... Oh! par pitié, monsieur!... Grand Dieu! nous voilà seuls et sans lumière.

— Tant pis! s'écria résolument Philippe en me suivant à distance, papa Jacob ne s'exposerait pas à un danger (si danger il y avait); aussi, moi, je vais avec lui! N'est-ce pas, cher grand-papa, que les esprits ne font pas de mal?

Je m'étais levé et dirigé vers la salle vieille; je m'arrêtai à la porte et prêtai l'oreille avant de mettre la clé dans la serrure. Je tenais la lampe qui menaçait de s'éteindre au moindre courant d'air; les enfants se déterminèrent à venir se rallier derrière moi, à l'abri de ma houpelande; Philippe s'était aguerri jusqu'à marcher en avant; le pied suspendu comme prêt à la retraite. Le bruit continuait dans la salle en diverses intonations: on traînait sur le plancher un objet lourd, on frappait des coups intermittents, on secouait des ferrures, on ébranlait des armes, et sans cesse des hurlements, des plaintes, des prières et des mouvements inarticulés. Je me persuadai sans peine que ce ne pouvait être que des malfaiteurs, et j'ouvris.

Une clameur aiguë salua le rayon lumineux, qui avait jailli dans la salle et qui s'arrêtait sur une étrange figure d'homme, étendu à terre, sans mouvement. Un râle agonisant et des hoquets entrecoupés témoignaient que cet être humain existait encore; il se souleva en s'appuyant sur ses mains et montra sa figure ensanglantée. Les enfants, étonnés et rassurés un peu, prononcèrent en chœur le nom de M. Poincel.

C'était lui-même qui, à moitié ivre au sortir du dîner, avait voulu regagner sa chambre; mais le vin qu'il avait bu, brouillant ses idées et sa vue, il se trompa d'étage et d'escalier, trouva une porte ouverte et ne s'aperçut de sa

méprise qu'en allant choir dans un grand coffre dont le couvercle était retombé sur lui et l'avait retenu accroché par son habit. Ses efforts n'avaient servi qu'à l'attacher plus invinciblement à l'énorme coffre qu'il attaquait et combattait avec la fureur du désespoir.

— Monsieur Jacob, disait-il aussi clairement que lui permettait sa langue si épaissie par la boisson et séchée par la peur, je vous jure que le diable s'en est mêlé!... Je revenais de l'office en ruminant une églogue de Virgile, lorsqu'un démon me conduisit dans ce repaire où il se passa des choses à faire dresser les cheveux sur la tête... Monsieur Frédéric, vous souvenez-vous des éclats de rire que nous entendîmes, un soir, près de la chapelle?... Enfin, je me suis senti saisi par deux bras froids et durs comme du fer; on m'a roué de coups, on m'a foulé aux pieds... Plus j'essayais de me défendre, plus j'étais cruellement maltraité... O mon digne Monsieur Jacob... le patriarche, votre saint patron dans la Bible, a lutté toute une nuit avec un ange; mais j'avais là un plus rude adversaire; voyez mes poings meurtris, mon visage égratigné, mon sang qui coule...

Deux domestiques transportèrent cet ivrogne dans son lit, où il put caver son vin; mais la ridicule relation qu'il avait faite de son aventure n'avait pas manqué de terrifier les enfants, qui, se trouvant la nuit dans cette salle, où ils n'entraient jamais, se rappelèrent en frémissant qu'elle avait été, au dire de leur précepteur le théâtre de bien des histoires fantastiques; ils examinèrent d'un regard effaré ces statues d'hommes d'armes, ces trophées, ces devises, ces écussons qui décoraient les murailles, ces parchemins qui jonchaient le plancher; ils attribuaient leur propre respiration à des êtres invisibles; ils s'attendaient à voir des apparitions, des revenants, et déjà ils s'étonnaient que les habitants surnaturels du château, les anciens seigneurs de Paulmy, ne les visitassent pas, vêtus de leurs linceuls blancs, lançant des flammes par les trous de leurs yeux de tête de mort, et faisant cliqueter leurs os de squelettes...

Je les rassemblai près de moi, ces pauvres enfants, et, leur tenant la main, je les invitai à se calmer, à se rassurer par degrés, à toucher, à regarder de près ce qui, de loin, recevait de l'ombre ou de la lumière sous forme

inusitée, bizarre, effrayante; je leur expliquai comment M. Poncel, à moitié endormi, était venu dormir entre le couvercle, qui, en se refermant, l'avait entraîné dans le coffre entrouvert; je leur montrai ces redoutables fantômes qui gardaient encore un lambeau de l'habit du vaincu, et les marques d'une bataille acharnée; je parvins ainsi à convaincre ces enfants, et je ne sortis avec eux de la salle vieille qu'après les avoir tout à fait tranquilisés. Ils riaient ensemble de l'erreur tragi-comique du malheureux précepteur.

Grand-papa Jacob, me dit le petit Philippe plus rassuré que les autres, tu ne crois donc pas aux sorciers et aux sortilèges?...

— Mon enfant, répondis-je en hochant la tête, il faudrait vraiment être sorcier pour nous faire croire à ces fables aujourd'hui. Dans une époque, peu éloignée de la nôtre, où la superstition altérait les croyances les plus respectables, on ajoutait foi encore au pouvoir surnaturel de certains hommes qui mentaient par vanité, par cupidité ou par ambition; il y eut alors des magiciens et des astrologues à la cour du roi; on brûlait quelquefois ces imposteurs, et toute leur science diabolique venait échouer contre un bon bûcher de bourrées. Eh bien! maintenant, on ne brûle personne, et l'on se passe volontiers de magie, tant il est vrai que la civilisation améliore à la fois le cœur et l'esprit des hommes. Les sociétés ont eu aussi leur enfance; il a fallu que leur éducation fût confiée à des maîtres habiles et sévères, qui ne croyaient pas aux sorciers ni aux revenants.

PAUL LACROIX (Bibliophile Jacob).

(La fin au numéro prochain.)

MOBILITÉS ROSES

Le festival organisé à l'hôtel de Luynes au profit des orphelinats agricoles, a dépassé toutes les promesses que nous faisons ici en l'annonçant. Il faut remonter bien loin dans les fastes mondains, aux bals du matin de l'ambassade d'Autriche, aux redoutes de charité dans les jardins de l'hôtel de Doudeauville, pour trouver une fête diurne qui ait eu cet éclat et cette animation. La première partie de cette matinée a été remplie par un concert dont le programme seul vous dira plus que de longues phrases les splendeurs et le succès :

1. Duo de la Reine de Chypre... HALEVY.
M. Sandier et M. Léon Duprez.

2. Solo de piano.....
M. Ritter.
3. Duo du Stabat Mater..... ROSSINI.
Mmes Conneau et Bemberg.
4. Fantaisie sur Mignon..... TAFFANEL.
M. Taffanel
5. Romance de Linda di Chamounix DONIZETTI.
Mme Bemberg.
6. Air du Bal masqué..... VERDI.
Mme L. Duprez.
7. Solo de piano.....
M. Ritter.
8. Ma belle amie est morte, sérénade avec accompagnement de flûte..... GOUNOD.
Mme Conneau et M. Taffanel.
9. Air de l'Africaine..... MEYERBEER.
M. Sandier.
10. Duo de Mireille. Magati..... GOUDOD.
Mme Conneau et M. L. Duprez.

Le duo du *Stabat*, chanté par Mmes Conneau et Bemberg, avec une voix magistrale et une pureté de style admirables, a soulevé l'auditoire et a dû être répété à la demande générale. La seconde partie de la fête s'est surtout passée dans le jardin de l'hôtel de Luynes, un des plus étendus et des mieux abrités qui soient dans le faubourg Saint-Germain. La musique de la garde de Paris avait été placée dans ce jardin et a exécuté les meilleurs morceaux de son répertoire. Le coup d'œil de cette foule, en toilette printanière, circulant des salons à travers ces allées, présentait un spectacle rare et qui appelait une aquarelle d'Eugène Lamy, le peintre des solennités mondaines. Pour varier les plaisirs de l'assistance, selon son humeur et son âge, on avait disposé, dans le grand salon de droite, un quatuor de musique de danse, aux sons duquel, alternant avec les morceaux de la garde de Paris, la jeune fraction de l'assemblée se livrait à des valse et à des polkas pleines d'entrain. Enfin, deux buffets soigneusement installés venaient compléter l'ensemble de cette fête et assurer sa parfaite ordonnance.

**

Samedi dernier, vers les huit heures du soir, le boulevard des Capucines offrait une physionomie assez étrange. Les promeneurs, hommes et femmes, avaient presque tous le visage plus ou moins défiguré par des rougeurs ou des boutons, et, arrivés en face du numéro 39, ils se glissaient furtivement sous la porte cochère et disparaissaient pour ne plus revenir. Telles autrefois, le samedi également de chaque semaine, les sorcières se rendaient au sabbat dans l'ombre. Heureusement, il n'y avait ici ni diablerie ni magie blanche. C'est que tout simplement le docteur Constantin James devait faire une conférence sur les éruptions de la face et que les intéressés arrivaient de toutes parts pour apprendre de lui la manière de se débarrasser de leur acné et de leur couperose. Disons de suite que leur at-

tente n'a été nullement trompée. Il s'est même passé à cette occasion un incident assez significatif. Ainsi, l'orateur venait de décrire sa nouvelle méthode de traitement et les nombreux succès qu'il en obtient, lorsqu'ayant ajouté que dans l'auditoire « plus d'une personne en savait quelque chose, » l'allusion a été immédiatement saisie et de vifs applaudissements, partis de divers coins de la salle, ont donné à ses paroles une éclatante et sympathique sanction.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE CHATEAU

Première toilette. — Jupe en faille marron doré faisant demi-traine, ayant deux hauts volants froncés, avec tête double également froncée. Sur cette jupe tunique de crépon de l'Inde bleu ciel très retroussé devant, faisant pouff derrière et retombant en demi-traine presque aussi bas que le jupon de faille marron. Veston en crépon de l'Inde, très ouvert sur la poitrine, emboîtant les hanches et fermé avec trois rangées de boutons espagnols en argent. Des revers de velours bleu descendent jusqu'à l'ouverture et laissent voir une très jolie chemisette toute coquillée en dentelle. Les manches étroites ont un revers de velours bleu avec boutons d'argent et manchette de dentelle rabattant sur le velours. On peut remplacer le crépon de l'Inde par de la Sicilienne bleu ciel, du crêpe de Chine ou de la popeline anglaise. Chapeau en paille blanche et velours bleu, avec bord coulissé et tuyauté sur les cheveux. Sur le côté, large agrafe d'argent attachant un panache de plumes bleues et marron. Gants de Saxe nuance blé. Souliers Louis XV, en chevreau doré, avec nœud cataquois marron et bleu et boucle d'argent.

Deuxième toilette. — Robe en grenadine de soie noire et ornement de satin blanc. La jupe demi-traine a trois volants froncés, posés sur trois plissés gradués dépassant tête, marqués par un biais de satin blanc, qu'on peut voiler de guipure perlée de jais, ce qui rend la toilette moins deuil. Le dernier volant, froncé et plissé, beaucoup plus petit, monte à la hauteur de la casaque et du gilet boutonné de gros boutons Pierrot en satin blanc. La casaque, bordée d'un plissé, d'un volant froncé et d'un biais de satin blanc, est ouverte sur le grand gilet carré, décrit deux ailes sur les côtés et se relève très courte en double basque carrée par derrière, encadrée du même plissé et du même volant. Ruche de crêpe lisse à l'encolure. Manches étroites, avec volant et plissé, faisant manchette séparée par un biais de satin blanc. Manchettes de crêpe lisse. Gants de Saxe fleur de pêché. Chapeau de paille de riz noir, avec guirlande de roses nuancées dans l'intérieur. Panache de plumes blanches attaché par un bouquet de roses fleurissant sur le chignon. Echarpe de dentelle noire flottant derrière et barbe de dentelle. Souliers Louis XV, en drap de soie noire, brodé de roses de toutes couleurs, en rapport avec les roses du chapeau.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES : Opéra-Comique, *La Messe de Requiem*, de G. Verdi. — LES CONTES DU BIBLIOPHILE JACOB (suite et fin), par M. PAUL LACROIX. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de régates. — DESCRIPTION DU PATRON DECOUPÉ : Jaquette Louis XII.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Rentrée de M. Eugène Chapus au *Sport*. — Un collaborateur malgré lui. — Les Courses de Chantilly. — Les modes nouvelles. — Les toilettes de l'enceinte du pesage. — La Fête villageoise aux Champs-Élysées. — Costumes de villageois du grand monde. — La Tombola de la comtesse de Pourtalès. — Une seconde représentation de cette fête est annoncée. — Les concerts Besselièvre aux Champs-Élysées. — Les dernières fêtes du grand monde parisien. — L'émigration commence à s'accroître. — Avalanches de mariages aristocratiques — Soirée musicale chez M. Emile de Girardin. — Les Canards de Cham. — L'Eau des Fées de Mme Sarah Félix — Le portrait de Rachel, par Charles Muller. — La Chambre des souverains.

Avec quel plaisir nous avons retrouvé le nom de M. Eugène Chapus dans le *Sport*. On se crée des habitudes d'affection et de souvenir, et le succès du *Sport* est attaché à la chronique de M. Eugène Chapus, comme le *Figaro* à l'initiative, à l'intelligence et à la direction de M. de Villemessant. Il est revenu dans son domaine parisien, où il juge les hommes et les choses en vrai gentleman qu'il est, où il chiffonne les toilettes féminines tout aussi bien qu'une chroniqueuse de modes qui s'y entend, et où il fait de l'érudition comme un homme

qui sait beaucoup et qui ne garde pas sa science pour lui.

A propos des Courses de Chantilly, M. Eugène Chapus fait des appréciations de toilettes que nous allons apprécier nous-même, n'ayant pu assister à ce célèbre Derby qui précède toujours le Grand Prix du Jockey-Club.

« La comtesse de Martel portait, aux Courses de Chantilly, une de ces toilettes ajustées et cambrées qui vont si bien à sa taille élancée et svelte. Sa robe était en guipure blanche sur un jupon de pékin noir et blanc, relevée par de larges écharpes de satin noir et de faille bleu ciel faisant pouff. Un petit chapeau de feutre blanc, orné de chardons, complétait cette toilette de bon goût. Il n'y manquait que la devise, ajoute M. Eugène Chapus : « *Qui s'y frotte s'y pique!* »

« L'assistance, dans son ensemble, n'offrait rien d'absolument saillant, ni en coupe nouvelle de toilettes, ni en nuances faisant prime. Les chapeaux étaient de forme variée, tous de goût individuel, pas toujours heureux peut-être; aucune mode ne prévalait. Le chapeau rond n'était pas même en majorité. Beaucoup de dames avaient jugé à propos de se coiffer du Léopold Robert de Félix, sans se rappeler

que le Léopold Robert est une coiffure qui sied mieux pour le théâtre, pour toilette de visite et pour toilette de mariage. Aux courses, il faut absolument de la fantaisie; la mise en scène le comporte. On est en plein vent, en plein soleil; c'est de la villégiature en plein Paris, et l'on peut courir le steeple-chase de l'imprévu et du caprice.

« La mode des cheveux sur le front, qui voudrait s'imposer depuis quelque temps, est une hérésie; elle ne peut avoir été proposée que par quelque artiste mal inspiré. Le front révèle l'intelligence, et il ne faudrait jamais le voiler; tout ce qui le cache nuit à la physiologie, et les femmes comme il faut doivent s'abstenir de cette coiffure et ne pas se laisser entraîner par l'imitation et le mauvais goût des autres. »

Ne dirait-on pas que M. Eugène Chapus s'est inspiré de nos derniers courriers de modes qui blâmaient si hautement la *coiffure conspirateur* de la *Fille de Mme Angot*?

Maintenant c'est la coiffure catagne qui domine. Les femmes qui donnent la mode et celles qui la suivent ont une petite queue nattée par derrière qu'elles retiennent avec un ruban et une boucle en diamants et cailloux du Rhin; cela dépend.

Pour revenir aux Courses de Chantilly, on remarquait dans la tribune des princes le duc d'Alençon, le duc de Chartres, le prince de Joinville, le comte de Paris, la baronne de St-Didier, la princesse Clémentine, Mme du Breuil, la belle Mlle de Clinchamp, Mme de Trévise, la nouvelle mariée, vicomtesse de Bondy.

Dans l'enceinte du pesage, il y avait: La baronne Gustave de Rothschild, en toilette de mousseline rayée blanche et noire; la baronne Adolphe de Rothschild en toilette écrue et noir; Mme de Nétumière, toilette de châtelaine; la baronne de Poilly, en noir et bleu, avec un chapeau de paille d'Italie, placé très en arrière et d'une façon assez crâne; la duchesse de Fezenzac, en robe écrue, avec chapeau rond en paille orné de roses jaunes; Mme de la Poëze tout un poème d'élégance; Mme de Béhague, en robe écrue, avec guipure blanche; la comtesse de Ganay, la comtesse de Brantès, en robe de toile écrue; Mme de Louvencourt, la comtesse de Boigne, Mme de Perceval, Mme

Lefèvre, portant un ravissant chapeau de bergère; la vicomtesse de la Ferté-Meun, en toilette gris-perle; la marquise de Galiffet, en robe de teinte abricot.

La toilette la plus à effet était celle de la princesse Souvaroff, en foulard paille, à traîne, garnie de dentelle brodée paille et jais, avec tablier de plissés de mousseline blanche. Mme la comtesse de Montgomery avait une toilette de circonstance en serge violette ornementée de rubans de fil bleu, genre galon (presque une toilette de bain de Seine ou de bain de mer), avec un chapeau de paille garni de rubans bleus assortis aux galons de la robe.

Mme la princesse de Metternich était en robe de soie rose pâle, avec tunique et corsage bleu ciel et volants de dentelle noire; (une robe trop Pompadour pour Chantilly), avec chapeau de dentelle noire garni de roses pâles.

Au nombre des souvenirs à *impression*, de cette réunion de Chantilly, citons une toilette de dentelle noire et de dentelle blanche, avec le corsage et la tunique en dentelle rayés de bandes de velours noir. Le chapeau de paille garni de roses pâles et de ruban bleu, avec voile de tulle blanc faisant poudre sur le visage. Une autre toilette en mousseline blanche, avec corsage de soie bleue et large ruban bleu tombant derrière jusqu'à terre comme des guides de bébé, et chapeau de paille orné d'épis de roses et de rubans bleus.

Voilà pour Chantilly!... Toutes nos belles lectrices de province et de l'étranger vont nous remercier des toilettes que nous leur indiquons.

Ce n'est pas tout.

Parlons aussi des toilettes de la *Fête villageoise* donnée au concert des Champs-Élysées, avec le concours des femmes les plus élégantes de Paris et du meilleur monde, au profit de l'Œuvre de la *charité maternelle*.

Cette fête villageoise, en plein Paris, rappelait la fête si gaie, si bariolée et si amusante du St-Cloud d'autrefois. Pauvre St-Cloud!... *Le retirato de l'Impératrice Eugénie!*... Ce joli château si mystérieux et si charmant, ce doux nid de bonheur; tout a disparu pendant la fatale guerre avec la Prusse.

La fête villageoise des Champs-Élysées était une fête Watteau, avec bergères Watteau, du temps de Trianon.

Le costume de villageoise avait été décrété, et chaque bergère le portait à sa guise.

A la tombola se tenait la toute belle comtesse de Pourtalès, en paysanne d'un réussi à faire rêver tous les paysans de George Sand. Elle avait une robe de mousseline blanche bouillonnée devant, garnie sur les côtés de dentelle de Bruges, attachée derrière sur la traîne par trois nœuds de taffetas changeant, couleur bronze. Le corsage à la paysanne était en taffetas changeant, de nuance bronze, ouvert devant, avec manches collantes. Fichu croisé en mousseline garnie de dentelle. Chapeau de paille à longues plumes vert bronze. Au cou, un gland de perles fines suspendu à un velours noir.

La princesse de Metternich était en robe de toile bleu marine. Sa taille élégante, comme celle d'une guêpe était serrée dans un corsage à petites basques carrées. Tout le devant et les manches de la robe étaient brodés de fil blanc. Fichu de valenciennes. Chapeau rond en paille d'Italie relevé derrière, orné d'un simple ruban enroulé et d'une fleur (un chapeau de bergère, comme autrefois !..)

Mme Abel Laurent vendait des cigares en robe de batiste écrue couverte de volants, avec un tablier bordé de fleurettes blanches, et un chapeau de paille à nœuds de velours mauve.

Mme de Boissieu, en robe de grenadine unie, ornée devant de guipures écrues alternant avec des garnitures brodées de jais.

Mmes de Rothschild et de Las Marimas faisaient concurrence à Siraudin et à Reinhart et vendaient des bonbons. La bonne baronne Alphonse de Rothschild portait une simple robe de toile d'Oxford, couleur havanne, avec un gilet plus clair et un chapeau rond.

La blonde marquise, vaporeuse comme une Clarisse Harlowe, laissait flotter ses cheveux d'or sous un grand chapeau Merveilleuse en paille, avec des roses et des nœuds bleu pâle. Sa robe, tout simplement en barége blanc, était recouverte d'une neige de valenciennes: c'est d'une fraîcheur exquise. Les deux jolies confiseuses ont un succès prodigieux, tant elles sont aimables et ravissantes. Il est vrai que Mme Reinhart ne le cède en rien, comme bon goût et élégance, quand elle est dans son comptoir de la rue de la Paix, et qu'elle frisote elle-même de ses doigts de fée les papillottes de ses bonbons.

La vicomtesse Arthur Aguado était également en toilette blanche: elle avait une robe de mousseline des Indes, à rayures mates, entièrement poudrée de valenciennes. Que c'est léger et doux la dentelle !... et comme les jolies femmes ont raison d'en mettre partout, depuis la coiffure jusqu'à la chaussure.

Mme Jacobs était en fourreau de crêpe de Chine blanc, splendidement brodé de soie paille: c'est une villageoise des contes des *Mille et une Nuits*. Son chapeau était également en tulle blanc et maïs, un doux reflet de clair de lune.

La comtesse de Mercy-Argenteau avait pour mission de faire tirer des macarons et de fleurir les boutonnières. Elle rappelle Marie-Antoinette dans toute sa splendeur d'ajustements, avec sa toilette de foulard blanc framé, entièrement coquillée dentelles, et son grand chapeau de paille d'Italie empanaché de plumes blanches, copié exactement sur le portrait de la Reine, par Mme Lebrun.

Toutes ces belles villageoises tenaient boutique par esprit de charité, ce qui n'empêchera pas le parti radical de dire qu'elles étaient venues là pour faire leurs affaires, et que la charité n'était qu'un prétexte.

A la tombola tenue par la comtesse de Pourtalès, on annonce qu'on va tirer l'un des gros lots, une ravissante statuette en bronze donnée par la duchesse de Mouchy.

— A vingt francs la palette! crie M. de Fitz-James, faisant l'office de commissaire-priseur.

Arrive M. Fould.

— Voyons, monsieur Fould, lui dit Mme de Fitz-James, une palette pour vous !...

La roue tourne, et M. Fould a le numéro gagnant.

— Passez la statuette au propriétaire de *Saltarelle*.

Et tout le monde d'applaudir.

Voici le pendant de cette scène:

M. de Villemessant s'arrête devant la roue de la fortune, et aussitôt la princesse de Metternich lui met une palette dans la main.

— Mesdames et Messieurs, annonce M. Louis de Turenne, on va tirer un superbe vase à pied contenant un magnifique caoutchouc *flu-*

sélasticus. C'est un objet de prix, et M. de Villemessant lui-même a bien voulu nous prendre une palette. Voyons, Mesdames et Messieurs, qui veut disputer la chance à M. de Villemessant?

Les palettes sont bien vite placées. La roue tourne. L'aiguille s'arrête au n° 85. C'est M. de Villemessant qui l'a.

Bravos unanimes.

Seulement l'objet est d'un transport difficile.

Alors M. de Villemessant, s'adressant à M. Adolphe de Rothschild :

— Voudriez-vous, monsieur le baron, moyennant vingt sous, vous charger de porter cela à mon domicile?

— Je regrette, répond le baron en souriant, de ne pouvoir accepter, mais... (montrant sa boutonnière) en fait de plaques, dit-il, je n'ai que des plaques étrangères.

Le glacier Rey, l'organisateur du buffet, a tiré M. de Villemessant d'embarras en lui offrant une de ses voitures.

La recette de cette fête villageoise a été magnifique. Dans la journée seulement, il y a eu pour plus de vingt mille francs d'entrée, et les marchandes ont dû faire des affaires d'or. Le produit de la tombola a été de plus de cinquante-huit mille francs.

MM. Alphand, Louis de Turenne et Elison ont été les organisateurs de cette fête, et ils s'en sont parfaitement tirés.

Le succès de cette première représentation sera suivi d'une seconde fête. Les pauvres ne s'en plaindront pas, et la charité maternelle y trouvera largement son compte.

On ne pouvait pas choisir un local plus propice à cette fête de bienfaisance qui s'adressait à un public d'élite, car les concerts des Champs-Élysées ont l'habitude de recevoir la haute société parisienne et étrangère, tous les soirs, pendant la saison d'été. Le concert Besselièvre est le rendez-vous privilégié du *high-life* parisien aussitôt que les salons sont fermés. On ne peut pas rester chez soi et il est impossible de partir avant que le Prix du Jockey-Club ne soit couru. On se retrouve donc au concert des Champs-Élysées. C'est le genre, c'est la mode ! On s'y installe, on y tient salon, on y fait de la critique et de l'esprit. On y accepte ou l'on y réfute les modes nouvelles : tel chapeau est char-

mant, tel autre est abominable, surtout s'il est porté par une jolie femme dont on envie la beauté, la position et les succès. Et pendant qu'on discute de la politique et des séances de l'Assemblée plus ou moins orageuses, on entend de la musique délicieuse qui détend les nerfs agacés par M. Gambetta et consorts, et l'on se console de cette République provisoire en pensant qu'avec les épaves des naufrages de la France on peut faire une nation nouvelle, libre, heureuse, florissante, comme du temps de Charlemagne, de Henri IV et de Louis XIV.

Avec les extrêmes chaleurs de cette première quinzaine de juin il n'y a plus que des réunions intimes dans les jardins des hôtels particuliers de Paris. Samedi dernier, la baronne Nathaniel de Rothschild a donné un dîner fort élégant. La baronne part à la fin de juin pour les eaux d'Allemagne.

Le même soir, l'ambassade d'Angleterre était en fête ; lord Lyons avait un dîner de cinquante couverts, pendant lequel, selon l'habitude de l'ambassade, la musique de la garde républicaine, placée sur la terrasse du jardin, a fait entendre les meilleurs morceaux de son répertoire.

Avant de partir pour sa villa des bords du lac de Genève, la baronne Adolphe de Rothschild a clos la série de ses réceptions par une soirée fastueuse, tout à fait en rapport avec les goûts et les habitudes de sa maison. L'orchestre était placé derrière la galerie tapissée de plantes rares, d'arbustes verts et de fleurs de saison. On a soupé par petites tables de huit et deux couverts, et la fête s'est prolongée jusqu'au jour.

Mentionnons aussi une très brillante réception à la Présidence.

Le mouvement de l'émigration commence à s'accroître.

La marquise de Chanaleilles a quitté Paris pour ses terres.

La baronne de Rothschild est déjà installée à Ferrières.

La princesse de Ligne va revoir ses splendides domaines de Belgique.

Et la comtesse de Pourtalès a pris ses quartiers de printemps à Bellevue, dans la coquette villa de sa mère, Mme la baronne de Bussières,

avant qu'elle ne parte s'installer à Trouville.

Tout ce beau monde va se montrer aux dernières courses du Bois de Boulogne et au Grand Prix, puis il disparaîtra pour six mois.

Quand les départs parisiens s'effectuaient autrefois, les étrangers affluaient dans notre belle capitale. Depuis la guerre, les étrangers ont peur de Paris. Le spectre de la Commune se dresse toujours devant eux; ils viennent encore pour la plupart en visite à Paris, mais ils ne s'y installent pas.

La duchesse de Westminster, qui revient de Suisse, va rester une huitaine de jours à Paris, avant de rejoindre l'essaim de jolies ladies qui font actuellement la *great attraction* de la *season* à Londres.

Les grands mariages vont leur train plus que jamais.

Le samedi 6 juin, il y avait affluence d'équipages et de brillantes toilettes à l'église Saint-Eugène, pour le mariage de Mlle Worms de Romilly avec M. le marquis de Broc.

Dans l'assistance, tout le high-life des deux rives: le Faubourg Saint-Germain et le Faubourg Saint-Honoré, et comme témoins du côté de la fiancée, M. le comte de Clermont-Tonnerre, député, et M. le marquis de Talhouet, ancien ministre, et également député à l'Assemblée nationale.

Du côté du marié, M. le comte de Broc, son oncle, et M. le comte Fernand de Montesquiou.

Le jeune marquis de Broc est petit-neveu de cette charmante Mme de Broc, dame d'honneur de la reine Hortense, qui périt d'une façon si tragique dans une excursion en Savoie, près d'Aix-les-Bains.

Citons encore le mariage de Mlle de Ladmirault, fille du gouverneur de Paris, avec M. le vicomte de la Rochebrochard, qui a été célébré lundi dernier.

Les témoins de Mlle de Ladmirault étaient M. le maréchal de Mac-Mahon et M. le comte de Champs de Saint-Léger.

Ceux du marié étaient son frère et M. le général Charrette.

Jeudi dernier a été célébré avec beaucoup d'éclat, à la chapelle de l'ambassade de Turquie, à Londres, le mariage du prince Grégoire Bassaraba, fils du prince de Bibesco (le prince

régnant de Valachie), et de la princesse Zoé de Brancovan, avec Mlle Ralouka Musurus, seconde fille de S. Exc. l'ambassadeur de la Sublime-Porte, Musurus-Pacha.

Ce même jeudi avait lieu, à l'Assomption, le mariage de M. Christian de la Fresnaye, capitaine d'artillerie, d'une ancienne famille de la Basse-Normandie, avec Mlle Ducrest.

La semaine dernière a été célébré au château de Colombelles, près de Caen, le mariage de M. le vicomte Albert d'Aviau de Piolant, capitaine-écuyer à l'Ecole de Saumur, avec Mlle Valentine de Laistre, fille du comte de Laistre et de la comtesse, née Pas-de-Beaulieu.

D'autres mariages sont annoncés :

Celui du vicomte de Gramont-d'Aster, propriétaire, avec Mlle de Montesquiou-Fezenzac.

De M. Charles Ponthier, capitaine de frégate, officier de la Légion d'honneur, avec Mlle Marie-Louise-Laure de Law de Lauriston, à Paris.

En dépit de la chaleur tropicale, M. Emile de Girardin a donné une soirée musicale, samedi 6 juin, dans son hôtel artistique de la rue Pauquet-Villejust, où trois cantatrices de talent se sont fait entendre : Mlle Berthe Thibault, de l'Opéra; Mlle Gabrielle Moisset, qui revient de la Nouvelle-Orléans, où elle a tenu les premiers rôles, et Mme Floriani, qui, n'ayant pas donné sa représentation de *Norma* au Théâtre-Italien, a joué son rôle en costume chez M. de Girardin.

Mme Floriani est une très jolie femme, qui doit se contenter des succès de salon qui lui sont acquis.

Quant à Mlle Berthe Thibault, elle est artiste dans toute l'acception du mot, et elle a chanté plusieurs morceaux avec autant de brio que de charme. Elle a dit d'une manière vraiment magistrale, avec Novelli et Lefort, le trio final de *Faust*.

Mlle Gabrielle Moisset a été très applaudie et surtout très félicitée sur son engagement à l'Opéra de Paris.

Cette chaleur accablante, qui atrophie et paralyse l'intelligence, n'empêche nullement Cham de déployer son esprit ordinaire. Il a des canards dans son jardin des Batignolles, des canards, à son grand désespoir, qui se promènent en toute liberté, et qui ne se gênent nullement, en communards qu'ils sont, de prendre tout ce qui leur convient sur leur passage.

Quand Cham les rencontre dans les allées, becquetant par-ci et par-là les boutons et les fleurs, il les apostrophe avec ce flegme britannique qui donne encore plus de sel à chacune de ses réparties, en leur disant avec une intention marquée: « *Les petits pois sont bien bons en ce moment, et les canards de fuir au plus vite dans leur basse-cour en poussant des coins! coins! épouvantés.* »

Cham se plaît aussi à tourmenter parfois de sa verve caustique Mme Sarah Félix, qui a bien trop d'esprit pour s'en formaliser.

— Votre Eau des Fées me plairait beaucoup, lui dit-il, si elle ne rendait pas les mêmes cheveux aux hommes et aux femmes qui grisonnent et qui ont des cheveux blancs.

— Mais c'est sa force et son mérite, riposte Mme Sarah Félix, et c'est ce qui prouve qu'elle n'est pas une teinture, puisqu'elle recolore en toutes nuances, en blond, en roux, en châtain et en noir.

— Sans doute, objecte Cham avec beaucoup de sang-froid, mais puisque la fantaisie est à la mode et que les hommes et les femmes ne savent quoi s'imaginer pour se faire remarquer, j'aurais préféré que votre Eau des Fées rendit les cheveux jaunes, lilas, bleus, verts ou roses. Voyez-vous d'ici l'effet de toutes ces nouvelles coiffures?...

Et Mme Sarah Félix d'éclater de rire en se disant que jamais son Eau des Fées n'eût obtenu le diplôme de capacité et de mérite à Vienne, si elle était aussi fantasque que Cham le désire.

Mme Sarah Félix ne manque pas non plus d'esprit, d'érudition et de savoir. Elle a été longtemps pensionnaire de la Comédie-Française. Elle raconte à ravir. Elle est la sœur de Rachel, qu'elle n'a quitté qu'à la dernière heure, et dont elle a toujours conservé le culte et le souvenir. Ce n'est pas sans un profond attendrissement et sans un sentiment d'orgueil bien naturel qu'elle désigne, dans le vaste salon de son hôtel de l'Avenue de l'Impératrice, le beau portrait de Rachel peint par Charles Muller, et qui lui a été donné par son neveu Walewski, lors de la mort de Mme Félix, sa grand-mère. Ce portrait est splendide; Rachel y apparaît dans toute sa beauté aristocratique et élégante. Une poésie rêveuse tempère l'éclat de ses beaux yeux, qui lançaient des éclairs

quand ils exprimaient la passion et la jalousie. Il s'en exhale un charme extrême et une attraction irrésistible qui révèlent ce qu'était Rachel dans sa vie privée, car ce portrait est dédié: *A ses bons parents!*...

C'était pour son père et pour sa mère que Rachel avait fait faire ce portrait tout parfumé de piété filiale. Pauvre Rachel!... Charles Muller l'a reproduite telle qu'elle était dans l'intimité de la famille: bonne, simple, naïve, charmante, adorant ses parents et les siens. Et Mme O'Connell l'a immortalisée à son lit de mort, en lui conservant les grandes lignes de la tragédie classique.

Le portrait de Rachel par Charles Muller revenait de droit à Sarah Félix, qui a disposé dans son hôtel un oratoire à la mémoire de sa sœur, non loin de sa chambre à coucher.

C'est là qu'elle évoque la grande ombre de sa sœur adorée, car tout y parle de Rachel et y rappelle Rachel.

Nous nous proposons de consacrer un article spécial à cette chambre des souvenirs, sous la dictée de Sarah Félix, qui nous racontera des légendes vraies et des histoires intéressantes non-seulement sur Rachel, mais sur les grands personnages qu'elle a coudoyés.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Toutes les toilettes sont à l'ordre de la campagne, des bains de mer et des eaux. On va partir. On prépare les derniers costumes et les dernières coiffures.

Au 1^{er} juillet, il n'y aura plus personne à Paris, si ce n'est le monde officiel et diplomatique, et tous les gens de Bourses et d'affaires. Les Parisiennes sont donc en route du matin au soir pour organiser leurs toilettes, car on ne se contente plus, comme autrefois, de robes unies et de un ou deux chapeaux s'entendant avec toutes les robes. Les toilettes d'aujourd'hui sont de véritables études de coloris et de style, depuis la coiffure jusqu'à la chaussure. L'unité et l'harmonie produisent un ensemble charmant. Que n'en est-il de même en politique?

Les *Magasins du Louvre* sont envahis depuis huit jours, car ils ont émis leurs soldes et *occasions de fin de saison* en soieries, en confections, en robes, en costumes confectionnés et en jupes, à partir du 8 juin.

Nous ne pouvons pas tout énumérer et tout vous dire. Il y a des lots en soieries unies de toutes nuances, à 4 fr. 60 c. le mètre, et plusieurs lots de

soieries de fantaisie, en taffetas et poulx de soie, fond blanc et fond de couleur rayés, façonnés et grisaille, à 3 fr. 50 c. C'est pour rien, et toutes les femmes qui visent à l'économie et à l'élégance vont aller bien vite chercher de ces coquets taffetas grisaille et des poulx de soie en nuance nouvelle pour faire des transparents à leurs robes de mousseline et de gaze.

Ce qui est encore très avantageux, ce sont les confections pour la saison d'été, qui coûtent meilleur marché que partout ailleurs, entre autres :

Une très jolie pélerine en tulle, entièrement recouverte de frange noire et de jais, avec ruche de dentelle à l'encolure, valant seulement 35 francs.

Un fichu paysanne en grenadine perlé de jais, garni de dentelle perlée et de nœuds de faille, 39 francs.

Une pélerine Sicilienne garnie de très jolies entredeux de guipure brodés de jais ou de galons et d'effilés, 49 francs.

Une ronde Parisienne entièrement perlée de jais, en Sicilienne, garnie de dentelle nouvelle et de nœud de faille, 90 francs.

Et un fichu Marie-Antoinette en Sicilienne, brodée de bouclettes de jais et garni de dentelle de Paris, modèle entièrement nouveau, 125 francs.

Comme vêtement de demi-saison, il y a de charmants pardessus en drap léger, de nuances variées, brodé teinte sur teinte, garnis d'un galon marabout et d'une jolie agrafe de métal oxydé, à 28 francs.

Et des jaquettes croisées en drap de toutes nuances, ornées de soie et de boutons assortis, à 35 fr.

En fait d'étoffes de fantaisie, il y a du zéphyr uni, poil de chèvre, du foulard croisé beige, teinte naturelle, et du poil de chèvre rayé ton sur ton, à 75 centimes.

Et des coupes de robes en poil de chèvre uni, en popeline rayée, batiste écrue, à 55 cent. le mètre.

Des coupes de robes en serge beige et teinte naturelle, en chevron, en brillante mohair, en batiste rayé, à 1 fr. 15 c. le mètre.

Les robes confectionnées et les peignoirs sont également cotés à des prix exceptionnels, par exemple :

Une robe Princesse, en toile bise pur fil (pouvant se relever en tunique), ornée d'un lacet de couleur et d'un col, de parements et de poches brodées assorties, fermées avec des boutons de nacre et ajustée à volonté par une ceinture, 18 fr. 75 c.

Des tuniques en toile liserée de blanc ou de rayures de couleur, avec ceinture et boutons assortis, à 19 fr. 75 c.

Un costume complet, en toile, composé d'une jupe à grand volant, d'une double jupe et d'une petite casaque demi-ajustée, le tout liseré de blanc ou de rayures de couleur, à 29 francs.

Une robe Princesse, en toile batiste pur fil, écrue ou bleue, garnie devant et tout autour d'une jolie bande brodée à même.

Et un costume complet spécial pour le voyage et les bains de mer, en cachemire beige ou grise,

composé d'une jupe à volants et d'une tunique boutonnée croisée, à 39 francs.

Vous voyez, d'après cet aperçu de costumes, de confections et d'étoffes de soie et de fantaisie, que les *Magasins du Louvre* offrent des occasions exceptionnelles dont il faut profiter au plus vite.

Il en est de même dans les *Magasins de la Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, qui soldent des rubans, et de très jolis rubans vraiment, à 2 fr. 90 c. le mètre, en largeur écharpe, soit en faille et satin, reps camaïeux, moire et satin, de toutes nuances. On n'a qu'à choisir.

Les nouveaux rubans printaniers, rayés faille et satin, ont 18 et 29 cent. de largeur. On les emploie pour écharpes et pour relever les poulx sur les tuniques de mousseline blanche et de gaze de Chantilly. C'est très frais et très joli.

Il y a encore de très beaux rubans écossais camaïeux de trois tons ou de plusieurs nuances différentes, ayant un type d'originalité pour les toilettes blanches, car le blanc et la batiste écrue sont très à la mode, en raison des atroces chaleurs que nous subissons. Pour écharpe, ces rubans écossais ont 18 cent., et pour chapeau 14 cent. de largeur.

On emploie beaucoup de rubans et de ruches frisées et découpées sur les toilettes.

La *Glaneuse* a des ruches frisées préparées à l'avance, en taffetas noir et en taffetas de couleur. C'est très commode. On pose soi-même sa garniture. On n'a qu'à envoyer l'échantillon de sa robe, et la *Glaneuse* envoie autant de mettrage de ruches découpées qu'on le désire.

Le but de la *Glaneuse* est d'être utile et agréable et de se mettre à la disposition des charmantes femmes qui lui accordent leur confiance.

Les cols Conspirateur et les collerettes Angot ne sont plus de saison. La *Glaneuse* les remplace par des ruches de tulle, de crêpe lisse ou de mousseline neigée de dentelle.

Pour toilettes de tous les jours, on recherche les ruches qui se lavent, tout en étant très légères. Il se fait aussi de très belles ruches en dentelle montées sur cannelille et qui s'écartent du cou. C'est la collerette à la Valois. Les manchettes sont assorties et tombent sur la main.

Il se porte tant et tant de jais, même par les chaleurs tropicales, qu'on se demande où cette mode s'arrêtera. Les belles dames qui font la mode consentent à porter des cuirasses de jais et des boucliers de jais en guise de tablier. C'est le suprême grand genre. La coquetterie donne du courage et de la force. Les ornements de jais sont donc en vogue plus que jamais.

La *Glaneuse* a des franges dans toutes les hauteurs : des pluies de jais ou des cascades de jais, des pendeloques cabochons, des glands, que sais-je ?... Elle offre des plaques en guise de décoration, des galons, des entredeux et des dentelles perlées de jais.

Cette mode traversera l'été et sera dans toute sa splendeur pour la saison d'automne et d'hiver. On

peut donc faire ample provision de jais noir et de jais blanc.

On porte aussi du tulle perlé d'acier bleu et des galons cote-de-mailles en acier bleu. C'est très fantastique et très clair de lune; mais nous n'aimons l'acier bleu que sur les toilettes de faille bleue, faisant camaïeu; on a l'air d'une Péri ou d'une Whillis.

Ce qui est encore très jolie femme, ce sont les mantilles espagnoles en blonde blanche ou noire qu'on jette sur la tête pour sortir du théâtre et du Casino. La Glaneuse a le monopole de ces blondes blanches nacrées, qui font poudre autour du visage et qui sont si seyantes et si distinguées.

Tout en s'occupant spécialement de la mode, la Glaneuse songe à l'utile et a fait préparer des boîtes de mercerie des plus complètes, à partir de *vingt francs* et de *trente francs*. Toutes les femmes prévoyantes vont emporter une boîte de mercerie en voyage.

A propos de voyage, les costumes de touristes masculins et féminins sont tissés avec la laine brute des moutons écossais, qui paissent dans les frais pâturages d'un groupe d'îles appelées Shetland-Islands.

Les paysans écossais glanent ces flocons de laine dans les haies vives par où leurs moutons ont passé, et ils filent, avec leurs femmes, cette laine indigène, qu'ils tissent ensuite à la main et dont ils obtiennent une étoffe d'apparence grossière, mais douce au toucher et feutrée, flexible et légère au porter.

Pendant longtemps ces paysans écossais furent seuls à faire usage de ce drap grossier, lorsqu'un beau jour le duc de Hamilton, passant par là, eut l'idée d'en acheter quelques mètres et s'en fit faire une jaquette qui eut un très grand succès à Londres. Après avoir fait sensation et événement en Angleterre, le *Homespun* (traduction littérale : étoffe tissée à la main) est maintenant admis en France et menace de faire vogue dans le grand monde masculin et féminin. Il a demandé asile à *John Manby*, le magasin anglais par excellence, 21, rue Auber; et pour prouver toute l'originalité fantaisiste qu'on peut en tirer, John Manby en a disposé des vêtements de voyage, ayant un cachet unique et élégant. Il n'y a que la femme du monde et le véritable gentleman qui puissent porter le *Homespun*. La grande dame peut s'habiller en paysanne, — témoin la fête villageoise des Champs-Élysées, — tandis que la paysanne tient de plus en plus à s'habiller en grande dame, et ressemble à la belle Bourbonnaise voulant prendre les airs et les allures de la comtesse Dubarry.

Nous sommes encore loin des toilettes unies et des robes flottantes sans aucun ornement. On s'est habitué à un fouillis de volants, de plissés, de coquillés, de bouillonnés et de retroussis, et quand les femmes laissent tomber tout cela, elles ne se reconnaissent plus, et elles reprennent bien vite leurs pouffs et leurs tournures.

La femme, telle qu'elle s'habille aujourd'hui, n'a certes rien de la Vénus antique, et elle n'en est peut-être que plus attrayante, car chacun de ses costumes est pour ainsi dire un décor et une mise en scène des plus habiles et des mieux étudiées. Notez bien que lorsque la femme redeviendra elle-même, elle se trouvera plus belle que jamais, car la mode a ce prestige indéfinissable d'être la mode et de plaire quand même, avec ses manches à ballons et ses jupes à crinoline.

Quant à définir les modes actuelles, c'est positivement impossible. On porte des robes à tablier et et à traîne derrière; des fourreaux Empire à traîne de cour, où devant le corps de la femme est pour ainsi dire moulé; des jupes touchant terre, avec des polonaises et des blouses écossaises; des costumes fantaisistes de deux couleurs, avec vestes et manches jockey. Des costumes à la Valois et à la belle Gabrielle, des costumes Marie-Antoinette, des costumes Directoire. La femme élégante s'assimile tous les costumes et porte ce qu'elle veut. Elle apparaît tour à tour comme Marie Stuart, Anne d'Autriche, Mlle de la Vallière, la Pompadour ou la Dubarry. On s'habille donc à sa guise, du moment que la toilette s'entend avec la tournure, la position et la physionomie. Telle est l'opinion de *Mlle Marie Bataillon*, qui rend des décrets d'élégance et de bon goût, dans son petit entresol de la rue *Thérèse*, n° 5. Que de vraies Parisiennes sont venues la consulter et ont été ravies de sa sagesse relative, car tout en ne dépassant pas les limites du comme il faut, Mlle Bataillon compte parmi les fantaisistes. Elle n'admet ni la banalité, ni la vulgarité. Elle aime le beau, la somptuosité, le simple et le charmant. Avec les robes de mousseline brodée, qui sont très appréciées pour les toilettes de diner à la campagne, on porte des cuirasses de faille de teinte claire, en rapport avec le transparent de la mousseline, garnies de volants de mousseline brodée et de valenciennes. Les cuirasses sont des corsages moulant le corps, emboîtant les hanches jusqu'à mi-jupe et brodées, pour la plupart, de perles de jais noir et de jais blanc et d'acier bleu. Mlle Bataillon préfère l'acier bleu sur le bleu pâle, le bleu électrique, le bleu paon et le vert serpent. Ce genre de cuirasses est très commode et remplacé, pour les femmes bien faites, les corsages à basques d'autrefois, car on les porte sur toute espèce de jupe à demi-traîne ornementée de volants.

On fait aussi de ravissants corsages Louis XV à basques ou à longues pointes devant et derrière pour les personnes qui ne peuvent supporter les cuirasses.

Mlle Marie Bataillon, loin de supprimer les polonaises, les conseille aux jolies femmes, en batiste écrue, entièrement bordées de roues, ou en batiste blanche également bordée, avec volant de broderie et entredeux de broderie au plumetis. C'est très riche, très frais et très élégant. Ces polonaises se mettent sur des corsages décolletés en faille, avec jupons en faille. Pour le bord de la mer, Mlle Ba-



Julius David

A. Bochy

A. Levy, imp. r. des Marais, 66

Planche 1146

15 Juin 1874

La Gazette rose

Coillettes de Régates

Stoffes des Magasins du Louvre - Coillettes de M^{lle} Marie Bataillon - Chapeaux de Mad^{lle} de Bongaux
 Rubans et Passementerie de la Glaucuse - Lingerie de la Maison Maureau - Ceinture - Régente
 de Mesdames De Vertus Saur - Mouchoirs de Chapron - Foulards de l'Union des Indes - Chaussures
 de la Maison Souveur - Eau des Fies de Madame Sarah Felix - Parfums et savons de toilette
 de la Maison Violex fournisseur des Cours Etrangères

Rue Orouot, 26, (Hôtel du Figaro)

, n'a
 est
 ses
 mise
 iées.
 elle-
 , car
 mode
 es à

positi-
 er et
 raîne
 pour
 avec
 cos-
 es et
 à la
 , des
 imile
 e ap-
 l'An-
 ou la
 ment
 posi-
 Mlle
 ce et
 . rue
 t ve-
 se re-
 es du
 i les
 alga-
 ble et
 odée,
 diner
 le de
 de la
 bro-
 cor-
 jus-
 erles
 e Ba-
 bleu
 genre
 pour
 d'au-
 jupe

XV à
 rière
 r les

s po-
 tiste
 tiste
 ode-
 très
 s se
 avec
 Ba-

tailleur préfère les nuances un peu vives, que la brise saline n'altère pas aussi vite que les nuances déjà effacées.

Nous avons vu, en ce genre, une polonaise en batiste écrue, entièrement bordée de roues à jour, sur un jupon de faille bluet, orné de bouillonnés et de ruches frisées en bluets de deux tons. C'était très nouveau et très joli.

Une autre toilette était en gaze de Chambéry blanche, parsemée de papillons brochés verte, avec corselet jaune or, faisant corsage et tunique garnis de velours vert assorti aux papillons et bordés de dentelle de Bruges. Le jupon de faille vert était dans cette même ornementation de velours vert, de bouillonnés de faille et de dentelle de Bruges.

Une toilette de mousseline blanche, avec volants de broderie alternant avec volants plissés sur transparent maïs. Le corsage cuirasse en faille maïs, tout bordé de pensées maïs et de pensées de plusieurs tons violets, avec pensée oreille d'ours, faisant guirlande tout autour. Pas de manches à cette cuirasse, dont l'épaulette est bordée d'un plissé de mousseline et d'un petit volant de broderie. Pour coiffure, une guirlande de pensées de Mlle Pitrat, dont nous reparlerons.

Une toilette en crêpe de Chine rayé satin, sur jupe de faille feuille de rose. La polonaise de crêpe de Chine toute coquillée de dentelle de Bruges et de nœuds roses en jabot.

Une toilette de gaze de Chambéry blanche, à rayures unies et satinées, avec tablier composé de ruches bouillonnées et de petits plissés en biais ne montrant que les rayures de satin. Sur les côtés, cascades de petits volants plissés et de bouillonnés, avec semis de ruban écossais mauve et rose de quatre tons. Par derrière, jupe à traîne avec quatre grands volants, montant jusqu'au pouff du corsage décolleté en cœur, avec bouillonné, et plissé écossais dans l'intérieur, faisant écharpe de côté et dépassant le corsage. Une collerette de dentelle de Bruges termine ce nouveau décolleté. Ce que Mlle Bataillon réussit avec beaucoup de succès, ce sont les petites écharpes assorties aux robes, ou tout simplement en crêpe de Chine brodées et frangées.

On porte beaucoup de petits fichus carrés en dentelle, en crêpe de Chine ou en cachemire; c'est très jenne et très villageois. Les plus élégants costumes de voyage se font en laine douce et légère, de nuance blonde, et se composent d'un jupon, ou plutôt d'une jupe garnie d'un haut volant plissé et d'une blouze Edimbourg, genre écossais, à larges plis creux devant et derrière. D'autres blouzes se font à revers; mais les blouzes écossaises font plus genre et fantaisie.

Les brillants mariages qui se contractent en ce moment sont une occasion de toilettes élégantes que la foule admire à la sortie des théâtres, comme autrefois elle le faisait de Lonchamps.

L'autre mardi, à la Madeleine, chacun restait en extase devant une toilette bleue de trois tons, avec

pouff de dentelle d'Angleterre, et un chapeau bergère en paille d'Italie, ayant un panache de cinq plumes blanches. Le joli chapeau!... Et quel panache!... D'où venait-il?... Tout royalement de la galerie de Versailles, où Mlle de Bongars l'avait copié sur l'un des portraits de la reine Marie-Antoinette, peint par Mme Lebrun.

Ce chapeau en paille d'Italie, à bords inclinés et avec un panache de cinq plumes blanches très surélevées est très grande dame et a vraiment grand air. Pour le bord de la mer, les plumes sont remplacées par une moisson de fleurs des champs, par une moisson de fleurs jardinières ou par des gerbes d'avoine et de coquelicots.

Les chapeaux de Mlle de Bongars ont une fantaisie toute artistique. La faiseuse la plus en renom les signerait tant ils ont de genre et de style. Ils coûtent pour le moins moitié prix, ce qui est immense. On a deux chapeaux pour un, et deux chapeaux qui ne sont pas ceux de tout le monde. Il est vrai que *Mlle de Bongars* se contente d'une installation *modeste*, 17, rue de la Banque, et qu'elle n'a pas le luxe des grandes maisons.

Ses derniers modèles sont jeunes et charmants. Jugez-en :

C'est un chapeau *Orphée* en paille de riz blanche, à large bord doublé de velours noir, relevé très haut du côté gauche et ondulé du côté droit, avec guirlande de primevères maïs, et collerette de plissé de crêpe lisse sous la guirlande. Le fond, très mou, est en foulard blanc surrah chiffonné en turban, avec deux plumes maïs faisant panache.

Un chapeau Directoire en crêpe lisse blanc avec large bord doublé de faille rose relevé du côté gauche, et une touffe de roses très pâles et deux grandes plumes blanches.

Un chapeau villageois, en paille d'Italie blanche doublée de maïs, avec une ruche maïs, garnie d'une torsade de faille maïs assorti et des branches de cerises mélangées noir et cerise.

Un chapeau *Cloé*, en paille de riz avec passe plate relevée derrière et doublée de velours pensée. Dans l'intérieur torsade de velours pensée retenue de distance en distance par quatre agrafes oxydées. Autour de la calotte biais de velours pensée doublé de blanc, et sur le côté panache de plumes pensée frisées blanc, attaché avec une agrafe oxydée. Par derrière bouquet de trois roses blanches.

Un chapeau *Belle Bourbonnaise*, en paille noire, avec passe plate assez évasée, fendu derrière en revers doublés de faille noire. Dans l'intérieur plissé coquillé de valenciennes faisant collerette. Sur la

calotte monture de feuillage de fougère disposée en couronne avec aigrette de valenciennes de côté.

Une coiffure Maintenon en dentelle noire, faisant derrière mantille carrée, et, sur le sommet de la tête, un pouff d'héliotrope.

Et une coiffure Pompadour en valenciennes, avec une aigrette grenat, un nœud de faille grenat disposé en biais et une gerbe de diamants dans le nœud.

N'avions-nous pas raison de vous dire que les modes de *Mlle de Bongars* se distinguaient par une fantaisie toute artistique.

Ce qui est encore très à la mode en ce moment, ce sont les guirlandes. On cueille une guirlande dans la serre parfumée de *Mlle Pitrat*, 23, rue de Grammont; on y ajoute par derrière une mantille ou une fanchon de dentelle noire, et voilà une coiffure toute adorable qu'on désigne sous le nom de *Léopold Robert*.

Toutes ces jolies guirlandes ont dansé et danseront encore.

Les fleurs de *Mlle Pitrat* ne sont pas des fleurs artificielles. On les cueille, on les respire, tant elles sont vraies. A l'Exposition de Vienne elle a obtenu le diplôme d'honneur. Ce n'était que justice. Combien de belles dames se sont penchées pour sentir son réséda et ses roses, tant l'illusion était complète! Nous-même, nous y avons été trompée, pas plus tard qu'hier. Nous allions chercher deux touffes de pâquerettes des prés. Des montures de réséda attirent notre regard, et nous les avons respirées, pensant qu'elles exhalaient cette douce senteur du réséda, qui n'a d'égale que celle de la violette.

Nous avons admiré, en même temps, une guirlande de pensées de toutes nuances, dans les plus rares variétés, à commencer par la pensée oreille d'ours, la pensée maïs, la pensée œil de chat, la pensée tête de mort, et toutes les pensées mauves et violettes, ayant la transparence de la gaze et le velouté du velours.

Une guirlande vendangeuse, retour de Suresnes, était également bien originale et bien naturelle. Il y avait des grappillons qui n'avaient pas mûri à côté de grappes bien pourprées et bien dorées.

Puis, des montures de cerises mélangées. Des montures de groseilles blanches et rouges.

Des *Léopold Robert* en avoine folle et coquelicot.

Des guirlandes d'acacia blanc, rosé, et des guirlandes d'ébénier jaune, des guirlandes d'églantine, des guirlandes de géranium, des guirlandes de laurier rose, et des franges de verdure étoilées de jasmin.

Les fleurs font aujourd'hui cortège aux toilettes de ville.

On a son bouquet assorti à la toilette et à la coiffure. C'est très grand genre. La fleur naturelle se fane bien vite, et elle n'est pas plus vraie que les fleurs de *Mlle Pitrat*.

Pour les toilettes de bal printanier, la maison Jouvenot fleurit les nœuds de dentelle et de ruban de fleurs en rapport avec la toilette.

Les petits souliers pour la saison d'été sont, pour la plupart, brodés de fleurs des champs ou de fleurs de jardin.

Pour la princesse Mathilde, la maison Jouvenot vient de broder de très coquets souliers écrus avec un bouquet de violettes. C'était très significatif très simple et de très bon goût.

La plupart des souliers de batiste sont assortis aux toilettes et brodés de chenille. C'est très distingué et très frais.

Chaque costume a ses chaussures spéciales. Une femme élégante a donc tout un trousseau de chaussures.

C'est ainsi que nous avons vu dans les vitrines de la maison Jouvenot, 163, rue Saint-Honoré, tout un trousseau de luxueuses chaussures destinées à *Lady Eg...*

Citons entre autres :

Des souliers en drap de soie noire, brodés de boutons de roses.

Des mules de faille blanche brodées argent et garnies de marabout, destinées à une robe de chambre en faille blanche, garnies de valenciennes.

D'autres mules, en chevreau noir brodées or, garnies de plumes d'autruche frisées noir et jaune.

Des souliers bronze à barettes. Chaque barette arrêtée par une étoile d'acier.

Des souliers en faille noire, avec nœuds de faille, et boucles d'acier à aigrette.

Des souliers en faille rose et en poulx de soie blanc, avec nœuds en faille et dentelle brodés de jais blanc.

Des souliers de faille bleu marine avec nœuds de faille bleu clair et tulle noir pailleté d'acier bleu, pour une toilette assortie.

Des souliers en batiste écrue, maintenu par une étoile d'acier taillée.

Des souliers en chevreau bronze, avec nœud plissé en faille bronze mélangé de velours bronze.

Toutes ces différentes chaussures peuvent servir de type et de modèle à nos lectrices pour les chaussures qu'elles désirent organiser.

Il est indispensable d'avoir des souliers Louis XV, en rapport avec chaque toilette habillée.

Pour chaussures d'excursion et pour monter à cheval, les demi-bottes de chamois sont très souples et très distinguées.

La maison Jouvenot, tout en sacrifiant à la fantaisie, a pour elle la coupe et la distinction. Ses chaussures ne sont pas compromettantes. Elles cambrent le pied, elles l'effilent, elles lui donnent une allure aristocratique, et n'ont pas l'air de danser sur la corde raide, comme certaines chaussures de gitans.

La distinction doit préoccuper en toutes choses la femme du monde, à commencer par sa chaussure et sa lingerie.

Qui voit la lingerie, nous dira-t-on ?

On la devine; on la pressent, d'après l'ensemble de la toilette.

Les jupes à demi-traîne se relèvent. Il faut avoir des jupons riches et simples tout à la fois. Les jupons avec volant de mousseline garnis de dentelle ne conviennent qu'aux toilettes du soir et d'équipage, et ne doivent pas traîner dans les rues, sous peine d'impliquer un mauvais cachet à la femme qui les porte. La robe à tablier exige un jupon à tablier; le costume touchant terre, un jupon qui ne le dépasse pas. Les jupons avec volants festonnés à la main sont très simples et très distingués, de même que les jupons avec entredeux et volants de broderie.

Il y a de très élégants jupons avec volants plissés à la main, qui sont des jupons de très grande dame, parce qu'ils coûtent très cher de main-d'œuvre, tout en n'ayant aucune apparence.

Toute la lingerie de la maison *Maureau* est faite à la main, même la lingerie la plus usuelle. C'est une maison de confiance dans toute l'acception du mot. Nous ne saurions trop le répéter à nos lectrices, et aux charmantes femmes qui habitent la province, il est très important d'avoir de la bonne toile pour chemises et pour drap de maison. La maison *Maureau* a des fabriques spéciales de toile, de percale, de nansouk et de madapolam, tant elle tient à sa légende industrielle: *Loyauté et bon marché*. Elle envoie des échantillons de ses articles les plus avantageux, quand on lui en fait directement la demande, 2, rue de *Tournon*, au coin de la rue *Saint-Sulpice*.

Il y a un comptoir très important pour les chemises d'hommes, les gilets de flanelle, les cols et les cravates. Que nos lectrices en prennent note pour leurs maris et leurs frères. Les chemises sont très bien coupées, très soignées et finement brodées. Elles ne sont pas surchargées comme des chemises d'exportation. Elles sont de bon goût. Ce sont des chemises d'hommes du monde dans toute l'acception du mot. Chacun trouve donc son compte dans ce beau magasin de lingerie, qui s'est placé sous l'invocation du *Petit Saint-Sulpice*. Les légendes industrielles ont disparu, et nous le regrettons. C'était un signe incontestable de foi et d'espérance. On se plaçait sous la protection d'un saint ou d'une sainte. Aujourd'hui on ne s'en rapporte plus qu'à soi-même. La maison *Maureau* a conservé les traditions d'autrefois. Nous l'en félicitons. Les étrangères et les provinciales, en quête de bon marché, doivent passer l'eau pour aller de préférence dans cette maison de lingerie. Quant aux Parisiennes et aux belles dames du faubourg *Saint Germain*, elles savent à quoi s'en tenir, car c'est la maison *Maureau* qui leur compose avec beaucoup de goût, leurs déshabillés du matin et leurs fraîches toilettes de mousseline brodée.

Le seul tissu qui fasse en ce moment concurrence à la mousseline et à la batiste blanche et écrue, c'est le foulard des Indes, dont la vogue s'accroît d'année en année, grâce à l'initiative de l'Union des Indes, qui a fait du foulard un article exceptionnel, d'une grande importance industrielle. Le foulard marche de pair, aujourd'hui, avec la faille, le poul de soie et le taffetas, avec cette différence qu'il est plus léger, plus frais et plus charmant pour la saison d'été. Le foulard se lave et se repasse exactement comme la mousseline et la batiste. Le fer, loin de lui nuire, l'assouplit et le rend encore plus moelleux. Par cela même que le foulard est un tissu accepté qui fait prime d'élégance, il suit la mode dans toutes ses exigences fantaisistes et il se reproduit en deux tissus différents dans les mêmes teintes pour robes habillées et pour costumes.

La combinaison du foulard rayé et quadrillé avec des foulards unis de même nuance est des plus heureuses et des plus distinguées. L'Union des Indes a des foulards printaniers, à tout petits carreaux unis ou ombrés, qui semblent d'autant plusolis que nos mères les ont portés et qu'on les avait délaissés pour les foulards à grands ramages, ressemblant à des tentures de rideaux. Le foulard rayé, qu'on dispose en biais, reproduit aussi de ravissantes toilettes très ornées, tout en restant très légères. L'Union des Indes envoie des gravures comme type et comme modèle, des costumes de foulards qu'on veut organiser. Avec des rayures bleues et lilas et du foulard de ces deux mêmes teintes on dispose des toilettes au goût du jour et du soir, car le foulard est de toutes les fêtes, et se porte aussi bien pour toilettes de soirée et de grand dîner que pour toilette de promenade. Pour 48 fr. on a huit mètres de foulard, avec lesquels on fait une très jolie tunique *Pompadeur*, ou bien un corsage à basques et un tablier *soubrette* s'attachant par derrière, ou bien encore un habit incroyable, sur un jupon de foulard uni, garni de bouillonnés, de plissés et de volants.

Le crépon de Chine et le crépon de l'Inde composent des toilettes d'une suprême élégance. On les garnit de bandes de plumes d'autruche ou de volants de dentelle.

Il y a tant et tant de tissus exclusifs à l'Union des Indes, que nous ne pouvons les énumérer tous. Le *Swatow* de Chine, de provenance directe, tissé avec de l'écorce d'arbre, de nuance écrue naturelle, aussi souple, aussi soyeux et aussi brillant que de la popeline anglaise, est d'un bon marché surprenant, car pour 75 fr. on a 18 mètres d'étoffe.

Le *Tussore* de l'Inde, également de nuance écrue, reproduit de jolies toilettes de bains de mer et de campagne garnies de dentelle écrue, ou de gui pure de laine blanche.

Quant au *Surrah* de l'Inde, les élégantes font couper à la pièce leurs écharpes de tuniques, qu'elles effilent et qu'elles frangent à même.

On trouve aussi à l'Union des Indes de ces coquets petits châles de crêpe de Chine blanc brodés qui sont si à la mode en ce moment, et les nouvelles

écharpes de crêpe de Chine brodé qui sont portées par les femmes bien faites.

Rappelons le cachemire pur de l'Inde en toutes nuances, dont on fait des costumes de voyage et des blouzes écossaises et dont l'Union des Indes a seule le monopole.

Le moyen le plus facile et le plus prompt de connaître toutes les actualités de l'*Union des Indes* c'est de lui demander sa collection d'échantillons, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra.

Le foulard reproduit des toilettes complètes, depuis l'ombrelle, le chapeau, le costume et le nœud de chaussures.

L'industrie artistique parisienne a marché à pas de géant. L'apparition de la Ceinture Régente a été toute une révolution d'élégance féminine, car elle a tout d'un coup supprimé le corset qui était une véritable torture, et que l'Académie de Médecine défendait expressément. Il n'y a plus de jeunes filles délicates, pâles, étiolées et contournées, comme de pauvres plantes privées d'air et de soleil, n'ayant pas assez d'espace pour s'élaner droites et belles. La Ceinture Régente laisse au corps toute sa liberté d'action et de mouvement. La poitrine respire librement; loin d'être comprimée, elle s'épanouit comme une fleur radieuse dégagée de toute entrave. La jeune fille se développe et acquiert une certaine force; sa taille se cambre, s'assouplit et s'effile naturellement. Aussi tous les médecins, loin de lui être hostiles, la recommandent et la patronnent d'une façon toute spéciale, comme un tuteur intelligent et précieux. La Ceinture Régente se contente de servir de point d'appui à la poitrine, et elle dessine les contours des hanches, sans les emprisonner. Il en résulte une désinvolture de créole, et l'épanouissement radieux des belles marquises du règne de Louis XV. Ce qui est inappréciable dans la Ceinture Régente, c'est qu'elle développe les natures frêles et nerveuses, et qu'elle amincit les femmes un peu fortes. Comment cela peut-il se faire?... Tout simplement parce que la Ceinture Régente ne gêne pas leurs mouvements. Les élégantes la portent invariablement en soie de toutes nuances garnies de valenciennes ou de guipure. Les femmes économes la choisissent en coutil pour la saison d'été. Mais quel que soit le tissu dont la Ceinture Régente est composée, elle est toujours taillée et modelée d'après les lignes de la statuaire antique, car *Mmes de Vertus sœurs* ont débuté dans la carrière artistique par pétrir de la terre glaise, avant de couper dans la faille, le satin et la moire leur mignonne petite ceinture. Il faut se méfier de la contrefaçon qui s'attaque à toutes les œuvres de mérite et exiger la signature *brevetée de Mmes de Vertus sœurs, 12, rue Auber.*

Une femme bien faite est toujours élégante, de même qu'une femme qui a un teint éclatant passe pour une jolie femme. La fraîcheur du visage et le coloris purpurin de la jeunesse s'acquièrent avec le *Lait Antéphélique de Candès*, dont les principes

de magnésie et de camphre sont des plus toniques et des plus rafraîchissants. Le Lait Antéphélique ravive le teint, sans le concours d'aucun fard, en activant le sang et en le faisant circuler dans les veines. On l'emploie donc comme eau de toilette et comme lotion pour la fraîcheur et l'éclat du teint. Mais c'est surtout pour les éphélides et les taches de rousseur que le *Lait Antéphélique* fait merveille, car il les efface complètement et donne un nouveau tissu dermal au visage, qu'il restaure complètement. Le Lait Antéphélique est pour ainsi dire un engrais nutritif et réparateur, car il empêche la peau de se gercer l'hiver et de se hâler l'été, par l'ardeur du soleil et le contact de la brise saline.

Tout autre que M. Candès en eût fait une recette pharmaceutique, mais il a préféré en faire un cosmétique de toilette et le déposer chez tous les principaux parfumeurs de Paris et de la province. Le dépôt principal est 26, boulevard Saint-Denis. L'action du Lait Antéphélique est tellement curative, qu'on s'en sert à la campagne pour cautériser les piqûres d'insectes, de guêpe et de vipère. Elle remplace très avantageusement l'ammoniaque et l'alcalil volatil.

Tous les voyageurs et toutes les voyageuses ont dans leur flacon anglais des sels d'un côté et du Lait Antéphélique de l'autre. Il est donc très facile de rester blanche et rose, et de ne jamais avoir la moindre rugosité sur le visage en faisant usage tous les matins du Lait Antéphélique.

La parfumerie pour la saison d'été exige des senteurs plus aromatisées et plus toniques que la parfumerie pour la saison d'hiver. Les vinaigres de la maison Violet, aromatisés à la violette, aux mille fleurs, à la rose, au Portugal et à la lavande, sont des plus hygiéniques pendant les grandes chaleurs, de même que les eaux de Cologne triples et concentrées, pour la toilette, les bains et le mouchoir, soit ambrées, musquées et étherées.

Ce qui plaît encore en ce moment, c'est la *Crème froide mousseuse*, secret de beauté pour rafraîchir le tissu dermal; le savon au suc de laitue pour les mains et la peau, et le savon veloutine, à la glycérine et au bismuth.

La maison Violet a aussi disposé des ventilateurs pour rafraîchir et parfumer les appartements. On choisit le parfum qu'on préfère et on le vaporise en pluie odorante qui pénètre doucement dans les tentures et les parfums.

La parfumerie aux violettes d'Italie constitue avec la parfumerie à l'hang-Ylang, émanant la senteur du lilas de Perse, une parfumerie spéciale et exquise.

Les eaux de toilette, telles que la Rosée des Abeilles, l'eau de toilette Violet, l'eau de toilette du Jockey-Club et l'eau de toilette aux violettes de Nice, sont également très appréciées en ce moment.

Quant aux parfums pour le mouchoir, il y a dans le Palais de la Reine des Abeilles, boulevard des

Capucines, au coin de la rue Scribe, le bouquet des Brises de Mai, les gouttes de violettes d'Italie, le foin coupé, le Jockey-Club, l'ess bouquet, les fleurs de lys, la rose mousseuse, et le bouquet de la Reine des Abeilles.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURRIER DES THEATRES

Opéra-Comique. — La messe de *Requiem* de G. Verdi. Première audition le 9 juin.

C'est pour honorer la mémoire du poète Manzoni que l'auteur du *Trovère* et de *Rigoletto* a composé sa messe de *Requiem*, qui a été exécutée le 22 mai dernier à l'église San-Marco de Milan. Ce fut un événement dans le monde des arts, et l'Italie est encore toute frémissante du bruit qui s'est fait autour de cette œuvre. Bien que ce ne soit pas, à proprement parler, la première musique d'église écrite par le maître italien, puisqu'il commença par composer plusieurs morceaux religieux et un *Stabat* avant de livrer son premier opéra au théâtre, en 1839, il n'en est pas moins vrai que personne aujourd'hui ne connaît ces œuvres de jeunesse, qui sont, d'ailleurs, restées inédites.

Le *Requiem* de G. Verdi peut donc être considéré comme le début de l'illustre maître dans un genre qui, de prime abord, paraît assez peu compatible avec la manière qui a fait, jusqu'à présent, son succès et sa gloire. C'est, en effet, en exagérant l'expression dramatique, que Verdi, dans la plupart de ses opéras, est parvenu à exercer sur la foule une action très vive. Il a paru préoccupé, surtout de frapper, de saisir, de secouer son auditoire, plutôt que de le charmer et l'attendrir; les moyens les plus violents ne lui répugnaient point pour arriver à son but; loin de là, ils semblaient, au contraire, se présenter d'eux-mêmes sous la main du maître et faire partie intégrante de son inspiration. Aussi ses plus grands succès dans le drame lyrique sont ils dus à la force dans l'expression, non point la force calme et digne qui s'impose par la noblesse et la grandeur, mais celle qui triomphe par la violence poussée, s'il le faut, jusqu'à la brutalité.

Au théâtre, où il faut frapper fort pour frapper juste, ce système devait réussir et de fait il a réussi au-delà de ce qu'on pouvait croire. Le maestro a pris rang parmi les premiers musiciens de son pays, qui en compte tant d'illustres, et le monde entier a consacré la popularité dont il jouit en Italie, en dépit du proverbe qui ne veut pas qu'on soit prophète parmi les siens. Certes, il y a des réserves à faire à ce propos et elles ont été faites déjà bien des fois;

il est inutile d'y revenir. Mais ce qu'on n'a pu contester à Verdi, c'est un véritable tempérament d'artiste, et la chose est encore assez rare de nos jours pour qu'elle lui soit comptée.

A Paris, l'insuccès de *Don Carlos* avait sensiblement refroidi l'enthousiasme de notre public pour l'auteur du *Trovère*, et bon nombre de gens ont accueilli avec un sourire tant soit peu narquois l'annonce de sa nouvelle œuvre. — Une messe de *Requiem*! Comment allait-il se tirer de là? En refaisant le « Miserere » du *Trovère*, probablement, et les sceptiques de donner libre cours à toutes leurs ironies. C'est là une de ces imprudentes légèretés auxquelles notre esprit n'est que trop porté. Pour douter à ce point d'un talent dont on n'a encore connu qu'une de ses phases, sans même se donner la peine d'analyser sa marche dans la succession de ses œuvres, il faut ne tenir aucun compte des transformations que subit la nature des hommes. Il n'y a que les imbéciles qui ne changent jamais, a dit je ne sais quel caméléon politique, dans le but d'amnistier les empressements de certains gens à arborer toutes les cocardes. La chose, en somme, est vraie, malheureusement pour les imbéciles, heureusement pour les autres. Le génie humain subit cette loi naturelle, et tous les grands artistes, peintres, musiciens, poètes, etc., ont marqué dans leur œuvre les périodes de modification et de transformation qu'on a appelées leurs différentes « manières ».

Pourquoi Verdi aurait-il échappé à ce phénomène plutôt qu'à un autre? Est-ce que déjà, dans ses œuvres les plus récentes, l'auditeur attentif n'a pas remarqué une tendance à s'affranchir des errements passés, à abandonner les voies du drame lugubre, violent, l'expression de la passion féroce, l'accentheurté et un peu incohérent, les oppositions brutales du mélodrame, pour entreprendre d'exprimer avec plus de justesse et de profondeur les sentiments et les situations?

N'a-t-il pas cessé d'accuser moins vigoureusement le fait, l'action, pour en dégager le côté immatériel? — Dans les *Vêpres Siciliennes* déjà un essai timide se manifeste en ce sens, il s'accroît davantage dans *Don Carlos*, pour atteindre son développement dans *Aïda*, si j'en crois un témoignage qui ne peut être suspect, celui d'Ernest Reyer, l'auteur de la *Statue*, le digne successeur de Berlioz au feuilleton des *Débats*. Car je dois avouer que je ne connais absolument rien du dernier opéra de Verdi.

C'est donc par le *Requiem* que le maître italien inaugure, pour nous autres Parisiens, « sa nouvelle manière », et je dois dire que la manifestation en est éclatante et décisive pour la gloire de l'auteur. Cette messe funèbre restera parmi les plus belles productions du même genre, signées des plus

grands noms. Certes, on peut lui faire le reproche de manquer d'onction dans la conception, de simplicité dans la forme, elle est encore trop dramatique et quelque peu théâtrale parfois. Mais il faut bien songer que le temps n'est plus des croyances naïves, de la foi pure, sincère, inébranlable et inébranlable, qui dictait aux maîtres du temps passé des œuvres pleines de grandeur, en leur prêtant des accents convaincus, d'un effet toujours irrésistible. Anjourd'hui, l'on a remplacé tout cela par les procédés de la science, dont l'usage exige une grande habileté et un tact exquis. Si le *Requiem* de Verdi n'a pas le caractère religieux que pourraient demander les esprits les plus austères, il faut convenir qu'il est profondément saisissant, que l'accent est celui de la plus amère tristesse et qu'il émeut vivement. S'il ne nous ravit pas jusqu'aux pieds du trône céleste, il épuise pour nous toutes les angoisses de la vallée des larmes. A en juger par l'effet produit sur la scène de l'Opéra-Comique, on peut se rendre à peu près compte de celui qu'il doit obtenir dans une basilique, exécuté dans une cérémonie funèbre au milieu du lugubre appareil dont on entoure la célébration de l'office des morts.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'ensemble de l'ouvrage, examiné au point de vue de sa valeur musicale, c'est un immense progrès dans la facture. L'instrumentation, trop souvent négligée dans les œuvres dramatiques du maître, est ici très soignée, traitée avec distinction, large et riche sans surcharge et d'un coloris toujours en harmonie parfaite avec la situation à exprimer. Il y a de véritables trouvailles du plus heureux effet, qui se détachent sur un ensemble excellent, complet, homogène, et qui se combinent dans les meilleures et les plus justes proportions avec la partie vocale pour produire le summum de l'effet cherché. Il est bien certain qu'on trouve par-ci par-là quelques traits qui rappellent l'ancien Verdi, l'auteur n'a pas encore « dépouillé le vieil homme » : c'est un rythme trop accentué, comme dans le chœur fugué du *Sanctus*, c'est l'emploi de certaines formules surannées, telles que l'unisson à l'italienne, la syncope, et surtout la fréquence de la résolution des modes mineurs sur la tierce majeure, précédé d'un grand effet toujours sûr, et dont l'emploi est fort tentant pour le musicien. Mais il faut savoir résister à ces tentations-là, et ne point faire abus d'un procédé devenu vulgaire, surtout dans une œuvre de haute portée. Quoi qu'il en soit de ces réserves de très mince importance, je crois pouvoir déclarer que la Messe de *Requiem* de Verdi est une œuvre grande et forte, et que son auteur doit être proclamé un des premiers maîtres de notre époque.

Je ne puis entreprendre, après une unique audition, l'analyse complète et approfondie de cette

belle œuvre. Je craindrais trop de commettre involontairement des omissions ou des oublis. Je me bornerai à signaler rapidement les morceaux qui ont soulevé le plus d'enthousiasme. C'est d'abord le *Requiem aeternam dona eis*, qui précède le *Kyrie*, courte introduction dite par le chœur avec accompagnement des cordes en sourdine, plainte douloureuse d'un effet saisissant. Le *Dies iræ* est un cri désolé qui se fond dans un sanglot pour s'éteindre dans les larmes. Le *Tuba mirum* est d'une rare énergie et bien mouvementé. Dans le *Quid sum miser*, trio pour ténor, soprano et contralto, on a remarqué un admirable accompagnement des bassons en arpegges sur l'accord de la tonique, *sol* mineur. Le *Recordare* pour voix de femmes est plein d'expression. J'aime beaucoup moins l'*Ingresso* pour ténor, moins encore le *Confutatis* pour voix de basse : ce sont des airs d'opéra. Mais le *La rymosa*, en *si* mineur, pour contralto, est fort beau, d'une expression navrante; le chœur répond la phrase « *Dona eis requiem* » sur un ton syncopé d'une tristesse tout à fait désolée.

Dans la seconde partie, il convient de signaler tout particulièrement, après le quatuor de l'Offertoire et la fugue du *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, duo de soprano et contralto, d'un style pur, simple, clair, d'un sentiment pénétrant et profond, dont la mélodie est pleine de ferveur : l'accompagnement des trois flûtes donne à cette belle page une couleur archaïque d'un effet immense.

Des applaudissements très énergiques ont salué le maestro Verdi, qui a conduit lui-même l'exécution de son œuvre avec une netteté, une vigueur, une autorité véritablement remarquables. De semblables suffrages, tout aussi passionnés, ont été également prodigués aux quatre artistes qui ont chanté les soli de sa messe à Milan et qu'il a amenés avec lui, particulièrement à Mmes Teresa Stoltz et Waldmann. Ces deux artistes ont des voix admirables, d'une puissance extraordinaire, d'un timbre chaud et pénétrant, et elles chantent avec un art infini.

MM. Capponi, ténor, et Maïni, basse taille, ont obtenu moins de succès que Mmes Stoltz et Waldman, bien qu'ils aient aussi des voix superbes et qu'ils se soient acquittés de leur tâche en artistes de la bonne école, en musiciens de race. Mais l'accent légèrement guttural de M. Capponi et le timbre un peu gros de M. Maïni, la tendance de ce dernier à dramatiser la phrase musicale ont refroidi les bonnes dispositions du public à leur égard.

L'orchestre a manœuvré avec beaucoup d'ensemble et de correction, les chœurs ont parfois manqué de fermeté dans les attaques et de solidité dans la mesure,

(Mondé Artiste.)

CONTES DU BIBLIOPHILE JACOB

(Suite et fin.)

— Cependant, monsieur, répliqua sentencieusement Frédéric, M. Poncelet nous a raconté des aventures extraordinaires dont il fut témoin lui-même, et qui prouvent mieux que tous les raisonnements. Ce vieux château a vu autrefois plusieurs apparitions; par exemple, quand notre grand'tante l'habitait, on eut le présage de sa mort.

— Frédéric, ne parle pas de cette affreuse histoire, interrompit Eugénie, je ne dormirais pas de la nuit, et c'est un supplice de ne point fermer l'œil, surtout dans ma chambre, où la tapisserie représente des soldats qui ont l'air de remuer et de me regarder. O mon Dieu!... j'en ai la chair de poule rien que d'y penser! Mlle Boitard, qui fut élevée au couvent des Anglaises à Paris, sait aussi des anecdotes effroyables d'âmes qui soupirent et gémissent, de damnés qui brûlent et qui ont soif, de pécheurs morts en état de péché mortel, qui ne peuvent rester inhumés en terre sainte, de mauvais esprits qui nous poussent à mal faire, de farfadets qu'on entend rire...

— En vérité, repartis-je en riant moi-même pour changer le cours de l'entretien, M. Pomel et Mlle Boitard ont la mémoire bien fournie! Vous régale-t-on souvent de ces beaux contes?

Tous les soirs, quand vous n'êtes pas ici, papa Jacob, repartit Julien, c'est à faire frémir!... On a froid dans le dos... Comme on s'amuse!... On écoute en frissonnant, on voudrait se cacher dans un trou de souris pour mieux entendre; il semble que quelqu'un est là, derrière vous!... On sent comme un petit souffle. On se retourne... et l'on croit voir... Ou bien on se garde bien de se retourner, car on craindrait de se rencontrer face à face.

— Tais-toi donc, Julien! s'écria Eugénie qui se bouchait les oreilles, ne nous fais donc pas de fausses peurs... Ah! j'ai cru qu'il y avait là quelqu'un... J'en mourrai!...

— Mes petits enfants!... dis-je d'un air confidentiel en humant une prise de tabac, j'en approuve pas des plaisirs nuisibles: ces revenants, ces diables, ces morts, qui font vos délices ne valent pas les *Contes de Perrault* que vous avez lus, sans doute. Oui, mes amis, on vous apprend le faux pour vous laisser igno-

rer le vrai. J'aime mieux des contes bleus que des contes noirs; pourtant, je ne suis pas grand partisan des ogres et des fées qui ont été jadis inventés par les nourrices pour empêcher les enfants de pleurer et de crier: le *Cat botté*, le *Petit Poucet*, *Peau d'Ane*, etc., etc. Ce n'est plus de votre âge... Tenez, pourquoi ne pas vous narrer des histoires au lieu de contes?

— Vous y voilà, père Jacob! repartit dédaigneusement Frédéric, l'*Histoire romaine*, l'*Histoire de France*? Essayez de nous endormir, bon.... mais nous récréer, nous distraire, je vous en défie, avec votre histoire qui m'ennuie à périr; ici, je n'ai jamais pu aller plus loin que la fondation de Rome, et là j'en suis resté au baptême du roi Clovis.

— Sans doute, repris-je en me grattant le front, à votre âge, vous n'avez ni l'attention, ni la persévérance qu'il faut pour prendre goût à des faits historiques, exposés, narrés avec sécheresse, obscurs ou confus, entourés de difficultés inutiles, car on s'étudie souvent à rendre la science épineuse et repoussante; on vous donne des dates, des noms, de sommaires, des abrégés, comme si c'était là toute l'histoire, comme si le côté pittoresque ou plutôt romanesque de l'histoire devait être soigneusement caché, comme si l'histoire ne pouvait être que fatigante et ennuyeuse. Les pédants se croiraient déshonorés s'ils avaient le malheur de plaire dans l'enseignement. Pauvres enfants, on vous intéresse, on vous amuse avec des mensonges odieux ou absurdes; on vous crée des monstres et des chimères, comme s'il n'en existait point assez dans une cervelle humaine!... Vous m'écoutez, vous me croyez, vous aurez confiance en moi, mes chers petits enfants, parce que je vous aime comme un père et que je veux votre bonheur à venir. Il s'agit de mettre à néant les tristes résultats d'une mauvaise éducation; c'est moi seul qui serai votre précepteur désormais. Je devais passer l'hiver à Palmy, eh bien! j'y resterai une année entière pour vous instruire. J'aurai alors presque réparé le mal qu'on vous a fait sans le vouloir, sans le savoir peut-être, mes chers petits-enfants; mais, avec moi, adieu les apparitions, les diableries dont vous étiez rebattus!... Entendez-vous bien. Je vous apprendrai au contraire de n'avoir peur de rien,

si ce n'est de mal faire, je vous prêcherai à la fois prudence, raison et courage. Ainsi, plus de contes lugubres et invraisemblables, mais seulement de bonnes histoires, des histoires vraies et instructives, de l'histoire enfin.

Je commençai le soir même à faire l'essai de mon système d'éducation historique, et je réusis au-delà de mes espérances; je ne supposais pas que de jeunes têtes exaltées par l'amour du merveilleux et l'habitude de récits extraordinaires fussent encore aussi accessibles à des idées saines, honnêtes et morales. Dès ce soir-là, je remarquai sur les visages et dans la gaieté des rendez-vous au lendemain, que les spectres n'avaient plus qu'à s'évanouir, une fois pour toutes, au château de Palmy. Mes petits enfants allèrent se coucher de bonne humeur, dans l'attente d'une nouvelle histoire pour la prochaine veillée.

M. Poncelet et Mlle Boitard furent congédiés à l'arrivée du comte de P..., qui me vit avec joie et reconnaissance accepter les fonctions de précepteur et m'astreindre aux soins minutieux d'une quadruple éducation que je dirigeai à mon gré durant mon séjour au château de Palmy. J'étais payé de ces soins, il est vrai, par la reconnaissance de mes élèves, et surtout par le plaisir de chercher dans les archives de leur maison les matériaux d'un précieux ouvrage d'histoire que je ferai sortir, un jour ou l'autre, de mon portefeuille.

L'année écoulée et ma tâche accomplie, j'eus la satisfaction, en quittant mes chers petits enfants, de les laisser plus instruits, mieux élevés et moins peureux.

Devais-je cette métamorphose à mes récits de chaque soir, récits simples et naïfs, presque improvisés, que j'ai écrits depuis de souvenir? En tous cas, j'étais parvenu à leur inspirer du goût pour l'étude de l'histoire, en leur présentant, sous la forme de roman, une sorte de tableau pittoresque et anecdotique de diverses époques de l'histoire de France depuis le règne du roi Jean jusqu'à celui de Louis XIV.

Bien des années plus tard, Philippe, devenu père à son tour, narrait lui-même à ses enfants ébahis quelques lambeaux de mes récits historiques.

— En fait de contes, disait-il en riant, je ne connais que les histoires du Bibliophile Jacob.

PAUL LACKOIX (Bibliophile Jacob).

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE RÉGATES

Première toilette. — Costume en faille gris argent et Sicilienne bleu. La jupe grise est garnie en tablier de sept volants superposés les uns sur les autres, avec plissé draperie sur les côtés et bouillonnés cotelés derrière, encadrés d'un entredeux de valenciennes et d'une frange bleue assortie à la tunique qui est très courte devant et également garnie de frange et d'entredeux de valenciennes ou de guipure blanche. Le corsage en Sicilienne bleu et à basques, faisant pointe devant, décrit par derrière un large pan carré se retroussant en revers doublé de faille gris argent. Manches ajustées avec petits volants coulés par un chevron de Sicilienne bleu et un entredeux de guipure avec effilé. Sur le dos du corsage frange bleue simulant un capuchon. Colletterie Angot, en faille grise et Sicilienne, avec tuyauté de crêpe lisse. Chapeau de paille anglaise, genre alsacien, avec intérieur de faille bleue, bouquets d'églantine rose et large nœud bleu par derrière. Gants de Saxe maïs. Souliers Louis XV, en chevreau gris, bordés d'églantine rose.

Deuxième costume en tulle de soie maïs. Le devant de la jupe fait tablier avec trois volants surmontés d'un bouillonné de foulard blanc ou de foulard rouge: cela dépend du goût. Par derrière la jupe fait traîne et se retroussé en revers sur les côtés, avec large boutons Pierrot. Corsage à basques fermées et boutonnées et à revers écossais, passant sous la basque et retombant de côté en écharpe écossaise. Manches avec double volant et double bouillonné, séparés par un nœud écossais. Gants gris perle. Colletterie de tarlatane ou de tulle malines. Chapeau de paille d'Italie, avec panache de plume blanche, genre écossais, retenu par une agrafe argentée. Echarpe écossaise enroulant le fond et la passe du chapeau et retombant de côté. Souliers de chevreau maïs ou gris, avec nœud écossais faisant écharpe.

DESCRIPTION DU PATRON DÉCOUPÉ

JAQUETTE LOUIS XII

Ce vêtement se fait en tissu croisé fantaisie, gris mastic, ou de nuance blonde. Il se compose de sept morceaux différents, le devant, le petit côté, le dos, la manche, le parement, le collet et la patte de poche.

Le devant est croisé, c'est-à-dire qu'il a deux rangées de boutons. Un seul de ces boutons retient le devant, c'est celui du milieu. Ceux du haut et ceux du bas ne sont posés que comme ornementation. Une grande patte de poche est posée sur la basque. Le parement est placé sur le dessus de la manche et se termine en fuyant vers la couture du coude. Ce parement et les pattes de poche sont ornés de trois galons posés à plat et terminés par un bouton.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — HISTOIRES ET LÉGENDES BRETONNES, par M. le comte de St-JEAN. — LES BIJOUX EN VOGUE. — POÉSIE : Sonnets et Rondeaux, par M. le marquis EUGÈNE DE LONLAY. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de château.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Paris est en route. — Le Dimanche du Grand Prix. — La mode n'est plus la mode. — Les chapeaux radicaux et les chapeaux conservateurs. — Le chapeau Rétrograde. — La coiffure d'Artois. — Les toilettes de l'enceinte du pesage. — La mélancolie des adieux. — La femme qui se ruine. — L'Exposition du Palais-Bourbon. — Remaniement de chaque salle. — Le Concert des Champs-Élysées. — Le théâtre des Folies-Marigny. — Soirée de contrat à l'hôtel Fitz-James. — La Terrasse de Dieppe. — La Suisse normande. — Mort de Jules Janin. — L'Institution d'Aubrée. — Le secrétaire de Jules Janin. — Les débuts de sa carrière littéraire. — Ses obsèques à Passy-Paris.

Paris est en route. Après la solution du Grand Prix, il est impossible de se montrer et, bien plus encore, de recevoir. Les lustres sont éteints. Les housses protectrices recouvrent les meubles de brocard, et les hôtels sont hermétiquement fermés. Il y a bien encore quelques retardataires qui restent pour des questions de mariage ou de toilette. Les grandes faiseuses se font attendre pour donner plus de prix à leurs créations fantaisistes. Rien ne plaît plus que la robe désirée et attendue, quand elle ne déplaît pas horriblement. La solennité du Grand Prix a été un échec pour la France

hippique. Paris méritait une victoire, car il avait déployé la mise en scène des plus beaux jours de l'Empire. Qui se serait douté que nous étions en République avec tout ce déploiement fastueux de toilettes et d'équipages. L'avenue du Bois de Boulogne et celle des Champs-Élysées étaient un kaléidoscope de voitures s'enchevêtrant les unes dans les autres. Que de dentelles et de fleurs!... Et quelle variété dans les coiffures et les costumes!... La mode n'est plus la mode. Autocrate et exclusive, elle s'est affranchie de l'unité, de l'harmonie; elle a ses chapeaux radicaux et ses chapeaux conservateurs. Qu'on y prenne garde: le chapeau enroulé d'un foulard à carreaux pourrait bien correspondre aux chapeaux mous du centre gauche; le chapeau Béarnais et le chapeau Valois représentent la légitimité; le chapeau avec guirlande a des tendances vers l'Empire; il est si doux pour les fidèles de se couronner de violettes tout en suivant la mode. Quant aux chapeaux *Mirliflore*, *Angot*, *Bourbonnaise*, ce sont les chapeaux agitateurs qui sèment le trouble et la désunion dans l'ensemble de la coiffure et qui font actualité d'élégance. Il y a encore le chapeau *Rétrograde* qui tente de revenir avec des brides, comme autrefois, ou plutôt avec un

nœud de ruban agrafé sous le menton. Ce chapeau arrive trop tôt; il aurait dû attendre. Ce n'est pas en pleine saison tropicale qu'on va se cravater les oreilles et le menton: il est plus que probable qu'il aura beaucoup de succès cet hiver. Parlons aussi du chapeau de *Bergère* couronné de fleurs ou empanaché de plumes, comme le portait la reine Marie-Antoinette. La question du chapeau est donc d'une importance réelle, du moment que la politique y est en jeu. La coiffure d'Artois a aussi ses adeptes et ses détracteurs: les uns blâment cette petite natte attachée avec une boucle en diamants et un ruban de la nuance assortie à la toilette, qui remplace les chignons tombants d'il y a quelques années et qui rappelle la queue des coiffures de la Restauration. Cette coiffure d'Artois tiendra la mode jusqu'à ce que *Mme Loisel* en lance une autre.

Bien que le dimanche du Grand Prix soit déjà loin de nous, il est impossible que la *Gazette Rose* ne retourne pas en arrière pour parler des toilettes qui se sont produites dans les tribunes de l'enceinte du pesage et qui sont le programme élégant et fantaisiste des toilettes pour la saison d'été. Les réceptions touchent à leur fin. On ne cite plus que les réceptions officielles. Autant parler de toilettes que de nous préoccuper des séances de l'Assemblée; c'est un sujet qui intéresse toujours l'attention féminine.

La princesse de Metternich avait une tunique fourreau en crêpe de Chine bleu bluet sur une jupe ornée de volants plissés bleus et blancs. Pour coiffure, une ravissante capote bleue attachée sous le menton par un nœud de ruban assorti (l'innovation rétrograde dont nous parlions plus haut). L'encas de la princesse était également bleu (une toilette d'oiseau bleu couleur du temps, très élégamment portée).

La comtesse de Pourtalès, une robe en gaze d'Oxford écru bordée d'une guirlande de fleurs de jardin, avec une capote blanche également nouée sous le menton.

La baronne Alphonse de Rothschild a une toilette blanche et un chapeau de paille de riz orné d'une guirlande de coquelicots.

La princesse de Sagan, une toilette de taffetas quadrillé noir et blanc, avec un chapeau de tulle également noir et blanc; la mar-

quise de Goyena, née Errazu, a une tunique fourreau en crêpe de Chine broché blanc sur une jupe de poulte de soie blanc garnie de volants déchiquetés; la comtesse de Mercy-Argenteau avait aussi une toilette toute bleue en crêpe de Chine, avec une écharpe de gaze bleue canbrant sa jolie taille; pour coiffure, un chapeau de paille bronze avec une plume bleue; la comtesse de Molke avait un très aristocratique chapeau de paille d'Italie avec grappes de glycine s'épandant en saules; brides blanches nouant sous le menton.

La reine Isabelle d'Espagne assistait également à cette course du Grand Prix en toilette mélangée d'entre-deux de velours noir et d'entre-deux de valenciennes; c'était très élégant.

Paris a donc cessé d'être brillant au dehors; il se pare en ce moment d'une douce mélancolie: la mélancolie des adieux. Ne croyons pas absolument à ces mines penchées, à ces yeux rêveurs, à ces sourires tristes et désolés; on va se retrouver tout là-bas: soit dans les Pyrénées, dans les Vosges, en Suisse, à Vichy, à la mer. On s'est donné rendez-vous; on ne part pas sans une espérance. Eh! pour qui aurait-on élaboré ces belles et luxueuses toilettes, qui n'ont pas deux exemplaires, si ce n'est pour recommencer la lutte de Paris? La femme à la mode recherche sans aucun doute l'admiration de tous et de toutes; mais elle tient en particulier à la jalousie de quelques privilégiées. C'est pour ces ennemies intimes qu'elle se fait belle, qu'elle invente des toilettes nouvelles et qu'elle est à la recherche de l'imprévu, de l'impossible et surtout de ce qu'elles n'ont pas. De là toutes ces toilettes multicolores et fantastiques, qui sont la mode de quelques-unes. Le véritable luxe a toujours ses limites. La femme qui se ruine pour s'habiller ressemble à ces foveurs malheureux qui tentent sans cesse la fortune sans pouvoir la saisir; ils sont inquiets, soucieux, enfiévrés; ils se mettent fatalement au jeu; et fatalement ils perdent toujours, parce qu'ils lui demandent les ressources qu'un travail honorable pourrait leur procurer. Il en est de même de la femme qui croit trouver la considération dans la toilette, quand elle se déconsidère pour l'obtenir; elle n'a pas le calme ni la dignité de sa toilette; elle se produit comme un ouragan qui surprend, mais

dont on se gare. Elle semble dire à tous ceux qui la regardent plutôt par curiosité que par admiration :

« Cette belle toilette qui fait tant de frou-frou et de tapage m'a coûté un prix fabuleux ; je me suis ruinée pour elle ; j'ai mis autant de plissés, de volants et de coquillés qu'elle pouvait en soutenir. » La femme officielle a seule le droit de surcharger un peu sa toilette, parce qu'elle représente un ministère. Mais la toilette simple et de bon goût est toujours celle qui attire tous les suffrages et qu'on retient comme type et comme modèle dans le monde des femmes comme il faut.

On ne part pas, toutefois, sans aller voir de nouveau l'Exposition du Palais-Bourbon. Voilà qui est une belle chose, qui fait revivre les gloires artistiques et industrielles de la France. Actuellement ce sont les Alsaciens-Lorrains qui ouvrent leurs portes au profit de la colonisation de l'Algérie. La charité engendre la charité. On a fait quelques changements qui donnent un attrait nouveau à la curiosité.

La salle n° 1 comprend des tapisseries, des vases et, au centre, le César monumental de Clésinger.

La salle n° 2, des objets d'art et des curiosités. Une grande partie des vitrines a été renouvelée.

On y admire une collection unique de porcelaines de Saxe à M. Sapia, et de porcelaines de Sèvres à M. Corbine ; des armes, des ivoires, des émaux à M. Spitzer ; des bronzes et objets d'art japonais à M. Burty. — Puis des crayons historiques de Demoustiers ; des dessins de Moreau le jeune, représentant les fêtes données à Louis XVI et à Marie-Antoinette à l'occasion de la naissance du Dauphin ; un Gainsborough d'une exquise élégance à M. de Soubeyran.

La salle n° 3 (galerie des Fêtes) contient des portraits de personnages historiques, des manuscrits, des autographes, des objets de vitrine. L'aspect de cette salle a peu changé. Toutefois, on y a placé de beaux marbres : l'Enée, de Puget ; l'Enfant à la grappe, de David d'Angers ; des portraits de Hamon et d'Ambroise Paré, prêtés par l'École de Médecine ; des portraits de Mme de Pompadour, de la sœur Angélique Arnaud (ce dernier portrait est de Philippe de Champagne).

L'annexe de la salle n° 3 est consacrée au salon de la Comédie-Française. Il y a deux nouveaux portraits de Rachel, prêtés par Mme Sarah Félix, sa sœur : l'un de Charles Muller, et l'autre par Gérôme. De plus, un pastel d'Adrienne Lecouvreur.

La salle n° 4 renferme la collection de Mme la duchesse de Galliera. Peu de modifications importantes.

La salle n° 5, ou plutôt la galerie n° 5, est une véritable exposition de toutes les Ecoles. Le fameux Murillo, de M. Guizot, vendu récemment en vente publique dans les circonstances que chacun connaît (avec l'inscription), est très entouré, ainsi qu'un superbe Christ de Rembrandt.

Salle n° 6. — Tableaux du dix-huitième siècle : cette salle est restée à peu près la même. Comme nouveaux arrivés, il y a de charmants Debucourt, plusieurs Demaine et un Fragonard très intéressant, représentant Henri IV et Gabrielle d'Estrées.

Salle n° 7. — Collection de S. A. R. le duc d'Anjou. Les pièces capitales sont restées. On y a joint un superbe Decamps et deux pendants : Le Déjeuner aux huîtres par Lancret, et le Déjeuner au jambon par Detroy.

Salle n° 8. — La collection des meubles et objets d'art de la famille Rothschild a été remplacée par d'autres objets artistiques appartenant à M. Richard Wallace. Ce sont des meubles de Boule incomparables, des bras de lumière du dix-septième et du dix-huitième siècles, ciselés comme on ciselait à cette époque, de véritables merveilles. Une collection de cartels ; un buste de Sophie Arnoud par Houdon, et les bustes de Louis XVI et de Marie-Antoinette sur leur piédestal, tels qu'ils étaient placés avant la Révolution à Trianon. Deux Chasses d'Oudry, sans rivales.

Salle n° 9. — Collection de Mme la comtesse Duchâtel (renouvelée en grande partie) : la Source et l'Édipe d'Ingres ont été conservés, ainsi que le Memling et les portraits d'Alexandre Maro. Les Decamps et les Delacroix sont aussi restés.

Salle n° 10. — Tableaux de l'École moderne : La Mère, d'Ary Scheffer ; la Martyre, de Delaroche ; la Batterie de tambours, de Raffet ; la Jeune fille à l'œillet, de Flandrin ; le Tambour Barra, de Bouchot ; le Polonais, la Mar-

guerite, le Christ en croix et l'Education d'Achille, de Delacroix; une demi-douzaine de Meissonnier; un Tassert, deux Ricard. Salle complètement transformée.

Salles 11 et 12. — Tableaux divers, dessins, aquarelles. Peu de remaniements.

Salle n° 13. — Tapisseries; meubles des quinzième et seizième siècles.

Salle n° 14. — Meubles et tapisseries des dix-septième et dix-huitième siècles.

Salle n° 15. — La faïence qui occupait toute cette salle a disparu; elle a été remplacée par de très belles peintures, entre autres: des Théodore Rousseau de premier ordre; l'Évêque de Liège, de Delacroix; le portrait du fils de Goya, par Goya, un chef-d'œuvre et une rareté, Le Remouleur arabe, de Fortuny.

Salle n° 16. — Tableaux et dessins. Une partie des Decamps a été remplacée par les beaux dessins de toutes les Ecoles prêtés par M. Duteuil.

Citons encore les belles vitrines de M. Achille Jubinal, remplies de cuivre finement repoussées.

Le Musée artistique de M. Achille Jubinal, qui est l'un de nos plus spirituels et plus intelligents collectionneurs, aurait pu décorer à lui tout seul, dans mille et mille variétés artistiques, la grande galerie des Fêtes.

Les Parisiens qui ne quittent pas Paris et les retardataires se donnent de nouveau rendez-vous à cette belle Exposition de bienfaisance, qui a été un véritable succès d'enthousiasme, et dont il faut féliciter les organisateurs, MM. le comte d'Haussonville, le vicomte de Ganay, Georges Bergère, Rothau et Moreau.

Le Paris mélancolique de la saison d'été n'est pas tant à plaindre qu'il en a l'air, surtout quand il habite les Champs-Élysées ou les grandes avenues qui aboutissent à la barrière de l'Étoile. Il a de l'air, des arbres, des fleurs et des plaisirs féeriques qu'on ne trouve certes pas à la campagne. Il peut aller respirer le soir, sous les verts ombrages des Champs-Élysées, en écoutant de la bonne musique au concert Besselièvre et y retrouver, tous les vendredis soirs, ce qui reste de monde élégant et de jolies femmes dans la capitale. L'orchestre de M. Cressonnois est excellent. Les solistes, tels que MM. Lalliet, Molé, Jaussen et Gillet se font

applaudir par leur talent, et le cornettiste Lévy est rappelé et acclamé après chaque solo, tant son jeu est d'une suavité et d'une précision merveilleuses.

Les Parisiens ont encore le Cirque d'été, où l'air est raréfié à chaque seconde par des ventilateurs ingénieux et où les exercices se renouvellent au jour le jour.

Puis, il y a le coquet petit théâtre Marigny si admirablement bien dirigé par M. Gaspari, qui est pour les amateurs de jeunesse et de beauté une pépinière de jolies femmes. On y joue, en ce moment, une pièce d'été et de circonstance: *La Fille de l'Air*.

D'ailleurs, le Paris gastronomique n'a pas donné son dernier dîner.

On continue à dîner à la Présidence et dans tous les ministères.

Il y avait encore soirée la semaine dernière à l'hôtel de Fitz-James, en l'honneur de la signature du contrat de mariage de la fille du maître de céans, avec M. de Miremont, jeune lieutenant de hussards.

L'assistance était des plus brillantes: tous les plus grands noms du noble faubourg et tous les princes d'Orléans présents à Paris, le comte de Paris, le duc de Nemours, le duc de Chartres et le prince de Joinville, qui ont signé au contrat.

La bénédiction nuptiale a eu lieu quelques jours après, au milieu d'une affluence des plus aristocratiques. Beaucoup de départs avaient été retardés pour cette circonstance.

L'audition de l'opéra de Mme la baronne de Maistre doit avoir lieu le 7 juillet, dans les salons de Mme la comtesse de Noé, rue Nollet, aux Batignolles.

Non-seulement toute la presse sera convoquée, mais le directeur de l'Opéra, M. Halanzier, doit assister à cette audition, où le talent de la baronne de Maistre va se révéler dans toute son ampleur magistrale.

Ce n'est point de la musique d'opérette, mais de la musique savante et grandiose que la baronne de Maistre compose.

L'été précoce que nous subissons donne déjà aux eaux et aux bains de mer une animation très grande.

Dieppe s'annonce très brillant. Le vrai grand monde reste fidèle à cette belle plage qui n'a pas de rivale sur les côtes de la Manche, ni par-

tout ailleurs. Il n'y a qu'un Dieppe, avec sa terrasse rappelant le boulevard des Italiens, et sa plage plus étendue et plus vaste que le lac du bois de Boulogne; aussi, nous irons à Dieppe en quittant Bagnoles-de-l'Orne, où nous allons faire une saison thermale et préparatoire aux bains de mer.

Consultez le docteur Constantin James, il vous dira que rien n'est plus propice et plus salulaire à la santé que d'aller à Bagnoles-de-l'Orne, quand ce ne serait que pour respirer l'air des bois avant de se rendre à la mer. C'est ce qu'il appelle se mettre au vert. Et quel pays plus charmant et plus adorable que ce petit coin de la Normandie qu'on appelle : *La Suisse Normande*. On est en pleine forêt, et de vrais forêts appartenant à l'État, ne vous en déplaise. On se croirait à deux cents lieues de Paris, et on n'en est éloigné que de six heures, pas plus.

On prend, à neuf heures du matin, l'express de Granville à la gare Montparnasse. On s'arrête à Briouze pour remonter dans un autre petit chemin de fer, un joujou de la *maison Giroux*, qui fonctionne avec sécurité et dextérité, et qui, en une demi-heure seulement, amène les voyageurs à Laferté-Macé, où les omnibus de Bagnoles-de-l'Orne, conduits par les postillons d'autrefois, attendent les voyageurs et voyageuses.

En quittant le chemin de fer, on traverse la forêt de Laferté-Macé, et l'on a déjà un avant-goût du séjour enchanté de Bagnoles-de-l'Orne, car les poumons se dilatent aux émanations de fougère, de bruyère, de genêts et de sapins qui tapissent le bord de la route. On se sent renaître, on respire avec bonheur, et le charme s'accroît quand on pénètre dans l'allée du Dante, bordée d'un côté par des rochers gigantesques et des aiguilles à pic, et de l'autre par le torrent de la Vée, dont les eaux cristallisées bouillonnent sur un lit de cailloux.

Cette allée du Dante est l'une des entrées principales de Bagnoles pour les voitures qui se dirigent sur la terrasse, de l'autre côté du torrent, qu'on traverse par plusieurs ponts. C'est très pittoresque et très primitif. Bagnoles n'en est que plus agréable. Paris n'y pénètre que peu à peu, et Bagnoles est resté lui-

même, c'est-à-dire une nature calme, rêveuse et des plus attrayantes.

Dans quelques années il n'en sera plus ainsi, Bagnoles se transformera, comme tout change et se transforme. Ce petit coin retrouvé du Paradis, cette adorable petite Suisse normande sera une ville d'eaux thermales très à la mode. Que lui manque-t-il pour cela?... Des hôtels, des maisons, des villas et un casino. Tout cela s'édifie bien vite quand la vogue s'en mêle. Enghien n'avait autrefois que son lac rempli d'ajoncs et de canards sauvages, et quelques maisons parsemées çà et là au milieu des champs et des bois; car Enghien n'était que ruisseaux et verdure. Le Vichy d'aujourd'hui est également une transformation moderne. L'empereur Napoléon III et M. Callou, directeur des eaux de Vichy, ont beaucoup contribué à la prospérité de Vichy, de même que M. de Montry, par son intelligence, sa patience, son courage et son dévouement, a fait d'Enghien ce qu'il est aujourd'hui, l'une des plus jolies petites villes des environs de Paris.

Bagnoles-de-l'Orne a pour réussir non-seulement ses sources thermales et ferrugineuses, qui sont des plus abondantes et des plus nombreuses, mais son site enchanteur, au milieu des bois, des rochers, des ravins, et environné des plus beaux châteaux de la Normandie. Et puis, Bagnoles n'est qu'à six heures de Paris par la voie ferrée. Ce n'est pas un voyage fatigant ni coûteux pour aller chercher la santé et la Suisse en Normandie.

Jules Janin, qui vient de mourir, a chanté la Normandie, et cela n'a rien d'étonnant, car sa femme, Mlle Adèle Huet, était Normande. C'est pourquoi la dépouille mortelle de Jules Janin a été transportée de Paris à Evreux, dans un caveau de famille. En retournant bien en arrière dans nos souvenirs de petite pensionnaire, nous nous retrouvons avec Mlle Adèle Huet dans l'institution de Mme d'Aubrée, rue du Harlay, au Marais. C'était, avec le Sacré-Cœur, la pension la plus aristocratique de Paris; on y faisait d'excellentes études. Nous avions d'ailleurs pour professeurs: M. Lepoitevin pour la grammaire française; M. Cortambert pour la géographie; M. Gaillardin pour l'histoire; M. Lemahout pour la physique et l'histoire naturelle; M. Taupin pour l'écriture; M. Pasdeloup pour le chant.

Adèle Huet, qui était pensionnaire en chambre, avait de grandes dispositions pour la peinture; c'était Edouard Dubufe père qui donnait des leçons de dessin à l'institution d'Aubrée. Il y a bien longtemps de cela. Souvenirs charmants et lointains, qu'on évoque avec une tristesse profonde en égrenant sa vie comme un chapelet de désillusions et de douleurs!

Adèle Huet était une belle jeune fille, d'un caractère ferme et d'une grande intelligence; elle l'a prouvé en épousant Jules Janin, qui avait pour lui la réputation et la gloire, mais dont la position ne répondait pas à l'immense fortune dont elle devait jouir plus tard. Mais l'argent ne donne pas ce qu'elle a trouvé en devenant la femme de Jules Janin. Elle fut presque une reine de beauté, de bonté et de grâce. Elle écrivait et travaillait avec son mari, elle fut son secrétaire. Que d'artistes lui doivent aussi leur renommée et leur fortune!... Jules Janin fut toujours chanceux, son mariage en fut une preuve convaincante.

Il est né à Saint-Etienne, le 11 décembre 1804. Il vint à Paris de bonne heure et fit ses études au collège Louis-le-Grand. A sa sortie du collège, vers la fin de la Restauration, il se trouvait dans un état de fortune assez précaire. Comment vivre?...

Dans la jolie préface qui précède quatre petits volumes de contes, il raconte lui-même comment il s'y prit.

Ayant fait de bonnes classes, il se mit à donner des leçons à tant le cachet. Quelques élèves lui arrivèrent.

— En quittant le collège, dit-il, on ne sait jamais rien solidement, mais on est apte à tout apprendre.

La nécessité de donner des leçons lui imposait donc le devoir d'étudier d'abord pour son compte : c'est ce qu'il fit. Naturellement il habitait alors le pays Latin, ruche d'abeilles studieuses, et le soir, une fois ses leçons données, il allait se promener dans le jardin du Luxembourg en compagnie de son chien, un affreux barbet nommé Azor, qu'il tenait en laisse.

C'est à Azor que Janin dut de pouvoir améliorer sa position.

« Un soir Azor, courant dans les avenues du Luxembourg, rencontre une levrette mignonne qui daigne accorder au barbet un sentiment

sympathique, car elle vient sauter et gambader avec lui jusqu'aux pieds de Janin.

— Ici, Flora!... Veux-tu t'en aller, vilaine bête!... dit une dame élégante accourant pour chasser le barbet à coups d'ombrelle.

La seconde apostrophe, et la plus disgracieuse, s'adresse à Azor.

— Madame, dit Jules Janin, il vous est permis de trouver mon chien déplaisant, mais je vous supplie de ne point le battre.

Un jeune homme, dont la dame venait de quitter le bras pour empêcher sa levrette de fréquenter Azor, arrive sur le lieu de la scène et fait au maître du barbet quelques excuses polies sur la vivacité de sa compagne. Tout à coup ce jeune homme pousse un cri; Jules en pousse un autre. Ils viennent de se reconnaître et s'embrassent avec effusion.

Ce sont deux amis de Louis-le-Grand.

— Je te fais mon compliment, dit le jeune homme, tu te portes comme un charme. Quelle mine fleurie!... Quelles joues rubicondes!...

— Eh! oui... la misère!... répond Janin en souriant.

— Fi!... Quel mot!... doit-on jamais le prononcer à notre âge... Si tu n'es pas entré dans une carrière lucrative, imite-moi: taille une plume et fais des articles pour les journaux.

— Hein?... Qu'entends-je?... Tu es journaliste?... s'écrie Jules, pressant avec transport les mains de son ami. C'est merveilleux... à l'instant même je songeais à le devenir.

— Eh bien, je t'offre ma protection.

— Je l'accepte. Où écris-tu?

— Au *Figaro*, un petit journal qu'on vient de créer

— Va pour le *Figaro*.

Le lendemain même, Janin jetait au vent son carnet de répétiteur et entraînait dans le nouveau journal.

Dès la première semaine il y fit merveille.

Le père Le Poitevin Saint-Alme (on l'appelait le père Alme), lui dit:

— Mon garçon, vous irez loin.

Et il lui alloua 50 fr. d'appointements par mois.

Il y avait alors au *Figaro*, indépendamment du père Alme, Michel Masson Raymond, Brucker, Eugène Briffaut; puis venaient ensuite Nestor Roqueplan, Léon Gozlan, Alphonse Karr. Le *Figaro* d'aujourd'hui, dirigé

par M. de Villemessant, n'a pas dégénéré, car il marche en tête du journalisme.

Jules Janin ne resta pas longtemps au *Figaro*; il passa à la *Quotidienne* (qui est devenue le journal de l'*Union*), à la *Revue de Paris*, et enfin au *Journal des Débats*, où il tint pendant si longtemps et avec tant d'autorité le sceptre de la critique.

Il ne s'en tint pas à ses feuilletons de théâtre, car il fit paraître successivement tant d'ouvrages remarquables que nous ne pouvons les énumérer tous ici. La plupart firent révolution et tapage littéraire, car on se passionnait autrefois pour la littérature comme on se passionne aujourd'hui pour la politique.

C'est en 1848 que Jules Janin ressentit pour la première fois les atteintes de la goutte qui vient de l'emporter dans la tombe.

A dater de ce moment, il se consacra uniquement à ses feuilletons dramatiques des *D bats*.

Retiré dans son chalet de la rue de la Pompe, à Passy, autrefois à la reine Marie-Antoinette, Jules Janin ne sortait guère de sa douce retraite que les jours de première représentation.

Dans ces dernières années qui ont précédé sa mort, il n'allait même plus du tout au théâtre et faisait ses articles d'après les renseignements de ses amis.

Ses obsèques ont été dignes de sa réputation littéraire. En tête du cortège marchait une avant-garde composée d'agents et d'une partie d'un détachement du 41^e de ligne, envoyé pour rendre les honneurs au chevalier de la Légion d'honneur.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Cuvillier-Fleury, l'amiral Darriau, Alex. Dumas, Paul de Saint-Victor, le premier président Alexandre et le baron Oscar de Watteville, dépêché par le ministère de l'instruction publique.

Le cercueil était littéralement couvert de fleurs, et plusieurs discours ont été prononcés dans le jardin de la cure de Pasay, où le corps avait été déposé, puisqu'il devait être transporté le lendemain à Evreux.

Heureux ceux qui meurent en pleine gloire, avant que les ronces de l'oubli n'étouffent l'affection et le souvenir de tous ceux qui les entourent!

Consacrons aussi un affectueux souvenir à la mémoire d'un homme illustre, qui fut notre ami, et dont l'Italie déplorera longtemps la perte.

C'est le 5 juin que le service commémoratif de la mort de M. Rattazzi a eu lieu, au milieu d'une affluence immense. Toute l'Italie avait voulu rendre un dernier hommage à l'un de ses plus grands hommes d'Etat, qui n'eut qu'un but, comme le comte de Cavour, l'unité de l'Italie.

Les journaux d'Italie s'expriment ainsi à ce sujet :

« L'arrivée de Mme Rattazzi, qui est venue accompagnée de ses enfants, célébrer l'anniversaire de la mort de son mari, a produit une très grande impression. En voyant passer la noble veuve enveloppée dans ses longs voiles de deuil et tenant sa petite fille par la main, les populations avaient peine à retenir leur émotion. C'est que le deuil que porte cette femme l'Italie l'a porté et le portera longtemps encore.

» La présence de Mme veuve Rattazzi a été signalée à Alexandrie par des actes de munificence considérables. Elle n'a pas voulu que le 5 juin il y eût un pauvre qui ne bénit le nom de son mari. Mme Rattazzi s'est également inscrite en tête de la liste pour la reconstruction de la cathédrale, qui reçut le corps du grand trépassé. Chacun a compris le mobile de cette pensée touchante dans son exquise délicatesse, et tous s'y sont associés.

» Le monument que fait élever Mme Rattazzi à la mémoire de son mari sera, dit-on, une des merveilles de ce genre en Italie. Le professeur Rivalta, de Gênes, est chargé principalement des figures, grandeur naturelle, de la veuve et de sa fille, agenouillées et priant sur le tombeau. Monteverdi et Bottinoiti, de Rome, sont chargés des bas-reliefs. L'inauguration de cette œuvre importante aura lieu le 5 juin 1875.

» Ce n'est qu'après cette solennité que Mme Rattazzi quittera le grand deuil, qu'elle n'a cessé de porter jusqu'à présent.

» A cette même époque paraîtra le premier volume de *Rattazzi et son temps*, l'œuvre importante à laquelle elle se consacre depuis longtemps, laissant de côté son roman des *Crimes impunis*, acheté par l'éditeur Cadot, et ses Mé-

moires ; *Dix Ans en Italie*, dont elle allait publier la première partie, au moment où elle fut frappée du coup inattendu qui lui ravit l'homme illustre dont elle était la charmante compagne. »

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Toutes les toilettes du jour sont en l'honneur de la campagne, des eaux et des bains de mer. Il y a bien certainement une transformation dans la mode. Les robes sont plus simples et moins tapageuses, les puffs tombent peu à peu, les jupes se font à tablier et à demi traîne derrière. C'est un achèvement aux jupes unies, qui étaient bien jolies autrefois et qui le seront encore, quand elles reviendront à la mode du jour et du soir.

Il faut savoir gré à la maison *Gagelin-Opigez* de ramener la mode dans les limites du bon goût et de la simplicité élégante dont elle ne s'est jamais départie. On s'est inspiré de ses modèles, et comme ils font loi pour la plupart, on les a suivis et copiés. C'est ainsi que les modes du jour ont une physionomie toute nouvelle. Nous les étudierons dans leurs plus attrayants détails sur la terrasse de Dieppe, où nous nous proposons de faire une étape maritime. La mode a ses reporters et ses députés, ni plus ni moins que la politique, ainsi que ses destructeurs et ses admirateurs.

En qualité de chroniqueuse assermentée de Sa Majesté la Mode, nous portons à l'ordre du jour le costume suivant, édité par la maison *Gagelin*, et qui résume la fantaisie dans une parfaite simplicité.

Ce costume est en foulard blanc garni de biais et de volants plissés en foulard quadrillé noir et blanc. La tunique, très longue par devant, est en foulard à petits carreaux noirs et blancs, garnie tout autour d'un plissé à tête, à plus larges carreaux. Cette unique, retroussée très haut par derrière, sert de basque à un corsage cuirasse reproduit en foulard à tout petits carreaux, tandis que les manches sont en biais, à larges carreaux.

Citons encore : une polonaise des plus nouvelles et des plus originales, se composant de deux volants de dentelle des Indes blanche, alternant avec deux volants de dentelle des Indes noire, tombant les uns sur les autres. Le corsage est rayé de dentelle blanche et de dentelle noire. Cette polonaise est sans manches et peut se porter sur toute espèce de toilette. Elle est destinée aux toilettes de Casino et de réception à la campagne.

Un costume composé d'une jupe en taffetas acier,

glacé noir et blanc, avec un simple bouillonné à tête des deux côtés, dans le bas. La jupe forme deux gros plis par derrière, avec une cuirasse Jeanne d'Arc en filet de soie assorti au jupon, ayant trois perles d'acier tremblottantes dans chaque maille, produisant le prestige des anciennes cottes-de-mailles des chevaliers du moyen-âge. Une grande frange de soie grise et de perles d'acier termine cette tunique cuirasse, qui se relève derrière sous le haut-le-corps et laisse flotter une magnifique écharpe de faille et de filet, avec cotte-de-mailles d'acier.

Cette cuirasse Jeanne d'Arc ne convient certes pas à toutes les femmes. Il faut en avoir l'audace, la désinvolture, la grâce et la souplesse. On est conquérante ou on ne l'est pas.

**

Une polonaise entièrement rayée de dentelle de Bruges et de velours noir. Dans le dos, une seule bande de velours se termine en cœur vers la ceinture, avec entredeux de dentelle de Bruges. Le devant de la tunique est rayé par trois bandes de velours encadrées d'entredeux et de dentelle de Bruges.

Cette polonaise se met également sur toute espèce de costume, ainsi qu'une polonaise en batiste blanche ou écru, entièrement brodée à jour, avec une frange très belle, genre crêpe de Chine, de 25 c. de hauteur, qui imprime à ce vêtement de batiste un très grand style.

**

Un costume *Créole*, en foulard bleu marin, garni d'un écossais marin et bleu clair. C'est la haute nouveauté du moment. La jupe est ornée d'une draperie écossaise retenue de distance en distance par des nœuds de foulard uni. Une grande écharpe Créole remplace la tunique et vient se nouer du côté droit avec une grâce toute fantaisiste et pour ainsi dire *inédite*. Le corsage, à gros plis creux dans le dos, forme chemisette. Cette toilette se complète pour la promenade par une jolie pélerine fendue dans le dos, garnie comme la jupe de draperies écossaises, avec nœud de foulard uni.

**

Et une toilette de dîner se composant d'une jupe de taffetas feuille de rose garnie de ruches caroubier, avec intérieure feuille de rose de trois tons nuancés.

Un volant de valenciennes de 25 centimètres de haut garnit la tunique, qui se compose d'entre-deux et de valenciennes à jour et qui se relève de côté avec une écharpe de trois tons roses et caroubier. Le corsage est taillé dans un volant de valenciennes ; on dirait de la valenciennes à la pièce : c'est d'une suprême élégance. Il est à taille ronde, avec large ceinture de trois roses nuancées, garnies de caroubier. Les manches sont demi larges et



Jules David

A Leroy, imp. r. des Math. 2. 66.

Planche 1129

1^{er} Juillet 1874.

La Gazette rose

Toilettes de Château.

Coiffures de la Maison Gagelin - Opigox - Rubans de la Glaucuse - Chapeaux de Madame Rost - Fleurs
 de M^{lle} Fixat - Lingerie de la Maison Maureau - Ceinture Régente de Mesdames de Vertus saur.
 Mouchoirs de Chapron - Foulards de l'Union des Indes - éventails Duvelloy - Bijoux de la Maison
 Rouvenat - Eau des Fées de Madame Sarah Félix - Chaussures de la M^{me} Souvenot - Parfums
 Savons de toilettes de la Maison Violet, fournisseur, Prévôté des Cours Etrangères.

très claires, avec entre-deux à jour et volants de valenciennes.

Tout cela est simple, élégant et charmant. Il n'y a pas de frou-frou, pas d'effet de mise en scène; mais de l'art et du goût: c'est ce qui a toujours distingué le genre de la maison *Gagelin-Opigez* et qui lui a valu, à toutes les Expositions de Paris et de Londres, la *médaille d'honneur*.

La mode revient aux carreaux, aux unis et aux rayures: c'est un point à constater. Les fleurs se portent sur les chapeaux et ne fleurissent plus les étoffes des robes. Il ne faut donc pas faire provision de toilettes, à moins qu'on n'ait la position de fortune de les laisser de côté, car la mode se transforme pour ainsi dire d'une façon presque complète de saison en saison. Nous voici aux chapeaux de *berger* et de *bergère*, qui sont deux chapeaux différents, ne vous en déplaise. Le chapeau de *Berger d'Arcadie* se met très en arrière, avec une moisson de fleurs dans l'intérieur. Il est très audacieux et très seyant porté par une très jolie femme dont il couronne la blonde chevelure; c'est une vraie pastorale que ce chapeau *berger*. On cherche la houlette de Némorin et les moutons blancs et roses de Mme Deshoulières. Le chapeau *berger* est en paille d'Italie naturelle, en paille de riz plateau, en paille d'Italie chinée, en paille havane chinée. Vous savez, ces jolies pailles souples et chinées des portecigares. Mme *Herst* a seule le monopole de ces pailles havane chinées, qu'elle décore de branches de cerises, de grappes de groseille mélangées rouge et blanche, de grappes de cassis, de fleurs de pommier, de glycine, d'ébénier jaune, de fleurs des champs, d'œillets panachés, de géraniums de toutes nuances; enfin de toutes les fleurs qu'on aime, qu'on choisit et qu'on lui demande.

Le chapeau *Bergère* n'est pas, dans ce même style, rejeté en arrière et découvrant la tête à demi. Il est incliné sur les yeux, avec une guirlande de fleurs autour de la calotte ou bien avec un bouquet de fleurs mélangées attaché avec une longue écharpe de gaze blanche ou de couleur en rapport avec la toilette. C'est le *Paméla* d'autrefois: le chapeau d'Estelle et de Galathée; le vrai chapeau de jardin, de campagne et de château. Il sied à tous les âges, car il abrite toutes les physionomies.

Mme *Herst* offre encore aux élégantes: Le chapeau *Mirliflore*, aussi *mirliflore* que son nom, qui est d'une fantaisie adorable; le *Muscadin*, le chapeau *Pierrot*, le chapeau *Indépendant*, le chapeau *Ophélie*, tout enguirlandé de fleurs.

La saison d'été est des plus brillantes dans les salons de Mme *Herst*, 8, rue *Drouot*, et ce qu'il y a d'infiniment commode, c'est qu'on peut en même temps choisir la toilette de son chapeau, car Mme *Herst* a des ateliers de couture et de modes tout à la fois, et elle cumule les robes et les coiffures avec la même distinction de bonne compagnie, qui est le cachet distinctif de sa maison.

Nous allons oublier le chapeau *Créole* enroulé d'un foulard madras. Eh! mon Dieu oui!... nous voilà revenues aux madras de nos grand'mères. Nous retournons en arrière, dans la crainte d'aller en avant. La *Glaneuse* a des rubans madras d'un coloris admirable et d'une vérité parfaite, avec cette différence que le madras est en soie sergée d'une souplesse parfaite et d'un velouté chatoyant. Ces rubans madras s'enroulent autour des chapeaux et se portent comme écharpe pour relever les puffs des tuniques, des polonaises et des doubles jupes.

La *Glaneuse* a encore deux autres rubans qui font florès: le ruban rayé et le ruban écossais, en rapport avec les toilettes à la mode. Il y a des écossais camaïeux et des écossais multicolores; cela dépend du goût et des robes.

Tout en éditant les plus beaux et les plus nouveaux rubans, la *Glaneuse* peut les donner meilleur marché que partout ailleurs, parce qu'elle les tire de ses fabriques de St-Etienne. Il nous est impossible d'énumérer toutes les actualités et toutes les fantaisies de la *Glaneuse* au moment de partir pour les eaux. Les Parisiennes et les provinciales à Paris feront très bien d'aller visiter ses magasins de la rue de la *Chaussée-d'Antin*, n° 7.

Elles y trouveront une collection de ruches et de plissés de toutes les grandeurs, en crêpe lisse, tulle de soie, tulle, malines, tarlatanes et mousseline. Des nœuds *Incroyable*, *Orphée*, *Angot*, *Créole* et *Mirliflore*, pour coiffures et pour cravates. Des velours noirs avec envers de satin de toutes couleurs, pour suspendre les croix et les médaillons. Des fichus Louis XIII en blonde noire perlée, avec tablier perlé également en blonde espagnole. Des fichus *Mirliflore* tout à fait de l'époque. Des mantilles espagnoles en blonde blanche et blonde noire. Des paniers *Glaneuse* pour les bains de mer. Des chapeaux de voyage et toute une collection multiple et variée de passementerie de jais noir, de blonde espagnole perlée et de dentelle perlée d'acier bleu. La *Glaneuse* a des cuirasses et des tabliers en cottes-de-mailles de jais, en cottes-de-mailles d'acier et en cottes-de-mailles d'acier bleu.

Et les ceintures de cuir, pour suspendre l'encas de voyage, la lorgnette et l'éventail? Et les agrafes de manteaux?... Il y a tant et tant de jolies choses à la *Glaneuse*, que nous ne pouvons les citer toutes. On trouve aussi des ruches découpées et toutes prêtes à poser dans toutes les nuances nouvelles. Il suffit d'envoyer dans une lettre un échantillon de la toilette pour recevoir autant de mètres de ruches découpées et fricotées qu'on le désire. A la campagne, quand on fait ses robes chez soi, c'est très commode que d'avoir un ornement tout prêt.

La *Glaneuse* a aussi disposé des broderies à roues, à jour, qui remplacent les broderies à l'ordre du jour sur les étoffes.

Puisque nous sommes dans le domaine de la broderie, passons en revue toutes les actualités de la maison *Maureau*, pour la campagne.

La maison Maureau compte parmi les meilleures maisons de lingerie, et sa réputation est de vieille date dans le faubourg St-Germain. *M. Martin*, qui la dirige aujourd'hui, tout en lui conservant ses traditions de simplicité et de bon goût, aborde toutefois la fantaisie élégante des modes de notre époque, tant pour déshabillés du matin que pour toilettes d'enfants et layettes.

Pour la campagne, la maison Maureau a disposé un choix très varié de parures en blanc, en oxford ou en zéphir, depuis 5 fr. 50 ; de très jolies parures à jour à 8 fr., et des parures en toile, broderie et dentelles, depuis 10 fr.

Toutes ces différentes parures sont à col Médiocis, ou avec ruches Henri II, ou bien encore avec cols ouverts de différentes formes.

La maison Maureau s'occupant spécialement des articles d'enfants, a disposé pour cette saison d'été de très coquets modèles de parures de fillette, en toile blanche d'Oxford à jour, gracieusement garnis, depuis 8 fr.

Les costumes de bébé, en nansouk ou en piqué, sont également charmants et dans des prix exceptionnels. De même qu'un assortiment de jolies guimpes, en mousseline ou en nansouk, avec valenciennes ou broderie. De tabliers en nansouk, garnis richement de broderies ou de dentelle. De tabliers unis en percale et en madapolam, et de tabliers pour la campagne, en toile grise ou écrue, de forme droite, soit unis ou bien garnis de soutache de couleur.

Nous revenons encore sur la question des jupons, qui est d'une importance très grande dans la toilette féminine, car c'est la façon de se juponner qui donne la tournure et l'élégance. En outre des jupons de mousseline avec volants garnis de dentelle et des jupons en nansouk avec entre-deux de broderies et de valenciennes, et volants de broderie et de valenciennes, la maison Maureau a un jupon tournure en madapolam, qui étale et soutient parfaitement bien les robes à traîne et demi-traîne. *C'est un modèle exclusif.*

Parlons aussi des filets de nuit, qui sont de forme nouvelle. Le fond, en tulle filet, a une garniture de nansouk ou de mousseline rehaussée de guipure ou de valenciennes, cousue à demeure, ce qui est beaucoup plus facile pour le blanchissage. D'autres sont en mousseline, avec valenciennes ou guipure, garnis de rubans variés.

Nos lectrices ne doivent pas hésiter à s'adresser à la maison 2, rue de Tournon, au coin de la rue Saint-Sulpice, pour tout ce qui est lingerie luxueuse et lingerie de maison. Elles auront un avantage immense dans les toiles, les calicots, les draps de maître et de domestiques, et dans les tabliers et les serviettes d'office.

La mode, qui se plaît à tout transformer, a adopté le foulard Pongees et le foulard hygiénique pour chemises de nuit et pour pantalons. Les chemises de nuit sont très élégantes, avec des plastrons de

broderie camaïeu, teinte sur teinte, et des jabots coquillés de valencienne ou de malines.

Les chemises de foulard figurent aujourd'hui par douzaines dans la plupart des corbeilles de mariage les plus aristocratiques.

Le foulard, grâce à l'Union des Indes, a conquis une importance industrielle qui s'étend à toutes les attributions de la toilette et de l'ameublement.

Les plus élégantes et les plus fantaisistes toilettes pour la campagne et les eaux se font en foulard *Surrah*, en *Swatow*, en *crêpon de l'Inde*, en *crêpe de Chine*, en foulard rayé, en foulard à carreaux et en foulard uni mélangé. La collection des foulards de l'Union des Indes est tellement multiple que, pour les connaître dans ses mille et mille dessins et ses mille et mille variétés, il faut la demander à l'Union des Indes, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra. Il y a des ramages charmants pour polonaises et tuniques, pour jeunes femmes et jeunes filles. Des foulards fond blanc avec ramages Pompadour et avec courants de feuillage et de bluets roses, lilas ou bleus sur jupon gris tendre ou sur jupon de foulard assorti.

Les plus nouveaux costumes de foulard se font avec un mélange de petits carreaux, de grands carreaux et de foulard uni dans les mêmes teintes. On peut s'inspirer de nos gravures de modes et de nos descriptions de toilettes pour les reproduire. Un costume en foulard blanc *Surrah* ou en foulard *Corrah*, avec carreaux roses, carreaux lilas de deux grandeurs ou carreaux bleus, est des plus distingués.

Les foulards à rayures se mélangent avec du foulard uni, ou se font complètement en foulard rayé en biais. Il y a des foulards rayés gris perle et violet, écru et violet, blanc et marron, bleu pâle et bleu de Sèvres.

Ce qui est encore très parisien en outre des petits carreaux noirs et blancs, bleus et blancs, roses et blancs, lilas et blancs, de différentes teintes et de différentes grandeurs, ce sont les petits carreaux ombrés teinte marron, ou bleu, ou lilas.

Le foulard genre *Madras* s'emploie pour blouze créole. Cette blouze est très jolie femme et surtout très jeune femme. Voyez-vous une femme un peu forte avec une blouze à larges carreaux. Elle ressemblerait à Flore dans les *Saltimbanques*, ou à cette pauvre Mme Thierret.

Le crêpon de l'Inde et le crêpe de Chine sont deux étoffes très habillées pour toilettes du soir, toilettes de dîner et toilettes de mariage.

Une femme à la mode emporte à la mer ou aux eaux six toilettes de foulard différentes : l'une écrue en *Swatow* tissée avec de l'écorce d'arbre, très brillante, très souple et très solide, qu'on décore de guipure de soie écrue. L'autre en foulard blanc *Sunch*, avec petits carreaux et grands carreaux lilas et blancs. Nœuds de foulard blanc doublés de lilas pâle parsemés sur la toilette. La troisième en foulard à rayures camaïeu bleu pâle et bleu de Sèvres, avec volants en biais et tunique brodée

d'une haute valenciennes ou d'une guipure de Bruges. La quatrième en crépon de l'Inde feuille de rose garnie de point à l'aiguille pour toilette de soirée. La cinquième en foulard marron avec pois blancs pour toilette du matin. Et la sixième en foulard gris perle illustré de couronnes jardinières, genre Pompadour.

L'Union des Indes, tout en ayant l'exclusion et la spécialité du foulard indoustan, a aussi le monopole du cachemire pur indigène de l'Inde pour polonaises, tuniques et blouses écossaises. Les premières couturières de Paris sont tributaires de l'Union des Indes pour le cachemire pur qu'elles emploient. C'est vous dire qu'il n'y en a pas ailleurs, et qu'il faut lui demander 3 mètres 50 cent. à 11 fr. le mètre, pour reproduire une tunique ou une blouse écossaise.

Les éventails de campagne sont aussi en rapport avec les toilettes. La femme de bon goût n'a qu'à se rendre chez *Duvelleroy*, 17, passage des Panoramas, pour y choisir une demi-douzaine d'éventails de jour et du soir. Les fleurs sont les motifs qui plaisent le mieux avec les petits sujets Watteau interprétés par des artistes de mérite. *Duvelleroy* fait épanouir des fleurs jusque sur la monture. C'est très frais et très nouveau ; ce n'est qu'une floraison de fleurs qu'on tient dans la main. L'idée est des plus ingénieuses ; et quand on aime les fleurs, on ne saurait trop en cueillir. Les éventails illustrés de fleurs de jardin et de fleurs des champs sont autant de petits tableaux et d'aquarelles de mérite. *Duvelleroy* se plaît à faire valoir et à mettre en évidence tous les artistes de talent, tant il est artiste lui-même !...

Les sujets Watteau sont également charmants. Quelques-uns sont signés *Labarre*, un artiste de valeur qui marche sur les traces du maître et dont les pastiches sont délicieux.

Les éventails pour la campagne sont de demi-grandeur. Chez *Duvelleroy* l'excentricité n'est jamais la bien accueillie. Il y a des éventails compromettants, comme des coiffures et des chaussures, des éventails qui sont des enseignes et dont il faut se garer, quand on tient à la considération des autres.

L'éventail se suspend aujourd'hui à la ceinture par une agrafe dorée ou argentée, ou par une jarretière de ruban, avec les chiffres brodées, assortie à la toilette. C'est plus commode que de tenir l'éventail à la main.

Lorsqu'on ne trouve pas chez *Duvelleroy* de vieilles agrafes moyen âge ou Louis XVI, des agrafes en cailloux du Rhin, ou avec émaux Pompadour, on quitte le passage des Panoramas pour aller à deux pas, chez *Bourguignon*, 55, rue Vivienne.

Quand je dis *Bourguignon*, entendons nous. Ce n'est plus *Bourguignon*, mais bien Mme *Marboutin* qui dirige ce magasin, si réputé et si célèbre par tous ses articles de bon goût, et pour tous ses bijoux anciens et modernes.

Mme *Marboutin* a une collection très curieuse

d'agrafes de manteaux et d'agrafes d'éventails de tous les types et de toutes les époques. Elle offre aussi des parures complètes en jais, qui sont de vrais bijoux, tant pour la monture que pour la beauté du jais, qui a l'éclat du diamant noir.

On peut lui envoyer tous les dessins de bijoux qu'on tient à faire reproduire, car elle est l'obligée même, et elle s'estime toujours très heureuse d'avoir ses clientes pour collaboratrices.

Dans une lettre datée de Paris, on nous demande ce qu'il faut faire pour éviter le hâle de la mer et conserver l'éclat de son teint. Rien n'est plus facile en faisant usage de la *Rosée du Harem*.

Cette Rosée orientale, distillée avec les sucres des roses de Bagdad et avec les principes de la Glycérine purifiée, produit une lotion tonique et rafraîchissante, que les femmes du Harem emploient pour être jeunes et belles, et pour donner à leur corps la fermeté et la blancheur du marbre de Paros.

La Rosée du Harem s'est francisée grâce à Mme veuve *Vachon*, qui l'a analysée et qui la prépare dans son laboratoire, 5, rue *Meyerbeer*, telle qu'on la distille à Constantinople.

Pour en apprécier les salutaires effets, elle a commencé par en faire usage elle-même, et elle lui doit bien certainement la pureté mate et orientale de son teint, et sa beauté rayonnante.

Mme veuve *Vachon* devait composer à l'occasion du Grand Prix, si la France eût été triomphante, un parfum qui eût porté le nom du vainqueur. L'année dernière c'était *Boïard*. Laissons à l'Angleterre le soin de célébrer ses conquêtes. Messieurs du Jockey-Club mettront une année de plus le parfum *Boïard* sur leurs mouchoirs. Il y a encore une eau parfaite pour la beauté féminine. C'est l'eau de toilette de la reine *Sophie*, que Mme veuve *Vachon* a distillée en l'honneur de la *Cour de Suède et de Norvège*, dont elle est brevetée.

Quant à l'Eau des Fées, elle est brevetée de l'Exposition de Vienne, où elle a obtenu la seule récompense accordée aux articles de sa spécialité : le double brevet de *capacité et de mérite*. Un tel honneur devait encourager l'Eau des Fées à faire mieux encore et à se perfectionner à ce point d'être la perfection même. D'abord l'Eau des Fées, en *Célimène* qu'elle est, a pensé qu'elle plairait bien plus encore en changeant la couleur de ses flacons, qui va être désormais de nuance ambrée, comme les verres de Bohême.

Les nouveaux flacons de l'Eau des Fées seront illustrés de la signature de *Sarah Félix*, gravée sur les deux côtés du verre, afin de mettre un terme aux nombreuses contrefaçons de cette merveilleuse découverte qui est arrivée à l'apogée de son succès et de sa gloire.

Le moyen de tromper désormais et de faire croire que tel ou tel flacon, rempli d'eau puisée à la première fontaine venue, contient de l'Eau des Fées, si le flacon n'a pas le nom de *Sarah Félix* incrusté dans le verre ?

C'est un nouveau sacrifice d'argent que Mme Sarah Félix s'impose dans l'intérêt général, afin qu'il n'y ait plus de fraude ni d'erreur possible. Nos lectrices de Paris, de province et de l'étranger doivent donc exiger désormais des flacons ambrés de l'Eau des Fées avec la signature de *Sarah Félix* gravée dans le verre.

Mais si l'Eau des Fées a changé de toilette et de flacon, elle reste toujours la même, vivifiante, tonique et recolorante, ayant le pouvoir miraculeux et féerique de rendre aux cheveux décolorés leurs nuances primitives, qu'ils aient été blonds, châains, noirs ou roux. C'est le même flacon qui agit et qui opère pour toutes les nuances. Il est vrai que l'Eau des Fées est puissamment aidée par la *Pommade des Fées*, qui est l'engrais de la chevelure, comme elle en est la rosée recolorante.

Pour la saison des voyages, la maison Violet a préparé des petites caisses de parfumerie assortie, qu'on emporte avec ses bagages. C'est très commode. Ces caisses contiennent les articles suivants : Savon royal de Thridace et savon Veloutine à la Glycérine et au Bismuth; de l'*Emalline*, nouvelle pâte dentifrice, et de l'Eau Violet, pour les dents; de la Rosée des Abeilles, de la Crème Pompadour, pour les rides; du Baume de violettes, pommade fondante pour la chevelure; de la Crème froide mousseuse pour rafraîchir le teint; de la Crème de Beauté, de deux teintes, pour le jour et la lumière, remplaçant les fards blancs et roses; des gouttes de violettes d'Italie pour le mouchoir, ainsi que l'Ess bouquet, l'Opponax, l'Ylang-Ylang et le bouquet Jockey-Club.

On peut, du reste, demander à la *Maison Violet* son catalogue de parfumerie et composer soi-même sa caisse de voyage, en choisissant les articles qu'on préfère, car toutes les natures ne sont pas les mêmes: celles-ci aiment les senteurs douces et délicates, celles-là les senteurs âpres et toniques. Il y a une telle quantité de produits variés dans la *Maison Violet*, que nous ne pouvons que citer les plus connus et les plus appréciés.

Les parfums ont eu de tout temps une grande importance dans la vie et dans la toilette.

En Grèce, les boutiques de parfumeurs, ouvertes à tout venant, servaient de salons aux nouvellistes et aux chroniqueurs de l'époque. On disait à Athènes: « Allons au parfum, » comme nous disons: « Allons au café. » — Et là, on discutait les intérêts de l'Etat, on commentait le livre nouveau, on riait des traits dont la dernière comédie d'Aristophane avait flagellé le ridicule. On décréait la mode, et on racontait l'anecdote scandaleuse.

Les parfums figurent parmi les présents qu'Haron-el-Raschid envia à Charlemagne, et, en conquérant l'Espagne, les Arabes y apportent, avec le goût passager pour les arts, l'usage des parfums et des cosmétiques, et celui des sêtaes, mouchoirs précieux que les Maures tenaient des Romains, et qui furent longtemps fabriqués à Sétabis, en Ibérie,

et qu'on imprégnait des odeurs les plus précieuses de l'Arabie et de l'Inde.

La Renaissance fut pour le cosmétique une glorieuse époque. Grâce à ses secrets et ses talismans (tous les historiens l'attestent), Diane de Poitiers conserva tous ses charmes et fut la rivale préférée des plus jeunes et des plus belles à un âge où tant d'autres depuis longtemps avaient cessé de plaire.

A côté de la châtelaine d'Anet brillaient la Marguerite des Marguerites, et toutes les belles héroïnes célébrées par Brantôme, qui demandaient aux parfumeurs menés d'Italie par François I^{er}, ou venus à la suite de Catherine de Médicis, les secrets et les raffineries de la cosmétique italienne.

Sous Louis XIII, les parfums furent également en grande vogue. La pâte d'amande et les crèmes au cacao et à la vanille, importées d'Espagne, rendaient chaque soir aux mains et aux élégantes épaules d'Anne d'Autriche la blancheur et l'éclat perdus par la fatigue du jour. Ce fut la belle époque de l'hôtel de Rambouillet et de la carte du Tendre; le langage des précieuses de l'époque créa pour les parfums de nouvelles dénominations puisées à la fontaine de Jouvence, qui sont arrivés jusqu'à nos jours et que nous employons encore.

Louis XIV détestait les parfums et son aversion fut imposée à sa cour, comme une loi de sévère étiquette. Les bains eux-mêmes n'étaient pour le grand roi qu'une espèce de prescription médicale. Les courtisans firent comme le maître, et jamais on ne vit moins d'établissements de bains à Paris que sous Louis XIV.

Sous la Régence, les parfums revinrent à la mode.

La poudre de la Maréchale fut inventée ou plutôt renouvelée, comme l'usage des perruques, des belles praticiennes romaines.

La parfumerie s'inspira des travaux de Jean Liébaud et des découvertes de la parfumerie et de la chimie.

Peut-être, jusqu'à la Révolution, fit-on un usage trop immodéré des poudres, des fards et des pommades. Mais les historiens de l'Espagne nous disent combien les femmes y furent belles et combien leur beauté résista aux ravages du temps.

A soixante ans, Ninon de l'Enclos inspirait un amour dont la violence finissait par le suicide, et l'on assure que la marquise Dubarry obtint de Cagliostro la merveilleuse recette qui la conserva jeune et belle jusqu'aux limites de la vieillesse.

Le maréchal de Richelieu soutint longtemps sa vigueur dans les derniers temps de sa vie, en vivant dans une atmosphère odorante que des soufflets versaient à grand flots dans les appartements (ce sont les vaporisateurs d'aujourd'hui). Et pour confirmer et appuyer l'assertion des cosmétiques de la Régence, la maison *Violet* possède aujourd'hui la Crème de la Marquise de Pompadour, dont la recette a été transmise à la maison Violet par les héritiers de Manon Foissy, femme de chambre de l'illustre marquise.

Le goût délicat de Marie-Antoinette influa d'une manière heureuse sur le choix des parfums. Les aimables bergères de Trianon préféraient les senteurs de la violette de la rose ou du jasmin aux odeurs plus fortes de l'ambre et du musc ; nul courtisane n'eût osé se présenter avec des parfums trop forts au jeu de la Reine.

Nous avons esquissé en quelques mots l'histoire des parfums, pour prouver leur utilité et leur origine. Non seulement les femmes ne peuvent pas s'en passer, mais encore les hommes font également des cosmétiques et des parfums un usage journalier.

La maison Violet, en éditant la Boîte de Jouvence, a prouvé qu'elle comprenait les exigences de son époque qui tient à paraître ce qu'elle n'est pas. Les jeunes se vieillissent et les vieux se rajeunissent.

La Boîte de Jouvence a un boudoir spécial aussi doux qu'un clair de lune, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, rotonde du Grand Hôtel. C'est le boudoir de la Belle au bois dormant, car il est éclairé en plein jour.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

HISTOIRES ET LÉGENDES BRETONNES

par

M. LE COMTE DE SAINT-JEAN (1)

Précédées d'une Etude morale sur la Poésie bretonne,
par M. A. de la B...

Le plus bel éloge que nous puissions faire des *Légendes bretonnes*, publiées par M. le comte de Saint-Jean, c'est de transcrire ici la préface ou plutôt l'étude sur la Poésie bretonne, qui est un petit chef-d'œuvre de coloris typique et de style, et qui définit l'œuvre du comte de Saint-Jean bien mieux que nous ne le pourrions faire nous-même.

V. DE R.

On dit que la Bretagne, en perdant ses forêts, a perdu ses mystères, que ses bardes sont morts, ses chanteurs populaires transformés en sordides mendiants, et que, de sa harpe antique, il ne lui reste plus qu'un vulgaire biniou. L'impitoyable progrès moderne, frappant sans relâche de sa pioche d'airain, a fini par amolir et entamer son terrain granitique. Là où naguère tout était silence, recueillement et

(1) Paris, Hachette et Co, éditeurs, 79, boulevard Saint-Germain.

Nantes, Libaros, libraire-éditeur, carrefour Casserie, 3.

doux murmure, l'industrie promène le fracas de ses machines et fait fumer ses hautes cheminées, pendant que le commerce installe ses comptoirs au fond des villages les plus reculés.

Vainement ses fils, jaloux des vieilles mœurs, la conjurent de se défendre et de repousser les profanateurs :

Fardes et chevaliers, saints des vieux temps, alerte !...
Défendez, chevaliers, vos antiques murailles...

Vainement, l'un de ses fils, le tendre Brieux, pousse des gémissements à faire tressaillir les os de ses ancêtres :

O Dieu qui nous créas, ou guerriers, ou poètes,
Sur la côte, marins et pâtres, dans les champs,
Sous les vils intérêts, ne courbe pas nos têtes,
Ne fais pas des Bretons un peuple de marchands !...

Hélas ! la Bretagne perd chaque jour de son caractère et de sa vieille physionomie :

L'esprit nouveau s'abat et court dans la Cornouaille.

Les dieux s'en vont.

Heureusement que les poètes lui restent.

Tant qu'il y aura d'ailleurs des genêts qui fleurissent, des bruyères qui embaument, des moulins debout comme un signal au milieu de la lande, des chemins creux, une église et un clocher appelant de loin les fidèles à la prière ; tant qu'il y aura des pardons et des danses, des aires neuves, et plus loin un Océan qui gronde et se courrouce, en un mot, une Bretagne, on y trouvera des poètes pour chanter ses gloires, ses amours, ses légendes d'autrefois et ses tristesses actuelles.

C'est que, chez le Breton, l'inspiration poétique n'est pas le privilège exclusif de quelques esprits cultivés. Elle appartient au tempérament même du pays et jaillit comme une source d'eau vive au cœur de tous ses enfants.

Le moindre événement de la vie au château ou à la chaumière s'y formule en nuées abruptes, naïves, un peu sauvages, mais toujours inimitables dans leur originalité. Là est le charme, et, si je ne me trompe, le trait distinctif de la Muse bretonne.

Ceux qui lui reprochent son caractère trop personnel, comme on reproche au vin un goût de terroir, ses couleurs parfois dures et sourdes, ses teintes uniformes et trop voilées, oublient qu'elle n'a jamais habité les sommets de

l'Hélien, ni même sous le ciel embrasé de la Grèce ou de l'Italie. L'infini manque à ses horizons, elle ignore des nuits la voluptueuse ivresse, quand le monde des fleurs ouvre ses calices endormies et embaument l'air de ses arômes; son soleil est terne, avare de chaleur et de lumière, comme s'il avait peur de brûler les plantes ou de troubler quelques mystères.

Mais, en revanche, elle a des chemins creux, peuplés d'oiseaux, des ajoncs toujours fleuris, des vallées ombreuses et pleines de silence, un Océan dont les fureurs font reculer les plus intrépides marins, des caps sinistres, et à côté des golfes plus tranquilles qu'un lac du Canada, où le pêcheur, surpris par la tempête, peut abriter sa voile. La terre qu'elle habite n'est-elle pas le sanctuaire de tous les souvenirs? Aux exploits légendaires des cycles héroïques viennent s'ajouter les gloires les plus pures et les plus authentiques de l'histoire nationale.

Aux croyances religieuses, aux coutumes domestiques se trouvent mêlées d'étranges superstitions qui nous ramènent jusqu'aux premiers druides, en passant par la chevalerie et les bardes, et chose merveilleuse!... chaque peuple, chaque race, chaque génération a tenu à laisser de son passage un vestige immortel: autels creusés en forme de bassin, cercles de pierres, allées couvertes, tombes de gazon où reposent les cendres des chefs, temples semées d'inscriptions et de peintures indéchiffrables, dolmens avec leurs chênes et leur fontaine, tout cela est debout, un peu rongé par la mousse, mais à l'abri des injures de l'homme et du temps. Pourquoi voulez-vous, qu'entourée de telles richesses, la Muse bretonne aille mendier ailleurs des inspirations peut-être plus brillantes et plus vives, mais moins vraies! Pourquoi voulez-vous la forcer d'échanger sa lyre aux cordes graves contre une lyre étrangère qu'elle ne saurait faire vibrer?

Ah! laissez-lui chanter ses héros, les exploits de ses rois et de ses chevaliers, ses croisades patriotiques, son Merlin, son Beaumanoir, son Duguesclin, sa duchesse bien-aimée, tous ses glorieux noms que le monde lui envie!... Laissez-lui redire pour la centième fois ses vieilles légendes, les sinistres apparitions qui font trem-

bler, et que pourtant on ne manque d'écouter avec attention:

J'irai me joindre encore aux veilles du village,
Où l'on conte le soir l'histoire des défunts ..

Laissez-lui:

Des blés noirs de la lande aspirer les parfums.

Avec la forte odeur des genêts qui, mêlée au souffle amer de la brise, semble doubler les forces de la vie.

Laissez-la:

S'asseoir au front de la colline
Où le vent de la mer plane autour de la croix.

Laissez-la surtout prier dans ses églises, autour de ses calvaires, aux pieds de ses saints antiques; laissez-la s'agenouiller et pleurer sur la tombe de ses enfants qui reposent à l'ombre d'une grande croix!... Car la Muse bretonne est chrétienne. Ses yeux se lèvent naturellement vers le ciel. Elle chante sans cesse Dieu, le Christ, ses évêques, ses apôtres, et, depuis le jour béni, où des moines, partis de la grande île, traversèrent la mer pour lui apporter le don de la foi, elle n'a jamais renié son baptême, ni trahi sa mission:

La tâche du poète est de faire renaitre
Ces instincts oubliés qui nous portent vers Dieu!...

Pour moi, pèlerin au pays qu'elle habite, j'ai voulu m'assurer si cette poésie, dont les fines allures et la religieuse tristesse avaient séduit mon âme, était réellement le patrimoine de tous et non le privilège exclusif de quelques âmes d'élite, ou le rêve d'un touriste complaisant.

Je l'ai cherché, et partout elle m'est apparue plus vivante que jamais dans la physionomie immuable d'une forte nature, comme un cœur de Breton.

Je l'ai cherchée dans les livres, et je l'ai trouvée dans ce petit volume de légendes, simples, populaires, naïvement originales, qui paraissent au moment où la forêt se couronne de verdure, où l'ajone renouvelle ses fleurs.

Lecteur, si vous aimez mieux les vieilles mœurs qui disparaissent, les récits fantastiques qu'on écoute le soir en frissonnant, les scènes tantôt gracieuses, tantôt terribles, tantôt pittoresques, racontées avec ce parfum d'antiquité dont nous perdons le secret, faites comme moi, prenez ce livre, vous y trouverez toute la

Bretagne: « L'âme et la terre, les mœurs et les sites, les costumes et les accidents du sol, les vieilles chansons du peuple et les éternelles mélodies des landes, des forêts et des grèves armoricaines. »

Vous saurez l'histoire

DU SINISTRE LAC DE GRAND-LIEU,

Et l'épouvantable châtiment de la moderne Gomorrhe :

C'était une ville superbe,
On la nommait Herbadilla...

.....

Distiguez vous des cris étranges ?
Mais ici, ne restez pas seul,
La cité vit de mauvais anges
La retiennent dans son linceul.

Vous pleurerez et frémirez tour à tour avec « Jeanne la veuve » et son petit Julien, cherchant dans la brume son troupeau égaré, et se lamentant amèrement. L'enfant aperçoit les moutons conduits par un étrange berger. C'est son père, c'est l'époux de Jeanne : il ranène le troupeau, mais en priant celle qui fut sa femme de délivrer son âme en acquittant,

Dès que chantera l'aouette,
une dette oublié :

Je dois ma dernière faucille
Au forgeron de notre bourg,
Et sitôt que sa forge brille
Dans mes veines un frisson court.

Mais adieu, lecteur, vous parler plus longtemps des mérites de ce livre, ce serait l'amoindrir, et nul mieux que nous n'est à même d'en goûter la forte saveur. Il saura bien vous plaire, sans moi.

Sine me, iiber, idis in urbem.

A. DE LA BR....

Nous sommes de l'avis du poétique et rêveur Breton qui a fait la préface des légendes bretonnes, qui ont un cachet tout à fait typique et coloré. Il s'en échappe un parfum de bruyères, de genêts et d'ajoncs qui pénètre jusqu'à l'âme et la transporte dans les landes de la vieille et religieuse Bretagne, qui croit en Dieu et qui a peur du diable.

Il nous est impossible de transcrire aujourd'hui l'une de ces légendes bretonnes, mais nous la réservons pour l'un de nos prochains numéros.

Nous avons à choisir entre les légendes suivantes :

Le lac de Grand-Lieu.

Midi, ou la femme malade.

Le Château de Malcoé...

Le Page béarnais.

Jean Dubreuil, ou le Gardien du cimetière.

Le Fantôme du Laboureur...

V. DE R.

LES BIJOUX EN VOGUE

Nous empruntons au journal le *Sport*, qui se mêle de nos modes féminines avec beaucoup de goût et d'esprit, le petit article suivant, qui n'est qu'une critique très spirituelle des fantaisies du jour.

V. de R.

« A propos de bijoux, dans une magnifique et terrible apostrophe, Isaïe s'adressant aux filles d'Israël qui cherchaient à être plus belles en s'attachant aux oreilles l'or de la Phénicie et les perles d'Ophir, leur crie : Vous êtes la ruine d'Israël ! »

« Je ne suis pas prophète — puisqu'on ne saurait l'être que hors les frontières de son pays — et je n'ai pas la moindre intention de prétendre que des pendants d'oreille de telle ou telle forme, de tel ou tel métal, seraient une cause de dépérissement absolu pour la patrie française. Cependant, il y a quelque chose à dire sur le caprice de la mode qui pousse vers les oreilles de nos mondaines, sous prétexte de pendants, toute la ménagerie du Jardin d'acclimatation et tous les ustensiles du Bazar des ménages. Ce ne sont que singes et marmites, lézards et lustres avec leurs bougies, coléoptères et cages d'oiseau avec leur hôte emplumé dedans, tortues, pelles et pinnettes, que sais-je encore ?... »

« Je comprenais encore, malgré leur volume, les pendants d'oreille amoncelés des bijoux étrusques du Musée Campana ou des modes d'Athènes et de Rome qui avaient eu la vogue ces dernières années. Il y avait un certain cachet artistique dans la résurrection de ces vieilleries, qui en excusait la forme massive et quelque peu disgracieuse.

« Mais à quoi répondent les innovations grotesques que je viens de vous citer ?... »

« Aux courses de dimanche, dit le *Sport*, une des femmes les plus en vue de la colonie étrangère portait aux oreilles deux étrières d'or volumineux, évidemment inspirés par le milieu hippique où elle les produisait ; j'avoue que cet amour de la couleur locale m'a paru singulièrement excessif.

« Vous imaginez-vous, en effet, à quelle bizarre grammaire ces étrières ne pouvaient pas donner lieu

entre la dame et ses interlocuteurs? Quelles métaphores risquées cet appendice de la vie du cheval n'amenait-il pas aux lèvres? Et puis, et surtout, où se trouve la véritable élégance, dans le fait d'avoir aux oreilles des étriers dont la forme est si peu en harmonie avec cette situation?

« D'autres femmes portaient des cascades de rondelles d'or, qui suggéraient l'idée d'une pluie de pièces d'or; je veux dire de pièces ayant cours, de louis et de napoléons. Cette fois-ci, ce n'était plus l'effrayant prophète hébreu; c'était Juvénal, le satirique romain, qui appelait l'invocation. Il a crié, vous le savez, avec la plus louable éloquence et une énergie aussi héroïque que stérile, contre tout ce qui peut corrompre l'œil de la femme et, en première ligne, il plaçait l'or et l'argent monnayé. Ces pendants d'oreille, qui éveillent la pensée du luxe à tout rompre, sont donc même une chose à condamner par le goût.

« Mais ce n'était point tout. Une jeune et gracieuse femme du monde militaire étalait à ses oreilles des pendants, ayant la forme d'une paire d'épaulettes O Parisiennes! vous qui, d'ordinaire, avez un jugement si sûr et tant d'esprit dans le choix de ce qui peut vous embellir, est-il possible que vous consentiez à vous fixer aux oreilles des épaulettes de guerrier?...

« C'est à nos notoriétés élégantes, aux femmes d'un goût reconnu par tous si achevé, qui font loi dans l'Empire de la mode, que je m'adresse, pour faire rentrer dans l'écrin toute cette bijouterie bonne pour les personnages allégoriques des fêtes ou des revues de fin d'année. »

« Le Sport »

POÉSIE

Sonnets et Rondeaux

Par M. le marquis Eugène de Lonlay.

Il vient de paraître chez Dentu, au Palais-Royal, 17 et 19, galerie d'Orléans, une édition elzévir de Sonnets et de Rondeaux de M. le marquis de Lonlay, précédés d'un portrait de l'auteur.

La plupart de ces sonnets et de ces rondeaux ont été improvisés. Ils sont empreints de cette poésie mélancolique et de cette croyance chrétienne qui caractérisent toutes les œuvres du marquis de Lonlay, et lui donnent une double valeur : celle du poète convaincu et celle de l'honnête homme.

Nous extrayons de cette édition exceptionnelle un sonnet intitulé : les *Lilas sont en*

fleurs. Le titre est joli et les lilas parfument notre chère *Gazette Rose*.

Les lilas sont en fleurs : la brise frémissante
Egrène la rosée en passant sur les prés ;
Le soleil respandit sur l'onde éblouissante
Qui frange de baisers les gazons diaprés.

L'alouette, vers Dieu, s'élève rayonnante ;
Les brillants papillons, autour d'elle assemblés,
Redescendant du ciel sur la terre attrayante,
Et les nids gazouillants s'appellent dans les blés.

Au milieu d'un bosquet que domine un grand arbre
L'aurore, son arc en main, de son socle de marbre,
Regarde défiler les couples amoureux.

Les traits de son carquois, qu'il détache sur eux
Atteignent en plein cœur les amants et leur belles :
Comme lui, pour voler, ses flèches ont des ailes.

Marquis EUGÈNE DE LONLAY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE CHATEAU

Première toilette. — Robe en crépon de l'Inde, nuance havane ou blonde, faisant demi-traine et garnie par le bas d'un haut plissé, surmonté d'une ruche chicorée en taffetas lilas découpé. Le devant de la jupe décrit un tablier de tuyautés, de biais de taffetas lilas et de ruches chicorées lilas arrêtés de chaque côté par un nœud Angot lilas. Sur les côtés prend une tunique décrivant une très longue feuille de tuyautés havane foncés au milieu, faisant montant et encadrant pour ainsi dire la tunique qui se renverse en trois godets lilas. Corsage décolleté très bas en foulard, avec ruches découpé lilas et tuyauté havane tout autour. Ce corsage se complète par une chemisette de tulle noir bouillonné, avec manches de tulle bouillonnés. Coiffure pouff en grappes de réséda, avec touffes de plumes lilas. Souliers Louis XV en chevreau havane, avec nœud Angot lilas. Eventail Duvelloy, monture nacre de Burgos et feuille de faille noire, avec sujet de Lalane : un berger cueillant des pommes et en offrant une à une bergère, en miniature. Gants nuance blé, en peau de Saxe.

Deuxième toilette. — Robe de crêpe de Chine blanc, avec tablier bouillonné et guirlande de ne-m'oubliez pas. Sur les côtés, draperies de Chine retenues en biais par des agrafes de ne-m'oubliez-pas. Par derrière jupe très simple, très large et très flottante, faisant pouff tournure, avec une large écharpe de faille bleu pâle. Le corsage est à pointe, ouvert en cœur, avec manches courtes bouillonnées, fleuries d'un bouquet de ne-m'oubliez-pas. Le décolleté du corsage est encadré d'une guirlande de ne-m'oubliez-pas et d'un volant de blonde. La pointe du corsage est également fleurie de ne-m'oubliez-pas. Coiffure en cheveux très haute, avec couronne de ne-m'oubliez-pas, posée de côté et remontant en gerbe. Eventail de nacre blanche, avec feuille de soie blanche, fleurie de ne-m'oubliez-pas et de pâquerettes. Bracelets porte-bonheur. Gants blancs ou paille. Souliers de faille blanche brodés de ne-m'oubliez-pas, avec talons Louis XV.

Pour les articles non signés :
Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 42

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE LA MER, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES. — PASTORALE, par Mme MARIE DE GRANDSON. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE LA MER

SOMMAIRE. — Bagnoles-de-l'Orne au printemps et à l'automne. — L'orgue Alexandre et Mme Charlotte Dreyfus à Bagnoles. — Le Grand-Hôtel de Dieppe. — La Gazette Rose des bains. — Dieppe et sa plage. — Les toilettes de la Terrasse. — Les fêtes du Casino. — Paris est toujours Paris. — On part et on revient. — Les vendredis du Concert des Champs-Élysées. — L'Alcazar d'été et la *Malle des Ines*. — Les villes d'eau et les plages maritimes sont déjà encombrées. — La saison à Vichy. — Le Casino de Vichy. — L'Hôtel de la Paix. — La source des Combettes dans la vallée du Grésivaudan — Moyen de rester à Paris en prenant les eaux. — La revue de Longchamps. — La tribune de la Maréchaie. — Les grands mariages vont toujours leur train. — La Gazette Rose à Paris et à Dieppe.

Grand-Hôtel de Dieppe.

Eh! quoi, nous dira-t-on, ce n'est pas par Bagnoles-de-l'Orne que vous commencez cette année vos pérégrinations de villégiature; vous abandonnez vos grands bois, cette nature calme et rêveuse qui vous séduisait tant; et vous êtes ingrate et infidèle comme tant d'autres.

Vraiment non; j'aime Bagnoles par reconnaissance et par admiration de ce qui est beau et pittoresque. Bagnoles m'a rendu la santé, et je ne sais rien de plus poétique et de plus adorable que ce coin privilégié de la Normandie

qu'on appelle: *La Suisse Normande*. Nous irons à Bagnoles en pleine saison d'automne, alors que les grands bois sont dorés et pourprés de mille teintes différentes, et que les fils de la Vierge voltigent dans l'air, comme s'ils s'échappaient du rouet miraculeux de la Vierge Marie, en diaprant les prairies de dentelles argentées.

Rien n'est charmant comme la Normandie au printemps et à l'automne, et les vrais touristes profitent toujours de ces deux saisons si discordantes pour la parcourir.

Au printemps la Normandie se poudre, comme une belle coquette qu'elle est, de tous ses pommiers en fleurs. C'est une neige odorante, une véritable poudre à la maréchaie. De la plate-forme de Domfront, qui est l'une des excursions favorites des baigneurs de Bagnoles, le coup d'œil est magique, car il s'étend de quatre points différents sur quatre paysages entièrement poudrés de pommiers, qu'il domine d'une hauteur prodigieuse. C'est un des plus beaux et des plus curieux panoramas que l'on puisse admirer.

Cette jeune et riante nature ressemble à une jeune communiant qui sourit à l'avenir qui s'éveille pour elle, à demi voilée sous ses atours

de mousseline blanche. Sous cette neige parfumée se cache le fruit du Paradis : la pomme, qui perdit notre mère Eve, qui eût été Normande, si Dieu ne l'eût créée d'une essence toute mystique.

En été, la nature éclate de toutes parts. La munificence du soleil fait tout épanouir et tout éclore, et les moissons dorées sont couronnées de bluets, de pâquerettes et de coquelicots. Les prairies, irisées de petits ruisseaux cachés sous l'herbe, sont d'une verdure luxuriante et abritent des groupes de bestiaux qui se posent avec mélancolie ou avec audace, à la façon de *Rosa Bonheur*. Les nuits sont blondes et étoilées, et le rossignol, le plus jaloux et le plus égoïste des chanteurs, se donne des concerts à lui-même, alors que les feuilles dorment et que la nature n'a plus ni un bruit ni un soupir.

À l'automne, c'est la vendange du raisin et des pommes et la seconde fenaison. La nature est plus calme et plus rêveuse; elle se réveille et s'endort dans une brume dorée; elle s'enveloppe dans une écharpe de gaze comme une belle coquette qui veut encore conserver tout l'éclat de ses charmes. On se promène dans les bois en plein soleil et l'on respire avec ivresse des aromes balsamiques et torréfiants qui dilatent les poumons et activent la vie.

Ce n'est plus la chaleur accablante et tropicale de l'été; c'est un bien-être indéfinissable dont on ne peut se défendre. On est sous l'empire de ce *far niente* de la nature qui semble dormir les yeux éveillés. On s'assied sur un banc de mousse; on écoute les mille concerts de tous les oiseaux chanteurs; on regarde toutes les teintes graduées et soulevées des feuillages qui se font une opposition harmonieuse. Il y a des feuilles pourprées, des feuilles violettes, des feuilles bleutées, des feuilles ambrées, des feuilles mordorées, des feuilles d'un vert aussi sombre que l'olive, et des feuilles naissantes d'un vert tendre et pommé. Quel tableau et quel paysage!... Les pineaux du paysagiste Ségé ont illustré Bagnoles-de-l'Orne l'été dernier, et d'autres artistes de talent se laisseront tenter par cette nature pittoresque qui mérite à tous égards son surnom de *Suisse normande*.

Notre visite à Bagnoles-de-l'Orne n'est donc qu'ajournée, et nous souhaitons à cette mira-

culeuse source thermale une saison des plus brillantes. Le jeudi, 8 juillet, il y a déjà eu concert; et, le 15 juillet, Mme Charlotte Dreyfus vient s'installer à Bagnoles pour toute la saison. C'est avec son cœur qu'on écoute les chants divins et mélodieux de l'orgue Alexandre, qui se transforme en voix humaine sous les doigts inspirés de la grande artiste.

Bagnoles n'absorbe pourtant pas à ce point tous nos souvenirs, que nous ne soyons infiniment heureux de revoir Dieppe et sa belle plage, qui n'a pas de rivale sur la côte normande.

Nous aimons la mer avec passion, et si nous avons fait partie du sexe fort ou du sexe faible, cela dépend de la façon dont on l'envisage, nous eussions été marin, de préférence à toute autre profession. La solitude des grands bois nous fait rêver et pleurer.

L'immensité de la mer nous absorbe et nous fait oublier.

Il vous est arrivé, n'est-ce pas, bien souvent, de partir avec la vague et de revenir avec elle, en vous laissant bercer doucement, sans songer à rien qu'à ce balottement de voyage qui captive sans fatiguer? On reste là, des heures entières, sans penser que le temps marche. C'est si grandiose et si beau!... Et l'on s'incline avec tant de reconnaissance et d'amour devant cette volonté suprême qui dit à cette mer agitée et écumante :

« Tu n'iras pas plus loin et tu ne franchiras pas les limites que je t'ai assignées. »

Nous voici donc à Dieppe, et pour être plus au courant du *va-et-vient* aristocratique et élégant, nous sommes descendue au *Grand-Hôtel de Dieppe*, sur la plage, qui s'appelait, avant les désastres de la France : *Hôtel Impérial*.

Cet hôtel, bien différent de certains hommes politiques qui devaient à l'Empire toute leur fortune et leur position, a conservé pour blason industriel l'*aigle impérial*, qui fit son succès et sa renommée. Il est resté l'hôtel officiel de la bonne compagnie, et son éloignement du centre de la ville, loin de lui être nuisible, est, au contraire, très apprécié des familles russes, américaines et françaises, qui se plaisent à aller chercher le bruit et la foule, mais qui aiment le calme et la méditation de la mer.

Le Grand-Hôtel de Dieppe est presque en regard de la jetée, c'est-à-dire qu'il domine la mer.

Mais c'est à l'autre extrémité de la plage, nous dira-t-on; sans doute; les voyageurs ne s'en aperçoivent pas, car un omnibus est toujours frété, soit pour les bains du matin et de l'après-midi, pour les concerts de la Terrasse et du soir, ou pour le théâtre. On est donc bien plus près du Casino que si on habitait le faubourg Lubane, puisque l'omnibus de l'hôtel est toujours prêt à vous conduire, gratis, là où vos plaisirs et vos affaires vous appellent.

Il y a parfois de très brillantes soirées au Grand-Hôtel de Dieppe. On y danse; on y fait de la musique; on y improvise des jeux charmants. On se croirait plutôt dans un château que dans un hôtel, tant il y a excellente compagnie.

M. Lecomte, qui le dirige depuis plusieurs années avec beaucoup de tact et d'intelligence, recherche de préférence les familles et les gens bien élevés à toute autre clientèle. Les appartements sont très vastes et très beaux. La table est excellente; le service très régulier et très soigné. On y attend plusieurs familles russes et américaines qui vont donner à l'hôtel une grande animation et une grande gaieté.

C'est alors que les sauteries et que les fêtes vont commencer.

Il y a en ce moment, comme hôtes illustres, au Grand-Hôtel de Dieppe :

Son Altesse le prince Napoléon.

Mme la marquise de Canisy.

M. le vicomte de Monteynard.

M. de Maloscooff.

M. le comte de Keykonsky.

M. le baron et Mme la baronne d'Avoust.

M. Gustave Le Roux.

M. et Mme de Sommermain.

Ce n'est, du reste, qu'après le 15 juillet, que la saison maritime de Dieppe est dans tout son entrain.

Les concerts du Casino ont lieu tous les soirs, et le programme de M. Darche, directeur du Casino, s'annonce des plus attrayants et des plus complets. M. Darche s'est assuré le concours de plusieurs artistes de talent, qui contribueront à faire de la saison de Dieppe une saison exceptionnelle.

Nous avons retrouvé avec beaucoup de plaisir la jolie *Gazette Rose des bains*, imprimée et dirigée par Mme Delvoje, le Firmin-Didot de Dieppe. Nous n'avons pas oublié cette mignon-

ne petite *Gazette*, qui sait si bien caqueter à ses heures, et qui se permet parfois des indiscretions balnéaires que nous nous empressons de répéter, quitte à encourir l'aimable courroux des plus élégantes baigneuses. Comment ne pas dire d'ailleurs ce qu'on sait et ce qu'on admire: que la marquise de Canisy est aussi jolie femme que distinguée et charmante, et qu'elle aime les fleurs avec passion, parce qu'elle est fleur elle-même. Le salon qu'elle occupe au premier, dans le Grand-Hôtel de Dieppe, est une véritable serre d'arbustes verts et de fleurs éclatantes. Au bord de la mer, les fleurs sont plus colorées et plus odoriférantes, parce qu'elles sont torrifiées par la brise saline. Sa ravissante petite fille est une rose de Bengale.

Les toilettes de la Terrasse ne sont pas encore dans tout leur éclat. Il y a cependant de très jolies Anglaises habillées avec un goût exceptionnel, qu'on pourrait appeler des *toilettes de terroir*. Ce sont des toilettes de toile et de batiste disposées avec une originalité toute fantaisiste. Par exemple: un costume de batiste écrue, avec des bandes de foulard bleu à pois. Les costumes en toile d'Oxford et les écharpes font aussi actualité. L'écharpe est très élégante, parce qu'elle fait valoir une jolie taille. Elle la cambre et la dessine en faisant mine de vouloir la cacher. Elle se fait en étoffe pareille au costume, et elle devient pour les femmes énormes une véritable ressource, en leur facilitant le moyen d'arranger leur toilette l'année suivante et de la remettre à la mode du jour.

Nous n'avons encore rien vu qui mérite d'être signalé.

Le Paris dieppois et cosmopolite ne fait qu'arriver. Attendez-vous pour le 1^{er} août à beaucoup de nouvelles maritimes que nous recueillerons de droite et de gauche.

Nous avons trouvé, au Grand-Hôtel de Dieppe, une fleur nouvellement éclos, dont vous ignorez bien certainement l'existence, mais qui est appelée à un succès européen, car elle est en train de faire son tour du monde. C'est la *Fleur de Sauterne*, qui a déjà obtenu la *Médaille de mérite en 1873, aux Expositions de Vienne et de Lyon*. Cette fleur de Sauterne est pétillante et mousseuse. Elle conserve le goût du raisin, et elle est appétitive, digestive et

tonique. Tous ceux qui en goûtent la préfèrent mille fois au champagne qu'elle va détrôner peu à peu sans le vouloir. C'est ainsi que les grandes révolutions s'accomplissent. On n'y songe pas tout d'abord.

La Fleur de Sauterne s'annonce comme étant exquise et parfumée. Elle a un bouquet de Sauterne des plus fins et des plus agréables. Tout Bordeaux en a déjà bu, et tout Paris va en boire.

Cette Fleur de Sauterne doit nous initier à sa préparation vinicole et à celle du champagne de première qualité. Elle ne coûte que cinq francs la bouteille.

M. Charles Poitevin et C^o, qui en est le seul propriétaire, a remplacé la cire par une capsule d'étain plissée comme une collerette. La bouteille est très coquette, à part le contenu qui est excellent.

Cette Fleur de Sauterne sera le grand succès vinicole de cet hiver. Ne l'oubliez pas et cueillez-la!

Les chaleurs tropicales de cette saison d'été feraient de Paris un désert, si Paris n'était pas toujours animé, malgré la multitude de départs qui se sont accomplis. Il y a d'ailleurs des allées et venues continuelles. On croit telles ou telles belles dames à Dieppe ou à Trouville, et on les rencontre le vendredi soir au concert des Champs-Élysées pour entendre le cornetiste Levy, qui va partir à la fin du mois de juillet pour Londres.

Le lendemain, elles se fourvoient dans la foule pour aller à l'Alcazar d'été voir le truc de la *Malle des Indes*, par MM. Robert-Houdin fils et Brunnet, les deux directeurs prestidigitateurs du joli petit théâtre Robert-Houdin, du boulevard des Italiens.

Cette Malle des Indes va faire le tour du monde certainement: elle est assez extraordinaire pour cela. MM. Robert-Houdin fils et Brunnet sont très heureux de vivre à une époque où on admet tous les trucs possibles, car ils eussent été brûlés vifs, ainsi que leur Indien, du temps où l'on croyait aux sorciers, et où l'on les poursuivait comme hérétiques. On a beau chercher à comprendre et à deviner le truc de cette Malle des Indes, c'est impossible.

Mais enfin, cette malle est isolée et ne contient absolument rien. Elle est ficelée, cade-

nassée, cachetée; et pourtant, l'Indien s'y introduit et s'y blottit dans un sac. Il faut en convenir, c'est de la sorcellerie, du prodige!...

Que diriez-vous, chères lectrices, si quelques-unes d'entre vous, en ouvrant leurs malles et leurs caisses, allaient y trouver un Indien! Quelle stupeur et quelle terreur!... Mais il n'y a qu'au théâtre Robert-Houdin et à l'Alcazar d'été que de pareils faits se produisent.

Toutes les villes d'eaux et les plages maritimes sont déjà encombrées. Il est vrai qu'on n'a pas encore repris la route de l'Allemagne, et que les plaisirs de Bade ne sont plus que des souvenirs d'avant la guerre.

Qui eût dit à Alfred de Musset, quand il improvisait cette jolie pièce de vers en l'honneur de Bade: *Une bonne fortune*, que Mme Simon Richault dit si bien, que Bade, si verdoyant et si pittoresque, serait une ville morte pour la France, et que Bade deviendrait un désert!

Les décrets de la Providence sont bien étranges et bien absolus. Dieu détait en un jour ce que les hommes ont pris tant de peine à édifier, pour leur prouver que le lendemain ne leur appartient pas, et que rien n'est stable ici-bas.

En revanche, Vichy est en pleine saison: Vichy a remplacé Bade. On va à Vichy par genre et par désœuvrement, quand on n'y va pas par raison de santé. Il y des villes d'eaux qu'on n'ose pas avouer, parce qu'elles impliquent des maladies peu poétiques. A Vichy, c'est différent: les maux d'estomac sont très grand genre. Il y a toujours affluence de jolies femmes et de belles toilettes.

Vichy est une oasis privilégiée, avec des fleurs, de la verdure et de l'eau. L'ombre de ses deux parcs et du jardin des Célestins lui donne une fraîcheur délicieuse et un charme tout pastoral. Et puis, l'on s'amuse à Vichy comme on s'amusait à Bade, moins le trente-et-quarante et la rouge et la noire,

Tous les artistes s'y font entendre. La troupe du théâtre du Casino est excellente. M. Accursi, qui cumule à la fois la direction artistique du Casino et du théâtre, est un artiste de mérite qui s'y entend et qui sait apprécier et faire valoir le talent des autres.

Mme Accursi est elle-même une excellente pianiste, et, de plus, une très jolie et très élégante jeune femme.

Du 14 au 20 juillet, on y attend Mme Brunet-Lafleur.

Du 21 au 29 juillet, Mlle Fargueil.

Du 30 juillet au 7 août, Mlle Girard, de l'Opéra-Comique.

Du 11 au 30 août, Mlle Croizette, de la Comédie-Française.

Du 18 au 31 août, Mme Nathalie, de la Comédie-Française, et Mlle Lucy Gardy.

Mlle Favart vient d'y obtenir de nouveaux succès, en jouant *Julie*, drame en trois actes, d'Octave Feuillet.

Vichy est donc une véritable ville thermale, avec des hôtels splendides et des installations princières. Il y a tant de sources différentes que Vichy est, pour ainsi dire, une panacée universelle.

Quelle est la ville d'eaux thermales organisée comme Vichy, qui a une buvette spéciale, *rue Drouot*, au coin du boulevard des Italiens? On y boit son verre d'eau frappée à la glace, et l'on est à Vichy en restant à Paris.

Parmi les hôtels en renom à Vichy, il en est un qui se distingue de tous les autres par sa situation pittoresque dans le vieux parc, et par le confortable et les soins empressés et aimables que les étrangers y trouvent. La table est des plus fines et des plus succulentes, le service parfait. Mme Laurent, qui le dirige, ne sait quoi s'ingénier pour être agréable aux uns et aux autres. Quand on est descendu une fois à l'Hôtel de la Paix, on y retourne toujours; il y a une véritable attraction de bien-être.

L'Hôtel de la Paix reçoit chaque saison des hôtes illustres, et il abrite en ce moment :

Le prince Paozorowsky-Galitzin.

Le comte Grégorie de Stroyonoff.

Le comte Paul de Klakatchoff.

Le prince Demidoff de San Donato.

Le général Starinkevitch.

Son Altesse Impériale Mgr le prince Eugène Romanofsky, duc de Leuchtenberg.

Son Altesse le prince Alexandre d'Oldembourg.

Le général Jacoubacff.

Son Altesse le prince Nicolas d'Oldembourg.

La princesse Alexandrine.

La princesse Vera et sa suite.

La princesse Louise Jablonowska.

Le baron Félix de Cartier.

L'ambassadeur d'Amérique à Rome, avec sa famille.

Le général Metenzaur, aide de camp de l'empereur de Russie.

Le séjour de Vichy est donc des plus agréables, des plus hygiéniques et des plus intéressants. Les environs sont pittoresques, et l'on y fait des excursions charmantes, soit aux Malavaux, qui sont à six kilomètres de Vichy, et qu'on appelle dans le pays la *Vallée mauve* et où l'on voit encore le *Puits du Diable*; soit à la source intermittente de Vesse, où l'on se dirige par le nouveau pont de l'Allier; soit à Busset, en passant par l'Ardoisière et en prenant le chemin neuf tracé par Napoléon III.

Vichy est donc à la mode plus que jamais; il y restera par la reconnaissance des vrais malades et la volonté des jolies femmes. M. Denière, président de la Société thermale de Vichy, fait tout ce qu'il faut pour cela.

Il est encore une source bienfaisante qui demande à être connue et appréciée, c'est le nouvel établissement de *Combettes*, situé dans la vallée du Grésivaudan (la Suisse française), presque aux portes de Grenoble, dans le département de l'Isère; et pourtant la source des Combettes jouit depuis les temps les plus reculés de miraculeuses propriétés curatives, et les habitants du Dauphiné ont recours à son efficacité dans les nombreuses maladies du foie, des bronches et de la gorge; comme dans les engorgements des viscères abdominaux, des maladies de la peau, de la goutte, du rhumatisme.

M. et Mme Guillot, propriétaires du domaine de la Terrasse, ont pu faire dévier dans leur clos la source hydro-minérale des Combettes, et ils ont adjoint à leur établissement un savant médecin, des plus expérimentés et des plus compétents.

Les malades trouveront donc au domaine de la Terrasse les bains et les douches propres à leur rendre la santé.

Avons-nous besoin de vanter la vallée du Grésivaudan? C'est splendide. La variété des sites et des paysages ne le cède en rien à la Suisse. La vigne s'enguirlande d'arbre en arbre comme dans les Géorgiques de Virgile, et la nature est si luxuriante et si prodigue qu'elle produit elle-même, sans culture, rien

que par le regard de Dieu et la puissance du soleil.

En lisant toutes ces différentes appréciations sur Bagnoles-de-l'Orne, Dieppe, Vichy et les Combettes, le docteur Constantin James va sourire malicieusement et s'écrier : « La *Gazette Rose* est un confrère dont j'ignorais la valeur thérapeutique. »

Vous avez raison, cher docteur, car la *Gazette Rose* a acquis un peu de science médicale grâce à votre Guide si compétent et si complet aux eaux minérales et aux bains de mer. En lisant sérieusement et attentivement votre Guide, on devient médecin malgré soi, et l'on trouve la source miraculeuse qui doit nous soulager et nous guérir.

Pour ceux qui ne peuvent pas quitter Paris, il est des ressources médicales des plus précieuses, où la pharmacie joue un rôle actif et intelligent.

Par exemple, on peut suivre exactement le même traitement que si l'on était aux Eaux-Bonnes et à Enghien, par les granules, le sirop et les bains sulfureux dits sulfo-acidules, au sulfhydrate de sulfure de sodium, de Thommeret-Gélis, pharmacien, ex-interne des hôpitaux de Paris. Voilà donc pour les maladies de poitrine et de la peau. Pour les anémies et les convalescences languissantes, c'est le sherry-kina, préparé avec le xérès de la marque Calvairac et C^o, fournisseurs de la reine d'Espagne, et le quinquina de première qualité. Le dépôt général de ce sherry-kina est à la pharmacie *Vesalant*, (successeur de Thommeret-Gélis), 32, *faubourg Montmartre*, au coin de la rue Richer.

Il serait beaucoup trop tard pour parler de la splendide revue de Longchamps, si la *Gazette Rose* ne paraissait que tous les quinze jours; le public aristocratique féminin des premières avait attendu cette solennité militaire pour se mettre en route. Les tribunes étaient remplies de très jolies femmes et de brillantes toilettes. La maréchale de Mac-Mahon avait une toilette vert-d'eau avec une tunique de toile batiste écrue, entièrement brodée de roues à jour et relevée par une écharpe brodée, plissée et frangée. Son chapeau de paille était garni d'un ruban de même nuance que la robe, avec une gerbe de fleurs des champs.

Dans la tribune de la maréchale se trouvaient

la comtesse Marie de Moltke, la duchesse De-cazes, en toilette de grenadine noire garnie de dentelle de Chantilly; Mlle de Mac-Mahon et Mlle de Montaigu, en guirlande de roses de plusieurs tons, et la comtesse d'Harcourt.

Dans les autres tribunes, il y avait la reine Isabelle d'Espagne, en robe de faille grise et châle de dentelle noire; la comtesse de Paris en toilette très simple de foulard pensée d'une nuance très foncée, garnie de valenciennes; la comtesse de Pourtalès, la marquise de Galifet, la princesse de Sagan, en toilette de demi-deuil; la comtesse et la vicomtesse Aguardo, la baronne Alphonse de Rothschild, la baronne de Poilly, la duchesse de Trévisse, la comtesse Eugène de Mercy-Argenteau, la comtesse de Boisgelin, la baronne de la Poëze, la comtesse de Walewska, la comtesse de Nadaillac, etc., etc.

En voyant cette belle armée française défiler avec tant d'ensemble et de patriotisme, le cœur et les yeux se remplissaient de larmes en songeant aux désastres et aux malheurs de la France, et l'on se disait: — Il est impossible qu'une telle nation succombe et ne reprenne pas le rang qui lui est dû.

Les mariages aristocratiques vont toujours leur train.

Le *Sport* annonce le mariage de Mlle de Mailly-Nesles, de Mlle de la Porte, de Mlle d'Harcourt (Mlle d'Harcourt est la fille aînée du comte Bernard d'Harcourt), et la comtesse Elisabeth, née de Saint-Priest. C'est une des plus jolies jeunes filles du faubourg Saint-Germain, et son succès a été grand cet hiver dans les salons. Elle épouse le comte Duchâtel, fils du feu ministre de Louis-Philippe et frère de la duchesse de la Tremoille. Mlle d'Harcourt n'apporte que quinze mille livres de rente en dot à son époux, qui compte ses revenus par centaines de mille francs.

C'est pour ainsi dire une règle dans le monde aristocratique de ne pas dépasser un certain taux pour les dots, quel que soit, — comme c'est le cas de Mlle d'Harcourt, — le chiffre de la fortune à espérer. Presque toujours les dots ne se donnent qu'en rente, et quinze à vingt-cinq mille francs sont le taux consacré.

Dans le monde de la finance, il en est tout autrement.

Pour les messes de mariage, on est revenu

au chapeau blanc, qu'on avait tant délaissé et qu'on trouvait par trop *province*. Aujourd'hui il est charmant et le favori de toutes les toilettes élégantes.

Autres marigés non moins brillants :

M. Fitte de Soncy, ancien officier de cavalerie, épouse Mlle Lalo. Le futur appartient à une ancienne famille noble de la vicomté de Paris, dont la principale résidence est le château d'Arlette, près Lonjumeau, dans le département de Seine-et-Oise.

M. Edmond-Antoine-Louis de Werbrouck, banquier, épouse Mlle Alexandrine Soutzo, fille du prince Soutzo, à Paris; la jeune fiancée est très jolie et excellente musicienne.

M. Octave Leret d'Aubigny, vice-président du conseil de préfecture de l'Orne, fils de l'ancien député au Corps Législatif, épouse Mlle Antoinette-Thérèse Desmareux de Garnincie.

Tout en étant au Grand-Hôtel de Dieppe, sur la plage, nous sommes pour ainsi dire également à Paris : c'est si commode ! il n'y a que quatre heures de locomotive; ce n'est pas plus loin qu'une promenade au Bois de Boulogne, quand on fait plusieurs fois le tour du lac. Nous pourrions donc parler tout à la fois des fêtes d'été que donnera Paris, et des fêtes maritimes qui vont se succéder à Dieppe pendant le mois de juillet et le mois d'août.

Vicomtesse de RENNEVILLE

LES MODES DU JOUR

Les modes du jour sont en l'honneur de la campagne et des eaux. Les toilettes de plage s'annoncent très typiques cette saison d'été. Elles sont en toile, en madras, en foulard, en batiste entièrement brodée. Les robes à larges rayures alternent avec de petites rayures, et les robes à larges carreaux font actualité.

Pour le matin, ce sont des costumes en laine, avec le petit camail à capuchon d'autrefois, rajeuni au goût du jour. Les tuniques en toile, en faille, en batiste, en gaze, entièrement brodées, font fureur. C'est très cher et très élégant. Cette broderie de roues à jour reste l'apanage de quelques-unes.

Mais la mode qui vient de paraître et qu'on ne connaît encore que dans les hautes régions féminines de l'aristocratie étrangère, c'est la tunique à la *Bulgare*, collante et sans plis ni froncés par devant, et trois gros plis par derrière. C'est d'une originalité de coupe très heureuse et d'une rare dis-

tinction, quand on peut porter cette tunique avec sveltesse et élégance.

On s'habille, pour ainsi dire à l'état de statue, car le corps se dessine dans toutes ses formes.

En fait de robes luxueuses, il est question d'un trousseau de quarante toilettes complètes que le comte Duchâtel offre à sa fiancée, Mlle Marie d'Harcourt. Ces quarante toilettes font époque et événement dans le monde féminin. On en parle partout. On les critique, on les blâme, comme bien vous pensez.

Quarante toilettes!..... c'est très sérieusement beaucoup trop pour celles qui ne les ont pas. Il y en a de toutes les nuances et de toutes les formes. Les rêves de *Peau-d'Ane* sont surpassés. En outre des dentelles, des châles de l'Inde et de Perse, des éventails, dont deux anciens admirables, des livres d'heures, manuscrit sur vélin, orné de miniatures.

Les bijoux sont aussi multiples que les toilettes : il y a des rivières en diamants, dont l'une a deux rangs, d'un éclat remarquable ; un collier de perles blanches et un collier de perles roses orientales, merveilleusement irisées ; un médaillon taillé dans un saphir, aussi gros que l'émeraude de ce joli conte d'Alexandre Dumas père, *Monte-Cristo* ; un bouquet de fleurs en diamants, se démontant et pouvant former une couronne. Puis, toute une collection de bijoux anciens d'une rareté et d'un goût exquis. C'est Mme la duchesse de la Trémoille, sœur du comte, et la comtesse Duchâtel, qui organise cette corbeille qui fait événement et sensation.

Un trousseau non moins somptueux s'annonce à l'horizon : celui de Mlle Emilie des Cars, fille du comte et dont la mère est une Cossé-Brissac, avec le comte Bernard de Montesquiou. Les quarante toilettes de Mlle des Cars vont-elles être adoptées ? ... C'est ce que nous vous dirons.

Parlons aussi des toilettes du Gymnase dans la nouvelle comédie de M. Louis Leroy, *la Chute*.

Les toilettes des principales actrices en renom font toujours autorité d'élégance, car elles sont portées par de jolies femmes, qui ont l'intuition du beau et de la fantaisie.

Procédons par ordre, en suivant le programme :

Au premier acte, Mme Fromentin porte une robe havane foncée et marron, avec garniture folie, et un chapeau en paille marron, couronné de marguerites effeuillées; Mlle Angelo, un jupon en faille bleu très pâle, avec tunique du temps de ma tante Aurore, couleur feu, et garniture bleu de ciel et frange marron. Corsage ouvert, avec collerette en point de Venise. Chapeau Rubens marron, avec plumes bleu de ciel et rose thé.

Au deuxième acte, Mme Fromentin a un délicieux peignoir bleu turquoise, avec un fichu de dentelle, jabot de valenciennes et nœuds sur les côtés. Coiffure à la d'Artois, style catogan, avec nœud bleu.

Mlle Angelo, un robe juive, avec jupon plissé en faille mais, et tunique en crêpe de Chine, blanc crème, garni de bandes de velours marron et d'épis

d'or. Chapeau de paille de riz orné de plumes blanches.

Au troisième acte, Mme Fromentin a une toilette de bal en faille blanche, avec garniture de crêpe lisse, fleurs de gardénia et mugnets en guirlande. Couronne Louis XV dans les cheveux.

Mme Othon, une robe de gaze bleu de France, avec cuirasse décolletée en velours de même couleur, et garniture de plumes d'autruche grises frangées d'or. Coiffure de narcisses et bouquet à la ceinture.

Mlle Angelo, une robe de bal en faille rose, avec tunique en tulle et tablier brodé de jais blanc. Pour coiffure, grosse guirlande de pivoines de toutes couleurs.

Mlle Juliette, souvenir de Nice, une robe violette de deux tons, parfumée de violettes.

Nos lectrices de province nous remercient toujours de ces descriptions de toilettes dont elles tirent de précieux renseignements, et qui mieux est, des modèles charmants.

Les tuniques en toile écrue brodées à jour, qui ont actualité d'élégance, se trouvent à meilleur compte que partout ailleurs, dans les *Magasins du Louvre*.

Les tissus les plus nouveaux sont en toile d'Oxford, toile d'Asie et percale. On en fait de très jolis costumes de saison d'été pour la campagne, la mer et les eaux. C'est la façon et la coupe du costume qui lui donnent une valeur d'élégance relative.

Toutes les belles dames qui vont en ce moment visiter les *Magasins du Louvre* y trouvent des soldes de saison des plus avantageux pour la campagne, tels que :

Des robes Princesse en toile bise, pur fil (pouvant se relever en tunique), ornées d'un lacet de couleur et d'un col, de parements et de poches brodés assortis, avec boutons de nacre et ceinture ajustant la robe à volants, pour 18 fr. 75 c.

Des tuniques en toile liserées de blanc ou des rayures de couleur, avec ceinture et boutons assortis, à 19 fr. 75 c.

Des costumes complets, en popeline rayée noir et blanc ou marron et blanc, avec boutons nouveaux, pour 28 francs.

Un costume complet en toile, composé d'une jupe à grand volant, d'une double jupe et d'une petite casaque demi ajustée, le tout liseré de blanc ou de rayures de couleur, pour 29 francs.

Un costume complet en Sultane, nuance grisaille, composé d'une jupe à deux volants, et d'une grande casaque ajustée, pour 35 francs.

Une robe Princesse, en toile batiste, pur fil, écrue ou bleue, garnie devant et tout autour d'une jolie bande brodée à la main, pour 38 francs.

Un costume complet spécial pour le voyage et les bains de mer, en cachemirienne beige ou grise, composé d'une jupe à volants et d'une tunique boutonnée croisée, pour 39 francs.

Il est donc facile de s'habiller, pour ainsi dire

pour rien, dans les *Magasins du Louvre*. C'est très très commode.

On n'a qu'à choisir.

Comme vêtement de demi-saison pouvait servir à la mer, citons :

Une jaquette croisée, en drap de toutes nuances, ornée de soie et de boutons assortis, pour 35 francs.

Une mante-capulet, en drap léger, de nuances variées, brodée teinte sur teinte, garnie d'un galon marabout et d'une jolie agrafe de vieil argent oxydé, pour 28 francs.

Un vêtement en drap léger, nuances variées, entièrement brodé, garni d'un galon marabout, avec agrafe vieil argent, pour 21 francs.

Et une écharpe pour jeune fille, en drap fantaisie, ornée d'une frange assortie, pour 24 francs.

Il y a également des articles d'un bon marché aussi réel, dans les magasins de la *Glanuse*, 71, rue de la *Chaussée-d'Antin*, soit en rubans madras, en rubans écossais et en rubans rayés, qui sont les rubans de la saison.

La mode s'est transformée tout d'un coup : après avoir fleuri les robes de bouquets camaïeux, de fleurs effeuillées, de bouquets pastels, de gerbes de fleurs des champs et de fleurs des jardins, elle a semé à profusion les fleurs sur les chapeaux, et elle a disposé les robes avec des rayures et des carreaux qui sont tout petits ou tout grands.

Nous rencontrons à Dieppe la marquise de Canisy, avec une robe à larges carreaux noirs et roses ombrés. Donc, c'est la mode, car la marquise, qui est très grande et très élancée, s'habille avec une élégance parfaite.

La *Glanuse* a tous les rubans des robes à la mode. Elle n'est pas glaneuse pour rien. Elle moissonne la nouveauté à pleines corbeilles. Ce qu'elle réussit toujours avec un nouveau succès, ce sont les cuirasses et les tabliers en cote-de-mailles de jais. Rien n'est plus souple, plus collant et plus éblouissant.

Une femme bien faite se montre dans tous ses avantages. Il est impossible de l'accuser de coquetterie, puisque c'est la mode, et qu'elle suit la mode, comme tant d'autres.

Seulement, toutes les femmes ne peuvent pas porter une cuirasse de jais. Il faut être mince et parfaitement modelée. La fantrisie ne va qu'aux belles.

Les ruches et les collerettes se tuyautent plus que jamais. On ne porte plus de cols. On y reviendra. Ce n'est qu'un temps d'arrêt. La mode passe toujours d'une extrémité à l'autre, et aux collerettes Mazarin, Médicis et Pierrot succéderont bien certainement des cols ouverts en châle et en cœur.

Nous retrouvons sur la Terrasse de Dieppe beaucoup de paniers de la *Glanuse*, en nattes de Smyrne, brodés de fleurs et de fruits en laine de couleur et doublés de moleskine pour aller à la mer. C'est très commode et bien plus élégant que le sac de cuir, qui s'est par trop popularisé.



Jules David

A. Leroy, imp. r. des Marais, 66

Demarcq

Planche 1150.

15 Juillet 1874.

La Gazette rose

Toilette de Dieppe

Etiffes des Magasins du Louvre - Coiffettes de M^{lle} M^{lle} Bataillon - Rubans de la Glaneuse - Chapeaux de
 M^{lle} de Bougare - Fleurs de M^{lle} Sibat - Bijoux de la Maison Rouvenat - Lingerie de la M^{lle}
 Mureau - Ceinture-Regente de M^{lle} de Soctus sœurs - Mouchoirs de Chapron - Foulards de l'Union
 des Indes - Chaussures de la Maison Souvenot - Eau des Fées de M^{lle} Saxon Felix - Parfums

Les chapeaux en vogue sont en ce moment le *chapeau Berger*, autrement dit *chapeau Némorin* (nous revenons à Florian), et le *chapeau Bergère*, qu'on désigne aussi sous le nom de *Galathée*. Le *chapeau Berger* est très en arrière, avec passe enlevée sous laquelle s'épanouit une moisson de fleurs. Une très jolie femme est adorable avec ce *chapeau Berger* qui ne tient que sur le chignon. On dirait qu'elle est décoiffée et qu'elle a mis au hasard des fleurs dans ses cheveux.

Le *chapeau Galathée* est plus rêveur et moins audacieux. Il projette sur la physionomie une demi-pénombre qui l'éclaire comme un clair de lune. C'est de la coquetterie bien plus attrayante et bien plus raffinée que d'avoir le visage entièrement découvert. Le *chapeau Galathée* est orné d'une gerbe de fleurs, d'une guirlande et d'une écharpe de gaze blanche ou de couleur assortie aux toilettes.

Il y a encore le *chapeau Bordelais* enroulé d'un madras, et le *chapeau Comète*, avec aigrette qui va faire sensation, car il n'est pas encore connu et accepté. Ce *chapeau Comète* ne peut pas se décrire. Il faut le voir et l'essayer; il est original et étrange; mais il sied à ravir, et toutes les jolies femmes le porteront à cause de cette aigrette lumineuse qui les fera remarquer. On le copiera et on le reproduira certainement quand on le verra; mais il revient de droit, ainsi que tous les chapeaux que nous venons de décrire, à *Mlle Baillet*, qui a déjà fait ses preuves d'élégance et de bon goût, et qui s'installe dans un coquet petit entresol, 22, rue de la Chaussée d'Antin, dans la maison de Virgile, le fameux Virgile, non pas des Géorgiques, mais des perruques, demi-perruques et des chignons. Les coiffures en cheveux de Virgile guideront les chapeaux de *Mlle Baillet*, qui a le feu sacré de la jeunesse, c'est-à-dire l'audace, l'initiative et le talent. Le *chapeau Comète* en est une preuve convaincante. Il fera époque comme la comète.

Mlle Marie Bataillon confie presque toujours à *Mlle Baillet* le soin d'édifier les chapeaux des toilettes qu'elle expédie en France et à l'étranger. C'est dire le cas qu'elle fait de son bon goût, car *Mlle Marie Bataillon* compte parmi les fantaisistes et les réputations industrielles. Les dernières toilettes qu'elle vient d'expédier à Vichy sont très simples et très élégantes tout à la fois. La mode ne se permet plus le frou-frou tapageur d'il y a quelques années. Elle n'en est que plus distinguée et seyante. La femme reprend son titre de femme et ne ressemble plus à un paquet.

Ainsi on porte actuellement des jupes complètement unies, sans qu'elles paraissent ridicules; on les trouve même très jolies et on les regarde avec envie; si on osait, on les adopterait. C'est moins coûteux et plus léger; mais c'est si simple et si nouveau!... Il faut attendre que toutes les femmes en portent. On y arrivera. Les costumes de voyage en sont en alpaga, ou en mohair anglais, avec biais de taffetas ou de foulard écossais à damiers noir et

blanc. La polonaise, avec revers écossais, est cambrée à la taille par une ceinture de cuir de Russie, avec agrafes d'argent oxydé de distance en distance. Sur la polonaise, carrick à plusieurs collets d'écossais blanc et noir. Une autre toilette gris acier, en alpaga, se compose d'un jupon dépassant terre, avec plissés et coulissés séparés par des biais d'armure gris acier. La polonaise a un fichu plissé en armure frangé tout autour à même l'étoffe. Les manches ont deux volants plissés en armure séparés par un bracelet de ruban.

Les robes habillées se composent:

D'abord d'une très jolie toilette de cachemire blanc carme (un blanc jaune, avec plissé de taffetas blanc et effilé frisette ressemblant à des tire-bouchons miniatures. La jupe fait fourreau devant et longue traîne derrière. Le corsage est à cuirasse gracieusement ouvert.

Puis une toilette de deux verts différents, très doux tous deux, dans les mêmes teintes, avec guipure de Bruges et nœuds de ruban vert de deux tons.

Une toilette Pékin rayée bleu et blanc, avec petites et larges rayures disposées en biais.

Une toilette en faille maïs, avec tunique en tissu indien, rayé maïs, ponceau et or, frangé de ces trois rayures.

Une toilette de faille pensée, avec tunique de rayures de velours pensée et de guipure noire.

Une toilette de mousseline brodée et de taffetas rose, copiée sur l'une des toilettes de Marie-Antoinette à Trianon.

Une toilette de batiste écrue rayée à jour, sur jupon de faille havane clair.

Une toilette de foulard rayé bleu de Sèvres et bleu turquoise, avec dentelle de Bruges.

Une toilette de mohair anglais de nuance maïs, toute poudrée de malines, avec nœuds bleu pâle doublés de maïs.

Une toilette de faille bleu très pâle, avec volants de mousseline brodée. *Mlle Marie Bataillon* s'est servie des volants brodés d'autrefois pour composer une toilette nouvelle et charmante.

Il en est de même des volants de dentelle noire et de dentelle blanche, dont elle fait de coquets tabliers ou d'adorables mantilles avec capuchon.

Toutes les toilettes de ville et de promenade ont leurs écharpes assorties ou un joli fichu en même étoffe frangé ou garni de dentelle. Il est assez difficile de définir la mode, tant elle est variée et fantaisiste.

Les unes portent des toilettes très garnies et très ornementées; les autres des toilettes très simples. Les tuniques tendent toutefois à disparaître. L'année prochaine les tabliers feront loi, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés à leur tour. Rien n'est stable ici-bas. Ce qui est immuable, c'est la Ceinture Régente de *Mmes de Vertus sœurs*, qui reste toujours la même, parce qu'elle est basée sur les lignes de la statuaire antique.

Il suffit à *Mmes de Vertus sœurs* de mesures

exactes pour modeler une Ceinture Régente, sans avoir besoin de l'essayer. C'est même une des qualités aimables de la Ceinture Régente, que les Parisiennes apprécient aussi bien que les provinciales et les étrangères, car la Ceinture Régente est infail-
lible et ne se trompe jamais.

Chaque costume et chaque toilette a une Ceinture Régente assortie, de même qu'une paire de chaussures. La véritable élégance exige l'unité et l'harmonie. Il n'y a donc pas de corbeilles de mariage sans le concours d'une douzaine de Ceintures Régentes, et ce n'est pas de trop. En changeant de Ceinture Régente tous les jours, la femme bien faite conserve tous les avantages de sa taille svelte et cambrée. Il faut donc pour le moins avoir trois ceintures : une en satin noir, une en satin blanc et la troisième en satin gris. On remplace, si l'on veut, la ceinture de satin gris par une ceinture de couil.

Mmes des Vertus sœurs, en s'installant plus grandiosement encore, 12, *rue Auber*, ont ajouté à leur spécialité de Ceinture Régente des jupons exclusifs pour les toilettes du jour et du soir, qui font tourner tout en restant jupon.

La grâce et la tournure féminines dépendent donc de la Ceinture Régente, de même que la jeunesse et la beauté de la chevelure tiennent à l'Eau des Fées de *Sarah Félix*, qui a le pouvoir de recolorer les cheveux blancs et de leur rendre leur nuance naturelle et primitive. Il faut être fée, comme l'est Mme Sarah Félix, fée de l'intelligence et du savoir, pour opérer de tels prodiges. C'est en vain qu'on essaie de prendre son talisman et sa baguette et de faire comme elle. Mme Sarah Félix reste la fée des fées, et pour éviter désormais toute contrefaçon nuisible et déloyale, elle a transformé ses flacons, en leur donnant la nuance ambrée des vins de Bohême, et en faisant graver son nom dans le verre même. Il n'est donc plus possible de se tromper. Cette signature incrustée dans le verre est un sceau infail-
lible. Il faut briser le flacon pour l'effacer et le faire disparaître.

L'Eau des Fées n'a donc plus aucune concurrence à redouter. Sa source féconde et inépuisable coule toujours 43, *rue Richer*.

Les chaussures sont plus que jamais en rapport avec les toilettes, comme nuance et comme garniture. Chaque soulier signé *Jouvenot* est une merveille de bon goût. Nous n'en donnons pour exemple qu'un amour de petit soulier, pas plus grand que la main, en faille de nuance blonde comme un lever d'aurore, brodé d'un papillon de soie et de perles bleues, destiné à une toilette de faille blonde et de tulle de même nuance, avec papillon et dentelle. Ce petit soulier m'est resté dans le souvenir, car c'était un pied d'enfant et non pas un pied de femme. Il allait se mettre en route pour Valparaiso, sans perdre de temps, afin d'arriver à heure dite, ainsi que la toilette, pour la fête de l'Indépendance. Il paraît que les Chiliennes, tout en étant grandes

et élancées, ont des pieds à faire rêver tous les princes Charmant des contes de fées de Perrault — des pieds qui sont plus petits que ceux des Chinoises, et qui conservent leur forme naturelle et cambrée.

Citons aussi, pour la plage de Dieppe, un soulier de chevreau bleu, avec nœud coquille, en foulard rayé de deux tons bleus.

Le foulard est en vogue plus que jamais pour la saison d'été. Avec la toile, la batiste, la gaze et la grenadine, il compose des toilettes fraîches et légères qui conviennent à la campagne, aux villes d'eaux et à la Terrasse de Dieppe.

Le foulard remplace le taffetas et la faille pour les robes habillées. Il s'envole, il se gonfle à la plus légère brise, et, de plus, il se repasse comme de la batiste. Il reprend toute sa fraîcheur et tout son éclat comme par enchantement.

Les rayures font fureur. L'*Union des Indes* a disposé de larges rayures et de petites rayures qui composent des costumes nouveaux et élégants. Elle indique la mode à suivre, car c'est d'après la disposition des foulards qu'on trouve les garnitures.

Citons un foulard rayé blanc et vert de mer, avec des rayures différentes ; un foulard bleu pâle, un foulard feuille de rose, un foulard lilas pâle, rayés également d'une large et d'une petite rayure.

Tous ces foulards sont très doux et très seyants. Ce sont des robes de bergère watteau, avec le chapeau de bergère en guirlande de fleurs. Les foulards à tout petits carreaux unis ou ombrés font aussi actualité, de même que les madras et les écossais de deux et plusieurs couleurs.

L'*Union des Indes* n'en est qu'aux débuts des rayures et des carreaux. Elle va compléter tous ses dessins, car elle ne s'arrête jamais dans la voie du progrès, et elle a toujours l'initiative de ce qui est nouveau et élégant.

C'est encore l'*Union des Indes* qui a mis à la mode les tuniques et les blouzes écossaises, en cachemire pur indigène de l'Inde. Elle en a seule à Paris le dépôt et le monopole.

Ce magnifique cachemire en gris tendre, bleu, rose, lilas, réséda, clair-de-lune, ne vaut que 11 fr. 50 c. le mètre. Il ne faut que cinq mètres pour faire une blouze ou une tunique, ce qui porte un vêtement typique et élégant à 55 fr. seulement.

Il est, du reste, très facile de se rendre compte des foulards nouveaux et des nuances des cachemires de l'Inde. C'est de demander à l'*Union des Indes* sa collection d'échantillons qu'elle envoie franco à destination, avec prière de ne la garder que le temps de choisir, et de la renvoyer bien vite à leur comptoir de foulards, 1, *rue Auber*, en face le nouvel Opéra.

Au bord de la mer, les jolies femmes qui tiennent à conserver la blancheur de leur teint s'enveloppent le visage dans une écharpe de gaze blanche et ne respirent pas l'air salin et torrifiant de la mer. C'est

une faute qu'elles commettent, car on peut se garantir du hâle de la mer en faisant usage du Lait Antéphélique de *Candès*, qui efface non-seulement les taches de rousseur, mais encore toutes les rugosités du visage.

Le Lait Antéphélique est un lait des plus miraculeux pour la beauté du visage. Il blanchit le teint, il le colore tout naturellement d'une fraîcheur purpurine en faisant circuler le sang dans les artères. Telle est la vertu du Lait Antéphélique, dont les propriétés curatives remplacent au besoin l'alcali volatil pour les piqûres d'insecte. On met dans un double flacon anglais du vinaigre anglais d'un côté et du Lait Antéphélique de l'autre. C'est une précaution qu'il faut prendre à la campagne et au bord de la mer.

Le Lait Antéphélique se trouve partout, dans les principales pharmacies et chez tous les parfumeurs et coiffeurs de province ; mais le dépôt général est chez *Candès*, 26, boulevard Saint Denis.

La beauté est une fleur délicate qu'il faut cultiver avec soin. Nous ne saurions trop le répéter aux aimables femmes qui nous lisent. Par beauté, nous n'entendons pas la pureté des lignes, mais la fraîcheur, le coloris, l'éclat des yeux et la blancheur du teint. On peut être très jolie femme ou du moins le paraître, sans l'être absolument. Le tout est de savoir s'y prendre et de se rendre jolie. Il faut avoir recours à une parfumerie extra-fine et naturelle, qui soit préservatrice et conservatrice tout à la fois.

Telle est la parfumerie de la *Maison Violet*, dont la réputation industrielle s'étend dans les quatre coins du monde. Pour adoucir la peau, la maison Violet a plusieurs préparations uniques, telles que : la Crème froide mousseuse (véritable secret de beauté pour le tissu dermal); la Crème Pompadour, dont la recette vient en droite ligne de Manon Foissey, femme de chambre de la marquise de Pompadour, et qui efface les rides du visage.

La Crème froide au suc de fraises, le Cold-Cream au lait de roses, à la glycérine, à la violette et au lait d'amandes. Le moyen de ne pas avoir une peau blanche, rose et velouté !

Pour la beauté des mains, il y a le Savon royal de Thridace, le seul recommandé par les célébrités médicales pour l'hygiène de la peau ; le Savon veloutine à la glycérine et au bismuth, et d'autres Savons extra-fins, entre autres : le Savon Yland-Yland, le Savon Jockey-Club, le Savon des Souverains, le Savon au musc Touquin.

Pour la chevelure, il y a le Baume de violettes, la pommade Yland-Yland, exhalant les senteurs du lilas de Perse ; la Crème Duchesse, pommade fondante, à la violette, au jockey-club, à l'ess bouquet, à la vanille blanche et aux fleurs de Provence ; l'Huile à la Duchesse pour donner de l'éclat et de la souplesse à la chevelure.

Citons encore pour la toilette : les Glycérines parfumées, la Rosée des Abeilles, véritable bain de

fleurs, récoltée par la Reine des Abeilles dans le calice des fleurs odoriférantes ; l'Eau de Beauté pour les teints blonds et délicats ; l'Eau de Cologne ambrée, et le Vinaigre aromatique, à la lavande, aux mille fleurs, à la violette et des quatre-voileurs.

Quant aux parfums pour le mouchoir, il y en a tant qu'on n'a que l'embarras du choix, tels que : l'Ess bouquet, l'Oppoponax, le White rose, le Jockey-Club, les Gouttes de violettes d'Italie et le Yland-Yland.

Tous ces différents cosmétiques et parfums se trouvent dans la ruche parfumée de la *Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, rotonde du Grand-Hôtel. — On peut également demander la petite brochure : *L'Art de s'embellir*, et le livre si instructif et si intéressant : *Les Talismans de la Beauté*.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURRIER DES THEATRES

Opéra. — C'est vendredi de la semaine dernière qu'a eu lieu la rentrée de Mlle Rita Sangalli dans *La Source*. Tout ce que le public parisien compte d'amateurs de ballet s'était rendu avec empressement à cette représentation. On cite même plusieurs personnes qui ont quitté leur villégiature et sont revenues exprès pour saluer le retour de la gracieuse artiste qui nous est enfin rendue, après de longs mois d'absence. Aussi l'accueil qui lui a été fait a-t-il été des plus enthousiastes et Mlle Sangalli n'a pas dû regretter le bon mouvement qui l'a portée à rejeter les offres séduisantes de l'étranger pour rester fidèle à notre Opéra. Elle sait qu'à Paris, si nous savons honorer le mérite, nous ne sommes point non plus indifférents aux témoignages de bons sentiments de la part des artistes même que nous exaltons le plus. Dans l'ovation triomphale de vendredi, il y avait, en même temps que l'admiration provoquée par un talent véritablement hors ligne, un courant très sympathique qui entraînait la salle entière vers la belle artiste au cœur noble et reconnaissant.

Mlle Sangalli nous est revenue, après de nombreux succès à l'étranger, telle qu'elle s'était révélée dès sa première apparition sur la scène de l'Opéra, avec toute sa grâce élégante, son port noble et distingué, sa physionomie fine et intelligente, sa souplesse, son agilité merveilleuse, la sûreté, la hardiesse, la fermeté dans les pas les plus difficiles, en un mot, avec cet ensemble de perfections qui donne à son talent un cachet si poétique et si original. Couverte d'applaudissements après chacun de ses pas dans tous les cours de l'ouvrage, elle a été l'objet d'une

longue et retentissante ovation, telle que pourrait nous l'envier un public italien, après ces merveilleuses pirouettes en demi-tour sur elle-même, qu'elle seule a encore exécutées jusqu'ici. Ce pas original et difficile, dont elle est la créatrice inimitable, lui a été redemandé par acclamations, et elle s'est empressée de déférer au vœu du public avec une bonne grâce égale à son talent. L'enthousiasme était à son comble et, en toute justice, il faut reconnaître que Mlle Sangalli laisse bien loin derrière elle les danseuses *di cartello* qui l'ont précédée dans le ballet de MM. Nutter et Saint-Léon. Elle a l'élégance et la noblesse de la Salvioni, la vivacité et le brio étourdissant de la Fioretti, et en plus des qualités de premier ordre qui lui sont absolument personnelles. Il faut espérer que l'Opéra montera pour elle, après son installation dans la nouvelle salle, quelque ouvrage chorégraphique où l'adorable artiste pourra, par une création réellement originale, mettre le dernier sceau à sa grande et légitime renommée.

La Source a été remontée tant bien que mal à la salle Ventadour : des coupures ont été faites en grand nombre, les ensembles du ballet ont été diminués et *La Source* d'aujourd'hui n'est guère qu'une réduction, par le procédé Colas, de *La Source* de naguère. Plus de cascades d'eau naturelle, plus de cavalcades, plus d'essaims de petites mouches, qui se lissaient si drôlement les ailes et leurs petites pattes. Toutefois, telle qu'elle a été remontée, elle plaît encore infiniment, en dépit du souvenir de son passé.

Mlle Eugénie Fiocre a très bien dansé le pas original et caractéristique de la Guzla au premier tableau, elle s'acquitte avec beaucoup de soin, de mesure et de goût d'un rôle difficile et peu avantageux, puisque ce personnage est condamné à subir l'affront d'une infériorité constante, comparative-ment à sa rivale. MÉRANTE est toujours excellent dans le rôle du jeune chasseur amoureux ; Mlle Marquet est plus que jamais la belle et splendide bohémienne que vous savez, les autres artistes sont ceux de la création. Seule, Mlle Sanlaville, éloignée de la scène pour une cause que nous ignorons, fait regretter son absence dans le rôle du lutin familier de la Source. C'est Mlle MÉRANTE qui a pris ce rôle et elle y a obtenu du succès.

La rentrée de Mlle Sangalli a été retardée de quelques jours par suite du deuil qui est venu frapper le baryton Caron, un des plus sympathiques pensionnaires de M. Halanzier, artiste modeste, d'un talent très sérieux, qui rend à notre Académie les services les plus utiles, justement appréciés des deux côtés de la rampe.

Le malheureux artiste, en rentrant chez lui après une représentation de *Faust*, où il rend comme on

sait, avec une grande autorité, le rôle de Valentin, a trouvé sa jeune femme morte. L'infortuné n'a pas eu la suprême consolation de recueillir le dernier soufle de sa compagne ! Après avoir conduit son corps à Rouen, sa ville natale, il est revenu prendre son service à l'Opéra, et la rentrée de Mlle Sangalli n'a été retardée que de deux jours. — C. de B.

Opéra-Comique. — Mme Miolan-Carvalho vient d'interrompre ses représentations pour prendre quelques semaines d'un repos bien mérité après les travaux d'une saison où elle n'a cessé de chanter trois fois par semaine, quelquefois quatre. Son départ, coïncidant avec les grosses chaleurs, a fait le vide dans la salle Favart, et je ne sais comment s'y prendra M. Du Locle pour passer la période des recettes anémiques qui va sévir cruellement, je le crains, sur son théâtre. Ce n'est pas certainement en remontant le *Fra Diavolo* d'Auber avec M. Coppel et Mile Breton, comme il vient de le tenter mercredi. Ces artistes sont absolument insuffisants et ne peuvent tenir contre les souvenirs même les plus médiocres du passé dans les premiers rôles du chef-d'œuvre d'Auber. C'est à croire que M. Du Locle a eu la courtoise pensée de flatter l'amour-propre des étrangers et des provinciaux qui se rendent pendant l'été à l'Opéra-Comique, en leur laissant croire qu'on ne peut faire mieux à Paris que dans leurs chères localités. Il suffira à un indigène de Castelnaudary de fermer les yeux pour être persuadé qu'il est encore assis dans sa stalle d'abonné au Grand-Théâtre !

Si M. Du Locle cherche la voie pour sortir de là, il n'a qu'à comparer les recettes de la messe du *Requiem* et celles de *Fra-Diavolo*, il saura que le salut est dans l'exécution de belles œuvres par des artistes de grand talent. Les chefs-d'œuvre ne manquent pas dans la bibliothèque de Favart, il ne manque que... le reste. Mieux que personne, M. Du Locle, qui nous faisait entendre naguère Mmes Wildmann et Stolz, sait que « le reste » se trouve quand on veut l'avoir.

Gymnase. — *La Chute*, drame en quatre actes, par M. Louis Leroy. — Première représentation, le lundi 6 juillet.

Voici une pièce qui donnée, en hiver, eût fait parler d'elle ; c'est surtout d'elle qu'on peut dire : elle a trop de qualités pour être sifflée et trop de défauts pour être applaudie. Elle est parisienne au-delà de toute expression, écrite avec beaucoup d'esprit ; mais que de crudités ! que d'audaces ! que de brutalités dans ces quatre actes, et quel mal a dû se

donner M. Leroy pour arriver à pouvoir présenter déceimment au public une telle réunion d'êtres vicieux !

Et cependant, je suis convaincu que l'excellent homme a voulu faire une pièce honnête, à l'effet de moraliser les mœurs de ses concitoyens !

Voici le résumé de ce drame singulier : un certain de Vandeuil, marié à une jolie femme, Valentine, délaisse sa femme pour courir après des drôlesses, et après avoir échoué auprès d'une figurante de l'Opéra Comique, Mlle Carmina, il est sur le point de courir le monde avec une Anglaise qui a le goût des voyages. Pendant ce temps, Mme de Vandeuil est très courtisée par un jeune homme, M. de Montreux, et elle ne craint pas de venir chez lui pour le prévenir naïvement qu'il ne doit pas compter sur elle. Survient tout à coup le mari en état d'ébriété. Vite, Montreux fait cacher la jeune femme derrière une tapisserie ; mais Vandeuil, qui a joué et perdu, doit à son ami Montreux 80,000 fr., et il vient le prévenir qu'il ne peut le rembourser, parce qu'il préfère employer les 80,000 fr. qu'il lui doit à promener son Anglaise. Sa femme, qui entend toute sa confession, se jette, dès qu'il est parti, dans les bras de son amant.

Au second acte, de Montreux est las de sa conquête, il est tout enamouré de Mlle Carmina, qui est sur le point de se faire épouser par un cocodès, et il voudrait que Mme de Vandeuil se liât avec Carmina et d'autres femmes du demi-monde, afin d'égayer un peu leur existence commune ; mais Mme de Vandeuil repousse avec dégoût les avances de la cabotine qui, pour se venger, se fait reconduire chez elle par Montreux.

Au troisième acte, nous sommes chez Carmina, qui donne un bal pour célébrer ses fiançailles avec le jeune cocodès, M. le baron de Marbouty, et de Montreux est le héros de cette petite fête ; mais jalouse, Mme de Vandeuil qui, la veille refusait, avec hauteur une invitation chez une fille, ne craint pas d'y venir chercher son amant. Elle est chassée par Carmina, et s'en irait humblement cacher ses larmes et sa honte, si un homme ne lui offrait soudain son bras ; c'est son mari, revenu de son voyage avec l'Anglaise, et qui reproche à l'amant de sa femme sa lâcheté, après lui avoir toutefois restitué les 80,000 fr. qu'il lui devait. Un duel est la conséquence prévue de cette scène, et, au quatrième acte, le mari reçoit un coup d'épée et meurt en s'accusant d'avoir par sa propre faute, poussé sa femme dans l'abîme où elle a roulé.

Mari débauché et joueur, femme déshonorée, fille perdue, amant lâche et dépravé, cocodès imbécile, prince de table d'hôte, tels sont les seuls personnages qui se meuvent dans l'action, et c'est là le grand défaut de cette œuvre dans laquelle il n'est

pas une seule personne, homme ou femme, sur qui l'on puisse reposer les yeux. Tous sont méprisables ; aussi ne s'intéresse-t-on guère ni à l'un ni à l'autre.

L'interprétation a mis en lumière trois artistes : Landrol, chargé du personnage du mari : il le joue avec beaucoup d'ampleur ; Andrieu, excoessivement original et amusant dans la rôle du cocodès, et Mlle Angelo qui joue Carmina : c'est elle assurément qui a été pour beaucoup dans le succès de la pièce, en apportant dans ce rôle une crânerie, une franchise d'allures, un naturel qui font d'elle une comédienne émérite ; elle a su séduire son public, comme dans la pièce elle séduit tous les hommes empressés autour d'elle. Jamais Mlle Angelo n'avait créé avec autant d'autorité, un type vrai : elle a été superbe d'un bout à l'autre.

Mme Fromentin se sentait quelque peu embarrassée de son personnage ; elle a eu cependant de jolis effets, notamment au deuxième acte et au troisième acte.

Quant à M. Villeray, l'amant, il n'a pas rehaussé son rôle et n'a pu le rendre sympathique ; c'eût été difficile : il ne l'a pas même tenté.

M. Francis a composé, avec un certain talent, le personnage épisodique de Clarignac. Plet, en domestique libertin comme son maître, est très drôle, et il a eu de très bonnes scènes.

N'oublions pas Mme Othon, qui joue avec esprit une femme séparée de son mari, et une bien jolie soubrette, Mlle Juliette.

Cluay. — *L'Enfant*, drame en quatre actes, de Mme L. Figuiet. Première représentation le 6 juillet.

Sollicitée par le démon familier qui la pousse vers le théâtre, autorisée par quelques succès, entraînée par une sensibilité très vive, Mme L. Figuiet n'a pas voulu rester étrangère aux débats soulevés devant la rampe par la thèse de l'adultère. Elle a voulu faire entendre sa voix, celle d'une femme, d'une mère peut être, et elle est intervenue au milieu des modernes docteurs, en leur jetant ce cri d'un cœur que la froide raison n'a pas encore glacé : « Et l'enfant ! ! que faites-vous de l'enfant dans tout ceci ? Tuez-la, pardonnez-lui, que m'importe cette femme qui a failli à ses serments, au plus sacré des devoirs ! Que m'importe cet homme qui s'est fait le justicier de son honneur ! L'une est morte, l'autre traîne la vie d'un meurtrier, plus atroce que la mort. Le problème est-il résolu ? Non. Mais laissons cela, vous n'avez pas songé que derrière ces époux coupables il est un innocent. Si c'est un garçon, la chose sera légère à ses épaules ; notre loi sociale a ses immunités grandes pour le sexe fort dans ce cas, C'est

bien simple, la loi et les conventions sociales ont été faites par et pour les hommes. Mais si cet enfant est une fille, ah! c'est bien différent! O justice humaine!! Cette malheureuse a du sang d'adultère dans les veines, nul honnête homme n'en voudra pour sa compagne, quelles que soient ses vertus, nulle famille ne l'accueillera dans son sein. Elle sera repoussée avec mépris, et la malheureuse n'aura de refuge, devant cette injuste et cruelle réprobation, que dans le couvent, ou, hélas! la dernière abjection!»

C'est la cause sainte de l'enfant, c'est celle de l'innocence même, que Mme L. Figuiet a voulu prendre en main; il faut lui tenir compte d'une noble intention. Son drame est intéressant, il y a des situations touchantes, une sensibilité profonde, et si l'action languit parfois, comme aux deuxième et troisième actes, si les détails manquent de fraîcheur et de nouveauté, si l'exposition du premier acte-prologue laisse à désirer sous le rapport de la clarté, si le dénouement en est précipité en tournant court sur une ficelle bien usée au théâtre, et, il faut le dire, mal amenée, il n'en faut pas moins reconnaître que la pièce a de l'intérêt, des scènes charmantes, où l'âme attendrie amnistie volontiers les inexpériences de l'auteur dramatique et se fond aux élans honnêtes, passionnés, exprimés dans un beau langage et un style élevé.

En somme, quoique d'une complexion délicate, l'*Enfant* de Mme L. Figuiet est né viable, et pourra franchir, sans encombre, les mois difficiles du théâtre, qu'on appelle ceux des foudres, à cause sans doute de la chaleur. La pièce est bien jouée par M. Stuart, qui sauve de l'odieux le rôle du mari féroce à force de tact, de mesure, de bon goût et de talent. Mme Lacressonnière est fort touchante dans le personnage de la mère, et Mlle Ch. Raynard, qui fait le rôle de la fille, est bien gracieuse et sympathique. J'admire M. Darbel, l'amoureux, qui a le secret de rester de glace par une température à fondre le bronze des becs de gaz.

(*Monde artiste.*)

PASTORALES

Il y a souvent dans la vie de ces jours où l'on est particulièrement agacé: vos cordons se cassent; vos cheveux tiennent à peine; vous avez égaré votre bague favorite et la robe de chambre que vous mettez d'habitude si à l'aise se trouve être ou trop chaude ou trop froide. N'essayez en ces cas là ni de lire ni d'écrire, vous ferez des taches d'encre à chaque mot et

toute histoire vous paraîtra bête. Voulez-vous un bon conseil? si vous avez comme moi le bonheur d'être aux champs, jetez sur votre tête la première chose venue, et sans crainte du soleil ou de la pluie, allez bravement courir les bois, il y règne un calme qui peu à peu détendra vos nerfs fatigués, une fraîcheur dont votre tête ressentira le salutaire effet, un silence devant lequel s'apaisera la mesquine aigreur dont vous êtes tourmentée; au bout d'une heure, vous pourrez rentrer chez vous et reprendre vos occupations habituelles; tout ira à merveille.

C'est parce que je connais l'efficacité du remède que je vous en parle. Je ne manque jamais d'en user à l'occasion, et ce matin encore j'en ai ressenti la douce influence. Il faisait froid et chaud tout à la fois; le soleil vous aveuglait, sa bise vous piquait, les cailloux de la grande allée semblaient plus aigus que d'habitude, les fleurs, toutes attristées par les dernières gelées, s'en allaient pétales par pétales, sur un ciel d'un bleu verdâtre; nos noyers, brûlés aussi dans une nuit, dessinaient tristement sur ce fond cru leurs branches dépouillées au bout desquelles pend un bouquet de feuilles noirâtres. J'avais fui la maison parce que les portes s'ouvraient et se fermaient incessamment, qu'il y avait dans les corridors une allée et venue continuelle, que le piano répétait un refrain stupide, et qu'ayant négligé de relever la trappe de la cheminée du salon, on avait enfumé l'appartement de façon à nous arracher toutes les larmes de nos yeux.

Convenez qu'il y avait de quoi s'en aller au plus vite. C'est ce que j'avais fait. Je vous ai raconté mes déceptions dans mon jardin, sans vous avoir dit cependant que la plus agaçante de toutes avait été de trouver mon coin favori occupé par des gens qui lisaient là tranquillement, sous un marronnier tout en fleurs, le Journal de Genève, avec une cruche de bière devant eux! Ma foi, je n'y tins plus, et me sentant arrivé au paroxysme de l'indignation, sans chapeau et en chaussures légères, je pris par le sentier des prés, et, en deux minutes, je me trouvai hors de chez moi, dans un chemin bordé d'une haie vive qui, traversant la grande route de Berney à Genève, s'abat tout d'un coup brusquement, tombe au fond d'un ravin où coule, entre deux

rives boisées et verdoyantes, le plus tranquille, le plus charmant, le plus délicieux des ruisseaux; notez qu'à cet endroit il se donne des airs de rivière, qu'on a jeté sur lui, appuyée sur deux monticules couverts de violettes au printemps, une passerelle légère dont il semble très fier, et qu'à travers ses eaux transparentes et pures comme le cristal, on voit nager rapidement la truite tachetée de rouge et la chavanne au ventre d'argent; un sentier court le long de la rive, faisant avec lui les mêmes contours; de grands arbres l'ombragent, de hautes herbes fines et déliées, dont l'extrémité s'agite au moindre souffle, se penchent vers lui; des fleurs aux senteurs délicates le parfument. Suivons ces bords: une haute colline nous préserve de la bise du Nord et le soleil ne laisse tomber sur nous que des rayons attiédés. Ici, le ruisseau s'élargit brusquement, on dirait un lac en miniature, tant ses eaux sont paisibles; plus loin, sur des rochers de basalte, elles forment en bouillonnant une cascade écumeuse. C'est là que je viens m'asseoir. Nul passant ne troublera ma solitude, les champs sont loin; il n'y a autour de moi que l'eau, les bois et les prairies; une bonne senteur s'élève du milieu de ces mousses épaisses sur laquelle j'appuie mon bras. A mes pieds les cailloux, incessamment lavés par l'écume de la cascade, brillent comme des pierres précieuses; il y a des fragments de tous les marbres des Alpes, des basaltes noirs, du porphyre rouge, du quartz laitieux, des silex étincelants de mica, des grès verts tachetés de sombre et du tale doux au toucher.

Je fais comme les enfants, je remplis mes poches de ces petits galets aux couleurs variées, et lorsque ma provision est faite, de nouveau je poursuis mon chemin. Ici le sentier est si étroit, les arbustes si touffus, que j'écarte les branches de la main pour avoir un passage; il a plu cette nuit, les feuilles sont encore mouillées, et je reçois sur le cou des gouttes d'eau froides comme de la neige. On ne s'inquiète guère du frisson qu'elles vous donnent pas plus que de la rosée qui a mouillé vos pieds ou du vent qui défait vos cheveux. Voyez ici, le ruisseau tourne brusquement, la berge s'élève, de vieux arbres aux pieds tordus retiennent la terre prête à s'ébouler; çà et là, sur sur ses flanes déchirés et nus, une touffe

d'herbe ou une masse de ces belles fleurs jaunes dont les feuilles épaisses et lustrées, d'un vert sombre et doux, font si merveilleusement ressortir le ton d'or des pétales.

Quel est leur nom? Je l'ignore; mais je n'ai pas besoin de le savoir pour les trouver belles; pour rien au monde, je ne les cueillerai. Elles sont si heureuses ainsi, l'eau baignant leurs pieds, le ciel sur leurs têtes, ne sachant rien des travaux qui se font de l'autre côté de la colline. Là, on les arracherait sans pitié; on laboure, on sème, on herse, on récolte; il y a des espérances, des craintes, des déceptions, des triomphes aussi; mais ces belles fleurs ne savent rien de toutes ces misères, elles n'ont jamais vu que le ruisseau et les vieux arbres, et vous auriez du mal à leur faire comprendre qu'elles sont inutiles.

C'est de haut maintenant que nous voyons l'eau courir sur les galets, agile, pressée, sautant sur une grosse pierre moussue et ici frangeant d'une écume d'argent cette vieille branche enchevêtrée; vraiment, on dirait, à le voir ainsi, qu'il est pressé d'arriver.... Cela est, j'en suis sûr; de temps à autre, il a bien quelque crainte, car voici des endroits où il s'arrête comme s'il voulait y demeurer; mais sa vigueur l'emporte, il repart avec une force nouvelle, il passe très fier, très impétueux même, avec des airs de torrent débordé sous le pont de Lancy, accrochant un arbuste par-ci et mettant par-là des racines à nu.

**

Maintenant, c'est fini, je ne veux pas aller plus loin; trop de maisons s'élèvent pour le voir passer, il a perdu son parfum agreste, ses allures sauvages, son innocence tranquille; il est banal, il ressemble à tous les ruisseaux qui vont se jeter dans la rivière. Je n'en veux plus, il est midi, c'est l'heure de rentrer; de tous côtés, j'entends sonner l'*Angelus*, c'est le repos mérité par les labeurs de la matinée; c'est l'âme reconnaissante qui monte vers Dieu pour le remercier.... De quoi? disent certaines gens!... J'aurai peut-être dit comme eux, il y a deux heures; mais maintenant, calme, apaisée, renouvelée, je rentre chez moi, décidé à supporter avec patience mes petits ennuis, qui ne sont rien à côté des grands bonheurs qui sont tout.

MARIE DE GRANDSON.

Onex, 15 mai.

MOSAÏQUES ROSES

Le jugement du concours pour le grand prix de composition musicale a été rendu par l'Institut, après une double exécution des cantates au Conservatoire, d'abord la veille en présence d'un jury spécial, et samedi au palais Mazarin devant toute l'Académie des beaux-arts, qui a voté après avoir reçu communication du choix préalable du jury, composé de MM. Ambroise Thomas, Reber, Bazin, Victor Massé, Félicien David, Massenet et Vaucorbeil. Les professeurs des concurrents, MM. Reber, Bazin et Massé, figurent dans cette liste à titre de membres de la section de musique de l'Académie des beaux-arts.

Le premier grand prix a été décerné à M. Ehrhart, élève de M. Reber.

Le second grand prix, à M. Véronge de la Nux, élève de M. Bazin.

Une mention honorable, à M. Wormser, élève de M. Bazin.

10,000 francs ont été votés par le Comité des courses pour l'acquisition d'un objet d'art qui doit être donné en prix à Paris, au printemps de 1875. La commission chargée de cet achat ouvre, comme les années précédentes, un concours aux artistes français ou établis en France, qui voudraient soumettre des projets à son appréciation: Ces projets devront être déposés au secrétariat de la Société, 1 bis, rue Scribe, avant le 13 septembre 1874, terme de rigueur; ils seront examinés par la commission, qui notifiera sa décision aux concurrents avant le 1^{er} octobre. L'objet devra être terminé et livré le 1^{er} avril 1875.

Les architectes qui ont pris part au concours pour la construction de l'église du Sacré-Cœur à Montmartre se sont réunis vendredi 3, à trois heures, dans une des salles de l'Archevêché, afin de procéder à l'élection des six artistes qui doivent faire partie du jury chargé d'examiner leurs projets. Les concurrents sont au nombre de 75, lesquels ont pris part au vote, qui a donné les résultats suivants: premier tour de scrutin: M. Vaudremer, élu avec 34 voix; deuxième tour de scrutin: MM. Garnier, 20 voix; Ginain, 18; Questel, 16; Goquait, 14. Troisième tour de scrutin: M. Lefuel, 17 voix.

Le jury se trouvera donc composé de ces six architectes et de la commission artistique nommée par l'Archevêque de Paris. On s'occupe d'organiser maintenant dans une des ailes du palais de l'Industrie, une exposition des projets présentés. Suivant

le programme du concours, les auteurs des trois premiers projets doivent recevoir des sommes de 12, 8 et 5,000 fr., et les auteurs des sept projets classés ensuite auront droit à une indemnité de 1,500 francs.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE LA TERRASSE DE DIEPPE

Première toilette. — Robe de gaze blanche de Chambréry, à rayures satinées. La jupe, bouillonnée devant dans toute sa longueur, est garnie derrière de trois volants froncés de 30 centimètres de hauteur, tunique très courte devant, plus longue derrière, garnie d'une ruche froncée et coquettement drapée en flots très simples. Le corsage, qui tient à la tunique Louis XV, est ouvert en chape avec un gros froncé tout autour, sur un corsage décolleté. Sur chaque épaule, nœud de ruban rose. Les manches sont bouillonnées comme le tablier, avec revers et nœud de ruban rose. Par derrière, à la taille, flots de rubans roses faisant nœud et continuant en écharpe sur la tunique. Chapeau bergère en paille d'Italie, posé en arrière, et relevé de côté, avec guirlande de roses de Bengale dans l'intérieur et aigrette de pâquerettes disposée autour de la calotte écharpe de soie rose, se nouant derrière en deux pans plissés. Touffe de plumes unies et aigrette noire d'un côté. Ombrelle rose, avec volant de malines. Souliers de chevreau rose, avec nœud de gaze blanche et de malines.

Deuxième toilette. — Robe de foulard croisé gris acier, avec la jupe bouillonnée devant et à volant derrière. Sur cette jupe de foulard, grand habit *Merveilleuse*, en gaze double nouvelle, garnie d'une volumineuse collerette de dentelle blanche arrêtée par un nœud bleu à l'ouverture du corsage; les pans de l'habit *Merveilleuse* sont garnis dans le bas de flots de dentelle, d'une guirlande de fleurs et d'un nœud bleu. C'est très élégant et très Directoire. Les manches du corsage sont richement garnies de dentelle blanche et d'un plissé de gaze avec touffe de fleurs et nœud bleu. Chapeau Louis XV, en paille de riz, avec passe relevée, doublée de faille bleue avec nœud bleu de côté. Sur le dessus du chapeau, panache de plumes blanches, et bouquet de fleurs derrière. Ombrelle de dentelle blanche doublée de bleu. Souliers Louis XV, en chevreau gris acier, avec nœud de dentelle et de ruban bleu. Gants chevreau, nuance abricot.

Patron coupé. — *Habit merveilleuse* (2^e figurine de la gravure coloriée annexée à ce numéro).

Ce joli vêtement se compose de quatre morceaux: le dessus, le petit côté, le dos et la manche; le devant est décolleté en cœur et descend à mi-jupe; le bas est large; les angles sont repliés et forment des revers; une seule pince marque la poitrine; le dos et le petit côté ne dépassent la toile que de 10 centimètres et sont par conséquent beaucoup plus courts que les basques du devant, la carrure du dos est très haute et l'épaulette du devant plus courte; la manche courte est un volant plissé. (Voir, pour la garniture, la gravure et sa description.)

Pour les articles non signés:
Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE LA MER, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES. — LITTÉRATURE : *Béatrix*, par Mlle Marie MARCHÉAL. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE LA MER

SOMMAIRE. — Physionomie de la plage. — Les Pénélopes de la Terrasse. — Les premières fêtes du Casino. — Les bals d'enfants. — Les soirées dansantes. — La marquise de Caux à Dieppe. — Les toilettes de la Terrasse. — Un coucher de soleil en mer. — La jetée de Dieppe. — Rentrée des voiliers au port. — La famille des pêcheurs. — Guillaume Lefebvre. — Procession annuelle des marins au Calvaire. — Les promenades et les excursions de Dieppe. — Puits et le restaurant Beaumais. — Pourville et la galette de Paul Graff. — Le manoir d'Ango. — Le château et la forêt d'Arques. — Excursions en mer au Tréport. — Les magasins de Dieppe. — Cachet typique de chaque plage. — Les chapeaux de Dieppe. — Les Régates dieppoises. — Le mois d'août à Dieppe. — Mme Conneau. — Mlle Anna de Belocca, Mlle Valentine Guitry. — Paris n'est plus à Paris. — La saison de Bagnoles-de-l'Orne. — Fête de nuit à Versailles. — Solennité musicale au concert des Champs-Élysées. — Mariages aristocratiques.

Grand-Hôtel de Dieppe, 1^{er} août.

Chaque plage a sa physionomie, selon les époques où l'on s'y trouve. La Terrasse de Dieppe est bien différente, en ce moment, de ce qu'elle sera dans quinze jours, à l'époque des Courses et des Régates. Elle offre tous les jours, de trois heures à cinq heures, un spectacle des plus édifiants. Pendant que l'excellent orchestre, dirigé par M. Flacet, exécute son

répertoire aussi varié que mélodieux, tous les petits doigts travaillent en cadence : les uns à de la vieille tapisserie, les autres à de la dentelle d'application et à de la guipure Renaissance; ceux-ci brodent des rideaux au passé, ceux-là font des roues de broderie à jour, très en faveur comme garniture. C'est vous dire que la Terrasse de Dieppe est complètement honnête et mère de famille. L'élément tapageur y manque aussi bien dans le camp masculin que dans le camp féminin. Il n'y a point de gilets en cœur, ni de cols cassés, encore moins de merveilleuses, avec des robes fourreau se terminant en queue de comète. Tout ce beau monde parisien et cosmopolite arrivera plus tard pour se produire sur le *turf*, car les courses de Dieppe font toujours événement dans le monde hippique. Il y a même un déploiement d'attelages à quatre que la plage sablonneuse de Trouville ne peut pas se permettre.

Le mois de juillet est le mois paisible par excellence. La saison n'en est qu'à ses débuts. Il y a assez de monde pour faire tableau et ne pas s'ennuyer, et il n'y en a pas de trop pour produire de l'encombrement.

Depuis le 1^{er} juillet, le Casino a commencé

ses fêtes du soir, qui alternent par des concerts, des soirées dansantes et la comédie. Ce sont les artistes du théâtre de la ville qui jouent sur le théâtre du Casino et qui s'en acquittent avec beaucoup de talent. Les mardi de chaque semaine, on joue tantôt l'opéra et tantôt la comédie. Nous avons déjà entendu : le *Maître de Chapelle*, le *Chalet*, la *Fille du Régiment* et cette amusante comédie en un acte, du Gymnase : les *Cloches du Soir*.

Les concerts sont également très écoutés et très suivis.

Le concert Besselièvre, aux Champs-Élysées, n'a pas de meilleurs solistes que M. Boué, sur la flûte; M. Lamoury, sur le violon; M. Félix Bour, sur le hautbois; M. Dornange, sur le cornet, et M. Prouven, sur la clarinette. Chaque solo est écouté avec recueillement et applaudi avec enthousiasme. Les soirées dansantes commencent à s'animer et les bals d'enfants sont charmants. Que de physionomies adorables et différentes!... Celles-ci dansent et sautent pour s'amuser; celles-là sont déjà rêveuses et choisissent le cavalier qui leur plaît. Et quels cavaliers!... Monsieur a six ans, mademoiselle en a quatre. Monsieur a un veston noir, une cravate rose et des cheveux noirs bouclés. Mademoiselle a des cheveux blonds tordus en quenouille et retenus par un ruban bleu, une robe blanche entièrement brodée, une ceinture bleue nouée en pouff derrière, des gants blancs et des souliers blancs décolletés. Elle partage avec la jolie petite fille de la marquise de Canisy tous les honneurs du bal. La mignonne petite Berthe saute toujours et ne manque aucune danse; elle est infatigable. Elle a trois ans, de grands yeux bleus, couleur pervenche, une bouche aussi vermeille qu'une cerise et l'étonnement naïf de l'enfant qui se laisse admirer et aimer.

M. Cellarius, le professeur accrédité du Casino, dirige les quadrilles, les polkas, les mazurkas, les rondes et les galops.

L'autre samedi soir, il y avait grande soirée dansante, et les belles insulaires s'en sont donné à cœur joie.

Rien n'est plus jolie qu'une Anglaise, quand elle est jolie. C'est le printemps dans sa fleur. Elle a pour elle le coloris, la limpidité du regard, des cheveux blonds admirables, une blancheur veloutée et laiteuse et une désinvolture origi-

nale et audacieuse, qui lui donnent un type à part et charmant. A côté de toutes ces blondes aux cheveux d'or, qui dénouent leurs nattes épaisses en queue de comète, nous avons remarqué une belle jeune fille brune, au teint mat et oriental, coiffée d'un chapeau Eurydice, dont les grands yeux noirs ombrés et veloutés faisaient contraste avec les yeux bleus de *Vergiss mein eight* des jeunes Anglaises. Elle était souple comme une lionne, et elle valsait avec un chapeau couronné de fleurs, comme une nymphe mythologique. Nous admirons et nous apprécions la beauté partout où nous la rencontrons, sans lui demander sa nationalité. C'est une belle peinture ou une sculpture de main de maître.

Jamais, à aucune époque balnéaire, la saison de Dieppe n'a été aussi brillante, ni aussi animée. On y attend la diva des divas, Adelina Patti, marquise de Caux, qui a loué, en regard du Casino, un joli cottage sur la plage, un *Aguado*. Dieppe est très privilégié et il en est très heureux et très fier.

Les toilettes de la Terrasse sont de plus en plus accentuées. Il y a des toilettes à effet qui produisent l'effet contraire de ce qu'elles espèrent, d'autres très simples, et qui ont un cachet tout dieppois : par exemple, un jupon en velours anglais noir uni, terminé par un gros câblé de soie noire, avec une tunique en *toile roulière*, simplement ourlée, ayant six rangs de piqure et relevée par des boutons et des boutons de fantaisie posés de place en place sur les trois coutures de derrière la jupe. Cette tunique est tendue en tablier, et fait le pouff derrière. Le corsage russe a de gros plis doubles, comme les blouses des bébés, avec un col marin en broderie anglaise, et une ceinture en acier, avec appliques argentées et oxydées serrant la taille et supportant la longue-vue, l'éventail et l'en-cas de voyage. Le chapeau, en toile assortie, est garni de velours noir et de fleurs des champs. Ce costume est des plus simples et pourtant toutes les femmes ne peuvent pas le porter. Il lui faut une certaine élégance de tournure et une sveltesse cambrée. Le corsage à la russe ne convient qu'à la femme mince et élancée.

Les toilettes blanches sont en grande majorité. Cela se comprend. Mme la Comète l'exige. Tous les soirs, à dix heures, elle apparaît de

plus en plus échevelée dans le ciel brumeux de la mer. Elle a ses amoureux parmi les chercheurs d'étoiles. Rien n'est indifférent aux admirateurs de la nature, et nous ne pouvons nous lasser, à la chute du jour, de voir le coucher du soleil, produisant, en pleine mer, des effets fantastiques et variés de mise en scène. C'est devant le Grand-Hôtel de Dieppe que le soleil opère sa retraite, avec une majesté des plus pompeuses et des plus grandioses, car il colore de ses derniers rayons de feu toute une sphère, l'horizon, qui reflète des teintes dorées, orangères, roses et pourprés. C'est le prisme solaire qui se décompose dans ce ciel d'azur.

Nous avons déjà dit que le Grand-Hôtel de Dieppe était tout près de la jetée. C'est une attraction tout à fait hygiénique. Le soir, après le dîner, on va faire sa digestion sur la jetée, et c'est un coup d'œil vraiment magique que de voir tous les voiliers rentrer au port. Ont-ils fait bonne pêche, ces braves pêcheurs, qui partent souvent par une nuit étoilée, et qui sont surpris par la tempête et la tourmente? Les femmes sont là qui les attendent, les regards tournés anxieusement vers la grande croix du Calvaire qui domine le port. Les voiles s'abaissent et les bras et les mouchoirs s'agitent. C'est nous!.... Ils sont de retour!... Dieu soit loué et béni!.... On ne les connaît pas, mais ils font partie de la famille des pêcheurs, qu'on admire et qu'on aime. C'est qu'ils sont braves parmi les braves, ces hommes à l'écorce âpre et rude. Ils ne savent point tourner un compliment; mais ils risquent leur vie pour sauver celle de leurs semblables. C'est ce que notre baigneur Guillaume Lefebvre a fait cet hiver, en vue de Tréport, le 22 novembre de l'hiver dernier, le même jour où la *Ville-du-Havre* sombrait, après un abordage des plus inattendus. Guillaume Lefebvre était parti à la pêche dans un voilier qui virait sur les côtes de Tréport. La pêche s'annonçait des plus abondantes, quand tout d'un coup un grain s'élève; la mer s'agite; les flots grossissent, et la pauvre chaloupe est poussée violemment contre les rochers. La situation était des plus graves et des plus terrifiantes, car la mort était là.

— Savez-vous nager, mes enfants, s'écria Guillaume, ne perdons pas la tête. Allons, vite à l'eau!... Nous pourrons, avec du courage et des forces, atteindre le bord.

Mais personne ne savait nager, pas même le patron de la chaloupe.

— Cramponnez-vous aux rochers, s'écrie-t-il avec autorité. Attendez-moi!... Priez Dieu!.... Je reviens vous sauver.

Et Guillaume se jette bravement à la mer. Il fend les flots avec la rapidité d'un marin expérimenté et habile. Le voilà arrivé!... Vite on organise des secours. Guillaume va retourner à la chaloupe avec une corde, et on va hâler cette pauvre barque en détresse et la tirer jusqu'à l'entrée du port. Pour la seconde fois, Guillaume reprend la mer avec le même entrain et la même confiance. Il a la foi. Il faut d'ailleurs qu'il sauve tous ces pauvres pêcheurs qui l'attendent avec anxiété et impatience. La corde est attachée à la barque et le sauvetage s'opère parfaitement bien, grâce au courage, à l'énergie et au sang-froid de Guillaume.

De tels faits sont au-dessus de tout éloge.

Le Ministre de la Marine a envoyé à Guillaume Lefebvre la médaille de sauvetage, et elle brille sur la veste du marin les jours de fête, à côté de la médaille de Crimée.

Guillaume Lefebvre m'a raconté cet épisode de sa vie avec une simplicité parfaite. Cela lui semble tout naturel. Tous ceux qui savent nager en eussent fait autant, m'a-t-il dit. Et puis, je n'étais pas seul, Dieu était là!...

C'est la pensée de Dieu qui les soutient et les encourage. Dieu les voit!... Les marins sont tous chrétiens et profondément religieux. Ce n'est point sans un profond attendrissement que nous avons assisté à la procession annuelle des marins au Calvaire, qui a eu lieu le dimanche 19 juillet. Le défilé était très imposant et très pompeux, avec ses bannières, ses drapeaux, ses oriflammes, ses chasses et ses saintes reliques. La musique de Dieppe escortait la procession, et a joué plusieurs morceaux religieux avec beaucoup d'harmonie et d'ensemble. Sur la plate-forme du Calvaire, M. l'abbé Farcy, curé-doyen d'Hallencourt, du diocèse d'Amiens, a fait une longue allocution qui a été religieusement écoutée. La rade offrait un très beau coup d'œil, avec ses arcs de triomphe enguirlandés de fleurs et pavoisés d'oriflammes.

Le plus grand recueillement a régné sur tout le parcours de la procession qui est partie de la Métropole de Dieppe (l'église

Saint Jacques), qui a de très beaux motifs d'architecture gothique et d'anciens vitraux parfaitement conservés; mais c'est dans l'église du Pollet que l'on voit le plus d'ex-votos à la Sainte-Vierge, à Notre-Dame des Mers. Le Pollet est la ville des pêcheurs. C'est un faubourg à part. Les femmes sont occupées à faire du filet, pendant que les pères, les maris et les frères sont à la pêche.

Il est question d'élever, sur le sommet de la falaise du Pollet, une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Bon-Secours, qui deviendrait un lieu de pèlerinage. Des souscriptions sont organisées pour l'édification de cette chapelle, et bien certainement tous les étrangers qui viennent passer la saison d'été à Dieppe voudront y prendre une large part. Notre-Dame-de-Bon-Secours sera, pour la ville de Dieppe, ce qu'est Notre-Dame-des-Flots pour la ville du Havre, et Notre-dame-de-Grâce pour Honfleur.

Quand on quitte la jetée, on suit tout naturellement, sur le bord de la mer, une vaste pelouse de verdure qui conduit, par des méandres d'arbustes verts et de fleurs odoriférantes édifiés en *squares*, jusqu'à la grille du Casino.

La plage de Dieppe, qui n'avait pas de rivale, s'est encore embellie. Elle est débarrassée des grands chantiers de construction qui l'obstruaient et la gênaient. Elle est devenue unie et admirable, comme un vaste miroir verdoyant, et les voitures peuvent la cotoyer dans toute son étendue. Le coup d'œil est vraiment féerique, à partir du donjon du Château, qui domine la falaise, jusqu'à la dernière maison de la plage, modelée et édifiée dans le style Louis XVI.

Les promenades et les excursions ne manquent pas à Dieppe. Les baigneurs et les touristes n'ont que l'embarras du choix.

En traversant le Pollet, qui est le faubourg des pêcheurs, et qui a sa physionomie typique à étudier, et en suivant, à la marée basse, les contours de la falaise, on arrive à *Puys*, une oasis maritime dont M. Alexandre Dumas fils a fait pour ainsi dire la conquête, et où il s'est installé avec toute sa famille, pour travailler avec plus de recueillement, loin du bruit de la foule. Il y avait de quoi le tenter, car nous nous souvenons de *Puys*, alors qu'il n'y avait pas d'hôtels ni de maisons, et que les petits chemins

creux bordés de pommiers, descendaient pour ainsi dire jusqu'à la mer. C'était de tous côtés une végétation des plus verdoyantes et des plus luxuriantes. Le camp de César était parfumé de plantes végétales et d'herbes fleuries. Le site était ravissant, poétique et rêveur, bien fait pour tenter un homme de goût et un homme d'esprit.

Puys est resté toujours de même, tout en devenant une petite colonie. Il n'a pas encore perdu son calme ni son *far niente* maritime, et il a toujours ses petits chemins creux où l'on va s'abriter et chercher la fraîcheur pendant la chaleur accablante du jour.

Il y a un très bon restaurant sur le bord de la mer, tenu par *Beumais* et pendant qu'on cause et qu'on parle de choses et d'autres, rien n'est plus agréable que d'entendre la mélodie de la mer, dont le rythme monotone berce la pensée.

Tout à fait en opposition à *Puys*, en prenant le faubourg *Labarre*, on arrive sur la falaise qu'on monte et qu'on descend dans toutes ses sinuosités jusqu'à la vallée si pittoresque de *Pourville*, où l'on voit encore les ruines du vieux château-fort de Hautot, et où M. Tarbé des Sablons, directeur du journal le *Gaulois*, a une très belle propriété.

Le plus grand attrait de *Pourville* est le restaurant des bains tenu par *Paul Groff*, où l'on mange de la galette bien supérieure encore à l'ancienne galette du Gymnase, et où l'on commande tout exprès la veille, quand on vient de Dieppe déjeuner à *Pourville*, *des équilles à la Robert le Diable*, dont la saveur endiablée reste dans le souvenir des gourmets.

Puis, il y a le Manoir d'Ango, à Varengeville, qui rappelle de si glorieux souvenirs aux Dieppois, qui tinrent la mer bien longtemps, en conquérants qu'ils furent. Et puis, les ruines du château d'Arques, qui évoquent tant de hauts faits historiques et sur lesquelles on voit flotter encore le drapeau blanc de Henri IV.

Cette promenade à Arques est des plus intéressantes et des plus pittoresques, car on peut y aller par la route ou par la coquette petite rivière qui serpente au milieu des prairies comme un large ruban moiré, et s'en revenir par la forêt d'Arques qui a des aperçus et des collines de bois de sapins qui nous rappellent les grands bois rêveurs de Bagnoles-de-l'Orne.

On fait encore des excursions en mer jusqu'à Tréport, et le remorqueur *la Ville de Dieppe* organise des petits trains de plaisir, qui en sont de véritables quand on a le cœur marin. On a le temps de visiter le château d'Eu, dont la situation est magnifique et qui est redevenu le domaine de la famille d'Orléans.

Le moyen de s'ennuyer à Dieppe. A-t-on seulement le temps d'y vivre et d'accomplir tous les projets qu'on a fermés?

L'Hôtel de Ville a aussi son Exposition de peinture qui renferme des œuvres très remarquables, dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

La Manufacture des Tabacs est également très curieuse à visiter, ainsi que la fabrique de dentelles, qui est une œuvre des plus méritantes, car elle donne asile à de jeunes orphelines et leur inspire le goût du travail.

L'intérieur de la ville a aussi sa physiologie typique et industrielle. On y travaille l'ivoire avec une perfection qui égale le fini et la délicatesse des Chinois. Il y a des pièces d'ivoire qui sont de véritables œuvres d'art, et qui ont obtenu des médailles et des récompenses aux diverses Expositions où elles ont été admises.

Tous ces beaux magasins d'ivoirerie distancés dans la Grande-Rue et dans les rues adjacentes, donnent à la ville de Dieppe un cachet tout à fait artistique. On ne quitte pas les Dieppois sans emporter plusieurs souvenirs en ivoire admirablement fouillés et sculptés.

Il y a aussi des magasins de bijouterie où le vieux bijou normand se retrouve dans son originalité typique.

Sur la place du Puits-de-Salé, à côté de l'Hôtel de la Paix, dans la Grande-Rue, le magasin de Rolland a la réputation, qu'il mérite, d'avoir des vieux bijoux uniques et authentiques.

Un autre magasin de bijouterie artistique et fantaisiste excite aussi l'attention des belles promeneuses. C'est celui de Ferrant, dans la Grande-Rue, qui vient tout exprès de Paris pour exhiber des merveilles.

Nous avons aperçu, à travers les vitrines, deux vieux colliers normands dans leurs écrins de velours usé par le temps, qui tenteront plus d'une femme de goût. Y sont-ils encore?... Il y a aussi des châtelaines remontant à Louis XIII et des châtelaines Louis XVI, en vieil or re-

poussé, et des plaques normandes avec trois rangs de jaseron d'or, qui font de très jolis tours de cou.

La mode y est aussi représentée par des magasins à l'instar de Paris, pour les nouveautés, les chapeaux, la lingerie et les fleurs.

La maison *Leblanc*, dans la Grande-Rue, vis-à-vis de la place Duquesne, marche en tête de la nouveauté artistique et élégante. On y exécute de très jolis costumes et des toilettes à l'ordre du jour, et les étrangères qui débarquent à Dieppe, en arrivant de New-Haven, trouvent dans cette maison de premier ordre des confections et des toilettes d'une distinction parfaite.

Il en est de même des chapeaux qui sont à la mode de la Terreur, ce qui est le point important, car chaque plage a son type de toilettes. Dieppe se distingue par une simplicité de bonne compagnie, qui n'exclut ni le luxe ni la fantaisie. Trouville est mirliflore et merveilleuse; sa mise en scène sur les planches de la plage est une exhibition permanente de gravures de modes et de toilettes tapageuses.

Dieppe est donc la ville de plaisirs par excellence et où les étrangers trouvent le plus de ressources. En outre du manège Pellier, si parfait et si réputé pour les leçons d'équitation, il y a le Gymnase Tarlé, qui est aussi connu à Paris qu'à Dieppe. M. Tarlé est le meilleur et le plus excellent professeur de gymnastique qui existe, et sa méthode a été récompensée d'une mention honorable au prix Monthyon. Il est impossible de mieux démontrer et de développer peu à peu les forces et l'élasticité nerveuse; aussi les leçons de gymnastique sont-elles de véritables récréations pour les enfants: si on les écoutait, ils seraient du matin au soir au Gymnase Tarlé. Il est impossible qu'aucun accident arrive, tout est prévu, combiné et agencé avec des précautions minutieuses. La mère de famille peut amener sans aucune crainte son enfant au Gymnase Tarlé: il deviendra fort, adroit, agile, souple et élégant. M. Tarlé a formé un jeune professeur qui marche sur ses traces, et qui dirige et fait travailler parfaitement bien les enfants. Mme Tarlé seconde également son mari; c'est elle qui donne des leçons aux dames; elle s'en acquitte très bien, car elle a été formée à bonne école.

Il y a, en outre de la gymnastique plastique, la gymnastique hydrothérapique des bains de mer, dirigée également par M. Tarlé, et dont les effets sont merveilleux dans les maladies chroniques de poitrine, des intestins, les rhumatismes, la paralysie et l'obésité. Toutes ces diverses affections disparaissent promptement sous l'influence de la gymnastique hydrothérapique.

M. Tarlé a déjà obtenu plus d'une cure merveilleuse dont il a le droit d'être fier, car il régénère l'humanité appauvrie et souffrante, et il parvient à faire des hommes de pauvres petits êtres chétifs et délitats.

Et Paris, nous dira-t-on, vous oubliez Paris. Est-ce une raison parce que vous assistez de votre Grand-Hôtel de Dieppe à de splendides couchers de soleil en mer, et que vous avez devant vous tout un panorama de voiliers, de goëlettes, de bricks, de yachts, de vapeurs et de trois-mâts, pour que vous détourniez vos regards du Bois de Boulogne et des plaisirs parisiens qu'offrent les Champs-Élysées?

Détrompez-vous, Paris est tellement près de nous que nous y sommes sans y être. Le regard et la pensée peuvent franchir en une seconde quatre heures de locomotion. On peut venir le matin déjeuner à Dieppe et s'en retourner le soir coucher à Paris. Ce n'est pas plus loin que cela.

Mais la ville de Dieppe est tellement hospitalière et aimable que nous sommes heureuse de lui consacrer en grande partie notre courrier de chaque quinzaine.

Nous engageons toutes nos lectrices qui auraient l'intention de venir à Dieppe de descendre de prime-abord au Grand-Hôtel de Dieppe, où elles trouveront une tranquillité parfaite, une société des mieux choisies, une table excellente et un service des plus réguliers. Il y a de très beaux appartements et des chambres confortables. C'est à considérer, quand on quitte son confort et son bien-être, de pouvoir le retrouver ailleurs.

Étretat est plus maritime et plus pêcheur de crevettes; la flanelle rouge et la toile dominant dans les toilettes.

Boulogne-sur-Mer est la plage cosmopolite par excellence: on est en Angleterre tout autant qu'en France.

Fécamp fait tout ce qu'il peut pour ressem-

bler à Dieppe; il a comme lui une belle terrasse dominant la mer et une verdoyante colline appelée le *Val de Renneville*, sur laquelle est édiflée toute une série de ravissants chalets.

La petite *Gazette Rose des Bains*, car Dieppe a sa *Gazette Rose*, rédigée et imprimée par M. Delonge, annonce que le maréchal Mac-Mahon doit venir à Fécamp faire une saison de bains de mer. S'il en est ainsi, Fécamp va se mettre de nouveau en évidence, et nous le souhaitons bien sincèrement, car nous en avons conservé un souvenir aimable et charmant, et nous y avons passé une saison des plus agréables, avec le prince et la princesse Charles Bonaparte et le prince et la princesse Gabrielli.

Il y a encore Royan, Arcachon et Biarritz, qui ont leurs toilettes typiques.

A Royan et à Arcachon, l'élément bordelais domine; il ne faut pas s'en plaindre: les Bordelaises sont pour la plupart très jolies, très élégantes et très coquettes, et elles s'habillent avec beaucoup d'originalité. Au Casino de Royan, on danse en toilettes de bal, avec des fleurs dans les cheveux.

A Arcachon on va très peu au Casino; chacun reste chez soi et mène la vie de famille. On s'habille donc à sa guise, le plus commodément possible.

A Biarritz, c'est la fantasia espagnole, le luxe parisien et le costume béarnais et pyrénéen qui se font opposition.

Il en résulte donc que Dieppe a ses chapeaux typiques.

Combien de belles voyageuses apportent des chapeaux de Paris et sont obligées de les laisser dans leurs malles, parce que ce ne sont pas les chapeaux qui conviennent au bord de la mer!

Le grand chapeau *bergère*, faisant demi-pénombre sur les yeux, et qui est si poétique et si rêveur à la campagne, dans les jardins et dans les grands bois, ne peut pas s'acclimater sur la Terrasse de Dieppe, pas plus que sur toute autre plage maritime: le vent le tordrait comme une voile en détresse et l'emporterait sans crier: gare!...

Il faut des chapeaux qui tiennent sur la tête et qui soient seyants en raison de chaque physionomie. Tel visage est charmant avec un chapeau dont le bord est incliné sur les yeux; tel

autre, au contraire, a plus de piquant avec un chapeau posé un peu en arrière. Le point important, pour être bien coiffée, c'est d'entrer dans un magasin de modes où la fée fantaisiste de céans ait du goût et de l'initiative, telle que *Mme Blondel*, 130, dans la *Grande-Rue de Dieppe*. Mme Blondel est-elle dieppoise ou parisienne? Nous l'ignorons et ne nous inquiétons que de ses chapeaux, qui sont très fantaisistes et tout à fait typiques. Par chapeaux fantaisistes nous entendons les chapeaux qui s'affranchissent de la banalité et qui s'entendent avec toutes les toilettes. Le magasin industriel de Mme Blondel a pour blason industriel: *Aux Armes de Paris*. Toutes ses modes et ses coiffures ont une véritable attraction cosmopolite; non-seulement on s'arrête pour les admirer, mais encore pour les acheter.

Les régates dieppoises sont annoncées pour le 2 et le 3 août. Il y aura deux jours de fêtes: le premier jour, courses à l'aviron; le deuxième jour, courses à la voile et courses comiques à la nage, en périssaires et en vélocipèdes marins (une nouvelle manière de fendre les flots, à ce qu'il paraît).

Le soir, la direction du Casino donnera une grande fête de nuit au bord de la mer. M. Dache prépare des effets fantastiques de lumière électrique et de feux de Bengale sur la falaise. Il semble que la forteresse du château soutient, comme par le passé, un siège des plus acharnés et que le donjon est en feu.

Après les régates viendront les courses, qui attirent tout le turf aristocratique masculin et féminin.

Le mois d'août compte toujours dans les annales de Dieppe comme le mois exclusif des plaisirs les plus variés.

Mme Conneau doit donner prochainement un concert dans le salon des bains chauds, avec le concours d'autres artistes; et Mlle Anna de Belloc, du Théâtre-Italien, la brillante cantatrice que l'Alboni a désignée pour lui succéder, doit aussi donner un concert dans ce même salon des bains chauds, dans la première quinzaine d'août.

Une jeune pianiste, premier prix du Conservatoire, a déjà conquis tous les suffrages sur le piano, où elle a fait entendre deux morceaux qui ont été très appréciés et très applaudis. Un grand concerto de Mendelssohn avec accompa-

gnement d'orchestre, et une jolie polka-mazurka qui faisait trépigner d'aise tous les petits pieds des baigneuses. Mlle Valentine Guitry a reçu le baptême dieppois. Ce joli Casino, tout en verre, qui apparaît illuminé tous les soirs comme un palais des Mille et une Nuits, consacre les artistes d'avenir et de talent. C'est à Dieppe que nous avons entendu pour la première fois Mlle *Marie Secrétain*, qui compte aujourd'hui parmi les étoiles artistiques. Souhaitons à Mlle Valentine Guitry les mêmes succès et la même gloire. Elle a pour elle le brio, la mélodie, la justesse et la puissance; ses petites mains d'enfant, qui semblent effleurer les touches d'ivoire de l'excellent piano d'Erard, du Casino, ont une force musculaire et nerveuse qui rappelle le jeu si brillant de Théodore Ritter et de Ravina.

On oublierait Paris à Dieppe, si Paris pouvait se faire oublier, et si on ne le retrouvait pas chaque jour sur la Terrasse.

Paris n'est plus à Paris, il est parsemé de tous côtés: à la mer, dans les Pyrénées, dans les Vosges, à Bagnoles-de-l'Orne, dont les échos mélodieux arrivent jusqu'à nous, sous les doigts de Mme *Charlotte Dreyfus*. Les baigneurs et les baigneuses de Bagnoles sont dans un émerveillement complet en entendant sur l'orgue mélodieux Alexandre ce talent si sympathique et si doux qu'on l'écoute avec son âme comme un avant-goût des béatitudes célestes.

Tous les oiseaux chanteurs de ces grands bois rêveurs écoutent avec recueillement les trilles harmonieuses de la grande orgueilleuse, pour s'en souvenir et les répéter quand elle ne sera plus là.

La société est comme toujours des plus aristocratiques à Bagnoles. Toutes les jolies châtelaines des départements avoisinants viennent y faire une étape thermale tous les ans et s'y donnent pour ainsi dire rendez-vous. C'est qu'il est impossible d'oublier Bagnoles et de ne pas y revenir, quand on a vu une fois son site pittoresque et enchanteur. Il n'y a qu'une Suisse normande et des eaux aussi miraculeuses que celles de Bagnoles pour l'anémie, les maladies d'estomac, les affections de la peau et les rhumatismes. Chaque année Bagnoles s'améliore et prend place parmi les premières stations thermales.

En outre de deux piscines à eau courante,

Bagnoles a un établissement hydrothérapique des plus complets et des mieux agencés, où les douches sont distribuées largement, d'après les conseils du docteur Joubert, officier de la Légion d'honneur et médecin en chef des eaux thermales.

Parmi les baigneurs de Bagnoles, que nous ne pouvons tous citer, tant l'énumération serait longue, il y a Mme la comtesse de Semalélé, une femme supérieure entre toutes, excellente musicienne et qui cause à ravir; le marquis et la marquise de Chambray, du château de Chambray; Mme de Choise de Tricqueville, du château de Moulins-le-Carbonnel; le comte et la comtesse de Magny, du château de Rappilly; M. Le Vavasseur, du château de Longesur-Mer; M. le baron et Mme la baronne des Lyons, de Nantes; M. Guyon des Diguières, du château de Ménil-Glaize; M. Richard Bowes, armateur au Havre; M. le comte Hector de la Ferrière; M. de Langle, propriétaire à Alençon; M. l'amiral Souquet, avec sa femme et sa fille; Mme la comtesse du Fay, Mme de Capelle, de Verneuil; M. de Lessart, propriétaire et maire à Saint-Siméon; M. de Montaignac, de Paris; M. de Quetteville, armateur pour Terre-Neuve, juge près des tribunaux civils et de commerce de Jersey; M. et Mme la comtesse d'Erard, de Paris; M. le vicomte d'Erard, Mme d'Augène, au château de la Cruche, dans la Sarthe; M. Toutain, membre du conseil général et maire de Saint-Pierre-sur-Devis, dans le Calvados; M. A. de Chenay, du château de Chenay (Sarthe).

Nous nous arrêtons dans notre nomenclature. Le moyen de tout dire! d'autant mieux que nous sommes très convaincue d'avance que la plupart de tous ces noms que nous venons de transcrire vont être écorchés vifs. Quand nous ne sommes pas là pour finir la mise en pages, l'imprimerie Kugelmann fait coquille sur coquille. Dans le dernier numéro, elle nous a fait dire des énormités et parler un langage d'Auvergnat; notre Courrier de la mer était à peine compréhensible. Espérons qu'il n'en sera pas de même aujourd'hui.

Nous voulions vous parler de Paris. Notre courrier est plus long que de coutume.

Il y a eu une très belle fête à Versailles, à laquelle le maréchal et la maréchale Mac-Mahon ont assisté; et une très grande solennité

musicale a eu lieu, le jeudi 23 juillet, au Concert des Champs-Élysées, au bénéfice de cent cinquante familles d'ouvriers sans ouvrage du faubourg Saint-Antoine. L'orchestre de M. de Besselièvre et l'excellente musique de la garde de Paris, dirigée par M. Sallenick, se sont fait entendre à tour de rôle dans cette brillante soirée, ainsi que le célèbre cornettiste de Paris et l'élite des meilleurs artistes de Paris.

Terminons par quelques mariages.

M. le vicomte d'Esterno épouse Mlle de Garland de Béarn.

M. le vicomte Sigismond-Anatole O'Donnell, conseiller maître à la Cour des comptes, épouse Mme Charles de Wendel.

M. le vicomte de Kergorlay, neveu du membre de l'Assemblée nationale, épouse Mlle de Boubeyrac, de Saint-Maurice, d'une famille originaire de la Provence.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les modes du jour sont celles que nous retrouvons sur la Terrasse de Dieppe, et dont nous avons vu, pour la plupart, les spécimens à Paris, dans la maison Gagelin-Opgez. Chaque grande maison industrielle a son type et son coloris, comme un peintre de talent a son coup de pinceau. La maison Gagelin-Opgez se reconnaît à une fantaisie artistique et à une distinction parfaite. Ses toilettes ne sont pas banales et, pourtant, elles ne sont pas tapageuses. Elles ont grand air et ne se démodent pas d'une saison à une autre, parce qu'elles éditent plutôt la mode qui va paraître que la mode qui a déjà paru.

La maison Gagelin-Opgez a donné l'initiative des toilettes en linon rose, bleu, mais et lilas, telles que les portaient nos mères, avec cette différence qu'elles sont chiffonnées, plissées et bouillonnées au goût du jour. Les tuniques et les corsages de ces toilettes en linon batiste sont entièrement brodées de roues à jour. C'est très riche et très élégant. Ces toilettes brodées ne peuvent pas tomber dans le domaine public, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent pas être portées par tout le monde. Quand l'imitation voudra les reproduire, la mode en sera passée. Citons une toilette en linon batiste, très fin, de nuance mais, ayant une jupe garnie de cinq plissés de douze centimètres, disposés en demi-traine. Le tablier plissé en biais, assez large, se croise en draperie et se termine par un entredeux et un volant de valenciennes très froncé et très haut. Par derrière, il se relève en draperies garnies également d'un entredeux et d'un volant de valen-

Planche 1150^b

Lacourère, imp. r. du Cherche-Midi, 73

1^{er} Août 1874

La Gazette Rose

Coiffettes de Dieppe

Coiffettes de la Maison Gagelin-Epigon - Rubans de la Glaucuse - Chapeaux de Madame Herot
 Fleurs de M^{lle} Pital - Lingerie de la M^{lle} Maurice - Ceinture-Régente de M^{lle} De Sertus saeva
 Mouchoirs de Chapron - Foulards de l'Union des Indes - éventails Duvelloy - Bijoux
 Fantaisies de la Maison Bouguignon - Eau des Fées de M^{lle} Sarah Félix - Chaussures de la
 M^{lle} Souvenir - Parfums et savons de toilette de la M^{lle} Violet f^{rs} B^{is} des Cours Françaises

Rue Drouot, 26 (Métro du Figaro)

c
d
J
u
t
c
r
r
c
g
d
é
r
r
s
e
St
sa
L
sc
la
ég
te
ce
en
I
ca
de
qu
de
ri
lar
U
pâl
ain
mi
bla
gar
Cel
ave
peu
de
cou
ban
U
garr
pos
tout
rass
mar
ave
U
élec
mail
U
rass

ciennes, avec larges coques de linon maïs, doublés de faille rose. Le corsage cuirasse a un col Jean-Jacques, doublé de rose, des revers de faille rose, un jabot coquillé de valenciennes, et la cuirasse se termine par un entredeux et un volant de valenciennes. Manches toutes plissées en biais, avec roues de faille rose, et godet de linon maïs, doublé rose, faisant manchette, avec coquillés de valenciennes.

Cette toilette était portée par l'élégante marquise **, avec un chapeau Galathée en paille d'Italie, relevée d'un côté, enroulée d'une longue écharpe de gaze maïs, avec bouquet de grosses roses épanouies. Sous le retroussis du chapeau, un ruchon de boutons de roses.

Un autre costume en linon rose est garni de plissés en biais faisant éventail de distance en distance et couchés pour ainsi dire les uns sur les autres. Sur cette jupe plissée en éventail, tunique et corsage cuirasse entièrement brodés de roues à jour. Le corsage brodé n'a pas de manches. Celles-ci sont en linon rose, en rapport avec les plissés de la jupe.

D'autres toilettes de la maison Gagelin méritent également d'être portées à l'ordre du jour.

Un costume en foulard Surah écossais de trois teintes bleues sur fond blanc. C'est très élégant, et ce genre de foulard remplace le madras, qui se fait en toile d'Oxford et en toile de Saxe.

Un autre costume également en foulard, à larges carreaux lilas et blanc, faisant tunique sur un jupon de faille lilas garnie de quinze petits volants déchiquetés en faille de rose. La tunique se compose de deux tabliers à larges carreaux drapés très en arrière, avec quatre pans écharpes passés dans un large nœud de faille lilas pâte.

Un costume en toile d'Alsace avec rayures rose pâle et blanches. Le jupon se compose de plissés ainsi disposés : trois plissés où la rayure bleue domine, et trois plissés où c'est, au contraire, la rayure blanche. La tunique est croisée en deux tabliers garnis d'un petit plissé ou d'une guipure torchon. Cela dépend du goût. Et le veston est croisé devant avec collerette et revers doublés de faille rose un peu plus vif. Les manches Duchesse ont deux rangs de plissés surmontés d'un bracelet de ruban rose coupant les plissés, et d'un nœud de même ruban.

Une toilette en faille acier, avec jupe à traîne garnie de bouillonnés de plissés et de coulissés disposés d'une façon inédite. Sur cette jupe, tablier tout en cotte-de-mailles d'acier, avec corsage cuirasse également en cotte-de-mailles d'acier, sans manches, celle-ci étant en faille acier en rapport avec le jupon.

Une toilette dans le même style, en faille bleu électrique, avec tablier et cuirasse en cotte-de-mailles acier bleu.

Une toilette en faille grenat, avec tablier et cuirasse en cotte-de-mailles de perles grenat,

Toutes ces toilettes en cotte-de-mailles sont de la très haute fantaisie et rappellent tant soi peu les toilettes de contes de fées. Elles ne conviennent qu'aux femmes à la mode, qui peuvent renouveler leurs toilettes aussitôt qu'il en paraît de nouvelles.

Nous avons reconnu sur la plage la blouze Marguerite, en cachemire pur de l'Inde, que la maison Gagelin a inaugurée pour la jolie duchesse d'Edimbourg et qui se compose de plis creux enserrés à la toilette par une ceinture de cuir, illustrée de motifs en vieil argent et de porte-mousquetons. Ce qui plaît beaucoup aux femmes économes ce sont des tuniques rayées d'entredeux de dentelle des Indes blanche et de dentelle des Indes noire. La dentelle des Indes est bien supérieure à la dentelle Lama et en diffère complètement. Ces tuniques en dentelle des Indes peuvent se porter avec toute espèce de jupes de couleur. Il en est de même des tuniques rayées d'entredeux de guipure noire et de velours noir et des tuniques rayées d'entredeux de valenciennes et d'entredeux de broderie.

Sur la Terrasse de Dieppe, nous avons aperçu, pendant les quelques jours de pluie qui ont fait suite aux chaleurs tropicales de Mme la Comète, des waterproofs d'un nouveau genre, dans le style des capotes grises de nos troupiers français, avec trois gros plis dans le dos et une ceinture. Le cache-poussière est adopté pour excursions et pour toilettes de voiture.

Les chapeaux sont tellement différents de forme et d'ornement, qu'il nous est pour ainsi dire impossible de dire quelle est la mode qui fait loi, car il y a le chapeau Berger, le chapeau Bergère, le chapeau Trianon, le chapeau Belle Bourbonnaise, le chapeau Angot, le chapeau Judic, le chapeau Bébé, le chapeau Cloche, le chapeau Béarnais, le chapeau Henri III, le chapeau Jockey, le chapeau Sportsman, le chapeau Indépendant, le chapeau Conspirateur, le chapeau Valois, le chapeau Pierrot, le chapeau Mont ensier. Que sais-je?... Il y en a tant et tant qu'il est impossible de les décrire tous.

Mlle Baillet a le don suprême de tous ces différents chapeaux que vous pouvez lui demander, 22, rue de la Chaussée-d'Antin, dans la même maison que Virgile, le nouveau Léonard des perruques et des demi-perruques, qui paraissent des chignons naturels.

La Glaneuse attend la saison d'automne pour produire des nouveautés. Elle se contente des succès qu'elle a obtenus avec les actualités qu'elle a glanées dans le domaine de la fantaisie.

Rappelons ses rubans madras en soie sergée qui s'enroulent autour des chapeaux à la façon des Bordelaises et des créoles, et qu'on emploie pour écharpes pour relever les pousifs des tabliers et des tuniques.

Les rubans à rayures de deux teintes et les rubans écossais de quatre nuances camafeux font toujours florès,

C'est la mode, c'est le genre. Il faut en profiter. La mode passe vite. Elle n'est déjà plus la mode, quand elle dit : « *Je suis la mode.* »

L'élégante marquise de Canisy porte des toilettes à larges carreaux roses et blancs et à carreaux bleus et blancs, qui lui vont à ravir, parce qu'elle est svelte et élancée. Les carreaux grossissent beaucoup. Les femmes un peu fortes doivent adopter de préférence les rayures qui amincissent et qui allongent la taille.

Les voyageuses prévoyantes emportent beaucoup de rubans dans leurs malles, parce qu'elles en trouvent toujours l'emploi dans leurs toilettes.

Les nouveaux fichus Mirliflore de la *Glaneuse* rivalisent avec les fichus Louis XIII en blonde noire perlée. Avec ces deux fichus différents, l'un montant en collerette et faisant jabot, et l'autre décolleté et rebattu, on peut orner tout de suite des corsages unis et les rendre très habillés.

Les cuirasses et les tabliers en passementerie de jais, en cote-de-mailles perlée et en blonde espagnole brodée de jais sont d'autant plus appréciés à la *Glaneuse* qu'ils se présentent avec des dessins différents.

On n'a qu'à envoyer ses mesures, quand on habite la province, à la *Glaneuse*, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*, pour recevoir un tablier et un corsage-cuirasse, en rapport avec sa taille et sa tournure.

Il y a tant et tant de fantaisies à la *Glaneuse* que nous ne pouvons que rappeler sommairement : les plissés, les tuyautés, les ruches, les mantilles espagnoles en blonde noire et en blonde blanche, les nœuds Mirliflore, Judic, Angot, Bourbonnaise, Sphinx, Orphée, Conspirateur et Créole, pour coiffures et cravates, les ceintures de cuir indispensables aux voyageuses, et qui font la taille si fine et si cambrée.

La *Glaneuse* chiffonne aussi de très jolis chapeaux de campagne et tresse des paniers avec des nattes de Smyrne, qui portent le nom de *Paniers-Glaneuse*, et qui sont bordés de laine de couleur.

Tous les chapeaux de plage et de bains de mer sont ornés d'écharpes de foulard à carreaux camaïeux, de même teinte que la robe, ou de foulard coupé à la pièce et simplement frangé à même le foulard. C'est très coquet, très souple et très joli. Jamais le foulard n'a été à pareille fête. Il a tous les honneurs de l'été. Il compose les plus nouvelles et les plus fantaisistes toilettes.

L'*Union des Indes* peut revendiquer la priorité industrielle du foulard, car c'est à son initiative intelligente et artistique que le foulard a acquis l'importance qu'il a aujourd'hui ; aussi ce premier comptoir Franco-Indoustan a-t-il obtenu une médaille d'argent à l'Exposition de 1867 et une médaille d'honneur à l'Exposition du Havre. Il obtint l'insigne honneur d'être le seul comptoir de foulards breveté de Sa Majesté l'Impératrice, dont il était le fournisseur exclusif, et il est encore breveté de Sa

Majesté la Grande-Duchesse Marie de Russie. De tels honneurs et de telles récompenses ne s'accordent qu'à bon escient.

L'*Union des Indes* a le monopole des foulards les plus nouveaux et des tissus uniques, tels que le Crépon de l'Inde, le Swatow, le Cutwa, le Pongees et le véritable Tussore, dont il se débite tant et tant de contrefaçons dans les magasins de nouveautés.

C'est encore l'*Union des Indes* qui a le dépôt spécial du véritable cachemire de l'Inde, de provenance directe, dont les femmes économes se font des costumes d'une solidité à toute épreuve, et que les femmes élégantes emploient pour faire des blouses russes, des blouses écossaises, des tuniques, des polonaises, des vestons avec tabliers et des habits Merveilleuse, avec draperie écharpe.

Le Crépon de l'Inde remplace la Sicilienne et se mélange admirablement avec de la faille de même teinte, plus claire et plus foncée ; mais un costume tout en crépon de l'Inde, de deux tons lilas, ou de deux tons gris ou bleu, est très distingué, tout en étant inusable.

Les foulards, qui font actualité cette saison d'été, sont à rayures de deux tons et de deux largeurs, et les écossais ombrés et camaïeux à grands et tout petits carreaux. C'est le suprême grand genre et la dernière mode. Il y a des rayures vert de mer, bleu pâle, lilas pâle, rose pâle, havane, maïs, alternant avec des rayures blanches. D'autres foulards sont rayés écarlate et violet, écarlate et bleu, violet de deux tons ou bleu de deux tons. Quant aux écossais, ils sont ombrés ou rayés noir et blanc, marron et blanc, lilas et blanc, bleu et blanc.

Pour mieux connaître tous les foulards de l'*Union des Indes*, qui sont tous marqués en chiffres connus, il faut lui demander sa collection d'échantillons, 1, rue *Auber*, en face le nouvel Opéra, et ne la garder que le temps de choisir, car les collections sont attendues de tous côtés, et elles se remettent tout de suite en route dès qu'elles sont de retour.

À partir de 48 francs, on a une robe de foulard ; mais l'*Union des Indes* donne le métrage qu'on désire pour un costume ou pour une robe.

Dans notre prochain numéro des Modes du Jour, nous vous décrirons les toilettes des courses de Dieppe.

À propos des courses, nous étions dans l'erreur quand nous avons dit que Mme veuve Vachon n'avait pas composé un bouquet en l'honneur du vainqueur du Grand Prix, parce que ce vainqueur était Anglais.

Mme Vachon a réclamé. Elle était dans son droit. N'a-t-elle pas d'ailleurs pour blason industriel : *Aux Parfums de France et d'Angleterre*. Elle devait donc à Trent un bouquet, tout aussi bien qu'à Boïard.

La jolie parfumeuse a donc distillé un bouquet auquel elle a donné le nom de *Trent-Bouquet*, et qui porte, comme Isabelle la bouquetière, les couleurs

du vainqueur, *rose et noir*. Le Trent-Bouquet est exquis de finesse et de délicatesse d'arôme. Il est digne des blondes ladies auxquelles il est spécialement dédié. Ce qui n'empêchera pas le Trent-Bouquet d'être choisi par toutes les femmes de goût qui aiment les senteurs élégantes et de bonne compagnie.

Profitons du *Trent-Bouquet* pour rappeler la Rosée du Harem, aux principes de glycérine anglaise et de roses de Bagdad, qui enlève les taches de rousseur, le hâle de la mer, et qui donne au teint le velouté, le duvet de la pêche vermeille. Cette Rosée du Harem vient en droite ligne du pays des sultanes, dont elle conserve la beauté et la jeunesse.

C'est d'après la recette orientale du Harem que Mme veuve Vachon la distille et la prépare dans son officine de parfumerie de la *rue Meyerbeer*, 5.

Nous avons encore une rectification à faire au sujet de l'*Eau des Fées* de Mme Sarah Félix, qui vient de changer la couleur bleue de ses flacons pour la couleur ambrée de verres de Bohême. Mais cette métamorphose, tout en s'opérant du jour au lendemain, ne peut pourtant s'étendre sur tous les flacons qui sont en dépôt dans les quatre coins du globe. Ce n'est qu'au fur et à mesure que les flacons seront vides qu'ils seront remplacés par d'autres flacons ambrés.

Les nouveaux flacons de Mme Sarah Félix auront la signature Sarah Félix gravée et incrustée de chaque côté du verre.

Cette précaution industrielle était indispensable pour mettre un frein aux trop nombreuses contrefaçons de l'*Eau des Fées*. Il n'y a plus de fraude à redouter désormais. La signature est là. Il faut l'exiger sur tout flacon ambré.

Le succès de l'*Eau des Fées* se propage de plus en plus. Jusqu'ici toutes les tentatives d'eaux re-colorantes avaient plus ou moins réussi. On les acceptait tout d'abord, n'en connaissant pas l'usage; puis on les délaissait. Il n'en est pas ainsi de l'*Eau des Fées*, qui ravive non-seulement le coloris effacé et qui lui rend sa nuance primitive et naturelle, mais qui nourrit la bulbe capillaire et fait épaisir la chevelure en lui donnant un éclat des plus chatoyants.

Mme Sarah Félix s'est imposé ce grand sacrifice de changer ses flacons pour mieux justifier du *double brevet de capacité et de mérite* qu'elle a obtenu à l'Exposition de Vienne, pour sa miraculeuse *Eau des Fées* et pour sa *Pommade des Fées*, dont le dépôt général est 43, *rue Richer*.

Avec l'*Eau des Fées*, on peut ne paraître que l'âge qu'on se donne, car on efface les cheveux blancs.

On peut aussi effacer les rides avec la *Crème Pompadour* de la maison *Violet*, dont la recette authentique lui a été concédée devant notaire, par les héritiers de Manon Froissy, femme de chambre de la marquise de Pompadour.

La *Crème de Beauté* de deux teintes distinctes

pour le jour et le soir, remplace les fards d'une façon des plus avantageuses, car elle sert en même temps de cold-cream, et elle protège le tissu dermal.

Tous les produits extra-fins de la maison Violet ont une action directe sur la beauté.

Le Savon royal de Thydace, qui a été médaillé à toutes les Expositions, adoucit les mains et leur donne une souplesse veloutée.

Toutes les eaux de toilette à la glycérine parfumée sont pour la peau un cosmétique des plus précieux :

La Rosée des Abeilles, un véritable bain de fleurs pour le visage.

L'Emailline est une nouvelle pâte dentifrice qui conserve l'émail et la blancheur des dents, et tous les parfums pour le mouchoir, tels que l'Ess bouquet, l'Oppoponax, l'Yland-Yland et le Jokey-Club sans autant de bouquets qu'on vient de cueillir.

Rappelons aussi la Parfumerie aux Violettes d'Italie et la Parfumerie Yland-Yland, émanant des senteurs de lilas de Perse.

On peut demander une caisse complète de Parfumerie à la maison *Violet*, rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, et choisir les Parfums et les Cosmétiques qu'on préfère.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

Opéra. — *L'Esclave*, opéra en quatre actes, cinq tableaux, par MM. Ed. Fournier et Got, musique de M. Edmond Mentrée (15 juillet).

Attendre vingt-cinq ans pour être joué en plein mois de juillet, par quarante degrés de chaleur, n'est peut-être pas le rêve des jeunes compositeurs, qui, pleins de foi, s'élancent dans la carrière. M. Edmond Mentrée peut cependant être considéré comme un des heureux, des favorisés, puisqu'il est avéré qu'aujourd'hui un compositeur n'ayant pas une réputation acquise ne peut voir exécuter son œuvre. Or, comme la réputation ne vient pas toute seule, il s'en suit un problème qui préoccupera sans doute les philanthropes, mais que nous ne nous chargeons pas de résoudre. Passons donc à l'opéra nouveau.

Les auteurs nous transportent dans une ville de la Russie méridionale en plein seizième siècle. Le pape Paulus, dans une salle basse de sa demeure, lit un chapitre de la Bible. Entouré de sa famille et de ses serviteurs, il commente le livre d'Abraham. Sa femme et sa famille se révoltent contre le terrible sacrifice qu'il est sur le point d'accomplir; mais, lui, Paulus, eût agi comme le

patriarche. Quand Dieu ordonne, on doit obéir :

« Car il est le Seigneur,
« Il est le Tout-Puissant ! — Ici-bas, l'empereur,
« A qui Dieu confia ses pouvoirs sur la terre,
« Nous commande en son nom : — Dans son foyer, le père
« Est maître enfin. »

On voit que le rigide pasteur est autoritaire. Il l'est même un peu trop : pour lui, un esclave n'est plus un être humain, c'est un réprouvé, un maudit. Il vient justement de recevoir un ukase du czar, qui, relevant un antique usage, dit que « : Toute femme libre, ayant commerce avec un esclave, devient esclave elle-même. » Son indignation éclate à la pensée qu'il se trouve

« Un cœur assez vil assez bas
« Pour aimer un esclave ! »

En vain Paula, sa fille, s'efforce-t-elle de l'attendrir, d'éveiller sa pitié en faveur des ces malheureux, il reste inflexible. Mais le couvre-feu se fait entendre. C'est l'heure de la prière et chacun se prosterne. Enfin, les serviteurs se disposent à sortir, on va se livrer au sommeil, lorsqu'un coup de feu retentit. Prascovia se précipite vers la fenêtre; deux hommes fuient dans la nuit, ils s'élancent vers le seuil et implorent l'hospitalité. Paulus, ému de leur détresse, la leur accorde. Mais à peine les a-t-il déclarés ses hôtes qu'on entend un galop de chevaux. — Entrez-là, dit le pope, en leur indiquant une porte masquée dans le mur, et attendez-y la fin de tout danger. — Je n'ai plus qu'à mourir, répond le plus jeune qui est cruellement blessé. — Vivez ! répliqua Paula, dont le cœur est attendri et peut-être déjà touché.

Aussitôt, des soldats envahissent la maison et sont suivis du comte Vasili, seigneur de la contrée, débauché et cruel. Il réclame Kalidji, son esclave, qui tentait de s'échapper. Je l'ignorais, dit Paulus, mais j'en ai fait mon hôte, il m'est sacré. Vasili irrité aperçoit Paula dont la beauté le frappe, et il donne l'ordre de l'enlever à défaut de son prisonnier. A ces mots, Kalidji, sortant de sa retraite, dit : « Je suis le seul coupable. » Le comte le menace; mais, à la prière de Paula, il eint de lui pardonner; bien plus, il le laissera chez Paulus jusqu'à la guérison de sa blessure. « Je pars, » dit-il à la jeune fille :

« Je pars, mais j'emporte l'espoir
« D'avoir touché votre âme... »

Tel est le premier acte, l'exposition du sujet : La marche en est rapide, les caractères y sont bien posés, tout y est clair, trop clair même, et c'est le grand défaut, car on devine l'action qui va se dérouler, et il restera peu de place à l'imprévu,

En effet, Kalidji et Paula s'aiment avec passion; mais Vasili aimera aussi la jeune fille; il y aura lutte entre le maître et l'esclave. Lequel sera vainqueur? — Vasili, employant la ruse, force Paula d'avouer publiquement son amour pour Kalidji et la met en son pouvoir, puisqu'elle devient ainsi son esclave. Kalidji veut la sauver; une révolte, une sorte de jacquerie a été décidée, il se mettra à la tête des serfs rebelles pour enlever celle qu'il adore. Enfin, au dernier acte, la sédition est étouffée. Kalidji est étendu mourant parmi ses compagnons massacrés Paula, au désespoir, se poignarde auprès de lui et le comte, qui vient la réclamer, ne trouve plus qu'un cadavre.

Ce poème contient, on le voit, des situations dramatiques; mais, nous l'avons dit, elles manquent d'inattendu. De plus, elles sont presque toujours pénibles. Lorsque Kalidji, fils d'un prince vaincu dans le Caucase, est accablé d'outrages et se courbe impuissant sous le mépris de son maître, le cœur se serre douloureusement. Enfin, certaines scènes font naître des comparaisons dangereuses; tel est, par exemple, le tableau de la Conjuración : des groupes d'esclaves entrent à la faveur des ténèbres et jurent de mourir ou de reconquérir la liberté. Impossible de ne point se reporter au final du deuxième acte de « Guillaume Tell. » C'est fâcheux pour le musicien, car le désavantage n'est pas pour Rossini.

La partition contient beaucoup de passages remarquables dont plusieurs ont été applaudis. Dans le premier acte, une jolie romance :

« Laissez la pitié saignée, »

chantée avec beaucoup de style par Mlle Mauduit. La prière « Béni soit le Seigneur, » qui ne manque ni de largeur ni de caractère, mais dont le premier motif, dit d'abord sans accompagnement par Paulus, puis repris en ensemble, rappelle comme forme la Pâques de la « Juive. » Puis l'ensemble du quatuor, « Ma fille ! ô misère, ô fatalité ! » qui est excellent.

Dans le second acte, on a remarqué le premier chœur dansé, qui est gracieux, mais auquel nous préférons le chœur des femmes qui suit :

« Toi, qui reviens de la fontaine. »

Quelques parties du duo entre Paula et Kalidji, surtout la charmante phrase, on ne peut mieux dite par Sylva :

« Tu l'as dit ce mot si doux. »

Enfin, le duo entre l'esclave et Moraskeff qu'on a beaucoup applaudi, ainsi que le chœur final qui a été bissé.

Le troisième acte nous montre une fête au

palais de Vasili. Le premier chœur, d'une allure franche, contient une réminiscence mélodique bien inutile. Puis vient une jolie phrase, « Bu- vons ensemble à nos folles maîtresses, » dite par Lassalle et Grisy. Le ballet est terne, il n'y a pas de motif trouvé. Sous prétexte de couleur locale, on entend beaucoup de hautbois et de tambours de basque; cela rappelle Félicien David, moins l'idée. Les applaudissements étaient tous à l'adresse de Mlle Beaugrand, la première de nos ballerines françaises. Citons encore une sorte de cantilène très élégante, finement détaillée par Lassalle : « Ce que je veux ? ta beauté, ta jeunesse » Enfin, encore une très belle phrase, éner- gique, passionnée : « Je viens vous adjurer au nom de votre race ; » Sylva, qui l'a admirable- ment chantée, a été couvert de bravos. Le final, mouvementé, est vigoureux. Ce troisième acte est le plus important et le mieux réussi. Quant au quatrième acte, il n'a rien qui frappe et dont le souvenir ne s'efface.

La musique de M. Edmond Membrée est habi- lement faite, elle dénote de la main, mais elle manque d'individualité. On y rencontre beaucoup de jolies « phrases, » des tours mélodiques gra- cieux, mais pas un seul morceau qui se déve- loppe, qui se soutienne, qui fasse un tout complet. Cependant, à défaut de l'originalité, de la nou- veauté qui séduisent, de l'inspiration puissante qui entraîne, il y a des qualités réelles : l'entente de la scène, la vérité de déclamation, la bonne sonorité des voix qui ont suffi pour que cette œuvre fût accueillie avec faveur.

L'exécution a été remarquable, il est rare d'a- voir un ensemble aussi complet. Mlle Mauduit travaille et se dirige tout doucement vers le premier rang qu'elle atteindra avant peu. Gailhard est superbe dans Paulus, il a créé ce personnage avec beaucoup de sobriété et de sévérité. Sylva a trouvé des demi teintes d'un excellent effet, il a été très fréquemment applaudi. Lassalle mérite éga- lement des compliments ; il a pris Faure pour modèle et cherche à l'imiter, quelquefois même avec un certain bonheur. Enfin Mme Geismar, qui a fait une brillante carrière en province, a eu de très beaux élans dramatiques. On ne peut que regretter de la voir seulement aujourd'hui à l'Opéra. La mise en scène est soignée et mérite des éloges, à l'exception toutefois du décor et des costumes du troisième acte, où l'on a déployé plus de luxe que de goût. La vue est péniblement affectée de la crudité des tons, qui s'y heurtent et hurlent de s'y trouver accouplés. Le dernier décor est beaucoup mieux réussi. On peut espérer que M. Halanzier continuera à jouer parfois des œuvres nouvelles. Cette tentative heureuse ne peut que

l'encourager dans cette voie, qui lui sera aussi profitable qu'aux jeunes compositeurs.

(Gazette des Théâtres.)

LITTÉRATURE

BÉATRIX

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL (1)

A NOS ABONNÉES

Nous commençons aujourd'hui la publica- tion d'un roman que nos lectrices vont appré- cier à sa juste valeur littéraire, au fur et à me- sure que l'action va se dérouler à leurs yeux captivés et charmés.

Ce doux roman de cœur est le début de Mlle Marie Maréchal, qui a le savoir-faire inné d'un romancier de talent. Pour nous, ce n'est pas un début : les caractères sont bien tracés et les situations vraies et intéressantes. Rien n'est forcé dans ce roman qui repose l'âme et l'esprit. C'est une bonne et saine lecture qu'on peut mettre entre les mains des jeunes filles qui sont en âge d'être mariées. Elles trouveront dans le caractère de Béatrix un enseignement moral pour l'accomplissement des devoirs de la famille. Béatrix est le sacrifice et l'abnégation même ; mais Dieu qui veille sur elle ne l'aban- donne pas et la rend heureuse et riche.

Nos lectrices nous remercieront de ce roman qu'elles vont suivre de quinzaine en quinzaine dans la *Gazette Rose*. Plusieurs d'entre elles le demanderont à l'éditeur Bériot, afin de l'avoir dans leur bibliothèque et de pouvoir le lire tout de suite.

Nous félicitons bien sincèrement Mlle Marie Maréchal de ce premier ouvrage, et la *Gazette Rose* se trouve très heureuse et très honorée d'en avoir la primeur.

V. DE R.

BÉATRIX

CHAPITRE PREMIER

« Pour l'amour de Dieu, Béatrix, laisse là ton assommante lecture ! La chaleur est étouffante : nous irons nous asseoir dans le petit bois, et nous causerons à l'ombre. Une

(1) Librairie Ch. Bériot, éditeur, 35, quai de Grands-Augustins.

vivante comme moi ne vaut-elle pas mieux que ces vieux rois défunts avec lesquels tu t'entretiens sans cesse? »

Béatrix allait fermer son livre de bonne grâce, mais on ne lui en laissa pas le temps; le modeste volume sauta en l'air et retomba sur les genoux de la lectrice :

« Grâce, grâce, Paulette, ce n'est pas un vieux roi, c'est la Divine Comédie que la mère Annonciata m'a prêtée pour deux jours seulement. »

— Ah! c'est le vieux Dante, alors. Intrigante, va! C'est donc pour cela que je te vois sourire si gracieusement depuis quelque temps à la vénérable fée Carabosse, dont l'Italie a fait don à notre communauté.

— Paulette, reprit Béatrix d'un ton de doux reproche, la mère Annonciata est vieille; elle est contrefaite, c'est vrai, mais elle est si bonne, qu'il me semble méchant et cruel de s'en moquer comme tu le fais sans cesse.

— Allons, ne gronde pas, mon chérubin. Ce matin encore, j'ai ramassé deux fois la béquille de mère Annonciata; tu vois bien que je ne suis pas aussi diable que noire, soit dit sans allusion à ma perruque de corbeau.

Et tout en marchant, en sautant, en voltigeant, comme un oiseau hors de sa cage, la folle jeune fille secouait les boucles en désordre de sa noire chevelure.

En quelques minutes, les deux amies eurent atteint l'extrémité de la longue avenue de tilleuls qui conduisait au petit bois. Là, disséminées sur l'herbe en groupes joyeux, les pensionnaires de la Visitation de Rennes passaient gaiement leur après-midi du jeudi.

— Mesdemoiselles, cria Paulette, en approchant du premier groupe, composé des plus grandes élèves, je vous amène la signorina Béatrix, je l'ai pêchée dans le troisième ciel, où elle se promenait en compagnie du vieux Dante, couronné de lauriers par-dessus son bonnet de coton; quatrième édition, revue, corrigée et expurgée à l'usage des jeunes personnes de seize à dix-huit ans. N'est-ce pas absurde de passer ainsi notre dernier jeudi de l'année scolaire, quand nous n'avons plus que huit jours avant de nous séparer, pour nous disperser aux quatre coins du monde? Faisons donc nos projets de vacances. A qui bâtira les plus beaux châteaux en Espagne, non pas seu-

lement pour ce bienheureux mois de septembre, mais pour l'avenir, qui s'ouvre à deux battants devant nous. A toi, Marthe la brune, tu es la plus jeune; commence, mon enfant.

— Oh! moi, dit Marthe, je voudrais d'éternelles vacances. Plus de rentrée, plus de grilles, plus de cloche, plus de livres surtout, sur lesquels, il faut pâlir avant le jour pendant le triste hiver, et après le soleil couchant pendant la belle saison. Je voudrais qu'il y eût toujours des oiseaux dans les buissons et des marguerites dans les prés. Je voudrais attraper les papillons sans courir, je voudrais...

— Assez, paresseuse, interrompit Paulette d'un ton péremptoire; tu n'es encore qu'une enfant et tes rêves ont besoin de mûrir. Voyons, Juliette, as-tu quelque chose d'intéressant à nous dire?

— Hélas! soupira Juliette, je ne peux guère rêver comme vous autres; je sais d'avance combien mes jours de congé seront ennuyeux. Mon oncle et mes cousins chassent sans cesse, personne ne s'occupe de moi, et lorsqu'arrive le premier octobre, je suis heureuse de retrouver mes bonnes amies, et la salle d'études, où l'on fait cuire des marrons en cachette, en causant tout bas.

— Gourmande, va! dit Paulette; voilà, en effet, un horizon bien poétique que tes marrons grillés dans le four de notre petit poêle. Mais toi, Camille, toi déjà une demoiselle du monde, qu'as-tu à nous offrir de mieux que ce qui précède?

— Oh! mes plans sont tout faits depuis longtemps, dit Camille, qui jouait avec les houts flottants de sa ceinture d'écolière. Nous devons aller prendre les eaux de mer à Saint-Malo, et maman me fait faire de jolies toilettes pour la plage et les soirées du casino; puis, nous irons ouvrir la chasse chez mon parrain, je monterai à cheval et j'aurai un costume de drap noir, avec un chapeau mousquetaire et une plume feu.

— Coquette! dit sentencieusement Paulette; mes bonnes amies, vous vous êtes toutes révélées dans l'expression de vos désirs, et l'on y lit clairement vos péchés mignons, que d'ailleurs je connaissais déjà. Mais tout cela est très puéril, et vous ne vous doutez pas de ce qu'est un château en Espagne. Vous avez appris cependant la fable de Perrette et du pot au lait;

sans doute vous l'avez oubliée ou mal comprise, et je vais vous la traduire en langue vulgaire. Un château en Espagne est un édifice bâti dans les nuages, aux confins de l'horizon, et qui, le plus souvent, s'écroule avant d'être achevé; un songe qu'on rêve tout éveillé, et dont la réalisation est, sinon impossible, du moins entourée d'improbabilités et de difficultés. Ce n'est pas à mon amie Béatrix que je demanderais de nous construire un de ces merveilleux et fantastiques monuments. Béatrix, « la raison même, » comme l'appelle toujours notre vénérable mère supérieure, en nous la proposant comme modèle, Béatrix a pour idéal le devoir, pour but l'acquisition d'une foule de connaissances plus ou moins utiles, pour vœu le plus cher le bonheur des siens, sans se compter elle-même, pas plus que s'il s'agissait de sa pantoufle. Tout cela est très respectable, mais ne fournit rien à l'imagination, et j'étonnerais au dernier point ma sage amie, si je levais le voile qui cache à ses yeux les merveilles d'architecture que je m'occupe à dessiner pour elle, si je lui disais, par exemple: Avant qu'il soit longtemps, Béatrix aux yeux de pervenche, Béatrix à la voix de sirène, Béatrix aux blonds cheveux, *touchera le cœur* de quelque prince Charmant, et elle sera princesse, et je serai sa première dame d'honneur, et nous danserons toutes à sa noce, autre chose que la gavotte de Mme Coindet, et son menuet du dernier siècle, c'est moi qui vous en réponds, mes enfants.

Et Paulette finit son discours par une pirouette dans laquelle elle voulut entraîner son amie.

— Garde ton prince, Paulette, il t'irait bien mieux qu'à moi, et ne te moque pas ainsi de la pauvre Béatrix, dont tous les châteaux en Espagne tiennent dans le petit enclos que tu connais. Cet enclos-là renferme ses plus chères, ses seules affections, lorsque tu viens y passer un jour de congé avec nous, s'empressa d'ajouter la jeune fille devant un froncement de sourcils jaloux de Paulette.

— A la bonne heure! Mais crois bien, Béatrix, que je ne me moque jamais de toi. En toi seule, je ne trouve ni un ridicule, ni un défaut, ni une faiblesse, et je donnerais ce demi-million de dot, dont mon tuteur me parle sans cesse, pour être mademoiselle de Vanssay, la

plus belle, la plus savante et la meilleure de nous toutes.

La cloche de la prière mit fin à ces joyeux bavardages. Je ne réponds pas que, dans la petite chapelle silencieuse, tout le monde fût également recueilli. Marthe s'égara peut-être, sur des gazons éternellement fleuris, à la poursuite de capricieux et insaisissables papillons; Camille évoqua sans doute de gracieux fantômes de jeunes filles, qui tous lui ressemblaient et dansaient en robe de mousseline sur les bords de l'Océan; Paulette caressa d'avance la liberté prochaine dont elle allait jouir. Je ne réponds que de Béatrix: le front penché, les mains jointes, son cœur était bien d'accord avec ses lèvres, en murmurant les saintes paroles, et si sa pensée s'éloigna un instant de la pieuse retraite, ce ne fut que pour aller chercher et présenter à Dieu les êtres si chers dont le bonheur lui était plus précieux que le sien.

CHAPITRE II

Béatrix n'avait jamais connu son père; ses plus anciens souvenirs lui représentaient sa mère, pâle, triste, silencieuse et toujours en deuil. Mme de Vanssay était restée veuve à vingt-trois ans. Après quelques années d'une union mal assortie, troublée encore par les folies d'un époux jeune et fantasque, elle l'avait vu ramener chez elle, un jour, sanglant et défiguré. Une querelle au jeu, suivie d'un duel, sous le prétexte le plus frivole, mit fin à cette existence si mal dirigée. Pendant deux mois, Mme de Vanssay, qui n'avait connu dans le mariage que le désenchantement de toutes sortes, veilla le blessé avec la sollicitude d'une mère. Elle sut enfin, à force de patience et de tendresse, toucher profondément ce cœur léger, mais sensible; elle sut adoucir les regrets du mourant, lorsqu'il jetait en arrière un regard désolé sur une vie si mal remplie; elle le ramena à elle d'abord, puis à Dieu par elle, et lorsqu'il ferma les yeux pour toujours, ce fut en la bénissant comme une douce Providence.

La dissipation, la mauvaise entente des affaires, le jeu surtout, avaient englouti en quelques années le patrimoine de M. de Vanssay et la mince dot de sa femme, qu'il avait épousée orpheline et presque sans fortune. Il restait des bijoux, de l'argenterie, un beau mobilier. Tout

cela fut vendu, mais mal vendu, comme il arrive toujours à ceux qui veulent faire argent de leurs dernières ressources. Malgré la modeste existence que menait la jeune veuve, et les bons conseils qu'elle recevait du seul ami qui lui restait, le docteur Gérard, un jour vint où le pauvre trésor se trouva complètement épuisé. Mme de Vanssay, trop fière pour s'adresser à la famille de son mari, avec laquelle il s'était brouillé depuis longtemps, était donc à bout de ressources. Il fallait vivre cependant, et faire vivre la chère petite créature dont le nom de Béatrix paraissait une raillerie du sort.

MARIE MARÉCHAL.

(La suite au prochain numéro.)

MOSAÏQUES ROSES

Par arrêté du ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, en date du 15 juillet 1874, la commission d'examen des ouvrages dramatiques a été composée ainsi qu'il suit :

Inspecteur principal des théâtres : M. Hallays-Dabot. Inspecteurs des théâtres : M. de Forges et M. E. Villetard de Pruniers, licencié ès-lettres, auteur dramatique. Sous-inspecteurs des théâtres : M. Paul Bourdon et M. le baron de Rorthays de Saint-Hilaire.

**

A l'Opéra-Comique, les répétitions du « Pardon de Ploërmel » vont commencer au 1^{er} août, en même temps que celles de « Mireille », qui doit alterner avec l'œuvre de Meyerbeer. Mme Carvalho conserve, bien entendu, le rôle de Mireille, qu'elle a créé au Théâtre-Lyrique. Il en est de même pour le rôle d'Ourias, qui sera tenu par M. Ismaël. M. Duchesne chantera celui de Vincent.

**

C'est à tort que plusieurs de nos confrères ont annoncé la maladie de Mme Pauline Cico. La charmante artiste se porte à merveille; elle a même l'intention de prendre un engagement cet hiver sur l'une de nos scènes de genre. Nous sommes certain qu'elle n'aura que l'embarras du choix.

**

Voici la date des expositions des différents concours de l'école des Beaux-arts : Peinture, exposition les 25, 26 et 27 juillet. — Sculpture, les 29, 30 et 31. — Architecture, 31 juillet, 1^{er} et 2 août. — Gra-

vure en taille-douce, exposition, 23, 25 et 26 juillet.

Le cours de la classe de gravure à l'école des beaux-arts, qui avait été suspendu par suite de la légèreté des élèves, a été de nouveau ouvert après huit jours de fermeture.

**

Un avis à la main collé sur les affiches de l'exposition des projets du Sacré-Cœur prévient les visiteurs que les galeries ne seront ouvertes au public, pendant les premiers jours de la semaine, qu'à une heure de l'après-midi, en raison des travaux du jury.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE CHATEAU

Première mise. — Robe en foulard rayé blanc et lilas, genre pékin, avec jupe faisant tablier composé de petits volants plissés en biais de manière à ce que les rayures fassent damiers. Par derrière il y a un très grand volant faisant demi-train, avec volant plissé en damiers et volant simplement froncé venant à la hauteur d'un second tablier garni d'un volant froncé, avec poches posées en fichu d'où s'échappent des coques et des flots de rubans lilas. Ce genre de tablier par derrière est très nouveau et très original. Corsage à basques découpées derrière et à gilet devant, avec grosse ruche de foulard et nœud de rubans lilas. Manches garnies de deux volants, l'un plissé en damier et l'autre froncé, avec bracelet de ruban lilas. Souliers Louis XV, en chevreau gris bordé de violettes, une merveille de Jouvenot. Chapeau bergère en paille d'Italie, avec bouquet de petites pâquerettes des prés et écharpe de ruban lilas tout autour. Gants de Saxe, nuance naturelle.

Deuxième mise. — Toilette en Sicilienne nuance tourterelle et bleu turquoise. La jupe en Sicilienne bleu turquoise est garnie de petits volants doublés en Sicilienne tourterelle alternant avec des bouillonnés et des volants en Sicilienne turquoise. Sur le milieu de la jupe écharpe drapée en tablier se relevant par derrière en flots faisant tournure et s'étalant en demi-train sur une jupe répétant les mêmes volants et les mêmes bouillonnés. Veste sportsman en Sicilienne tourterelle, avec col Angot doublé de bleu et revers bleus. Cette veste a de gros boutons Pierrot en Sicilienne bleue et des poches fermées avec un bouton bleu. Les manches ont un double revers écharpe, doublé de bleu, rappelant la draperie de la jupe, et un plissé de Sicilienne bleue tombant sur la manchette de dentelle ou de tulle plissé. Gants blancs en peau de Suède, une élégance suprême. Chapeau Trianon, en paille d'Italie, relevé d'un côté, enroulé de ruban bleu, avec crête de tourterelle et gros bouquet de roses derrière avec traine de bluets. Ombrelle canne, en Sicilienne tourterelle doublée de bleu. Souliers en chevreau bleu, talons Louis XV, avec nœud cocarde mélangé de faille tourterelle et de faille bleue.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE DIEPPE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES. — LITTÉRATURE : *Béatrix*, par Mlle Marie MARCHAL. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE DIEPPE

SOMMAIRE. — Dieppe est en pleine saison maritime. — Les Régates. — M. le commandant du *Cuvier*. — Les marins sont des hommes à part. — Un feu d'artifice en mer. — Dieppe est la plage aristocratique par excellence. — La marquise de Caux à Dieppe. — Le *Cald* au théâtre du Casino. — La Fanfare de la Société philharmonique. — Les Concerts du soir. — La vente et la loterie au profit de la Crèche de Dieppe. — Mlle Valentine Guitry. — Les Concerts de la Terrasse. — Les modes nouvelles. — Le défilé des toilettes. — Les Jardinières ambulantes. — Les Fleurs animées. — Les colerettes Médicis. — Réunions champêtres dans les châteaux. — Rénovation du sablage. — Le costume de la comtesse de Molke. — Les waterproofs de Dieppe. — Les chapeaux *Figaro*. — Les caquets de la Terrasse. — L'eau des Fées, la Syrène et le Phoque. — La nouvelle Comète. — Ce que devient Paris. — Toujours des mariages.

Dieppe est en pleine saison maritime. Nous avons eu les Régates, le dimanche 2 août, par une mer houleuse et un vent de nord-ouest qui ont entravé les courses à l'aviron. Les voiliers se sont mis en route vers la pointe d'Ailly, qui était le but désigné au vainqueur. La brise gonflait élégamment les voiles qui ondulaient au gré du vent et qui filaient sur les vagues

moutonneuses avec une majesté toute grandiose.

Après les voiliers, de jeunes mousses ont commencé la course à la godille, avec une très grande dextérité, bien que la houle gênât leurs mouvements et leurs opérations. L'avisoleur le *Cuvier*, envoyé par le ministère de la marine, était en rade vis-à-vis la Terrasse du Casino et présidait cette fête maritime; il avait déployé tous les pavillons des différentes nationalités dont il s'était pavoisé en girandoles de toutes couleurs: le coup d'œil était ravissant. Tous ces pavillons semblaient s'incliner et saluer la foule qui les acclamait. M. le sous-préfet de Dieppe était à bord du *Cuvier*, en compagnie du commandant, *M. Bour Christival*, l'un des hommes les plus aimables et les plus distingués qu'on puisse rencontrer, et du lieutenant, *M. Charreux*, qui est également charmant et parfaitement bien élevé. Disons à ce sujet que les marins sont des hommes à part, ayant conservé toutes les traditions chevaleresques d'autrefois, parce qu'ils croient en Dieu et qu'ils ont le respect que tout homme d'honneur doit à la femme. Il est plus que certain que les officiers de marine sont ainsi, parce qu'ils fréquentent peu les autres hommes

et qu'ils n'assistent pas aux séances de pugilat de l'Assemblée à Versailles.

Tous les autres hommes vont se récrier et se déclarer nos ennemis les moins intimes, car ils se trouvent pour la plupart à leur goût, s'ils ne sont pas de celui des autres. Il y a bien certainement des exceptions, mais que de types de poseurs, de vaniteux et d'hommes parfaitement mal élevés nous avons sous la plume! Le marin est très simple, très instruit et très modeste, car il est toujours en contact avec Dieu, devant lequel il se trouve infiniment petit, tandis que le député radical péroré à tort et à travers, s'imaginant qu'il va sauver la France, et le gilet au cœur et le mirliflor ont la prétention de régénérer la jeunesse et l'amour.

La seconde journée des Régates n'a pas été plus favorisée que la première, car la mer était plus rude encore et la brise continuait à souffler du nord. Pourtant la course des grands yachts a eu lieu. Quatre bateaux seulement ont pris part à la course. Les autres ont dû relâcher pour cause d'avaries. Le départ était fixé en face du Casino. Les yachts devaient virer une bouée placée au large de Tréport et revenir au point de départ.

Le premier prix, dans la course des yachts, a été gagné par *Comte de Chambord*, patron *Cardon*, et le deuxième prix par *Scapin*, patron *Bagué*.

Pour cette solennité, la Ville a fait tirer le soir, par Ruggieri, un feu d'artifice sur la mer, à bord du remorqueur la *Ville de Dieppe*, qui était mouillé en rade.

Mais si la mer était mauvaise, le ciel n'en était pas moins splendide, et les Régates avaient attiré une foule immense accourue de Paris et des départements avoisinants. Tous les hôtels étaient encombrés de voyageurs, et ils le sont encore.

C'est que Dieppe est la plage aristocratique par excellence et en même temps la plage où les petites positions de fortune peuvent se produire sans que leur amour-propre ait à souffrir d'installations luxueuses. Dieppe est une ville et non pas un village. On est en évidence ou l'on reste ignoré. Tout dépend de l'attitude et du milieu dans lequel on vit.

Nous avons esquissé la plage de Dieppe et l'ensemble de la ville dans notre numéro du 1^{er} août. Nous ne nous répéterons pas aujourd'hui.

Nous parlerons du Casino et de ses fêtes qui se succèdent chaque soir et qui alternent par des concerts, la comédie et des soirées dansantes. L'autre mardi, les acteurs du Casino se sont surpassés, parce qu'ils savaient que la *diva des divas*, la *marquise de Caux*, était dans l'auditoire. Adelina Patti a toujours vingt ans; elle a conservé la figure fine et mutine de Rosine: c'est un délicieux camé. Elle portait crânement de côté un chapeau brigand, un vrai *Fra-Diavolo* en paille noire, très haut de forme et très pointu, avec un large bord doublé de faille bleue et relevé de côté par un bouquet de roses. Sur le sommet du chapeau flottait une large plume bleue attachée avec un large nœud de velours bleu. Son costume était en cachemire bleu, garni de velours bleu et de boutons d'argent oxydé. La marquise de Caux a applaudi plusieurs fois *Mme Ebrard-Gravière*, qui remplissait le rôle de Virginie et qui méritait à tous égards les bravos et les applaudissements de la grande cantatrice qui vient s'installer pour un mois à Dieppe, ce dont Dieppe est très fier et très honoré.

Aussitôt que l'arrivée de la marquise de Caux, venant de Londres, a été signalée, la Fanfare de la Société philharmonique est allée donner une aubade à la grande artiste pour la remercier d'avoir choisi Dieppe de préférence à toute autre plage. M. le Président de la Société philharmonique, en offrant un bouquet à la Patti, lui a dit qu'il n'était que l'interprète des sentiments de la population dieppoise qui était heureuse de posséder sur sa plage l'éminente artiste dont le nom personnifiait l'art musical dans ce qu'il y a de plus pur et de plus élevé.

La Patti a été vivement touchée de cette manifestation sympathique, qui s'adressait tout autant à la femme qu'à l'artiste, et c'est dans les termes les plus affectueux qu'elle a témoigné à MM. E. Anquetin, J. Delahais et Am. Godard, toute sa gratitude, en les priant d'être l'interprète de sa reconnaissance auprès des membres de la Fanfare de Dieppe.

Les concerts du soir sont très suivis, et la coupole des fêtes et les deux grandes galeries latérales sont tellement encombrées, qu'il est presque impossible d'y pénétrer quand on n'arrive pas de bonne heure. Il en a été ainsi le jeudi soir 6 août, à l'occasion d'une loterie or-

ganisée pour ainsi dire instantanément au profit de la Crèche de Dieppe. Dans la journée avait eu lieu la vente des lots offerts pour la Crèche, et ce sont ceux qui restaient qu'on avait mis en loterie. Toutes les jolies danseuses et les habitués du Casino ont trouvé une agréable surprise : celle de faire la charité. Les commissaires ont admirablement bien secondé les dames patronnesses, et toutes les séries de cent billets se sont enlevées facilement.

La Crèche de Dieppe a fait non seulement une bonne journée, mais encore une fructueuse soirée, et M. Marbeau, président honoraire des Crèches, va tressaillir d'aise quand il apprendra cette heureuse nouvelle.

Dans la journée on a vendu pour 900 fr. Le soir, les billets de loterie ont atteint 1,600 fr., et les deux charmantes femmes qui tenaient chacune un comptoir de pâtisserie et de rafraîchissements, ont vendu pour 400 fr. de gâteaux.

Mme Brière, M. le comte de Greyffulhe et M. Lebey de Bonneville ont été les lauréats du sort, car ils ont gagné plusieurs lots, et leur nom a été plusieurs fois appelé.

Mme la sous-préfète de Dieppe, Mme la baronne d'Orgeval, présidait cette fête de charité avec une grâce toute parfaite.

Le lendemain vendredi 6 août, Mlle Valentine Guitry s'est fait de nouveau entendre dans le concert du soir. Elle a été acclamée à son arrivée comme une artiste qui a été acceptée et appréciée par le public dieppois. Avec une aisance parfaite et un brio des plus brillants, elle a joué l'Andante finale de *Lucia* de Litz. On se plaisait à suivre ses peits doigts gracieux et nerveux qui vocalisaient sur le piano avec une dextérité remarquable. Ce morceau, hérissé de difficultés, que Mlle Valentine Guitry a vaincue, a surtout été apprécié par les connaisseurs de bonne et sérieuse musique qui se sont rendus compte du talent hors ligne de la jeune pianiste, qui a joué ensuite une *Barcarolle* de Mendelssohn, et une *Valse en ut dièse* de Chopin, avec un charme et une légèreté qui lui ont gagné tous les suffrages. On eût dit que chaque touche d'ivoire était effleurée par une brise parfumée.

Mais c'est surtout de trois heures et demie à cinq heures et demie que les concerts sont

charmants sur la Terrasse, et qu'ils présentent une physionomie typique.

Il y a maintenant des toilettes à effet et des toilettes de bon goût. Les Anglaises et les Américaines dominant. On les reconnaît à leur désinvolture et à leurs costumes qui s'affranchissent de la banalité parisienne. Elles importent des modes que les provinciales et les Parisiennes copient et s'assimilent si bien qu'elles deviennent les *Modes de Paris*.

Ce qui fait nouveauté élégante sur la Terrasse, c'est un veston en cheviot gris tendre, garni simplement d'un très large gris cotelé, admirablement bien cambré derrière et se croisant de côté.

Ce veston arriverait en droite ligne de Paris, s'il n'était taillé, modelé et confectionné à Dieppe, par Marion, le célèbre Marion, qui importe tous les ans les plus beaux tissus anglais, français et indiens, dans ses vastes magasins du bazar des Bains.

Marion est tout à la fois une célébrité parisienne et dieppoise. Il est grand seigneur dans sa spécialité, c'est-à-dire qu'il n'aime que le beau, le simple et le riche, et qu'il ne peut pas faire vulgaire.

Il s'est marié, il y a deux ans, avec une jeune femme qui dirigeait les ateliers de couture de la maison Aurélie, depuis une douzaine d'années. Mme Marion a les goûts et les idées grandioses de son mari, et elle les développe avec un tact parfait et une délicatesse exquise. Notez que tout ce qu'elle crée et imagine est tellement simple et tellement parisien, qu'il n'y a que la vraie grande dame et la femme qui sait s'habiller qui puissent l'applaudir et la comprendre. Ce n'est ni *frou-frou*, ni *miliflore*, c'est comme il faut; c'est tout dire. Elle nous a montré un costume en laine grise, tout simplement garni d'un galon de soie assorti, que nous avons reconnu sur la Terrasse, porté par l'une des tournures les plus sveltes et les plus élégantes qu'on puisse admirer.

La mode a des tendances de simplicité, tout en restant fantaisiste et luxueuse. Comment décrire toutes les toilettes de la Terrasse? il y en a tant et tant, car Dieppe est au grand complet, et le défilé est si varié!

Enregistrons au hasard les toilettes qui passent :

Une toilette mauve doré avec tunique

sans manches, en pékin blanc rayé marron, et un chapeau de paille d'Italie tout couvert d'avoine folle, avec un bouquet de cerises sur le côté, faisant aigrette, qui semblait avoir été oublié là par hasard.

Une toilette mauve, avec jupe à volants déchiquetés et tunique écrue rayée de roues de broderie à jour, relevée derrière par une large écharpe de faille mauve éfiloquée à même, et un chapeau de paille de riz écu, couronne de marguerites de toutes couleurs, avec écharpe de gaze blanche.

Une toilette de nansouk blanc, à fines rayures satinées, garnie de volants tuyautés bordés de valenciennes, avec corsage décolté en cœur et nœuds de faille mais parsemés sur toute la toilette. Chapeau de paille d'Italie, genre Marie-Antoinette, avec panache de trois plumes en maïs et voile de gaze maïs, s'enroulant et se déroulant à volonté.

Une toilette de faille gris perle liserée rose, avec habit Louis XV, à revers et gilet rose, avec un chapeau de paille d'Italie genre Bergère, couronné de petites roses de mai sans feuillage autour de la calotte et dans l'intérieur, portée par une toute jeune mariée de dix-sept ans, avec une grâce encore enfantine.

Une toilette de faille bleue, avec volants déchiquetés et tunique en guipure et toile écrue, un nouveau tissu très artistique, rappelant les guipures d'autrefois. La tunique est doublée de faille bleue, avec collerette de guipure écrue et de faille bleue et revers écrus. Elle est garnie de boutons en nacre Burgos écrue et de nœuds de faille bleue. Chapeau Belle Bourbonnaise, avec bord paille d'Italie relevé devant, et garniture de roses dans l'intérieur. Le fond du chapeau est en faille bleue bouillonnée, avec plume bleue plus foncée et beaucoup de roses. Ce chapeau, perché très en arrière, est retenu sur la tête par deux barbes de tulle blanc qui se croisent derrière et viennent se rattacher devant sur la poitrine par un bouquet de roses.

Cette jolie toilette a fait sensation, comme toutes les autres toilettes que portent Mme P... avec une élégance innée. On compte ses chapeaux, ses bijoux et ses robes qui sont du meilleur goût et des premières faiseuses. Les

parures de diamants et de pierreries sont assortie aux toilettes.

Mme P... habite Bruxelles, mais elle est d'origine toulousaine. Elle a le grand œil noir doux et velouté, et le type correct des fleurs de beauté chantées par Clémence Isaure.

Entre autres toilettes simples et de bon goût, citons :

Une toilette en faille bronze, avec tunique en cheviot écu presque blanc, encadrée d'une guirlande de larges feuilles de broderie bronze et écu. Les manches de la tunique sont en faille bronze comme le jupon. Chapeau de paille très enlevé, garni de coques de faille bronze doublées écu, avec guirlande de feuillage bruni et de bluets. Dans l'intérieur, même guirlande de bluets.

Une toilette de faille mauve avec volants déchiquetés, et tunique d'entre-deux de Chantilly et de velours noir. Chapeau de paille avec nœuds de faille mauve et velours noir, et guirlande de roses mélangées, avec grappes de réséda et feuillage teinté.

Une autre jolie femme, une Rouennaise, Mme L..., mérite également d'être citée à l'ordre du jour pour ses toilettes élégantes et d'une distinction parfaite. Elle porte tantôt une toilette noire toute constellée de jais, tantôt une toilette de faille bleu électrique, avec tunique de grenadine noire rayée et satinée garnie d'entre-deux et de dentelle en acier bleui, ou bien une toilette de lino gros bleu, très bien faite et composée de biais en tablier, avec deux écharpes se croisant en pouff derrière.

Et une toilette de basin blanc, avec volants et broderie anglaise. La seconde jupe est garnie au milieu du tablier par une échelle de nœuds de ruban gros bleu.

Continuons le défilé :

Un costume en toile d'Asie rayé écu et rouge brun, avec jupe rasant terre, garnie de cinq volants plissés très fins, dont les rayures sont contrariées, les unes en biais et les autres toutes droites. La seconde jupe fait écharpe, avec rayures droites. Elle est garnie d'un plissé très fin en biais et relevée en pouff derrière avec des nœuds de velours noir. Corsage entr'ouvert avec basques très courtes devant et postillon fendu derrière, avec plissé en biais très fin sur tous les contours. Nœud de velours noir à l'ouverture du corsage et au-dessus du

plissé des manches. Chapeau en paille malines, garni de velours noir et de coquelicots.

Une toilette faille noire et cotte-de-mailles de jais, faisant cuirasse et tablier, portée par la belle Mme S... Chapeau Fra-Diavolo, en paille noire, avec plume noire, aigrette de jais et rose pourpre s'épandant sur la plume.

Il y en a bien d'autres. Le moyen de tout dire et de tout détailler. Notre Courrier des Modes complétera toutes les remarques et les observations que nous transcrirons sur nos tablettes roses.

Dans la dernière chronique du *Sport*, Buchaumont, qui succède momentanément à M. Eug. Chapus, qui est en traitement à Vichy, annonce qu'au bord de la mer, comme dans les stations thermales, on peut observer un poétique changement dans la toilette des femmes. Leurs robes du soir ne se font plus, pour ainsi dire, en gaze, en tulle ou en dentelle: elles se font en fleurs, et quelles fleurs!... les plus invraisemblables, les moins portées jusqu'ici: les géraniums, les tulipes, les cactus, les iris, les rhododendrons, les hortensias, les jacinthes, sont les fleurs en vogue. Les femmes n'en décorent pas seulement leurs robes, comme garnitures, elles s'en revêtent littéralement. Ce ne sont que jardinières ambulantes sous forme de jupes, parterres mouvants, sous prétexte de traînes. Les corsages sont de véritables massifs et les épaules n'ont plus l'air de sortir d'une robe, mais bien d'émerger d'une corbeille. Et Buchaumont ajoute:

« Certes, les fleurs sont l'ornement par excellence, celui qu'a dicté la nature à la toilette féminine. Rien ne rehausse mieux qu'elles une robe, si on sait les disposer à point. Pourtant n'en faut-il pas abuser au point de faire d'un bal une exposition d'horticulture, et c'est ce qui arrive avec la mode qu'on inaugure en ce moment aux eaux. »

Ah! mon cher Buchaumont, qui vous a conté ces balivernes qui n'existent que dans l'imagination d'une fleur féminine, qui voudrait peut-être se produire en tulipe (je ne dis pas orangeuse) dans une fête quelconque; mais on croirait à une exhibition d'une fleur animée de *Granville*, si pareille féerie se produisait dans le Casino de Dieppe.

En fait de fleurs qui dansent le soir, il n'y a que les jolies abonnées qui ont des robes en

toile d'Oxford, en batiste blanche garnie de valenciennes ou de broderie, en gaze de Chambéry poudrée de perles de jais, en foulard rayé de deux couleurs, et en taffetas quadrillé bleu et blanc, ou rose et blanc. Elles ont des fleurs sur leurs chapeaux, car elles ont des chapeaux pour danser, mais ce sont des guirlandes et des bouquets et non pas des jardinières.

A Trouville, à Cobourg et à Villers-sur-Mer, on danse de même, ainsi qu'à Saint-Malo et sur les côtes de Bretagne.

A Boulogne-sur-Mer, autant qu'il m'en souvient, il y a une dizaine d'années, on dansait en cheveux et on s'habillait en toilette de bal. Quelles toilettes!... Espérons qu'elles auront changé, et que c'est du Casino de Boulogne que vient cette *floraison de jardinières ambulantes*.

Il y avait autrefois des bals parés aux bains chauds de Dieppe. Personne n'y venait. On y a renoncé. On préférerait aller respirer la brise sur le bord de la mer, puisqu'on vient à Dieppe pour cela.

Ce n'est qu'au Casino de Royan, où les Bordelaises s'habillent en toilettes de bal d'été, et non pas en parterres mouvants, nous pouvons l'attester. On peut d'ailleurs y aller voir.

A l'exception de M. Eugène Chapus, qui cause de la mode tout aussi bien que nous, il n'est pas permis à un seul homme de se mêler de nos chiffons, car il n'y entend absolument rien.

Buchaumont ajoute encore que jamais, quoi qu'on fasse, nous ne deviendrons un peuple *collet monté*, et que les collerettes à la Médicis sont bien près d'être reléguées au musée des vieilles modes; que la France a éprouvé plus d'une fois le besoin de revenir à la collerette, comme à la République, et que cette nouvelle entreprise de collerettes à la Médicis n'aura pas longue chance..

Il est plus que probable que Buchaumont ignore que les collerettes Médicis datent déjà d'une année et que la mode n'est plus la mode du jour où elle se popularise.

Et pour terminer son Courrier des Modes, Bae aumont proclame que la dentelle de Malines redevient très à la mode pour les costumes du jour, et que ce sont les princesses d'Orléans qui ont remis la malines en faveur.

Bien avant la guerre, la malines poudrait déjà les toilettes de mousseline et de jaconas et

rivalisait avec la dentelle de Burgos, en faisant concurrence à la valenciennes.

En attendant l'époque des grandes chasses et les réceptions fastueuses qui se manifestent à ce sujet, il y a de charmantes réunions champêtres dans les châteaux avoisinant Paris, entre autres: à Courson, chez la comtesse de Caraman; à Versailles, chez la comtesse de Montesquiou; aux Bergeries, chez la comtesse Cahen d'Anvers; à Roquencourt, chez Mme de Heyne.

Toutes les semaines, la baronne de Hirsch donne de somptueux dîners au château princier de Beauregard, qui est tenu sur le pied d'un château anglais.

Dans toutes ces belles réceptions, les fleurs jouent un grand rôle pour la décoration de la table.

A Beaumesnil, on fait revivre l'ancien procédé du sablage, tombé en désuétude depuis la Restauration. Le dernier des sableurs en renom s'appelait Jousselin, et était maître-d'hôtel de Louis XVIII. C'était un paysagiste très distingué, et ses improvisations ne servaient que pour deux ou trois dîners et montraient toujours le goût le plus varié.

Le sablage dans les jardinières est une véritable aquarelle de fleurs naturelles. Ce sont des fleurs coupées qu'on groupe et qu'on dispose dans du sable mouillé.

Ce que nous pouvons donner comme originalité typique de costume, c'est le costume original que Mme la comtesse de Molke portait l'autre semaine sur la plage de Trouville, et qui était confectionné avec les étoffes mêmes dont s'habillent les femmes des pêcheurs. La comtesse de Molke peut se permettre toutes les fantaisies qui lui passent par la tête. Elle a l'élégance, la position et le genre. Sa taille, si fine et si simple, qu'on dirait qu'elle va se casser, s'arrange des blouzes russes, des blouzes écossaises et de tous les costumes qui empaqueteraient une autre femme. La mode des unes n'est pas toujours celle des autres, il faut bien se le persuader.

Par exemple, à Dieppe, les élégantes ont adopté de nouveaux waterproofs qui ressemblent à la capote grise de nos troupiers en campagne. Ce genre de waterproofs à gros plis creux et à ceinture, a beaucoup d'élégance pour certaines tailles, tandis que les femmes

un peu fortes ressembleraient à autant de guérites mouvantes.

Il y a encore deux chapeaux qui ne vont pas à tous les visages: c'est le chapeau *Orphée*, tout enguirlandé de trainasses de fleurs pendant jusqu'à la taille, et posé tellement en arrière, qu'on se demande s'il n'est pas fixé par un clou d'or pour tenir ainsi, et le chapeau *Figaro*, que nous désignons ainsi, parce qu'il ressemble au plat à barbe du malicieux barbier, qu'on s'applique sur le front et qu'on relève en arrière avec une écharpe de gaze et un bouquet de fleurs.

Et les casquettes de la Terrasse? nous dirait-on. On pourrait en écrire des volumes plus ou moins vrais. Chaque coterie est en lutte et en opposition avec les autres coteries.

C'est comme à l'Assemblée: on discute la mode, la beauté, l'élégance, et personne n'est jamais d'accord. Ce qui plaît aux unes déplaît aux autres; les blondes sont trop fades, les brunes trop colorées; ce qui n'empêche nullement les blondes et les brunes d'être charmantes, quand elles le sont.

On discutait l'autre jeudi la beauté d'une très jolie femme, au teint pâle et mat et aux cheveux veloutés aile de corbeau, à laquelle on accordait généreusement quarante ans, quand elle en paraît à peine trente.

— Il y a deux ans, je puis vous l'affirmer — disait une belle aux cheveux d'or, couronnée de ne-m'oubliez-pas et d'une fusée de boutons d'or — elle avait des cheveux blancs; c'était très visible. Aujourd'hui, elle n'en a plus que quarante, grâce à ses cheveux qu'elle a fait teindre en noir.

— Ce n'est point de la teinture, s'écria trop vivement peut-être une autre charmante femme faisant partie du groupe accusateur, il n'y a que l'*Eau des Fées* qui puisse lui donner le noir velouté et brillant; la teinture rend les cheveux violets, ternes et rougeâtres.

— En avez-vous fait l'expérience sur vous-même? répliqua-t-on.

— Pourquoi pas? J'ai pourtant les cheveux blonds et dorés; mais là est le prestige de l'*Eau des Fées*, c'est de raviver le coloris tel qu'on l'avait primitivement. Personne ne s'en cache aujourd'hui. On avoue ses chignons et ses perruques et demi-perruques. Il en est de même de l'*Eau des Fées* qu'on emploie pour faire

épaissir la chevelure et pour empêcher les cheveux de tomber, même sans avoir de cheveux blancs. Vous y arriverez toutes, mesdames, ce n'est qu'une question de temps et de prudence.

— L'eau de mer abîme-t-elle les cheveux? demanda une autre jolie femme qui portait une demi-perruque.

— C'est l'Eau des Fées des Anglaises qui se baignent sans bonnet de toile cirée, avec de longues nattes flottantes. La jeune fille anglaise qu'on a baptisé: *la Syrène*, se baigne ainsi, et ses nattes blondes, longues au moins d'un mètre, surnagent entre deux vagues.

— Et le phoque, mesdames, avez-vous vu le phoque?

— Celui du bassin?

— Non pas, celui de la plage, qui se baigne tous les matins, qui reste trois quarts d'heure pour qu'on l'admire, et qui fait des efforts de plongeon, de coupe et de planche du plus comique effet.

Nous pourrions vous en dire encore bien long sur les flirtations et les promesses de mariage qui restent bien souvent à la douane. Mais nous sommes venue à Dieppe pour applaudir et non pas pour médire.

En attendant l'arrivée de la nouvelle Comète, qui nous est annoncée, on se croirait plutôt en automne qu'en été. Aux chaleurs tropicales et torrides qui rayonnaient de l'aigrette de feu de la première Comète, ont succédé les raffales, la tempête, la pluie et le froid.

Paris est ravi d'aise et s'imagine que toutes les Parisiennes vont rentrer au logis. Ah! bien oui. Pas une seule jolie femme n'y songe, à Dieppe, et il doit en être de même à peu près partout.

N'a-t-on pas emporté pour le moins une douzaine de toilettes et de chapeaux? il faut les montrer et les porter quand même, et les faner pour ne plus les revoir ensuite, car dans un an elles seront démodées.

La femme élégante est toujours sur le *qui vive*. Elle sait très bien que la mode qui vient de paraître n'est déjà plus la mode. On arrive donc à Dieppe comme si la Comète Coggia présidait encore aux splendeurs de l'été. Paris n'en est pas plus triste pour cela. Paris se marie; Paris dîne très bien et s'amuse de même.

Les dîners de la Présidence sont toujours très appréciés et suivis de réceptions non moins brillantes.

Ce n'est qu'au mois de septembre que Paris et Versailles seront dans le calme le plus complet, car MM. les députés seront en route et se disperseront de droite et de gauche, sans aucun jeu de mots, croyez-le bien. Et puis, il y a de beaux mariages qui obligent le beau monde qui est à Paris de se mettre en évidence et qui forcent ceux qui sont partis de revenir momentanément.

Les *Échos de Paris* nous parviennent jusqu'à Dieppe et nous apportent tous les succès enthousiastes que Mme la baronne de Maistre vient d'obtenir dans l'audition de plusieurs fragments de ses deux opéras: *Ninive* et *Cléopâtre*, qui vient d'avoir lieu dans les salons de Mme la comtesse de Noé. M. Halanzier avait bien voulu assister à cette fête musicale.

La musique et les interprètes ont été vivement applaudis par toute l'assistance composée de véritables connaisseurs et de juges compétents. M. Halanzier ne se lassait pas d'applaudir, et a témoigné plusieurs fois à l'auteur toute son admiration, en lui adressant les plus chaleureuses félicitations.

Verrons-nous enfin *Ninive* et *Cléopâtre* à l'Opéra?... La soirée a été charmante en tous points. La comtesse de Noé a fait les honneurs de chez elle avec une amabilité parfaite. Elle paraissait toute heureuse des bravos qu'elle entendait, car c'était elle qui les avait sollicités, en conviant un public d'élite à une audition exceptionnelle.

La musique de Mme la baronne de Maistre se distingue principalement par la force et l'expression dramatique, par l'originalité des idées et l'emploi intelligent et varié des ressources de l'harmonie.

Cléopâtre renferme des beautés trop saillantes et d'un ordre trop élevé pour que cet opéra ne soit pas monté sur l'une de nos plus grandes scènes lyriques.

Dans l'opéra de *Ninive*, c'est la musique épique qui domine et qui produit un effet des plus grandioses.

Ces deux opéras sont deux œuvres d'un grand mérite, qui ne doivent pas rester dans l'oubli, et qui doivent propager la musique sérieuse dans les quatre coins du monde.

La semaine dernière s'est accompli, à l'église russe du faubourg Saint-Honoré, le mariage du baron Inskoff avec Mlle Delgorog, nièce de l'ancien ambassadeur de Kiseleff. Toute l'aristocratie russe qui se trouve encore à Paris assistait à cette cérémonie. Toutes les belles dames russes étaient en toilette de bal, couvertes de diamants et de fleurs, avec les épaules nues.

L'officiant était l'archimandrite de Moscou, en ce moment à Paris.

Et le mercredi 5 août a été célébré, dans l'église de l'Annonciation, à Passy, le mariage de Mlle Jeanne Alphand, fille de M. Alphand, officier de la Légion d'honneur et directeur des travaux de Paris, avec M. Fmile Bariquand, ingénieur. Une foule nombreuse se pressait dans l'église trop petite pour contenir tous les assistants.

La messe a été dite par M. le curé de Saint-Ambroise. M. le curé de Passy a prononcé l'allocution et donné aux jeunes époux la bénédiction nuptiale.

Dans l'assistance, on a remarqué Mme Rosini, femme du célèbre compositeur; Mme Haussmann et sa fille; Mme Pernette; M. le prince de Sagan; M. Laurent, ancien secrétaire général de la préfecture de la Seine; M. Renault, ingénieur, frère de M. le préfet de police; la famille Erard, qui habite, à Passy, le beau château de la Muette; M. de Franqueville; M. de Grimpel, directeur général des contributions indirectes; MM. Davioud et Magne, les docteurs Blanche, Delpech, Beni-Barde; plusieurs membres du Conseil municipal, parmi lesquels: MM. Prestat, Loiseau, Thuillier; un grand nombre de riches familles habitant Passy, et tous les chefs de service de la préfecture de la Seine.

Plusieurs artistes de talent, ainsi que la musique du 43^e de ligne, ont prêté leur concours à cette sympathique cérémonie, car personne n'oublie que c'est M. le baron Haussmann et M. Alphand qui ont fait le Paris d'aujourd'hui.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR !

Le moyen de faire autrement que de parler des toilettes de Dieppe, qui défilent chaque jour devant

nous, de trois heures à cinq heures, et que nous retrouvons le soir au Casino, soit au concert, à la comédie et à la soirée dansante. Il y a tant de costumes différents que nous nous demandons où est la mode qui fait loi et autorité. La confusion est dans la mode comme dans toute autre chose. Toutes les tentatives de toilettes sont acceptées du moment qu'elles sont jolies, élégantes et seyantes. Il y a des robes à traîne, demi-traîne et sans traîne, qui produisent chacune leur effet, les unes avec tablier et volants derrière, les autres avec tunique et corsage à basques, celles-ci avec cuirasse et tablier attaché en fichu derrière, celles-là avec des corsages jockeys et une écharpe en guise de tunique pour retenir les plis de la seconde jupe. Toutefois, les toilettes ont une tendance à redevenir simples et naturelles, c'est-à-dire à ne plus nous affubler en femmes de harem, avec des fouillis d'étoffe. C'est pourquoi nous adoptons graduellement: le corsage cuirasse, la tunique cote-de-mailles, le tablier drapé en fourreau et la tunique à la Bulgare, qui moule tous les contours d'une femme bien faite et bien proportionnée. Il en arrivera des modes qui vont se produire ce qui se passe exactement aujourd'hui. C'est qu'on les exagérera, que certaines femmes voudront se montrer à l'état de statue et qu'elles finiront par être ridicules. Les corsages à ceinture et les tailles courtes sont donc en déchéance. On revient aux tailles de guêpe, très longues et très enserrées. Autant les femmes ont cherché à se grossir, autant elles vont chercher tous les moyens de s'allonger et de s'amincir. Les toiles d'Oxford rayées sont très en vogue, ainsi que les jaconas rayés et les foulards rayés de deux tons.

Ce sont les *magasins du Louvre* qui ont lancé les premiers les toiles d'Oxford, et la mode sait le succès qu'elles ont obtenu. Il y a toujours des occasions extraordinaires dans ces beaux et vastes magasins, qui ont accaparé tout un quartier, et nous engageons les étrangères à les visiter à leur passage à Paris. On ne trouverait pas, bien certainement, dans une autre maison de nouveautés, les articles suivants à un prix aussi réduit et dans des conditions aussi exceptionnelles, tels que :

Un costume complet, en grenadine noire, qualité extra, composé d'une jupe à volants, d'une seconde jupe et d'une très jolie casaque, le tout garni de satin ou de turquoise, avec le dessous de soie compris, valeur réelle de 225 francs, pour... 160 francs.

Une tunique en grenadine noire, de très belle qualité, avec jupe drapée et corsage doublé de soie, avec ornement en pareil mélangé de satin ou de turquoise, cotée seulement 49 francs.

Un costume complet en soie rayée grisaille, de très belle qualité, composé d'une jupe à volants, d'une seconde jupe relevée par une écharpe plissée, et d'une petite casaque ajustée assortie, le tout bordé de biais de velours noir, pour 145 francs.

Une robe princesse en toile batiste pur fil, écrue ou bleue, garnie devant et tout autour d'une jolie bande brodée à même, 58 francs.



J. L. P. D.

1153

A. Levy, imp. v. des Marais, 60.

Planche 1153

La Gazette Rose

Coiffes de Campagne

15 Aout 1874

Clothes des Magasins du Louvre - Coiffes de M^{me} Marie Bataillon - Rubans de la Glaneuse - Chapeaux de M^{me} Buillet - Fleurs de M^{me} Sireat - Lingerie de la M^{me} Mauveau - Ceinture-Regente de M^{me} de Vexis-sœurs - Mitouins de Chaprou - Foulards de l'Union des Indes - Eventails Duvelloy - Bijoux fantaisistes de la Maison Bourguignon - Eau des Fées de M^{me} Sarah Félix - Chaussures de la M^{me} Souverot - Parfums et Savons de toilettes de la Maison Violet fournisseur Breveté des Cours Etrangères.

ju
li
et
de
d'
cr
sa
de
fo
du
ur
no
le
jo
me
tu
êtr
de
tai
d'ê
pri
écl
S
ric
pot
de
per
tur
ser
apl
L
d'au
dan
qui
trio
que
de S
ban
tuni
soie
pure
selin
conv
d'As
L
ou
aux
sert
le tis
Le
té, pl
Le
mon
No

Un costume complet en toile, composé d'une jupe à grand volant, d'une double jupe et d'une petite casaque demi-ajustée, le tout rayé de couleur et liseré de blanc.

Et un *costume spécial pour le voyage et les bains de mer*, en étoffe de laine grise ou biège, composé d'une jupe à volants et d'une tunique boutonnée, croisée, article très soigné, pour 29 francs.

Le comptoir des soieries va remplacer, pour la saison d'automne, le comptoir des toiles d'Oxford, des toiles d'Asie, des toiles de Vichy et des percales foulard.

La soie joue un rôle important dans les magasins du Louvre, car elle accapare, à elle toute seule, une longue et immense galerie.

Les étoffes rayées vont avoir la vogue et faire nouveauté. Mais le drap de soie, le *Paris-Louvre*, le *Cachemire d'or* et le *Drap Cyclope* resteront toujours des occasions uniques, fabriquées exclusivement pour les magasins du Louvre, avec la signature industrielle de *C.-J. Bonnet*.

Toutes ces belles robes de soie noire unie vont être ornées de galons de soie noire, de galons de velours, de galons de jais, de galons d'acier taillé et de galons d'acier bleuï. Nous anticipons déjà sur les modes d'automne et nous donnons les primeurs de la nouveauté avant qu'elle ne soit éclosée.

Sachez encore que la *Glaneuse* édite de très riches galons perlés d'acier et des draps d'acier pour cuirasses, corsages et tabliers. Ce même genre de galon et d'étoffe se répétera en jais, perles fines, perles argentées et jais blanc. Toutes ces garnitures riches et massives nous font pressentir ce que seront les modes cet hiver : très collantes et très aplaties.

La *Glaneuse* prépare donc d'avance sa moisson d'automne et d'hiver. Elle rappelle, avant la vendange, tous les différents articles de la saison d'été, qui ont été pour elle autant de succès et de triomphes. Entre autres, le *joli panier Glaneuse*, auquel son nom donne une élégance de plus, en paille de Smyrne, bordé de fleurs et de fruits. Des rubans en foulard Surrah pour écharpes et nœuds de tuniques légères en gaze de Chambéry, canevas de soie ou de laine ; gazeline, linon batiste, tissu guipure écrue, gaze des Indes, jaconas rayé et mousseline des Indes. D'autres rubans, genre Madras, conviennent aux toiles de Vichy, d'Oxford et d'Asie.

Le fichu Louis XIII en blonde espagnole blanche ou noire, perlé de jais noir ou de jais blanc, plaît aux femmes élégantes et économes, parce qu'il sert de garniture à un corsage uni, quel qu'en soit le tissu et la nuance.

Le fichu *Mirliflore* est plus pimpant, plus tuyauté, plus enrubanné, plus mirliflore enfin !...

Le collet *Conspirateur* ne sied pas à tout le monde. Il faut être svelte et élancée.

Nous engageons nos belles lectrices qui aiment

les collerettes Médicis, les ruches Pierrot et les plissés fins, à les porter de préférence à toute autre lingerie, car ils vont tous disparaître bientôt. Ainsi va la mode !... La *Glaneuse* est sur la plage de Dieppe sans y être. Vous n'avez qu'à lui écrire, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, et elle vous enverra tout ce que vous désirez.

Les nouveaux costumes de *Mlle Marie Bataillon* sont aussi couleur automne. Voici bientôt le mois de septembre et l'ouverture de la chasse. Les modes vont entrer dans une nouvelle série d'élégance ; les costumes d'amazone ont subi une grande transformation. On en fait en satin de Chine, en toile de laine gris lin, en toile de Saxe, avec corsage sans manches, qui sont d'étoffe pareille à la jupe, en faille de couleur.

Le chapeau est rond, en paille, avec voile de gaze assorti à la nuance du corsage qui a une petite pochette dans laquelle on met un mouchoir de batiste rayé ou un bouquet de fleurs. Les amazones d'autrefois sont distancées, et l'amazone classique en drap bleu, en drap noir et en drap vert, a disparu pour la saison d'été.

Mlle Marie Bataillon a toujours l'initiative de ce qui est nouveau et élégant.

Nous n'en donnons pour exemple que les costumes suivants qui se promènent sur la Terrasse de Dieppe :

C'est un costume en faille marron et pékin rayé mais et marron de deux tons, ce qui est très fantaisiste. La jupe est garnie par devant en tablier, de trois biais de pékin mais terminés chacun par une frange assortie. Par derrière, la jupe marron est ornée de volants marron découpés en dents de roses. Le corsage a un plastron de pékin mais, faisant gilet à basques, et des manches marron, avec volant de pékin mais, plissé en biais, et nœud de ruban marron sur le volant.

Une robe en grenadine noire, avec larges pois ruchés bleus. Le devant de la jupe est orné de bouillonnés sur lesquels monte une guipure noire bordée d'acier bleuï. Par derrière, la jupe est ornée de volants alternant avec des bouillonnés. Le corsage, genre cuirasse, est ouvert en cœur et rayé d'entredeux d'acier bleuï. Pour cette toilette, chapeau de paille noire avec feuillage teinté et grappes de caecis bleuï, faisant guirlande attachée avec un large nœud de velours noir faisant cataquois derrière. De coquets bouquets de cerises.

Une toilette en linon blanc ornée de nœuds roses. La première jupe, faisant demi-traîne, est garnie de petits volants froncés bordés d'une petite malines. La seconde jupe, également encadrée d'un même volant froncé, est drapée en tablier et se noue derrière avec deux pans de linon et un large nœud de faille rose effilé à même l'étoffe. Le corsage est ouvert avec une collerette en malines, et un jabot de malines continuant de chaque côté jusqu'au milieu de la poitrine, où il se réunit par un nœud de faille rose. Ce corsage se termine en

basques ouvertes devant et derrière et garnies d'un volant bordé de malines. C'est très simple et très oli.

Une autre toilette en linon blanc est garnie en tablier, avec des bouillonnés de linon et des volants de broderie. Le devant est fermé avec des nœuds de ruban bleu. Par derrière l'ornementation de la robe alterne avec des bouillonnés, des volants de broderie et des volants unis bordés de valenciennes. Le corsage-habit, dans cette même disposition d'ornement, a par derrière deux ailes de broderie et de valenciennes froncées en volants, se rattachant par des nœuds blancs. Il est entr'ouvert en châle et fermé avec un nœud bleu.

Une toilette en faille caroubier ornementée de faille rose, très élégante de coupe et très nouvelle de décor.

Une toilette de campagne en toile bleu de Sèvres bordée de blanc, avec jupe demi-traine ayant un tablier de bandes brodées, et de chaque côté une quille de cinq plissés très fins en toile bleue encadrant le tablier. La jupe demi-traine se termine par douze plissés très fins, et sur cette jupe se gonfle une espèce de tunique faisant pouff, bordée d'un volant de broderie. Le corsage cuirasse est rayé d'entredeux de broderie épaisse et très en relief, ainsi que les manches. Chapeau paillason avec moisson de coquelicots et d'avoine folle, et voile de gaze bleue. Bottes d'excursion en chamois gris, aussi souple qu'un gant, ou en chevreau noir piqué bleu, avec nœud de peau bordé de coquelicots et d'avoine miniature.

Une toilette en taffetas lilas de Perse. La jupe demi-traine toute garnie de petits volants frangés à même. Corsage montant sans manches, et sur cette jupe lilas, blouze de valenciennes, rien qu'en entredeux de valenciennes et volants de valenciennes, serrée à la taille par une large ceinture bébé en faille mauve. Chapeau Marie-Antoinette en paille d'Italie, avec panache de plumes blanches et de plumes lilas et bouquet de roses de Bengale.

Un costume en toile d'Oxford rayé bleu et rose pâle, avec jupe dépassant terre garnie de volants plissés faisant carreaux par la disposition des rayures. Et tunique blouze encadrée d'un petit volant plissé et d'une guipure torchon de 10 centimètres. Cette blouze tunique est maintenue à la taille par une ceinture de cuir rouge de Russie, avec appliques d'acier bleu. Chapeau de paille avec fond mou en foulard rayé rose et bleu. Voile de gaze blanche enroulé tout autour, avec gros bouquet de roses derrière et nœud de velours noir.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les nouveaux costumes et toutes les belles toilettes de l'intelligente faiseuse, qui prépare déjà des actualités d'automne dont nous vous donnerons la primeur dans notre courrier du 16 septembre et qui vous causeront plus d'un étonnement.

— Quoi donc!... me direz-vous?

Ecrivez directement à *Mlle Marie Bataillon*, 5,

rue Thérèse, quartier Ventadour, à Paris. Elle vous dira ce que la discrétion m'empêche de vous révéler aujourd'hui.

Il en sera de même des chapeaux, qui vont aussi se transformer pour la saison d'automne et d'hiver.

Mme la Comète avait obligé les chapeaux à se tenir sur le haut du chignon. Il faisait si chaud qu'on se dégageait la tête le plus qu'on pouvait. Il va falloir songer à des coiffures plus sérieuses et plus confortables. En attendant, Mlle de Bongars nous offre encore un chapeau très seyant et très fleuri, appelé *chapeau jardinière*, qui ne ressemble en rien. Je vous prie de le croire, aux jardinières ambulantes de *Buchamont*.

Cette jardinière est en paille d'Italie placée très en arrière, avec biais de velours noir autour de la calotte, bords relevés et bouquet de coquelicots dessous et de côté.

Une autre paille d'Italie jardinière a des reines Marguerite lilas et blanches, avec velours noir. Il est également charmant. Un troisième chapeau en paille d'Italie est copié sur les portraits de Marie-Antoinette et empanaché de plumes mais ou de plumes blanches, cela dépend de la toilette. Il est très aristocratique et très simple tout à la fois.

Un quatrième chapeau, toujours en paille d'Italie, s'appelle *Ophélie*, parce qu'il est poétique et rêveur, avec ses larges bords inclinés. Il est fleuri de gerbes de bluets sur la passe, ou bien de bouquets de fleurs mélangées, avec ruban de faille mais ou de faille bleue autour de la calotte flottant très long par derrière et couronne de bluets ou de fleurs mélangées dans l'intérieur de la passe, et bouquet d'œillet de côté faisant aigrette.

Un chapeau de paille d'Italie, genre tyrolien, avec longue plume blanche et bouquet de houx, avec velours noir.

Un chapeau Léopold-Robert, composé d'une couronne de raisins mélangés, avec feuillage de plusieurs tons.

Un chapeau Matelot en paille anglaise, avec galon noir sans pans, et voile de gaze blanche tout autour.

Un chapeau rond en paille belge marron, avec bords légèrement bombés rabattus sur les cheveux, et calotte ronde assez élevée entourée de biais en faille marron et bleu, se nouant en nœud aigrette sur le côté, avec oiseau bleu étalant ses ailes.

Un chapeau *Conspirateur*, en paille noire, très haut de forme, relevé d'un côté, avec bord de velours noir, longue plume noire et cocarde rouge, blanche, écossaise, bleue, lilas, tricolore ou orange, et noire. Cela dépend de la toilette et de l'opinion.

Un chapeau *comme d'api*, en paille de riz, avec guirlande de fleurs de pommier, aigrette de boutons de roses de mai, et ruban de faille rose, genre galon.

Et un chapeau Charlotte Corday, avec collerette

de mousseline plissée ou dentelle sur une passe coulissée, et fond mou en étoffe assortie aux toilettes, soit foulard écossais ou rayé, en batiste, en laine, en linon et en foulard Surrah, avec torsade de velours noir séparant la dentelle de l'étoffe et nœud de velours noir de côté.

Tous ces différents chapeaux, que nous venons d'esquisser au bout de notre plume, ne manquent pas de style et d'initiative. Ils sont les œuvres d'une jeune artiste dont le talent a déjà été très apprécié par plus d'une de nos lectrices, *Mlle de Bongars*, qui vient d'adjoindre à son joli salon de modes, 17, rue de la Banque, des ateliers de couture et de confection.

La question des chaussures est comme celle des chapeaux. Elle se résume par la fantaisie la plus artistique et la plus variée.

Une femme élégante ne se contente plus de deux ou trois jolies paires de chaussures. Il lui en faut aujourd'hui pour chaque toilette et chaque costume. Les robes habillées exigent le soulier Louis XV, brodé de fleurs en rapport avec le chapeau, et garni d'un nœud de dentelle et de ruban comme la robe. Les bas de soie sont également brodés de fleurs, ou bien rayés de deux teintes, ou bien de nuance unie bleu pâle, lilas pâle, rose, havane, gris tendre, selon la nuance du jupon. La *Maison Jouvenot* a le monopole de toutes ces chaussures aussi élégantes que distinguées. Chaque petit soulier est une étude de coloris et de style. Il est de bonne compagnie avant tout, car il sait à quelle belle dame il s'adresse. Il est cambré naturellement, sans avoir recours à un talon exagéré planté au milieu de la semelle, et sans avoir le bout pointu et relevé à la poulaine, comme certaines chaussures se produisent aujourd'hui, ce qui est disgracieux et illogique, car le pied de la *Diane chasseresse* n'a rien de commun avec le pied fourchu de Satan.

Ce qui distingue la *Maison Jouvenot* de toute autre maison de chaussures, c'est le cachet comme il faut de chaque soulier et de chaque bottine. Aussi la réputation de la maison Jouvenot s'étend-elle au loin, et les commandes lui arrivent 165, rue Saint-Honoré, place du Théâtre-Français, des quatre coins du globe. Elle exécute en ce moment, pour New-York, des bottes en chevreau bronze et en chevreau noir, style Louis XV, piquées blanc, avec l'empoigne brodée d'un joli bouquet de fleurs, et petits nœuds brodés également.

Des souliers *Sabots Louis XV*, en chevreau rose, doublés de soie rose, sans nœuds, avec une seule bande en acier taillé.

Des souliers en chevreau noir brodés en jais, avec petits nœuds perlés, genre *sabots*.

Des mules en canevas écru, brodées d'un joli bouquet de volubilis bleus, doublés de soie bleue, genre Louis XV.

Des souliers en batiste écru, avec flots de guipure écru et étoile en acier taillé.

Des souliers de campagne en chevreau très bril-

lant, tout à fait montants, et liés par un ruban noir faisant nœud. Sur le dessus du pied, ces souliers sont piqués en cordonnnet blanc. Les talons très élégants sont en acier.

Des souliers en faille et taffetas de couleur assortis aux toilettes, tels que faille bleue et nœud de point à l'aiguille et de ruban bleue, lilas pâle avec nœud de coquille en malines et ruban lilas, feuille de rose, brodée de boutons de roses plus vifs, avec nœud de valenciennes, et ruban rose, faille écru, brodée d'un bouquet de violettes, avec nœud de guipure écru et ruban violet, faille havane, brodée de coquelicots, avec un nœud jabot en malines et ruban coquelicot.

Essayez, chère lectrice, tous ces jolis petits souliers de Cendrillon. Ils vous consacreront femme élégante entre toutes.

Ce qu'il faut aussi demander à la maison Jouvenot, ce sont des demi-bottes en peau de chambois gris souris, ou de nuance naturelle, pour les excursions montagnardes qui vont commencer au mois de septembre.

Il se fait aussi beaucoup de chaussures en toile grise ou bleue, avec nœuds cravates en foulard rayé, quadrillé ou à pois.

Le foulard des Indes est le tissu qui a le plus de succès avec la toile d'Asie, la toile d'Oxford et le linon batiste. La saison d'été est tributaire à l'*Union des Indes* de ses plus fraîches et plus élégantes toilettes. La toile d'Asie et la toile d'Oxford ont reproduit les costumes de plage et de village, et les costumes de foulard, les toilettes élégantes et habillées. Le foulard s'associe au taffetas et à la faille, et il n'en est que plus charmant pour tunique Louis XV, et pour blouses russe et écossaise. Il fait également nouveauté en habit *Mirliflore*, avec écharpe drapée sur la jupe de taffetas et se nouant derrière en deux pans frangés de volants ou de guipure, de valenciennes et de malines.

Rien n'est élégant et distingué comme les foulards à larges et petites rayures, que l'*Union des Indes* a édités pour les toilettes d'été.

Ces foulards sont fond blanc, avec larges et petites rayures vert de mer, bleu de mer, havane doré, lilas pâle, maïs, rose effacé. La jupe est à petits rayons, avec volants en biais plissés en éventails, surmontés de bouillonnés et de coulissés. C'est très fantaisiste.

La seconde jupe est à larges raies, encadrée d'un plissé éventail, avec habit *Mirliflore* décoré de boutons de nacre Burgos de même teinte que le foulard. Cet habit *Mirliflore* a pour garniture un plissé éventail, ou bien une guipure mosaïque, ou une riche valenciennes qui se répète au bas de la seconde jupe.

La mode est tout aussi bien aux quadrillés qu'aux rayures.

Les foulards quadrillés noir et blanc composent de très jolies toilettes avec de la faille noire. La tunique, en foulard noir et blanc, et sous-manches,

qui sont en faille noire. Sur la jupe de faille noire, il y a un coulé de foulard quadrillé et un volant noir. Il en est ainsi des foulards quadrillés blanc et marron lilas et blanc, bleu et blanc, qui sont vraiment charmants et qui font genre sur des jupons de faille assortie. Tous ces foulards à larges et petites rayures vont constituer des costumes d'automne, en nuances plus foncées, avec rayures noires et grises.

Ce qui va faire genre et actualité, ce sont les blouses et les tuniques en cachemire indigène des Indes, de provenance directe, et dont le bon marché exceptionnel ne s'explique que par l'envoi de ce cachemire sans aucun intermédiaire à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra, qui en a seul le monopole.

Ce cachemire des Indes, en toutes teintes nouvelles claires et foncées, ne coûte que 11 fr. 50 c. en largeur de 1 mètre 20 centimètres. Il ne faut que cinq mètres pour faire une tunique ou une blouse, ce qui porte à 55 fr., pas plus, un vêtement d'une suprême élégance et d'une solidité à toute épreuve. Les tuniques de cachemire blanc, brodées d'un velours noir et d'une guipure, ont très grand genre sur un jupon de velours noir.

L'*Union des Indes*, en outre du cachemire des Indes, a encore d'autres tissus exclusifs, tels que : le *Crépon de l'Inde*, qui remplace le Crépon de Chine, et dont on fait de très jolies toilettes du soir ; le *Swatow*, une étoffe écrue et brillante tissée avec de l'écorce d'arbre de Chine, et dont la pièce, composée de 18 mètres, ne vaut que 75 fr. Et le *Tussore* de l'Inde, de nuance écrue naturelle, qui reproduit tous les élégants costumes de plage et de villes d'eaux, garnis d'entre-deux et de guipure écrue.

L'*Union des Indes*, tout en ne vendant que 48 fr. une robe de foulard rayé ou à dispositions, par 8 mètres, ne donne que le métrage qu'on lui demande. Elle expédie aussi bien, et avec le même empressement, un simple foulard de poche qu'une tunique en crêpe de Chine. Il suffit de lui en faire directement la demande, 1, rue Auber, et elle l'expédie franco à destination.

N'avions-nous pas raison de dire que Dieppe était la plage parisienne par excellence, et qu'on savait tout aussi bien ce qui se passait sur le boulevard du nouvel Opéra, ni plus ni moins que si on était à Paris ?

En l'honneur de madame la Comète, qui a disparu en emportant le beau temps, *Mmes de Vertus sœurs* ont édité une Ceinture-Régente en gros tulle, que toutes les tailles fines et souples et les femmes élégantes ont adoptée. En gros tulle, va-t-on dire ; mais ce n'est pas possible. Comment la taille est-elle soutenue ?... Admirablement bien, grâce à la coupe et au modelé de cette mignonne petite Ceinture-Régente, qui n'a pas de rivale, soit en satin, en moire, en faille, en coutil, et même en caoutchouc.

Vous allez sourire, et vous dire : « A quoi peut donc servir une ceinture en caoutchouc ?... » A aller à la mer et à conserver tous les avantages de sa taille en costume de bains de mer.

Il y a déjà quelques années que *Mmes de Vertus sœurs* ont moulé la Ceinture-Baigneuse, qui a obtenu un véritable succès, et que les coquettes n'ont pas abandonnée. Les femmes un peu fortes surtout se trouvent soulagées par cette ceinture qui aide puissamment aux mouvements de la natation.

La Ceinture-Régente, en gros tulle, sera très légère et très fraîche pour les toilettes de bal. Nous la désignons principalement aux jeunes femmes et aux jeunes filles, et même aux belles dames ayant un certain embonpoint.

Nous le répétons, ce n'est point le tissu qui donne à la Ceinture-Régente plus de force et de soutien, c'est la coupe, le modelé et l'agencement de cette ceinture dont les bases hygiéniques sont fondées sur les lignes de la statuaire, que *Mmes de Vertus sœurs* ont étudiées de prime-abord. Il n'est nullement besoin d'être à Paris pour avoir une Ceinture-Régente, car on ne l'essaie jamais, ce qui est une fatigue de moins. Il suffit d'envoyer des mesures exactes à *Mmes de Vertus sœurs*, 12, rue Auber, quartier du nouvel Opéra.

Il y a plus d'une précaution à prendre quand on est en voyage, à la campagne, au bord de la mer, pour ne pas avoir le visage bistré et hâlé. Le soleil est des plus perfides et des plus traîtres, quand on le laisse faire, car il rouille les peaux les plus fines et les plus blanches. Grâce à la science, à la chimie, on peut effacer les taches de rousseur et conserver un coloris éclatant de fraîcheur naturelle, avec le Lait Antéphélique de Candès, préparé au camphre et au bismuth. Il en résulte une préparation des plus lacteuses, des plus dépuratives, des plus toniques et des plus hygiéniques tout à la fois.

Lorsqu'il s'agit d'enlever radicalement les taches de rousseur, le Lait Antéphélique s'emploie pur, et il faut suivre un traitement de plusieurs jours, que le prospectus indique.

Quand on ne l'emploie que comme eau de toilette, quelques gouttes suffisent pour composer un lait des plus rafraîchissants et des plus vivifiants, car il active le sang et le fait circuler dans les artères. On acquiert donc naturellement des couleurs veloutées et purpurines, sans le concours d'aucun fard.

L'action du Lait antéphélique est telle que dans les cas de piqûres d'insecte et de guêpe elle cautérise la piqûre tout aussi bien que l'alcali volatil. Aussi les voyageuses ont-elles toujours dans leur poche un double flacon anglais qui contient d'un côté des sels et de l'autre du Lait antéphélique qu'on trouve dans toutes les parfumeries de province et dont le dépôt principal est chez *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis. Le flacon ne vaut que 5 francs. C'est pour rien en raison des résultats hygiéniques qu'on en retire. Toute femme qui tient à conserver

les avantages dont elle est douée doit employer des spécialités dont l'efficacité est reconnue, et une parfumerie extra-fine et naturelle comme celle de la maison Violet, qui compte une brochette de récompenses et de médailles obtenues aux diverses expositions de Paris, de Londres et de Vienne.

La maison Violet ne s'en tient pas à la parfumerie, qu'elle collectionne dans les nécessaires de voyage ou dont elle compose des caisses de parfumerie qu'elle envoie aux chatelaines et aux baigneuses, selon leur désir. Elle s'occupe également d'objets d'art, et la coupole de la rotonde du boulevard des Capucines est un véritable musée d'objets fantaisistes et utiles, et d'œuvres réelles d'une valeur toute artistique.

Il vous souvient sans doute de ce joli tableau intitulé: le *Printemps*, qui fit tant de sensation au Salon de l'année dernière. Quoi de plus frais, de plus suave et de plus charmant, que ce printemps dans sa fleur, qui personnifie l'amour, la beauté et la jeunesse. Eh! bien, la maison Violet vient de traiter avec Goupil, l'éditeur, pour avoir seule le droit exclusif de reproduire ce joli tableau du *Printemps*, sur les éventails géants, en faille noire, avec monture d'ébène ou bois de violette. C'est une très heureuse inspiration dont nous félicitons la maison Violet, qui n'hésite jamais devant aucun sacrifice pour marcher en avant et conserver la priorité industrielle et artistique en toutes choses. D'autres éventailistes vont suivre son exemple et s'attacher l'exclusion de tableaux de genre et d'aquarelles de fleurs. La maison Violet marche dans une nouvelle voie intelligente et artistique. Rien de trop beau pour elle. Son installation de parfumerie, boulevard des Capucines, en est la preuve. Rien n'est plus élégant, plus simple et plus grandiose en même temps que cette belle rotonde de la parfumerie, devant laquelle les étrangers s'arrêtent avec admiration, car les vitrines de la maison Violet sont uniques au monde. Ces vitrines artistiques sont autant d'étagères où se groupent des flacons de toilette, des coffrets en cristal gravé, des flacons de poche, des bonbonnières, des cassolettes, des portefeuilles, des nécessaires à ongles en cuir de Russie, des jeux de ciseaux, de peignes d'écaillé et de brosse en ivoire. Il y a des brosses sculptées de main de maître, et une glace en ivoire feuillée de fleurs, avec deux amours enguirlandés de roses, qui rappelle le travail féérique des glaces d'ivoire de la maison de Poilly, à Dieppe. C'est aussi beau, ce qui n'est pas peu dire.

Les articles de parfumerie de la maison Violet sont trop nombreux pour que nous puissions les énumérer tous ici. Rappelons les plus connus, tels que le savon royal de Thridace, l'un des plus beaux fleurons de la brochette industrielle de Violet; la *Crème de beauté*, qui est la beauté même; la *Crème Pompadour*, dont la recette authentique de jeunesse et de fraîcheur vient en droite ligne de Manon Foissey, femme de chambre de la marquise de Pom-

padour; la *Rosée des Abeilles*, bain de fleurs naturelles récoltées par la Reine des Abeilles dans le calice des fleurs; le *Poin coupé*, bouquet exquis et de saison pour le mouchoir.

Il y a encore trois parfumeries spéciales en outre des cosmétiques variés de la maison Violet, qui sont ainsi réparties: Parfumerie aux violettes d'Italie, parfumerie à la glycérine parfumée, et parfumerie à l'Yland-Yland, émanant les senteurs du lilas de Perse. On a de quoi choisir, et une jolie femme se métamorphose en fleurs, d'après le parfum qu'elle adopte. Quelle poétique métamorphose!... On devient violette des bois, ou violette de Parme selon qu'on est brune ou qu'on est blonde.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

Comédie-Française. — *Zaïre*, tragédie en cinq actes, de Voltaire.

Reprendre *Zaïre* n'est pas une entreprise sans audace. En effet, cette tragédie, malgré l'épithète d'*enchanteresse* que lui accorde J.-J. Rousseau, n'est qu'une pâle imitation d'*Othello*. Shakespeare a certainement inspiré l'auteur d'*Eriphyle*, cette autre pièce en partie imitée du tragique anglais. M. Villemain fait observer, avec raison, que si Voltaire a été faible dans tout ce qui rappelle l'auteur anglais, ce qu'il a créé dédommage largement de cette faiblesse. Ce que Voltaire a créé est, en effet, remarquable. C'est l'épisode chrétien, c'est Lusignan et la croisade qui font la vraie beauté de *Zaïre*.

Malheureusement, qu'est-ce que *Zaïre*? Une espèce de cours de philosophie; or, la philosophie et ses dissertations ne sont guère en situation au théâtre et surtout en situation dans tous les temps. Même dans *Zaïre*, qui est «le chef-d'œuvre de l'art tragique de Voltaire», le poète est déclamatoire.

Toutes les œuvres de Voltaire ont vieilli. Je défie qu'on représente l'*Orphelin de la Chine* sans faire rire l'orchestre aux éclats; c'est que partout Voltaire prête à ses personnages historiques, en se mouvant dans une action historique, des théories philosophiques acceptées au XVIII^e siècle, mais aujourd'hui hors d'usage et qui sont, dans tous les cas, de véritables anachronismes. Faire parler Mahomet et *Zaïre* comme des encyclopédistes est ridicule. J'ai le regret de le dire, et ma foi, s'il se trouve des passionnés pour le tragique de Fernay, je les condamne à relire *Alzine*.

Et puis se figure-t-on, peut-on se figurer Voltaire le cynique, Voltaire le sceptique, Voltaire l'ennemi acharné de toute religion et surtout de la religion chrétienne, faisant une pièce chrétienne!... Quoi

qu'il en soit, *Zaire* a été bien accueillie par le public choisi des premières représentations, grâce à l'interprétation, qui a été digne de la Comédie Française, à l'exception de M. Berton qui n'a ni l'ampleur, ni la noblesse, ni surtout l'organe d'un tragédien. Mlle Sarah Bernhardt a apporté beaucoup de grâce et de charme dans le rôle de *Zaire* elle s'est montrée, fort touchante et parfois fort dramatique; c'est un triomphe pour elle. M. Mounet-Sully a eu quelques éclairs, particulièrement dans les scènes d'amour, mais son exagération de convulsionnaire gâte tout.

Ces deux artistes ont obtenu un très grand succès au quel le contraste qui existe entre leurs deux natures respectives n'est pas étranger

M. Maubant a dit avec beaucoup de dignité et de chaleur le fameux couplet :

« Mon Dieu j'ai combattu soixante ans pour ta gloire. »

Quant à M. Dupont-Vernon, qui avait le rôle insignifiant de Corasmin, il s'y est montré d'une faiblesse regrettable. En somme bonne reprise, bonne soirée pour ceux qui aiment Voltaire le tragique.

(*Monde artiste.*)

BIBLIOPHAGIE

BÉATRIX

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL (1)

(*Suite.*)

A ce moment, le docteur Gérard, qui depuis longtemps aimait en silence la pauvre désolée, osa enfin lui ouvrir son cœur, et offrir avec sa main un nom honorable, mais obscur, et un avenir modeste. Mme de Vanssay accepta. Elle mit sa main dans celle de cet ami fidèle, se croyant enfin arrivée au port. Pendant douze ans, elle vécut heureuse et paisible. Béatrix grandissait en âge et en grâce; un petit enfant nouveau-né, qu'on appela Maurice, comme son père, égayait la maison. La nourrice de Béatrix, la bonne Renotte, serviteur infatigable, apportait son dévouement et contribuait au bien-être de tous. Enfin, comme suprême bénédiction, la mère du bon docteur, idolâtre de son fils et de celle qu'il avait choisie, consacrait, par ses cheveux blancs et sa digne vieillesse,

cette maison de bénédiction, où tout était paix et harmonie.

Lorsque Béatrix eut dix ans, elle entra au couvent de la Visitation, dont le docteur Gérard était le médecin. Les années s'écoulèrent doucement pour elle jusqu'au jour où, parée de tous les charmes de la jeunesse, et des dons plus solides d'une éducation vraiment chrétienne, elle s'appêta à rentrer pour toujours à la maison paternelle. Pour toujours. Hélas! l'avenir est bien gros d'orages!

La modeste demeure du faubourg va être visitée par la douleur.

Les épreuves de la vie vont commencer pour Béatrix. Que Dieu lui soit en aide! Un jour, le docteur, qui avait tant de fois sauvé les autres, tomba malade et ne put pas être sauvé. Son heure était venue. Il mourut avec le calme et la confiance du bon serviteur qui a rempli dignement sa tâche. Dans ses derniers instants, il recommanda les uns aux autres les pauvres affligés qui entouraient son lit funèbre, puis s'adressant à Béatrix: « Ma fille, lui dit-il, tu seras » la consolation de tes deux mères et le soutien de ton petit frère. Je me repose sur toi » du soin de me remplacer auprès de tous. »

Béatrix en larmes, mais forte et résignée, sentit dès lors quelle mission lui était réservée. Tout son cœur, toute son âme, se fondirent de tendresse et d'amour pour les deux pauvres femmes inconsolables, pour l'enfant qui ne comprenait rien encore aux rigueurs de la séparation dernière. Elle fut tendre; elle fut forte; elle pria Dieu à toute heure; mais la coupe d'amertume était encore pleine, et Béatrix pensa mourir, lorsqu'il lui fallut mettre dans la main défaillante de sa mère, le même crucifix qui avait reçu les derniers baisers de son père adoptif.

Depuis lors, « dans la petite maison, » comme l'appelaient les gens du quartier, le gazon de la pelouse reverdit, les arbres se couvrirent de feuilles, l'enfant joua comme par le passé dans les allées étroites du jardin, mais le sourire ne reparut plus sur les lèvres de Béatrix ni sur celles de l'aïeule.

CHAPITRE III

L'héritage du bon docteur était bien mince: un nom sans tache, le souvenir d'une belle vie, et quelques économies faites depuis son ma-

(1) Librairie Ch. Bériot, éditeur, 35, quai des Grands-Augustins.

riage. Jusque-là il n'avait eu à penser qu'à lui, et il avait pu se permettre, dans la pratique de son art, une générosité et un désintéressement auxquels il dut mettre des bornes, quand il se vit chef de famille. Sa mère jouissait, en qualité de veuve d'un officier supérieur, d'une petite pension de cinq cents francs. Ces cinq cents francs joints à six cents livres de rentes environ, qui appartenaient au petit Maurice, par la mort de son père, étaient tout l'avoir de la famille.

La vie était donc devenue bien étroite dans la petite maison; on avait congédié la femme de journée, qui aidait Renotte jusqu'à la mort du docteur. Chaque jour amenait une réforme dans ce modeste intérieur: plus de jardinier deux fois la semaine pour entretenir le jardin qui était la joie de la grand'mère. Béatrix avait prétendu que l'exercice lui était salutaire, et, chaque soir, à l'heure du crépuscule, lorsque le jour tombant ne lui permettait plus de travailler, elle arrosait, râtissait, plantait, bêchait, pendant que Renotte, devenue lavandière, comme on dit en Bretagne, étendait au bout du jardin sa modeste lessive.

Maurice, croyant se rendre utile, allait de l'une à l'autre d'un air empressé, essayant de soulever les paquets de linge, ou de transporter au loin les petits tas de mauvaises herbes, que rassemblait le râteau de la jardinière.

— Tu te fatigues, mon enfant, dit la grand-mère par sa fenêtre; je te trouve bien pâle depuis quelques jours. Renotte, il faut soigner votre fille et lui faire prendre un peu de vin. Elle n'était pas habituée au cidre; je ne veux plus qu'elle en boive.

Renotte secoua la tête et s'approcha de Béatrix:

— Mademoiselle, lui dit-elle tout bas, je voulais vous parler. Il n'y a presque plus de vin à la cave, quelques bouteilles encore. Comment ferons-nous après? Il m'est impossible d'en acheter sur la petite somme que madame me donne chaque semaine. Il n'y a plus d'économie à faire. Déjà vous avez retranché votre lait du matin. Que faire?

— Sois tranquille, ma bonne Renotte, j'ai encore ma petite bourse d'autrefois, comme ressource suprême, et, avant quelques jours, il y aura, je l'espère, du nouveau, qui te permette,

comme jadis, de revenir fièrement du marché, ton panier tout plein.

La pauvre Renotte rougit; on avait surpris son secret; depuis que les approvisionnements étaient devenus si maigres, honteuse de laisser deviner la gêne de ses maîtres, elle couvrait d'un torchon bien blanc le dessus de son panier, découvert à la mode de Rennes, et cachait ainsi la pauvreté du contenu.

— Sainte miséricorde! Du nouveau? s'écria-t-elle.

— Chut, nourrice, reprit Béatrix, un doigt sur ses lèvres. Ayons seulement un peu de patience; le reste viendra avec l'aide de Dieu.

Le lendemain matin, de bonne heure, la jeune fille sonnait à la porte du presbytère de Saint-Melaine.

— M. le recteur est-il revenu de l'église? demanda-t-elle à une femme d'un certain âge, portant le costume breton dans toute sa rigueur, et la coiffe blanche bien empesée.

— Oui, mademoiselle, il vous attend. Allez le trouver là-bas au fond du jardin. Tenez, le voyez-vous auprès du puits, qui lit son bréviaire, le cher homme!

Béatrix se dirigea rapidement, à travers les plates-bandes bordées de buis, vers l'endroit indiqué.

— Mamselle de Vanssay, cria la servante.

— Je suis à vous, mon enfant, dit le vieux prêtre, en retirant ses lunettes et en refermant lentement son bréviaire.

— Vous m'avez fait demander, monsieur le curé?

— J'ai à vous parler, ma fille, et à vous seule. Voilà pourquoi je vous ai fait appeler ici, au lieu d'aller vous chercher chez Mme Gérard. Il y a trois mois déjà, Béatrix, que vous m'avez demandé de vous aider dans la recherche d'une position qui vous permit d'aider les vôtres au lieu de leur être à charge. Depuis ce temps, je me suis beaucoup occupé de vous. J'ai frappé et fait frapper à bien des portes, tout en poursuivant une négociation qui vient d'aboutir. Votre mère, mon enfant, en vous recommandant à moi, à sa dernière heure, m'avait fait promettre d'intéresser à votre situation la famille de votre père: «Je n'ai rien voulu leur demander pour moi, me disait-elle, mais pour ma fille je n'ai plus de fierté.» Me conformant au désir de votre mère, j'ai écrit

au marquis de Vanssay, votre oncle. Voilà la première réponse que j'ai reçue.

Et le curé tendit à la jeune fille une petite feuille de papier glacé, parfumé, armorié, couverte d'une écriture fine et presque illisible.

Béatrix lut :

« Monsieur le curé,

» En l'absence de mon mari, qui ne sera de retour que dans un mois, j'ai ouvert la douloureuse lettre que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire. M. de Vanssay était un peu souffrant, je n'ai pas voulu lui envoyer, si loin des siens, de si fâcheuses nouvelles; je vous prie donc de suspendre jusqu'à son retour, dont j'aurai l'honneur de vous avertir, toute communication au sujet de cette pauvre orpheline.

» Veuillez croire, monsieur le curé, à ma sympathie bien naturelle pour une si grande infortune, et à ma reconnaissance pour votre charité.

» Marquise DE VANS SAY. »

Béatrix replia la lettre en silence et la rendit au curé, qui reprit :

— J'écrivis de nouveau, mon enfant; je dis à votre tante que, puisqu'elle était instruite maintenant de tout ce qui vous concernait, je la priais d'en instruire à son tour M. de Vanssay, quand elle le jugerait convenable; mais que, de mon côté, et sur vos instantes prières, je cherchais pour vous une situation qui vous permit d'aider votre grand'mère, dans le plus bref délai possible. Vous l'avouerez-je, Béatrix? J'espérais que l'orgueil de votre famille se révolterait à la pensée que vous, qui portiez leur nom, vous en seriez réduite à manger chez les autres le pain de la servitude. Je ne m'étais pas trompé à cet égard; cependant, je ne puis vous le dissimuler, je comptais sur un tout autre résultat. Voici la seconde lettre de votre tante :

Et le bon prêtre lut tout haut à son tour :

« Monsieur le curé,

» Je ne pensais pas que la situation fût si précaire et la solution si pressée. Je vous demandais du temps, parce que je connais assez M. de Vanssay pour savoir qu'avec le temps je serais venue à bout de déraciner en lui certaines préventions défavorables à la cause que vous plaidez avec tant de charité, cause à laquelle tout mon intérêt est acquis, je

n'ai pas besoin de vous le dire. Après avoir bien réfléchi, monsieur le curé, je suis arrivée à la combinaison suivante :

MARIE MARECHAL.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE CHATEAU

Première toilette. — Costume en foulard blanc parsemé de roses épanouies, avec tablier plissé de blais en foulard rose de Chine. De chaque côté de la jupe de foulard blanc, larges nœuds Watteau en foulard rose ou en faille. La jupe est par derrière en foulard Surrah rose de Chine, comme le tablier, orné de cinq petits volants tuyautés. Le tablier est encadré d'un petit tuyauté rose faisant sixième volant sur la jupe. Habit Louis XV, en foulard Pompadour à fleurs, faisant gros pouff derrière, garni d'un volant et gilet rose devant, également garni d'un volant découpé en foulard blanc fleuri de roses. Les manches, ajustées, se terminent par un double volant faisant collerette séparée par un bracelet de ruban rose. Un tuyauté de foulard rose encadre le volant en haut et en bas. Chapeau Trianon en paille d'Italie, retroussé derrière avec un nœud de ruban rose à pans flottants. Sur le dessus du chapeau gerbes d'épis, de bluets et de roses. Gants de Saxe nuance naturelle. Souliers de chevreau gris tendre, brodés de boutons roses, avec ruche rose tuyautée tout autour et talons roses Louis XV, de la maison Jouvenot.

Deuxième toilette. — Robe en faille bleu mauve ou en toile de même bleu, si on préfère la toile à la faille. La première jupe est garnie d'un grand volant bleu froncé à tête, avec volant de foulard rayé ou de toile d'Oxford rayé dépassant le volant bleu. En toile bleue très fine et en toile d'Oxford, rayée rose et blanc sur fond gris perle, on compose une très jolie toilette de village tout à fait typique. La tunique est rayée en toile d'Oxford ou en foulard Surrah et garnie d'une grosse guipure torchon ou d'une bande de jacanas brodé. Elle est relevée sur le côté par une très large écharpe, avec nœud pouff. Le corsage cuirasse est très cambré et emboîte les hanches. Il est coupé au milieu du dos par une bande bleue, avec col pélerine garni de guipure ou d'un volant de broderie et faisant le cœur derrière. Les manches ajustées sont en toile bleue, avec volant sur la main, et manchette de mousseline plissée. Collerette de mousseline tuyautée autour de l'encollure.

Chapeau Bourbonnaise, en faille anglaise, avec bouquet de fleurs dans l'intérieur de la passe, et semblable bouquet de fleurs sur le sommet du chapeau, attaché avec un large nœud de coques bleu mauve doublées de rose. Souliers Louis XV en chevreau bleu mauve, talons de cuir et nœud rayé avec étoile d'acier. Gants de Saxe nuance naturelle.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE LA MER, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES. — LITTÉRATURE : *Béatrix*, par Mlle Marie MARCHAL. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE LA MER

SOMMAIRE. — Dernière quinzaine du mois d'août à Dieppe. — Courses au trot sur la plage. — Les concerts du Casino. — Les *Noces de Jeannette*. — Soirée des frères Lionnet aux bains chauds. — Débuts de Mlle Mazeroux. — Les Courses de Dieppe. — Toilettes de l'enceinte du pesage. — Inauguration du Tir aux pigeons. — La Suisse normande. — Mme Charlotte Dreyfus à Bagnoles. — La petite bourgeois à la mer. — Un jeune gommeux millionnaire. — La perruche de la Terrasse. — Le défilé de la Terrasse. — Les Anglaises tricolores. — La vie de château. — La maréchale Bazaine. — Le petit Pacco. — La date du 13 août. — Le tapis de l'Impératrice Eugénie.

La dernière quinzaine du mois d'août a été pour Dieppe un véritable triomphe. Les fêtes s'y sont succédé avec un entrain sans égal, et tous les baigneurs de cette quinzaine favorisée en garderont longtemps le souvenir. L'Observatoire de Paris avait annoncé du beau temps à partir du 15 août. L'Observatoire a tenu parole, et les Courses ont été ensoleillées d'une brume d'or qui tamisait, comme une écharpe de gaz transparente, un ciel d'azur sans aucuns nuages.

Les fêtes hippiques de Dieppe ont commencé le dimanche 16 août par des courses au trot

organisées par le Comice agricole de l'arrondissement de Dieppe, qui ont eu lieu sur la plage, et par une exposition de chevaux qui avait attiré un grand nombre de connaisseurs et d'amateurs.

Parmi les personnes notables qui se pressaient dans l'enceinte réservée, nous avons remarqué : M. l'amiral de Montaignac, ministre de la marine ; M. Le Bourgeois, député ; M. Lézot, préfet de la Seine-Inférieure ; M. Trouard Riolle, conseiller général ; M. le baron d'Orgeval, sous-préfet de Dieppe ; MM. Henri Piment, Néel et Le Gentil, conseillers d'arrondissements, et beaucoup de personnes influentes de la ville et des environs.

Le soir, il y a eu un très beau concert au Casino, qui a précédé un brillant feu d'artifice.

Mme Martin Robinet, qui est tout à la fois une artiste de talent et un professeur d'un mérite reconnu et accepté, a obtenu un véritable succès dont elle a partagé les honneurs avec son partenaire M. Rouven.

Mlle A. de Soor, une ingénue des plus jolies et qui compte à peine seize printemps, et MM. Desgoria et Lureau, faisant partie de la troupe des artistes du théâtre du Casino, ont égale-

ment recueilli des bravos enthousiastes et mérités.

Au moment où la cloche de l'église Saint-Jacques sonnait le couvre-feu, absolument comme au moyen-âge (c'est-à-dire vers dix heures du soir), les premières fusées tirées par Ruggieri ont annoncé le feu d'artifice qui a été splendide et qui a parfaitement réussi. La pièce principale représentait le char vainqueur de cette course hippique, et le bassin du jardin, un échelon de cascades de feu, avec jets de fusées de toutes couleurs. Le bouquet s'est élancé en gerbes de fleurs multicolores qui semblaient tomber du ciel comme autant de pierreries fines et éclatantes.

Le mardi, 18 août, on a joué sur le théâtre du Casino les *Noces de Jeannette* et *M. Choufleury restera chez lui le...*, avec une verve et un talent réel qu'on ne rencontre pas toujours dans les Casinos de bains de mer. Il est juste de dire que la troupe du Casino de Dieppe se compose de véritables artistes, et que Mme *Ebrard-Gravière* a rempli le rôle de Jeannette avec une grâce, un charme et une modestie qui rappelaient Mme *Miolan-Carvalho*. Elle a vocalisé de façon à rendre jaloux tous les oiseaux chanteurs, dont elle imite les trilles mélodieuses et le doux ramage. Il est impossible de mieux dire et de mieux exprimer qu'elle ne l'a fait la douleur d'un cœur méconnu que dans cette plaintive romance: « *Parmi tant d'amoureux empressés à me plaire.* » Mme la marquise de Caux applaudissait de ses deux petites mains d'enfant et encourageait de son bienveillant sourire tous ces artistes heureux d'obtenir son approbation compétente.

Monsieur Choufleury, cette spirituelle critique de M. le duc de Morny, a été jouée avec un entrain désopilant et a obtenu un succès de fou rire.

Le lendemain mardi, car les plaisirs se succèdent à Dieppe, de soirée en soirée, les frères *Lionnet* donnaient une représentation dans le salon des bains chauds. Il faut avoir un talent réel et un charme particulier pour intéresser tout un public d'élite, pendant deux heures, avec des chansons et des romances de bon goût, et des récitatifs philosophiques. La voix des frères *Lionnet*, qui se confond et s'harmonise, ressemble au doux murmure d'un ruisseau. Aussi le joli duo de *Madame Fortu-*

nio a-t-il été très apprécié. Qui n'a pas entendu les notes douces et plaintives de cette fontaine cristalline, qui tombe perle à perle sur un gazon de mousse et de fleurs? Cette mélodieuse chanson est d'Anatole Lionnet. On a également très applaudi une chanson d'autrefois: *La Veilée*, et une très jolie mélodie d'Anatole Lionnet: *La Fourmilière*, qui donne l'exemple du travail, de l'ordre et de l'économie aux hommes d'aujourd'hui qui préconisent la désunion et le désordre.

Une chanson de Nadaud: *Ma femme est blonde*, dite sur l'air des Conspirateurs de *Madame Angot*, a beaucoup amusé l'auditoire, ainsi que la revue théâtrale des principaux comédiens de Paris, que les frères *Lionnet* imitent à s'y méprendre. On croyait entendre tour à tour: Frédéric-Lemaître, Regnier, Bressant, Laferrière, Dumaine, Lesueur, Pierre Berton, Gil-Pères, Léonce, Baron et Laurent.

Le salon des bains chauds était comble. Le concert de Mme *Conneau*, avec le concours du chevalier *Antoine de Kontski* sur le piano, et du violoniste *H. de Nagornoff*, est annoncé pour le mercredi 26 août. Le nom de Mme *Conneau* est plus qu'un prestige: c'est un tribut d'admiration et de respect qu'on doit à la charmante femme que les revirements du sort et de la fortune ont obligé à tirer partie de son talent, qui n'était autrefois pour elle qu'un délassement et un plaisir. Toute la société aristocratique de Dieppe viendra l'acclamer et l'applaudir, et la marquise de Caux, qui assistait au concert des frères *Lionnet*, ne sera certes pas la dernière à serrer la main de la femme du monde, qui s'est révélée une grande artiste.

Le vendredi 21 août, dans le concert du soir, on a entendu une jeune pianiste de Rouen, Mlle *Mazeroux*, dont la réputation d'artiste est très appréciée des Rouennais.

Mlle *Mazeroux* est la fille d'un ancien chef de musique de l'armée, décoré de la Légion d'honneur, et qui dirige aujourd'hui la musique municipale de Rouen.

Mlle *Mazeroux* a joué un *Concerto*, pour piano, avec accompagnement d'orchestre de *Mendelssohn* et la *Prêre de Moïse*, par *Thalberg*. C'était la première fois qu'elle se faisait entendre en public et qu'elle jouait avec orchestration. La pauvre jeune fille était tellement émue

et troublée qu'elle s'est arrêtée tout d'un coup, tant elle avait peur. Des bravos réitérés sont venus la rassurer et l'encourager, et elle a continué avec plus de vaillance et d'assurance ce concerto hérissé de difficultés musicales. Quand Mlle Mazeroux aura triomphé des émotions d'un premier début, elle comptera parmi les pianistes de talent et d'avenir.

Les Courses de Dieppe, qui ont eu lieu le dimanche 23 août sur l'hippodrome de *Raucemessnil-Bouteilles*, ont été splendides. Le ciel était bleu, le soleil d'or, et la brise pure et fraîche. Favorisées par un temps exceptionnel, ces Courses ont eu le pas sur celles de Deauville. Tout le public masculin et féminin des premières représentations des Courses était à Dieppe au grand complet.

La première course comprenait le Prix du Ministère de l'Agriculture, de 4,000 fr.

La deuxième course, le Prix du Conseil général et du Chemin de fer de l'Ouest, 4,000 francs.

La troisième course, le Prix de la Société d'encouragement, 2,000 fr.

La quatrième course, le Prix Duquesne, 6,000 fr.

Et la cinquième et dernière course, le Prix du Conseil municipal, 4,000 fr.

Le champ de Courses présentait un coup d'œil vraiment magique, car le paysage qui l'encadre est des plus pittoresques et des plus étendus. D'un côté la route d'Arques, avec la belle propriété et le château de Mme La Chambre, surmonté de la falaise verdoyante, toute échelonnée de curieux, et de breaks et de chariots arrêtés sur le sommet. Puis les tribunes entièrement remplies de jolies femmes et de toilettes élégantes. Et de l'autre côté du champ de Courses, la nouvelle avenue de la Bréauté, et des prairies se déroulant dans l'horizon en autant de paysages variés et charmants. D'un côté, à droite, les massifs verdoyants et touffus de la forêt d'Arques; et de l'autre côté, à gauche, Dieppe, son chemin de fer et ses maisons.

Il y avait plus de deux cents voitures sur la pelouse et de magnifiques attelages. Beaucoup de ces voitures étaient conduites à quatre, avec postillon. Et d'autres à la Daumont, avec jockey en culotte de panne blanche et veste de

satin, portant les couleurs de leur belle maîtresse.

Monseigneur le comte de Paris, venant du château d'Eu, y est arrivé en poste, accompagné de M. Estancelin, de M. le baron d'Orgeval, sous-préfet de Dieppe, et de Mme la baronne d'Orgeval, qui est l'une des femmes les plus sympathiques et les plus agréables qu'on puisse admirer.

La présence du comte de Paris a été, dans l'enceinte du pesage, un véritable événement. On s'est empressé autour de lui, avec affection et respect, et Son Altesse a été tellement flattée de la réception des Dieppois, qu'elle a témoigné le désir de revenir se promener sur la plage de Dieppe, avec ses enfants, et d'aller visiter le château d'Arques, le château de Henri IV, le château de ses aïeux....

Les courses étaient présidées par M. Charles Laffitte, M. A. Saint-Hilaire Dufour, et M. le vicomte Léon de Janzé. Elles ont été parfaitement dirigées et conduites.

Parmi les notabilités qui assistaient à cette réunion hippique, nous citerons : Monseigneur le comte de Paris, le prince Milan Obrenovitch de Serbie, l'ambassadeur du Japon, officier de la Légion d'honneur, ne paraissant pas plus qu'une vingtaine d'années, l'ambassadeur de Turquie, M. Lézot, préfet de la Seine-Inférieure, M. le baron d'Orgeval, sous-préfet de Dieppe et Mme la baronne d'Orgeval, M. le maire de Dieppe, M. Legros, et ses adjoints, MM. Réland et Chrétien; les membres du Conseil d'arrondissement et du Conseil général; les principaux membres du Jockey-Club et du Sport: le comte d'Evry, le baron Finot, le baron Sellières, le comte de Nicolaï, MM. Hubert-Delamarre, Moreau-Chaslon, le comte de Saint-Sauveur, M. d'Heudières, M. de Montgomery, sir William Cawl, le propriétaire actuel du yacht du duc de Hamilton, Mme Saint-Hilaire et Mlle Saint-Hilaire, la baronne de Poilly, Mme Caturga, sœur de la princesse Obrenovitch et tante du prince Milan de Serbie, la jeune princesse Olga Stuerdza, son Excellence Ali-Pacha, le vicomte de Brigode, le vicomte de Gouy-d'Arsy, et plusieurs représentants de la presse parisienne: M. Eugène Chapus, du journal le *Sport*, entièrement remis de sa longue maladie, M. Edouard Rodrigues, du *Figaro*, M. John Lemoine, du *Journal des*

Débats, M. Delvoye, imprimeur, propriétaire-directeur de la *Petite Gazette*, rue des Bains.

Cette brillante journée s'est terminée le soir, au Casino, par un concert donné par la musique du 24^e de ligne.

La Terrasse était éclairée à *giorno* avec des girandoles de verre de couleur. L'affluence était considérable. La Terrasse était littéralement envahie. A dix heures du soir, le célèbre artificier Ruggieri a donné le signal du feu d'artifice, qui a été magnifique. Ruggieri s'est surpassé, ce qui n'est pas peu dire. Au-dessus des cascades de feu, il lançait des fusées volantes de toutes couleurs, qui semblaient autant d'âmes errantes et d'étoiles filantes.

Les cascades de feu, sur la falaise du château, ont également réussi, ainsi que les feux de Bengale. Les hurrahs et les bravos de la foule ont prouvé à M. Ruggieri et à M. Darche, le directeur du Casino, la satisfaction générale.

Le lendemain des Courses, le lundi 24 août, l'inauguration du Tir aux pigeons a eu lieu sur la plage. Le soir, le bal, dit des Courses, a été très brillant dans le salon des bains chauds, et à dix heures, a eu lieu la grande retraite militaire aux flambeaux par la fanfare de la Société Philharmonique, sous la direction de M. A. Godard.

Le surlendemain, mardi, seconde journée du Tir aux pigeons; bal d'enfants dans l'après-midi, dans le salon des fêtes, et le soir sur le théâtre du Casino, les *Mousquetaires de la Reine*, avec l'élite de la troupe. Il n'y a donc pas moyen de s'ennuyer à Dieppe. C'est à peine si on a le temps de vivre et de se reconnaître.

Il nous est impossible de dire toutes les toilettes les plus élégantes et les mieux réussies, dans l'enceinte du pesage. Les belles dames qui aiment à être remarquées et à faire tableau n'avaient pas escaladé les gradins des tribunes et s'étaient assises par groupes, sur un parquet qui rappelait tant soi peu les planches de Trouville. L'ensemble des toilettes était de parfaite compagnie. Le peu d'excentricité qui tranchait sur l'harmonie de bon goût était importé de Trouville. On remarquait surtout : une toilette *Jockey*, tout à fait *Jockey*, avec une casaque à carreaux vert olive et blanc. Manches olives et toque rayée gris et noir, avec bouquet de fleurs derrière. C'était moins que joli. Un groupe d'Américaines offrait une

certaine originalité de types et de toilettes. Deux jeunes sœurs ressemblaient à deux sachets de faille havane, avec jupe fourreau attachée devant et derrière, avec des nœuds de faille havane. Pour coiffure, en guise de chapeau, panier Watteau tout fleuri de coquelicots et posé très en arrière. Dans le même groupe, une jeune fille en toilette de cachemire blanc et de faille blanche, avec chapeau de paille d'Italie et branches de lilas blanc, couvrant la petite passe du chapeau. Et une jeune fille en robe de cachemire bleu et de faille bleue, et un Watteau en paille d'Italie, avec plume bleue et bouquet de rose thé.

Mme la baronne d'Orgeval, sous-préfète de Dieppe, avait une toilette en faille gris acier, avec jupe garnie d'un haut plissé de mousseline blanche bordé de guipure, et tunique de mousseline également ornée d'entredeux et de volants de guipure. La tunique était relevée avec des flots de ruban rose passé. Chapeau de paille, avec guirlande de sureau et touffe de roses nuancées.

Mme la comtesse de P..., une toilette noire toute perlée de jais, avec chapeau noir enroulé d'une longue écharpe de gaze blanche flottant derrière.

Mme la marquise de Caux, une toilette de linon grisaille à jour, faisant rayures avec bandes de guipure d'Irlande, sur transparent de faille bleue. La tunique relevée avec des flots de ruban bleu. Le corsage pomponé de nœuds bleus. Et pour coiffure ce fameux chapeau *Fra-Diavolo*, ou *Tyrolien*, que nous avons déjà décrit, en paille noire doublée de faille bleue, avec longue plume bleue, et roses blanches et roses (chapeau qui lui a été donné à Londres, par Mme la baronne de Rothschild, et qu'elle semble affectionner tout particulièrement).

Parmi les toilettes qui défilent devant nous, il y a : une toilette en faille tourterelle, avec volants et tunique en linon rayé de même nuance; un véritable fouillis de flots maintenus avec des nœuds bleus. Chapeau de paille avec plumes d'autruche naturelle, et guirlande de bleuets.

Une toilette en pékin rayé blanc et noir. Tournure élégante et élancée. Chapeau de paille d'Italie, avec panache de plumes blanches et velours noir.

Un costume de cachemire bleu, avec plissés poudrés de dentelle. Chapeau de paille blanche, avec longue plume bleue posée en couronne.

Un costume de gaze grise rayée, avec plissés de mousseline, sur jupe de faille grise et rubans feuille de rose. Chapeau de paille noire, avec longue plume d'autruche naturelle, touffe de roses et boucles d'acier.

Un costume de faille gris perle entièrement brodé de pâquerettes blanches et de feuillage gris de deux teintes. Tablier tout couvert de broderie, avec volant de point à l'aiguille tout autour, attaché derrière avec des nœuds de faille rubis. Corsage cuirasse également chamarré de broderie. Manches de faille noire, avec manchette brodée et bracelet de rubans rubis. Chapeau de paille d'Italie, avec panache de plumes blanches et grises. Touffe de roses blanches, jaunes et ruchées.

Une toilette de velours noir, avec tunique en crêpe de Chine blanc brodé, garnie d'un volant de crêpe de Chine brodé, et relevée avec des nœuds de faille lilas. Chapeau de paille d'Italie, avec panache de plumes blanches et lilas. Nœud de velours noir.

Une toilette en faille marron et faille bleue très claire, très originale. Tablier attaché derrière à l'enfant. Veston avec quantité de pochettes. Toque marron, encadrée de plumes de paon.

Une toilette velours noir avec tablier et casaque tout en entredeux de valenciennes, le tablier attaché derrière avec deux écharpes de crêpe de Chine rose. Chapeau de paille de riz, avec collerette et aigrette de haute valenciennes, bouquet de roses et flots de velours noir.

Une toilette à larges carreaux prune et blanc. La jupe en foulard Surrah blanc et faille prune garnie de quatre volants de foulard blanc et de volants de faille prune cousus ensemble. Corsage à larges carreaux prune et blanc, faisant cuirasse, manches en faille prune. Et tablier à larges carreaux relevé avec des nœuds de faille prune. Chapeau de paille d'Italie, avec panache de plumes blanches.

Beaucoup de toilettes de linon rose et de toilettes de linon écru, avec plissés de tulle et mousseline; de tuniques blanches, de tuniques brodées, de tuniques de jais, de crêpe de Chine et de dentelle.

Les pailles d'Italie étaient en grande majorité, ainsi que les pailles noires enroulées de gaze blanche, et les chapeaux Patti, genre brigand.

Nous avons remarqué aussi un chapeau Bobèche, relevé tout en l'air sur le côté. N'en parlons pas.

Les chapeaux vont d'ailleurs revenir chapeaux. C'est la grande nouvelle à sensation. A notre retour à Paris, nous allons trouver du nouveau. Nous quittons Dieppe, alors qu'il est peut-être plus charmant et plus aimable qu'au mois d'août, car il est moins encombré et moins tapageur.

Nous nous consolions de laisser la mer, la forêt d'Arques et ce beau pays qu'on appelle *la Normandie*, si nous allions retrouver cette vivante et verdoyante nature dans ce coin privilégié de la Normandie, qui s'appelle: *la Suisse-Normande*. Nous n'irons pas à Bagnoles-de-l'Orne, à notre grand regret, comme nous en avions l'intention. Il ne faut jamais rien remettre. On ne dirige pas toujours sa barque à son gré. Des affaires personnelles nous retiennent à Paris; mais les échos de Bagnoles nous apportent les mélodies harmonieuses de *l'Orgue Alexandre* que *Mme Charlotte Dreyfus* sait si bien faire parler et chanter.

Le jour de l'Assomption, la grande artiste a emporté toutes les âmes vers Dieu en jouant l'Offertoire dans la petite chapelle de l'établissement thermal de Bagnoles-de-l'Orne, et le lendemain dimanche 16 août, elle a tenu le jeu de l'orgue à l'église de la Madeleine, un ravissant petit village tout près de Bagnoles. C'étaient deux solennités pour ce petit coin du paradis.

Tous les châtelains avoisinants étaient venus tout exprès assister aux offices, et en quittant la messe ils ont félicité la célèbre organiste qui interprète aussi bien la musique religieuse que la musique de nos premiers compositeurs.

La saison de Bagnoles a donc été des plus aimables et des plus animées. On a dansé le soir au salon. Au mois de septembre vont commencer les excursions pittoresques en forêt, car Bagnoles-de-l'Orne ne ferme ses portes qu'en octobre.

En dépit du mauvais temps qu'on a déjà oublié depuis que les beaux jours sont revenus, les

plages maritimes ont été plus ou moins encombrées et le sont encore. C'est que, aujourd'hui, on part à la mer comme on allait autrefois aux champs. C'est un genre, c'est une mode tout autant qu'une question d'hygiène. Tel petit bourgeois se pose en grand seigneur là où il s' imagine ne pas être connu. Il vient manger ses économies à la mer. Il prend une chambre des plus modestes à l'hôtel, où il se parque, pour ainsi dire, en famille; mais il fait l'important et il tranche sur toutes choses au Casino et sur la Terrasse. Il approuve ceci et blâme cela. La mer n'est pas assez mouvementée à son gré, car il navigue sur l'Océan... d'Asnières. Il éblouit tous ceux qui sont assez naïfs pour ne pas savoir qu'un homme bien élevé s'efface toujours et ne se met jamais en évidence.

La petite bourgeoise est pour le moins aussi prétentieuse et aussi ridicule. Elle joue à la grande dame; elle est assez jolie, vraiment: blonde, précieuse et vaporeuse. Mais elle est sentimentale et incomprise, car elle a un gros mari, fabricant de bretelles, qui est très simple et tout rond, et qui aime à bien vivre, tandis qu'elle suit le régime *Pierson* pour ne pas engraisser, et qu'elle s'impose des privations pour rester diaphane.

S'il nous était permis de dire tout ce que nous voyons et tout ce que nous savons, nous pourrions donner une représentation des *Puppazzi* de Lemercier de Neuville.

L'autre soir, un jeune gommex, havrais d'origine, disait avec une certaine outrecuidance à l'un de ses amis :

— Je n'ai pas besoin de faire mon droit, ni de passer mes examens, car je suis millionnaire. Mon argent m'ouvre toutes les portes. J'ai toujours ma carte sur moi. C'est un talisman infailible. J'envoie des bouquets aux célébrités du jour, et je me faufile dans le camp des journalistes pour qu'on parle de moi et pour arriver plus vite.

Ce jeune homme, qui laisse de côté la route du travail et du devoir, est plus à plaindre qu'à blâmer. Il a été élevé ainsi, par une mère frivole, nulle et coquette, qu'on a surnommée: *la Perruche de la Terrasse*, en raison de ses tuniques de gaze vert perroquet, de ses dolmans en cachemire rouge turc ou bleu de Chine, et de ses chapeaux fleuris de géraniums de toutes

couleurs; un mélange impossible comme unité et harmonie, parfaitement en rapport avec son esprit et son éducation première. Si elle se reconnaît, et elle se reconnaîtra, espérons-le du moins, elle dira, à qui voudra bien l'entendre, qu'il n'y a que les femmes qui écrivent dans les *journaux* qui soient aussi impertinentes. Et elle aura grandement raison, car il est juste et utile qu'elle reçoive de temps à autre une leçon méritée.

Dans notre dernier numéro, l'imprimerie Kugelmann nous a fait commettre une erreur, elle nous a fait dire, à propos des *Caquets de la Terrasse*, « les casquettes de la Terrasse. » Les belles lectrices du Casino ont très heureusement compris qu'il ne s'agissait pas d'une association de *casquettes molles* et que ce n'était qu'une coquille d'imprimerie.

Les caquets de la Terrasse vont grandement leur train, comme bien vous pensez. C'est le défilé des toilettes qui est toujours en jeu. La toile d'Oxford, le linon batiste, le nansouck rayé, la mousseline blanche, le foulard rayé, sont les tissus qui reproduisent les toilettes les plus nouvelles.

Il y a aussi beaucoup de broderies, de guipure blanche et écru, de malines et de valenciennes.

La plupart des corsages sont à basques, forme veston ajusté, et les tuniques drapées et retroussées derrière en flots et en tournure. C'est le retroussis des tuniques qui constitue la mode et le genre. Il faut absolument que la tournure soit disposée en forme de strapontin et qu'on puisse s'asseoir dessus.

Vous plaisantez, chère chroniqueuse, va-t-on nous dire. Vraiment, non. Regardez les autres, si vous ne le faites de vous-même, et vous verrez que nous n'exagérons rien et que nous avons grandement raison. Il est pourtant question de dématé toutes ces tournures (style de marine) et de les réduire à leur plus simple expression naturelle.

Quelques jolies Anglaises ont adopté nos couleurs nationales, et se promènent avec des chapeaux de paille enroulés d'une écharpe tricolore, avec un long voile de gaze blanche ou de gaze bleu marine. Elles ont des vestons gris (importation anglaise et d'une originalité toute typique) qui leur vont à ravir et qui cambrent leur taille svelte et élégante. Avec ces vestons

de sport, elles portent le col cassé et la cravate tricolore. Leur ombrelle grise est également enrubannée d'une cocarde tricolore à bouts flottants.

Maintenant que les Courses de Dieppe sont accomplies, on boucle ses malles pour partir à la chasse. La vie de château va commencer avec ses réceptions et ses plaisirs, et il ne restera plus à la mer que les collégiens en vacances et tous ceux qui préfèrent se reposer au bruit monotone des vagues, plutôt que d'aller courir le lièvre et la perdrix.

La vie de château commence en septembre et ne finit qu'en novembre. Trois mois de villégiature ne sont pas de trop pour se reposer des excursions de l'été, d'autant mieux qu'on va recommencer de plus belle : suivre les chasses en amazone, jouer la comédie, donner des concerts et des sauteries. La femme du monde ne peut pas rester inactive, et est mille fois plus occupée que la femme qui travaille. Tout son temps est pris et compté : le matin, elle va à la messe et distribue ses aumônes dans le village avoisinant ; c'est une promenade hygiénique qui rapporte à son cœur et à sa santé. Elle se rend à la messe sans aucun faste de toilette et ne commence à se faire belle que pour le déjeuner, où elle porte une toilette étudiée, sous une grande apparence de simplicité négligée. On fait ensuite deux ou trois tours de parc ; on monte s'habiller. La voiture attend : on part en forêt on en visite de château. Le soir, il y a grand dîner et réception des châtelains et châtelaines qui sont proches. La vie se passe ainsi, quand on ne suit pas la chasse et qu'on n'organise pas des parties de pêche et d'écrevisses. Il faut encore trouver le temps de lire les journaux, les romans en vogue et de travailler à l'aiguille, sans oublier les correspondances de cœur et de convenance.

La vie est donc aimable et facile à celle qui sait la répartir ainsi. Elle est, au contraire, lourde et pénible à la femme oisive qui suit les nuages bleus de l'horizon sans se demander où ils vont, et qui rêve à l'inconnu et à l'impossible qu'elle appelle : *Le bonheur triste*. Elle s'ennuie, tandis que d'autres ont à peine le temps de vivre. Demandez à la maréchale Bazaine si elle n'est pas heureuse de son courage, de son audace, de son énergie et de son dévouement. Toutes les mères, toutes les fem-

mes de cœur la respectent et l'admirent. Elle a été sublime !... et son nom est aujourd'hui inscrit parmi les héroïnes qui ont illustré leur sexe. Si elle s'était contenté de pleurer et de rêver à son mari, le maréchal Bazaine serait encore prisonnier à l'Île Sainte-Marguerite. C'est elle, au contraire, qui l'a sollicité au nom de son amour et de ses enfants ; c'est elle qui a tout conduit et tout dirigé, aidé de son neveu, un tout jeune homme de vingt ans, et ces deux natures vaillantes, ayant foi en Dieu et confiance dans la sainte Vierge, que la maréchale n'implore jamais en vain, ont réussi dans leur périlleuse entreprise.

C'est du roman en action que cette descente pénible du maréchal, glissant le long de cette corde trop frêle pour le soutenir. On sent un frisson d'épouvante courir dans ses veines rien qu'en y songeant. On voit cette pauvre petite barque balottée dans cette immensité de la mer, attendant l'homme qui nage pour venir la rejoindre. Et quand on les sait tous les trois dans ce frêle esquif que la Providence dirige et conduit, le cœur se dégonfle et les yeux se prennent à pleurer. Pauvre petit Pacco, pauvre petit prisonnier de six ans, qui ne voyait toujours que la mer, le ciel bleu ou la tempête ! Combien il doit se trouver heureux d'être en liberté avec son père et de courir à Spa, au milieu des fleurs, dans de belles allées verdoyantes. Il reprendra peu à peu la gaieté et les jeux de son âge. Mais Pacco est de ceux qui n'oublie pas. Il sera plus tard un homme, il en était déjà un dans la prison de son père, alors qu'il comprimait ses pleurs pour ne pas attrister le maréchal ; qu'il se contentait de tout, sans jamais se plaindre, et qu'il gardait, avec la discrétion d'un honnête homme, tout ce qu'il entendait. Que de jeunes mères doivent demander au ciel un enfant tel que Pacco !

La date du 15 août a été, pour le château d'Arenenberg, une fête de souvenance et de bonheur. L'Impératrice Eugénie a reçu ce fameux tapis, dont nous avons déjà parlé et qui n'était pas encore terminé, avec un bouquet de fleurs de France.

Ce tapis formait soixante et onze carrés de tapisserie fleurdelisée d'abeilles d'or, que plusieurs femmes de cœur ont travaillé pendant de longs mois, en l'honneur de l'Impératrice et de Chilhurst.

Parmi les intelligentes travailleuses, citons : Mmes Achille Jubinal, Peltreau, Magne, Bartolini, la baronne Jérôme David, la comtesse de Saint-Priest, la baronne Lefèvre, la vicomtesse Antonetti, Mme de Saint-Albin (qui est morte, hélas !... et qui peignait si bien les fleurs) et Mmes Levert, Jacquet-Liégeard et de Gaulmin. On peut plus mal employer son temps.

L'Impératrice a été profondément émue et des larmes de bonheur ont coulé de ses yeux en voyant qu'elle n'était pas oubliée.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

La mode se préoccupe en ce moment des costumes de chasse et des toilettes d'automne. La maison Gagelin-Opigez n'est jamais en arrière de la nouveauté. Loin de là, elle la devance, elle la proclame, elle la fait accepter. Aux toiles d'Oxford, aux linons, aux mousselines, aux gazes rayées, vont succéder les fins lainages, les failles moelleuses, les popelines souples et veloutées et les velours chatoyants.

La maison Gagelin-Opigez va-t-elle nous ramener à la simplicité ? Oui ou non. Qu'entend-on d'abord par simplicité ? Est-ce la toilette réduite à sa plus simple expression de mise en scène, c'est-à-dire avec la jupe tout à fait unie et à demi-flottante comme autrefois ? Il y a beaucoup de cette simplicité élégante dans les nouvelles toilettes de la maison Gagelin-Opigez, mais l'ornementation reste toujours artistique et fantaisiste. Une robe sans aucun décor ni aucune garniture ne serait certes pas de mise par la mode qui court.

C'est la maison Gagelin qui a supprimé tous ces fouillis, qui usurpaient le titre de tunique, et qui a drapé les jupes à la façon de la statuaire antique. La femme bien faite et bien modelée apparaît dans tous ses contours, et la draperie qui doit dissimuler ses perfections la fait au contraire valoir davantage.

Les nouveaux modèles de la maison Gagelin-Opigez comportent donc un grand cachet de simplicité luxueuse et ses débuts dans la saison d'automne sont des plus heureux.

Citons une toilette se composant d'un jupon de faille garni d'un volant moitié faille, moitié velours assorti, faisant deux volants cousus ensemble et se répétant quatre fois. Sur cette jupe, innovant une combinaison toute fantaisiste, se dessine une *Polonaise*, genre *Princesse*, boutonnée devant avec de larges macarons assortis et formant deux grands pans carrés qui se rattachent par derrière au lé de la jupe par deux magnifiques plaques de passemen-

terie. C'est ce lé qui se relève en tunique, avec deux pattes de velours, au milieu du dos, d'une façon originale et inédite.

Cette riche toilette, moitié faille, moitié velours, sera très riche en faille prune et velours prune ; faille scabieuse et velours scabieuse, faille rubis et velours rubis, faille bleu marine et velours marine, faille noire et velours noir, faille marron et velours marron, faille lilas et velours lilas, faille bleu turquoise et velours turquoise. La nuance est une question de goût et d'appréciation.

**

Une autre toilette appelée également à un grand succès est une *robe Polonaise* faisant robe Princesse derrière, à longue traîne, montée à gros plis et ouverte au milieu, en se fermant avec d'énormes boutons de fantaisie. Le devant fait tunique s'ouvrant sur un jupon de faille de couleur, avec grande poche mousquetaire. Rien n'est plus simple que cette toilette, mais elle comporte un grand cachet de nouveauté, et elle ne sera pas la toilette de tout le monde.

**

Une *toilette de dîner*, très jolie et très simple, se compose d'une jupe en faille lilas très pâle, entièrement rayée de petits galons de jais blanc sur un petit biais imperceptible de faille blé. Des ruches découpées et mélangées de faille lilas et blé composent le tablier, sur lequel vient se rattacher une traîne de faille lilas, avec faux ourlet de faille blé. Cette traîne est bordée d'une ruche chicorée, mélangée de lilas et de faille blé.

**

Comme costumes du matin, la maison Gagelin emploie ce qu'il y a de plus rugueux et de plus grossier en étoffe anglaise. Les formes sont très simples et ont des allures tant soi peu masculines. Le drap roulier a beaucoup de succès, ainsi que le drap laitière.

Il est aussi question de costumes de drap brodé, le tablier et le veston seulement. Nous en reparlerons quand nous aurons vu, jugé et apprécié par nous-même. Les garnitures de plumes de coq hérissé de toutes nuances assorties aux draps de couleur, seront très employées ainsi que les effilés à corde et à petits balais.

Les damiers, les écossais et le madras sont en grande faveur pour les costumes de voyage et d'excursion, combinés avec une étoffe unie.

La maison Gagelin-Opigez mérite d'être portée à l'ordre du jour et de la mode pour la toilette élégante qui figurait le lundi 24 août au bal des courses de Dieppe et qui était portée par la jeune princesse Olga Stourdza. Une vraie robe princesse qui lui seyait à ravir et qui faisait valoir sa taille svelte, élancée et gracieuse. La princesse Olga est de celles qu'on remarque et dont on garde le souvenir, car elle a la taille et les allures d'une déesse. Elle n'a



Planche 1157

A. Levy imp. r. des Mathurins 66

1^{er} Septembre 1874

La Gazette Rose.

Coiffettes d'Automne.

Costumes de la Maison Gagelin - Opiger - Chapeaux de M^{me} Kerst - Rubans de la Glaucouse
 Lingerie de la Maison Maureau - Ceinture Régente de M^{me} de Sertus sœurs - Mouchoirs
 de Chapron - foulards de l'Union des Indes - Bijoux artistiques de la Maison Bourguignon - Eau
 de Toilette de Madame Sarah Félix - Chaussures de la Maison Souweot - Parfums et savons de
 la Maison Violet fournisseur Breveté des Cours Étrangères.

Rue Drouot, 26 (Hôtel du Figaro, Paris)

po
no
so
d't
vir
da
lin
toi
tio
qu
I
gne
Obi
Sor
pri
U
de
ces
tie
éle
C
pro
bou
ioil
avo
rose
ville
C
drée
avec
très
blan
U
noir
rubi
U
telle
U
et g
U
et g
cach
La
est d
velo
avon
de m
haut
kerbe
rem
Nous
nom
de ch
est u
soit a
Il
et da
vesto
velou
rine.

pourtant que quinze ans. Mais c'est une fleur épanouie en son printemps. Elle attire vers elle. Son sourire est charmant, ses yeux d'un velouté et d'une douceur extrême. Elle porte la toilette à ravir et avec l'élégance innée de la véritable grande dame. Cette jolie toilette, signée de la maison Gage-lin, était toute blanche, garnie de jais blanc; une toilette indescriptible, car le bon goût et la distinction ne se définissent pas. Ils sont à la toilette ce que le parfum est à la fleur : *une sensitive* !

La jeune princesse Olga Stourdza était accompagnée de son oncle et de la sœur de la princesse Obrenovitch, Mme Catarga, qui donnait le bras à Son Altesse le prince Milan de Serbie, fils de la princesse Obrenovitch.

Un murmure d'admiration s'est produit autour de la jeune princesse, qui a paru ignorer que tous ces hommages lui étaient adressés, ayant la modestie et la naïveté charmante de la jeune fille bien élevée.

Ce bal des courses a été très brillant. Il y avait profusion de belles Anglaises, avec profusion de boucles blondes flottantes, dans de très fraîches toilettes blanches. Les jolies Américaines dont nous avons parlé dans notre Courrier de Paris étaient en roses et personnifiaient les roses animées de Granville.

Citons encore une robe maïs en faille blé, poudrée de malines; une robe de taffetas bleu pâle, avec volants de crêpe de Chine bleu, bordée d'une très haute valenciennes, et guirlande de jasmin blanc, avec aigrette de bluets.

Une robe rubis constellée de jais et de dentelle noire, avec guirlande de roses jaunes et de roses rubis.

Une robe de faille blanche, recouverte de dentelle d'Angleterre et fleurie d'hortensias.

Une toilette lilas, avec volant de point à l'aiguille et garniture de glycine lilas.

Une robe faille vert d'eau, volants d'Angleterre et glayeuls s'épandant en tablier et tombant en cache-peigne sur un catogan de cheveux blonds.

La transition des modes au mois de septembre est déjà assez sensible. Les costumes de laine et de velours commencent à se produire. Nous vous avons dit que le *drap roulier* était très en faveur, de même que le *drap laitière*. Il paraît que la très haute nouveauté comme lainage, s'appelle : *Knickerbocker*, ce qui constitue un tissu anglais, qui remplacerait comme confortable la *toile d'Oxford*. Nous connaissions déjà le *Knickerbocker*, mais ce nom était appliqué à un costume d'excursions et de chasse, et non pas à une étoffe. Le *Knickerbocker* est un tissu très épais et très rugueux, soit uni, soit avec pointillé de laine.

Il se fait aussi de grosses étoffes de laine nattées et damassées de teinte bise, qui constituent des vestons et des jupes fourreaux sur des jupons de velours noir, velours marron ou velours bleu marine. Les nattes de laine ont beaucoup de genre.

Décidément la mode s'amende et revient aux étoffes de bure.

Avec ces tissus épais, la passementerie reprend tous ses droits de simplicité luxueuse. La Glaneuse prépare toute une collection de franges et d'effilés variés, dont nous décrirons les dessins fantaisistes dans notre Courrier du 15 septembre, à notre retour à Paris. Il se fait aussi des galons damier, et nous citerons une toilette de plage d'automne que nous avons remarquée hier, portée par une très jolie blonde et une taille des plus élégantes. C'était un costume en drap gris de troupière, garni d'un galon damier blanc et gris. La jupe était terminée par un volant froncé. Et la seconde jupe fourreau était encadrée d'un large galon, laissant dépasser le drap gris de la hauteur d'un ourlet. Le veston gris, également bordé de galon, était muni de beaucoup de petites pochettes. Ce veston était ajusté par une ceinture de cuir avec appliques d'argent oxydé. Le chapeau était en paille noire enroulé d'une longue écharpe de gaze blanche avec oiseau rubis étalant ses ailes. C'était très simple et c'était charmant.

Les galons damiers, les franges à balais, les rubans madras, les rubans écossais de deux et trois tons, teinte sur teinte et les plumes de coq hérissé constituent les actualités d'automne.

Les cuirasses et les tabliers perlés de jais donnent aux costumes noirs un grand cachet d'élégance. Il ne faut pas faire de reliques de jais, car il ne fait qu'apparaître et disparaître de la mode. Il est vrai qu'il revient au pouvoir et qu'il s'impose au moment où on y songe le moins.

On emploiera aussi beaucoup de galons de velours et de rubans de velours comme garniture de robes. Les galons de jais vont décorer les confections de drap et de velours, ainsi que les plaques de passementerie.

On revient aux confections et aux vrais grands chapeaux, avec passe, calotte et bavolet. Mais au lieu d'avancer sur le front et de cacher le visage, ils se porteront très en arrière.

La Glaneuse ramasse donc épi par épi toutes les nouveautés d'automne, pour composer une gerbe industrielle des plus élégantes et des plus artistiques. Il y a, entre autres, trois ou quatre articles à *sensation*, dont nous ne voulons pas déflorer la primeur. Si nos lectrices n'ont pas la patience d'attendre, elles peuvent s'en enquérir, 7, rue de la Chaussée-d'Antin.

Il est très positif que les chapeaux vont se transformer, et qu'ils rappelleront les chapeaux d'autrefois modifiés au goût du jour. Les brides, nouées sous le menton, en nœud de cravate, sans pans, et attachées en barbes, vont accompagner le visage. On les trouvait trop rococos. Il n'y avait que les vieilles femmes qui en portaient. Maintenant elles sont acceptées et d'autant plus jeunes et charmantes qu'on ne voulait plus en entendre parler. Nous allons aussi revoir les capotes coulissées et fermées, qui sont si seyantes et si jolies femmes. Avec les

robes de laine et les chapeaux fermés, la mode entre dans une nouvelle sphère d'élégance.

La métamorphose des chapeaux est positive, car la nouvelle nous en est signifiée par *Mlle de Bongars*, qui s'y entend en fait de coiffures fantaisistes et nouvelles. A propos de *Mlle de Bongars*, rectifions une erreur qui s'est glissée dans plusieurs de nos courriers. C'est au n° 18, rue de la Banque, et non pas au 17, comme nous l'avons indiqué, qu'il faut aller trouver cette jeune artiste, qui a tout autant de goût que d'initiative et de talent. Son chapeau *Bordelais* est toujours très coquet, et son chapeau *Directoire* est un avant-goût des chapeaux de cet hiver.

Ce qu'elle réussit à merveille en ce moment, ce sont les chapeaux de chasse en velours et en feutre, voire même en paille noire. Ils sont de types différents, selon les costumes, soit Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Mais le chapeau de chasse qui a le plus de succès est le chapeau *Béarnais*, en velours noir avec panache de plumes blanches. C'est le chapeau *Henri IV*, avec veste de chasse du temps de la Belle Gabrielle.

Mlle de Bongars fait aussi des chapeaux de chasse assortis aux costumes, en draps gris tendre avec bord de plumes grises et galons d'or. C'est de la suprême élégance.

Les amazones en grosse toile grise brodées et chamarrées sur toutes les coutures vont être remplacées par des amazones en laine grise, en belle vigogne ou en cachemire indigène de l'Inde, qui a la force et la souplesse du petit drap. Le chapeau en feutre gris est très en faveur, avec longue plume d'autruche naturelle, attachée par une cocarde en velours ou une boucle d'acier.

Le chapeau *Bourbonnaise* est très original et très jolie femme, avec sa haute calotte et sa passe relevée par une gerbe de fleurs, avec semblable touffe de fleurs dans l'intérieur. Ce chapeau est perché sur le haut de la tête ; il appelle l'attention. Il faut donc pouvoir le soutenir. La coiffure, aujourd'hui, est la pierre de touche de la femme honnête et de celle qui ne l'est pas. C'est à la façon dont une femme se coiffe qu'on lui accorde ses titres et qualités. Les cheveux à la *d'Artois*, ou si vous le préférez, *Retour de Coblenz* ou en *Catogan*, c'est-à-dire avec la queue *Louis XV*, sont maintenus avec un ruban noir, un velours noir ou un ruban de la nuance de la toilette passé dans une boucle de diamants, de cailloux du Rhin ou d'acier. Les cheveux sont disposés en perruque sur le sommet de la tête et tombent en *Catogan* dans le dos. Lorsque cette mode est exagérée, elle implique un mauvais cachet. Que les femmes honnêtes y songent et ne se fassent pas prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

Les toilettes de voyage (retour de chemin de fer) se font en cheviotte, en vigogne, en drap laitière et en cachemire pur de l'Inde.

Citons un costume en cachemire gris-perle orné

de brandebourgs de velours noir attachés avec de larges boutons de jais taillé. Il y a sur le côté de cette jupe une poche en velours noir, faisant amônière et garnie de boutons de jais et d'effilé. Le corsage, genre veston cambré et ajusté, est également garni de brandebourgs de velours noir devant, ainsi que sur les manches et se termine derrière en basques fuyant de côté, ornées d'une large pochette de velours noir. (Une jolie femme ne craint-elle pas que cette pochette ne serve de boîte à lettre et qu'un admirateur n'y glisse quelque billet indiscret?) Sur ce veston, et en guise de confectio, on met un fichu *Dubarry*, en velours noir, faisant capuchon garni d'effilé, avec collerette montante en guipure noire, ou bien un petit collet en cachemire gris, faisant trois pélerines fendues dans le dos et ornées de velours noir, avec col marin en velours noir. Le chapeau *Charlotte Corday* ou le chapeau *Cloche* s'entendent avec ce costume. Le chapeau *Charlotte Corday* se fait en étoffe assortie à la toilette avec bord de velours et collerette de dentelle, dans laquelle se niche un bouquet de fleurs. La cloche se paille noire, marron ou grise, s'entoule d'une torsade de velours avec guirlande de fleurs de saison.

Un autre costume de voyage est en cheviotte gris biège orné de biais de velours écossais bleu, vert et orange. La jupe est en velours bleu marine toute noire, et le tablier fourreau en cheviotte brodé de deux biais de velours. Par derrière il est relevé avec un très large nœud de velours écossais, passé dans une boucle ovale en acier et faisant pouff touraure. Le veston, en cheviotte, est également garni de biais de velours écossais, il descend assez bas : il a deux poches sur le côté, avec pattes de velours écossais et boutons d'acier, et trois pochettes sur la poitrine. Avec ce costume, toque de velours bleu, avec bord écossais, aigrette de plumes de paon et longue plume d'autruche naturelle attachée avec une boucle d'acier.

Puisque les costumes de cachemire pur de l'Inde, c'est-à-dire d'origine typique et indigène, reviennent à la mode, rappelons à nos lectrices où elles trouveront exclusivement ce magnifique cachemire en toutes nuances, claires et foncées : Au *Comptoir franco-indoustan de l'Union des Indes*, qui en a seul le monopole et le dépôt direct. Les grandes maisons de couture sont obligées de lui demander ce véritable cachemire de l'Inde, qu'elles font payer très cher, tandis qu'à l'*Union des Indes*, il ne coûte que 11 fr. 50 c. le mètre, en 120 de largeur. Il ne faut que 5 mètres pour faire une blouze russe à larges plis creux, une tunique princesse, une polonaise, un veston et un tablier drapé relevé en tournure par derrière. Pour 55 francs, pas plus, on a donc un très riche vêtement de cachemire qu'on peut porter sur toute espèce de jupon de soie ou de velours.

Les foulards rayés et quadrillés, pour la saison d'automne, sont de nuance et de rayures plus fon-

cées. Le foulard a cet avantage de se laver et de se repasser comme de la batiste. C'est pourquoi on le préfère au taffetas qui se casse et qui se coupe sans faire un grand usage. Il est, d'ailleurs, plus souple et plus moelleux, et il se prête aux draperies, aux plissés et aux relevés des jupes avec plus de grâce et d'élégance que le taffetas.

L'Union des Indes a reçu, en pleine saison d'été, tous ces arrivages de foulards d'automne, car elle ne se laisse jamais devancer ni surprendre. Elle lance et elle décrète la nouveauté en foulards et en tissus de l'Inde avec l'activité compétente d'une première maison industrielle, qui était la seule sous l'Empire brevetée de l'Impératrice Eugénie, qui l'est encore de la grande-duchesse Marie de Russie, et qui a obtenu toute une brochette de décorations et de médailles aux Expositions de Paris, de Londres, du Havre et de Vienne.

Il est plus que facile aux lectrices de la *Gazette rose*, qui habitent la province, de connaître les foulards d'automne de l'Union des Indes, ainsi que les nuances nouvelles des cachemires indigènes de l'Inde, en lui demandant ses échantillons, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra et tout près de la rue Scribe, car ce numéro 1 se prolonge à partir du boulevard jusqu'à la rue Scribe.

Dans notre courrier du 15 septembre nous parlerons plus longuement des actualités de l'Union des Indes. Nous serons à Paris et nous verrons par nous-même. D'après nos reporters accrédités, il y a de grandes modifications et pour ainsi dire des changements à vue qui vont se produire.

L'Eau des Fées, elle-même, ne change-t-elle pas de toilette, ou pour mieux dire de flacons. Au fur et à mesure que le flacon bleu s'épuise, il est remplacé par un flacon ambré, comme les verres de Bohême, sur lequel est gravé en relief le nom de Sarah Félix. C'est un sceau infailible et une garantie de contrefaçon. Il n'y a plus moyen de dire: « Je suis l'Eau des Fées », quand on a été tirée tout bonnement du premier puits venu et préparée à l'acétate de plomb par un chimiste inhabile. L'Eau des Fées a fait ses preuves de capacité. Elle a obtenu le diplôme de mérite à l'Exposition de Vienne, la seule récompense qui ait été accordée à cette spécialité d'eaux recolorantes, car l'Eau des Fées vivifie et régénère et ne teint pas. Elle rend graduellement à la chevelure décolorée sa nuance primitive, qu'elle ait été blonde, brune, aile de corbeau, châtain cendré ou rouge, rutilant et doré. La nuance importe peu à l'Eau des Fées, tant elle est sûre de la métamorphose. C'est le même et unique flacon qui ravive tous les coloris de la chevelure et de la barbe. Nos lecteurs, si toutefois ils daignent fourrer leur lorgnon dans un journal de modes et de chiffons, peuvent en faire leur profit.

Ajoutons que l'Eau des Fées a pour engrais la pommade des fées, qui est indispensable pour que la recoloration de la chevelure se fasse plus vite et plus facilement. Cette pommade des fées nourrit la

bulbe capillaire, et l'Eau des Fées opère sur le coloris. Tel est le miracle féérique obtenu par la science et par la chimie.

Mme Sarah Félix a droit à la reconnaissance de toutes les jolies femmes, qui restent jeunes quand même et qui défient les années, en demandant à l'Eau des fées, 45, rue Richer, ses flacons inépuisables.

Notre dernier article, dans la *Gazette Rose* du 16 août, concernant la maison Violet, nous a valu une réclamation de la ville de Dieppe, à propos de la glace en ivoire fouillée et sculptée de roses et de feuillage en ivoire, et supportée par deux amours, que nous avons décrite.

« Il n'y a qu'à Dieppe, me dit-on, où l'on travaille l'ivoire avec autant de soin, de précision et de perfection. Donc ce miroir est dieppois et nous le réclamons pour nôtre. N'envoyons-nous pas d'ailleurs à Paris tous ces jeux de brosse en ivoire vert uni et bizeauté, ou bien armoriés et sculptés de dessins différents, qui figurent dans les vitrines des premières maisons en vogue? L'origine s'efface et disparaît. Nous la revendiquons quand l'occasion se présente. » Il est vrai qu'à Dieppe on travaille l'ivoire avec une perfection artistique, et qu'on s'arrête avec admiration devant les magasins de Mme de Poilly et de M. Delahaye, qui sont les deux célébrités dieppoises en cette spécialité. Il y a des coffrets, des miroirs et des bénitiers qui sont des merveilles, des christes modelés par des artistes ayant la foi, des statuette que Clésinger signerait et des riens charmants qui ont une valeur réelle, parce qu'ils sont admirablement bien finis.

La maison Violet, à son tour, va-t-elle réclamer ce miroir comme l'ayant fait ciseler et travailler à Paris, d'après un dessin indiqué, car cette première maison de parfumerie est loin d'être banale. Elle a des modèles exclusifs, tels que ses artistiques éventails représentant le Printemps, d'après un droit que lui a concédé la maison Goupil, l'éditeur de ce frais et riant tableau, ayant pour titre le Printemps.

Elle a aussi l'exclusion de la Crème Pompadour, qui donne au teint une fraîcheur naturelle et dont la marquise de Pompadour faisait usage tous les matins et tous les soirs pour conserver l'éclat de son teint. Cette recette de la Crème Pompadour lui a été concédée devant notaire par les héritiers de Manon Foissy, femme de chambre de la marquise de Pompadour. La maison Violet ne procède donc comme personne. Son Savon royal de Thridace, aux sucs de laitue, a été médaillé à l'Exposition universelle et aux autres expositions de Londres et de Vienne.

Il en est de même de sa parfumerie aux violettes d'Italie, qui fait spécialité, ainsi que la parfumerie à l'Yland-Yland, et à la Glycérine parfumée aux Violettes, à l'Ess bouquet et au Portugal.

La maison Violet n'a point de rivale pour la parfumerie extra-fine et naturelle. Elle offre l'Eau de beauté, aux teints blonds et délicats; la Crème de beauté, de deux teintes, pour le jour et la lumière,

qui remplace les ards blancs et roses ; la Rosée des Abeilles, récoltée dès l'aurore par la Reine des Abeilles, dans le calice des fleurs, et qui constitue un bain des plus odoriférants ; les Pastilles ambrosiaques, au mastic de Chio, pour parfumer et rafraîchir l'haleine.

Quant aux parfums pour le mouchoir, cueillons le Foin coupé et respirons les Brises des champs, les gouttes de Violettes d'Italie et le bouquet Yland-Yland, aux senteurs de lilas de Perse.

Nous attendons la réponse de la maison Violet pour la communiquer aux ivoiriers dieppois.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURRIER DES THEATRES

Opéra-Comique. — Reprise du *Pardon de Ploërmel*, opéra comique en trois actes, de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de G. Meyerbeer.

C'est le 4 avril 1859 que fut donné pour la première fois le *Pardon de Ploërmel*, avec Mme Cabel, Faure, Sainte-Foy, Barielle, Warot. Le succès ne fut pas très vif dès le premier soir ; bon nombre de spectateurs étaient déroutés par cette musique qui ne permettait pas une seconde d'inattention, dont chaque mesure se relie à l'autre par un enchaînement voulu, dans le sentiment le mieux approprié aux situations du drame, dont l'harmonie fourmille de détails du plus haut intérêt, traités avec un art, un goût, une délicatesse merveilleusement admirables. Ce ne fut qu'au cours des représentations que les musiciens purent se familiariser par plusieurs auditions successives aux beautés de premier ordre de cette partition, et bientôt le mérite de l'œuvre de Meyerbeer fut exalté comme il le méritait. Le *Pardon de Ploërmel* eut un grand nombre de représentations fort suivies, qui ne furent interrompues que par la saison d'été, et encore fallut-il que Meyerbeer lui-même en eût interdit l'exécution pendant cette saison fatale aux théâtres : il opposa une énergique résistance aux instances de la direction qui aurait voulu continuer de donner cet opéra et qui prévoyait que la foule des étrangers de passage à Paris aurait largement compensé l'absence des Parisiens en villégiature.

L'année suivante, l'Opéra-Comique avait changé de directeur, Faure et Mme Cabel n'y étaient plus. M. de Beaumont n'en voulut pas moins reprendre le *Pardon de Ploërmel*, et il confia le rôle de Faure à Mlle Wertheimber qui déjà avait remplacé, en travesti, la basse Battaille dans le rôle de Pygmalion de *Galathée*. Cette épreuve réussit à cause de son originalité, et grâce aussi au talent que Mlle

Wertheimber mit au service du rôle d'Hoël. Mme Cabel avait été remplacée par Mile Marimon, sortie depuis peu du Conservatoire. Sainte-Foy resta chargé du rôle de Corentin. Ainsi monté ou démonté, comme on voudra, le *Pardon de Ploërmel* ne fournit pas une longue ni une bien éclatante carrière ; puis, vint la déconfiture de la direction, et depuis lors, c'est-à-dire depuis quatorze ans, il ne fut plus question de cet ouvrage.

Je me trompe, il fut presque chaque année question de le remonter ; tous les courriéristes de théâtres annonçaient à l'envie sa prochaine reprise, les rôles étaient distribués, les études commencées, les répétitions allaient bon train ; puis, un beau matin, tout ce bruit s'éteignait subitement, et l'on parlait d'autre chose. Il en a été de même bien des fois de l'autre opéra comique de Meyerbeer, l'*Etoile du Nord*. Enfin, M. Du Locle a jugé qu'il ne pouvait vivre indéfiniment sur le répertoire un peu trop usé de son théâtre, il a mis fin à la série des spectacles d'été, qui faisaient à Favart l'effet d'une forte machine pneumatique, et il a dignement inauguré la saison d'hiver par la reprise tant attendue du *Pardon de Ploërmel*. C'était un régal dont tous les musiciens présents à Paris se sont montrés très friands, et la salle Favart a retrouvé jeudi son public brillant, empressé, enthousiaste des beaux jours d'antan.

Une œuvre de cette valeur, quand elle n'a pas été jouée depuis quatorze ans, a presque la même saveur qu'une nouveauté, elle en a plus encore peut-être pour ceux qui se souviennent, qui ont mûri par la lecture les impressions d'une ou plusieurs auditions déjà lointaines. Il y a moins de surprise, mais aussi moins d'effets perdus, chaque morceau, chaque mesure est apprécié à sa valeur, et l'attention redouble par suite de l'attente d'une forme mélodique ou d'une harmonie découverte dans la partition, qui avait échappé à l'oreille. Pour bon nombre de spectateurs de jeudi, ce petit travail a été plein de jouissances, j'en suis persuadé, et plus d'un musicien s'est retiré satisfait de ses découvertes. Si j'en juge par moi-même, le plaisir d'entendre une des belles œuvres du maître a été décuplé par le rapprochement des impressions d'aujourd'hui avec celles de jadis. Il est vrai que tout le monde n'a pas été comme nous sevré pendant quatorze ans de cette admirable musique. Traduit en italien, sous le titre de *Dinorah*, le *Pardon* a fait le tour du monde et il est resté au répertoire des grandes scènes lyriques de l'étranger.

Le plus grand tort de cet ouvrage c'est de présenter une intrigue peu intéressante, languissante et vide : d'abord en un acte, la pièce a dû être délayée en trois, sur la demande de Meyerbeer ; cette pay-

sannerie bretonne est longue, maussade et ennuyeuse. Il n'est point hors de propos d'en redire aujourd'hui le sujet en deux mots. Le paysan Hoël, au moment d'épouser Dinorah, qu'il aime et dont il est aimé, s'est vu ruiné par un incendie. Renonçant alors à son union, il n'a pas eu d'autre souci que de s'enrichir pour rapporter la fortune à sa bien aimée; il a rencontré un vieux sorcier qui, en mourant, lui a révélé le secret d'un trésor, qui doit donner la mort au premier qui le touchera. Une bonne pâte d'imbécile se trouve sous sa main, c'est Corentin; il le pousse vers la fatale cachette; mais Corentin, instruit du sort qui l'attend, se sert d'une pauvre folle qui n'hésite pas et marche vers le trésor, lorsqu'un pont s'écroule sous ses pieds et elle est précipitée dans le torrent. Hoël se jette à la nage, la repêche et reconnaît sa chère Dinorah, qui avait perdu la raison à la suite de l'abandon de son fiancé. Il se jette à ses pieds, la raison revient à Dinorah et ils s'épousent.

Cette action, d'une simplicité par trop rustique, est émaillée d'incidents, d'épisodes, de hors-d'œuvre, qui ne sont là que pour donner au musicien libre carrière à son génie. Il ne fallait pas moins que celui de Meyerbeer pour faire accepter cette oïlapodrida dramatique. Le maître a rehaussé ce grossier canevas des broderies musicales les plus riches, en enchâssant dans une harmonie somptueuse et adorablement fouillée les mélodies les plus aimables et les plus gracieuses. Rappellerai-je les plus beaux passages de la partition? Il faudrait tout citer, depuis l'ouverture, admirable symphonie avec chœurs, digne de figurer en ligne avec la préface de *Struensee*; la Berceuse du premier acte, avec son accompagnement si pittoresque; les couplets de Corentin en mouvement de menuet, d'une saveur exquise et d'un relief surprenant; le duo « Sonne, gai sonneur »; le grand air de Hoël : « O puissante magie »; tout ce ravissant second acte, une pure merveille d'un bout à l'autre, sur laquelle se détache la perle de l'ouvrage, la scène de l'*Ombre*, dont la valse est devenue populaire; enfin, dans le troisième acte, le chant du chasseur, qui a fait la réputation du chanteur Barielle; celui du faucheur, une délicieuse pastorale chantée par Warot; le splendide quatuor du *Pater*, la belle et pathétique romance de Hoël, dont les accents vont droit à l'âme; enfin, le duo final, si mouvant dans sa simplicité.

Comme les chefs-d'œuvre en général, le *Pardon de Ploërmel* ne souffre pas une interprétation médiocre; il ne faut peut-être pas chercher plus loin la cause qui a empêché les précédentes administrations de remettre cet ouvrage à la scène. M. Du Locle a voulu faire cesser le mal en remontant à la cause, d'après la règle élémentaire de la physio-

logie, et il faut lui savoir un gré infini non-seulement de l'intention, mais encore du résultat obtenu.

La nouvelle Dinorah, c'est aujourd'hui Mlle Dalti, qui fit, il y a quelques années, une fugitive apparition sur la scène de l'Opéra-Comique. Cette artiste nous est revenue fort en progrès; l'organe n'a pas acquis beaucoup d'ampleur, mais le travail en a assoupli prodigieusement l'émission et développé le charme. La vocalisation est très brillante et pleine de hardiesse, la voix juste et bien posée, le style excellent, et Mlle Dalti a été très vivement applaudie, particulièrement après la scène de l'*Ombre*, dont elle a gazouillé la valse avec une légèreté et une grâce parfaites. Espérons que cette fois la débutante est bien fixée à Favart et qu'elle ne nous quittera plus; la triple salve d'applaudissements du deuxième acte a scellé, entre elle et le public, un pacte que de part et d'autre ont aura à cœur de respecter longtemps.

Bouhy est un Hoël sombre et maussade, qui a chanté tantôt mollement, tantôt brutalement la musique du rôle jusqu'à la romance du troisième acte, où il a enfin trouvé des effets de charme et de sentiment. Mais elle est si belle, cette romance, qu'elle semble se chanter toute seule; je me rappelle que Faure faisait venir les larmes aux yeux en appelant celle qu'il croit morte. M. Bouhy n'a pas fait beaucoup de progrès depuis son entrée à l'Opéra-Comique; on attendait généralement mieux de lui.

Le rôle de Corentin est enfin chanté, et très bien chanté par Lhérie, qui donne beaucoup de tournure et de relief à la partie musicale du rôle, laquelle est très importante. Cet artiste mérite tous les éloges pour avoir accepté un rôle de trial d'abord, puis pour s'en acquitter avec autant de talent que de succès.

M. Charelli a chanté l'air du Faucheur avec beaucoup d'éclat et de verve; cet artiste, dont la voix est excellente, d'une bonne émission, d'un timbre agréable et solide, a été particulièrement remarqué dans le quatuor de la Prière. Je serai bien trompé si M. Charelli ne parvenait un de ces soirs à fixer particulièrement l'attention et la bienveillance du public de Favart.

M. Dufriche a chanté en écolier le magnifique air du Chasseur, qui ne lui a pas été redemandé, contrairement aux usages d'autrefois: c'est qu'il ne suffit pas d'une belle voix pour le succès, encore faut-il s'en servir avec goût et avec art.

Quel délicieux couple de petits pères que Mlles Ducasse et Lina Bell! Cette dernière, une débutante qui nous arrive des Variétés, a obtenu un très grand succès dans la scène ajoutée au com-

mencement du deuxième acte, entre le chœur et la valse. Elle a chanté ce petit morceau de coupe italienne avec une voix fraîche, d'un timbre excellent et d'une étendue merveilleuse; si Mlle Lina Bell veut bien consentir à travailler un peu, rien qu'un peu, je lui prédis qu'elle deviendra un contratlo dont il sera parlé de par le monde.

L'orchestre, sous la conduite de M. Deloffre, s'est très vaillamment comporté, les chœurs ont marché convenablement, à part quelques défaillances des premiers sopranos, qui auraient besoin d'être renforcés. Mais, en définitive, je crois que le *Pardon de Poërmel* aura cette fois une longue suite de représentations et qu'elles seront très suivies. — G. DE BLAINVILLE.

(Monde artiste.)

LITTÉRATURE

BÉATRIX

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL (1)

(Suite.)

» Je recule à la pensée de voir Mlle de Vanssay entrer, comme institutrice, dans une maison étrangère, où sa jeunesse, sa beauté, son inexpérience, lui deviendront autant de pièges. D'un autre côté, aborder brusquement la question avec M. de Vanssay, c'est tout compromettre. S'il connaissait la douce enfant dont vous me faites un portrait si sympathique, je ne doute pas qu'il s'y attacherait et qu'il l'adopterait dans son cœur. Mais il faut qu'il apprenne à l'aimer, sans savoir qu'elle est sa nièce. Pour cela, que Béatrix consente à venir nous trouver sous un autre nom, qu'elle entre chez moi, aux yeux du monde, de son oncle et de mes filles, comme une institutrice respectée et honorée; à mes yeux, comme une fille d'adoption, et tout sera gagné. M. de Vanssay m'a toujours laissée fort libre dans la direction de mes filles; je n'ai donc pas à le consulter. Il ne me faut que votre consentement et celui de ma nouvelle fille.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que j'admire le dévouement de cette enfant envers la seconde famille de sa propre mère, et que pour l'aider dans sa généreuse tâche, je suis heu-

(1) Librairie Ch. Bériot, éditeur, 35, quai des Grands-Augustins.

reuse de lui offrir mon concours. Si quatre mille francs ne suffisent pas pour faire vivre honorablement, en Bretagne, Mme Gérard et son petit-fils, j'augmenterai la somme annuelle dans la proportion que vous voudrez bien m'indiquer.

» Veuillez, monsieur le curé, me faire l'honneur d'une prompt réponse et croire, etc.

» Marquise DE VANSAY. »

Eh bien! qu'en dites-vous, mon enfant?

— Je dis, monsieur le curé, que la Providence n'abandonne jamais ceux qui se reposent en elle.

— Alors, vous acceptez?

— De tout mon cœur. Quand bien même je ne verrais pas, dans un lointain avenir, la perspective de gagner le cœur d'un parent dont ma mère m'a toujours parlé avec le plus grand respect et la plus grande reconnaissance, pour le bien qu'il avait essayé de faire à mon pauvre père, j'accepterais encore, par la pensée de ce que ce *Oui* va me valoir. Jugez donc! quatre mille francs! ma bonne grand'mère vivra dans l'aisance. Maurice pourra faire ses études. Que m'importe tout le reste!

— Je vais donc, mon enfant, répondre en votre nom à Mme de Vanssay. Je crois plus convenable que vous ne paraissiez pas du tout dans cette négociation. Et maintenant, comment préparerez-vous Mme Gérard à une séparation qui va lui être si pénible?

— Je compte sur vous, monsieur le curé. Vous saurez mieux que moi trouver les paroles qui adouciront la violence du coup. Vous ferez luire à ses yeux des espérances d'avenir pour moi; vous ne parlerez pas des raisons pécuniaires qui me décident, et qui sont majeures à mon sens, et quand elle croira être seul à se sacrifier la résignation lui sera plus facile.

— Bien, mon enfant, je vous comprends. Allez donc la rejoindre, et que Dieu soit avec vous!

CHAPITRE IV

Le moment des adieux était arrivé! Triste moment que celui où chaque pierre de la vieille maison qui vous a vu naître semble prendre une voix pour vous rappeler; où le tilleul centenaire devient un ami d'enfance, évoquant mille souvenirs confus et charmants; où l'on regarde l'ombre du vieux mur dans le jardin,

le rayon de soleil sur la pelouse, la douce clarté de la lune sur le toit, comme s'il ne devait plus y avoir ni ombre, ni soleil, ni fraîcheur, ni repos hors de ce petit coin du monde; où les oiseaux qui, depuis la saison nouvelle, ont caché leurs nids dans la haie d'aubépine, semblent dire dans leurs chants de mélancoliques adieux.

Oui, en parcourant une dernière fois le jardin solitaire, Béatrix entendait partout le mot de la séparation. Ses larmes étaient prêtes à couler en présence de ces muets témoins de son bonheur passé qu'il fallait quitter, sans retour peut-être. Et cependant, son courage ne faiblissait pas; elle faisait bonne contenance devant le chagrin de Mme Gérard et le désespoir de Renotte, qui voyait s'éloigner l'enfant qu'elle avait nourrie, et qu'elle considérait comme son enfant.

On n'avait rien dit à Maurice. A quoi bon? Il serait temps de lui apprendre le départ de sa grande sœur, quand elle ne serait plus là. Mais en dépit de tout son courage, le cœur de la jeune fille était déchiré. Il lui fallait laisser derrière elle tout ce qu'elle aimait sur la terre; les habitante de la petite maison, les deux tombes bien-aimées où elle allait prier si souvent, le vénérable prêtre qui la guidait depuis l'enfance, et le couvent où elle allait passer, chaque semaine, quelques heures de paix et de bénédiction. C'est là que nous la retrouvons le matin de son départ. Elle est venue chercher, comme un viatique réconfortant, pour le voyage qu'elle va entreprendre, les derniers avis de la bonne supérieure. Assise auprès d'elle, et lui tenant la main, elle l'écoute dans un pieux recueillement.

— Béatrix, ma fille, nous servons un maître qui sait faire trouver la joie dans les larmes; au milieu de toutes les épreuves de la vie, le cœur chrétien surnage dans la paix, s'il sait rester fidèle. Que votre nom de Béatrix ne vous ait pas été donné en vain! Vous serez vraiment bienheureuse si vous marchez toujours en présence de Dieu; c'est alors qu'il enverra devant vous ses anges pour écarter les ronces et les pierres du chemin. Vous avez en vous, mon enfant, et dévoppé au plus haut point, la faculté d'aimer; qualité charmante dans le sanctuaire de la famille, mais danger sérieux au milieu de la vie du monde. Soyez prudente, et

dans vos peines, dans vos embarras, dans vos troubles, songez à vos mères de la Visitation, qui ne vous oublieront jamais devant Dieu.

Après le couvent, vint le tour du presbytère. L'abbé Théophile avait promis à Béatrix de chercher à se procurer quelques renseignements sur la famille de Vanssay. Il les avait reçus le matin même, dans une lettre d'Anjou, et qu'il remit à la voyageuse.

— Lisez-la en route, mon enfant; elle ne vous apprendra rien des caractères avec lesquels vous êtes appelée à vivre; on a été plus discret que je ne l'aurais souhaité: c'en est qu'une courte nomenclature, mais vous y trouverez, au moins, les âges et les noms des membres de la nombreuse famille où vous allez entrer. Et maintenant, adieu, pauvre chère fille; ma bénédiction, mes vœux et mes prières vous suivront partout, et je demanderai chaque jour au Père des orphelins qu'il veuille bien être plus particulièrement votre père.

Il restait encore quelques heures à Béatrix. Elle les employa à consoler Mme Gérard par de douces paroles; elle fit luire à ses yeux l'espoir d'une prochaine réunion.

— Avant qu'il soit bien longtemps, chère grand-mère, je reviendrai m'asseoir auprès de vous, sur ce banc que vous aimez. Peut-être serai-je là au printemps, pour vous cueillir comme toujours les premières violettes. Puis Maurice va grandir; songez combien il lui est avantageux que je m'en aille, et quelle joie pour moi d'être utile à cet enfant, qui est mon fils aussi bien que mon frère. Et toi, ma bonne Renotte, songe que je te lègue le soin des miens. Sois la fille de grand-mère et la mère de Maurice. Ne pleure pas ainsi, ma vieille amie. J'écrirai souvent, je reviendrai bientôt, et mon cœur sera toujours avec les vôtres.

Une heure après, Béatrix était assise en chemin de fer, dans un wagon de seconde classe, à côté d'une brave marchande de toile que son commerce appelait à Angers, et qui avait promis de veiller sur elle pendant le voyage. A Angers seulement, la jeune fille devait descendre et trouver la voiture de son oncle, qui la conduirait au château du Gué-Péant, résidence de la famille de Vanssay.

On allait vite, trop vite au gré de Béatrix, qui voulait dire un dernier adieu à sa chère

Bretagne ; bien des fois, au bras du bon docteur, elle avait parcouru ces environs de Rennes, charmants dans leur simplicité monotone ; elle les connaissait tous et les saluait avec attendrissement, comme de vieux amis qu'on ne doit plus revoir ; par cette riante journée de mai, il aurait été doux de s'asseoir à l'ombre des haies parfumées et de respirer la fraîche haleine du printemps ; mais la vapeur n'attendait pas ; elle entraînait Béatrix le long des landes toutes jaunes d'ajoncs ; on franchissait les petits chemins creux, pleins d'ombre et de mystère ; on côtoyait les pâturages, entourés de chênes ébranchés. Leurs troncs, noueux et tordus, semblaient des fantômes, fuyant dans l'espace, et vers le soir donnaient au paysage un aspect fantastique. Parfois, une vache, effrayée par le sifflement de la vapeur, commençait une course folle, et cherchait à franchir les échaliers, pendant que la petite pâtre, sa gardienne, regardait passer le train avec cet air rêveur particulier aux paysans bretons. Béatrix ne voulait perdre aucun détail, et les gravait tous dans son cœur.

Ce ne fut que lorsqu'on entra dans l'Anjou, qu'elle songea à profiter des dernières lueurs du jour pour lire la lettre aux renseignements. Qu'avait-elle besoin dorénavant de rester à la portière ? Il n'y avait plus pour Béatrix de souvenir hors de la Bretagne. Hélas ! y avait-il même l'espérance ?

La lettre était fort peu explicative ; elle y apprit seulement qu'elle trouverait au château quatre jeunes filles, dont trois seraient ses élèves. L'aînée de toutes, Hermine de Vanssay, était fille d'un premier mariage du marquis, et avait achevé complètement son éducation ; les deux suivantes, Olga et Gaita, n'étaient pas sœurs d'Hermine ; nées à la Martinique, d'un père créole, M. Vandoër, elles étaient encore tout enfants lorsque leur mère, jeune veuve, dans tout l'éclat d'une beauté fascinante, avait épousé le marquis de Vanssay, veuf aussi depuis quelques années. La quatrième, Thérèse, était une petite fille de dix ans, gâtée de tous, demi-sœur d'Hermine par son père et des jeunes créoles par sa mère. C'était de celle-là, particulièrement, que Béatrix aurait à s'occuper.

La voyageuse répéta plusieurs fois à voix basse tous ces noms de jeunes filles, comme s'ils devaient faire surgir à ses yeux autant de

portraits fidèles. Le bavardage de sa voisine la dérangeait un peu dans ses rêveries, mais la brave femme avait tant de bon vouloir, un désir si évident de distraire sa protégée, que celle-ci laissa bientôt de côté les rêves inutiles, pour répondre aux avances de conversation qui lui étaient faites.

Lorsqu'on arriva à Angers, il faisait nuit noire ; un petit coupé à deux chevaux attendait devant la gare et un domestique en livrée sombre interrogeait du regard chaque voyageur qui passait.

— Mademoiselle Béatrix Gérard ? demandait-il de temps à autre.

— C'est moi, lui répondit enfin une voix timide, et quelques instants après, Béatrix était emportée rapidement, sur une route unie, au trot vigoureux de deux chevaux de race.

MARIE MARÉCHAL.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE CHATEAU

Première toilette. — Robe en faille havane et vigogne blanche. La jupe demi-traine en faille havane est garnie d'un très haut volant, avec petit volant faisant tête et semblable petit volant dans le bas. La tunique, genre princesse devant en vigogne blanche, est garnie de pattes de velours marron, faisant brandebourgs attachés avec des boutons de nacre Burgos teintés havane ; ce même genre d'ornement se répète derrière, et sur les basques d'un genre tout nouveau, faisant revers et poche tout à la fois. Cette tunique se gonfle d'un seul côté en tournure, retenue par de semblables pattes de velours marron ; sur le corsage, fichu capuchon en velours marron, bordé d'effilé assorti, avec nœud de faille havane. Chapeau belle Bourbonnaise, en paille d'Italie très enlevé de forme, retroussé tout autour, fendu derrière, avec ornement de velours noir ou de velours mauve à volonté et pampres de raisin violet et doré. Ombrelle blanche et havane, à volants découpés. Souliers sabots, à talons Louis XV, en chevreau havane, avec nœud cocarde en velours marron.

Deuxième toilette. — Jupe en velours bleu marine, orné de volants froncés et de volants tuyautés. Sur cette jupe tunique de velours bleu marine, encadrée d'une large bande de pékin blanc, rayé de velours bleu, avec point de Venise tout autour. Cette tunique est attachée derrière, avec un large nœud de ruban pékin faisant ceinture. Corsage en pékin blanc rayé velours, avec collerette Pierrot, tuyautée à l'encolure. Manches droites terminées par un volant et un bracelet de velours. Chapeau bergère en paille d'Italie, garni de branche de cerise et de ruban de velours noir. Souliers sabots Louis XV, en chevreau noir brillant, piqué blanc rayé velours, Gants de saxe, sans boutons.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12, Paris.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE, sous la direction de M^{mes} de Milly. — COURRIER DES THÉÂTRES. — POÉSIE : *Les Femmes artistes*, par M^{me} Anaïs Ségalas. — LITTÉRATURE : *Béatrix*, (suite), par M^{lle} Marie Maréchal. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de voyage.

COURRIER DE PARIS.

SOMMAIRE. — Paris en septembre. — Souvenirs d'Aix-les-Bains. — Le Chalet de Solms. — Trois jours de fête. — Représentation théâtrale au profit des pauvres. — Le *Piano de Berthe*. — *L'Héritage de la Bouquetière*. — *Je dîne chez ma Mère*. — *Les Gaulois*. — Echos littéraires. — Deux poésies inédites. — *Les Femmes artistes*, par Mme Anaïs Ségalas. — *L'Amour*, par Mme Marie Létizia Rattazzi. — Réouverture de la saison parisienne et des théâtres. — Le Cirque des Champs-Élysées. — Le patinage sur roulettes. — L'Exposition du Palais de l'Industrie et l'Exposition de l'Orangerie des Tuileries. — Le Jardin d'acclimatation. — L'heure du retour. — La plage de Biarritz. — Fontarabie et M. Dupressoir. — Les visiteurs de Paris. — Les peintures du nouvel Opéra. — M. Paul Baudry.

N'en déplaise à Paris, je l'ai trouvé moins qu'agréable, à mon retour, par ces temps de chaleur tropicale et d'orage. On m'avait écrit : « Quittez le bord de la mer où les tempêtes se succèdent de jour en jour, et rentrez au bercail. Paris est charmant en ce moment; il a déjà un petit air d'automne. Le Bois de Boulogne se réveille et s'endort dans une brume dorée et bleuâtre. Les matinées et les soirées sont fraîches; il souffle une brise vivifiante qu'on respire avec plaisir. » Et j'ai quitté la plage de Dieppe et sa Terrasse encore bruyante et ani-

mée pour retomber à Paris en pleine fournaise: c'est une leçon. Qu'elle profite à tous ceux qui sont encore à la mer et qu'ils y restent jusqu'à la fin de septembre. Paris n'est possible qu'au mois d'octobre, à moins qu'on ne l'ait pas quitté pour respirer l'air salin et qu'on se soit habitué à ses revirements et à ses transitions de température tropicale. Je regrette bien plus encore mes chers bois de Bagnoles si calmes, si beaux, si verdoyants et si rêveurs, qu'on y oublie toutes les tourmentes de la vie pour s'y laisser vivre doucement au milieu de la nature la plus pittoresque et la plus admirable qu'on puisse désirer. On m'avait également conviée à Aix-les-Bains, en pleine Savoie historique et artistique, et c'était un voyage bien tentant que d'aller dans les Alpes, surtout quand on n'a fait qu'entrevoir Aix et qu'on en a conservé un souvenir des plus attrayants. M. de Grand Thorame, ancien consul de la Savoie et directeur de l'Établissement thermal, avait bien voulu, en notre honneur, faire éclairer cette magnifique grotte d'Aulun, qu'on appelle aussi la *grotte des Serpents* et dans laquelle se trouve la *source mère*, qui ne fut pas découverte de prime-abord. Cette grotte est une véritable curiosité artistique

dont l'admiration ne se lasse pas. L'eau thermale, en y tombant goutte à goutte, s'est cristallisée et a décrit des bas-reliefs et des dessins gigantesques qu'on dirait burinés par le ciseau d'un habile statuaire. Et c'est la nature seule qui a tracé ces ogives aériennes et ces clochétans suspendus comme autant de perles de cristal.

Nous avons aussi souvenance du lac du Bourget et de la belle allée d'arbres qui y conduit, où la vigne s'enguirlande d'arbre en arbre, comme dans les Géorgiques de Virgile. Le lac du Bourget est la miniature du lac de Genève. Il est toutefois plus pittoresque et plus rêveur. Il a été chanté et célébré par Lamartine et Ponsard, et nous nous sommes assise sur le banc où Lamartine composa cette immortelle poésie : *Le Lac!*... Les eaux du lac du Bourget, bleuâtres et transparentes, sont un vaste miroir de saphir dans lequel se reflètent les tours de l'abbaye de Hautecombe, les ruines du château du Bourget, les silhouettes élégantes du château de Bordeau et du château de Bonport. De l'hôtel de l'Europe, où nous étions descendue et qui est des plus confortables et des mieux tenus, nous avons pour panorama la colline de Tresserve dont les aromes balsamiques de sapins parfumaient et tonifiaient la brise déjà embaumée par les fleurs du jardin de l'hôtel. Et vis-à-vis l'établissement thermal apparassait le *Mont du Chat* ou plutôt la *Dent du Chat*, qui rappelle le passage d'Annibal marchant sur Rome et qui effectua sur ce Mont son premier passage dans le pays des Allobroges. Tous ces souvenirs lointains et charmants ne se sont pas effacés. Nous espérons les raviver l'année prochaine, si toutefois nos projets se réalisent. Peut-on jamais répondre du lendemain et escompter l'avenir!...

Si nous avons été à Aix-les-Bains, nous aurions assisté aux fêtes du Chalet de Solms, qui avait quitté le deuil, à l'occasion de la fête du 15 août, pour donner des fêtes au profit des pauvres.

Il y avait deux ans que Mme Rattazzi, la châtelaine du Chalet Marie, n'était venue à Aix. Elle y était impatientement attendue, car elle y apporte la vie, le mouvement, et le bien-être pour la classe nécessiteuse. Elle a été reçue comme une petite reine, et un lampiste méca-

nicien, du nom de Gorjux, lui a adressé un discours au nom de la population savoyenne.

Mme Rattazzi a répondu à la touchante allocution du brave ouvrier en lui tendant la main et en lui disant :

« Je presse en vous, mon ami, la main à tous les ouvriers de la Savoie, à toute cette population si laborieuse et si dévouée que mon regretté mari appréciait si vivement. Merci de vos sympathies dont je suis si reconnaissante et si fière!... Continuez à ma fille l'affection que vous aviez pour son père et pour moi; elle aime déjà à revenir parmi vous; elle sait que la Savoie est chère à mes enfants, à tous les miens. »

Les fêtes du Chalet ont tenu un programme de trois jours, les 15, 16 et 17 août. Tous les baigneurs qui étaient à Aix en conserveront le souvenir. La représentation théâtrale a retardé d'un jour la prise de deuil de Mme Rattazzi et de son frère, M. Bonaparte Wyse, par suite du décès de Son Altesse la princesse Marie Bonaparte Valentine, leur tante. Mais la promenade sur le lac, qui devait avoir lieu le lendemain mardi, a été remise indéfiniment.

Cette soirée théâtrale, au profit des pauvres, a atteint le but qu'elle se proposait.

La location des fauteuils et la quête faite dans la salle ont produit la somme de 1,338 francs, qui a été ainsi répartie :

Deux cents francs aux Frères des Ecoles chrétiennes;

Deux cents francs aux Sœurs de la Providence pour les orphelins pauvres;

Deux cents francs à M. le maire d'Aix pour un approvisionnement de bois aux familles les plus éprouvées par la saison d'hiver;

Enfin, quatorze secours de 50 francs et de 30 francs, distribués individuellement par Mme Rattazzi.

Le produit de la première représentation, ajouté au résultat de la seconde, forme un total qui dépasse 3,500 francs.

Mme Rattazzi a donc envoyé une somme de 1,500 francs pour la Caisse de secours des ouvriers d'Alexandrie, dont elle est la présidente honoraire.

Voici dans quels termes M. le maire d'Alexandrie a accusé réception à Mme Rattazzi de son emploi :

« Madame, notre classe ouvrière a toujours en vous l'amie fidèle et dévouée dont le tendre intérêt ne lui a jamais fait défaut; un nouvel exemple de votre bonté inépuisable nous est donné aujourd'hui dans l'envoi généreux de 1,500 fr. à la Société ouvrière de notre ville. Je vous remercie donc, Madame, au nom d'Alexandrie et au mien, de ce nouvel acte de bienfaisance. Suivant le désir que vous me manifestez, les 1,500 francs seront convertis en un titre de rente, comme il a déjà été fait pour les autres sommes envoyées par vous précédemment. Agréez, etc.

« Le maire d'Alexandrie,

« BALBI-VECCHI. »

La présidente effective de la Société des ouvriers d'Alexandrie a, en outre, adressé la lettre de remerciement qui suit à sa présidente honoraire, Mme Rattazzi :

« Madame, nous venons de recevoir des mains de M. Balbi-Vecchi, notre maire, la somme de 1,500 fr., que vous avez bien voulu nous destiner. Vous êtes coutumière du fait, Madame, et ce nouvel envoi d'argent, destiné à soulager les infortunes de nos pauvres ouvriers, nous prouve une fois de plus que, de près comme de loin, vous êtes toujours notre fée bienfaisante. Les mots ne nous suffisent pas pour vous dire combien cette sollicitude de tous les instants à l'égard des malheureux nous touche et nous remplit de reconnaissance.

« Permettez-moi donc, Madame, au nom de la Société des ouvriers d'Alexandrie, de vous remercier. Il n'est personne en ce jour, dans notre ville, femmes ou enfants, qui ne bénisse votre nom, et qui, dans ses prières, nes'adresse à Notre-Seigneur pour que vos chagrins et vos douleurs soient adoucis et enfin éloignés à jamais de vous et de votre chère petite fille. — Recevez, Madame, l'expression de mon respectueux dévouement et de ma reconnaissance. — Votre dévouée,

« La Présidente,

« GIUSEPPINA SCALA. »

Il ne nous est pas possible d'entrer dans tous les détails de cette représentation théâtrale, qui a été des plus brillantes et des plus applaudies.

L'excellente musique du 97^e de ligne, placée dans une salle attenante au théâtre du Chalet, faisait entendre les chefs-d'œuvre de son

répertoire en attendant la levée du rideau. On a commencé par cette jolie comédie: *le Piano de Berthe*, qu'on ne se lasse pas de revoir. Bressant, le créateur du rôle de Frantz, au Gymnase, était dans la salle; et le public d'élite, qui était là, se souvenait d'avoir applaudi ce charmant artiste, il y a vingt ans, dans le *Piano de Berthe*, avec Rose Chéri. Au théâtre du Chalet, Berthe, c'était Mme Rattazzi, belle et élégante comme toujours. Le rôle de Julie était tenu par Mlle Céline Regnaud, dont le jeu aisé et spirituel a fait merveille. M. Edouard G... (un amateur) a composé et rendu le personnage de Frantz avec beaucoup de verve et d'humour.

Après cette comédie, l'intermède musical a été rempli par *Mlles Badia*, qui ont enlevé le duetto du Guiramento de Mercadante avec une verve et un brio étourdissants. Une brillante fantaisie pour piano a fait apprécier tout le talent compétent de M. Bianchi. Mlle Julie Regnaud a chanté la *Charité de Faure*, et la jolie chanteuse a été d'autant plus applaudie que le morceau était de circonstance.

Puis, on a joué une autre comédie mêlée de chant: *l'Héritage de la Bouquetière*, pièce inédite de Mme Rattazzi. C'est l'une de ses premières productions en ce genre. Mme Rattazzi a obtenu un grand succès de beauté dans son rôle de Napolitaine.

La soirée s'est terminée par cette jolie comédie: *Je dîne chez ma mère*.

Le rôle de Sophie Arnold convenait à merveille à Mme Rattazzi. Beauté, grâce, esprit, diamants à profusion, elle a tout déployé pour séduire et pour charmer. Mme Blumenthal, la spirituelle femme du banquier de Turin, s'est révélée presque une comédienne dans le rôle de Marion. Dans le rôle de Pierre Didier et dans celui du prince d'Hennin, le capitaine Meyer et M. de Chalandard ont prouvé que l'armée française est aussi vaillante au feu de la rampe comme au feu du canon. La quête, pour les pauvres d'Aix, a été faite par Mme Rattazzi et Mlle Eva Mancini, qui sont revenues les mains pleines. La beauté blonde et idéale de la jeune fille du député italien, M. Mancini, a fait sensation, tout autant que sa grâce et sa distinction innée.

A notre arrivée rue de Provence, nous avons

trouvé une aimable surprise : *les Gauloises*, qui nous attendaient depuis deux mois, sans que nous ayons pu les remercier de leur visite.

Quelles Gauloises, va-t-on dire?... Nous connaissons *le Gaulois*, si habilement dirigé par M. Eugène Tarbé des Sablons, mais les Gauloises, que sont-elles, et d'où viennent-elles?...

C'est tout simplement un Moniteur mensuel des travaux littéraires et artistiques des femmes, et qui a bien son mérite, je vous en réponds. On dit tant de mal de nous, de notre cœur, de notre esprit et de notre mérite. On déblatère tant contre notre futilité, nos caprices, nos vanités, nos coiffures et nos toilettes, qu'il est utile qu'une feuille intelligente et compétente nous fasse valoir, et porte à l'ordre du jour les femmes artistes, les femmes travailleuses et les femmes de bien.

Nous devons donc toutes, Mesdames, une certaine reconnaissance à M. Jean Alesson, le directeur de ce petit Moniteur féminin, qui s'occupe de rassembler nos travaux artistiques pour les faire valoir et les mettre en évidence. La femme n'est donc pas un être frivole et incomplet, comme certains philosophes le prétendent, elle a, au contraire, des aptitudes très élevées pour les arts et les sciences. Ainsi, le Moniteur féminin, *les Gauloises*, nous apprend que les belles dames qui voudraient apprendre la langue latine reçoivent d'excellentes leçons chez *Mme Boulanger* (174, rue Saint-Jacques), auteur de traités instructifs propagés par la Société de tempérance. Il est un âge où l'on peut encore retourner à l'école, surtout quand il s'agit de prouver aux hommes qu'on en sait autant qu'eux.

D'autres échos méritent aussi d'être répétés. Les voici :

George Sand a promis à l'Odéon une pièce en quatre actes, tirée de *l'Homme de neige*.

Mme Anaïs Ségalas a vu ses ouvrages couronnés par la *Société d'encouragement au bien*.

Mlle Bettina de Rothschild vient de passer très brillamment ses examens d'institutrice.

Mme Amélie Perronnet a deux pièces en répétition : *le Drame de ma tante*, à la Renaissance, pour la réouverture, et *Ce qui brouille les femmes*, à la salle Lemoine.

Michel Lévy a fait connaître par lettre que l'auteur du *Péché de Madeleine* était Mme Pauline Caro.

**
Sait-on que Mlle Sarah Bernhardt, de la Comédie-Française, est un habile sculpteur?

**
Sait-on aussi que Mme la baronne de Nathaniel de Rothschild fait de très belles aquarelles?

**
Ce n'est pas tout, nous trouvons dans *les Gauloises* deux poésies, que nous confisquons à notre profit, car elles sont signées de deux noms amis. L'une est de Mme Anaïs Ségalas : *les Femmes artistes*; l'autre, de Mme Marie-Letizia Rattazzi : *l'Amour*.

Nous publions aujourd'hui : *les Femmes artistes*, réservant *l'Amour* pour le numéro du 1^{er} octobre.

La vente des *Gauloises* est autorisée dans toutes les gares de chemin de fer. Il suffit de s'en enquérir et de demander le « Moniteur mensuel. » Le numéro ne coûte que 30 cent. L'abonnement est de 4 francs par an, et de 2 francs pour six mois. Et l'administration et la direction, 37, rue Mosnier (quartier de l'Europe).

Il nous semble que toutes nos lectrices vont s'abonner aux *Gauloises*. Cette somme de quatre francs n'en est pas une pour connaître les travaux littéraires de toutes les femmes intelligentes et supérieures. Beaucoup d'entre vous pourront se compter, mesdames.

Si Paris nous fait regretter en ce moment la mer et les grands bois, il n'en est pas moins le Paris unique au monde, la ville bruyante et animée, même dans sa solitude. Paris ne se repose jamais, et tandis que nous courons les villes d'eaux et les plages maritimes, les étrangers viennent le visiter et s'y amuser.

A part l'Opéra et le Théâtre-Italien, tous les autres théâtres ont commencé leur saison d'hiver. La *Fille de Mme Angot* a reparu sur l'affiche des Folies-Dramatiques, qu'on pourrait appeler les « Folies dorées, » tant la salle est étincelante de lumière et de dorure. L'Opéra-Comique a repris le *Pardon de Ploërmel*; l'Odéon, la *Jeunesse de Louis XIV*; le Vaudeville, les *Ganaches*; le Gymnase, *Séraphine*; le Palais-Royal, les *Jocrisses de l'Amour*; les Bouffes-Pa-

riens, la *Joie parfumée*; la Porte-Saint-Martin, le *Pied de mouton*. Le Châtelet attire toujours la foule et fait pleurer bien des beaux yeux avec les *Deux orphelines*, et la Gaité offre surtout aux étrangers un spectacle merveilleux et féerique avec *Orphée aux Enfers*. Le nouveau troisième acte, comprenant le Royaume de Neptune avec les chevaux marins, et le grand ballet des Océanides, réglé par M. Fuchs, est bien certainement digne des splendeurs passées de l'ancien Opéra. M. Offenbach a porté la mise en scène à l'apogée du sublime et de l'impossible.

Le théâtre des Folies-Marigny fait aussi parler de lui, avec les *Filles de l'Air*, dont le succès grandit chaque jour.

Mlle Marie Gosselin qui, pendant trois ans, a tenu l'emploi de première danseuse à l'Opéra, fait merveille tous les soirs dans le rôle de Zeldà, la sylphide. Il n'y a plus de petits théâtres, la foule va où elle s'amuse et où le succès l'attire.

La Salle des Familles, dans le faubourg Saint-Honoré, dirigée par M. Lemoine, est une pépinière d'actes charmants et inédits, qui mettent en évidence des auteurs inconnus, et qui leur ouvrent les portes des autres scènes.

Le concert Besselièvre profite des dernières soirées tièdes et étoilées. Les Parisiens commencent à lui revenir et se mêlent avec les étrangers qui ont composé son public une grande partie de l'été.

Le Cirque des Champs-Élysées devance l'hiver et nous offre des exercices de patinage à roulettes exécutés par des Américains. D'après ce que dit *le Sport*, il paraît que le patin à roulettes n'est pas une nouveauté pour Paris, car son invention est française, mais elle n'a pas été accueillie chez nous, et les États-Unis, de même que l'Angleterre, se sont vite emparés de ce nouveau sport, auquel ils ont donné une très grande extension.

Il fait aujourd'hui partie des jeux dont les jeunes gens dans ces deux pays s'occupent avec le plus d'ardeur. Voilà deux ans qu'à *Trigton* on a installé une vaste salle publique, en vue de ce sport d'été. On s'y rend pendant la belle saison, comme on se rend l'hiver sur les cours d'eau congelée.

Le patinage sur roulettes occupe maintenant les loisirs de la jeunesse anglaise, au

même titre que la danse, l'équitation ou la natation, seulement ce sport exige, pour qu'on y excelle, un long apprentissage, et, en outre, on n'est pas encore absolument d'accord sur la question de savoir s'il est favorable au développement de la grâce corporelle chez les femmes. Les uns disent oui, les autres affirment le contraire, mais tous sont d'accord sur l'heureuse influence de ce sport sur la santé de ceux qui le pratiquent.

Toujours est-il que dans beaucoup de villes d'Angleterre aujourd'hui, il y a des réunions de salon où ce sport est substitué aux quadrilles et à la valse, ainsi que l'indiquent les cartes d'invitation, sur lesquelles on lit ces mots : *Soirée pour patiner*.

Les salles destinées à ces réunions deviennent un luxe très recherché dans l'aménagement actuel des appartements du monde riche.

La vogue faite à ce sport a pris, comme le *Polo*, une très grande expansion; c'est la folie du moment, l'excentricité de la jeune Angleterre, ça été la rage du beau monde pendant toute la durée de la dernière saison de Londres. On le comprend, puisque toute la haute noblesse anglaise, le prince et la princesse de Galles, sont à la tête du *Skating-Club*, récemment créé, et auquel on a donné un caractère tellement aristocratique que, pour y être admis, il faut avoir été présenté à la cour. Plus des trois quarts parmi les personnes qui demandent à en faire partie sont certaines d'avance d'être *blacks* *boulées* si elles ne sont dans les conditions voulues de fortune et de race.

Le club prend ses ébats dans *Prince's Grounds*; c'est un terrain à l'ombre et couvert d'asphalte; au milieu, se tient un orchestre; autour de l'emplacement réservé au patinage, il y a des chaises et des guéridons disposés pour des lanches. On cause, on prend des glaces, du thé, du chocolat, on étale des toilettes ébouriffantes, on regarde patiner, on aide à relever ceux ou celles qui tombent, et les chutes sont fréquentes, parfois dangereuses. Lorsque S. A. R. le prince de Galles assiste à ces réunions, il est d'une courtoisie charmante envers les patineuses en peine. Il quitte souvent sa place pour courir à leur secours.

Ces salles de patinage, de même que les champs où l'on joue au *Polo*, sont des occa-

sions de toilette extrêmement pittoresques, très brillantes en général, mais d'un goût moins pur et *moins comme il faut* que celle de Paris.

Il y a également une exposition très intéressante et très instructive au Palais, de l'Industrie, de tous les costumes, depuis les temps les plus primitifs jusqu'à nos jours ; et une exposition de tous les insectes, dans l'Orangerie des Tuileries.

Le Jardin d'acclimatation est aussi une grande attraction pour les étrangers et les écoliers en vacances. On y donne de très beaux concerts, qui sont suivis et écoutés, et dans lesquels on entend de véritables artistes. Aussitôt que Paris va entrer dans cette ravissante période qu'on appelle l'Automne, la plupart des Parisiens reprendront leur vol vers Paris.

Le mois d'octobre n'est pas possible au bord de la mer. Il faut absolument battre en retraite. Et quand on n'a pas un château à soi, voire même une simple maison de campagne, qu'on n'a pas un permis de chasse dans sa poche, et qu'on n'est ni chasseur, ni Diane chasserresse, on tourne tout naturellement ses yeux vers ce Paris, qu'on a délaissé et dédaigné, pour y revenir au plus vite. L'heure du retour ne manque pas de charme. On a beaucoup à dire, à raconter et à inventer. *A beau mentir qui vient de loin.* La seule plage qu'il soit possible de visiter en octobre, c'est Biarritz, dans les Basses-Pyrénées. C'était toujours à cette époque que l'Impératrice s'y rendait et qu'elle y attirait l'élite du monde élégant.

Toute cette frontière d'Espagne est des plus intéressantes en ce moment. Don Carlos y revendique son trône et fait des efforts de géant pour arriver jusqu'à Madrid. Et une nouvelle plage vient pour ainsi dire de surgir de la baguette d'un magicien, la plage de Fontarabie... Or, ce magicien n'est autre que M. Dupressoir, le Mécène de Bade, qui y a transporté tous les plaisirs et toutes les attractions de Bade. Mais le jeu est défendu en France, nous dirait-on. Sans doute. Aussi Fontarabie est-il tout aussi bien en Espagne qu'en France, car on y parle également le français et l'espagnol. Des hôtels, des maisons et des palais s'y élèvent comme par enchantement, et c'est Chevet, de Paris, le grand Chevet, l'illustre Chevet, qui dessert le premier hôtel. Les visiteurs russes, l'élite du monde étranger y affluent en foule.

On ne va pas à Biarritz et dans les Pyrénées sans pousser jusqu'à Fontarabie et à Hendaye, dont la fameuse liqueur de la veuve Anchoux est toujours réputée.

M. Dupressoir y a installé un Casino à l'instar de celui de Bade. C'est tout dire. Pourquoi n'en fait-on pas autant à Aix-les-Bains, à Vichy, à Bagnères-de-Bigorre, à Bagnoles-de-l'Orne et à Enghien? La France retrouverait bien vite l'argent qu'elle a été obligée de concéder aux Prussiens, et elle aurait assez de ressources pour organiser une armée qui déferait le monde entier. C'est par esprit de moralité que la France s'abstient et qu'elle ne permet pas les jeux de roulette et de trente-et-quarante. La prude Allemagne a aboli les jeux, du moment qu'elle a compris que notre argent français ne viendrait plus chez elle. Mais nous pouvons l'obliger à nous le rapporter chez nous. Fontarabie a une attraction bien plus grande que celle de Bade : la mer !... La plage de Fontarabie a près de deux kilomètres de longueur. Le sable est fin et compact, c'est-à-dire qu'il n'enfoncé pas, et qu'il laisse au pied son empreinte. Il a le moelleux du velours. On dirait un tapis de sable d'or. Le bain de mer peut donc se prendre à 150 mètres de large. Les enfants s'y baignent seuls et librement. La Bidassoa, à marée haute, forme un lac dormeur et tranquille. Ici est la ville de Fontarabie, là celle d'Irun, qui ne sont à distance que d'un kilomètre et demi l'une de l'autre. La première, c'est-à-dire Fontarabie, a conservé son vieux caractère mauresque ; la seconde, plus moderne, est une des principales stations du chemin de fer *Nord-Espagne*.

Fontarabie, qui donne une si pittoresque idée de l'Orient, est à dix-huit heures de Paris. C'est moins loin de Paris que pour aller à Monaco. Et pourtant Monaco est très suivi, et on a parfaitement raison, car on est à une demi-heure de Nice, et sur la frontière de l'Italie.

Sur la rive française est Hendaye, dont le paysage est des plus pittoresques et des plus mouvementés, avec la mer et la chaîne pyrénéenne. On y construit aussi des hôtels et des palais. Il y a tout un avenir cosmopolite tout là-bas, et c'est ce que M. Dupressoir a admirablement compris, avec son intelligence d'organisateur et son regard d'aigle.

Son Altesse Impériale, le grand-duc Cons-

tantin Nicolaëwitch, frère du czar de toutes les Russies, et la grande-duchesse Marie, sa sœur, sont allés prendre des bains à Biarritz, après avoir passé par Paris, où le grand-duc Constantin était descendu à l'Ambassade de Russie, et la grande-duchesse Marie à l'hôtel du Louvre.

De très brillantes fêtes doivent avoir lieu en leur honneur, à leur retour de Biarritz.

Le Maréchal Mac-Mahon doit les recevoir officiellement au palais de l'Élysée et à Versailles.

Sa Majesté le roi de Hanovre est également en visite à Paris, et est descendue place Vendôme, à l'hôtel Bristol.

Paris reprend donc un peu sa prépondérance européenne. La confiance renaît et se consolide. Et les affaires vont prospérer. Que faut-il à la France pour réparer tous ses désastres ? Du calme et du travail.

La réouverture du nouvel Opéra, qui doit avoir lieu définitivement le 1^{er} janvier 1875, l'aidera puissamment à se libérer de tous ses milliards concédés à la Prusse.

Tous les étrangers des quatre coins du globe et toute la province vont accourir en foule pour admirer cette merveille monumentale qui est l'œuvre architecturale de M. Charles Garnier, et le triomphe artistique de M. Paul Baudry, dont les gigantesques peintures, à la façon de Michel-Ange et de Raphaël, retracent l'histoire de la musique depuis les âges les plus primitifs jusqu'au siècle actuel, et commencent à Amphion pour arriver à Auber. Ces immenses plafonds se traduisent par des allégories puissantes, des sujets mythologiques, des épisodes gracieux et des figures magistrales. C'est une incroyable profusion, et le plus prodigieux déploiement de force et d'éclat qui se soit vu depuis Eugène Delacroix. On est tout d'abord saisi de vertige ; mais, peu à peu, la lumière se fait, et on éprouve un enthousiasme indescriptible.

Les peintures de Paul Baudry sont au nombre de trente-trois. Elles passeront toutes à la postérité. Ce grand peintre, qui vient de se révéler après huit années seulement de labeur, est dans toute la force de l'âge et du talent. Il n'a que quarante-six ans. C'est un prix de Rome, cela va sans dire, qui s'est fait tout de suite remarquer. On se souvient des tableaux

suivants : le *Supplice d'une Vestale*, l'*Enfant et la Fortune*, la *Perle et la Vague*, et *Charlotte Corday*.

M. Paul Baudry est breton. Il est né à la Roche-sur-Yon, qui s'est déjà appelé Bourbon-Vendée et Napoléonville, mais qui restera toujours la patrie d'un grand peintre, dont l'École française s'honore.

Vicomtesse de RENNEVILLE

LES MODES DU JOUR

Il y a déjà des modes nouvelles, qu'on ne porte pas encore, mais qui n'en existent pas moins. On essaie les chapeaux. On cherche, on fait des chapeaux tout ronds comme ceux des forts de la halle de la *Fille de Mme Angot*, en feutre gris, noir ou marron, ou bien des chapeaux retour de Coblenz (pleine Restauration) en velours, faille et satin, très enlevés de forme dans l'intérieur, avec passe, calotte, bavolet et buisson de fleurs dans la passe. Un petit oiseau pourrait en faire son nid et y mettre sa couvée. Les chapeaux d'hommes tels qu'on les a vus à la mer revendiquent aussi un succès féminin. Nous avons encore le chapeau *Charlotte Corday*, le chapeau *Bordelais*, le chapeau *Jockey* (genre toque), le chapeau *Béarnais*, le chapeau *Pierrot*, le chapeau *Calabrais*, le chapeau *Isabeau*, le chapeau *Patti* (retour de Londres). Notez que la plupart de ces chapeaux vont disparaître les uns après les autres pour faire place à d'autres chapeaux d'automne et d'hiver, que nous vous décrirons au mois d'octobre. Le chapeau *Guirlande* est toujours en faveur pour coiffure de théâtre, jusqu'à ce qu'il soit détrôné.

Quant aux étoffes qui vont se produire pour la saison d'automne, les magasins du Louvre vous en diront plus long que moi à ce sujet. Ils n'ont pas encore lancé leur programme officiel de toutes les actualités qui vont avoir la vogue et de toutes leurs nouveautés en soieries et en lainages, mais leurs galeries sont déjà encombrées et ils préparent leur Exposition annuelle, qui fait toujours événement dans le monde élégant et industriel. On vient de très loin pour cette Exposition du Louvre, qui offre toujours des occasions réelles et sérieuses, qui ne s'expliquent que par l'immense quantité d'affaires qui s'opèrent.

Les lainages, qui étaient devenus l'apanage de la classe ouvrière et laborieuse, ont reconquis une prépondérance élégante. Mais comme on passe toujours d'un excès à un autre, ce ne sont plus les fins et soyeux lainages qui plaisent aux raffinés de la mode, mais bien des étoffes grossières, telles que la *Limousine*, le drap de *Roulier* et de *Laitière*, de même que le gros *cheviot moutonneux*.

Voilà le genre *W*. La *Limousine* va remplacer la

toile d'Oxford, car elle se produit en teinte neutre, avec des rayures jaunes, rouges, bleues, blanches et noires, en nuance très pâle et, pour ainsi dire, effacée.

Le *drap rayé et ratiné*, le cheviot et la vigogne vont aussi composer des costumes d'automne et d'hiver.

En fait de draps légers, nous allons avoir des petites rayures, des pointillés, des sablés et des damiers pareils à ceux des pantalons masculins. Avec les chapeaux de feutre, les cols cassés, les vestons avec quantité de pochettes, une jolie femme va ressembler à un *joli petit monsieur*. Vous trouverez tous ces nouveaux tissus au *Louvre*, et bien d'autres encore que leur programme annuel va décréter en temps et lieu. Nous rentrons à Paris et nous n'avons que le temps d'entrevoir. Toutefois, nous pouvons vous affirmer que pour les costumes de lainage, les galons vont avoir la priorité. C'est le cas de dire que la mode est galonnée sur toutes les coutures, car pour certaines confections on emploie jusqu'à cent trente-cinq mètres de galons. Il en est de même des corsages et des tabliers qui sont également rayés en biais et en éventails. Les galons se terminent par des bouclettes. Les magasins de la *Glaneuse* ont donc collectionné des galons de toutes nuances, en laine et en soie, soit unis, soit cotelés, damassés, brochés ou perlés. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les toilettes. Avec les étoffes de laine épaisses et grossières, il n'y a pas d'autre ornement possible que les galons. Les broderies de jais noir et de jais blanc sont en vogue plus que jamais. Les élégantes vont galonner leurs anciens costumes de velours noir, de galons perlés, et en faire des toilettes nouvelles et luxueuses.

La *Glaneuse* n'est jamais en arrière de la fantaisie. Loin de là. Elle la proclame, elle la devance. Ses fichus *Charlotte Corday* en tulle blanc bordé de jais blanc, et en tulle noir bordé de jais noir, qui se drapent sur les corsages entr'ouverts, sont très appréciés, car ils constituent un ornement des plus luxueux sur les corsages unis. Dans notre *Courrier* du 1^{er} octobre, nous donnerons la nomenclature de toutes les passementeries, de tous les galons, de tous les rubans et de toutes les fantaisies de la *Glaneuse*. Il y en aura long, je vous en réponds. Elle a déjà disposé dans ses vitrines de la rue de la *Chaussée-d'Antin*, 7, des chapeaux d'automne pour la vie de château et pour la chasse. On s'arrête pour les regarder parce qu'ils le méritent et qu'ils sont à l'ordre du jour et de la mode.

Les costumes de chasse sont des plus fantaisistes et des plus variés. On se costume à sa guise, soit pour suivre la chasse à courre, soit pour chasser en forêt ou pour tuer les moineaux dans son parc. Toutes les châtelaines savent aujourd'hui faire le coup de fusil, et parmi les ferventes de St-Hubert nous pouvons citer la duchesse de Bisaccia, la duchesse de Doudeauville, la comtesse de Baumont, la comtesse de Villeneuve, la princesse de Beau-

mont, la baronne de Ludres, la princesse de Metternich. Les chasses à tir gagnent beaucoup à la présence féminine des *Dianes* chasseresses. Le costume des hommes est plus élégant. Il faut plaire surtout en chasseur. La vie de château s'anime et les hôtes arrivent par séries de huitaine et de quinzaine.

Mlle Marie Bataillon doit se croire pour le moins un tailleur émérite, car ses ateliers de couture sont encombrés de costumes de chasse en velours, en drap, en vigogne et en cachemire pur de l'Inde très épais et très souple. Citons, en ce genre de cachemire de l'Inde indigène, un costume en cachemire gris Orient, tout galonné de galons gris de même teinte. Le même costume en drap gris très léger est chamarré de galons gris cotelés de fil d'argent. C'est très élégant tout en étant très simple. Le chapeau, de feutre gris, est galonné d'argent, avec cocarde tricolore et plumet gris.

Un autre costume est en velours marron, galonné d'un galon cotelé satin de même teinte.

Un autre est en cheviot gris moutonneux, avec veston croisé et boutonné, et cote en cheviot, avec larges galons de laine de même teinte. On dirait le costume d'un *berger limousin*, si ce n'était la finesse, la cambrure et l'élégance du veston.

Citons encore un costume en velours bleu indigo, avec galons quadrillés et damassés satin bleu, et larges boutons d'argent ciselé, avec attributs allégoriques. Toque de velours bleu avec plumes d'autruche naturelles. Et un costume de drap, avec cuirasse et tablier entièrement brodé et soutaché, teinte sur teinte, sur drap havane.

En outre des costumes de chasse, *Mlle Marie Bataillon* a de nouveaux modèles, en costumes, robes et confections, dans son petit entresol de la *rue Thérèse*, n° 5. Citons, pour la Valachie, une très belle toilette en velours noir et poulx de soie. La traîne, par derrière, en velours noir et le devant en poulx de soie, avec gamme de petits volants plissés étagés les uns sur les autres. Le corsage cuirasse, en velours noir, est tout étincelant de jais, ainsi que le tablier de velours rayé de jais, avec garniture de plumes de coq hérissé, autour du tablier et de la cuirasse. Manches bouillonnées en poulx de soie et parement de velours noir brodé de jais.

Un costume en velours violet et casaque ajustée en *Limousine*, fond gris, à rayures multicolores. Le jupon en velours violet, avec bouillonnés coulissés en velours, et la casaque en *Limousine* bordée d'un biais piqué et d'une frange mélangée en rapport avec le tissu. Chapeau de feutre gris, avec torsade de velours violet, large nœud de velours et bouquet de plumes grises.

Une toilette Princesse en velours bleu de France et satin bleu azur. La traîne en velours bleu est encadrée d'une riche broderie de feuillage de jais blanc et se rattache de côté, sur une jupe de satin bleu azur bouillonnée, encadrée de chaque côté par un montant de broderie de jais. Corsage-habit



CHEMINS DE FER
LIQUIDES DE LOUEST-
NORMANDIE ET RETAT
BILLETS DE PARIS



A. Leroy

A. Leroy imp. r. des Marais, 66.

Jules Tardif

16. Septembre 1874.

La Gazette Rose

Étoilettes de Chemin de fer

Chiffes des Magasins du Louvre - Costumes de M^{lle} Marie Bataillon - Chapeaux de M^{lle} Bailler - Rubans et Velours de La Glaucuse - Lingerie de la Maison Mauxeau - Ceinture-Néjante de M^{me} De Vertus - Mouchoirs de Chapron - Foulards de l'Union des Jades - Bijoux artistiques de la M^{me} Bourguignon - Eau des Fées de M^{me} Sarah Félix - Chaussures de la Maison Souvenot - Parfums et Savons de toilette de la Maison Violet, fournisseur breveté des Cours et Ambassades.

Rue Drouot 26, (Métro du Figaro, Paris)

du te
velou
brod
de sa
blanc
Un
enrou
de-m
jais
avec
de ga
de fai
aigret
To
citer
dont
jour.
piren
et ell
une c
jour e
22, 7
Virgi
ques
logan
on est
pose p
Les
certai
sayer.
ne pou
vous
moins
Mlle I
La c
jourd'l
trefois
soulier
tin su
ment,
n'était
tiste é
liers d
en fail
Pou
de fail
Jouven
en sat
sous, c
fleurs
Le s
a mille
Mais
Louis
adorab
une ce
bien qu
rien qu
lin, qu
venot,

du temps des *Merveilleuses*, avec deux basques de velours très longues et très effilées garnies d'une broderie de jais blanc. Les manches sont à crevés de satin, avec parement de velours brodé de jais blanc.

Une robe fourreau en poul de soie et jais noir, enroulée comme un mirliton d'un large galon cote-de-mailles de jais, frangée d'une masse de perles de jais et de bouillonnés de poul de soie alternant avec le galon de jais. Corsage cuirasse toute brodée de galons de jais. Chapeau *Angot*, avec bouillonnés de faille, tuyauté de malines, galon de jais noir, aigrette de jais et panache de plumes blanches.

Tous les différents chapeaux que nous venons de citer sont dus au talent fantaisiste de *Mlle Baillet*, dont la réputation de bon goût s'établit de jour en jour. Toutes ses modes et toutes ses coiffures respirent la jeunesse et la grâce. Elles sont seyantes et elles embellissent. Aussi compte-t-elle déjà toute une clientèle de jolies femmes qui s'augmente de jour en jour. Elle demeure également à l'entresol, 22, rue de la Chaussée-d'Antin, dans la maison de *Virgile*, le créateur intelligent et inspiré des perruques et demi-perruques naturelles. Le *Chignon catalogan* a beaucoup de vogue. Il se pose tout seul et on est coiffé à ravir, avec ses cheveux, qu'on dispose pour dissimuler le postiche.

Les nouveaux chapeaux de *Mlle Baillet* ont une certaine originalité. Il faut aller les voir et les essayer. Quand vous en aurez un sur la tête, vous ne pourrez plus le quitter, tant il vous rajeunira et vous rendra charmante. Vous aurez dix ans de moins. C'est le prestige de tous les chapeaux de *Mlle Baillet*, de captiver et de plaire.

La chaussure, tout autant que la coiffure, est aujourd'hui le point important de la toilette. Autrefois, on ne s'inquiétait guère des bottines et des souliers. Un soulier et une paire de bottines de satin suffisaient pour toutes les toilettes. Actuellement, chaque costume a sa chaussure assortie. Rien n'était gracieux cet été, comme des souliers de baptiste écarlate brodés de bouquets de fleurs. Les souliers d'automne en chevreau brillant, en velours et en faille, vont être brodés de jais noir et de jais blanc.

Pour les tuniques d'application de faille violette, de faille bleue ou de faille de couleur, la *maison Jouvenot* fait de mignons petits souliers en faille ou en satin, brodés d'un bouquet de violettes de deux sous, d'une gerbe de bluets ou d'un bouquet de fleurs aquarelles.

Le soulier Louis XV l'emporte sur la bottine : il a mille fois plus de grâce et de désinvolture.

Mais ce qui fait genre et actualité, c'est le *sabot Louis XV*. Ce joli sabot, qui n'en est pas un, est une adorable chaussure qui cambre le pied et lui donne une certaine allure, tout en le maintenant aussi bien qu'une bottine. C'est le sabot de la Du Barry, rien que cela !... en chevreau, en velours et en satin, qu'on trouve uniquement dans la *maison Jouvenot*, 165, rue Saint-Honoré.

Le sabot Louis XV cambre le pied, comme la Ceinture Régente cambre la taille. L'un et l'autre sont de la même époque d'élégance. Sous Louis XV, les belles dames de la cour osaient prouver qu'elles étaient belles. Elles s'épanouissaient sans d'autre entrave qu'un corselet qui enserrait leur taille fine et modelé.

La *Ceinture-Régente*, en supprimant le corset, a rendu un immense service à toutes les femmes. L'Académie de médecine, loin de lui déclarer la guerre, l'a accueillie et recommandée d'une façon spéciale aux jeunes femmes et aux jeunes filles délicates, qu'elle soutient comme un tuteur intelligent.

Ce qu'il y a d'inappréciable dans la Ceinture-Régente, c'est qu'elle développe les femmes délicates et qu'elle amincit les femmes un peu fortes, par cela même qu'elle ne les comprime pas et qu'elle leur laisse toute liberté d'action. Le point de départ de la Ceinture Régente a été l'étude de la statuaire.

Mmes de Vertus sœurs, après avoir modelé des statuettes, ont trouvé au bout de leur ciseau d'artiste cette petite mignonne Ceinture qui est l'expression gracieuse et raisonnée de la nature, et qui procède par des lignes authentiques. Il suffit d'envoyer à *Mmes de Vertus sœurs*, 12, rue Auber, des mesures exactes, pour recevoir une ceinture irréprochable de coupe et de main-d'œuvre, soit en satin, en moire, en poul de soie et en coutil.

La Ceinture-Régente s'harmonise comme la chaussure avec tous les costumes et toutes les toilettes. Elle figure par douzaine et par demi douzaine dans toutes les corbeilles de mariage et dans tous les trousseaux de femme élégante. On la décore de valenciennes, de point à l'aiguille, de guipure de Bruges, d'application, de malines et toutes les baleines sont assouplies avec de la peluche assortie à la nuance de la Ceinture-Régente. Avec une tournure et un jupon princesse, on acquiert une désinvolture charmante.

L'installation de *Mmes de Vertus sœurs* leur permet de donner des consultations de tournure et d'élégance.

C'est comme *Mme Vachon*, dont la beauté marmoréenne excite l'admiration et la convoitise. D'où lui vient ce teint mat, transparent et délicat, ayant la blancheur nacrée du magnolia des Indes ? De la *Rosée du Harem*, qu'elle prépare et distille elle-même dans son laboratoire de *jolie parfumeuse* qu'elle est, d'après la recette orientale, qui lui a été concédée par l'une des sultanes favorites. Cette *Rosée du Harem* est un véritable bain de fleurs pour le visage et pour le tissu dermal, car elle contient les principes nutritifs et réparateurs de la Glycérine et des Roses de Bagdad. Elle rajeunit la femme, elle lui donne un éclat velouté et charmant. Son action tonique raffermi les chairs et vivifie, pour ainsi dire, la peau qu'elle rend souple et moelleuse. Elle est même recommandée par les médecins pour les névralgies et les rhumatismes.

Toute la fashion féminine et masculine connaît actuellement les beaux magasins de *Mme veuve Va-*

chon, 5, rue Meyerbeer, brevetée de la cour de Suède et de Norwége, et ayant pour légende industrielle : *Aux Parfums de France et d'Angleterre*. C'est dire la spécialité élégante de cette maison qui contient tous les articles français et anglais les plus appréciés et les plus distingués, non-seulement en parfumerie, mais en fantaisies en vogue, telles que mouchoirs, cravates, jarrettières et ganterie.

Il y a un coupeur spécial attaché à la maison, et le *Gant Merveilleuse*, moulant la main et le poignet, est appelé à un succès européen. Toutes les jolies mains ne voudront pas d'autres gants que le *gant Merveilleuse* pour toilette habillée, et que le gant Tyrolien, en peau de chamois, pour aller à la chasse.

Nous avons omis de vous rappeler les bottes et demi-bottes de peau de chamois de la maison Jouvénot, pour la chasse. Les femmes élégantes ne se chaussent pas autrement.

Le cachemire indigène de l'Inde va remplacer la toile d'Oxford et le linon batiste. Nous ne disons pas le foulard, car le foulard des Indes est de toutes les saisons et de toutes les toilettes, comme la faille, le poul de soie et le taffetas.

La dénomination de foulard s'applique aujourd'hui à des étoffes splendides et uniques que l'*Union des Indes* fait fabriquer exclusivement pour son comptoir *Franco-Indoustan*, de la rue Auber, 1.

C'est seulement à l'Union des Indes qu'on trouve le crépon de l'Inde, qui a le grenu et le nacré du crépe de Chine, tout en ayant la force et le velouté de la faille.

Ce beau tissu indien a la blancheur du magnolia, ou la teinte douce et charmante de la rose de Bengale, ou le bleu délicat et azuré du myosotis qui se mire dans le ruisseau.

Le crépon de l'Inde se reproduit en toutes nuances claires et foncées. Il est très élégant, très souple et très nacré pour toilette de mariée.

Nous avons admiré une toilette en crépon de l'Inde blanc, genre fourreau, drapée en biais de quatre plis en crépon de l'Inde, alternant avec des bandes de crépe de Chine brodées et frangées. Le bord de la jupe avait six petits plissés très fins étagés les uns sur les autres. Par derrière, la jupe avait trois volants faisant pour ainsi dire trois jupes encadrées d'une riche broderie de Chine frangée. Le corsage était une cuirasse de broderie de Chine très en relief et très nacrée. Les manches bouillonnées en crépon de l'Inde uni, avec parement de broderie. On peut remplacer la broderie de Chine par des bandes de broderie de jais blanc; ce sera plus éclatant, mais non moins riche.

Les foulards d'automne sont au grand complet, dans le Comptoir de l'*Union des Indes*. Il vous est bien facile d'en connaître les motifs et les dessins, en demandant la collection d'échantillons, 1, rue Auber, en même temps que la collection des nouvelles nuances des cachemires purs de l'Inde. Tous ces tissus grossiers et rugueux qui font genre et

actualité, ne conviennent pas à toutes les femmes. C'est de la fantaisie qui ne fait qu'apparaître et disparaître. Il faut être mince et svelte pour s'habiller avec du drap très épais et rayé de toutes couleurs, tandis que le cachemire pur de l'Inde conserve sa distinction typique, soit en nuance claire garnie de plumes de coq hérissés, soit en nuance foncée, avec bord de fourrure.

Le cachemire noir de l'Inde reproduit de très riches tabliers et des cuirasses zébrés de galons de jais noir. Il est mille fois préférable au cachemire d'Ecosse, qui n'a aucune solidité, ni aucune consistance. Constatons que les nuances pures et franches reviennent à la mode. On revoit du vrai bleu et du vrai violet. Les nuances pâles ont l'air d'être fanées à côté de ce bleu et de ce violet éclatant.

Le *Figaro* donnait le moyen, l'autre semaine, d'effacer le hâle au retour de la mer, et de reconquérir sa peau blanche et délicate, et il conseillait à ses lectrices de battre un blanc d'œufs et de se l'appliquer sur le visage. Nous avons une recette bien plus efficace et bien plus agréable à suivre, car en mettant quelques gouttes de *Lait antéphélique* dans de l'eau pure, on efface le hâle, les feux du visage et toutes rugosités de la peau. Ce blanc d'œufs est bien anodin, je vous l'assure, auprès du *Lait antéphélique*, qui fait merveille pour la peau, et qui a pour mission de faire disparaître toutes les *Ephéleides*, c'est-à-dire les taches de rousseur. C'est une recette pharmaceutique, tout autant qu'une eau de toilette et qu'un cosmétique, car les médecins la recommandent pour combattre la couperose et les vilains masques qui défigurent le visage des jeunes mères. Laissez le blanc d'œufs de côté. Mettez-le, de préférence, dans les œufs à la neige, et demandez à *M. Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, un flacon de *Lait antéphélique*, pour effacer les traces de la bise de mer et de la campagne, et pour conquérir une fraîcheur naturelle, sans le concours d'aucun fard.

La beauté se cultive comme une fleur qu'elle est. Lorsqu'une plante dépérit, on la nourrit avec un engrais vivifiant qui la régénère. Il en est de même de l'Eau des Fées, qui recoloré les cheveux blancs et leur rend leur nuance primitive, qu'ils aient été blond rutilent, châtain, cendré ou noir d'ébène. L'Eau des Fées se contente d'activer la sève du bulbe capillaire qui s'allanguissait et se décolorait. Tel est son secret. Elle fait revivre le printemps dans tout son épanouissement de jeunesse.

La chevelure reprend peu à peu sa teinte naturelle.

Les cheveux blancs disparaissent pour ne jamais revenir, si on continue à faire usage, de temps à autre, de l'*Eau des Fées* et de la *Pommade des Fées*, qui est l'engrais nutritif, tandis que l'Eau des Fées est la rosée recolorante. Pour éviter toute espèce de contrefaçon, *Mme Sarah Félix* vient de transformer ses flacons et de leur donner la nuance

ambrée des verres de Bohême. Elle a fait graver son nom en relief, de chaque côté du verre. C'est donc une garantie infaillible. Au fur et à mesure que les flacons bleus vont s'épuiser, ils seront remplacés par les nouveaux flacons ambrés, dont le dépôt général est rue Richer, 43.

La femme, aujourd'hui, n'a donc que l'âge qu'elle paraît et qu'elle se donne. *Alphonse Karr* a dit, déjà depuis longtemps : « Il y a des jeunes vieillottes, et des femmes qui n'ont que vingt ans. » Le tout est de savoir s'y prendre. Le spirituel auteur des *Guêpes* a raison. Nous savons des femmes de quarante ans, qui sont mères et grands-mères, et qui sont plus jeunes que leurs filles. La grâce, le charme, l'élégance et les soins qu'on prend de sa beauté, concourent puissamment à conserver la jeunesse. Ce n'est donc point par coquetterie qu'il faut se soigner et rechercher les cosmétiques régénérateurs, mais par raison et par sagesse. Une bonne parfumerie extra-fine et naturelle est l'un des plus puissants auxiliaires de la fraîcheur et de la jeunesse. La maison Violet a d'ailleurs rédigé un livre très compétent à ce sujet : *Les Talismans de la Beauté*, et une petite brochure très utile à consulter : *L'Art de s'embellir*. Elle offre en outre dans son palais de la Rotonde du boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe et dans sa maison de gros et de commission du boulevard Saint-Denis, 225, ancien 317, des produits exclusifs, tels que la Crème de beauté, à base de glycérine et de bismuth; le Savon royal de Thridace aux sucs de laitue; le Savon veloutine à la glycérine et au bismuth, qui est tout nouveau; l'Emulsine à la Glycérine et au Lait d'amandes, pour la souplesse et la délicatesse de la main; la Crème Pompadour, dont la recette authentique vient de Manon Poissy, femme de chambre de la marquise de Pompadour, pour prévenir les rides et rajeunir le visage; la Glycérine parfumée, aux violettes d'Italie, au Portugal et au bouquet composé, pour imprimer à la peau un moelleux satiné.

La Rosée des Abeilles, eau de toilette des plus vivifiantes, récoltée dès l'aurore par la Reine des Abeilles, dans le calice des fleurs, et toute une parfumerie complète et extra-fine aux violettes d'Italie, et au parfum d'Yland-Yland, émanant les senteurs du litas de Perse.

La Rotonde du boulevard des Capucines est une installation à part, dans le domaine de la parfumerie. Les étrangers s'arrêtent devant ses belles vitrines artistiques, qui n'ont pas de rivales, et qui servent d'étagères à mille et mille objets d'art et de fantaisie appliqués à la toilette, tels que nécessaires de voyage; jeux de broserie en ivoire, unie et sculptée, et en écaille blonde ou jaspée; flacons de toilette armoriés, en cristal gravé et en cristal de roche, porte-flacons, trousse de voyage, boîtes à ongles en cuir de Russie, flacons de poche, bonbonnières, jeux de ciseaux anglais et français, nécessaires de parfumerie, sans oublier la fameuse

boîte de Jouvence, qui a, pour elle toute seule, un salon de lumière, comme la Belle au Bois dormant, et toute la collection d'éventails plus fantaisistes les uns que les autres, parmi lesquels figurent l'Éventail le Printemps, dont la maison Violet s'est assuré la propriété exclusive, et qu'elle a reproduit d'après ce frais et riant tableau : le *Printemps*, édité par Goupil.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE

SOUS LA DIRECTION DE MMES DE MILLY,

21, boulevard des Batignolles, Paris.

Nous rentrons à Paris pour reprendre nos courriers interrompus faute de renseignements directs, et nous commençons par notre cours de travaux à l'aiguille, qui est des plus compétents et des plus intéressants. Nos lectrices n'ont pas oublié tous ces fantaisistes et artistiques travaux à l'aiguille, que nous leur avons déjà décrits, et qui étaient dus à l'initiative intelligente et industrielle de Mmes de Milly, qui entendent et comprennent les travaux à l'aiguille en femmes du monde, qu'elles sont toutes deux.

Mmes de Milly viennent d'obtenir un véritable succès, avec l'ameublement d'un salon d'été, qu'elles viennent d'expédier pour le château de ***.

Ce n'est pas l'ameublement de tous les châteaux. Tant s'en faut. Il n'y a rien de classique dans l'ornementation et le décor. C'est du mauresque, de l'oriental et du castillan. On dirait presque que c'est Figaro en personne, ou le comte Almaviva, qui ont commandé ce salon d'été que nous allons vous décrire aussi bien que possible, et qui se compose des articles suivants :

1° De sièges en osier, garnis de galons de bourrelier et de frange en ficelle détordue, peignée et nattée, avec ornementation de pompons de laine de toutes couleurs.

2° D'une table ronde et d'une table à ouvrage, également en osier, et garnies de frange de ficelle.

3° De rideaux en toile grise, avec bordure illustrée d'une broderie d'application de drap bleu et rouge, et de cordons de coton écri, fixés par des points de laine et couverts de points lancés en laine de toute nuances, comme

les pompons. Le lambrequin et les embrasses sont en frange de ficelle nouée et nattée, avec pompons de laine faisant également frange autour des rideaux.

4° D'un dessus de cheminée en toile, avec motifs de broderie. Le lambrequin qui le termine est en toile brodée comme les rideaux et se termine par une frange de ficelle.

5° D'un store en tarlatane de fil écru, ou de toile-gaze, si l'on comprend mieux, dont les dessins sont découpés dans de la toile cretonne aquarelle ; puis appliqués sur la toile-gaze et fixés par des points de laine et de soie, composant une broderie en relief, autour des fleurs et des arabesques du dessin.

6° D'une chaise hamac, en bambou et osier de Chine, avec même frange de ficelle et pompons de laine de couleur.

7° Et de quatre jardinières, pour chaque embrasure de fenêtre, également en osier, ornées de frange de ficelle et de pompons de laine de couleur.

Ce salon d'été, comme nous l'avons dit, n'est certes pas le salon de tout le monde. Il faut avoir les goûts d'une grande dame artiste pour se passer la fantaisie d'un ameublement aussi original et aussi unique.

On se croirait à l'Alhambra, ou dans le petit palais que Figaro s'est fait construire rue Drouot, à l'instar de celui de Séville.

Cet ameublement donne un aperçu du talent artistique de *Mmes de Milly*, qui sont les fées de la fantaisie et du bon goût. Les ouvrages qu'elles exécutent prennent des proportions sérieuses, puisqu'elles les appliquent à l'ameublement.

Nous décrirons prochainement un boudoir tout en velours, satin et broderies de fleurs chinoises, avec ornementation chinoise, qui sera bien certainement une merveille d'originalité typique et unique.

Mmes de Milly ont des rideaux, des lambrequins, des tapis, des stores, des coussins échantillonnés et préparés d'avance, qui sont très faciles à exécuter, quand on a du goût et des doigts de fée.

Si l'on désire changer et renouveler son ameublement et ne pas dépenser beaucoup d'argent, Mmes de Milly en donnent le moyen à toute personne qui veut bien les consulter et s'en rapporter à leur appréciation compétente.

V. DE R.

COURRIER DES THÉÂTRES

Opéra. — Début de M. Manoury dans la *Favorite*.

Tout va bien, l'année est bonne, la rente est au-dessus du pair, les granges craquent sous le poids du blé, nos coteaux plient sous le faix des grappes, l'abondance est partout, et le peuple français est fort occupé, en ce moment, à se frotter les mains ce qui a toujours été comme on sait, au théâtre et ailleurs, la meilleure expression consacrée d'un grand contentement. Les théâtres ne peuvent manquer de ressentir une influence heureuse de cette liesse universelle, et nous leur souhaitons une saison égale en recettes et en biens à la riche récolte de nos cultivateurs et vigneron. En attendant, voici qu'ils semblent avoir leur part de l'abondance générale en rencontrant des sujets, dont la disette, depuis des années, les avait mis fort à mal. Avons-nous épuisé enfin la série des vaches maigres et entrons-nous dans le septennat des vaches grasses du songe de Pharaon ? Il faut l'espérer, il faut le croire, à en juger par tout ce qui se passe autour de nous.

Il y a huit jours, j'avais la douce satisfaction de signaler ici l'excellente reprise de *Robert* et l'heureux début d'un élève de notre Conservatoire, M. Veignet. Notre grande école officielle de la rue Bergère, dont on a fort médité pendant longtemps, et non sans cause, semble se relever et se disposer à réparer un long passé d'inertie et de stérilité. Elle commence cette année par mettre dans la circulation deux élèves qui sont comme des témoignages vivants et chantants du relèvement des études du Conservatoire. Espérons que M. Ambroise Thomas ne s'arrêtera pas en si beau chemin et que, grâce à son habile et très compétente direction, le jour n'est pas éloigné où nos théâtres ne seront plus obligés d'aller demander des étoiles à l'étranger ou aux cafés chantants.

M. Manoury, le jeune baryton qui a débuté mercredi dans le rôle d'Alphonse de la *Favorite*, est doué d'un très bel organe, au timbre flatteur et bien soutenu; l'émission est bonne bien qu'elle manque un peu de franchise, la note est généralement sombre et prise de bas, ce qui n'est pas toujours sans charme; mais on aimerait de temps en temps à entendre sonner la voix dans les tons clairs. Le chanteur obtient ainsi des effets de force plus éclatants, sans recourir à la violence. L'éducation musicale de M. Manoury a paru de tous points très satisfaisante; le style et le sentiment sont ceux d'un musicien et il a été très justement applaudi après l'air du deuxième acte, qu'il a dit avec une ampleur qu'on aurait mieux appréciée encore, si, plus maître

d'une émotion bien excusable, il avait chanté plus en dehors. Le cantabile du troisième acte : « Pour tant d'amour, » ne lui a pas été moins favorable, et les applaudissements qui lui ont été unanimement décernés sont le signe de son adoption par le public parisien. Ils ont dû donner beaucoup à réfléchir au baryton Lassalle, qui s'est cru autorisé à faire le difficile pour son rengagement, après le succès facile que lui a valu son rôle de Vasili dans *l'Esclave*. — C. DE B.

* *

Comédie-Française. — *Une Chaîne* comédie en cinq actes, par E. Scribe. Reprise le mardi 8 septembre.

Plus de trente années ont passé depuis la première représentation de cette pièce, jouée le 29 novembre 1841, et chacune de ses reprises éveille toujours le désir de la revoir. C'est que la trame en est si vivante; tout le monde connaît le sujet de la comédie, toutefois rappelons-le en quelques mots : Eméric d'Albret est un jeune compositeur ignoré qui aurait grande chance de demeurer inconnu, si une femme du monde, Mme de St-Géran, ne le prenait sous sa protection et lui ouvrait tout à coup la route de la réputation et de la fortune; la reconnaissance l'enchaîne aux pieds de cette excellente personne dont il devient l'amant; mais bientôt il est las de cette liaison, il songe à sa cousine qui l'aimait et qu'il a laissée à Bordeaux. L'arrivée de celle-ci rallume l'amour en son cœur, il n'a plus qu'un désir : celui de l'épouser, et il rompt brutalement la chaîne de fleurs qui l'unissait à Mme de St-Géran, sans se soucier le moins du monde de sa douleur.

C'est un sujet bien dramatique que l'ingratitude du cœur humain; et Scribe, sans avoir besoin de le creuser à fond et en n'obéissant qu'à ses habitudes d'habileté scénique, en a tiré une des meilleures pièces de son répertoire colossal.

Certes, depuis trente années, le goût du public s'est bien modifié et aujourd'hui on ne se contenterait pas d'une facilité qui ne fait que tout effleurer sans rien creuser; mais autrefois on se passionna pour *Une Chaîne*, et aujourd'hui encore, tout en critiquant ce qui est critiquable, on ne peut s'empêcher d'être pris par l'engrenage que savait si bien faire mouvoir l'auteur fécond.

A l'origine, la pièce fut jouée par Samson, auquel vient de succéder Got dans le rôle de l'oncle Clérambault, par Menjaud, qui créa St-Géran, représenté aujourd'hui par Febvre; c'était Rey qui jouait Eméric, maintenant c'est Berton; le rôle amusant de l'avoué Balandard était tenu par Régnier, il est échu à Coquelin; la belle Mme de St-Géran était personnifiée par Mme Plessy, à la-

quelle vient de succéder Mme Favart, et la jeune cousine Alice, sous les traits de Mlle Doze, ne pouvait être, de nos jours, que Mlle Reichemberg.

Je ne saurais établir de parallèle entre les artistes de la création et ceux qu'on a applaudis mardi, par la bonne raison qu'il y a trente-trois ans j'allais à l'école, non au théâtre; mais ce que je puis dire, c'est que la pièce me paraît parfaitement montée; toutefois, il me semble que Rey ne devait pas jouer Eméric comme le joue Berton, qui a bien de la peine à trouver un rôle qui convienne à son genre de talent. Il n'est pas de force à soutenir un rôle aussi important que celui du compositeur; au premier acte il est bien, mais dans les autres il est insuffisant.

Le rôle de la femme abandonnée et coupable, Mme de Saint-Géran, celui qui tire à lui toutes les sympathies au rebours de l'intention de Scribe, est fort bien joué par Mme Favart. Got joue le sien avec son talent habituel, cependant j'eusse désiré un peu plus de bonhomie à son personnage. Coquelin est un superbe Balandard, quelle verve! Febvre est fort convenable dans le personnage du contre-amiral, et Mlle Reichemberg est comme toujours, toute gracieuse.

* *

Odéon. — En reprenant la *Jeunesse de Louis XIV*, cette œuvre d'esprit où le roman reste presque de l'histoire, la direction de l'Odéon a fait preuve d'habileté. Le succès de la saison passée a inauguré la saison nouvelle. Les trois principaux rôles ont changé de mains, et, de l'avis général, les choses n'en marchent pas plus mal.

C'est Mlle Léonide Leblanc qui tient maintenant le personnage de Marie de Mancini : elle y apporte l'autorité de sa beauté, et la beauté est de rigueur dans ce rôle; elle y apporte aussi, particulièrement au dernier acte, beaucoup d'ampleur et de sentiment.

La première Marie de Mancini, Mlle Hélène Petit, est devenue Henriette d'Angleterre; ce rôle élégiaque, plaintif, sied au mieux à la jeune femme dont la voix douce et mélancolique semble faite pour débiter de douloureuses doléances.

Mlle Méa manque de majesté dans le rôle de la reine. Anne d'Autriche ne saurait avoir des allures de mère bourgeoise.

Je ferai à M. Richard, qui tient le rôle de Monglat, un reproche qui n'est pas sans analogie avec celui que je viens d'adresser à Mlle Méa. A la cour de Louis XIV, il ne pouvait pas y avoir, il n'y avait pas de bouffons. Le grand maître des cérémonies pouvait s'exagérer son importance, mais il ne devait pas faire rire les courtisans ni les ambassadeurs.

Mlle Antonine est ravissante d'espièglerie sous les habits coquets du duc d'Anjou, et M. Porel, très vrai dans ceux de Molière. Il me semble que M. Masset nous montre un Louis XIV bien grave, bien mûr, bien sérieux, si je me reporte à l'âge où le fils d'Anne d'Autriche aimait Mlle de Mancini. Après tout, les rois vieillissent vite.

(*Monde artiste.*)

POÉSIE

Les Femmes artistes

O mes sœurs ! ils ont dit : « La femme doit briller
Par ses yeux, ses rubans, son éclat printanier ;
Mais l'encre ou la couleur souilleraient notre Armide. »
Ils l'ont cloîtrée alors dans l'oisive beauté,
Comme une pauvre reine au front diamanté,
Qu'on emprisonnerait dans un palais splendide

Mais jeunesse et beauté s'échappent de la main,
C'est un bouquet de fleurs que l'on jette en chemin.

Mon Dieu, laissons siffler les merles !
Des colliers, des écrins, lassent, en vérité !
On veut nous renfermer dans la frivolité,
Mais brisons nos chaînes de perles.

Leur idole est un être oisif, capricieux,
Et songé à les tromper dans ses jours paresseux ;
Il faut un rêve, un but à la pensée en flamme.
La muse à l'aile blanche est un ange gardien,
Et le travail sauveur, ce don magicien,
Est le bouclier d'or qui protège la femme.

Les arts sont de charmants voyages dans les cieux :
On dirait que l'on part sur des chars radieux.

Aux séraphins, ces grands artistes,
Le chanteur va voler des notes ; Raphaël
A vu poser la Vierge, et des cités du ciel
Les poètes sont les touristes.

A vous, sœurs, la palette au sublime chaos,
Qu'il en sorte le jour, et la terre, et les flots ;
Posez l'étoile au ciel, l'éclair dans la prunelle ;
Dans le drame encadré glissez la passion ;
Que la lumière, que l'inspiration
Allume le soleil avec une étincelle.

A vous, sœurs, le clavier ; du fond de l'instrument,
Que votre âme en prison, comme un style charmant,
Chante en notes cristallisées,
Ou bien s'épanouisse, en un folâtre jeu,
En sens vifs et brillants comme un bouquet de feu
Qui soudain éclate en fusées !

A nous la poésie et le rêve adoré
Qui voltige dans l'air et qu'on prend par le pré
Comme un fil de la Vierge. Aux pieds de Dieu qu'elle
[aime,

Elle porte nos cœurs, pleins comme l'encensoir,
Et quand le monde attristé, il est doux de l'avoir
Comme un escalier d'or qui mène au Dieu suprême !

Muse aux regards de feu, ne va pas t'échapper !
Mais dans les voiles blancs laisse-nous te draper ;
Chaste, fuis tout chemin indigne :

De tes pas cadencés ne touche qu'un beau sol :
Vers la gloire parfois tu peux prendre ton vol,
Mais avec des ailes de cygne.

Chantons et jetons notre miel
A l'âme qui souffre et qui doute ;
Prenons au temple, sous la voûte,
Des fleurs aux vases de l'autel.

Que la strophe soit éclairée
Par la foi, cet astre éternel :
Que notre lampe, humble ou dorée,
Ne s'allume qu'au feu du ciel.

Quand Satan parle aux filles d'Eve,
Et fait chanceler leur vertu,
Réveillons-les d'un fatal rêve,
Relevons le lis abattu.

Disons-leur : Le devoir sublime
Rend seul le front joyeux et fier ;
Le bonheur n'est pas dans l'abîme,
Comme la perle est dans la mer.

Que nos vers, tombant dans les âmes,
Au riche montrent l'indigent,
Et dans le tronc du pauvre, ô femmes !
Fassent tomber un peu d'argent.

Poésie, ô belle chanteuse !
Tu diras : « Donnez, s'il vous plaît ! »
Et sans connaître la quêteuse,
Les pauvres auront le bienfait.

Portons le calme à la souffrance,
La croyance au cœur attristé,
A tous le baume et l'espérance :
Soyons les sœurs de charité.

Anais SÉGALAS.

LITTÉRATURE

BÉATIX

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL (1)

(Suite.)

CHAPITRE V.

— Thérésine, va te coucher. Il est dix heures, et c'est veiller trop tard pour une enfant de ton âge.

— Non, mère, répondit résolûment une voix enfantine ; je veux attendre comme mes grandes sœurs et vous.

— Tes yeux se ferment ; ils seront rouges demain, et tu seras fort laide.

— Cela m'est bien égal ; ils ne seront pas plus rouges que ceux de mon lapin blanc, que tout le monde trouve charmant.

— Voyez un peu quelle désobéissance ! Si votre père était ici, mademoiselle, vous ne me résisteriez pas ainsi. Je lui écrirai demain quelle est votre conduite depuis son départ.

(1) Librairie Ch. Bériot, éditeur, 35, quai des Grands-Augustins.

Et madame de Vanssay agita deux fois, d'une main impatiente, la sonnette placée sur une petite table à côté du canapé où elle était étendue.

Une négresse, coiffée d'un madras aux vives couleurs, entr'ouvrit doucement la porte, et présenta son visage d'ébène, qu'éclairaient deux yeux brillants, et des dents étincelantes de blancheur.

— Ourika, emmenez Mlle Thérésine.

— Je ne veux pas, cria la petite fille en se débattant. Prends garde, Ourika, je vais te pincer.

— Vous trop gentille pour faire mal à moi, petite mamselle.

Et Ourika emporta l'enfant, qui trépignait en poussant des cris perçants.

— Est-ce fini enfin, demanda une grande jeune fille, vêtue de blanc, qui lisait à la lueur d'une lampe dans un coin du salon. Les cris de Thérésine, et le quadrille à quatre mains, qui nous écorche les oreilles depuis une demi-heure, en voilà plus qu'il n'en faut pour couronner dignement cette éternelle soirée.

Ce dernier compliment s'adressait à deux jeunes filles, plus petites de taille que la première, et qui, assises devant un grand piano à queue, exécutaient, à tour de bras, le quadrille d'Orphée aux Enfers.

— Appelez-vous cela de la musique diletante? continua la grande jeune fille, en se tournant vers un homme d'un certain âge, placé non loin d'elle.

— Vous avez parfaitement raison, c'est hors de doute, lui répondit-il.

— Comment, j'ai raison; vous dormez encore, monsieur Garaudet? Vous vous croyez à la Chambre, et vous ne m'entendez pas plus que vous n'entendez le concert infernal dont on nous régale en votre honneur.

M. Garaudet se leva vivement:

— Mademoiselle Hermine, vous me faites injure. Moi, dormir auprès de vous! Vous le savez! personne ne goûte plus que votre humble serviteur les charmes de votre conversation.

— D'autant mieux que je ne vous ai pas dit un mot de la soirée, absorbée que je suis par la lecture du journal de modes de Mme de Vanssay. Quelle attachante lecture! dit Hermine d'un ton railleur.

— On fait bien du bruit, murmura tout à

coup la marquise. Monsieur Garaudet, mon cher ami, baissez, je vous en prie, l'abat-jour. Cette lampe me brûle les yeux.

— On peut éteindre tout à fait, madame, reprit Hermine de sa voix mordante, si cette demi-teinte lugubre, où nous plonge la délicatesse de votre vue, est encore trop vive pour elle.

— Oh! je n'en demande pas tant, s'empressa de répondre Mme de Vanssay, en remettant un second coussin sous sa tête. Seulement, on étouffe ici. Monsieur Garaudet, ayez donc la bonté d'ouvrir une fenêtre.

Le complaisant Garaudet s'empressa d'obéir, et une odeur pénétrante de lilas entra dans le salon, avec une bouffée d'air frais.

— On ne sait vraiment comment s'y prendre dans cette désagréable saison, continua la marquise. Il fait presque froid maintenant. Olga, mon enfant, allez dire à Francine de m'apporter un châle.

Hermine paraissait distraite. Dans le lointain, on entendait le roulement d'une voiture.

— Il est onze heures et demie, dit-elle en regardant la pendule. Ce doit être la voiture.

Et la jeune étrangère, ajouta M. Garaudet d'une voix emphatique.

— Pourquoi ne dites-vous pas la Straniera, reprit Hermine en riant. Ce serait tout à fait dans votre manière, et l'on pourrait se croire aux Italiens.

— Aux Italiens, par cette chaleur étouffante, y pensez-vous? dit la marquise qui, suivant son habitude, n'avait écouté et compris que la moitié de la conversation.

— Rassurez-vous, madame, nous n'y songeons guère, répondit Hermine, d'ailleurs les Italiens sont fermés, et nous sommes à soixante lieues de Paris.

La voiture entra alors dans la cour; par la fenêtre ouverte, on voyait briller deux lanternes éclatantes. Les chiens, éveillés au milieu de leur premier sommeil, aboyaient avec une telle fureur, que les deux infatigables musiciennes quittèrent le piano pour courir à la fenêtre.

La voilà! crièrent-elles ensemble.

— Olga, Gaïta, vous n'avez aucune tenue, dit leur mère, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre sévère. Venez vous asseoir auprès de la table, et prenez pour quelques instants, je

vous en conjure, l'attitude de jeunes filles bien élevées.

On annonça alors Mademoiselle Gérard, et Béatrix fit son entrée. Fort émue, un peu tremblante, éblouie par le brusque passage de l'obscurité à la lumière, la voyageuse eut un moment de gêne et de malaise inexprimable.

Où aller, vers qui se diriger dans ce grand salon? Elle entrevoyait vaguement des robes blanches et roses, des flots de mousseline, mais sans distinguer aucun visage, et c'est en vain qu'elle cherchait la maîtresse de la maison. Celle-ci se souleva enfin sur ses coussins:

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, de ne pas aller à votre rencontre, mais je suis mourante ce soir.

— Ne vous épouvantez pas, murmura Hermine, devant l'air étonné de la jeune fille; c'est une habitude de ma belle-mère.

Béatrix s'approcha enfin du canapé, prit deux doigts qu'on lui tendait, voulut dire quelques mots, mais on ne lui en laissa pas le temps.

— Je suis exténuée de fatigue et je vous demande la permission de me retirer, reprit la marquise d'un air languissant. Mes filles se chargeront avec grand plaisir de me remplacer et de vous montrer votre chambre. Olga, ma chère, sonnez pour le souper. Je crains de passer une bien mauvaise nuit. Bonsoir, Mademoiselle; à demain. M. Garaudet; accompagnez-moi jusqu'à l'escalier.

— Eh bien! dit-elle en se retournant pour le regarder en face, dès qu'ils furent seuls dans le vestibule. Comment la trouvez-vous?

— Charmante! Un son de voix enchanteur, la démarche gracieuse, une chevelure...

— Je ne vous demande pas tant de descriptions. Il ne s'agit pas ici du prix de la beauté. Je vous parle, comme à un savant et à un ami, de l'institutrice de mes filles. Croyez-vous qu'elle puisse me convenir?

— Comme institutrice, je n'en sais rien encore, chère madame, répondit M. Garaudet un peu piqué. Ce n'est pas sur la physionomie qu'on peut délivrer un brevet de capacité. Elle paraît digne et convenable; c'est une jeune fille bien élevée, évidemment, mais j'ignore ce qu'elle sait.

MARIE MARÉCHAL

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE VOYAGES

Première toilette. — Costumes en cachemire gris russe, se composant d'une jupe garnie de trois volants plissés devant et cinq volants froncés derrière. La seconde jupe tunique est élégamment drapée en tablier et se retrousse derrière en pouff de velours. Cette seconde jupe est bordée d'une large bande de velours richement bordée et frangée. Le veston à basques doublées de velours, dépassant d'un biais tous les costumes, est croisé de côté, avec doubles boutons de velours, col droit en velours, et revers échancrés en velours noir. Les manches droites ont un large parement de velours noir, faisant revers. Chemisette rayée gris et noir, avec cravate de velours noir. Chapeau toque, chiffonné en velours et faille havane, avec intérieur de valenciennes et guirlande de feuillage, et bouquet de marguerites nuancées, au-dessus du catogan. On peut assortir ce chapeau à la toilette, velours noir et faille grise, avec bouquet de marguerites. Il n'en sera que plus distingué. Bottines de chevreau noir brillant, talons Louis XV, guêtres piquées gris et nœud de velours noir brodé. Gants de chamois, nuance naturelle. Sac de voyage de la maison Giroux.

Deuxième toilette. — Costume en sicilienne vert malachite et cachemire tourterelle. La première jupe en sicilienne vert malachite est garnie de deux plissés naturelles, surmontés d'un biais piqué par derrière. Le devant de la jupe est plissé, avec quilles plissés, de nuance tourterelle faisant échelle sur les côtés et échelonnés de nœud de reps vert. La tunique part des quilles sur les côtés, elle est entièrement drapée et relevée derrière en gros plis très souples, se déroulant les uns sur les autres. Le corsage cachemire tourterelle est à basques liserées vert malachite. Sur les côtés, la basque est encadrée d'un plissé et par derrière elle décrit une large feuille dentelée vert. Manches droites, avec volants plissés et bracelet de reps vert. Nœud de ruban sur l'épaule. Chapeau de feutre gris noisette, enroulé d'une torsade de reps vert retroussé derrière avec un gros pouff de velours noir, et catogan de velours noir, sur lequel flotte un voile de gaze verte. Sur le côté du chapeau, oiseau des îles, étalant ses ailes. Une lorgnette de voyage est suspendue en bandoulière. Gants chamois tourterelle. Demi-botte en peau de chamois, nuance tourterelle, talons Louis XV.

DESCRIPTION DU PATRON DÉCOUPE

Mantelet-Burnous. — Cette confection de demi-saison se fait en drap blanc de fantaisie ou en cachemire noir, qu'on garnit d'une frange résille et de motifs en passementerie avec glands de laine du Thibet; on la taille d'une seule pièce et sans couture derrière. — Le capuchon se forme au moyen de trois plis plats, indiqués sur le patron par des pointillés. L'encolure est ouverte devant et derrière, et maintenue par un biais ou une piqure encadrant tout le vêtement. — On devra prolonger les pans de devant de quinze centimètres pour leur donner la longueur voulue.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12, Paris.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PROVINCE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DE BIARRITZ, par Mme A. Loucy. — LITTÉRATURE : *Béatrix* (suite), par Mlle Marie Maréchal. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE PROVINCE

SOMMAIRE. — Voici l'automne. — La vie de campagne. — Houdan et sa vieille tour. — L'origine de Houdan. — Sa prospérité industrielle. — Le baron Brisse et les poulets de Houdan. — L'église de Houdan. — La foire de la Saint-Mathieu. — Houdan historique. — Les usages de la Beauce. — Le chant de la mariée. — La chanson du repas de noces. — La vallée de la Beauce. — La terre de Rosny. — Madame la duchesse de Berry. — La famille Talleyrand-Périgord. — Curiosités artistiques du château de Rosny. — Le château d'Anet. — Diane de Poitiers. — Philibert de l'Orme. — Brantôme. — Le Parc d'Anet. — L'église paroissiale d'Anet. — Réceptions cynégétiques dans les châteaux. — Le Paris cosmopolite. — L'émigration à Nice. — L'agence d'Algoutte. — Les bouquets de Mme Duluc. — La plage de Royan. — Le Casino. — La Ville. — Saint-Georges et Pontailac. — Les œuvres du trouvère Rutebeuf. — M. Achille Jubinal. — Le va-et-vient de Paris. — Tous les théâtres font florès

Voici l'automne avec ses brumes dorées qui s'étendent sur la nature comme une écharpe de gaze diaphane et qui découvrent un ciel bleu d'où s'échappent des myriades de fils argentés, tombant du rouet de la Vierge, et diaphant les prairies de guipures fantaisistes et artistiques. Les blés sont coupés, les moissons sont rentrées et les vendanges commencent.

Quand on longe les grands bois, on entend de tous côtés les coups de fusil retentir, et l'on voit apparaître une chasse et une meute presque toujours en désarroi. C'était pourtant bien entraînant au départ. La chasse était parfaitement organisée : on eût dit d'un décor d'Opéra-Comique. Mais le gibier est fantaisiste. Il ne rabat pas toujours du côté où les chiens le pourchassent, et le chasseur est obligé de courir après lui. La chasse est donc remplie d'incidents inattendus ; et les chasseurs en ont long à se raconter, le soir, quand ils se retrouvent et qu'ils sont réunis.

Que d'actions de bravoure accomplies !... Que de beaux romans ils inventent, lorsqu'ils n'en font pas en action et qu'ils n'ont pas rencontré quelque petite faneuse craintive comme une biche, leur rappelant la petite Fadette de George Sand, C'est qu'elle était vraiment charmante la fillette, avec sa gerbe de blé renversée sur son épaule et encadrant sa jolie tête effarouchée : c'était un tableau à la Léopold Robert.

Eh ! petite ! où vas-tu ainsi ?... As-tu rencontré sur ta route une compagnie de perdreaux qui s'est enfouie à ton approche ou quelque bel amoureux qui t'a conté fleurette ? Arrête-toi

donc un peu et réponds. Mais la faneuse continue sa route en regardant de côté, sous son grand œil noir ombré et voilé, le chasseur interdit, qui s'imaginait que la pauvrete allait venir tout droit à lui.

La campagne est entrée dans l'une de ses phases les plus poétiques et les plus charmantes. L'automne est la saison privilégiée des excursions et des plaisirs villageois. A cette époque de l'année, on a quitté les villes d'eaux et le bord de la mer pour mener la vie de château et de chasse, et nous pourrions nous dire au village si la jolie petite ville de Houdan ne revendiquait pas les honneurs de chef-lieu de canton et si elle n'était pas d'origine celtique. La vieille tour de Houdan atteste encore de ses splendeurs passées, et, malgré les ravages du temps, elle domine encore la ville de sa masse imposante et historique. Ce donjon fut bâti par Amaury III, seigneur de Montfort et comte d'Evreux, en 1105 et 1137, avec des pierres meulières et quelques chaînes en grès; et l'apparence de force sauvage que lui donne cet appareil et la rareté des ouvertures se retrouve également à l'intérieur. On a peine à comprendre comment le jour et l'air pouvaient circuler dans cette sombre masse de pierres.

Nous ne ferons pas l'historique de ce donjon, qui se compose d'une tour ronde de 15 mètres de diamètre, cantonnée de quatre tourelles de 4 mètres, car notre description n'aurait d'intérêt réel que pour les archéologues.

Houdan était autrefois une des châtellenies du comté de Montfort et une petite ville commerçante du département de Seine-et-Oise, sur la route de Paris à Dreux. Houdan est resté la ville commerçante par excellence et a conservé les allures de sa féodalité seigneuriale, car ses rues sont larges, spacieuses, droites et bien alignées. L'air y pénètre à pleins flots. Tout y respire le bien-être et la prospérité. Il n'y a pas de mendiants; il est vrai que la mendicité est défendue dans le département de Seine-et-Oise, comme partout ailleurs, ce qui n'empêche pas les pauvres de vous assaillir. Houdan est assis sur ce splendide plateau de la Beauce qu'on appelle avec juste raison: « *Le grenier d'abondance de la France.* » L'une des prospérités industrielles de Houdan, en outre de son commerce des grains, est la vente des

poulets qui s'élève à plus de 7,000,000 de fr. par an. Les poulets de Houdan sont aussi réputés que les poulardes du Mans et les volailles de la Bresse. Ils ont obtenu tous les premiers prix aux Expositions de volatiles au Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne, et le baron Brisse, qui est un juge compétent en matière de gastronomie, s'exprime ainsi à leur sujet:

« Selon moi, le prix d'honneur appartient de droit à la race de Houdan; c'est la plus en chair, celle de meilleur goût et la plus profitable; puis, c'est la race gauloise, préférable de beaucoup à toutes celles que l'on demande à l'étranger.

« Quand donc en finira-t-on avec cette rage d'aller au loin chercher moins bon que nous n'avons chez nous? »

La poule de Houdan a eu les honneurs d'une brochure des plus intéressantes pour les éleveurs, signée d'un nom des plus honorables, *M. Delafosse*, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, membre du Conseil de l'arrondissement de Dreux et maire de Gousainville, dans le département d'Eure-et-Loire.

La poule de Houdan est très coquette, comme toutes les cocottes en général, et son plumage est de ceux qu'on appelle « papillote ou caillouté. » La huppe se compose de plumes assez ébouriffées, à pointes aiguës et recourbées. C'est presque ainsi que les élégantes se coiffent avec la huppette sur la tête et la queue *Catogan* traînant au milieu du dos. Il n'est pas étonnant que les poules de Houdan soient coquettes, car les petites ouvrières suivent les modes de Paris, avec les jupes à retroussis, les volants plissés, les chapeaux ronds et les coiffures *Catogans*; elles n'en sont que plus pimpantes.

L'église de Houdan, fondée en 1065, par le comte de Montfort, partie gothique, partie moderne, a de l'élégance et de la grâce.

Des fouilles commencées depuis quelques années aux environs de la ville, notamment à la Tombelle antique et mystérieuse, dite la *Butte de Cargan*, par deux antiquaires distingués de Houdan, MM. Aulet et Garnier, ont fait découvrir des tombeaux, des ossements, des amphores, des fers de lance, des haches, des boucles en fer, une bague en or, des médailles romaines et françaises.

La ville de Houdan est désignée sous le nom de *Hosdench* dans des lettres de l'évêque Gosse- lin, d'Amaury de Montfort et de Simon, comte d'Evreux, son fils, et sous celui de *Hondenc* dans une lettre de l'évêque Godefroy, en 1120, et sous celui de *Hosdanum*, dans les chartes du XIV^e siècle.

Au X^e siècle, la comtesse Adèle donne, en 974, ses droits sur Houdan à Saint-Aubin-d'Angers; au XI^e siècle, le roi y fonde des chapelles et y porte chappe le jour de Noël. A la même époque, le comte de Montfort bâtit un château-fort à Houdan, en 1065, ainsi que deux églises qu'il donne aux moines de Coulombo et y établit deux foires, dont l'une existe encore: la foire de Saint-Mathieu. Depuis cette époque, Houdan appartient aux comtes de Montfort d'Amaury et suit leur fortune. Aux XII^e et XIII^e siècles, les Houdanais guerroyent en Palestine contre les Musulmans; en France, contre les Albigeois; ils obtiennent une commune et secourent, durant de longues guerres, Philippe-Auguste, qui leur accorde de nouveaux privilèges.

Quelque temps après, leur ville est réunie au domaine de la couronne. Au XVI^e siècle, son nom figure dans les guerres de la Ligue; et, au XVII^e siècle, Louis XIV la donne en échange à la maison de Luynes, qui lui cédait quelques terrains pour agrandir le domaine de Versailles.

Telle est l'origine de Houdan, qui aurait pu se faire oublier, comme tant d'autres villes qui ont joué un rôle dans l'histoire, mais qui reste encore en évidence, grâce à son commerce de grains et à ses excellents poulets, qui font prime et qui sont réputés dans le monde entier.

Les usages de la Beauce ont encore conservé, dans les communes, un cachet primitif.

A Follainville, le jour des noces, au moment où la famille réunie se dispose à partir pour l'église, la jeune mariée se met à genoux devant son père et sa mère, et, les larmes aux yeux, leur demande pardon de toutes les fautes dont elle s'est rendue coupable envers eux depuis son enfance. Le père et la mère lui pardonnent et la bénissent au milieu de la famille en pleurs; il n'y a rien de plus touchant que ce pieux

usage!... Ce sont les mœurs des anciens patriarches.

Lorsqu'un garçon épouse une fille de son village, les jeunes gens de la noce, à la Falaise, par exemple, donnent à la sortie de l'église un bouillon à la mariée avec une cuillère criblée de trous. Si le marié est étranger à la commune, les jeunes gens lui offrent un bouquet; si la mariée est étrangère, ce sont les jeunes filles qui lui donnent ce bouquet.

On est dans l'usage, à Richebourg, de placer transversalement par terre un balai à la porte d'entrée de la maison des époux; si la mariée ne le relève pas en entrant, c'est de mauvais augure; elle ne sera jamais bonne ménagère.

Dans la plupart des communes, la jeune fille se marie avec une robe de deuil. Ne serait-ce pas là l'expression d'une pensée philosophique, et ce vêtement de la tristesse, en un pareil jour, ne semblerait-il pas dire à cette jeune fille que les joies de la jeunesse et de la vie sont courtes, que le bonheur n'a pas de lendemain et qu'on a plus besoin, en ce monde, d'un habit de deuil que d'un habit de fête?

A Lommoye, à Saint-Martin-la-Garenne et dans beaucoup de communes, après le bal fini et une heure après que les époux se sont retirés, les jeunes garçons et les jeunes filles viennent frapper à la porte de leur chambre en chantant:

Sur le pont d'Avignon j'ai ouï chanter la belle,
Qui, dans son chant, disait une chanson nouvelle!
Qui, dans son chant, disait une chanson nouvelle;
Ouvrez la porte, ouvrez, nouvelle mariée!...
Nos amours sont sur l'eau dans un bateau de verre;
Le bateau s'est cassé, nos amours sont par terre.
Ouvrez la porte, ouvrez, nouvelle mariée.

LA MARIÉE.

Comment que j'ouvrirais? Je suis au lit couchée,
Au rès de mon mari, la première nuitée?....

Parmi les chansons diverses chantées dans l'arrondissement aux repas de noces, il en est une qui, par sa forme originale, se rapproche de celle que je viens de citer, et mérite comme elle d'être transcrite ici:

Hier, sur le pont d'Avignon (*bis*)
J'ai ouï chanter la belle,
Lon là,
J'ai ouï chanter la belle;
Elle chantait d'un ton si doux (*bis*)
Comme une demoiselle,
Lon là,
Comme une demoiselle;

Que le fils du roi l'entendit (*bis*)

Du logis de son père,

Lon là,

Du logis de son père ;

Il appela ses serviteurs (*bis*)

Valets et chambrières,

Lon là,

Valets et chambrières ;

Çà, que l'on bride mon cheval (*bis*)

Et lui mette sa selle,

Lon là,

Et lui mette sa selle ! . . .

Monsieur, où voulez-vous aller (*bis*)

Ce n'est qu'une bergère,

Lon là,

Ce n'est qu'une bergère ;

Bergère, ou non, je veux la voir (*bis*)

Ou que mon cheval crève,

Lon là,

Ou que mon cheval crève !

.

Des deux foires instituées par le comte de Montfort, il n'en reste qu'une seule, des plus célèbres et des plus réputées : la foire de Saint-Mathieu, qui offre encore le coup d'œil le plus curieux et le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. En cutre des saltimbanques, des bateleurs et des baraques qui se trouvent dans toutes les foires, il y a une industrie qu'on ne trouve pas partout ailleurs, celle de la friperie. On se croirait transporté au vieux Temple, en se trouvant au milieu d'une agglomération de vieux habits, de vieux paletots, de vieux chapeaux et des vestes impossibles. Les paysans normands, qui sont pourtant des plus madrés, se laissent prendre à toute cette défroque, qu'ils paient beaucoup plus cher que s'ils achetaient des vêtements neufs. Il est vrai que les marchandes d'habits, à l'instar de Mesdames de la Halle, ne les ménagent guère, et leur disent toutes les sottises imaginables, pour les engager à acheter leur friperie. Si on les flattait, ils pourraient se mettre sur leur garde. Mais comme on les malmène de la belle manière, il n'est pas possible qu'on ait l'intention de les tromper, et ils achètent ces habits impossibles, qui ne sont d'aucune mode, et avec lesquels ils s'endimanchent, croyant avoir des habits de messieurs. Avant le chemin de fer, il y avait une chapelle dédiée à Saint Mathieu, qui ressemblait à un véritable brigand. Le chemin de fer a fait disparaître la chapelle. Il ne reste plus que la croix de Saint-Mathieu, et la foire, qui se tient en pleins champs, et qui conserve toute

sa vogue et toute sa prépondérance industrielle.

La plaine de la Beauce, toute fertile et toute prodigue qu'elle soit, ne peut entrer en ligne de comparaison avec cette riante et pittoresque vallée de *Bagnoles-de-l'Orne*, et avec ces grands bois de sapins qui surmontent l'Établissement thermal, et qui sont si balsamiques et si toniques, qu'ils sont de moitié dans la guérison.

Nous n'avons pas vu, cette année, ces grands bois si calmes et si rêveurs, qu'on s'y endort les yeux éveillés, mais ils n'en sont pas moins dans notre cœur et dans nos souvenirs.

Tandis que nous étions à Bagnoles, on nous a montré une grande voiture, appelée *la Folie*, qu'on attelait à quatre et six chevaux, et dans laquelle *Son Altesse Royale, Mme la duchesse de Berry*, venait de sa terre de Rosny, à Bagnoles-de-l'Orne.

Nous avons voulu voir Rosny, qui est désigné, dans les anciennes chartes, sous les noms différents de *Rodmuis*, de *Ronetum*, de *Rooniacum*, de *Roony*.

Cette résidence royale est à jamais historique par le nom de Sully et par celui de Mme la duchesse de Berry.

Le plus ancien propriétaire du domaine de Rosny est Raoul de Mauvoisin, dit le *Barbu*, qui vivait en 1080. Rosny, après être resté dans la maison de Mauvoisin au moins 250 ans, passa, par mariage, dans celle de Melun, et de celle-ci dans la maison de Béthune, en 1529, par le mariage d'Anne de Melun avec Jean de Béthune, quatrième du nom, grand-père du fameux Maximilien de Béthune, duc de Sully, qui naquit à Rosny. Cette famille posséda le domaine de Rosny jusqu'en 1719, époque où François Olivier, comte de Sénozan, en fit l'acquisition. Son fils, Jean Antoine Olivier, comte de Sénozan, lui succéda et n'eut qu'un fils, qui mourut avant lui ; ainsi, le domaine de Rosny passa à sa nièce, Madeleine-Henriette-Sabine-Olivier de Sénozan de Vériville, qui épousa, en 1779, le comte Archambault-Joseph de Talleyrand-Périgord, actuellement duc de Talleyrand, et qui mourut victime de la révolution en 1794, laissant trois enfants en bas âge. L'aîné mourut en 1808, sans avoir contracté alliance. D'après le partage fait entre sa sœur, la comtesse Just de Noailles, et son frère, le duc de

Dinó, celui-ci devint seul propriétaire de Rosny, qu'il vendit, en 1817, à M. Monroult, négociant de Paris, qui le revendit, en 1818, à Mme la duchesse de Berry.

Le château de Rosny a été construit par Sully. Son Altesse Royale Mme la duchesse de Berry, l'a augmenté de l'hospice et de la chapelle où reposait le cœur du duc de Berry.

L'intérieur du château de Rosny est des plus artistiques. On remarque dans la bibliothèque deux statues de *Psyché* et de *l'Innocence*, et un magnifique exemplaire des Mémoires du duc de Grammont, sur parchemin. Dans la salle de billard, plusieurs tableaux très remarquables, tels que : *l'Intérieur d'un couvent de capucins, Sully au tombeau d'Henri IV*. Dans le petit salon vert, une table en mosaïque, donnée à Mme de France, par le roi de Naples; une Histoire universelle, manuscrit du XIV^e siècle; Louis XVI à Cherbourg, de Hersent; la Grand'mère de Scheffer, dans le grand salon; une magnifique glace, deux tableaux de Vernet: le Chien du régiment et le Chien de trompette; l'Entrée de Henri IV à Paris, par Gérard, esquisse de son grand tableau, une tête de Girodet. Dans les autres chambres, une toilette en cristal; un secrétaire de Marie-Antoinette, en porcelaine de Sèvres. Dans la chambre de Sully, la carabine de Charles IX; la cuirasse d'Henri II; un grand nombre de médailles; un anneau en or taillé, trouvé à Dieppe, dans une fouille, et sur lequel on lit ces mots touchants: *Ave mea vita*. Dans les salles, au-dessous de la terrasse, les étrières dorés de Louis XIV, le meuble de Molière, et d'admirables portraits des grands personnages du XVII^e siècle.

Une visite à Rosny est une très curieuse et très pittoresque excursion à accomplir.

Il en est de même du *Château d'Anet*, à cinq lieues de Houdan, où le souvenir de la belle Diane de Poitiers vit encore.

Le bourg d'Anet avait autrefois le titre de principauté. Il est très agréablement situé, dans un beau vallon arrosé par l'Eure et la Vesgré, à l'extrémité septentrionale de la forêt de Dreux, à dix lieues de Chartres et à trois lieues de Dreux. Cette seigneurie n'est guère connue dans l'histoire, avant le quinzième siècle, époque où Charles VII la donna, avec plusieurs autres terres, à Pierre de Brézé, pour le ré-

compenser d'avoir chassé les Anglais de la Normandie.

Elle passa ensuite à son fils Jacques de Brézé, que Louis XI contraignit d'épouser sa sœur naturelle, Charlotte, fille de Charles VII et d'Agnès Sorel; puis à Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, mari de la belle Diane de Poitiers.

La maîtresse de Henri II ne se contenta pas du vieux manoir des Brézé. Elle voulut en faire une résidence artistique et unique, et Philibert de l'Orme, un des plus habiles architectes du temps, fut chargé d'opérer cette fantaisiste transformation, et avec l'aide de son ami Jean Goujon, il créa, dit Brantôme, la belle maison d'Anet, qui devait servir pour jamais d'une telle décoration à la France, qu'on ne peut en dire de pareille.

Les libéralités du roi payèrent ces constructions monumentales, que Philibert de l'Orme proposa pour modèle, dans son Traité d'architecture. Certains passages de cet ouvrage remarquable (1) donneraient à penser que ses plans ne furent pas toujours fidèlement suivis, et qu'il éprouva des contrariétés fâcheuses. Nous allons transcrire, à ce sujet, la confidence de l'artiste mécontent:

« Si l'architecte a un compagnon, un autre
« qui l'observe, ou qui se veuille mesler d'or-
« donner, il ne saura jamais rien faire qui
« vaille. Je l'ay vu et expérimenté au château
« d'Anet, auquel lieu, pour me laisser faire ce
« que j'ai voulu, en conduisant le bastiment
« neuf, je luy ai proprement accomodé la mai-
« son vieille, qui était chose aussi difficile et
« fascheux qu'il est impossible d'*excoquter*; et
« n'eussent esté les grandes envies et haines
« que m'en portaient les domestiques et au-
« tres, l'on y eust faict encore des œuvres plus
« excellentes que celles qu'on y void. S'il
« il y a quelque chose singulière et rare, louan-
« ge en soit à Dieu ! »

L'ornementation d'Anet, comme celle des divers palais qu'habitait la favorite, fut toute symbolique, et présenta une suite d'allégories sentimentales. Diane de Poitiers s'était arrogé les attributs mythologiques de la déesse Diane, et se faisait représenter en Diane chasserresse.

Henri II seconda de tout son pouvoir cette orgueilleuse prétention, car suivant Mézeray:

(1). Livre I^{er}, chapitre V.

« Il voulait qu'on vît partout dans les tournois, sur ses ameublements, dans ses devises, et même dans sur les frontispices de ses bâtiments royaux, un croissant, des arcs et des flèches qui étaient le symbole de la Diane chasserresse. »

Plusieurs de ces édifices, notamment le vieux Louvre, sont encore empreints des caractères symboliques de Diane et des lettres H.D. enlacées. Le château d'Anet, plus particulièrement, reproduisait avec profusion sur toutes les portes, sur toutes les boiseries, sur tous les motifs d'architecture, les insignes de Diane de Poitiers.

Au dessus de la principale porte, on voyait une figure colossale de la déesse des forêts; les instruments ordinaires de la Diane chasserresse étaient sculptés sur les serrures et sur les verrous, et les vitraux des fenêtres, aux éclatantes couleurs, représentaient également la belle châtelaine au milieu des forêts et des bois.

Le château d'Anet offrait donc dans sa construction artistique un magnifique ensemble. On y remarquait le cabinet de Henri II, soutenu par une colonne en forme de trompe. L'horloge était ornée de quatre chiens de bronze qui jappaient à chaque heure, et d'un cerf qui, au même instant, frappait avec le pied droit de devant : les chiens, hardiment lancés, paraissaient poursuivre l'animal aux abois.

Diane n'épugna rien pour embellir sa demeure de prédilection, et fit exécuter les fantaisies les plus coûteuses. Mais, pour se faire pardonner toutes ses prodigalités, elle fit construire, au bas du parc d'Anet, un petit Hôtel Dieu pour les pauvres et les malades.

Ce parc délicieux était peuplé d'un grand nombre de daims et de cerfs, la plupart apprivoisés. L'un d'eux portait un collier d'argent, sur lequel étaient gravés les mots suivants : *Diana me vocit Henricus*. On pense bien que le cerf privilégié n'avait point à craindre le feu des chasseurs, et que sa distinction flatteuse lui donnait le droit d'errer çà et là, en toute sécurité sous les ombrages d'Anet.

Lorsque la grande sénéchale de Normandie, comblée d'honneurs, de trésors et de puissance, faisait élever les édifices somptueux d'Anet, elle ne se doutait pas qu'un jour elle dût y finir dans l'exil son existence dorée. La

mort fatale et inattendue du roi, tué par la lance de Montgommery, dans un tournoi, fut le signal de sa disgrâce.

Le jour même où Henri II mourut, elle quitta la cour emportant, disait-elle, dans son cœur, *une douleur à nulle autre semblable*, et vint s'enfermer dans son château d'Anet, où elle ne permit qu'à quelques amis dévoués et éprouvés de partager sa retraite, constamment occupée de bonnes œuvres et d'exercices de piété, car elle sentait plus que toute autre le besoin de se préparer à la mort.

Elle conserva jusqu'à la fin de sa vie son goût artistique pour les constructions; mais d'après la réaction religieuse qui s'était opérée dans son cœur et dans son esprit, elle fit édifier des monuments à la gloire de Dieu.

L'église paroissiale d'Anet est l'une de ces expiations architecturales, dues à la généreuse piété de Diane convertie. La châtelaine repentante fit commencer pour sa sépulture une chapelle funéraire; mais elle n'eut pas le temps d'achever son tombeau. Elle mourut, au château d'Anet, le 26 avril 1566, âgée de soixante-six ans, ayant conservé toute sa fraîcheur et toute sa beauté.

« Je la vis, dit Brantôme, six mois avant sa mort, si belle encore, que je ne sache cœur de rocher qui ne s'en fût ému. Sa grâce et sa belle apparence étaient toutes pareilles, qu'elles avaient toujours été. *C'est dommage que la terre couvre un si beau corps.* »

On édifia en son honneur, dans l'église paroissiale, un mausolée en marbre noir, admiré des connaisseurs. Quatre têtes de sphinx lui servaient de supports. Il s'élevait sur un seul piédestal soutenu par quatre nymphes de Germain Pilon, et orné de magnifiques émaux de la fabrique de Léonard de Limoges. Une statue de Diane, œuvre du sculpteur Bourdin, surmontait ce beau monument.

Après la mort de Diane, le château d'Anet passa au duc de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, et plus tard au duc de Bourbon-Penthièvre, descendant du comte de Toulouse, fils de Louis XIV et de Mme de Montespan.

Charles de Lorraine, duc d'Aumale, petit-fils de Diane de Poitiers, par sa mère, hérita de ce domaine dont il faillit occasionner la ruine. Ce seigneur, un des chefs les plus ardents de la

Ligue, figura dans toutes les fureurs de cette anarchie fanatique et fut pris les armes à la main.

Après le triomphe du Béarnais, le Parlement de Paris lui fit son procès, le condamna à mort, ordonna que ses biens fussent confisqués et son château d'Anet démolí de fond en comble.

« Hélas!... s'écrie Brantôme, quel dommage e'eust été de détruire ce noble édifice!... Qu'en pouvaient mais les arbres et les pierres qui n'ont aucun sentiment! »

La clémence du bon roi prévint cette perte. Malgré ses griefs personnels, Henri IV ne voulut point permettre l'exécution de l'arrêt. Il fit grâce au duc d'Aumale et à son joli manoir. En sauvant Anet du vandalisme judiciaire, il semble que Henri IV ait prévu qu'un jour le château de Diane deviendrait la propriété de plusieurs princes de son sang.

Le duc d'Aumale le vendit à Marie de Luxembourg, duchesse de Penthièvre; celle-ci le constitua en dot à sa fille Françoise de Lorraine-Mercœur, épouse de César, duc de Vendôme. Après l'arrestation de son mari, au château de Blois (1626), Françoise se retira à Anet, par ordre de Louis XIII, qui lui défendit d'en sortir sans un ordre exprès. Cet exil brutal rappela celui de la belle Diane de Poitiers.

Le château d'Anet n'échappa point au vandalisme révolutionnaire, il fut en grande partie détruit et restauré par différents propriétaires, notamment par M. Passy de l'Éure et par M. de Caraman. Il appartient aujourd'hui à M. Moreau, syndic des agents de change.

La tour de Houdan a été donnée à la ville par M. Aulet, qui s'en était rendu acquéreur, et qui était un antiquaire aussi distingué qu'un babile et savant docteur. La ville de Houdan honore sa mémoire à sa juste valeur d'homme de bien et de mérite.

M. Moreau a déjà dépensé plus d'un million pour faire restaurer la seule aile qui reste de ce château d'Anet, qui fut une merveille d'architecture, à en juger par l'ensemble de ce château, tel qu'il était avant la Révolution de 93.

Il est impossible de faire de ses richesses un plus noble et plus patriotique usage que de

les employer à faire revivre les vieux châteaux historiques de France. M. Moreau s'est surtout appliqué à rendre au château d'Anet son cachet primitif. On a consulté les gravures du temps et les artistes décoratifs n'ont pas fait de la fantaisie, mais très sérieusement de l'histoire. Il y a des portes, des panneaux et des peintures admirablement bien conservés et qu'on indique au visiteur, pour lui prouver combien les autres panneaux sont exacts.

Le souvenir aimable et charmant de Diane de Poitiers et celui du roi Henri II se retrouvent, pour ainsi dire, dans chaque pièce du château.

Voici la chambre d'honneur, la chambre de Diane, la seule du château que les Prussiens aient respectée et n'aient pas habitée. La salle des gardes qui est, pour ainsi dire, une généalogie historique du château d'Anet, car le plafond n'est qu'une série d'écussons blasonnés, portant le nom de tous les princes qui ont habité le château d'Anet et la date de leur occupation.

Le salon bleu, la bibliothèque, la salle de billard, le cabinet de travail de M. Moreau, où il y a un très beau portrait de Diane de Poitiers, la blonde.

Dans la salle des gardes, un autre portrait en pied de Diane de Poitiers, en Diane chasse-resse, appuyée sur sa biche favorite, rappelle que la belle châtelaine d'Anet s'était, pour ainsi dire, incarnée dans le rôle de Diane, et faisait partie de la mythologie et de l'Olympe. Les tourelles et les éclochetons sont surmontés d'un croissant, et les attributs cynégétiques, les arcs, les flèches, les cornes de cerf, les têtes de chien et de cheval se retrouvent sur les peintures des panneaux et sur les sculptures des portes.

Le château, tel qu'il était autrefois, avait une grande porte d'honneur, surmontée d'une horloge sans pareille. C'était un cerf qui indiquait l'heure et les aboiements des chiens qui la répétaient. On voit encore le cerf et les chiens, mais qui restent muets et qui semblent regarder avec tristesse ce splendide château que le vandalisme révolutionnaire n'a pas épargné.

De chaque côté, il y avait une aile, flanquée de tourelles, avec des terrasses aériennes, encadrant, pour ainsi dire, tout le château. Et

les principales galeries, les grands salons d'honneur, les salons des fêtes, les appartements du roi occupaient la façade du château qui n'existe plus. Une seule aile a été conservée, celle où se trouve la chambre historique de Diane de Poitiers, et que M. Moreau a fait restaurer. L'autre aile n'a plus que la chapelle du château qui a été épargnée comme par miracle, et dont la voûte intérieure est sculptée à même la pierre, de têtes d'anges, par Jean Goujon. Les dalles, en mosaïques de toutes couleurs, également de l'époque, et rapportées de façon à reproduire des allégories religieuses, comptent aussi parmi les merveilles artistiques de ce château. Il y avait douze niches où étaient les douze apôtres sculptés par Jean Goujon. Les niches existent encore. Les apôtres ont été détruits à la Révolution. M. Moreau les complétera sans doute dans un temps donné.

Le château d'Anet est l'une des excursions les plus intéressantes à faire. Les portes du château sont des plus hospitalières et sont toutes grandes ouvertes aux visiteurs. Lorsque M. Moreau s'y trouve avec sa famille, il est plus que bien-séant de lui faire passer sa carte, puisqu'on vient lui rendre visite.

Nous signalons des meubles anciens des plus authentiques, ainsi que de vieilles tapisseries des Gobelins admirablement bien conservées. Un vestibule cynégétique des plus curieux, et un petit musée de faïences et d'objets d'art, où tous les spécimens des vieilles faïences se retrouvent, et où il y a des Nevers de très grande beauté.

On voit aussi la chapelle de Diane, indépendante du château, et que Diane de Poitiers repentante fit édifier après la mort du roi.

Cette chapelle, dont l'architecture est très remarquable au dehors, n'a pas été restaurée et sert aujourd'hui de serre.

Le parc est un diminutif de l'immense domaine du château d'Anet d'autrefois. Il est très bien planté et artistement dessiné. Une rivière le traverse dans toute sa longueur, avec un chalet d'embarcation, comme au bois de Boulogne. Au-delà de la passerelle s'étendent de belles prairies et de verts pâturages.

M. Moreau s'est fait une installation princière, tout en conservant à la France un châ-

teau historique. Nous l'en félicitons bien sincèrement.

La vie de province est loin d'être dépourvue de plaisirs et d'excursions intéressantes; il y a toujours à glaner quand on sait chercher et trouver.

Les belles réceptions cynégétiques se succèdent dans les châteaux: à Montmiral, chez le duc de Doudeauville, on ne se contente pas d'abattre les perdreaux, on les mange en belle et noble compagnie. Il en est de même à Rambouillet, chez le duc de la Trémouille; à Mauvières, chez le duc de Lesparre. Au château de la Grange, la comtesse Duchâtel reçoit l'élite de la société bordelaise, et la comtesse de Carayon-Latour organise également des réceptions splendides.

Le château de Valençay a également rouvert ses portes hospitalières, et au château de Pinceloup, appartenant à M. Ruffier, il y a eu une chasse à tir des plus intéressantes. Le temps n'était pourtant pas des plus favorables. La pluie tombait, et cependant, en peu d'heures, cent cinquante pièces ont été abattues, dont cent perdreaux, et cinquante autres: lièvres, cailles et lapins.

Parmi les chasseurs, citons entre autres: M. le duc de Padoue, M. Rouher, M. le comte de Larochevoucauld, le comte Toustain, le baron Rivière, M. Munster, M. de la Devansaye et M. Morissiau.

M. Rouher manie le fusil avec la dextérité d'un chasseur expérimenté; il a beaucoup de calme; il épaulé sans aucune émotion; il laisse filer le gibier et il l'abat.

Tout en s'amusant, le Paris cosmopolite songe déjà à l'émigration d'hiver et prépare son installation à Nice pour les jours rigoureux. Le duc et la duchesse de Mouchy ont déjà fait retenir leur villa, par l'entremise de l'Agence d'Algoutte, qui a les plus belles villas, les plus somptueux appartements et la plus aristocratique clientèle.

La saison se prépare des plus brillantes à Nice, et nous en sommes d'autant plus heureuse que la *Gazette Rose* y a ses quartiers d'hiver à l'Agence d'Algoutte. Nous espérons bien aller voir ce doux paradis des roses d'Alphonse Karr et des violettes de Parme, et faire tous nos compliments à *Mme Duluc*, l'aimable bouquetière de Nice, qui a succédé au jardinier

Alphonse Karr, et dont les bouquets sont autant d'odorantes aquarelles.

Nous engageons d'une façon toute particulière nos belles lectrices qui ont le désir d'aller passer l'hiver à Nice, de s'adresser directement à l'Agence Delgoutte, 3, place du Jardin public. Nous leur désignons d'avance un bel appartement, à l'entrée de la Promenade des Anglais, 7, à côté du Cercle de la Méditerranée, à l'entresol, avec jardin, auquel on accède par un très grand salon. Cet appartement est très richement meublé et a une entrée tout à fait indépendante. On peut écrire d'avance à M. d'Algoutte, ou s'adresser directement à lui, en arrivant à Nice.

A partir du mois d'octobre, Mme Duluc va reprendre l'émission de ses bouquets mélangés et de ses massifs de violettes de Parme, qu'elle expédie dans toute la France. Il suffit de lui écrire vingt-quatre heures d'avance à l'administration : « Mme Duluc, successeur d'Alphonse Karr, à Nice (Alpes-Maritimes), » et de lui envoyer un mandat de vingt francs.

Pendant que nous sommes en province, nous recevons à Houdan, dans le département de Seine-et-Oise, une lettre qui a été courir après nous à Bagnoles, et qui nous apporte des nouvelles de Royan, qui est une plage maritime d'automne, et que nous n'avons pas oubliée. Si ce n'était l'éloignement et la préoccupation de passer le bach en diligence pour arriver à Rochefort, les Parisiens ne voudraient pas d'autres bains de mer que ceux de Royan. Il y a d'abord cinq plages pour une, et quelles plages!... Des bois et de la verdure partout, jusqu'au bord de la mer, et un sable si fin et si doux qu'on marche sans aucune fatigue. On est en plein Océan, avec des brises tièdes et vivifiantes.

Royan ressemble à un décor d'opéra comique, avec ses maisons blanches et roses. Son Casino est situé dans un véritable parc anglais, au bord de la mer. Les rues sont vastes et aérées, avec des jardins splendides. C'est le paradis des bains de mer et la plage privilégiée des plus élégantes Bordelaises.

Il paraît que Royan s'est beaucoup embelli depuis que nous ne l'avons vu; qu'il s'est élevé des chalets, comme par enchantement, non-seulement à Saint-Georges, qui est le bois de Boulogne maritime de Royan, mais encore de

l'autre côté de la Ponte de Grave, et principalement à Pontailac, qui est le Trouville royanais. Qui n'a pas vu Pontailac ne peut se faire une idée de cette plage pittoresque et animée, encadrée d'un côté par la mer et de l'autre par un bois de sapins. La falaise est surmontée de vignes et de maisons, et elle se creuse en rochers et en grottes très profondes, qui sont très curieuses et très intéressantes à visiter, à marée basse.

Lorsque le chemin de fer projeté et déjà commencé va relier et réunir Royan à Bordeaux, cette belle plage maritime va devenir l'un des faubourgs de la Gironde.

Dans cette lettre de Royan, nous avons trouvé la nouvelle suivante, que nous nous empressons de transcrire ici :

« La Bibliothèque *Elzévirienne*, commencée par la librairie Janet et continuée par M. Paul Duffis, rue Guénégaud, 7, vient de s'enrichir d'une nouvelle publication très curieuse et très intéressante, due à M. Achille Jubinal, professeur de Faculté, ancien député au Corps législatif.

« Ce sont les œuvres complètes du *trouvère Rutebeuf* qui fut, durant de longues années, de 1250 à 1285, le principal poète de la cour de Saint-Louis. Ces œuvres contiennent plus de 80 pièces sur Louis IX, sur la reine Blanche, sur Thibaut, comte de Champagne; sur la Sorbonne, sur les Ecoles, sur les Frères Saint-Louis, les barons, les chevaliers, les croisades, etc. La lecture et l'étude des œuvres de *Rutebeuf* est donc « historiquement » très importante. »

Nous nous proposons, à notre retour à Paris, de lire très attentivement les œuvres complètes de Rutebeuf, et de vous en faire un compte-rendu appréciatif, en remerciant toutefois M. Achille Jubinal de vouloir bien devenir notre collaborateur.

Si la province est animée, Paris n'en est pas pour cela plus désert. Bien au contraire. C'est un va-et-vient continu de retours et de départs. On était hier au bois; à la première représentation du Gymnase, où Mlle Delaporte avait attiré tout le monde élégant, dans le rôle de Philiberte.

Aujourd'hui, on est dans ses terres; demain, on joue la comédie au château. Grâce à la loco-

motion des chemins de fer, on va à Paris aussi facilement qu'en excursion.

Tous les théâtres ont rouvert leurs portes et reçoivent chaque soir une belle chambrée. On profite des belles soirées d'automne pour aller au théâtre des Folies-Marigny voir jouer : *les Filles de l'Air*, dont le succès se maintient, en même temps que celui de *Mme Angot et de ses demoiselles*, très amusante fantaisie, dont le succès a déjà dépassé cent représentations. Et le Théâtre des Familles, qui est son voisin, 30, Faubourg Saint-Honoré, donne des représentations très suivies, les mardis, jeudis et dimanches, qui varient leur répertoire, et qui mettent en évidence de jeunes auteurs inconnus, qui s'y essaient pour de plus grandes scènes. Dimanche dernier, on y jouait : *une Virtuose*; *la Pluie et le beau temps*; *les Fourberies de Nérine*, avec un intermède de deux petits prodiges : Lola et Rosita, âgées de huit ans et de neuf ans, dans l'opérette et la danse.

D'ici au 15 octobre, Paris aura repris sa physionomie habituelle, et nous parlerons des courses d'automne et du défilé du lac du bois de Boulogne.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les modes d'automne se produisent de toutes parts. Il y a un bouleversement général dans les chapeaux et les robes. On va revoir les chapeaux d'autrefois et les robes unies à traîne. Telles sont du moins les prétentions de la mode, ce qui ne veut pas dire qu'elles auront la priorité. La mode, quelque autocrate qu'elle soit, voit son pouvoir contrebalancé par le caprice des unes et des autres.

Ce n'est jamais au début d'une saison qu'on peut savoir les modes adoptées par la généralité féminine; mais il y a des modes exceptionnelles qui sont l'apanage de quelques-unes et qui restent toujours dans les hautes régions sociales. Ce sont les toilettes de la maison *Gagelin-Opigez* qui font prime d'élégance et école de bon goût. Ce ne sont pas les toilettes de tout le monde et, pourtant, que de femmes charmantes peuvent les reproduire et se les approprier en les simplifiant!

Citons les premières créations de la saison d'automne :

Une robe de velours nacarat, avec traîne de velours uni, et par devant tablier de poul de soie nacarat, rayé de larges biais de velours se termi-

nant en échelles de nœuds de cravates. Le corsage décrit un pourpoint Henri III, en velours nacarat, liseré faille, avec bouclettes s'arrêtant sur les manches. Par derrière, quatre liens de velours sont rattachés en large coque frangée, avec nœud de poul de soie nacarat. Manches Henri III en velours, boutonnées sur le côté, avec bouillonnés de faille nacarat.

Cette robe Henri III a très grand air, mais elle exige une femme svelte et élégante.

**

Une robe de poul de soie bleu azur, ayant la jupe garnie par devant d'un plissé collerette qui remonte en coquilles sur les côtés et encadre un flot de vagues moutonneuses, faisant la traîne derrière. Par devant, un tablier de tulle très léger, perlé de jais blanc, va se rattacher, par derrière, au-dessus des flots. Le corsage montant fait cuirasse encadrée d'un tout petit plissé, avec fichu Charlotte Corday, en tulle brodé de jais, rattaché au milieu de la poitrine par un nœud de ruban et retombant en flots. Le côté droit du fichu se rattache du côté gauche, avec un nœud. Les manches sont sillonnées d'une vague de flots moutonneux, avec trois plis drapés, et volant surmonté d'un plissé et d'un nœud. Le corsage décolleté se laisse derrière, avec longue pointe qui se répète par devant. On dirait le corset d'une abeille ou d'un papillon. Il est bouillonné de tulle en éventail, au milieu du corsage, et orné de cinq nœuds bleu Watteau et d'un tuyauté de poul de soie encadrant l'éventail de tulle. Par derrière, il n'y a que deux nœuds de ruban. Les manches courtes sont bouillonnées et ruchées, avec nœuds de ruban bleu.

**

Une robe *Princesse*, en velours pensée et satin lilas. Le devant de la jupe, en satin lilas de Perse, est tout chiffonné de plis arrêtés par un volant tuyauté, bordé de velours, avec application de feuilles de roseau en jais blanc. Par devant, un volant froncé, avec feuilles de jais blanc, faisant entredeux, est surmonté d'une tête de velours pensée. La traîne de velours est relevée, d'un côté, en paniers doublés de satin lilas. Le corsage de velours pensée, à pointe liserée mauve, a un gilet marquis lilas, se drapant sous un habit *mirliflore* tout brodé de feuilles de jais blanc, et retombant en deux longs pans, avec écharpe de satin lilas les soutenant de côté. La manche est composée de crevés de satin lilas, avec parement de velours pensée et volant de satin lilas. Le bas de la traîne se termine par une grosse ganse en satin lilas.

**

Une robe *Mirliton*, toute enroulée en biais de draperies de poul de soie blanc, alternant avec des bandes de broderie en pampres de vigne en jais blanc se terminant par une frange tremblottante de jais. La jupe, s'enroulant pour ainsi dire autour

du corps, a trois draperies de poul de soie blanc et trois chamarrures de jais blanc. Le bas de la jupe est composé d'un très haut plissé de poul de soie blanc, décrivant une gamme de petits plissés très fins. Le corsage cuirasse est tout brodé de jais blanc, avec frange de jais tout autour. Manches avec plis crevés, tout à fait collantes dans le bas.

Cette robe, qui a été éditée de prime-abord par la maison Gagelin-Opigez, pour la jeune princesse Olga Stourdza, constitue une très luxueuse et très artistique toilette de mariée.

Un costume en poul de soie bleu de France, avec jupon garni d'un haut bouillonné à la vieille, surmonté de deux têtes coulissées. Une casaque duchesse en satin bleu de France, quadrillé de velours noir, est encadrée d'un biais de faille bleue, avec frange noire quadrillée tout autour. Elle tombe toute droite devant et est relevée derrière avec une longue écharpe de faille bleue frangée. Sur le devant, il y a deux poches Louis XV, et, par derrière, elle décrit un habit carré, faisant basques carrées. Cette casaque duchesse est boutonnée dans toute sa hauteur.

Un costume breton, avec cotte de drap bleu marin plissée. Le vrai tablier breton rattache la robe par derrière. L'habit breton a des pans plissés, avec basques piquées tout autour et bordées de passants clair de lune. Il est orné de larges boutons, aussi grands qu'une pièce de *vingt francs*, en argent oxydé, avec fleurs de lys du temps de saint Louis.

Citons encore une confection de grande dame, qui ne ressemble à aucune autre.

C'est un Moscovite en drap Corinthe, bordé d'une nouvelle fourrure russe, importée en France. Le dos forme une carapace de petits galons côtelés, se terminant en frange. Sur les épaules, partent deux ailes d'aigle enveloppant la toilette, et également chamarrées du même galon côtelé. Les ailes d'aigle composent les manches, et le devant du manteau est également zébré de galons côtelés. Pour donner une idée de l'originalité et de l'élegance de ce vêtement, il y entre 185 mètres de galon côtelé.

Nous ne faisons qu'indiquer quelques modèles de la maison Gagelin-Opigez, nous réservant pour le 1^{er} novembre une plus complète émission de confections et de costumes d'hiver.

L'automne n'en est qu'à ses débuts, ce qui n'empêche point la mode d'être très prodigue d'actualités fantaisistes. La *Glaneuse* n'est jamais en arrière. Loin de là. Elle moissonne tout ce qui est

nouveau et charmant. Les galons font genre et autorité, et la *Glaneuse* a collectionné des galons et des franges en acier bleuï, en acier taillé, en jais noir et en jais blanc, de toutes les largeurs. Le galon sphinx, faisant cote-de-mailles en acier bleuï, pour cuirasse et tablier, a, pour le moins, 30 centimètres de largeur. Ce même galon cote-de-mailles se retourne en jais noir et en jais blanc.

Il y a, en outre, dans les *magasins de la Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, des galons de laine mohair, de toutes nuances, assortis aux nuances et aux dessins des costumes.

Comme nouveautés, la *Glaneuse* a brodé de très riches cuirasses et des tabliers tout en application de feuillage et de fleurs de jais noir ou de jais blanc, couvrant entièrement le fond de tulle et d'une délicatesse exquise. Ce genre de broderie d'application de jais ressort entièrement de tout ce qui s'est fait jusqu'ici.

Puisque les tabliers font fureur et qu'ils terminent toutes les toilettes, n'oublions pas des tabliers et des fichus de blonde espagnole, noire ou blanche, perlés de jais noir ou de jais blanc, suivant la blonde. Parmi les beaux rubans de la saison d'automne, il y a de splendides rubans sergés, très larges et à rayures de deux tons, noir et blanc, bleu de deux tons, rose et noir, ponceau et noir, en 22 cent. de largeur. Le ruban Marguerite, en sergé de deux tons, pour écharpe, a 27 centimètres de largeur.

Les rubans de velours noir, avec envers faille ou satin, de toutes les largeurs, pour tours de cou, pour nœuds et pour écharpes de ceinture, ont repris toute leur vogue et sont cotés à des prix très avantageux.

On emploiera aussi beaucoup de larges biais de velours noir et de petits rubans côtelés de velours noir.

La passementerie de jais et la broderie au crochet parsemée de perles de jais a reconquis toute sa vogue d'autrefois. La *Glaneuse* a des motifs très riches, en roues à jour, rosaces, palmes, étoiles, feuillage, croissants, comètes et plaques de passementerie. Nous y reviendrons.

Ce qu'il faut constater aujourd'hui, c'est que les nuances pures et vives reviennent à la mode. On est tout surpris de trouver du vrai bleu et du vrai violet, et de les trouver charmants.

Les chapeaux sont, pour la plupart, transformés. Quelques-uns ont une passe, une calotte et un bavolet, avec des brides de rubans et un intérieur de fleurs ou de ruban dans la passe. Ces nouveaux chapeaux d'autrefois semblent étranges et bizarres, tant on les a pour ainsi dire oubliés. Mais ils sont très seyants et très distingués, quoi qu'on en dise, et ils encadrent coquettement le visage. Nous allons les revoir cet hiver, très embellis et très rajeunis par *Mme Herst*, qui varie ses modèles et ses modes en fantaisiste qu'elle est. Le chapeau fermé, avec brides, sera très grand genre. Il ne fait pas encore

assez froid pour qu'on se bride le menton. Mais attendons l'hiver. On jette encore ses brides par derrière les épaules. Et pour la saison d'automne, nous allons vous offrir les chapeaux suivants, que nous avons esquissés dans ses salons de la rue *Drouot*, n° 9.

C'est un chapeau jolie femme, en ragondin, gris tourterelle, garni de faille assortie, avec feuillage veiné et graines de même nuance. Brides de faille en biais, se nouant derrière.

Un chapeau de même forme, en feutre noir, avec passe liserée de faille en biais, et touffe de plumes frisées couvrant la calote. Brides de faille en biais, pouvant se nouer sous le menton.

Une capote à la vieille, avec fond chiffonné broché de jais et passe avec biais de velours. Sur le côté, touffe de reines-marguerites, rose et bleu ciel. L'intérieur de la passe est ruché en valenciennes, avec torsade et nœud de velours noir.

Un chapeau *Jean Bart* en velours noir tordu, avec passe doublée de broderie de jais. Dans l'intérieur, torsade de velours ponceau, et, sur le côté, nœud de velours avec pans brodés de jais. Au milieu des nœuds s'étalent deux ailes rouges dorées.

Un chapeau *Marin*, en feutre gris fer, garni de velours assorti et à bord retroussé tout autour. Tout autour guirlande de feuillage de satin gris, avec touffe de roses rosées de côté. Dans l'intérieur, guirlande de coques en velours gris, et rose au milieu.

Un chapeau *Batelière*, en tulle noir, avec passe de velours loutre, et garniture de feuillage loutre et ponceau ombré. De côté, touffe de roses ponceau, barbes de tulle se nouant devant.

Une capote en velours noir, avec gros nœud alsacien devant, et agrafe de jais. Une grande plume noire pointillée de jais et roulée autour de la calotte est retenue par une tête de pigeon aux nuances changeantes. C'est très nouveau et très original.

Pour chapeau de voyage, un *Tyrolien* en feutre noir, mou et très souple, avec large ruban en gros grains plié autour de la calotte. Nœud en gros grains retenant deux ailes de lophosorfe.

Un chapeau rond en feutre mou gris argent, garni d'une écharpe de feuilles disposée en biais, et affi-

lée à chaque bout. De côté, panache de plumes frisées gris argent et bleu de l'Inde.

Un chapeau *Bergère* en velours noir orné d'un nœud de ruban très large à pans brodés de jais. Une grande plume frisée traverse la calotte et est attachée devant par trois roses sans feuilles.

Tous ces différents chapeaux sont de bonne compagnie. *Mme Herst* a le double talent d'être fantasiste et distinguée tout à la fois. Elle ne sait point être banale, et pourtant elle n'est jamais excentrique. Toutes ses modes et toutes ses coiffures reviennent de droit aux jolies femmes, qui se contentent d'être charmantes et ne veulent pas être remarquées.

Terminons cette nomenclature par un chapeau de théâtre, en tulle perlé d'acier bleu, avec flèche en acier bleu et bouquet de roses thé.

L'acier bleu est très à la mode en ce moment. Il faut en profiter, car c'est de la fantaisie qui durera ce que dure la fantaisie.

Mme Marboutin, qui fait autorité pour tous les bijoux artistiques, et qui copie tous les modèles anciens, en bijoux Louis XV et Louis XVI, a donné une grande extension aux bijoux en acier bleu, qui ont des reflets de lumière électrique et de saphir. Il y a dans son magasin de la rue Vivienne, 55, au coin du boulevard Montmartre, des modèles charmants et nouveaux, tels que des flèches, des bandeaux, des croissants, des aigrettes, des poignards, des agrafes de robes, des épingles, des petits peignes de côté, des coulants faisant cœur, des croix de Saint-Louis, des pendants d'oreille, des agrafes de manteaux, et de toutes petites épingles et de toutes petites flèches, pour attacher les brides de chapeaux cet hiver. Ce qui est très original et très élégant, c'est une aigrette de paon en acier bleu. Vous voyez d'ici l'effet, dans un chapeau et dans une coiffure. Il y a aussi de gros boutons facetés en acier bleu, pour boucles d'oreille, rappelant les gros clous de fauteuil. Et un collier Egyptien, en acier bleu, ayant quarante rangs de perles d'acier.

N'avais-je pas raison de vous dire que *Mme Marboutin*, qui a succédé à la maison *Marion Bourguignon*, était la fée de la fantaisie?

Pour faire concurrence aux féeries et aux contes des Mille et une nuits, elle vient d'éditer toute une collection de gros boutons solitaires de la dimension du Sancy, montés tout simplement en argent, en pierreries de toutes couleurs, les plus variées et les plus pures, telles que capucine, algue marine, bleu électrique, bleu de mer, topaze jaune, paille et ambrée, saphirine bleu pâle, saphirine clair de lune, topaze rose de Chine et rose passé, rubis clair, améthyste très pâle, etc., etc.

En outre de ces gros boutons solitaires, il y a des épingles de coiffures, avec tiges mouvantes et flexi-

bles assorties aux boucles d'oreille, ayant autant d'éclat au jour qu'à la lumière. On peut composer une très originale coiffure avec les épingles de couleur, en les mélangeant et en les parsemant dans les cheveux.

Ce sont des bijoux de fantaisie, qu'une grande dame peut se permettre, et qui n'ont d'autre valeur que leur éclat et leur cachet fantaisiste.

Le petit collier de chien dont il a été parlé tout dernièrement n'est pas une nouveauté, car il y a plusieurs années déjà que Mme Marboutin en a eu l'initiative. Ce petit collier était clouté d'acier, ou de cailloux du Rhin, ou même de diamants ou de pierres fines, quand on le désirait.

Le collier de chien existe donc toujours. On y fait inscrire son nom ou une devise en lettres d'acier, en lettres d'or, ou en lettres de diamants. Sur velours bleu, on brode en acier bleu.

Le collier Watteau a tout autant de vogue que le petit collier de chien. Il se fait en satin bleu clair, en satin blanc, en satin rose, lilas, mais, bordé de jais blanc sur satin noir; il est charmant. Le collier est très jeune: il a vingt ans.

Demandez également à Mme Marboutin de vraies vieilles châtelines Louis XVI, en or de plusieurs couleurs, avec fausse montre servant à abriter les autres montres.

Il ne nous est pas possible de décrire les mille bijoux artistiques de l'ancienne maison *Marion Bourguignon*. Il y a des agrafes de manteaux et des agrafes d'éventails de tous les styles et de toutes les époques, qu'on peut collectionner et garder, car elles seront toujours de mode, tant elles comportent un cachet artistique et de bon goût.

Nous parlerons plus tard des bijoux de soierie et de toilettes de bal. Mme Marboutin prépare des merveilles à cet égard.

Nos lectrices de province, en attendant qu'elles viennent à Paris voir *Gilberte* au Gymnase, ne seront pas fâchées de connaître les toilettes des principales actrices, qui servent de type et de modèle aux femmes du monde, qui les portent d'une autre manière. Mme Fromentin, au premier acte, porte une toilette se composant: d'une jupe en soie bronze à petits volants, et d'une tunique en drap gris daim, rayée de soulaches en or, en argent et en bronze. Chapeau de feutre gris, garni de plumes grises, avec écharpe couleur bronze. Au bout de l'écharpe un gland d'or et d'argent.

Mlle Angelo, une robe princesse en pékin et faille blanche; les manches et le corsage sont garnis de malines. Souliers de jardin en peau de chagrin, avec nœud cocarde de satin blanc. Coiffure Cato-gan attachée avec un ruban de satin blanc et une boucle en diamants.

Au deuxième acte, Mlle Delaporte porte une toilette japonaise des plus fantaisistes et qui consiste en une première jupe de satin cuir brodée de plumes de paon en écaille. La deuxième jupe est en brocard de paille, à broderies en écaille comme

celles de la jupe, et garniture de dentelles de plumes et d'écaille. Cette seconde jupe est doublée de satin mauve. Grande ceinture japonaise bleue, brodée de fleurs et de chenille de toutes couleurs, et nouée autour de la taille. Bracelets, boucles d'oreille et coiffure japonaise. Voilà un costume travesti tout trouvé pour cet hiver, et que nous dédions aux plus élégantes de nos lectrices.

On pourra remplacer le satin cuir par du foulard cuir japonais, qu'on demandera à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra. Le foulard n'a pas dit son dernier mot, et, bien que l'été soit sa saison de prédilection, il n'abdique pas tous ses droits pour la saison d'automne. Loin de là... Il est charmant et chatoyant sur des jupons de velours noir et de couleur. Les rayures pékin de deux teintes camaïeux reproduisent de très jolis costumes d'automne: en bronze de deux nuances sur jupon bronze; en bleu marine, sur jupon bleu marine; en violet scabieuse, sur jupon scabieus. Il y a d'autres dessins fleuris également teinte sur teinte, et de très nouveaux dessins cachemires pour tenture de cabinet de toilette et pour robes de chambre. Le foulard s'emploie beaucoup pour ameublement. Il se drapé et se chiffonne bien mieux que le taffetas, qui a toujours une certaine raideur. Nous citerons un boudoir feuille de rose, avec bandes de roses brodées en relief de toutes couleurs. Et un boudoir en foulard mais, avec entredeux de filet guipure et carrés de guipure et de broderie, copiés sur d'anciens modèles.

L'*Union des Indes*, qui a l'honneur d'être brevetée de la Grande-Duchesse Marie de Russie, et qui était avant la guerre le seul comptoir breveté de Sa Majesté l'Impératrice Eugénie, dont elle est restée le fournisseur privilégié, n'a pas que le monopole luxueux et élégant des foulards des Indes les plus nouveaux et les plus typiques, et de tissus indiens qui font toujours sensation dans les hautes régions féminines, elle a encore l'exclusion du véritable cachemire pur indigène de l'Inde, en toutes nuances claires et foncées, et en largeur de 1 mètre 20 cent., ne coûtant que 11 francs le mètre, ce qui constitue un costume de vrai cachemire des Indes à un bon marché exceptionnel.

Quand on ne veut qu'une polonaise, une casaque Princesse, un veston Jockey-Club, et un tablier Perrette, retroussé par derrière, il ne faut pas plus de cinq mètres de cachemire des Indes, ce qui porte le costume à 55 francs. C'est très peu coûteux relativement à la beauté, à la durée et à la force du cachemire des Indes. Nous vous dirons les nuances nouvelles des cachemires purs de l'Inde, dans notre Courrier du 15 octobre, car nous serons à Paris. Mais on peut demander la collection des échantillons des nouveaux foulards et des nouveaux cachemires, 1, rue Auber, à la condition toutefois qu'on ne les gardera que le temps de choisir et de les retourner.

A la campagne tout aussi bien qu'à Paris on se préoccupe de la jeunesse et de la beauté. Le grand

air et le soleil ont des traîtrises sans pareilles, dont les provinciales doivent se garer et se défendre. La peau se flétrit et s'altère, et les cheveux blanchissent et tombent bien plus vite encore qu'à Paris. Comment y remédier?... Rien n'est plus facile. Il suffit d'avoir recours à une parfumerie intelligente et extra-fine, et à l'*Eau des Fées* de Mme Sarah Félix. L'*Eau des Fées* régénère, vivifie et recoloré la chevelure sans la teindre. C'est un grand point hygiénique, car toutes les teintures sont plus ou moins nuisibles, tandis que l'*Eau des Fées* agit prudemment et sagement comme la nature, qui de prime-abord ne donne pas le coloris qu'on acquiert plus tard. La chevelure de l'adolescent n'est pas celle de l'été et de l'automne de la vie? Avec le concours de la *Pommade des Fées*, qui est l'engrais de la chevelure tandis que l'*Eau des Fées* en est la rosée bien-faisante et salubre, il n'y a pas de cheveux blancs à redouter. La sève appauvrie se recoloré, se vivifie et reprend toute sa force. Les cheveux reviennent à leur nuance primitive, qu'ils aient été blonds, châtain ou noirs. Pour éviter toute contrefaçon, Mme Sarah Félix vient d'opérer une transformation complète dans la nuance de ses flacons. Au fur et à mesure que les flacons bleu turquoise vont être vides, ils vont se transformer en flacons ambrés, de la couleur des verres de Bohême, avec le nom de Sarah Félix gravé de chaque côté du verre, ce qui est une garantie infailible. Dans quelque temps, il n'y aura plus que des flacons ambrés.

Par cela même qu'on peut reconquérir le coloris de la chevelure, on peut également effacer les rides et avoir une fraîcheur éclatante, avec la *Crème Pompadour*, dont la recette authentique a été concédée à la maison Violet, par Manon Foissy, femme de chambre de la marquise de Pompadour, qui fut l'une des reines de beauté et de grâce. Cette *Crème Pompadour* fait merveille pour le visage, sans le concours d'aucun fard.

La parfumerie extra-fine de la maison Violet est, du reste, prodigue de produits uniques, tels que le Savon royal de Thridace, aux sucs de laitue, médaillé à toutes les expositions de Paris et de Londres; la Rosée des Abeilles, récoltée dès l'aurore dans le calice des fleurs, par la Reine des Abeilles, et constituant un bain de fleurs naturelles pour le corps et le visage. Les eaux de toilettes à la glycérine parfumée, pour combattre le hâle de la mer et de la campagne. La parfumerie complète aux violettes d'Italie. Et la parfumerie à l'Yland-Yland, émanant les senteurs du lilas de Perse. L'Huile Quinine pour régénérer la chevelure. La pommade Farnèse pour parfumer la chevelure. Et mille autres articles miraculeux, que vous trouverez exclusivement à la rotonde de la Maison Violet, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, vis-à-vis le Jockey-Club.

La rotonde de parfumerie de la Maison Violet est un véritable musée d'objets d'art relatifs à la toilette. Il y a des vitrines qui attirent la foule et qui

la retiennent, et parmi les merveilles fantaisistes et artistiques, citons un très joli éventail désigné sous le nom d'éventail Printemps. Cet éventail est la copie d'un ravissant tableau, le *Printemps*, édité par Goupil. Toutes les élégantes ne veulent plus d'autre éventail, et elles ont grandement raison, car cet éventail est unique et n'a d'autres exemplaires que ceux que la Maison Violet veut bien reproduire.

Vicomtesse de RENNEVILLE

COURRIER DE BIARRITZ

Il y avait bien longtemps qu'on n'avait vu une saison aussi animée à Biarritz, aussi brillante, aussi encombrée d'hôtes illustres. Ce n'est plus un bain de mer, disait-il y a quelques jours le grand-duc de M. S., c'est un congrès. Expression juste, car la nomenclature des seuls princes souverains, régnants ou détrônés, des ministres, des diplomates, que nous avons ici, attirés sans doute par le voisinage de l'Espagne, la curiosité de ce qui s'y passe, prendrait tout un volume. Je ne hasarderai donc pas cette nomenclature, et citerai tout au plus quelques noms au hasard; en première ligne: S. A. I. le grand-duc Constantin de Russie, un des caractères les plus élevés et un des hommes les plus distingués de l'Europe; sa sœur, la grande-duchesse Marie; le vieux roi de Hanovre, dont les compositions musicales eussent fait la réputation d'un artiste et qui fit un si flatteur accueil à Vienne à notre amie Charlotte Dreyfus; tous les Saxe-Cobourg Gotha, les Stréltz-Necklembourg, le prince Guedroy, le duc de Grenade, le comte de Fuentes, le duc de Villa-Hermosa, le marquis de Claramente, le prince Windiegratz, Alexandre Kercef, le charmant et savant aide de camp du grand-duc Constantin, etc.

Du côté des femmes: la princesse Metchereky, la princesse Ouroussow, la princesse Gortchakoff, belle-fille du grand chancelier; Mme Urbain Rattazzi, très pâle depuis une récente indisposition faite à son retour d'Aix, et très entourée d'un noyau de personnes très alphonstistes et très dévouées à la reine Isabelle; sa blonde amie Mme de Savedra, une des reines de Madrid et une des lionnes de la saison; la princesse Bariabnsky, la comtesse Rudiguer, veuve du célèbre général et centre de la société russe; la comtesse de Guakir-Goyenets, fille du duc de Villa-Hermosa; Mme Ariscoun.

La haute banque est aussi représentée ici par les Haber, Heine, Oppenheim, Hollander, Goldschmidt, Pereire, une nuée de charmantes Anglaises et Américaines, entre lesquelles se distinguent Mme Fané et lady Fox, la jolie nouvelle mariée qui arrive, elle aussi, d'Aix-les-Bains.

Le mois de septembre est généralement le plus brillant de Biarritz; aussi, nous avons eu des courses, des régates, des bals au Casino et particuliers; et enfin, la semaine passée, un bal par invitation

donné par la Colonie espagnole, dont les invitations très parcimonieusement faites avaient été, pendant huit jours, l'objet de toutes les ambitions. Ce bal, qui devait être suivi trois jours après par un événement funeste dont je vous parlerai tout à l'heure, était vraiment féerique ; il avait coûté 7,000 fr. aux organisateurs de la fête, quoiqu'il n'y eût pas plus de 150 personnes en tout. Les salons de l'hôtel de France avaient été choisis : des tapisseries venues de Bayonne en avaient édifié d'autres en planches et en fleurs ; les toilettes de la plus suprême élégance, l'éclairage, les fleurs, le buffet, tout était féerique. Qui vous citer ? Les gracieuses princesses d'Aldembourg, dans de ravissantes toilettes blanches, dansant comme de simples mortelles ; la jolie princesse Mebchersky, au profil fin et poétique ; la blonde Mme de Saavedra, dans une toilette signée Wortz, d'une élégance inimaginable, rose thé, entièrement recouverte de malines d'un prix inestimable, des diamants dans les cheveux : Leroy était venu la coiffer ; les brunes Mlles Erazu, dans leurs cuirasses de jais blanc, étincelantes aux lumières ; la comtesse de Guakir-Goyenels, née Villa Hermosa, au charme si poétique ; les gracieuses filles d'Offenbach, aux toilettes printanières, etc.

A une heure, on annonçait le souper : Son Excellence le duc de Frias, un des organisateurs de la fête, prenait le bras de Mme Rattazzi, sur laquelle tous les regards étaient fixés, car elle venait de faire une grave maladie de peu de jours heureusement et sa pâleur, qui ajoutait à sa beauté un charme de mélancolie que nous ne lui connaissions pas, était aussi remarquable que sa toilette toute en tulle blanc diamanté garni de scabieuses ; au cou, une parure en velours noir et brillant que Boucheron a montée pour elle à l'occasion de son deuil qu'elle portera deux ans. Son amie, Mme de Saavedra, suivait, donnant le bras au général carliste Villagardias, dont le quartier général est à Biarritz ; il va se battre dans la montagne de deux jours l'un, puis revient au bal ; l'originalité de cette double existence en fait un des lions de la saison.

Mme Rattazzi et Mme Saavedra prirent place à une petite table servie par leurs deux cavaliers, le duc de Frias et son cousin Villagardias. Nous ne parlerons pas politique, avait dit finement M. de Saavedra ; en effet, c'était un sujet banni entre cette petite réunion de gens d'opinions si dissemblables, les uns alphonstistes comme les Saavedra, un carliste enragé comme le brigadier Villegardias, un député radical, comme ce charmant duc de Frias, si environné de toutes les sympathies de ses compatriotes. Chacun était content, en effet, de le voir se distraire un peu ; c'était la première fois qu'il allait au bal depuis la mort de son adorable femme, Mlle Balfe ; il fallait vraiment ce précédent pour décider Mme Rattazzi à accepter la main du duc pour une

vaise ; elle n'a pas, dansé, elle non plus, depuis son veuvage.

On espérait voir de nouvelles fêtes se succéder dans la colonie espagnole, celle-ci ayant si complètement réussi, et l'un de ses membres les plus marquants semblait vouloir sortir de la retraite obstinée auquel tout chacun voudrait l'arracher.

Vain espoir ! trois jours après, le 13, survenait l'horrible catastrophe à laquelle je faisais allusion : le marquis Fernandez Velasco, frère aîné du duc de Frias, se suicidait dans d'horribles circonstances ; très souffrant, il allait partir pour Vichy, afin d'y soigner une grave maladie de l'estomac ; il habitait avec sa femme, Mlle de Bassecourt, dont la sœur a épousé le capitaine général de Cuba, l'hôtel Gardins. Le matin du dimanche, il se réveille plus malade, désespéré de sa santé, court au tir, se tire un coup de revolver, se manque, et va se jeter dans la mer. Quatre jours après on retrouve son corps, la figure et les mains rongées par ces affreux insectes qu'on appelle les limaçons de mer. Le mardi, 22 septembre, au matin, un service était célébré pour le repos de son âme, dans l'église paroissiale de Biarritz ; toute la colonie espagnole, au grand complet, y assistait. Depuis huit jours, aucun de ses membres ne se montrait plus, voulant, par là, témoigner sa sympathie au duc de Frias, si cruellement éprouvé de nouveau au moment même où il semblait devoir reprendre goût à la vie.

Après un semblable événement, vous comprendrez que j'arrête le récit des épisodes et des fêtes auxquelles cet événement, au surplus, donne un temps d'arrêt ; comment sourire ou danser à deux pas de cette épouvantable catastrophe ?

A. LOUCY.

LITTÉRATURE

BÉATRIX

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL (1)

(Suite.)

— Oh ! je ne m'inquiète pas de cela. Elle en saura toujours assez pour découvrir avant peu, qu'ici, à l'exception de la savante Hermine, les femmes n'ont pas goûté à l'arbre de la science. Bonsoir, faites-vous mettre chez vous.

— Oui, oui, merci, j'avais prévenu Morel, et la voiture est encore attelée.

Pendant ce temps, Béatrix se laissait conduire dans un petit salon voisin, où l'on venait de servir un repas froid : un poulet et une

(1) Librairie Ch. Bériot, éditeur, 35, quai des Grands-Angustins.

terrines de froid gras, des fraises, des gâteaux secs. Malgré tous ses efforts, la jeune fille ne put manger; par politesse, elle trempa seulement un biscuit dans son verre.

— Monsieur Garaudet, vous ouvrez des yeux énormes devant cette terrine de Strasbourg, dit Hermine à leur vieil ami, qui venait de rentrer. Avez-vous envie d'y goûter, quand ce ne serait que pour nous consoler des refus de Mademoiselle.

— Oui, je prendrai volontiers une légère sandwich et un doigt de vin de Malaga. Comment refuser lorsqu'on est servi par les Grâces, ajouta-t-il en voyant les trois jeunes filles s'empreser autour de lui.

— Du temps des Grâces, il n'y avait ni truffes, ni foie gras, et je crois, cher monsieur, que vous auriez été très malheureux, malgré votre amour pour les Muses, si vous aviez été réduit à l'eau des sources sacrées du Parnasse ou du Parnasse.

— C'est évident, répondit le digne homme en avalant une seconde sandwich, le vin de Malaga est infiniment préférable. Encore un peu, s'il vous plaît?

— Vous verra-t-on demain à déjeuner ou à dîner? continua Hermine.

— Non, je vais à Angers, et ne reviendrai que fort tard le soir.

— Soyez donc assez bon alors pour passer chez l'éditeur de la rue Saint-Laud, et me rapporter les partitions que je lui ai fait demander.

— Lesquelles?

— Je me garderais bien de vous en dire le nom. Vous confondez tout, et si je vous signalais *Faus* ou le *Songe d'une nuit d'été*, vous me rapporteriez, en souvenir de votre jeunesse, quelque vieil opéra: *Jean de Paris* ou les *Voitures versées*, par exemple.

— Mademoiselle Hermine, vous êtes bien cruelle ce soir pour votre esclave le plus dévoué. Regardez un peu quelle longue liste de commissions j'ai déjà sur mon portefeuille! Une tête de gros baby-blond, pour raccommo-der une poupée de Thérésine. De la laine pareille à l'échantillon que voici pour Mlle Gaïta. Du savon à la glycérine, de la poudre de riz, du cold-cream, de la pommade à la fleur d'aman- dier rose, et de la veloutine au benjoin pour Mme la marquise.

— Il n'était pas besoin de le dire, interrompit Hermine en souriant. Nous l'aurions deviné.

— Attendez, et ce n'est pas tout encore. Voir pourquoi il n'y avait pas de gravures de modes dans le dernier *Courrier du Monde élégant*.

— Allons, vous aurez bien gagné votre journée. A après-demain, n'est-ce pas?

MARIE MARÉCHAL.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTE D'AUTOMNE

Première toilette. — Robe en faille marron doré et en cachemire pur de l'Inde, nuance tourterelle. La jupe en faille marron est montée à larges plissés devant; avec très large écharpe de cachemire drapée en biais, faisant tablier et tunique, encadrée d'une large frange tan-lier et s'attachant de côté, avec un gros nœud fran- gé. Par derrière, la jupe faisant demi-traine est garnie d'un très haut volant en faille marron à tête; de bouillonnés coulissés en cachemire, et de volants de faille mauve alternant avec les bouillonnés. Le corsage forme une cuirasse de faille maron, avec manches ca- chemire, terminées par un parement et un volant de cachemire. Autour de l'encolure de la cuirasse, vo- lant de faille marron et biais plissé en cachemire. Cha- peau en velours marron et faille tourterelle, genre Lem- balle, avec panache de plumes marron et nœuds de velours bleu. Gants de Saxe, nuance naturelle. Bot- tines en chevreau doré, talons Louis XV.

Deuxième toilette. — Robe en faille gris perle ou en cachemire pur de l'Inde, gris perle. La jupe toute unie décrit une demi-traine. Sur cette robe gris perle, cui- rasse de velours noir, sans manches, zébrée de galons de jais, avec larges basques Louis XV, s'ouvrant der- rière, faisant habit et garnie d'une très riche passemen- terie de jais. Sur la basque, très larges pans de velours noir. Cette cuirasse tombe droite devant. Les manches gris perle sont à gigot (comme autrefois) avec même bouillonné vers le bas et volant froncé sur la main. Dans l'intérieur du volant, manchette de dentelle. Chapeau en ragondin gris perle, faille gris perle et ve- lours noir, avec guirlande de fleurs dans l'intérieur, et bouquet de fleurs sur le sommet du chapeau. Chignon Catogan attaché avec un ruban de velours noir et une boucle en cailloux du Rhin. Gants de Saxe. Bottines en chevreau noir brillant piqué gris perle, avec nœuds de velours noir. Talons Louis XV.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12, Paris.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES. — LITTÉRATURE : *Beatrix* (suite), par Mlle Marie Maréchal. — AVIS A NOS ABONNÉES. — UNE PENSION DE FAMILLE. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de mariage. Description des bandes de tapisserie coloriée.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Paris n'est pas encore Paris. — Débuts de la saison d'Automne. — La Robe Marguerite. — La Robe d'Uzès. — Élégance innée des grandes dames russes. — L'individualité de la mode. — Paris compte un nouveau salon. — L'ambassade d'Espagne. — Les grands châteaux de France et les chasses. — Les décorations féminines. — La comédie et la musique au château. — La saison de Nice. — L'Agence Dalgoutte. — Les Echos de Nice — *La Gazette Rose* à Nice. — Les bouquets de violettes de Parme de Mme Duluc. — Les Courses d'automne au Bois de Boulogne. — Toilettes de l'enceinte du pesage. — La collection des bijoux d'Isabelle la bouquetière. — Origine de la queue de cheveux appelée Catogan. — Les Infusoires, les cheveux blancs et l'Eau des Fées. — Un livre sur la chevelure, par Mme Sarah Félix. — Comment le journal le *Sport* nous remplace aujourd'hui.

Paris n'est pas encore Paris, bien que chacun revienne à tire d'ailes au logis. Mais l'élément parisien manque à l'appel, et ce n'est que vers le mois de décembre que les belles châtelaines se rappelleront qu'il y a un Paris et des fêtes et des plaisirs qui les attendent. Il est vrai qu'elles n'en ont pas chômé dans leurs châteaux, et que les réceptions par séries sont des plus suivies et des plus brillantes.

Ce sont les salons officiels qui donneront cette année le signal du mouvement mondain. A l'Élysée, le maréchal de Mac-Mahon va recevoir toutes les semaines, à partir de la seconde quinzaine d'octobre. D'autre part, le général Vinoy prépare une grande fête pour inaugurer le palais reconstruit de la Légion d'honneur. Il y aura un grand dîner suivi d'une réception, coupée par un concert.

La princesse Troubetzkoï, quittant la villa Demidoff, à Trouville, se réinstalle à Paris, et va reprendre ses dimanches. La princesse a vendu à son gendre, le prince Paul Demidoff, son palais de Pétersbourg, afin de se fixer plus complètement à Paris. Elle ne quittera la France que pour aller passer la saison à Londres, où elle a une installation.

Le début de cette saison d'automne s'annonce d'une manière très favorable aux industries de luxe; il y a reprise dans la fabrication des étoffes nouvelles, et les commandes se sont multipliées ces jours derniers chez nos grandes modistes et nos couturières en vogue. Des modes surgissent et quelques-unes même sont fort jolies. Ces modes, en outre, auront des dénominations tout à fait gracieuses et caractéristiques. Une idée charmante qui vient de

surgir consiste à donner aux robes qui auront produit une certaine sensation dans le monde, le nom de la femme qui, par ses bonnes grâces et sa tournure élégante, lui aura acquis sa notoriété. Cette idée est venue à propos d'une robe qui a été portée, pour la première fois, par la princesse Marguerite d'Orléans, fille du duc de Nemours; elle s'appelle à cause de cela la *robe Marguerite*, et très certainement l'un des grands succès de la saison qui s'ouvre, lui est réservé.

Cette robe est tout d'une pièce: corsage et jupe en faille, couleur *loutre*, recouverte aux trois quarts dans le bas de plusieurs rangs d'effilés de soie, avec marabouts de la même nuance. On dirait de l'ensemble de ce vêtement, un paletot formant robe et reposant sur une jupe à plissés de velours, également loutre, qui simule la traîne.

De splendides réceptions se préparent au château de Bonnelles. Mme la duchesse d'Uzès en ouvrira la série dans une toilette à laquelle le nom d'Uzès est acquis dès à présent.

La *robe d'Uzès* se compose d'une soie souple, quelque peu granuleuse, à dessin écossais, semblable aux étoffes qui servent d'écharpes ou de cravates aux hommes; dans son ensemble, elle produit au premier abord un effet mordoré. La tunique est un peu relevée sur un jupon de velours uni, qui s'assimile par sa nuance à la nuance dominante de la tunique. Le corsage en velours forme basque, très ajusté, orné de boutons forme gilet. Le costume est plat et adhère au tablier; mais, pour se faire une idée de cette robe, il faut la voir; elle tient de la robe princesse, si gracieuse et si souvent décrite, et du costume actuel. Il a deux principales distinctions: celle des réceptions et des visites châtelaines, celle de la promenade en voiture découverte à la suite d'une chasse. Son prestige dépend surtout du dessin et des teintes de l'étoffe. Quand une robe de cette nature sera bien portée, on dira à l'avenir: *C'est porté à la d'Uzès*.

La comtesse Timacheff, femme du ministre de l'intérieur, à Saint-Petersbourg, vient d'adopter diverses toilettes dans le goût de celles que nous indiquons, et tout particulièrement une toilette de dîner et petite soirée qui gardera son nom. Cette robe est faite toute en

cachemire gris clair de lune, drapée devant et formant jupe sans relevé, traîne unie derrière, bordée d'un effilé de même nuance, retombant sur un plissé de faille également gris. Cette application de cachemire en robe du soir, est une des plus heureuses créations et des plus originales qui se soient faites depuis longtemps. Les teintes employées pour cette robe sont généralement très pâles et douces; l'étoffe se prête à mille plis et s'allie à la simplicité la plus exquise. C'est une toilette qui semble être particulièrement à l'adresse des jeunes filles.

La princesse Metchersky, dont l'élégance a été remarquée à Biarritz, a fait collection de cette nouveauté *cachemirienne*; elle en a de plusieurs nuances.

On peut inférer du sentiment actuel qui préside aux toilettes des femmes du beau et bon monde, qu'elles tendent toutes à une élégance individuelle, c'est-à-dire à répudier les modes à l'état de contagion et dues à l'initiative, soit de la réclame d'un journal spécial, soit à l'initiative de quelque atelier en renom tapageur. La femme vraiment élégante ne veut plus aller demander à sa couturière de lui faire une robe à la mode, mais à *sa mode*, de façon à éviter ce qui se voit si souvent, que le même vêtement dont elle se pare, assimilé à un produit de pacotille, ne soit immédiatement expédié aux élégantes de Lima, Buenos-Ayres, Fernambouc ou Guatimala.

L'individualisation des modes est le seul moyen pour une femme de goût d'échapper à la vulgarité. Autrefois il existait des classes, et chaque classe avait une élégance à elle, une manière de s'habiller dont nul n'osait s'écarter. Aujourd'hui que les classes ont disparu, du moins légalement, et que l'usage ne s'oppose point en matière de toilette aux empiétements des petites vaniteuses, l'élégance individuelle devient de rigueur pour établir et manifester les distinctions naturelles.

Le jour où les femmes du monde se seront pénétrées de cette vérité, leurs toilettes éveilleront une attention beaucoup plus vive.

Les salons seront des galeries fort intéressantes à étudier, et les femmes y gagneront. Jusqu'ici, la mode généralisée a été si impérative, qu'elle leur imposait moins une toilette qu'un uniforme. Toutes les robes se ressem-

blaient; qui en avait vu une, les avait toutes vues, d'où résultait, dans l'aspect des réunions de femmes, une monotonie fastidieuse, aboutissant parfois à l'ennui.

Il existe une maxime, en fait d'élégance, qui n'est pas assez écoutée: « La femme de goût, dit-elle, ne suit pas la mode; elle la fuit! — Pour faire une heureuse application de cette maxime, il faut en arriver à l'individualisation des modes ou, en d'autres termes, à l'élégance individuelle.

Paris a le plaisir de compter un nouveau salon, et le corps diplomatique une personnalité féminine de plus. La marquise de Vega y Armijo a entrepris de rendre à l'hôtel de l'ambassade d'Espagne l'éclat mondain qu'il avait perdu depuis longtemps. Aussitôt que le marquis de Vega aura été reçu à dîner par ses collègues accrédités auprès du gouvernement français — l'étiquette l'obligeant à être invité par eux en premier — les grandes réceptions vont commencer à l'ambassade d'Espagne. Déjà ont lieu, chaque semaine, des dîners fort élégants. Le dernier a été donné en l'honneur du duc et de la duchesse Decazes — très bien habillée dans une toilette blanche à tunique Louis XV.

Les salons de l'ambassade d'Espagne, tendus de damas bouton d'or, sont très éclatants et forment un cadre des plus attrayants pour une réception. Des massifs de fleurs et de verdure viennent adoucir la trop grande vivacité de leur tonalité et leur prêter un charme de plus.

La marquise de Vega y Armijo est élégante, s'habille chez les faiseuses à la mode, cause avec beaucoup de grâce et sait appeler les regards et les retenir: il n'en faut pas plus pour devenir, à Paris, une ambassadrice *di primo cartello* et y jouer ce rôle d'enfant gâté des salons de la capitale, toujours rempli par une étrangère, parce qu'alors ce n'est pas une royauté que supportent nos Parisiennes, mais seulement un patronage plus marqué qu'elles exercent.

L'autre jour, à Versailles, dans une de ces *garden parties*, aux environs de Paris, qu'affectionne le beau monde, la marquise portait une toilette d'un goût exquis. Tunique-Trianon en foulard quadrillé bleu deux tons et blanc sur jupe à volants courts devant, à légère traîne

derrière, en taffetas rayé aux mêmes nuances que la tunique; le volant de derrière plissé, long, et allant se perdre sous le retroussis. Bandes de velours bleu à plat, en garniture au-dessus des plissés et formant bretelles sur le corsage. Chapeau de feutre Lawrance au bord de droite retroussé et garni d'une touffe de géranium de trois tons de rose; brides en velours bleu. Rien de plus harmonieux et de merveilleux et de meilleur ton que ce costume qui convenait à ravir au genre de beauté de la marquise.

Chaque jour amène l'ouverture hospitalière de quelque château de plus. A Sivry, chez la comtesse Aguado, la chasse est le prétexte de brillantes réunions où ne manquent point les raffinements d'élégances, et voici que la duchesse Decazes part pour La Grave, continuant ses meilleures traditions d'hospitalité.

La baronne Nathaniel de Rothschild, revenue des Eaux-Chaudes, s'installe cette semaine à l'Abbaye, antique habitation près Rambouillet, qu'elle a fait restaurer et aménager avec tout le goût et l'art qui la distinguent. La baronne a fait de nombreuses invitations de séjour à l'Abbaye pour les deux mois qu'elle y passera.

La chasse amène en ce moment une émigration à l'étranger parmi nos intrépides de saint Hubert. C'est ainsi que le château de Lissa, au prince de Rohan, en Bohême, est le centre d'un grand mouvement d'hôtes où domine l'élément français.

A propos de nouvelles cynégétiques, nos grandes dames adoptent pour leur tenue de chasse une mode qui la rehausse d'une façon assez originale: elles portent les ordres dont elles sont décorées. Un assez grand nombre d'individualités mondaines, notamment la duchesse de Mouchy, la duchesse Decazes, la duchesse de Bisaccia, sont pourvues de croix et de plaques étrangères spécialement affectées aux poitrines féminines. C'est de la part de l'Autriche l'ordre de la Croix étoilée, de l'Espagne celui de Marie-Louise, du Portugal celui de Sainte-Elisabeth; de la Prusse, les ordres du Cygne et de Louise; de la Russie, le cordon de Sainte-Catherine; de la Bavière, enfin, la puissance la plus prodigue de galanterie de chancellerie à l'adresse des filles d'Eve, les décorations de Sainte-Elisabeth, de Sainte-Anne

de Munich et de Sainte-Anne de Wurzburg.

Parées de leurs plaques et grands cordons dans leurs costumes d'amazone, les Dianes chasseresses du *high-life* rappellent tout à fait leurs aïeules des temps féodaux allant passer la revue de leurs vassaux.

Les décorations sont d'ailleurs si en faveur aujourd'hui qu'elles vont avoir leur musée. Le général de Cissey est dans l'intention de former un musée contenant toutes les décorations octroyées en France depuis l'origine de la monarchie.

L'émigration des hirondelles est accomplie. Ces aimables messagères du printemps, au corselet blanc et aux ailes d'ébène, ont fui vers des climats plus tempérés et plus hospitaliers que ceux de nos hivers parisiens, et la retraite des canards et des oies sauvages s'opère également par escouades et avec une rapidité qui nous prouve que les cloches de la Toussaint vont bientôt sonner pour annoncer le glas des morts et l'inauguration de l'hiver.

Toutes les jolies frileuses qui aiment à vivre en serre chaude, comme autant de plantes délicates qu'elles sont, retiennent d'avance des villas et des palais sur le littoral des Alpes-Maritimes, par l'entremise de l'Agence Dalgoutte, qui a la spécialité de la location à Nice, Monaco, Menton, Cannes et San Remo, et qui donne *gratis* aux étrangers tous les renseignements qu'ils désirent. M. Dalgoutte est également directeur-proprétaire d'un journal très accrédité et très apprécié: *les Echos de Nice*, qui publie chaque semaine la liste des étrangers, et qui donne les noms et les adresses des principaux hôtels et des premières maisons industrielles de Nice. C'est le guide le plus intelligent, le plus sûr et le mieux renseigné pour tout étranger arrivé à Nice.

La *Gazette Rose* a pris à l'Agence Dalgoutte ses quartiers d'hiver. C'est vous dire toute la confiance qu'elle lui accorde et qu'elle mérite.

A partir du 1^{er} novembre, nous nous proposons de publier dans chaque numéro des échos de Nice, un courrier de Paris sur les fêtes du monde, les toilettes, l'industrie et la mode. D'après les *Echos de Nice*, la saison des plaisirs et des violettes de Parme s'annonce de la façon la plus brillante. Vous savez, sans doute, que ces blondes violettes au parfum si suave et si pénétrant, ne doivent leur coloris tendre et

délicat qu'à l'ombrage des sombres oliviers, sous lesquels elles naissent et fleurissent.

Mme Duluc, successeur du jardinier Alphonse Karr, fait une ample récolte des blondes violettes de Parme dont elle compose de splendides bouquets qu'elle expédie à Paris et dans toute la France, contre un mandat de *vingt francs*, envoyé par la poste, vingt-quatre heures à l'avance, à l'adresse de « Mme Duluc, successeur d'Alphonse Karr, à Nice (Alpes-Maritimes). »

Les courses d'Automne, au bois de Boulogne, touchent à leur fin. Les derniers steeple-chases d'Auteuil auront lieu le 15 novembre.

Les courses d'Automne, cette année, auront attiré moins de ce joli monde de l'enceinte du pesage que de coutume, mais il ne faudrait pas en conclure qu'elles ont été improductives; on se tromperait, car le chiffre des recettes a dépassé celui de l'année dernière. Mais c'était le public de l'intérieur du champ *qui a donné*. Il y a eu quantité, sinon qualité, au point de vue, bien entendu, des élégances mondaines. Au surplus, la quantité se substituant à la qualité, c'est chose normale par un temps de suffrage universel. Il faut s'y attendre et même peut-être, hélas! s'y accoutumer.

Il est à remarquer toutefois que, dimanche dernier, l'assistance était loin d'être aussi clairsemée de femmes élégantes qu'aux réunions précédentes. On y remarquait: Mmes la duchesse de Fézénac, la baronne de Poily, lady Randolph Churchill, la comtesse Martel, la baronne Vigier, la marquise de Galiffet, accompagnée de sa gentille et gracieuse petite-fille, *pulchra puella, pulchrior mater*. La belle marquise était entourée de ses amis, qui ne l'avaient pas vue depuis longtemps, et il était facile de juger, à leur empressement, que cet empressement était sincère et non pas une expression banale de savoir-vivre. Notre célèbre cavalier, qui d'ordinaire est plus occupé de son terrain que d'autre chose, n'était pas le moins empressé à lui souhaiter la bienvenue.

Les toilettes étaient calmes. Plusieurs de ces dames — les plus jolies — portaient des *spencers* ajustés, très ajustés; quelques-unes: des robes-corselets lacées par derrière — style tout à fait moyen âge. De ce nombre, Mme la comtesse Martel et la baronne Vigier. Cette mode est ravissante, mais elle ne convient pas à tou-

tes les femmes. Il faut avoir une taille svelte et élégante, en un mot, une taille de guêpe, pour se permettre le corsage lacé et échelonné de nœuds de ruban assortis à la toilette.

L'aspect du champ de courses, dimanche dernier, au bois de Boulogne, était à peu près le même que le dimanche précédent: assistance extrêmement clair-semée de notoriétés féminines.

Isabelle cherchait ses clientes habituelles pour leur offrir un choix de fleurs exquises parmi celles qui sont de saison. Ses réserves étaient au complet; les bouquets qu'elle portait étaient gros comme des gerbes.

Le secret de la vogue qu'Isabelle s'est faite à Paris est tout entier dans le sentiment vrai qu'elle a pour les fleurs. Vendre des fleurs est chose banale. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à parcourir nos principaux marchés, ou bien voir nos autres fleuristes; elles n'ont rien de commun avec Isabelle, qui semble plutôt offrir ses fleurs que les vendre. C'est une rude épreuve pour elle que de se montrer en public en plein jour, dans la toilette forcément théâtrale par la coupe et les couleurs que lui impose le Jockey-Club, et elle s'en est toujours tirée avec bonheur; si bien que la voilà un personnage appartenant à l'histoire de la vie parisienne. Sa renommée est acquise, et, de plus, elle a son blason qui se compose d'une foule de témoignages de la bienveillance du monde avec lequel les circonstances la mettent en contact; témoignages matérialisés en bijoux ou en bibelots de prix. La collection est nombreuse; elle compose une partie de la petite fortune qu'Isabelle s'est amassée, et la valeur de chacune de ses pièces se rehausse, soit du souvenir d'un incident qui se rattache à notre turf, soit de la notoriété du donateur.

Isabelle a reçu des bijoux de plusieurs grandes dames, notamment de Mme de Béhague, de la princesse Soltikoff, de la comtesse de Maugny, etc., et elle y attache un grand prix. Elle en a eu aussi de plusieurs parmi nos fastueuses étoiles du demi-monde, en échange de bouquets qu'elle savait leur offrir sans jamais se préoccuper de la valeur de ces bouquets ou de ce qu'il adviendrait de leur placement; mais personne n'avait garde d'oublier les prévenances d'Isabelle, et, plus tard, et un jour ou un autre, ses bouquets, si gracieusement livrés,

lui revenaient à titre de souvenir sous la forme d'un bijou.

Que de fois une rose attachée à-propos à la boutonnière d'un membre du Jockey-Club, ou un bouquet présenté à la dame que ce cavalier accompagnait, est devenu le prétexte d'un joli présent! La manière de donner vaut mieux que ce qu'on donne, a-t-on dit; Isabelle, il faut croire, aurait une façon à elle de vendre ses fleurs, qui en centuple la valeur.

Le premier cadeau qu'elle a reçu, le n° 1 de son écrin, date de quinze ans environ, il lui vient du prince Menchikoff, ce grand seigneur, s'il en fût, affable et magnifique, aimant les chevaux, les beaux équipages, la musique, les arts, qui s'entend à ce qui est élégant et grandiose, le même qui habitait Bade et y exerçait une hospitalité féconde au temps où la colonie française y apportait chaque année le brio de ses allures, son entrain et sa verve. Le présent du prince est un fer à cheval en émail bleu.

La joie d'Isabelle, paraîtrait-il, fut extrêmement vive en le recevant; c'était le premier. Elle eut comme le pressentiment que ce serait son *porte-bonheur*; ce qui s'est en effet réalisé.

Le second cadeau lui a été offert par M. Xacoleff: une paire de boucles d'oreilles, deux grosses turquoises vieille roche entourées de brillants. C'est de cette même main que lui viennent ses plus riches bijoux.

M. Yacoleff, et non le prince Yacoleff, comme souvent cela se dit, on le sait, est riche et généreux. Sa belle fortune, une des plus grandes qui existent, est un peu comme le soleil, dont tout le monde profite. Il est généreux sans ostentation. En qualité de membre du Jockey-Club, il a fondé un des prix qui se disputent annuellement au bois de Boulogne: le prix de la Néva. M. Yacoleff aime la France. Il est né grand seigneur.

Toutes les fois qu'il allait en Russie, il en rapportait un bijou à la petite bouquetière. Elle était de taille mince et svelte autrefois. On peut conclure, en la voyant aujourd'hui, que les bijoux profitent à celles qui en ont.

Elle a de la même provenance une magnifique broche fer à cheval et brillants; c'est le premier cadeau, retour de Russie. On rapporte que Isabelle faillit s'évanouir de bonheur en la recevant.

Tous les ans, le 31 décembre, M. Yacoleff,

en venant dîner au Jockey-Club, lui donne un souvenir de ce genre. Après les boucles d'oreilles turquoises et diamants, elle eut de lui une broche également en brillants, puis une paire de boutons de manchettes perles et turquoises et diamants, une broche et une paire de boucles d'oreilles en argent, style russe, une paire de boucles d'oreilles rubis et diamants, composées chacune de 73 pierres, une paire de boucles d'oreilles opales et émeraudes, une broche lapis lazuli perles et diamants, une paire de boucles d'oreilles or et corail rose, une grande croix émaillée blanc et bleu, ornée de six gros diamants, une paire de boucles d'oreilles formant étrivière avec des étriers et sur chaque étrier un jockey avec casaque émaillée aux couleurs des grandes écuries d'Angleterre, une broche composée d'un rang de diamants, de trois grosses perles blanches et d'un splendide saphir dans le milieu, une paire de boucles d'oreilles, rubis, perles, brillants et saphir, une parure en or, style étrusque, une paire de boucles d'oreilles émaillées noir et blanc, ornées de diamants, portant dans le milieu de grosses perles noires et grises.

Le fer à cheval clouté de diamants, ainsi que le petit cheval diamanté qu'elle possède, viennent de M. le prince Paskievitch, qui les lui a envoyés de Russie, lors de son mariage. Le prince est l'héritier de ce beau nom qu'illustra le vice-roi de Pologne.

Des boucles d'oreilles, formant fer à cheval en turquoises et brillants, lui ont été données par le pauvre et regretté comte Picot de Dampierre, le lendemain de son admission au Jockey-Club. C'est le même qui a été tué, à Bagnaux, pendant le siège.

Une parure fer à cheval lui vient de M. le duc de Hamilton, souvenir de Bade.

Ce lézard en or, dont le modèle appartient à Mme la princesse de Metternich, est du marquis de Douglas (Carlo-Hamilton), autre souvenir de Bade.

De M. Dupressoir, l'heureux magicien de Bade, aujourd'hui occupé de la transformation de Fontarabie en une délicieuse ville de plaisance, elle a reçu une splendide broche en or; elle forme fer à cheval, au centre est un cheval monté de son jockey prêt à sauter un obstacle.

Une paire de boucles d'oreilles, corail rose

et diamants, lui a été offerte par le baron Duval. C'était sa bien-venue au Jockey-Club.

Une broche, tête de cheval corail rose, ornée de diamants, lui a été également donnée par M. le comte Hallez-Claparède, lors de sa réception au Club.

Elle a des boucles d'oreilles en diamant, saphir, émeraudes et rubis, de M. le prince Boris Galitzin.

Une bague opale, ornée de diamants, de M. le comte Chauvau.

Un bracelet en or et une bague rubis et diamants de M. Nariskine.

Un bracelet corail, du marquis de Visconti.

Une bague rubis, émeraudes et diamants, de M. le colonel Geltouckine.

Un gros anneau d'or, orné d'une belle turquoise et entouré de diamants, lui a été gracieusement envoyé par S. M. l'empereur d'Autriche, en 1867, pour reconnaître l'envoi d'un bouquet adressé par Isabelle à S. M. l'impératrice d'Autriche.

Un grand médaillon, orné d'une grappe de perles, lui a été remis l'année dernière par M. le comte Faverot de Rerbreck, aide de camp du maréchal de Mac-Mahon, de la part de S. M. le schah de Perse, pour la remercier du bouquet qu'elle lui avait offert sur le champ de courses.

Une bague émeraudes lui vient de M. le marquis de Paris.

Une flèche, perles et brillants, lui a été offerte par le comte Arthur de Vogué, en souvenir de la victoire du Grand Prix de Cent Mille francs, remporté par Boïard.

Une bague faite d'un saphir et d'un diamant, formant fer à cheval, lui vient de M. le marquis de Vogué, lors de sa réception au Club.

Une belle boucle de ceinture émaillée et garnie de perles est de M. Salomon Alphen, offerte en souvenir de la victoire de son cheval, *Tabac*, remportée au bois de Boulogne l'année dernière.

Isabelle possède une pièce d'or de cent francs, que l'empereur, étant aux courses de Fontainebleau, a laissé tomber dans son escarcelle. Elle la convertit en médaille, et presque en relique.

Elle possède six ou sept bijoux qui lui viennent de divers paris qu'elle a gagnés. L'un d'eux consiste en un bracelet ayant pour fer-

moir une souris en diamants. Elle lui vient de M. Le Jeune.

Elle possède aussi une bague en émail noir étoilée de diamants, qui est un triste souvenir de Spa, où est mort M. de Saint-Germain à la suite d'une chute en steeple-chase.

La plus belle croix de sa collection lui vient d'un inconnu. Elle était dans les salons de jeu de Bade; un monsieur s'approche d'elle, et, d'un air de décavé, il lui dit: Je viens de perdre une somme folle, à peu près tout ce que j'avais sur moi; on dit que vos fleurs portent bonheur: donnez m'en une, j'irai ensuite tenter de nouveau la chance. Tous les joueurs sont superstitieux. Isabelle s'exécute gracieusement; le monsieur s'éloigne. Trois quarts d'heure après il retrouve Isabelle, mais, cette fois, il avait le visage rayonnant: Je suis heureux de vous rencontrer, lui crie-t-il; non-seulement j'ai rattrapé tout mon argent, mais j'ai gagné une somme égale à celle que j'avais perdue. Venez avec moi, continue-t-il, il faut qu'un souvenir vous reste de mon bonheur. Il entraîne Isabelle chez un des joailliers des galeries du bazar, près le palais de la Conversation. Prenez, lui dit-il, le bijou qui vous plaira, et n'ayez pas égard au prix. Ceci, dit Isabelle, en avisant une croix étincelant de gemmes, ceci doit être bien cher, et, dans ce cas, je n'en voudrais pas. Prenez, dit-il en lui passant la croix au cou, et partez vite; le prix ne vous regarde pas. En parlant ainsi, il la poussait doucement hors de la boutique et fermait la porte sur elle. Isabelle n'a jamais revu ce monsieur.

Nous trouvons dans un livre des plus intéressants sur la *Chevelure*, signé de *Mme Sarah Félix* et édité par la *librairie Lacroix*, 15, rue Malaquais, l'origine de cette fameuse queue de cheveux, appelée *Catogan*, qui tombe au milieu du dos, attachée avec une boucle d'acier, de cailloux du Rhin, de diamants et de pierreries.

Voici ce que dit *Mme Sarah Félix* à cet égard:

« C'est la Prusse qui, par son avarice et son esprit protestant, a porté le coup le plus terrible à la perruque, qui était tellement en vogue sous Louis XIV, que les perruques de Benette, le fameux perruquier de Louis XIV, se vendaient jusqu'à mille écus. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, répudia les per-

ruques, et fit rouler ses cheveux de derrière en queue, en renfermant cette queue dans un ruban noir. Les victoires des Prussiens popularisèrent la queue par toute l'Europe.

« Chaque peuple roula sa queue comme il l'entendait. Il y eut mille manières de la faire, et comme on ne peut guère se voir le derrière de la tête dans un miroir, on était forcé des'en rapporter à son coiffeur, qui n'était pas toujours de bonne foi. De là le proverbe: *Faire la queue.* »

A propos de *Mme Sarah Félix* et de sa merveilleuse *Eau des fées*, nous trouvons, dans le *Figaro*, la petite notice suivante, que nous transcrivons ici:

« Vous connaissez ces singuliers petits insectes, qu'on nomme des *infusoires*, et qu'on peut alternativement faire mourir et ressusciter autant de fois qu'on le veut, en les desséchant ou en les humectant d'une goutte d'eau.

» Je pensais à eux, l'autre jour, en voyant les merveilleux effets de l'*Eau des fées*, sur un cheveu blanc. La décoloration du cheveu, en effet, provient en quelque sorte de sa mort. C'est une plante desséchée que maintiennent encore ses racines, mais qui, tôt ou tard, tombera. Vous pourrez le teindre en noir, en jaune, en rouge même, si cela vous plaît. Cela changera momentanément son aspect, mais elle n'en sera pas moins morte. Au contraire, l'*Eau des fées* seule, de *Mme Sarah Félix*, produit sur les cheveux l'effet de l'eau ordinaire sur les infusoires; elles les revivifie, et c'est par suite de cette vie nouvelle, grâce à la sève qui recommence à circuler dans leur tige, qu'ils reprennent d'eux-mêmes leur couleur primitive. Il y a certainement là, en même temps qu'un grand service rendu à l'humanité, une question bien curieuse pour la science. »

Et maintenant, rendons à César ce qui appartient à César. Étant en villégiature à Houdan, dans le département de Seine-et-Oise, comme vous avez pu le voir dans le *Courrier* du 1^{er} octobre, nous nous sommes foulé la main droite, et voici quinze jour que nous nous trouvons dans l'impossibilité de tenir une plume. Nous avons donc pris dans le journal le *Sport* une grande partie des documents qui composent aujourd'hui notre *Courrier de Paris*. Une fois n'est pas coutume. Nos lectrices ne s'en plaindront certes pas. Le journal le *Sport*

est le Moniteur officiel de l'aristocratie française et étrangère, et M. Eugène Chapus est le chroniqueur - gentilhomme par excellence. Toutes ses chroniques sont empreintes d'un grand cachet de distinction et exhalent un parfum de bonne compagnie et d'élégance innée.

Quant à notre Courrier des Modes du Jour, nous avons emprunté la main d'une femme aimable et obligeante, qui a bien voulu l'écrire sous notre dictée, et nous aider de ses réflexions fines et délicates.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

L'exposition générale des actualités d'automne et d'hiver a commencé depuis *lundi 12 octobre* dans les *grands Magasins du Louvre*, et le tout Paris économique et élégant, ainsi que toute la province, ont envahi ces immenses galeries qui n'ont pas de rivales dans le domaine de la nouveauté, car elles contiennent non-seulement tout ce qui a rapport à la mode et à la toilette féminine, mais encore tous les tissus d'ameublement, la literie et les tapis. Il nous est impossible d'énumérer toutes les occasions réelles et extraordinaires, soit en lainages de fantaisie, en soieries de *première marque*, en manteaux et confections, en robes et en costumes, et tout ce qui se trouve au comptoir de fourrures et de tapis orientaux.

Nous citerons principalement, comme affaire exceptionnelle : le *Drap Cyclope* de *C. J. Bonnet*, de première qualité, en largeur de 63 centimètres, à *9 francs 75*, dont la valeur réelle est de 15 francs le mètre; et une autre série de *Drap Cyclope*, qualité *extra*, à *11 francs 50* au lieu de 17 francs le mètre.

Il y a, en outre, une affaire hors ligne désignée sous le nom de *Faille première*, et signée *Ponson et Cie*, en nuances garanties à l'usage, valant *11 francs 50* le mètre au lieu de *18 francs*, sa valeur réelle. Aucun tissu de soie de couleur ne peut être comparé à cette *Faille première* dont la propriété exclusive appartient aux Magasins du Louvre.

En lainage de fantaisie pour l'hiver, les élégantes qui veulent suivre la mode dans toutes ses exigences, trouveront au Louvre le véritable *Himalaya gris*, ou *beige*, ou *marengo*, en largeur d'un mètre 40 cent., à *11 francs 50* le mètre; ou bien le *Drap de Khiva* en nuances naturelles, largeur un mètre 20 cent., à *4 francs 90*; la *Vigogne*, pur cachemire, à *6 francs 75*; le *Cheviot anglais*, à *4 francs 50*, et le *Drap de Galles*, à *18 francs 95*.

Parmi les vêtements nouveaux faisons un choix dans le salon des manteaux et confections.

Voici une jaquette en velours ornée de larges boutons en passementerie, pour *70 francs*.

Une tunique *Marquise*, faisant tablier, en velours de soie, ornée d'une très belle fourrure en sibérienne, pour *170 francs*.

Un vêtement en beau drap duité noir, orné de larges tresses d'alpaga et d'une jolie fourrure noire, pour *62 francs*, et une rotonde ajustée formant manches, en drap noir, garnie de lacets de laine et de fourrures fantaisie, pour *58 francs*.

Mais le *nec plus ultra* du bon marché et de l'élégance est la *Jaquette Henri II*, qui comporte un grand cachet de distinction et de jeunesse.

Nous parlerons, dans notre Courrier de novembre, des robes et des costumes confectionnés à l'ordre du jour et du soir.

Nous pouvons déjà dire aujourd'hui que les ornements le plus en vogue seront les galons et les cottes-de-mailles en jais noir, en acier bleuï, même en acier blanc; mais ce genre d'acier est plus difficile à porter, et il restera l'apanage des toilettes les plus élégantes.

La *Glaneuse* a collectionné en ce genre de jais blanc et de jais noir, d'acier bleuï et d'acier blanc, des garnitures les plus variées et les plus artistiques, avec franges assorties aux galons et aux agréments de passementerie.

Ce qui fait encore actualité, ce sont des cuirasses, des tabliers et des corsages en tissus de perles de jais, en crochet perlé et en filet perlé; des tulles et des dentelles brochés de jais, d'acier blanc et d'acier bleuï, pour mantilles, écharpes et fichus Louis XIII et Watteau.

La *Glaneuse* offre aussi tout un assortiment de boutons perlés de jais, d'acier blanc et d'acier bleuï, pour les toilettes habillées, et des boutons de buffe (dernière nouveauté), pour les costumes de laine.

On emploiera beaucoup de bandes de plumes d'autruche, de coq brillant et de coq hérissé en noir, et en plumes naturelles et de couleur, pour garnitures de robes et de confections.

Nous réservons une surprise dont la *Glaneuse* aura l'initiative et qui fera événement. Celles de nos lectrices qui n'auront pas la patience d'attendre notre révélation, pourront aller s'en enquérir, dans quelques jours, dans les magasins de la *Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin.

Les galons mohair et les tresses de laine décorent tous les costumes en *Limousine rayée* et en drap de laitère, qui sont très en vogue pour la saison d'hiver. Ces étoffes, d'aspect rugueux et grossier, sont très moelleux et très doux au porter et au toucher.

Mlle Marie Bataillon réussit ce genre de costumes avec son talent fantaisiste, et leur donne une certaine allure d'élégance, soit qu'elle les reproduise en polonaise ou en jaquette croisée, avec tablier, ou dolman à larges manches. La simplicité la plus absolue revient à l'ordre des toilettes de



1170

Planche 1170

A. Leroy, imp. r. des Mathurins, 66.

15 Octobre 1874.

La Gazette Rose

Coiffettes de Mariage

Stoffes des Magasins du Louvre - Coiffettes de M^{lle} Marie Bataillon - Coiffures de Vigile - Chapeau de M^{lle} Baillot
 Rubans et Velours de La Glaucuse -ingerie de la Maison Maureau - Ceinture Régente de M^{lle} De Sertis sœur
 Aboucheurs de Chapron - Fourneaux de l'Union des Indes - Bijoux de la Maison Roussat - Chaussures de M^{lle}
 Souveux - Bouquet de Mariée de M^{lle} Dalus de Nice - Cou des Fées de M^{lle} Sarah Félix - Parfums et
 savons de toilette de la Maison Violet, fournisseurs des Cours Européens.

Paris, Rue Oratoire, 26. (Hôtel du Figaro)

ville.
du so
pour r
Bea
plis c
gilet.
Les
brodé
toute
utilité
pourr
La
mire
dire e
les toi
prom
laine
de l'I
velou
Pou
sergé
voula
d'un c
trés j
il est
sine e
La
fait d
avec
rangé
simpl
des b
polon
Mlle
Bulga
doubl
à son
on s'e
botlé.
gare e
des p
de Ma
rons,
l'Obse
tromp
Voi
goût e
L'u
côtele
faisan
plem
loutre
fermé
oxyde
L'a
Syrie
petits
artist
indie
corsa

ville. Autant les robes seront garnies pour toilettes du soir, autant elles seront sobres d'ornements pour robes et costumes de promenade.

Beaucoup de jupes se feront à traîne, avec trois plis creux par derrière, et le corsage habit avec gilet.

Les corsages *cuirasses* en velours, entièrement brodés de jais ou d'acier bleuï, se porteront avec toute espèce de jupes unies, et seront d'une grande utilité élégante pour les femmes économes qui pourront user toutes leurs jupes de couleur.

La *Limousine*, le *Cheviot*, la *Vigogne* et le cachemire pur de l'Inde, en nuances nouvelles, c'est-à-dire en nuances vives et foncées, vont constituer les toilettes de promenade à pied et les toilettes de promenade au bois. Pour ce genre de toilettes, la laine l'emportera sur la soie, et le cachemire pur de l'Inde, bordé d'une belle fourrure, sur jupon de velours assorti, sera d'une élégance recherchée.

Pour ces étoffes de laine moutonneuse, rayée, sergée ou rugueuse, les polonaises, dont on ne voulait plus entendre parler, sont revenues tout d'un coup en faveur. Les tabliers tuniques étaient très jolis en toile d'Oxford et en linon batiste, mais il est impossible de draper un tablier en limousine et en drap de roulier.

La Polonaise comporte peu d'ornement; elle se fait de forme princesse, cambrée ou demi ajustée, avec col à revers et devant se croisant par deux rangées de boutons de fantaisie. Elle se relève très simplement derrière, à la hauteur de la taille, par des boutons ou un croisement de galons, quand la polonaise est bordée de galons.

Mlle Marie Bataillon a l'initiative du *paletot Bulgare*, espèce de Louppelande en drap bourru, doublé entièrement de fourrure sibérienne. On est à son aise dans ce paletot comme dans un sac, et on s'emmitoufle dedans, exactement comme le *chat botté*. Il n'y a que la tête qui passe. Ce paletot Bulgare est en prévision de l'hiver, qui sera, d'après des prédictions de l'Observatoire et de l'*Almanach de Mathieu de la Drôme*, des plus rigoureux. Espérons, pour la classe pauvre et nécessiteuse, que l'Observatoire et que Mathieu de la Drôme se trompent dans leurs calculs atmosphériques.

Voici deux toilettes de laine qui prouvent le bon goût de Mlle Marie Bataillon.

L'une est une *Limousine* de nuance loutre, à petits côtelés, sans envers, très épaisse et très souple, faisant *Polonaise* à revers de velours loutre et simplement garnie tout autour d'un biais de velours loutre, relevée sur un jupon de velours loutre et fermée avec boutons de velours assorti ou d'argent oxydé.

L'autre est un cachemire pur de l'Inde, bleu de Syrie. La jupe, à demi-traîne, est ornée de quatre petits plissés très fins en cachemire. Le tablier, très artistement plissé et drapé, est garni d'une frange indienne, en laine cachemire bleu plus pâle. Le corsage jaquette, très cambré, a un col d'homme

et des revers bordés d'un tout petit plissé colle-rette en cachemire bleu très pâle. Cette toilette se complète par une pélerine dolman, en cachemire bleu de Syrie, doublée de foulard bleu assorti, avec frange indienne bleu pâle tout autour.

Une autre toilette d'automne est en vigogne pure et faille de deux tons, marron clair et foncé.

La jupe, en faille marron foncé, est garnie de petits plissés très fins en faille, surmontés de tout petits biais de vigogne marron plus clair, liserés faille. La Polonaise en vigogne est encadrée d'un même plissé de faille, avec trois petits biais liserés. C'est très simple et très parisien.

Pour une très noble châtelaine de Bretagne, Mme la comtesse de B***, Mlle Bataillon a fait un costume tant soit peu masculin, qui ne manque ni d'allure ni de genre, porté par une femme aussi élégante que la jeune comtesse.

Ce costume consiste en une jupe de drap gris rayée de galons gris. Le veston, en drap pareil, se boutonne au milieu par un seul bouton, avec col en velours noir et revers de velours. Ce veston s'écarte du bas absolument comme les vestons de ces beaux messieurs du Sport, et laisse voir un gilet à châle en drap gris, très ouvert, et fermé seulement par trois petits boutons dans le bas. Avec ce veston, une vraie chemise d'homme en toile, composant un plastron à petits plis, avec col montant en toile, genre paysan, et cravate comme celle du beau Nicolas. Sur le veston, il y a une quantité de poches: pour le carnet, le mouchoir, le portemonnaie, les cartes de visite et le revolver. Le chapeau, de feutre gris, genre melon, est à bords relevés, sans autre garniture qu'un galon à bouclettes. Le joli petit paysan de George Sand, que Mme la comtesse, n'est-ce pas?... Ce qui n'empêche nullement le petit paysan de se mettre en belle dame, avec une toilette en faille bleu électrique, garnie de volants montés à gros plis doubles, avec tête cornée. Sur cette jupe, long tablier et cuirasse en sicilienne de même bleu, rayés de galons étroits perlés d'acier bleuï, avec frange assortie.

Une autre toilette est en velours pensée, frappé de feuillage et de roses en satin lilas. Voici le genre et la mode dans les hautes régions sociales. Des lampas, des brochés du temps de Louis XIV, et des étoffes lamées soie et or et soie et argent, pour cuirasses de salon et robes Clémence Isaure. On revient aux taille de grêpe. Le règne des femmes grasses est passé. On va de nouveau se faire maigrir, s'allanguir et s'allonger. La *cuirasse Moyen-Age* de Mlle Bataillon amincit sans faire souffrir. Référez-en avec elle, tout directement, dans son petit entresol de la *rue Thérèse, n° 5*, quartier Ventadour. Elle est très intelligente, très aimable et très artiste.

La ceinture Régente, qui moule le corps dans tous ses contours charmants, fait valoir tous ces différents conselets à la mode, sans comprimer les mouvements respiratoires et sans étouffer la femme.

de

ompa-
ne ca-
ropos,aire,
ra-
t

C'est un grand point d'hygiène et d'élégance. La taille est cambrée, amincie, par la coupe savante et naturelle de la *ceinture Régente*, qui est modélée d'après les lignes de la statuaire antique, et qui, par conséquent, est aussi parfaite et aussi utile, pour les femmes minces et délicates, que pour les femmes un peu fortes.

La Ceinture-Régente, en détrônant le corset, a conquis une attribution plus importante dans la toilette féminine, car elle s'harmonise de coloris avec la plupart des toilettes de jour et de soir. Une femme élégante la compte par demi-douzaine dans son trousseau, soit en satin blanc, satin méis, poulx de soie feuille de rose, lilas pâle, satin gris perle et satin noir, garnie de point à l'aiguille, malines, valenciennes ou guipure de Bruges.

Chaque Ceinture-Régente de *Mmes de Verjus sœurs* est un petit chef-d'œuvre artistique et un véritable bijou de main-d'œuvre, signée comme une toile de maître ou une partition de mérite. Il faut donc exiger la signature brevetée des célèbres faiseuses, 12, *rue Auber*, à côté du nouvel Opéra.

De même que la Ceinture-Régente, tous les petits souliers de gala sont assortis aux toilettes, à moins qu'on ne choisisse un soulier Louis XV en satin noir, brodé de jais, avec patte Fénélon également brodée, ou bien avec nœud cocarde de trois coques seulement, brodées du même dessin que le dessin du soulier.

Le sabot Louis XV, en satin noir, en faille noire et en chevreau mat brillant, brodé de jais, ou de broderie en rapport avec les fleurs du chapeau, se porte aussi avec toutes les toilettes.

Nous donnerons en novembre la nomenclature des chaussures d'hiver. Beaucoup de sabots garnis de fourrures; mesdames, préparez-vous à ce genre de chaussures de la maison *Jouvenot*. Quand on s'habille en paysan, en roulier et en laitière, on peut bien porter des sabots tels que ceux-là, je vous en réponds bien.

Pour chaussure du saut de lit de duchesse ou de femme à la mode, voici une mule de satin blanc Louis XV toute brodée de perles blanches, avec garniture Pompadour. C'est une mule de trousseau de jeune mariée.

Une autre mule, non moins distinguée, est en satin noir, brodée de myosotis et doublée de satin bleu, avec garniture de velours bleu, ou en satin noir brodé de boutons de roses et doublées de satin marron, avec bord de velours marron.

La maison *Jouvenot* a plus d'une merveille fantaisiste pour la saison d'hiver, toujours dans les limites du bon goût et de la distinction la plus rigoureuse. Il suffit de s'arrêter devant ses vitrines de la rue Saint-Honoré, 165, pour voir quels pieds elle chausse. Ce sont des pieds de femmes comme il faut, qui se respectent, et non des pieds de saltimbanques, qui montent sur des échasses.

Nous avons dit que le cachemire pur de l'Inde

faisait prime d'élégance pour les toilettes de promenade à pied. Il est donc urgent que nous rectifions au plus vite une erreur qui s'est glissée dans notre dernier numéro, à propos du prix de ce magnifique cachemire indigène, qui coûte 11 fr. 50 c. le mètre, en largeur de 1 mètre 23 cent. Nous avions omis les 50 cent. et nous avions dit seulement 11 fr. A ce prix de 11 fr. 50 c. le mètre, le cachemire pur de l'Inde est des plus avantageux et d'un bon marché exceptionnel. On ne le trouve qu'à l'*Union des Indes*, qui est le seul dépôt en Europe. Pour éviter la contrefaçon qui s'intitule cachemire des Indes et qui n'en est pas, il faut exiger la *lisière chinée à jour*, déposée par l'*Union des Indes* et qui lui sert de marque de fabrique.

Avec cinq mètres de cachemire de l'Inde, à 11 fr. 50 c. le mètre, on fait une très ample et très jolie polonaise de la nuance qu'on désire, ce qui fait un vêtement à la dernière mode pour le prix de 57 fr. 50 c. Le costume complet ne revient donc pas cher. Les élégantes vont avoir trois costumes de cachemire des Indes, pour défrayer la saison d'hiver. L'un en cachemire noir tout brodé de jais, l'autre en marron doré, tout galonné de galons de soie côtelée se terminant en bouclettes. Et le troisième en cachemire bleu de Syrie ou bleu pâle. Demandez bien vite à l'*Union des Indes*, 1, *rue Auber*, sa collection d'échantillons de cachemire des Indes. Elle vous l'enverra *franco* à l'adresse indiquée.

Annonçons aussi la décadence des collerettes *Médicis*, des ruchés et des plissés en tulle. La mode revient à la belle et riche lingerie en dentelles, ainsi qu'à la lingerie de toile et de mousseline brodée. Les nouvelles parures sont : des cols *Bourbonnaise* en toile unie ou brodée, droits et évasés derrière, avec coins rabattus.

Le même genre se fait en valenciennes, en malines, en point à l'aiguille, avec le gros nœud *Dubarry* en dentelle.

Citons encore : Les cols Angot, forme évasée, mais rabattant tout autour avec les coins roulés.

Et les cols *Rouliers*, genre paysan, en toile empesée avec pointes montantes, emboîtant le menton et se portant avec la cravate de mousseline plissée garnie de valenciennes ou de malines.

Toutes ces nouveautés en lingerie sont lancées par la maison *Maureau* qui se permet certaines fantaisies originales, tout en restant dans les limites du bon goût et de la distinction la plus rigoureuse. *Réputation et clientèle obligent*. Le faubourg Saint-Germain n'admet pas toujours les excentricités au-delà des ponts, et la maison *Maureau* est connue, 2, rue de Tournon, au coin de la rue Saint-Sulpice, pour sa lingerie sérieuse et de bon goût.

Pour toilettes du matin, elle offre de très jolis peignoirs en piqué et en nansouk, garnis de valenciennes et de broderie anglaise, avec de coquets petits bonnets, genre *Directoire*, avec cocarde de valenciennes et de rubans bleu pâle ou de toute

autre nuance, surmontée d'un large nœud de mousseline et de valenciennes, avec seconde cocarde de ruban bleu de côté, retombant par derrière en catogan de mousseline, de valenciennes et de ruban bleu.

Le petit bonnet Clairette est également très seyant, faisant crête de coq, perché sur le sommet de la tête, et se composant de bouillonnés de mousseline brodés de malines et retombant en fanchon derrière, avec large nœud de faille rose sur le côté.

La maison Maureau ne s'en tient pas à la lingerie luxueuse et élégante. Elle a la spécialité des trousseaux et des layettes.

A partir de 300 fr., elle peut établir une jolie layette des plus complètes.

Les jeunes mères peuvent lui demander les articles suivants faisant partie du trousseau des bébés de deux à quatre ans.

Une robe de *bébé*, genre *Princesse*, en piqué satin, avec corsage décolleté carré, faisant bretelles de broderie au plumetis très riche et très fine, en rapport avec le décolleté carré composé d'entredeux de broderie à jour et de bouquets de fleurs continuant en tablier de chaque côté de la jupe. Au milieu un volant de broderie posé à plat et en rapport avec les entredeux fait jabot. Au-dessus de l'ourlet, entredeux de broderie et volant de broderie tombant sur l'ourlet. Cette jolie robe *Princesse* se ferme par-devant avec des boutons de nacre, et se monte par derrière avec trois gros plis creux et des boutons de nacre.

Une autre robe *bébé*, de même genre *Princesse*, se compose d'entredeux très fins en broderies anglaise, sur toutes les coutures. Elle est décolletée en bavette de broderie, avec petites manches courtes ouvertes garnies de broderie et retenues avec boutons de nacre.

La maison Maureau établit aussi des costumes complets pour enfants de *deux ans à cinq ans*, en cachemire blanc, bleu pâle, feuille de rose, garnis de passementerie et de broderie avec effilé. Ces costumes se font en robe, forme *Princesse*, ou de forme anglaise, ou bien encore en douillette avec pélerine pouvant se porter sur les robes de piqué garnies de broderie anglaise, avec petite capote *bébé* froncée ou coulissée en rapport avec les costumes.

Les jolies capotes froncées et coulissées des *bébé*s sont aussi les capotes des femmes à la mode. Le bord de la passe se renverse tout autour et fait genre bourrelet.

A côté de ces capotes *bébé*, les chapeaux masculins en feutre ne manquent ni d'allure, ni de genre. Le feutre et le Ratgondin dominant. Quant aux formes, Mlle Bailliet les varie selon les visages; mais le *Louis XIII*, le *Henri III*, le *Montpensier*, le *Fra-Diavolo*, le *Beau Nicolas*, la *Belle Gabrielle*, le *Lamballe* et *Marie-Antoinette* font prime d'élégance.

Le chapeau *Lamballe* est très grande dame en

feutre ou en velours assorti aux costumes, avec large bord de velours retourné et retenu de côté par un bouquet de fleurs. L'ornement consiste en un panache de plumes et un nœud de velours. Il est perché très haut sur la tête; il exige de la fraîcheur, de la beauté, de la jeunesse.

Le chapeau *Manvini* est italien de genre et de décor. Il n'en est pas plus laid pour cela, au contraire; il a grand air avec sa longue plume flottante traversant tout le chapeau.

Le *Montpensier* date de la Fronde. Représentez-vous la grande Mademoiselle fièrement coiffée de ce chapeau guerrier et tapageur.

Le *Fra-Diavolo* est un brigand de bonne compagnie. Il a de larges bords très renversés et une calote pointue. Nous en avons déjà parlé, à propos, des chapeaux que la Patti portait à Dieppe.

Les chapeaux fermés sont de genre Directoire, Tallien, Angot, belle Bourbonnaise, et se font également en feutre de nuance claire ou foncée, soit feutre gris orné de velours nacarat, de velours scabieuse, de velours marron, vert myrthe.

On porte aussi beaucoup de panaches de plumes d'autruche et de plumes de coq, ainsi que des têtes d'oiseau et de pigeon et des oiseaux entiers. On revient aussi aux brides attachées sous le menton. Les jeunes femmes les rejettent toujours en arrière.

Mlle Bailliet n'est pas seulement une modiste de talent, c'est une artiste et une fantaisiste dans toute l'acception du mot. Elle a de l'audace, de l'initiative; elle se fera une réputation et un nom. Elle coiffe déjà plus d'une femme à la mode. Et son petit entresol de la *rue de la Chaussée-d'Antin*, 22, est une série élégante de coiffures et de chapeaux à l'ordre du jour et du soir.

Laissons la mode. Nous en aurons à dire tant et plus dans notre courrier du 1^{er} novembre, d'autant mieux que la mode ne s'annonce pas d'une manière uniforme, mais avec une variété des plus multiples. Chaque femme élégante parle de s'habiller et de se coiffer à sa guise, et de ne plus porter les toilettes de tout le monde. C'est ce que nous allons voir.

En attendant, faisons une conférence de beauté.

Il est bien plus facile d'être belle et fraîche tout d'un coup que de savoir choisir une toilette en rapport avec sa taille et sa physionomie.

Pour être fraîche et avoir le coloris de la rose de Bengale, il n'est pas besoin de se carminer et de se blanchir le visage. Il faut faire tout simplement usage du *Lait antéphélique de Candès*, distillé et préparé avec des principes de magnésie et de camphre. Il en résulte une lotion laiteuse des plus rafraîchissantes, des plus toniques et des plus hygiéniques pour la pureté et l'éclat du tissu dermal. Ce Lait antéphélique fait merveille comme eau de toilette réparatrice dans les cas de couperose et de taches de rousseur. La peau la plus rouillée redevient lisse, ferme, blanche et rosée; c'est une véritable

métamorphose. A l'approche de l'hiver et de la bise glaciale, il faut faire usage du *Lait antéphélique de Candès*; c'est le moyen le plus infailible de ne pas avoir le teint hâlé, ridé et flétri. Le secret de la plupart de nos Ninons modernes tient au Lait antéphélique de Candès, dont le flacon ne vaut que 5 fr et dont le dépôt général est 26, *Boulevard Saint-Denis*, et chez les principaux coiffeurs et parfumeurs de France et de l'étranger.

L'Art de s'embellir est une science réelle, qui s'acquiert par l'emploi d'une parfumerie extra-fine et naturelle. La maison Violet a mille et mille recettes précieuses et miraculeuses, telles que : la *Crème de beauté*, à base de glycérine et de bismuth; la *Crème froide* moussieuse, pour rafraîchir le tissu dermal; l'*Emulsine*, à la glycérine et au lait d'amandes, pour les mains délicates; la *Glycérine* aux roses de Provins, lotion des plus toniques et des plus rafraîchissantes, pour la toilette intime; l'*Acide de violettes*, véritable bain de fleurs; la *Reine des Abeilles*, récoltée dès l'aurore dans le calice des fleurs, par la *Reine des Abeilles*; le *Savon royal* de Thridace, aux suc de laitue, médaillé à toutes les expositions de Paris, de Londres et de Vienne; la *Crème Pompadour*, pour prévenir et effacer les rides du visage; le *Baume de violettes*, pommade fondante et nutritive, pour fortifier et lustrer la chevelure. Et comme extrait pour le mouchoir, les parfums suivants :

Les Bains de violettes d'Italie, arrivant en droite ligne des serres de Mme Duluc; le *Yland-Yland*, aux émanations odorantes du lilas de Perse; le *Foin coupé*, souvenir des moissons et des champs; le *Kiss-me-Quick*, bouquet anglais francisé; le *Jockey-Club*, dédié à la fashion parisienne et étrangère, et le *Bouquet de Chypre*, qui est comparable à l'ambrosie divine.

La maison Violet a un catalogue de parfums et de cosmétiques tellement complet et multiple, que nous ne pouvons l'énumérer ici. Demandez-lui, en outre de ce catalogue, deux brochures des plus intéressantes : les *Talismans de la Beauté* et l'*Art de s'embellir*, à sa splendide installation de la rotonde du Grand-Hôtel, *Boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe*, et vous pourrez faire un choix des parfums que vous préférez.

Allez vous-même visiter la Rotonde parfumée de la maison Violet, car elle est édifiée tout autant en musée d'objets artistiques pour la toilette qu'en temple de parfumerie. Il y a des nécessaires de toilette et de voyage, des jeux de brosse en ivoire sculptée et armoriée, ou en bel ivoire vert ou uni, des jeux de peigne d'écaïlle, des troussees en cuir de Russie pour les ongles, des flacons de toilette en cristal gravé, avec les armoiries et les chiffres; des coupes à bijoux, des cassolettes, des brûle-parfums, des flacons de poche, des jeux de ciseaux, et surtout une collection d'éventails des plus artistiques et des plus exclusifs. Entre autres, l'éventail le *Printemps*, édité tout spécialement par la maison

Violet, d'après le joli tableau le *Printemps*, qui a figuré à la dernière exposition de peinture, et dont la maison Goupil s'était rendue acquéreur. L'éventail le *Printemps* est une véritable idylle; c'est le printemps dans sa fleur de jeunesse. Les jolies femmes n'auront pas d'autre éventail cet hiver au théâtre et au bal.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

Opéra-Comique. — La reprise de *Mignon*, pour la rentrée de Mme Galli-Marié a été considérée comme une véritable première, et toute la critique, spécialement convoquée, était à son poste. Il est bon de dire que, sauf Mme Galli-Marié, qui reprenait possession de son rôle poétique, il n'y a pas grand'chose à signaler dans cette reprise; nous avons déjà constaté que Melchissédec ne faisait pas oublier Ismaël dans le personnage de Lothario, et M. Ponchard n'a pas non plus acquis beaucoup plus de voix; cependant, Mlle Chevalier a chanté avec goût et méthode le rôle de Philine, et Mlle Ducasse porte gaillardement l'habit de Frédéric, qui est bien désormais un rôle féminin. M. Libérie a retrouvé le rôle de Wilhem, un moment dévolu à Anthelme Guillot, et aussi son succès. Quant à Mme Galli-Marié, elle a été accueillie avec une grande sympathie par le public.

Vaudeville. — *Marcelle*, comédie en quatre actes, par MM. d'Ennery et Brésil; première représentation le mardi 6 octobre.

Ce n'est pas encore un succès! Décidément ce théâtre n'est pas heureux; qu'il demande donc bien vite à M. Sardou, son sauveteur habituel, une bonne pièce, qui lui assure deux ou trois cents représentations.

Celle de MM. d'Ennery et Brésil n'est pas conçue sur une idée heureuse. Le premier acte nous montre l'intérieur de la maison de santé d'Auteuil, tenue par le docteur Imbert, avec l'aide du médecin Lionel Duménil, chargé de la caisse (1), et de Mme Fromental, une dame qui a eu des malheurs, mais dont la vertu égale l'air imposant. M. Imbert a une confiance absolue en ces deux personnes, qui ne la méritent en aucune façon. Mme Fromental est la maîtresse de Lionel, et celui-ci a dissipé les 30,000 francs que doit contenir la caisse.

Sur ces entrefaites, deux prétendues malades de la maison, Mme de Saint-Géran et sa fille Marcelle, viennent à propos pour sauver l'honneur de Lionel, dont le larcin va être découvert. La jeune fille a connu jadis Lionel médecin à l'Île-Bourbon et l'ai-

me ; c'est pour se rapprocher de lui qu'elle est venue en France avec sa grand'mère, qui prie Mme Fromental de vouloir bien négocier le mariage de Marcelle avec Lionel.

Mme Fromental se dévoue ; la dot comblera l'erreur de caisse, et la maîtresse conservera son amant marié. Lionel achète avec l'argent de sa femme la maison de santé du docteur Imbert, et ce joli monsieur, conservant à Mme Fromental sa position, permet que celle-ci abreuve sa femme légitime de mépris, qu'elle la traite presque comme une inférieure et l'accable de mauvais procédés, sans que jamais le rouge de l'indignation lui monte au visage ; il donne à Mme Fromental un bracelet de 10,000 francs, souffre que celle-ci fasse les honneurs des dîners qu'elle organise en son nom ; en un mot, qu'elle usurpe toute l'autorité dans la maison, jusqu'au jour où la jeune femme apprend la triste vérité et supplie son mari de renvoyer sa maîtresse.

Mais Lionel ne saurait s'en passer ; il refuse. Sa femme, minée par la douleur, tombe presque morte à ses pieds ; Mme Fromental s'en réjouit, et, comme elle vient d'apprendre que son mari, qu'elle croyait vivant au Mexique, est mort depuis trois mois, elle ne craint pas de dire tout haut : « Si ta femme meurt, tant mieux, puisque je suis libre ! »

Mais à'ors le médecin se réveille, et il est assez joli de voir ce monsieur, qui devrait être au bague, déclamer pompeusement en l'honneur du *devoir* du médecin : « Je la sauverai ! » s'écrie-t-il.

Et, en effet, il cherche un moyen de guérir sa femme ; il lui prodigue toutes les drogues pharmaceutiques, et ce drôle, qui larmoie et joue l'homme sensible, n'a pas la pensée de commencer par flanquer sa maîtresse à la porte. Sa belle-mère, qui soupçonne son gendre d'être quelque peu parent de Lapommerais, prie le docteur Imbert de donner son avis sur la cause de la maladie, car tout le monde y perd son latin. M. Lionel s'indigne, le soupçonner d'une telle infamie, lui, l'agneau sans tache ; ah ! il est bien à plaindre !

Heureusement que sa femme se lève de son lit pour le consoler ; elle va mourir, mais auparavant elle veut assurer le bonheur de cet époux modèle ; elle fait un testament en sa faveur et le fiance à sa maîtresse.

Ah ! cette fois, celle-ci est vaincue ; elle proclame hautement que Mme Duménil est une sainte et une ange ; elle consent à lui rendre son mari et elle se retire dignement, comme une femme contente d'elle-même.

Elle demande pardon à tous les personnages en scène et emporte les bénédictions de toute la maison.

Jamais plus d'invéraisemblances n'ont été accumulées dans une seule pièce ; dès la première scène tout est faux. Mme Fromental, qui est l'âme de la maison de santé, qui commande à tout le personnel, qui a soin de tout, administre tout, n'est pas caissière, et c'est un médecin attaché à l'établissement pour donner des consultations aux malades qui est chargé de la caisse. — Où les auteurs ont-ils vu le médecin d'une maison de santé ou d'un hôpital quelconque caissier !

Mais je ne relèverai pas tout ce qu'il y a de choquant dans ce mélodrame manqué, qui finit mal, bien qu'il contienne de très belles scènes.

Il y avait un beau quatrième acte à faire ; c'est le plus mauvais de tous. Le dénouement est bête et indigne d'un homme du talent de d'Ennery.

L'interprétation est discutable ; les auteurs, qui avaient à leur disposition des artistes comme Parade et Saint Germain, n'ont pas su les utiliser. Parade, ce comédien d'un talent si vrai, si complet, joue un rôle de vieux domestique, pour lequel Faivre eût été suffisant ; je savais Parade un comédien de valeur, mais je ne lui connaissais pas une telle dose de bon vouloir ; accepter un pareil rôle, c'est de gaieté de cœur prêter une forte somme à fonds perdus.

Le rôle odieux du médecin Lionel a été confié à M. Montlouis, un débutant. Je me demande qui est le plus à plaindre ; est-ce l'artiste ou le rôle ?

Mlle Barthet a joué la jeune femme avec beaucoup de naturel, de passion et de tendresse bien exprimée.

Quant à Mlle Jeanne Essler, pourquoi accentuer si fortement tous les mauvais sentiments qu'il y a au fond du cœur de Mme Fromental ? Elle a mis beaucoup trop de raideur, de sécheresse dans son rôle trop tendu d'un bout à l'autre.

Il y a au Vaudeville une femme d'un vrai talent, qui compose chaque rôle qu'elle joue d'une façon irréprochable ; c'est Mme Alexis. J'en demande bien pardon à toutes les dames artistes de ce théâtre, mais il n'en est pas une seule qui ait le talent de cette comédienne. Mme Alexis joue la comédie avec la science de la diction, du goût, de la tenue ; tout est habilement compris et juste.

Delannoy joue une bonne ganache.

J'oubliais Mlle Lovely, qui joue une veuve aussi peu distinguée par ses façons que par ses sentiments ; elle a prêté à son personnage tout le commun désirable.

Porte-Saint-Martin. — *Don Juan d'Autriche* ou la *Vocation*, comédie en 5 actes en prose, par M. Casimir Delavigne. — Reprise le 5 octobre 1874.

Ce fut le 17 octobre 1835, il y a trente-neuf ans, que cette pièce vit la rampe pour la première fois à la Comédie-Française, et, depuis, elle eut de nombreuses reprises sur les différentes scènes littéraires; il n'y a pas bien longtemps qu'on la jouait encore sur le Théâtre-Français; c'est qu'on la considère avec raison comme la meilleure œuvre dramatique de Casimir Delavigne au point de vue des qualités éminemment scéniques qu'elle contient.

De l'action, de l'imprévu, du dramatique et du comique habilement combinés, un style meilleur que celui habituel de ce genre de pièces; tout cela est bien fait pour expliquer l'intérêt qu'excita cette comédie chaque fois qu'elle fut reprise.

En 1835, la mode était au romantique échevelé, et ce qui distingue particulièrement *Don Juan d'Autriche* des autres productions similaires de l'époque, c'est la sobriété relative du style et des effets déclamatoires si fort recherchés alors; aussi la pièce a-t-elle beaucoup moins vieilli que les *Marie Tudor* et autres exagérations du pontife qui devait, après avoir gravi les cimes les plus élevées de l'art, tomber peu à peu dans le grotesque.

Je ne referai pas ici l'analyse de *Don Juan*, que tous mes lecteurs connaissent aussi bien que moi; la sombre figure de Philippe II, celle de Charles-Quint et enfin celle de Don Juan forment la plus heureuse trilogie d'opposition qu'au auteur ait pu rencontrer; le curieux tableau de l'intérieur du monastère de Saint-Just, la belle scène de l'aveu entre Philippe II et la belle juive Sarah, sont des pages dramatiques d'une véritable valeur, et que les dramaturges modernes n'ont pas encore dépassées.

L'interprétation à la Porte-Saint-Martin n'est pas mauvaise. Taillade a composé un superbe Philippe II; il l'a peut-être un peu trop accentué, mais il n'en produit que plus d'effet sur la masse du public, qui tient davantage à la tradition qu'à la vérité historique.

M. René Didier a assumé sur sa tête une bien lourde tâche en acceptant de jouer Don Juan; c'est un personnage qui demande bien des qualités, il en a quelques-unes, mais il lui en manque certaines autres.

Dumaine a créé un Charles-Quint bon enfant, qui a de suite conquis son public; quelle bonne trogne de moine: ce n'est pas un livre d'heures qu'on voudrait lui voir à la main, c'est un broc; sous le nom du père Anselme se montre frère Jean des Entommeurs; mais, à part cela, il y a chez Dumaine l'art d'un comédien qui sait dire avec vérité et naturel.

Mangin est amusant dans le rôle de don Quexada et Mlle Angèle Moreau a tenu avec succès le rôle de Peblo.

(*Monde artiste.*)

LITTÉRATURE

BÉATRIX

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL (1)

(Suite.)

CHAPITRE VI

Béatrix est retirée dans sa chambre. A genoux, au pied du lit, elle essaie de prier sans distraction, mais mille pensées confuses se pressent dans son cerveau fatigué. Les adieux du matin à la petite maison, la route en chemin de fer, les émotions de l'arrivée dans ce salon bruyant, où elle entendait pour la première fois ces bavardages mondains qui lui semblaient dits en langue étrangère, tout cela tournait et retournait dans sa tête brûlante.

Comme sa tante l'a reçue froidement! Comme Hermine paraît fière et dédaigneuse! Et ces deux jeunes filles brunes seront ses élèves! Mais elles ont presque l'air de deux femmes malgré leur jeunesse, et la pauvre Béatrix se sent bien petite fille devant ce grand monde, qui s'épanouit si à l'aise dans un luxe qu'elle ne soupçonnait même pas!

Elle regarde par la fenêtre entr'ouverte, mais la lune est cachée sous les nuages, et elle ne peut rien distinguer que l'ombre épaisse produite dans le parc par la masse des grands bois. Singulière situation que la sienne! Ce château où elle vient d'arriver en étrangère, c'est là que son père est né, qu'il a vécu enfant et jeune homme, là que sa mère s'est mariée. Ces jeunes cousines qu'elle voudrait pouvoir aimer comme des sœurs, la regardent dans leur maison comme une indifférente, qui y passe pour un peu d'argent.

Quelques larmes mouillèrent les yeux de Béatrix, mais elle les refoula courageusement en songeant à l'importance de son sacrifice, et lorsque, une heure après, la lune sortit des nuages qui l'avaient voilée jusque-là, ses rayons vinrent caresser la jeune fille endormie à laquelle Dieu venait d'envoyer un pur sommeil et de doux songes.

La marquise de Vanssay ne dort pas aussi bien dans sa chambre élégante et parfumée. Bien qu'elle ait l'habitude d'une foule de petits

(1) Librairie Ch. Bériot, éditeur, 35, quai des Grands-Angustins.

complots domestiques où la jettent sans cesse son amour de l'imbroglio et les conseils de l'oisiveté, bien qu'elle soit habituée à vaincre, par les artifices de la ruse la plus féminine, jamais encore elle ne s'est trouvée dans une situation aussi difficile. Cette situation, elle l'a créée, mais elle peut ne plus en être maîtresse d'un jour à l'autre. Ni l'âme innocente de Béatrix, ni le cœur sans détours du vieux prêtre n'avaient soupçonné la trame mensongère qui s'était ourdie sous leurs yeux, pour ainsi dire, et avec leur naïve complicité.

Lorsqu'elle connut la situation de Béatrix, et l'appel qui était fait en sa faveur à la famille de son père, Mme de Vanssay se troubla. Sa vive imagination lui représenta l'orpheline, rendue cent fois plus intéressante pour le bon cœur du marquis. Elle lui représenta cette nouvelle venue, déroband à son profit une part de ce cœur où elle avait régné si longtemps sans rivale. Restée enfant gâtée, tout en perdant peu à peu les charmes de la jeunesse, elle avait vu s'éloigner d'elle peu à peu aussi le cœur de son mari. Il était bon pour elle, plein d'indulgence pour ses défauts et ses caprices, et de générosité pour ses fantaisies sans cesse renouvelées, mais elle n'était plus la compagne de sa vie. Il vivait facilement loin d'elle, soit en voyage, soit à la chasse ou dans sa bibliothèque, et jamais il n'éprouvait le besoin de causer avec elle ou de la consulter sur quoi que ce soit. Du reste, la laissant maîtresse absolue de tout régenter au château, où elle régnait en souveraine capricieuse et fantasque, dans le domaine de la fantaisie.

Mme de Vanssay, indolente à l'excès dans la vie de chaque jour, incapable de lutter contre les penchants d'une nature égoïste et légère, était toute prête pour le combat, lorsqu'il s'agissait de reconquérir un sceptre, ou tout au moins de disputer la victoire.

N'était-ce pas assez, se disait-elle, de voir Hermine gagner chaque jour plus d'ascendant sur l'esprit de son père, à mesure que le caractère et la raison de la jeune fille se développaient avec l'âge?

N'était-ce pas assez de lui entendre donner ce nom de Vanssay qu'elle était si fière de porter, tandis que ses pauvres filles à elle s'appelaient d'un nom roturier, qui ne lui rap-

pelaient que les souvenirs d'une assez triste union?

N'était-ce pas assez de savoir que ce château splendide, où elle régnait maintenant en souveraine absolue, et qu'elle avait embelli de toutes les recherches du luxe et de l'élégance la plus raffinée, appartiendrait dans l'avenir à cette Hermine, qui se trouvait toujours sur son chemin, et que, si le marquis venait à mourir, elle, ses filles, et même Thérésine, qui était pourtant une des Vanssay, elle, aussi, devraient dire adieu à cette demeure tant aimée?

Fallait-il donc encore voir une autre jeune fille, qu'on lui disait belle, pleine de grâces et de talents, tandis que sa jeunesse et sa beauté à elle s'en allaient chaque jour, malgré les efforts de la coquetterie la mieux entendue, prendre place à leur foyer, et contribuer peut-être à y retenir, par le charme de la nouveauté, cet époux qu'elle n'avait pas su se fixer à jamais auprès d'elle?

Sous cette blessure que chaque jour avait rendue plus vive, à mesure que la séparation entre elle et son mari s'était accentuée davantage, Mme de Vanssay faisait habituellement bonne contenance. Elle n'aurait voulu pour rien au monde laisser paraître ses secrets sentiments, mais elle veillait avec un soin jaloux, et montait la garde autour du marquis, lequel ne s'apercevait de rien.

MARIE MARÉCHAL.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS A NOS ABONNÉS

La *Gazette Rose* s'installe de nouveau cet hiver à Nice, dans les bureaux de l'*Agence Dalgoutte* et des *Echos de Nice*, 3, place du Jardin Public. Elle ne peut choisir un représentant plus actif, plus recommandable et plus intelligent que M. Dalgoutte. C'est donc à l'*Agence Dalgoutte* que toutes les dames françaises et étrangères, qui passent leur saison à Nice, doivent s'adresser pour s'abonner au journal la *Gazette Rose*, dont les bureaux sont à Paris, 26, rue Drouot, hôtel du Figaro.

L'abonnement pour Paris, Nice et la Province, est de vingt francs par an et de dix francs pour six mois.

On peut s'abonner directement à Paris, en envoyant un mandat de poste à l'ordre de Mme la vicomtesse de Renneville, directrice de la *Gazette Rose*.

PENSION DE FAMILLE

Connaissez-vous à Paris, mes chères lectrices, une pension de famille véritablement digne de ce nom, c'est-à-dire recommandable à tous égards?

Je ne le crois pas, si j'en juge par les doléances légitimes que j'entends s'élever contre ces pensions qui se donnent ce titre honorable, sans même chercher à le mériter, à ce point que j'en suis arrivée à me demander s'il existe en ce moment une maison véritablement digne de ce nom.

Je suis peut-être difficile, mais je pense qu'à cet égard on ne saurait l'être trop, car ce n'est pas seulement les avantages matériels que je voudrais trouver, mais c'est surtout la moralité et la convenance, de manière que la vie de famille puisse se continuer à l'étranger dans les conditions où elle existait au foyer domestique.

Telle est la difficulté dont viennent de triompher deux femmes du monde pour lesquelles l'élégance et l'étendue de leurs relations ont rendu la tâche facile.

Dans ce but, elles viennent de louer un ravissant hôtel, quartier de la Chaussée-d'Antin, avec un petit jardin dont la fraîcheur et la tenue irréprochable font oublier l'exiguïté. Les appartements sont vastes, bien aérés et confortablement meublés; il y a deux salons dont un de lecture, l'autre destiné aux réceptions du soir et aux fêtes musicales et dansantes qui auront lieu plusieurs fois dans l'hiver; enfin, ce qui ne gâte rien, la table sera excellente; le tout à des prix modérés.

Nous prions donc celles de nos lectrices qui auront besoin de plus amples renseignements pour des amies de province ou de l'étranger, de s'adresser à la direction du journal la *Fantaisie Parisienne*, 52, rue de la Bruyère.

L. N.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE MARIAGE

Toilette de mariée. — Robe en faille blanche, avec jupe à traine toute unie derrière, se dégageant sur une autre jupe bouillonnée et coulissée dans le bas. Un tablier de biais de faille, garni d'un volant de point à l'aiguille, est attaché par des nœuds de faille à la traine, et se drape sur une jupe bouillonnée. Corsage cuirasse à basques liserées d'un biais, cambrant la taille avec collerette tuyautée en point à l'aiguille. Les manches ont un revers formé de biais de faille, avec volant de point à l'aiguille et nœud de faille. La collerette de point à l'aiguille, descend en jabot devant et derrière. Coiffure en cheveux relevée en racines droites et gonflée sur les tempes, avec bandes se déroulant dans le dos, et long voile de tulle attaché par une guirlande de fleurs d'oranger. Gants blancs à quatre boutons. Souliers Louis XV, en faille blanche, avec nœud de faille, de point à l'aiguille fleuri de trois fleurs d'oranger.

Toilette de demoiselle d'honneur. — Jupe en velours bleu turquoise, avec tuyaux d'orgue faisant volants. Tunique tablier, boutonnée de velours devant, en sicilienne bleu pâle, faisant pointe devant, avec large biais de velours au-dessus de l'ourlet, et se relevant en demi-traine derrière. Le corsage en sicilienne a un plastron de velours, avec collerette Médicis en crêpe lisse. Manches en sicilienne, avec tuyauté de velours le long du coude et grand parement de velours bleu boutonné. Manchettes plissées en crêpeline. Coiffure de cheveux blonds bouclés, avec petit chapeau de faille, et velours bleu, genre Greuze, avec branche de roses épanouies dans l'intérieur. Par derrière, de côté, nœud de velours et plumes bleue. De l'autre côté, sur l'oreille, rose de Bengale épanouie. Gants de Saxo nuance naturelle. Souliers Louis XV, en chevreau bleu, avec nœud mélangé velours bleu turquoise et sicilienne bleu pâle.

Le bouquet de mariée arrive de Nice, des jardins de Mme Duluc, et se compose de fleurs d'oranger, de jasmin blanc, d'œillets blancs, de roses blanches, de mymosa blanc, et de branches de tubéreuse faisant plumes.

EXPLICATION DES BANDES DE TAPISSERIE COLORIÉE

Ces deux bandes de tapisseries, composées dans le genre cachemire toujours si élégant, serviront à mille emplois différents. La première bande bordée en haut et en bas de petits carrés longs, alternés violet, rouge et vert, et renfermant des losanges très ornements, est ordinairement exécutée tout en laine, à l'exception de tous les points jaunes qui seront travaillés en soie d'Alger. Employée pour encadrer des rideaux, ou pour former des meubles étant alternée avec des bandes de reps, elle sera du plus bel effet pour accompagner des couleurs sobres, qui en feront ressortir le brillant.

La seconde bande, comme la précédente, sera bordée sur canevas fin pour être employée pour petits meubles, mais pour rideaux le canevas fort vaudrait mieux, en rendant la bande plus large. Ici le fond bleu demande aussi, ainsi que les points jaunes à être exécuté en soie d'Alger.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Le gérant : J. KUGELMANN.

Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12, Paris.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — BIBLIOGRAPHIE. — COURRIER DES THÉÂTRES : Opéra, la Patti, Ventadour, Mme Pozzoni. — LA FÊTE DE CHARITÉ DE LOUVECIENNES, par M. Jehan Valter. — LITTÉRATURE : *Béatrix* (suite), par Mlle Marie Maréchal. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de promenade.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — La Toussaint. — La Fête des morts. — Représentations de la Patti. — La vie de château. — Le Bois de Boulogne reprend sa physionomie. — Les joies du retour et les émotions du voyage. — Fontarabie et M. Dupressoir. — Le Lac salé. — Le camp républicain. — La saison à Nice. — L'Agence Dalgoutte. — La villa Sturbey. — L'empereur de Russie et le baron de Rothschild. — Les bouquets de Mme Duluc. — Réceptions seigneuriales au château d'Esclimont, au château de Dampierre et au château de Rambouillet, en l'honneur du prince de Galles. — Le Maréchal de Mac-Mahon au château de Broglie. — Fêtes de charité au pavillon de Luciennes. — Les théâtres font florès. — Paris redevient mondain.

La Toussaint était autrefois le signal de l'hiver, comme Pâques était la résurrection du printemps et de la nature. Aussitôt que le glas funèbre avait tinté, toutes les hirondelles voyageuses rentraient à tire d'ailes, les grandes installations parisiennes rouvraient leurs portes à deux battants, les salons s'illuminaient, et les fêtes, les bals et les concerts commençaient, car tout était terminé pour le carême. Autre temps, autres mœurs; autres usages, autres habitudes! Le souffle de la Révolution a passé sur toutes choses: nous ne vivons plus comme nos pères, comme nos

aïeux, comme nos ancêtres. Nous vivons à la russe, à l'anglaise, à l'américaine, et la vie de château commence au moment où elle se terminait autrefois. Il est vrai que la chasse était plaisir de roi et de grand seigneur, et qu'aujourd'hui chacun est *chasseur volontaire*. On ne rentre définitivement à Paris que vers le 15 décembre, et ce n'est qu'après le jour de l'an accompli que les fêtes parisiennes commencent; ce qui n'empêche pas les châtelaines d'être tantôt à Paris et tantôt dans leurs terres. Pas une n'a manqué les représentations de la Patti, comme pas une ne manquera les fêtes de l'Elysée. C'était, d'ailleurs, une occasion de se montrer à l'Opéra dans une nouvelle et élégante toilette; de dire: « Me voilà!... Je suis plus fraîche et plus jolie que jamais, car je reviens des Pyrénées, d'Aix-les-Bains et des bords de la mer. »

A cette représentation de la Patti, au profit des Alsaciens-Lorrains, et aux deux autres qui ont suivi, avant son départ pour la Russie, on se recherchait et on se retrouvait avec d'autant plus de plaisir qu'on savait très bien qu'on allait se quitter encore.

La Toussaint reste donc l'une des fêtes de l'Eglise les plus solennelles et les plus touchan-

tes, car elle précède la *Fête des Morts*. Que de tristes et douloureux souvenirs le cœur le plus oublieux évoque ce jour funèbre consacré à ceux qui ne sont plus! Hélas!... ils sont tous partis pour ce grand voyage éternel dont on ne revient jamais. L'amertume de la douleur s'est adoucie peu à peu; ce ne sont plus des corps ensevelis, mais des ombres affectueuses, aimables et charmantes, qui errent autour de nous. Elles sont toujours là, ces ombres fugitives, aussitôt qu'on les appelle et qu'on les évoque. Et ce triste jour des morts, qui cache ses voiles funéraires sous des massifs de couronnes d'immortelles et de fleurs, est le jour consacré par tous à la prière et à la souvenance.

Après la Toussaint, il n'y a plus de beaux jours de soleil à espérer, ni de journées tièdes et douces. Tous ceux qui ne mènent pas la vie de château sont de retour et osent avouer qu'ils sont revenus. Le Bois de Boulogne reprend sa physionomie du matin et de l'après-midi. On organise des cavalcades et l'on commence à compter les belles amazones parisiennes, anglaises et américaines, qui montent à cheval avec une élégance et une sûreté d'écuycères accomplis, et de trois heures à six heures de l'après-midi, les équipages se croisent et s'entrecroisent autour du lac et dans l'avenue des Acacias. Rien n'est plus doux et plus agréable que de se retrouver après quatre et cinq mois d'absence. Que d'événements se sont accomplis, heureux ou malheureux, pendant ce laps de temps! Où a-t-on été?... Qu'a-t-on fait?... Les rendez-vous à la mode et de très bonne compagnie ont été Vichy, Aix-les-Bains, Luchon, Bagnères-de-Bigorre, Trouville et Biarritz. La plage de Biarritz a été surtout, au mois de septembre, des plus animées et des plus cosmopolites. On eût dit un petit Bade maritime, car M. Dupressoir était à quelques heures de locomotion, à Fontarabie, sur la frontière d'Espagne, avec son râteau d'or, représentant le Hasard et la Fortune. Il n'y avait pas seulement l'émotion du jeu qui attirait les touristes à Fontarabie, il y avait encore un pays nouveau à explorer, pays pittoresque entre tous, avec ses frontières échelonnées de soldats républicains et de carlistes, se tirant des coups de fusil, rançonnant les voyageurs et jusqu'à la banque de M. Dupressoir, et menant à grandes guides le métier de brigands.

Toutes ces émotions étaient bien faites pour tenter de jolies femmes naturellement craintives et curieuses. Voir la guerre de tout près et entendre le bruit des balles, pendant qu'on poursuit le rouge et le noir, c'était bien tentant. Pas une n'y a résisté. La belle princesse Jablonowska, fille du général comte de Moorh, hongroise d'origine, qui a déjà parcouru la Russie, l'Égypte, et qui connaît toute l'Italie et toute l'Allemagne, a considéré ce petit voyage à Fontarabie comme une véritable excursion de plaisir; c'était pour ainsi dire aller à Versailles ou au pavillon Henri IV, sur la terrasse de Saint-Germain. Ce qui l'a beaucoup amusée, c'est qu'on va en bateau à Fontarabie, en traversant le lac salé, à partir d'Hendaye. C'est le trop plein de la mer qui forme ce lac salé, qui n'est qu'une vaste dune de sable à marée basse; les bateaux sont frétés par M. Dupressoir et lui appartiennent. Lors du passage de la princesse, d'Hendaye à Fontarabie, des soldats républicains s'étaient emparés d'autorité d'une barque à M. Dupressoir pour traverser également le lac. Ils suivaient donc la même route et les deux bateaux se touchaient de près. Quel ne fut pas l'effroi et la stupeur de la princesse en entendant siffler une grêle de balles autour d'elle! Les carlistes tiraient sur les soldats républicains qu'ils avaient aperçus, et les balles, par ricochets, eussent pu atteindre la barque de la princesse, qui n'est revenue de sa frayeur qu'en descendant à Fontarabie et en se voyant saine et sauve. Elle en rit aujourd'hui, et elle avoue sincèrement qu'elle ne regrette pas cette émotion inattendue de son voyage. Fontarabie, nous a-t-elle dit, est l'une des villes les plus curieuses qui existent, car elle est restée telle qu'elle était lorsqu'elle fut assiégée et bombardée par Napoléon I^{er}, lors de la guerre d'Espagne. Il y reste tout au plus une vingtaine de maisons; les autres sont barricadées ou tombent en ruines. C'est la désolation de la désolation; et au-delà de Fontarabie, le bruit, le mouvement, le va-et-vient des joueurs et des touristes, et une nature splendide et pittoresque que la plume et le pinceau sont inhabiles à reproduire. Les femmes de Fontarabie ont une grande réputation de beauté.

La princesse, qui est aventureuse et chevaleresque, comme la plupart des étrangères et

comme une voyageuse qu'elle est, résolut d'explorer les avant-gardes du camp républicain espagnol. Il faisait un temps splendide, et le soleil d'or des Espagnes rayonnait sur ce paysage digne d'un Vélasquez.

La princesse aperçut des troupes mal équipées, qui lui rappelèrent la malheureuse armée de Gambetta, organisée pour la défense de la France. Un officier déguenillé dormait étendu nonchalamment sur deux oreillers garnis d'une valenciennes dont la princesse admira la splendeur. Il était pour ainsi dire le gardien d'un seul canon recouvert d'un waterproof de femme. A l'approche de la princesse, qui est belle et majestueuse comme la Junon antique, l'officier espagnol se leva, et, après l'avoir remerciée de l'honneur qu'il lui faisait de visiter la frontière d'Espagne, il lui proposa galamment de l'introduire dans le camp républicain. Mais la princesse se refusa, et elle eut raison. Sait-on à quoi on peut s'exposer en temps de guerre? Elle en avait vu assez pour satisfaire sa curiosité féminine. Le récit de la princesse est authentique; mais combien de contes charmants on va inventer sur Fontarabie, qui est aujourd'hui très à la mode, grâce à M. Dupressoir et à la guerre d'Espagne. Maintenant qu'on est revenu de Biarritz et de Fontarabie, la colonie étrangère se met en route pour Nice, Cannes, Menton et Monaco. La saison s'annonce à Nice des plus brillantes. L'Agence Dalgoutte a déjà loué de splendides villas, et elle reçoit chaque jour de nombreuses lettres pour des locations d'appartements meublés et pour des renseignements exacts sur les principaux hôtels de Nice et du littoral maritime. L'Agence Dalgoutte est la mieux renseignée et la plus accréditée, et on lui accorde la préférence parce qu'on n'a jamais avec elle aucune désillusion. *L'Agence Dalgoutte, 3, place du Jardin public*, se met à la portée de toutes les bourses et de toutes les positions, et s'enquiert aussi bien d'un tout petit appartement, bien meublé et bien aéré, que d'une villa de 25 à 30,000 fr. Mme Prodgers, qui donne de si belles fêtes pendant la saison de Nice, est déjà installée Promenade des Anglais.

Parmi les personnes attendues, nous citons: le général Schablikine, véritable Mécène, dont les salons étaient, il y a deux ans, le rendez-vous de tout ce que Nice possédait d'élé-

gant et d'aristocratique; le comte de Montalivet, le comte Lamberti, le duc de Mouchy-Noailles, le prince de Poix, et la duchesse, née Anna Murat; le prince de Comitini, Son Altesse le prince de Furstemberg, M. Salavankhan, un Chinois fort riche et fort instruit, dont les marques de distinction sont si nombreuses qu'il est, dit-on, dans son pays, couvert de boutons de toutes sortes (cet illustre mandarin va habiter la villa de M. de Villemessant); M. Morocordato, le capitaine Stock Boyd, dont tout Nice regrettait l'hiver dernier l'absence et partageait la douleur; M. le comte Vitalet Korwin de Krassowsky et M. le comte Jaraczewski, qui est le gentilhomme accompli par excellence et un sportsman des plus distingués. Lors de son dernier séjour en Angleterre, il y a de cela plusieurs semaines, il eut l'honneur d'être présenté à Son Altesse Royale le prince de Galles et d'être admis dans son intimité après quelques rencontres sur le turf.

Le prince de Galles, enchanté des façons charmantes du comte, ne tarda pas à le prendre en grande amitié, et, à la suite d'un dîner auquel il l'avait convié, le comte Jaraczewski lui gagna la somme de cent cinquante mille francs. La veine fabuleuse du comte ne devait pas s'arrêter-là.

Etant allé rejoindre à Bade son ami, le comte de Krassowsky, il gagna au Cercle, quelques jours après son arrivée, une même somme de cent cinquante mille francs, ce qui lui fit presque coup sur coup un gain de trois cent mille francs.

La fortune n'est pas toujours aveugle. Le comte Jaraczewski est aussi bienfaisant que beau joueur, et les pauvres de Nice se ressentiront de son heureuse chance.

On attend également M. S. de Lewin, capitaine dans l'armée suédoise, qui était, la saison dernière, l'âme de toutes les fêtes. M. Lewin arrive dans les premiers jours de novembre, avec sa jeune et jolie femme, Mlle Clémentine Duran, qu'il a épousée à Paris, le jeudi 4 septembre, dans l'église de Saint-Louis-d'Antin.

Le vicomte Vigier, président du Cercle de la Méditerranée, et la vicomtesse Vigier, n'arrivent également à Nice qu'après les fêtes de la Toussaint.

D'autres familles non moins importantes sont déjà installées à Nice.

Nous citerons la princesse Routowsky, qui occupe tout un étage à l'hôtel Teisseire, place Grimaldi; Mme Meyerbeer, veuve de l'illustre compositeur, qui va passer tout l'hiver à Nice; M. Emilio Castellar, ex-président de la République espagnole, descendu au Grand-Hôtel; le comte de Romac, sir et honorable lady Whalley, le comte et la comtesse de la Sizeranne, le comte Chambrun de Rosemont, littérateur des plus distingués, auteur de plusieurs ouvrages et surtout d'un traité de géologie, et de plusieurs volumes de voyages, d'après Montaigne, très appréciés des savants.

Mais ce qui comble de joie la ville de Nice et les Niçois, c'est l'espérance de posséder peut-être Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies et le baron de Rothschild. Depuis longtemps l'empereur de Russie désire posséder une villa à Nice, et, d'un autre côté, le baron de Rothschild, qui a laissée à Nice de si profonds regrets, surtout parmi les pauvres, ne demande qu'à acquérir la villa Stirbey, qui est convoitée également par le Czar. Le baron de Rothschild a fait offrir la somme de douze cent mille francs au prince Stirbey, de cette villa digne de sa royale habitation de Prégny, près Genève.

Mais l'empereur de Russie ayant été le premier demandeur, le prince de Stirbey, par une courtoisie bien facile à comprendre, aurait fait offrir la villa au Czar au prix de quatorze cent mille francs, et afin d'expliquer cette offre et le prix demandé, il l'aurait fait accompagner de la lettre du baron.

La *Gazette Rose* prenant également ses quartiers d'hiver à l'Agence Dalgoutte à Nice, est à même plus que toute autre de savoir ce qui s'y passe et d'être au courant des fêtes et des plaisirs.

C'est ainsi qu'elle peut parler d'un splendide bouquet que Monseigneur le comte de Chambord a bien voulu commander à Mme Duluc, successeur du jardinier Alphonse Karr, et qui est arrivé à Frosdorff, dans un état parfait de fraîcheur, ce qui prouve que, par la saison dans laquelle nous entrons, les bouquets de Mme Duluc peuvent voyager au-delà de la France. Il suffit de lui écrire quelques jours à l'avance, à Nice (Alpes-Maritimes), et de lui dire si l'on désire un bouquet mélangé ou un massif de violettes de Parme.

Les bals et les fêtes vont bientôt commencer à Nice, qui est en plein printemps, quand nous sommes ici en plein hiver, et qui voit éclore les violettes de Parme, les orangers, quand nos toits parisiens sont couverts de givre et de neige.

Il vient toutefois de s'accomplir de très belles réceptions seigneuriales, à l'occasion de la présence de Son Altesse Royale le prince de Galles à Paris, qui a été en visite chez M. le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia, au château d'Esclimont, et chez la duchesse de Luynes, au château de Dampierre.

Le château d'Esclimont s'élève dans une contrée boisée, dans la commune de Gallardon, tout près de Chartres, dans le département d'Eure-et-Loir.

Le parc magnifique au milieu duquel il est assis, et les bois de Gallardon qui en dépendent et qui s'étendent jusqu'aux portes de la petite ville de Dourdan, en font une résidence tout à fait princière.

Le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia a très grand air, il ressemble d'une manière frappante à l'auteur des *Maximes*, qui datent pour ainsi dire d'hier, parce que les passions et les vanités humaines sont toujours les mêmes.

Le prince de Galles, fils aîné de la reine d'Angleterre, et par conséquent héritier du trône, est un très beau cavalier, qui porte toute sa barbe qui est blonde, et qui a de grands yeux bleus langoureux. De tous les princes étrangers, il est certainement le plus populaire parmi nous; il a vécu longtemps à Paris, et il a toujours témoigné aux Français, qui le lui rendent bien, la plus bienveillante sympathie.

Il aime surtout les artistes français qui vont jouer en Angleterre. Il va souvent les visiter dans les coulisses pendant les entr'actes, leur offre de nombreux cadeaux et leur fait jeter force bouquets.

Le prince de Galles a épousé, il y a quelques années, la princesse Aurore de Danemarck, sœur de la future Impératrice de Russie. Il est très aimable et très affable; aussi est-il adoré en Angleterre où la maladie qu'il a faite, il y deux ans, était devenue un deuil public, tant il est populaire.

Pour accéder au désir du Prince Royal d'Angleterre, la réunion a été toute intime, au châ-

teau d'Esclimont. Le duc et la duchesse de Bisaccia n'avaient invité que des hôtes connus du prince de Galles ou des personnes de sa famille.

C'étaient le duc de Chartres qui, jeté à huit ans, en exil, sur le sol de la Grande-Bretagne, a été le compagnon assidu du prince, et son partenaire le plus cher dans les excursions du sport; le duc de Doudeauville, frère aîné du duc de Bisaccia, à qui Son Altesse Royale a promis de venir, l'année prochaine, en déplacement cynégétique à la Gaudinière; la duchesse de Doudeauville, toute grâce et toute beauté, la vraie grande dans toute l'acception du mot; le duc et la duchesse de la Trémoille, les hôtes de Son Altesse Royale l'été dernier à Malborough-House; le duc et la duchesse de Fezenzac; le prince et la princesse Auguste d'Artemberg; le duc de Croy, beau-frère de la duchesse de Bisaccia; la comtesse d'Archiac, ayant quitté pour cette solennité son père, le duc de Lesparre, et le château Manvières, l'un des plus beaux domaines de chasse de la vallée de Chevreuse; le comte Etienne; M. et Mme Henri Widdrington; Standish-Noailles; puis des tireurs émérites, tels que le marquis de Lau, le prince de Polignac, le comte de Saint-Priest et M. O'Connor.

La belle tenue des équipages du duc de Bisaccia et la correction de ses attelages à quatre ont été très appréciées du prince de Galles qui a visité avec beaucoup d'intérêt les écuries d'Esclimont.

La plupart des dames portaient pour la promenade des costumes en reps anglais et en tartan varié de carreaux et de nuances qui produisaient le plus charmant effet. La seconde jupe se retroussait du côté gauche, avec une écharpe attachée sur l'épaule, à la façon écossaise. C'était d'une galanterie toute directe. Les chapeaux étaient en feutre assorti à la nuance des costumes: les uns avec plumes, les autres avec fleurs et ornements de velours fièrement relevés du côté gauche par un bouquet de fleurs.

Le samedi soir, il y a eu sauterie au piano, dans le grand salon du château. On a beaucoup remarqué la réapparition du marabout, qui va reconquérir cet hiver la vogue d'autrefois. Le marabout était la plume vaporeuse et folâtre préférée de nos mères, qui le mélangeait avec

le diamant. C'était le souffle de la plume. A Esclimont, les nouveaux marabouts, disposés en panaches à la Marie-Antoinette, étaient mêlés à des fougères en diamants, qui semblaient être poudrées à la maréchale.

Mentionnons aussi une robe de tulle gris argent, avec tunique tablier entièrement pailletée de jais blanc, avec nœud écharpe de satin grosseille doublé de jais, et, pour coiffure, une couronne de groseilles rouges et blanches; une très jolie toilette, style Louis XIII, était rose et lilas, avec garniture de point de Venise, et une très élégante robe bleue de deux tons, ornée d'une garniture de plumes assorties, était relevée par une ancre en diamants, retenue par une chaîne en pierreries de toutes couleurs.

Le prince de Galles a dansé le premier quadrille avec la duchesse de Bisaccia qui excelle dans l'ordonnance de ces réceptions seigneuriales. Sur sa demande et avec sa participation, on a organisé un quadrille de lanciers, qui a eu les honneurs de la soirée, ainsi qu'une bourrée écossaise, avec accompagnement de cornemuse. Aussi brillant danseur que cavalier intrépide, le Prince est également un très beau joueur, et il fait merveille devant le billard du château d'Esclimont, comme à la table de whist de Rambouillet.

Le Prince adore les enfants, et il renouvelle avec eux les exploits qui ont rendu si populaire la physionomie paternelle de Henri IV. A Esclimont, il a fait calvacader l'aîné des enfants de la duchesse de Bisaccia, Charles de La Rochefoucauld, et comble de gâteries et de tendresse le troisième enfant du duc, le petit Armand, qui a quatre ans.

A Dampierre, lors de la visite qu'il a faite dimanche à la duchesse de Luynes, fille du duc de Bisaccia, il a embrassé à plusieurs reprises le jeune duc Honoré et sa sœur Marie, et s'est montré très affectueux à leur égard. Le jeune duc de Luynes portait le costume écossais du clan des Stuarts, avec la veste de velours noir, le plaid et la jupe à carreaux rouges et blancs, et la toque noire.

Ce jeune higlander, avec ses yeux vifs et sa jolie tête blonde, a rappelé au prince de Galles son enfance et une estampe très populaire en Angleterre, où il est représenté entre la reine Victoria et le prince Albert.

Le prince de Galles lui a demandé son portrait, et l'enfant qui n'a que six ans, mais qui est doué d'une précocité étonnante, lui a remis sa photographie, sur laquelle il a écrit son nom et la date: *Dampierre*, 18 octobre 1874.

La réception de Dampierre a été, comme celle d'Esclimont, digne de l'héritier du trône d'Angleterre.

Dans la salle à manger, la table était magnifiquement servie. Elle était ornée de ce merveilleux surtout dessiné par le duc Honoré de Luynes, le célèbre ami des arts et des artistes, modelé par Feuchère et exécuté par Froment-Meurice, en argent massif. Sur les panneaux de la salle se voient les plus belles œuvres de Guignet: *le Festin de Balthazar* et *Henaut dans les jardins d'Armide*.

Après le lunch, le prince de Galles a visité les appartements du château, dont la duchesse de Luynes lui a fait les honneurs. A gauche, dans le cabinet de travail de la duchesse, le Prince a admiré un buste colossal du duc Honoré, par *Rude*; à droite, il a visité la salle de billard, ancienne chambre à coucher de la reine Marie Leczniska, décorée par *Vernet* et *Oudry*; puis le cabinet du duc entouré de rayons de chêne, sur lesquels sont rangés les mémoires de *Breteuil* et de *Dangean*. Dans cette pièce, Mme la duchesse de Luynes montra au prince de bien curieuses porcelaines de Chine, qui sont toute une histoire.

Vers le milieu du siècle dernier, un Luynes se vit obligé, pour soutenir son régiment, de vendre sa vaisselle d'argent, se promettant de la remplacer par de la porcelaine à ses armes. La fortune lui étant redevenue propice, il ne voulut rien changer à ses projets; seulement il envoya le dessin de ses armes en Chine, et on lui fit un merveilleux service ayant le style essentiellement chinois, mais portant ses armes peintes sur toutes les pièces, au milieu des fleurs et des monstres du Céleste-Empire.

Sur le cabinet du duc s'ouvre le *sanctuaire*, monument de la reconnaissance des ducs de Luynes pour Louis XIII, le bienfaiteur de leur famille. C'est une pièce, sans sièges, entièrement tendue de velours violet fleurdelisé, et au milieu de laquelle, sur un socle de bronze, est placé le Louis XIII enfant, de *Rude*, statue d'argent qui a figuré tout récemment à l'Ex-

position des Alsaciens-Lorrains, au palais du Corps législatif. La voûte de cette salle porte les armes royales de France et de Navarre.

Le Prince Royal est resté très longtemps dans la galerie qui dessert les appartements, et qui a été décorée par *Hippolyte* et *Paul Flandrin*, *Gleyre*, *Picot*, *Simart* et *Duret*. Elle contient la célèbre statue colossale de Minerve, imitée de celle du Parthénon. Le duc Honoré avait patiemment et sagement reconstitué ce chef-d'œuvre de Phidias et l'avait fait exécuter par *Simart*, en or, en argent, en ivoire, en pierreries.

En face de la Minerve est le portrait de Mme de Luynes et de ses deux enfants, le jeune duc Honoré et la petite Yolande, par *Cabanel*.

La galerie contient une multitude d'objets d'art, une panoplie considérée comme la plus belle de l'Europe, et de nombreux objets d'acier et de bronze, œuvres du duc, dont une des occupations favorites était la recherche des procédés industriels de forge, de trempe ou de taille de métaux.

Au retour d'une promenade en voiture dans les allées séculaires plantées sous Louis XIV, et notamment dans sa belle avenue qui longe le ruisseau de Vaux-de-Cerny, le Prince a visité le musée et la bibliothèque, qui est riche de dix-huit mille volumes, presque tous d'une grande rareté. Il a pu voir sur les tables de très beaux ouvrages anglais, notamment la relation de son voyage en Orient.

La troisième visite que le prince de Galles a faite au château de Rambouillet chez le duc de la Tremoille, n'a pas été favorisée d'un aussi beau temps. Un véritable déluge, comme il en tombe souvent au bord de la mer et dans les montagnes, a dérangé tous les projets. Paysannerie dans la promenade en forêt, tout cela est tombé dans l'eau, jusqu'à la fête nautique qui devait avoir lieu sur le grand bassin qui sépare le jardin anglais.

La causerie au salon a remplacé la promenade. On y a fait assaut de grâce, de beauté, d'élégance et d'esprit. Il y avait la princesse de Sagan, la duchesse d'Uzès, la duchesse de Bisaccia, la marquise de Gallifet, la baronne Alphonse de Rothschild, la vicomtesse Christian de Trédern, Mme de Montgomery et la baronne Nathaniel de Rotschild, qui habite en

ce moment l'abbaye de Vaux-de-Cernay, magnifique résidence voisine de Rambouillet, qu'elle achève d'aménager.

Une autre visite plus intime qu'officielle a eu lieu au château de Broglie par M. le maréchal de Mac-Mahon. Tout Bernay s'est pavoisé et s'est mis en frais de discours pour fêter la présence du chef de l'Etat, que tous les honnêtes gens respectent et honorent.

La fête du pavillon de Lucienne mérite d'être mentionnée. Nous en faisons un article spécial.

Les théâtres se ressentent de la rentrée pour ainsi dire générale, et de la présence des étrangers à Paris. Ils font tous florès, et les recettes sont splendides. Le Cirque a quitté les Champs-Élysées pour reprendre ses quartiers d'hiver, et a dit adieu au coquet petit théâtre des Folies-Marigny, qui tient un vrai succès avec les *Cocottes en sucre*, désopilante fantaisie en trois actes, de MM. Guénée et Lassouche, et où défile tout un bataillon de jolies femmes. Les étrangers, et messieurs du sport et du club, affectionnent ce petit théâtre où ils s'amuse beaucoup.

Au Gymnase, on a repris la *Princesse Georges*, de M. Alexandre Dumas, et le Théâtre Français va donner la *Dame aux Camélias*, pour Mlle Croizette.

Paris reprend donc sa physionomie mondaine, et bientôt nous n'aurons plus que fêtes et plaisirs à enregistrer.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Il y a tant et tant de modes nouvelles en coiffures, en confections, en costumes et en robes de gala, qu'on ne sait trop comment définir la nouveauté et spécifier le genre de toilettes qui va conquérir la vogue cet hiver. Les toilettes simples et de bon goût sont recherchées par les femmes du grand monde qui veulent enfin s'affranchir du *frou-frou* de certains costumes et porter des toilettes éditées spécialement pour elles !

La plupart d'entre elles ont fait un pacte d'alliance qui consiste à s'habiller à sa guise, d'après son genre de beauté, sa tournure et ses inspirations, et à laisser de côté les modes de tout le monde. Elles auront donc des conférences sérieuses avec leur modiste, leur couturière, leur fleuriste et leur coiffeur, et l'on décidera, d'un commun accord, les chapeaux, les robes, les coiffures et ces

mille et mille fantaisies qui éclosent au jour le jour, comme autant de fleurs charmantes qu'elles sont.

La maison *Gagelin-Opigez* conserve sa priorité artistique et élégante. Toutes ses toilettes ont grand air. C'est pourquoi les plus riches étrangères et les femmes les plus à la mode vont lui demander, à chaque renouvellement de saison, la primeur de ses confections et de ses plus belles toilettes.

Citons : un costume Princesse de Galles, avec jupe en velours noir uni, faisant traîne, montée à gros plis par derrière, sur laquelle est disposée une tunique en matelassé diagonal, gris fer, brodé d'argent, garni d'une plume d'autruche assortie et d'un effilé. Le corsage forme cuirasse à pointe devant et derrière, et se lace dans le dos du haut en bas. Il est également garni d'une plume et d'un effilé assorti. Les manches sont en velours comme le jupon.

Une robe de grande toilette, genre *spirale*, en faille bleu du Nil très pâle. Le devant de la jupe est garni en spirales de draperies mélangées avec un magnifique volant de point à l'aiguille. L'originalité de cette robe spirale est de n'avoir que *180 de large*. Par-dessus s'attache une grande traîne de deux mètres, entièrement plissée dans toute sa hauteur. Sur le pli du milieu descend un magnifique coquillé de dentelle point à l'aiguille, avec flots de rubans, se perdant dans le bas de la traîne.

Cette même toilette est très élégante, comme style et comme genre, en faille noire et dentelle de Chantilly.

Une toilette *Vénitienne*, dédiée à la célèbre voyageuse, la princesse Dora d'Istria, se composant d'une première jupe, faisant tablier vénitien, en tissu d'or, lamé de différents motifs d'or de couleur (genre Louis XVI). Sur cette première jupe flotte une traîne de cour, en velours violet, frappé de fleurs de velours et satin, entièrement doublée d'un tissu d'or uni, et se relevant en spirales de chaque côté du tablier, avec des agrafes de pierrieres.

Il faut avoir la taille d'une déesse et une élégance suprême pour faire valoir toute la richesse artistique d'une semblable toilette. C'est pourquoi la maison Gagelin-Opigez la dédie à la belle princesse Dora d'Istria, qui n'est autre que la princesse Meschensky-Kolsoff.

Un costume de *bois de Boulogne* en faille loutre, garni de velours assorti, avec tablier mélangé de draperies de faille et de biais de velours. Par derrière, la jupe plissée est rayée d'un pli de faille et de velours. Le corsage, en faille, est garni de velours et de plumes assorties. Du côté gauche du corsage s'attache une tunique garnie d'un revers de velours et de plume, qui se relève sur le côté droit au moyen d'une aumônière de velours.

Un costume *Chantilly*, se composant d'une grande casaque, en étoffe unie anglaise, très moutonneuse. Le corsage est entièrement garni de biais de soie assortis au jupon et de tresses mohair de même nuance (il y a trois tresses pour un biais). La polonaise, ouverte devant, laisse voir une disposition de tresses mohair et de biais de soie. Un marabout de laine frisée garnit la polonaise tout autour et fait fourreau. De très jolies poches ornent la tunique, très en arrière sur le côté.

**

Un costume *Laitière*, reproduit avec un jupon de velours anglais bronze, sur lequel se retrousse une jupe en étoffe laitière, rayée rouge et noir. Une petite blouze, à doubles plis plats dans le dos, est retenue à la taille par une ceinture de même étoffe, ou une ceinture de velours noir rehaussée d'appliques d'argent. Un petit camail à capuchon complète le costume.

**

Nous parlerons, dans notre numéro du 1^{er} décembre, des toilettes et des sorties de bal et de théâtre, et des nouvelles créations qui se produiront d'ici là.

**

La confection est revenue à la mode, *la vraie, celle d'autrefois*, qui a établi la réputation de la maison Gagelin-Opigez, c'est-à-dire le grand vêtement très confortable, dans lequel une jolie femme s'enveloppe et est chez elle, et qui se reproduit en étoffe matelassée bien légère et bien chaude. Ces grands vêtements se garnissent de plumes de coq très fournies, ou bien de belle fourrure de fantaisie.

**

On nous prédit, pour les bals et les soirées, des toilettes de contes de fées. Beaucoup d'or et de perles, de jais, de pierreries, d'acier blanc et bleuï et de clinquant. C'est ce que nous verrons. D'autre part, on nous dit que les toilettes de tulle et de gaze seront de véritables jardinières, et que *Mlle Pitrat*, la fée des roses, a disposé de nouvelles garnitures faisant écharpes et tabliers, et des franges de fleurs d'une délicatesse exquise. Nous cueillerons, tout exprès pour vous les offrir, quelques-unes des plus artistiques montures qui s'épanouissent dans les serres de fleurs naturelles de *Mlle Pitrat*, 25, rue de Grammont.

C'est la fleur telle qu'elle s'épanouit, telle qu'elle s'allanguit et telle qu'elle se fane. Il est impossible de faire plus vrai. Pour les chapeaux de feutre, qui sont très à la mode cette saison, *Mlle Pitrat* a disposé de très nouvelles montures de fleurs et de feuillage en velours. Par cela même que les garnitures de jais blanc, de jais noir et d'acier blanc et bleuï font fureur, la Glaneuse en a collectionné de très fantaisistes dispositions soit en galons, en entredeux, en franges, en motifs de fleurs et de feuillage, en effilé tout jais et en tissu cotte-de-

mailles de jais, de toutes les grandeurs. La Glaneuse dispose aussi de merveilleuses cuirasses en tulle noir et en blonde, brodées de jais noir et de jais blanc, et en cotte-de-mailles de jais noir. Elle a même un tissu de broderie tout en perles de jais blanc, qui se coupe à la pièce, ni plus ni moins qu'une étoffe de faille ou de laine. Avec cette broderie de jais blanc, on peut composer des cuirasses, des tabliers et toute espèce d'ornement.

Les dentelles brodées d'acier bleuï, de perles blanches, de jais noir et de jais blanc, s'emploient également pour garnitures de robes.

Ce qui est toujours nouveau et seyant, bien que cette actualité ne date pas d'hier, ce sont les mantilles blanches et noires, en dentelle espagnole, qui servent de sortie de théâtre et de bal, et dans lesquelles une femme élégante s'enveloppe comme une véritable Madrilène. Ces mantilles peuvent aussi servir de tablier sur une toilette de satin gris pâle, lilas, bleu et rose pâle; et avec le fichu *Senora*, en blonde espagnole assortie, on a tout de suite une très riche toilette de dîner et de soirée.

La *Glaneuse* a de nouvelles écharpes en surrah broché, rayé et uni, avec lesquelles on relève les pouds, et qu'on enroule autour des chapeaux de feutre, genre *Meunier* et *Beau Nicolas*.

Mais l'un des triomphes de la Glaneuse est sans contredit la cuirasse ajustée, toute en cotte-de-mailles, qu'elle vient de faire tisser sur mesures pour *Mme Rattazzi*. C'est la cuirasse *Agnès Sorel*, dans toute l'acception du mot, cambrant la taille, la modelant et la dessinant dans ses plus harmonieux contours, en flottant en cotte de chevalier. Cette cuirasse s'agrafe ou se boulonne sur le côté et fait plastron modelé par devant et par derrière. Il n'y a qu'une femme admirablement bien faite qui puisse se passer une telle fantaisie, qui aura un grand cachet chevaleresque, sur une jupe de velours noir, de velours pensée, de satin gris acier, de satin lilas pâle et sur toute espèce de jupe. Les chroniques élégantes et les reporters masculins parleront bien certainement de cette cuirasse *Agnès Sorel*, qu'ils désigneront sous le nom de cuirasse *Rattazzi*.

Pour coiffure du matin et de coin de feu, car voici l'hiver, demandez à la Glaneuse de très jolies frileuses en tricot de Barèges et de Bagnères-de-Bigorre, se terminant en franges muguet de toutes couleurs. C'est très seyant et très confortable. Il y en a qui font coiffure; d'autres, fichus carré et écharpe avec glands.

Si toutes ces diverses fantaisies vous tentent, vous n'avez qu'à en référer à la *Glaneuse*, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*, qui se met à la disposition de ses clientes avec une grâce toute particulière, et qui exécute même les dessins de broderie qu'on lui envoie, très honorée de compter plus d'une jolie femme pour sa collaboratrice.

Les chapeaux sont complètement transformés et ne ressemblent plus à des bonnets de grenadier.



V. D. D.
A. Levy, imp. r. des Math. 66.

M. Goubaud et Fils Ed^r Paris

1175^B

Planche 1175^B

1^{er} Novembre 1874.

La Gazette Rose.

Toilettes d'Automne

Coiffures de la Maison Gagelin-Opigez - Chapeau de Madame Borst - Parapluie de La Glacière
 Lingerie de la Maison Maureau - Ceinture - Robe de Madame de Doctus sœurs - Mouchoirs de
 Chapron - Foulards de l'Union des Indes - Chaussures de la M^{me} Souvencet - Cou des Fies de M^{me} Sarah
 Félix - Parfums et Savons de Coiffure de la Maison Violet - Fournisseur des Cours Étrangères.

Paris, Rue Oranoul 26 (Hotel du Commerce)

—
Ce
diff
le f
un
pel
éle
ger
bla
par
bro
lie
Mr
I
d'h
La
pro
V
roy
tru
que
fleu
ou
est
I
feu
de l
I
no
tou
la t
T
bor
rell
C
pou
tull
gre
pea
aya
jou
ven
non
C
que

U
rele
che
noir
pan
L
tre

U
dou
fris
son
lipo

Ce sont de vrais chapeaux d'autrefois, avec cette différence que la passe, au lieu d'être abaissée sur le front, est relevée au milieu ou sur le côté par un bouquet de fleurs. C'est ce que Mme *Herst* appelle le *chapeau Merveilleuse*. Il est très jeune, très élégant et très seyant, et nous avons vu, en ce genre, un chapeau de velours noir, orné de plumes blanches, de dentelle de Chantilly et de fleurs, qui partait pour Nice, ainsi qu'un autre chapeau tout brodé de jais, avec plume, dentelle et fleurs. La jolie Niçoise qui a commandé ces deux chapeaux à Mme *Herst* va les reconnaître.

Il n'y a pas qu'un ou deux modèles de chapeaux d'hiver dans les salons de Mme *Herst*, 8, rue *Drouot*. La nouveauté et la fantaisie s'y épanouissent à profusion.

Voici le chapeau *Louis XIV*, en feutre gris pâle, royalement empanaché d'une longue plume d'autruche blanche, se frisant gris pâle ou bleu turquoise, et se relevant de côté, avec un bouquet de fleurs, un nœud de velours bleu, selon la plume, ou une agrafe de pierreries. Le chapeau *Louis XIV* est tout à fait grande dame.

Le feutre et le *Ratgondin*, tissu plus léger que le feutre, se partagent, avec le velours, les honneurs de la saison d'hiver.

Les chapeaux de feutre sont ornés de plumes, de nœuds de velours et de bouquets de fleurs, presque toujours assortis, comme nuance, à l'ensemble de la toilette.

Toutefois, le chapeau en feutre gris, à larges bords de velours gris et longue plume grise naturelle d'autruche, se porte avec tous les costumes.

Comme chapeaux de théâtre, Mme *Herst* a fait pour Mme *Rattazzi* deux ravissants chapeaux en tulle bleu électrique, perlé d'acier bleuï, avec aigrette de paon en acier bleuï. C'étaient deux chapeaux de conte de fées et de jolies femmes. En ayant deux chapeaux exactement pareils, on a toujours un chapeau frais, car on les alterne successivement. C'est une recette d'élégance que nous donnons à nos lectrices.

Citons quelques chapeaux qui diront bien mieux que nous encore le talent de Mme *Herst*.

Un chapeau *Mademoiselle*, avec grande passe relevée et calotte basse garnie d'une plume blanche faisant boule. Le dessus est coquillé de velours noir, avec jais. Par derrière, large nœud à longs pans, en faille blanche.

Le chapeau *Mademoiselle* est très élégant en feutre gris perle, en velours noir et en feutre noir.

Un chapeau en velours vert myrte avec passe doublée de gros de Suez vert Nil. Une grande plume frisée vert myrte et une autre petite plume claire sont retenues sur le bord de la passe par une tulipe en jais. Barbes en tulle vert Nil.

Un chapeau avec revers de velours noir, doublé de faille violette de Parme, brodé de jais. Autour du fond, couronne de plumes noires, avec touffe d'œillets panachés violet et mauve. Barbes de tulle mauve.

Un chapeau *Rubens*, gris *Giselle*, garni de velours loutre, avec grande plume d'autruche naturelle frisée blanc, et touffe de crysanthèmes blanches.

Un chapeau *Royal*, en feutre gris, garni de velours gris assorti, avec grande plume grise frisée bleu de ciel et nœud de velours bleu de ciel, avec tête d'oiseau gris.

Un chapeau *Rattazzi* en tulle perlé bleu, avec passe de velours bleu. Sur le dessus de la passe, plume pailletée de bleu. Dans l'intérieur, coques de velours bleu, avec feuillage d'acier bleuï.

Un chapeau capote en velours giroflée, avec fond coulissé et bavolet bébé. La passe très haute est relevée, avec intérieur diadème de pensées et d'héliotrope. Par derrière, nœud de velours, avec même traîne de fleurs.

Un chapeau de même forme capote en velours noir, garni de trois plumes naturelles. Par derrière, barbe de dentelle noire, avec touffe et traîne de fuschias ponceau. Intérieur de velours noir et jais.

Un chapeau *Marin*, avec large bord en feutre bleu garni d'une grande écharpe en surrah broché. De côté, trois étoiles bleues et deux touffes d'œillets blancs, l'une devant et l'autre sous les pans de l'écharpe.

Un chapeau *Prince de Galles*, en loutre noir, avec aile noire pointillée de jais, et petit bouquet de mignonnettes mélangées. Un nœud de faille se noue derrière sous le bord. Et tout autour, dans l'intérieur, couronne de plumes lisses noires pointillées de jais.

La lingerie, qui était restée stationnaire par la vogue des collerettes *Médicis*, qui ont passé de mode, reprend toute sa coquetterie prépondérante. Le col *Paysan*, avec ses deux pointes emprisonnant le menton, est très original pour un jeune et joli visage, accompagné d'une cravate de mousseline plissée, avec coins brodés garnis de valenciennes, ou bien avec une cravate en entredeux de valenciennes et volant de valenciennes ou de malines. La malines s'harmonise parfaitement avec la toile.

Le col *Prince de Galles*, en toile, rabattu tout au-

tour, a bien son type anglais et dégage le cou, avec une cravate de foulard *enrrah* uni ou broché, ou bien une cravate de crêpe de Chine.

Pour toilette du matin, le *col Paysan* se fait aussi en toile de couleur, avec la sous-manche se terminant en cornet.

Mentionnons encore le *col Mirlistore*, droit et évasé derrière, avec coins rabattus, en toile unie ou brodée. Ce même genre *Mirlistore* se fait en valenciennes, en malines et en point à l'aiguille. Le *col Roulier*, également de forme rabattue, mais évasé tout autour, avec coins roulés; et le *col Merveilleuse*, se composant de ruches en batiste grise, écru, bleue, rose, lilas, festonnées en coton de couleur assortie, avec double ruche de mousseline blanche ou de dentelle dans l'intérieur. Avec ce *col Merveilleuse* on porte la cravate de batiste assortie.

Le *col Châtelaine*, avec manchettes en belle dentelle, est destiné aux cuirasses moyen-âge.

Toutes ces nouvelles parures de lingerie élégante sont fraîchement écloses dans la *maison Maureau*, 2, *rue de Tournon*, au coin de la *rue Saint-Sulpice*, qui a pour clientèle l'élite du faubourg Saint-Germain. C'est pourquoi sa lingerie, tout en étant riche et fantaisiste, n'est jamais excentrique ni tapageuse. La grande dame dans toute l'acception du mot aime le simple et le beau.

Tous les trousseaux et les layettes de la *maison Maureau* sont édités avec une simplicité luxueuse de bon goût. Les broderies sont fines et délicates et la main-d'œuvre admirablement soignée. C'est la lingerie de la femme comme il faut. Nous nous étendrons longuement sur les trousseaux dans notre courrier du 15 novembre, en détaillant un trousseau pour ainsi dire princier et deux autres trousseaux moins riches.

Le foulard hygiénique de l'*Union des Indes* remplace la flanelle pour les chemises de nuit et les pantalons.

Ce foulard hygiénique se reproduit en blanc opale, en bleu pâle, en lilas, en rose pâle, en maïs. Les chemises de foulard ont les devants brodés ou simplement piqués avec jabot de valenciennes ou de malines. Les pantalons se font genre Sultane, serrés au genou avec un poignet brodé encadré de valenciennes.

Le crêpon de l'Inde, qui rivalise avec le crêpe de Chine, pour le grenu et le nacré, et qui coûte pour le moins moitié prix, compose de très élégantes robes de grand dîner et de théâtre, ornementées de satin et de dentelle ou de bandes de plumes frisées.

L'*Union des Indes* a le monopole de tous les plus beaux tissus des Indes, voire même du cachemire pur indigène, dont elle a le dépôt exclusif. Il faut donc, pour éviter la contrefaçon du véritable cachemire de l'Inde, exiger la lisière à jour qui borde ce cachemire et qui lui sert de marque infaillible et authentique.

L'*Union des Indes* a donc le droit de protester

chaque fois qu'elle voit une couturière annoncer qu'elle fait des costumes et des robes en vrai cachemire de l'Inde, quand ce cachemire n'a pas été acheté dans son comptoir indoustan de la *rue Auber*, n. 1, près la *rue Scribe*. C'est du cachemire sans doute, mais ce n'est pas du cachemire pur de l'Inde. L'excentricité par trop villageoise des étoffes moutonneuses et rugueuses, et des limousines, et des draps *roulier* et *laitière*, donne au cachemire indigène de l'Inde un grand cachet de distinction. La grande dame lui accordera la préférence, soit qu'elle en fasse une blouze princesse de Galles, ou une polonaise Alexandra, soit unie, soit brodée, ou perlée de jais noir, avec galons et franges de passementerie. Les polonaises en cachemire de l'Inde de nuance très claire se garnissent de bandes de plumes de coq hérissé de même teinte. Le coq est le favori de la mode, qui le dispose en collier de plumes, avec du foulard plissé, se terminant en cravate à la Colin. Les colliers de plumes de coq sont destinés à remplacer les collerettes Médecis. C'est une fantaisie. Il faut en jouir de suite.

Pour revenir au cachemire indigène de l'Inde, voici les principales nuances que vous trouverez à l'*Union des Indes*, en teintes claires et foncées : loutre, vigogne, allouette, marron, gris castor, gris feutre, gris sarde, gris russe, mexico, bleu de France, indigo, myrthe, olive, pistache, marine, cachou, acier, mésange, paon, bleu anglais, iris, pervenche, grenadier, bordeau, rubis, grenat, sultan, scabieus, améthyste, bleu azur, bleu turquoise, bleu de mer, violette, lilas, gris perle, rose, vert Nil, blé de Turquie, fleur de pêche, blanc crème et blanc soufre.

Il est, du reste, bien facile de se rendre compte de tous les cachemires et de tous les foulards de l'*Union des Indes*, en lui demandant directement sa collection d'échantillons, qu'elle enverra *franco* à l'adresse indiquée.

Nous remettons au 15 novembre plus d'un renseignement que nous aurions désiré indiquer aujourd'hui; mais nous ne sommes pas encore remise de la terrible chute qui nous a foulé la main droite et qui nous retient tant soi peu prisonnière. Nous voulons voir et apprécier par nous-même l'actualité qui se produit de toutes parts, en glanant de droite et de gauche ce qui peut vous intéresser et vous convenir.

Toutefois, je tiens au bout de ma plume une petite merveille qui va faire sensation aussitôt qu'elle sera connue. Elle est approuvée par le docteur Tardieu, et c'est avec son illustre patronage qu'elle va faire son entrée dans la mode.

Le docteur Tardieu se mêle donc de nos toilettes? allez-vous dire... Quand l'occasion s'en présente, un médecin compétent peut bien donner son avis sur une coquetterie aussi hygiénique qu'élégante et utile. — Mais qu'est-ce donc?... — Attendez!... Nous vous dirons où ce petit rien mignon, qui va rendre de si éminents services, va être déposé. Tout ce qui peut améliorer la beauté et les char-

mes d'une jolie femme rentre dans la mission de la *Gazette Rose*.

Ne pas vieillir, tel est le but que toute femme intelligente doit se proposer. Pour rester jeune, il faut cultiver son visage, sa chevelure, ses mains, ses dents, sa taille, absolument comme l'horticulture soigne et cultive des plantes rares et précieuses. Avec la *Rosée du Harem*, qui est une véritable rosée distillée avec le suc des Roses de Bagdad et de la Glycérine épurée, on efface les rides, et l'on acquiert tout naturellement une blancheur nacrée, veloutée et moelleuse. La peau devient souple et vivante; elle se colore délicatement et elle se raffermi comme en pleine jeunesse. C'est le printemps qui s'épanouit de nouveau sur le visage, ce riant et aimable printemps qui apparaît et disparaît si vite, quand on ne sait pas le retenir.

C'est d'après la recette orientale des Sultanes du Harem, que *Mme veuve Vachon* prépare cette rosée miraculeuse dans son officine de chimie de la *rue Meyerbeer, n° 5*. *Mme Vachon* est une très jolie femme qui doit à la *Rosée du Harem* son teint mat et pur, comme le *camélia blanc rosé* et le *Magnolia de l'Inde*. Elle a déjà conquis ses titres de noblesse industrielle en obtenant le *brevet de la cour de Suède et de Norvège* et la bienveillance de la fashion masculine et féminine, qui trouve dans son beau magasin blasonné, aux Parfums de France et d'Angleterre, tous les articles français et anglais les plus nouveaux et les plus en vogue.

C'est encore au point de vue de la beauté et de la jeunesse que la *maison Violet* a édité deux livres qui ont eu un grand retentissement lors de leur apparition, et qui ont conservé le même intérêt et le même charme, car la coquetterie renaît toujours de ses cendres et s'épanouit en tout temps et en toute saison. Ce sont les *Talismans de la Beauté* et l'*Art de s'embellir* que toute femme qui ne veut pas vieillir, même la moins coquette, doit consulter. Ces deux codes de beauté, rédigés par la *maison Violet*, indiquent tous les cosmétiques, les pâtes, les savons, les pommades, les eaux de toilette et les fards ingénieux qu'il faut employer.

Par exemple: Le *Savon Royal de Thridace*, médaillé à toutes les expositions.

La *Crème Pompadour*, pour embellir le teint, dont la recette authentique vient de Marion Foissy, femme de chambre de la marquise de Pompadour, qu'elle avait légué à ses héritiers.

La *Rosée des Abeilles*, récoltée dès l'aurore dans le calice des fleurs par la reine des abeilles.

L'*Acidule de violettes*, bain de fleurs rafraîchissant pour le visage.

L'*Emulsine* à la glycérine et au lait d'amandes, pour la délicatesse et la blancheur des mains.

Le *Glycérole aux roses de Provins*, lotion hygiénique, tonique et rafraîchissante, pour les soins intimes de la toilette.

Les *Glycérines parfumées*, eaux de toilette à la violette, à la verveine, au Portugal et au bouquet

composé, pour prévenir le hâle de l'hiver et conserver la beauté et la souplesse de la peau.

Le *Baume de violettes*, pommade fondante nutritive pour lustrer et fortifier la chevelure.

Le *Cold Cream*, au Lys de Cachemyr, préparation adoucissante pour la peau.

Et les triples extraits d'odeurs, parfums concentrés pour le mouchoir, tels que: l'*Ess bouquet*, les *Brises de violettes*, le *Bouquet Jockey-Club*, les *Fleurs de France* et les *Brises de Mai*.

Il y a encore la Boîte de Jouvence, coffret mystérieux, renfermant des talismans secrets pour la beauté, et dont on fait l'essai dans un boudoir clair de lune, éclairé en plein jour, comme le boudoir de la *Belle au bois dormant*.

Ce qui distingue la maison Violet, entre toutes, c'est son installation grandiose et pour ainsi dire princière, car elle a trois salons à ses ordres: La *Rotonde* où sont collectionnés tous les parfums et les articles de parfumerie qui ont établi la réputation de la maison Violet; le salon *Pompadour*, où l'on choisit les éventails à l'ordre du jour et du soir, et principalement l'éventail *Printemps*, qui fait prime d'élégance, et dont la maison Violet a l'exclusion. Et le boudoir de Jouvence, où la fée Beauté a le don de rajeunir de dix ans toutes les jolies femmes qui viennent la consulter, boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel, au coin de la rue Scribe.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

BIBLIOGRAPHIE

Dans un livre très remarquable qu'il vient de publier, *l'Histoire de la littérature contemporaine en Angleterre*, M. Odysse Barot se plaint avec raison que la poésie soit démodée en France bien plus que chez nos voisins. Sans doute, dit-il, elle est reléguée par eux au second plan; sans doute, tandis que la prose occupe le haut du pavé littéraire, la pauvre Muse délaissée, a grand'peine à se faufiler dans la foule pour solliciter quelques suffrages et quelques lecteurs. Mais dans cette pratique et positive Angleterre, bien moins froide et plus sentimentale qu'on ne le suppose, la poésie a conservé son droit de cité. Les journaux et les revues ne lui refusent ni leur concours, ni leurs encouragements ou leurs critiques: la presse politique ne dédaigne pas de publier des vers; le Parnasse n'est point incompatible avec le forum, avec la tribune, ni même avec les affaires. Un Français croit trop volontiers qu'un poète ne peut faire qu'un médiocre homme d'Etat; un Anglais le choisira souvent

comme membre du Parlement, comme ambassadeur ou comme ministre.

Le cabinet actuel, à Londres, compte trois ou quatre hommes de lettres, et c'est par le roman que M. Disraeli est arrivé à la tête du gouvernement. Son collègue, lord John Manners, ministre des postes et des télégraphes (*post-master general*), est un poète comme son prédécesseur était un savant.

L'un des membres les plus éminents de la Chambre haute, lord Houghton (autrefois M. Milnes), est un écrivain et un poète; lord Macaulay, que nous ne connaissons guère que comme historien, était poète, lui aussi, et poète d'un grand talent.

On ne connaît point, de l'autre côté du détroit, cette spécialisation des aptitudes qui en France parque chacun dans un domaine restreint et lui interdit d'en sortir. Aussi n'y a-t-il, chez nous, comme le disait un jour Michelet, que des « moitiés, des quarts d'hommes. » En Angleterre il y a des hommes complets.

Il n'a que trop raison, M. Odysse Barot, de se plaindre ainsi de l'indifférence et même du dédain que, généralement, inspire chez nous la poésie. Car notre siècle d'industrie, de bourse et de chemins de fer n'a que trop de tendances à suivre le conseil donné par l'implacable Boileau à tous les rimeurs de son temps :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Toutefois, si la poésie en France n'est pas comme en Angleterre représentée au Parlement, dans les hautes fonctions administratives et mêmes au sein du gouvernement, toute proscribée qu'elle paraît, elle conserve encore ses adeptes dans les classes élevées, ou du moins dans la gentry de notre société moderne. J'en pourrais citer plus d'un parmi les membres du Barreau, de la magistrature, de l'Institut, du Corps législatif. J'aime mieux en donner deux exemples tout récents que je dois à l'obligeante communication d'un indiscret ami

Une de nos célébrités médicales (je ne sais pas de médecin qui soit plus désiré par nos jeunes femmes du grand monde, quand elles sont dans ce qu'on appelle une *position intéressante*), le docteur C*** possède à Montretout une villa charmante, où, dans son affectueuse sollicitude pour un ami dont il voulait aider la

convalescence, il l'avait installé lui et sa famille pendant le mois de septembre. Je n'entreprendrai pas de vous dire toutes les élégances de cette habitation, mais, parmi les nombreux objets d'art et de curiosité qu'on y rencontre, se trouvait un bronze que l'ami (M. J***, conseiller à la Cour de Paris) avait remarqué comme un *bibelo*: à la fois sérieux et original. C'était une momie égyptienne, réduction très exacte de celles qui sont au Louvre, et qui, dans ses flancs couverts d'hiéroglyphes, recélait... un encrier.

Revenu des vacances ces jours derniers, M. le conseiller J*** trouva, en rentrant dans son cabinet, le fameux encrier-momie de Montretout accompagné du sizain que voici :

Un peu de terre et d'eau font bien fleurir les graines
Qui séchaient, à côté des têtes souveraines,
Dans les tombeaux du Nil, vieux comme Sésostris :
Verse donc un peu d'encre au cœur de la Momie,
Et que ta plume y puise et ramène à la vie
Les chants, hélas ! perdus des mystères d'Isis.

Ch. J. G.

A cet envoi de l'hospitalier docteur, M. J*** s'empressa de répondre :

Mon cher docteur, quand, grâce à votre main amie,
Sur ma table je vois un Encrier-Momie,
Je voudrais y puiser ces chants mystérieux
D'Isis, dont vous parlez en vers harmonieux.
Mais dans la nuit des temps leur secret qui m'échappe
S'est perdu... Seul, peut-être, un enfant d'Esculape
Connaissant, comme vous, ce langage divin,
Saurait y retrouver ce que je cherche en vain.
A ces vieux souvenirs si ma muse est rebelle,
Au culte du présent du moins elle est fidèle;
Aussi lorsque ma plume ira, mon cher docteur,
De l'Encrier-Momie interroger le cœur,
Chaque fois qu'elle ira lui demander la prose
Ou bien les vers, soyez assuré d'une chose,
C'est que je me dirai, tout en songeant à vous,
Qu'un ami véritable est des biens le plus doux.

A lire ces deux impromptus émanés, le premier, d'un des membres les plus distingués du corps médical, ami des Muses apparemment comme l'était ce docteur Marchal de Calvi, qui vient de laisser un volume de vers posthumes, et le second, d'un conseiller dont la presse a eu maintes fois à apprécier les travaux littéraires, ne reconnaît-on pas combien nous avons raison de dire qu'en France, pas plus qu'en Angleterre, on ne devrait spécialiser les aptitudes, et que la poésie, si délaissée qu'elle semble, compte encore des prosélytes parmi les esprits cultivés du meilleur monde ?

V. de R.

COURRIER DES THÉÂTRES

Opéra. — Dimanche, Mme Patti a chanté en français le rôle de Marguerite dans *Faust*, ainsi que nous l'avions annoncé dans notre précédent article. Le succès de la diva a été plus éclatant encore, s'il est possible, dans cet ouvrage que dans les *Huguenots*. Nous persistons à croire, malgré les excellents arguments de Valentine, que le rôle de Marguerite est mieux dans la nature, sinon dans les moyens de l'illustre diva. Le jour où le prix des places aura été élevé à l'Opéra de façon à permettre à M. Hallanzer de s'attacher par un engagement définitif Mme Patti, il y aura une grande situation à prendre pour elle sur notre première scène lyrique. C'est celle où se sont illustrées les Damoreau et les Dorus, et que Mme Carvalho n'a occupé qu'un instant avec l'éclat qu'elle comporte. Non pas que Mme Patti ne puisse en ambitionner une autre, l'expérience qu'elle a tentée dans les *Huguenots* a été, je crois, concluante; mais nous craindrions pour elle que ses triomphes ne fussent achetés trop cher dans le répertoire dramatique et que la contrainte et les efforts imposés à sa nature n'amenassent rapidement une fatigue fatale à son talent aussi bien qu'à son splendide organe.

Dans l'air des Bijoux, Mme Patti a retrouvé ces grâces simples, ces éclairs de joie naïve et pure, ces coquetteries de jeune fille, ces élans de passion chaste et sereine qui ont été jusqu'à présent la caractéristique de son talent. Aussi a-t-elle défié les souvenirs les plus glorieux dans cette partie de l'ouvrage. Déjà, il y a plusieurs années, la diva avait paru sur la même scène dans le même rôle; c'était à une représentation à son bénéfice, alors qu'elle appartenait au personnel du Théâtre-Italien; elle y avait obtenu un éclatant succès dans l'acte du jardin, le seul qu'elle eût été autorisée à représenter. La représentation de dimanche a permis de mesurer le pas immense qui a été franchi depuis lors par l'illustre artiste. Le trio de la prison a été dit avec beaucoup d'éclat, de puissance et de passion; le merveilleux soprano de la diva y a vibré avec une sonorité et un brio qui ont enthousiasmé son auditoire; aussi ce morceau final a-t-il été redemandé tout d'une voix avec une insistance qui allait jusqu'à la cruauté. Avec une grâce parfaite, Mme Patti l'a redit sans hésitation comme sans faiblesse.

Gaihard a été superbe dans le rôle difficile de Méphistophélès, qui lui a valu les témoignages les plus chaleureux du public. Mlle Arnaud est toujours un Siebel bien sympathique. Quant à M. Bosquin, c'est toujours... M. Bosquin... hélas! Sous le rapport des protagonistes ténors, Mme Patti n'a pas

été gâtée dans les deux ouvrages qu'elle a chantés à l'Opéra. Dans les *Huguenots*, on lui a donné pour époux M. Lassalle et pour amant M. Villaret; lui donner pour amoureux M. Bosquin dans *Faust*, c'est ce qui s'appelle combler la mesure.

Mme Patti nous a quitté après quatre représentations extraordinaires, en laissant parmi nous les meilleurs souvenirs et le désir de la revoir et de l'entendre encore. Pourquoi faut-il que sa fugitive apparition sur notre scène française ait été un prétexte de discorde qui ait jeté l'alarme parmi les dilettantes! Mais ceci sort du domaine de la critique qui m'est dévolue. D'ailleurs, l'affaire Faure-Hallanzer est arrangée, et Faure reste à l'Opéra.

Ventadour. — La *Traviata*. Représentations de Mme Pozzoni. Débuts de Mlle Godefroid et de MM. Verati et Rinaldi.

Après avoir conquis du premier coup les suffrages du public parisien par son remarquable début dans *Lucrezia Borgia*, Mme Pozzoni vient d'obtenir un nouveau et brillant succès dans la *Traviata*. Il faut reconnaître tout d'abord que le rôle de Violetta convenait à merveille au talent de la cantatrice; il était disposé à souhait pour mettre en pleine lumière les reliefs si accentués de son vigoureux tempérament dramatique. Mme Pozzoni a saisi avec beaucoup d'intelligence les situations contrastées du drame; avant de s'abandonner tout entière aux élans passionnés des deux derniers actes, elle a dit avec une coquetterie et un entrain charmants l'acte du souper chez Violetta, c'est-à-dire le deuxième couplet du Brindisi, le petit duetto avec Alfredo et l'air final où l'égarée se sent pour la première fois prise au cœur par le sentiment sérieux qui doit purifier sa vie. Au second acte, elle a chanté avec une émotion communicative le cantabile à 6/8 du duo avec Germondo; mais c'est surtout dans les scènes agitées qui préparent l'explosion de la péripétie suprême et aussi dans le largo final que son instinct dramatique s'est déployé dans toute sa puissance. Les détails si touchants de l'agonie de Violetta, qui se prolonge pendant tout le troisième acte, ont été rendus avec non moins de bonheur par l'excellente cantatrice et lui ont valu d'unanimes applaudissements.

Le ténor Verati, qui débutait dans le rôle d'Alfredo, n'est pas sans talent. Il a eu quelques bons moments, notamment au premier acte et dans le final du deuxième qu'il a conduit avec assez de vigueur et même d'éclat.

Malgré la vive émotion qui paralysait une partie de ses moyens, M. Rinaldi ne s'est pas trop mal tiré du personnage de Germondo. La voix manque de

légèreté et de mordant, mais l'artiste la conduit assez bien et sait en tirer tout le parti possible. Rinaldi ne nous était pas inconnu. Nous nous souvenons de l'avoir entendu l'année dernière dans les mémorables représentations italiennes organisées au théâtre de l'Athénée par le maestro Graffigna. Ces représentations n'ont eu aucun succès et la troupe du susdit Graffigna a dû se disperser à tous les vents. Quelques artistes ont été recueillis par M. Bagier, entre autres M. Rinaldi déjà nommé, et un ténor du nom de Contini, qui tient très convenablement les emplois de coryphées au Théâtre-Italien.

Mlle Godefroid a fait également son premier début dans la personnage assez effacé de Flora. Nous attendrons pour la juger qu'elle reparaisse dans un rôle moins silencieux. Une simple question avant de finir : elle se rapporte à un petit détail de mise en scène : pourquoi Mme Pozzoni joue-t-elle Violetta en costume moderne, à la dernière mode du jour, tandis que tous les autres acteurs portent des habits rappelant vaguement les costumes du siècle de Louis XIV ? Est-ce pour marquer à tous les yeux qu'elle laisse de beaucoup en arrière tous ceux qui chantent à ses côtés ? Ce nouveau genre de démonstration était inutile ; il suffit d'entendre Mme Pozzoni et ses partenaires pour faire la différence et se convaincre de la distance réelle qui les sépare effectivement.

(*Monde artiste.*)

LA FÊTE DE CHARITÉ

DE LOUVECIENNES.

Les curieux, écrivait Bachemont en 1772, vont voir en foule le pavillon de Mme la comtesse Du Barry, mais n'y entre pas qui veut, et ce n'est que par une faveur spéciale qu'on pénètre dans ce sanctuaire de volupté. On sait que ce bâtiment est du sieur Ledoux, jeune architecte qui a beaucoup de talent pour la décoration. Le pavillon est un carré sur cinq croisées de face en tous sens. Il est situé sur une hauteur considérable, d'où l'on jouit d'une des vues les plus étendues et les plus riches qu'on puisse voir. La rivière qui, par un double détour, serpente en fer à cheval au pied de la montagne, ne contribue pas peu à l'agrément du spectacle. Le bâtiment est précédé par une avant-cour trop vaste peut-être pour l'édifice ; il s'annonce par un péristyle de quatre colonnes simples, dans le goût antique. Le fond est entouré par un bas-relief du sieur

Lecomte, représentant une bacchanale d'enfants.

L'intérieur est composé d'un vestibule servant de salle à manger, avec un réchauffoir à gauche et des garde-robe à droite ; d'un salon, de deux salons de côté, il n'y a point de chambres à coucher. Dans le vestibule sont quatre petites tribunes pour placer les musiciens de Mme la comtesse. Les artistes les plus renommés se sont efforcés d'enrichir de leurs productions un séjour aussi délicieux ; le plafond d'un des salons de côté est du sieur Bréad ; la devise en est : *Ruris amor*, et représente les plaisirs de la campagne ; de l'autre côté, c'est un ciel vague et quatre grands tableaux du sieur Fragonnard, qui roulent sur des amours de bergers et semblent allégoriques aux amours de la maîtresse du lieu. Il y a aussi de très beaux morceaux de sculpture. C'est moins dans ces chefs-d'œuvre de grand genre que l'art semble s'être surpassé que dans les ornements de détails les plus minutieux, tels que les chambranles des cheminées, les corniches, les bas-reliefs, les pilastres, les morceaux de dorure et d'orfèvrerie, les serrures, les espagnolettes, et pas une de ces productions qui ne soit achevée, finie, qui ne soit à montrer comme un modèle de ce que l'industrie peut enfanter de plus précieux et de plus exquis.

Cette description du pavillon de Luciennes, d'il y a cent ans, pourrait encore s'appliquer au pavillon de Luciennes d'aujourd'hui, malgré les dévastations des révolutionnaires de 93. Rien d'élégant, de coquet, comme cette discrète habitation, qu'enveloppe un parc splendide, et d'où, de quelque côté qu'on se tourne, la vue découvre un horizon de vingt-cinq lieues.

C'est dans ce pavillon, donné jadis par le roi Louis XV à la comtesse Du Barry, que Mme la duchesse de Fitz-James avait convié hier ses amis à une représentation théâtrale donnée au profit des pauvres malades inadmissibles dans les hôpitaux ou étant renvoyés comme incurables.

Le prix du billet était de vingt francs et le programme annonçait le concours de Mmes Favart, Viardot, MM. Pagans, Tamburini et des Roseaux.

Un temps splendide n'a cessé de favoriser cette fête, à laquelle s'étaient fait un devoir

d'assister S. M. la reine Isabelle, la princesse Girganti, Mme de Béhague, M. de Louvencourt, S. E. Ali-Pacha, ambassadeur de Turquie; Mme de Germiny, Mme de Bury, M. et Mme de Cézac, M. et Mme Caillé, le prince Lubomirski, et bien d'autres dont les noms m'échappent.

Le vestibule et les salons avaient été transformés pour la circonstance en véritables serres. Le pavillon tout entier disparaissait sous une profusion de fleurs et de plantes. Il semblait que le parc eût fait irruption dans les appartements.

La représentation, commencée à trois heures de l'après-midi, s'est terminée à sept heures et a été des plus intéressantes. Est-il besoin de dire que Mmes Favart, Viardot, MM. Pagnans, Tamburini et des Roseaux ont été très applaudis. La reine d'Espagne a daigné redemander spécialement à M. des Roseaux, qui venait de chanter: *En province*, par Neuville, la romance: *Il est minuit*, que Sa Majesté se rappelait lui avoir entendu dire chez elle quelque temps auparavant.

Mais le grand attrait de la journée était la représentation de deux comédies jouées par des amateurs du monde, dont les noms ne figuraient sur le programme que par des initiales.

Je demande pardon aux acteurs improvisés du pavillon de Luciennes de l'indiscrétion que je vais commettre; mais, en présence du succès qu'ils ont obtenu, je ne puis résister au plaisir de les nommer.

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, l'élégant proverbe d'Alfred de Musset, avait pour interprètes Mme la vicomtesse de Cézac, et M. le capitaine de B. Tous deux ont joué leur rôle avec une aisance parfaite.

La Lune de miel, de Scribe, terminait le spectacle. Mme la vicomtesse de Janzé, Mlle Caillé, on ne peut plus charmante dans le rôle de Potowska, et MM. de Cézac père et fils ont enlevé avec infiniment d'entrain les deux actes de cette comédie russe, qui vient précisément de paraître chez Dentu, dans la réimpression des œuvres complètes de l'auteur.

Deux cents personnes environ assistaient à cette fête. Pendant que la plupart d'entre elles rentraient à Paris par le train de sept heures, un dîner de vingt-six couverts réunissait au

pavillon de Luciennes quelques-uns des artistes qui avaient prêté leur concours à la représentation et les intimes de la maison.

Je serai indiscret jusqu'au bout; voici le menu de ce dîner:

Potage italienne, bouchées chasseur, turbot sauces crevette et hollandaise, filet de chevreuil aux truffes, filet de bœuf, haricots panachés, pommes à la russe, fromage glacé.

Desserts.

Vins: Bordeaux, Saint-Emilien, Porto, Grenache, Champagne.

Et voici les noms des convives:

Mme la duchesse de Fitz-James, ayant à droite S. E. Ali-Pacha, ambassadeur de Turquie; Mme et Mlle Caillé.

Mme Viardot, M. le vicomte de Janzé, M. de Louvencourt, Mme la vicomtesse de Janzé, M. de Cézac, Mme de Bury, M. Sagans, Mme de Germiny, M. de Cézac fils, Mme de Cézac, Mlle de Cézac, des Roseaux, deux dames anglaises, etc., etc.

En somme, excellente journée pour les invités de Luciennes et fructueuse recette pour les pauvres. Mme la vicomtesse de Janzé, qui faisait, avec sa parente Mme la duchesse de Fitz-James, les honneurs des salons de Luciennes, accusait dans la soirée une recette de plus de six mille francs.

JEHAN WALTER.

BIBLIOPHOBIE

BÉATRIX

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL (1)

(Suite.)

Ses journées oisives, passées en partie sur une chaise longue, lorsque quelque plaisir nouveau ne venait pas la tirer de son assoupissement, étaient employées à combiner, à imaginer, à inventer toutes sortes de petits pièges, fort innocents pour la plupart, et où elle se prenait quelquefois elle-même.

Trop faible pour lutter de vive force avec Hermine, dont elle reconnaissait bien malgré elle la supériorité d'esprit et de caractère, c'est avec elle surtout qu'elle déployait toutes les

(1) Librairie Ch. Bériot, éditeur, 35, quai des Grands-Angustins.

ressources de son imagination féconde en ruses insaisissables.

Hermine, froide, dédaigneuse, un peu hautaine, voyait tout ce manège en riant au fond de l'âme. Assurée de son influence sur son père et de sa propre valeur, elle aurait jugé indigne de s'abaisser jusqu'à cette petite guerre, et c'était d'un ton cassant et ironique qu'elle répondait, la plupart du temps, aux insinuations voilées de sa belle-mère.

Jamais elle n'avait voulu, même lorsqu'elle était tout enfant, l'appeler autrement que « madame. » Les prières du marquis, ses ordres même étaient venus échouer contre cette volonté inflexible. Le souvenir d'une mère adorée, sa place prise trop vite au foyer paternel, avaient déposé dans l'âme d'Herminie enfant un levain qui n'avait fait que fermenter et se développer à mesure qu'elle grandissait et qu'elle pouvait mieux juger la seconde marquise de Vanssay.

Quant aux deux jeunes créoles, qui ne lui étaient rien pourtant, Herminie les appelait volontiers ses sœurs, et vivait avec elles en bonne intelligence, sauf lorsque son penchant sarcastique l'entraînait trop loin, et blessait les jeunes filles, dont l'excellente nature reprenait vite le dessus et les poussait à faire la paix au plus vite.

Après bien des journées de réflexions et des nuits sans sommeil, Mme de Vanssay avait trouvé la combinaison qui avait amené l'orpheline au château. Habitée à se laisser diriger par l'imagination, elle se disait qu'elle remplissait suffisamment ses devoirs de tante, et qu'en agissant ainsi elle épargnait peut-être bien des soucis au chef de la famille.

Béatrix ne serait pas à plaindre; habituée à la gêne, non-seulement elle trouverait l'opulence auprès d'eux, mais encore ce qu'elle ambitionnait le plus, le moyen d'être utile à cette odieuse famille Gérard. Ses devoirs d'institutrice seraient bien doux et bien faciles à remplir, et enfin plus tard...

Là s'arrêtait le plan de la marquise; elle n'allait pas si loin que l'avenir et se contentait d'avoir écarté un danger présent. D'ailleurs, si tout se découvrait un jour, elle dirait à son mari qu'elle avait cru agir pour le mieux, et qu'en se souvenant du mécontentement qu'il avait si souvent exprimé, non-seulement con-

tre son frère, mais aussi contre la veuve, qui avait changé son nom obscur d'un petit médecin de campagne, elle avait jugé qu'il fallait lui faire faire le bien malgré lui.

Mais on n'endort pas si facilement la conscience, même la plus assoupie, et voilà pourquoi la marquise de Vanssay a encore les yeux ouverts à trois heures du matin.

MARIE MARÉCHAL.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE PROMENADE

Première toilette. — Costume en limousine rayée de plusieurs nuances. La jupe demi-traine est garnie d'effilé assorti à grilles. Sur le devant, il y a deux effilés au bas de la jupe, et, par derrière, la jupe, montée à trois larges plis creux, est décorée de trois effilés étagés à une certaine distance. Le corsage cuirasse est simplement boutonné et garni d'effilé, et la tunique châle se croise devant, en faisant pointe bordée d'effilé sur le côté, et se relève derrière avec des agrafes et des glands de passementerie, en retombant en flots bordés d'effilé. Une pélerine en biais, avec effilé au bord complète ce costume très fantaisiste et très nouveau dans tout son ensemble. Les manches sont en revers de côté. Gants de Saxe. Chapeau *Amazone* en feutre noir, orné de biais de velours noir, avec longue plume panache, bouton d'or. On peut changer la nuance de la plume, que nous préférons en autruche naturelle, c'est-à-dire grise, avec le bout panaché bleu. Bottines de chevreau noir luisant, talons Louis XV, avec piqûres bleues, et nœud de peau piqué.

Deuxième toilette. — Robe de faille noire à traine. La jupe est garnie de plissés et de tuyautés disposés en volants. Les plissés se coquillent les uns sur les autres et sont surmontés de tuyautés remontant. Le tablier très court, et se perdant sous la basque du corsage cuirasse, est attaché avec des large boucles souples et flottantes. Le corsage cuirasse, encadré des mêmes ornements, emboîte les hanches et les dessine. La cuirasse est en velours chenillé ou en faille brodée et les manches en faille unie, avec manchette de plissés et de tuyautés. Col *Châteleine* en malines et sous manches en malines. Gants gris perle. Chapeau *Marquis* en feutre noir, style Louis XV, avec guirlande de myosotis et de jasmin dans l'intérieur, et très haut bouillonné de velours mauve, en panache de plume havane complétant le chapeau. Cheveux disposés à la catogan par derrière et relevés avec un nœud de velours marron. Souliers sabot Louis XV, en chevreau noir brillant, avec nœud collerette plissé et tuyauté, attaché par un bouton d'acier. Bas de soie bleu marine à larges coins brodés noir. Jupon ayant cinq volants faisant traine et étalant la jupe de faille.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Le gérant : J. KUGELMANN.

Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12, Paris.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — BIBLIOGRAPHIE. — SI J'ÉTAIS REINE, par Mme Marie Rattazzi. — LITTÉRATURE : *Béatrix* (suite), par Mlle Marie Maréchal. — AVIS A NOS ABONNÉES : La *Gazette rose* à Nice. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE représentant des costumes d'enfants.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — L'Été de la Saint-Martin. — Le Paris élégant n'est pas de retour. — La saison de Nice. — Les splendeurs de Monte-Carlo. — La colonie niçoise. — Mme Monnier et ses toilettes de contes de fées. — Les bouquets de Mme Duluc. — Cadeau de la *Gazette Rose* à ses abonnées de Nice. — Le bouquet Jockey-Club, Mlle Pitrat. — L'Agence Dalgoutte. — Les fêtes de l'Élysée. — Représentation théâtrale au château de Guincy. — Les grandes chasses à courre et à tir. — La Saint-Hubert en Bretagne, au château de Josselin. — Premières réceptions diplomatiques. — Les Courses d'Auteuil et les toilettes d'automne. — Les retours de Biarritz. — Mme Rattazzi et la palais du prince d'Aquila. — Esmeralda Cervantès. — Une lettre de Victor Hugo. — Légendes orientales. — Le théâtre de Robert-Houdin. — Le nid rose. — L'orchestre des Montagnards au Cirque. — Les théâtres font florès.

L'été de la Saint-Martin s'est prolongé bien au-delà de la limite que lui assigne la nature. Nous avons eu un splendide printemps tout ensoleillé en plein automne, et tous ceux qui songeaient au retour, sont restés à la campagne. Le Paris élégant et aristocratique n'est pas encore de retour, mais le Paris affairé et industriel est à son poste. Par contre, les étrangers de distinction nous visitent et passent par Paris, avant de se rendre à Nice, en

prenant pour ainsi dire leurs billets *d'aller et retour* pour le mois de mai. Biarritz et Nice sont les deux stations à la mode qui ont remplacé Bade et qui l'ont fait oublier : Biarritz pour la saison d'automne, et Nice pour la saison d'hiver. Il est vrai que Biarritz et Nice ont l'attraction du jeu comme l'avait Bade; qu'on va de Biarritz à Fontarabie, où s'est édifié le temple doré de M. Dupressoir, en bateau comme Lisette, et de Nice à Monaco en une demi-heure de locomotion par la voie ferrée. La saison de Nice s'annonce donc non moins brillante et non moins animée que l'a été celle de Biarritz au mois de septembre. Les splendeurs de Monte-Carlo sont une véritable féerie en action. M. Blanc a accumulé sur ce coin de rocher, qui s'étend en terrasse sur le bord de la mer et d'où l'on jouit d'un panorama des plus pittoresques, les plantes les plus rares et les plus luxuriantes que l'on puisse trouver sous les tropiques. Il a fait de ce Bosphore en miniature le rendez-vous cosmopolite de tout le *high-life européen*. Le Cercle des étrangers n'ouvre ses portes qu'à bon escient. N'y entre pas qui veut; il faut être muni d'une carte, et les déesses et demi-déesses du littoral maritime, ne pénètrent pas dans le temple de

Plutus et restent sur le bord de la mer à méditer sur le *va et vient* de la vague, aussi inconstante et aussi capricieuse que les passions humaines. On se promène donc librement dans les salons au milieu d'une atmosphère embaumée et en écoutant un excellent orchestre composé de soixante musiciens, sous la direction de M. Eusèbe Lucas, un artiste dans toute l'acception du mot. La variété des morceaux, le goût exquis avec lequel les programmes sont composés, sont un charme réel pour les dilettantes les plus raffinés.

Mais le plus grand attrait de Monte-Carlo sont les salons de jeu, où le luxe oriental se déploie dans toute sa magnificence fantaisiste. On se croit transporté dans l'un des palais des Mille et une nuits, au milieu des fleurs, des jolies femmes, des flots de lumière et d'une musique des plus mélodieuses.

La colonie niçoise commence déjà à se peupler. Il est question de fêtes qui vont s'accomplir dans cette dernière quinzaine de novembre. Les premiers froids et les premières brumes de l'hiver vont faire partir à tire-d'aile toutes les hirondelles frileuses et craintives qui ne peuvent pas vivre sans soleil et sans ciel bleu.

Comme nous l'avons déjà dit, les principales villas sont déjà retenues par l'entremise de l'Agence Dalgoutte, et les plus illustres noms, tant dans l'aristocratie française que dans l'aristocratie étrangère sont inscrits dans les annales du littoral maritime.

Le Paris industriel a déjà émigré dans le pays privilégié des violettes de Parme, et pour que le Paris artistique et fantaisiste se déplace, c'est qu'il trouve à se multiplier et à se faire valoir.

Mme Monnier, l'une des fées de la couture parisienne, dont les ateliers et les salons, 17, boulevard de la Madeleine, à Paris, sont déjà bien connus de toutes les femmes à la mode, vient de s'installer à Nice pour toute la saison d'hiver (nous pourrions dire avec plus de véracité pour la saison de printemps), dans l'un des plus beaux quartiers de cette oasis maritime, 3, quai Masséna, au premier; et elle a apporté avec elle de véritables merveilles de bon goût, sans compter celles qu'elle fera éclore d'après les désirs et les caprices de ses aristocratiques clientes. Mme Monnier ne répète jamais deux fois le même modèle; elle a trop

d'imagination et d'initiative pour ne pas toujours créer du nouveau. Elle se souvient avec une profonde reconnaissance qu'elle a eu l'honneur, la saison dernière, de travailler pour Sa Majesté l'Impératrice d'Autriche. Protection oblige.

Mme Monnier, présentant d'aristocratiques commandes, peut offrir aux belles hirondelles voyageuses de la colonie niçoise plusieurs chefs-d'œuvre industriels, entre autres :

Une tunique de crêpe de Chine, incrustée de pastilles d'écaïlle brune, cloutées d'or, avec broderie de chenille loutre serpentant entre les pastilles d'écaïlle, et larges nœuds de velours loutre relevant la tunique.

Une tunique en blonde noire espagnole, parsemée d'une pluie de nacre de toutes couleurs ayant des reflets de pierreries, et d'un semis de perles de satin imitant la perle fine.

Une autre tunique blonde espagnole noire, toute brodée de perles de corail et de perles d'or.

Sans compter les cuirasses de jais blanc et de jais noir, et les cuirasses de perles d'acier blanc et d'acier bleu, dans le genre des cuirasses Jeanne-Darc, avec la cotte-de-mailles faisant jaquette.

Mme Monnier a surtout la spécialité artistique des toilettes de bal. Elle a la baguette d'une fée pour les garnitures, les flots de gaze, de tulle et de dentelle, qu'elle enguirlande de franges et de bouquets de fleurs artificielles naturelles, qui font concurrence aux inimitables montures de Mme Duluc, successeur du jardinier Alphonse Karr, à Nice. Les montures de fleurs naturelles l'emportent à Nice sur les montures de fleurs artificielles. Cela se comprend: Nice est le paradis des fleurs, qui s'y épanouissent à profusion. Elles coûtent moins cher que les fleurs artificielles qui viennent de Paris. C'est pourquoi la *Gazette Rose* se permet de fleurir toute la colonie niçoise en lui offrant un *petit bouquet Jockey-Club* qu'on met à la boutonnière de... son corsage et qui se compose de fleurs mélangées de Mlle Pitrat, la fée des roses et des fleurs artificielles; médaillée aux Expositions de Paris, de Londres et de Vienne; et dont la serre, privilégiée entre toutes, est une luxuriante floraison de toutes les fleurs les plus naturelles et les plus charmantes. Toute

aimable femme qui voudra bien s'abonner pour une année à la *Gazette Rose*, par l'entremise de l'*Agence Dalgoutte*, à partir du 15 novembre 1874, jusqu'au 15 novembre 1875, recevra, à titre de cadeau et de remerciement, un joli petit bouquet *Jockey-Club*, qu'elle placera sur son gilet de satin, ou bien au milieu de son corsage, ou bien encore dans ses cheveux. Elle pourra même écrire les fleurs qu'elle désire à la direction de la *Gazette Rose*, 26, rue Drouot, à Paris, et par conséquent composer son bouquet elle-même. Mlle Pitrat sera très heureuse de cueillir dans sa serre odoriférante les fleurs qu'on voudra bien lui désigner.

Ce joli petit bouquet *Jockey-Club*, qui va s'épanouir tout d'abord à Nice, est également destiné à nos lectrices de Paris et à nos abonnées de province et de l'étranger. En renouvelant leur abonnement au 1^{er} janvier 1875, elles recevront dans un coquet petit carton, armorié du nom de Mlle Pitrat, 23, rue de Grammont, un ravissant petit bouquet de fleurs qui arrivera tout directement par la poste, absolument comme les fleurs coupées par Mme Duluc dans ses jardins à Nice, et qu'elle fait voyager sur un lit de feuillage et de coton. Nous reparlerons de ce bouquet *Jockey-Club*. Nous l'annonçons aujourd'hui. Nous dirons de quelles fleurs il se compose, et combien il comporte de fleurs, car ce petit bouquet n'est ni une gerbe, ni une moisson. Une bergère gardant les moutons de Mme Deshoulières, en eût fleuri sa houlette.

Au fur et à mesure que les abonnements se renouvelleront, ce qu'on peut faire d'avance, nous expédierons à destination le bouquet *Jockey-Club*.

Si Nice ne danse pas encore, à plus forte raison Paris s'abstient, et pourtant il est question d'une splendide fête qui serait donnée à l'Élysée par le Maréchal de Mac-Mahon aussitôt la rentrée des Chambres à Versailles. Toutes les belles châtelaines reviendraient à Paris pour cette solennité, qui aura bien certainement le même retentissement d'élégance que l'année dernière.

En attendant, on mène la vie de château, et les réceptions en l'honneur du prince de Galles ont prouvé que la France n'avait pas dégénéré et avait conservé ses traditions chevaleresques et hospitalières.

Au château de Cuincy, chez Mme la marquise d'Aoust, il vient de s'accomplir une représentation dramatique, ni plus ni moins que sur un grand théâtre parisien, car on y retrouvait le public élégant des premières représentations, entre autres : Mmes la baronne de Poilly, la comtesse Cornet, la marquise de Venevelles, M. le comte de l'Épine, MM. Léon de Neuville, de Monnecove, Ed. André et L. d'Hendecourt. Plusieurs jolies femmes, résidant à Douai, avaient répondu à l'aimable invitation de la marquise d'Aoust, et complétaient une assemblée, sinon très nombreuse, du moins très choisie et très distinguée, qui a prodigué ses applaudissements à l'ouvrage inédit de MM. Francis Tourte et Jules d'Aoust, la *Chasse aux Rivaux*, chanté avec autant d'art que de verve par deux amateurs de grand talent : Mme J. Parent et M. Ch. de Vogelsang.

Peu d'artistes de nos scènes de genre et même de l'Opéra-Comique possèdent de plus belles voix et plus d'acquit dans l'art du chant. L'air du baryton, ainsi que les trois duos, ont été très appréciés, et la mélodie du *Lac*, chantée avec un charme exquis par Mme Parent, a enlevé tous les suffrages.

On a entendu cet hiver, dans les grands salons à la mode, cette jolie partition que les auteurs ont destinée à Mlle G. Cartelier et à M. Henriot. Ils savent déjà leurs rôles, qu'ils doivent interpréter dans plusieurs salons, où la musique trouve une sympathique hospitalité.

La *Chasse aux rivaux* n'a pas été le seul attrait de la soirée. Plusieurs invités du château de Cuincy s'étaient improvisés acteurs, pour ce soir-là, et s'en sont tirés à merveille. *Chez une petite dame* a été joué avec ensemble par la marquise de Versevelles, la comtesse de Sayve et M. Saint-Léon, collaborateur du marquis d'Aoust dans la *Ferme de Miramas*, donnée l'hiver dernier à l'ex-Athénée, dans une représentation à bénéfice.

MM. Saint-Léon et Hennessy, tous deux acteurs consommés, ont rivalisé de verve et d'esprit, avec Mmes d'Aoust et de Sayve, dans la comédie de l'*Homme à la clé*, où un brillant capitaine d'artillerie, M. d'Hendecourt, a joué le rôle du dragon Coquard avec un naturel parfait.

La soirée s'est terminée par quelques valses et un cotillon organisée par la maison Giroux.

Ce n'est pas tant encore la comédie de château qui retient les châtelains et les châtelaines hors Paris et dans leurs terres, que les grandes chasses à courre et à tir qui sont organisées avec beaucoup d'ensemble et pour lesquelles on lance des invitations par séries. Vendredi dernier, il y a eu grande chasse à courre à Chantilly: un dix-cors, attaqué au bois de Perthé, puis de Chaalis, est venu à l'eau dans les étangs de Mortefontaine, et après avoir battu les étangs, s'est fait prendre à Haute-Chaume.

Le duc d'Aumale, qui avait déjeuné chez Mme de Vitry, à Chaalis, assistait à ce laisser-courre, où se trouvaient le baron Sellière, le baron de Saint-Marc, Brolleman, prince de Berghes, Paulze d'Ivoy, et plusieurs officiers de la garnison de Senlis.

Un magnifique hallali a eu lieu sur place, et les honneurs du pied ont été faits au baron Saint-Marc, gendre du propriétaire du château de Mortefontaine.

Dans tous les domaines cynégétiques de France on fête toujours la Saint-Hubert; mais c'est surtout en Bretagne que cette solennité a gardé son caractère: au château de Josselin, le jeune prince de Léon a donné à cette occasion une grande chasse à laquelle ont été conviés les châtelains des environs. On ne se met en chasse qu'après avoir entendu une messe solennelle.

Dans le monde de la finance, il y a eu samedi une brillante réunion chez la comte Cahen d'Anvers, aux *Bergeries*.

Les princes Murat, ainsi que le prince de Wagram, figuraient parmi les tireurs, auxquels la princesse Achille Murat, qui fait le coup de feu en véritable descendante des souverains militaires de la Mingrèlie, n'avait pas dédaigné de se mêler.

Les chasses des châteaux de Zongdidi et de Gondi, domaines patrimoniaux de la famille, sont célèbres, et ses frères, les princes Nicolas et André, sont réputés comme des tireurs émérites à la cour de Russie.

En dehors de la chasse, le monde des châteaux s'occupe beaucoup de mariages en ce moment. C'est ainsi que viennent d'être décidés ceux de Mlle Marie de Saint-Aulaire, fille du

marquis, et de Mlle Jeanne de Pourtalès, fille du comte Robert de Pourtalès, mort récemment député à l'Assemblée nationale.

Nous en reparlerons en temps et lieu.

Lundi, 9 novembre, a eu lieu la première réception diplomatique au ministère des Affaires étrangères. Les salons du quai d'Orsay, fermés depuis l'année dernière, ont mis de nouveau en évidence leurs splendides et antiques tapisseries. La réception a été précédée d'un dîner diplomatique.

Les courses d'Auteuil vont clore la saison hippique. Ce qui manque presque toujours aux courses d'automne, c'est qu'elles ne sont pas ensoleillées comme les courses printanières, et que toutes les belles dames de ces premières représentations d'hippodrome ne sont pas toujours à leur poste.

On remarquait toutefois dimanche dernier, dans l'enceinte du pesage: Mme de Montgomery, la duchesse de New-Catle, la princesse Radziwil, la comtesse de Montesquiou, la baronne de Poily, la vicomtesse de Beaufort, lady Lennoes.

Quelques toilettes d'automne très réussies se promenaient pour se faire admirer: c'était un fourreau en velouté tourterelle, garni de plumes de pie; un costume pur style Louis XV, en faille et drap vert russe, avec paletot-veste Pompadour, à boutons ciselés aux armes princières de celle qui le portait; chapeau de feutre à plumes. Une toilette en reps bleu Alexandra, avec ornement de galons acier et paletot croisé, avec boutons en métal de Toula était aussi très remarquée, ainsi qu'une autre toilette en sicilienne gris ardoise, avec plastron et tablier de velours se nouent derrière en pans, tout à fait à la paysanne.

Les retours de Biarritz sont nombreux et donnent à Paris une physionomie tout cosmopolite.

Mme Rattazzi, qui a loué dans l'avenue de l'Impératrice, l'ancien palais du prince d'Aquila, s'y installe pour trois ans, et fait de cette demeure princière une résidence à part, où elle collectionne des merveilles artistiques venant en droite ligne du palais qu'elle occupait à Rome avec son mari, M. Rattazzi. Il y a des meubles florentins incrustés de splendides mosaïques, des fauteuils massifs et dorés, rappelant les doges de Venise; de vieilles tapis-

series de la même époque, des vases en vieux Sèvres, des bronzes, des marbres, des bustes de famille et de ravissants petits meubles de tous les styles et de toutes les époques.

L'ameublement de Mme Rattazzi est aussi cosmopolite que la composition de ses salons, le jeudi soir, qui est son jour de réception. Elle fait disposer un petit boudoir tendu en crêpe de Chine vert brodé, avec des meubles en porcelaine de Saxe qui sera une véritable merveille artistique. La serre de fleurs et d'arbustes verts, ayant un jet d'eau et des statues ressortant au milieu des plantes, mérite aussi une description à part. Lorsque ce beau palais doré, à la façon vénitienne, sera tout à fait agencé et tout meublé, nous en ferons un compte rendu des plus véridiques et des plus intéressants.

Jeudi dernier, Mme Rattazzi réunissait quelques amis et quelques artistes pour entendre la toute jeune harpiste, Mlle Esmeralda Cervantès, âgée seulement de treize ans et demi. Disons tout de suite que, sous le nom de Esmeralda Cervantès, se cache l'une des plus illustres familles de Barcelone. Son nom d'Esmeralda lui vient de Victor Hugo, qui lui porte une grande affection en même temps qu'une profonde admiration.

La jeune Esmeralda a déjà conquis, à treize ans et demi, tous ses titres de noblesse artistique.

Elle a l'honneur d'être la harpiste aimée et préférée de Sa Majesté la reine Isabelle d'Espagne;

Elle est harpiste des ambassades turques en Europe,

Présidente de la *Société Esmeralda*, fondée pour soulager les blessés espagnols;

Associée de différentes Sociétés de secours aux blessés espagnols, et également membre honoraire d'autres Associations de bienfaisance dont elle porte les décorations.

A la date du 27 octobre, Victor Hugo a écrit à sa jeune protégée la lettre suivante :

« Mademoiselle,

» Vous avez un beau talent, vous en faites un noble usage. Vous êtes encore enfant, et vous êtes déjà une renommée. Je vous envoie tous mes applaudissements et tous mes hommages.

» VICTOR HUGO, »

En effet, la jeune Esmeralda est la harpiste de la charité, et la ville de Barcelone l'a adoptée comme son enfant bien-aimée.

Partout où il y a des blessés à secourir, n'importe quel soit le parti auquel ils appartiennent, elle organise un concert à leur profit, car elle n'a d'autre politique qu'une charité incessante et vigilante, s'appliquant à tous ceux qui souffrent et qui ont besoin d'être soulagés.

Cette artiste, aimée et inspirée avant l'âge, n'a jamais eu d'autre professeur que sa mère, Mme la comtesse de **. Nous allons trahir sa personnalité. Elle ne fait que traverser la France, et elle part à la fin du mois accomplir le vœu qu'elle a fait d'aller à Jérusalem faire sa première communion. Accompagnée de sa mère, elle va directement à Rome recevoir la bénédiction de Notre Saint-Père le Pape, avant d'aller à Constantinople, et de là en Orient.

Son Altesse Royale le Sultan a fait demander à cette jolie enfant, la protégée de la reine d'Espagne, de venir donner des concerts dans son Sérail, où les Européens pénètrent bien rarement.

Nous suivrons la jeune Esmeralda Cervantès dans tous ses voyages, et ce sera pour la *Gazette Rose* une relation des plus curieuses et des plus intéressantes, que d'entrer avec elle dans les harems du Sultan et de s'agenouiller sur la terre sainte et bénie de Jérusalem et du Saint-Sépulchre.

Bien certainement qu'à son retour elle nous reviendra couverte de pierreries et de couronnes, qu'elle aura gagnées par son immense talent.

Nous avons pu l'applaudir et l'apprécier, jeudi soir, sur la harpe, qu'elle fait déjà vibrer avec toute l'autorité d'une grande artiste. Ce n'est certes pas une enfant qui s'exprime ainsi. Il y a de l'âme, de la fantaisie, de l'énergie dans toutes ses cordes d'or, qui parlent et s'animent sous ses doigts charmants. Quelle vigueur et quelle douceur tout à la fois ! La jeune fille était vêtue de bleu de ciel, et l'on eût dit d'un ange faisant vibrer la harpe éolienne des régions séraphiques. Elle portait crânement trois décorations, ni plus ni moins qu'un jeune lieutenant de Saint-Cyr. Elle a été très entourée, très acclamée et très appréciée. Mme Charlotte Dreyfus, la fée de l'*Harmonium*

Alexandre, l'a beaucoup félicitée et encouragée, et lui a prédit un splendide avenir.

Ce voyage en Orient, que cette jolie enfant, accompagnée de sa mère, Mme la comtesse ***, va accomplir à Jérusalem, nous semble une légende d'autrefois. La jeune Esmeralda voulant recevoir le Christ sur la terre même de ses douleurs, de ses souffrances et de son sacrifice, nous apparaît, malgré son extrême jeunesse, comme une grande figure chrétienne, qui tentera plus d'un poète de talent. La poésie est la fleur de l'âme, et pour ainsi dire le parfum de la parole. La même pensée exprimée en vers ou en prose n'a plus la même valeur, ni le même charme. C'est pourquoi la poésie plaît toujours aux natures d'élite, qui aiment l'harmonie et la mélodie de la parole.

M. le comte de Saint-Jean, dont nous avons annoncé tout dernièrement les *Légendes Bretonnes*, va faire paraître, dans une quinzaine de jours, chez Hachette, à Paris, et chez Libaros, à Nantes, un nouveau volume de poésies, sous le titre de *Légende Orientale, Salomon et la Reine de Saba*. Aussitôt que ces légendes orientales seront publiées, nous vous en rendrons compte, leur prédisant d'avance, comme tout ce qui émane de la plume de M. le comte de Saint-Jean, un grand succès féminin dans le monde aristocratique.

A propos de succès et de légendes, il y a bien certainement des sorciers dans le petit théâtre de *Robert-Houdin*, dirigé avec autant de talent que d'initiative par MM. Robert-Houdin fils et Brunnet. Au truc de la Malle des Indes, qui a fait courir tout Paris, et dont l'émerveillement n'est pas encore passé, a succédé un nouveau tour, nous pourrions dire : « Une nouvelle féerie, qui s'appelle le *Nid rose* ».

Il s'agit d'une jeune fille qu'on enferme dans une sorte de cachette (le nid rose), après lui avoir préalablement lié les mains derrière le dos. On met sur ses genoux une ardoise et un morceau de craie. On donne une pareille ardoise et un pareil morceau de craie à l'un des assistants (qui n'est nullement un compère), on prie celui-ci d'écrire sur l'ardoise ce qui lui passera par la tête ; puis on délivre la jeune fille, qui, de son côté, se trouve avoir écrit la même chose. Comment cela se fait-il ? On reste ébahi. Le *Nid rose* est un succès non moins grand que celui de la Malle des Indes.

Le théâtre de Robert-Houdin est le seul consacré aux séances de physique et de prestidigitation, et Robert-Houdin fils et Brunnet n'ont aucune rivalité sérieuse à redouter. Le sorcier Brunnet est assez intelligent et assez habile pour tenir en éveil la curiosité publique. Il a de l'esprit, de l'adresse et du talent. Bien malin est celui qui lui en remontrerait.

Étant de passage à Monaco, où il donnait des séances, il avait besoin de huit pièces de cinq francs, qu'il empruntait à la société. Il pria ensuite l'un des assistants de marquer les huit pièces avec un poinçon, pour qu'elles fussent bien reconnaissables. Or, il arriva que le troisième soir, le monsieur à qui il confia les pièces pour les marquer, les escamota bel et bien, sans être aperçu, et les remplaça par des pièces fausses.

Brunnet ne découvrit la fraude que le lendemain ; quant au monsieur, il ne reparut plus.

C'est la seule fois où Brunnet a trouvé quelqu'un de plus fort que lui. Il est vrai que ce quelqu'un était un voleur.

Nous avons entendu aussi, au Cirque, la musique des montagnards exécuter avec des pierres, en guise d'instruments. Ce sont de vraies pierres, qu'on peut toucher et examiner, et dans lesquelles on a ménagé des trous et des ouvertures, comme dans les instruments de cuivre et de bois. L'orchestre des Montagnards se compose de sept musiciens, ayant chacun une pierre différente et un pupitre, sur lequel est disposée la partition qu'ils doivent exécuter, car il a été écrit et composé une musique spéciale pour ces pierres qui s'animent, qui chantent, qui pleurent, qui rient et qui prennent des intonations de voix humaines.

C'est très curieux et très nouveau à entendre. La musique est mélodieuse, d'une justesse parfaite et admirablement exécutée.

Il n'est pas toujours besoin d'aller dans les premiers théâtres pour s'amuser et passer une soirée agréable. Aux Folies-Marigny, les *Gocottes en sucre*, représentées par une légion de jolies femmes, composent un spectacle des plus agréables à voir, dont tous les riches étrangers en passage à Paris profitent avec profusion. Ce succès, qui se continue, permet à M. Gaspari d'attendre la Revue de MM. Guinée et Gabet, intitulée : *As-tu vu Vénus, mon garç ?*

dont il a déjà été lu les trois premières scènes qui ont obtenu un succès de fou rire.

Les Folies-Marigny pourraient s'appeler, à juste titre, les *Folies-Amusantes*.

Les théâtres de Paris font *florès*. Il y a des succès partout :

Au Théâtre-Français, on a repris le *Demi-Monde*, de M. Alexandre Dumas fils, pour Mlle Croizette.

A l'Odéon, la *Jeunesse de Louis XIV*.

Au Théâtre-Lyrique-Dramatique, la *Jeunesse du roi Henri*, où Mme Raphaël Félix est ravissante dans le rôle de Paola, et Mme Raucourt, très belle en Catherine de Médicis.

Au théâtre de la Gaîté, toujours *Orphée aux Enfers*.

Au Palais-Royal, *Tricoche et Cacolet*, avec l'élite de la troupe.

Aux Bouffes-Parisiens, *Madame l'Archiduc*, pour Judic.

A la Porte-Saint-Martin, le *Tour du Monde en quatre-vingts jours*, qu'on accomplit dans une seule soirée.

Aux Folies-Dramatiques, la *Fiancée du roi de Garbe*, pour Mme Van-Ghell.

A l'Ambigu-Comique, l'*Officier de Fortune*.

Au Théâtre du Château-d'Eau, la *Fille du Diable*.

Nous en passons, et des meilleurs, car l'Opéra, les Italiens et l'Opéra-Comique varient tour à tour leur répertoire.

Il y a donc toujours moyen de passer une bonne soirée à Paris, en attendant les réceptions, les bals et les concerts.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les Magasins du Louvre sont en plein succès de nouveautés d'automne, et leurs immenses galeries sont encombrées de visiteurs et d'acheteuses, qui arrivent tous les jours des quatre coins de la France. C'est qu'une visite au Louvre industriel, dirigé par MM. Hériot et Chanchart, est classée dans le Guide des étrangers à Paris, comme une chose importante, utile et indispensable. Une seule visite ne suffit pas. Il y a trop à voir et à explorer, et les Magasins du Louvre sont agencés comme une petite ville, où chaque quartier a sa spécialité.

Il y a l'immense galerie des soieries, qui constitue à elle seule un comptoir de gros, et dans laquelle sont collectionnées toutes les soieries noires et de

couleur, fabriquées exclusivement pour les Magasins du Louvre, par les premières marques de la fabrication lyonnaise, telles que *C. J. Bonnet, Million et Servier, Ponson et Co*, le *Paris-Louvre*, avec une lisière or d'un côté et blanche de l'autre.

Le cachemire d'or, avec lisière rose d'un côté et blanche de l'autre,

Et le drap Cyclope, avec une lisière blanche d'un seul côté, sont signés *C. J. Bonnet*.

La marque *Ponson et Co* s'applique à la Sicilienne de première qualité, ayant 1 mètre 30 cent. de largeur, et seulement cotée 18 fr. 50 et 22 fr. 50 c., au lieu de 25 et 50 fr.

La faille première de *Ponson et Co*, dont la valeur réelle est de 18 fr. le mètre, a été concédée exclusivement aux Magasins du Louvre, au prix unique de 11 fr. 50 c. le mètre, en toutes nuances de couleur.

Ce qui va sembler impossible à la plupart de nos lectrices et qui est cependant l'expression de la vérité, c'est une *toilette de ville* se composant d'un tablier et d'une cuirasse, richement brodés de jais, sur la magnifique Sicilienne noire de *Ponson et Co*, cotés seulement 145 fr. la toilette.

Et un autre costume en superbe poulte de soie *Paris-Louvre*, se composant d'une jupe à deux volants froncés, d'une tunique entièrement inédite et nouvelle, avec casaque ajustée et riche ornement de biais de velours noir à 180 fr. le costume.

C'est d'un bon marché exceptionnel, d'après le genre du costume.

Citons encore deux autres costumes non moins avantageux : l'un en *Cheviot* de toutes nuances, ce qui se fait de plus beau, composé d'une jupe fermée par de riches boutons de nacre et ornementée de piqûres en soie assortie, pour 145 fr.; et l'autre en mérinos cachemire, *qualité extra*, dans les nuances des draps à la mode, se composant d'une jupe à grand volant froncé et plissé; d'une polonaise et d'un petit pardessus, demi-ajusté de soie, avec nœuds de ruban, pour 160 fr.

Il y a aussi des tuniques de cachemire noir double, de très belle qualité, bordées en soie, de quatre formes différentes à choisir, pour 59 et 69 fr.

Des tabliers brodés et perlés, avec cuirasse et manches, de plusieurs formes des plus jolies, en soie et cachemire double, à 59 et 78 fr.

Et des cuirasses en cachemire double, en soie et en velours, à 35, 45 et 59 fr.

Passons aux confections :

Il nous est impossible de tout dire et de tout désigner.

Désignons, parmi les vêtements les plus avantageux :

Une jaquette en velours de Lyon, tout soie, avec basques à gros plis, poches et parements ornés de boutons de passementerie, à 98 fr.

Un manteau très riche, en velours de soie, orné d'une très belle passementerie, avec guipure de laine brodée de jais, et nœuds de faille, pour 145 fr.

Et une tunique Marquise de velours noir, faisant tablier relevé par un gros nœud de velours et encadrée d'une belle fourrure sibérienne, pour 170 fr.

Il nous est impossible de tout décrire et de passer en revue les mille et mille fantaisies artistiques qui composent chaque rayon des Magasins du Louvre, tant en lainages, en fourrures, en tapis, en étoffes nouvelles pour ameublements, en literie et en articles de Paris, consistant en aumônières perlées de jais, porte-monnaie, éventails satin et écrans de soie, avec sujet et monture de bois noir, à 1 fr. 45 c.

Le bon marché des Magasins du Louvre ne s'explique que par l'immense quantité des affaires qu'ils brassent dans toutes les spécialités.

En fait de manteaux doublés de fourrure, signalons un grand choix de rondes, en cachemire noir, doublées de ventre de petit gris, avec capuchon coulissé par une cordelière, à 65 fr.

Des vêtements Louis XV, en poulx de soie de C. J. Bonnet, doublés de ventre de petit gris et garnis de boutons de faille, à 65 fr.

Des rondes en très beau cachemire, doublées de ventre de petit gris et bordées de sibérienne, à 95 fr.

Et des rondes en poulx de soie de C. J. Bonnet, doublées de belle fourrure et bordées de sibérienne, à 125 fr.

Nous parlerons, dans un prochain courrier, des sorties de bal et des robes de bal, qui sont également d'un bon marché fabuleux au Louvre. On peut suivre la mode et s'habiller à bon compte quand on sait s'y prendre et diriger ses toilettes.

Il y a certainement des fantaisies luxueuses, telles que la cuirasse *Agnès Sorel*, en cote-de-mailles d'acier bleuï, que la *Glaneuse* tisse en ce moment pour Mme Rattazzi; mais cette cuirasse, de même que les cuirasses en acier blanc, en jais noir et en jais blanc, ne conviennent qu'à une très jolie femme, à une taille admirablement bien modelée et à une des favorisées de la fortune. L'acier bleuï fait genre en ce moment. Il faut en profiter. La fantaisie va vite. La *Glaneuse* a de très riches galons et des plaques de broderie ayant des reflets de lumière électrique. C'est tant soi peu clair de lune à la lumière, et ce n'en est que plus doux et plus charmant. Ce qui fait encore actualité, c'est une nouvelle fourrure en soie, désignée sous le nom de *Marabout* gaufré et frisoté, remplaçant les fourrures ordinaires, n'ayant aucune valeur sibérienne. La *Glaneuse* offre aussi des bords de plumes en cou de paon, chatoyants et nuancés, de plumes bleuïes, violatées et verdâtres. On dirait d'autant de pierreries. C'est très élégant et très bon marché. Ces bords de plumes en cou de paon sont lisses et font contraste avec les bords en plumes de coq hérissé et en plumes d'autruche frisées.

Tous ces différents bords de plumes sont disposés par la *Glaneuse* en colliers et en parures mélangées avec de la dentelle et des plissés de foulard et de crêpe de Chine.

Avec les cols Paysans, les cols Angot et les cols Directoire, il faut absolument de belles et larges cravates. La *Glaneuse* y a songé et a édité des cravates qu'on dispose en très gros nœuds, avec pans flottants.

Les fichus Louis XIII, en blonde espagnole perlée noire ou de jais blanc, sont toujours en faveur, avec le tablier Paquita, également en blonde espagnole, se nouant derrière.

Mais ce qui fait genre, ce sont les cuirasses et les jaquettes de Chevalier. La cuirasse *Toison d'or*, toute brodée de perles d'or en guise de perles d'acier blanc et de perles d'acier bleuï, n'a pas encore paru. Nous vous la signalons d'avance. Il y a aussi des cuirasses en nacre de toutes couleurs rappelant les écailles de poisson nacrées et argentées. On les appelle cuirasses *Amphytrite*. La *Glaneuse* n'est jamais en arrière, comme vous voyez. Elle devance la mode, elle la décrète, elle la proclame. A l'occasion des étrennes, elle moissonnera des merveilles. Quoi, déjà le Jour de l'An, allez-vous dire!... Dans un mois, à pareille date, nous écrirons notre Courrier des Etrennes. Le temps marche vite. Il faut le suivre.

N'oublions pas la collection de boutons, de boucles, d'agrafes et de ceintures dont la *Glaneuse* est tout autant prodigue que de franges de jais, d'entredeux de mailles de jais et de motifs de passementerie et de jais.

Pour coiffure de théâtre, elle soutient le succès des mantilles espagnoles blanches et noires, qui sont si seyant-s au visage; et pour coiffure de coin de feu et de retour de théâtre, elle offre la *Frikuse* en zéphir de laine de toutes nuances, encadrée de muguet de laine, et l'*Echarpe Biarritz*, qui fait tout à la fois coiffure et écharpe.

Il est bien difficile, quand on flâne dans la rue de la Chaussée-d'Antin, et qu'on est en quête d'une fantaisie, de ne pas s'arrêter devant les vitrines de la *Glaneuse*, au n° 7, qui étalent toutes les séductions de la mode et du caprice. Le coup d'œil le plus rapide vous en dira plus long que moi.

Presque vis-à-vis, en traversant la rue, vous vous trouverez au n° 22, et vous irez à l'entresol, chez *Mlle Marie Baillet*, admirer ses chapeaux du jour et du soir, qui sont, pour la plupart, d'une distinction parfaite. Cette jeune artiste ne surcharge pas ses coiffures. Elle est fantaisiste sans être audacieuse et exagérée. Elle nous rappelle l'une des grandes faiseuses d'autrefois, dont la réputation fut européenne: *Mme Alexandrine*. C'est la même façon de voir, d'apprécier et de travailler.

Par cela même que partout ailleurs on surcharge les chapeaux de fleurs, elle en met très peu. La banalité lui fait horreur. Elle est elle-même. Son chapeau *Lauzun* est bien grand seigneur ou bien grande dame; en feutre blanc, doublé de velours caroubier, relevé de côté, avec une longue plume blanche d'autruche, attachée avec un nœud de velours caroubier et un coulant d'or ciselé. Sur le bord de velours caroubier se frise, dans l'intérieur, une



1172

La Gazette Rose

Costumes d'Enfants

Planche 1172

15 Mars 1874

Robes Paris
 Robes de Magasin de Laine - Coctines de M^{lle} Marie - Bataillon - Robes et Pantalons de M^{lle} Marie - Chapeaux de M^{lle} Marie - Bataillon
 Chapeaux de M^{lle} Marie - Robes de M^{lle} Marie - Pantalons de M^{lle} Marie - Chapeaux de M^{lle} Marie - Pantalons de M^{lle} Marie
 Robes de M^{lle} Marie - Pantalons de M^{lle} Marie - Chapeaux de M^{lle} Marie - Pantalons de M^{lle} Marie

Paris - Rue de la Harpe 236 (Maison de la Gazette)

=
ba
la
or

to
g
n
to
fr
de
se
ti
re
ri

a
v
r

le
ti

r
l
e

E
E
a
f

j
l
r
c

c
c

Z
A
l
c
t
l
c
e
l

bande de plumes blanches, avec bandeau de feuillage bronzé et floraison de quatre boutons d'or... en or.

Le chapeau *Indépendant*, en feutre pris, relevé tout autour, avec bord de plumes nuancées de deux gris, loutre et gris fauve, faisant cocarde, et retenant deux bouquets de plumes panachées de deux tons gris. Dans l'intérieur, sur le bord de plumes frisées, guirlande de feuillage de chêne bronzé, et de côté large rose rouge caroubier épanouie dans son feuillage. Une traverse de ruban loutre maintient les deux plumes d'autruche et la cocarde, et retombe en flots de rubans, avec pans par derrière.

Un chapeau *Marquis*, également en feutre blanc, avec bord relevé d'un côté par une petite perruche vert doré, est très élégant enroulé d'une écharpe en ruban blanc sergé, broderie crêpe de Chine.

Un chapeau de peluche rose fait nouveauté, dans le style capote, avec floraison de roses de Mlle Pétrat et ruban rose broderie de Chine.

Une capote *Bébé* est coulissée moitié velours caroubier, moitié rose thé, avec guirlande de feuillage bronzé dans l'intérieur et une rose caroubier et rose thé.

Un chapeau *Mirliflore* est en velours noir, avec bord relevé devant par une très large rose, et doublé bleu pâle. Il se casse aussi d'un côté avec une agrafe de ruban bleu et de velours, attachant une floraison de roses.

Un chapeau de théâtre, en tulle blanc pailleté de jais blanc très fin. Le fond est chiffonné à la Angot. La passe relevé en velours rubis, avec aigrette de marabouts diamantés de jais blanc, et bouquet de roses rubis, avec deux plumes blanches.

Un chapeau de promenade, en velours noir, bord de plumes noires dans l'intérieur, fond toqué, l'écharpe de faille brochée autour du fond, et bouquet de plumes noires et de roses mélangées.

Tous ces élégants chapeaux de Mlle *Marie Baillet* s'harmonisent avec les toilettes de Mlle *Marie Bataillon*, qui fait exécuter à la jeune artiste tous les chapeaux qu'on lui commande de la France et de l'étranger, lorsqu'on désire des toilettes complètes. Toutefois, le chapeau de feutre gris, orné de velours loutre et de ruban loutre, avec plumes panachées gris de deux tons, le chapeau de velours noir et le chapeau de feutre blanc se portent avec toutes les toilettes.

Mlle Marie Bataillon reproduit, pour toilettes de

dîner et de théâtre, de très jolies toilettes en cachemire blanc, qu'elle ornemente de faille blanche et de broderie de jais blanc. C'est très distingué. Le pouff du tablier est relevé derrière avec une large écharpe ponceau. On porte beaucoup de rouge sur le blanc, le noir et le gris.

Par exemple, une toilette en velours noir, à traîne, montée par de larges plis derrière, avec la ceinture et le tablier en sicilienne noire, toute rayée de galons de jais, cotte-de-mailles se terminant par une frange de jais. Les manches de velours, en rapport avec le jupon, sont fermées de côté avec des boutons de jais, et ont un chevron de galon de jais rappelant l'ornement de la cuirasse. Un large nœud de ruban rouge à longs pans attache derrière le tablier. Sur la cuirasse ouverte en cœur, fichu Jockey-Club en crêpe lisse blanc et nœuds rouges. Le catogan de la coiffure est attaché derrière avec un même nœud rouge.

Une autre toilette de dîner se compose d'une jupe en faille grise garnie de volants, de bouillonnés et de coulissés d'un effet tout nouveau. Sur cette jupe, jaquette en cotte-de-mailles d'acier, et corsage-cuirasse d'acier moulant le corps. Manches en faille grise ornementées dans le style de la jupe.

Une toilette *Sphinx* en acier bleuï réclame, comme la cuirasse d'acier blanc, une femme bien faite et d'une élégance suprême. Elle est en poulx de soie bleu électrique, ou bleu très pâle, cela dépend du goût, avec jupe disposée également en volants et en bouillonnés, cuirasse d'acier bleuï, et tablier de cotte-de-mailles d'acier bleuï, relevé derrière avec des nœuds clair-de-lune.

Citons encore une toilette très habillée, en faille bleu de ciel, garnie devant d'une gamme de petits plissés très fins montant à mi-jupe et s'étalant derrière en trois larges plis faisant traîne. Sur cette jupe, tablier de crêpe de Chine bleu pâle brodé de perles turquoises et de fleurs en plumetis, avec frange de soie et de perles bleues. La cuirasse en crêpe de Chine est bordée comme le tablier, et les manches en faille bleue ont une draperie de crêpe de Chine faisant épaulette et se terminant en cornet.

Comme toilettes plus simples, voici quelques toilettes de promenade :

Un costume de tour du Lac, avec sous-jupe de velours marron et Polonaise de vigne nuance écrue naturelle, garnie d'une bande de plumes frisées de même teinte. Habit Louis XVI en velours marron se portant sur la polonaise. Chapeau de feutre écru, avec biais de velours marron et plumes grises et marron.

Un costume de velours noir, avec tablier et cuirasse en étoffe satinée et damassée. Le tablier est garni d'un marabout de soie frisée. Sur la cuirasse, vêtement genre Dolman derrière, faisant habit Louis XVI devant, avec larges poches boutonnées, en même étoffe satinée et damassée, et marabout

de soie fricotée tout autour. C'est très nouveau et très élégant.

Et un costume en Cheviot cotelé de nuance loutre, sur un jupon de faille loutre ou un jupon de velours anglais. La polonaise, genre redingote, est garnie de pochettes et de boutons de fantaisie, ni plus ni moins qu'un costume de parfait gentleman.

Mlle Marie Bataillon exécute en ce moment de très jolies toilettes de bal, pour Nice, que nous vous décrirons quand elles seront terminées et enguirlandées de fleurs. Vous pouvez aller les voir, dans son petit entresol de la *rue Thérèse*, n° 5.

Les toilettes de bal, quand elles ne seront pas brodées de jais noir, de jais blanc, d'acier bleu, d'acier gris, de perles blanches, de perles de corail, de perles d'or et de perles bleu turquoise, seront fleuries de franges, de bouquets, d'écharpes et de moissons de fleurs.

Mlle Pitrat, la *fée des Roses*, qui offre, de concert avec la *Gazette Rose*, le joli petit bouquet *Jockey-Club*, à nos lectrices, dispose des garnitures de fleurs entièrement inédites, selon la disposition des toilettes de bal. Il y a des tabliers de fleurs, des cuirasses de fleurs, des franges qui s'épandent au bord des tuniques soufflées et bouillonnées en tulle; des écharpes de fleurs se déroulant en trois larges bouquets de crysanthèmes nuancées blanc, jaune rose, caroubier, pour relever les pouffs derrière; des bretelles Louis XV, en fleurs; des aumônières en fleurs et des traînes de fleurs.

Les fleurs de Mlle Pitrat sont tellement naturelles et tellement simples qu'on dirait qu'on vient de les cueillir. On peut les mélanger avec des fleurs vraies. L'illusion est complète. Nos lectrices ne peuvent pas trouver une fleuriste plus aimable, plus distinguée et copiant les fleurs du bon Dieu telles que la nature les fait éclore. On peut aller cueillir soi-même ses bouquets et ses garnitures de toilettes de bal dans sa serre, 25, *rue de Grammont*, près le boulevard des Italiens, ou lui écrire directement de province.

Les souliers de toilettes de bal seront également fleuris de fleurs. La mode est plus luxueuse et plus élégante que jamais, tout en faisant mine de simplicité. Tout s'harmonise: les coiffures, les bijoux, les robes et les chaussures.

Voici un très joli trousseau de chaussures que la *maison Jouvenot* vient d'exécuter pour un petit pied de Cendrillon, nous pourrions dire avec plus de vérité pour un petit pied de Chilienne. Au Chili, les jolies femmes ont toutes des pieds d'enfant; c'est à ne pas y croire. On pourrait collectionner leurs chaussures dans des vitrines comme autant de bijoux uniques.

Les mules de la mariée sont en satin blanc, brodées de perles blanches, garnies de plumes de coq.

Les pantoufles, en chevreau blanc, brodées de

bouquets de myosotis et de boutons de roses, avec nœuds bleus et roses.

Des bottes blanches, en étoffe matelassée, satinée, pareille à la robe pour la cérémonie de l'église.

Et des souliers blancs Louis XV, également pareils à la robe, pour le bal.

Six paires de bottes de soie assorties aux robes, avec six paires de souliers pareils pour toilettes du soir.

Des souliers de soie rose et bleu, avec petits nœuds étoilés d'acier et agrafes sur le coude-pied.

Des souliers Louis XIV, en velours bronze, avec boucles en strauss.

Des souliers chevreau Louis XIV, brodés de jais, avec gros nœud brodé de jais.

Des souliers de satin noir, à barettes, découvrant tout le bas de soie.

Des souliers de satin noir, avec agrafes de satin (nouveau genre).

Et des chancelières en velours noir, garnies de strauss, pour le voyage.

Toutes ces jolies chaussures peuvent servir de types et de modèles aux belles dames qui sont loin de Paris et qui désirent être parfaitement chaussées. Il leur est bien facile de s'entendre avec la maison Jouvenot, 165, *rue Saint-Honoré*, même en étant à Nice, en lui envoyant une chaussure et en lui indiquant les défauts qu'il faut rectifier. C'est ainsi qu'elle a pu organiser le joli trousseau que nous venons de décrire.

Il en est de la Ceinture Régente comme des chaussures de la maison Jouvenot. Les femmes élégantes l'assortissent à leurs toilettes, et dans tous les trousseaux de mariée la Ceinture Régente se compte pour le moins par demi-douzaine: tant en satin blanc qu'en satin rose, qu'en faille bleu ciel, en satin maïs, en satin gris-perle, en satin noir. Plus d'une femme à la mode commande à *Mmes de Vertus sœurs* des ceintures en faille caroubier, en faille Havane et en faille loutre, en rapport avec leurs costumes de tous les jours. C'est du suprême grand ton. La Ceinture Régente, qui a remplacé le corset dans la toilette féminine, n'est pas une fantaisie, mais une chose sérieuse, hygiénique et utile, patronnée et recommandée par l'Académie de médecine, qui la conseille aux jeunes filles et aux jeunes femmes nerveuses et délicates, à plus forte raison aux femmes un peu fortes, qui ont besoin de respirer, tout en étant maintenues sans être comprimées.

L'avantage hygiénique de la Ceinture Régente est de faciliter le développement de la jeune fille en lui servant de point d'appui et de tuteur. Il faut donc exiger la signature brevetée de *Mmes de Vertus sœurs*, 12, *rue Auber*, sur toutes les Ceintures Régentes, afin d'éviter la contrefaçon qui s'attaque surtout aux œuvres de mérite, et envoyer aux deux artistes statuaires les mesures suivantes, prises en étant habillées, pour recevoir une ceinture irrépro-

chable de coupe et de main-d'œuvre : tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur de la taille sous le bras.

Tout objet de toilette, ayant une valeur réelle, a donc besoin d'une marque authentique pour ne pas être copiée ni imitée. La Ceinture Régente a sa signature; la *maison Violet*, le sceau infaillible de la Reine des Abeilles; l'*Eau des Fées*, la signature de Mme Sarah Félix, gravée dans les flacons ambrés; et le cachemire pur indigène de l'Inde, dont l'Union des Indes a le monopole exclusif, *une lisière à jour chinée*, encadrant chaque pièce de cachemire.

N'acceptez donc pas pour du cachemire pur de l'Inde tout costume et tout vêtement qui n'aura pas cette lisière chinée à jour. Notre recommandation est d'une importance réelle, car le véritable cachemire de l'Inde ne se chiffonne jamais. Il coûte seulement 11 fr. 50 le mètre, en un mètre 25 cent. de largeur. Avec cinq mètres, pas plus, on peut établir une polonaise, une blouze russe, une jaquette et un tablier-tunique sur toute espèce de jupon de velours et de faille, n'importe la nuance, soit claire et foncée.

Le cachemire, dans les teintes les plus douces et les plus tendres, constitue avec le poulx de soie des toilettes charmantes et très habillées, telles que blanc soufré et blanc opale, feuille de rose, maïs, lilas et bleu pâle. Ces toilettes de cachemire se font unies, avec bord de plumes d'autruche frisées, ou bord de marabout frisoté et gaufré, ou bien brodées de galons cote-de-mailles, en jais blanc ou en jais noir.

Quant aux cachemires de nuance foncée, tels que caroubier, vin de Bordeaux, olive, bleu indigo, vert russe, bronze, marron, loutre, rubis, bleu marine, bleu de France, on borde les tuniques de fourrure sibérienne ou de skuns, et d'un plissé de faille assortie. Il en est de même du crépon de l'Inde, qu'on ne trouve également qu'à l'Union des Indes, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra, près la rue Scribe, et dont on compose de si jolies toilettes perlées, mélangées avec de la faille de même nuance.

L'Union des Indes envoie *franco* sa collection d'échantillons de cachemires et de foulards à toute personne qui lui en fait la demande directement, à la condition toutefois de ne garder ces échantillons que le temps de choisir, et de les renvoyer aussitôt.

Parlons des étoffes et des confections de deuil, qui ont un cachet sérieux et sévère tout en ayant une élégance native et réelle, dans les magasins de la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix. Cette première maison de deuil, qui a ajouté il y a quelques années des ateliers de couture et de confections à ses magasins du rez-de-chaussée, est plus que jamais en voie de progression fantaisiste et industrielle, car elle est actuellement dirigée par M. Marquerie et sa charmante jeune femme, qui ont tout ce qu'il faut pour

réussir : de la jeunesse, du goût, de l'initiative et du talent.

Parlons d'abord des tissus de grand deuil fabriqués pour la *Scabieuse*, nous réservant de décrire ensuite plusieurs toilettes de grand style.

En fait de tissus laine et soie, il y a le *barpoor*, l'*épinglé*, l'*épingline*, le *radzimir* et le *drap havanais*, qui est la nouveauté de la saison.

Les étoffes, tout laine, pour premier grand deuil, articles exclusifs à la Glaneuse, sont le vanderpoor, le cachemire des Indes, le velours épinglé, le velours ottonan, le drap Chambord, l'armure chaînette, la popeline de laine, la faille de laine et le Radzimir tout laine. Comme deuil moins sévère, la *Scabieuse* offre de très belles popelines de Lyon, très solides, des popelines d'Irlande, des cottelines, des siciliennes et des épinglés, grosses côtes.

Pour robes de soirée, ce sont des grenadines en soie, unies et sergées, des grenadines crépons, des canevas tout soie et des cottes-de-mailles pure soie.

Pour toilettes demi-deuil (articles exclusifs à la *Scabieuse*) un très grand choix d'armures en 120 c. de largeur, mélangées noir et blanc, noir et violet. Des vigognes anglaises en 150 cent., spéciales pour polonaises, et des vigognes grises unies, pour costumes de voyage.

Citons encore un très grand assortiment de matelassés, propriété de la *Scabieuse*, pour tuniques et vêtements, et de matelassés pour jupons. Ce genre d'étoffe matelassée est le grand succès du moment.

La *Scabieuse* tient aussi un comptoir spécial de soieries noires qu'elle fait fabriquer à Lyon par C. J. Bonnet, telles que le *cachemire lyonnais*, portant la marque de la *Scabieuse* et garanti à l'usage, depuis 10 fr. 50 c. jusqu'à 16 fr. 50 c., ce qui existe de plus beau comme qualité, et même à 6 fr. 75, de très bonne qualité et unique en son genre.

Montons dans les salons du premier, affectés aux robes, aux confections et aux coiffures.

Parmi les plus nouveaux modèles nous distinguons :

★★

Une tunique seconde jupe, en cachemire noir, très richement brodée de montants de perles de jais noir très fin et très brillant, tombant presque au bas de la première jupe et se terminant par une dentelle de frange perlée et par une dentelle de palmes de broderie de jais. Cette seconde jupe tunique est relevée et drapée derrière avec une large écharpe de faille noire. Elle peut se porter sur toute espèce de jupe, ce qui lui donne un cachet d'économie élégante. Le corsage cuirasse, avec manches, est brodé dans le style de la tunique, avec la même frange dentelée et la même dentelle perlée. Les manches se terminent par une frange, un dentelé et un nœud de faille.

★★

Une robe grand deuil, en épinglé noir et crêpe anglais.

La jupe est drapée devant avec un grand revers de crêpe anglais qui s'arrête sur les côtés. Le bas de la jupe se termine par un volant composé de rouleautés, de biais de crêpe et de plissés. Par derrière, la jupe est montée avec des plis de crêpe et des plissés tuyautés disposés sur le fond d'épingline. Le corsage est orné de draperies de crêpe au milieu du dos, avec basques en pointes bordées de biais plissés. Il se boutonne droit devant en faisant cuirasse, avec collerette et nœud de crêpe. La manche est montée de côté.

**

Une très belle toilette en faille noire, qu'on peut porter sans être en deuil, se composant d'une jupe alternativement bouillonnée et plissée, et se terminant par un grand volant gradué, avec un petit plissé au bord. Par devant, trois tabliers étagés l'un sur l'autre sont garnis d'une frange de passementerie au crochet retombant en gouttes perlées et sont retenus derrière par une écharpe qui enlace les plis de la jupe s'étalant en traîne. Le corsage se termine derrière par une basque arabe, avec la même passementerie de jais. Par devant il est boutonné dans toute sa hauteur. Et les manches sont bouillonnées, avec plissés de faille et nœud de ruban.

**

Et une toilette, faille première, gris minéral, et matelassée de même couleur. La jupe a deux volants froncés et gansés, avec tablier matelassé découvrant sur les côtés quatre volants et s'arrêtant du côté droit, avec une large écharpe de faille retombant en pans flottants, et du côté gauche par une série de boutons sur un biais de faille. Par derrière, la jupe est montée avec un gros pli et s'arrête à mi-jupe par un froncé bouillonné, laissant traîner un très haut volant monté à gros plis et se terminant par deux volants froncés et gansés. L'habit *Mirliflore* est en matelassé, avec gilet de faille boutonné devant, et par derrière il y a deux grandes basques se retournant en revers de faille et attachées par une écharpe de faille assortie. Les manches sont moitié faille et moitié matelassé.

**

Nous parlerons dans un prochain numéro des jaquettes demi-ajustées et des vêtements qui vont défrayer la saison d'hiver.

Mentionnons seulement aujourd'hui un grand manteau *touriste*, espèce de houppelande fermée de côté, dans lequel on est tout à fait abritée, reproduit en vigogne grise, doublé de fourrure, ou capitonnée, et bordée d'une fourrure tigré, avec grandes poches sur les côtés et revers de fourrure aux manches.

**

Nos lectrices peuvent se convaincre, par la description des toilettes de la Scabieuse, du grand cachet de distinction et du haut style qu'elles comportent.

La lingerie ne reste pas non plus stationnaire.

Nous avons dit, dans notre dernier Courrier des Modes du Jour, le col Paysan, le col Prince de Galles et le col Mirliflore, qui sont les favoris de la mode et de la fantaisie, et qui s'entendent avec les costumes nouveaux.

Aujourd'hui, nous ferons un aperçu de la maison Maureau, qui s'est acquis une grande réputation de loyauté dans le faubourg Saint-Germain, et dont les magasins de lingerie sont installés 2, rue d'*Tournon*, et 21, rue *Saint-Sulpice*, sous le patronage du *Petit Saint Sulpice*.

Depuis quatre années seulement, la direction de la *Maison Maureau* est passée entre les mains de *M. Martin*, qui a ajouté à sa spécialité de linge de maison, les trousseaux et les layettes, et qui a créé un comptoir spécial de chemises pour hommes, sur mesure, et de gilets de flanelle, caleçons et cravattes, dont les maris et les frères de nos charmantes lectrices peuvent profiter.

Depuis cette époque, *M. Martin* a vu s'accroître sa nombreuse clientèle, qui sait apprécier et reconnaître la qualité des marchandises, la coupe des chemises confectionnées, et la modicité des prix.

Il en est de même pour tous les comptoirs de blanc de fil et de coton; de toiles, de serviettes ouvrées et damassées, de madapolam, et des rideaux brochés et brodés à des prix bien au-dessous du cours.

Tous les articles sont du reste garantis; et tout objet qui laisserait à désirer sera immédiatement échangé sans aucune difficulté.

La *Maison Maureau* tient également un grand choix de linge confectionné pour maîtres, office et cuisine, à des prix très modérés, cousu à la main et parfaitement soigné.

Quant au comptoir de lingerie luxueuse, de trousseaux et layettes, tout y comporte un véritable cachet de distinction et de bon goût. Nous y remarquons bien souvent des trousseaux, depuis mille francs jusqu'à vingt-cinq mille francs. Et des layettes qui sont si mignonnes et si jolies, qu'on reste en extase devant elles. Le même sentiment d'admiration s'applique aux costumes pour enfants, d'un an à trois ans, soit en piqué, soit en cachemire.

Vous pouvez donc, mesdames, vous adresser en toute confiance à la *Maison Maureau*, dont la réputation remonte à quarante ans, et qui, sous la nouvelle direction de *M. Martin*, va reprendre une ère nouvelle. Déjà, depuis quatre ans, de grandes améliorations ont eu lieu, et *M. Martin* a vu s'ajouter à sa clientèle les anciens clients et clientes qu'il avait, en qualité d'intéressé, dans une maison de lingerie du faubourg Saint-Germain, qui n'existe plus, et qui s'était placée sous le patronage de la *Gazette Rose*. C'est même à la suite de cette liquidation que *M. Martin* est devenu acquéreur de la *Maison Maureau*.

Toute demande de devis, trousseaux et layettes,

est envoyée, ainsi que les échantillons-types, si on le désire.

Les envois, à partir de *vingt cinq francs*, sont expédiés, *franco*, dans toute la France, la Belgique, l'Angleterre et l'Alsace.

Nous décrirons de très jolis objets de lingerie, et nous détaillerons un trousseau, dans notre numéro du 1^{er} décembre.

Laissons la mode, pour y revenir une autre fois, et faisons notre conférence de beauté de chaque quinzaine, qui est plus utile encore qu'un chapeau et une toilette, quelque élégants qu'ils soient.

Mettez le plus joli chapeau du monde sur des cheveux blancs et un visage flétri, et tout le prestige s'efface et disparaît. On ne s'inquiète pas si vos cheveux ont blanchi avant l'âge, par des souffrances ou des chagrins; on ne voit que ce qui est. Il ne faut donc pas avoir de cheveux blancs, et rien n'est plus facile que de les faire disparaître, avec le concours de l'*Eau des fées*, qui est l'eau recolorante et réparatrice par excellence.

L'Eau des Fées n'est pas une teinture, bien qu'elle rende à la chevelure sa nuance primitive naturelle. Elle opère par degrés de coloris, lentement et sagement. Elle ne brusque pas la transition de la nuance, et elle suit la marche calculée de la nature qui ne donne pas aux cheveux de l'adolescent le coloris qu'ils auront plus tard. Elle est trop intelligente pour ne pas avoir tout prévu et tout calculé.

A quoi servirait à Mme Sarah Félix d'avoir la baignette d'une fée, s'il elle n'opérait pas des miracles et des féeries?

L'Eau des Fées a réussi tout d'un coup, comme une traînée de poudre qui éclate en feu d'artifice, parce qu'elle a été propagée par les soins de la sœur de Rachel. Mme Sarah Félix, qui fut elle-même une artiste de grand talent, et qui ne pouvait attacher son nom qu'à une chose authentique, véridique et sérieuse.

L'Eau des Fées restera toujours dans le domaine de la toilette masculine et féminine, car elle convient à tous et à toutes. Il est peut-être plus facile encore à un homme de rajeunir sa chevelure, parce qu'il a des cheveux courts. La recoloration est plus prompte et exige moins de soins et de détails.

La prospérité toujours croissante de l'*Eau des Fées* a obligé Mme Sarah Félix d'agrandir ses salons de la *rue Richer*, 43, et de leur ouvrir une entrée digne d'eux, par un beau magasin, qui va faire événement d'élégance. L'Eau des Fées, la pommade des Fées et toute la parfumerie des Fées, seront donc aussi bien installées, au point de vue de l'industrie et de la vente, que la Reine de l'Eau des Fées, Mme Sarah Félix, l'est dans son hôtel de l'avenue de l'Impératrice.

Quant à la régénération du visage, c'est le *Lait antéphélique de Candès* qui s'en charge, car il a mission d'effacer les taches de rousseur et toutes les rugosités de la peau.

Ce lait miraculeux, aux principes de camphre et de magnésie, n'est pas seulement utile contre les étreintes pas trop brûlantes du soleil, qui se traduisent par des taches de rouille, il est encore indispensable pour combattre le hâle de l'hiver, et éviter les gerçures, car il fait circuler le sang naturellement et il assouplit la peau qu'il rend veloutée et moelleuse, et qu'il colore délicatement sans le concours d'aucuns fards. Tel est le principe du Lait antéphélique.

Touté belle dame qui l'emploie comme cosmétique de toilette, même sans avoir de taches de rousseur, est sûre de conquérir un coloris juvénile et purpurin. C'est un engrais précieux pour le visage. Le tissu dermal reste frais et ferme, et la peau se transforme et devient blanche, rose et satinée.

Le Lait antéphélique se trouve aussi bien dans les principales pharmacies que chez les parfumeurs; mais le dépôt général est chez *M. Candès*, 26, boulevard Saint-Denis.

Les Talismans de beauté de la maison Violet sont aussi pour beaucoup dans le secret de jeunesse de toutes les Ninons modernes. Il n'y a pas qu'un seul talisman, qu'une pâte onctueuse, qu'une crème rafraîchissante, qu'un savon, qu'une eau de toilette, qu'un parfum, qu'un cosmétique mystérieux de beauté, c'est par centaines qu'il faut compter les Talismans de beauté de la *maison Violet*, collectionnés dans la rotonde du boulevard des Capucines, et par milliers tous les articles de parfumerie arrivant en droite ligne de la fabrique modèle de la plaine Saint-Denis, dans la maison de commission et de gros de la *rue Saint-Denis*, 255, ancien 517.

Une visite à la Rotonde du boulevard des Capucines doit s'inscrire sur le carnet des étrangers et faire partie des promenades du *Guide dans Paris*.

Le grand salon d'entrée, la rotonde proprement dite, est un véritable musée d'objets artistiques pour la toilette féminine, consistant en flacons nouveaux, sous la forme de cornes d'abondance, et qu'on suspend à son petit doigt; en châtelaines de toutes les époques pour les montres anciennes; en châtelaines anglaises supportant le crayon, le dé, les ciseaux, le carnet et les clés... du paradis; en flacons Louis XVI et en bonbonnières de porcelaine de Sèvres, pâte tendre; en petites boîtes de poudre de riz en peau de serpent; en flacons de toilette, jeux de ciseaux, boîtes à ongles; jeux de brosse et de peignes d'écaïlle; nécessaires de toilette et de voyage.

Il faut explorer les étagères de la maison Violet pour bien se rendre compte de toutes ces merveilles artistiques et pour les découvrir une à une. Le gérant de cette rotonde est un amateur-collectionneur qui se plaît à faire tout à la fois de la maison Violet un musée de parfumerie et un musée d'objets d'art.

Nous vous signalons deux glaces uniques: l'une toute en ivoire sculptée avec une finesse admira-

ble, cotée la somme de 2,000 fr.; c'est vous dire ce qu'elle vaut et ce qu'elle est. L'autre, ciselée en vieil argent, représentant les sept péchés capitaux. Il y en a bien d'autres. Je vous en laisse la surprise.

N'oubliez pas l'Éventail printemps, le grand succès de la maison Violet, en grisaille et en aquarelle, d'après le tableau édité par la maison Goupil. Les femmes élégantes ont adopté cet éventail, comme elles ont adopté la parfumerie aux Violettes d'Italie, préparée par la maison Violet; la parfumerie à l'Yland-Yland, émanant les senteurs du Lilas de Perse, et la parfumerie à la Glycérine odorante.

Le catalogue des articles de parfumerie de la maison Violet est si nombreux que nous ne pouvons en citer que quelques-unes, tels que: le Savon royal de Thridace, aux sucres de laitue; la Crème Pompadour pour effacer les rides; le Baume de Violette pour la chevelure; la Crème Duchesse, pommade fondante à l'Ess bouquet, au Magnolia, aux fleurs de Provence, à la vanille blanche; le Savon veloutine à la glycérine et au bismuth, pour la saison d'hiver; les Pastilles ambrosiaques au mastic de Chio pour la fraîcheur et la pureté de l'haleine, et tout un bouquet de parfums concentrés pour le mouchoir, se composant: du bouquet Jockey-Club, des Gouttes de violettes d'Italie, des Brises de France, de l'Yland-Yland, de l'Opoponax, de l'Ess bouquet, du Foin coupé, du White rose et des Fleurs de printemps.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

SI J'ÉTAIS REINE !...

Si j'étais Reine !! tel est le titre du joli roman dont Mme Marie Battazzi vient de faire paraître une seconde édition (1). Quelles pensées n'est-il pas capable d'évoquer dans un cerveau féminin, même en temps de République septennaliste. On peut être reine de tant de manières!

C'est ici le rêve d'une femme de bien que ses rares qualités n'ont pu soustraire à cette loi inexorable de souffrance qui semble être ici-bas l'apanage des plus belles âmes.

Mme de Kelner, jolie, riche, d'un esprit élevé, d'un cœur d'or, ne peut cependant faire un pas dans le monde sans se heurter à des calomnies, des bassesses ou des procédés injurieux. La sérénité de sa conscience et celle de son dédain sont les seules armes qu'elle oppose à cette guerre de mauvais aloi. Mais la trahison et bientôt la mort de son mari viennent porter le dernier coup à ce pauvre cœur défaillant.

(1) Chez Degores-Cadot, 70 bis, rue Bonaparte.

En voyant ce qu'est le monde où elle vit, Mme de Kelnerse prend à songer à celui où elle ne vit pas, celui des humbles qui ont faim et froid. Elle résume alors dans un journal tout ce que sa pensée ardente au bien lui suscite de moyens nouveaux pour remédier à ces souffrances qu'elle a vues de près et qu'elle connaît mieux que personne.

Sous ce titre: *l'Album de Louise*, les questions d'éducation élémentaire, d'assistance publique, de régénération physique et morale y sont examinées tour à tour avec une intelligence rare de tout ce qui peut concourir à ce grand but.

En un mot, Mme de Kelner se venge de tout le mal qu'on lui fait ou qu'on lui voudrait, par tout le bien qu'elle médite de réaliser dès que le grand-duc de Freiberg qui l'adore lui aura fait partager sa couronne. Le tout placé dans un récit où les émotions du drame ont aussi leur part et tiennent le lecteur suspendu entre l'attente du dénouement et le charme du récit.

Ajoutons que l'auteur de cet aimable livre vient de rouvrir ses salons. Déjà, à Biarritz, Mme Pattazzi avait eu l'occasion d'offrir à S. A. R. le grand-duc Constantin trois thés assez réussis, et Son Altesse Impériale, en venant à Paris, se faisait une fête de rencontrer chez la charmante femme dont il apprécie beaucoup l'esprit et le caractère, l'élite de notre monde politique et littéraire, lorsque son départ précipité a fait manquer cette intéressante réunion.

Heureusement qu'on nous fait entrevoir des compensations.

CAMILLE GROS.

LITTÉRATURE

BÉATRIX

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL (1)

(Suite.)

CHAPITRE VII

Le lendemain, de bonne heure, Béatrix, agenouillée devant sa malle, commençait ses préparatifs d'installation, lorsqu'elle entendit frapper deux petits coups. Presque aussitôt, la

(1) Librairie Ch. Bériot, éditeur, 35, quai de Grands-Angustins.

portes s'entr'ouvrit doucement, et une mignonne figure de petite fille apparut par l'étroite ouverture.

— Puis-je entrer, Mademoiselle, j'avais bien envie de vous voir? Je suis Thérésine.

— Oui, oui, chère petite, entrez et venez m'embrasser.

— Chut, ne faisons pas de bruit, dit l'enfant d'un air mystérieux, en jetant ses bras autour du cou de Béatrix. Ourika nous entendrait!

— Eh bien! qu'importe qu'Ourika nous entende! dit la jeune fille en riant.

— Oh! non, il ne le faut pas! Elle m'avait défendu de venir de si bonne heure, pensant que je vous dérangerais.

— Vous êtes donc un peu désobéissante, Thérésine?

— Beaucoup, dit l'enfant avec gravité.

— C'est un vilain défaut pour une petite fille; mais pourquoi teniez-vous à venir de si bonne heure?

— Parce que je craignais, en venant plus tard, de trouver vos malles vides, et j'aime beaucoup être là quand on les défait.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Oh! il y a toujours de si belles choses dans une malle!

— Pas toujours, dit Béatrix en riant de l'air d'admiration de l'enfant. La mienne ne contient rien de curieux.

— Vraiment! Oh bien! quand papa revient de voyage, c'est si beau, que je reste des heures à tout regarder. Il y a des bijoux pour maman et mes grandes sœurs, des livres, des coquillages, des boîtes de toutes sortes, de beaux vases, de grandes images, et toujours au fond, tout au fond, pour me faire attendre, une poupée dans un grand carton. Ma sœur Hermine a aussi de jolies malles! Celles de maman sont très grandes, mais il n'y a que des robes dedans, ajouta l'enfant avec une petite moue dédaigneuse.

— Vous n'aimez donc pas les robes, Thérésine?

— Pas beaucoup; Ourika se fâche quand je les déchire, et ce n'est pas amusant d'être grondé.

A ce moment, on entendit la cloche du déjeuner.

— C'est le premier coup, dit la petite fille;

mais descendons tout de même; nous serons les premières arrivées.

Béatrix y consentit de grand cœur; eile n'aurait pas l'embarras de l'entrée; celle de la veille lui avait laissé de pénibles souvenirs.

Mme de Vanssay parut la première, un peu pâle, les yeux battus par l'insomnie, mais charmante encore dans son élégant négligé du matin; Hermine vint ensuite, dans une simple robe de porcelaine blanche; elle s'était vouée au blanc l'été et aux nuances sombres l'hiver, par opposition à sa belle-mère, qui, en sa qualité de créole, aimait un peu les couleurs éclatantes.

Béatrix trouva Hermine beaucoup plus jolie que la veille. Il fallait la lumière du jour à ce teint d'une délicate blancheur, à ces yeux gris aux reflets verdâtres, un peu ternes le soir, à cette épaisse chevelure d'un blond ardent, où le soleil semblait mettre des paillettes d'or.

Quant aux créoles, petites, déliées, roses et brunes, elles avaient l'air de jeunes oiseaux, toujours prêts à quitter le nid ou la cage.

Si Béatrix regarda, elle fut bien regardée encore.

Tout en prenant place à table, la marquise observait sans rien dire, et était bien obligée de s'avouer que, dans sa robe de grand deuil, avec son air simple et sans apprêt, l'orpheline était la plus charmante de toutes ces charmantes jeunes filles qui entouraient la table du déjeuner.

Sa voix musicale, le regard profond de ses grands yeux d'un bleu sombre, voilés de cils noirs, ses cheveux d'un blond doré, séparés sur le front en deux bandeaux courts et épais, qui se rejoignaient par derrière en tresses soyeuses, les nuances rosées de son teint, la grâce de ses moindres mouvements, tout en elle retenait l'attention, et quand on l'avait regardée une fois, il était impossible de ne pas désirer de la regarder encore.

Ce fut la marquise qui rompit la première le silence:

— Ecrivez-vous à votre père, aujourd'hui, Hermine?

— Bien certainement, Madame; vous savez que je n'y manque pas un seul jour.

— C'est vrai! Je l'avais oublié! Eh bien! ayez la complaisance de lui dire que s'il n'a pas vu de mon écriture depuis quelques jours,

c'est que je suis réellement souffrante. J'ai passé une nuit affreuse, dans une agitation.... Certainement, j'ai eu la fièvre. Olga et Gaïta, vous êtes bien mal coiffées ce matin, mes chéries.

— Mais, maman, Francine a pourtant copié avec la plus grande exactitude le dernier numéro.

— Quel numéro? demanda Hermiue d'un air ironiquement grave.

— Le dernier numéro de ton journal de modes, répondit Olga. Mais aussi, maman, tu as des préventions très injustes contre notre journal. Nous le préférons de beaucoup à ton *Courrier*. Il est bien plus clair, n'est-ce pas, Gaïta?

— Oh! bien sûr, s'empressa de dire la cadette.

— Non, mon enfant, ce n'a pas été compris, dit avec importance Mme de Vanssay.

MARIE MARÉCHAL.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS A NOS ABONNÉS

LA GAZETTE ROSE A NICE

La *Gazette Rose* s'installe de nouveau cet hiver à Nice, dans les bureaux de l'Agence Dalgoutte et des *Echos de Nice*, 3, place du Jardin public. Elle ne peut choisir un représentant plus actif, plus recommandable et plus intelligent que M. Dalgoutte. C'est donc à l'Agence Dalgoutte que toutes les dames françaises et étrangères, qui passent leur saison à Nice, doivent s'adresser pour s'abonner au journal la *Gazette Rose*, dont les bureaux sont à Paris, 26, rue Drouot, hôtel du Figaro.

M. Dalgoutte recevra donc tous les abonnements pour la *Gazette Rose* dont l'abonnement pour Paris, Nice et toute la France, est de vingt francs par an, et de dix francs pour six mois.

Les abonnements d'une année ont droit à la prime du petit *Bouquet Jokey-Club*, composé de fleurs mélangées par Mlle Pitrat.

On peut s'abonner directement à Paris, en envoyant un mandat de poste à l'ordre de Mme la vicomtesse de Renneville, directrice de la *Gazette Rose*.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

COSTUMES D'ENFANTS

1. Jeune garçon de douze ans. — Pantalon en drap noir. Paletot en drap tourterelle, avec collet, encadré d'un biais de velours marron et de boutons de velours assortis. Ce pardessus cache un veston et un gilet de drap noir. Chapeau Prince de Galles en feutre noir. Col paysan en toile, avec cravate de crêpe de Chine cerise. Bottines de drap noir, avec guêtres de chevreau brillant et lisière de chevreau sur chaque couture.

2. Petite fille de six ans. — Costume en cachemire des Indes, gris perle et faille ponceau. Le jupon court est plissé devant, avec revers en faille ponceau, fixés par des boutons de nacre de chaque côté des plis. Un pouff de cachemire fait seconde jupe derrière, avec frange en soie ponceau tout autour. Gilet Louis XV, en faille ponceau. Veste chasse de la même époque, en cachemire, à longue basque devant, avec col rabattu, et revers en faille ponceau. Manches bouillonnées dans le haut et plissées dans le bas, avec parement de faille. Collerette tuyautée et sous manches plissées. Chapeau de feutre gris à bords renversés, orné d'une torsade de faille ponceau se nouant en longs pans et d'une plume grise. Demi-bottes en chevreau noir, piquées gris. Bas de soie gris perle de la nuance de la robe.

3. Fillette de 12 à 13 ans. — Costume en vigogne de nuance havane. Le jupon est terminé par un plissé surmonté d'un velours marron. Tunique Russe, genre bleuze serrée à la taille par une ceinture de velours, garnie sur le corsage de bandes de velours marron, faisant bretelles. Manches demi-larges garnies de bandes de velours. Un effilé et un velours marron bordent la tunique. Coiffure Catagon attachée derrière avec un nœud de velours marron. Chapeau de feutre gris, orné de velours havane et d'une touffe de plumes marron. Nous préférons ce genre d'ornementation au nœud de velours vert et à la plume blanche que représentent notre gravure. Bottines de chevreau noir mat, avec guêtres de chevreau brillant. Collerette tuyautée. Manches plissées et gants gris perle.

4. Jeune garçon de 7 à 9 ans. — Costume en velours violet évêque. Le pantalon est serré au genou comme un pantalon de cour. Bas de soie blancs ou gris perle. Demi-bottes de chevreau brillant. Veston de velours violet, avec col châle en velours noir ou en velours assorti, s'ouvrant du bas pour laisser passer un gilet de velours. Chemise avec col cassé et cravate de mousseline blanche.

5. Fillette de dix ans. — Robe de chambre en cachemire bleu ciel, bordée d'un haut matelassé en poult de soie blanc ou en satin blanc. Cette robe de chambre, forme princesse, est montée avec un double pli creux au milieu par derrière. Coiffure bouclée, avec nœud de ruban bleu dans les cheveux. Lingerie plissée. Bas de soie blancs, à coins brodés bleus, et pantoufles de chevreau bleu, brodées de soie blanche et encadrées d'un bord matelassé.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Le gérant : J. KUGELMANN.

Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12, Paris.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — L'ALMANACH ILLUSTRÉ DE LA JEUNE MERE, par M. le docteur Brochard. — LITTÉRATURE : *Béatrix* (suite), par Mlle Marie Maréchal. — PRIME de la *Gazette rose* : Bouquet Jockey-Club en fleurs artificielles-naturelles, de Mlle Pitrat. — AVIS A NOS ABONNÉES : La *Gazette rose* à Nice. — DESCRIPTION DU PATRON DÉCOUPÉ DU 15 NOVEMBRE (Corsage-Cuirasse). — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : Toilettes de théâtre.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Paris ne demande qu'à s'amuser — Le meilleur des gouvernements. — Les salons du faubourg Saint-Germain. — Le monde officiel. — Les bals de l'Elysée. — Les chasses en Sologne. — Le patinage dans les jardins. — Un grand mariage. — Notre-Dame des Rochers. — Le sou de Notre-Dame. — Le bonheur et les moyens d'en jouir. — Livre inédit de la comtesse Dash : *Un costume de bal*. — M. le comte de Saint-Jean : Légende orientale. — La princesse Dora D'Istria. — La *Gazette Rose* à Nice. — Les retours niçois. — Les Courses de Nice. — Cadeau de la *Gazette Rose*. — Les bouquets Jockey-Club. — Les bouquets de Mme Duluc. — Les donateurs d'étrennes — Le meilleur des chocolats.

Paris ne demande qu'à s'amuser. Il attend les fêtes et les plaisirs avec impatience. Mais le genre est de ne se mettre sérieusement en train qu'après le Jour de l'An, et le mois de décembre est généralement consacré aux dîners de retour et à l'achat des étrennes. Dans un mois, date pour date, nous entrerons dans une année nouvelle. Le temps poursuit sa course rapide et s'avance vers l'éternité, sans s'inquiéter des charges du présent et des préoccupations de l'avenir. Dieu seul sait ce que nous

réserve l'année 1875, qui va faire son entrée solennelle et irrévocable le 1^{er} janvier. S'il était permis aux hommes de régler les saisons et les années à leur guise, quel cataclysme dans les régions célestes !... Les uns voudraient du soleil, les autres de la pluie ; on arrêterait la marche des mois, on y ajouterait des semaines et des fêtes improvisées ; on ferait de la fantaisie, ne pouvant pas faire battre les astres entre eux, ni décréter une république sphérique. Faisons des vœux pour que la nouvelle année laisse la France se relever de ses désastres dans le calme et la prospérité industrielle. Pour le moment, c'est le plus désirable des gouvernements, que celui de l'ordre et de la paix. C'est pourquoi Paris a besoin de fêtes et d'animation. Quelques grands salons aristocratiques du faubourg Saint-Germain vont rouvrir leurs portes, et Mme la princesse de Sagan et les duchesses d'Uzès et de Doudeauville annoncent de très belles réceptions.

On dit également, d'autre part, dans le journal le *Sport*, que la duchesse de Mouchy, qui avait passé l'hiver dernier à Nice, restera cette année à Paris et fera de son hôtel du Parc Monceau un grand centre d'animation mondaine. Et pourtant les *Echos de Nice* ont annoncé

officiellement que le duc et la duchesse de Mouchy avaient retenu une villa à Nice.

Mme de Trévise organise la série de ses réceptions, et Mme de Camondo va inaugurer son nouvel hôtel, qui est un véritable palais-musée, par un bal quasi-oriental.

Dans le monde officiel, Mme la Maréchal de Mac-Mahon doit donner quatre grands bals à l'Elysée pendant la saison d'hiver, espérant bien que son exemple sera suivi par tous les ministères. Déjà l'amiral de Montaignac a promis, avec le concours du jeune comte de Montaignac et de ses charmantes sœurs, de rendre au ministère de la marine ses splendeurs d'autrefois.

En attendant ces fêtes projetées et toutes celles qui ne sont pas encore annoncées, chacun reste dans ses terres et ne songe pas à revenir.

Avant-hier lundi, il y a eu une grande chasse à tir à Chamant. M. le comte Hubert Delamarre et M. de la Charme se trouvaient parmi les invités de M. Lefèvre.

La Sologne, qui est le pays privilégié de la chasse, est aussi en liesse. On y chasse et on y danse à cœur joie.

La forêt de Boulogne retentit du cor de l'équipage de M. Paul Caillard, qui a une meute si bien dirigée sur le chevreuil.

L'équipage du comte de Vibraye a débuté en prenant trois chevreuils et trois cerfs en six chasses.

Mardi dernier, le marquis et la marquise de Sers réunissaient, dans un bal splendide, tous les châtelains du voisinage. Un cotillon, précédé et suivi d'un souper assis, s'est prolongé jusqu'à quatre heures du matin. On comptait plus de cent invités.

Le mardi suivant, on devait se réunir et se retrouver chez M. Adeline, dans son artistique château, dont il fait les honneurs avec tant d'affabilité.

Plusieurs membres du Sport parisien sont également en chasse chez le duc de Hamilton, à Hamilton-Palace.

A propos des plaisirs de l'hiver, le journal le *Sport* annonce des fêtes de patinage dans tous les grands jardins parisiens, qui transformeraient leurs pelouses de verdure en parquets glacés. Est-ce une idée que le *Sport* émet, ou bien un projet définitif, arrêté par Mme la

princesse de S..., qui a l'un des plus grands jardins du faubourg Saint-Germain? On viendrait patiner en costume de circonstance; ce serait charmant, fantaisiste et nouveau. Dans l'intérieur de chaque hôtel, il y aurait, pendant l'exercice du patinage, *lunch, réception et musique*. Des fenêtres de l'hôtel, les frileuses et les peureuses pourraient jouir à travers les vitres du spectacle de la pelouse, tandis qu'au rez-de-chaussée de l'hôtel, un buffet bien garni pourvoierait les patineurs de boissons chaudes et reconfortantes. Si tous ces projets de patinage aristocratique réussissent, nous vous le dirons en temps et lieu.

En dehors des réceptions, des fêtes et des séances de patinage projetées pour l'hiver, de très grands mariages s'accomplissent, et le mariage du duc de Praslin et de Mlle Forbes, est le grand événement matrimonial du faubourg Saint-Germain. Mlle Forbes est l'une des jeunes filles les plus accomplies de la colonie américaine, avec qui la noblesse de France contracte de si nombreuses et si sympathiques alliances depuis quelque temps.

Aussitôt la célébration de son mariage, le duc de Praslin partira avec sa jeune femme pour l'Egypte, et de là ils iront au château de Praslin, connu sous le nom de Vaux-le-Vicomte du temps du surintendant Fouquet. Ce magnifique château fut l'une des causes de la disgrâce du surintendant Fouquet, qui se permit d'offrir à Louis XIV et à Mlle de La Vallière une fête vraiment royale.

Le château de Vaux-le-Vicomte, confisqué par Louis XIV, fut donné par le grand Roi, après la bataille de Denain, au maréchal de Villars, dont le fils le vendit à César de Choiseuil, duc de Praslin, ministre des affaires étrangères sous Louis XV. Le duché-pairie de Praslin, érigé sur la terre de Montgager, en Tourraine—terre passée depuis lors et par héritage au marquis de Grollier—fut reporté par Louis XV sur Vaux-le-Vicomte, qui prit ensuite, par lettres patentes, le nom de Praslin.

Le Notre, Leveau, Mansart, Lebrun et Mignard ont construit et décoré Praslin. Toutes les peintures existent encore en parfait état, et les boiseries, les tableaux, les tapisseries, les meubles et les objets d'art qui ornent le château, sont estimés à plus d'un million. En 1841, à la mort du grand-père du châtelain

actuel de Praslin, le domaine comportait une superficie de près de dix mille hectares, situé entre Melun et Fontainebleau, le long de la Seine. Morcelé depuis, par suite de partage, il est resté presque entièrement entre les mains de la famille de Choiseul. Une minime partie seulement est louée pour la chasse au comte Onésyme Aguado.

Le duc de Praslin a deux frères : les comtes Horace et Raynald de Choiseul, le premier marié à la sœur du prince de Beauveau ; et six sœurs : les comtesses Alfred de Grammont, de Robersart, Eugène de Chabannes, et les marquises de Pampara de Roburent, de Montalembert d'Essé et d'Adda Salvaterra. On doit penser ce que seront les cadeaux de noces de la jeune mariée, après l'énumération d'une aussi aristocratique famille.

S'il nous arrive plus d'une indiscretion à ce sujet, nous vous en ferons part aussitôt.

La charité n'est pas non plus oubliée. Elle propage ses bienfaits rameaux sur les frontières de France et dans le fond des Pyrénées, tout près de Bagnères-de-Luchon. M. l'abbé Rouquette, chanoine honoraire de Bordeaux, a fondé un Orphelinat, il y a trois ans, après les désastres de la guerre, sous l'invocation de Notre-Dame des Rochers. La pensée de cette œuvre était aussi généreuse que chrétienne. Quand les hommes sèment le bien, Dieu le fait toujours fructifier. Cet Orphelinat agricole a été béni et encouragé par notre Saint-Père le Pape, et il a l'honneur d'abriter en ce moment les révérends Pères Somasques, disciples de saint Jérôme-Emilien (qui fut le Saint-Vincent-de-Paul de l'Italie), qui ont dû quitter leur patrie, inhabitable par la Révolution, et que Pie IX a envoyés à Notre-Dame des Rochers comme dans un asile digne de la chrétienté.

Depuis la fondation de Notre-Dame des Rochers, c'est-à-dire depuis trois années, une modeste statue domine la vallée luchonnaise en même temps que la frontière des Pyrénées. Cette statue n'est qu'un essai, un *fac simile* de ce qu'on pourrait faire, car elle est tout simplement en plâtre, et les avalanches des Pyrénées pourraient l'abattre et la briser.

Et pourtant des milliers de voyageurs et de touristes, qui ont aperçu cette image de la mère de Dieu, dominant la montagne, l'ont

trouvé si bien à sa place ; et cette modeste statue a été, pendant ces trois années, l'objet de tant de salutaires pensées et de pieuses salutations, qu'il est impossible qu'elle ne reste pas là où la main de Dieu l'a pour ainsi dire posée.

M. l'abbé Rouquette a donc songé à édifier sur cette frontière, à la hauteur de sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, une statue colossale, digne de son immense piédestal, la sœur, pour ainsi dire, de *Notre-Dame du Puy*, une nouvelle *Notre-Dame de France*, sous le vocable poétique de *Notre-Dame des Rochers*, mais qui sera en réalité : *Notre-Dame de la Frontière*.

Pour réaliser cette œuvre gigantesque, il faut que M. l'abbé Rouquette puise dans toutes les bourses, et recueille aussi bien l'obole de la veuve et de l'écolier que les dons généreux des plus riches millionnaires, car la statue colossale de *Notre-Dame de la Frontière* est une œuvre tout à la fois religieuse et politique, qui doit intéresser tout autant l'Espagne que la France, ces deux nations si éprouvées par la révolution et la guerre.

Le denier de Saint Pierre et le sou des Chaumières ont produit des millions. C'est ainsi qu'il faut procéder pour *Notre-Dame de la Frontière*. Le sou de *Notre-Dame* se multipliera comme les pains de la Bible. Nous faisons donc appel à toutes nos lectrices, qui n'ont qu'à jeter leur offrande à la poste, sans nous dire d'où elle vient ; à moins, toutefois, qu'on ne désire coopérer puissamment à l'œuvre, et nous envoyer directement sa participation, qui sera remise aussitôt à M. l'abbé Rouquette, qui l'inscrira dans le *Livre d'or de Notre-Dame de la Frontière*.

Le *Livre d'or* de tous les donateurs sera scellé dans le socle du monument et conservé en duplicata dans les archives de l'Orphelinat.

L'été prochain, il y aura, sur le sommet des Pyrénées, une solennité à laquelle la France entière s'intéressera, et à laquelle la population religieuse si éprouvée de l'Espagne ne saurait rester indifférente :

L'Inauguration d'une statue colossale de Notre-Dame

A LA FRONTIÈRE DES DEUX PAYS.

L'accomplissement de cette œuvre sera pour

M. l'abbé Rouquette, bien certainement, la *dose de bonheur* que M. Marbeau, président honoraire des Crèches, distribue dans une toute petite brochure, destinée principalement à l'éducation populaire et au bonheur de tous.

C'est surtout dans les campagnes, où l'ignorance morale engendre tant de calamités, que cette petite brochure, intitulée : *le Bonheur, et les moyens d'en jouir*, devrait être répandue à profusion. Elle ne coûte que 20 centimes, à la librairie des Crèches, 338, rue Saint-Honoré. Tous les philanthropes, et tous ceux et toutes celles qui aiment à semer le bien et à le faire fructifier, devraient en acheter des milliers, pour les écoles, les ouvriers, les ateliers, les manufactures, les laboureurs, les paysans. C'est le catéchisme de l'humanité.

M. Marbeau prouve que le bonheur est en soi, du moment qu'on a la sagesse de se contenter de la position sociale dans laquelle on se trouve.

A ce sujet, il raconte l'anecdote suivante :

« Un riche étranger allait visiter notre plus belle église.

Un vieillard infirme, à figure vénérable, était, nu-tête, sous le portail ; à l'approche du visiteur, il salue humblement et tend son vieux chapeau !

L'étranger y met sa petite offrande, et dit : « Bonjour, mon frère... »

Le mendiant remercie et répond avec douceur : « Tous mes jours sont bons... »

— Tous vos jours sont heureux, réplique l'étranger ?

— Tous, mon bon Monsieur !... Quoique je sois bien vieux, et qu'un incendie m'ait privé de ma femme, de mes épargnes, et de la faculté de travailler, je sers Dieu, je le prie, et sa bonté m'envoie le pain quotidien. Je sais me contenter de ce qu'il m'envoie, et je prie pour le bonheur de ceux qui m'ont donné ! »

A propos de bons livres et d'aimables livres, la librairie Michel Lévy, rue Auber, 3, place de l'Opéra, remet en évidence à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15, au coin de la rue de Grammont, tous les romans de Mme la comtesse Dash, en même temps qu'un nouveau roman inédit, qui n'a jamais paru : *Un costume de bal*, qui est l'une des plus fines études de nos mœurs contemporaines, et qui sera d'autant plus appréciée et recherchée que

c'est un des derniers livres que l'aimable femme ait écrits, avant que ce charmant esprit ne se repose pour toujours dans l'éternité.

Le nom de la comtesse Dash évoque dans le cœur de tous ceux qui l'ont connue et aimée ; un souvenir doux et triste tout à la fois. Elle est partie, hélas !... pour le grand voyage dont on ne revient jamais ; mais il y a sur sa tombe cette pensée consolante et chrétienne, tirée des Saints Evangiles : *Je dors, mais mon cœur veille !*... Elle est donc toujours parmi nous, spirituelle, aimable, souriante ; heureuse de revivre et de respirer le parfum des fleurs qu'elle adorait. Son âme est au ciel, mais son cœur veille près de ceux qui ne l'oublient pas.

Ce nouveau roman, *Un costume de bal*, sera suivi de *Livres inédits*, car la comtesse Dash a laissé des manuscrits d'une grande importance, entre autres : les *Mémoires des autres*, qui devaient être une œuvre colossale et contemporaine des plus intéressantes et des plus mouvementées. La comtesse Dash y travaillait encore, quand la mort l'a surprise. Il est de ces esprits aimables et charmants qui ne subissent pas la loi commune de la nature, et qui ne disparaissent pas dans l'oubli, parce qu'ils survivent par leurs écrits intelligents.

La comtesse Dash a fait revivre le siècle de Louis XV dans plus d'une de ses créations. Elle en avait le grand air, les belles manières, le langage imagé et fleuri. On eût dit qu'elle avait vécu au milieu de tous les grands seigneurs et de ces belles marquises dont elle disait si bien les qualités, les erreurs et les faiblesses. Les Galanteries de la cour de Louis XV, la Régence, la Jeunesse de Louis XV, les Maîtresses du roi, le Parc aux cerfs, le Jeu de la reine, la Marquise de Parabère, les Soupers de la Régence, la Sorcière du roi, Une rivale de la Pompadour, la Princesse de Conti, les Bals masqués, et tant d'autres, sont écrits avec une telle facilité de style et d'imagination qu'ils amusent sans laisser aucune fatigue.

La comtesse Dash a produit, dans sa carrière littéraire, plus de soixante romans, sans compter toutes les chroniques et tous les feuilletons qu'elle a écrits.

Heureux ceux qui restent, et dont le souvenir plane comme une auréole de célébrité !...

Les beaux esprits se laissent surtout tenter

par la poésie, ce doux parfum de la pensée et de la parole.

M. le comte de Saint-Jean, après avoir obtenu un très grand succès avec ses *Légendes Bretonnes*, vient de publier une nouvelle *Légende Orientale*, sous ce titre : *Salomon et la reine de Saba*. Il y a de très beaux vers, des pensées chrétiennes et philosophiques noblement exprimées, une mise en scène splendide, des paysages charmants, finement colorés, dans le genre des vers suivants :

Le vent qui descend des collines,
Où croissent les génévriers,
Disperse au loin, dans les ravines,
Les pâles fleurs des oliviers ;
Mais le soleil de la Judée
Marche brillant dans le ciel bleu,
Comme de Memphis en Chaldée
Marchait la colonne de feu.

Printemps, sourire de la terre,
Ne peux-tu, prolongeant tes jours,
Couvrir de ton chaste mystère
Les oiseaux, les fleurs, les amours !...
Ah ! verse-nous encor, de grâce,
Les parfums de tes douces nuits !...
Mais le printemps s'enfuit et passe
Comme un vaisseau chargé de fruits !
.....
.....

La *Légende Orientale* du comte de Saint-Jean se trouve à Paris, passage Choiseul, chez *Alphonse Lemer*, et à Nantes chez *Libaros*, éditeur, car M. le comte de Saint-Jean est Breton et habite Nantes.

La *Gazette Rose* est bien souvent privilégiée, puisqu'elle compte pour collaborateurs des poètes et des littérateurs du meilleur monde.

Il y a quelques années, la célèbre voyageuse Dora d'Istria, qui n'est autre que la princesse Koltzoff Massal-ky, née Elena Ghika, nous avait adressé quelques relations de son intéressant voyage en Orient, que la *Gazette Rose* a publiées. Il nous est donc très agréable d'enregistrer le nom de Dora d'Istria chaque fois que nous le trouvons dans les correspondances d'un journal étranger, et c'est avec plaisir que nous avons appris que la Société américaine des *Sciences sociales*, dont le siège est à New-York, vient, à l'unanimité des voix, d'élire la princesse Dora d'Istria membre correspondant.

Non-seulement la princesse Dora d'Istria fait partie de la Société géographique de France, mais elle est encore membre de l'Académie d'Athènes et de Florence, où elle réside dans

son artistique villa, quand elle ne poursuit pas le cours de ses voyages.

La princesse Dora d'Istria compte parmi les célébrités contemporaines. Son instruction sérieuse et ses études approfondies l'élèvent au rang des premières théologiens. Elle peint et dessine à merveille. Elle est musicienne et compositeur. Elle est belle, élégante et grande dame dans toute l'acception du mot.

La maison Gagelin-Opigez lui dédie ses plus belles toilettes fantaisistes, et les auteurs dramatiques de l'Italie lui dédient également leurs ouvrages, espérant que sa bienveillante protection leur portera bonheur. Le professeur Paolo Sanzone vient de lui dédier un mélodrame : *Epaminelda, ou la Vergine Della Roccia*.

Ne quittons pas les publications intéressantes, et parlons des *Echos de Nice*, si habilement dirigés par M. Dalgoutte, notre correspondant à Nice.

D'après les *Echos niçois*, il est certain que Sa Majesté l'Impératrice de Russie viendra passer une partie de l'hiver sur le littoral maritime. Est-ce à Nice, à Cannes, à Menton, à Monaco, à San Remo?... On ne sait pas encore ; mais la première dame d'honneur de l'Impératrice est arrivée à Nice, la semaine dernière, et s'est mise tout aussitôt en quête d'une résidence royale digne de sa noble souveraine.

Mme la vicomtesse Vigier est également de retour à Nice, ainsi que le comte Vitald Korin de Krasowski.

Les retours niçois s'effectuent de jour en jour, et la saison de Nice va bientôt faire parler de ses fêtes et de ses réunions. Déjà l'on cite une première réunion artistique au château de Barla. On a chanté, on a parlé peinture, et Mme Prodgers a été très entourée, tant on éprouvait de charme et d'intérêt à lui entendre raconter son voyage en Orient. On a surtout admiré les richesses artistiques de M. Gambart, qui est un collectionneur des plus compétents et un amateur des plus distingués.

On annonce aussi de très belles fêtes à la Préfecture des Alpes-Maritimes, que M. Decrais, le nouveau préfet, qui vient de remplacer M. de Villeneuve Bargemon, a l'intention de donner. Mais si le marquis de Villeneuve Bargemon quitte la préfecture du littoral maritime, il n'abandonne pas pour cela le doux

paradis des violettes de Parme, car il s'installe à Nice tout l'hiver, dans la villa Manati.

Les fêtes du Cercle de la Méditerranée vont s'organiser et commencer. Enfin, Nice va entrer dans une période de plaisirs qui vont éclater tous à la fois, comme un feu d'artifice.

Les Courses de Nice sont décrétées pour les 20, 24 et 27 janvier 1875. C'est à cette époque hippique que la colonie niçoise sera au grand complet et dans tout son entrain.

La *Gazette Rose* suit la mode et le courant en allant s'installer à Nice, pour toute la saison d'hiver, à l'Agence Dalgoutte, 3, place du Jardin public. C'est à M. Dalgoutte que les belles Niçoises devront s'adresser pour s'abonner à la *Gazette Rose*, qui offre à titre de prime et de cadeau, à toute jolie femme qui voudra bien devenir son abonnée pour une année, à partir du 1^{er} décembre 1874 ou du 1^{er} janvier 1875, un ravissant petit bouquet *Jockey-Club*, composé de fleurs artificielles-naturelles, écloses dans les serres de Mlle Pitrat, 23, rue de Grammont, à Paris. Ce bouquet *Jockey-Club*, qu'on place de côté, à la façon des sportsmen, obtiendra plus d'une adhésion et plus d'un aimable sourire, car les femmes et les fleurs s'attirent. D'ailleurs, ce bouquet *Jockey-Club* est toute une pastorale et une idylle : le beau Nicolas le mettrait le dimanche à sa boutonnière, attaché avec des flots de rubans, et les élégantes en feront tout autant, en commandant à Mlle Pitrat un autre bouquet tout semblable à celui qu'elles auront choisi comme bouquet de coiffure.

Les bouquets *Jockey-Club* offerts par la *Gazette Rose* et Mlle Pitrat sont variés à l'infini et se composent de fleurs simples ou de fleurs mélangées. On peut choisir un bouquet d'églantines, de pâquerettes, de violettes de Parme, de jasmins, de géraniums de différentes teintes, de boutons de roses, de réséda et d'héliotrope, de jacinthes et de primevères.

Mlle Pitrat fait fleurir tout exprès la collection choisie des fleurs qui s'épanouissent dans les jardins de Mme Duluc, successeur d'Alphonse Karr, quand il était jardinier, pour rivaliser avec elle et lui faire concurrence.

Bien certainement plus d'une jolie femme s'y trompera et croira que les fleurs de Mlle Pitrat viennent d'être cueillies dans les jardins de Mme Duluc, à Nice.

Voilà une étrenne toute fleurie et peu coûteuse à offrir : un abonnement à la *Gazette Rose*, pour une année, avec le bouquet *Jockey-Club*.

Il faut aussi se faire inscrire à l'avance chez Mme Duluc pour les bouquets de fleurs naturelles qu'on désire envoyer dans toute la France et à l'étranger, à l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An. Il y a un tel encombrement pour ces deux solennités, que les bouquets commandés en retard ne peuvent pas toujours arriver à date fixe.

C'est pourquoi il faut prendre ses précautions et dire à Mme Duluc, successeur du jardinier Alphonse Karr, à Nice (Alpes-Maritimes), ce qu'on désire, soit un massif de violettes de Parme, soit un bouquet mélangé de toute la flore niçoise.

Les bouquets de mariage sont composés de fleurs d'oranger, de jasmin blanc, de jacinthes blanches, de gardénias blancs, de tubéreuses, de lilas blanc et de mymosa blanc faisant marabouts, tandis que les branches de lilas et de tubéreuses s'élancent en plumes.

Mme Duluc monte et dispose tous ses bouquets comme de véritables aquarelles. C'est de la peinture animée, dont le doux parfum va jusqu'au cœur.

Nous avons prononcé le mot *Etrennes*. Il le faut bien. Tout ce mois de décembre est consacré à la *Déesse Strenna*, au *petit Noël*, au *bonhomme Janvier*.

Tous les magasins en renom organisent déjà leur campagne du Jour de l'An. L'art fantaisiste et industriel ne va pas rester en arrière, pas plus que les cadeaux utiles, qui sont très appréciés et très bien accueillis depuis quelques années.

Les grands donateurs d'étrennes et de bonbons sont tous prêts pour la plupart. Dans une quinzaine de jours, tout sera groupé, collectionné, mis en évidence, et les visites artistiques chez Giroux, Tahan, Susse, Barbedienne, Duvelleroy vont commencer. Les fleurs et les bonbons ne s'offrent qu'au dernier moment, dans toute leur fraîcheur. Reinhart sait déjà le nouveau bonbon qui va faire événement pour l'année nouvelle; mais il se garde bien de le dire — pas plus que Mme Reinhart ne livre les coquettes créations qui s'épanouissent sous ses doigts de fée. Il faut attendre, et pourtant

on peut aller voir et s'enquérir des objets nouveaux qui ont déjà paru et de ceux qu'on cache encore.

Marc-Gueyton, l'artiste fantaisiste par excellence, a déjà trouvé le cadeau le plus charmant et le moins coûteux du Jour de l'An. C'est un *talisman d'amitié*, ou plutôt une bague formée d'un large anneau ciselé à jour ou émaillé bleu, soit en or ou en argent, sur laquelle est gravée en relief : *Nouvel an !...* C'est le bonjour de la nouvelle année, la carte de visite qui reste, le bouquet de fleurs qui ne se fane pas, le sac de bonbons qu'on ne croque pas ; notez que la bague *Nouvel an* ne vaut pas que 10 fr. en argent, et 30 francs en or ; pas plus !... Et qu'elle est travaillée et ciselée comme tout ce qui est signé de *Marc-Gueyton*. C'est un vrai petit bijou, dont le succès est assuré d'avance. *Marc-Gueyton* n'en aura pas assez. Il ne faut donc pas attendre à la dernière heure, et s'en enquérir bien vite, 8, *place de la Madeleine*.

Le chocolat, qui va figurer pour beaucoup dans les cadeaux du Jour de l'An, a cette heureuse chance de n'être jamais assujéti à telle ou telle solennité, car il est d'une utilité hygiénique et alimentaire qui le rend quotidien dans la plupart des familles. Mais il y a chocolat et chocolat ; il faut donc rechercher de préférence celui qui présente des qualités de fabrication supérieure à toute autre. Les mêmes matières pour la fabrication du chocolat ne produisent pas toujours le même résultat. Cela tient aux appareils et aux procédés qu'on emploie. Chaque fabricant de chocolat s' imagine tout naturellement que sa manipulation est la meilleure, et qu'en adoptant de nouveaux systèmes il marchera de progrès en progrès. C'est une profonde erreur que l'Académie de médecine combat énergiquement, car elle recommande et patronne l'ancienne maison *Meunier*, fondée en 1760, et qui est si habilement dirigée aujourd'hui par *M. Lombart*, son successeur.

Une visite à cette fabrique de chocolat, 75, avenue de Choisy, à Paris est des plus instructives et des plus intéressantes. Le chocolat *Lombart* est broyé sur des appareils en marbre et en granit, dans une usine modèle, qui a conservé l'emploi des anciens procédés exempts de sophistications qu'adoptent trop facilement les inventeurs à leur début.

Quel que soit le prix du *Chocolat Lombart*, qui débute à 2 fr. 25 c. le demi-kilogramme, et qui s'élève jusqu'à 4 fr. 50 c., il est toujours tonique et parfait pour la santé.

Le chocolat *Lombart* a pour marque de fabrication : *l'Abeille*, qui représente le travail et l'industrie, et il est signé du nom de son fabricant.

La contrefaçon est si grande par le temps de déloyauté qui court, qu'il faut toujours se mettre en garde contre elle.

A l'époque du Jour de l'An, la fabrication *Lombart* offrira de très jolies boîtes de chocolat disposé en croquettes à la crème, à la vanille, à la praline, à la pistache, et en fondants à la liqueur, de tous les prix et de toutes les grandeurs.

Quant aux prix des chocolats de santé, ordinaire, vanillé, superfin et extra-fin, ils sont ainsi répartis :

Santé bon ordinaire, le demi-kilo, 2 fr. 25 c.

Santé fin, le demi-kilo, 2 fr. 50 c. ; vanillé, 3 francs.

Superfin, le demi-kilo, 3 francs ; vanillé, 3 fr. 50 c.

Excellence, le demi-kilo, 4 francs ; vanillé, 4 fr. 50 c.

Maintenant que nos lectrices sont renseignées et édifiées sur le chocolat *Lombart*, elles en essaieront, si elles ne s'en servent déjà, et quand elles en auront fait usage, elles n'en voudront plus d'autre.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

P. S. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que la jeune harpiste *Emeralda Cervantès*, dont nous avons tant parlé dans notre chronique du 15 novembre, donne un concert, avant de partir pour Jérusalem, pour l'inauguration de la nouvelle salle de la rue Taitbout (une véritable bonbonnière), qui lui a été demandé pour Sa Majesté la Reine Isabelle d'Espagne, la duchesse de Montpensier, la comtesse de Paris, le roi de Hanovre, la duchesse de Fernandina, la comtesse de Coello, le marquis de Casariera, l'ambassadeur de Turquie, Ali-Pacha, l'ambassadeur d'Espagne, Victor Hugo, Mme Rattazzi, la comtesse de Castel-Fleurite, la comtesse de Chaves, M. le baron de Rothschild, etc., etc.

L'originalité artistique de ce concert, c'est non-seulement la réunion de tous les partis qui

viennent applaudir la jeune harpiste, mais encore la mantille Espagnole qui est obligatoire pour les dames invitées.

Nous rendrons compte de ce concert sans précédent dans la *Gazette Rose* du 15 décembre.

LES MODES DU JOUR !!

Les modes actuelles sont consacrées à la promenade au Bois, aux toilettes de théâtre, aux réceptions, aux visites et aux toilettes de grand dîner. Les toilettes de bal et les toilettes travesties vont arriver en janvier. Les deux toilettes que notre gravure représente aujourd'hui peuvent servir de toilettes de visites du Jour de l'An, en complétant la toilette de velours noir et de sicilienne rose par une sibérienne, vaste pelisse de fourrure noire, doublée de satin rose, qu'on laisse aux soins de son valet de pied, et par un chapeau Lamballe, en velours noir, doublé de faille rose très pâle, et relevé de côté par une agrafe de velours noir, un bouquet de roses Bengale effeuillées et une aigrette noire.

L'autre toilette, de velours et de satin bleu, se complétera par une Frileuse en velours bleu, bordée de renard argenté et doublée de satin bleu, avec capuchon. Ces deux modèles de Sibérienne et de Frileuse appartiennent à la maison *Gagelin-Opigez*.

A propos de la toilette vénitienne que la maison *Gagelin* avait dédiée à la belle princesse Dora d'Istria, lors de son apparition, et que la *Gazette Rose* avait décrite dans son numéro du 1^{er} novembre, la princesse Koltzoff Massalsky, qui n'est autre que l'intrépide voyageuse Dora d'Istria, nous a fait l'honneur de nous adresser tous ses remerciements, en nous priant de les faire agréer à la maison *Gagelin-Opigez*, dont elle est la cliente.

Les nouvelles créations de la maison *Gagelin* sont dignes de sa réputation européenne. C'est *M. Yves Opigez* qui les dessine et qui les édite, et ces toilettes, sans rivales comme exécution, ornementation et mise en scène, servent de types et de modèles aux principales maisons industrielles françaises et étrangères, qui les répètent comme étant l'expression de la mode parisienne dans toute sa fantaisie artistique.

Citons tout d'abord une toilette ayant une élégance suprême. C'est la robe *Rattazzi* en faille blanche et jais blanc. Tout le devant de la jupe fait tablier-spirale, mélangé de draperies de faille et de jais blanc frangées. Le derrière de la jupe en matelassé blanc est tout broché de velours marron et encadré d'une splendide martre zibeline remontant sur le milieu du pli derrière et se perdant dans la basque plissée du corsage cuirasse, également en matelassé broché velours. Cette jupe, ma-

telassée derrière, s'étale en traîne de cour. Le corsage est ouvert carrément devant et derrière, avec épaulettes très hautes à la Louis XV dégageant les bras.

Puis, c'est une robe *Angèle*, en faille prune de monsieur, toute brochée de feuille d'acanthé nuance sur nuance. Le devant de la robe en faille lilas est garni de plissés de crêpe assorti. C'est très vaporeux et très élégant. Trois écharpes en surrah prune, quadrillées lilas et frangées de ces deux nuances assorties, décorent le devant du tablier d'une façon originale et toute nouvelle et viennent adoucir, pour ainsi dire, la transition de la nuance prune avec la nuance lilas. Ces trois écharpes se drapent sur le tablier et s'enlacent les unes dans les autres sur la traîne par derrière. Les manches taillées en biais, en faille lilas, ont des spirales de faille prune faisant draperies, avec petit revers lilas et nœud assorti à la jupe.

Un costume de promenade (tour du Lac), se composant d'un jupon en velours bleu marine tout soie, monté à gros plis derrière. Sur ce jupon de velours bleu, tunique ronde assortie en cachemire de l'Inde, garnie d'un plissé très fin en faille et surmonté d'un très riche galon bleu pailleté d'acier bleu. Cette tunique se noue sous les plis du jupon par derrière et imprime à la robe une forme des plus gracieuses. Le corsage Jeanne d'Arc est garni d'un plissé et d'un galon assorti à la jupe. Une petite frileuse en même cachemire complète la toilette et est chamarrée de petits galons d'acier bleu, qui rayent entièrement ce coquet vêtement, dont les manches sont de forme nouvelle.

Une toilette de bal, désignée sous le nom de *Djinn*, en satin blanc, avec traîne se déroulant derrière en bouillonnés de satin remontant les uns sur les autres. Par devant, tunique en gaze de soie lamée argent et entièrement brodée de chenille verte faisant mousse, avec motifs de nacre blanche Burgos, ayant aux lumières l'éclat des pierreries.

La tunique, prise sous le pouff, traverse par devant toute la jupe en décrivant des draperies, et vient se rattacher sur l'épaule gauche, par une agrafe de diamants, en ondulant sur les bouillonnés de la jupe. Une frange de chenille verte, frisée en mousse, mélangée de motifs de nacre blanche, encadre la tunique tout autour.

Citons aussi une sortie de bal, en sicilienne blanche, brodée de jais blanc, avec manches orientales, d'une coupe tellement originale et nouvelle qu'elle se noue, pour ainsi dire, sur le côté, avec une large écharpe de satin blanc. Le capuchon en sicilienne est tout broché de jais blanc.



Jules David

Planche 1179

Marty, imp. des Arts, 66.

Bonnard

Decembre 1874

La Gazette Rose

Coiffettes d'Opéra

Coiffettes de la Maison Gagelin-Opigez - Chapeliers de M^{me} Kerst - Coiffures en cheveux de M^{me} Lorisel - Plumes et Fleurs de M^{lle} Pivrat - Parapluies et Rubans de la Glaneuse - Eventails Duvelloy - Lingerie de la M^{me} Maucou - Coutures Régente de M^{me} de Vertus-sœurs - Mouchoirs de Chapron - foulards et Cachemires de l'Union des Indes - Fourrures de la Maison Revillon - Chausures de la Maison Souvenot - Eau des Fées de Madame Sarah-Félix - Parfums et savons de Coiffette de la Maison Violet fournisseur des Cours Étrangères.

Paris, Rue Drouot, 26 (Hôtel du Figaro)

Il y a bien d'autres modèles en confections et en robes, dans la maison Gagelin-Opigez. Le moyen de vous les dire tous. Après le Jour de l'Ar, ce sera toute une éclosion de toilettes de bal des plus fantaisistes et des plus importantes.

Les toilettes de bal vont être très fleuries d'écharpes de fleurs, superposées en frange, faisant double jupe et triple jupe en fleurs de laurier rose de Nice, en fleurs d'hortensia impérial, en roses effeuillées, en rododendrons mélangés, en bégonias, en alléas, en roses de Bengale de toutes nuances.

Voyez-vous d'ici l'effet de toutes ces écharpes de fleurs, sur des flots de gaze, de tulle et de dentelle? Mlle Pitrat, la fée des roses, médaillée à toutes les Expositions de Paris, de Londres et de Vienne, les a copiées sur des portraits historiques, dans la grande galerie de Versailles. On se transporte par l'imagination, à la cour du jeune roi Louis XIV, lorsqu'il figurait dans le *ballet des Fleurs*. Ces écharpes de fleurs échelonnées en tablier et en double jupe se complètent par un gros pouff de fleurs, avec longue traînaise, pour attacher le tablier et la tunique par derrière. Une jolie femme va ressembler à une fleur animée de Granville, d'autant plus que les bouquets de corsage décrivent une berthe de fleurs en cœur, ou bien sont disposés en bouquets à la paysanne, qui se posent de côté, en montant en traînaise de fleurs sur l'épaule.

Les coiffures consistent en demi guirlande, couronne ronde, bouquets détachés et nœuds de fleurs pour attacher le catogan derrière. Vous avez bien compris. Il y a des catogans de fleurs pour remplacer les catogans de velours et de rubans.

Pour les jeunes filles, Mlle Pitrat a disposé de très jolis bouquets *houlette*, pour corsage et coiffure, qui sont attachés avec des flots de ruban blanc, rose ou bleu. C'est très simple et très printemps.

Et aux belles lectrices de la *Gazette Rose*, Mlle Pitrat offre le bouquet Jockey-Club, composé de fleurs mélangées naturelles.

Chaque garniture de toilette de bal s'entend avec le genre de robe qu'on a choisi. On n'a qu'à désigner à Mlle Pitrat, 23, rue de Grammont, le style de la garniture et les fleurs qu'on désire.

Ce qui est très élégant, et que nous avons oublié de citer, ce sont des montures de larges crysanthèmes, de toutes nuances, bien effeuillées et d'une vérité parfaite. Nous cueillerons bien d'autres fleurs au fur et à mesure que les toilettes de bal vont éclore.

Ce qui fait également fureur, ce sont les galons et les cotte-de-mailles en acier blanc, en acier bleuï, en jais noir et en jais blanc, au mètre et à la pièce, de différents dessins; le jais noir s'élançant en fusées de feu d'artifice, ou bien ruisselant d'étincelles: le jais blanc faisant écaille diamantée.

La *Glaneuse*, à l'occasion, c'est-à-dire quand on le lui demande, se fait statuaire et moule des cuirasses en acier blanc, en acier bleuï, en jais noir et en

jais blanc. d'après les mesures indiquées. Les cuirasses font jaquette, comme les cuirasses des *anciens preux*; ou bien ont un tablier comme les *sapeurs-pompiers*. N'allez pas rire: c'est la vérité. D'ailleurs, c'est très élégant et très artistique, comme tout ce qui émane de la Glaneuse, qui commence déjà la moisson de toutes ses actualités pour cadeaux du Jour de l'An.

Le jais noir va lui fournir des étrennes fantaisistes, qui ont toutefois leur utilité, telles que les *au-mônières en jais* suspendues par une ceinture gros grains brodée de jais, ou par une ceinture cotte-de-mailles. Une garniture de trois riches galons cotte-de-mailles, en acier bleuï, peut s'offrir, comme une garniture de plumes frisées, de plumes lisses et de plumes de cou de paon; de même que plusieurs mètres de tissu de jais blanc brodé, à la pièce, pour faire cuirasse et tablier.

Les cadeaux utiles ont leur raison d'être et sont très appréciés par le temps qui court. Les collerettes en plumes frisée de toutes couleurs sont également très seyantes, mélangées avec des plissés et des nœuds de velours et de rubans.

Les mantilles espagnoles sont toujours très jolies femmes, soit en blonde noire ou en blonde blanche. Les Parisiennes, à la sortie de l'Opéra et des Italiens, savent si bien se draper dans ces mantilles, qu'on ne voit plus que leurs yeux étincelants comme des diamants noirs ou des saphirs bleus. Les écharpes de rubans sont plus larges que jamais, très souples, en velours et en faille, avec envers de satin, ou bien avec carreaux écossais, teinte sur teinte, ou de deux teintes différentes.

Les fichus Louis XIII, en blonde espagnole noire brodée de jais, font une très riche ornementation, avec le tablier assorti, sur des jupes garnies de volants, de plissés et de bouillonnés, et sur des corsages unis.

Nous reviendrons sur les étrennes de la Glaneuse, qui seront collectionnées et groupées pour le 15 décembre.

Paris fera florès à cette époque et étalera toutes les séductions de la fantaisie à côté des œuvres artistiques et des objets les plus sérieux. L'*Union des Indes* reçoit de nombreuses commandes de robes et de tuniques en véritable cachemire de l'Inde, pour cadeau du Jour de l'An. Autrefois on eût hésité pour offrir une robe. Ce n'était pas le genre ni la mode. Il est vrai que le véritable cachemire de l'Inde n'est pas un cachemire ordinaire, et qu'il implique tout de suite une certaine valeur artistique et élégante. Une tunique en cachemire indigène de l'Inde, drapée sur une jupe de velours uni, est tout à fait grande dame, n'importe la nuance, claire ou foncée, soit bleu turquoise, lilas pâle, pervenche, feuille de rose, gris-rose, gris argent, rose thé, magnolia, blanc, crème, ou bien rubis, bleu marine, caroubier, bronze, marron doré, castor, loutre, scabieuse, prune, olive, vert russe.

Mais il y a cachemire et cachemire, comme il y

a diamant et diamant. Le strass n'est pas plus du diamant que le cachemire d'Ecosse est du cachemire de l'Inde.

Si le cachemire n'a pas la marque infaillible de l'Union des Indes, c'est-à-dire une lisière chinée à jour, ce n'est pas du véritable cachemire de l'Inde. Il n'y a que l'Union des Indes qui en ait le monopole exclusif, ainsi que du véritable crêpe de Chine *extra-fort* et *extra-souple* qui ne se chiffonne jamais. Les premières maisons de couture sont donc tributaires de l'Union des Indes, et toutes celles qui livrent des tuniques en soi-disant cachemire de l'Inde, qui n'ont pas la lisière chinée, font de la contrefaçon.

En outre du cachemire de l'Inde, avec lisière chinée, du véritable crêpe de Chine et du crépon de l'Inde, l'Union des Indes a de nouveaux foulards en Surrah, fond blanc, avec bordure quadrillée, sans ourlet, c'est-à-dire avec lisière, faisant haute nouveauté; et des cache-nez inédits, genre cachemire, écossais et fond uni, en foulard Surrah extra, de première qualité. Tous les foulards destinés comme cadeaux du Jour de l'An, ainsi que les cachemires de l'Inde et le véritable crêpe de Chine, sont disposés dans de jolies boîtes cartonnées, armoriées de l'Union des Indes, et expédiées *franco* à destination quand on en fait directement la demande à l'Union des Indes, 1, rue Auber, près la rue Scribe, en face le nouvel Opéra.

La lingerie ne reste pas non plus inactive, et la maison Maureau fait également ses préparatifs d'étrennes, tout en organisant de très beaux trousseaux. Elle va être en mesure d'offrir, pour le Jour de l'An, un choix très varié de parures et de cravates en mousseline, garnis de malines et de valenciennes, de fichus Watteau, Marie-Antoinette, bouquetière et paysanne; de parures Mirliflore, avec large nœud de mousseline empesée; de cols paysans, montant tout droit en pointe, avec cravate de batiste plissée, à coins brodés, de mouchoirs brodés riches et simples, avec chiffres, guirlande et coins fleuris, sans oublier les robes, les douillettes, les manteaux et les capotes, des jolis bébés dont on attend la bienvenue et de ceux qui sont arrivés du doux pays des anges.

Tous ces différents objets de lingerie feront exposition dans les vitrines de la maison Maureau, 2, rue de Tournon, au coin de la rue Saint-Sulpice.

Il y a pour ainsi dire exposition permanente dans les magasins de la maison Maureau, car un trousseau en remplace toujours un autre.

Nous décrivons aujourd'hui un trousseau chiffré M. B. avec couronne de comte, en commençant par la lingerie fine et luxueuse.

Ce trousseau se compose des articles suivants :

12 chemises unies, toile.....	10 fr.
12 id. festonnées, toile.....	17
18 id. brodées à même.....	19
12 id. garnies valenciennes.....	20
12 id. entredeux et valenciennes	25

12 id. belle batiste, garniture plissés et dentelle.....	30
12 id. de nuit, percale festonnée.	15
12 id. id. entredeux de valenciennes.....	25
6 camisoles, entredeux et broderie...	20
6 id. entredeux et valenciennes	25
12 pantalons festonnés.....	8
12 id. brodés, assortis aux jupons	14
6 id. entredeux et broderie....	15
6 id. entredeux et valenciennes	20
6 jupons madapolam unis.....	16
12 id. petits plis.....	15
6 id. grands volants.....	18
6 id. variés de broderie.....	40
3 id. riches avec volants.....	70
3 id. mousseline unie pour le soir	20
6 id. madapolam courts.....	7
6 id. en piqué.....	10
3 id. en flanelle.....	16
6 corsages festonnés.....	8
3 id. brodés.....	12
3 id. entredeux et valenciennes..	17
6 parures toile unie.....	7
3 id. brodées.....	10
3 id. fantaisies.....	20
6 bonnets de nuit, garnis de festons..	4
6 filets garnis.....	5
3 bonnets du matin.....	15
2 id. à rubans.....	20
6 peignoirs de toilette.....	10
2 douzaines bas de coton.....	50
2 id. fil d'Ecosse.....	70
6 paires de bas fil d'Ecosse à jour...	48
6 id. de soie.....	20
2 douzaines de mouchoirs batiste.....	25
2 id. id. toiles.....	40
1 douzaine en batiste, avec ourlets à jour.....	50
12 mouchoirs variés de broderie.....	15
1 id. garni de valenciennes....	50
1 id. plus riche.....	100

Il nous est impossible de nous étendre sur le linge de maison, le linge d'office et de cuisine. La nomenclature en serait trop longue. Nous avons encore beaucoup à dire sur la mode et ses talismans de beauté et sur les toilettes de deuil, auxquelles nous consacrons spécialement deux articles par saison: *Au Printemps et à l'Automne*. Notre article du 15 novembre contenait les étoffes pour deuil, et les robes et les confections. Aujourd'hui, nous allons chiffonner du bout de notre plume les chapeaux et les coiffures des magasins de la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix. Le bon goût de *Mme Virot*, qui est la voisine de la *Scabieuse*, semble réagir sur les modes de cette maison. Il y a des chapeaux que *Mme Virot* signerait tant ils sont simples, parisiens et élégants. Quelques-uns sont tout à fait grand deuil. D'autres sont deuil de fantaisie, c'est-à-dire qu'on peut les choisir pour chapeaux de promena-

de, et les égayer à sa guise d'une fleur de couleur. Jugez-en par vous-même.

**

C'est un chapeau *Rubens*, en crêpe anglais, (*grand deuil*) avec torsade de crêpe dans l'intérieur. Long voile de veuve flottant derrière et s'attachant de côté, un large nœud de crêpe.

**

Un chapeau (*demi-deuil*) genre jolie femme, en grenadine et faille, relevé devant, avec passe aplatie sur les oreilles et brides venant se nouer derrière. De côté, nœud de faille noire et aile de corbeau posé en sens contraire. Dans l'intérieur, diadème de jais.

**

Un chapeau (*demi-deuil*) en velours royal, forme *Directrice*, avec plume saule de côté, attachée par un large nœud en royal. Dans l'intérieur, diadème de plumes marabouts.

**

Un chapeau jolie femme, en velours noir, relevé devant avec diadème de jais. D'un côté, large plume amazone noire, et de l'autre cascades de feuilles de jais, mélangées avec des flots de rubans. Barbes de tulle tombant derrière et se nouant sous le menton à volonté.

**

Un *Rubens*, chapeau de fantaisie en feutre noir, relevé tout autour, avec diadème de feuillage de jais entrelacé de ruban de faille. De côté, plume amazone, et de l'autre aile de corbeau. Par derrière un pouff de faille se déroule en flot.

**

Un chapeau *Matelot* en velours noir, posé très en arrière, pour jeune femme et jeune fille. Dans l'intérieur, bouillonné de velours noir. Sur le devant du chapeau, large nœud cascade, avec envers de satin retenant deux plumes noires. Par derrière nœud de satin et de faille, avec agrafe de velours retombant en pans de satin et de faille. Barbes de tulle uni.

**

Citons aussi deux coiffures :

Une coiffure espagnole composée d'une grande mantille en dentelle espagnole, tombant de chaque côté en longue barbe s'enroulant autour du cou et se rejetant en arrière. Sur le devant, large guirlande de grappes de raisin gris minéral et raisin noir velouté, avec feuillage noir. Par derrière, nœud de velours noir.

**

Et une coiffure *Marquise*, en dentelle blanche ou en blonde blanche, avec très large diadème d'héliotrope nuance de deux tons, dans son feuillage, attaché de côté par un large nœud de faille et de satin mauve. Par derrière, cette coiffure se dé-

roule en diadème de blonde et de dentelle, avec flots de satin mauve et de faille.

**

En même temps que ces chapeaux et ces deux coiffures, nous avons admiré deux vêtements qui sont le grand succès de cet hiver.

L'un appelé *Zudowitch* (de genre hongrois), en l'honneur du célèbre coureur, reproduit en drap Montagnac noir, bordé d'un magnifique castor argenté, demi-cambé derrière et droit devant, avec aumônière sur le côté, chamarrée d'une série de soutaches, faisant large galon, avec glands et boutons. Dans le dos, plusieurs rangs de galons sont disposés en pointe, avec fourragère de passementerie revenant s'attacher sur l'épaule. Par derrière, gilet hongrois fermé par quatre rangées de boutons attachés par des griffes et des brandebourgs. Manches droites, avec chevrons et bord de soutache et de fourrure.

**

L'autre vêtement est un *Nabad*, sorte de grand manteau en vigogne noire, mate et piqué, avec série de galons dans le dos faisant capuchon aplati, se terminant par une plaque de fourragère allant rejoindre l'épaule. La forme de ce manteau décrit comme une large manche orientale indiquée au bas du vêtement par un bord de fourrure, tandis que des sous-manches sont ménagées à l'ouverture et abritent les mains, avec bord de fourrure. Rien n'est confortable et élégant comme cette houppelande dans laquelle une femme s'enveloppe et qui est bordée de Sibérienne tout autour.

Nous désignons ce vêtement *Nabad* à nos lectrices comme le type le plus confortable de l'hiver. Il faut absolument se garer de l'hiver, qui nous arrive cette année à heure fixe. Comment se garantir de la bise et des gerçures et conserver son teint mat, moelleux et satiné? En faisant tout simplement usage, matin et soir, de la *Rosée du Harem*, distillée avec les principes de la Glycérine pure et le suc des roses de Bagdad, telle qu'on la prépare en Orient. Cette *Rosée du Harem* fait merveille sur le visage, comme la rosée matinale rafraîchit et humecte les fleurs. Pour éviter le contact de l'air, on s'imbibe le visage, avant de sortir, de *Rosée du Harem*, qu'on recouvre d'un léger duvet de fleurs du Harem, poudre impalpable et invisible, produisant le velouté de la pêche.

Cette *Rosée du Harem* se trouve 5, rue *Meyerbeer*, dans le beau magasin de *Mme veuve Vachon*, brevetée de la cour de Suède et de Norwège, ayant pour blason industriel : *Aux parfums de France et d'Angleterre*. Titre oblige. Cet élégant magasin contient tous les parfums anglais et français des premières maisons, de même que tous les articles d'ivoire, d'écaillé et de fantaisie parisienne et artistique. A l'occasion du Jour de l'An, *Mme Vachon* prépare de grands et beaux sachets qui lui sont exclusifs et dans lesquels on peut abriter les che-

mises de foulard garnies de valenciennes, les mouchoirs, les gants et les cravates Directoire en mousseline et en batiste empesée. Nous reparlerons de ces sachets dans notre *Gazette rose* du 16 décembre, qui sera consacrée exclusivement aux étrennes.

Entre nous, l'étrenne la plus désirable est celle qui rajeunit, qui embellit et qui efface des ans les très réparables outrages. L'*Eau des Fées* produit ce miracle de régénération et de jeunesse en faisant disparaître les cheveux blancs et en leur rendant leur nuance primitive, qu'ils aient été blonds, roux, noirs ou châains. C'est de la féerie, sans doute. Mme Sarah Félix a donc tout pouvoir, et elle propage son Eau des Fées dans les quatre coins du monde. Cette Eau des Fées est tellement réputée et connue aujourd'hui, qu'on lui propose des traités et des échanges, devant notaire, comme si elle représentait un capital de... Un des plus riches commissionnaires de la place de Paris vient de faire demander à Mme Sarah Félix pour 48,000 fr. d'Eau des Fées, en échange de terrains splendides, boisés d'arbres, situés à Neuilly, sur les bords de la Seine. La position est des plus pittoresques et le parc des mieux dessinés. En y faisant construire une jolie villa, Mme Sarah Félix eût pu se faire une habitation princière. C'était bien tentant.

Mais il fallait abandonner le petit hôtel de l'*avenue du Bois de Boulogne, 34*, qu'elle a meublé d'une façon si artistique et dans lequel sont enfouis tous les souvenirs glorieux de Rachel. Elle y a pris ses habitudes, et cette avenue de l'Impératrice est un panorama enchanteur, dont on ne se prive pas facilement, quand on voit chaque jour le défilé des plus beaux équipages et le va-et-vient du monde élégant. Mme Sarah Félix a refusé de tels avantages, qui lui ont prouvé une fois de plus la valeur industrielle de son Eau des Fées, qu'elle va faire descendre de son entresol de la *rue Richer, n. 43*, dans un magasin des plus élégants et des plus artistiques, qu'on ira visiter comme une curiosité.

La rotonde de la *maison Violet*, qui tient une exposition permanente des plus beaux coffrets de cristal taillé, des flacons de toilette en cristal de roche, armoriés et chiffrés quand on le désire, de petits flacons contournés en corne d'abondance, qu'on suspend par une bague et une chafnette au petit doigt; de flacons Louis XVI en émaux de Limoges et en grisailles, de doubles flacons également en émail cloisonné; de jeux de brosse en ivoire uni et sculpté, et de jeux de peignes d'écaillé blonde et jaspée, de bonbonnières en émail Louis XVI, de cassolettes, de châtelines Louis XVI finement ciselées, avec dessins de différents or; de boîtes à poudre de riz pouvant se mettre dans la poche, en peau de serpent; d'éventails de tous les styles et de toutes les époques; et particulièrement de l'*Eventail Printemps* qui est la propriété exclusive de la *maison Violet*, et qui personnifie l'amour et la jeunesse.

Tous ces différents objets sont groupés et collectionnés sur des tables, des étagères et dans les vitrines de la *maison Violet*, qui sont elles-mêmes uniquement merveilleuses dans leur genre. Tous les étrangers de passage à Paris vont visiter cette rotonde de la *maison Violet*, qui fait l'angle de la *rue Sorbè et du boulevard des Capucines*, et vont y choisir tous les articles brevetés de la *maison Violet*, tels que le savon royal de Thridace aux sucs de laitue; les eaux de toilette à la glycérine parfumée; l'émulsine à la glycérine et au lait d'amandes, pour la délicatesse et la blancheur des mains; la crème Pompadour qui efface les rides et rafraîchit le visage; le baume de violettes, pommade fondante pour la chevelure; l'acidule de violettes, bain de fleurs rafraîchissant; le glycérolé aux roses de Provins pour la toilette; la crème de beauté à base de glycérine et de bismuth; l'émail-line, nouvelle pâte dentifrice, et pour le mouchoir, les bouquets naturels imposés suivants: Ylang-Ylang, Jokey-Club, Withe rose, foin coupé, bain de violettes, Chypre Kis me quiek, fleurs de France.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

L'ALMANACH ILLUSTRÉ

DE LA JEUNE MÈRE

Par le Dr Brochard, officier de la Légion d'honneur, rédacteur en chef du journal la *Jeune Mère* (1).

De tous les almanachs qui viennent de paraître pour nous annoncer l'année 1875, l'un des plus intéressants, des plus utiles et des plus compétents, est bien certainement celui de la *Jeune Mère* que vient de publier M. le docteur Brochard. C'est plus qu'un almanach, c'est un très joli petit livre qu'on ne saurait trop propager dans les grandes villes et plus encore dans les campagnes, où l'ignorance la plus complète sur la manière d'allaiter et d'élever les enfants est une cause désastreuse de la mortalité des nouveau-nés. On devrait distribuer cet Almanach illustré de la *Jeune Mère* à toutes les nourrices et leur en faire la lecture raisonnée dans le cas où elles ne sauraient pas lire et où elles ne pourraient pas le commenter par elles-mêmes. En quelques lignes approfondies, le docteur Brochard indique tous les soins qu'il faut donner à l'enfant en bas-âge; et, en suivant ses conseils pratiques et hygiéniques, la jeune mère et la nourrice sont con-

(1) Librairie Plon et C^e, Paris, 10, rue Garancière, et à Lyon, 3, place Bellecour, chez M. Jousserand, libraire-éditeur.

vaincues d'avoir des enfants sains et vigoureux. Il est donc d'une importance philanthropique et nationale de répandre à profusion cet Almanach illustré de la Jeune Mère, dont le prix modique est une semence humanitaire. Que messieurs les conseillers municipaux et messieurs les conseillers généraux y songent. L'avenir de la France est dans la génération nouvelle qui se produit chaque jour.

Cette petite brochure est pour ainsi dire un extrait intelligent du *Journal la Jeune Mère*. En outre de l'allaitement et des premiers soins à donner à l'enfance, il s'occupe des crèches, des bureaux de nourrice, de la vaccine.

Un chapitre spécial, signé de M. Marbeau, le président honoraire des Crèches, intitulé: *Instructions de la Crèche pour les mères de famille*, est un chef-d'œuvre de moralité, d'éducation maternelle et de simplicité dans la voie de la vertu et de l'honneur.

« Semez du bien, dit M. Marbeau, vous récolterez du bien. »

La plupart des jeunes mères nourrissent aujourd'hui leurs enfants. Elles suivent en cela l'exemple de la reine *Blanche*, qui voulait être elle-même la nourrice de son fils, Saint-Louis, afin qu'aucune autre femme ne puisse lui *disputer sa qualité de mère*.

« L'enfant, dit le docteur Brochard, est la gloire de la femme sur le sein maternel. Il suce avec son lait les principes mêmes des vertus et des qualités qu'elle fera plus tard pénétrer dans son cœur. » — « Ce sont les femmes qui font les grands hommes, » a dit le comte de Champigny. Ce que nous sommes, nous le sommes par nos mères. Comment admettre, après cela, qu'une mère puisse confier, pendant deux ans, quelquefois même pendant trois ou quatre ans, un enfant qu'elle aime à une femme de la campagne, grossière, sans éducation, dont elle ne connaît, la plupart du temps, ni le caractère ni la moralité?

Chaque chapitre est illustré d'une très jolie gravure enfantine, admirablement réussie. Le crayon de Bertall ne ferait certes pas mieux.

Nous extrayons de cet almanach illustré une douce et rêveuse *Berceuse* que les jeunes mères pourront mettre en musique et avec laquelle les bébés fermeront les yeux et s'endormiront.

Cette *Berceuse* est de Mlle Augusta Coupey, auteur de l'*Orpheline du 41^e*:

Le jour s'enfuit,
Bientôt la nuit
Voilera de ses ombres la terre ;
Enfant, ferme les yeux,
Revois les cieux
D'où tu vins pour sourire à ta mère.

Retourne au ciel, mon doux amour,
L'archange du divin séjour
Te cueillera des roses
Ecloses
En paradis.

Et d'un beau rayon de soleil
Il te fera hochet vermeil,
Que la sainte Madone,
Si bonne,
Donne aux babys
Qui sont sages comme mon fils.

Endors-toi, mon chérubin ;
Rêve de Dieu jusqu'au matin ;
Mais reviens à l'aurore
Me retrouver encore ;
Car, ici-bas, sans toi,
Il n'est plus rien pour moi
Qu'affliction, tristesse,
Désespoir et détresse.

Le jour s'enfuit,
Bientôt la nuit
Voilera de ses ombres la terre ;
Enfant, ferme les yeux,
Revois les cieux
D'où tu vins pour sourire à ta mère.

M. le docteur Brochard, en éditant cet Almanach illustré de la Jeune Mère, a droit à l'admiration générale, car il a fondé le *Journal la Jeune Mère*, dont nous avons déjà parlé dans les colonnes de la *Gazette Rose*, et il est le créateur de la Bibliothèque maternelle, que l'Académie de Médecine, la Société d'encouragement au bien et les deux expositions de l'Enfance de Paris et de Marseille ont apprécié et récompensé.

Le but que se propose M. le docteur Brochard est de reconstituer la famille par l'hygiène, la morale et la religion. De tels hommes sont les bienfaiteurs de l'humanité.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

LITTÉRATURE

BÉATRIX

PAR MADEMOISELLE MARIE MARÉCHAL (1)

(Suite.)

Il faut plus de laisser-aller dans les boucles, de la légèreté, de l'air, du mouvement, de la

(1) Librairie Ch. Bériot, éditeur, 35, quai de Grands-Angustins.

vie. Les vôtres ont l'air d'être en carton peint.

La marquise avait mis une telle chaleur dans sa démonstration qu'Hermine partit d'un irrévérencieux éclat de rire.

— A la bonne heure, dit-elle, voilà ce qui s'appelle aimer le beau et le comprendre. Vive le *Courrier du Monde élégant* qui sait faire des prosélytes d'une telle ferveur!

— Tu plaisantes toujours, ma sœur, dit Olga; il n'y a pas moyen de parler sérieusement avec toi.

Le déjeuner était fini; tout le monde se dispersa.

— Mademoiselle, dit la marquise à Béatrix au moment où elle se retirait, nous sommes aujourd'hui vendredi; il est inutile de commencer votre cours avec Thérésine. Ce sera pour lundi. Jusque-là, vous avez votre liberté. Je vous demanderai seulement de vouloir bien me prêter le secours de vos yeux vers deux heures pour lire mon journal. J'ai la vue très fatiguée, et la marquise, tout en se plaignant ainsi, ouvrait ses grands yeux noirs, à la prunelle brillante, et qui n'avaient certes pas l'air de mériter la mauvaise réputation qu'on leur faisait.

Pendant ce temps, Thérésine s'agitait autour de Béatrix.

— Venez donc voir mes poupées, disait-elle en la tirant doucement par sa robe; vous me l'avez promis; et mon petit cheval, et mon jardin?

— Et le parc? demanda la jeune fille.

— Ah! mon jardin est bien plus beau; il y pousse des petites salades; mais je vous mènerai voir les deux.

— Commençons donc par les poupées et les salades, dit Béatrix avec résignation

La revue des poupées fut longue; il y en avait une vingtaine, de tous les costumes et de tous les pays, souvenirs des voyages de M. de Vanssay. On voyait des Suissesses avec leurs grandes nattes pendant sur le dos, des Espagnoles en mantille de dentelle noire, des paysannes romaines, des Hongroises avec le petit bonnet garni de fourrures, et jusqu'à des Russes, dans leur robe courte et étroite, jusqu'à des sultanes toutes brodées d'or et d'argent. Chacune portait le nom du pays ou de la ville où elle avait pris naissance.

— Voici Copenhague, Edimbourg, Lisbonne, Madrid, disait la petite fille en les présentant une à une.

— Et celle-ci, pourquoi est-elle couchée dans un berceau de baby? Ce n'est guère sa place, dit Béatrix en désignant une superbe poupée, habillée en Grecque, et revêtue des plus riches atours.

— C'est Judith, dit l'enfant, elle est malade. J'ai voulu lui faire tuer Holopherne. Elle s'y est mal prise et la voilà manchotte.

— Mais Judith n'était pas Grecque, Thérésine.

— Je le sais bien, Mademoiselle; elle était Juive, mais je n'ai pas de Juive; d'ailleurs, si j'en avais une, je l'aurais appelée Jérusalem.

CHAPITRE VIII

A deux heures, Béatrix, exacte au rendez-vous, se rendait auprès de la marquise; elle se sentait émue; évidemment, Mme de Vanssay allait s'oublier; seule avec la nièce de son mari, sans témoin gênant, elle prendrait son rôle de tante, et l'institutrice deviendrait pour quelques heures l'enfant de la maison.

Ce fut donc le sourire aux lèvres que Béatrix vint retrouver la châtelaine, assise à l'ombre, dans un grand fauteuil, tout près du château. Sans sa réserve habituelle, et si elle n'avait écouté que l'élan de son cœur, la jeune fille aurait dit ma tante. Bien lui en prit de se taire. Mme de Vanssay, en ce moment comme en tous les autres, ne songeait à rien qu'à elle-même.

— Nous serons très bien ici, dit-elle en voyant approcher Béatrix; pas de soleil; de la fraîcheur, et avec un voile de gaz autour de la figure et nos gants longs, en se préserve de ces insupportables moustiques. Commençons tout de suite, n'est-ce pas? il peut m'arriver du monde, et je ne suis pas habillée.

— Où est le journal, Madame? demanda la lectrice.

— Mais devant vous, sur la petite table, sous mon éventail et mon flacon.

La jeune fille comprit son erreur. Par journal, elle avait entendu une feuille politique, comme le facteur en avait apporté plusieurs au château le matin même. Mais pour la marquise, « le journal » par excellence, c'é-

taît ce fameux *Courrier* où elle combinait ses savantes toilettes, et où elle puisait, comme elle l'avouait elle-même, ses meilleures inspirations.

— Que dois-je lire, madame? demanda Béatrix en tournant le premier feuillet.

— Oh! tout, il n'y a rien à passer.

La jeune fille commença d'une voix un peu timide:

« Le retour du printemps amène dans la maison Roger des commandes importantes. Les conceptions les plus neuves, les plus ingénieuses, les plus variées, éclosent chaque jour dans ces ateliers sans rivaux où le monde élégant se presse à l'envi. »

Mme de Vanssay secoua la tête d'un air d'approbation.

« A la matinée dansante de l'ambassade d'Angleterre, on a beaucoup remarqué milady **, dont la fraîche toilette attirait tous les regards, et faisait ressortir la suave beauté. C'était une robe de mousseline des Indes, toute bouillonnée et d'un blanc de neige sur transparent rose. Des églantines de haie, à la teinte suave et douce, étaient semées à profusion sur ce champ immaculé. »

— Ce n'est pas nouveau, remarqua Mme de Vanssay, cette toilette a été répétée tant de fois que je m'étonne qu'on la cite; mais pardon, continuez, mademoiselle.

« La ravissante comtesse de M... portait une robe de tulle vert d'eau, émaillée de marguerites des prairies. Les fleurs, nichées dans des flots de tulle, et sans feuillage, étaient du plus joli effet. Ces deux robes, dont on ne peut décrire le charme printanier, sortaient, bien entendu, de la maison dont nous avons parlé au commencement de cet article. »

— J'aurais préféré, pour une matinée dansante, du tulle blanc à profusion, interrompit la marquise avec un air de réflexion profonde. Rien n'est joli comme le tulle blanc au grand jour. Chacun varie les ornements suivant son goût ou son genre de beauté. Tenez, des fleurs des champs pour une blonde, des grappes de houx pour une brune, des roseaux diamantés, tout cela est charmant avec le tulle.

La marquise retomba dans le silence; la lectrice reprit, après l'avoir consultée du regard:

« On commence à s'occuper activement des toilettes de campagne; les batistes imprimées, les foulards écrus, la toile de l'Inde seront en grande faveur auprès de toutes les châtelaines, pour négligés du matin. Dans le jour, la mousseline blanche brodée, avec par-dessous de nuances claires, sera toujours de mise. »

MARIE MARÉCHAL.

(La suite au prochain numéro.)

PRIME DE LA GAZETTE ROSE

Bouquet Jockey-Club, en fleurs naturelles-artificielles, de Mlle Pitrat, 25, rue de Grammont.

La *Gazette Rose* s'est fait tous les ans une douce habitude, à l'occasion de la nouvelle année, d'offrir à toutes ses lectrices qui veulent bien lui rester fidèles, ainsi qu'à toutes celles qui désirent s'abonner pour un an, un petit souvenir qui pût leur être utile et leur plaire. Elle a pensé qu'il leur serait très agréable cette année de recevoir un petit bouquet de fleurs artificielles naturelles de Mlle Pitrat, la première artiste en ce genre, et elle lui a donné le nom de bouquet Jockey-Club, parce qu'il est destiné à se poser de côté sur le corsage ou sur le gilet de satin et de faille. Ce petit bouquet, composé de fleurs mélangées, peut également se poser comme pouff dans la coiffure. Nous n'hésitons pas à dire qu'il est charmant et d'une telle vérité de coloris, de souplesse et de fraîcheur, qu'on dirait qu'il vient d'être cueilli. C'est un petit rien qui a sa valeur artistique. Nous sommes bien convaincue d'avance que ce bouquet Jockey-Club sera accueilli avec le plus aimable des sourires et qu'on s'écriera en le dénichant de sa petite boîte gris-perle: « Vraiment, il est très joli!... »

Pour recevoir le bouquet Jockey-Club, il suffit de s'abonner pour un an, à partir du 1^{er} janvier 1875, en envoyant un mandat de 20 francs par la poste, à l'ordre de Mme la vicomtesse de Renneville, directrice de la *Gazette Rose*, 26, rue Drouot (hôtel du *Figaro*), et d'ajouter un franc de plus pour les frais de poste et le cartonage du bouquet. Les personnes qui feront prendre ce bouquet dans les bureaux du journal ne paieront aucun supplément.

LA DIRECTION.

AVIS A NOS ABONNÉS

LA GAZETTE ROSE A NICE

La *Gazette Rose* s'installe de nouveau cet hiver à Nice, dans les bureaux de l'Agence Dalgoutte et des *Echos de Nice*, 3, place du Jardin public. Elle ne peut choisir un représentant plus actif, plus recommandable et plus intelligent que M. Dalgoutte. C'est donc à l'Agence Dalgoutte que toutes les dames françaises et étrangères, qui passent leur saison à Nice, doivent s'adresser pour s'abonner au journal la *Gazette Rose*, dont les bureaux sont à Paris, 26, rue Drouot, hôtel du Figaro.

M. Dalgoutte recevra donc tous les abonnements pour la *Gazette Rose* dont l'abonnement pour Paris, Nice et toute la France, est de vingt francs par an, et de dix francs pour six mois.

Les frais de poste sont en sus pour l'étranger.

Les abonnements d'une année ont droit à la prime du petit *Bouquet Jockey-Club*, composé de fleurs mélangées par Mlle Pitrat.

Il faut ajouter 1 franc de plus, soit vingt et un francs, pour recevoir le bouquet Jockey-Club à Nice, et en province, mais on peut le faire prendre, sans payer aucun supplément, dans les bureaux de la *Gazette Rose*.

DESCRIPTION DU PATRON DÉCOUPÉ

Représentant un corsage cuirasse, inséré dans le numéro du 15 novembre.

Dans notre dernier numéro du 15 novembre, nous avons publié, d'après la demande de quelques lectrices, un corsage cuirasse, dont la description a été oubliée par l'imprimerie. Nous réparons aujourd'hui cette faute involontaire, espérant que nos lectrices ont gardé ce patron en papier; et qu'avec la description suivante elles pourront s'en servir.

CORSAGE CUIRASSE. — Ce gracieux corsage dessine parfaitement la taille. Il se fait sans manches, en toute espèce d'étoffe, orné de broderies perlées de jais. Il est très ajusté, légèrement ouvert devant et se garnit d'un double plissé. Les basques modes sont également bordées d'un double plissé faisant écailles.

Ce patron se compose de quatre morceaux: 1° Le devant; 2° le petit côté; 3° deuxième petit côté, et 4° le dos.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES D'OPÉRA. — Première toilette, reproduite en sicilienne feuille de rose et velours noir. La première jupe est en sicilienne rose, ou en faille ou en satin rose, cela dépend du goût; elle est décorée de cinq plissés et d'un volant monté à gros plis d'orgue, distancés par des plissés. Les plissés sont retenus par cinq châtelaines de velours noir perlées de jais qui s'arrêtent à la hauteur des grands volants. Sur ces châtelaines de velours est disposé un petit tablier de velours encadré d'un large biais de sicilienne rose brodée de chenille noire, et frangé chenille noire et jais. Par derrière, une longue traîne de velours noir, montée avec un large pli Watteau et encadrée du même biais rose, bordé de chenille noire, s'étale en manteau de cour. Le corsage en sicilienne rose est orné de dentelle Louis XV en velours noir, avec broderie chenillée noire, et épaulette de chenille noire et de pampilles de jais. Les manches en sicilienne rose sont bouillonnées, avec nœuds de velours noir et de broderie de chenille noire. Elles se terminent par un engagement de point à l'aiguille. Même collerette tuyautée autour du cou, montée sur un petit biais rose chenillé noir. Coiffure en cheveux avec peigne en diamants et catogan de cheveux ondes se dérobant par derrière. Gants blancs. Souliers Louis XV, en sicilienne rose chenillée noire, avec broderie de jais et nœud de velours noir. Eventail Duvelleroy, monture d'ébène noir, avec feuille de faille rose, et motifs en poudre de jais faisant genre grisaille.

Deuxième toilette en velours bleu turquoise et satin bleu de même teinte, garnie de renard argenté ou d'aigrette blanche. La première jupe en satin se termine par un grand volant plissé en tuyaux, retenu par un biais de velours bleu, supportant des bouillonnés de satin bleu, sur lesquels s'étalent des nœuds de velours bleu enlacés dans des liens de satin. Au dessus de ces bouillonnés, bord de renard argenté ou d'aigrette blanche, avec tête de satin bleu dépassant la fourrure. Tunique tablier en velours bleu, bordé de fourrure, très longue devant et se relevant derrière sous la basque du corsage en retombant en longue traîne de cour bordé de fourrure. Le corsage est de genre cuirasse, modelant le contour des hanches, avec basque coquille faisant pouff, encadré d'un bord de fourrure et d'un tuyauté de satin. Ce tuyauté de satin se retrouve sur tous les contours de la fourrure. Le corsage est décolleté en cœur, avec plissé de satin et mousse de crépeline dans l'intérieur, voilant le décolleté. Manches demi-larges jusqu'au coude, avec ornementation rappelant exactement le bas de jupe de la robe de satin, faisant comme revers de côté. La manche de velours se termine ajustée par un plissé de satin et un volant de dentelle. Chapeau *marquis*, style régence, en velours bleu, satin bleu et panaches de plumes blanches. Eventail Duvelleroy, monture nacre de Burgos, feuille de satin bleu, avec sujet Watteau dans un coin de l'éventail et de l'autre nuée de papillons courant après une demoiselle. Souliers Louis XV, en velours bleu assorti à la robe, avec nœud de satin bleu et large étoile d'acier bleu.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Le gérant : J. KUGELMANN.

Imprimerie G. Kugelmann, rue Grange-Batelière, 12, Paris.

